LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME TREIZIÈME

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété
depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME TREIZIÈME

DU 28 OCTOBRE AU 30 NOVEMBRE



PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888

VIES DES SAINTS

XXVIII° JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête des saints apôtres SIMON LE CANANÉEN et THADDÉE, que l'on nomme aussi JUDE ; le premier prêcha l'Evangile en Egypte, et le second en Mésopotamie : ensuite étant entrés ensemble en Perse, après qu'ils eurent soumis au joug de Jésus-Christ une multitude innombrable de ces peuples, ils endurèrent le martyre. Ier s. — A Rome, sainte Cyrille, vierge, fille de sainte Thryphonie, qui fut égorgée pour Jésus-Christ sous l'empereur Claude. Vers 258. — Au même lieu, sainte Anastasie l'Ancienne, vierge, et saint Cyrille, martyrs. Anastasie, durant la persécution de Valérien et sous le préfet Probus, après avoir été chargée de chaines, souffletée, tourmentée par le feu et déchirée à coups de fouet, demeurant inébranlable dans la confession du nom de Jésus-Christ, eut encore les mamelles coupées, les ongles arrachés, les dents cassées, les pieds et les mains mutilés ; enfin, on lui trancha la tête, et, parée de ses supplices comme d'autant d'ornements, elle alla jouir de la présence du céleste Epoux : Cyrille, à qui elle avait demandé de l'eau et qui lui en avait donné, reçut le martyre pour récompense. Avant 303. — A Côme, saint Fidèle, martyr, exécuté sous l'empereur Maximien [1]. 304. — A Mayence, saint Ferruce, martyr [2]. IVe ou Ve s. — A Meaux, saint FARON, évêque et confesseur. 672. — A Naples, saint Gaudiose, évêque africain, qui, étant venu en Campanie pour éviter la persécution des Vandales, finit heureusement ses jours dans un monastère de cette ville. Vers 440. — A Verceil, saint Honorat, évêque. Vers 403.

1. On prétend que son corps, après avoir été longtemps conservé dans l'abbaye d'Arona (ville et port des Etats sardes, sur le lac Majeur), fut transféré de là à Milan par saint Charles Borromée en 1576, et déposé dans l'église des Jésuites qui est dédiée sous son invocation. — Baillet, *Acta Sanctorum*.

2. Saint Ferruce servit d'abord dans les troupes de l'empire, qui avaient leur quartier d'hiver à Mayence. Mais il quitta le service militaire pour se consacrer plus particulièrement à Jésus-Christ. Celui qui commandait dans Mayence, irrité de cette action, le fit charger de chaines, et renfermer dans un château situé au-delà du Rhin, et qu'on croit être celui qu'on nomme aujourd'hui Cassel. Il y mourut de faim et d'épuisement au bout de six mois. Pour avoir été consommé autrement que par le glaive, son martyre n'en est pas moins glorieux. L'horreur d'un cachot et les angoisses de la faim, endurées jusqu'à la mort pour Jésus-Christ, n'ont pas été moins méritoires aux yeux de Dieu qu'une vie enlevée soudainement par un coup d'épée.

Ferruce fut enterré dans le château où il était mort, par le prêtre Eugène, qui écrivit sur son tombeau l'histoire de son martyre. On dit que sa sainteté fut attestée par un grand nombre de miracles. Saint Lulle, successeur de saint Boniface, transféra ses reliques dans l'église du monastère de Bleidenstadt, à une lieue de Mayence. Son chef vénérable, après être resté assez négligé dans un village du Rheingau (duché de Nassau), fut porté dans l'église de la Société de Jésus, avec la permission de l'ordinaire, et il y est religieusement conservé et honoré. Le Chapitre de Saint-Ferruce possède aussi une notable partie des reliques de son saint patron, et on les y expose tous les ans le jour de sa fête. Saint Ferruce est honoré à Mayence le 29 de ce mois. — *Propre de Mayence*.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Meaux, Paris, Périgueux et Rouen, les saints Simon et Jude, apôtres, cités au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — A Lyon, saint REMI, archevêque de ce siége, après avoir été le vingt-deuxième abbé de Saint-Oyend ou Condat (appelé aussi le Grand-Saint-Claude, dans le Jura). 875. — Dans l'abbaye de Notre-Dame de Soissons (fondée en 660, sous l'invocation de la sainte Vierge, par Ebroïn, maire du palais de Neustrie, Leutrude, sa femme, et Bovon, leur fils ; supprimée en 1791), saint Leudard ou Ludard *(Leodardus)*, qui exerça les fonctions de boulanger dans ce monastère de filles. Il brilla pendant sa vie et après sa mort de l'éclat des miracles. Ses reliques, déposées en premier lieu dans l'église paroissiale de Saint-Martin de Soissons, se conservaient précieusement dans l'église abbatiale de Notre-Dame, quand (1791) elles furent profanées par les révolutionnaires Son chef se gardait religieusement dans un magnifique buste d'argent. Avant le IXe s. — A Paris, la translation de sainte Geneviève, patronne de cette ville, dont nous avons donné la vie au 3 janvier. 512. — A Thiers (Puy-de-Dôme), au diocèse de Clermont-Ferrand, le martyre de saint Genez de Micènes (ville ruinée de l'Argolide). Il quitta sa patrie avec sa mère sainte Génésie, pour fuir la persécution suscitée contre les chrétiens par le proconsul d'Achaïe. Genez fut baptisé à Arles par saint Trophime. Surpris à Thiers par des idolâtres, il fut attaqué par eux et saisi comme un criminel. Ils le chargèrent de coups pour le contraindre à renoncer à la foi et à son baptême ; sur son refus constant, il eut la tête tranchée. Notre généreux Martyr n'avait que dix-huit ans [1]. 68. — A Metz, saint Angelran *(Angelramnus)*, évêque de ce siége et confesseur. Avant d'être appelé à ce poste éminent (25 septembre 768), il avait d'abord mené la vie religieuse dans le monastère de Saint-Nabor ou Saint-Avold *(Hilariacum)*, et avait exercé successivement les fonctions de grand chancelier, de grand chapelain et d'apocrisiaire de l'empereur Charlemagne. Ce prince lui accorda aussi juridiction suprême sur les monastères de Senones-en-Vosges *(Senona in Vosago, Grandiarium)* et de Saint-Trond *(S. Trudo)*. Angelran fit des donations considérables aux abbayes de Gorze (Moselle) et de Saint-Avold. Il fut enseveli dans ce dernier monastère. 791. — A Stavelot *(Stabulum)*, ville de Belgique, dans la province de Liége, les saints Sigolin, Godwin, Anglin, Albéric et Odilon, abbés du monastère bénédictin de ce lieu, fondé par le roi Sigebert. VIIe, VIIIe et IXe s. — Au diocèse de Rouen, saint Saire *(Salvius)*, ermite, qui a donné son nom au village de Saint-Saire (Seine-Inférieure, arrondissement et canton de Neufchâtel-en-Bray). VIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Orient, saint Thaddée (Addée, Tattée), l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, qu'il faut bien distinguer de l'apôtre du même nom. Il prêcha l'Evangile à Edesse de Mésopotamie (aujourd'hui Orfa, ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Diarbékir, sur le Tigre), devant le roi Abgar, le convertit ainsi que son peuple, et mourut ensuite dans la même ville, après un long apostolat [2]. Vers l'an 44. — A Césarée de Cappadoce, aujourd'hui Kaïsarieh, sur l'Halys, près

1. Les reliques de saint Genez furent d'abord cachées dans une forêt voisine de Thiers. Plus tard (vers 580), saint Avit de Clermont fit bâtir une belle église sur son tombeau ; dans la suite des temps, on y joignit un monastère qui devint l'abbaye de Saint-Symphorien de Thiers. La dernière reconnaissance des reliques de notre jeune Martyr se fit en 1643. Que sont-elles devenues? Nous n'avons pas réussi, à notre grand regret, à nous édifier sur cette question. — Cf. *Acta Sanctorum*, 28 octobre ; Jacques Branche, *Sainets et Sainctes d'Auvergne ;* M. l'abbé Barthélemy, *Annales hagiologiques*.

2. L'historien Eusèbe de Césarée rapporte, dans son *Histoire ecclésiastique*, une lettre écrite par Abgar, roi d'Edesse, et envoyée par Ananias à Jésus, à Jérusalem. Abgar demandait au Sauveur de venir le guérir d'une maladie qui le tourmentait. Jésus répondit au roi et lui promit de lui envoyer un de ses disciples pour le guérir : Thaddée fut choisi pour cette mission. Saint Jean Damascène, Evagre, Nicéphore racontent aussi que le roi Abgar, affligé que le Sauveur n'eût pu venir le voir, envoya à Jérusalem un peintre chargé de tirer son portrait. Mais ce peintre fut si frappé de la splendeur qui sortait du visage de Jésus, qu'il fut obligé de quitter son entreprise. Cependant notre Sauveur, ne voulant pas priver Abgar de ce que désirait sa dévotion, prit la toile du peintre et y imprima lui-même son portrait en l'approchant de son visage et l'envoya au roi.

Evagre et Constantin Porphyrogénète disent que ce portrait fut transporté à Edesse et qu'il sauva cette ville assiégée par Chosroès, roi des Perses ; car cette image sacrée étant portée par les assiégés sur les murs d'Edesse, elle opéra un miracle, en mettant le feu aux bois qui soutenaient les travaux que les ennemis avaient élevés pour entrer dans la ville. Cette image y fut conservée jusqu'en l'année 944 de Jésus-Christ, époque où l'émir d'Edesse la céda à l'empereur romain Lécapène, qui la fit venir à Constantinople le 16 août de la même année. Ces faits ont été regardés comme si certains et si prodigieux dans l'Eglise grecque, que les Orientaux ont institué une fête en l'honneur de cette image miraculeuse. — *Histoire des soixante-douze Disciples*, par M. l'abbé Maistre.

du mont Argée, saint Firmilien, évêque et confesseur, l'un des plus illustres prélats de son siècle pour son érudition et sa sainteté. Il assista (235) au concile tenu à Icone au sujet du baptême des Cataphryges ou Montanistes ; contribua beaucoup, pendant un épiscopat de quarante années au moins, à étendre le règne de l'Evangile dans la Cappadoce ; fortifia son troupeau contre la tentation pendant la persécution de Dèce, et combattit avec zèle le schisme de l'antipape Novatien. Il se rendait à Antioche (269) pour y prendre part au concile réuni pour étouffer définitivement l'hérésie de Paul de Samosate (qui niait la Trinité divine et la divinité de Jésus-Christ), lorsqu'il tomba malade et mourut à Tarse en Cilicie. 269. — A Antioche *(Antiochia ad Daphnen)*, aujourd'hui Antakieh, ville de la Turquie d'Asie (Syrie), saint Melchion, prêtre et confesseur, qui parla victorieusement contre l'hérésiarque Paul de Samosate, dans le concile d'Antioche. Après 270. — Chez les Grecs, saint Térence et sainte Néonille, son épouse, martyrs ; et leurs sept enfants, les saints Nile, Sarbile, Hiérax, Théodule, Phoce ou Phocas, Bèle et Eunice, également martyrs. — A Pesaro, ville forte d'Italie, les saints martyrs Décence, évêque, et Germain, diacre. Ils furent ensevelis non loin de cette ville, dans l'église d'un monastère que l'on dédia sous leur invocation. Retrouvées au XVIIe siècle, leurs reliques furent perdues au XIXe. Vers 311. — Encore à Antioche, saint Smaragde, saint Marien et sainte Archélaïde, martyrs, cités par les apographes de saint Jérôme. — A Leucopolis, en Carie (ancienne contrée de l'Asie-Mineure, aujourd'hui livah de Mentech), saint Diomède, martyr, honoré aussi autrefois à Constantinople et chez les Grecs d'Italie. — A Carthage, les saints martyrs Sophronien, Amarante, Quint et Luce. IVe s. — A Césarée de Palestine, ville de Judée, entre Dor et Apollonie, saint Jean Chuzibite, évêque et confesseur. Il était natif de Thèbes, en Egypte, et avait mené la vie érémitique sur la montagne de Chozeba, non loin de Jérusalem, d'où lui était venu son surnom. VIe s. — Dans l'île d'Iona ou Icolmkill (une des Hébrides), saint Dorbhenée, abbé du monastère de ce lieu, fondé par saint Colomban. 713. — A Urbniss, dans la Géorgie, province de l'empire russe, saint Néophite, évêque et martyr. Vers 660. — En Palestine, saint Etienne, surnommé *le Sabaïte*, parce qu'il mena la vie solitaire dans la laure de Saint-Sabas ; et *le Poëte*, parce qu'il se livra à ce genre de littérature et composa, entre autres ouvrages, une tragédie sur la passion de Notre-Seigneur. IXe s. — A Sienne (*Sena Julia)*, ville forte de Toscane, le bienheureux Jean Chisio, frère lai de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. 1363. — A Bologne, ville forte d'Italie (Romagne), le bienheureux Etienne Agazzari, chanoine régulier, fondateur d'un grand nombre de monastères. Son corps fut déposé dans l'église Saint-Sauveur de Bologne. 1433. — A Solmona *(Sulmo)*, ville d'Italie, dans l'ancien royaume de Naples (Abruzze Ultérieure deuxième), le bienheureux Antoine *(Antonius Rubeus)*, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs. XVe s.

SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APOTRES,

MARTYRS EN PERSE

Ier siècle.

> *Fecerat hos fratres eadem natalis origo:*
> *Mors tamen una magis fecit et una fides.*
>
> Un même sang les avait rendus frères ; une même foi et un même martyre ont mis le dernier sceau à cette fraternité.
>
> Hugues Vaillant, *Fasti sacri.*

On donne à saint Simon les surnoms de Cananéen, de Canaanite et de Zélé, pour le distinguer de saint Pierre et du saint Siméon qui succéda sur le siége de Jérusalem à saint Jacques le Mineur, son frère. Quelques auteurs ont conclu du premier de ses surnoms, que le saint Apôtre était né à Cana, en Galilée ; et certains Grecs modernes ajoutent qu'il était l'époux des noces où le Seigneur changea l'eau en vin. On ne peut au moins douter qu'il ne fût Galiléen. Théodoret dit qu'il était de la tribu de Zabulon ou de Nephtali. Quant au surnom de Cananéen, il a la même signification, en syro-chaldaïque, que le mot *zelotès* en grec. Saint Luc l'a traduit, et les autres évangélistes ont retenu le mot original. *Canath*,

suivant la remarque de saint Jérôme, signifie *zèle* en syro-chaldaïque ou hébreu moderne. On ignore s'il avait déjà ce surnom avant d'être Apôtre.

L'apôtre saint Jude est distingué de Judas Iscariote par le surnom de Thaddée, qui, en syriaque, signifie abondant, doux, miséricordieux, bon, bienfaisant, et par celui de Lebbée, qu'on trouve dans le texte grec de saint Matthieu, et qui, suivant saint Jérôme, désigne un homme qui a de l'esprit, de l'intelligence. Il était frère de saint Jacques le Mineur, de saint Siméon de Jérusalem, et d'un nommé Joseph, qui sont appelés les frères du Seigneur. Ils étaient tous fils de Cléophas, et de Marie, sœur de la sainte Vierge. Cet Apôtre fut cher à son divin Maître, et il en fut moins redevable aux liens du sang qu'à son mépris pour le monde, à l'ardeur et à la vivacité de son zèle. On ne sait ni quand ni comment il devint le disciple de Jésus-Christ. L'Evangile ne dit rien de lui jusqu'à l'endroit où il est compté parmi les Apôtres. Le Seigneur, après la dernière scène, ayant promis de se manifester à ceux qui l'aimeraient, saint Jude lui demanda pourquoi il ne devait pas aussi se manifester au monde : question par laquelle il semblait donner à entendre qu'il pensait que le Messie régnerait sur la terre. Mais Jésus-Christ, par sa réponse, lui fit connaître que le monde ne mérite point que Dieu se manifeste à lui, étant ennemi de ce qui peut rendre une âme digne du royaume céleste ; qu'il converserait familièrement avec ceux qui l'aimeraient véritablement, et qu'il les admettrait à la communication intérieure de ses faveurs.

Disons maintenant ce que l'on sait des courses apostoliques de nos Apôtres. Après avoir été témoins de la résurrection de leur maître et participants de sa bénédiction ; après avoir reçu le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte ; après avoir été battus de verges dans la synagogue des Juifs ; après avoir prêché par toute la Judée et la Samarie, comme les autres Apôtres ; après avoir rempli toute la Syrie de la réputation de leur sainteté et de leurs miracles; enfin, après avoir contribué à la composition du *Symbole de la foi*, ou, selon saint Augustin, saint Simon fit l'article de *la communion des Saints et la rémission des péchés*, et saint Jude celui de *la résurrection de la chair*, ils abandonnèrent leur pays et leurs confrères pour aller porter l'Evangile dans les royaumes qui leur étaient échus en partage. Le Martyrologe et le Bréviaire de Rome donnent l'Egypte à saint Simon, et la Mésopotamie à saint Jude ; mais Dorothée et Nicéphore disent que le premier parcourut ainsi les vastes provinces de l'Afrique et qu'il poussa même jusque dans la Grande-Bretagne, et que le second alla encore dans l'Idumée et dans l'Arabie. Enfin, l'un et l'autre se rendirent en Perse, pour dompter ce peuple qui avait autrefois dompté une partie du monde et détenu les Juifs en captivité. Ils y firent une foule de conversions, ils y engendrèrent une infinité d'enfants spirituels à Jésus-Christ et y furent enfin couronnés d'un glorieux martyre.

C'est ce que nous savons de certain de leurs travaux et de leurs triomphes ; mais, pour les connaître plus en détail, quoique sur des récits moins certains, consultons *l'Histoire des Apôtres*, attribuée à Abdias, évêque de Babylone, laquelle, après avoir été déclarée apocryphe par le pape Gélase, ne laisse pas, selon Baronius, de contenir plusieurs vérités : elle dit qu'à leur arrivée dans la Perse, ayant trouvé Baradach, général des armées du roi, qui conduisait de grandes troupes contre les Indiens, ils entrèrent dans son camp, et qu'à l'heure même les démons, qui rendaient de faux oracles par la bouche des devins et des magiciens, devinrent muets et ne

purent plus donner aucune réponse. On consulta sur ce silence une idole du voisinage : elle répondit que la présence des bienheureux Apôtres de Jésus-Christ, Simon et Jude, en était la cause, et que leur puissance était si redoutable, que nul démon ne pouvait paraître devant eux. Cela anima extrêmement contre eux toute la troupe de ces fanatiques. Ils demandèrent à Baradach qu'ils fussent mis à mort, afin qu'ils eussent la liberté de parler ; mais ce capitaine, homme de bon sens et modéré, ne voulut rien précipiter dans cette affaire. Il fit venir les Apôtres, les interrogea, et, les voyant pleins de sagesse et de modestie, il les prit même en affection. Nos Saints lui montrèrent évidemment la malice et l'imposture des enchanteurs ; car, leur ayant promis de déclarer ce que le démon leur suggérait, touchant l'événement de la guerre que l'on allait entreprendre, ils dirent qu'elle serait longue, douteuse et sanglante. « C'est un pur mensonge », répondirent les Apôtres ; « au contraire, demain, à la même heure que nous parlons, les ambassadeurs indiens arriveront dans ce camp, pour y faire leur soumission et y demander la paix à des conditions très-avantageuses ». En effet, la chose arriva comme ils l'avaient prédite, et ce grand événement fut cause non-seulement de la conversion du capitaine, mais aussi de celle du roi, qui était à Babylone, de toute la famille royale et d'une grande partie du peuple qui suivait l'exemple des princes.

Deux célèbres magiciens, Zaroës et Arphaxad, que saint Matthieu avait déjà chassés des Indes, par ses miracles, employèrent toutes sortes d'enchantements pour empêcher les progrès de l'Evangile ; mais ce fut à leur grand dommage, car les Apôtres firent tourner leurs prestiges contre eux-mêmes, et les remplirent de tant de confusion, qu'ils furent contraints de prendre la fuite. Au reste, si ces bienheureux disciples du Fils de Dieu donnèrent des marques si éclatantes de la puissance qu'ils avaient reçue du ciel, ils ne firent pas moins paraître leur charité immense et leur détachement de toutes les choses de la terre ; car ils ne voulurent jamais souffrir qu'on punît de mort les sacriléges qui avaient attenté à leur vie, et ils refusèrent constamment les grands biens qu'on leur offrit dans la dépouille des prêtres des idoles. On rapporte d'eux qu'ils firent parler un enfant d'un jour, pour justifier l'innocence d'un diacre que l'on accusait d'être son père, et comme on les pressa de tirer encore de la bouche de l'enfant le nom de celui qui avait abusé de sa mère, ils répondirent avec une prudence admirable : « C'est à nous de délivrer les innocents, et non pas de rechercher les coupables ».

Après avoir fait tant de fruits dans Babylone, ils parcoururent les villes de Perse, pour y étendre le royaume de Jésus-Christ : mais lorsqu'ils arrivèrent dans la ville que l'*Histoire d'Abdias* appelle Suanyr, ces magiciens, qui les avaient prévenus, animèrent tellement les prêtres des faux dieux contre eux, qu'ils les arrêtèrent prisonniers. Simon fut conduit devant le simulacre du soleil, et Jude devant celui de la lune, que ces païens adoraient, pour offrir eux-mêmes de l'encens ; mais comme, bien loin d'obéir à ce commandement impie, ils brisèrent les idoles par la force de leurs prières, ils furent cruellement mis à mort.

On ne dit point le genre de leur supplice. Ce qu'on sait mieux, c'est que Dieu ne laissa pas leur mort impunie ; car, à l'heure même, bien que le temps fût fort serein, il s'éleva une si horrible tempête que les temples des faux dieux furent renversés, leurs images abattues et plusieurs païens écrasés et réduits en cendres, entre autres, les deux magiciens qui avaient été les auteurs de leur massacre.

Une des caractéristiques des Apôtres les plus répandues est l'attribution d'un article particulier du Symbole à chacun d'eux. L'article attribué à saint Simon est celui-ci : « Je crois à la sainte Eglise » ; celui attribué à saint Jude Thaddée : « Je crois à la rémission des péchés par le saint baptême ».

Les apôtres saint Simon et saint Jude peuvent se reconnaître aussi à la croix et à la lance qu'on leur donne quelquefois pour attributs, bien qu'il n'y ait pas unanimité entre les artistes sur les instruments de leur martyre. On ne devra donc pas être surpris si ailleurs on rencontrait une scie, une hallebarde ou une massue.

Saint Simon est le patron des tanneurs et des corroyeurs. Ces ouvriers l'ont choisi en souvenir, sans doute, du corroyeur hospitalier qui reçut saint Pierre dans sa maison, et qui portait le même nom que l'apôtre de Jésus-Christ.

CULTE ET RELIQUES. — ÉPITRE DE SAINT JUDE.

Le roi de Babylone, qui s'était fait chrétien, fit transporter en cette ville les corps de saint Simon et de saint Jude et les plaça dans une belle église qu'il avait fait bâtir en leur honneur. On dit que depuis ils furent transférés à Rome, dans celle de Saint-Pierre. L'empereur Charlemagne les a fait ensuite porter à Toulouse, où la vérification de leurs chefs eut lieu le 17 juin 1807, et la vérification de leurs corps, le 6 juillet de la même année.

Les chefs des deux Apôtres sont renfermés dans deux bustes de bois doré, et placés, avec d'autres reliquaires, dans une grande armoire à l'entrée de l'abside.

Leurs corps se trouvent dans une seule châsse de bois, recouverte de lamelles de cuivre doré. Cette châsse repose sur un autel, dans une chapelle romane des cryptes inférieures, dédiée à ces Apôtres. Avant la restauration des cryptes, il y avait dans cette même chapelle un retable de bois doré, où était représentée Notre-Dame des Sept-Douleurs.

L'un des bras de saint Simon était dans l'église de Saint-André à Cologne, et les Chartreux de la même ville prétendaient posséder l'une de ses mâchoires avec trois dents. Mais lors de l'invasion française, à la fin du XVIIIe siècle, les reliques ayant été dépouillées de leurs riches reliquaires, il est aujourd'hui impossible d'en constater l'identité d'une manière authentique.

Saint Bernard avait quelques reliques de saint Jude qu'il portait toujours sur lui et avec lesquelles il voulut être enterré. Les religieux pénitents de Picpus, à Paris, en avaient une côte dans un riche reliquaire. Leur fête était très-célèbre en cette ville, dans l'église du Temple, qui était un grand prieuré de Malte. On ne sait pas l'année du décès de ces glorieux Apôtres ; mais tous les Martyrologes en font mention en ce jour, 28 octobre.

Nous avons de saint Jude une Epître adressée à toutes les églises de l'Orient, et particulièrement aux Juifs convertis, qui avaient été l'objet principal de ses travaux. Il se sert, en peignant les Simoniens, les Nicolaïtes et les Gnostiques, d'épithètes très-fortes et de similitudes très-expressives. Il les appelle des météores errants qui, après avoir ébloui un instant, vont se perdre dans la nuit éternelle. Leur chute, selon lui, vient de ce qu'ils sont murmurateurs, de ce qu'ils suivent la perversité de leurs penchants, de ce qu'ils s'abandonnent à l'orgueil, à l'envie, à l'amour des plaisirs sensuels, etc., de ce qu'ils négligent de crucifier les désirs de la chair. L'Apôtre exhorte les fidèles à traiter avec beaucoup de compassion ceux qui sont tombés, à distinguer les fautes qui viennent de malice d'avec celles qui viennent de faiblesse, à tâcher de ramener les coupables par une crainte salutaire, à les arracher du feu du vice et de l'hérésie. Il veut que nous ayons sans cesse devant les yeux l'obligation où nous sommes d'élever l'édifice spirituel de la charité, en priant par le Saint-Esprit, en croissant dans l'amour de Dieu et en implorant sa miséricorde par Jésus-Christ.

Tillemont; Godescard; Jos. Assemani; Dom Cellier. — Cf. *Annales de la sainteté au* XIXe *siècle*.

SAINT FARON, ÉVÊQUE DE MEAUX

672. — Pape : Adéodat. — Roi de France : Childéric II.

> Qui que vous soyez, qui aimez le monde, considérez où vous devez aboutir.
>
> *Saint Augustin.*

Faron s'appelait primitivement *Burgundofaro*, et sainte Fare, sa sœur, *Burgundofara*, c'est-à-dire le Bourguignon, la Bourguignonne. Faro, fara, signifie *race*, *lignée*, dans la langue bourguignonne. Notre Saint était donc d'une noble race bourguignonne. Il eut pour père Agneric, et pour mère Léodegonde, femme d'une insigne vertu [1]. Son frère fut saint Chagnoald, évêque de Laon ; et sa sœur, la glorieuse sainte Fare, qui, par l'éclat de ses miracles et par l'établissement d'un célèbre monastère dont elle était abbesse, a rendu sa mémoire immortelle [2]. Il fut élevé à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, dont Agneric était un des premiers conseillers, et il y donna dès sa jeunesse de si belles preuves de prudence et de valeur, qu'il se fit chérir de son prince et des autres monarques qui partageaient alors le grand royaume de France.

Après la mort funeste de Théodebert et de Thierry, son frère, Faron vint à la cour de Clotaire II (613); par sa bonne conduite, il s'acquit tant de réputation et de crédit, qu'il fit partie du conseil du roi. Il fuyait le faste et la vanité, et avait horreur des délices; l'amour des biens célestes lui faisait mépriser ceux de la terre, et, dans la liberté que son prince lui donnait, il l'exhortait souvent à ne point attacher son cœur au faux éclat de sa dignité, mais à porter continuellement sa vue sur le royaume éternel. En toutes ses actions, il ne cherchait qu'à procurer la gloire de Dieu et à se rendre plus agréable à sa divine Majesté, et, bien qu'il se fût engagé dans le mariage en épousant Blidehilde, femme d'une sagesse consommée, il portait toujours dans son cœur le désir de renoncer au monde pour se consacrer entièrement à son service. On remarque aussi qu'il soutint toujours les droits de la monarchie et qu'il n'épargna rien pour la conserver dans sa splendeur. Il se servait de son pouvoir pour délivrer les opprimés et pour secourir les malheureux. Ses conseils étaient toujours équitables ; mais ils penchaient plus du côté de la miséricorde que de celui de la rigueur.

Des ambassadeurs saxons ayant manqué de respect à Clotaire, celui-ci les fit mettre en prison et jura de laver dans leur sang l'injure qu'il avait reçue d'eux. Faron obtint de lui qu'il différât de vingt-quatre heures l'exécution de la sentence. Ce terme expiré, le roi leur pardonna et les renvoya même chez eux comblés de présents.

1. Ils demeuraient ordinairement à *Pipimisium* (Champigny), dans la forêt de Brie, à deux lieues de Meaux, si l'on s'en rapporte aux vies de saint Eustaise et de saint Faron. On pense communément que c'est le village de Champigny en Brie. Ce fut là qu'Agneric reçut saint Colomban en 610, et que le saint abbé lui donna sa bénédiction, ainsi qu'à chacun de ses enfants. Colomban avait été accompagné dans ce voyage par Cagnoald, l'aîné des enfants d'Agneric, lequel vivait à Luxeuil depuis 594.

2. Il eut encore une sœur, nommée Agnetrude.

Quoiqu'il fît un saint usage du crédit que ses vertus et ses talents lui donnaient à la cour, qu'il y menât une vie édifiante et conforme aux maximes de l'Evangile, il n'en était pas moins effrayé des dangers auxquels on est exposé dans le monde, et il s'affligeait intérieurement de l'impossibilité où il était de servir Dieu sans distraction. Enfin, à la suite d'un entretien qu'il avait eu sur ce sujet avec sainte Fare, sa sœur, il résolut de ne plus différer l'exécution du dessein qu'il méditait depuis longtemps, de renoncer au commerce des hommes. Il trouva Blidehilde, sa femme, dans les mêmes dispositions, et ils se séparèrent d'un mutuel consentement. Blidehilde prit le voile et choisit pour demeure un lieu solitaire dans une de ses terres, qu'on croit être Champigny. Elle y mourut quelques années après en odeur de sainteté. Quant à saint Faron, il entra dans le clergé de Meaux dont il devint l'ornement.

Sa réputation croissant de jour en jour, il fut élu évêque de Meaux en 627, après la mort de Gondoald. Il remplit aussitôt ce siége de l'éclat de ses vertus, t il entreprit avec tant de courage la conduite des fidèles dont la sagesse divine l'avait fait le pasteur, qu'il les détourna des vices où ils étaient engagés et les fit entrer dans les sentiers de la vertu. Plusieurs grands personnages, touchés de l'éminence de sa sainteté, vinrent chercher sous ses auspices les moyens de servir Dieu avec plus de perfection ; entre autres saint Chilain, saint Fiacre et saint Agile. Il consacra le premier évêque apostolique, et les deux autres furent d'excellents abbés dans son diocèse. Il fit aussi des miracles très-éclatants : il rétablit par le signe de la croix une pierre d'autel qui s'était rompue en deux et un verre qui s'était cassé ; il rendit la vue à un aveugle par la vertu du saint Chrême dont il l'oignit en le confirmant ; il ouvrit par sa seule parole la porte d'une prison et en fit sortir des prisonniers qui promettaient de se convertir : il retira de l'eau, saines et sauves, des personnes qui y avaient déjà demeuré enfoncées pendant une heure. Enfin, comme il ne refusait rien à Dieu de ce qu'il pouvait faire pour sa gloire, Dieu accomplissait aussi tous ses désirs.

Il est rapporté dans sa vie que le démon, qui veille sans cesse à la perte des justes, l'attaqua un jour par le souvenir de Blidehilde, son épouse. Il désira la revoir : il l'y invita à trois reprises différentes. Cette vertueuse femme vint ; mais, pour ne pas exposer le serviteur de Dieu ni elle-même aux embûches de Satan, elle se fit couper les cheveux, prit de mauvais habits, se revêtit d'un cilice et se présenta ainsi à lui. Cela le fit rentrer en lui-même et faire réflexion sur son oubli. Il eut honte de sa faiblesse, il s'en humilia devant Dieu, puis, admirant la prudence et la vertu de son ancienne épouse, il la renvoya.

Son mérite extraordinaire le rendit vénérable à tous les prélats de son temps. En 630, il fit avec saint Amand la dédicace de l'église abbatiale de Rebais, en présence de saint Ouen, qui en était fondateur, et de saint Eloi ; ce fut là qu'il rétablit avec eux ce petit autel de marbre qui s'était fendu en deux. En 647, il assista avec les mêmes saint Ouen et saint Eloi, déjà consacrés évêques, à la translation des reliques de saint Crépin et de saint Crépinien à Soissons. En 657, il se trouva au synode de Sens, où près de quarante évêques accordèrent un privilége considérable au monastère de Saint-Pierre-le-Vif. En 662, il souscrivit à un autre privilége que Berteford, évêque d'Amiens, donna à l'abbaye de Corbie. Quelques auteurs prétendent qu'avant son épiscopat il avait été religieux des Ordres de Saint-Benoît ou de Saint-Colomban, comme saint Cagnoald, son frère ; mais il est plus véri-

table qu'il n'en a été que le bienfaiteur, et c'est en cette qualité qu'il a été inséré dans le martyrologe monastique.

Dès l'année 628, voulant avoir auprès de lui des religieux dont l'exemple l'animât à la vertu et avec lesquels il pût s'entretenir des choses célestes, il fonda, au faubourg de Meaux, sur les terres de son patrimoine, et dota de grands revenus un magnifique monastère en l'honneur de la sainte Croix, de saint Jean-Baptiste et des Apôtres.

Ce saint évêque mourut le 28 octobre 672, à l'âge d'environ quatre-vingts ans ; la cathédrale et la paroisse de Laferté-sous-Jouarre possèdent une partie de ses reliques. Il est le patron d'Esclainville.

On le représente guérissant un jeune homme aveugle.

Cf. *Histoire générale de l'Eglise,* par M. l'abbé Darras ; *Les Moines d'Occident,* par M. de Montalembert.

SAINT REMI,

VINGT-DEUXIÈME ABBÉ DE SAINT-OYEND, ET ARCHEVÊQUE DE LYON (875).

Saint Remi naquit dans les Gaules sur la fin du VIIIe ou au commencement du IXe siècle. L'histoire ne nous a transmis ni le nom de sa famille, ni celui du lieu de sa naissance. Ses qualités éminentes le firent bientôt apprécier par l'empereur Lothaire qui l'appela à sa cour et lui confia les fonctions de grand-maître de sa chapelle, dignité qui répondait à celle de grand aumônier de France. A la mort de l'évêque de Lyon, Amolon, arrivée le 31 mars 851, saint Remi fut chargé par l'empereur d'administrer les biens de cette Eglise, et bientôt il fut élu et consacré archevêque de cette ville. Les dignités qui s'accumulaient ainsi sur sa tête ne servirent qu'à faire briller son mérite. L'abbaye de Saint-Oyend, située dans son diocèse, fut encore confiée à son gouvernement, et il unit ainsi dans sa personne le titre d'abbé à celui d'évêque, comme l'avaient déjà fait quelques-uns de ses prédécesseurs. Cependant les charges de l'épiscopat ne l'empêchaient pas de veiller aux intérêts de ses religieux, et il sut profiter de son crédit auprès de l'empereur Lothaire pour défendre son abbaye contre les usurpations des seigneurs du voisinage.

Les temps étaient alors difficiles pour l'Eglise de France. Dépouillée d'une partie de ses biens par les malheurs de la guerre, affaiblie dans sa discipline par la faute même de ses pasteurs, elle avait au moins conservé sa foi dans toute sa pureté, lorsqu'un moine allemand, nommé Gothescalc, vint troubler cette paix par des discussions inopportunes. Il fut condamné dans un concile tenu à Quercy (849), déposé de l'ordre de prêtrise, fouetté publiquement et relégué dans les prisons du monastère d'Hautvillers. Saint Remi montra dans cette occasion autant de zèle que de prudence. Il adressa à Hincmar, archevêque de Reims, un ouvrage intitulé : *Traité touchant les trois lettres*, dans lequel il se plaint de la manière cruelle dont on a traité ce malheureux moine, et prouve que plusieurs choses qu'on lui reprochait étaient l'enseignement même des saints Pères ; que d'autres étaient des opinions libres, adoptées par les hommes les plus respectés dans l'Eglise, et que, sur un point seulement, Gothescalc était évidemment condamnable, s'il soutenait que nous avons le libre arbitre seulement pour faire le mal, mais que nous ne l'avons pas pour faire le bien. Saint Remi expose d'une manière lumineuse la doctrine de saint Augustin sur la prédestination de la grâce. « On a très-peu d'écrits de ce siècle », dit dom Rivet, « où il se trouve plus de théologie, plus d'ordre, plus de méthode, plus de force de raisonnement, plus d'érudition, plus de netteté et de précision de style ». Le zèle un peu trop ardent d'Hincmar ne pouvait s'accommoder de ces tempéraments; mais il oubliait que la vérité se persuade et ne se commande pas. Il assembla un nouveau concile à Quercy-sur-Oise (853), et y fit rédiger quatre articles auxquels saint Remi répondit (854) par le livre intitulé : *De la nécessité de s'attacher inviolablement à la vérité de l'Ecriture sainte et de suivre fidèlement l'autorité des Pères de l'Eglise.* L'année suivante (855) il convoqua un concile à Valence, et y fit confirmer la doctrine qu'il avait développée dans ses ouvrages. Les évêques qui composaient cette assemblée condamnèrent les quatre articles de Quercy. Saint Remi, en prononçant le dogme de la grâce, prononça, avec les autres évêques, anathème à quiconque nierait la liberté humaine et professerait que, par la puissance

divine, quelqu'un est prédestiné au mal comme s'il ne pouvait faire autre chose. Les six canons de doctrine rédigés dans ce concile furent insérés dans ceux du concile de Langres, que saint Remi présida en 859, et le pape Nicolas Ier leur donna son approbation. Mais toutes ces luttes que le saint évêque soutenait pour défendre la pureté de la foi ne laissaient pas de contrister son âme, parce qu'il voyait une espèce de scission s'opérer dans l'épiscopat de France.

Malgré les dissentiments qui se manifestèrent plusieurs fois entre saint Remi et Hincmar, ces deux grands prélats furent toujours unis par les liens de la charité sacerdotale ; ils étaient alors les oracles de l'Eglise de France et l'âme des conciles. Il n'y eut, dans ce temps, aucune assemblée importante d'évêques à laquelle saint Remi n'ait assisté et souvent présidé. Nous le retrouvons, en 860, au concile de Touzi, près de Toul ; à celui de Soissons, en 866 ; enfin à ceux de Verberies (869), d'Attigny (870) et de Douzi, près de Mouzon (871).

Le zèle de saint Remi pour le bien général de la religion ne l'empêchait pas de veiller aux intérêts particuliers de son diocèse. Le titre d'abbé, qu'il portait, témoigne assez de l'intérêt qu'il prenait aux institutions monastiques, et il en donna plusieurs fois des preuves par les règlements qu'il dressa dans différents conciles. Il désirait surtout voir fleurir dans les cloîtres, avec les vertus religieuses, l'amour des lettres, presque partout affaibli par le malheur des temps. Outre les deux ouvrages dont nous avons parlé, il en a composé un troisième, intitulé : *Solution d'une question touchant la condamnation générale de tous les hommes par Adam, et la délivrance spéciale des élus par Jésus-Christ.* C'est un traité dogmatique où il discute clairement les questions relatives à la prédestination, d'après les principes de saint Paul et de saint Augustin. Il s'efforça aussi de réconcilier avec le Saint-Siége Lothaire II, roi de Lorraine et de Bourgogne, qui avait répudié indignement Teuteberge et épousé Valdrade ; mais son zèle échoua devant l'inflexibilité du pape Nicolas Ier et la mauvaise volonté du prince. Saint Remi fit aussi plusieurs règlements particuliers pour son église et établit la congrégation des chanoines de Lyon, en soumettant les prêtres de Saint-Just à un abbé particulier.

Tant d'œuvres, inspirées par le zèle le plus pur, lui concilièrent l'affection de tous les gens de bien. Après une vie si bien remplie, Dieu l'appela à lui le 28 octobre 875, et son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Just. Ses reliques furent levées de terre en 1287, et transférées le 16 décembre dans l'église cathédrale de Saint-Jean. Sa mémoire est honorée le jour de sa mort, et il est invoqué dans les grandes litanies de l'église de Lyon, avec les autres Saints du diocèse. Du Saussay et Chastelain le mentionnent au 28 octobre, et il est inscrit le même jour dans le supplément au martyrologe romain de Ferrari.

Extrait de la *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les Professeurs du collége Saint-François-Xavier, de Besançon.

XXIXe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Lucanie, les saints martyrs Hyacinthe, Quintus, Félicien et Lucius. — A Sidon, en Phénicie [1], saint Zénobe, prêtre, qui, dans la rigueur de la dernière persécution, exhortant les autres au martyre, fut lui-même jugé digne d'en être honoré. Vers 304. — Le même jour, les saints évêques Maximilien, martyr, et Valentin, confesseur. — A Bergame, sainte Eusébie, vierge et martyre. 307. — A Jérusalem, la fête de saint Narcisse, évêque, digne de louanges à cause de sa sainteté,

1. Les Bollandistes disent : « A Antioche de Syrie (aujourd'hui Antakich), saint Zénobe, prêtre, médecin et martyr ».

de sa patience et de sa foi. Il entra dans la joie du Seigneur âgé de cent seize ans[1]. II° s. — A Autun, saint Jean, évêque et confesseur[2]. VII° s. — A Cassiope, dans l'île de Corfou, saint Donat, dont le pape saint Grégoire fait mention. VI° s. — A Vienne, le décès du bienheureux Théodore, abbé[3]. 575.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Alger, saint Déogratias, évêque de Carthage et confesseur, cité au martyrologe romain du 22 mars, jour sous lequel nous avons donné sa vie. 457. — Aux diocèses d'Amiens et d'Arras, saint SALVE, évêque d'Amiens et confesseur. 615. — Au diocèse d'Arras, mémoire de saint Ingaud (Angaud, Aingauld, Aingault, Engand, Ingaude), disciple du même saint Salve[4]. VII° s. — Au diocèse de Châlons, les saints Crépin et Crépinien, martyrs à Soissons, dont nous avons donné la vie au 25 octobre. 285 ou 286. — Au diocèse de Langres, sainte Ménehould, vierge, dont nous avons donné la vie au 14 de ce mois. 490. — Au diocèse de Lyon, saint Remi, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au jour précédent. 875. — Au diocèse de Meaux, saint Faron, évêque et confesseur, dont nos lecteurs trouveront la biographie au 28 octobre. 672. — Au diocèse de Mayence, saint Ferruce, martyr, cité au martyrologe romain du jour précédent, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. IV° ou V° s. — Au diocèse de Perpignan, saint Narcisse, évêque de Girone (Catalogne), et apôtre d'Augsbourg (Bavière). Pendant la persécution suscitée par Dioclétien, tout au commencement du IV° siècle, Narcisse, accompagné de son diacre, Félix, passa les Pyrénées, traversa la Gaule et arriva à Augsbourg où il baptisa Afre, Hilarie et leurs servantes, conféra les ordres à Denis, et retourna en Espagne au bout de neuf mois. Il gouverna encore son Eglise pendant environ trois ans, et reçut avec Félix la palme du martyre. 306 ou 307. — Au même diocèse de Perpignan, le bienheureux Alphonse Rodriguez, confesseur, dont nous donnerons la vie au 31 octobre. 1617. — Au diocèse de Reims, sainte Céline ou Célinie, mère de saint Remi, dont nous avons donné la vie au 21 octobre. V° s. — Aux diocèses de Rennes et de Vannes, fête de l'élévation ou translation (1347) des reliques de saint Yves, juge, avocat et prêtre, dont on peut lire la biographie au 19 mai. 1303. — Au diocèse de Rouen, fête de tous les saints Pontifes de cette métropole. — Au diocèse de Tarbes, saint Césaire de Châlon-sur-Saône, archevêque d'Arles et docteur de l'Eglise, dont nous avons donné la vie au 27 août. 542. — A Saint-Germain-sur-Talloires (Haute-Savoie), au diocèse d'Annecy, saint GERMAIN DE MONTFORT,

1. Narcisse vint au monde sur la fin du Ier siècle, et il avait près de quatre-vingts ans lorsqu'on lui confia le gouvernement de l'Eglise de Jérusalem dont il fut le troisième évêque. Il présida (195) avec Théophile de Césarée à un concile tenu relativement à la célébration de la Pâque, et dans lequel il fut décidé que cette fête se célébrerait toujours un dimanche et non le jour où il était d'usage de la célébrer chez les Juifs. Eusèbe rapporte que de son temps (270-338) on conservait encore la mémoire de plusieurs miracles opérés par le saint évêque; aussi les fidèles de Jérusalem l'avaient-ils en grande vénération : celle-ci ne put toutefois le garantir de la malice des méchants et la réputation du vertueux évêque se vit aux prises avec une infâme calomnie. Il en triompha par la patience, et les misérables qui l'avaient accusé périrent d'une manière honteuse. — Godescard, Eusèbe de Césarée, Tillemont.

2. Baronius seul dit que saint Jean fut évêque d'Autun *(Augustodunum)*; tous les autres hagiographes le placent sur le siége de Hexham *(Hagustaldium, Alexcdunum)*, ville d'Angleterre (Northumberland). Faute de documents, pour pouvoir discuter le fait, nous nous contentons de l'exposer : la critique judicieuse des nouveaux Bollandistes éclairera bientôt, nous l'espérons, ce point obscur de l'histoire hagiologique.

3. Théodore, que l'on nomme plus volontiers Theudier, Thender, Chef ou Cherf, était né d'une famille noble de la province de Vienne. Après avoir distribué son patrimoine aux pauvres, il vint trouver saint Césaire d'Arles, dans l'espérance qu'à sa recommandation il serait mieux reçu dans le monastère de Lérins où il voulait entrer. Mais saint Césaire le retint près de lui et l'ordonna diacre.

Theudier, après s'être perfectionné dans la pratique des vertus chrétiennes, retourna à Vienne où il éleva d'abord auprès de la ville un petit oratoire en l'honneur de saint Eusèbe de Verceil. Ensuite, le nombre de ses disciples croissant de jour en jour, il bâtit jusqu'à quatre monastères sur le territoire de Vienne. C'était la coutume de cette ville d'avoir toujours quelque saint moine reclus. La place étant venue à vaquer, Philippe, évêque de Vienne, jeta les yeux sur saint Theudier et l'enferma dans une cellule près de l'église de Saint-Laurent. Il vécut encore douze ans dans ce nouveau genre de vie. Après sa mort, on déposa ses ossements dans le monastère qu'il avait bâti en l'honneur de la sainte Vierge, et qui de son nom a été appelé Saint-Cherf. — Mgr Jager, *Histoire de l'Eglise catholique.*

4. Alors que saint Salve d'Amiens se trouvait dans la ville d'*Augusta* (Oust-Marais, selon les uns; le bourg d'Ault, selon les autres), on lui présenta un jeune enfant de cette localité, qui était sourd et muet. Il oignit d'huile bénite son front, sa bouche et tout son visage, et lui rendit ainsi l'usage de l'ouïe et de la parole. En le baptisant, il lui donna le nom de *In gaudium*, par allusion à la joie que fit naître cette guérison subite. La reconnaissance enchaîna cet enfant près de son bienfaiteur, et, en même temps qu'il en devint le disciple docile, il se forma à l'école de ses exemples.

On peut supposer qu'Ingaud termina ses jours dans l'abbaye de Saint-Sauve de Montreuil. Son chef est encore de nos jours vénéré à l'église paroissiale de Montreuil. — L'abbé Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens.*

(Belgique), religieux bénédictin. 1000. — Dans l'ancien prieuré de Notre-Dame de Talloires (fondé vers la fin du VIIIe siècle), près Annecy, saint Rodolphe, frère de saint Germain, que nous venons de nommer, saint Jorioz, saint Ismion, saint Ismidon et saint Bompart, tous religieux bénédictins de cette abbaye [1]. — En Aquitaine, saint Géniteur ou Génitour, martyrisé avec ses huit frères, les saints Espain, Lupicin, Bié, Bénin, Marcellien, Messain, Principin et Tridoire, dont nous avons déjà parlé au 25 octobre. Saint Génitour est le patron de la petite ville du Blanc (Indre), au diocèse de Bourges. Vers 250. — A Meldaert *(Meldradium)*, au diocèse de Malines, sainte ERMELINDE, de Terdonk, vierge. Vers 595. — Au Broc (Puy-de-Dôme, arrondissement et canton d'Issoire), au diocèse de Clermont, saint Majorien ou Mazorien, confesseur ; il était autrefois patron du prieuré du Broc : aujourd'hui son culte est tombé et c'est à peine s'il en reste un souvenir. — Au territoire de Sens, saint BOND, pénitent. VIIe s. — A Senlis (Oise), au diocèse de Beauvais, sainte Louève *(Laudoveva, Laudovena)*, fille de France, dont les Actes sont perdus [2]. — Au monastère de Walers en Faigne, diocèse de Cambrai, saint DODON DE LA VALLÉE, abbé et confesseur. Vers 760. — Dans l'ancienne abbaye de Portes (Ordre de Saint-Bruno), au pays de Belley, le bienheureux Ulrich ou Henri de Bottis, d'abord prieur de ce monastère, puis évêque de Genève. Il administrait son diocèse depuis sept ans, quand il obtint du pape Clément IV la permission de retourner dans le désert de Portes. Il y vécut encore huit ans, au milieu des pratiques de la plus rigoureuse pénitence. 1275. — A Metz, saint Térence, évêque de ce siége et confesseur. Son corps, déposé d'abord dans l'église des Saints-Clément-et-Félix, fut transféré dans la suite à Neumunster, au diocèse de Trèves. 440.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Fréjus, la bienheureuse BENVENUTA BOJANO, vierge, de notre Ordre, remarquable par sa pénitence, ses prières et son humilité. 1292.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Saint Zéphyrin, pape et martyr, dont la mémoire se célèbre le 26 août [3]. 219.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Gubbio, en Ombrie, dans église de Saint-Augustin, le décès du bienheureux Pierre de Gubbio, l'un des premiers membres de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin; il brilla par sa doctrine et par ses vertus.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — Saint Jean de Kenty, confesseur [4]. 1473.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Luna, aujourd'hui Luni ou Lunegiano, ville maritime de l'ancienne Etrurie, saint Basile, évêque de ce siége primitif (transféré à Sarzane) et confesseur. Son corps fut déposé dans l'église cathédrale de Luna : cette basilique prit dès lors le nom de Saint-Basile; elle le perdit plus tard pour prendre celui de Notre-Dame. Commencement du Ve s. — A Pavie *(Ticinum)*, ville forte du royaume d'Italie, sur le Tessin, saint Appien, évêque en Afrique. Son corps fut apporté, de Sardaigne, dans la basilique de Saint-Pierre *in cœlo aureo* de Pavie. On croit que ses reliques avaient été apportées d'Afrique en Sardaigne par saint Fulgence, évêque de Ruspe, fuyant devant la persécution des Vandales. Commencement du VIe s. — A Batnes, en Mésopotamie (Osroène), aujourd'hui Saroudj ou Sérug, ville de la Turquie d'Asie, saint Jacques, évêque de ce siége et confesseur, célèbre par son érudition, dont il illumina, dit son biographe, l'univers entier [5]. 521. — Dans

1. Les reliques sacrées des saints Ismion, Ismidon et Bompart reposaient autrefois dans le prieuré de Talloires; elles furent livrées aux flammes à la Révolution française. Le corps de saint Jorioz était en un prieuré rural, au-delà du lac, vis-à-vis de Talloires; la paroisse de Saint-Jorioz a le bonheur de le posséder encore aujourd'hui. Les ossements de saint Rodolphe sont gardés à deux lieues de Talloires, au lieu jadis désert où il passa les dernières années de sa vie, et qui est aujourd'hui le village de Saint-Rulphe (commune de Faverges, paroisse de Seytenex). — M. l'abbé Grobel, *Notre-Dame de Savoie.*

2. Ses reliques se conservaient autrefois dans la chapelle de Saint-Fraimbaud de Senlis. En 1793, toutes les reliques que possédaient les églises de cette ville furent enfouies au cimetière, dans une fosse commune. En 1854, on les transféra dans l'église Notre-Dame, ancienne cathédrale; en 1866, un nouvel autel en pierre fut élevé dans cette basilique, et on y déposa les précieux ossements : ceux de sainte Louève s'y trouvent; mais il est impossible de les distinguer des autres. — Nouveaux Bollandistes, tome XII d'octobre.

3. Voir sa vie au 26 août. — 4. Voir sa vie au 20 octobre.

5. Saint Jacques de Batnes, surnommé *le Docteur*, consacra une vie de soixante-douze ans à défendre la foi catholique contre les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, et à donner l'exemple de toutes les vertus. Il mourut chargé de gloire et de mérites. Les nombreux écrits en langue syriaque qu'il nous a laissés, se distinguent par l'intégrité de la doctrine et l'harmonieuse élégance d'un style plein d'images et de figures poétiques. — L'abbé Darras, *Histoire de l'Eglise*, tome XIV, page 196.

l'ancienne province de Connaught, en Irlande, saint Colman Mach Duach, évêque et confesseur. VII[e] s. — Chez les Angles orientaux, saint Sigebert, roi et martyr. Exilé dans les Gaules, il y trouva le bienfait de la foi, qu'il travailla ensuite à répandre dans son royaume : il prit l'habit religieux, après avoir abdiqué la couronne, et fut tué par Penda, roi de Mercie. 637. — Dans le Galloway, district d'Ecosse, sainte Kennère, vierge, à laquelle quelques hagiographes donnent la qualité de martyre. — A Constantinople, sainte Anne. Quand elle eut perdu son mari et ses enfants, elle désira mener la vie religieuse; prenant alors des habits d'homme, elle se présenta dans un monastère sous le pseudonyme d'Euphémien. Elle fut reçue au nombre des frères et donna dans cette maison l'exemple de toutes les vertus. Un jour vint cependant qu'elle fut obligée de révéler son sexe; réduite à quitter le monastère, elle se retira dans une solitude des environs; sur la fin de sa vie, elle revint à Constantinople où elle s'endormit dans le Seigneur. IX[e] s. — Dans l'abbaye bénédictine de Rumeseye (fondée vers 907 par le roi Edouard l'Ancien), en Angleterre, (comté de Southampton), les saintes Merwinne et Elflède, abbesses de ce monastère. X[e] et XI[e] s.

SAINT SALVE [1], ÉVÊQUE D'AMIENS

615. — Pape : Saint Dieudonné. — Roi de France : Clotaire II.

> Le pain de l'âme, c'est la justice; heureux seulement ceux qui en ont faim, parce qu'ils seront rassasiés. *Saint Bernard.*

Saint Salve est la plus grande figure que nous offre l'histoire de l'Eglise d'Amiens au VII[e] siècle ; successeur d'un prélat illustre par sa sainteté, il ne parut inférieur à saint Honoré ni en science, ni en vertus, ni par les faveurs extraordinaires dont le Seigneur daigna le combler.

Salve naquit dans l'Amiénois, au VI[e] siècle. Sa naissance était distinguée. Dès sa jeunesse, il quitta le monde pour se consacrer entièrement à Dieu [2]. Il était pieux, sage dans le conseil, non moins remarquable par la beauté de ses traits que par son éloquence et la profondeur de son savoir. Il s'en alla, à l'extrémité du Ponthieu, fonder un monastère sous l'invocation de la sainte Vierge et de l'apôtre saint Pierre, au lieu où s'éleva plus tard la ville de Montreuil-sur-Mer.

Nous ignorons si ce fut avant son entrée dans la vie religieuse, ou depuis, dans un voyage qu'il aurait fait à Amiens, que Salve fut témoin du plus célèbre des miracles qui signalèrent la vie de saint Honoré : l'apparition d'une main divine au-dessus de l'autel, pendant la messe ; tout ce que nous savons sur la présence de saint Salve à ce prodige se bornant à la mention de ce fait.

L'occupation journalière de Salve, dans sa pieuse retraite, était le jeûne et la prière. Venir en aide à ses frères, vaincre constamment l'antique ennemi, gagner des âmes à Dieu, étaient ses œuvres. Les vertus du saint

1. *Alias :* Salvi, Scaulve, Saulve, Sauve, Salvian, *Salvius, Salvus.* — Plusieurs saints ont porté ce nom, entre autres un martyr, contemporain de saint Augustin; un évêque d'Angoulême, martyrisé dans le Hainaut, en 798; et un évêque d'Albi, mort en 587. La similitude de ces noms a donné lieu à de nombreuses confusions. Baronius et Chastelain ont confondu notre évêque avec le martyr du IV[e] siècle; Molanus, Meyer, Aubert le Mire, avec l'évêque d'Angoulême; saint Antonin, Volateran et Belleforest, avec l'évêque d'Albi. Cette dernière erreur s'explique d'autant mieux qu'il s'agit de deux Saints ayant été moines avant d'être évêques, dont le nom est le même, et dont les siéges offrent aussi une grande similitude de nom. On sait, en effet, qu'*Ambianensis* a été souvent contracté en *Ambiensis* (Flodoard), ce qui ne fait qu'une lettre de différence avec *Albiensis.*

2. Plusieurs hagiographes modernes, entre autres Godescard, lui font mener une vie mondaine, ce qui est tout différent. Cette assertion est démentie par les anciens manuscrits de la *Vie* de saint Salve.

moine furent si éclatantes, qu'après la mort de l'abbé, que lui et ses frères avaient placé à la tête du monastère, il fut élu, d'une voix unanime, pour le remplacer. Elevé à cette dignité, son mérite devint encore plus évident aux yeux de tous. Moine pieux et fervent, il devint un abbé d'un mérite exemplaire, toujours le premier à accomplir la Règle, et ses disciples trouvaient en lui, à la fois, un modèle et un père. De nombreux miracles attestèrent dès lors sa sainteté.

Dans le même temps où Salve édifiait ainsi, par ses vertus et ses exemples, la partie de la portion du diocèse d'Amiens qui borde la mer, saint Honoré, évêque d'Amiens, vint à mourir à Port, lieu de sa naissance, à quelques lieues du monastère où vivait notre Saint. Dès que la nouvelle de ce décès fut parvenue aux oreilles du roi, il envoya dans la ville d'Amiens des délégués, dont le principal était saint Achaire, évêque de Noyon et de Tournai, pour faire procéder à l'élection d'un nouveau prélat. L'évêque de Noyon était spécialement chargé de veiller à ce que le clergé et le peuple d'Amiens se choisissent un évêque selon Dieu.

Un jeûne de trois jours fut ordonné pour demander au Seigneur de vouloir bien désigner celui que sa divine Providence destinait à monter sur le siége d'Amiens, et chacun fit au ciel d'ardentes prières à cet effet. La demande des Amiénois fut exaucée ; les trois jours écoulés, ils entendirent une voix céleste leur adresser ces paroles : « Sachez que j'ai choisi Salve et vous l'ai donné pour évêque ».

Tous furent remplis de joie par cette miraculeuse réponse ; l'humble religieux, seul, n'avait pas ratifié le choix divin : son humilité lui faisait regarder l'épiscopat comme un fardeau au-dessus de ses forces. Mais Dieu avait parlé, les Amiénois obéirent. Salve fut enlevé de force de sa cellule et placé malgré lui sur ce siége illustre qui avait déjà été occupé par tant de saints Pontifes, et dont il devait lui-même rehausser la splendeur.

Devenu évêque d'Amiens, il s'attira bientôt l'amour et le respect de ses diocésains, et la renommée de son mérite se répandit également au loin. Le roi l'appela à siéger dans ses conseils, tandis que les Amiénois, dont il s'était rapidement gagné tous les cœurs, réunirent en lui deux qualités de magistrat et d'évêque, le déclarant seigneur temporel de la ville épiscopale.

Lors de son avénement, l'église cathédrale d'Amiens était encore celle élevée, hors des murs de la cité, par saint Firmin le Confesseur, sur le tombeau de saint Firmin le Martyr, et dédiée à Notre-Dame des Martyrs. Comme elle était trop éloignée de la ville, Salve en construisit une autre, dans son enceinte, au lieu où nous voyons actuellement la basilique de Notre-Dame. Cette nouvelle cathédrale était une construction somptueuse pour l'époque, quoique bâtie principalement en bois. Elle fut, plus tard, brûlée par les Normands. Saint Salve y transféra toutes les reliques conservées jusqu'alors dans l'église Notre-Dame des Martyrs, à laquelle il laissa quelques prêtres pour y célébrer l'office divin, et qui devint plus tard l'abbaye de Saint-Acheul.

Le saint évêque fit encore construire dans Amiens une autre église, qu'il dédia aux saints apôtres Pierre et Paul, et qui fut remplacée ensuite par la collégiale de Saint-Firmin le Confesseur, détruite à la Révolution.

Saint Salve désirait vivement pouvoir vénérer dans sa nouvelle cathédrale, les précieuses reliques de saint Firmin le martyr. Le lieu précis de la sépulture du premier évêque d'Amiens était ignoré, bien que l'on sût qu'il était dans l'enceinte de l'église Notre-Dame des Martyrs, ce qui, du

reste, était indiqué par de fréquents miracles. Le saint évêque résolut de s'adresser à Dieu pour en obtenir la révélation.

Après un triduum de prières, un rayon céleste, plus brillant que la lumière du jour, indiqua à saint Salve la place où reposait ce saint trésor qu'il s'empressa de lever de terre et de transférer à Amiens, au milieu des plus grands prodiges. Le récit détaillé de cette translation, à laquelle assistèrent les évêques de Beauvais, de Cambrai, de Thérouanne et de Noyon, appartient à l'histoire des reliques de saint Firmin.

Salve, suivant le devoir d'un bon pasteur, parcourait assidûment son diocèse, annonçant à tous la parole de la vie éternelle. Il contribua beaucoup à déraciner des cœurs de ses ouailles les derniers vestiges du paganisme, et engendra à Jésus-Christ, par l'Evangile, d'innombrables fils.

Souvent, avec la santé de l'âme, il rendait à ses diocésains celle du corps, car Dieu se plaisait à confirmer ses paroles par des prodiges. L'auteur de sa *Vie* nous apprend qu'en parcourant ainsi son diocèse, il rendit la vue à un aveugle, délivra du démon la fille d'un nommé Guadon, etc. Un de ses plus célèbres miracles fut la guérison d'un enfant sourd et muet, auquel il rendit l'ouïe et la parole, qu'il baptisa et nomma Ingaud, et qui, après avoir été son disciple sur la terre, partage maintenant sa gloire dans les cieux.

Salve ne renferma pas son zèle dans la seule étendue de son diocèse ; il fit partie, comme nous l'avons dit, des conseils du roi, dans lesquels il s'opposa, avec un esprit vraiment épiscopal, aux désirs des méchants et à la corruption des ennemis du Christ. Humble et doux pour tous, dur seulement pour lui-même, pauvre de volonté, mais riche en libéralités, non-seulement il distribuait ses biens aux pauvres ; mais il se donnait lui-même à tous, dans les ardeurs d'une inépuisable charité, qui le portait non-seulement à enrichir ses ouailles en s'appauvrissant, mais à se sacrifier pour elles.

Pendant que le saint Evêque distribuait des secours temporels et spirituels aux malades, au milieu d'une contagion publique, il fut atteint à son tour par le fléau, et mourut victime de son dévouement le 28 octobre, vers l'an 615. Les miracles qui avaient illustré sa vie, glorifièrent son tombeau après sa mort.

La clôture du chœur de Notre-Dame d'Amiens, consacrée à l'histoire de saint Firmin le Martyr, contient dans sa seconde travée quatre scènes où figure saint Salve. La première arcade représente la prédication du saint évêque : une trentaine de personnages sont reçus dans une église ; les hommes sont debout et ont la tête couverte ; les femmes sont assises sur des pliants. Saint Salve, monté dans une chaire de forme sexagonale, engage les fidèles à prier Dieu pour obtenir révélation du lieu où reposent les reliques du martyr saint Firmin. — La deuxième arcade représente le rayon miraculeux : saint Salve a vu un rayon miraculeux émaner du trône céleste pour désigner la sépulture de son saint prédécesseur. Il est descendu de chaire, a quitté sa chape et, revêtu seulement de l'aube et du manipule, il s'est mis à genoux au pied de l'autel et contemple le prodige qui vient de s'accomplir. — La troisième arcade représente l'invention des reliques : saint Salve vient de déterrer à moitié le corps de saint Firmin qui est revêtu de ses insignes pontificaux. Il est accompagné de quatre évêques, d'un prêtre en aube, d'un chanoine portant l'aumusse, de clercs en tunique, d'acolytes portant croix et chandeliers, etc. Leurs physionomies expriment le ravissement qu'ils éprouvent en respirant une odeur miraculeuse. — La quatrième arcade représente la translation des reliques : elles sont trans-

férées dans une châsse, de Saint-Acheul à Amiens, par six lévites, diacres et prêtres. La procession s'ouvre par une confrérie qui porte des flambeaux et se termine par cinq évêques crossés et mitrés. Les arbres verts et les épis mûris rappellent le prodige du changement de saison. On voit sur la route deux malades qui sont guéris par l'intercession de saint Firmin. — Au portail Saint-Firmin, à Notre-Dame d'Amiens, on voit la statue de saint Salve, portant l'étole, le manipule, la chasuble, la mitre et la crosse. — On conservait jadis à Saint-Firmin-en-Castillon trois grandes tapisseries où figurait saint Salve, découvrant et transférant les reliques de saint Firmin. — Mentionnons encore un vitrail moderne à Villers-Bretonneux et un tableau à la chapelle de l'évêché.

CULTE ET RELIQUES.

Le culte de saint Salve était fort populaire au moyen âge. On lui bâtit à Amiens une chapelle qui a disparu depuis longtemps et dont on ignore même l'ancien emplacement. Une autre chapelle lui fut dédiée dans la cathédrale d'Amiens ; mais, quand on y eut placé le crucifix miraculeux du Sauveur, désigné vulgairement sous le nom de *Saint-Sauve*, notre saint évêque, qui devait être perpétuellement la victime d'une confusion de noms, se vit peu à peu oublié, et la piété populaire, ne restant fidèle qu'au nom de *Saint-Sauve*, s'adressa exclusivement à l'image bizantine qui représente Jésus crucifié.

L'évêque Arnoul, qui mourut en 1246, légua une somme de quatre livres pour qu'on célébrât plus solennellement la fête de saint Salve. Bien qu'il soit mort le 28 octobre, on ne faisait sa fête que le 29, parce qu'elle coïncidait avec celle des saints apôtres Simon et Jude. Elle est inscrite dans tous les bréviaires amiénois, dans l'ancien Propre de Saint-Florent de Roye et dans le Propre de Saint-Valery ; dans l'ancien bréviaire de Noyon (1764), qui se trompe en faisant de notre Saint le patron d'une église de ce diocèse, tandis que c'est saint Sauve, évêque d'Angoulême, qui est le patron d'Essigny ; enfin dans le Propre actuel d'Arras.

Le nom de saint Salve est inscrit dans les litanies amiénoises du XIIe siècle, dans le martyrologe romain, dans ceux de Du Saussay, de Chastelain, de Galesinus, de Hugues Ménard, etc., qui ont commis la même erreur de date, en confondant saint Salve, évêque d'Amiens, avec le martyr saint Salvius.

Il y avait une confrérie de Saint-Sauve à Waben, paroisse de l'ancien doyenné de Montreuil. Une impasse, à Abbeville, porte le nom de Saint-Saulve. L'ancienne abbaye montreuilloise de ce nom ne s'est même pas survécu dans quelques ruines. C'est l'Hôtel-de-Ville qui est construit sur son emplacement.

Saint Salve fut enseveli dans la cathédrale de Notre-Dame des Martyrs (Saint-Acheul) ; mais ses reliques furent transférées vers l'an 695 à l'église de l'abbaye de Montreuil, qui prit bientôt le nom de Saint-Saulve. Le 11 juin 1111, saint Geoffroy, évêque d'Amiens, les transféra dans une nouvelle châsse. Une troisième translation eut lieu le 28 mai 1702. Le 24 août 1729, l'évêque Pierre de Sabatier fit à Montreuil la reconnaissance des reliques de saint Salve. Dans ces diverses ouvertures de châsse, on retira quelques ossements du Saint pour les donner à l'abbaye de Sainte-Austreberte de Montreuil, à l'abbaye de Saint-Vincent de Laon, et à la cathédrale de Cantorbéry.

Il ne reste plus aujourd'hui, à Montreuil, qu'un ossement de saint Salve dans un petit reliquaire en argent. La grande châsse et deux autres reliquaires, l'un en forme de pyramide, l'autre en forme de bière, furent envoyés à la Monnaie par Le Bon, lors de la mission que ce conventionnel remplit à Montreuil en 1793.

Cette notice, due à M. Charles Salmon, est tirée de la *Semaine religieuse du diocèse d'Amiens;* nous l'avons complétée avec l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens,* par M. l'abbé Corblet.

SAINT BOND OU BAUD, PÉNITENT,

AU DIOCÈSE DE SENS

VIIe siècle.

Réjouissez-vous et espérez le pardon aussi longtemps que la pénitence sera votre soutien.
Saint Augustin.

Saint Bald ou Baud (en latin *Baldus*), vulgairement appelé saint Bond, naquit vers le milieu du VIe siècle. L'opinion commune le fait Espagnol, à cause de son long séjour en Espagne ; mais il est plus probable, d'après plusieurs chroniques Sénonaises, qu'il est né dans les environs de Sens, où habitaient ses parents. Par des motifs qu'on ignore, il crut devoir quitter sa patrie, et vint s'établir en Espagne, où il fit un riche mariage. Ses historiens disent qu'il était d'un naturel doux et bon.

Longtemps ses parents se livrèrent à d'inutiles recherches, afin de découvrir le pays où il s'était retiré. Enfin, après une assez longue absence il revint visiter sa famille et les lieux qui l'avaient vu naître, et après avoir passé quelque temps auprès d'eux il retourna en Espagne rejoindre son épouse.

Privés ensuite pendant quelque temps des nouvelles de leur fils, ses parents apprirent par des pèlerins, qui revenaient de Saint-Jacques de Compostelle, qu'un nommé Baud, des environs de Sens, habitait en Espagne un pays qu'ils indiquent et qu'il y était riche et heureux. Alors, malgré la longueur du voyage, ils se décidèrent à l'entreprendre, afin de voir leur fils peut-être pour la dernière fois.

Ils arrivent, le trouvent à la chasse, mais sont bien reçus par son épouse, qui après leur avoir offert des rafraîchissements les engage à se mettre au lit, afin de se reposer, tandis qu'elle irait prévenir son mari de leur arrivée. Elle part, et malheureusement ne rencontre pas son mari, qui revint à la maison par un autre chemin.

Le continuateur de Ribadeneira et un manuscrit de Sens disent que sous la forme d'une vision le démon apparut à saint Baud, revenant de la chasse, et lui apprit que sa femme était couchée avec un homme qu'il ne connaissait pas. Sur ce faux rapport, Baud entre dans sa maison comme un furieux, et n'y voyant pas son épouse court droit au lit, où il trouve en effet deux personnes couchées ensemble. Dans son trouble et sa douleur il n'hésite pas à percer de son épée les deux prétendus adultères.

A peine a-t-il consommé son double parricide, qui bien certainement n'était pas dans sa volonté, que son épouse de retour s'empresse de lui annoncer l'arrivée de ses parents. Il reste alors immobile et interdit, reconnaît le malheur qui vient de lui arriver, le déplore amèrement, et prend aussitôt la résolution d'aller en pèlerinage aux lieux saints, afin d'obtenir sur le tombeau de Jésus-Christ, qui est la miséricorde même, le pardon de son double meurtre.

Quoique dans un temps à demi barbare, où l'on avait toujours l'épée

au côté, cette précipitation, qui coûta à notre Saint de si cuisants regrets, mérite sans doute un blâme sévère ; mais dans notre siècle, où les mœurs sont plus policées, ne serait-elle pas en pareille occurrence malheureusement imitée par bien des personnes ?

Notre Saint, après avoir passé un certain temps au sépulcre du Sauveur, où il versa des larmes abondantes, se transporta à Rome au tombeau des saints Apôtres, se jeta aux pieds du souverain Pontife, qui devait être alors saint Grégoire le Grand, ou Pélage II, son prédécesseur, et lui fit l'humble aveu de ses fautes. Le chef suprême de l'Eglise le reçut avec bonté, et après lui avoir remis ses péchés, le consola et l'adressa ensuite à saint Arthème, archevêque de Sens, son pasteur, qui lui indiquerait la pénitence qu'il aurait à accomplir.

Saint Baud, après avoir quitté Rome, traversa l'Italie et les Alpes, et arriva à Sens. Là, il se prosterna aux pieds du vénérable Arthème, qui avec une bonté paternelle releva son courage, et dont les avis l'élevèrent ensuite à une haute sainteté, comme l'attestent tous les martyrologes qui font mention de notre Saint. L'archevêque de Sens tenait alors dans sa main un bâton desséché depuis longtemps ; il le lui remet, et lui donne pour pénitence d'aller le planter sur une montagne voisine qu'il lui indique, et de l'arroser tous les jours de l'eau qu'il irait puiser au fleuve qui coule au pied de la montagne jusqu'à ce qu'il reverdisse et pousse des fleurs et des fruits, et qu'alors sa pénitence serait terminée.

Notre Saint accepte, plein de foi et d'espérance, la pénitence qui lui est imposée, et l'accomplit avec courage et persévérance pendant plusieurs années, malgré tout ce que lui fait éprouver le démon, jaloux de la fidélité avec laquelle il l'exécute. Souvent, à son retour du fleuve, il lui renversait ou même lui brisait le vase qui lui servait à puiser de l'eau, ce qui obligea notre Saint de le remplacer par un panier, dans le genre sans doute de ceux qui servent aux incendies.

Un jour qu'il revenait du fleuve chargé de sa provision d'eau, il rencontra des femmes qui portaient à l'évêque un enfant presque mort. Le saint pénitent le prend entre ses bras, vole à Sens et supplie saint Arthème d'imposer les mains à cet innocent. Après avoir obtenu cette faveur et la santé de l'enfant, il le rapporta dans sa solitude, l'adopta pour son fils, du consentement de ses parents, et partagea avec lui sa nourriture simple et grossière.

Il est à présumer que cet enfant profita de la pieuse éducation que ne manqua pas de lui donner notre solitaire ; aussi le lectionnaire de Saint-Eloi de Paris, où la fête de saint Baud se faisait en grand de temps immémorial, fait-il la réflexion que cet enfant dut à notre Saint la vie de l'âme et celle du corps, et il ajoute, à l'occasion de la longue pénitence de saint Baud, que le Tout-Puissant, qui aurait pu l'abréger, voulut au contraire la prolonger, afin de lui donner au ciel une plus riche couronne.

Dieu enfin récompensa la foi, le courage et la persévérance de saint Baud, et un jour, à sa grande satisfaction, il vit le bâton sec, qu'il avait planté, reverdir et pousser des fleurs et des fruits. Il comprit alors que sa pénitence était terminée et son péché pardonné. Plein de reconnaissance, il remercia le Seigneur, et, pensant qu'il n'avait plus rien à faire sur la terre, il le pria de l'appeler à lui ; ce qui arriva peu après. Il mourut en réputation d'une grande sainteté, vers l'an 600 ou 604, et Dieu glorifia son tombeau par d'éclatants miracles.

Saint Antonin de Florence rapporte le pareil malheur arrivé bien invo-

lontairement aussi vis-à-vis de ses parents, à saint Julien l'Hospitalier, qui en fit une longue et sévère pénitence.

L'Eglise, notre mère, parmi les Saints qu'elle offre à notre vénération, nous en propose qui ont fait des chutes pendant leur vie, mais qui ont lavé leurs péchés dans leurs larmes et obtenu miséricorde, afin de nous encourager et de nous donner à nous-mêmes l'espoir du pardon, si nous avons péché. On remarque même que ces Saints se sont distingués après leur retour à Dieu par une ferveur plus grande que s'ils n'avaient eu rien à se reprocher : ainsi saint Pierre, sainte Madeleine, saint Augustin ; et l'Eglise semble nous dire alors, comme autrefois saint Ambroise à l'empereur Théodose : « Vous avez imité David dans son péché, imitez-le dans sa pénitence ».

On trouve quelquefois, dans la vie des Saints, des faits extraordinaires que quelques personnes hésitent à croire. Mais Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas annoncé dans l'Evangile que ceux qui croiraient en lui feraient de plus grands prodiges encore que ceux qu'il avait opérés lui-même ? Aussi dans la vie de plusieurs Saints nous trouvons des faits semblables à ceux rapportés dans la vie de saint Baud.

Pour éprouver l'obéissance de saint Jean le Nain, il lui fut commandé de planter son bâton dans un terrain très-sec et de l'arroser tous les jours jusqu'à ce qu'il portât des fruits. Il obéit avec simplicité, quoique la rivière qui lui fournissait de l'eau fût à une grande distance, et au bout de trois ans le bâton prit racine et produisit du fruit. Sulpice Sévère rapporte que Posthumius, en 402, vit cet arbre couvert de feuilles.

Un fleuve par ses inondations occasionnait de grands dégâts ; saint Grégoire Thaumaturge planta sur ses bords son bâton, et commanda aux eaux, de la part de Dieu, de ne pas dépasser désormais cette borne. Elles obéirent, et le bâton lui-même prit racine et devint un grand arbre. Saint Pierre d'Alcantara, si vénéré de sainte Thérèse, planta également en terre son bâton, qui bientôt devint un verdoyant figuier. Les solitaires d'Egypte, et de nos jours le vénérable curé d'Ars, sont là pour attester combien le démon se plaît à exercer la patience des amis de Dieu.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Baud fut inhumé sur la montagne où il avait accompli sa pénitence, et la piété des peuples éleva sur son tombeau une chapelle, où s'empressaient d'accourir les villes, dans les nécessités publiques, et une foule de pèlerins dans leurs besoins particuliers. Dans ces mêmes moments, Dagobert nomma saint Eloi, administrateur du monastère de Sainte-Colombe, fondé récemment par Clotaire II, son père, et le chargea de confectionner à ses frais une châsse et différents objets d'art en l'honneur de cette jeune martyre sénonaise. Saint Eloi conçut alors le projet de fonder à Paris une église en l'honneur de sainte Colombe, ce qu'il exécuta vers l'an 630, et y déposa les reliques de cette Sainte qu'il avait apportées de Sens à cette intention, avec quelques précieux restes de saint Baud, mort depuis peu de temps et dont les miracles l'avaient frappé. Il fut ainsi le premier propagateur du culte de notre saint pénitent.

Cette église, fondée par saint Eloi, fut détruite par les Normands, ainsi que presque toutes les églises des environs de la capitale. On avait eu soin de mettre en sûreté les reliques de sainte Colombe et de saint Baud au prieuré de Saint-Eloi, dans la cité, dont cette église dépendait. Lorsque la crainte des Normands eut cessé par la conversion de Rollon, leur chef, et qu'on pensa à réédifier les églises détruites, les religieux de Saint-Eloi firent aussi reconstruire une nouvelle église sur l'emplacement de l'ancienne église de Sainte-Colombe ; mais comme ils crurent devoir conserver au monastère les reliques de la sainte Martyre, ils ne rapportèrent à la nouvelle que les reliques de saint Baud ; celle-ci en prit alors le nom, et les reliques du nouveau patron, enchâssées dans un bras d'argent, s'y conservèrent jusqu'à la grande Révolution. Jamais, comme l'ont avancé par erreur quelques hagiographes, l'église de Saint-Baud de Paris ne posséda des reliques de saint Baud de Clermont.

Dans les anciens calendriers et légendaires de saint Eloi, du XIIIe siècle et du suivant, sainte Colombe et saint Baud y étaient inscrits en caractères rouges, comme patrons d'églises dépendantes du monastère, et jusqu'à la Révolution de 93 on y fit l'office de ces deux Saints avec solennité le même jour qu'à Sens. Seulement, pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, et pour une erreur devenue presque générale, on confondit saint Baud de Sens avec saint Baud de Clermont, et l'église de Saint-Baud, dans la première moitié du XVIIIe siècle, laissa le saint pénitent de Sens pour adopter pour patron saint Baud ou Bonnet de Clermont; mais Saint-Eloi, jusqu'à sa destruction, conserva le culte de l'ancien patron.

La première chapelle de Saint-Baud, sur la montagne, avait été détruite pendant les incursions des Sarrasins et des Normands; Richer, archevêque de Sens, pensa vers 1090 à la remplacer par une nouvelle, et ce fut en creusant les fondations qu'on découvrit le corps de saint Baud, environ 486 ans après sa mort. Depuis l'invention de son corps, son culte se répandit dans un plus grand nombre de pays. Plusieurs paroisses, en France et en Savoie, le choisirent pour leur patron : nous trouvons à Champcourt, au diocèse de Langres, fondé en 1202 en l'honneur de saint Baud, un prieuré qui dépendait de l'abbaye de Montier-en-Der.

Mais Pavant, près Château-Thierry, au diocèse de Soissons, était la paroisse où son culte était plus florissant, sous le nom de saint Bald. Ce nom prouve que le culte de saint Baud était établi dans cette paroisse avant qu'on donnât à notre saint pénitent, ce qui n'eut guère lieu que vers le XIe siècle, le nom vulgaire de saint Bond. Ce nouveau nom l'a fait confondre avec l'évêque de Clermont, et dans plusieurs endroits le culte du saint pénitent de Sens fut abandonné pour adopter celui de l'évêque de Clermont.

On remarque dans les croisées de l'abside de l'église de Pavant quatre beaux médaillons du XIIIe ou XIVe siècle, qui ont trait à la vie de saint Bond. Cette paroisse possédait des reliques de son patron, qu'elle s'était sans doute procurées après l'invention de son corps; car on ne connaît que saint Eloi, qui en obtint dès le commencement. Elle les conserva précieusement jusqu'en 93, époque à laquelle elles furent profanées par un malheureux, dont la mort plus tard fut affreuse et le nom en horreur. La paroisse a eu le bonheur d'en obtenir de nouvelles en 1866.

La fête de saint Bald s'y célèbre le 15 septembre, jour anniversaire sans doute de la réception des anciennes reliques, et depuis l'adoption de la liturgie romaine à Soissons, on en fait mémoire le même jour dans tout le diocèse; autrefois on célébrait cette fête pendant huit jours à Pavant; la dévotion à notre Saint était très-répandue dans les paroisses du diocèse de Soissons qu'arrose la Marne et dans plusieurs paroisses des diocèses limitrophes, d'où arrivaient dans les temps d'épidémie et de calamités publiques de nombreuses processions. Plusieurs personnes, jusqu'en 93, venaient aussi tous les ans visiter à Sens le tombeau de saint Bond; c'était comme une députation que le pays envoyait présenter ses vœux et ses hommages.

La chapelle de saint Bond, construite sur la montagne, servait autrefois de paroisse aux habitants des environs; mais pour la plus grande facilité des paroissiens, on construisit à Paron, au pied de la montagne, une église plus vaste, où sont maintenant déposées les reliques de saint Bond non distribuées, après avoir été reconnues par Mgr l'archevêque de Sens. Son chef est au trésor de la cathédrale de Sens.

Saint Bond est invoqué surtout pour réunir les familles divisées, calmer les coliques et le mal de dents, et guérir les animaux.

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Robin, chanoine honoraire à Saint-Maurice-Charenton.

SAINT GERMAIN DE MONTFORT,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-BENOIT, AU DIOCÈSE D'ANNECY

1000. — Pape : Sylvestre II. — Roi de France : Robert II.

> Mon fils, avant toutes choses, appliquez-vous à l'humilité, qui est la plus parfaite des vertus, afin que vous puissiez monter au faîte de la perfection.
>
> *Saint Basile le Grand.*

Saint Germain naquit en Belgique, dans une petite ville des environs de Malines, appelée Montfort, d'une famille aussi distinguée par l'éclat de sa

piété que par l'importance de sa fortune. Le nom de ses parents ne nous est pas parvenu ; on sait seulement qu'il eut un frère unique nommé Rodolphe. Nous ne connaissons pas d'une manière précise la date de sa naissance ; mais des documents dignes de foi la font remonter au commencement du xe siècle, vers l'an 906.

Prévenu dès les premières années de sa vie des plus rares bénédictions et ayant reçu du ciel, pour former sa jeunesse, des parents vertueux et zélés dont tout le soin fut de former son jeune cœur à l'amour de Dieu et à la pratique des vertus chrétiennes, et dont les exemples et les leçons le portaient continuellement au bien ; le jeune Germain fit des progrès rapides dans les voies du salut, et il donna, dès sa plus tendre enfance, des marques non équivoques de sa sainteté future.

Aussi lisons-nous dans une légende tirée des archives du monastère de Talloires, comme dans plusieurs vies de saint Bernard de Menthon, dont il fut le précepteur, qu'étant à peine arrivé à l'âge de raison, il n'avait déjà de goût et d'attrait que pour la prière, la gloire de Dieu et la sanctification de son âme ; qu'il évitait avec soin les jeux et les autres amusements du jeune âge, et que, tandis que ses compagnons ne songeaient et ne s'occupaient qu'aux plaisirs et aux divertissements de l'enfance, il s'éloignait souvent de la maison paternelle pour aller épancher les sentiments et les affections de son cœur, devant son Dieu, dans les églises, où il passait parfois des jours entiers en adoration et en prières.

Déjà alors il n'aimait à s'entretenir que des choses de Dieu, et sa conversation la plus ordinaire était dans le ciel et pour les choses du ciel. Il avait aussi un très-grand respect pour les pratiques et les cérémonies de l'Eglise ; et, dès qu'il fut sorti de la première enfance, il se rendait souvent à Malines pour avoir le bonheur de servir l'évêque pendant le saint sacrifice de la messe. On peut mieux se figurer que décrire les sentiments de dévotion et de ferveur qui animaient cette âme pleine de foi, dans cette action sainte, et comment, par la ferveur qu'il apportait à servir à l'autel, il se préparait dès lors, et sans le prévoir encore peut-être, à monter un jour lui-même à l'autel avec cette dévotion qui lui mérita, dans la suite, tant de faveurs et de grâces.

Ses vertueux parents, qui voulaient avant tout la gloire de Dieu et le salut de leur fils, étaient bien loin de s'opposer à d'aussi saintes dispositions ; au contraire, ils bénissaient le Seigneur de ses vertus précoces et employaient tout leur soin pour les fortifier et les augmenter. L'évêque de Malines, de son côté, touché de la modestie, du recueillement et des autres qualités de ce jeune enfant qu'il voyait souvent à l'église et qui lui servait la messe avec une piété si peu ordinaire à cet âge, l'avait pris en affection particulière et lui faisait souvent de petits dons pour l'encourager et lui montrer son estime. Mais le petit Germain, qui appréciait sans doute tout le prix de ces cadeaux d'un évêque, n'en gardait toutefois rien pour lui ; il savait qu'on ne peut aimer Dieu sans aimer aussi son prochain, et aussitôt il s'empressait de les donner aux pauvres, de même que ce qu'il recevait de la main de ses parents. C'est ainsi qu'il unissait déjà alors en lui, dans un degré bien parfait, les deux vertus fondamentales du christianisme, celles d'où dépendent toutes les autres et qui renferment toute la loi : l'amour de Dieu et l'amour du prochain.

Parvenu à un âge un peu plus avancé, et probablement après avoir appris à la maison paternelle les premiers éléments des sciences, Germain fut envoyé à Paris avec Rodolphe, son frère unique, où il demeura quelques

années, pendant lesquelles il fit des études distinguées et devint l'objet de l'admiration de tous ses condisciples. Au milieu des désordres et des scandales que cette grande capitale offrit toujours à la jeunesse et qui causèrent si souvent de honteux naufrages à la vertu même la plus solide, notre jeune élève sut, par la prière, la vigilance, la fuite des occasions, la lecture des bons livres, la méditation de nos destinées éternelles, la mortification des sens et le jeûne, se prémunir contre tous les dangers ; il y fit des progrès aussi rapides dans la sanctification de son âme que dans l'acquisition des sciences humaines, et termina ses cours autant loué de sa rare piété qu'admiré pour ses talents et son savoir. Dès son entrée dans cette école fameuse, on avait surtout remarqué en lui un grand mépris des créatures, une complète abnégation de lui-même, un zèle ardent pour le bien de l'Eglise, ce qui, d'après les Pères de l'Eglise, est la marque la plus certaine de prédestination, une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge ; dévotion qu'il soutint toute sa vie et qui lui valut dans la suite plusieurs apparitions de cette auguste Vierge.

Après avoir terminé ses études avec des succès aussi brillants et une piété aussi exemplaire, et avoir été revêtu du caractère sacré du sacerdoce, Germain, qui n'avait d'autres vues que de suivre en tout la volonté de son Dieu, le pria instamment de lui faire connaître ses desseins sur lui. Il fut exaucé, et voici comment : dans une des plus anciennes et des plus illustres familles de la Savoie, au château de Menthon, situé sur un riant coteau, au bord oriental du lac d'Annecy, le Seigneur avait accordé un fils à des parents vertueux. C'était Bernard de Menthon. Dès son enfance, il montra les plus heureuses dispositions pour les sciences et surtout pour les vertus. Il avait alors atteint l'âge de sept ans, et le baron, son père, pensa à lui donner un précepteur.

Mais, comme les intérêts de la piété et de la religion furent toujours placés en première ligne dans cette illustre maison de Menthon, où l'on a toujours cru que la religion est le premier fondement de la véritable noblesse, Richard voulait avant tout un homme qui excellât dans la pratique des vertus chrétiennes et dont les exemples et les leçons portassent son fils au bien en même temps qu'il l'instruirait des sciences humaines ; car il savait que rien n'est plus pernicieux à la jeunesse que les exemples des mauvais instituteurs, et que, partant, les parents ne doivent rien avoir plus à cœur que de choisir de bons maîtres pour diriger l'éducation de leurs enfants. Ces motifs et un secret dessein de Dieu lui firent demander notre Germain, homme aussi rare par la perfection de ses vertus que par celle de ses talents ; prêtre aussi versé dans les sciences de la terre que dans celles du ciel. Germain regarda l'offre qu'on lui faisait comme une grâce venant du ciel et une marque de la volonté de Dieu, et, sans balancer, il se hâta d'arriver au château pour se livrer tout entier à la noble fonction que la Providence lui confiait. Il avait alors environ vingt-cinq ans. Le seul désir d'obéir à Dieu, de procurer sa gloire, de contribuer à la sanctification du jeune Bernard et de travailler à son propre salut, avait conduit Germain au château de Menthon. C'est à tout cela qu'il va s'appliquer sans relâche.

Comme il avait médité bien des fois sur ces paroles de l'Esprit-Saint : « Dieu résiste aux superbes ; mais il donne sa grâce abondante aux humbles », son premier soin, dès qu'il y fut arrivé, fut de se raffermir dans cette précieuse vertu, l'humilité. Et, pour se prémunir contre les amorces de l'amour-propre et de l'orgueil auxquelles il se voit exposé au milieu des honneurs et de l'abondance dont il y est entouré, il fait ici ce qu'il a déjà

fait dans la maison de son père et pendant tous ses cours à Paris : il prie avec assiduité, il jeûne avec rigueur, il s'adonne avec ferveur aux exercices de la piété chrétienne, et surtout il s'emploie avec zèle pour former l'esprit et le cœur de son jeune élève. Dès son entrée au château, il considère le jeune Bernard comme une plante précieuse qu'il a mission de la part du ciel de cultiver, comme un cœur innocent qu'il doit porter à Dieu et former à la piété encore plus qu'à la science.

Sous la sage conduite de Germain, son saint précepteur, le jeune Bernard avait fait à Menthon des progrès si rapides dans les sciences, que, au rapport des historiens de sa vie, il arriva en peu de temps à un degré d'instruction où les autres ne parviennent qu'après de longues années. Aussi ses parents, voyant qu'il ne pouvait plus rien acquérir dans sa province, résolurent-ils de l'envoyer de bonne heure à Paris pour achever de le rendre tel qu'ils le désiraient.

Ils n'oublièrent point toutefois ce que la religion leur prescrivait par rapport à l'âme de leur fils ; c'est pourquoi ils préposèrent encore notre vertueux Germain à la garde de son innocence et le prièrent de vouloir bien l'accompagner à Paris et d'y continuer à cultiver ce riche fonds de nature et de grâce, comme il l'avait fait avec tant de succès dans leur château. Germain le promit avec bonheur. Ils partent donc l'un et l'autre pour cette grande ville, accompagnés d'un gouverneur et de deux domestiques. Saint Bernard avait alors quatorze ans, et saint Germain, environ trente-deux. Roland Viot, historien et prévôt du Grand-Saint-Bernard, vers l'an 1611, assure qu'ils entrèrent dans la célèbre université bâtie une centaine d'années auparavant par Charlemagne. C'est donc la même université où saint Germain avait déjà fait, quelques années plus tôt, des progrès si admirables dans les sciences et dans les vertus.

Pendant le séjour qu'ils y firent, Germain ne perdit pas un moment de vue son saint élève ; en tout et partout il se montra vraiment l'ange tutélaire de cet enfant de bénédiction. Par ses soins, ses exhortations et ses conseils, Bernard se distingua bientôt dans l'étude de la philosophie, du droit et de la théologie, mais il se fit bien plus remarquer encore par son horreur pour le péché et son ardeur pour sa sanctification propre. A la vue des désordres et des ravages affreux que le vice causait parmi ce concours prodigieux d'étudiants attirés de toutes parts dans cette école déjà si célèbre, souvent son cœur pur et innocent s'alarmait et se révoltait ; mais Germain était toujours là pour mettre son âme à l'abri des séductions. Il le prémunissait contre tous les dangers par la prière, la méditation des choses saintes, la fuite des occasions et la fréquentation des Sacrements ; il ne lui laissait pas perdre de vue la pensée de la présence de Dieu, et souvent, durant le jour, il élevait son âme au-dessus des choses de la terre par des considérations saintes et toutes embrasées de l'amour divin.

Bernard et Germain ayant été rappelés au château de Menthon, Germain y séjourna peu de temps, après quoi il se rendit immédiatement à Talloires, distant d'une demi-lieue, où vivaient déjà quelques cénobites sous la Règle de Saint-Benoît. Il y fut accompagné, dit l'auteur du *Héros des Alpes*, par une bonne partie des officiers du jeune baron. Or, l'on peut bien présumer que ce furent les exemples et les exhortations de Germain qui les avaient déterminés à cette vie plus parfaite ; car le zèle des Saints pour la gloire de Dieu et la perfection des âmes ne se lasse jamais. Ayant entendu louer et vanter la régularité et la célébrité de l'abbé et des moines de Savigny, dans le diocèse de Lyon, dont la communauté de Talloires dépendait.

il se sentit animé d'un désir ardent d'entrer dans cette maison sainte, où la Règle de Saint-Benoît était pratiquée avec toute la ferveur des premiers temps, et où chaque religieux était pour ainsi dire un Saint. C'est ainsi que les Saints aspirent toujours à ce qu'il y a de plus parfait et de plus propre à les faire avancer à grands pas dans la route de la perfection et du salut.

Néanmoins, comme il ne voulait plus s'occuper que de Dieu et des choses du ciel, il eut soin, avant de mettre son projet à exécution, de se débarrasser de tout ce qui pouvait encore attirer son esprit et ses pensées vers la terre. C'est pourquoi, s'appliquant à lui-même ces paroles du divin Maître : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et me suivez », il se rend incontinent auprès de son frère Rodolphe, à qui il fait part de son dessein. Rodolphe, pénétré lui-même de grands sentiments de piété et d'un grand zèle pour la gloire de Dieu et sa sanctification propre, se détermine avec joie à l'imiter. Ces deux frères vendent donc tout ce qu'ils possèdent et en donnent le prix aux pauvres.

Après cet acte sublime de charité et de désintéressement, Germain et son frère partent à l'instant pour le monastère de Savigny. Ils y sont reçus par l'abbé Joire, homme également remarquable par sa science et ses vertus. C'est là qu'ils font leurs vœux et qu'ils s'engagent à suivre irrévocablement la Règle de Saint-Benoît dans toute sa rigueur.

Saint Germain était depuis quelque temps dans cet illustre monastère de Savigny qu'il édifiait par ses vertus, lorsque ses supérieurs, qui avaient remarqué en lui autant de capacité pour les affaires que de zèle pour la gloire de Dieu et sa propre sanctification, le renvoyèrent à Talloires pour y raffermir la petite communauté de Bénédictins qui y existait sous la dépendance de Savigny [1], et qui y avait été fondée, à ce que l'on croit, du temps de Charlemagne. On lui associa son frère Rodolphe et quelques autres cénobites pour l'aider dans cette entreprise, et bientôt ils y eurent construit un monastère avec une église et fondé tout ce qui était nécessaire à l'entretien des religieux.

Mais les soins extérieurs et pour ainsi dire matériels que Germain fut contraint de donner à la construction de ces édifices ne nuisirent point à l'avancement spirituel de son âme ; car non-seulement il rapportait et offrait à Dieu toutes ses peines et ses travaux, mais encore il suivait tous les exercices de la communauté avec une ferveur digne des anciens cénobites. Sa fidélité et son ardeur toujours croissante étonnaient et édifiaient singulièrement les religieux même les plus réguliers et les plus saints de cette maison. Chacun s'efforçait à l'envi de l'imiter et de se former sur ses exemples, à l'esprit du saint patriarche du Mont-Cassin ; car alors on n'avait pas encore à déplorer ce funeste relâchement qui s'introduisit plus tard dans quelques-uns des membres de ce monastère de Talloires.

Ayant ainsi pleinement répondu aux desseins qu'on s'était proposés en l'envoyant à Talloires, Germain, qui croyait n'en avoir jamais assez fait pour la gloire de Dieu et son propre salut, retourne à Savigny et obtient du supérieur général la permission de visiter les principaux lieux de dévotion et spécialement la Terre sainte.

Cependant, pour leur procurer plus de mérite et de gloire, le Seigneur

1. Du temps de saint François de Sales, la communauté de Talloires se sépara de l'abbaye de Savigny; placée pendant quelques années sous la juridiction des évêques de Genève, elle fut unie peu après à la congrégation du Mont-Cassin, puis à celle de Savillien en Piémont. Son union à ces deux congrégations persévéra jusqu'à la Révolution française.

éprouve quelquefois ses Saints et permet qu'au milieu même de leurs plus excellents exercices, ils soient traversés, accablés par de graves tribulations. C'est ce que les légendes nous donnent lieu de remarquer encore dans notre glorieux saint Germain ; car elles ajoutent que, pendant ses pieux pèlerinages, il eut beaucoup à souffrir.

Au bout de trois ans environ, Germain, que ses pèlerinages et ses longues souffrances avaient de mieux en mieux rempli de l'esprit de Dieu et enflammé du désir du ciel, revint à Talloires, apportant avec lui de Jérusalem plusieurs reliques précieuses qu'il déposa dans l'église du monastère, et qui y ont été conservées jusqu'à la Révolution française, époque où elles furent brûlées, du moins en grand nombre, sous les marronniers, en face du couvent.

On ne sait pas au juste si ce fut avant ou après ce pèlerinage en Terre sainte que Germain fut élu prieur de la communauté de Talloires, qu'il avait déjà si grandement édifiée comme simple religieux; mais on sait, par l'inscription de la grotte, qu'il l'était déjà l'an 989, et rien n'empêche de croire qu'il le fut plus tôt. L'obéissance à ses supérieurs et la crainte de résister à la volonté de Dieu firent que, malgré sa grande humilité et son extrême aversion pour les honneurs, il se soumit cependant à la dignité à laquelle on l'appelait. C'est ici une nouvelle carrière pour notre Saint, et un nouveau théâtre pour son zèle et ses vertus.

Plein de défiance de lui-même et de confiance en Dieu, saint Germain savait que toute sa force était dans le Seigneur, et que, sans son secours, il lui serait impossible de bien diriger la communauté à la tête de laquelle la divine Providence venait de le placer. C'est pourquoi son plus grand soin, dès qu'il fut nommé prieur, et pendant tout le reste de sa vie, fut de recourir au ciel, par de ferventes prières, afin d'obtenir pour les religieux qu'il devait conduire, et dont il devenait en quelque sorte le père, l'esprit de docilité, d'obéissance et de toutes les vertus ; et pour lui-même, les lumières, la prudence, la fermeté et les autres qualités nécessaires dans un bon supérieur. Puis, sachant que la prière toute seule ne suffit pas à ceux qui sont chargés de conduire les autres ; mais qu'il faut encore les leçons jointes à l'exemple d'une vie sainte et parfaitement régulière, il s'efforça de devenir de plus en plus un modèle accompli de toutes les vertus et une image vivante de la perfection religieuse.

Par ses exemples, encore plus que par ses préceptes, il ne cessait d'exciter chacun de ses religieux à aimer sa cellule, à fuir l'oisiveté, à garder le silence, à s'affermir dans l'amour du travail, du jeûne, des veilles, de l'oraison et de la méditation continuelles ; à pratiquer la charité fraternelle et le support réciproque ; à aimer la sainte pauvreté et le détachement des choses de la terre ; à ne rien posséder en propre, suivant les prescriptions de la Règle ; à porter continuellement vers Dieu son esprit et son cœur et à ne rien faire que dans l'intention de lui plaire ; en un mot, en tout et partout, il se montra un père très-débonnaire, un maître très-parfait et un supérieur très-zélé.

D'après de telles impulsions, l'on vit bientôt le couvent de Talloires, où la Règle, il est vrai, n'avait pas encore été méprisée, prendre une ardeur toute nouvelle pour la piété, donner au monde l'exemple des plus austères vertus, et s'avancer avec une rapidité étonnante dans les sentiers de la plus haute perfection. C'était partout l'ordre le plus parfait, la régularité la plus entière. Chacun des religieux y travaillait à l'envi à son avancement spirituel ; tout y exhalait la bonne odeur des plus admirables vertus.

A un quart de lieue environ au-dessus de Talloires, dans le roc qui sert de base à la haute montagne de la Tournette et sur un précipice profond, se trouve une grotte solitaire taillée par la main du temps. Elle est placée à quelques pas en bas du presbytère et de l'église de Saint-Germain ; elle se trouve fermée de tous côtés par le rocher dans lequel elle s'enfonce, sauf au midi où l'on voit une muraille de date récente ; mais on peut supposer qu'un bloc éboulé du même rocher complétait autrefois sa clôture. Dans cette grotte règne le silence le plus complet ; rien d'extérieur ne peut y distraire l'homme même le plus dissipé. C'est vraiment le lieu de la méditation et de la prière. Déjà même avant d'y être arrivé, tout prépare l'esprit et le cœur aux grandes pensées et aux saintes affections. Le sentier qui y conduit, les broussailles qu'il traverse, les aspérités du roc qu'il longe et qui parfois s'avance menaçant sur la tête ; l'abîme qu'on a à ses pieds, le bruit de l'eau qui tombe au fond en cascade écumeuse ; la vue ravissante du beau lac d'Annecy, des plaines et des coteaux qui l'avoisinent ; l'aspect de cette foule de montagnes aussi pittoresques que variées qui bornent son bassin ; tout cela forme à la fois quelque chose d'imposant et de grandiose, qui élève le spectateur au-dessus de la terre, le force en quelque sorte d'adorer et aimer l'auteur et le créateur de tant de merveilles, et de lui demander avec ferveur le secours de son bras tout-puissant.

Dès que saint Germain eut vu cet endroit si propre au recueillement de l'esprit et aux saintes ardeurs du cœur, il prit la résolution d'y terminer ses jours. Il savait du reste que la solitude est, comme dit saint Grégoire de Nazianze, la mère des divins transports de l'âme vers le ciel, ou, comme parle saint Jean Chrysostome, la sœur de lait des plus excellentes vertus. C'est pourquoi, d'après ce que les légendes nous apprennent, il demanda et obtint la permission de s'y retirer, afin de s'y occuper plus particulièrement de son salut, et de s'y mieux préparer au grand voyage de son éternité.

Ce fut vers l'an 960 que ce nouveau Paul ou Antoine commença à venir se cacher dans les flancs du roc suspendu sur l'abîme dont nous venons de parler. Les légendes nous disent qu'il y demeura quarante ans, jusqu'au moment de sa mort.

Il y montait tous les matins à l'aube du jour, après avoir assisté à l'office de la nuit et célébré la sainte messe au couvent de Talloires. Puis il y demeurait la journée entière, enseveli, pour ainsi dire, tout vivant dans ce creux, séparé de tout commerce humain et n'ayant à traiter qu'avec Dieu seul. Là, rien de terrestre, rien d'humain n'occupait son esprit. Sa vie entière, du matin jusqu'au soir, se passait dans la prière, l'oraison, la méditation des vertus éternelles, la contemplation des choses divines et les exercices de la pénitence la plus austère. Il y jeûnait tous les jours avec rigueur et ne prenait un peu de nourriture que sur le soir, au coucher du soleil, époque à laquelle il redescendait à Talloires pour assister à l'office de la nuit et remonter encore le lendemain, après s'être muni du pain des anges au saint autel.

Une tradition universelle dans le pays raconte que, arrivé un peu au bas du sentier qui conduit à la grotte, et à quelques pas au-dessus de l'endroit nommé le *Saut du Moine* [1], notre Saint se mettait chaque jour à genoux sur une pierre plate, ou espèce de roc, placée à côté et au niveau du

1. Un moine de l'abbaye, descendant du prieuré de Saint-Germain, fait un faux pas et tombe dans le précipice (alors le chemin était beaucoup plus affreux qu'aujourd'hui) ; il se recommande à notre Saint et

chemin, pour y faire une sainte préparation à ses exercices de la journée. On ajoute que, pour mieux fixer ses pensées, il traçait sur la pierre avec le doigt une petite croix qu'il baisait au commencement et à la fin de sa prière, et que la croix ainsi que l'empreinte de ses genoux et de ses mains y demeurèrent et y demeurent encore gravées. Les mains sont fermées et les articulations des doigts bien distinctes.

Pour perpétuer le souvenir de ce prodige, on avait construit, sur l'endroit même, un petit oratoire qui malheureusement tombe en ruine ; et, quoique la pierre soit à découvert depuis bien longtemps, les vestiges de la croix, des genoux et des mains y sont encore parfaitement dessinés, et attirent la vénération d'un grand nombre de fidèles.

Après avoir achevé sa prière préparatoire à cet endroit, saint Germain entrait dans sa grotte pour s'y livrer chaque jour avec plus d'ardeur à ses saints exercices, et n'en plus sortir que sur le soir, au coucher du soleil. Un jour, et ce trait mérite d'être cité à cause du nombre et de l'uniformité des témoignages qui le rapportent, ainsi que des monuments qui le confirment, un jour, disons-nous, de malheureux individus, poussés, on ne sait par quels motifs, résolurent d'empêcher notre Saint de se rendre à son ermitage. Ils se placèrent pour cela à l'entrée du sentier qui y conduit, et lui en refusèrent obstinément le passage. L'homme de Dieu, qui a mis toute sa confiance dans le Seigneur, ne se déconcerte pas ; mais, sans plus mot dire, il va plus loin, monte sur le rocher qui forme la grotte, fait une prière, s'avance sur le faîte de l'abîme, et, inspiré et soutenu par Celui qu'il sert, il se laisse tomber et se trouve sans aucun mal à l'entrée de sa retraite, malgré les obstacles de ses persécuteurs. Les vestiges de ses deux pieds sont demeurés gravés et parfaitement dessinés sur la pierre, au rapport d'un très-grand nombre de personnes qui les ont vus, et qui ont surtout admiré les doigts parfaitement réguliers et distincts. Mais malheureusement ces vestiges ont été cachés, il n'y a pas très-longtemps, à l'époque où l'on a converti en jardin le petit plateau d'au-dessus de la grotte.

D'après une autre tradition très-répandue et presque universelle dans Talloires et les environs, nous apprenons aussi que, étant sur la fin de sa vie et ne pouvant presque plus marcher, par suite de ses mortifications et du poids de ses années, il assistait néanmoins exactement à l'office conventuel du soir à Talloires, et que souvent il y était transporté et en revenait par miracle. On ajoute que, plus d'une fois, pour s'en assurer, des personnes l'ont épié et l'ont vu réellement dans sa grotte du rocher jusqu'au moment précis où l'on sonnait l'office, et qu'à cet instant il disparaissait et se trouvait le premier dans l'église du monastère.

Ces traits n'ont certainement rien d'impossible ; nous les citons cependant, non pas pour en vouloir faire une certitude, mais seulement à cause du grand nombre de personnes vraiment dignes de foi qui assurent uniformément les avoir entendu raconter maintes et maintes fois à leurs parents, lesquels certifiaient aussi les avoir appris de leurs aïeux, et ainsi de suite.

Tandis que Germain se sanctifiait ainsi dans sa retraite par la pratique des plus admirables et des plus héroïques vertus, le baron et la baronne de Menthon, qui n'avaient point encore cessé de regretter leur fils unique, le retrouvèrent au sommet du Mont-Joux, aujourd'hui le Grand-Saint-Bernard. L'étonnante sainteté de cet enfant chéri avait fait une si forte impression sur le cœur des deux nobles vieillards, qu'à leur retour ils réformèrent tout

arrive au fond sans aucun mal ; telle est l'origine la plus probable du nom de *Saut du Moine* donné à ce précipice.

leur train et ne voulurent plus travailler que pour le ciel, ni songer à autre chose qu'à leur éternité ; trop heureux d'avoir un Saint dans leur famille, ils ne s'efforcèrent plus que d'en imiter les vertus. Pour mieux y réussir, ils rappelèrent de sa solitude Germain, jadis précepteur de leur fils ; car ils appréciaient en ce moment mieux que jamais les hautes vertus de ce saint prêtre, en voyant celles qu'il avait su inspirer à leur cher enfant. Puis ils le prièrent de vouloir bien être désormais leur confesseur et leur directeur dans les voies du salut, et de ne les plus considérer à l'avenir que comme des âmes qui cherchaient à aller au ciel par ses soins et ses conseils.

Saint Germain, loin de se rappeler ce qui s'était passé autrefois à son égard, accepte cet emploi avec un vif plaisir ; car il y voit de nouveaux Saints à former, de nouvelles âmes à conduire à Dieu. Il retourne donc à leur château. A peine y était-il arrivé que déjà le feu divin qui le consumait était passé tout entier dans le cœur de ses nobles pénitents ; et dès ce moment on ne vit plus dans ce manoir antique que les marques de la plus parfaite et de la plus éminente piété, tellement qu'on l'aurait pris plutôt pour un monastère que pour une place forte.

Après la mort du baron et de la baronne de Menthon, Germain retourna à sa chère solitude, et employa le legs qu'il avait reçu à faire bâtir une cellule et un oratoire ou chapelle, à quelques pas au-dessus de sa grotte, dans l'endroit même où se trouvent actuellement le presbytère et l'église paroissiale de Saint-Germain [1]. Dès lors, il ne descendait plus aussi souvent à Talloires à raison de son âge avancé, et peut-être aussi pour mieux se séparer de tout commerce avec les hommes et n'avoir plus d'autres rapports qu'avec Dieu seul ; mais il passait la nuit dans sa cellule, et il célébrait la sainte messe dans la chapelle qu'il venait de faire construire. Pendant la journée, il continuait à se retirer dans sa grotte, où il s'occupait uniquement de Dieu et de son éternité, qu'il voyait s'approcher, et où il vivait comme si son âme eût déjà été dans le ciel et son corps dans la tombe.

Il y jouissait en quelque sorte des avant-goûts des délices du paradis, et les légendes nous assurent qu'il y fut favorisé de plusieurs apparitions de la très-sainte Vierge, de saint Martin de Tours et de saint Benoît, pour lesquels il eut toute sa vie une très-grande dévotion.

Enfin, après avoir passé environ quarante ans dans cette solitude, notre saint anachorète, qui n'était plus fait pour la terre, s'endormit doucement dans le Seigneur, vers l'an 1000. Il est certain qu'il mourut dans sa cellule et non dans la grotte.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut enterré dans la chapelle qu'il avait fait bâtir sur le roc, et qui porta dès lors le nom de Prieuré ou d'Ermitage de Saint-Germain. La place précise de son tombeau se trouve à peu près au milieu de l'église actuelle, un peu plus, toutefois, du côté du levant, entre la chapelle de la sainte Vierge et la chaire.

Déjà, pendant sa vie, l'éclat de sa sainteté s'était répandu au loin ; mais immédiatement après sa mort, Dieu rendit son nom si célèbre et son tombeau si glorieux par les divers miracles qui s'y opérèrent, qu'il fut publiquement vénéré et canonisé par les fidèles dès l'année 1014. Dès lors une foule de pieux pèlerins, venant de tous les pays, et cherchant un remède à leurs souffrances physiques ou à leurs peines morales, n'ont cessé d'affluer à son tombeau presque tous les

1. La chapelle bâtie par saint Germain a subsisté jusqu'en 1663, époque où, tombant de vétusté, les religieux de Talloires la firent reconstruire sur de plus larges bases, avec cette inscription qu'on lit encore à côté de la porte d'entrée : *Deo opt. max. beato Germano conf. benedictino annis caduca a dd. reverendis religiosis Benedictinis Tallucrum a fundamentis erecta et latius reædificata fuit an.* MDCLXIII.

jours de l'année, mais surtout les lundis de Pâques et de Pentecôte, et le jour de la Commémoration de tous les Saints.

La grotte elle-même, que l'homme de Dieu avait sanctifiée pendant si longtemps par ses prières ferventes, ses saintes méditations, ses brûlants entretiens avec Dieu, en un mot, par tous les exercices de la plus haute et de la plus héroïque sainteté, n'est pas demeurée moins célèbre que son tombeau. Dieu s'est plu aussi à y répandre ses grâces dès le principe ; et aujourd'hui encore, il est peu de pèlerins de Saint-Germain qui ne veuillent aller prier dans ce lieu vénéré. Au milieu de cette grotte se trouve une petite niche taillée dans le roc et grillée autrefois ; elle renferme aujourd'hui une petite statue en bois devant laquelle on a mis une planche en guise d'autel. La piété des fidèles sait trouver le moyen d'embellir un peu cette pauvre niche et cette statue. Ce sont des guirlandes de mousse, des fleurs naturelles ou artificielles, de petits vases plus ou moins précieux, de petites nappes brodées qui recouvrent la planche ; des couronnes placées sur la tête de la statue ; des chapelets mis à ses bras, des images rangées avec art tout à l'entour. Il se trouve même parfois des personnes qui, dans leur simple mais touchante dévotion, et sans s'inquiéter de ce que deviendra leur offrande, posent des pièces de monnaie sur les bras ou dans les mains de la statue ; Dieu le voit ; le Saint le voit ; cela leur suffit. On n'a jamais ouï dire que rien y ait été dérobé.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les ossements sacrés de saint Germain reposèrent, jusqu'en 1621, dans un tombeau placé au milieu de la chapelle de l'ermitage de Saint-Germain, où ils furent constamment en grande vénération parmi les fidèles, et où s'opérèrent de nombreux miracles. Mais le 28 octobre 1621, saint François de Sales, ne pouvant souffrir que des reliques aussi précieuses demeurassent plus longtemps cachées dans la tombe, se rendit à l'ermitage avec Jean-François de Sales, évêque de Chalcédoine, son frère et son coadjuteur, en fit la translation solennelle et les exposa à la vénération publique. Le saint corps fut mis dans une châsse neuve et bien ornée que l'on plaça sous l'autel.

Son tombeau, quoique dépouillé désormais de ses ossements précieux, ne cessa pas d'être en grande vénération. Pour conserver le souvenir de la place qu'il avait occupée, on avait construit au-dessus une espèce de cercueil (ou *varre*, comme disent les gens du pays) autour duquel les dévots pèlerins aimaient à prier. Plusieurs même en détachaient avec leurs couteaux quelques fragments qu'ils conservaient comme des reliques précieuses. De temps immémorial, les religieux de Talloires avaient entretenu un prieur à l'ermitage pour desservir la chapelle et favoriser la dévotion des chrétiens ; mais dès lors très-souvent il ne suffisait plus à la prodigieuse affluence des fidèles, et en plusieurs circonstances de l'année, l'on était obligé de lui adjoindre quelques-uns des Pères de l'abbaye.

A la Révolution, les religieux de Talloires, comme tous les prêtres et les nobles, furent obligés d'émigrer. La chapelle de Saint-Germain n'échappa pas aux profanations et fut même en partie dévastée. Mais Dieu sauva les saintes reliques de la fureur des hommes aux mains sacriléges et impies qui dominaient dans ce temps-là, et qui vinrent plusieurs fois les chercher dans leur asile pour les souiller et les détruire. On avait même démoli le maître-autel dans lequel elles avaient été jusque-là exposées. Personne ne savait ce qu'elles étaient devenues ; mais le Seigneur, qui veillait sur ce saint dépôt, sut le découvrir suivant ses desseins.

Un jour, un habitant de Talloires, Nicolas Grillon, travaillait avec quelques autres pour détacher la pierre de taille d'une fenêtre et d'une porte. Son ouvrage fini, il a la pensée d'aller piquer la muraille derrière la place du grand autel qui avait déjà disparu. Bientôt il aperçoit au fond d'une cavité, qui paraît pratiquée à dessein, quelque chose qu'il en retire. C'était une caisse ou cassette toute vernie en noir. Au dessus étaient ces mots : *Ossa beati Germani :* « Os de saint Germain ». Il ouvre la boite, un peu de poussière s'en échappe ; puis il y voit réellement des os humains. Transporté de joie, il ferme cette boîte avec soin, appelle ses compagnons sur lesquels il croit pouvoir compter ; on prend la boite et on la porte avec beaucoup de respect dans le four du prieuré, d'où elle fut enlevée peu de temps après par Nicolas Grillon et Louis Adam ; ils la descendirent secrètement à Talloires, dans la maison de l'un d'eux, qui la garda avec soin jusqu'en 1826, époque où il la remit à M. le curé de Talloires.

Cependant le vandalisme républicain, tout en dévastant la chapelle de notre Saint, en déplaçant ses dépouilles sacrées et en dispersant les marques de la reconnaissance des fidèles, n'avait pu ni porter atteinte à son crédit, ni affaiblir la confiance qu'on avait en lui. Aussi le concours des chrétiens continuait d'avoir lieu alors même que tout était démoli et qu'on trouvait à peine quelques vestiges qui rappelassent le souvenir de l'homme de Dieu. Alors encore on se rendait dans la chapelle en ruine ; on y priait avec foi au milieu de l'herbe, des ronces et des épines qui y croissaient. La paix étant enfin rendue à l'église, les fidèles de tous les lieux circonvoisins redemandèrent à grands cris que les reliques de saint Germain fussent de nouveau exposées à leur vénération.

Mgr Claude-François de Thiollaz, après un sage délai et une foule de précautions que la prudence lui prescrivait en pareille circonstance, accéda enfin aux vœux de tant de fervents chrétiens. L'authenticité des reliques ayant été reconnue, le grand évêque résolut d'exposer solennellement ces saintes dépouilles à la vénération publique. C'est pourquoi il fit préparer et orner à ses frais

une belle chapelle dans l'église de Talloires, en face de la chapelle du Rosaire, et fixa pour la cérémonie de la translation le 23 octobre de l'année 1831. Au milieu d'une multitude extraordinaire de fidèles d'Annecy et des environs accourus pour assister à cette fête religieuse, les reliques furent mises dans une nouvelle châsse et déposées dans la chapelle où elles demeurèrent exposées à la vénération publique jusqu'au 29 octobre 1838, époque à laquelle elles furent reportées par Mgr Rey, évêque d'Annecy, dans l'ancienne chapelle de Saint-Germain, que l'on venait d'ériger en église.

Les restes vénérés du Saint restèrent jusqu'en 1857 dans l'état où Mgr Rey les avait placés. A cette époque, l'église et les murailles qui l'entouraient furent réparées, et un troisième autel entièrement neuf fut construit pour contenir désormais les saintes reliques. Cet autel est placé en face de celui du Rosaire, à l'endroit occupé jusqu'ici par la châsse. On y voit les restes précieux de saint Germain, dans un corps en cire artistement travaillé, et revêtu du costume des anciens Bénédictins de Talloires.

Autrefois, la fête de saint Germain était célébrée au monastère de Talloires le 28 octobre. Elle est maintenant transférée au lendemain, 29 octobre, jour où elle se célèbre dans la paroisse de Saint-Germain avec toute la pompe d'une fête de première classe.

On l'invoque généralement pour toute sorte de besoins, mais plus particulièrement pour les douleurs et les infirmités corporelles, et pour toutes les maladies des enfants.

Extrait de la *Vie de saint Germain, religieux bénédictin,* par M. l'abbé Pinget. — Cf. *Notre-Dame de Savoie,* par M. l'abbé Grobel.

SAINTE ERMELINDE, VIERGE ET RECLUSE A MELDERT,

AU DIOCÈSE DE MALINES (vers 595).

Sainte Ermelinde (ou Hermelinde) était d'une famille si illustre, que saint Pépin, duc de Brabant et père de sainte Gertrude, se faisait gloire d'en être issu. Son père se nommait Ermenold, et sa mère Ermesende. On lui donna une éducation conforme à sa qualité ; mais, bien loin de se laisser prendre le cœur par les attraits de la vanité ou par l'éclat de la grandeur, elle ne respirait dès l'enfance que la retraite, l'oraison et la parole de Dieu. Elle ne voulut jamais écouter aucune proposition de mariage, et pour détourner ses parents de pouvoir l'y engager, elle fit vœu de virginité, se coupa elle-même les cheveux, renonça hautement à la pompe du siècle, et entreprit une vie étroite et mortifiée. Bientôt ces austérités ne lui suffirent plus ; il lui fallait la solitude pour ne vivre qu'avec Dieu seul. Elle quitta la maison paternelle, la seigneurie de Terdonck, près du village de Lovenjoul, aux environs de Louvain, et les biens qu'on lui offrait pour sa subsistance, et alla se cacher dans une bourgade nommée Bevec. Là, méprisant sa noblesse, elle allait, les pieds nus, à l'église, où elle passait les jours et les nuits en prières. Elle affligeait sa chair pour en faire une hostie vivante digne des yeux de son Epoux, et elle n'avait point d'autre ambition que d'être une humble servante de Notre-Seigneur.

Avertie par un ange que deux jeunes seigneurs tendaient des piéges à sa vertu, elle abandonna Bevec et se rendit à Meldrik, appelé depuis Meldaert ou Meldert *(Meldradium)*, au diocèse actuel de Malines. Ce fut là qu'elle passa le reste de ses jours, ne vivant que d'herbes sauvages et pratiquant des austérités qui rappelaient celles que les anciens solitaires les plus mortifiés ont pratiquées dans les déserts. Enfin, après y avoir vaincu le monde, la chair et le démon dans plusieurs combats, il plut à Notre-Seigneur, qu'elle avait aimé uniquement sur la terre, de l'appeler à lui pour la couronner dans le ciel. Elle mourut le 29 octobre, au commencement du VII[e] siècle. Les anges eux-mêmes prirent soin d'enterrer son corps en cet endroit et de chanter des hymnes et des cantiques à ses obsèques. Quarante-huit ans après, les prodiges qu'il opéra le firent découvrir ; et, ayant été levé de terre par la piété de saint Pépin, il fut mis dans un monastère de vierges qu'il fonda pour cet effet et enrichit de très-grands revenus. Depuis la ruine de cette maison religieuse, ces revenus ont été annexés aux chanoines de Saint-Barthélemy, à Liége.

Dans les représentations de sainte Ermelinde de Brabant, on voit des anges qui entourent son cadavre et président à ses funérailles. — On l'invoque spécialement pour solliciter la guérison des maux de bras et de jambes (l'onomatopée joue ici le rôle principal : *Erm* ou *Arm* signifie *bras*, et par extension, *jambes*).

On croit que sainte Ermelinde fut ensevelie près de sa cellule. Plus tard (vers 643), une cha-

pelle fut bâtie sur son tombeau, et de nombreux miracles commencèrent à s'y opérer. Notre sainte recluse est honorée depuis plus de douze siècles dans tout le diocèse de Malines, mais tout particulièrement à Meldert et à Lovenjoul. Il y avait à Tirlemont (diocèse de Malines), dans l'église collégiale de Saint-Germain, un autel dédié en son honneur. Sainte Ermelinde est honorée aussi à Moergestel (diocèse de Bois-le-Duc) et jusque dans la Bohême. — De Meldert où elles reposaient, les reliques de notre sainte recluse furent transférées deux fois (en 1705 et en 1744) à Louvain pour les soustraire aux profanations des impies. Ramenées à Meldert, elles furent enfouies sous terre pendant les troubles de 1792; on les retira en 1803, le jour de la Pentecôte. Déposées tout d'abord dans l'oratoire de Saint-Quirin (à l'extrémité de la paroisse), elles furent ensuite replacées avec honneur dans l'église paroissiale. Visitées en 1848 et en 1849, elles furent renfermées à cette dernière époque dans une magnifique châsse de cuivre doré.

Urbain VIII (1623-1644) avait accordé une indulgence plénière à tous les fidèles qui, le 29 octobre, visiteraient l'oratoire de Sainte-Ermelinde; Pie IX a renouvelé et multiplié ces indulgences. Il a autorisé aussi (1849) le rétablissement de l'ancienne confrérie de Sainte-Ermelinde : cette association est aujourd'hui très-florissante.

Nous avons complété le récit du P. Giry avec les *Acta Sanctorum*, tome XII d'octobre, pages 843-872.

SAINT DODON,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE WALERS EN FAIGNE (760).

Saint Dodon naquit au territoire de Laon, dans le village de La Vallée. Ses parents, riches et vertueux, prirent beaucoup de soins pour le porter à Dieu. Bientôt même ils conçurent la pensée de l'envoyer dans une maison religieuse, pour qu'il y fût formé à la sagesse et à la science. Ils s'adressèrent au saint apôtre Ursmar, qui avait tenu l'enfant sur les fonts de baptême. Reconnaissant dans cette démarche des parents du jeune Dodon comme un premier témoignage des desseins du ciel sur lui, il reçut avec joie le pieux enfant, qui fut élevé dans la maison du Seigneur, comme autrefois le jeune Samuel dans le tabernacle de Silo. Ainsi s'écoulèrent les premières années de Dodon; ainsi il parvint dans une parfaite innocence à l'adolescence et à la jeunesse.

Cet âge, si critique pour la plupart des jeunes gens, fut pour Dodon un temps de mérites plus grands et de vertus plus éclatantes. Il dut surtout ce bonheur à la fidélité avec laquelle il obéissait à ses supérieurs. Comme un jeune et tendre arbrisseau sous la main d'un bon jardinier, il prenait docilement toutes les directions que lui imprimait la main si sage du maître à qui il avait été confié. Aussi voyait-on déjà briller en lui les plus aimables vertus. Tout embrasé de l'amour de Dieu et du désir de la perfection, il marchait avec ardeur dans la voie du bien. Nul obstacle n'était capable de rebuter son courage et la généreuse énergie de son âme. Il méprisait les biens périssables de la terre, et ne soupirait qu'après ceux du ciel. Modéré dans ses discours, prudent dans ses actions, vrai et sincère en toutes choses, chaste et pur dans ses pensées, rempli d'humilité et d'une douce confiance en Dieu, charitable et compatissant envers les pauvres, Dodon était chéri de tous ceux qui le voyaient, et nul ne pouvait s'empêcher d'admirer l'assemblage de tant de belles qualités et de vertus dans une si grande jeunesse.

Quand le moment fut venu d'embrasser une carrière, Dodon préféra à tous les avantages que pouvait lui offrir le monde, le bonheur de vivre pour Dieu, et de se consacrer à son service. Saint Ursmar surtout ressentit une grande joie de cette détermination, et la connaissance parfaite qu'il avait de la vertu de son disciple, le porta à lui confier bientôt après la direction de la communauté de Walers en Faigne. Ce monastère était un de ceux que saint Landelin avait autrefois bâtis après son troisième pèlerinage à Rome.

L'humilité de Dodon fut effrayée de cette charge qu'il croyait au-dessus de ses forces, et son obéissance aux volontés de saint Ursmar put seule le déterminer à se soumettre à ses désirs. Il commença donc à diriger les religieux réunis dans ce lieu. Sa réputation de sainteté en attira en peu de temps un nombre plus considérable. Tous étaient remplis pour lui de l'affection la plus sincère, et ils s'efforçaient à l'envi de marcher sur ses traces, comme lui-même travaillait à imiter son vénérable maître saint Ursmar.

Dieu, pour faire briller encore davantage cette vertu déjà si éclatante, permit qu'elle fût sou-

mise quelque temps aux attaques de l'ennemi. L'enfer entier semblait dechaîné contre le vertueux Dodon, et ne vouloir lui laisser ni paix ni trève dans sa paisible solitude. La vivacité de sa foi et la ferveur de ses prières le firent sortir victorieux de tous ces combats, après lesquels il goûta une paix délicieuse qui était comme la récompense anticipée de sa fidélité. De nombreux miracles qu'il opéra aussi dès ce moment et jusqu'à la fin de sa vie, attestèrent aux populations combien saint Dodon était agréable aux yeux du Seigneur et puissant auprès de lui. Des aveugles, des boiteux, des infirmes, obtinrent par ses prières une entière guérison. Il mourut le premier jour d'octobre vers l'an 760. Ses restes mortels furent déposés dans une petite cellule qu'il avait fait bâtir lui-même près du monastère, et où il se retirait souvent pour vaquer à la prière. Le bruit des miracles opérés dans ce lieu parvint aux oreilles du vénérable Dodilon, qui gouvernait les diocèses de Cambrai et d'Arras (887 à 903). Ce prélat envoya quelques prêtres pour transporter les reliques de saint Dodon dans l'église du monastère de Walers. Une femme, depuis longtemps paralysée des deux mains, obtint dans cette circonstance, par l'intercession du Saint, une complète guérison. Plus tard, sous l'épiscopat du vénérable Fulbert (953 à 956), on leva de nouveau de terre le corps de saint Dodon, pour le placer près de l'autel de saint Pierre, dans l'église dédiée à cet Apôtre.

Le souvenir de saint Dodon s'est conservé précieusement dans tout le pays de Faigne, où il est encore invoqué avec une grande confiance.

Acta Sanctorum Belgii, t. VI, p. 378.

LA BIENHEUREUSE BENVENUTA BOJANO DU FRIOUL,

VIERGE, DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE (1292).

Bienvenue naquit, vers le milieu du XIIIe siècle, dans la province de Frioul, d'une famille qui occupait une position élevée dans le pays. Dès ses plus tendres années elle montra de grandes dispositions à la piété. On ne la voyait prendre aucune part aux jeux et aux amusements de son âge ; elle préférait se retirer dans quelque endroit écarté d'où elle pouvait voir une église, et y passait plusieurs heures en prières. Dans sa jeunesse elle s'accoutuma à traiter durement son corps ; elle portait un rude cilice sous ses habits et s'entourait les reins d'une corde. Cette corde entra tellement dans ses chairs et lui fit de telles plaies qu'il eût fallu le secours des chirurgiens pour l'enlever. Craignant d'être découverte, la jeune fille implora le secours du ciel, et la corde tomba d'elle-même. Etant entrée dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique, elle voulut imiter en quelque chose les vertus de ce grand serviteur de Dieu. Elle se retrancha le vin et la viande, passait une partie de ses nuits en prières, et quand, vaincue par la fatigue, elle était obligée de se coucher, elle s'étendait à terre et plaçait une pierre pour soutenir sa tête. Chaque nuit elle se donnait la discipline jusqu'à trois fois.

Ces dures austérités eurent vite épuisé sa santé. Elle tomba malade. Suffoquée par de continuels étouffements, il ne lui était plus possible de se coucher ni de se tenir debout ; il fallait qu'elle fût toujours assise. Cette position lui occasionna des ulcères si douloureux qu'on ne pouvait plus la remuer, même légèrement, sans lui infliger de véritables tortures. Au milieu de ces souffrances, jamais la patience de la Bienheureuse ne se démentit, et jamais elle ne cessa de se livrer à la prière. Après cinq années de maladie, elle se fit transporter au tombeau de saint Dominique et obtint une guérison complète. De retour dans son pays, elle recommença ses mortifications et s'affranchit si bien de l'empire des sens qu'elle semblait ne plus exister que pour le ciel. Sa conduite et ses vertus lui méritèrent de Dieu des faveurs signalées que, par humilité, elle cachait soigneusement à tous les yeux. Consumée par les veilles, les mortifications, elle arriva rapidement au terme de sa carrière, et mourut le 29 octobre 1292. De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. Son culte fut approuvé par Clément XIII, en 1765.

Tiré des *Leçons de l'Office* de la bienheureuse Benvenuta. — Cf. Continuateurs de Godescard.

XXX[e] JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Afrique, la naissance au ciel de deux cent vingt bienheureux Martyrs. — A Tanger, en Mauritanie, saint MARCEL, centurion, qui fut décapité sous Agricolaüs, lieutenant du préfet du prétoire, et termina heureusement son martyre par ce supplice. Vers 298. — A Alexandrie, treize bienheureux Martyrs, qui furent mis à mort avec les saints Julien, Eunus et Macaire, sous l'empereur Dèce [1]. — Au même lieu, sainte Eutropie, qui, visitant les Martyrs, fut tourmentée avec eux si cruellement, qu'elle rendit l'esprit. 250. — A Cagliari, en Sardaigne, saint Saturnin, martyr, qui eut la tête tranchée sous le président Barbare, durant la persécution de Dioclétien [2]. 303. — A Apamée, en Phrygie, saint Maxime, martyrisé sous le même Dioclétien. — A Léon, en Espagne, les saints martyrs Claude, Lupercus et Victorius, tous trois fils du centurion saint Marcel, qui, durant la persécution de Dioclétien et de Maximien, eurent la tête tranchée par l'ordre du président Diogénien. — A Eges, en Cilicie, saint Zénobe, évêque, et sainte Zénobie, sa sœur, exécutés sous l'empereur Dioclétien et le président Lysias. 303. — A Altino, saint Théoneste, évêque et martyr, massacré par les Ariens [3]. — A Paris, saint LUCAIN, martyr. v[e] s. — A Antioche, saint Sérapion, évêque, très-renommé pour son érudition. 211. — A Capoue, saint Germain, évêque et confesseur, personnage d'une grande sainteté, et dont saint Benoît vit l'âme portée au ciel par les anges au moment de son décès [4]. Vers 540. — A Potenza, dans la Basilicate, saint Gérard, évêque. 1119.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Carcassonne, fête de tous les Saints dont les reliques se conservent dans le diocèse. — Aux diocèses de Chartres et de Paris, saint Lucain, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. v[e] s. — Au diocèse de Marseille, fête de la translation des reliques de saint Augustin, docteur de l'Eglise, dont nous avons donné la vie au 28 août. 430. — Au diocèse de Mayence, saint Théoneste, évêque de Philippes, en Macédoine, et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Aux diocèses de Saint-Dié et de Sens, fête de toutes les saintes reliques qui se conservent

1. Pour les saints Julien, Eunus et Macaire, voir le martyrologe romain, tome III, page 45.

2. Le culte de saint Saturnin de Cagliari est fort ancien en Sardaigne. Dès le temps de saint Fulgence, évêque de Ruspe (v[e] siècle), il y avait dans cette île une église dédiée sous l'invocation du généreux martyr. Saint Fulgence ayant été relégué en Sardaigne par le roi des Vandales, il établit sa demeure auprès de cette église et y bâtit un monastère. — Baillet.

3. Théoneste, évêque de Philippes, en Macédoine, ayant été tiré perfidement de sa ville épiscopale par le roi des Vandales Hunéric, qui était de la secte des Ariens, et envoyé en exil avec plusieurs autres prêtres et évêques, se rendit à Rome avec Albain, Ours et Thabrathaam. Le Pape lui donna mission d'évangéliser les Gaules ; il traversa rapidement l'Etrurie et la Ligurie, tout en répandant sur son chemin la semence évangélique. Il vint à Augsbourg, où son compagnon, saint Ours, fut couronné du martyre ; continuant sa route, il poussa jusqu'à Mayence, alors privée d'évêque ; il y prêcha la vraie foi, et vit encore son autre compagnon, Albain, massacré par les Ariens.

Théoneste voulait s'enfoncer plus avant dans le pays ; mais les mêmes ennemis de la foi l'exposèrent, sur les flots du Rhin, dans une barque perforée, sans rames, ni gouvernail, avec les compagnons qui lui restaient, espérant qu'ils périraient tous ; toutefois, ils furent sauvés miraculeusement. Alors, traversant la Gaule du nord au sud jusqu'à la mer, ils évangélisèrent plusieurs contrées d'Italie. Enfin ils furent arrêtés à Altino, et, ayant eu la tête tranchée, ils scellèrent de leur sang l'Evangile qu'ils annonçaient. — *Propre de Mayence.*

4. Saint Germain fut envoyé par le pape Hormisdas, en qualité de légat, sous l'empereur Justinien, en 519. Le but de cette légation était d'engager les Orientaux à mettre fin au schisme qui durait depuis quarante ans et qui avait été fomenté par les empereurs Zénon et Anastase, ainsi que par Acace et par d'autres patriarches de Constantinople. Les démarches du saint évêque de Capoue eurent le plus heureux succès : on condamna les hérétiques et le schisme fut éteint. — Godescard, d'après Baronius, *Annales*, et saint Grégoire le Grand, *Dialogues*.

dans les églises de ces diocèses. — Au diocèse de Tarbes, saint Grat de Lichos, premier évêque connu de l'ancien siége d'Oloron, et dont nous avons esquissé la notice au 11 octobre. VIe s. — Au diocèse de Verdun, saint Quentin, martyr, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 303. — A Fosse, petite ville située à trois lieues de Namur, saint Foillan, missionnaire irlandais, frère de saint Fursy, abbé de Lagny et patron de Péronne (16 janvier) et de saint Ultan ou Outain, premier abbé du Mont-Saint-Quentin (1er mai). Il prêcha l'Evangile dans la Grande-Bretagne, puis dans le nord des Gaules, et particulièrement dans le Brabant. Un jour, accompagné de trois de ses disciples, il s'en allait visiter son frère Ultan à sa communauté de Fosse, lorsque, passant dans la forêt de Soignies (Hainaut), ils furent égorgés par des malfaiteurs qui les dépouillèrent et traînèrent leurs cadavres sanglants dans les profondeurs du bois [1]. 655. — A Tours, le bienheureux Herbern (Haberne, Herbert), évêque de ce siége après avoir été abbé de Marmoutier-lez-Tours (*Majus* ou *Martini monasterium*, fondé vers 375 par saint Martin, évêque). Epoque incertaine. — A Issoudun (Indre), au diocèse de Bourges, saint Thalaze, chorévêque en Auvergne, et saint Baye, prêtre [2]. Fin du Ve s. — En Lorraine, le bienheureux Nantier ou Nantère, dix-huitième abbé du monastère bénédictin de Saint-Mihiel (fondé en 709 par le comte Vulfoade et sa femme Adalsinde), au diocèse de Verdun. Il rapporta de Rome le corps du pape saint Calixte et le mit dans le prieuré d'Harville, qu'il fonda au diocèse de Toul. 1044. — A Moyenvic (Meurthe, arrondissement de Château-Salins, canton de Vic), au diocèse de Nancy, saint Pient, saint Agent et sainte Colombe, martyrs [3]. Vers le milieu du VIe s. — A Nevers, fête de toutes les SAINTES RELIQUES que possède le diocèse. — Au diocèse de Nancy, les saints Alchas et Celsin, troisième et quatrième évêques de l'ancien siége de Toul. On ne sait rien de particulier, ni de la vie de ces deux évêques, ni du temps précis et de la durée de leur épiscopat. Le corps de saint Alchas, qui avait été inhumé à côté de celui de saint Mansuy, resta exposé dans l'église du monastère, où il attirait la vénération des fidèles, jusqu'aux jours néfastes de la grande Révolution. Epoque incertaine. — Au diocèse de Belley, le bienheureux Bernard de la Tour, chartreux de Portes et treizième général de l'Ordre de Saint-Bruno. Il fut en relation avec le roi saint Louis, qui, à son instigation, fonda la Chartreuse de Paris. 1258. — Au diocèse de Besançon, fête anniversaire du MIRACLE DES SAINTES HOSTIES DE FAVERNEY. 1608.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Naples, saint Gaudiose, évêque africain, qui, étant venu en Campanie, à cause de la persécution des Vandales, finit saintement ses jours dans un monastère de cette ville. Sa mémoire se célèbre le 28 octobre. Vers 440.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoit. — La commémoraison des bienheureux Martyrs et des autres Saints dont les précieuses reliques sont gardées dans les églises de notre Ordre.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la Sainte-Trinité. — L'octave de la solennité du très-saint Rédempteur.

1. Le monastère de Fosse, où fut transporté le corps de saint Foillan, retrouvé par les soins de sainte Gertrude de Nivelles, a été honoré plus d'une fois de la présence des évêques de Cambrai. Plusieurs chartes lui assurent des revenus pour l'entretien des religieux. Celle de l'évêque Nicolas (1137) confirme d'une manière solennelle les prodiges nombreux qui s'opéraient au tombeau du saint Martyr. — M. l'abbé Destombes, *Saints de Cambrai et d'Arras*. — Pour l'abbaye de Saint-Foillan, voir la note 3 au martyrologe de France du 1er mai, tome V, page 144.

2. Baye et Thalaze furent victimes de la persécution qui sévit à Issoudun sur la fin du Ve siècle. Leurs reliques allèrent enrichir le trésor de l'abbaye de Sainte-Marie d'Issoudun où elles opérèrent de nombreux miracles. Dans la suite des temps, le corps de saint Thalaze fut transféré dans l'abbaye de Saint-Laurent de Bourges; chaque année on y célébrait cette translation au douzième jour de mai. La Révolution de 1793 a profané ce double trésor; seule, la mémoire de ces généreux Martyrs demeure dans le cœur des fidèles. — *Propre de Bourges.*

3. La paroisse de Moyenvic possède encore aujourd'hui les reliques de ses saints patrons, honorés anciennement dans tout le diocèse de Toul. On croit qu'ils se sont sanctifiés sur le territoire même de Moyenvic, dans une solitude qui attira parmi eux saint Antimonde, évêque de Toul, vers le milieu du VIe siècle. Cent ans plus tard, saint Gondelbert, évêque de Sens et fondateur de l'abbaye de Senones (Vosges), amena à Moyenvic une colonie de Bénédictins, et y fonda sur le tombeau de nos Saints le prieuré de Saint-Pient, qui subsista environ huit siècles, et dont la chapelle, bâtie sur l'emplacement actuel du cimetière de Moyenvic, servit d'église paroissiale à cette petite ville jusqu'en 1745. C'était le but d'un pèlerinage fréquenté.

Les Saints de Moyenvic sont aussi les patrons de plusieurs paroisses de l'ancien diocèse de Toul, que possédaient des religieux de l'Ordre de Saint-Benoit, entre autres Housseras (Vosges, arrondissement d'Epinal, canton de Rambervillers), et Autigny-la-Tour (arrondissement de Neufchâteau, canton de Coussey). — Note de M. l'abbé Barthélemy, curé de Moyenvic.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Antioche, saint Sérapion, évêque de l'Ordre des Carmes, très-célèbre par son érudition. 211.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — De même que ci-dessus.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — A Acri, dans la Calabre Citérieure, le bienheureux ANGE, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, que le souverain pontife Léon XII a mis, en 1825, au nombre des Bienheureux. 1739.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES [1].

A Amasée (aujourd'hui Amasieh), ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Sivas, saint Astère, métropolitain d'Amasée et docteur de l'Eglise. Né dans le Pont (IVe siècle), il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de l'éloquence et du droit, et exerça quelque temps la profession d'avocat; mais une voix intérieure lui disait sans cesse qu'il devait se consacrer au service spirituel du prochain : ce qui le détermina à quitter le barreau et tous les avantages du monde pour entrer dans l'état ecclésiastique. Il fut choisi pour succéder à Eulalius sur le siége métropolitain d'Amasée, et montra beaucoup de zèle pour maintenir, parmi son peuple, la pureté de la foi et l'attachement à la religion. Il déploya aussi un grand talent pour la prédication, et les *Sermons* qui nous restent de lui sont un monument impérissable de son éloquence et de sa piété. On peut juger, à l'énergie avec laquelle il recommanda la charité envers les pauvres, qu'il était lui-même très-charitable ; il peint les vices avec des couleurs capables d'en inspirer la plus vive horreur. Nous avons de lui un *discours* en l'honneur de sainte Euphémie, qui fut lu au deuxième concile de Nicée (787) dans une église dédiée sous l'invocation de cette illustre martyre. Il a aussi laissé un *panégyrique* de saint Phocas le Jardinier. Son style est élégant, naturel, énergique ; il réunit à la vivacité des images la beauté et la variété des descriptions, ce qui trahit un génie vigoureux et fécond. Son *homélie* sur saint Pierre et saint Paul est très-remarquable ; celle sur Daniel est un chef-d'œuvre [2]. Ve s. — En Asie, saint Artémas, disciple de saint Paul et évêque de Lystres (aujourd'hui Latik, en Lycaonie), dont nous avons déjà parlé au 21 juin. Ier s. — En Sardaigne, le décès de saint Pontien, pape et martyr, dont nous parlerons au 19 novembre. 227. — En Ethiopie, les saints Iraée et Athanase, martyrs. — A Todi, ville d'Italie, dans la province de Spolète, saint Félix de Jaconastre, évêque de l'ancien siége de Spello *(Hispellum)*, dans la province de Pérouse, et martyr, cité au martyrologe romain du 18 mai [3]. IVe s. — A Cantorbéry *(Durovernum)*, ville d'Angleterre, dans le comté de Kent, saint Egelnoth ou Alnot *(Achelnotus)*, évêque de ce siége et confesseur. 1038.

LE MIRACLE DES SAINTES HOSTIES DE FAVERNEY,

AU DIOCÈSE DE BESANÇON.

1608. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

> *IgnIs ante IpsVM præCeDet* [4].
> Le feu marchera devant lui.
> *Psalm.* XCVI, 3.

L'abbaye des Bénédictins de Faverney fut immortalisée par le miracle éclatant que Dieu y accomplit au commencement du dix-septième siècle.

1. Nous avons épuisé les cinquante-huit premiers volumes parus de la collection des Bollandistes; ils s'arrêtent, à l'époque où nous écrivons (juin 1873), au milieu du 29 octobre. Nous ne consignerons donc plus désormais, dans ce dernier martyrologe, que les mentions que nous aurons puisées dans notre bibliothèque hagiographique, ou dans nos correspondances spéciales, et qui, vu le plan que nous nous sommes imposé, ne pourront figurer sous aucun des martyrologes précédents.

2. Le tome XL de la *Patrologie grecque* reproduit les écrits qui nous restent de saint Astère; il s'en est fait plusieurs traductions françaises. En 1831, on a publié une version allemande de toutes les homélies de notre Saint. — Ceillier, tome VI.

3. Voir la note 2 au martyrologe romain du 18 mai, tome V, page 624.

4. On a trouvé dans ce texte de l'Ecriture le millésime du miracle; il est indiqué en majuscules : MDCVIII.

Les monuments contemporains nous ont transmis jusqu'aux moindres détails de cet événement, si consolant pour la piété chrétienne.

L'église abbatiale de Faverney, dédiée dès l'origine à la Mère de Dieu, était en grande vénération parmi les populations du voisinage. Par un bref du 20 août 1603, le pape Clément VIII venait d'accorder une indulgence à tous ceux qui visiteraient cette église aux fêtes de la Pentecôte. Afin d'y attirer les cœurs par le plus puissant et le plus aimable objet de notre religion, dom Jean Garnier, sacristain de l'abbaye, fit revivre l'ancienne coutume d'exposer publiquement ces jours-là l'auguste sacrement de l'Eucharistie. Devant le grillage qui séparait le chœur de la nef, on dressa un autel surmonté d'un tabernacle de bois à quatre colonnes, dans lequel devait reposer le saint Sacrement.

Dès le samedi 24 mai 1608, on y exposa un petit ostensoir qui renfermait deux hosties consacrées. L'ostensoir contenait, outre les saintes hosties, quelques ossements d'un doigt de sainte Agathe, renfermés dans un tuyau de cristal. Il était surmonté d'une petite croix à branches rondes et lisses, qui lui servait de couronnement. Les religieux n'avaient rien épargné pour embellir l'autel où Dieu reposait comme sur un trône de grâce, et les fidèles vinrent en foule, dès le samedi soir, adorer Jésus-Christ dans son sanctuaire.

Ce fut dans la nuit du dimanche au lundi 26 mai que le ciel voulut faire éclater sa puissance. Les adorateurs s'étaient retirés pour prendre leur repos, laissant devant le saint Sacrement deux lampes de verre, qui devaient éclairer le reposoir pendant toute la nuit. On suppose que l'une d'elles, s'étant brisée, mit le feu à l'autel. Le lundi 26 mai, vers les trois heures du matin, quand le sacristain ouvrit les portes de l'église, il la trouva pleine de fumée, et ne vit à la place de la sainte chapelle qu'un nuage épais à travers lequel brillaient quelques charbons enflammés.

Aussitôt il sort de l'église et s'écrie que tout est perdu, que l'église est tout en feu. Les religieux ses confrères, et quelques habitants de la ville, accourus à ce bruit, s'approchent du brasier et reconnaissent que la table qui avait servi d'autel est presque entièrement brûlée ; que le degré, le tabernacle, avec tout ce qui était à l'entour, sont entièrement dévorés par les flammes, et qu'il n'y a rien de reste que la portion du milieu du dais qui avait été posé sur le saint Sacrement, et une partie du devant d'autel, avec le bref d'indulgence.

La première pensée des religieux fut de rechercher dans ce brasier l'ostensoir avec son précieux dépôt. Mais ils ne trouvaient que des chandeliers fondus, des planches à demi consumées et des cendres enflammées, mêlées aux débris de lampes et de flambeaux. Soudain, un novice, de l'âge de treize ans seulement, qui travaille avec les autres à cette recherche, s'écrie qu'il a trouvé ce qu'ils demandent, et leur montre l'ostensoir avec ses adorables hosties, suspendu en l'air sans aucun support, de la même hauteur qu'il avait été placé.

Le prodige était évident, et la main de Dieu se montrait visiblement à tous, soutenant dans les airs le corps sacré de son divin Fils. Le bruit de cette merveille se répand bientôt dans le voisinage. Les RR. PP. Capucins de Vesoul, mandés par les religieux de l'abbaye, accourent à Faverney, suivis d'un peuple nombreux et conduits par leur gardien, le P. Vincent Martel. Les paroisses voisines viennent processionnellement contempler le miracle. La foule se presse dans l'église ; on admire avec autant de consolation que d'étonnement l'ostensoir suspendu dans le vide ; on adore hum-

blement la majesté de Dieu, qui se manifeste aux hommes ; on examine scrupuleusement s'il n'y a point quelque cause naturelle, mais cachée, de cette incompréhensible suspension. Mais plus on observe, plus le miracle paraît évident. La croix qui surmonte l'ostensoir, légèrement inclinée vers le grillage, ne paraît y toucher qu'à raison des cendres de linge brûlé qui se trouvent entre les deux. Un religieux capucin fait circuler de haut en bas, et surtout entre la grille et l'ostensoir, un missel ou un linge étendu, et chacun reste convaincu que le bras seul de Dieu soutient le vase sacré dans les airs. Plusieurs fois le grillage fut violemment agité par le peuple, qui se portait en foule vers l'autel. On vit tomber les cendres intermédiaires ; mais la coupe miraculeuse n'en fut point ébranlée.

L'ostensoir resta suspendu en l'air, sans aucun appui, pendant trente-trois heures consécutives. Afin de le recevoir avec plus de respect lorsqu'il plairait à Dieu de finir le prodige, les religieux disposèrent, à quatre ou cinq doigts au dessous, une planche de sapin, sur laquelle ils placèrent un missel couvert d'un corporal. Les populations continuaient à accourir à Faverney de tous les lieux voisins. Plus de dix mille personnes purent contempler ce miracle. Le mardi 27 mai, l'église abbatiale était remplie de fidèles qui priaient avec ferveur.

Or, entre les neuf et dix heures du matin, pendant que le curé du village de Menoux, voisin de Faverney, célébrant la messe au grand autel, commençait à prendre entre ses mains le pain pour le consacrer, l'un des cierges qui brûlaient devant l'ostensoir miraculeux s'éteint tout à coup ; promptement rallumé, il s'éteint encore, et la chose se renouvela trois fois de suite comme pour avertir les assistants de se rendre attentifs au nouveau prodige qui allait s'accomplir. Et voilà qu'au même instant où le prêtre célébrant repose sur le corporal l'hostie qu'il vient de consacrer, l'ostensoir miraculeux se redresse, puis descend doucement sur le corporal qu'on avait apprêté par dessous [1]. Les spectateurs se frappent la poitrine, laissent couler leurs larmes et s'écrient : « Miséricorde, miracle, miracle ! »

Cependant les religieux de Faverney avaient envoyé un message à l'archevêque de Besançon, Ferdinand de Rye, pour l'informer de la merveille que Dieu daignait opérer dans leur église. Le prélat députa aussitôt son procureur général, assisté de son avocat fiscal et de son secrétaire, pour constater juridiquement le prodige. C'est à leur arrivée seulement qu'on ouvrit la lunette de l'ostensoir. Les deux Hosties furent trouvées entières et seulement un peu brunies par l'ardeur des flammes qui les avaient enveloppées. Les reliques de sainte Agathe n'étaient point endommagées, et le papier même qui fermait l'entrée du tuyau de cristal où elles étaient renfermées n'avait pas été brûlé.

Les commissaires de l'archevêque reçurent les dépositions de cinquante-deux témoins, les plus dignes de foi parmi ceux qui avaient vu le miracle, et dressèrent un procès-verbal, qui fut envoyé à l'archevêque de Besançon. Le prélat, ayant réuni son conseil à ce sujet, et consulté les plus éminents théologiens des différents Ordres religieux et corps ecclésiastiques de la cité, déclara, par un décret du 9 juin 1608, conforme aux prescriptions du concile de Trente, que la conservation des saintes Hosties de Faverney était un fait miraculeux, et que les fidèles devaient le considérer comme une merveille de Dieu pour le bien de l'Eglise catholique et la consolation du

1. Le corporal sur lequel les deux Hosties miraculeuses ont été reçues fut envoyé autrefois aux Bénédictins de Saint-Vincent de Besançon. Il a été conservé jusqu'à nos jours, et tous les ans on l'expose, le 30 octobre, à la vénération des fidèles, sur le maître-autel de l'église de Notre-Dame.

peuple chrétien. Un mois plus tard, il adressa à tous ses diocésains un mandement qui confirmait en détail toutes les circonstances miraculeuses de ce grave événement. Dom Guillaume Simonin, abbé de Saint-Vincent et archevêque de Corinthe, rédigea le procès-verbal, qui fut envoyé au pape Paul V. Ce souverain Pontife donna un nouveau poids à l'authenticité du prodige, par une bulle où les principales circonstances en sont rapportées. Le parlement enregistra cette bulle et y joignit une relation du miracle, qui en confirme tous les détails. L'éclatante vérité du dogme catholique confondit les hérétiques, qui travaillaient alors à introduire leurs erreurs dans la province. Nul d'entre eux n'osa élever publiquement la voix contre les faits racontés dans les relations authentiques, et leur silence est une preuve de plus de l'évidence du miracle.

CULTE DES SAINTES HOSTIES.

CONFRÉRIE DU SAINT-SACREMENT DE MIRACLE.

L'année même où ce prodige s'accomplit, la ville de Dole fit des démarches pour obtenir une des hosties miraculeuses de Faverney. L'abbé y consentit, à la condition que les abbés de Faverney auraient le droit de la porter dans la procession annuelle qui fut établie à Dole le mardi de la Pentecôte. Le 18 décembre 1608 fut désigné pour la translation de la sainte hostie. Elle était placée entre deux corporaux et deux coussinets de taffetas, dans un coffret de velours cramoisi bordé de galons d'or. Au sortir de l'église, on mit le coffret dans une litière précieuse, portée par deux chevaux blancs couverts d'écarlate, au milieu des acclamations et des cantiques de louanges. Quand on fut arrivé à Dole, l'hostie miraculeuse fut portée à l'église où l'on chanta solennellement les Vêpres, et, le lendemain après la grand'messe, elle fut déposée dans le tabernacle ordinaire, en attendant la construction de la chapelle qu'on lui destinait. Les avocats, membres de la Confrérie de Saint-Yves, sollicitèrent et obtinrent l'honneur de faire bâtir cette chapelle à leurs frais : elle coûta trente mille francs. D'autre part, les magistrats décidèrent qu'une procession solennelle aurait lieu chaque année le mardi de la Pentecôte. Elle se fit dès l'année suivante (1609).

Les Dolois ont toujours montré la plus grande dévotion envers la sainte hostie qu'ils avaient le bonheur de posséder. En 1636, au commencement du siége de leur ville par les armées françaises, les trois échevins, les douze conseillers, le syndic et les secrétaires communièrent dans la sainte chapelle et firent le vœu solennel, dans le cas où les Français seraient repoussés, d'offrir deux lampes d'argent de la valeur de mille francs chacune, et de fournir le luminaire pour les entretenir perpétuellement, l'une devant l'hostie de Faverney, et l'autre dans la sainte chapelle. L'histoire de Dole est pleine du récit de vœux semblables qui rappellent la foi vive de nos pères et la confiance qu'ils avaient mise dans l'hostie miraculeuse. Pendant le siége de 1636, la sainte chapelle fut continuellement remplie de pieux fidèles, et, le 6 juin, un boulet tomba au milieu de plus de trois cents personnes qui priaient dans ce sanctuaire, sans en blesser aucune.

De nos jours, la fête du mardi de la Pentecôte, à Dole, n'est plus embellie par la présence de l'hostie miraculeuse, qui a été détruite, en 1794, comme toutes les autres reliques que renfermait l'église de Notre-Dame.

La ville de Faverney fut plus heureuse. Sans doute la chapelle du miracle, ajoutée, en 1626, à l'église abbatiale, fut dépouillée, à l'époque de la Révolution, de ses richesses matérielles, mais la sainte hostie lui resta. Quelques soldats, poussés par le démon de l'impiété, s'étant élancés un jour à l'église, prêts à porter sur le tabernacle leurs mains profanes et sacriléges, le maire de la commune, M. Jean-Nicolas Bourgeois, les somma, au nom de la loi, de se retirer, et s'empara lui-même de la sainte relique. Après l'avoir gardée plusieurs jours dans sa maison, il la porta à la municipalité où on la conserva jusqu'au 14 juin 1795, jour où elle fut rendue au culte.

L'église abbatiale de Faverney est aujourd'hui paroissiale ; elle a survécu aux ruines des bâtiments qui furent autrefois l'illustre et splendide abbaye. Il y a soixante ans à peu près que la sainte chapelle du miracle fut murée et l'autel avancé dans le transept. En 1860, M. le chanoine Saguin, alors curé de Faverney, obtint que l'église fût rétablie dans son style primitif : la sainte chapelle est rendue au culte public depuis le 30 octobre 1861, et la divine hostie a repris possession du tabernacle de son autel.

Faverney célèbre tous les ans, le lundi de la Pentecôte, l'anniversaire du miracle qui s'est accompli dans ses murs. M. l'abbé Clerc, curé-doyen de cette paroisse, nous écrivait, le 17 juin 1873 : « Le lundi de la Pentecôte est toujours pour ma paroisse le plus grand jour de fête de

l'année. Les habitants du voisinage y viennent en très-grand nombre. Il y a avant la grand'messe procession solennelle où l'on porte l'hostie miraculeuse. A l'issue des offices, on présente la sainte hostie à la vénération des fidèles qui peuvent la baiser et y faire toucher des objets de piété.

« Cette année (deux cent soixante-quatrième anniversaire), la fête a été célébrée au milieu d'un concours immense de prêtres et de fidèles. Ce qui lui donnait surtout de l'éclat et de l'attrait, c'était la présence de Mgr Rapp, vicaire général de Strasbourg, expulsé par les Prussiens, qui avait bien voulu présider la cérémonie et porter la précieuse relique.

« Tout récemment, à l'occasion du *Propre* du diocèse de Besançon, le miracle de Faverney a été reconnu authentique par la Sacrée Congrégation des Rites, et l'office approuvé tel qu'il était présenté par l'archevêque de Besançon. Son Eminence le Cardinal est venue elle-même présider, en 1864, la fête de la sainte hostie, pour annoncer à la paroisse la décision de la Sacrée Congrégation ».

Si Faverney et Dole font la fête de la sainte hostie le lundi et le mardi de la Pentecôte, le diocèse de Besançon la célèbre le 30 octobre, par décision de Mgr François-Joseph de Grammont.

Dès le 31 juillet 1609, une Confrérie fut instituée à Faverney en l'honneur de la sainte hostie, et le pape Paul V accorda des privilèges à cette association, le 15 juillet de l'année suivante. Cette Confrérie, qui exista jusqu'aux tristes jours de la Révolution, fut naturellement abandonnée à cette époque, comme tout ce qui tenait au culte catholique. Mais, en 1833, M. l'abbé Camus, alors curé de Faverney, désireux de reformer cette sainte Confrérie, demanda et obtint du Saint-Siége des priviléges qui lui furent octroyés. Ce sont les mêmes que ceux qui sont attachés à l'Archiconfrérie du très-saint Sacrement érigée dans l'église de Sainte-Marie-la-Minerve, à Rome.

Saints de Franche-Comté, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier, de Besançon; *Faverney et sa sainte Hostie*, par Mlle Fanny de Poinctes-Gevigney (Besançon, 1862); *Notes locales* dues à l'extrême obligeance de M. Clerc, curé-doyen de Faverney.

LE BIENHEUREUX ANGE D'ACRI,

DE L'ORDRE DES MINEURS CAPUCINS DE SAINT-FRANÇOIS.

1739. — Pape : Clément XII. — Roi de France : Louis XV

> La prédication produit son effet pour le prédicateur quand, sublime par son éloquence, celui-ci s'applique à être humble dans son ministère.
>
> *Saint Grégoire le Grand.*

Ce saint religieux dut le jour à des parents qui ne possédaient pas les biens de la terre, mais qui étaient riches en vertus. Il vint au monde le 19 octobre 1669, à Acri, lieu populeux de la Calabre Citérieure, dans le royaume de Naples. Son père s'appelait François Falcone, sa mère Diane Enrico, et lui reçut au baptême les noms de Luc-Antoine. Admis à la confirmation dès l'âge de cinq ans, il donna dès lors des indices de la sainteté à laquelle il parvint dans la suite. Obéissant au moindre signe de la volonté de ses parents, il n'avait pas d'autre volonté que la leur. Etranger aux divertissements de l'enfance, il trouvait son plaisir à s'agenouiller devant une image de la sainte Vierge. Tout le temps qu'il n'employait pas à l'étude, il le passait à la maison, soit à dresser des autels qu'il ornait de fleurs, soit à entendre des discours de piété qu'il écoutait avec un saint empressement. Il eut, dans sa première jeunesse, le bonheur d'avoir pour maître un pieux prédicateur capucin, nommé le Père Antoine d'Olivadi, qui annonçait la parole de Dieu à Acri, et qui lui apprit, entre autres pratiques de dévotion, la manière de méditer chaque jour la passion de Jésus-Christ, et d'approcher dignement, soit du tribunal de la pénitence, soit de

la table sainte. Fidèle à suivre les conseils de son guide spirituel, le vertueux jeune homme passait jusque deux et trois heures de suite dans la contemplation des souffrances du Sauveur ; il communiait tous les jours de fêtes, et pour se préparer à célébrer plus dignement celles de la sainte Vierge, il jeûnait la veille au pain et à l'eau, préludant ainsi à la vie austère qu'il devait mener dans la suite.

Lorsque Luc-Antoine eut atteint sa dix-huitième année, il songea sérieusement à quitter le monde et à embrasser l'état religieux. L'Ordre qu'il choisit fut celui des Capucins. Avant d'exécuter son dessein, il prit l'habitude de passer une partie de la journée dans l'église du couvent des Capucins d'Acri, et lorsqu'il ne pouvait y aller pendant le jour, il se rendait de nuit à la porte de la même église. Ayant employé quelque temps à connaître les observances de l'institut qu'il avait dessein d'embrasser, il se présenta aux supérieurs qui l'admirent en qualité de postulant, et il commença son noviciat ; mais bientôt, cédant aux suggestions du démon, il retourna dans le siècle, où son cœur ne put trouver la paix. Il rentre donc au noviciat, et, au bout de quelque temps, il en sort de nouveau. Il fut recueilli par un de ses oncles, qui était prêtre, et qui voulut l'engager dans le mariage. Luc-Antoine ne put se résoudre à répondre aux vues de son oncle, et lui montra toute la répugnance qu'il éprouvait pour cet état de vie. Son inconstance dans la religion le mortifiait beaucoup et lui faisait sentir vivement sa faiblesse. Il comprit enfin qu'il devait demander à Dieu et attendre de lui une force qu'il ne possédait pas lui-même. Rempli de ces pieuses pensées, il se présente encore au noviciat des Capucins, et y est reçu pour la troisième fois ; mais ses tentations recommencent aussitôt, et le démon fait de nouveaux efforts pour le dégoûter de la vie religieuse, en lui représentant qu'il pouvait aisément se sauver au milieu du monde. Les austérités furent le moyen que frère Ange (c'était le nom qu'on lui donna à sa prise d'habit) employa pour vaincre le tentateur ; il y joignit l'exercice de l'oraison mentale. Ses combats lui méritèrent la victoire, et il persévéra jusqu'au moment où il prononça ses vœux. A cet instant il semble que Dieu le revêtit d'un nouveau courage pour accomplir avec une fidélité parfaite toutes les obligations de l'état religieux pendant le cours de sa longue carrière. Les vertus de sa profession prirent alors en lui un nouvel accroissement. Sa pureté devint angélique, et il la conserva dans tout son éclat, comme un lis au milieu des épines ; sa pauvreté fut extrême, puisqu'il ne posséda jamais la moindre chose en propre. Son obéissance fut entière, et le reste de ses jours il ne fit rien que par le motif de cette vertu.

Frère Ange, après l'émission de ses vœux, fut appliqué par ses supérieurs à l'étude de la philosophie : il s'y distingua et obtint des succès ; mais ce n'était pas là son soin le plus important : il ambitionnait surtout d'acquérir la science des Saints ; aussi ne négligeait-il aucun moyen pour avancer dans le chemin de la perfection. Tout le temps qu'il n'était pas obligé de donner à l'étude, il le consacrait à la contemplation des choses divines. Persuadé qu'il est presque impossible de soumettre le corps à l'esprit sans le secours de la mortification, il l'affligeait par de sanglantes disciplines, et maîtrisait ses sens par un grand nombre d'autres pénitences secrètes. Le Père Antoine, qui l'avait instruit dans sa jeunesse, était alors provincial ; il vint à Acri, fut informé de la vertu du jeune religieux, et voulut s'assurer par lui-même si sa vertu était aussi solide qu'elle paraissait l'être ; il le traita donc d'abord durement, le mit plusieurs fois à l'épreuve, et se convainquit tellement que frère Ange était un Saint, que

rempli d'admiration pour lui, il le proposa dès lors aux autres religieux comme un modèle de perfection.

A cette époque, le serviteur de Dieu, appelé au sacerdoce, se disposa, par un redoublement de ferveur, à l'honneur insigne qu'il allait recevoir. Sa première messe fut remarquable par l'abondance de larmes qu'il y répandit et par la profonde extase dans laquelle il tomba après la consécration. Ce respect pour les saints mystères ne fut pas chez lui un sentiment passager, et il ne lui fallait pas moins d'une heure pour offrir le saint sacrifice, tant il y éprouvait fréquemment des extases. Le reste de sa conduite était digne de la tendre piété qu'il faisait paraître à l'autel. La retraite, le silence, l'oraison et la pénitence faisaient ses délices ; le chœur et sa cellule étaient les seuls lieux dans lesquels il se trouvât ; il s'interdisait même l'entrée du jardin du couvent. Plein d'humilité, et ne se croyant bon à rien, il désirait vivement passer ses jours dans les exercices d'une vie cachée et tout intérieure ; mais Dieu avait d'autres desseins sur lui, et il ne tarda pas à les manifester.

Dès que le frère Ange eut terminé ses études, ses supérieurs le destinèrent à l'emploi de prédicateur. Parfaitement soumis à leurs volontés, il s'appliqua à composer une suite de sermons pour le Carême, et lorsqu'il l'eut achevée, il reçut l'ordre d'aller annoncer la parole de Dieu dans un lieu peu éloigné d'Acri. Il commença sa station avec ferveur ; mais, quoiqu'il ne manquât pas de mémoire, il s'aperçut bientôt qu'un obstacle invincible l'empêchait de réciter ses sermons comme il les avait écrits. Il ne pouvait comprendre cette conduite de la Providence à son égard. A la fin du Carême, il retourna à son couvent, et se mit à prier avec ferveur, suppliant Dieu de lui faire connaître sa sainte volonté touchant la prédication.

Il continuait ainsi de prier avec humilité, lorsqu'un jour, pendant sa prière, il entendit près de lui une voix qui lui dit de ne rien craindre. « Je te donnerai », ajouta-t-elle, « le don de la prédication, et désormais toutes tes fatigues seront bénies ». Etonné d'entendre ces paroles, le serviteur de Dieu demande : « Qui êtes-vous ? » — « Je suis Celui qui suis », répond la voix avec un bruit assez fort pour ébranler la cellule. « Tu prêcheras à l'avenir dans un style familier, afin que tous puissent comprendre tes discours ». Saisi d'une sainte frayeur, le frère Ange tombe par terre, presque évanoui. Ensuite, revenu à lui, il écrivit ces paroles, et toutes les fois qu'il les lisait ou qu'il les entendait lire, il éprouvait un tremblement de tout le corps. Cette révélation l'éclaira et lui fit connaître la cause du peu de succès qu'il avait obtenu en prêchant le Carême. Aussitôt il abandonne ses écrits et tous les livres, pour se borner à l'étude de l'Ecriture sainte et du grand livre du Crucifix. Telles furent les sources dans lesquelles il puisa désormais pendant le long cours de ses prédications. Telle fut la doctrine qu'il proposa constamment aux peuples qu'il évangélisait. Il expliquait avec tant de sagesse et de profondeur les passages de la sainte Ecriture, que les hommes les plus doctes en étaient ravis d'admiration, et disaient que Dieu lui-même lui avait enseigné le moyen de pénétrer les secrets de sa divine parole. C'était surtout dans la méditation de la passion de Jésus-Christ, que le saint homme apprenait les vérités sublimes qu'il annonçait, et il ne faisait que communiquer aux autres les sentiments dont il avait été lui-même pénétré. C'est ainsi que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, récompensa par des succès consolants l'humilité profonde de son serviteur.

Il est aisé de comprendre, par ce que l'on vient de dire, que le Seigneur voulait faire du saint religieux un nouvel Apôtre, sinon du monde entier, au moins de la Calabre. Il parcourait ce pays pendant trente-huit ans, et, par l'exercice du ministère apostolique, il y arracha au démon un grand nombre de victimes et y réconcilia beaucoup de pécheurs avec Dieu. L'enfer fit mille efforts pour arrêter ses conquêtes, soit en lui occasionnant des accidents corporels, soit en l'obsédant par les tentations les plus délicates et les plus pénibles pour un homme vertueux ; mais ces accidents ne purent arrêter les effets de son zèle ; et par la rigueur de sa pénitence, il triompha si bien de ces tentations qu'il en fut délivré pour le reste de ses jours.

La préparation que le serviteur de Dieu apportait à la prédication, était une sainte et fervente oraison, soit qu'il prêchât le Carême, soit qu'il donnât une mission. Sa coutume était de commencer le cours de ses prédications dès le mois de novembre et de les continuer jusqu'au mois de juin. A cette époque, il revenait à son couvent, il y prêchait dans l'église les jours de fête, et ses sermons produisaient beaucoup de fruits. En quelque lieu qu'il annonçât la parole de Dieu, que ce fût à la ville ou à la campagne, il parlait toujours d'un ton familier et d'une manière assez intelligible pour que les plus ignorants pussent le comprendre ; il éclairait l'esprit de ses auditeurs par la lumière de la doctrine évangélique. Son habitude n'était pas de crier et de faire des exclamations ; au contraire, il parlait au peuple avec douceur et d'un ton pathétique. Après avoir convaincu son auditoire, il lui présentait, en forme de méditation, un point de la passion de Jésus-Christ. Bientôt son zèle et sa ferveur maîtrisaient tellement les esprits, que les pécheurs les plus obstinés ne pouvaient lui résister. L'ébranlement était général : tous pleuraient, et, se frappant la poitrine, ils détestaient leurs péchés et demandaient à Dieu miséricorde. Ces effets merveilleux arrivaient dans tous les lieux qu'il évangélisait ; aussi était-il très-rare qu'il trouvât des endurcis qui ne fussent pas touchés et résolus à changer de vie. C'est ainsi qu'en prêchant des stations de Carême et en faisant des missions, le serviteur de Dieu parcourut les deux Calabres. Il se fit entendre dans toutes les villes et dans tous les villages un peu populeux, parlant toujours le même langage, et produisant partout des fruits abondants, ainsi que Dieu le lui avait promis. C'était une chose assez ordinaire de voir, après ses sermons, des blasphémateurs baiser le pavé de l'église, des joueurs brûler leurs cartes ou du moins les déchirer, les débauchés aller la corde au cou demander pardon de leurs scandales, les injustes faire restitution pour leurs injustices, et les femmes détester publiquement leur vanité. En un mot, il réformait partout les mœurs, et ce qu'il y a de plus remarquable, le changement n'était pas passager, comme il n'arrive que trop souvent ; les impressions qu'il produisait étaient si profondes qu'elles étaient toujours durables.

C'est la coutume des missionnaires d'inspirer aux peuples qu'ils évangélisent quelques dévotions particulières. Le Père Ange mettait un soin spécial à établir, dans tous les lieux où il prêchait, la dévotion envers Jésus-Christ au très-saint Sacrement. Il l'imprimait si fortement dans l'esprit de ses auditeurs que rien ne pouvait l'effacer. A son dernier sermon dans chaque église, il faisait orner l'autel avec toute la magnificence possible, afin d'y exposer le saint Sacrement. Alors, en présence de son divin Maître, que sa foi lui faisait découvrir, il adressait au peuple un discours animé qui affermissait la croyance envers cet auguste mystère, fortifiait l'espérance

et enflammait la charité de ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Le prédicateur était lui-même tellement pénétré du sujet qu'il traitait, que plusieurs fois on l'a vu tomber alors en extase.

Un jour que l'on faisait les préparatifs pour une semblable cérémonie, il arriva un incident qui surprit beaucoup ceux des habitants du lieu où il se passa qui en furent témoins. Le serviteur de Dieu, voyant préparer les cierges qui devaient être placés sur l'autel, dit : « Parmi ces cierges, il y en a un que Notre-Seigneur ne veut pas ». Lorsqu'on se mit en devoir de les allumer, il y en eut un qu'il ne fut pas possible de faire brûler, quoique les autres s'allumassent très-bien. « Ne vous avais-je pas bien dit », ajouta alors le Bienheureux, « que Notre-Seigneur ne le voulait pas? Otez-le, et jetez-le ». Ses intentions furent remplies. En examinant ensuite la chose, on reconnut que le cierge avait été donné par un personnage qui n'était allé qu'une fois au sermon, et encore pour se moquer du missionnaire, et qui mourut peu de temps après, d'une manière qui ne put guère rassurer sur son salut. On admira la connaissance que le saint religieux avait du secret des cœurs et l'on comprit que Dieu punit tôt ou tard ceux qui méprisent ses ministres.

Après la dévotion au saint Sacrement, celle que le Père Ange recommandait le plus était le souvenir de la Passion de Jésus-Christ et des douleurs de la sainte Vierge. Il parlait sur ces matières avec tant de force, qu'il les imprimait profondément dans l'esprit de ses auditeurs. Dieu seul sait quels fruits il produisit dans les âmes. Partout où il prêchait, il plantait un calvaire, afin de rappeler plus vivement aux peuples les vérités qu'il leur avait annoncées ; et depuis, ces calvaires ont été en grande vénération. La dévotion à la Mère de douleur s'est tellement établie dans les Calabres qu'aujourd'hui encore beaucoup de personnes en récitent chaque jour l'office.

Tels furent les prodiges de zèle et de charité qu'opéra le saint prédicateur pendant le cours de son long ministère. Il apprenait aux pécheurs les moyens de faire une conversion solide et durable, et aux justes à persévérer dans le bien. Par ses discours simples et familiers, il faisait comprendre à tous les fidèles les devoirs qu'ils avaient à remplir. Mais ce n'était pas seulement par ses sermons, que le Père Ange annonçait aux peuples les vérités du salut ; son exemple seul était une prédication aussi éloquente que ses paroles. Tous voyaient bien que c'était le zèle de leur salut qui portait le saint homme à souffrir de très-grandes incommodités, à marcher dans des chemins fangeux ou couverts de neige, à travers des torrents et des rivières débordées, et, après tant de fatigues, à se livrer au travail de la chaire et du confessionnal avec une ardeur qui lui permettait à peine de prendre un peu de repos. Tous savaient que pour prix de tant de peines, il n'acceptait pas la moindre chose, pas même le plus léger présent, et qu'il ne demandait d'autre récompense que de voir les chrétiens quitter le péché et se réconcilier avec Dieu. Une conduite si désintéressée le faisait partout regarder comme un saint.

Il l'était effectivement, non-seulement par son mépris des choses de la terre, mais par toutes les autres vertus qu'il pratiquait d'une manière parfaite. Son humilité était profonde. Il avait coutume de dire qu'il offrait à Dieu toutes ses fatigues et ses peines pour l'expiation des grands péchés qu'il avait commis, quoiqu'il ne paraisse pas qu'il se soit jamais souillé d'une seule faute mortelle. Les bas sentiments qu'il avait de lui-même le rendaient extrêmement patient à supporter les injures et les insultes qu'il

recevait dans le cours de ses missions ; il n'en témoignait ni émotion ni ressentiment. Dans une ville où il prêchait, un jeune homme l'apostropha pendant qu'il était en chaire, et le traita de la manière la plus insolente ; non content de ce premier outrage, il le suivit au confessionnal, où il lui fit un semblable affront. Le saint religieux se mit à genoux devant cet insensé, et confessa qu'il méritait ces mauvais traitements parce qu'il avait offensé Dieu. Il faut avoir bien étudié les maximes et les exemples de Jésus-Christ, pour être capable d'un acte de vertu aussi héroïque.

Sa charité pour le prochain était en quelque sorte sans bornes ; il ne vivait que pour lui faire du bien. C'était surtout lorsqu'il recevait les pécheurs au tribunal de la pénitence, qu'il montrait toute la tendresse dont son cœur était rempli pour ses frères. L'air de bonté avec lequel il les accueillait, encourageait les plus criminels à tout espérer de la miséricorde divine. Il oubliait ses besoins corporels les plus impérieux lorsqu'il s'agissait de les aider à se convertir. Ses compagnons l'engageant un jour à se ménager un peu, de crainte qu'il ne succombât à tant de fatigues : « Que dites-vous, mes frères ? » leur répondit-il ; « non, non. Oh ! qu'une âme a coûté à Jésus-Christ. Toutes ces fatigues du monde seraient bien employées pour obtenir la conversion d'une seule âme ! »

On conçoit aisément que cette admirable charité pour le prochain était produite par un ardent amour pour Dieu. Le Père Ange en était tout embrasé. « Oh ! qu'il est beau d'aimer Dieu ! » s'écriait-il souvent. « Oh ! qu'il est beau de servir Dieu ! O amour qui n'êtes point aimé ! » L'amour divin le pénétrait tellement pendant la célébration des saints mystères, que son visage en paraissait tout enflammé. L'accomplissement de la volonté de Dieu faisait tout son bonheur ; aussi les peines les plus sensibles ne pouvaient ni le troubler ni le porter au murmure. Un jour qu'en tombant il s'était causé une fracture considérable, il n'en montra aucun déplaisir ; au contraire, il dit à ses compagnons : « Réjouissons-nous, mes frères, frère Ane (il s'appelait ainsi par humilité) s'est cassé la jambe ».

Nous ne parlerons point ici des dons surnaturels dont le saint religieux fut favorisé ; mais nous ne pouvons omettre un fait qui prouve évidemment que Dieu lui révélait les choses cachées. Lorsque Belgrade fut reprise sur les Turcs par les troupes chrétiennes sous les ordres du prince Eugène, il sortit de sa cellule en criant : « Grande joie, grande joie ! La sainte foi a triomphé : en ce moment les nôtres ont pris Belgrade ».

La réputation dont jouissait le Père Ange, fit désirer au cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, qu'il prêchât dans cette capitale. Ses supérieurs le lui ayant ordonné, il se soumit à leurs volontés et vint annoncer la parole de Dieu. Son premier sermon, loin de plaire, mécontenta tous ses auditeurs ; un d'entre eux surtout se servit de ce prétexte pour tourner ce saint religieux en ridicule ; mais Dieu frappa ce railleur d'une mort subite, qui parut si bien un châtiment du ciel, que toute la population changea de sentiments à l'égard du prédicateur et le suivit avec empressement. Quelques miracles qu'il opéra, accrurent tellement la haute idée qu'on avait conçue de sa sainteté, qu'il fallut, pour qu'il allât à l'église et qu'il revînt à son couvent, l'entourer de soldats et le faire garder par des hommes robustes, afin qu'il ne fût pas étouffé par la multitude qui se pressait sans cesse autour de lui.

Dieu avait fait connaître à son serviteur, qu'il continuerait jusqu'à l'âge de soixante-dix ans l'exercice du saint ministère. Lorsqu'il fut parvenu à cette époque de sa vie, il eut une révélation du jour et de l'heure de sa

mort; il en informa son compagnon en lui recommandant de n'en rien dire. A mesure que ce moment approchait, le saint religieux croissait en ferveur et en amour de Dieu; aussi ses extases devenaient-elles plus fréquentes. Six mois avant son trépas, il retourna au couvent des Capucins, et il perdit la vue; mais, chose admirable! il la recouvrait pour réciter l'office et célébrer la messe, puis il en était privé de nouveau. Quelques jours avant qu'il passât de la terre au ciel, il se sentit brûlé d'une chaleur interne sans aucun symptôme de fièvre, ce qui fit croire aux médecins que ce n'était pas une maladie naturelle qu'il éprouvait, mais plutôt un redoublement d'amour de Dieu. Malgré son état d'abattement, il ne laissait pas d'assister au chœur de jour et de nuit. Bientôt la maladie faisant des progrès, il se rendit à l'église pour y recevoir le saint Viatique. Pendant le peu de temps qu'il vécut ensuite, il ne s'occupa que de son divin Maître. « Oh! qu'il est beau d'aimer Dieu! » s'écriait-il. Enfin, au jour qu'il avait prédit et à l'heure qu'il avait indiquée, il rendit tranquillement son esprit à son Créateur. Sa bienheureuse mort arriva le 30 octobre 1739.

A peine le serviteur de Dieu eut-il expiré, que le peuple d'Acri se porta en foule pour vénérer son saint corps. On le laissa trois jours exposé, pour satisfaire la dévotion des fidèles, et dès lors on sentit les effets salutaires de son pouvoir auprès de Dieu. Le temps qui s'écoula depuis sa mort ne diminua pas la confiance qu'on avait en son intercession, et plusieurs miracles ont prouvé combien elle était fondée. Le pape Léon XII le béatifia en 1825, et la cérémonie s'en fit avec solennité le 18 décembre de la même année.

Les continuateurs de Godescard ont tiré cette biographie de la *Vie du bienheureux Ange d'Acri*, écrite en italien et publiée à Rome en 1825.

FÊTE DES SAINTES RELIQUES, A NEVERS

Christus Dominus Sanctorum RELIQUIAS *velut salutiferos fontes præbuit, ex quibus plurima nobis beneficia manant.*

Dieu, dans sa bonté, nous a laissé, dans les reliques des Saints, des sources fécondes et salutaires où nous pouvons puiser à pleines mains des bienfaits sans nombre. *Bréviaire romain.*

Avant la Révolution de 1793, l'Eglise de Nevers célébrait, le 27 octobre, la fête de la Susception du bras de saint Cyr et celle des saintes Reliques. Cette fête se confondait dans le rit parisien avec l'octave de la Toussaint. Actuellement, on la célèbre, dans le diocèse de Nevers, le 30 octobre, en vertu d'un indult du souverain Pontife.

Voici la liste des principales reliques que possède le diocèse de Nevers :

La cathédrale de Nevers possède, dans un reliquaire, quelques reliques assez considérables, entre autres de saint Cyr; de saint Jérôme, évêque de Nevers; de saint Sulpice, évêque; de saint Matthieu, apôtre; de saint Jacques, apôtre; de sainte Eugénie et de sainte Euphémie, vierges et martyres. A ces reliques, il faut ajouter une dent de sainte Julitte, mère de saint Cyr; — une mâchoire en bois, garnie de feuilles d'argent, contient deux dents de saint Laurent, diacre et martyr; — une portion d'un tibia

de saint Aré, différents ossements de saint Prix et de ses compagnons, martyrs de l'Auxerrois.

Nous ne parlons pas des deux reliquaires, en pyramides, de la cathédrale. Quoique les reliques qu'ils renferment soient considérées comme authentiques, nous n'avons pu découvrir à quels Saints elles appartiennent. Nous ne pouvons pas oublier le corps de sainte Flavie, qui repose sous l'autel de la chapelle du Catéchisme de persévérance.

Outre ces reliques, le trésor de l'évêché possède quelques ossements de saint Cyr, de sainte Julitte, de sainte Solange, et des fragments considérables de saint Savinien et de saint Potentien, apôtres du Senonais. — Des reliques insignes de saint Trohé, de saint Arigle, des parcelles de saint Etienne, premier martyr, de sainte Philomène et d'autres Saints et Saintes, appartiennent à l'église de Saint-Etienne de Nevers. — Le grand pensionnat des Sœurs de la Charité de Nevers possède le corps de sainte Valentine. — Les religieuses carmélites ont un riche dépôt des reliques de différents Saints. — Quelques reliques sont aussi déposées dans la chapelle des Ursulines de Nevers. — Une grande croix, garnie de nombreuses reliques, appartient à la maison-mère des Sœurs de la Charité de Nevers.

Le monastère de la Visitation de Nevers est un des plus riches de France en reliques insignes; nous allons les indiquer : Le cœur de sainte Jeanne-Françoise de Chantal, ses yeux, et différentes parcelles de sa chair et de son sang, renfermés dans une châsse ; — un reliquaire contenant une parcelle du cœur de saint François de Sales et différentes parcelles de sa chair ; — les corps ou ossements de sept Martyrs, contenus dans six différentes châsses : saint Ours, saint Ursin, saint Maxime, saint Sévérin, sainte Déhodore, sainte Agnès et sainte Fauste. — Une septième châsse contenant des reliques de plusieurs Saints : saint Félix, sainte Populonie, sainte Flore, saint Saturnin, saint Pie, saint Prime, saint Romain, saint Marin, saint Megetius, saint Autiche, saint Salutorien, saint Iné, saint Valère, saint Germain, saint Agapis, martyr ; saint Sixte, martyr ; saint Juste, saint Valentin, sainte Sabine, sainte Bonne, etc. — Un petit reliquaire contenant des reliques de saint Charles Borromée, et plusieurs autres, celles de saint François Régis, saint Jean Népomucène, sainte Brigitte, saint Sébastien, sainte Françoise Romaine ; — une précieuse parcelle de la sainte épine de la Couronne de Notre-Seigneur. — On a les authentiques de toutes ces reliques.

L'église de Nolay possède : Le grand reliquaire qui a été transféré de la cathédrale de Nevers, à l'époque de la Révolution, et qui était connu sous le nom de *Christ aux Reliques ;* il renferme, sous le sceau de Mgr Dufêtre : Un os frontal de saint Jean-Baptiste, pouvant avoir cinq à six centimètres de long ; — un os du bras de saint Jacques, apôtre, cinq centimètres ; — une partie d'os du bras de saint Matthieu, apôtre, six centimètres ; — une partie d'os de la jambe de la sainte Julitte, dix centimètres ; — un os du bras de saint Cyr, cinq centimètres ; — une partie d'os de la jambe de saint Georges, martyr, vingt centimètres ; — un os du bras de saint Jérôme, évêque de Nevers, dix centimètres ; — un fragment d'étoffe renfermant des parcelles d'ossements de sainte Dorothée, vierge et martyre ; — une côte de saint Jean-Baptiste, huit centimètres ; — un os du bras de saint Laurent, martyr, quatre centimètres ; — un fragment d'os de saint Denis, évêque, trois centimètres ; — une côte de saint Apollinaire, évêque et martyr, huit centimètres ; — une rotule du bras de saint Trohé, abbé, quatre centimètres ; — un os du bras de saint Aré, évêque de Nevers, vingt-cinq centimètres ; — un os de la jambe de saint Arigle, évêque de Nevers, dix-huit

centimètres ; — un os du bras de sainte Euphémie, treize centimètres [1] ; — un os du bras de saint Théodule, martyr, vingt centimètres ; — un os de la jambe de saint Maxime, martyr, dix centimètres ; — un os de la jambe de saint Vincent, quinze centimètres ; — un morceau de toile pliée, *de sudario sancti Marcelli, papæ ;* — un morceau de galon, *de casulâ sancti* (mot illisible), *confessoris ;* — une petite fiole de sang coagulé avec l'inscription complétement illisible ; — trois autres parcelles d'ossements, sans inscription, et détachées du reliquaire.

L'église de Nolay possède en outre : Une petite boîte, recouverte d'étoffe, et portant pour inscription : *Fragmenta reliquiarum sanctæ Solangiæ, virg. mart.*, 1612 ; — deux autres reliquaires, renfermant des ossements de saint Jérôme, évêque de Nevers ; — deux reliquaires de saint Arigle ; dans l'un se trouve un ossement de la jambe, et dans l'autre une partie de côte. Le premier a treize centimètres et le second huit centimètres.

L'église de Varzy possède de précieuses reliques, renfermées dans leurs antiques châsses, pour la plupart, et munies de leurs authentiques : Des ossements considérables de saint Renobert, évêque de Bayeux ; — la moitié de l'os radius de saint Léonard ; — un petit ossement du bras de saint Paul, premier évêque de Narbonne ; — des ossements de saint Prix, évêque de Clermont ; — le chef de saint Cot, martyr de La Puisaye ; — l'os humérus de saint Prix, martyr de La Puisaye ; — trois petits ossements de saint Sébastien ; — différentes reliques de sainte Eugénie ; — une vertèbre de saint Lazare ; — une partie du crâne de saint Pélerin ; — une côte de saint Eusèbe, évêque d'Auxerre ; — un ossement de sainte Apolline ; — une vertèbre du col de saint Martin ; — une dent de saint Laurent ; — un doigt de saint André.

Donzy possède des reliques de saint Caradheuc et de saint Félicissime ; — Saint-Verain, des ossements de son saint patron et de saint Blaise, patron de la paroisse ; — Bouhy, le chef de saint Pélerin ; — Chantenay, de nombreux ossements de saint Imbert ; — Corbigny, une relique de saint Seine, et, en outre, le corps de sainte Victoire, martyre des Catacombes, déposé chez les religieuses Ursulines ; — Tannay, le chef de sainte Agathe, compagne de sainte Ursule. On trouve encore dans la même église des reliquaires renfermant différents ossements avec des inscriptions : Saint Etienne, premier martyr ; sainte Catherine ; saint Théophile, martyr ; saint Innocent, martyr ; saint Nicolas, etc. Mais ces reliques ont perdu leur authenticité.

Nous parlerons aussi, pour mémoire seulement, des restes de deux personnages, morts en odeur de sainteté ; ce sont ceux de Nicolas Appleine, dont le corps est déposé dans l'église de Prémery, et Dom Mauvielle, dont on voit le tombeau dans la chapelle de la sainte Vierge, à La Charité-sur-Loire.

Nous devons signaler ici quelques reliques qui ne font pas l'objet de cette fête, et dont toute la valeur est d'avoir appartenu à des Saints : Le lit sur lequel est morte sainte Chantal ; — le petit portrait de saint François de Sales ; — une mitre de saint François de Sales, tissée par sainte Chantal ; — un ornement avec lequel ce grand Saint a célébré la sainte messe ; — des lettres authentiques du saint évêque de Genève et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal. — Tous ces objets précieux sont la propriété du monastère de la Visitation de Nevers.

1. M. Lapetite, curé de Nolay, qui a communiqué ces détails, fait observer que toutes ces mesures ne sont qu'approximatives.

La robe de sainte Colette et deux feuillets de son bréviaire, appartiennent à la communauté des sœurs de la Charité de Nevers. Ces objets étaient demeurés entre les mains de la dernière sœur du monastère des Claristes de Decize, qui est morte depuis la Révolution ; elle les a laissés par testament aux sœurs de la Charité.

Tiré de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier.

SAINT MARCEL LE CENTURION, ET SES ENFANTS,

MARTYRS A TANGER, EN MAURITANIE (298).

On croit que saint Marcel naquit à Arzas, ville autrefois célèbre de Galice. Il suivit l'exemple de ses ancêtres et embrassa le métier de la guerre dans l'espoir d'y faire une haute fortune. Etant en garnison dans la ville dont nous venons de parler, il s'y maria à une demoiselle de qualité appelée None ; il en eut douze enfants, savoir : Claude, Luperce, Victoric, Eméthère, Célédoine, Servand, Germain, Aciscle, Fauste, Janvier, Martial et Victorie. Comme il avait donné en diverses occasions des témoignages de sa valeur, il fut enfin élevé à la charge de centurion. Il ne pensait qu'à s'avancer de plus en plus dans les degrés de la hiérarchie militaire, lorsque, par les ferventes prédications d'un saint évêque nommé Décence, qui gouvernait l'église de Léon, il fut converti avec sa femme et ses enfants à la religion chrétienne, pour la vérité de laquelle tous, excepté None, eurent la gloire de mourir de la manière que nous allons décrire.

Anastase Fortunat, à qui Agricola, préfet du prétoire et gouverneur de la Mauritanie et des Espagnes, avait donné le commandement des troupes de la province de Léon, voulant faire un sacrifice solennel aux dieux pour célébrer le jour de la naissance de l'empereur Dioclétien, fit publier dans tous les lieux de sa juridiction que l'on se rendît à la ville pour assister à cette fête. Comme elle devait être accompagnée de banquets splendides, il s'y trouva une grande foule de peuple ; on n'entendait partout que des cris sacriléges et des chants abominables en l'honneur des fausses divinités. Marcel fut sensiblement touché de ces profanations, et, ne pouvant contenir son zèle ni souffrir l'impiété de ces idolâtres, il détesta publiquement leurs sacrifices, et jeta à terre sa ceinture et ses armes ; puis, en présence des aigles de l'empire et des signes de sa religion, il déclara qu'il était chrétien et protesta qu'il ne quitterait jamais le service de Jésus-Christ pour adorer ces dieux de bois et de pierre. Il n'en fallait pas davantage aux soldats pour se jeter sur lui et le conduire à Fortunat. Celui-ci le fit mettre en prison jusqu'à ce que la cérémonie fût achevée ; et, dès qu'il fut hors d'affaires, il le fit comparaître à son tribunal. Marcel lui avoua tout ce qu'il avait fait, déclara de nouveau qu'il était chrétien et que jamais on ne l'obligerait à sacrifier aux idoles. Fortunat, jugeant par sa fermeté qu'il ne gagnerait rien sur lui, l'envoya, chargé de chaînes, à Tanger, où était alors Agricola ; ce dernier, le trouvant inébranlable dans la confession de Jésus-Christ, le condamna sur-le-champ à avoir la tête tranchée : ce qui fut exécuté le 30 octobre 298. Les chrétiens enlevèrent son corps, l'embaumèrent et l'enterrèrent religieusement dans la même ville ; l'an 1483, le 30 mars, il fut transféré par les soins d'un prêtre nommé Isla, à Léon, et déposé dans la première paroisse dédiée sous son nom, en présence du roi catholique Ferdinand, des grands de la cour et des principaux seigneurs du royaume.

Les enfants imitèrent la constance de leur père, puisqu'ils perdirent tous la vie par divers supplices pour le soutien de l'Evangile ; on remarque entre autres que Claude, Luperce et Victoric furent pendus, puis décapités à Léon par le commandement de Diogénien, successeur de Fortunat, qui ne voulut pas les exposer à d'autres tourments, de peur que les chrétiens ne fussent fortifiés par leur exemple, et afin qu'eux-mêmes n'eussent pas la gloire d'avoir beaucoup souffert pour Jésus-Christ. Leur pieuse mère racheta leurs corps à prix d'argent et les enterra dans un lieu secret, d'où ils ont été transférés dans une église bâtie en leur honneur dans la même ville. L'an 173, ils furent mis dans un lieu plus honorable, en présence du cardinal Hyacinthe, de Jean, évêque de Léon, et de Pélage, abbé du monastère de l'Ordre de Saint-Benoit qui avait été fondé sur le lieu même de leur sépulture.

On représente saint Marcel : 1° portant l'armure des centurions de la légion Trajane ; 2° jetant

à terre son baudrier pour donner sa démission du service afin de ne pas coopérer aux rites idolâtres qui accompagnaient la fête de l'empereur.

Nous avons conservé le fond du récit du Père Giry.

SAINT LUCAIN D'AQUITAINE, MARTYR A PARIS (v[e] siècle).

L'auteur des *Antiquités de Paris* dit que saint Lucain vint des parties de l'Orient, en Poitou, et qu'il fut baptisé par saint Hilaire, évêque de Poitiers ; mais cela ne peut s'accorder avec le temps de son martyre, que l'on met sous Antonin ; de plus, il paraît, par le Bréviaire de Paris imprimé en 1640 et que nous suivons ici, qu'il était originaire d'Aquitaine. Son zèle pour la gloire de Dieu lui fit quitter son pays afin de porter la lumière de la foi dans diverses provinces des Gaules. Comme il déclamait hautement contre le culte des faux dieux et qu'il excitait partout les peuples à embrasser la religion chrétienne, il fut poursuivi à Orléans et enfin arrêté à Paris, où il s'était rendu pour continuer le ministère de la prédication de l'Evangile. Le juge le fit aussitôt amener devant son tribunal et lui commanda de renoncer à la foi et de sacrifier aux dieux du pays ; mais le généreux missionnaire, bien loin de consentir à cette impiété, entra dans un saint emportement contre la superstition païenne et exhorta le tyran à y renoncer lui-même et à adorer Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes, dont il lui annonçait le grand mystère.

Ces paroles irritèrent tellement cet idolâtre que, pour récompense du salut éternel qu'il voulait lui procurer, il le fit tourmenter en sa présence d'une horrible manière, n'y épargnant aucun instrument de supplice. Lucain endurait tous ces tourments avec une constance invincible et même avec tant de tranquillité que, dans ses plus grandes douleurs, il exhortait sans cesse les spectateurs de ses tortures à reconnaître la vérité du christianisme. Enfin, le juge, voyant que plusieurs, touchés de son courage qui ne pouvait venir que du ciel, détestaient les idoles et protestaient qu'ils voulaient être chrétiens, donna contre lui une dernière sentence de mort et le condamna à avoir la tête tranchée. Elle ne fut pas plus tôt abattue que Lucain se leva sur ses pieds, la reprit entre ses mains et la porta comme en triomphe à une demi-lieue de l'endroit où il avait été exécuté ; il la mit sur une pierre qui, en mémoire d'un si grand prodige, a été depuis appelée la *Pierre de Saint-Lucain*. Là, son corps cessa de donner des marques de vie et se reposa sur la terre.

Ses précieuses dépouilles furent enlevées par les fidèles et enterrées avec grand soin, dans le temps de la persécution. Depuis (1666), elles furent mises avec beaucoup d'honneur dans une châsse couverte de lames d'argent, et placées sur le maître-autel de la cathédrale de Paris. On descendait cette châsse et on la portait en procession, dans les nécessités publiques, avec celles de saint Marcel et de sainte Geneviève. Aujourd'hui, Notre-Dame de Paris ne possède plus ce trésor.

Nous avons conservé, en l'actualisant, le récit du Père Giry.

XXXIe JOUR D'OCTOBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile de la fête de tous les Saints. — A Rome, la fête de saint Némèse, diacre, et de sainte Lucille, vierge, sa fille, qui, demeurant fermes dans la foi de Jésus-Christ, sans pouvoir être ébranlés, furent décapités par ordre de l'empereur Valérien, le 25 août. Leurs corps, que le pape saint Etienne avait fait enterrer, et à qui saint Xyste avait donné en ce jour une sépulture plus honorable sur la voie Appienne, furent depuis transférés par Grégoire V dans la diaconie de Sainte-Marie-la-Neuve, avec les saints Symphrone, Olympe, Tribun, Exupérie, sa femme, et Théodule, leur fils, qui, s'étant tous convertis par les soins de Symphrone, et ayant reçu le baptême des mains de saint Etienne, obtinrent la couronne du martyre. Sous le pontificat de Grégoire XIII ces saintes reliques ayant été trouvées en ce lieu, furent, le 8 décembre, placées plus honorablement sous l'autel de la même église. 256. — Le même jour, les saints Amplias, Urbain et Narcisse, dont parle saint Paul dans son Epître aux Romains, et qui furent massacrés par les Juifs et les Gentils, en haine de l'Evangile de Jésus-Christ [1]. — Dans le Vermandois, en France, saint QUENTIN, citoyen romain, du rang des sénateurs, qui souffrit le martyre sous l'empereur Maximien. Cinquante ans après, sur la révélation d'un ange, son corps fut trouvé sans corruption. 303. — A Constantinople, saint Stachys, qui fut ordonné premier évêque de cette ville par saint André, apôtre [2]. Ier s. — A Milan, saint Antonin, évêque et confesseur. 677. — A Ratisbonne, saint WOLFGANG, évêque. 994.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Alger, fête de la translation, de Pavie en Afrique, du bras de saint Augustin [3]. 1842. — Aux diocèses d'Arras, Bayeux, Beauvais, Cambrai, Châlons, Chartres, Lyon, Poitiers, Soissons et Tours, saint Quentin, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 303. — Aux diocèses de Carcassonne et de Nice, saint Sirice Ier, pape et confesseur, dont nous esquisserons la notice au 26 novembre, jour où il est cité au martyrologe romain. 398. — Aux diocèses

1. On met ces trois saints martyrs au nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Amplias était évêque d'Odyssa ou Odyssopolis, en Mésie (partie de la Bosnie, de la Servie et de la Bulgarie actuelles). Il fut consacré par saint André, qui avait évangélisé ces contrées. — Saint Urbain fut institué évêque de Macédoine par le même apôtre saint André. Il fut martyrisé à Thessalonique (2 avril) avec les saints disciples des apôtres Théodole, Agatophe, Mastèse, Publius, Valère et trois autres, Julien, Procule, Caïus, Agapite, Denys, Cyriaque, Zonise. — Saint Narcisse fut évêque d'Athènes, puis de Patras. Les chrétiens d'Orient, dans leurs Menées, témoignent qu'ils possèdent dans l'église de Constantinople les reliques de nos trois généreux martyrs. — Cf. *Histoire des soixante-douze disciples*, par M. l'abbé Maistre.

2. Selon Nicéphore Callixte, saint André, après avoir évangélisé la Scythie, le pays des anthropophages, la Cappadoce, la Galatie et la Bithynie, après avoir parcouru le Pont-Euxin méridional et septentrional, vint enfin à Byzance. Là, il prêcha quelque temps, et voyant que le gouverneur du lieu, nommé Zeuzippe, cherchait à le faire mourir, il se retira dans un lieu voisin, nommé Argyropolis, où il demeura deux ans, fonda une église, ordonna Stachys, l'un des soixante-douze disciples, pour évêque de cette nouvelle chrétienté, et se retira à Sinope.

D'après une autre version, Stachys aurait été ordonné évêque de Byzance par saint Pierre lui-même. Il semble qu'on peut concilier entre elles ces deux traditions. Saint André avait ordonné saint Stachys évêque de toute la province où se trouvait Byzance, en fixant son siége dans une ville voisine, nommée Argyropolis. Dès lors le disciple Stachys se trouvait effectivement évêque de Byzance en même temps que de tout le pays. Mais saint Pierre étant venu, à la même époque, dans ces contrées du Pont et de la Bithynie, institua Stachys particulièrement évêque de Byzance. — Cf. *Histoire des soixante-douze disciples*, par M. l'abbé Maistre.

3. Nous en avons parlé dans la vie du Saint, au 28 août, tome X, page 279.

de Cologne, Mayence et Strasbourg, saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 994. — Au diocèse de Paris, fête de la Vigile de tous les Saints. — Aux diocèses de Périgueux et de Tarbes, fête de tous les saints évêques, prêtres et autres ministres de ces Eglises. — A Nevers, saint Parrize ou Patrice, abbé, cité au martyrologe romain du 24 août, jour où nous avons donné quelques détails sur sa vie. Vers 700. — A Autun, saint Pigmène, successeur de saint Simplice sur le siége épiscopal de cette ville. Dieu seul connaît sa vie. Ses reliques vinrent s'ajouter à celles qui déjà rendaient célèbre le cimetière de Saint-Pierre-l'Etrier. Vers 420. — A Cologne, sainte NOITBURGE ou NORTBURGE, vierge. VIII[e] s. — En Quercy *(Cadurcensis pagus,* ancien pays de France compris aujourd'hui dans les départements du Lot et de Tarn-et-Garonne), le vénérable Christofle de Cahors, de l'Ordre de Saint-François, célèbre par ses mortifications et par son dévouement pour les lépreux. 1272. — Le dimanche qui précède immédiatement la Toussaint, au diocèse de Montpellier, saint Flour, premier évêque de l'ancien siége de Lodève (Hérault), dont nous parlerons au 3 novembre. I[er] siècle. — A Limoges, le vénérable Père Pierre Poillevé, religieux dominicain, célèbre par son grand amour de la pauvreté, son esprit d'humilité et de mortification, et son talent pour la conduite des âmes. 1679. — Au diocèse d'Autun, cinq prêtres confesseurs de la foi : Pierre d'Aurelle, prêtre et chanoine du chapitre noble de Saint-Pierre de Mâcon; Antoine Detire, prêtre et chanoine du second Ordre de l'église collégiale de Vézelay; le Père Desgranges, de l'Ordre des Minimes de Mâcon; MM. Guichard et Moreau, chapelains de la cathédrale de Mâcon. Envoyés à Rochefort (Charente-Inférieure), en 1793, et embarqués sur le navire le *Washington* pour être déportés au-delà des mers, ils moururent des souffrances que l'on endurait sur ce navire et furent inhumés dans l'île Madame. 1794.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, les saintes vierges Eustolie, matrone romaine, et Sopatre, fille de l'empereur Maurice, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — La Vigile de tous les Saints. — A Rieti, dans l'Ombrie, la naissance au ciel du bienheureux THOMAS DE FLORENCE, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs. Etant parti en Palestine avec saint Jean de Capistran, et bientôt en Ethiopie avec le frère Albert de Sarthiano et d'autres frères de son Ordre, il souffrit beaucoup de mauvais traitements de la part des infidèles, et enfin, de retour en Italie, il se reposa en paix, comblé de vertus et entouré de la gloire de ses miracles. Le souverain pontife Clément XIV a approuvé le culte qu'on lui rendait de temps immémorial. 1447. — Le second dimanche d'octobre, la fête de la Maternité de la très-pure et toujours vierge Marie. — Le troisième dimanche d'octobre, la fête de la Pureté de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — Au Vermandois, saint Quentin, citoyen romain, du rang des sénateurs, qui souffrit le martyre sous l'empereur Maximien. Cinquante ans après, sur la révélation d'un ange, son corps fut trouvé sans corruption. 303.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Rome, saint Sirice I[er], pape et confesseur, déjà cité au martyrologe de France de ce jour, et dont nous donnerons la vie au 26 novembre. 398. — En Ethiopie, les saints Azirien et Epimaque, martyrs. — Encore en Ethiopie, saint Abaïde, confesseur; et les saints Félicissime, Mime et six autres, martyrs. — En Macédoine, saint Victorin et ses compagnons, martyrs. — Dans le Northumberland, un des comtés de l'Angleterre, sainte Bée *(Bega),* vierge VII[e] s. — A Vérone, en Vénétie, saint Lucil ou Lucide *(Lucillus),* évêque et confesseur, cité au martyrologe romain du 26 avril. — A Ségovie, en Espagne (Vieille-Castille), le bienheureux ALPHONSE RODRIGUEZ, frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus. 1617.

SAINT QUENTIN [1] DE ROME, APOTRE D'AMIENS,

MARTYR EN VERMANDOIS

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

> L'espérance d'être couronnés adoucit les souffrances de ceux qui combattent sur la terre.
> *Saint Laurent Justinien.*

Saint Quentin naquit à Rome d'un père idolâtre qui était investi de la dignité sénatoriale et dont le nom, Zénon, semblerait indiquer une origine hellénique. Quelques hagiographes supposent, mais sans preuves, que Quentin, après sa conversion, aurait été baptisé par le pape Marcellin et député par lui dans les Gaules. Les plus anciens Actes de saint Quentin ne lui donnent qu'un seul compagnon, Lucien, ou plutôt Lucius, qui, arrivé à Amiens, continua sa route vers Beauvais où il devait convertir un grand nombre d'âmes et recevoir la couronne du martyre. Ceux qui, comme nous, placent, au Ier siècle, l'épiscopat de saint Lucien de Beauvais, sont obligés par cela même de reconnaître en lui un personnage distinct. Quelques légendes rangent saint Quentin et saint Lucien parmi les missionnaires que le pape saint Clément envoya dans les Gaules. En ce qui concerne le Saint du Vermandois, c'est une grossière erreur, puisque ses Actes placent son martyre sous le règne de Dioclétien et de Maximien.

D'après divers documents anciens, tels que les *Actes de saint Fuscien ;* l'*Authentique de Saint-Quentin*, et le *Sermon sur la tumulation de saint Quentin*, qu'il n'est point facile de faire concorder ensemble, saint Quentin aurait eu pour compagnons les saints Lucien, Crépin, Crépinien, Rufin, Valère, Marcel, Eugène, Victoric, Fuscien, Rieul et Piat. On raconte que les douze missionnaires se seraient partagé, par la voie du sort, les pays qu'ils devaient évangéliser.

Saint Quentin fut l'apôtre d'Amiens, et non pas du Vermandois, province qu'il n'a illustrée que par son martyre. Il préluda à la gloire de son martyre par le triomphe de sa parole et de ses miracles. Partout il publiait le nom de Jésus-Christ et les prodiges de sa puissance. Pour donner de l'autorité à son enseignement, il rendait la vue aux aveugles, la vigueur aux paralytiques, la parole aux muets, l'agilité aux infirmes. A ces guérisons miraculeuses, opérées par un simple signe de croix, il ajoutait l'exemple du jeûne et de la prière, et il adressait au Seigneur, à toutes les heures du jour, ses ferventes supplications.

Le bruit de tant de succès évangéliques arriva bientôt jusqu'aux oreilles de Rictiovare, représentant, dans les Gaules, de Maximien Hercule, que Dioclétien avait associé à l'empire en 286. Digne satellite de son maître, il avait immolé tant de chrétiens à Trèves, sa résidence habituelle, que les flots de la Moselle s'étaient rougis du sang de ses victimes. C'est à Bâle que Rictiovare exerçait ses fureurs, quand il apprit les triomphes apostoliques

1. *Alias :* Quintin; *Quintinus, Quinctinus.*

de Quentin. Il accourut aussitôt à *Samarobriva*, ville fortifiée qui prit plus tard le nom d'Amiens, fit arrêter le courageux apôtre et l'envoya tout enchaîné dans une des maisons de la ville dont la tradition désigne encore aujourd'hui l'emplacement. Le Bienheureux, en s'y rendant sous la garde des soldats, chantait des psaumes et s'écriait : « O mon Dieu, ne me délaissez pas, mais arrachez-moi des mains de l'homme pécheur, et de l'impie, qui méprise votre loi. Car c'est pour vous que je souffre, Seigneur, et c'est en vous que, dès mon jeune âge, j'ai mis tout mon espoir ».

Le lendemain, Rictiovare, siégeant sur son tribunal dans la salle du Conseil ou Consistoire, se fit amener le bienheureux Quentin. Lorsque celui-ci fut en sa présence : « Quel est ton nom? » lui dit-il. Saint Quentin répondit : « Je porte le nom de chrétien, parce que, en effet, je le suis, croyant de cœur en Jésus-Christ et le confessant de bouche. Toutefois, mon nom propre est Quentin ». — « Et quelle est ta famille, ta condition? » ajouta Rictiovare. — « Je suis citoyen romain », répondit le bienheureux Quentin, « et fils du sénateur Zénon ». — « Comment se fait-il donc », reprit Rictiovare, « que, étant d'une si haute noblesse et fils d'un père si distingué, tu te sois livré à une religion si superstitieuse, et que tu adores un malheureux que des hommes ont crucifié? » — Le bienheureux Quentin répondit : « C'est que la souveraine noblesse est d'adorer le Créateur du ciel et de la terre, et d'obéir de tout cœur à ses divins commandements ». — « O Quentin », s'écria Rictiovare, « laisse là cette folie qui t'aveugle, et viens sacrifier aux dieux ». — « Non, jamais », reprit Quentin, « je ne sacrifierai à vos dieux, qui en vérité ne sont que des démons. Cette folie, dont vous me dites aveuglé, ce n'est pas une folie, mais, au contraire, et je ne crains pas de le proclamer hautement, c'est une souveraine sagesse. Car, quoi de plus sage que de reconnaître le Dieu unique et seul véritable, et de rejeter avec dédain des simulacres muets, faux et mensongers? Oui, et ceux-là assurément sont des insensés qui leur sacrifient pour vous obéir ». — Alors Rictiovare dit : « Si tu n'approches à l'instant et ne sacrifies à nos dieux, j'en jure par ces mêmes dieux et par les déesses, je te ferai torturer de toutes manières jusqu'à ce que tu en meures ». — Et l'intrépide soldat de Jésus-Christ, Quentin, répondit : « Non, non, seigneur président, sachez-le bien, ce que vous m'ordonnez je ne le ferai jamais, et vos menaces, je ne les crains nullement. Faites au plus tôt ce qu'il vous plaira. Tout ce que Dieu vous permettra de m'infliger, je suis prêt à le subir. Oui, par la permission de mon Dieu, vous pouvez soumettre ce corps à diverses tortures et à la mort même, mais mon âme demeure au pouvoir de Dieu seul, de qui je l'ai reçue ».

Alors Rictiovare, outré de fureur, commande à quatre soldats d'étendre saint Quentin sur le chevalet et de le déchirer à coups de fouets. Durant tout ce supplice qui fut long et cruel, saint Quentin, les yeux levés au ciel, ne cessait de prier, en disant : « Seigneur, mon Dieu, je vous rends grâces de ce qu'il m'est donné de souffrir pour le saint nom de votre Fils, Jésus-Christ mon Sauveur. En ce moment donc, ô mon Dieu, donnez-moi la force et le courage dont j'ai besoin. Tendez-moi une main secourable, afin que je puisse demeurer supérieur à tous les traits de mes ennemis et triompher de leur cruel préfet Rictiovare; et cela pour l'honneur et la gloire de votre nom, lequel est à jamais béni dans les siècles des siècles ».

A peine avait-il achevé cette prière, toujours sous les coups de la flagellation, que du ciel une voix se fit entendre, qui disait : « Courage et constance, Quentin! je suis moi-même avec toi ». A cette voix miraculeuse,

les bourreaux qui le frappaient tombent renversés par terre sans pouvoir se relever ; en même temps, se sentant à leur tour cruellement tourmentés, ils conjurent à grands cris Rictiovare de vouloir les secourir : « Seigneur Rictiovare », disent-ils, « ayez pitié de nous. Nous sommes en proie à de cruelles souffrances ; des feux secrets nous dévorent ; impossible de nous tenir debout ; à peine pouvons-nous parler ».

Tandis que la divine justice leur arrachait ces aveux, ces gémissements, ces cris, notre saint athlète Quentin ne sentait pas même les étreintes du chevalet ni les déchirements des fouets, soutenu qu'il était intérieurement par la grâce du Saint-Esprit. Témoin de cette double merveille, le cruel Rictiovare n'en devint que plus furieux et plus acharné ; et en présence de ceux qui l'entouraient : « J'en jure », dit-il, « par les dieux et par les déesses ; puisque ce Quentin est un magicien et que ses maléfices ont ici le dessus, qu'on le jette à l'instant loin de ma présence, et qu'on l'enferme dans le plus noir cachot, où il ne puisse absolument ni voir le jour ni recevoir la visite d'aucun chrétien ». Et tandis qu'on le traînait vers les réduits les plus obscurs de la prison, Quentin chantait avec une douce mélodie cette parole du Psalmiste : *Eripe me, Domine, ab homine malo ; a viro iniquo eripe me ;* « Arrachez-moi, Seigneur, au pouvoir du méchant ; délivrez-moi de l'homme injuste ».

Condamné à cette obscurité de la prison et privé de toute consolation de la part des chrétiens, Quentin n'en mérita que davantage le regard et les consolations de Dieu. En effet, la nuit suivante, tandis qu'il se livrait au sommeil, un ange du Seigneur lui apparut dans une vision, et lui dit : « Quentin, serviteur de Dieu, levez-vous, et allez sans crainte au milieu de la ville ; consolez et fortifiez ses habitants dans la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'ils croient en lui et qu'ils se purifient par le saint baptême : car voici bientôt pour eux le jour de la délivance ; les ennemis du nom chrétien seront prochainement confondus, ainsi que leur préfet, l'impie Rictiovare ». A ces paroles de l'ange, le bienheureux Quentin s'éveille et se lève ; puis, sous sa conduite, traversant tous les corps de garde de sa prison, il va droit au lieu que l'ange du Seigneur lui avait désigné [1]. De toutes parts le peuple accourt et l'environne. Alors élevant la voix : « Mes frères », leur dit-il, « écoutez-moi. Faites pénitence. Sortez des voies mauvaises où vous êtes, et recevez le baptême au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, en qui se trouve l'ablution et la rémission des péchés. Croyez au Père non engendré, et à son Fils unique, et au Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils, et par qui nos âmes reçoivent la vie et la sanctification. Or, je désire que vous sachiez que Dieu le Père, au temps fixé par lui d'avance, envoya son Fils pour nous racheter de l'esclavage, et nous recevoir au nombre de ses enfants adoptifs. Conçu du Saint-Esprit, né de la vierge Marie, et baptisé par saint Jean dans le Jourdain, il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, et la vie même aux morts. Par sa seule parole, il guérit grand nombre de lépreux, ainsi qu'une femme affligée d'un flux de sang. A sa voix, les boiteux couraient, les paralytiques marchaient, et l'eau se changeait en vin. Après avoir opéré toutes ces merveilles, et beaucoup d'autres que le langage de l'homme ne suffirait pas à raconter, à la fin, il voulut pour notre salut être cloué au gibet infâme de la croix, être mis dans un sépulcre, et ressusciter le troisième jour. Puis, après s'être manifesté à ses disciples pendant quarante

1. C'était probablement la grande place qui s'étendait devant le château-fort et qui correspond à peu près à la place actuelle de l'hôtel de ville.

jours, il monta au ciel, promettant d'être toujours avec ceux qui espéreraient en lui. Aussi n'abandonne-t-il jamais ceux qui ont mis en lui leur espoir ; par sa toute-puissance, il les délivre, quand il lui plaît, de toutes leurs tribulations. Que s'il permet pour quelque temps qu'ils soient éprouvés par les adversités du siècle présent, ce n'est pas afin de les perdre, mais afin de les purifier davantage comme l'or par le feu ». Par suite de ces exhortations qu'il put prolonger assez longtemps, six cents personnes environ se convertirent à la foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cependant les gardes de la prison s'étant réveillés, et ne voyant plus le bienheureux Quentin, quoique les portes fussent toutes fermées, coururent aussitôt à sa recherche. Ils le trouvèrent au milieu de la foule du peuple, debout et prêchant. A ce spectacle, vivement émus de frayeur et d'admiration tout ensemble, eux-mêmes se convertirent à la foi de Jésus-Christ, tellement qu'ils ne craignirent pas de proclamer publiquement la grandeur du Dieu des chrétiens, et de venir annoncer au préfet lui-même ce qui venait de se passer au sujet du bienheureux Quentin. Puis se moquant et de ses dieux et de leurs adorateurs : « Oui, en vérité », disaient-ils, « il est grand le Dieu des chrétiens. C'est en lui qu'il faut croire. Vos dieux ne sont que mensonges et vains simulacres ; ils ne peuvent ni sentir, ni voir, ni entendre. Non, ils ne sont que faiblesse et impuissance, ainsi que ceux qui, pour vous plaire, consentent à les adorer. Pour nous, maintenant, il nous suffit de posséder le seul vrai Dieu créateur du ciel et de la terre, que son serviteur Quentin nous a fait connaître ». A ces mots, le préfet Rictiovare, transporté de colère : « Ainsi donc », s'écrie-t-il, « comme je le vois, vous voilà vous-mêmes devenus des magiciens ? » Ils lui répondirent avec une sainte fermeté : « Non, nous ne sommes nullement des magiciens, mais des adorateurs de l'unique et vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme ». — « C'est une folie », reprit Rictiovare, « c'est une crédulité sans raison, et ce que vous affirmez n'est rien. Allez ! allez ! retirez-vous au plus tôt de ma présence ». Et aussitôt ils se retirèrent.

A peine étaient-ils sortis, que Rictiovare, courroucé à l'excès et dans une sorte d'anxiété furieuse, se mit à chercher en tout sens de nouvelles tortures contre le bienheureux martyr. « Car », disait-il, « ce Quentin, ce magicien, ce sorcier, si je ne le mets à mort, et si je n'efface jusqu'à son nom même, est un homme capable de séduire tout ce peuple, et d'anéantir entièrement le culte de nos dieux ». Toutefois, de peur que l'on n'attribuât sa mort plutôt à un sentiment de cruauté que de justice, il ordonne qu'on lui amène le bienheureux Quentin, et pour lors, prenant un langage doux et flatteur : « Noble et généreux Quentin », lui dit-il, « je l'avoue, je ne puis m'empêcher de rougir de honte et de ressentir une extrême confusion, en te voyant, du sommet de l'opulence et du comble des richesses, dont tu es si digne d'ailleurs par la noblesse de ton origine et de ta condition, descendre si bas et te réduire à une si étrange pauvreté, jusqu'à prendre tous les dehors du dernier des nécessiteux et des mendiants, et cela par attachement à une secte des plus méprisables. Ecoute donc mes salutaires conseils, et rends-toi, je te prie, à mes pressantes exhortations. Je ne te demande qu'une seule chose : sacrifie à nos dieux, et aussitôt j'enverrai en toute hâte une députation à nos très-augustes empereurs, afin qu'ils te fassent restituer tous les biens que tu avais abdiqués, et que, de plus, ils daignent te conférer les dignités les plus éminentes. Ainsi, tu seras revêtu de pourpre et de fin lin : et tu porteras le collier d'or, avec la ceinture d'or ». Par ces paroles si flatteuses et beaucoup d'autres semblables, Ric-

tiovare espérait renverser sa résolution de combattre jusqu'à la mort. Mais le saint et bienheureux martyr Quentin, armé d'une invincible constance et de la grâce divine, demeurait inébranlable dans sa résolution, et, n'écoutant alors que l'énergie de son zèle, il répondit : « O vous qui n'êtes qu'un loup dévorant et semblable à un chien plein de rage, oh ! que vous comprenez mal les sentiments de mon cœur, si vous croyez pouvoir en triompher à force de présents et de promesses, ou par la perspective d'un misérable monceau d'or et d'argent. Car vos richesses avec vous-même iront un jour à la perdition. Non, pour moi, je ne puis changer ma foi ; appuyée sur Jésus-Christ Notre-Seigneur, elle est à jamais inébranlable. Et apprenez, ô infortuné, que celui-là n'est point pauvre, que Jésus-Christ lui-même enrichit : car ses richesses sont éternelles; et celui qui en aura mérité la possession, jamais ne manquera de rien, et jamais non plus il ne s'en verra dépouillé. Voilà les richesses que j'ambitionne ; voilà les trésors que je veux acquérir, et pour lesquels je suis prêt non-seulement à endurer les plus cruels supplices, mais la mort elle-même, si vous l'ordonnez. Car la gloire et la puissance, et toutes vos richesses ne sont que passagères et fugitives ; elles s'évanouissent comme la fumée ; jamais elles n'ont connu de durée permanente ; tandis que les biens que Jésus réserve à ses amis, ces biens sont éternels, et tels, que jamais l'œil de l'homme n'a vu, ni son oreille entendu, ni son cœur compris ou imaginé rien qui leur soit comparable ».

Alors, Rictiovare ne pouvant plus douter que le saint martyr de Dieu ne fût inébranlable dans sa constance, lui dit : « Donc, Quentin, voilà le parti que tu as choisi ; tu aimes mieux mourir que de vivre ». — « Oui », répondit le bienheureux Quentin, « plutôt mourir pour Jésus-Christ, que de vivre, hélas ! pour ce triste monde. Car cette mort et ces tortures que vous me faites subir, me préparent à la gloire, mais ne m'ôtent pas la vie. Et ce que je dois payer à Dieu tôt ou tard comme une dette, je désire le lui payer d'avance comme une offrande volontaire ; car si, persévérant dans ma foi, je suis mis à mort par vous, je ne cesserai de vivre en Jésus-Christ ; je l'espère avec confiance ». Alors Rictiovare, furieux, hors de lui-même, et prenant à témoin les dieux et les déesses : « Quentin », s'écria-t-il, « de nouveau je te le jure ; non, je n'aurai nulle pitié de toi ; et sans plus tarder, je vais ordonner ton châtiment ». Le bienheureux Quentin ne lui répondit que par ces paroles du saint roi David : « C'est le Seigneur qui est ma défense. Mais vous, vous n'êtes qu'un homme, et quoi que vous puissiez me faire, je ne craindrai pas ». Rictiovare alors, dont la fureur ne faisait que s'enflammer de plus en plus, ordonna que saint Quentin fût étendu violemment sur le chevalet par des poulies, jusqu'à ce que tous ses membres fussent disloqués et hors de leurs jointures ; que, de plus, il fût battu avec des chaînettes de fer, et qu'on lui versât sur le dos de l'huile bouillante, avec de la poix et de la graisse fondue, et au plus haut degré d'ébullition.

Mais ces cruels supplices ne suffisant pas encore pour assouvir la rage féroce et la soif insatiable de Rictiovare, il ordonne qu'on applique à Quentin des torches ardentes, afin que, dévoré par les flammes, il consentît à s'avouer vaincu. Mais le saint martyr, qui n'avait cédé ni aux caresses ni aux menaces, demeura invincible au milieu de toutes les angoisses de ce feu matériel ; le feu de l'Esprit divin qui le brûlait au dedans, lui faisait mépriser toutes les souffrances extérieures du corps, et il osa dire à Rictiovare : « O vous, digne vous-même du gibet, fils de Satan et de sa ruse

infernale, juge sans cœur et sans humanité, sachez donc que tous ces tourments que vous me faites endurer, au lieu de cuisantes douleurs, ne m'apportent qu'un agréable et salutaire rafraîchissement, comme cette douce rosée, qui, tombant du ciel, vient par ses bienfaisantes gouttelettes ranimer la verdure de nos prairies ».

Alors Rictiovare, au comble de la fureur, et de nouveau enchérissant sur ses premières cruautés : « Ce n'est point encore assez », dit-il ; « apportez de la chaux, du vinaigre et de la moutarde, et qu'on lui verse le tout dans la bouche, afin que réduit ainsi à se taire, il ne puisse plus abuser ce peuple par la séduction de ses paroles ». Et le bienheureux Quentin, en présence de ce nouveau supplice, se contenta de dire avec le Roi-Prophète : « Que vos paroles sont douces à mon palais, Seigneur ; oui, et plus agréables que le miel le plus exquis ! » A ces mots, le préfet Rictiovare, ajoutant le serment à la menace : « J'en jure par les dieux très-puissants », dit-il, « Jupiter et Mercure, le Soleil, la Lune et Esculape [1]. Je te ferai conduire à Rome, chargé de chaînes, pour y être présenté aux empereurs. Là, sous leurs yeux, soumis aux plus cruelles tortures, tu recevras le digne châtiment que tu mérites pour avoir déserté Rome et être venu te cacher dans ces contrées ». — « Je ne crains pas d'aller à Rome », répondit saint Quentin ; « je ne doute pas que là, comme ici, je trouverai mon Dieu, lequel saura bien triompher de toutes les machinations insensées que vous et vos empereurs mettez en œuvre contre les chrétiens. Quant à moi, cependant, j'en ai la confiance et la certitude, c'est ici, dans cette province, que je terminerai ma laborieuse carrière ».

Rictiovare ne laissa pas de commander que l'on chargeât de lourdes chaînes le cou et tous les membres du saint martyr, avec injonction expresse aux soldats qui devaient le conduire, de le garder avec le plus grand soin; que du reste, ils prissent les devants, jusqu'à ce que lui-même les eût rejoints. Et tous s'étant retirés, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, saint Quentin se mit à prier, en disant : « Seigneur, faites-moi connaître vos voies ; enseignez-moi vos sentiers » ; et encore : « Conduisez-moi, Seigneur, dans votre voie, et je marcherai dans votre vérité. Donnez la joie à mon cœur, ô mon Dieu, afin que je ne craigne que votre saint nom, lequel est béni à jamais dans les siècles des siècles ! »

Parvenus dans une ville, ayant titre de municipe, et connue anciennement sous le nom de *Augusta Veromanduorum*, aujourd'hui Saint-Quentin, les soldats qui escortaient le bienheureux Quentin, reçurent l'ordre d'y attendre le préfet Rictiovare ; ce qu'il faut attribuer, non à une pensée capricieuse du tyran, mais bien à la sagesse providentielle de Jésus-Christ lui-même, qui, après tant de souffrances si amères, après tant de travaux et d'épreuves si rudes, voulait enfin, dans un dernier combat, donner à son vaillant athlète la couronne de la victoire, et consacrer ce lieu même par le sang et par le nom du saint Martyr.

1. *Per potentissimos Deos, Jovem et Mercurium, Solem et Lunam et Asclepium,* lit-on dans le texte publié par Surius. Dans les Actes traduits par M. Ch. Gomart, on trouve *Asclepium et Hippocratem ;* dans ceux extraits du manuscrit de Saint-Maur, *Esculapium et Hippocratem ;* dans ceux qui ont été rédigés ou transcrits par Raimbert, *Asclepium et Hyppocratem.* M. le docteur Rigollot s'est étonné à bon droit, dans son second *Mémoire sur Samarobriva*, de voir ranger au nombre des dieux le célèbre vieillard de Cos. On sait que le nom grec du dieu Esculape est Ἀσκληπιός, et qu'Hippocrate est parfois désigné sous le même vocable, parce qu'il appartenait à la famille des *Asclépiades*. C'est de là que sera provenue cette confusion. Un copiste ignorant aura traduit par Hippocrate le nom d'*Asclepium*, qui désigne évidemment ici le dieu de la médecine; un second, pour se tirer d'embarras, aura inséré à la fois les deux noms d'Esculape et d'Hippocrate. Cette circonstance suffirait pour démontrer que les Actes publiés par Surius, les seuls où Hippocrate ne soit pas mentionné, sont les plus anciens qui nous restent.

Rictiovare y arriva le jour suivant, et se fit amener le bienheureux Quentin. Lorsque celui-ci fut en sa présence, il s'efforça de nouveau de le prendre par de flatteuses promesses. « Quentin, mon frère », lui dit-il, « parce que je vois en toi un homme de grande espérance, je veux user de patience à ton égard. Ecoute-moi donc, je te prie; sacrifie à nos grands dieux seulement, Jupiter et Apollon; et si tu ne veux pas retourner à Rome, eh bien! dans cette province même, je t'enrichirai des plus éminentes dignités. J'enverrai une députation à nos augustes empereurs, leur persuadant de te constituer premier intendant, et juge suprême dans cette cité ». « Déjà plus d'une fois », reprit saint Quentin, « j'ai répondu à de semblables promesses de votre part; et ma réponse aujourd'hui est encore la même. Jamais je ne sacrifierai à vos dieux, qui, évidemment, ne sont que de vaines idoles d'airain, de bois ou de pierre. Par suite d'un aveuglement déplorable, vous les croyez des dieux; et pourtant ce ne sont que de vains simulacres, muets et insensibles, privés de toute intelligence, et ne pouvant ni se défendre eux-mêmes, ni secourir personne; et ceux-là, dit le Prophète, ne leur ressemblent que trop, qui les fabriquent, ou qui mettent en eux leur confiance ».

Rictiovare, voyant que le bienheureux Quentin ne faisait que s'affermir de plus en plus dans sa résolution, et brûlant lui-même de le soumettre à de plus atroces tortures, fait venir un forgeron ou maréchal-ferrant, et lui commande de fabriquer deux longues broches de fer, que l'on nomme en français *taringes* [1], destinées à transpercer le bienheureux Quentin depuis le cou jusqu'aux cuisses; et d'autres clous encore, qui devaient de la même manière être enfoncés entre la chair et les ongles. Le forgeron exécuta fidèlement cet ordre barbare. A la vue du bienheureux Quentin ainsi percé de broches, Rictiovare ne craignit pas de lui insulter et de dire : « Eh bien! maintenant, que les autres chrétiens viennent voir comment j'ai châtié celui-ci; et que son supplice leur serve d'exemple ». Enfin, le cruel préfet, ayant pris conseil d'un certain Sévère Honoré, ordonna que Quentin subirait la peine capitale. Conduit par les bourreaux au lieu de son sacrifice, le bienheureux martyr leur demanda comme une grâce de pouvoir prier d'abord quelques instants. L'ayant obtenu, il se prosterna en prière, et dit: « O Seigneur Jésus, Dieu de Dieu, lumière de lumière, qui êtes et qui étiez avant la création du monde, vous que je confesse de bouche et que je crois de tout cœur, vous que je souhaite si ardemment de voir, vous pour l'amour duquel j'ai livré mon corps à tous les supplices, et à qui en ce moment j'immole ma propre vie, ah! je vous en supplie, dans votre sainte miséricorde, recevez mon esprit et mon âme, que je vous offre de toute l'ardeur de mes désirs. Non, ne m'abandonnez pas, ô Roi très-débonnaire, Roi très-clément, qui vivez et régnez avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, durant tous les siècles des siècles ». Cette prière terminée, il présenta le cou aux exécuteurs, en disant : « Faites maintenant ce qui vous a été ordonné ». Les bourreaux alors tirent l'épée et tranchent la tête du saint martyr.

Tandis que son corps était empourpré des flots de son propre sang, son âme bienheureuse, dégagée des entraves de la chair, parut tout à coup, semblable à une colombe, blanche comme la neige, s'échapper de son cou, et, par un libre essor, s'élever jusque dans le ciel; et l'on entendit une voix

1. Vieux mot qui peut se traduire en style moderne par *tringles* ou par *tarières*. — Il est aussi un petit oiseau, nommé *tarin*, dont la tête noire, suivie d'un bec long et très-aigu, rappelle et représente assez bien les *taringes* dont il est parlé ici.

d'en haut, qui disait : « Quentin, mon serviteur, viens et reçois la couronne que je t'ai préparée. Voici les chœurs des Anges, qui viennent te faire cortége et te conduire triomphant dans la céleste Jérusalem ». C'est ainsi que le bienheureux Quentin fait son entrée dans le ciel et que, pour prix des tourments endurés ici-bas avec tant de patience, il se voit couronné d'un diadème inestimable, et placé sur un trône, au rang des saints martyrs.

Le préfet des Gaules, Rictiovare, fit garder le corps du martyr par ses satellites et attendit la nuit pour qu'on pût le faire disparaître en secret et le soustraire à la vénération des fidèles. Il ordonna alors qu'on le jetât dans la Somme [1], attaché à une masse de plomb, et qu'on le couvrît de vase. C'est là qu'il devait rester pendant l'espace de cinquante-cinq ans. La passion de saint Quentin eut lieu le 31 octobre de l'an 303, à l'emplacement actuel de l'ancienne collégiale de Saint-Quentin.

Saint Quentin est représenté, soit en habit militaire, soit en costume de diacre, les clavicules percées de deux grands clous, ou bien, assis sur une chaise de tortures, les bras et les pieds dans des entraves, tourmenté par deux bourreaux. — On voyait jadis, à la clôture du chœur de la collégiale de Saint-Quentin, quinze bas-reliefs du XIV[e] siècle figurant l'histoire du saint Patron et de ses reliques. — Il y avait à la chapelle de Saint-Quentin, à Amiens, outre des peintures murales qui racontaient son supplice, deux statues du même Saint; l'une d'elles était assise dans une espèce de chaise de martyre, accompagnée de deux bourreaux qui lui font souffrir de rudes tourments.

Notre Saint figurait dans un cartouche de la partie des clôtures du chœur de Notre-Dame d'Amiens, qui fut détruite en 1761 pour faire place aux grilles actuelles. Dans cette même cathédrale (chapelle dédiée à saint Quentin), on voyait un bas-relief en bois représentant le martyre du Saint. Cette œuvre se trouve aujourd'hui à l'église de Sailly-l'Eau-Reste. — On a trouvé récemment dans les fondations de l'ancienne église de Mergnies (Nord), un bas-relief du XVI[e] siècle, représentant le martyre de saint Quentin. Cette sculpture est aujourd'hui encastrée dans les murs du jardin presbytéral. Le Saint, vêtu d'une simple draperie étendue sur les cuisses et les jambes, est assis sur une chaise de supplice. Deux bourreaux sont vêtus de costumes qui indiquent le style flamand du XVI[e] siècle. L'un d'eux maintient une broche de fer enfoncée dans l'épaule du Saint et lève un maillet dont il va le frapper. — On voit des statues du Saint à Saint-Maurice d'Amiens, à Fay (Chaulnes), à Halloy-lès-Pernois (XVI[e] siècle), à Salouel, aux voûtes des églises de Liercourt et de Poix, etc.

L'*Almanach de Picardie* de 1777 fait l'éloge d'un tableau de Claude Hallé, au Saint-Sépulcre d'Abbeville, représentant le martyre de saint Quentin. Cet apôtre figure avec saint Benoît dans une toile de Fr. Bianchi, dit *il Frari*, conservée au musée du Louvre. Mentionnons aussi un tableau moderne de l'église de Saint-Quentin-en-Tourmont.

Des verrières de l'hôtel de ville de Saint-Quentin, de la cathédrale de Beauvais et de l'église du Mont-Saint-Quentin nous offrent l'image du saint martyr. A Beauvais, il porte des vêtements de diacre : une aube parée, un amict bordé également d'une bande d'étoffe d'or, une tunique ou dalma-

1. Il ne faut pas ici prendre trop à la lettre l'expression de *Fleuve de la Somme*, puisque les dépouilles du saint missionnaire furent enfouies dans un marais de la petite île de la Somme que traversait le chemin d'*Augusta* à Laon et où s'éleva plus tard le monastère de Saint-Quentin-en-l'Isle. On s'explique ainsi comment on a pu couvrir ce dépôt furtif de terre et de limon. Cette conjecture est d'ailleurs fortifiée par la tradition des deux puits qu'on montrait dans cette île, comme étant les endroits où Eusébie découvrit la tête et le corps du Martyr.

tique à raies transversales, alternativement bleues, rouges et blanches, fendue sur les côtés, garnie sur les bords d'une frange d'or dont les extrémités descendent au-dessous de la tunique; il tient de la main droite un livre fermé. — Une image populaire du siècle dernier représente saint Quentin assis entre deux bourreaux qui lui enfoncent des clous dans les épaules, tandis qu'un ange lui apporte la couronne du triomphe. Sur une autre estampe populaire, d'un style moins primitif, le martyr tient un livre d'une main une palme de l'autre; deux grands clous sont enfoncés dans ses épaules.

Le sceau du chapitre de Saint-Quentin, en 1213, représente saint Quentin debout, tenant d'une main la palme du martyre et, de l'autre, une église. Celui de 1278 figure saint Quentin assis entre deux bourreaux qui lui tendent de longs clous; celui de l'abbaye de Saint-Quentin-en l'Isle, en 1427, montrait le martyr assis, tenant une palme dans la main droite et, de l'autre, l'épée, instrument de son martyre. Le contre-sceau de Saint-Quentin, au XVIe siècle, représente le buste du Patron vêtu en diacre, avec des clous dans les épaules.

L'écusson de la ville de Saint-Quentin porte : *d'azur à un chef de saint Quentin d'argent, accompagné de trois fleurs de lis d'or, deux en chef, une en pointe.* — L'image du saint Patron figure aussi dans les armoiries de diverses anciennes corporations de cette ville, telles que la compagnie des Canonniers, la communauté des Chapelains et celle des maîtres Chirurgiens. — Deux monnaies, l'une du XIIe siècle, l'autre du XVe, figurées dans la *Revue numismatique*, t. II, pl. V, nous montrent l'apôtre de l'Amiénois avec les attributs de son martyre.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Le culte de saint Quentin se généralisa aussitôt après l'élévation de son corps par saint Eloi, en 641. La distribution qu'il fit alors de plusieurs reliques, engagea à dédier diverses églises à l'apôtre de l'Amiénois. Landon, archevêque de Reims, mort en 649, érigea dans sa ville métropolitaine une église à saint Quentin. En 662, saint Trond, fondateur de l'abbaye de ce nom dans le diocèse de Liége, dédia à saint Quentin et à saint Remi le sanctuaire qu'il venait d'édifier. Au IXe siècle, ce culte avait pénétré en Italie, puisque nous voyons, en 880, un monastère de ce nom à Montferrat, ville de Lombardie.

Avant le IXe siècle, l'usage s'était introduit à Saint-Quentin de faire gras le 31 octobre, fête du patron, bien que ce fût la vigile de la Toussaint, et quand bien même ce jour tombait un vendredi ou un samedi. Cette coutume fut confirmée par l'autorité ecclésiastique et n'a pas été abolie depuis. Quelques paroisses dédiées au même Saint ont suivi le même exemple. Le pape Clément IV, en 1268, accorda la même faveur aux habitants du Périgord, à la condition toutefois que la fête de saint Quentin ne tombât point un mercredi, un vendredi ou un samedi. Cet antique privilége ne trouve plus d'application depuis que la ville de Saint-Quentin célèbre sa fête patronale le dimanche qui suit le 31 octobre.

Les évêques de Noyon, de Beauvais, de Soissons, de Laon et de Cambrai, ainsi que les principaux seigneurs de Picardie, allaient assister, à Saint-Quentin, à la fête du patron. Quand un pèlerin ou un croisé du Vermandois partait pour la Terre sainte, il avait soin d'examiner soigneusement sa conscience; s'il se reconnaissait détenteur du bien d'autrui, il s'empressait de le restituer, et allant ensuite se prosterner sur le tombeau de saint Quentin, il offrait, comme don expiatoire, un cierge, un pain, une mesure de vin et douze oboles, en mémoire des douze Apôtres qui vinrent évangéliser la Gaule-Belgique. Charlemagne, Charles le Chauve, Louis IX, Philippe le Bel et un grand nombre de puissants personnages, d'évêques, allèrent vénérer les reliques de saint Quentin. Louis XIII s'y rendit en 1635, et obtint un petit os de son chef. Ce pèlerinage était très-fréquenté à cette époque. La *grande neuvaine* que faisaient les pèlerins consistait à assister pendant neuf jours, un cierge à la main, à tous les offices de la collégiale et à jeûner pendant ce temps-là. La *petite neuvaine* se bornait à aller prier devant la châsse une fois par jour, pendant le même espace de temps. Une coutume singulière, qui n'existe plus depuis longtemps, était celle des *contre-poids*, suivant laquelle les pèlerins enflés se faisaient peser chaque jour, durant leur neu-

vaine, afin de reconnaître de combien leur enflure était diminuée ; et souvent, en actions de grâces pour les bienfaits qu'ils avaient reçus par le moyen de ce saint Martyr, ils offraient à son église des poids de cire, de blé et d'autres choses, égaux à la pesanteur de leur corps, ce qui, pour ce sujet, s'appelait *contre-poids, contra pondera*. Un autre usage, qui disparut également au XIIe siècle, était celui des *lotiones*, mesures d'eau où l'on trempait une relique de saint Quentin et dont les malades se servaient comme breuvage, ou plus ordinairement comme lotion. Plus tard, on se contenta de faire bénir l'eau qu'on tirait du puits de saint Quentin. La coutume était de suspendre des membres en cire pour indiquer les guérisons obtenues par l'intercession du Saint. Il était plus spécialement invoqué pour l'hydropisie, sans doute parce que le corps du Martyr resta cinquante-cinq ans sous les eaux sans subir aucune tuméfaction.

La fête de l'Invention, qu'opéra saint Eloi, célébrée le 3 janvier, s'appelle vulgairement l'*allumerie*, parce que, pendant les Matines, on allume à l'entrée du chœur un nombre considérable de cierges. C'est pour rappeler la lueur mystérieuse qui remplit l'église et même toute la cité, au moment où saint Eloi découvrit les restes du saint Martyr. Un buste de saint Quentin, entouré de cierges, était placé près de l'endroit où avait eu lieu l'Invention, et le clergé allait y chanter un *Te Deum* d'actions de grâces. Aujourd'hui encore, la même cérémonie se célèbre chaque année, quoique l'autel de saint Quentin ait disparu lors du vandalisme révolutionnaire.

Dans le bréviaire de la collégiale de Saint-Quentin, imprimé en 1642, on trouve les cinq fêtes suivantes : 3 janvier, Invention de saint Quentin par saint Eloi, en 641 ; 12 janvier, Tumulation de saint Quentin, de saint Victoric, de saint Cassien, en 902 ; 2 mai, Elévation de saint Quentin, en 1228 ; 23 juin, Invention de saint Quentin par sainte Eusèbie, en 358 ; 25 octobre, Translation de saint Quentin par l'abbé Hugues, en 835 ; 31 octobre, Passion de saint Quentin, en 303. Plusieurs de ces fêtes avaient déjà disparu à cette époque. Vers le milieu du XVIIe siècle, la fête de l'élévation de saint Quentin prit un nouvel éclat, grâce à l'ingénieuse piété d'un chanoine de Saint-Quentin, Thomas Rosey. En 1845, Grégoire XVI a accordé une indulgence plénière applicable aux défunts pour le 31 octobre, et le 2 mai aux fidèles de la ville de Saint-Quentin.

A Amiens, le culte de saint Quentin s'est beaucoup effacé depuis la destruction de la chapelle qui lui était dédiée. Il est plus honoré dans la partie de ce diocèse, qui avoisine le Vermandois et qui faisait partie jadis, de l'évêché de Noyon. A Ham, il y a cinquante ans, tous les petits enfants apprenaient à lire dans la *Vie de saint Quentin*. En beaucoup d'endroits, tant en France qu'en Belgique, saint Quentin est honoré d'une manière spéciale. Bornons-nous à citer, dans le diocèse de Soissons : Vermand, Marteville, Holnon, Brasle et Saint-Quentin-lès-Louvry, qui sont encore aujourd'hui des lieux de pèlerinage. Il y avait des confréries du saint Martyr à Saint-Quentin, à Mons, à Amiens, etc.

La fête de saint Quentin, qui figure dans tous les bréviaires amiénois, avait été transférée au 15 novembre par Mgr de la Motte ; elle a repris sa véritable place depuis l'introduction de la liturgie romaine. On la célèbre aussi dans les diocèses d'Arras, de Bayeux, de Beauvais, de Cambrai, de Châlons, de Chartres, de Tournai, de Tours, etc. Son nom est inscrit dans le martyrologe romain, dans les Litanies de Soissons (VIIIe siècle), et dans presque tous les martyrologes, à partir du VIIe siècle.

Saint Quentin est le patron, non-seulement de la ville qui porte son nom, mais aussi des Vermandois. En laissant de côté les prieurés et les chapelles, pour ne tenir compte que des paroisses, nous voyons qu'il y avait sous son vocable vingt et une églises dans le diocèse de Noyon ; douze dans celui d'Amiens ; neuf dans celui de Laon ; sept dans celui de Reims ; trois dans ceux de Cambrai, de Rouen et de Soissons, etc. Actuellement, nous trouvons vingt-cinq églises dédiées à saint Quentin dans la Belgique, dont sept dans le diocèse de Tournai ; trente-quatre dans le diocèse de Soissons ; quatre dans les diocèses de Beauvais et de Troyes ; vingt-quatre dans celui d'Amiens.

Parmi les sanctuaires détruits du diocèse d'Amiens, qui se trouvaient sous le vocable de saint Quentin, nous citerons l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, l'hôpital Saint-Quentin d'Abbeville, les deux paroisses de Saint-Quentin-Capelle et de Saint-Quentin-en-l'eau, à Péronne, une église de Villers-Faucon, l'église détruite de Buscourt, la chapelle du cimetière de Fricourt et les chapellenies fondées à Doullens, à Nesle et dans la cathédrale d'Amiens. On compte en France une cinquantaine de localités du nom de Saint-Quentin, dont trois dans le diocèse d'Amiens : Saint-Quentin-la-Motte ou Croix-au-Bailly, Saint-Quentin-en-Tourmont et Mont-Saint-Quentin.

Ce fut vers la fin du IXe siècle que l'*Augusta Veromanduorum*, en relevant ses ruines accumulées par les Normands, quitta son antique nom romain pour prendre celui de son patron. Une monnaie frappée à *Augusta* en 823, sous le règne de Charles le Chauve, porte au revers l'inscription de SCI QUINTINI MO. On a donné le nom de Saint-Quentin à un groupe de petites îles de la Polynésie, découvert en 1772 dans l'archipel des Iles-Basses.

Un certain nombre de villages qui portent le nom de Saint-Quentin ou dont l'église est dédiée à ce Martyr, attribuent cette appellation au passage de saint Quentin sur leur territoire. Cette croyance s'est perpétuée au hameau de Saint-Quentin, près de Songé-sur-Braye (Loir-et-Cher). A Salouel, où se trouve une fontaine de Saint-Quentin, on montre dans le cimetière l'endroit où aurait prêché le Martyr du Vermandois. Le Saint, en allant d'Amiens à Augusta, fit une halte à Marte-

ville et fut déposé dans la prison du château où il fit jaillir une fontaine que des travaux hydrauliques ont fait récemment disparaître. C'est dans cette localité que furent forgés les broches et les clous qui devaient servir au supplice du Saint; et c'est une croyance du pays que, depuis ce temps-là, aucun maréchal-ferrant ne peut s'y établir sans être aussitôt atteint d'une hydropisie mortelle. On a érigé récemment, entre Holnon et Marteville, une chapelle qui indique une station du saint Martyr. A Vermand, une petite chapelle, restaurée dernièrement, marque l'endroit où le Saint s'arrêta quelques instants sur la voie romaine. La fontaine de la prison d'Amiens était jadis l'objet d'un culte populaire. Beaucoup d'autres sources, désignées sous le nom du saint Martyr, étaient ou sont encore aujourd'hui un rendez-vous de pèlerinage, surtout pour les hydropiques : à Guyencourt (canton de Roisel), à Salouel, à Quiquery, à Brasle (canton de Château-Thierry), à Holnon, à Saint-Quentin, etc.

Vers l'an 358 eut lieu l'invention miraculeuse du corps de saint Quentin par sainte Eusébie, dame romaine. A la suite d'une vision dans laquelle lui apparut un ange du Seigneur, elle se rendit dans les Gaules, à la ville nommée Auguste de Vermandois, située sur les rives de la Somme, à l'effet de rechercher le corps de saint Quentin. Arrivée à l'endroit désigné par l'ange, elle se mit en prière, et quand elle eut fini, le lieu où reposait le saint corps fut ébranlé, la surface des eaux s'agita et l'on vit flotter à des endroits différents le corps et la tête du martyr, lesquels se rapprochant bientôt furent portés sur la rive et respectueusement recueillis par la suite d'Eusébie. Par une faveur céleste, le vénérable corps n'était ni enflé, ni livide : blanc comme la neige, il exhalait un parfum suave. La pieuse matrone, après avoir enveloppé ces précieux restes dans des linges fins, voulut aller les inhumer à cinq milles de là, dans le château de Vermand ; mais, quand on fut arrivé sur une colline voisine, près de la ville municipe d'*Augusta*, le corps devint si lourd qu'il fut impossible de l'emporter plus loin. Comprenant alors la volonté du ciel, Eusébie fit ensevelir les reliques dans cet endroit et ordonna d'y construire une cellule que devaient successivement remplacer les divers monuments qui ont précédé l'église actuelle de Saint-Quentin. Eusébie retourna ensuite à Rome, emportant avec elle les broches de fer qu'elle avait fait retirer du corps du Martyr.

Saint Eloi, presque aussitôt après son ordination, désirant retrouver les reliques de saint Quentin, fit faire des recherches sur la colline où Eusébie avait inhumé son corps. Après bien des travaux jusqu'alors infructueux, et un jeûne général de trois jours, on finit par le découvrir : une suave odeur s'échappa du cercueil brisé, en même temps qu'une lumière éclatante. Saint Eloi, après avoir pressé sur ses lèvres ces reliques tant désirées, en détacha quelques-unes pour les distribuer à diverses églises de son diocèse; il recueillit à part les cheveux, les clous du supplice et les dents, dont l'une laissa échapper de sa racine quelques gouttes de sang. Ayant enveloppé le reste du corps dans une précieuse étoffe de soie, il le déposa avec un pieux respect derrière l'autel, en attendant qu'il pût l'abriter dans une châsse revêtue d'or, d'argent et de pierreries, qu'il se proposait de confectionner lui-même. L'affluence des fidèles qui allèrent vénérer ces saintes dépouilles fut si considérable que saint Eloi fit bientôt agrandir ce sanctuaire, avec les deniers qu'il recueillit de la générosité des fidèles et de la libéralité de Clovis II. Cette seconde invention eut lieu le 3 janvier 641.

L'église, commencée par Fulrade, fut consacrée, le 25 octobre 835, par Dreux, évêque de Metz, qui transféra le corps du saint patron dans un sarcophage supporté par de petits piliers et construit dans la nouvelle crypte. On commença dès lors à célébrer ce souvenir par la fête de la *Translation de saint Quentin.*

La juste terreur qu'inspiraient les déprédations des Normands déterminèrent les chanoines à transporter à Laon les corps de saint Quentin et de saint Cassien, qu'ils avaient déjà cachés en 859 et replacés dans leur crypte en 870. Cette nouvelle translation eut lieu le 1er janvier 881. Les reliques furent ramenées le 2 février de l'année suivante ; mais, en 883, les Normands revinrent dans le Vermandois, et le corps du Saint fut de nouveau transporté à Laon. Le 4 octobre 1069, l'évêque de Beauvais fit la dédicace d'une abbaye qu'il venait d'ériger sous son vocable dans sa ville épiscopale. En 1228, le saint corps fut levé de la crypte, qu'on appelait vulgairement *chapelle de soubs-terre*, et mis dans une châsse magnifique, revêtue d'or, d'argent et de pierreries, qui resta exposée à la vénération des fidèles dans l'ancienne église jusqu'au 2 septembre 1257, époque à laquelle eut lieu la consécration de la nouvelle église. On y transféra solennellement la châsse de saint Quentin, avec celles des saints Victoric et Cassien. En 1394, on promena en diverses provinces les reliques de saint Quentin pour recueillir les aumônes nécessaires à la confection d'une nouvelle châsse. En 1559, le commandant espagnol de la ville de Saint-Quentin fit transporter le chef du saint patron dans la citadelle de Cambrai. Ce n'est que dix ans plus tard que le chapitre put enfin recouvrer ce précieux trésor. Ce souvenir fut perpétué par la fête de la *Reddition du chef de saint Quentin*, qu'on célébrait le 14 septembre.

Les autres reliques du Martyr avaient été sauvées, pendant le sac de la ville, en 1557, par Michel Canedon, qui les avait transportées dans son château de Buloyer, près de l'abbaye de Port-Royal, dans l'arrondissement actuel de Rambouillet. Ses héritiers rendirent les reliques en 1620 et obtinrent de garder une partie de la mâchoire qui, plus tard, fut donnée à l'abbaye de Port-Royal. Sur la demande du doyen de Roye, le chapitre de Saint-Quentin donna à l'église

Saint-Florent, le 7 novembre 1657, un doigt du saint Martyr qu'on fit enchâsser dans un bras d'argent. En 1668, le mayeur de Saint-Quentin fit don d'une châsse d'argent destinée à renfermer l'une des mains de saint Quentin.

En 1793, une partie des reliques conservées à la collégiale fut brûlée en place publique. On a pu sauver une portion du chef de saint Quentin et un grand nombre de ses ossements, en les inhumant dans le caveau qui servait de sépulture aux chanoines de Saint-Quentin. Ces reliques ont été reconnues le 10 juin 1807 par Mgr de Beaulieu, évêque de Soissons. D'anciens inventaires et des historiens locaux mentionnent l'existence de reliques du Saint à Saint-Jacques d'Amiens ; à Sainte-Catherine, à Saint-Quentin et aux Chartreux d'Abbeville ; au prieuré de Donchery-en-Rethelois ; à Sainte-Croix d'Arras ; à l'église de Jouy-en-Artois ; à Saint-Quentin de Besançon ; aux abbayes de Saint-Riquier, de Sainte-Austreberte de Montreuil, de Sainte-Benoîte d'Origny ; de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Bertin, de Notre-Dame de Soissons, de Longpont, d'Ourscamp, etc. On conserve aujourd'hui des reliques plus ou moins importantes de saint Quentin aux Ursulines d'Amiens, à Fay (canton de Chaulnes), à Saint-Martin de Laon, à Mailly, à Montreuil-sur-Mer, au Mont-Saint-Quentin, à Saint-Pierre de Roye, à Sailly-l'Eau-Reste, à Saint-Quentin de Tournai, à Péruwelz (Hainaut), etc.

L'église de Saint-Quentin est riche en reliques, et nous croyons qu'on n'en lira pas le détail sans intérêt. Nous l'empruntons au procès-verbal qui en a été dressé au sortir de la Révolution.

Le chef de saint Quentin, non pas entier, mais composé des os suivants, reliés par une enveloppe de soie en forme de tête entière :

Le pariétal droit réuni à la moitié du pariétal gauche ; la partie supérieure du temporal droit ; une partie très-mutilée de la mâchoire supérieure droite ; une partie gauche de ladite mâchoire et une autre parcelle de la mâchoire inférieure avec la dernière dent molaire.

Quatre fragments des os du bassin, dont le plus grand appartient au côté gauche et se trouve fort mutilé, les trois autres portions sont très-petites et également mutilées.

Deux vertèbres entières, des fragments de vertèbres et des omoplates, une partie de la rotule et du calcaneum, une grande partie du sternum.

Une côte du côté gauche parfaitement entière et un fragment assez considérable d'une autre côte du même côté et un fragment également considérable d'une côte du côté droit, deux fausses côtes entières, une du côté droit et l'autre du côté gauche.

Une portion considérable du fémur gauche privé de ses deux extrémités.

Le tibia gauche également privé de ses deux extrémités.

La main droite entière et momifiée.

L'église de Saint-Quentin possède en outre : une partie de la tête de saint Boniface, apôtre de l'Allemagne ; — la mâchoire inférieure de saint Prix ; — une partie du crâne de saint Victoric et une partie de ses ossements ; — deux morceaux du crâne de saint Cassien et presque tous les ossements de son corps placés dans de beaux reliquaires au-dessus de l'autel de la sainte Vierge ; — diverses petites parcelles des ossements de sainte Cécile, vierge et martyre ; de saint Barthélemy, apôtre ; de saint André, apôtre ; de saint Jacques le Mineur ; de saint Philippe, apôtre ; de saint Blaise, évêque et martyr ; de saint Laurent, diacre et martyr ; de saint François de Paule ; de saint François d'Assise.

La prison de saint Quentin, à Amiens, fut longtemps désignée sous le nom de *Voûte de Saint-Quentin*. C'est une vaste crypte dont les arceaux en ogive sont très-massifs et très-rapprochés. Cette construction du XIVe siècle n'a rien laissé subsister de la prison gallo-romaine : c'est au-dessus de cette crypte que se trouvait la fontaine, bouchée depuis une quarantaine d'années, où les pèlerins venaient boire à la source que saint Quentin, d'après la tradition, aurait fait jaillir du sol de sa prison. En 1309, le Corps-de-Ville acheta deux petites maisons bâties sur ce caveau. Sept ans après, on y érigea une chapelle qui devint le siége de la confrérie de Saint-Quentin. Reconstruit en 1712, cet oratoire a été détruit à la Révolution. On prétend que c'est dans un carrefour situé en face de cette chapelle que notre saint Martyr fut tourmenté par ses bourreaux Avant l'érection de cet oratoire, et dès le IXe siècle, il y avait à cet emplacement un petit hôpita de Saint-Quentin où étaient reçus les pèlerins qui venaient souvent de fort loin solliciter l'intercession du Saint. On voit encore aujourd'hui, au n° 2 de la rue Saint-Martin, des ogives du XIVe siècle, qui démontrent que cet hôpital a été reconstruit ou du moins restauré à cette époque, en même temps que la chapelle.

Le corps de saint Quentin ayant été trouvé par sainte Eusébie dans un marais du petit îlot de la Somme que traversait la voie romaine conduisant de Laon à Reims, la piété des fidèles érigea là un petit oratoire, et l'on creusa deux puits aux endroits où avaient surgi de l'eau le corps et la tête du saint Martyr. Au VIIe siècle, une abbaye bénédictine fut érigée dans cette île et, après bien des vicissitudes, fut démolie pendant la Révolution. Dès le commencement du XVIIe siècle, il n'existait plus qu'un seul des deux puits dont nous venons de parler ; en 1671, on en trouva des ruines en faisant des travaux de terrassements. Il existait sur cet emplacement une chapelle qui portait le même nom.

Nous avons vu plus haut que, quand Eusébie eut enseveli le corps de saint Quentin sur une colline voisine d'*Augusta*, elle y fit ériger une chapelle. Cet oratoire fut reconstruit sur un plus

vaste plan, d'abord vers l'an 497 et ensuite vers l'an 814. Telle fut l'origine de l'église collégiale où le supérieur des chanoines réguliers portait le titre d'abbé. On reconstruisit l'édifice en 1114 ; le chœur ne fut terminé qu'en 1257, la nef en 1456, le portail en 1477. C'est pour les archéologues un des plus curieux monuments de la France, en ce sens qu'il offre à leurs études un spécimen du style architectural de presque toutes les époques. On trouve aujourd'hui, sous le chœur de l'église de Saint-Quentin, une chapelle souterraine dans laquelle on voit trois niches ; celle du milieu renferme le tombeau du Saint : il a été fait avec une énorme colonne cannelée, de marbre blanc. On croit avec quelque vraisemblance qu'il est celui dans lequel sainte Eusébie a enseveli saint Quentin, au milieu du IVe siècle.

A Saint-Quentin, comme à Amiens, il y avait un hôpital spécial pour les pèlerins hydropiques qui venaient invoquer le saint Martyr. Cet asile, qu'on désignait vulgairement sous le nom d'*Hôpital des Enflés*, fut construit en 1161, près du palais des comtes de Vermandois, et cessa d'exister avant le XVe siècle.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet, et de la *Vie de saint Quentin*, par M. l'abbé Gobaille, curé-archiprêtre de Saint-Quentin. — Voir, pour quelques rectifications, le supplément de ce volume.

SAINT WOLFGANG DE WELTEMBOURG,

ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

994. — Pape : Jean XVI. — Empereur d'Allemagne : Othon III.

> Renoncez-vous vous-même, si vous désirez suivre celui qui s'est anéanti à cause de vous.
>
> *Saint Bernard.*

Saint Wolfgang, selon Radérus dans sa *Bavière sainte*, était issu de l'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la Souabe. Son père, dont l'histoire ne dit point le nom, était comte de Psullingen, et sa mère, nommée Gertude de Véringan, était d'une qualité proportionnée à celle de son mari. Il naquit au château de Weltembourg, dans le pays des Grisons, à la suite d'une vision qu'eut cette pieuse dame qu'elle devait enfanter une étoile d'une splendeur admirable. Dès l'âge de sept ans, il donna tant de marques de la beauté de son esprit et de ses inclinations vers la vertu, qu'il fut aisé de juger dès lors qu'il serait, avec le temps, la lumière et l'exemple des fidèles.

Lorsqu'il eut appris les éléments des sciences sous la conduite d'un ecclésiastique, ses parents l'envoyèrent au monastère d'Augie (Reichenau), pour y achever ses études. C'était le plus considérable de toute l'Allemagne et comme une pépinière d'où on tirait de grands personnages pour les élever à l'épiscopat. De là il alla à Wurtzbourg à la persuasion de Henri, frère de Poppon, évêque de la même ville, afin d'y apprendre les saintes lettres sous la discipline d'un savant homme, nommé Etienne, que ce prélat avait fait venir d'Italie pour les enseigner dans son diocèse. Il fit en peu de temps de si grands progrès dans cette science, que souvent ses explications étaient préférées à celles de son maître ; celui-ci en eut tant de jalousie qu'il devint son calomniateur et le persécuteur de sa piété. Wolfgang, voyant que l'envie était encore plus violente parmi ceux qui font profession de sagesse que parmi les personnes du commun, résolut d'abandonner le monde et d'entrer dans un cloître pour y mener une vie plus tranquille.

Mais Henri, avec lequel il avait contracté une étroite amitié et qui avait été élu évêque de Trèves, rompit ce dessein et l'obligea de le suivre, afin de l'aider au gouvernement de son Eglise. Le Saint y consentit, à condition néanmoins qu'il ne lui donnerait point de bénéfice ni d'autre charge que celle d'instruire gratuitement la jeunesse.

Il s'acquitta dignement de cet emploi, enseignant une bonne doctrine à ses écoliers, formant leurs mœurs à la dévotion, leur inspirant l'horreur du vice et l'amour de la vertu et même assistant de ses aumônes ceux qu'il voyait dans la nécessité ; il s'acquit l'estime et l'affection de tout le monde. Henri, jugeant par ces heureux commencements des fruits que ferait cet admirable maître s'il était élevé aux dignités ecclésiastiques, le pressa si fort, qu'il l'obligea enfin, malgré toutes ses répugnances, d'accepter un doyenné pour y rétablir la discipline dont les clercs qui le desservaient s'étaient entièrement relâchés. Il fit tant par ses exhortations, ses bons exemples et ses soins infatigables que, s'étant rendu la terreur des opiniâtres, l'amour des bons et l'admiration de tous, il les réduisit à mener une vie canonique, à demeurer en communauté et à pratiquer tous les exercices des religieux. Cependant, comme il se sentait toujours attiré à la vie monastique, après la mort de l'évêque de Trèves, il se démit de cette dignité pour entrer dans un monastère. Saint Bruno, archevêque de Cologne, tâcha encore de l'en détourner, afin de l'employer dans son diocèse. Ses parents firent aussi ce qu'ils purent pour le retenir auprès d'eux; mais sa persévérance l'emporta sur toutes ces sollicitations. Aussi, renonçant aux honneurs et aux grands biens de sa famille dont il était l'unique héritier, il se retira à l'abbaye de Saint-Meinrad, dans la Suisse, où il reçut l'habit religieux des mains de Grégoire qui en était abbé. C'était un Anglais d'une naissance illustre, qui avait abandonné son pays, ses parents et la femme à laquelle il était promis en mariage, pour se consacrer au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'Ordre de Saint-Benoît, où il s'était rendu célèbre par l'exemple de ses vertus. Wolfgang profita tellement sous la conduite d'un si saint homme que, par l'observance de sa Règle, il devint bientôt lui-même un modèle de religion ; les religieux des monastères voisins venaient le consulter et recevoir de lui des instructions pour la vie spirituelle. Saint Udalric, évêque d'Augsbourg, qui visitait souvent par dévotion celui de Saint-Meinrad, ayant été informé du mérite et de la piété de ce nouveau profès, conçut pour lui une singulière affection et lui conféra le sacerdoce, nonobstant toutes les oppositions que son humilité lui fit apporter pour n'être pas honoré de ce divin caractère. Cette dignité lui fut un pressant motif de travailler non-seulement à sa propre perfection avec plus de ferveur que jamais, mais aussi au salut des âmes. En effet, ne croyant pas remplir suffisamment les devoirs de son ministère en offrant tous les jours l'hostie immaculée à la sainte messe, si lui-même ne s'immolait comme une victime pour le bien des peuples par les fonctions apostoliques, il demanda à son abbé la permission d'aller annoncer l'Evangile dans les pays d'où il savait que l'idolâtrie n'était pas encore entièrement exterminée. Il partit donc avec les compagnons qu'il put obtenir pour être ses coopérateurs dans cette grande entreprise et parcourut toute la Bohême et les deux Pannonies, où il convertit cinq mille Hongrois à la religion chrétienne. Pèlerin, évêque dans la Bavière, chez lequel il demeura quelque temps, admirant ces progrès et reconnaissant en lui les merveilleux talents dont la grâce l'avait favorisé, fit tant auprès de l'empereur Othon II qu'il fut proposé et ensuite unanimement élu évêque de Ratisbonne.

Il fit beaucoup de résistance à son élection ; mais son abbé, sans la permission duquel il n'y voulut jamais acquiescer, l'ayant approuvé, il crut être obligé d'y consentir. Après son sacre, dont Frédéric, archevêque de Salzbourg, fit la cérémonie, il entreprit la réforme de son clergé et des religieuses chanoinesses de son diocèse, qui, sur l'appui de leurs privilèges, avaient presque banni de chez elles l'esprit de leur vocation, et il fit tant par ses ferventes exhortations, ses travaux infatigables et même par des miracles, qu'il vint heureusement à bout de ces deux ouvrages ; il retrancha encore plusieurs abus qui se commettaient chez les prêtres de la campagne. Il aima mieux céder généreusement une partie de son revenu pour ériger un évêché dans la Bohême, qui dépendait alors de celui de Ratisbonne et dont les peuples étaient nouvellement convertis à la foi, que de souffrir qu'on leur mît des impôts pour la subsistance du nouvel évêque. Il fonda un monastère de religieuses qui servit d'exemple à celles qui voulurent se réformer. Il rétablit dans son ancienne splendeur le monastère de Saint-Emmeran. C'est une abbaye que les évêques de Ratisbonne, ses prédécesseurs, avaient obtenue des empereurs et dont ils avaient uni les plus beaux revenus à leur évêché, sans se mettre en peine de l'observance régulière ni de la subsistance des religieux. Ils ne voulaient pas même qu'il y eut d'abbé, de peur qu'il ne fît voir leur usurpation et qu'il ne rentrât dans les biens qu'ils s'étaient appropriés. Notre saint prélat ne put souffrir cette injustice ; il fit venir Romuald de l'abbaye de Saint-Maxime de Trèves, qui avait été chapelain de l'archevêque Henri dont nous avons parlé, et que le zèle pour la discipline monastique faisait distinguer dans son Ordre. Il l'institua abbé du monastère de Saint-Emmeran et lui rendit toutes les terres qui appartenaient à cette abbaye.

Les soins qu'il prenait des personnes consacrées à Dieu et au culte de ses autels ne lui dérobaient pas un seul des moments qu'il devait donner à l'instruction de son peuple. Il parcourait sans cesse tous les lieux de son diocèse, afin de distribuer à tous le pain de la doctrine évangélique. Il prêchait d'une manière si touchante que ses paroles pénétraient jusqu'au fond des consciences. Ses discours étaient populaires et proportionnés à la capacité des esprits les plus médiocres de ses auditeurs. Il proposait les vérités avec une extrême douceur, sans néanmoins rien diminuer de leur force, ni les pousser à une trop grande rigueur. En un mot, le Saint-Esprit lui avait donné une grâce de parler d'une manière si convaincante que l'historien de sa vie dit qu'il était impossible de l'entendre avec attention, sans être pénétré de ses raisons, et que rarement ou, pour mieux dire, jamais on ne sortait de ses pieuses exhortations sans répandre des larmes.

S'il était puissant en paroles, il ne l'était pas moins en bonnes œuvres. Pour être évêque, il ne cessait point de vivre en religieux. Il ne quitta jamais l'habit de son Ordre, usa toujours des mêmes viandes et pratiqua fidèlement tous les exercices et toutes les austérités du cloître. Vers minuit, il allait à l'église où il demeurait longtemps en prières, jusqu'à ce que, étant accablé de sommeil, il prenait un peu de repos, non pas sur un lit moelleux, mais tout habillé et de la même manière qu'il avait coutume de faire dans son monastère. Le matin, il célébrait les divins mystères avec une dévotion si tendre qu'on jugeait bien, par ses pleurs et par ses soupirs, qu'il s'immolait alors à la suprême majesté de Dieu. Il observait exactement le silence régulier, aimant mieux employer son temps à la lecture des saints livres qu'à des conversations humaines, qui souvent se passent en discours inutiles. Néanmoins, lorsque la nécessité l'obligeait de parler,

il était très-agréable dans son entretien et traitait les affaires avec une pénétration et une prudence incomparables. Sa table était une école d'abstinence, d'où la délicatesse des mets était bannie. Pendant ses repas, il faisait lire la sainte Ecriture ou quelque traité des Pères, ou quelque autre ouvrage de piété. Il ne mangeait jamais qu'il n'eût quelques pauvres avec lui et choisissait toujours les plus malheureux de ceux qui se trouvaient à la porte de son palais. Il les appelait ses maîtres et ses frères, et voulait qu'ils fussent servis comme tels. Il faisait distribuer aux autres ce qui était resté de sa table. Il envoyait chercher ceux qui ne paraissaient pas, afin qu'ils eussent aussi part à ses aumônes. Pendant une grande famine qui affligea une partie de l'Allemagne, il fit provision de quantité de blé qu'il distribua ensuite à ceux qui avaient recours à sa charité.

Comme il n'avait accepté son évêché qu'avec une extrême répugnance, il résolut de le quitter pour mener une vie cachée. En effet, il se retira secrètement dans les Alpes Noriques, s'y bâtit un petit ermitage et y goûta à loisir les délices de la solitude. On ne peut exprimer l'affliction de son troupeau, quand il se vit privé d'un si saint pasteur. On le chercha de tous côtés pour le rappeler à son diocèse ; enfin, au bout de cinq ans, Dieu permit qu'il fût découvert par des chasseurs. Il était si exténué par ses jeûnes et par ses austérités, qu'on ne pouvait presque plus le reconnaître. Il eut beaucoup de peine à se résoudre de retourner à son diocèse ; mais il ne put refuser cette grâce aux prières, aux larmes et aux gémissements de ses ouailles. L'empereur, ayant appris son retour, l'appela auprès de sa personne, pour se servir de ses conseils dans les affaires de la religion et de la discipline ecclésiastique aussi bien que dans le gouvernement de ses Etats. Ces honneurs lui étaient insupportables ; c'est pourquoi, après avoir été peu de temps à la cour, il fit tant qu'il obtint la permission de se rendre à son église, où il donna de nouvelles marques de son zèle pour le salut de son peuple et de sa charité pour le soulager dans ses misères.

Parmi les grâces gratuites dont Dieu l'honora, on remarque particulièrement celle de faire des miracles et l'esprit de prophétie. Il guérit une infinité de malades par l'imposition de ses mains ou avec un morceau de pain bénit qu'il leur donnait ; il délivra plusieurs démoniaques, ou par la vertu de son commandement, ou par la force de ses prières. Il ressuscita des morts, guérit des insensés et opéra tant de merveilles que l'auteur de sa vie avoue qu'il se rendrait ennuyeux par leur multitude, s'il voulait les rapporter toutes. La plus célèbre prédiction qu'il ait faite, c'est celle qui regarde les enfants de Henri, duc de Bavière, qui les envoyait souvent, tant pour recevoir sa bénédiction, que pour profiter des saintes instructions qu'il leur faisait ; car il appelait ordinairement le prince Henri, roi, le prince Bruno, évêque, la princesse Giselle, reine, et la princesse Brigitte, abbesse. L'événement justifia cette prophétie : Henri fut depuis empereur, second de ce nom ; c'est celui dont nous avons donné la vie au 15 juillet ; Bruno fut évêque d'Augsbourg ; Giselle fut mariée au roi de Hongrie, et Brigitte fut abbesse d'un monastère à Ratisbonne. Cette prophétie a paru si admirable qu'on l'a insérée dans les leçons de son office, qui a été approuvé par la Congrégation des Rites et que le pape Urbain VII a permis de faire double par toute l'Allemagne.

Les affaires de son diocèse l'ayant obligé de passer dans la Basse-Autriche, il tomba malade en chemin, à Pupping. Prévoyant que son heure était proche, il institua les pauvres héritiers de tous ses biens et se fit porter à l'église de Saint-Othmar, dans laquelle il avait eu révélation qu'il devait

mourir. Là, étant devant l'autel, il se confessa, reçut Notre-Seigneur et l'Extrême-Onction, et se prépara à la mort par tous les actes qui détachent une âme de la terre pour la réunir à son principe. Ses serviteurs voulurent fermer les portes, afin qu'il fût plus en repos, mais il leur commanda de les laisser ouvertes, pour donner la liberté à tout le monde d'entrer. Enfin, après avoir exhorté les assistants à mener une vie vraiment chrétienne, il ferma les yeux et entra dans une espèce de doux sommeil, durant lequel il expira en paix, le dernier jour d'octobre, l'an 994. Il avait prédit, un peu avant sa mort, que Hartwic, archevêque de Salzbourg, et Arabon, intendant de la province, devaient bientôt venir. En effet, le jour même de son décès, ils arrivèrent et prirent le soin de ses funérailles. Son corps fut porté à Ratisbonne et enterré, selon sa dernière volonté, dans le monastère de Saint-Emmeran, où il est demeuré dans un caveau jusqu'en 1644 ; il en fut alors tiré et mis dans une châsse par un autre Wolfgang, aussi évêque de Ratisbonne. Le pape saint Léon IX, étant allé en Allemagne pour faire la paix entre l'empereur Henri III et le roi de Hongrie, fit le décret de sa canonisation, à cause des grands miracles qui se faisaient à son tombeau.

On le représente : 1° en crosse et en mitre, tenant une hache, instrument de son martyre, et une église ; 2° tenant sa crosse et une hache, et à ses pieds un chien ou un loup, attaqué par une espèce de démon.

Sa vie se trouve au cinquième tome de Surius et au premier de la *Bavière sainte* de Radérus. Nous nous sommes servi de l'un et de l'autre pour composer cette biographie.

LE B. ALPHONSE RODRIGUEZ DE SÉGOVIE,

FRÈRE COADJUTEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

1617. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

> Ceux qui ont le devoir d'obéir et de faire ce qui est juste, ne doivent jamais se préoccuper des motifs qui dirigent la conduite de leurs supérieurs.
>
> *Saint Bonaventure.*

Au commencement du XVIe siècle vivait à Ségovie un riche négociant que le Seigneur avait béni en lui donnant une nombreuse famille. Il avait sept fils et quatre filles. Le second de ses fils, qui devait à jamais illustrer le nom de Rodriguez, naquit le 25 juillet 1531, jour consacré à l'apôtre saint Jacques. Il semble que Dieu voulait le mettre, dès sa naissance, sous la puissante protection du patron de l'Espagne. Confié aux soins d'une mère chrétienne, il se sentit pénétré, dès son enfance, d'un grand amour pour la sainte Vierge, et, cet amour croissant avec l'âge, il n'en pouvait contenir les effets. S'il apercevait quelqu'une de ses images, il lui parlait avec une naïve tendresse, la priant d'intercéder pour lui auprès de son divin Fils : « O Madame », lui disait-il un jour, « si vous saviez combien je vous aime ! je vous aime tant que vous ne pouvez m'aimer davantage ». Mais celle dont la bonté est si grande pour ceux qui la servent fidèlement, voulut récompenser une telle vertu. Elle se montra à lui d'une manière

visible et lui dit, avec un regard plein d'amour : « Tu te trompes, mon fils, car je t'aime bien plus que tu ne saurais m'aimer ».

Quel bonheur ne fut-ce pas pour Alphonse de voir celle qu'il chérissait tant ! Toutefois il demeura surpris d'une telle faveur et n'osa répéter ces paroles ; mais il sentit croître en son cœur l'affection qu'il portait à Marie. Il touchait à sa dix-neuvième année, lorsque la Providence envoya à Ségovie deux religieux de la Compagnie de Jésus, et son père eut le bonheur de leur donner l'hospitalité. Alphonse et son frère aîné furent choisis pour les servir à la maison de campagne, où les religieux désirèrent se retirer. Là, ils s'instruisirent dans les vérités de la foi et furent formés aux pratiques de dévotion compatibles avec leur âge. Envoyés, l'année suivante, à Alcala, pour y faire leurs études dans un collége de la Compagnie de Jésus, ils en furent rappelés par la mort de leur père. L'aîné s'adonna alors à l'étude du droit, et le Bienheureux fut chargé de la maison de commerce. Quelque temps après il épousa Marie Suarez, dont il eut deux enfants ; il pratiqua en tout les règles de l'équité et mérita l'éloge que l'Esprit-Saint fait de saint Joseph : que « c'était un homme juste ». Ainsi Notre-Seigneur voulut-il l'attacher entièrement à son service. Les moyens que Dieu emploie pour attirer à lui ne sont pas les mêmes pour tous ses serviteurs. Celui qu'il choisit pour Rodriguez fut le plus sûr : la voie des épreuves. Ce fut alors que le Bienheureux se vit séparé de ce qu'il avait de plus cher au monde, d'une épouse et d'une fille bien-aimées. Dégoûté des plaisirs de la vie, il abandonna le soin de ses affaires au reste de sa famille et ne vécut plus dans le monde que comme n'y vivant pas. Il était alors âgé de trente-deux ans, et son unique occupation ne fut plus que de penser à la mort et à son salut. Il fit une confession générale de toutes les fautes de sa vie et en conçut une si vive douleur que, pendant trois ans, il ne cessa de répandre des larmes. Sachant combien la chair est prompte à se révolter contre l'esprit, il joignit la mortification corporelle à la mortification intérieure, en soumettant son corps à de rudes et fréquentes disciplines. Il se revêtit d'un cilice et s'habitua à jeûner le vendredi et le samedi de chaque semaine. Chaque jour il récitait le Rosaire, s'approchait souvent des Sacrements avec les sentiments de la contrition la plus profonde. Notre-Seigneur lui montra bientôt combien lui était agréable cette amère et continuelle douleur de ses péchés. Une nuit que le Bienheureux versait des torrents de larmes, au souvenir de ses fautes, il lui apparut au milieu du brillant et majestueux cortége de douze Saints, parmi lesquels il ne reconnut que le séraphique saint François qui, s'étant approché de lui, lui demanda avec bonté pourquoi il pleurait ainsi. « O cher Saint », lui répondit Alphonse, « si un seul péché véniel mérite d'être pleuré pendant toute la vie, comment voulez-vous que je ne pleure pas, moi qui suis si coupable ? » Cette humble réponse plut à Notre-Seigneur, qui lui jeta un regard d'amour, et la vision disparut. De même que l'apparition de Marie avait augmenté son amour, celle de son divin Fils ne demeura pas sans effet dans l'âme de son serviteur. Alphonse se sentit dès lors un plus grand attrait pour la contemplation. La vie et la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ étaient l'objet de ses méditations continuelles ; il se représentait ce divin Sauveur plein de douceur et conversant avec les hommes pendant sa vie ; puis, couronné d'épines, couvert de plaies, insulté par ceux qu'il voulait racheter, conduit devant Pilate, rencontrant sa très-sainte Mère dans un état si misérable, chargé d'une lourde croix, couronné d'épines et endurant la mort la plus ignominieuse pour le salut du monde.

Ah ! si notre douleur est grande à la vue de Jésus souffrant, quelle ne doit pas être celle de ceux que ce divin Sauveur s'attache d'une manière particulière ! Comme plusieurs autres Saints, notre Bienheureux mérita de voir, des yeux de son âme, tout le détail de ce cruel supplice et d'endurer, dans son corps, pour récompense de son détachement du monde, une partie des douleurs de son bon Maître. En 1568, il eut une vision prophétique des malheurs de Grenade, sous la révolte des Maures ; une nuit, qu'il était en prières, il se sentit transporté dans les rues de Grenade, où des troupes de gens armés combattaient les uns contre les autres ; puis, tout à coup il lui sembla être transporté au milieu d'une église que ces hommes dévastaient avec fureur, profanant les autels et une magnifique statue consacrée à la Mère de Dieu. Ce triste spectacle arracha des larmes à notre Bienheureux, qui redoubla ses prières.

Chaque fois qu'il avait le bonheur de recevoir la sainte communion, il se rendait de bonne heure aux pieds des autels, afin de se préparer à recevoir dignement le Dieu de toute sainteté. Un jour, c'était pour l'Assomption de Notre-Dame, qu'il avait reçu la divine Eucharistie, il fut ravi en extase au pied du trône de Marie, près de laquelle se tenait saint François et son ange gardien. Notre-Dame l'accueillit avec bonté et présenta son âme à Dieu le Père, qui accepta une offrande si agréable ; lorsqu'il fut revenu à lui, ce fut à peine s'il put retourner à sa demeure ; ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps. Il avait des yeux, mais pour ne point voir ; car il ne reconnaissait plus les personnes qu'il trouvait sur son passage ; le monde n'était plus pour lui que le néant près de cette patrie céleste, dans les délices de laquelle il était encore absorbé. Dès lors, par une vertu que nous avons peine à comprendre, et si familière aux Saints, son cœur fut entièrement détaché de tout ce qui touchait à la terre. Son fils, âgé de trois ans, plein de grâces, de beauté et d'innocence, était l'objet de sa tendresse ; il résolut d'en faire à Dieu le sacrifice. Ne pouvant supporter la vue du péché dans une si aimable créature, il pria Dieu de l'appeler à lui s'il devait l'offenser jamais. Ses vœux furent exaucés : la nuit même, tandis que l'enfant reposait à ses côtés, il sembla le voir mort et revêtu des habits dans lesquels on devait l'ensevelir. L'enfant mourut en effet bientôt après, et le Bienheureux ne pensa plus qu'à se retirer dans un Ordre religieux ; il vendit ce qu'il lui restait des biens de ce monde, et se dirigea vers Valence où il connaissait le recteur du collége des Jésuites. D'après ses conseils, il résolut d'apprendre la langue latine et entra chez la duchesse de Terre-Neuve, comme gouverneur de son fils, dom Louis de Mendace. Il était alors dans sa trente-huitième année ; il travaillait avec les enfants, supportant avec patience leurs railleries, mais, malgré ses efforts, il fut obligé de renoncer à son dessein.

Cependant le démon, qui ne voyait pas sans peine un si saint homme se dévouer au salut des âmes, résolut de l'éloigner de la Compagnie de Jésus, et voici la ruse qu'il employa : après l'arrivée du Bienheureux à Valence, il y avait un homme aussi âgé que lui, et qui, désirant aussi apprendre la langue latine, se rendait aux mêmes leçons. Cette conformité de goût et d'esprit les lia d'amitié. Ensemble ils se rendaient à l'église pour remplir leurs exercices de piété ; mais Alphonse ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que son compagnon, qui lui paraissait très-pieux, ne s'approchait jamais des sacrements. Son désir était la vie érémitique ; il lui en parlait souvent et finit par se retirer dans un ermitage à deux journées de Valence, d'où il écrivit à notre Bienheureux pour le prier de l'aller voir.

Celui-ci s'y rendit, et peu s'en fallut qu'il ne cédât aux instances de ce nouvel ermite, qui le voulait garder près de lui. Toutefois il voulut voir une dernière fois la duchesse de Terre-Neuve et en instruire son directeur. Celui-ci, en le voyant arriver, lui dit : « Où donc êtes-vous allé, Alphonse, depuis le temps que je ne vous ai vu ? je crains beaucoup que vous ne vous perdiez ». — « Et pourquoi ? » répondit le Bienheureux. — « C'est que vous voulez suivre votre imagination, et, en continuant ainsi, il n'est aucun doute que vous n'arriviez à vous perdre ». A ces paroles, Alphonse se jeta à ses pieds et lui dit : « Je fais vœu de ne suivre jamais, pendant ma vie, ma volonté propre, et je vous prie de disposer de moi selon votre bon plaisir ».

Le recteur l'engagea à suivre le dessein qu'il avait formé d'entrer dans la Compagnie. Comme il ignorait la langue latine, et que sa santé, affaiblie par les austérités, ne lui permettait pas de rendre beaucoup de services, il ne fut reçu que sous le titre de Frère convers ou coadjuteur. Lorsqu'il fut sur le point de quitter la duchesse, Dieu lui envoya une nouvelle épreuve. Soudain un grand bruit se fit entendre à sa fenêtre, il ouvre : c'était l'ermite qui venait lui rappeler sa promesse, lui reprocher avec colère d'être un homme de mauvaise foi, et lui commander, avec menace, de l'accompagner à son ermitage. Le Bienheureux, épouvanté, ne se laisse pas gagner par ces menaces et ferme à la hâte sa fenêtre. Il ne revit point cet homme et l'on ne put savoir ce qu'il était devenu.

Nous allons maintenant suivre notre Bienheureux dans une nouvelle carrière. Après six mois de noviciat, commencé à l'âge de trente-neuf ans, le 31 janvier 1571, au collége de Saint-Paul de Valence, il se rendit, à la voix de l'obéissance, à l'île de Majorque, au collége de la Sainte-Vierge, du mont Sion, où il fit les vœux simples, le 5 avril 1573, et la profession solennelle, le même jour de l'année 1585. Ce fut là qu'il passa sa vie, et remplit pendant plus de trente ans l'office de portier, sachant sanctifier les actions de chaque jour et se rendre aussi de plus en plus agréable aux yeux du Seigneur. Le matin, au premier son de la cloche, il se jetait à genoux, remerciait la très-sainte Trinité de l'avoir conservé pendant la nuit, par la récitation du *Te Deum*, prononçant avec une ferveur extraordinaire ces paroles : *Dignare Domine, die isto, sine peccato nos custodire.* Après ses autres exercices de piété, il s'acquittait de son office de portier, recevant tous ceux qui se présentaient avec le même empressement que si c'eût été Notre-Seigneur lui-même. Si quelquefois il recevait des injures, c'était avec la plus grande et la plus sincère humilité qu'il les supportait, et, lorsque sa charge lui permettait de se livrer à son attrait pour la piété, il invoquait Marie en récitant le rosaire et se livrait à l'oraison, pour laquelle il eut, comme tous les Saints, une affection particulière. Puis il priait Notre-Seigneur de le faire mourir plutôt que de le voir consentir à aucun péché mortel. A chaque heure de la journée il avait une invocation spéciale à la Reine des cieux, et, lorsque le moment du repos était venu, il lui recommandait les âmes du purgatoire, pour lesquelles il lui offrait les mortifications qu'il ferait pendant le repos. Souvent la pensée de leurs souffrances lui faisait oublier de prendre de la nourriture. Il avait une si grande modestie dans le monde, qu'on l'appelait le « Frère mort ».

Mais le démon ne pouvait souffrir une telle piété. Il commença à l'attaquer par des assauts contre la plus belle des vertus, lui apparaissant sous mille formes hideuses. Le Bienheureux résista toujours. Alors, pour se venger, les démons furieux le précipitèrent du haut d'un escalier très-

élevé ; mais les noms de Jésus et de Marie qu'il prononça le sauvèrent. Un jour, il ressentit les ardeurs d'un feu si terrible, qu'il appela à lui le Seigneur. Aussitôt la troupe infernale prit la fuite, et ses plaies furent guéries. Le démon, voyant alors que tous les supplices étaient inutiles, voulut employer la tentation la plus capable d'affliger un Saint : il essaya de lui persuader qu'un jour il abandonnerait le sentier de la vertu, et qu'il serait damné à jamais. Au milieu de ses angoisses, le Bienheureux eut recours à Marie : sa prière habituelle était la récitation du rosaire ; mais, voyant que cette pensée de désespoir augmentait de jour en jour, il s'écria : « Marie, venez à mon aide, car je péris ». Aussitôt Marie lui apparut, resplendissante de la clarté des cieux, mit en fuite tous les démons et rendit la paix à son serviteur. Elle le délivra bientôt après d'une nouvelle tentation et lui dit : « Mon fils Alphonse, là où je suis tu n'as rien à craindre ».

Mais le démon, dont les ruses sont sans nombre, ne se découragea point. Il retint ces paroles, et, après avoir rempli l'âme du Bienheureux de tristesse et d'amertume : « Où est Marie ? » lui dit-il ; « maintenant qu'elle vienne à ton aide ». Aussitôt une lumière divine annonça l'arrivée de Marie, et la troupe infernale fut encore mise en fuite. Après tous ces secours de Marie, on peut comprendre la tendresse filiale que le Bienheureux avait pour elle, se confiant à son aide dans tous ses besoins, et engageant toujours à avoir recours à une si puissante protectrice qui n'abandonne jamais.

Un religieux espagnol, qui depuis a écrit sa vie, étant sur le point de quitter Majorque, alla le voir une dernière fois. L'ayant trouvé tout absorbé en Dieu, il se jeta à genoux pour lui baiser les pieds. Le Bienheureux, étant revenu à lui, rougit de le voir ainsi humilié en sa présence. « Frère Alphonse », lui dit-il alors, « je vais vous quitter; mais, en mémoire des années que j'ai passées avec vous, donnez-moi, je vous prie, quelque souvenir spirituel ». — « Lorsque vous désirez obtenir quelque chose de Dieu », répondit Alphonse, « ayez recours à Marie, et vous serez alors assuré de tout obtenir ». Lui-même ne cessait de ressentir les effets de cette confiance en la mère de Dieu. Un jour qu'il se rendait, avec un autre religieux, à un château sur le sommet d'une colline, et qu'il marchait difficilement, la sainte Vierge lui apparut, et avec la tendresse d'une mère pour son fils, elle lui essuya le visage avec un linge blanc, et répandit dans ses membres une telle vigueur, qu'il acheva sans difficulté le reste du voyage. Pour le récompenser de la dévotion qu'il avait à l'Immaculée Conception et à l'Assomption, elle lui montra le triomphe que lui firent les anges à son entrée dans le ciel.

On a vu des Saints pratiquer une obéissance aveugle, que l'on a peine à comprendre avec notre raison orgueilleuse, et se rendre aussi très-agréables aux yeux de Celui qui pénètre le plus profond des cœurs. L'amour que notre Bienheureux portait à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère, lui avait fait comprendre aussi qu'en exécutant les ordres de son supérieur, il accomplissait ceux du ciel : ce qui lui rendait le fardeau de l'obéissance doux et facile. Quelquefois on le vit rester des journées entières là où on lui avait ordonné de rester, attendant qu'on se souvînt de lui. Si l'on se moquait de sa simplicité, il y trouvait une occasion précieuse de souffrir, qu'il ne voulait pas laisser échapper, afin d'acquérir par là un trésor dans le ciel.

Le recteur du collége voulut l'éprouver et lui commanda, un jour, de se rendre au port afin de s'y embarquer, sans lui dire où il devait aller, ni

sur quel vaisseau il pouvait s'y rendre. Le Bienheureux voulut sortir de suite ; mais un religieux, qui avait été prévenu, l'avertit que le supérieur le redemandait ; alors il revint sur ses pas. « Où allez-vous », lui dit alors le supérieur, « et sur quel vaisseau vouliez-vous vous embarquer, puisqu'il n'en est aucun au port ? » Alphonse lui répondit avec simplicité qu'il allait pratiquer l'obéissance. — « Partez pour les Indes », lui dit une autre fois le recteur. Et le Bienheureux descend de suite et demande à sortir. — « Où allez-vous ? » lui dit le portier. « Je pars pour les Indes », répondit Alphonse, « d'après les ordres du supérieur ». — « Avez-vous sa permission ? Si vous ne l'avez, je ne vous laisserai pas sortir ». Puis il alla trouver le recteur qui demanda le Bienheureux. « Et de quelle manière voulez-vous aller aux Indes ? » lui dit le recteur. « Je me rendais au port », reprit le Bienheureux ; « si j'eusse trouvé un vaisseau, je me serais embarqué, sinon je me serais mis à l'eau, et j'aurais été aussi loin que possible, puis je serais revenu heureux d'avoir tout fait pour obéir ». Heureux amour de l'obéissance, que vous êtes grand, et que de choses vous pouvez inspirer à un cœur généreux !

Le supérieur voulut enfin éprouver ce digne religieux une dernière fois. Il le fit venir et lui dit qu'il était devenu incapable de rendre le plus petit service, qu'il ne pouvait garder aucun sujet inutile, et qu'il eût par conséquent à se retirer. A ces mots, le bon vieillard baisse la tête, et, sans laisser échapper aucune plainte, il se dirige vers la porte d'une maison pour laquelle il s'était dévoué pendant plus de trente ans, et d'où on le chassait sans avoir égard à ses services ni à sa vieillesse. Il en part comme il a toujours vécu, dépouillé de tout. Il prie le Frère de le laisser sortir : « Non », lui répondit celui-ci tout ému ; « non, cher Frère, je ne puis vous ouvrir, retournez à votre chambre, et demeurez-y comme à l'ordinaire ». Cet exemple d'une obéissance si touchante et dont le récit fait couler les larmes, fit sur les autres religieux l'effet qu'en attendait le supérieur : car aucun dans la suite ne trouva qu'il fût dur d'obéir.

Le bienheureux Alphonse avait été, pendant presque tout le cours de sa carrière, éprouvé par de rudes tentations. Dans les écrits qu'il a composés par l'ordre de ses supérieurs, il donne, sur la manière de se comporter dans ces circonstances délicates, des avis qui peuvent être utiles à tous les fidèles. Les voici : « Les tentations sont quelquefois si violentes, et les peines dont l'âme est attaquée sont si fâcheuses, qu'il semble que le péril soit inévitable, surtout quand elle se voit privée de toute consolation intérieure et de tous les secours humains et environnée d'une troupe de démons qui la menacent d'une perte infaillible. Que fera donc l'âme qui est si cruellement persécutée par ses ennemis et qui est privée de tout secours divin et humain ? Il faut que cette âme, qui se trouve accablée par les peines intérieures ou extérieures, grandes ou petites, se mette devant Dieu, de la même manière que si elle jouissait d'une paix profonde, et comme si elle était dans la ferveur de sa dévotion et de son recueillement.

« Etant ainsi en présence de Dieu, il faut qu'elle mette ses peines, ses tentations et tout ce qui lui donne de l'inquiétude, entre Dieu et lui-même, et qu'elle offre à son Seigneur, par un acte d'amour, toutes ses peines, ses persécutions et ses tentations. Pour réussir dans cet exercice et dans ce combat contre les adversités, il faut que l'âme fasse trois actes, qui sont comme trois flèches avec lesquelles elle vaincra dans peu de temps l'enfer et tous ses ennemis : La première flèche est l'amour, par lequel elle excite sa volonté devant Dieu, pour vouloir et aimer toutes ses souffrances pour

l'amour de lui. La seconde flèche est la mortification, embrassant devant Dieu toutes les peines, toutes les persécutions et les tentations, en faisant des actes contraires. La troisième est la prière qu'elle fait pour obtenir de Dieu la victoire, et c'est par cette aide qu'elle sera victorieuse ; de sorte que pour tirer du fruit des souffrances et n'être pas vaincue par les peines de la tentation, elle doit soutenir le combat par les actes d'amour, ne se contentant pas seulement d'aimer Dieu de bon cœur, mais elle doit encore s'efforcer de vouloir avec le même cœur souffrir les peines présentes par amour, excitant sa volonté à aimer et à goûter les souffrances pour contenter le Seigneur ».

En ce temps-là se trouvait au collége un religieux nommé le Père J. Aguirre, qui, après quelques années de séjour à Majorque, avait reçu l'ordre de partir pour la Catalogne. A cette nouvelle, le Bienheureux se mit en prière pour recommander à Dieu son voyage. Alors la sainte Vierge lui apparut et lui assura que le navire serait pris par les Turcs et que le religieux, s'il s'embarquait, serait emmené captif en Algérie. « Si vous le voulez, vous pouvez le sauver », s'écria alors Alphonse, « et je ne cesserai de vous prier que vous ne l'ayez ramené sain et sauf près de moi ». Ce qu'il demandait arriva en effet; car le supérieur, on ne sait pourquoi, avait envoyé l'ordre au religieux de revenir, et, comme le vaisseau n'avait pas encore quitté le port, il eut le bonheur de revoir son ami.

Quelque temps après, plusieurs religieux devant s'embarquer pour Valence, le Bienheureux consulta le Seigneur sur ce voyage, et il lui fut répondu qu'ils feraient « un voyage d'or ». Cependant le navire fut pris et les religieux emmenés captifs à Alger. Le voyage toutefois avait été d'or, car les Frères firent un grand nombre de conversions parmi les infidèles. L'un d'eux, Jérôme Lopez, dont la vertu auparavant avait été faible, souffrit les plus cruels supplices plutôt que de renier la foi, et mérita le nom d'apôtre de son temps.

Alphonse Rodriguez fit beaucoup d'autres prophéties et d'autres miracles qui ne sont pas rapportés dans sa vie. Il vit au ciel le trône du bienheureux Claver, son disciple et son ami. Le jour vint enfin, après quarante-cinq années passées dans la pratique des plus admirables vertus, d'aller recevoir la couronne d'immortalité. Il mourut, en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie, le 31 octobre 1617, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Une pompe extraordinaire fut déployée à ses funérailles, auxquelles assistèrent le vice-roi, tout le clergé et la magistrature. Une foule immense était accourue de l'île entière au bruit de ses vertus.

Notre Bienheureux n'a pas cessé d'être l'objet d'une grande vénération, tant de la part de ses compatriotes que des nations étrangères. De nombreux miracles se sont faits et se font encore à son tombeau. Dès l'an 1627, le pape Urbain VIII fit informer sur ses vertus; mais il était réservé à Léon XII de l'inscrire sur le catalogue des Bienheureux : ce qu'il fit par un décret du 25 septembre 1724.

On représente le bienheureux Alphonse Rodriguez : 1° Récitant son chapelet ou priant aux pieds d'une image de Notre-Dame : c'est une allusion à sa tendre dévotion à la Mère de Dieu ; 2° ayant un trousseau de clefs pendu à la ceinture ou déposé près de lui, parce qu'il exerça longtemps l'office de portier au collége de Palma, dans l'île Majorque ; 3° en compagnie du bienheureux Pierre Claver, auquel une sainte amitié l'unissait.

Nous avons conservé le récit du Père Giry.

SAINTE NOITBURGE OU NORTBURGE, VIERGE A COLOGNE

(VIIIe siècle).

Cette vierge illustre était nièce (d'autres disent fille) de Pépin d'Héristal, tige de nos rois de la seconde dynastie, et de la bienheureuse Plectrude, qui l'éleva dans les plus purs sentiments de la vertu. Les soins que lui prodigua la pieuse princesse ne demeurèrent pas stériles : Noitburge fit paraître, dès ses jeunes ans, tant d'innocence, de pureté de cœur, de détachement des vanités et des plaisirs mondains, d'amour pour Jésus-Christ et de dévotion pour sa sainte Mère, qu'on put deviner la sainteté de sa vie future. Grande selon le monde, elle devint plus grande encore en foulant le monde aux pieds.

Lorsque sa tante chérie, le cœur brisé de la liaison de son mari avec la fameuse Alpaïde, qui lui donna Charles-Martel, se retira dans la ville de Cologne, elle la suivit, et lui demeura unie, comme si elle eût été sa fille. Elle lui rendit tous les services d'une compagne fidèle, et lui prodigua toutes les consolations de la plus tendre des amies. Plectrude, dégoûtée du siècle, ayant fondé un couvent de filles nobles en cette ville, Noitburge y entra, pleine de joie de se consacrer au Seigneur. Elle vécut dans ce monastère, comme une personne entièrement morte au monde, et ne respirant plus que pour le ciel. L'oraison devint son occupation la plus douce ; jamais elle ne perdait de vue la présence de Dieu ; elle édifiait toutes ses compagnes par une ferveur merveilleuse et une exactitude parfaite à tous ses devoirs ; elle ne pensait à son corps que pour l'affliger par des austérités extraordinaires.

Cependant ses cousins, Drogon et Grimoald, fils de Pépin, qui lui portaient un vif attachement, essayèrent de l'arracher à ce saint asile, avant qu'elle s'y fût définitivement engagée. Ils formèrent le projet de la marier à un grand seigneur, afin de se créer par là une amitié nouvelle dans la noblesse, et servir ainsi les intérêts de leur famille. Mais Dieu, qui veillait à la garde de la pieuse et noble vierge, exauça les vœux de son cœur. Elle échappa aux pressantes sollicitations de ces deux parents, par la mort de chacun d'eux. Elle en fut vivement peinée, mais elle se réjouit fort de se voir délivrée de leurs instances, et de se trouver libre de se donner toute à Dieu.

La fidèle amante du Sauveur, se croyant dégagée à jamais de toute tentative du côté du monde, ne songea plus qu'à se livrer aux délices de l'amour divin ; mais elle avait compté sur une paix qui ne lui était point réservée. D'autres parents poursuivirent le projet de ses cousins ; se voyant pressée trop vivement, et ne sachant plus à qui recourir sur la terre, pour obtenir la liberté de disposer d'elle-même à son gré, elle s'adressa, dans l'ardeur de sa foi, à Jésus lui-même, le suppliant, avec beaucoup de larmes et de soupirs, de ne pas permettre qu'on pût l'arracher a lui, pour être livrée à un homme mortel, de lui enlever plutôt la vie, en la retirant de ce misérable monde.

Noitburge pria si bien, et fit passer tellement son cœur et sa foi dans sa prière, que son Epoux céleste l'exauça. Peu de temps après elle tomba malade, et sa maladie n'eut point de guérison. Elle finit par rendre à son Bien-Aimé une âme pure et sans tache, pour être couronnée dans sa gloire. Les anges portèrent son âme au délicieux jardin de l'Epoux des vierges, et le ciel permit que son corps devînt un instrument de miracles : il fut une source de vie et de santé pour ceux qui en approchaient. Comme on portait ses restes inanimés à l'église de Saint-Pierre, il s'y rencontra le cadavre d'un homme qu'on allait confier à la terre ; dès que ce corps eut approché de celui de Noitburge, il fut rendu à la vie. Toute la ville de Cologne fut édifiée de ce prodige. Il se fit tant d'autres miracles à son tombeau, que l'église où il se trouvait prit le nom de Sainte-Noitburge. Ses reliques se conservent aujourd'hui dans l'église de la Chartreuse de Cologne.

Vie de sainte Noitburge, par M. le curé de Vitel.

LE BIENHEUREUX THOMAS BELLACIO DE LINARIS,

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS (1447).

Thomas Bellacio naquit à Linaris, près de Florence. Ses parents, qui étaient dans une position aisée, n'épargnèrent rien pour son éducation, et comme il était doué d'une grande facilité, il acheva ses études promptement et avec honneur. Malheureusement, il montra pour les divertissements et les plaisirs du monde une ardeur au moins égale à celle qu'il avait pour les sciences; bientôt il abannonna les saintes pratiques de la religion, et se laissa aller où l'entrainaient ses passions. Mais la miséricordieuse bonté de Dieu sut le poursuivre au milieu de ses excès. S'étant trouvé compromis dans une affaire criminelle dont les suites eussent pu lui être funestes, il fut saisi d'horreur à la vue de l'abime dans lequel il allait être précipité, et se jeta avec douleur aux pieds de son Père céleste, le conjurant de le retirer du bourbier où il était plongé.

Rentré en grâce avec son Dieu, il entra comme frère lai dans l'Ordre des Franciscains, et s'appliqua à suivre, en toutes choses, l'exemple de son séraphique Père. Il fut désormais un modèle d'austérité et de ferveur. Autant il avait recherché jusque-là les compagnies nombreuses et bruyantes, autant il aimait maintenant la retraite et la solitude. Il trouvait dans la prière et dans les entretiens continuels avec son Sauveur des délices que n'avaient pu lui procurer les amitiés de la terre, et il parvint en peu de temps à une très-sublime contemplation. Comme son père saint François, il aimait d'une singulière prédilection la sainte pauvreté, lui qui jadis s'était tant complu dans les parures et les richesses. La mortification venait aussi expier les excès qu'il avait commis dans le boire et dans le manger. Il faisait sept Carêmes chaque année, et ne se permettait jamais d'autre nourriture que du pain et des herbes crues. Il ne buvait que de l'eau pure qu'il mêlait même très-souvent d'absinthe pour la rendre amère. Il avait, du reste, pour le former à toutes les vertus qui font le parfait religieux, un maître émérite, saint Jean de Capistran. Thomas apprécia la sainteté de son directeur, et lui obéit en toutes choses avec une exactitude qui allait parfois jusqu'à l'héroïsme.

Les vertus de Thomas furent bientôt connues au dehors de son monastère; car ses supérieurs l'ayant chargé d'accompagner à Naples le bienheureux Jean de Stronconio, qui avait reçu pour mission la réforme des Frères Mineurs de cette province, il prêta à ce saint religieux un concours si efficace, qu'on lui attribua à bon droit une grande partie du succès de l'entreprise. L'hérésie des Fraticelles désolait alors l'Italie. Le pape Martin V, ayant appris avec quel succès Thomas avait travaillé à la réforme des couvents de son Ordre dans le royaume de Naples, lui donna la commission de convertir les Fraticelles, et d'expulser des couvents où ils s'étaient introduits tous ceux qui ne voulaient pas revenir à la vraie foi. Il réussit parfaitement dans cette nouvelle mission.

Le pape Eugène IV, voyant avec quelle délicatesse Thomas avait mené à bonne fin une œuvre si difficile, lui enjoignit d'aller, avec d'autres Frères, inviter les rois et les princes orientaux à envoyer au concile de Florence les évêques de leurs Etats. Thomas était en route pour l'Ethiopie, lorsqu'il fut pris, avec plusieurs de ses compagnons, par les Maures, et jeté dans une vieille citerne, où on les laissa pendant vingt jours, sans leur donner à boire ni à manger. Eugène IV ayant appris la triste situation de son ambassadeur, envoya une somme d'argent pour sa rançon et celle de ses compagnons. Thomas fut donc mis en liberté. Loin toutefois de s'en réjouir, il en était inconsolable; il avait espéré la grâce du martyre, et rien ne pouvait le décider à rester tranquillement dans sa patrie. Il résolut de demander au souverain Pontife la permission de retourner de nouveau en Orient, espérant que, cette fois, la palme ne lui échapperait pas. Il se mit donc en route pour Rome, mais il ne devait pas y arriver, et le martyre de désir était le seul auquel il devait parvenir. En effet, il fut saisi d'une fièvre à Rieti, et y mourut le 31 octobre 1447. De nombreux miracles ayant eu lieu à son tombeau, le pape Clément XIV, sur la demande des Frères Mineurs, rendit le décret de sa béatification le 24 août 1771.

Extrait de l'*Année franciscaine.*

FIN DU MOIS D'OCTOBRE.

MOIS DE NOVEMBRE

PREMIER JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La FÊTE DE TOUS LES SAINTS, que le pape Boniface IV, après avoir dédié le Panthéon, institua en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, et des saints Martyrs, pour être célébrée chaque année par toute la ville de Rome. Depuis, le pape Grégoire IV ordonna que cette même fête, qui se célébrait déjà en différentes églises, mais avec assez de diversité, fût solennisée en ce jour à perpétuité, par l'Eglise universelle, en l'honneur de tous les Saints. 837. — A Terracine, dans la Campanie, la naissance au ciel de saint Césaire, diacre, qui, ayant été plusieurs jours maltraité dans une prison, fut enfin mis dans un sac et jeté à la mer avec saint Julien, prêtre [1]. 300. — A Dijon, saint BÉNIGNE, prêtre, qui, ayant été envoyé dans les Gaules par saint Polycarpe pour y prêcher l'Evangile, endura plusieurs fois, sous l'empereur Marc-Aurèle, les plus cruels tourments, par sentence du juge Térence ; enfin on lui rompit le cou avec un levier de fer, et on lui perça le corps d'une lance. 178. — Le même jour, sainte Marie, servante, qui, sous l'empereur Adrien, étant accusée d'être chrétienne, fut cruellement flagellée, étendue sur le chevalet, déchirée avec des ongles de fer, et, par ces supplices, termina le cours de son martyre [2]. IIe s. — A Damas, le martyre des saints Césaire, Dace et cinq autres. — En Perse, les saints martyrs Jean, évêque, et Jacques, prêtre, exécutés sous le roi Sapor. — A Tarse, les saintes Cyrénie et Julienne, qui souffrirent sous l'empereur Maximien. — A Clermont, en Auvergne, saint AUSTREMOINE, premier évêque de cette ville. Ier s. — A Paris, le décès de saint MARCEL, évêque. 436. — A Bayeux, saint VIGOR, évêque, qui florissait au temps de Childebert, roi de France. Vers 530. — A Tivoli, saint Sévérin, moine. — Dans le Gâtinais, saint Mathurin, confesseur [3]. 388.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Vannes, saint Cadoc ou Cazout, solitaire, martyrisé à Weedon, dans la Grande-Bretagne, et dont nous avons donné la vie au 21 septembre. 490. — En Gascogne, saint Sévère ou Sebé *(Severus)* et ses compagnons, martyrs. — A Lyon, saint Genès (Genest, Genis, Genêt), évêque de ce siége et confesseur. Il avait d'abord été prieur de Fontenelle et abbé ou maître de la chapelle du roi Clovis II. (Cette charge, indiquée dans les anciens auteurs sous le nom d'*Abbas palatii aut castrorum*, a fait croire à divers historiens que Genès fut abbé du monastère de Palais

1. Il y avait à Terracine (Etats de l'Eglise, délégation de Frosinone) une coutume aussi barbare qu'impie. Elle consistait en ce que, dans certaines occasions solennelles, un jeune homme faisait volontairement le sacrifice de sa vie à Apollon, la divinité tutélaire de la ville. Ses concitoyens l'ornaient avec la plus grande magnificence, et, dans cet état, il sacrifiait au dieu. Cette cérémonie achevée, il se précipitait dans la mer où il était englouti par les flots. Césaire, qui était un saint diacre nouvellement arrivé d'Afrique, fut un jour témoin de cette horrible scène. Ne pouvant contenir son zèle, il condamna hautement une superstition aussi abominable. Le prêtre de l'idole le fit arrêter sur-le-champ et on le conduisit devant le gouverneur qui le fit jeter à la mer. Il y avait à Rome une ancienne église dédiée sous l'invocation de saint Césaire. — Godescard.

2. Marie était esclave de Tertullus, sénateur romain. Comme elle professait ouvertement le christianisme, les édits de persécution l'atteignirent, et, après un interrogatoire où elle répondit avec une généreuse fermeté, le juge la fit tourmenter avec tant de cruauté que le peuple, ne pouvant supporter cet horrible spectacle, voulut qu'on mît fin à ses tortures. Marie termina sa vie par une heureuse mort, mais non par le glaive. Elle est appelée Martyre dans le martyrologe romain, parce qu'on donnait souvent ce titre à ceux qui avaient généreusement souffert pour Jésus-Christ, comme nous l'apprenons de saint Cyprien et de quelques autres écrivains de l'antiquité ecclésiastique. — Godescard.

3. Voyez la vie de saint Mathurin le 9 de ce mois.

ou de Castres, monastères qui cependant n'ont jamais existé.) Devenu plus tard aumônier de sainte Bathilde, épouse de Clovis II, et ministre d'Etat sous la régence de cette grande reine, ces différents emplois ne servirent qu'à faire éclater davantage son éminente vertu. Il gouverna ses diocésains avec toute la vigilance et la charité d'un bon pasteur, et il n'usa de son crédit et de son autorité, dans la conduite du royaume, que pour le soulagement des peuples et le soutien de l'Eglise [1]. 678. — A Clermont, en Auvergne, saint Césaire, vingt-deuxième évêque de ce siége et confesseur. Son nom figure parmi ceux des Pères du Concile de Reims (625). Il fut inhumé dans l'église de Sainte-Madeleine du bois de Cros. VIIe s. — A Riom (Puy-de-Dôme), au diocèse de Clermont, saint Amable, prêtre, cité aux martyrologes des 11 juin, 3 juillet et 18 octobre. Nous avons esquissé sa notice au 3 juillet. 475. — A Gand, en Belgique (Flandre Orientale), saint Florbert ou Floribert, abbé des monastères de Saint-Pierre ou du Mont-Blandin et de Saint-Bavon. Disciple de saint Amand, il suivit pieusement les traces de son illustre maître et ne négligea rien pour conduire dans la voie de la vertu ses religieux dont le nombre augmentait de jour en jour. Il travailla aussi avec le plus grand succès à extirper l'idolâtrie et à fonder le christianisme dans tout le territoire de Gand [2]. Vers 661. — A Déols ou Bourg-Dieu (Indre, arrondissement et canton de Châteauroux), au diocèse de Bourges, saint Luseur ou Ludre, confesseur, dont nous parlerons au 10 novembre. IIIe s. — Au diocèse de Besançon, saint LAUTEIN (Lothin, Lothain, Lothein, Loutain, *Lautenus)*, prêtre, fondateur et abbé des monastères de Silèze et de Maximiac. 518. — A Angers, le décès de saint LEZIN, évêque de ce siége et confesseur, cité au martyrologe romain du 13 février, qui est le jour anniversaire de sa consécration épiscopale. 616. — A Rodez, le vénérable François d'Estaing, évêque et comte de cette ville, dont nous donnerons la vie dans le volume consacré aux Vénérables. 1529. — A Tours, le vénérable Licinius ou Lezin d'Angers, archevêque de ce siége, que plusieurs ont confondu à tort avec saint Lezin, évêque d'Angers. Il consacra toute sa fortune à bâtir et à doter un monastère près de la ville d'Angers et y prit lui-même l'habit monastique. La réputation de sa sainteté se répandit au loin : il devint abbé de Saint-Venant de Tours, et bientôt (505) évêque de cette métropole. Le roi Clovis Ier l'honorait d'une manière toute spéciale : il le choisit (508) pour le revêtir solennellement des insignes du consulat et de l'empire, après la glorieuse victoire de Vouillé. Licinius fut enseveli dans la basilique de Saint-Martin de Tours. 517.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Saint Césaire, diacre, couronné du martyre le 1er novembre, et dont le bras est conservé dans la basilique de Latran. 300.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Au Japon, les quatre bienheureux martyrs Pierre-Paul Navarro, prêtre de la Compagnie de Jésus, italien ; Denis Fugicima et Pierre Onizuki, de la Compagnie de Jésus, japonais ; et Clément, japonais. 1622. — A Brescia, ville de Lombardie, le bienheureux Conradin, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il se distingua par sa chasteté, son zèle pour les droits du Saint-Siége et sa charité pour le prochain. Un jour qu'il éprouvait une tentation très-violente contre la pureté, il déchira tout son corps. En même temps qu'il exerçait cette pénitence, il invoquait le secours de Marie. Voyant la fidélité de son serviteur, la Vierge lui apparut, accompagnée de deux Saintes, protectrices de l'Ordre ; elle s'approcha de lui et oignit ses reins avec une huile sacrée, en disant : « Que tes reins ne ressentent plus aucun mouvement de la chair ». Le Bienheureux obtint par ce moyen une chasteté parfaite. Il était religieux à Bologne lorsque cette ville se révolta contre le souverain Pontife. L'interdit avait été lancé contre la cité, et personne n'osait le publier. Le bienheureux Conradin, n'écoutant que son dévouement à la chaire de Pierre, le proclama hardiment sur la grande place. Il fut immédiatement saisi, jeté en prison et condamné à mourir de faim. Voyant

1. L'infâme Ebroïn voulut faire subir à l'évêque de Lyon le sort de son prédécesseur saint Annemond, et qu'il préparait à saint Léger, évêque d'Autun. Il envoya à cet effet, à Lyon, une bande de sicaires pour se saisir de sa personne; mais le prélat trouva, dans le troupeau confié à son zèle, des défenseurs intrépides, et les bourreaux furent obligés de quitter la ville, sans avoir pu accomplir leur meurtre sacrilége.

Saint Genès s'endormit dans le Seigneur après vingt-deux ans d'épiscopat (657-678). On l'inhuma dans l'église Saint-Nizier, et ses reliques y furent authentiquement reconnues, en 1308, par Hugues, évêque de Tarbes, autorisé de Louis de Villars, archevêque de Lyon. Plus tard, elles furent transférées dans l'abbaye de Chelles, sur la demande pressante des religieuses de ce monastère qui le considéraient comme l'un de leurs fondateurs et où on l'honorait d'un culte tout particulier. — *Gallia Christiana nova.*

2. Son corps fut inhumé dans l'église du monastère du Mont-Blandin, devant l'autel de Saint-Pierre, et y reposa environ trois cent quatorze ans, jusqu'à ce que, lors de la dédicace de la nouvelle église, Adalbéron, archevêque de Reims, le leva de terre (975) et le plaça dans un endroit convenable. Cependant les reliques de saint Florbert ne furent solennellement levées de terre qu'en 1049 où elles furent exposées à la vénération des fidèles par Baudouin, évêque de Noyon, en présence du comte Baudouin. Ces reliques furent brûlées, au XVIe siècle, par les Huguenots. — *Continuateurs de Godescard.*

que la privation de nourriture n'avait pas de pouvoir sur un homme qui vivait de prières, les factieux le mirent en liberté. Quand on vint lui annoncer cette nouvelle, le Bienheureux soupira et dit : « J'avais pensé que les noces étaient proches, et que vous veniez m'appeler aux fiançailles ; mais que la volonté de Dieu soit faite ; je ne suis pas digne de mourir pour Jésus-Christ ». Le pape Martin V, attribuant justement aux sacrifices héroïques de cet admirable religieux la paix qui se fit bientôt entre le Saint-Siége et les Bolonais révoltés, lui offrit la pourpre en récompense de cet éminent service. Conradin refusa humblement cette dignité : la seule récompense qu'il ambitionnait était de consacrer sa vie aux intérêts de son Ordre et au salut des âmes. Il seconda vigoureusement le bienheureux Barthélemi Texier, général des Dominicains, dans la Réforme qu'il établit. Conradin trouva un second martyre dans l'exercice de la charité : il mourut, comme il l'avait souhaité, en servant les malades en temps de peste ; il avait à peine trente-deux ans. Les nombreux miracles qu'il fit pendant sa vie et après sa mort lui ont fait décerner le titre de Bienheureux. 1429.

FÊTES MOBILES DE NOVEMBRE.

Le dimanche dans l'Octave de la Toussaint, aux diocèses d'Aix et de Marseille, fête de tous les Saints qui ont illustré ces deux Eglises. — Le même dimanche, aux diocèses d'Ajaccio, de Chartres et de Soissons, fête de la bienheureuse Vierge Marie, honorée sous le titre de Notre-Dame du Suffrage. — Le même dimanche, aux diocèses d'Albi, Angers, Arras, Auch, Autun, Bayeux, Beauvais, Châlons, Chartres, Coutances, Dijon, Le Puy, Lyon, Meaux, Moulins, Nancy, Nantes, Poitiers, Quimper, Rouen, Séez, Verdun et Viviers, fête de toutes les saintes Reliques qui se conservent dans ces différentes Eglises. — Le même dimanche, aux diocèses de Clermont et de Moulins, saint Austremoine, confesseur, apôtre des Arvernes, cité au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Le même dimanche, au diocèse de Cologne, fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie. — Le même dimanche, à Bordeaux, fête des Reliques conservées dans l'église de Saint-Seurin. — Le premier dimanche après celui dans l'Octave de la Toussaint, aux diocèses d'Albi, Angers, Autun, Bayeux, Blois, Bordeaux, Cahors, Carcassonne, Châlons, Chartres, Clermont, Cologne, Coutances, Dijon, La Rochelle, Limoges, Lyon, Marseille, Mende, Nancy, Nantes, Poitiers, Quimper, Reims, Rouen, Saint-Flour, Séez, Sens, Soissons, Tarbes, Verdun, Versailles et Viviers, fête de l'anniversaire de la Dédicace de toutes les Eglises de France. — Le même dimanche, au diocèse du Puy, saint Georges, évêque, apôtre du Velay, dont nous parlerons au 10 novembre. Ier s. — Le même dimanche, au diocèse de Naples, fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie. — Le samedi qui précède le dimanche après l'Octave de la Toussaint, chez les Cisterciens, la fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie, qui apparut à saint Albéric, deuxième abbé de Cîteaux, et qui lui dit : « Je défendrai et protégerai cet Ordre jusqu'à la fin des siècles ». C'est pourquoi, ayant été dès le principe choisie pour Patronne, Maîtresse, Protectrice et Avocate, et désignée comme Titulaire de toutes les églises de cet Ordre, elle combla, dans la suite des temps, la famille de Cîteaux de faveurs et de grâces. — Le samedi avant le second dimanche de novembre, chez les Religieux Déchaussés de la Sainte-Trinité, dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, dans les trois Ordres de Saint-François, chez les Frères Mineurs, dans l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel et chez les Carmes Déchaussés, la fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie. — Le samedi avant le dimanche dans l'Octave de la Toussaint, chez les Religieux Servites de la bienheureuse Vierge Marie, la mémoire de tous les Saints dont les corps et les reliques reposent dans les églises de cet Ordre. — Le samedi avant le second dimanche de novembre, chez les mêmes Religieux Servites, la fête de la Pureté de la bienheureuse Vierge Marie. — Le second dimanche de novembre, chez les Mineurs Capucins de Saint-François, la fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie, concédée à tout cet Ordre par le pape Benoît XIII. — Le même dimanche, au diocèse de Nice, fête de la Pureté de la bienheureuse Vierge Marie. — Le troisième dimanche de novembre, au diocèse de Naples, fête de la bienheureuse Vierge Marie, honorée sous le titre de Source des Grâces. — Le quatrième dimanche de novembre, au diocèse de Quimper, fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie. — Le deuxième dimanche après l'Octave de la Toussaint, aux diocèses d'Albi, Autun, Bayeux, Carcassonne, Bordeaux, Châlons, Cologne, Dijon, Lyon, Marseille, Nancy et Viviers, fête de l'Octave de la Dédicace de toutes les Eglises de ces diocèses. — Le même dimanche, au diocèse du Puy, fête de l'Octave de saint Georges, apôtre du Velay, cité plus haut. — Le dernier dimanche après la Pentecôte, au diocèse de Chartres, fête de tous les saints évêques, prêtres et autres patrons de cette Eglise. — Le même dimanche, au diocèse de Dijon, saint Bénigne, apôtre de ces contrées et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 178. — Le même dimanche, aux diocèses de Blois, La Rochelle et Marseille, fête de toutes les saintes Reliques que l'on conserve dans les diverses églises de ces diocèses. — Le même dimanche, au diocèse d'Ajaccio, fête du Patronage de la bienheureuse Vierge Marie. — Le même dimanche, au diocèse de Metz, saint Clément, évêque, apôtre de cette Eglise, dont nous parlerons au 23 novembre. — Le premier dimanche de l'Avent, au diocèse de Dijon, mémoire de l'Octave de saint Bénigne, apôtre de ces contrées, cité au martyrologe romain de ce jour. 178. — Le même dimanche, au diocèse de Fréjus, mémoire de l'Octave de saint Léonce, évêque, cité au martyrologe de France du 16 novembre. 465.

SAINT BÉNIGNE DE SMYRNE,

APOTRE DE LA BOURGOGNE ET MARTYR

178. — Pape : Saint Eleuthère. — Empereur romain : Marc-Aurèle.

Obsitos cives tenebris opacis
Hostis humani generis tenebat :
Doctor adventat : simul hæ fugantur
Solis ut ortu.

Esclaves du démon, les Dijonnais gémissaient d'être enveloppés sans retour dans de hideuses ténèbres ; mais voilà que le ciel leur envoie un libérateur, et elles s'évanouissent devant lui, comme les horreurs de la nuit se dissipent au premier rayon du soleil naissant. *Hymne de saint Bénigne.*

Entre les illustres prédicateurs de la foi que la Grèce a envoyés dans les Gaules, saint Bénigne est un des principaux. Il était de Smyrne, et disciple de saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Cet excellent maître l'ayant ordonné prêtre et formé par ses instructions et par ses exemples à toutes les fonctions de la vie apostolique, il le destina pour les Gaules, suivant la recommandation que ce grand Apôtre lui avait faite de prendre le soin du salut de ce royaume. Bénigne accepta cette mission, et, étant accompagné d'Andoche, prêtre, de Thyrse, diacre, d'Andéol, sous-diacre, et de quelques autres ecclésiastiques pleins de zèle pour la gloire de Dieu, il arriva par mer à Marseille. Andéol s'arrêta quelque temps à Carpentras, ville située sur la Sorgue, dans le comtat d'Avignon ; et de là il passa dans le Vivarais, où il couronna ses travaux par un bienheureux martyre.

Pour notre Saint, il vint jusqu'à Autun, avec ses autres compagnons, et il y fut favorablement reçu chez un illustre sénateur appelé Fauste. Il portait avec lui le salaire du bon accueil qu'on lui faisait : la perle évangélique, qui est la connaissance du vrai Dieu. Il en fit part à ce sénateur et il lui parla si efficacement de l'extravagance de l'idolâtrie et de la sagesse de la foi chrétienne, qu'il l'embrasa du même feu dont son cœur était embrasé. Fauste se fit chrétien et lava dans les eaux du baptême le crime de son infidélité. Symphorien, son fils, imita sa ferveur, et, de païen qu'il était, devint un des plus zélés prédicateurs de l'Evangile. Plusieurs autres fidèles suivirent aussi leur exemple, et Bénigne eut bientôt la consolation de voir au milieu d'Autun une sainte compagnie de chrétiens prêts à répandre leur sang et à donner leur vie pour la confession d'un seul Dieu. De là, Fauste le pria de passer à Langres pour travailler à la conversion de trois enfants jumeaux, Speusippe, Eleusippe et Méleusippe, petits-fils de Léonille, sa sœur, chrétienne fervente. Le Saint crut que Dieu lui offrait cette occasion pour porter plus loin le flambeau de la vérité : il alla à Langres, catéchisa les trois jumeaux, et les convainquit de la fausseté de leur religion. Ceux-ci, après avoir brisé toutes les idoles qui remplissaient leur maison et en faisaient comme un temple païen, firent disparaître complétement tout ce misérable amas de fausses divinités. Rien donc n'y offusquait, n'y attristait plus des regards chrétiens, et Jésus-Christ pouvait venir en prendre possession.

Un autel fut érigé pour le sacrifice de la victime sans tache dans un oratoire que Bénigne consacra sous l'invocation de saint Jean. Le missionnaire ionien voulut que le nom de l'Apôtre bien-aimé fût inscrit sur ce berceau de l'Eglise de Langres, afin que cette noble sœur de l'Eglise d'Autun se souvînt aussi de qui elle est fille, de quel cœur elle a reçu, avec la naissance et la foi, comme un héritage de famille, l'angélique virginité et la douce charité, ces deux fleurs du ciel que Jésus avait données à son ami.

Cependant Bénigne continuait tous les jours ses enseignements aux fervents néophytes. Bientôt ils furent trouvés non-seulement assez instruits, mais forts dans la foi et dans la charité ; et l'apôtre crut pouvoir sans retard les consacrer définitivement à Dieu par le baptême et par la participation au corps et au sang de Jésus-Christ. L'ouvrier apostolique était heureux : il remerciait le Père qui est au ciel de lui avoir donné, à Langres comme à Autun, des enfants spirituels qui annonçaient les plus hautes espérances. Bénigne, après avoir laissé, comme un monument de l'origine apostolique de son ministère, l'oratoire qu'il avait consacré en l'honneur de saint Jean, recommanda à Dieu et assura le sort de la chrétienté de Langres, cette seconde et bien-aimée fille de son âme, épancha une dernière fois son cœur dans un dernier adieu, et se rendit à Dijon pour continuer l'œuvre déjà si féconde d'un apostolat béni du ciel. Il était le père de deux grandes Eglises ; et en baptisant saint Symphorien et les trois saints Jumeaux, il avait baptisé deux des peuples les plus célèbres de la Gaule, les Eduens et les Lingons.

Arrivé à Dijon, Bénigne y établit le centre de sa mission, et de là fit rayonner la lumière évangélique dans le pays d'alentour. Sa parole, confirmée par la sainte autorité de sa vertu et par la divine sanction des miracles, obtenait des succès consolants. Paschasie, instruite et baptisée par lui, fut en ce lieu la plus noble conquête de son apostolat. Pour conserver à Dijon, aussi bien qu'à Langres, le souvenir de l'origine apostolique de sa mission, il dédia un humble oratoire en l'honneur de saint Jean.

Sur ces entrefaites, Marc-Aurèle, obligé de parcourir toutes les frontières de l'empire pour refouler les Barbares qui l'envahissaient, vint visiter, en passant, les murs de Dijon, récemment construits. A la nouvelle de son arrivée, Bénigne s'enfuit à deux lieues de là, dans un village nommé actuellement Prenois *(Prunidum, Prunetum)*, puis dans un autre nommé Epagny *(Spaniacum)*, dont les habitants conservent encore par tradition le souvenir de cet événement[1], lié d'une manière si étroite au martyre de l'illustre apôtre du Dijonnais. L'empereur, qui était à la fois sophiste, superstitieux et cruel, après avoir inspecté l'enceinte de la ville naissante, ordonna de construire un temple à Mercure et de ne pas tolérer un seul chrétien dans le pays. « Nous ne savons pas ici ce que c'est qu'un chrétien », répondit le comte Térentius ; « mais j'ai vu un étranger à la tête rase[2], dont l'extérieur et le genre de vie sont tout différents des nôtres. Il déclame contre le culte de nos dieux, fait prendre aux gens je ne sais quelle sorte de bain, les oint

1. A Prenois, les habitants ont toujours cru et croient encore que saint Bénigne s'est réfugié dans leur pays et s'y est caché. A Epagny, on montre encore la fontaine près de laquelle le saint apôtre fut arrêté par les soldats de Térentius. Dès les temps les plus reculés, les malades venaient puiser de l'eau à cette source qu'on nomme encore la source de saint Bénigne. Des paroisses entières s'y rendaient aux époques de calamités. On se partageait comme des reliques les feuilles de l'arbre sous lequel on croyait que le Saint s'était reposé. Prenois est à deux lieues, et Epagny à deux lieues et demie de Dijon.

2. C'était un usage des premiers siècles. On l'attribuait à saint Pierre qui l'avait adopté par humilité et pour ressembler aux esclaves. — Du reste il y avait une raison toute particulière pour que saint Bénigne portât la tête rase. Car il avait reçu sa mission de saint Anicet ; or, ce saint Pape avait fait une obligation toute particulière aux clercs de couper leurs cheveux.

d'un certain parfum, opère parmi le peuple beaucoup de prodiges et promet à ceux qui croient à son Dieu une autre vie après la mort ». — « A ces indices », reprit le prince, « je reconnais un chrétien. Qu'on le cherche et qu'on me l'amène chargé de chaînes. Car nos dieux détestent cette superstition nouvelle. Aussitôt qu'ils aperçoivent le signe du Crucifié, ils sèchent de fureur, grincent des dents et ne peuvent en supporter la vue ». Térentius se hâta de faire exécuter l'ordre du maître. On trouva l'apôtre dans le village où il s'était réfugié et annonçait la parole de Dieu aux païens. On l'enchaîna et on l'amena devant l'empereur.

« De quel pays es-tu, adorateur de la croix, et quel est ton nom ? » — « Je suis venu de l'Orient avec mes frères. Eux, ils sont déjà morts : c'est toi qui les as tués. Nous étions envoyés par saint Polycarpe pour prêcher l'Evangile aux nations ». Alors le prince, changeant de ton comme de tactique, reprit : « Si tu obéis à mes ordres, je te fais le grand-prêtre de mes dieux et te donne le premier rang dans mon palais ». — « Loup ravisseur, garde ton sacerdoce. Je ne veux rien recevoir de toi, car tu es réservé à tout ce que la damnation éternelle peut avoir de plus affreux ; et jamais tu ne me persuaderas de renoncer au Christ que j'adore ». L'empereur, voyant que ses promesses étaient inutiles, ordonna qu'on le battît cruellement avec des nerfs de bœuf, et ajouta que, s'il ne sacrifiait aux dieux de l'empire, on lui ferait subir toutes sortes de supplices.

Le Martyr fut donc étendu sur le chevalet, et, pendant qu'on le frappait, il rendait grâce à Dieu et priait. Après ce premier supplice, il fut jeté en prison [1], tout meurtri, tout déchiré, tout sanglant. Mais un ange vint le consoler et le guérit si bien de toutes ses blessures qu'il n'en paraissait pas la moindre trace. Le lendemain, l'empereur fit de nouveau comparaître Bénigne en sa présence et le pressa de sacrifier. L'intrépide soldat de Jésus-Christ se moqua des dieux. Alors le prince ordonna qu'on le conduisît devant un autel, et que de force on lui insérât dans la bouche des viandes immolées aux idoles. Bénigne, arrivé devant les simulacres païens, fit le signe de la croix, en élevant vers le ciel ses yeux avec son cœur, et adressa au divin Maître une courte mais fervente prière. Aussitôt toutes les idoles de pierre ou de bois et les vases qui servaient aux sacrifices disparurent comme de la fumée. Le Saint, plein de joie, remercia Dieu d'avoir bien voulu l'exaucer, puis jeta la dérision au tyran et à ses dieux qui s'étaient évanouis devant le signe du salut. — « Vois plutôt », reprit l'empereur qui sans doute s'efforçait de cacher son étonnement, « combien nos dieux tiennent à faire ta volonté. Si tu consens aussi à faire la leur et la mienne, tu seras grand auprès de moi ». Ces paroles radoucies et trahissant un certain embarras, ne servirent qu'à provoquer de la part de Bénigne un nouveau et toujours plus énergique refus. « Il faut », dit-il, « que tu sois bien sot et bien aveugle, pour ne pas voir la puissance de Jésus-Christ dans l'anéantissement de tes idoles ». — « Qu'on le reconduise en prison », s'écria le tyran furieux, « que l'on apporte une grosse pierre, qu'on y fasse une cavité, et que là on lui scelle les pieds avec du plomb fondu ; qu'on lui enfonce des alènes incandescentes sous les ongles des doigts ; que pendant six jours on ne lui donne rien, pas même de l'eau ; et qu'avec lui soient enfermés les chiens les plus féroces, qu'on laissera sans nourriture et sans boisson, afin qu'ils le dé-

1. Cette prison était une tour qui fut ensuite, et dès les temps les plus reculés, transformée en chapelle et visitée par une foule de pèlerins. Des titres du XVe siècle en parlent comme d'une chose immémoriale. On conserve aux archives du département de la Côte-d'Or un contrat de vente par lequel Jean Bonot achète, en 1430, des vicomtes de Dijon, la *prison de Saint-Bénigne*.

vorent ». Aussitôt l'ordre barbare est exécuté ; et pendant qu'on le conduisait en prison, l'apôtre exhortait les comtes et les tribuns à croire en Jésus-Christ. Il voulait remplir jusqu'au bout sa mission divine, en jetant dans ces âmes au moins quelques germes de foi. Le Martyr rentra donc dans son noir cachot, ne cessant pendant six jours d'entretenir avec le ciel le saint commerce de la prière. Aussi Dieu ne l'abandonna point. Il envoya à son secours un ange qui calma si bien la fureur des chiens, que ces animaux ne touchèrent pas à un seul cheveu de sa tête, à un seul brin de la frange de ses vêtements. Bien plus, l'envoyé du Très-Haut ôta les alènes enfoncées sous ses ongles, enleva le plomb qui scellait ses pieds dans la pierre et lui donna pour nourriture un pain céleste.

Le sixième jour étant arrivé, la prison fut ouverte, et l'on trouva le corps du Martyr tellement net et sain, si parfaitement intact, qu'il n'y paraissait pas la moindre trace des supplices qu'il avait endurés. A cette nouvelle, le prince, sans doute pour en finir et ne pas avoir le dessous une troisième fois, ordonna que dans la prison même on lui brisât le cou avec une barre de fer, et que pour l'achever, un soldat le perçât de sa lance. Au moment où le bienheureux Martyr expira, les chrétiens, ses enfants en Jésus-Christ, virent une colombe blanche comme la neige s'envoler de la prison et s'élever jusqu'aux nues : c'était son âme qui partait pour le ciel. En même temps ils respirèrent une odeur si suave qu'ils se crurent transportés au milieu des parfums du paradis. Ainsi se termina, ajoute un vieil hagiographe, la passion du saint prêtre Bénigne, le jour des calendes de novembre (vers l'an 178).

Saint Bénigne est représenté le corps traversé de deux lances, une massue derrière sa tête. On le représente aussi les pieds scellés dans une pierre avec du plomb fondu. Au portail principal de l'église cathédrale de Dijon, devant le trumeau qui sépare en deux la baie du milieu, est une figure debout, vêtue en costume d'évêque, tenant une palme, la main appuyée sur une canne, la tête coiffée d'une espèce de bonnet à côtes. Cette figure passe pour être celle de saint Bénigne.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Le corps du saint Martyr, ayant été embaumé avec des aromates et des parfums de grand prix, fut enseveli par Léonille de Langres, dans un sarcophage de pierre dépourvu d'inscription et de symbole que l'on enfouit sous terre, à peu de distance de l'endroit où le Saint avait été martyrisé. Les fidèles du lieu et ceux des villages voisins vinrent, dès le lendemain du martyre, honorer le saint apôtre dans son sépulcre, et, aussitôt que la prudence le permit, ils déblayèrent le terrain à l'entour, creusèrent un escalier et bâtirent par dessus une petite chapelle ou crypte voûtée : il est à croire que ce fut vers le milieu du IIIe siècle.

Sur ce tombeau naquit un pèlerinage qui cessa, ostensiblement du moins, pendant les années de trouble qui suivirent le pêle-mêle des révoltes civiles et des incursions barbares. La crypte abandonnée s'écroula, et peu à peu le souvenir du lieu précis où reposaient les restes du saint Martyr, et que rien ne distinguait, s'effaça, excepté dans la mémoire des habitants de la campagne, qui venaient encore prier sur la tombe de saint Bénigne, y apportaient des offrandes, y faisaient brûler des cierges et prétendaient y recevoir des faveurs miraculeuses.

Sur ces entrefaites, saint Grégoire, évêque de Langres, vint à Dijon ; et comme on racontait des choses merveilleuses, arrivées sur le tombeau de saint Bénigne, cela suffit pour attirer l'attention de l'évêque qui, malgré la tradition populaire et les miracles, et ne trouvant dans la forme païenne du sarcophage qu'un motif de se défier, jugea prudent d'interdire au moins provisoirement le pèlerinage. C'est alors que saint Bénigne lui apparut et lui ordonna de cesser d'agir ainsi, et de relever au plus tôt les ruines de son sépulcre. Frappé de cette vision, saint Grégoire s'empressa de faire rebâtir l'ancienne crypte qui était en ruines. Quand l'ouvrage fut achevé, il convoqua un grand nombre de prêtres, de religieux et d'abbés pour célébrer solennellement l'invention des reliques

du saint apôtre et assister à leur translation. Après cette cérémonie, le saint évêque songea à exécuter une œuvre à laquelle il rêvait depuis longtemps : c'était d'élever sur la tombe de saint Bénigne une église digne d'un tel apôtre et capable de contenir la foule des pèlerins qui accouraient de toutes parts. Pour assurer d'une manière permanente le culte du saint apôtre, le vénérable évêque de Langres, imitant saint Euphrone, adjoignit un monastère à la nouvelle église et confia la garde du corps saint à des religieux qu'il fit venir de l'abbaye de Réome. Il les plaça sous le gouvernement du saint abbé Eustade et leur donna sur ses propres biens et sur ceux de son évêché des terres considérables. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye de Saint-Bénigne de Dijon, qui occupe une place si considérable dans l'histoire religieuse, politique et artistique de la Bourgogne.

Le culte de saint Bénigne, ainsi ravivé et entouré de toutes les splendeurs de la religion, prit un développement immense. Il y eut dès lors à son tombeau un concours immense de pèlerins et comme une nuée d'éclatants miracles. La dévotion des fidèles s'étendit aux lieux où le saint apôtre avait souffert, et aux instruments de son supplice : la tour qui lui avait servi de prison fut convertie en chapelle, et la pierre dans laquelle il avait eu les pieds scellés devint l'objet d'un culte spécial. Une foule de pèlerins allaient puiser de l'eau à la fontaine d'Epagny, près de laquelle il fut arrêté par les soldats, et, dans les temps de calamité, des paroisses entières s'y rendaient en procession.

Quelques portions des reliques de saint Bénigne se répandirent avec son culte dans différentes localités, à Tours, à Pontarlier, à Saint-Maurice en Valais, et jusqu'en Allemagne. La basilique, élevée sur la tombe du Martyr par saint Grégoire de Langres, ayant beaucoup souffert des guerres civiles et des malheurs du VIIe siècle, fut restaurée au IXe siècle par Isaac, évêque de Langres, et le culte du saint apôtre refleurit avec une nouvelle splendeur jusqu'aux invasions normandes.

Afin de mettre en sûreté les saintes reliques, on les transporta d'abord dans l'intérieur du *castrum* de Dijon, puis à Langres, ville plus forte, où elles restèrent jusqu'à ce que la crainte des invasions fût passée. Les Langrois se firent payer l'hospitalité qu'ils avaient donnée à saint Bénigne en exigeant un bras du Martyr. Plus tard, comme des bruits d'invasion retentissaient encore, le précieux trésor fut enfoui sous terre dans la crypte, sans signe extérieur, mais avec une inscription renfermée dans le tombeau même. Il y resta ainsi caché pendant tout le Xe siècle, jusqu'au jour où le célèbre abbé Guillaume le leva de terre, l'entoura d'honneurs aussi grands que ceux qui lui avaient été décernés par saint Grégoire de Langres, jeta sur sa tombe encore une fois restaurée cette belle église avec cette magnifique rotonde à trois étages, la merveille de l'art roman inspiré du génie italien, qui n'eut peut-être pas sa rivale en France. En même temps, la réforme clunisienne fut introduite dans le monastère. Tout y changea de face, tout prit un merveilleux essor, la science comme la piété. Une nouvelle ère commence pour le culte de l'apôtre de la Bourgogne, comme pour la grande abbaye dijonnaise. Guillaume place les reliques du Saint dans une magnifique châsse revêtue de plaques d'or et d'argent, exposée aux regards de tous dans la crypte où de nombreuses lampes brûlaient jour et nuit.

Le pèlerinage, qui avait presque cessé pendant les malheurs du IXe et du Xe siècle, recommence sur de plus vastes proportions. Telle est la foule qui se presse au tombeau vénéré, qu'il faut ouvrir trois nouvelles portes dans l'église supérieure pour descendre à la crypte. Les dons des rois et des peuples affluent comme au temps de saint Grégoire et de Gontran.

On aurait pu croire que la basilique si belle et surtout si solide braverait les siècles. Pourtant, le 21 février 1271, la grande tour de pierre qui s'élevait au centre s'écroula avec un fracas épouvantable et entraina dans sa ruine tout l'édifice, excepté le grand portail et la rotonde. Par une préservation miraculeuse, la châsse de saint Bénigne, qui reposait sur deux petites colonnettes près du tombeau, un peu en avant de la rotonde, et qui aurait dû être broyée par la chute des voûtes, demeura suspendue en l'air sans qu'on aperçût quoi que ce soit qui pût la soutenir. Les lampes qui brûlaient devant les saintes reliques ne furent pas même éteintes. Un pareil événement produisit à Dijon et dans toute la Bourgogne une impression profonde ; et l'érection d'une nouvelle basilique plus splendide encore que l'ancienne, s'il était possible, fut décrétée d'enthousiasme. Un fragment considérable de la pierre dans laquelle saint Bénigne avait eu les pieds scellés avec du plomb fondu servit de première pierre. Elle fut posée solennellement le 7 février 1280, et le monument s'éleva entre la rotonde et le grand portail qui furent conservés. C'est l'église qui subsiste encore aujourd'hui. Elle porte le cachet de la meilleure époque du style ogival et a pour caractère particulier la simplicité dans la grandeur. L'illustre abbé Hugues d'Arc remplaça également l'ancienne châsse, qui avait perdu son éclat, par un magnifique ouvrage d'orfèvrerie ; et il fit, le 12 octobre 1288, la translation solennelle des saintes reliques. La mémoire de ce jour fut célébrée annuellement par une fête qu'on appela la *petite Saint-Bénigne*. Peu à peu des maisons vinrent se grouper près de la basilique et remplirent l'espace qui la séparait de l'ancien *castrum*. Ainsi naquit la ville de Dijon, capitale du duché de Bourgogne.

On vit s'agenouiller devant la châsse de saint Bénigne les rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II, Charles IX et Louis XIII. Plusieurs autres personnages illustres vinrent aussi prier au saint tombeau : la savante reine Christine de Suède, le cardinal Cajétan, le cardinal de Bérulle, saint François de Sales, sainte Jeanne-Françoise de Chantal, etc... En même temps les églises, les Ordres religieux, les rois, les particuliers, continuaient à solliciter des reliques du

saint Martyr. Les Pères Chartreux envoyaient à Dijon une ambassade, demandant quelques parcelles du glorieux saint Bénigne. En 1498, l'église d'Autun s'estimait heureuse de recevoir un beau reliquaire ciselé et émaillé contenant un os de l'Apôtre. En 1569, Sa Majesté Catholique demandait humblement la même faveur. En 1584, on ouvrait solennellement la châsse, et à la requête de deux Pères Capucins, on en tirait un notable fragment pour être porté aux Indes, dans une église cathédrale fondée en l'honneur de saint Bénigne. En 1589, le cardinal Cajétan ne croyait pas pouvoir rapporter au Pape de plus agréable présent qu'une relique du saint Martyr. En 1650, la reine Anne d'Autriche venait elle-même, avec son jeune fils Louis XIV, en chercher à l'église de Saint-Bénigne, et on lui en donnait de celles qui étaient dans le petit reliquaire porté par un ange.

L'abbaye de Saint-Bénigne ayant adopté, au XVIIe siècle, la réforme de Saint-Maur, obtint que la fête du saint Apôtre fût érigée en fête de précepte et fixée au 24 novembre (1703). Dès le commencement de 1791, an second de la *liberté*, on posa les scellés sur les portes de la sacristie. L'année suivante on prit la châsse et on transporta les reliques dans un coffre en bois au *logis du roi*. Nul ne sait ce qu'elles sont devenues. Les révolutionnaires démolirent le portail et la rotonde, dévastèrent la crypte, brisèrent l'antique sarcophage et l'ensevelirent sous les décombres; le terrain fut ensuite nivelé et pavé. Le 30 novembre 1858, le tombeau fut découvert à l'occasion des fouilles entreprises pour construire une sacristie à l'église cathédrale : lorsque le déblaiement fut achevé et que la crypte apparut dans son ensemble, les travaux de restauration commencèrent.

Le diocèse de Nevers possède plusieurs églises placées sous l'invocation du saint Apôtre de la Bourgogne, entre autres, celles de Saint-Benin-des-Bois, de Saint-Benin d'Azy, de Sougy. Aujourd'hui, l'église de Saint-Bénigne, à Pontarlier (Doubs), possède encore quelques reliques de son glorieux patron, et célèbre solennellement sa fête le dimanche qui suit la Toussaint. L'église de la Maison-des-Champs, au diocèse de Troyes, possède aussi une parcelle des ossements de saint Bénigne.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Etude sur saint Bénigne,* par M. l'abbé Bougaud; de *Saint Symphorien et son culte,* par M. l'abbé Dinet; de la *Vie des Saints de Dijon,* par M. l'abbé Duplus; de l'*Hagiologie Nivernaise,* par Mgr Crosnier.

SAINT MARCEL, ÉVÊQUE DE PARIS

436. — Pape : Saint Sixte III. — Roi de France : Clodion.

> La vertu est la chose du monde la plus facile; il n'est besoin pour l'acquérir ni de richesses, ni de puissance, ni d'amitié, ni d'aucun autre secours : il suffit de vouloir.
>
> *Saint Jean Chrysostome.*

Saint Marcel naquit à Paris de parents d'une condition médiocre ; cependant, comme ils avaient la crainte de Dieu, ils prirent grand soin de lui inspirer la piété dès son enfance. La grâce le prévint aussi avec une telle abondance que, dès ses plus tendres années, on voyait déjà reluire en lui le concert de toutes les vertus. Prudence, alors évêque de Paris, le reçut volontiers au nombre de ses clercs et, bientôt après, il l'éleva au rang des lecteurs. Ce fut dans cet emploi qui l'approchait de bien près des saints autels et qui l'obligeait de lire l'Ecriture sainte et les plus beaux traités des Pères de l'Eglise, qu'il devint un homme tout miraculeux.

Fortunat, évêque de Poitiers, qui a écrit sa vie, dit qu'un jour étant allé à la boutique d'un serrurier (on n'en sait pas le motif), cet artisan rustique et inhumain le pressa de prendre dans ses mains un barreau de fer tout embrasé pour lui dire combien il pesait. Le saint jeune homme, qui était la douceur même et ne savait résister à personne, se soumit à ce qu'il

voulut : il saisit la barre, la souleva, et dit qu'elle pesait neuf livres. Trois miracles éclatèrent en cette action. Le premier, qu'il toucha et mania ce fer sans se brûler ; le second, qu'il le souleva facilement nonobstant sa pesanteur ; le troisième, qu'il connut au juste de quel poids il était : car il pesait effectivement neuf livres. Ainsi, la vertu et la gloire de Marcel prirent également croissance avec son âge ; et Prudence, son évêque, ne différa guère à le faire sous-diacre, afin d'avoir le bonheur de se servir de son ministère à l'autel.

Le ciel voulut encore applaudir à cette élection par deux merveilles. Un jour de l'Epiphanie, Marcel, versant de l'eau sur les mains de ce prélat, pour la célébration des saints mystères, toute l'eau du vase qu'il avait puisée dans la rivière de la Seine se trouva changée en vin. Prudence en fit mettre dans le calice pour la consécration du sang de Jésus-Christ ; et, après la messe, il en fit distribuer au peuple pour la communion. Cependant, il ne diminua point, et le vaisseau demeura aussi plein qu'il était auparavant. On en donna ensuite à plusieurs malades, et ce fut un remède souverain pour la guérison de tous leurs maux.

Donnant encore une autre fois à laver à son évêque, l'eau se changea en une liqueur parfumée et en une sorte de chrême. C'était un heureux présage qu'un jour il recevrait lui-même l'onction épiscopale et qu'il consacrerait le chrême par les paroles de bénédiction qu'il prononcerait dessus, de même qu'il en avait produit d'une manière miraculeuse par le seul attouchement de ses mains. Mais, avant sa promotion, Dieu voulut encore l'honorer par un nouveau miracle sur la personne de son évêque. Il y avait dans sa cathédrale, un enfant de chœur, appelé Mintuce, âgé seulement de dix ans, dont la voix était si charmante, qu'elle ravissait tous ceux qui l'entendaient. L'archidiacre, voulant un jour avoir cette satisfaction, lui ordonna de chanter quelque antienne le plus mélodieusement qu'il pourrait ; il le fit, par obéissance ; mais l'évêque, qui avait donné cette commission à un autre, en fut tellement indigné, qu'il commanda qu'on fouettât cet innocent. On exécuta incontinent son ordre ; mais à peine Mintuce eut-il reçu le premier coup, que Prudence devint muet, sans pouvoir prononcer une parole. Le cri de l'enfant lui ferma la bouche, et lui ôta la faculté de parler. Comme cette impuissance lui durait toujours, Marcel, son sous-diacre, eut pitié de lui ; et, après lui avoir humblement démontré qu'un si grand mal lui était arrivé en punition d'une jalousie secrète qu'il avait eue de la voix angélique de son enfant de chœur, il lui rendit la parole qu'il avait perdue.

Peu de temps après, Dieu ayant appelé Prudence à lui, et la cérémonie de sa sépulture s'étant faite dans la chapelle de Saint-Pierre et de Saint-Paul, où depuis l'église de Sainte-Geneviève a été bâtie, le clergé et le peuple de Paris élurent unanimement Marcel pour leur pasteur. Il eut bien de la peine à consentir à cette élection, dont son humilité lui persuadait qu'il était indigne ; mais, plus il tâchait de s'en défendre, plus tout ce qu'il y avait de considérable dans la ville souhaitait de vivre sous sa conduite. Il fut enfin forcé de se rendre, pour ne pas s'opposer à la volonté de Dieu, qui l'avait choisi dans le ciel avant que les hommes ne l'eussent élu et nommé sur la terre. Il s'appliqua aussitôt avec une ferveur admirable à toutes les fonctions de sa charge, à la conversion des pécheurs, à l'instruction des ignorants, à la réconciliation de ceux qu'il trouvait dans les sentiments d'une véritable pénitence, à la visite des malades, au soulagement des pauvres, au secours des prisonniers, à l'administration des sacrements,

au jugement des procès, et travailla à entretenir la bonne amitié entre ses ouailles, et ces actions de vigilance et de charité lui concilièrent tellement l'estime et l'amour de son peuple, qu'il n'y avait personne dans Paris qui ne l'honorât comme son pasteur et qui ne le chérît comme son père.

Ce saint Prélat, apercevant dans son église un homme chargé de chaînes, qu'une vertu céleste empêchait d'approcher des divins sacrements, lui demanda ce qu'il avait fait. Ce misérable répondit qu'il était grand pécheur et indigne des faveurs de la divine miséricorde. Le Saint l'engagea à se confesser, et, après l'absolution, il lui rendit la liberté et le pouvoir de participer aux saints mystères.

De plus, il y avait dans Paris une dame de grande qualité, qui, ayant vécu dans le désordre, mourut aussi dans l'impénitence. Son crime n'était pas inconnu ; mais, parce qu'elle était chrétienne, et qu'on ne l'avait pas retranchée du corps de l'Eglise par l'excommunication, elle ne laissa pas d'être inhumée dans le cimetière commun des fidèles. A peine fut-elle en terre, qu'un serpent d'une grandeur et d'une figure monstrueuse vint du désert, qui était alors autour de la ville, creusa sa fosse et s'y fit une retraite pour se nourrir de son cadavre. Il ne le dévora pas néanmoins tout à la fois, mais il y revenait souvent pour achever de le consommer. Cependant, comme cet animal commençait à infecter l'air, et que ceux qui demeuraient à l'endroit du cimetière, saisis d'épouvante, voulaient abandonner leurs maisons, notre Saint, qui était plein d'une charité toute paternelle pour son peuple, entreprit de combattre lui seul cet ennemi public, non pas avec des lances et des flèches, mais par la vertu de ses prières. Il se transporta sur le lieu, qui était hors les murs, et, lorsque le serpent revint, lui ayant déchargé trois coups de sa crosse sur la tête, et ayant entouré son cou de son étole, il l'entraîna à une lieue et demie de la ville. Le peuple, qui voyait de loin ce triomphe, rendait mille actions de grâces à Dieu, et ne pouvait cesser de le bénir de lui avoir donné un pasteur de si grand mérite. Le Saint commanda ensuite au serpent de se tenir dans le désert ou de s'aller jeter dans la mer sans jamais paraître autour de Paris; sa parole fut si efficace, que, depuis, on n'entendit plus parler de ce monstre.

Voilà tout ce que l'antiquité nous a conservé de mémorable sur la vie et les grandes actions de ce glorieux évêque. Il acheva heureusement sa course dans l'exercice de toutes les vertus évangéliques et mourut au milieu de ses clercs, chargé d'années et de mérites. Ce fut le premier novembre de l'an 436.

On le représente tenant sa crosse, et derrière lui un énorme dragon.

CULTE ET RELIQUES.

On ne fait ordinairement la fête de saint Marcel que le troisième jour du mois de novembre, parce que le premier est occupé par la solennité de la Toussaint et le second par la Commémoraison des fidèles trépassés. Nous disons ordinairement, parce que, quand le second jour arrive un dimanche, on fait la fête de saint Marcel. Le corps du saint prélat fut porté à un bourg voisin de Paris, dans une chapelle dédiée en l'honneur de saint Clément, à cause de quelques reliques de ce grand Pape qui y avaient été transférées, et Dieu rendit son tombeau illustre et glorieux par un grand nombre de miracles. Saint Grégoire de Tours en rapporte un fort célèbre dans son livre de *la Gloire des confesseurs*. Le prêtre Ragnemode, qui fut depuis évêque de Paris et tint sur les fonts de baptême Théodoric, fils de Chilpéric, étant tourmenté d'une fièvre très-violente, en obtint une parfaite guérison en passant un jour entier en jeûne et en prières au pied de ce bienheureux sépulcre. L'évêque Equilin écrit aussi qu'une fille fut ressuscitée par les mérites de saint Marcel ; mais il ne dit pas si ce fut avant ou après la mort de notre Saint.

Au temps de Charlemagne, Rolland, comte de Blayes, neveu de ce prince, voulant honorer la

mémoire de saint Marcel, fit bâtir au lieu de sa sépulture une belle église, devenue depuis collégiale ; elle a quitté le nom de Saint-Clément pour prendre celui de Saint-Marcel, aussi bien que tout le bourg, qui dans la suite est devenu faubourg de Paris. C'est dans cette église que Pierre Lombard, aussi évêque de Paris, et si fameux sous le nom de *Maître des Sentences*, voulut être inhumé. L'on voyait encore en 1685 son tombeau, élevé de terre avec sa figure en bosse, de la hauteur de deux pieds.

Les ossements de saint Marcel furent aussi levés de terre et mis dans une châsse précieuse, pour y être exposés à la vénération des fidèles ; mais au temps de Philippe-Auguste, dans la crainte que les Anglais, qui ravageaient alors la France, ne se saisissent du bourg de Saint-Marcel et n'enlevassent cette châsse, on la transporta dans l'église cathédrale de Paris. Ces précieuses reliques ont été perdues à la Révolution, et la riche châsse qui les renfermait est devenue la proie des spoliateurs de cette malheureuse époque. Il s'en trouve encore une portion dans l'église de Longpont, paroisse qui était autrefois du diocèse de Paris et qui fait aujourd'hui partie de celui de Versailles. En 1856, une nouvelle église a été bâtie, boulevard de l'Hôpital, sous le vocable de saint Marcel, à qui est également dédiée l'église de la Maison-Blanche, rue Fontainebleau. Il est l'un des trois patrons titulaires de la capitale.

Fortunat et Grégoire de Tours sont les deux auteurs dont nous nous sommes servi pour composer cette biographie. — Cf. *La France pontificale*, par Fisquet.

SAINT LAUTEIN, PRÊTRE,

FONDATEUR ET ABBÉ DE SILÈZE ET DE MAXIMIAC, DANS LE JURA.

Vers 518. — Pape : Hormisdas. — Roi de France : Childebert Ier.

> Heureux le religieux qui se regarde comme le rebut du monde, c'est-à-dire comme le plus abject des hommes ! *Saint Nil.*

Lautein naquit de parents nobles, dans le pays des Eduens, vers l'an 448. Dans le même temps, naissait à Autun une autre illustration non moins glorieuse. C'était saint Grégoire, depuis évêque de Langres, et bisaïeul de saint Grégoire de Tours. Lautein et Grégoire étaient tous deux d'origine sénatoriale, et les relations amicales qui les unirent dans la suite font supposer qu'ils étaient parents. Ils furent élevés ensemble dans les écoles, justement célèbres, dont l'antique Bibracte avait été dotée par les premiers empereurs romains, et que plus tard l'affection et la munificence de Constance-Chlore et de Constantin avaient restaurées et considérablement agrandies. Grégoire et Lautein édifièrent la ville d'Autun et y renouvelèrent le spectacle que, dans le siècle précédent, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze avaient donné à la cité d'Athènes, lorsqu'ils y faisaient leurs études. Animés comme eux d'une égale ardeur pour la science et pour la vertu, ils ne cherchèrent dans l'amitié qu'un appui contre le vice, qu'un moyen de se porter mutuellement au bien.

Autun avait alors pour évêque un de ses plus illustres citoyens, saint Euphrone, dont la sage direction ne fit pas défaut à ses jeunes diocésains. Aussi les vertus que saint Lautein pratiqua dès ses jeunes années, nous montrent assez qu'une main habile secondait l'œuvre de la grâce dans cette âme bien née. Dès sa jeunesse, il sut fermer l'oreille aux séductions du vice et montrer dans ses mœurs la retenue et la gravité de la vieillesse. Il annonça dès lors, par la sainteté de sa vie, ce qu'il devait être un jour par

l'éclat de ses œuvres. D'une chasteté aussi intègre devant Dieu qu'irréprochable devant les hommes, son cœur se purifiait encore dans les ardeurs de la charité. Assidu à l'oraison, à la psalmodie, à l'étude des divines Ecritures, il domptait son corps par des jeûnes sévères ; il était d'une humilité profonde, et sans cesse il avait à la pensée cette leçon du divin Maître : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de votre âme ».

Tel était Lautein au milieu du monde, que son ami Grégoire édifiait, de son côté, sur un plus vaste théâtre ; car, à dix-sept ans, les suffrages du peuple l'avaient appelé à gouverner la ville d'Autun. Mais pendant que le jeune et pieux magistrat faisait le bonheur des Eduens, autant par la sainteté de sa vie que par la sagesse de son administration, Lautein se décidait à quitter le monde pour embrasser la vie du cloître. Il avait environ vingt-sept ans lorsqu'il entra au monastère de Saint-Symphorien, que gouvernait alors le saint abbé Laurent. C'était sans doute le vénérable évêque d'Autun, Euphrone, qui poussait Lautein vers la solitude, après lui avoir servi de guide et de conseil au milieu du siècle. Euphrone allait souvent lui-même se recueillir et prier dans cette retraite, qui lui était si chère, et où il choisit le lieu de sa sépulture.

On observait alors au monastère de Saint-Symphorien les Règles des moines orientaux, avec les modifications qu'exigeait le tempérament des Gaulois. Sous la sage direction de l'abbé Laurent, Lautein se livra avec ferveur à tous les exercices de la vie spirituelle, et bientôt il y recueillit les fruits les plus précieux. Cependant il aspirait encore à une plus haute perfection, à un détachement plus complet des choses terrestres. Avec la permission de son supérieur, il renonce généreusement aux douceurs de la vie commune, et, comme un autre Antoine, il s'enfuit au désert, où il ne veut plus avoir que Dieu seul pour témoin et pour appui dans les combats qu'il va livrer à l'esprit du mal.

Lautein passa la Saône, et vint chercher la solitude au pied des monts Jura, dans la Bourgogne supérieure. Il était facile de trouver le désert et le silence dans cette malheureuse contrée, que les ravages des barbares désolaient depuis deux siècles. Gondebaud venait d'y rétablir la domination des Bourguignons, lorsque Lautein vint se fixer dans la partie de cette province appelée le Scodingue. Il construisit sa cellule sur le versant oriental d'une colline alors nommée Sièze ou Silèze, sur les bords d'une petite rivière. Silèze (aujourd'hui Saint-Lautein, ou Saint-Lothain, Jura, arrondissement de Lons-le-Saulnier, canton de Sellières) était une bourgade en ruines, située à peu de distance de la voie romaine de Lyon à Besançon, par Bourg, Lons-le-Saunier et Grozon. Cette terre, autrefois souillée par le culte des idoles, devint alors un lieu de prières, où le nom du vrai Dieu fut glorifié jour et nuit par les hommages du pieux ermite et des disciples qu'il réunit autour de lui. C'est ainsi que Dieu confondait d'une manière plus éclatante la malice et l'orgueil des démons, en établissant le règne de la croix sur les débris de leurs autels.

Mais les œuvres de Dieu grandissent presque toujours au milieu des épreuves. Aussi le nouvel hôte de Silèze fut bientôt en butte aux attaques des esprits impurs. Non-seulement le tentateur cherchait à soulever des tempêtes dans l'âme du saint anachorète : il se rendait visible à ses yeux, le troublait dans son oraison, et cherchait à l'effrayer par les apparitions les plus hideuses, renouvelant contre lui les tentations qui avaient fait briller la constance des solitaires de la Thébaïde. Mais Lautein, sans s'effrayer

de ces illusions, se tournait vers Dieu, et lui disait avec confiance, comme le saint roi David : « Levez-vous, Seigneur, et vos ennemis seront dissipés, et ceux qui vous haïssent s'enfuiront de devant votre face ». A l'instant l'apparition des esprits impurs s'évanouissait, et Dieu ramenait la paix dans l'âme de son serviteur.

Saint Lautein avait appris du divin Maître que le plus terrible des démons ne peut être vaincu que par le jeûne et la prière. Il résolut donc d'ajouter encore à la rigueur de ses austérités et de ses jeûnes, aussi bien qu'à la longueur de ses veilles, afin de se prémunir contre des tentations qui se renouvelaient tous les jours. Son biographe assure qu'il passa trois Carêmes, ne mangeant que deux fois la semaine. Dans le premier, il n'usa que de bouillie d'orge ; dans le second, de pommes sèches ; et dans le troisième, de légumes crus.

Ainsi vivait le saint anachorète de Silèze, heureux dans sa solitude, parce qu'il savait que Dieu était témoin de ses combats et de ses macérations. Mais il plut au Seigneur de révéler au monde ce trésor de sainteté.

La présence du pieux étranger était pour le voisinage une source de bénédictions. Dieu lui avait donné, disait-on, le pouvoir de détourner les orages et de calmer les tempêtes. Les habitants des contrées voisines commencèrent dès lors à l'honorer comme un saint, et l'on vint à lui pour obtenir les faveurs du ciel, par sa puissante intercession. Un prêtre, nommé Gallican, tourmenté par l'esprit malin, vint trouver Lautein, dont il avait entendu vanter la sainteté éminente, et le pria de le délivrer par sa bénédiction. « Eh quoi ! » lui répond humblement le pieux solitaire, « vous êtes prêtre, je ne suis qu'un pauvre moine, et vous demandez que je vous bénisse ? » Lautein le supplia, au contraire, de le bénir lui-même. Mais comme Gallican s'y refusait, Lautein lui donna de l'huile, et lui recommanda de la répandre sur ses membres. Le prêtre obéit, et sur-le-champ l'esprit malin se retira de lui.

Ce miracle et d'autres encore augmentèrent la réputation de celui qui les opérait. De nombreux disciples abandonnèrent le siècle, et accoururent à Silèze pour y servir Dieu sous la conduite du célèbre thaumaturge. Bientôt il vit rassemblés autour de lui soixante-dix religieux. Ce fut l'origine du premier monastère de Silèze, dont l'église fut placée sous l'invocation de saint Martin. Mais bientôt l'humble cloître se trouva trop étroit pour contenir l'affluence des nouveaux disciples, et le saint abbé fut obligé de fonder un second monastère à Maximiac (c'est très-probablement le nom primitif du célèbre monastère de Baume-les-Moines), dans le voisinage de Silèze. Il y plaça environ quarante religieux, tous exercés au jeûne, aux veilles, et surtout à l'obéissance. Cette vertu, qui distingue les bons religieux, est la gardienne infaillible de la ferveur et de la régularité dans le cloître. Aussi Lautein s'efforçait de l'inspirer à ses disciples d'une manière toute spéciale, autant par l'autorité de ses exemples que par la sagesse de ses conseils. Son biographe raconte même, à ce sujet, un trait qui semblerait incroyable, si on ne savait quelles récompenses miraculeuses Dieu a promises à l'obéissance.

Le saint abbé, dit le légendaire, se trouvait à Maximiac, où il avait coutume de passer le Carême et les autres jours de jeûne, sans doute parce que les religieux de ce monastère l'édifiaient lui-même par une plus grande ferveur et par une abstinence plus sévère. Un jour que le four était chauffé pour la préparation du pain, il ordonna à Pharadée, l'un des religieux, d'y entrer pour le nettoyer, bien assuré sans doute du succès miraculeux de

l'épreuve étrange à laquelle il mettait l'obéissance de son disciple. Celui-ci n'hésita point et se jeta, plein de confiance en Dieu, dans la fournaise. Son obéissance et sa foi furent récompensées comme elles le méritaient : les flammes respectèrent le serviteur de Dieu, comme autrefois Azarias avec ses deux compagnons ; et Pharadée, après avoir accompli les ordres de son supérieur, sortit du four aussi intact qu'il y était entré.

Le divin Maître avait dit, en parlant de ses disciples : « Ils chasseront en mon nom les esprits de l'enfer, ils parleront toutes les langues, ils manieront les serpents sans danger, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, ils n'en recevront aucun mal. Ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris ». Saint Lautein fut un de ces disciples privilégiés du Christ, revêtus de la puissance miraculeuse du ciel. Un jour qu'il était seul dans sa cellule, il vit tout à coup paraître un énorme serpent qui menaçait de se jeter sur lui. Le pieux solitaire se mit à prier pour conjurer le péril : « Seigneur », dit-il « délivrez-moi de l'homme méchant et trompeur, qui darde sa langue comme le serpent, et qui distille de ses lèvres le venin des aspics, pour me livrer combat et me donner la mort ». Ensuite il fait le signe de la croix, invoque le saint nom de Jésus-Christ, et voit aussitôt le monstre périr sous ses pieds. Toutefois, le saint abbé garda le silence sur cet événement, et se contenta d'en confier le secret à Siagrius, son ami et son disciple le plus fervent, l'invitant à bénir avec lui le Seigneur de la protection qu'il accordait à ses serviteurs.

Il arriva dans ce temps que des brigands, venus de Dijon, se dirigèrent vers Silèze, où ils croyaient trouver de grands trésors. Ils se proposaient de se saisir de l'abbé et de le mettre à la torture, jusqu'à ce qu'il leur livrât ces prétendues richesses. Mais, tandis qu'ils s'avançaient vers le monastère, l'auteur du criminel projet fut mordu par un serpent venimeux. Alors ces hommes pervers, regardant cet événement comme une punition du ciel, furent touchés de repentir, et allèrent se jeter aux pieds de saint Lautein, confessant leur crime et lui demandant grâce. Le saint abbé leur pardonna de bon cœur, et guérit même le malheureux blessé.

Cependant Lautein était arrivé à l'âge de cinquante-trois ans, et n'était point encore prêtre. Depuis longtemps ses religieux le pressaient de recevoir les ordres sacrés, sans qu'ils eussent pu vaincre cette humilité profonde qui le portait à se juger indigne du sacerdoce. Reconnaissant enfin que le désir de ses frères était la volonté du ciel, il se laissa imposer les mains par l'évêque saint Amand, soit que ce prélat fût venu le visiter à Silèze, soit qu'il l'eût mandé au lieu de sa résidence. C'était l'an 501 ou 502. Tout nous porte à croire que saint Amand était évêque de Besançon. Saint Lautein redoubla de ferveur lorsque son front porta la double couronne du religieux et du prêtre, et qu'il lui fut donné de célébrer tous les jours les augustes mystères. Silèze montre encore avec bonheur aux pieux touristes le modeste autel où, selon la tradition, la céleste Victime fut tant de fois immolée par ses mains ; cet autel se voit sous le chœur de l'église actuelle, dans la crypte qui fut l'église des premiers religieux. Après son ordination, Lautein vécut encore seize ou dix-sept ans, marchant toujours de vertus en vertus, s'élevant de clarté en clarté, se montrant toujours le modèle accompli, le conseil assuré, le véritable père de ses deux communautés et la providence des malheureux, qui affluaient à Silèze ou à Maximiac, pour obtenir de ce puissant ami de Dieu la guérison de toutes leurs misères.

Saint Lautein venait de passer le Carême à Maximiac, selon son habitude, et il était de retour à Silèze, lorsque saint Grégoire arrivait à Grozon,

antique bourgade située près de la voie romaine de Genève à Dijon. Informé de la présence du prélat, le saint abbé s'empressa de lui faire visite. C'était le jour de Pâques, 15 avril. Saint Grégoire, apprenant l'approche de son illustre ami, se précipite à sa rencontre. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre : « Dieu soit béni », s'écriait l'évêque, « puisqu'il m'a accordé le bonheur que je désirais tant, celui de vous voir encore en ce bas monde ! » Et tous deux versaient des larmes de joie. Ils passèrent ensemble la journée tout entière à Silèze, et partagèrent leur temps entre les œuvres de la piété et les doux épanchements de l'amitié.

Saint Lautein, se trouvant précédemment à Maximiac, avait eu révélation de sa fin prochaine par le ministère d'un ange ; car, quoique Dieu tienne leur fin cachée à la plupart des mortels, cependant il a souvent récompensé la foi de ses Saints, en leur annonçant le jour où bientôt leurs impatients désirs du ciel devaient être exaucés. Saint Lautein, qui avait obtenu cette faveur, comme saint Jean Chrysostome et tant d'autres, s'empressa de faire part de son bonheur à son hôte bien-aimé. Le lendemain, l'abbé reconduisit l'évêque et sa suite ; puis, après l'avoir comblé de bénédictions et lui avoir dit adieu, il revint à Silèze, où il continua de se préparer à la mort en redoublant de ferveur.

Maximiac reçut encore sa visite accoutumée, pendant le cours de cette année, qui était la soixante-dixième de sa vie. Lautein se trouvait dans ce monastère sur la fin d'octobre, lorsque, sachant qu'il n'avait plus que quelques jours à passer sur la terre, il dit à son ami, le prêtre Victorius : « Je retourne à Silèze, où je veux mourir et recevoir la sépulture. Venez-y jeudi prochain, et apportez un suaire pour ensevelir mon cadavre ». Puis, il se hâta de partir : c'était le dimanche ou le lundi. Il passa les trois jours suivants en prières, avec ses religieux désolés, qu'il consolait en leur montrant au ciel le rendez-vous de tous les enfants de Dieu. En même temps, ils reçurent ses dernières exhortations, que le bon Père semblait ne pouvoir finir. Le jeudi, qui cette année-là se trouvait être le premier jour de novembre, Lautein entra dans l'oratoire, et se donna lui-même la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, pour se fortifier dans ce terrible passage du temps à l'éternité. Ses derniers moments s'achevèrent dans la prière, et c'est ainsi que sa belle âme, s'arrachant à la prison du corps, s'envola vers la céleste patrie, où le Seigneur Jésus la reçut avec amour et la plaça dans les rangs des élus.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Lautein fut pieusement enseveli par ses disciples dans un sarcophage en pierre de Vergennes, que l'on voit encore dans la crypte de l'église. Le couvercle de ce tombeau porte cette épitaphe : « Ici repose saint Lautein, abbé ». Cette inscription est en lettres du Xe ou du XIe siècle ; ce qui peut faire supposer que le sarcophage ayant été enterré, selon l'usage, l'inscription n'a été gravée que quand les restes du saint abbé furent levés de terre et placés dans la crypte, c'est-à-dire dans l'église du monastère, au côté gauche de l'autel. On a voulu sans doute, par cette inscription, distinguer ce monument de deux autres pareils, placés à droite de l'autel, et appartenant à quelques vénérables abbés, premiers successeurs de saint Lautein, dont les noms, inscrits au ciel, sont demeurés inconnus pour les hommes. En effet, l'élévation de ces corps saints a pu se faire au commencement du Xe siècle, époque à laquelle le monastère et l'église de Silèze, ruinés par les Normands, en 888 ou 889, furent reconstruits par saint Bernon, abbé de Baume.

Sur la fin du XIe siècle, les reliques de saint Lautein furent tirées de leur tombeau pour être exposées à la vénération publique. Cette nouvelle translation dut se faire par les ordres de l'abbé de Baume ; car, depuis saint Bernon, le monastère de Saint-Lautein, devenu simple prieuré, se trouvait annexé à cette célèbre abbaye, qui retint pour elle le chef du Bienheureux, avec une

grande partie de son corps. Ces précieuses reliques furent enfermées dans une châsse avec le chef de saint Désiré, et placées au côté droit du maître-autel, où elles se trouvent encore aujourd'hui. L'église de Silèze conserva une partie des reliques de son illustre fondateur. Mais, dans les siècles suivants, l'abbaye de Baume ayant cessé d'y entretenir des religieux, il ne resta plus de disciples de saint Lautein pour veiller auprès de son tombeau vénéré.

Le 11 mai 1635 (pendant la guerre de la France, liguée avec la Hollande et les luthériens d'Allemagne, contre la maison d'Autriche), des soldats allemands et lorrains pénétrèrent dans l'église de Saint-Lautein. Comme ils aperçurent, au-dessus du maître-autel, la châsse qui contenait les saintes reliques, ils la firent tomber avec leurs piques, croyant sans doute que ce coffre renfermait quelques richesses. La violence de la chute brisa la châsse, et les reliques furent dispersées sur le marche-pied de l'autel. Sur le soir, l'ennemi s'étant retiré, le curé de Toulouse vint les recueillir. Mais, dans la crainte d'une nouvelle profanation, on les enferma dans une caisse, et on les plaça sous une dalle du chœur, où elles demeurèrent jusqu'au 15 avril 1641. Alors elles en furent retirées solennellement, en présence de la plupart de ceux qui les y avaient déposées. Le miracle suivant, arrivé dans cette circonstance, a été transmis à notre édification par les archives de la paroisse.

Une femme aveugle, de Miéry, apprenant qu'on venait de lever de terre les reliques du saint abbé, et que sa puissante intercession avait autrefois rendu la vue à des aveugles, se fit amener à Saint-Lautein, remplie de la confiance la plus entière. Elle pria le curé de dire la messe pour elle et persévéra, durant trois jours, à visiter l'église et à répandre ses ferventes supplications devant les saintes reliques. Enfin, le troisième jour, cette pieuse femme recouvra soudainement la vue et reçut ainsi la récompense promise par Jésus-Christ à la persévérance dans la foi. Ce miracle arriva le 15 mai 1641. Le curé en dressa un procès-verbal, qu'il signa avec trois autres témoins.

En 1793, la châsse fut cachée dans la crypte, et échappa de la sorte au vandalisme des révolutionnaires. Puis, lorsque la tempête fut passée, elle reprit sa place, au fond de l'abside. Les reliques qu'elle contient sont un fémur, un fragment d'humérus, deux os maxillaires et plusieurs vertèbres. Deux petits ossements sont encore renfermés, l'un dans un reliquaire d'argent, représentant saint Lautein, l'autre dans un buste antique du même Saint, qui se trouve dans la crypte.

Autrefois, dans les temps de sécheresse, de pluies excessives, ou d'autres calamités publiques, la châsse était descendue et exposée à la vénération du peuple. C'était un commissaire du monastère, et plus tard du chapitre de Baume, qui présidait à la cérémonie. En même temps, les reliques du même Saint, reposant dans l'église abbatiale, étaient pareillement exposées, et l'on célébrait une messe solennelle en son honneur. Alors, les paroisses du voisinage venaient en procession, soit à Baume, soit à Silèze, assurées de ne pas invoquer en vain la puissante intercession du bienheureux abbé. Les restes vénérables de saint Lautein ne sont plus aujourd'hui visités par un grand concours de pieux pèlerins. Néanmoins, les fidèles l'honorent toujours comme leur grand protecteur, et pendant les pluies désastreuses de l'été de 1853, on a vu se réveiller dans ces lieux la foi des anciens temps, et la foule accourir au tombeau du saint abbé pour implorer sa protection dans le malheur public.

Extrait des *Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier, de Besançon.

LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS,

VULGAIREMENT LA TOUSSAINT.

Instituée en 837. — Pape : Grégoire IV. — Roi de France : Louis Ier, *le Débonnaire.*

> *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.*
> Le nombre de ceux que je vis alors dans le ciel était si prodigieux, que les calculs de l'homme seraient impuissants à l'apprécier.
> *Apocalypse*, VII, 9.

A mesure que le christianisme triompha, les temples des idoles furent détruits en Orient, et en Occident fermés seulement ou convertis en temples

chrétiens. Vers l'an 607, le pape Boniface IV fit ouvrir et purifier le Panthéon [1] et le dédia sous le nom de la sainte Vierge et de tous les martyrs, et, comme l'assure le cardinal Baronius dans ses *Notes* sur le martyrologe, il y fit transporter vingt-huit chariots d'ossements des mêmes martyrs, tirés des cimetières de la ville. Puis, en même temps, il ordonna que tous les ans, au jour de cette dédicace, qui fut le 12 mai, on fît à Rome une grande solennité en l'honneur de la mère de Dieu et de tous ces glorieux témoins de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ainsi ce temple, où tous les démons avaient été adorés, devint une maison sainte, destinée au culte religieux de tous les serviteurs de Dieu. On l'appela premièrement *Sainte-Marie aux Martyrs*, et maintenant on l'appelle *Notre-Dame de la Rotonde*, à cause de la figure de ce bâtiment qui est en rond.

Telle fut la première origine de la Fête de tous les Saints. Vers l'an 731, le pape Grégoire III consacra une chapelle dans l'église de Saint-Pierre en l'honneur de tous les Saints, et depuis ce temps-là on a toujours célébré à Rome la fête dont nous parlons ici. Le pape Grégoire IV étant venu en France l'an 837, sous le règne de Louis le Débonnaire, la Fête de tous les Saints s'y introduisit et fut bientôt presque universellement adoptée. Le pape Sixte IV, en 1480, lui a donné une octave, ce qui l'a rendue encore plus célèbre.

Au reste, l'Eglise a été portée à cette institution pour plusieurs raisons très-importantes. Une des principales a été d'honorer, par cette fête, les Saints qui n'ont pas leur solennité particulière dans le cours de l'année, soit parce que leur sainteté ou même leurs noms ne nous sont pas connus, soit parce que, bien qu'ils soient dans nos martyrologes et qu'on y récite tous les ans leurs noms aux jours de leur triomphe, leur nombre infini empêche qu'on leur rende un culte distinct et séparé. Certainement, il n'était pas juste de laisser sans honneur ces admirables héros du christianisme, qui ont fidèlement servi Dieu durant leur vie mortelle et emploient continuellement leurs prières dans le ciel pour nous obtenir le pardon de nos péchés, et des grâces toutes-puissantes pour arriver au bonheur dont ils sont déjà possesseurs. Il fallait donc une fête commune qui les comprît tous et qui fût comme un hommage général de toute l'Eglise militante envers toute l'Eglise triomphante.

Une seconde raison de cette institution a été de réunir tous les fidèles dans le culte religieux qui est dû à ces amis de Dieu, car il est certain que, sauf un petit nombre dont on célèbre la fête avec plus de solennité, les autres ne sont presque honorés que des ecclésiastiques; le reste des chrétiens ne les connaissent point, ou s'ils les connaissent de nom, leurs affaires domestiques ne leur permettent pas de leur rendre, aux jours qu'on en fait la mémoire, la vénération qui est due à leurs mérites. Il était donc bien juste d'instituer une fête des premières et des plus solennelles de l'année où tous les fidèles, dégagés de l'occupation de leurs affaires et ne vaquant qu'au culte divin, s'employassent tous d'un cœur et d'une voix à honorer cette armée de bienheureux que Dieu même prend plaisir d'honorer.

Une troisième raison, rapportée dans l'*Ordo* romain, a été de donner

1. Le Panthéon était un temple que Marcus Agrippa, favori d'Auguste, avait fait bâtir et avait dédié à Jupiter Vengeur. Il voulait par là, suivant Pline, faire sa cour à l'empereur, qui venait de remporter la victoire à Actium sur Antoine et Cléopâtre. On l'appela Panthéon, soit parce qu'on y plaça la statue de Mars avec celles de plusieurs autres divinités, soit, comme le pense Dion, parce que la figure de ce temple représentait les cieux, appelés par les païens la *résidence de tous les dieux*, et c'est là l'étymologie du mot grec *Panthéon*.

lieu, tant aux ecclésiastiques qu'aux laïques, de réparer, par une ferveur et une piété extraordinaire, les négligences qu'ils auraient commises dans la célébration des fêtes particulières. En effet, c'est une chose déplorable de voir la lâcheté et l'indévotion avec lesquelles on célèbre la plupart des fêtes des Saints, et même celle des Apôtres et des plus illustres d'entre les martyrs. On peut dire en ces jours ce que le prophète Jérémie disait du temps de la captivité des Juifs : *Viæ Sion lugent, eo quod non est qui veniat ad solemnitatem;* « les chemins de Sion pleurent, parce que personne ne vient à la solennité ». On en fait des jours de récréation et de débauche ; peu de chrétiens s'y assemblent pour ouïr la parole de Dieu, pour approcher des sacrements et pour chanter les divins offices. On se contente d'entendre une basse messe, souvent sans attention et sans révérence, et l'honneur des Saints y est entièrement négligé. L'Eglise fait ce qu'elle peut pour arrêter ce désordre, en remontrant à ses enfants la nécessité qu'ils ont de se ménager ces puissants avocats et médiateurs dans le ciel ; mais, comme ces exhortations n'ont pas toujours le succès et le fruit qu'elle se propose, elle a sagement institué cette fête, afin que les fidèles, s'excitant à la dévotion par la vue d'une si grande solennité, suppléent en quelque manière au défaut des fêtes particulières.

Un quatrième motif, qu'elle a eu dans cet établissement, a été d'intéresser en même temps tous les Saints à sa défense, à sa protection, et de les obliger à joindre leurs intercessions pour lui procurer des faveurs extraordinaires. C'est ce qu'elle témoigne elle-même dans la collecte de ce jour, où elle demande à Dieu l'abondance de sa propitiation par le grand nombre d'intercesseurs qu'elle emploie auprès de sa divine Majesté pour la fléchir et se la rendre propice. Enfin, la principale vue de cette Mère charitable des chrétiens a été qu'il y eût un jour dans l'année destiné à leur proposer le bonheur inestimable des Saints, la gloire où ils ont été élevés, les richesses dont ils regorgent et les délices dont ils sont saintement enivrés, afin qu'étant animés par la grandeur de cette récompense, ils travaillent plus courageusement à la vertu, qui est l'unique moyen de s'en rendre dignes. Ces raisons doivent entièrement persuader non-seulement de la justice, mais aussi de la nécessité de cet établissement.

Pour parler maintenant de l'excellence de ces bienheureuses créatures qui composent la Jérusalem céleste, nous remarquons qu'il y a principalement trois choses qui relèvent une personne et nous la rendent recommandable : sa naissance, ses vertus et ses emplois; sa naissance, si elle est illustre; ses vertus, si elles sont éminentes; ses emplois, s'ils sont éclatants et glorieux. Or, ces trois choses se trouvent avec un merveilleux avantage dans ces habitants du paradis. Leur naissance est illustre, puisqu'ils sont tous nés de Dieu, qu'ils portent tous l'auguste qualité de ses enfants et ensuite celle de frères de Jésus-Christ et de temples du Saint-Esprit. Vous devez observer qu'ils portent cette qualité d'une manière bien plus noble que nous ne faisons sur la terre ; car la grâce qui les fait enfants de Dieu est une grâce dominante qui remplit toutes leurs facultés sans y rien laisser des faiblesses de la génération de l'homme; une grâce invariable qu'ils ne peuvent jamais perdre et qui ne leur sera jamais ôtée; une grâce consommée qui les rend actuellement héritiers de leur Père et les met dans la possession de son royaume. Leurs vertus sont suréminentes, puisque, excepté celles qui supposent quelque défaut et sont ensuite incompatibles avec le bonheur et la sainteté de leur état, ils les possèdent toutes dans un degré très-héroïque; nous voulons dire celles qui les regardent eux-mêmes

et celles qui ont rapport aux autres créatures. Et qui pourrait représenter la plénitude de leur sagesse, l'ardeur de leur amour, l'étendue de leur reconnaissance, la ferveur de leur zèle, la profondeur de leur humilité, l'excellence de leur pureté, le calme et la paix de leur cœur, la perfection de leur justice, la grandeur de leur miséricorde et l'esprit d'union et de concorde qui règne entre eux ? Pour leurs emplois, il n'y a rien de si éclatant et de si glorieux. Saint Augustin les réduit à trois, qui sont sans doute les principaux : voir Dieu, aimer Dieu, louer Dieu ; voir Dieu intuitivement et tel qu'il est lui-même ; aimer Dieu pleinement et de toutes les forces et de toutes les puissances de l'âme ; louer Dieu infatigablement et de la manière dont il est digne d'être loué. C'est ce que font les Saints dans le ciel et ce qu'ils feront dans l'éternité. Voilà leur emploi et leur fonction, qui est aussi l'occupation de Dieu avant tous les siècles et durant toute la durée de son être.

D'ailleurs, quelle langue pourrait exprimer les charmes et les douceurs de leur béatitude? Le Roi-Prophète n'en parle que par étonnement : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te !* « O Seigneur, ô mon Dieu, que les délices que vous avez réservées pour ceux qui vous craignent sont abondantes et excessives ! » Saint Paul, après le prophète Isaïe, nous assure que ces biens sont si éminents, que l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu et que le cœur de l'homme n'a jamais rien conçu qui leur soit comparable. Et saint Augustin dit dans le même sens que cette splendeur, cette beauté et cet éclat qui nous sont préparés, et dont les Saints jouissent déjà, sont au-dessus de tous les discours et de toutes les pensées des hommes. D'où il faut inférer qu'elles surpassent toute la gloire de Salomon, toute la magnificence des Césars, toutes les richesses des rois, toute la pompe des triomphes, tous les plaisirs des sens et toutes les raretés de cet univers. Sainte Catherine de Sienne, en ayant vu dans l'un de ses transports une montre et un échantillon, ne pouvait s'empêcher, lorsqu'elle fut revenue à elle, de s'écrier : « J'ai vu des merveilles, j'ai vu des merveilles ».

Et comme son confesseur la pria instamment d'expliquer ce qu'elle avait vu, elle lui répondit à peu près ce que nous lisons dans le même saint Augustin, au traité XXXIVe sur saint Jean : *Desiderari potest, concupisci potest, suspirari in illud potest ; digne cogitari et verbis explicari non potest :* « On peut aimer cette béatitude, on peut la désirer avec ardeur, on peut soupirer après elle ; mais il est impossible d'en former des pensées ni d'en faire des discours qui répondent à son excellence ». Sainte Thérèse en ayant aussi découvert quelques rayons dans un ravissement, voici ce qu'elle en écrivit ensuite dans le livre de sa vie : « Les choses que je voyais étaient si grandes et si admirables, que la moindre suffirait pour transporter une âme et pour lui imprimer un extrême mépris de tout ce qui se voit ici-bas. Il n'est point d'imagination ni d'esprit qui puisse se les figurer. Leur vue me causa un plaisir si exquis et embauma mes sens d'un contentement si suave, que je n'ai point de paroles pour les représenter. Et Notre-Seigneur, me faisant voir cela, me disait : Regarde, ma fille, ce que perdent ceux qui m'offensent, et ne manque pas de les en avertir. Il me demeura de là un tel dégoût des biens et des satisfactions de ce monde, que tout ne me paraissait plus que fumée, que mensonge et que vanité ». Si un seul rayon, une image faible et imparfaite de la béatitude que Dieu faisait voir en passant à ces saintes âmes les portait à parler de la sorte, quel est, je vous prie, ce bonheur en lui-même, et quelle gloire possèdent les Saints,

non plus dans les ténèbres de cette vie fragile, mais dans les splendeurs d'une vie qui ne finira jamais !

Le docteur angélique ne fait point de difficulté de l'appeler en quelque manière *infinie*, de même que l'union hypostatique et la dignité de Mère de Dieu, parce que encore que la vision et l'amour béatifique soient des actes finis et limités, ils unissent néanmoins immédiatement l'âme à un bien infini et la font entrer dans la participation de son bonheur et de sa joie, qui sont infinis. Saint Augustin, que nous avons déjà cité, en était dans une telle admiration, qu'il nous a encore laissé ce sentiment si noble et si pieux au livre IIIe du *Libre arbitre*, que, quand on devrait n'en jouir qu'une heure seulement, il faudrait acheter cette heure par la privation des richesses et des délices d'un million d'années. Et nous entrerons nous-mêmes aisément dans la pensée de ces hommes divins si nous considérons, d'un côté, la grandeur de la puissance, de la bonté et de la magnificence de Dieu ; de l'autre, l'étendue des mérites de Jésus-Christ ; et de l'autre, enfin, ce que les prédestinés ont fait et souffert pour arriver à cette récompense. Mais, comme ces trois points nous mèneraient trop loin, nous les laissons à la méditation des lecteurs pour marquer plus en détail en quoi consiste cette béatitude.

Le savant Boëce, et après lui saint Thomas et toute la théologie, la définissent : *Statum omnium bonorum aggregatione perfectum* : « Un état qui renferme tous les biens dont un être intelligent est capable, et qui, dans ce concert sacré, n'a nul défaut ni imperfection ». Ce qui fait que nous y distinguons trois choses : la première est l'exemption de toutes sortes de maux ; la seconde est la possession et la jouissance de la plénitude de tous les biens ; la troisième est la consistance et l'immutabilité de l'une et l'autre.

Pour la première, nous en ferons d'autant plus d'état que nous ressentirons plus vivement le poids des misères dont nous sommes environnés. Nous en avons une belle description dans le chapitre XXIVe du livre des *Méditations*, attribué à saint Augustin : « Que je m'ennuie », dit-il, « Seigneur, de cette vie et de ce pèlerinage ! Cette vie est une vie misérable, une vie caduque, une vie incertaine, une vie laborieuse, une vie pleine de péchés, une vie que l'on doit plutôt appeler mort que vie, puisqu'il n'y a pas un seul de ses moments où nous ne mourions par une pente continuelle à la mort. Et comment pourrions-nous appeler vie un état où les humeurs nous suffoquent, les infirmités nous consument, le feu intérieur nous dessèche, l'air nous infecte, les aliments nous corrompent, les jeûnes nous affaiblissent, les divertissements nous relâchent, la retraite nous afflige, les affaires nous inquiètent, l'oisiveté nous abrutit, les richesses nous enflent, la pauvreté nous consterne, la jeunesse nous élève et la vieillesse nous abat ». Nous sommes sujets en cette vie à la faim et à la soif, au chaud et au froid, à la douleur et aux maladies ; mille accidents fâcheux, mille chagrins et inquiétudes, mille traverses et persécutions troublent perpétuellement notre repos ; nous ne sommes presque pas un instant sans quelque souffrance : la mort enfin est inévitable, et ce que les gens de bien trouvent infiniment plus terrible que la mort, les tentations nous pressent et nous entraînent au péché, et le péché, s'il n'est effacé par nos larmes, nous précipite dans une seconde mort, qui est la mort éternelle. C'est ce qui a porté tant de Saints à déplorer le jour de leur naissance et les a fait soupirer après la fin de cet exil, où ils ne voyaient que des piéges, des embûches et des naufrages.

Mais nul de ces maux ne se trouve dans le séjour des bienheureux. Ils n'ont plus ni faim, ni soif, ni lassitude. Ils ne sont plus exposés aux injures et aux méchancetés de l'air. Jamais leur corps, après la résurrection, ne sentira ni douleur ni maladie ; jamais leur âme n'aura la moindre atteinte de chagrin et de tristesse. Il ne se trouve personne dans leur demeure qui veuille ni qui puisse leur nuire, les démons en sont bannis, les impies n'y ont point accès ; ils n'y entendent que des louanges, des applaudissements et des bénédictions ; la mort n'en peut nullement approcher ; ils ne la craignent point, parce qu'ils l'ont parfaitement vaincue et qu'ils sont devenus immortels. Enfin, ce qui fait leur plus grande joie, c'est qu'ils ont leur volonté si fortement et si inviolablement attachée à celle de Dieu, qu'ils sont incapables de s'en séparer et de commettre aucune faute. O bonheur inestimable! ô félicité merveilleuse ! Réjouissez-vous, pauvres et mendiants, car si vous servez Dieu fidèlement, votre pauvreté sera changée en une abondance infinie. Réjouissez-vous, captifs et prisonniers, car si vous observez exactement la loi de votre souverain Maître, votre captivité sera changée en une liberté parfaite. Réjouissez-vous, malades, affligés, persécutés, car enfin ces maux passeront et on vous promet une vie exempte de toute misère. Réjouissez-vous, vous qui êtes dans le mépris et dans l'opprobre, vous qui êtes ici-bas la balayure du monde, car il viendra un temps, ou plutôt un moment éternel, où vous serez comblés d'honneur. Réjouissez-vous, enfin, vous qui pleurez et gémissez, car on essuiera toutes vos larmes, et vous ne pleurerez plus, parce que vous n'aurez plus aucun sujet de pleurer.

Si la béatitude des Saints est une exemption et un affranchissement de toutes sortes de maux, elle est aussi un concert bienheureux de tous les biens imaginables. On distingue ordinairement trois sortes de biens : les biens extérieurs, les biens du corps et les biens de l'âme ; les biens extérieurs, comme l'estime, l'honneur, les richesses, les compagnies charmantes, les demeures agréables, les habits et les ameublements précieux ; les biens du corps, comme la santé, la bonne grâce, la vivacité des organes et les satisfactions des sens ; les biens de l'âme, comme la science, les vertus, la sainteté et la possession du souverain bien. Or, nul de tous ces biens ne manque à la béatitude ; car pour commencer par les biens de l'âme, nous avons déjà dit que les Saints possèdent la grâce et toutes les vertus dans un degré suréminent, et qu'ils sont invariablement établis dans cette possession. Ils possèdent aussi toutes les sciences, et celui qui ne savait rien sur la terre, en entrant dans le ciel, devient infiniment plus savant que les Socrate, les Platon et les Aristote, et que l'ont été ici-bas les Ambroise, les Augustin et les Chrysostome ; mais ce qui fait la perfection et la consommation de la béatitude, c'est qu'ils voient Dieu en lui-même, lui qui est la première et la souveraine vérité, et qui comprend toute vérité. Ils le voient, non pas obscurément et par des images, des représentations et des figures, comme on peut le voir sur la terre dans une très-haute contemplation ; mais intuitivement et tel qu'il est et comme lui-même les voit et les connaît : expressions admirables qui sont toutes tirées de saint Paul et de saint Jean. Quand nous voyons une personne, nous ne voyons que son visage, et de son visage même nous ne voyons que la surface et le dehors ; mais nous ne voyons point la perfection intérieure de ses yeux, de son cerveau, de ses nerfs, de ses muscles, de ses artères et de ses veines, ni l'économie merveilleuse de toutes ces parties si industrieusement ajustées pour leurs offices et leurs mouvements. De plus, nous

ne voyons point son âme, son entendement, sa mémoire, sa volonté, ses sciences, ses vertus ni ses adresses, qui sont les plus beaux ornements qui soient en elle.

Mais les Saints, en voyant Dieu, pénètrent dans toute la profondeur de son être, de sorte qu'il n'y a rien de lui qui leur soit caché. Ils voient son essence divine et toutes ses perfections, tant absolues que relatives ; ils voient l'infinité de sa nature, l'immensité de sa grandeur, l'éternité de sa durée, le poids de sa majesté, la fermeté de son trône, l'amplitude de sa puissance, les lumières de sa sagesse, les secrets de ses jugements, la douceur de sa bonté, les tendresses de sa miséricorde, la sévérité de sa justice, les charmes de sa beauté et l'éclat immortel de sa gloire. Ils voient le mystère ineffable de la Trinité de ses personnes dans l'unité de sa substance ; l'innascibilité du Père, la génération du Fils et la procession du Saint-Esprit. Ils voient comment, par l'inclination de sa bonté, il s'est résolu de se communiquer au dehors en produisant des créatures et leur imprimant les caractères de ses excellences : comment il les a inventées et tracées par sa sagesse avec un ordre et une symétrie si merveilleux ; et comment par la force de son bras tout-puissant, il les a tirées de l'abîme du néant pour les mettre au jour et les faire travailler à sa plus grande gloire.

De plus, ils voient en lui tous les autres mystères de la foi, comme celui de l'Incarnation, avec toute la suite de la vie pauvre et humiliée de l'Homme-Dieu ; celui de l'Eucharistie, et l'état admirable du corps de Jésus-Christ dans ce sacrement ; celui de la Passion, et les raisons toutes sages et toutes saintes que Dieu a eues de choisir ce moyen pour notre rédemption ; celui de la Résurrection, et la gloire inestimable dont Notre-Seigneur a été rempli dans ce bienheureux moment. Enfin tout ce qui appartient à l'économie générale du rachat et du salut du genre humain.

Ils voient, disons-nous, tous ces mystères sans obscurité et sans aucun doute, mais avec toute l'assurance et la clarté dont une chose peut être connue ; et ils les voient, non pas par des connaissances multipliées et redoublées, mais par un seul acte très-pur et très-simple, qui, en pénétrant l'essence divine, y lit distinctement ces desseins et ces œuvres de son adorable Providence. Il y aurait de grands secrets à découvrir de cette vision et de la lumière de gloire qui en est le principe ; mais, laissant aux théologiens le soin de les expliquer, nous nous contentons d'ajouter qu'elle ne se fait pas comme nos autres connaissances par des espèces impresses ou expresses, qui sont des images spirituelles des objets, mais par l'union intime et immédiate de l'essence divine avec l'entendement des bienheureux. En effet, il n'y a que Dieu qui se puisse représenter tel qu'il est en lui-même, et toute image créée étant tout à fait éloignée de sa perfection ne pourrait le représenter dans toute la plénitude de son être ; donc, puisque par cette vision les Bienheureux le connaissent et le voient comme il est et tel qu'il est, il est impossible qu'ils le voient par des espèces et des images créées, et il faut nécessairement avouer qu'ils le voient par l'union intelligible de sa propre substance à leur entendement. C'est ce qui fait qu'ils lui sont parfaitement semblables, suivant cette parole de saint Jean : *Similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est ;* « nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est » ; car, par le moyen de ce mystère, ils n'ont pas seulement une participation de la divinité, mais ils sont intelligiblement revêtus de la divinité même, et, sans cesser d'être ce qu'ils sont, ils deviennent heureusement celui qu'ils voient ; et n'ayant

tous qu'une même forme, ils sont faits intelligiblement un seul Dieu.

Nous n'avons point parlé de la connaissance qu'ils ont de toutes les choses naturelles : de l'architecture et des justes proportions de l'univers, des propriétés et des industries de chacune de ses espèces, et de ces beaux secrets qui occupent l'esprit et usent l'intelligence de nos savants. Ils voient tout cela à découvert; mais, comme dit saint Augustin, ce qui les rend bienheureux, ce n'est pas de voir les créatures, mais de voir cet Etre immense, infini, éternel et immortel qui les a créées et qui en renferme une infinité d'autres dans les trésors de sa puissance. Mais qui pourrait exprimer la joie et le contentement qu'ils reçoivent de cette vision? Si nous avons tant de plaisir à voir ces palais magnifiques et ces cabinets précieux que les rois se font faire pour charmer leurs ennuis, et si la découverte d'une vérité de la nature qu'un philosophe a recherchée avec beaucoup d'études, lui cause tant de satisfaction, quel plaisir et quelle volupté sera-ce de voir face à face cette Beauté inestimable, cette Vérité souveraine, cet Etre infiniment parfait, qui est lui-même toute vérité : que dis-je, de le voir? mais, en le voyant, de le posséder, de lui être uni, et de demeurer inséparablement attaché à lui.

De cette connaissance, il naît dans l'âme des Bienheureux un excellent amour, qui achève leur sainte transformation en Dieu. La connaissance que nous avons de Dieu sur la terre ne produit pas toujours son amour, parce qu'elle est imparfaite et qu'elle ne pénètre pas jusque dans l'essence de sa bonté; mais celle des Bienheureux embrasse nécessairement leur essence, et elle y allume un feu de dilection qui ne s'éteindra jamais; parce qu'elle leur fait voir à découvert celui qui n'a rien que de bon et de souverainement aimable. Ce n'est pas un amour libre, mais nécessaire. Ce n'est pas un amour changeant, ni qui puisse souffrir de l'altération, mais un amour constant qui ne cessera jamais; ce n'est pas un amour inquiet ni impétueux, mais un amour tranquille, qui porte avec lui la consommation de la paix. Et quelles sont les délices, quelle est la suavité de cet amour? C'est le goût du plus charmant et du plus agréable de tous les objets; c'est la jouissance de la douceur même et du principe infini de toutes les douceurs; c'est l'embrassement éternel et immuable du souverain Bien; c'est le repos dans la fin dernière; en un mot, c'est ce que l'Evangile appelle entrer dans la joie du Seigneur, parce qu'en effet toute la joie de Dieu vient de la connaissance et de l'amour qu'il a de sa bonté et de ses adorables perfections.

Voilà quelque chose des biens de l'âme qui composent, dès maintenant, la béatitude des Saints. Pour les biens du corps, ils ne les auront qu'après leur résurrection; mais qu'ils seront admirablement récompensés de ce peu de retard! Ils auront une vie tranquille et imperturbable, et une beauté au-dessus de toutes les beautés. Tous leurs sens et tous leurs organes seront parfaits et jouiront de toutes les délices dont ces facultés corporelles sont capables. Leur vue sera désolée par le regard de l'humanité sainte du Fils de Dieu, de la gloire de la sainte Vierge, de celle de tous les Saints et de mille autres objets charmants qui se trouvent dans le paradis. Leur ouïe sera récréée par une mélodie et un concert toujours nouveaux, formés par cette armée de Bienheureux, qui retentiront éternellement dans le ciel. Leur odorat sera embaumé de l'odeur des corps ressuscités, plus exquise et plus ravissante que tous les parfums. Leur goût ressentira toutes sortes de saveurs par une impression délicieuse qui sera éternellement attachée à leur palais. Leur toucher, sans rien manier, recevra dans tous leurs mem-

bres une volupté indicible par un doux tempérament des premières qualités qui y sera agréablement répandu. De plus, les corps des Bienheureux seront revêtus de quatre excellents douaires qui les rendront des chefs-d'œuvre de la puissance et de la sagesse de Dieu : de la clarté, qui les fera plus lumineux et plus éclatants que le soleil ; de l'agilité, par le moyen de laquelle étant déchargés de leur pesanteur naturelle, et plus légers que les oiseaux et que les traits, ils se transporteront, en un clin d'œil, du ciel sur la terre, et d'un bout du monde à l'autre ; de la subtilité, qui, sans leur ôter leur condition de substance corporelle et matérielle, ni la solidité qui leur est propre, les dégagera tellement des affections terrestres et grossières de la matière, qu'ils seront comme spirituels ; enfin, de l'incorruptibilité et de l'immortalité, qui les mettra à couvert de toutes les altérations auxquelles les corps sublunaires sont sujets. Au reste, toute cette gloire corporelle naîtra de celle de l'âme, comme celle de l'âme naît de l'union intime qu'elle a avec Dieu ; et ainsi se vérifiera cette parole de l'apôtre saint Paul : *Erit Deus omnia in omnibus :* « Dieu sera toute chose en tous ». Nous laissons au lecteur à méditer plus profondément le bonheur de cet état, et la félicité d'un Saint qui a une âme et un corps remplis et inondés de tant de biens. Il faut encore dire quelque chose des biens extérieurs.

Quelle est, premièrement, la beauté du lieu où ils passeront leur éternité bienheureuse ? Certainement les palais les plus magnifiques et les chambres les plus superbes des princes de ce monde ne sont que comme des trous de la terre ou des nids d'hirondelles en comparaison de cette maison que Dieu leur a préparée. Saint Jean nous en fait la description dans l'Apocalypse et nous dit que ses murs sont de jaspe, que ses douze portes sont autant de perles fines, qu'elle est fondée sur douze pierres précieuses et que ses rues sont pavées de fin or, aussi luisant que le cristal. Ce n'est là qu'un crayon de sa magnificence et une faible représentation de ce qui est effectivement ; mais nous devons inférer de là que toutes les beautés et les richesses de ce monde mises ensemble sont infiniment au-dessous des charmes d'un séjour si ravissant. Sa grandeur surpasse l'étendue de tout le reste de l'univers ; sa clarté efface celle du soleil et de toutes les étoiles ; sa matière est toute céleste et elle est beaucoup plus noble que celle des mixtes et des éléments ; sa structure est un chef-d'œuvre de la main de Dieu, où la symétrie et toutes les proportions sont admirablement gardées.

Quelle est encore la douceur de la compagnie avec laquelle les Bienheureux vivront éternellement ? Elle n'est composée que d'amis, de justes, de saints, d'enfants de Dieu, de victorieux et de conquérants. C'est une république sacrée d'où tous les méchants sont bannis, et où il ne se voit que des gens de bien et des personnes confirmées en grâce. Voulez-vous savoir quels sont les membres de cette république, les citoyens de cette ville, les habitants de cette maison ? Ce sont les anges, les archanges, les principautés, les puissances, les vertus, les dominations, les trônes, les chérubins, les séraphins, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les saintes veuves, les pénitents et les enfants décédés dans la grâce du baptême ; tous sans péché, sans tache et sans nulle souillure ; tous ornés des plus hautes vertus et d'une incomparable sainteté ; tous plus luisants que le soleil, plus beaux que la lune et plus charmants que tout ce qui peut frapper nos sens ; tous unis du lien indissoluble d'une parfaite charité. Quel plaisir d'être toujours avec des personnes de si grand mérite, de leur parler, de jouir de leur conversation

et de recevoir d'eux à tous moments des témoignages d'amitié et de cordialité ! Quelle satisfaction de voir la Reine des Anges, d'approcher de son trône, d'entendre ses paroles pleines de douceur, d'avoir la liberté de l'entretenir et d'être continuellement honoré de ses regards ! Quelles délices de contempler Jésus-Christ dans sa gloire, d'avoir accès devant sa majesté et d'être vu favorablement de lui ! En vérité, quand il faudrait pour cela endurer tous les supplices des Martyrs et toutes les peines du purgatoire, nous devrions croire que l'on nous donnerait pour rien un si grand bonheur.

Nous ne parlerons point des autres biens extérieurs qui entrent encore dans la composition de cette béatitude. Le Roi-Prophète, faisant réflexion sur les honneurs dont ils sont comblés, dit qu'ils sont sans mesure, et semble même y trouver de l'excès : *Nimis honorati sunt amici tui, Deus ;* « Seigneur mon Dieu, vos amis sont trop honorés ». C'est assez dire qu'ils sont rois, qu'ils règnent tous avec Dieu et qu'ils sont héritiers de sa couronne et de ses biens, pour être convaincus que leurs richesses sont immenses et infinies. Le ciel et la terre sont à eux, et, après le jugement, tout ce monde inférieur ne sera couvert de splendeurs que pour augmenter le prix de leur héritage. Ils n'ont point maintenant d'autres vêtements que la lumière de gloire qui est une participation de celle dont Dieu même est revêtu, suivant les paroles du même David : *Amictus lumine sicut vestimento.* Mais lorsqu'ils auront des corps, ils auront aussi des vêtements sensibles. Et quels vêtements, je vous prie ? Tout ce que l'art et la nature peuvent former d'agréable sur la terre avec l'or, la soie, la pourpre, les perles les plus fines et les pierres les plus précieuses n'est rien en comparaison de ces habits. Ce seront des habits de gloire, où la diversité et le rapport admirable des couleurs, jointes à l'éclat qui sortira de leurs corps, feront le plus doux et le plus charmant objet qui puisse frapper la vue.

Il est vrai que tous les Saints ne sont pas également heureux et que, comme une étoile diffère d'une autre étoile en grandeur, en éclat et en beauté, ainsi il y a des Saints plus glorieux et des Saints moins glorieux ; mais, dans cette diversité infinie qui fait l'agréable concert de la Jérusalem céleste, ils jouissent tous plus ou moins de cette félicité que nous venons de décrire. Chacun a tout ce qu'il désire, et nul n'a ce qui lui peut faire de la peine. Ils ont tous cette exemption générale et parfaite de toutes sortes de maux, et ils possèdent tous la plénitude de tous les biens. Ils voient tous Dieu face à face ; ils l'aiment tous d'un amour béatifique ; ils sont tout abîmés dans les joies et les délices de la divinité. Enfin, comme le ciel est à tous, aussi ils ont tous part aux richesses inestimables dont il est rempli.

Il nous reste à dire ce que, néanmoins, nous avons déjà répété plusieurs fois : que cette béatitude n'aura jamais de fin ; elle durera autant que la puissance de Dieu, autant que la sagesse de Dieu, autant que la bonté de Dieu, autant que l'être de Dieu, c'est-à-dire éternellement. Les siècles et les millions de siècles passeront, mais pour elle, elle ne passera point. Ce qui est admirable, c'est qu'elle est et sera toujours nouvelle, sans causer jamais aucun dégoût ni aucun ennui. Peut-on avoir la foi et être persuadé de ces grandes vérités, et ne pas faire des efforts extraordinaires pour arriver à un tel bonheur ? Que ne fait-on pas pour obtenir une charge, pour amasser un peu de bien, pour se conserver un moment de santé et de vie et pour se maintenir dans l'honneur ? et, cependant, tous ces avantages ne sont rien en comparaison de cette éternité de vue et de

possession de Dieu. N'épargnons donc point notre peine pour nous en rendre dignes. Observons fidèlement les commandements de notre souverain Maître ; souffrons avec patience et avec joie les peines et les afflictions de cette vie ; fuyons le péché plus que l'enfer même, et que rien ne soit capable d'arracher jamais de notre volonté un seul consentement contraire à notre devoir. Si nous sommes si malheureux que de tomber dans le crime, n'y demeurons pas une seule heure, sortons-en au plus tôt par la contrition du cœur et par les mouvements d'une sincère pénitence. Gagnons par nos bonnes œuvres une récompense si précieuse. Ne croyons pas que Dieu nous demande trop, lorsqu'il nous demande de garder exactement toute sa loi ; persuadons-nous, au contraire, que ce qu'il nous demande est infiniment au-dessous de ce qu'il nous promet. Enfin, ne perdons pas un si grand bien, lequel, étant une fois perdu, ne peut plus jamais être recouvré.

Nous avons dans l'exemple des Saints les voies sûres pour parvenir à ce terme bienheureux où ils sont parvenus ; on peut les voir dans tout le cours de cet ouvrage. Les uns ont gagné une couronne de lis par la virginité, les autres une couronne de roses par le martyre. Les uns ont acheté le ciel par l'abondance de leurs aumônes, les autres l'ont emporté par les travaux d'une vie pénible et appliquée à la conversion et à la sanctification des âmes. Les uns y sont entrés par le mérite de leur innocence, les autres l'ont reconquis par les rigueurs d'une sévère pénitence. Les uns l'ont eu seulement comme l'héritage de leur père, les autres l'ont eu comme la récompense de leur maître. Mais nulle des personnes douées de raison n'y est arrivée que par l'humilité, la douceur, la patience, la chasteté, la sobriété, l'amour de Dieu et la charité envers le prochain. Les huit béatitudes que l'Eglise nous propose aujourd'hui dans l'Evangile de la messe nous marquent admirablement bien les chemins qu'ils ont tenus. Le royaume des cieux est à eux, parce qu'ils ont été pauvres d'esprit. Ils sont entrés dans la possession de la terre des vivants, parce qu'ils ont été débonnaires. Ils ont obtenu la véritable consolation, parce qu'ils ont passé leur vie dans les larmes. Ils ont été rassasiés, parce qu'ils ont eu faim et soif de la justice. On leur a fait miséricorde, parce qu'eux-mêmes ont été miséricordieux envers les autres. Ils ont le bonheur de voir Dieu, parce qu'ils se sont maintenus dans la pureté de cœur. Ils sont appelés les enfants du Très-Haut et ils participent à son héritage, parce qu'ils ont été pacifiques. Enfin, l'empire du ciel leur appartient, parce qu'ils ont souffert persécution pour la justice. Allons et faisons la même chose, et la même récompense nous sera infailliblement donnée.

Pour ne point perdre un si grand trésor, ayons aujourd'hui recours à ces admirables citoyens du paradis. Ils sont puissants, ils sont bons, ils connaissent notre faiblesse, ils savent eux-mêmes, par leur expérience, les difficultés qu'il faut surmonter pour marcher sur leurs vestiges ; ils ne manquent pas d'écouter nos prières et de les porter devant le trône de la majesté de Dieu. Et comment toute cette armée de Saints, tous ces chœurs d'anges et d'hommes bienheureux, ne seraient-ils pas exaucés? Ils le seront sans doute, et Notre-Seigneur ne pourra pas rebuter leur enquête. Mais ne nous contentons pas de les prier une ou deux fois, soyons-leur saintement importuns, pressons-les et faisons-leur violence, afin que nous puissions être un jour associés à leur nombre et que nous ayons part à cet éloge que nous consacrons aujourd'hui à leur gloire immortelle.

Les théologiens traitent la matière de la gloire des Saints, dans la pre-

mière partie, au sujet de l'invisibilité et de l'incompréhensibilité de Dieu ; dans la seconde, en parlant de la fin et de la béatitude, et dans la troisième, en parlant des quatre fins dernières. Nous en avons des sermons dans saint Bernard, et de très-excellents discours dans les œuvres spirituelles de Louis de Grenade, auxquelles le lecteur pourra avoir recours.

Nous avons conservé le discours du Père Giry.

LES APOTRES DE L'AUVERGNE : AUSTREMOINE A CLERMONT, SIRÉNAT A THIERS, NECTAIRE DANS LA LIMAGNE [1], ETC.

(Ier siècle).

Selon une tradition très-ancienne et toujours vivante, saint Austremoine (Stremoine, Detremoine) reçut sa mission apostolique de saint Pierre lui-même, et, étant venu en Auvergne, il mit tout son soin à retirer ce pays des ténèbres de l'idolâtrie pour l'amener au grand jour de la religion chrétienne. Pendant qu'il travaillait lui-même à Clermont, la ville principale, il envoyait ses aides dans tout le pays d'alentour, saint Sirénat à Thiers, saint Nectaire dans la partie méridionale de la Limagne, saint Maire (Marius, Mary), saint Mammet (Mamet, Mammert) et saint Antoine (Antonin, Antoinet, Anatolien, Antolien) dans d'autres directions ; chacun d'eux s'appliqua à défricher son canton avec autant de zèle que de succès.

Presque tous les habitants de Clermont se donnèrent à Jésus-Christ. Le prêtre des faux dieux lui-même, Victorin, cédant aux exhortations du sénateur Cassius (on l'appelle Cassi, en Auvergne), chez qui logeait saint Austremoine, embrassa la foi de Jésus-Christ ; alors saint Austremoine, confiant l'Eglise de Clermont à saint Urbice, alla porter le bienfait de l'Evangile dans le Nivernais ; en peu de temps, il recueillit dans ce pays une ample moisson d'âmes, dont il confia la direction à saint Patrice ; après quoi il revint à Clermont. Après trente-six ans de travaux apostoliques, il mit définitivement saint Urbice à sa place sur le siége de Clermont, se retira près d'Issoire dans une petite cellule où il passa les derniers jours de sa vie dans la méditation et la pénitence, sans cesser toutefois de convertir autant d'âmes qu'il pouvait. Il donna le baptême à Lucius, fils du gouverneur d'Issoire, et ce père en fut si irrité qu'il envoya des satellites pour tuer le vieil apôtre ; celui-ci, en ayant eu avis, s'enfuit vers les montagnes ; mais on l'atteignit et on lui trancha la tête près de Tremel (peut-être Tremouille-Saint-Loup, Puy-de-Dôme, arrondissement d'Issoire, canton de Latour).

Le corps du saint évêque fut enterré à Ixiodore qui, par la suite, devint la ville d'Issoire. Il y demeura plus de deux cent cinquante ans dans une espèce d'oubli, quoique les gens des environs, dit saint Grégoire de Tours, sussent bien que c'était le tombeau de leur premier évêque. Le même historien raconte sur la manière dont son culte devint public, des détails qu'il tenait de Cantin lui-même, évêque de Clermont.

« Cantin n'était encore que diacre quand on le chargea, en cette qualité, de la chapelle où reposait le corps de saint Austremoine. La chambre où il couchait attenait à cette chapelle ; une nuit, il lui sembla tout à coup entendre des voix qui chantaient des cantiques auprès du tombeau du Saint, et, en même temps, il aperçut une vive lumière qui l'environnait ; il voulut examiner de plus près ce prodige, et il vit que le chœur, dont les chants avaient frappé son oreille, était composé d'une multitude de personnes vêtues de blanc et tenant en main des flambeaux. Le lendemain, il fit environner d'une balustrade le tombeau du Saint, et dès lors on commença à lui rendre les honneurs dus à son mérite. Les faveurs obtenues par son intercession ont prouvé que Cantin ne s'était pas laissé entraîner par une vaine illusion ».

En 670, saint Avit, évêque de Clermont, transféra dans l'abbaye de Volvic le corps de saint Austremoine, et près de cent ans plus tard, en 764, Pépin fit rebâtir le monastère de Mauzac, auprès de Riom, où on déposa le corps du Saint ; sa tête seule resta à Volvic ; il paraît cependant

1. Nous ne parlons pas ici des saints apôtres de l'Auvergne dont nous avons déjà donné ou donnerons plus tard une biographie spéciale. A l'aide de la table alphabétique, nos lecteurs trouveront facilement leur légende à leur jour respectif.

qu'elle fut transportée plus tard à Issoire. Le tombeau de saint Nectaire et celui de saint Auditeur, un de ses compagnons dans la prédication de l'Evangile, enrichissent la belle église byzantine de Saint-Nectaire (Puy-de-Dôme), œuvre des Bénédictins qui avaient dans ce pays un prieuré dépendant du monastère de La Chaise-Dieu.

On peut représenter en un même groupe toute cette sainte phalange de généreux missionnaires qui vinrent, au péril de leur vie, planter l'étendard de la foi dans le pays des Arvernes.

Propre de Saint-Flour et *Notes locales.*

SAINT VIGOR OU VIGUEUR, ÉVÊQUE DE BAYEUX (vers 530).

Saint Vigor ou Vigueur est mentionné ce jour-ci au martyrologe romain ; on fait sa fête le 3 novembre à Coutances et à Arras, et à Bayeux le 5 de ce même mois. Il naquit dans l'Artois. Ses parents, recommandables par leur noblesse, l'étaient plus encore par leur piété. Il fut élevé dans la maison de saint Védast ou Vaast, évêque d'Arras, et se distinguait de ses condisciples par son obéissance et son humilité. La crainte que son père ne l'engageât dans les liens terrestres lui fit quitter sa patrie et sa famille; il vint avec un compagnon de son âge, nommé Théodemir, dans un village du pays de Bayeux, nommé *Redeverus* ou Ravière, dont il convertit tous les habitants par la prédication, la prière et l'exemple. La vertu de Dieu brillait tellement en lui, qu'il rappela à la vie un enfant qu'il avait baptisé et qui était mort quelque temps après son baptême. Il guérissait la cécité, la surdité et les autres infirmités; un horrible serpent infestait tout le pays, il le tua par miracle.

Lorsque celui qui gouvernait l'Eglise de Bayeux fut sorti de ce monde, Vigor fut élu pour occuper son siége ; dès ce moment, ses jeûnes, ses veilles, ses oraisons, ses prédications furent continuelles. Près de la ville s'élevait une colline nommée Phaunus ; il s'y trouvait une effigie de pierre représentant une femme que les païens adoraient. Ce lieu était du domaine royal. Saint Vigor en obtint la propriété du roi Childebert. La statue, dernier reste de l'idolâtrie dans ce pays, fut détruite ; sur cet emplacement, on construisit une église, et la colline prit le nom de *Mons Chrismatis*, Mont de l'Onction.

Cependant le comte Bertulfe, qui était païen, envahit à main armée la propriété donnée par le roi Childebert à l'église ; à cette nouvelle, saint Vigor, qui était vieux, monte en voiture, se fait conduire à la montagne, entre dans l'église et supplie Dieu de défendre lui-même son héritage. Il n'avait pas encore achevé sa prière qu'on vint lui annoncer que Bertulfe était tombé de cheval et s'était brisé la tête. Saint Vigor fonda, dit-on, le monastère de Cerare, qui fut détruit par les Normands. Il mourut dans un âge avancé et plein de mérites, le 1er novembre. Ses reliques furent dans la suite transférées du lieu de sa sépulture dans la cathédrale de Bayeux ; plus tard elles furent dérobées et transportées au monastère de Saint-Riquier, en Ponthieu. Une partie en fut restituée, en 1671, au monastère de Saint-Vigor, près de Bayeux, laquelle est encore conservée dans l'église de ce monastère, devenue église paroissiale.

On le représente menant en laisse un dragon ou serpent avec son étole.

Propre de Bayeux.

SAINT LEZIN, ÉVÊQUE D'ANGERS ET CONFESSEUR (616).

Lezin naquit vers l'an 530 d'une famille princière ; Garnier, son père, était l'un des plus puissants leudes de la cour de Clotaire Ier. Aussitôt que l'âge permit à son fils de commencer l'étude des lettres, il le confia aux plus habiles maîtres de l'école du palais ; le jeune élève surpassa bientôt tous ses condisciples par sa pénétration et son savoir. Ses études terminées, il fut présenté solennellement à Clotaire qui, charmé de la noblesse et de la beauté de ses traits, de la sagesse et de la prudence de sa conduite, de la maturité et de la prudence de ses mœurs, de l'affabilité de sa conduite et de la foi vive qui dominait toutes ses actions, voulut lui donner une preuve de son

estime en lui conférant, avec le baudrier militaire, la dignité de connétable. Puis, avant de mourir (561), il l'honora du gouvernement des provinces armoricaines, avec le titre de comte et duc des Angevins. Lezin vint alors habiter la capitale de l'Anjou : il avait trente et un ans.

Esprit élevé et conciliant, Lezin comprit aussitôt l'étendue de ses devoirs et il sut les remplir avec autant d'habileté que s'il eût eu une longue expérience des hommes et des choses. Chilpéric voulut récompenser la fidélité de ce digne magistrat en lui donnant une épouse digne de lui. Lezin, qui avait toujours chéri la virginité, répugnait vivement à cette résolution. Dieu l'aida en ces conjonctures difficiles : la jeune fiancée fut tout à coup frappée de la lèpre. Aussitôt Lezin se dispose à exécuter un projet qu'il méditait depuis longtemps : il vend tout ce qu'il possède en propre, et, après avoir tout distribué aux pauvres, aux églises et aux monastères, il se retire dans l'abbaye de Chalonnes (fondée par saint Maurille, évêque d'Angers) où il donne l'exemple de toutes les vertus.

Dieu le tira bientôt de l'obscurité du cloître. Audoin, évêque d'Angers, étant venu à mourir (vers 586), les seigneurs de la province jetèrent les yeux sur leur ancien compagnon d'armes dont la renommée proclamait partout l'éminente sainteté. Lezin, élu d'une voix unanime et acclamé avec enthousiasme, fut revêtu du caractère épiscopal par le célèbre saint Grégoire de Tours. Nous renonçons à décrire les œuvres de son épiscopat : disons seulement qu'elles répondirent parfaitement au programme qu'il s'était tracé : instruire son peuple, lui donner l'exemple de toutes les vertus, soulager l'indigence et servir d'appui à l'opprimé. Attirés par le parfum de ses vertus, un grand nombre de gentilshommes entrèrent sous sa conduite dans la voie étroite des conseils évangéliques. Cette affluence força le saint évêque à faire construire, non loin des portes de la ville d'Angers, un vaste monastère qu'il plaça sous le patronage de saint Jean-Baptiste et qui prit dans la suite le nom de collégiale de Saint-Julien.

Le jour vint où ce vaillant athlète dut succomber sous le poids des travaux et des années. Pendant les chaleurs du mois d'août 616, une fièvre violente le saisit. Il s'en réjouit comme d'un heureux présage, car il soupirait sans cesse après la patrie céleste : les portes lui en furent ouvertes le 1er novembre de la même année. Il fut enterré dans l'église de son monastère de Saint-Jean-Baptiste : le jour de ses funérailles, deux aveugles recouvrèrent la vue, et un grand nombre d'infirmes la santé la plus parfaite. Quelque temps après, saint Maimbœuf, un de ses successeurs, transféra son corps dans une chapelle, au côté droit du chœur de cette même église. Il resta dans son nouveau sépulcre jusqu'au milieu du IXe siècle, époque à laquelle on fut contraint de le dérober à la fureur des Normands. Ce ne fut qu'après le siége d'Angers (873) qu'on put le transporter de nouveau dans la basilique du monastère de Saint-Jean-Baptiste. Le 21 juin 1169, il y eut une troisième translation du saint corps : on le déposa dans une magnifique châsse où il demeura jusqu'à la Révolution.

Autrefois, saint Lezin était patron de plusieurs églises paroissiales en Anjou, et de l'Université d'Angers. De nos jours, les ouvriers des ardoisières de cette ville l'honorent comme leur patron. Saint Lezin est également patron de Blosseville-ès-Plains (Seine-Inférieure, arrondissement d'Yvetot) : deux vitraux de l'église paroissiale peignent sa légende. Sa fête s'y célèbre avec pompe le 13 février.

Cf. *Vies des saints personnages de l'Anjou*, par le R. P. Dom François Chamard; et les *Églises de l'arrondissement d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.

IIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La COMMÉMORAISON DE TOUS LES FIDÈLES DÉFUNTS. — Le même jour, la naissance au ciel de saint VICTORIN, évêque de Poitiers [1], qui, après avoir publié plusieurs écrits, comme l'atteste saint Jérôme, fut couronné du martyre dans la persécution de Dioclétien. 303. — A Trieste, saint Just, qui acheva son martyre durant la même persécution, sous le président Manace. — A Sébaste, les saints Cartère, Styriaque, Tobie, Eudoxe, Agape et leurs compagnons, martyrisés sous l'empereur Licinius. — En Perse, les saints martyrs Acyndine, Pégase, Aphtone, Elpidéphore et Anempodiste, avec plusieurs autres. — En Afrique, la naissance au ciel des saints martyrs Publius, Victor, Hermès et Papias. — A Tarse, en Cilicie, sainte Eustochie, vierge et martyre, qui, après avoir enduré de cruels tourments sous Julien l'Apostat, rendit l'esprit en priant Dieu. IVe s. — A Laodicée, en Syrie, saint Théodote, évêque, qui non-seulement fut puissant en paroles, mais aussi orné de bonnes œuvres et de vertus [2]. 334. — A Vienne, en Dauphiné, saint Georges, évêque. VIIe s. — Dans le monastère de Saint-Maurice en Valais, saint Ambrois, abbé. VIe s. — A Cyr, en Syrie, saint Marcien, confesseur [3]. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Pons-de-Tommières (Hérault), sur le Jaur, au diocèse de Montpellier, saint Albin ou Aubin, martyr, dont les ossements sacrés, qui reposaient dans la cathédrale de Saint-Pons (cette ville fut le siége d'un évêché depuis 1318 jusqu'en 1611), ont été dispersés par la fureur des Calvinistes. — En Basse-Bretagne, saint Hernin, confesseur, qui passa de la Grande-Bretagne dans l'Armorique, et vécut dans un lieu solitaire de la paroisse de Duault, près de Carhaix, où il termina ses jours [4]. 540. — En Bretagne, saint Mieu, confesseur, qui mena la vie solitaire dans la paroisse qui porte aujourd'hui son nom et s'appelle Coetmieux (Côtes-du-Nord, arrondissement de

1. Le martyrologe romain dit bien *Pictaviensis*, « de Poitiers », et non *Pettawiensis*, « de Pettau, en Styrie »; on verra plus loin pourquoi nous appuyons sur cette différence et pourquoi nous corrigeons la traduction de nos précédentes éditions.

2. Baillet, presque toujours excessif dans sa critique, ne semble pas sortir des bornes de la modération quand il dit de Théodote de Laodicée : « Saint Athanase nous représente partout Théodote de Laodicée comme un hérétique et l'un des plus zélés d'entre les chefs du parti des Ariens. Il y a donc lieu de s'étonner que Baronius, sur la foi d'Eusèbe et de Nicéphore, ait introduit son nom dans son martyrologe. Mais ce savant cardinal a réparé cette erreur dans ses *Annales ecclésiastiques* où il met toujours Théodote au rang des principaux Ariens. On doit se souvenir d'ailleurs de la prière qu'il a faite au public de vouloir corriger son *martyrologe* par ses *annales* qui sont postérieures et beaucoup plus exactes ».

3. Saint Marcien de Cyr sortait d'une famille patricienne et fut élevé à la cour; mais il reconnut bientôt la vanité du monde, et, quittant sa patrie et ses amis, il se retira dans le désert de Chalcis, en Syrie, où il mena, dans une cellule étroite, la vie la plus austère et la plus mortifiée. Sa sainteté le fit découvrir, et des disciples nombreux affluèrent à son ermitage : il consentit à en recevoir deux, Eusèbe et Agapet; plus tard un monastère s'éleva autour de sa cellule et Eusèbe en eut la conduite. Quand saint Marcien s'endormit dans le Seigneur, ses disciples, selon la recommandation que leur en avait faite leur maître, l'ensevelirent en un lieu ignoré; mais bientôt son corps fut découvert et on l'enferma dans un cercueil de pierre. Son tombeau devint un lieu de grande dévotion et il s'y opéra des miracles. — Godescard.

4. L'église de Locarn (Côtes-du-Nord, arrondissement de Guingamp, canton de Mael-Carhaix) est bâtie sur son tombeau. On y conserve ses reliques : son chef est dans un buste d'argent, et un des humérus dans un bras du même métal. Ces reliquaires sont d'anciens dons de la famille de Queien, à laquelle on doit aussi de beaux calices ainsi qu'une croix d'argent, et dont les armoiries se voient sur tous les vitraux de l'église. Il y a une paroisse dans le diocèse de Quimper qui porte le nom de notre Saint (Saint-Hernin, Finistère, arrondissement de Châteaulin, canton de Carhaix). — *Saints de Bretagne*, par Lobineau et Tresvaux.

Saint-Brieuc, canton de Lamballe) [1]. VI[e] s. — A Lens (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, saint Vulgan, confesseur, patron de cette ville. Nous lisons dans ses Actes (on les regarde comme très-suspects) qu'il était anglais de naissance et qu'il quitta son pays, sur un ordre du ciel, pour se rendre dans les Gaules. Ayant traversé la Manche, il aurait abordé à Wissant (Pas-de-Calais), aurait évangélisé les environs de Boulogne et de Thérouanne et se serait fait ermite près de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. Après qu'il se fut endormi dans le Seigneur, il fut inhumé soit à Arras, soit dans les environs. Son corps, à une époque inconnue, fut transféré à Lens-en-Artois, qui choisit ce Saint pour patron, et conserve ses reliques de temps immémorial. VII[e] s. — A Monstrelet (lieu aujourd'hui détruit, et qui se trouvait près de Boufflers, dans le canton de Crécy, au diocèse d'Amiens), un autre saint Vulgan (Vilgain, Vilgaine, Vulgain, Wigain, Walgam, Walgan, Wilgain, Wilgan), anachorète, compagnon de saint Mauguille (30 mai). Né en Angleterre, il était aussi illustre par sa naissance que par son savoir. Les suffrages des chrétiens de la province de Douvres le désignèrent pour occuper le siége épiscopal de Cantorbéry. Afin d'échapper au péril des honneurs, il passa la mer, aborda en France et, conduit par un ange, arriva jusqu'à l'ermitage de Monstrelet où, imposant les mains sur saint Mauguille qui était alors malade, il lui rendit soudain la santé et devint son compagnon. Plus tard il tomba à son tour gravement malade, expira dans les bras de saint Mauguille et fut enseveli dans son ermitage de Monstrelet [2]. Vers 684. — Dans le Ponthieu (*Pontivus pagus*, pays de la Basse-Picardie), saint Sevold, confesseur, dont les reliques étaient autrefois conservées à Abbeville. VIII[e] s. — A Clairvaux (Aube), au diocèse de Troyes, le décès de saint Malachie, évêque d'Armagh, en Irlande, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 1148. — A Verdun, le vénérable Alberon de Chiny, quarante-sixième évêque de ce siége et confesseur. Il rétablit à Verdun la liberté publique dont cette ville était privée depuis trois ans que Renaud, comte de Bar, la retenait dans une dure servitude ; répara les maux que son église et son peuple avaient soufferts pendant cette guerre intestine ; releva les ruines de sa cathédrale ; réprima les désordres de son clergé ; fonda, réforma et dota plusieurs monastères. Après avoir gouverné très-saintement son église pendant vingt-six ans, il prit l'habit des religieux Prémontrés dans le monastère de Saint-Paul de Verdun, où il mourut au bout de deux ans. Son corps fut enseveli dans l'église cathédrale. 1158.

LA COMMÉMORAISON DES FIDÈLES TRÉPASSÉS,

VULGAIREMENT LA FÊTE DES AMES

Mementote vinctorum.
Accordez du moins un souvenir à ceux qui gémissent dans les liens du purgatoire.
Hebr., XIII, 3.

Hier, l'Eglise militante rendait ses honneurs et ses respects à l'Eglise triomphante ; aujourd'hui, elle travaille au secours et à la délivrance de l'Eglise souffrante. Hier, elle implorait pour elle-même les prières et les suffrages de la première ; aujourd'hui, elle offre ses vœux et ses supplications pour la seconde. Hier, elle se réjouissait de la gloire et du bonheur de l'une ; aujourd'hui, elle s'afflige des peines et des douleurs de l'autre.

1. Ce lieu était alors couvert de bois, comme le prouve le nom même de « Coët-Mieu », qui signifi « Bois de Mieu ». En démolissant, dans le XVII[e] siècle, le maître-autel de l'église paroissiale, on trouva un coffre sur lequel étaient écrits ces mots : « Reliques de saint Mieu ». Hector d'Ouvrier, alors évêque de Dol, et Jean Collas, recteur de la paroisse, levèrent ces reliques de terre et les mirent dans un lieu plus décent. — *Saints de Bretagne.*

2. Le corps de saint Vulgan fut transféré, on ne saurait dire au juste à quelle époque, de Monstrelet à l'abbaye de Saint-Valery-sur-Somme. Une recognition des reliques, faite à Saint-Valery, en 1643, par un visiteur de la Congrégation de Saint-Maur, énumère de nombreux ossements contenus dans la châsse de saint Vulgan. Ces reliques ont été brûlées en 1793. On conserve, à l'église du Saint-Sépulcre d'Abbeville, une partie du bras de saint Vulgan, et un fragment aux Ursulines de cette ville. A l'abbaye de Saint-Valery, on faisait au 3 novembre la fête de saint Vulgan, à moins que la Toussaint ne tombât le samedi : alors la fête de saint Vulgan avait lieu le 2 novembre. — M. l'abbé Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, tome III, page 226.

Hier, elle portait des habits blancs pour témoigner son allégresse ; aujourd'hui, elle prend ses habits de deuil pour témoigner sa compassion. Et n'était-il pas juste qu'après avoir reconnu et médité les délices ineffables dont les Saints jouissent dans le ciel, elle fît tous ses efforts pour en augmenter le nombre en procurant aux âmes des fidèles, qui satisfont encore à la justice de Dieu dans le purgatoire, la fin de leurs tourments et l'heureuse association à la compagnie de ces esprits bienheureux ?

Il n'y a point eu de temps dans l'Eglise où l'on n'ait pratiqué la prière et offert des sacrifices pour les morts. Nous voyons même dans le livre II des *Machabées* que cela se faisait dans la loi ancienne : Judas Machabée, après une sanglante bataille, envoya douze mille drachmes d'argent à Jérusalem, afin que l'on y fît des sacrifices pour le soulagement de ceux qui avaient été tués dans le combat ; l'auteur de ce livre, qui vivait environ deux cents ans avant Notre-Seigneur, fait cette réflexion : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur;* « C'est donc une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts, afin qu'ils soient absous de leurs péchés ». Toutes les liturgies des Apôtres, que l'on ne peut pas nier être fort anciennes, même dans les additions qui y ont été faites, prescrivent cet office de piété. Saint Clément, Pape, au livre VIII des *Constitutions apostoliques ;* saint Denis l'Aréopagite, au chapitre dernier de *la Hiérarchie ecclésiastique ;* saint Irénée, au livre Ier *Contre les hérésies ;* Tertullien, au livre de *la couronne du soldat ;* saint Cyprien, épître IXe, et presque tous les autres Pères qui les ont suivis en parlent fort clairement; le grand saint Augustin, en mille endroits de ses écrits, traite très-expressément de la prière pour les morts. Cependant on a été plusieurs siècles dans l'Eglise sans qu'il y eût de jour destiné au secours général de ces âmes souffrantes. On priait bien pour elles en commun à chaque messe, afin de secourir celles pour qui on n'offrait point des prières et des obligations particulières, comme le même saint Augustin nous l'apprend dans son livre *de Cura pro mortuis ;* mais on ne le faisait pas plutôt à un jour qu'à un autre. Nous avons dans Amalarius Fortunatus, qui a si excellemment écrit sur les offices, du temps de Louis le Débonnaire, un office entier des défunts, d'où quelques-uns ont inféré que leur mémoire annuelle était établie dès ce temps-là. Cependant cette preuve est bien faible, et il y a plus d'apparence que cet office ne se disait encore alors que pour chaque particulier qui quittait cette vie. C'est au grand saint Odilon, abbé de Cluny, que l'Eglise est redevable de cette institution. Il est vrai qu'il ne la fit et ne la put faire que pour les monastères de son Ordre, sur lesquels seulement s'étendait sa juridiction ; mais les souverains Pontifes approuvèrent tellement une si juste dévotion, qu'ils jugèrent à propos de l'étendre à toute l'Eglise, et c'est de là qu'est venue la solennité lugubre de ce jour.

Pour en faire mieux pénétrer le sujet, il est nécessaire d'expliquer en ce discours trois points importants de l'Eglise : le premier, qu'il y a un purgatoire en l'autre vie, où les âmes qui n'ont pas encore entièrement satisfait sur la terre à la justice de Dieu pour les offenses qu'elles ont commises, sont sévèrement punies et entièrement purifiées avant d'entrer dans le royaume des cieux ; le second, que les peines de ce lieu du purgatoire sont extrêmement sévères et beaucoup plus rudes et terribles que toutes celles que l'on peut endurer en ce monde ; le troisième, que l'Eglise militante peut soulager et délivrer ces âmes, non par voie d'absolution, qui demande autorité et subordination, mais par voie de suffrage et de transport des satisfactions surabondantes de son chef et de ses membres.

Pour ce qui est de l'existence du purgatoire, c'est un article de foi défini dans trois conciles généraux, savoir : dans celui de Latran, sous Innocent III ; celui de Florence, sous Eugène IV, et celui de Trente, dans la session xxve, et dans plusieurs conciles particuliers d'Italie, de France, d'Afrique, d'Espagne et d'Allemagne, rapportés par le cardinal Bellarmin dans le savant traité qu'il a fait sur ce sujet. Nous en avons de grands indices dans l'Ecriture sainte, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. C'est dans la vue du purgatoire que les habitants de Jabès Galaad jeûnèrent sept jours pour Saul et pour Jonathas après leur mort ; que le saint homme Tobie recommande à son fils de mettre son pain et son vin sur la sépulture du juste, c'est-à-dire de faire l'aumône aux pauvres pour son soulagement et sa délivrance ; que Judas Machabée fit faire des sacrifices pour ceux qui étaient morts dans un combat ; et le prophète Isaïe dit que Dieu nettoiera les taches de Sion : *In spiritu combustionis ;* « dans un esprit de combustion ». C'est dans la même vue qu'au Nouveau Testament Notre-Seigneur dit qu'il y a des péchés qui ne seront remis ni dans le siècle présent ni dans le siècle à venir, supposant par là que d'autres péchés peuvent être remis dans le siècle à venir, c'est-à-dire en purgatoire ; que saint Paul, parlant de celui qui a élevé sur le fondement, c'est-à-dire sur la foi en Jésus-Christ, du bois, du foin et de la paille, qui sont les péchés véniels de malice, d'ignorance et de surprise, dit qu'il ne sera sauvé que par le feu ; que le même Apôtre approuve la pratique de ceux qui se purifiaient et faisaient des actes de mortification et de pénitence pour les morts, ce qu'il appelle *se baptiser ;* et qu'enfin saint Pierre, dans ses Actes, chapitre IIe, nous assure que Notre-Seigneur, lorsqu'il est descendu aux enfers avant sa résurrection, en a éteint les douleurs. Car il n'a pas éteint celles des damnés, puisqu'il n'y a jamais eu de grâce et de rémission pour eux. Il n'a pas non plus éteint celles des justes des limbes, puisque encore qu'ils fussent privés de la béatitude, ils n'étaient pas néanmoins dans un état de souffrance : il fallait donc qu'il y eût quelques âmes entre les uns et les autres qui fussent véritablement dans les douleurs et qui pussent en être délivrées : c'étaient les âmes du purgatoire.

Tous les Pères de l'Eglise nous ont aussi apporté de main en main cette doctrine, comme une vérité chrétienne que l'on doit tenir pour indubitable ; car, prémièrement, il est certain qu'ils enseignent tous qu'il faut prier pour les fidèles qui meurent dans la communion de l'Eglise, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Or, il y a une liaison inséparable entre cette prière et la vérité du purgatoire, puisqu'on ne peut nullement prier, ni pour les Saints qui sont arrivés au terme de la félicité éternelle, suivant cette parole de saint Augustin : *Injuriam facit martyri qui orat pro martyre ;* « c'est faire affront à un martyr de prier pour lui » ; ni pour les impies qui sont condamnés aux flammes de l'enfer, pour lesquels il n'y a plus de grâce; il faut nécessairement qu'ils aient reconnu la vérité du purgatoire. D'ailleurs, plusieurs de ces saints docteurs en parlent très-expressément et en termes formels, comme saint Grégoire de Nysse, dans une oraison *pro mortuis*, où il dit que les fidèles qui n'ont pas satisfait pour leurs offenses, par les prières et les bonnes œuvres, seront purifiés et rendus capables de la béatitude, *per expurgantis ignis fornacem ;* « par une fournaise de feu destinée à les purifier ». Saint Grégoire de Nazianze, dans un discours, *In sancta lumina*, déclare que ceux qui ont des restes de péchés à laver seront baptisés d'un baptême beaucoup plus rude et plus long que tout autre baptême, lequel consumera la rouille de leur vice, de même que

notre feu consume la rouille du fer. Saint Augustin, sur le psaume XXXVII[e] et dans la XVI[e] homélie des *Cinquante*, parlant des adultes qui meurent avec des péchés légers, assure qu'ils passeront par le feu du purgatoire et qu'ils ne seront pas livrés aux flammes éternelles. Et saint Grégoire le Grand, sur le psaume III[e] de la pénitence, dit : *Scio futurum esse, ut, post vitæ exitum, alii flammis expurgentur purgatorii, alii sententiam æternæ subeant damnationis ;* « je sais qu'après cette vie les uns seront purifiés par les flammes du purgatoire et les autres seront condamnés aux peines perpétuelles de l'enfer ».

La théologie nous fournit encore de puissantes raisons pour confirmer cette vérité ; car, premièrement, il est évident que plusieurs meurent sans aucun péché mortel, mais avec des péchés véniels dont ils n'ont pas fait pénitence. Or, ces âmes ne vont pas en enfer, puisqu'elles sont en état de grâce ; elles n'entrent pas non plus immédiatement dans le royaume des cieux, puisque rien de souillé n'y peut entrer. Il faut donc qu'il y ait un lieu entre ces deux, où elles soient purgées de ces péchés et où elles satisfassent pour eux à la justice de Dieu. De plus, il est certain que, lorsque la coulpe du péché mortel est remise, il reste encore des peines temporelles à payer à cette rigoureuse justice. Ainsi Marie, sœur de Moïse, fut punie pendant huit jours du murmure qu'elle avait fait contre son frère, bien qu'elle en eût obtenu le pardon ; et David, après que Nathan l'eut assuré que son adultère et son homicide lui étaient remis, ne laissa pas d'en être châtié par la mort de son fils et par beaucoup d'autres fléaux. Or, la plupart des fidèles meurent sans avoir satisfait à ces peines, soit par leur négligence ou leur faiblesse, soit parce que le nombre et l'énormité de leurs crimes en demandent de très-longues et de très-grandes, soit parce qu'ils se convertissent fort tard et qu'ils n'ont plus ensuite le temps de faire pénitence. Il est donc nécessaire qu'il y ait un lieu en l'autre vie où, selon le juste jugement de Dieu, ils accomplissent ces peines, pour être en état de régner avec lui. Nous voyons qu'entre ceux qui meurent il y en a beaucoup qui sont entièrement bons et purs de cœur ; d'autres qui sont entièrement mauvais ; d'autres qui véritablement ont de la bonté, mais qui ont aussi beaucoup de défauts. Le ciel est pour les premiers, l'enfer est pour les seconds. Il faut donc un lieu pour les troisièmes, où, leurs taches étant expiées, ils deviennent dignes de l'heureuse société des premiers. Enfin, une infinité d'apparitions, dont saint Grégoire le Grand, saint Grégoire de Tours, le vénérable Bède, saint Bernard et beaucoup d'autres auteurs ecclésiastiques font foi, et où des âmes sont venues implorer le secours des vivants, sont des preuves du purgatoire. Que si les hérétiques s'en moquent, ils montrent en cela leur opiniâtreté et leur malice, puisqu'ils aiment mieux combattre sans raison des faits rapportés par des auteurs si dignes de croyance que de quitter leur erreur et d'entrer dans un sentiment qu'ils avouent eux-mêmes avoir été suivi depuis plus de quatorze et quinze cents ans par les Pères de l'Eglise.

Il faut maintenant parler des peines que l'on endure en ce lieu d'expiation et de supplice. Les deux principales et celles qui renferment toutes les autres, sont la privation de Dieu et le tourment du feu. Pour le tourment du feu, c'est le sentiment commun des saints Pères et docteurs qu'il est plus cuisant et plus douloureux que tout ce que l'on peut endurer sur la terre et même que tous les tourments des martyrs. *Gravior est ille ignis*, dit saint Augustin sur le psaume XXXVII[e], *quam quidquid potest homo pati in hac vita ;* « Ce feu est plus horrible et cause plus de douleur que tout

ce que l'homme peut souffrir en cette vie ». Et saint Grégoire, sur le psaume IIIᵉ de la pénitence : *Illum transitorium ignem omni tribulatione præsenti existimo intolerabiliorem ;* « Je crois que ce feu passager est plus intolérable que toutes les adversités et les misères de ce monde ». Enfin, le Docteur angélique ne fait point difficulté d'avouer que ce tourment est même plus violent que tous les tourments sensibles et corporels que Notre-Seigneur a endurés dans le cours de sa passion, quoique ceux-ci aient été si grands qu'ils étaient suffisants pour faire mourir tous les hommes, si chacun en eût eu sa portion. Et la raison de cette grande rigueur est que le feu du purgatoire n'afflige point ces âmes par sa vertu naturelle, qui d'elle-même ne peut agir que sur les corps, mais par une vertu surnaturelle qui lui est communiquée comme à un instrument très-sévère de la justice de Dieu. Or, il n'y a rien de plus terrible que cette vertu ; car, ainsi que dit l'Apôtre, c'est une chose épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant : sa main est infiniment plus pesante que celles de toutes les créatures ; comme il est grand dans ses récompenses, il est grand aussi dans ses châtiments ; et, s'il donne une gloire incomparable et éternelle pour un verre d'eau et pour un acte d'humiliation, il ne faut pas s'étonner s'il punit avec tant de sévérité pour une offense, quoique légère, commise contre le respect et l'obéissance qui est due à sa divine majesté. D'ailleurs, il y a trois choses qui concourent à la grandeur de la douleur : la puissance, lorsqu'elle est extrêmement vive et délicate ; l'objet, lorsqu'il est très-âcre et très-piquant, et l'union de l'un et de l'autre, lorsqu'ils s'approchent de bien près et qu'ils sont joints immédiatement. Or, ces trois choses se trouvent dans la peine des âmes du purgatoire ; car, premièrement, leurs puissances qui sont dégagées de la matière et toutes spirituelles sont beaucoup plus vives qu'elles n'étaient dans la dépendance des organes corporels. Ensuite, le feu qui est l'objet qui les tourmente étant, selon saint Thomas, de même nature et de même substance que celui qui brûle les damnés, et ayant été allumé par la sévérité de la justice divine, est bien plus cuisant et plus capable de les gêner que tout ce que nous pouvons concevoir de pénible et d'affligeant sur la terre. Enfin, il n'y a nulle distance entre l'objet et la puissance, le bourreau et le patient, le feu et l'âme qui en est tourmentée. Le feu est dans l'âme, et l'âme est dans le feu, et quand même l'âme pourrait s'éloigner du lieu de son supplice, le feu la suivrait partout et ne cesserait point de la tourmenter. Il faut donc confesser que la peine des âmes du purgatoire est au-dessus de toutes celles que l'on peut endurer en ce monde.

Nous savons que quelques auteurs ont cru que le feu qui les punit n'est qu'un feu métaphorique, c'est-à-dire une cause spirituelle, laquelle, pour les gêner d'une manière très-âcre et très-mordante, est appelée improprement *feu.* Mais quand cela serait, leur peine n'en serait pas moins violente, puisque cette cause ne les tourmenterait pas avec moins de force et de rigueur que le feu. D'ailleurs, bien que l'Eglise n'ait encore rien déterminé comme article de foi sur cette difficulté, il faut néanmoins tenir pour certain que ce feu est un feu réel et véritable. Car, outre que c'est le sentiment commun des théologiens, les saints Pères et l'Ecriture même parlent trop clairement de feu, pour ne leur donner qu'un sens impropre et métaphorique, d'autant plus qu'ils ne font point distinction entre celui qui tourmente maintenant les âmes et celui qui brûlera éternellement les corps après la résurrection générale, lequel sera sans doute un feu corporel. Cependant, comme toutes les âmes du purgatoire ne sont pas punies

également et qu'il est fort probable qu'à mesure qu'on satisfait pour elles et que le terme de leur délivrance approche, leurs peines diminuent et deviennent plus légères, il n'y a nul inconvénient d'avouer qu'il en est quelques-unes dont la peine que l'on appelle *du sens* n'excède pas les plus grands supplices de cette vie lorsqu'elles sont près d'être délivrées ; et l'on apprend même de quelques révélations qu'il y en a eu qui ne souffraient point de cette peine, mais qui étaient seulement privées de la vision de Dieu et retardées dans la possession de la béatitude.

On peut demander si les démons servent de ministres pour tourmenter et affliger ces âmes chéries du ciel. Le Docteur angélique tient que non, ne pouvant se persuader que ces illustres victorieuses, qui ont si généreusement combattu et terrassé tout l'enfer, soient encore exposées à ses insultes. D'autres tiennent le contraire, et croient que Dieu se sert de ces instruments pour humilier davantage ces âmes négligentes, qui souvent, durant leur vie, ont préféré les suggestions de Satan à ses inspirations célestes. La chose est assez incertaine ; et, comme le souverain Juge, de qui elle dépend, ne nous en a rien révélé, on ne peut pas non plus en rien dire d'assuré.

Cette peine du sens causée par le feu et par d'autres instruments que nous ne savons pas, et qui sont cachés dans les trésors des vengeances divines, est accompagnée de la peine de la damnation, qui est le retardement de la vision de Dieu. Saint Thomas, traitant de cette peine, dit qu'elle est plus grande, plus terrible et plus intolérable que la première ; en effet, comme une seule heure de la vision de Dieu devrait être achetée par des millions de siècles des supplices les plus cruels, il ne faut pas s'étonner si le malheur d'en être exclues plusieurs jours, plusieurs mois ou plusieurs années, cause plus de peine aux âmes du purgatoire que tous les tourments qu'elles endurent de la part du feu. Elles savent combien est grand le bien dont elles sont privées, elles ont un désir immense et comme infini de le posséder, leur amour les y porte avec une ardeur et une impétuosité qui n'ont point d'égale ; jugez de là quelle douleur elles ressentent de se voir repoussées et de ne pouvoir y arriver. C'est une faim sans bornes qui ne trouve pas de quoi se rassasier ; c'est une soif sans mesure qui n'a rien pour se désaltérer ; c'est un torrent impétueux qu'une digue arrête au milieu de sa course, sans qu'il puisse s'écouler dans la campagne et y répandre agréablement ses eaux. Ce qui augmente encore la douleur de nos patientes, c'est qu'elles voient clairement qu'elles sont cause elles-mêmes de ce retard, et qu'elles l'ont mérité pour ne s'être pas voulu sevrer d'un plaisir et d'un divertissement d'un moment, pour s'être épargné quelques heures de mortification et de pénitence, ou pour avoir négligé de gagner des indulgences.

Ajoutons à ces peines une douleur intolérable d'avoir offensé Dieu, qui vient de la grandeur de l'amour dont elles sont pénétrées. Nous lisons dans l'*Histoire ecclésiastique* que cette douleur a été si grande et si véhémente en quelques pénitents, qu'elle les a suffoqués et leur a ôté la vie. En effet, comme le péché est le plus grand de tous les maux, parce qu'il attaque Dieu qui est un être d'une bonté, d'une excellence et d'une majesté infinies, il est aussi le sujet qui nous doit donner plus d'amertume et de douleur. Que si en cette vie, où nos connaissances sont si obscures et où notre amour est si faible et si languissant, des âmes ont été capables d'une si grande douleur, quelles sont, je vous prie, celles de ces âmes dégagées de la matière, qui voient clairement l'énormité du péché, et qui sont beau-

coup plus embrasées du feu de l'amour divin, que des flammes vengeresses qui les tourmentent? Certainement, nous nous persuadons que leur contrition, leur amertume et leur douleur sont si cuisantes, que toute autre peine qu'elles ressentent n'est presque rien en comparaison de celle-ci, et qu'elles se condamnent volontiers elles-mêmes à tous les tourments qu'elles endurent pour expier les péchés dont elles savent qu'elles se sont rendues coupables. Les damnés se plongent dans les flammes par rage et par désespoir, ou plutôt par une haine inutile qu'ils ont d'eux-mêmes en se voyant criminels; mais ces âmes destinées pour la gloire, s'y plongent par l'excès de leur amour qui leur donne un regret inconcevable d'avoir offensé la bonté de leur Seigneur, et un désir sans mesure de satisfaire à sa justice et d'anéantir, s'il était possible, les péchés qu'elles ont commis contre lui. L'opposition qu'elles voient et qu'elles sentent en elles-mêmes à la sainteté infinie de Dieu dont elles pénètrent la grandeur, les remplit de confusion et aussi d'une horreur qui ne peut se comprendre, et en comparaison de laquelle toutes les peines intérieures que l'on ressent en cette vie ne doivent passer que pour des ombres. Les personnes spirituelles qui ont reçu quelquefois ces impressions humiliantes et crucifiantes en peuvent dire quelque chose, et l'on sait en effet que plusieurs grandes saintes en ont parlé comme d'un enfer. Mais ce que l'on en peut ressentir en ce monde est infiniment éloigné de la peine dont nos illustres souffrantes sont gênées et tourmentées dans le purgatoire.

Cependant, tandis que leur amour les tourmente si cruellement, le même amour les console, parce qu'elles voient que tous leurs péchés n'ont pas été capables de le détruire, ou qu'ils n'en ont pas empêché la réparation. L'assurance qu'elles ont qu'elles aiment Dieu et qu'elles en sont aimées, et que cet amour mutuel ne sera jamais éteint, mais qu'au contraire il s'accomplira dans l'éternité bienheureuse, adoucit la véhémence de leurs peines, et peut-être serait-elle capable de les dissiper, si cet amour qui les soulage n'était en même temps leur bourreau. Les saints anges qui les visitent les consolent aussi dans leur affliction, et ce qui est indubitable, c'est qu'elles sont incapables d'impatience et que, quelque grands que soient leurs maux, elles les portent avec une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Il nous reste à parler du secours que l'Eglise militante peut leur donner pour diminuer et abréger leurs douleurs. On a pu voir, par tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, que les saints Pères, dans tous les siècles, ont été persuadés qu'il les fallait assister et qu'elles recevaient du soulagement par les prières des fidèles. Aussi, comme leur éloignement de la surface de la terre n'empêche pas qu'elles ne composent avec nous un même corps mystique sous un seul chef immortel qui est Jésus-Christ, il ne faut pas s'étonner que nous ayons ensemble une communauté de biens et qu'elles puissent participer à la vertu de nos satisfactions et de nos suffrages, de même que nous pouvons participer à la force de leurs oraisons. Or, il y a quatre manières générales pour les secourir : la première est d'offrir pour elles l'auguste sacrifice de la messe, de même que, dans l'Ancien Testament, on offrait dans le temple des sacrifices d'animaux pour les défunts. Le cardinal Bellarmin rapporte pour cela le témoignage de saint Cyprien, de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Grégoire, pape, et de beaucoup d'autres Pères qui disent en termes exprès que les âmes du purgatoire reçoivent de grandes assistances par cette oblation sainte. Le Concile

de Trente, après saint Chrysostome, assure que ce devoir de piété a été enseigné par les Apôtres, et Calvin même n'a pu nier qu'il ne soit en vigueur dans l'Eglise depuis plus de treize cents ans, d'où il a eu l'imprudence de dire que tous les Pères avaient été sur cela en erreur. Ce qui montre assez que lui-même n'était possédé que d'un esprit d'orgueil et de mensonge. On sait que sainte Monique, étant au lit de la mort, pria son fils et les autres prêtres qui étaient avec lui de se souvenir d'elle au saint autel ; que saint Ambroise, parlant du décès de sa sœur, dit qu'il n'était pas question de la pleurer, mais de la recommander à Dieu par des oblations, et que, de toutes les anciennes liturgies, il n'y en a pas une seule où il n'y ait un *Memento* pour les morts.

La seconde manière de secourir ces âmes, c'est de leur céder et de leur appliquer les satisfactions de nos bonnes œuvres ; car si, dans la justice humaine, on ne fait point difficulté de délivrer un prisonnier pour dettes, lorsqu'un autre se présente pour les payer, pourquoi ne croirons-nous pas que Dieu, dont les miséricordes sont infinies et qui désire souverainement que les hommes exercent la charité les uns envers les autres, veuille bien recevoir les satisfactions dont nous nous dépouillerons pour le soulagement de ces saintes âmes qui ne peuvent plus satisfaire. Il agrée donc nos aumônes, nos jeûnes, nos disciplines et nos autres œuvres de piété, et, sans que nous en perdions le mérite, que nous ne pouvons transporter à personne, il les accepte en paiement, bon, valable et suffisant pour leur secours et pour leur délivrance.

La troisième manière, c'est l'oraison, nous voulons dire de prier instamment pour elles et d'importuner tellement la bonté divine en leur faveur, qu'on obtienne enfin leur grâce. Saint Ephrem demanda pour lui ce secours en son testament, et saint Augustin recommande bien de ne le pas omettre : *Non sunt prætermittendæ supplicationes pro spiritibus mortuorum.* Et c'est de cette manière que les anges et les bienheureux contribuent au soulagement de ces âmes ; car ils ne satisfont pas et n'offrent pas des sacrifices pour elles, mais ils se font leurs intercesseurs et leurs médiateurs auprès de Dieu et ne cessent point de presser sa miséricorde de leur pardonner, qu'ils ne les aient attirées par ce moyen dans leur bienheureuse société. Sur quoi il faut remarquer que nos prières profitent aux âmes du purgatoire, comme impétratoires et comme satisfactoires, mais que celles des bienheureux ne leur profitent que comme impétratoires.

Enfin, la quatrième manière de les assister, c'est de gagner pour elles les indulgences que les Papes ou les autres Prélats ont accordées en leur faveur ; ce qui se fait en leur appliquant, non pas nos propres satisfactions, mais celles de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des autres Saints, qui sont renfermées dans les précieux trésors de l'Eglise. Il est surtout très-important, pour leur soulagement, de payer les dettes qu'elles ont laissées en mourant, de satisfaire aux dommages qu'elles ont causés durant leur vie et d'exécuter promptement les legs pieux marqués dans leurs contrats, leurs testaments et leurs significations de dernière volonté.

Que si nous sommes en pouvoir de les assister, ne sera-ce pas pour nous une extrême lâcheté de ne point le faire ? Certainement, plus une personne est pauvre et dans la nécessité, plus nous sommes obligés d'ouvrir le cœur et les mains pour la secourir ; or, qui est plus pauvre et plus dans la nécessité que ces âmes ? Elles doivent beaucoup, elles n'ont rien, elles sont dans l'impuissance de travailler et de gagner quoi que ce soit ; elles ont affaire à un créancier sévère et rigoureux qui proteste qu'il ne les lâchera

point, *donec reddant novissimum quadrantem ;* « qu'elles ne l'aient payé jusqu'au dernier double ». Nous entendons tous les jours leurs plaintes et leurs prières par la bouche des prédicateurs et des saints livres qui nous disent de leur part et en leur nom : « Ayez pitié de nous et regardez-nous d'un œil de compassion et de miséricorde, vous qui êtes nos amis, parce qu'enfin la main de Dieu nous a frappées ». D'ailleurs, l'assistance qu'elles attendent de nous ne nous coûtera presque rien, puisqu'elle ne consiste qu'en quelques messes, quelques prières et quelques aumônes, et cependant nous pouvons espérer d'en être récompensés au centuple, parce que, outre le mérite de cette action de charité, qui nous rendra de véritables rédempteurs, non moins que ceux qui travaillent au rachat des captifs, nous ne devons pas douter que, lorsque ces âmes seront dans le ciel, elles ne reconnaissent notre bienveillance et n'emploient tout leur crédit pour nous procurer le salut éternel. Notre-Seigneur aussi, en récompense de cet office de piété, nous préviendra de ses grâces en cette vie, nous fera miséricorde à l'heure de la mort, et, si nous sommes jamais dans les flammes du purgatoire, il sollicitera des personnes charitables pour nous assister de leurs suffrages, comme nous aurons assisté celles qui étaient sur la terrible enclume de sa justice.

C'est pour nous obliger à ce devoir que l'Eglise fait aujourd'hui résonner toutes ses cloches d'une manière lugubre, qu'elle couvre de noir tous ses autels, qu'elle chante tant de messes et d'offices pour les morts et qu'elle ouvre la bouche de ses prédicateurs pour exprimer la qualité, la durée et la rigueur inconcevables de leurs peines ; mais elle a aussi l'intention qu'en considérant ces peines, nous entrions dans une sainte frayeur d'y tomber, que nous veillions davantage sur nous-mêmes, que nous tâchions d'éviter non-seulement le péché mortel, mais aussi les péchés véniels, et que nous ne remettions pas à l'autre vie de satisfaire à la justice de Dieu pour nos crimes. En effet, quelle folie de différer cette satisfaction pour un temps où elle sera si sévère et si terrible, pouvant la faire maintenant par des pénitences légères et incomparablement plus douces et plus faciles : « Gardez-vous bien, mes chers frères », dit saint Augustin, « de répondre : Que m'importe d'aller en purgatoire, pourvu que j'arrive à la vie éternelle ? Non, ne parlez pas de la sorte ; car ce feu du purgatoire sera plus rude que tout ce que l'on peut voir, sentir ou penser sur la terre, et, comme il est écrit du temps du jugement, qu'un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour, qui sait s'il ne brûlera pas dans ce feu des jours, des mois ou même des années ? Se peut-il faire que celui qui, maintenant, ne voudrait pas mettre un moment le bout du doigt dans le feu, ne craigne point d'y être plongé durant un si long espace de temps ? » Si nous écoutons cette instruction, et que nous voulions la mettre fidèlement en pratique, nous pourrons vivre avec tant d'innocence et satisfaire si pleinement aux justes exigences de la sévérité de Dieu, que nous ne passerons point par ces flammes ou que nous n'y demeurerons que fort peu de temps. C'est à quoi il faut travailler en cette vie, afin que le moment de notre mort ne soit pas éloigné de notre éternité bienheureuse.

Nous avons conservé le discours du P. Giry. — Cf. 1° Parmi les saints Pères : Saint Augustin, *De cura pro mortuis ;* saint Grégoire, pape, *in Psalm. Domine, ne in furore ;* saint Bernard, *De quinque regionibus ;* 2° parmi les Ascétiques : Denis le Chartreux, *De novissimis ;* Kepplerus, *De subsidio animarum ;* Nepveu, *Réflexions chrétiennes ;* 3° parmi les Théologiens : Collet, *De Purgatorio ;* M. l'abbé Perrin, *Traité dogmatique et moral sur le Purgatoire ;* M. l'abbé Simon, *Le Culte des Morts ;* 4° parmi les Prédicateurs : Saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, saint Thomas de Villeneuve, Bourdaloue, le révérend Père Ventura, le révérend Père Félix.

SAINT NECTAIRE OU VICTORIN,

PREMIER ÉVÊQUE CONNU DE POITIERS ET MARTYR

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

> *Ama scientiam Scripturarum.*
> Aimez la science des Ecritures.
> *Saint Jérôme.*

C'est vers 290 que les Pictons reçurent leur autonomie religieuse. Nectaire ou Nectarius, leur premier évêque, apparaît alors, et son nom, parvenu jusqu'à nous sous la forme grecque latinisée, autorise à croire qu'il était originaire d'Orient par lui ou par sa famille. Faut-il ne faire qu'un même personnage de lui et d'un saint Victorin qui aurait vécu dans le même temps, et dont le nom semble être une traduction latine de l'appellation grecque donnée à Nectarius? L'affirmative ne nous est pas douteuse sur cette question, controversée jusqu'ici, et qui le sera peut-être encore, mais que nous semblent résoudre certaines particularités d'un grand poids [1]. A cette époque de migrations forcées, où les évêques étaient les premiers destinés au martyre, et souvent obligés de se soustraire aux recherches des bourreaux, quoi d'étonnant qu'un évêque d'Orient, chassé de son siége par une de ces persécutions formidables qui épouvantèrent la dernière moitié du IIIe siècle, se soit réfugié sur des plages lointaines où son zèle pût s'exercer encore à la tête d'une nouvelle Eglise ? Cela expliquerait comment saint Jérôme ne s'était pas trompé en qualifiant Victorin d'évêque de Poitiers, aussi bien que le martyrologe romain en indiquant sa fête sous ce titre au 2 novembre.

En dépit des temps si difficiles qu'il dut traverser, notre saint Nectaire ne mêla pas moins son nom à ceux des écrivains qui marchèrent sur les traces de Tertullien, de saint Justin et de saint Méliton, pour la prédication de la foi et la réfutation des hérésies. D'après saint Jérôme, il s'appliqua, selon la légitime préoccupation de sa charge pastorale, à dévelop per le sens des saintes Ecritures au profit de la morale pratique, et composa des commentaires sur la Genèse, l'Exode et le Lévitique ; il publia aussi des expositions sur les prophéties d'Isaïe, d'Ezéchiel et d'Habacuc. Le choix de ces études allait bien aux besoins des chrétiens persécutés, et devait servir de consolation, autant que d'enseignement, à ceux qu'il fallait soutenir à la fois contre l'ignorance des mystères et la vanité de l'idolâtrie. Mais de ces écrits rien ne nous est resté. Au jugement de saint Jérôme, ils valaient mieux pour le fond que pour le style, l'auteur réfléchissant beaucoup mieux qu'il n'écrivait, et ne rendant sa pensée qu'avec une assez remarquable difficulté. La langue latine lui était beaucoup moins familière que le grec, ce qui confirme notre opinion sur son origine orientale, et

1. Sous prétexte que saint Victorin était d'origine orientale, Baillet et Launoy ont traduit par « évêque de Pettau, en Styrie » le *Pictabionensis episcopus* de saint Jérôme. Les hagiographes les plus compétents sont unanimes à proclamer que saint Jérôme a voulu parler de la ville de Poitiers et non de celle de Pettau.

explique comment, en donnant la préférence pour ses *Expositions* à un idiome que son peuple devait mieux comprendre, il a mieux réussi pour le sens des choses que pour l'expression.

Saint Nectaire ne donna pas seulement des témoignages de sa foi par des enseignements théologiques. Il la confirma encore par un glorieux martyre, l'un des derniers qui signalèrent la sixième persécution ordonnée en 303 par Dioclétien. C'était l'avant-dernière année du règne de ce tyran, la quatorzième de l'épiscopat de Nectaire, qui, de l'avis unanime des historiens, l'avait commencé en 290. En dépit de la fureur des païens, qui ne fut jamais plus grande que dans ce dernier combat livré au christianisme, les fidèles purent garder ses restes et les ensevelir ; sans doute, on n'attendit pas que la paix donnée à l'Eglise par Constantin permît de lui rendre un hommage public, mais on se borna à signaler sa sépulture par une simple et modeste inscription, dernièrement retrouvée, et quiconque voulut prier sur son tombeau put le reconnaître à ces quatre mots gravés sur une étroite pierre : HIC REQVIESCIT NECTARIUS ANTISTES [1]. Un tel monument vaut toutes les assertions historiques dont les parchemins nous manquent aujourd'hui. Tout fait croire que le saint corps fut déposé, avant la fin du même siècle, dans l'église de Saint-Hilaire, construite en 368. C'est de là que, par suite des invasions normandes, on le transféra au monastère de Long-Rhé, dépendant de la célèbre collégiale du diocèse d'Auxerre. Là comme à Poitiers, le saint évêque était honoré le 19 juillet. C'était donc le jour de sa translation, et non celui de sa mort (qui était du 2 novembre, comme nous l'avons vu). Ces reliques y furent gardées jusqu'aux jours où les Calvinistes, portant la désolation dans le saint lieu, les profanèrent et s'emparèrent de la châsse d'argent qui les contenait.

UN MOT SUR LES ORIGINES DE L'ÉGLISE DE POITIERS.

Saint Martial, après avoir, au premier siècle, établi son siége à Limoges et fondé un autre foyer du christianisme à Poitiers [2], n'eut d'abord aucune raison d'instituer en ce dernier lieu un évêché, soit que la chrétienté nouvelle n'y fût pas encore assez considérable malgré son importance relative, soit qu'il espérât un peu plus tard voir quelque apôtre y venir de Rome, avec laquelle cependant les communications étaient aussi rares que difficiles. Le territoire des Lemovices et des Pictons n'en forma donc qu'un seul pour les attributions religieuses, et pendant plus d'un siècle et demi les deux peuples furent du même diocèse. Cette longue union put bien venir aussi de l'opposition souvent énergique faite par l'autorité romaine aux rapides progrès du christianisme chez les Poitevins. Cette inimitié dut persuader à saint Martial de n'y pas précipiter la présence d'un évêque. Il mourut sans avoir pu réaliser cette partie essentielle de son plan, et bientôt après, les persécutions étant survenues, ses successeurs à Limoges durent y renoncer comme lui, et garder la direction des deux provinces. Ainsi les deux peuples limitrophes, très-distincts par le sol, le caractère et les habitudes populaires, mais très-unis par la même foi, restent sous la même houlette pastorale, et les évêques d'*Augustoritum* (Limoges), sont les mêmes que ceux de *Limonum* (Poitiers).

Des causes de haute gravité déterminèrent enfin, vers la fin du IIIe siècle, la division de ce trop vaste diocèse de Limoges en deux Eglises indépendantes l'une de l'autre. Déjà cette délimitation avait été prescrite en beaucoup d'autres lieux, soit par les Papes, soit par les Conciles. Le pape saint Denys, entre autres, avait renouvelé en 271 un décret antérieur réglant la juridiction

1. Cette pierre fut découverte, en 1843, au-dessus de la porte de l'ancienne chapelle de Saint-Barthélemy, près l'église Saint-Hilaire. Sans doute on l'y avait placée, à une date inconnue, dans un but louable de conservation, et après avoir été retirée de quelqu'un des cimetières voisins. L'église de Saint-Hilaire fut longtemps dans le suburbium de la cité. Là, on pouvait donc déposer des morts, comme nous le verrons du saint Docteur et de sa famille. C'est à quoi il faut attribuer, pendant que la loi romaine fut en vigueur à Poitiers, les nombreux exemples des sépultures faites de ce côté de la cité.

2. Voir ces détails dans la vie de saint Martial, tome VII, page 516.

des évêques et des curés, et prescrivant à chacun de garder les limites désormais invariables de son diocèse ou de sa paroisse.

Nous arrivons ainsi vers la fin du IIIe siècle. Il s'en fallait que la Gaule eût conservé la paix religieuse que les empereurs lui avaient laissée au commencement. Le nombre des chrétiens s'était considérablement accru ; le triomphe de la foi sur la philosophie païenne, dont les sectes si variées étaient autant d'ennemis pour elle, aussi bien que l'antagonisme intéressé des prêtres idolâtres, avait suscité des haines violentes, et les empereurs, qui trouvaient dans leurs hideuses passions autant de prétextes à combattre une doctrine si gênante, s'étaient presque tous évertués à l'abolir. Les sanglantes contestations des trente tyrans, l'anarchie qui précéda de peu la défaite et la chute de Valérien, n'avaient pas empêché celui-ci d'ordonner une persécution qui fut la huitième, et s'étendit sur toute la surface des Gaules. C'est donc simultanément et à la rigueur des persécutions et au besoin d'autant plus grand d'exercer une plus active surveillance sur le clergé et les fidèles en des circonstances où l'unité devint plus nécessaire, qu'il faut attribuer la séparation en deux diocèses du territoire qui n'en avait fait qu'un jusqu'alors.

Pour nous résumer, la ligne apostolique de saint Martial apparaît à l'origine primo-séculaire de l'Eglise de Poitiers; celle de saint Nectaire ou Victorin ouvre, vers la fin du IIIe siècle, le catalogue de l'épiscopat de cette même Eglise, qui vient de conquérir par la force des circonstances son autonomie religieuse.

M. l'abbé Auber, *Origines de l'Eglise de Poitiers*. Poitiers, chez Dupré, 1866.

IIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint Quart, disciple des Apôtres [1]. Ier s. — A Césarée de Cappadoce, les saints martyrs Germain, Théophile, Césaire et Vital, qui rendirent un généreux témoignage de leur foi, durant la persécution de Dèce. 250. — A Saragosse, une multitude innombrable de martyrs, qui, sous le président Dacien, souffrirent une mort glorieuse pour Jésus-Christ. 304. — A Viterbe, les saints martyrs Valentin, prêtre, et Hilaire, diacre, qui, durant la persécution de Maximien, furent, pour la foi de Jésus-Christ, précipités dans le Tibre avec une grosse pierre au cou ; mais, en ayant été miraculeusement retirés par un ange, ils eurent la tête tranchée et reçurent la couronne du martyre. 304. — En Angleterre, sainte Wénéfride ou Winifrède, vierge et martyre [2]. XIe s. — Au monastère de Clairvaux, le décès de saint MALACHIE, évêque de Connor, en Irlande, que ses nombreuses vertus rendirent célèbre dans son temps. Saint Bernard a écrit sa vie. 1148. — Le même jour, saint HUBERT, évêque de Tongres. 727. — A Vienne, saint Domnin, évêque et confesseur.

1. Les monuments des Eglises orientales *(Ménologes, Menées, Chronique d'Alexandrie)* disent que Quart était l'un des soixante-douze disciples et que saint Pierre le créa évêque de Béryte, en Phénicie (aujourd'hui Beyrouth, ville et port de Syrie, dans le pachalik de Saïda). Il vint deux fois en Espagne, une première fois après l'apôtre saint Jacques, et une seconde fois avec saint Paul qui le laissa dans ce pays. Quart poursuivit l'œuvre du ministère apostolique dans ces régions occidentales, et particulièrement dans les lieux qui avoisinent Salamanque, convertissant les infidèles par sa prédication et ses miracles. — L'abbé Maistre, *Histoire des soixante-douze Disciples*.

2. Trouvée seule dans la maison de son père par un certain roi Caradoc, et voulant repousser sa brutalité, Winifrède, jeune et belle fille d'un seigneur du pays de Galles, se sauva jusqu'à l'église où priaient ses parents, et y fut poursuivie par le roi qui lui trancha la tête sur le seuil même de l'église. De l'endroit même où la tête de cette Martyre de la pudeur avait frappé le sol jaillit une fontaine abondante qui est encore de nos jours fréquentée et même vénérée par les populations. Cette fontaine a donné son nom à la ville de Holy-Well *(Holy*, Sainte; *Well*, puits ou fontaine, dans le Flintshire). La source est recouverte par un grand porche gothique à trois arches. Elle forme, dès sa naissance, un vaste bassin où viennent se baigner, du matin jusqu'au soir, les malades et les infirmes des environs, avec une confiance étrange dans la vertu miraculeuse de cette onde glaciale. — M de Montalembert, *Les Moines d'Occident*.

527. — De plus, le décès de saint Pirmin, évêque de Meaux[1]. — A Urgel, en Espagne, saint Hermengaud, évêque. — A Rome, sainte Sylvie, mère de saint Grégoire, pape.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Ajaccio, sainte Laurine, vierge et martyre. — Aux diocèses d'Arras et de Coutances, saint Vigor, évêque de Bayeux, dont nous avons esquissé la notice au 1er novembre. 530. — Aux diocèses de Cambrai, Cologne, Nancy, Soissons et Verdun, saint Hubert, évêque et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 727. — Aux diocèses de Carcassonne et de Toulouse, saint PAPOUL, prêtre et martyr. Ier s. — Aux diocèses d'Angoulême et de Langres, saint BÉNIGNE, évêque du premier siége et martyr. Ve s. — Au diocèse de Lyon, saint Genès (Genest, Genis, Genêt), évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons parlé au martyrologe de France du 1er novembre. 678. — Aux diocèses de Mende et de Rodez, saint NAAMAS, diacre et confesseur. Ve s. — Au diocèse de Nevers, saint Austremoine, apôtre des Arvernes, dont nous avons esquissé la notice au 1er novembre. Ier s. — Au diocèse de Paris, saint Marcel, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 1er novembre. 436. — Aux diocèses de Quimper et de Vannes, saint GUENAEL, abbé de Landevenec et confesseur. Vers 518. — Au diocèse de Strasbourg, les saints Guillaume et Achéric, abbés. C'étaient deux gentilhommes qui, dégoûtés du monde, se retirèrent dans une solitude des Vosges et s'établirent près d'une église appelée Belmont, dédiée à la sainte Vierge. Ayant construit des cellules, ils y vécurent comme les solitaires de la Thébaïde. De fervents chrétiens s'associèrent bientôt à leurs pénitences et un monastère (appelé plus tard Saint-Achery) se forma près de leur ermitage : ce fut le noyau du village actuel d'Eschery ou Echerie (Haut-Rhin)[2]. IXe s. — En Alsace, saint PIRMIN, abbé, fondateur de Murbach et évêque régionnaire. Vers 758. — En Rouergue, saint Egèce, évêque et confesseur. Vers 525. — Au Mans, saint Bomer *(Baomirus)*, prêtre et confesseur. Il vint habiter les déserts des bords de la rivière de la Braye, sous l'épiscopat de saint Innocent (532-543). On dit qu'il était né en Auvergne et qu'il se consacra de bonne heure à Dieu dans l'abbaye de Micy ou Saint-Mesmin, près Orléans. Plus tard, le désir d'une plus grande retraite le conduisit dans les solitudes du Maine ; il établit sa demeure en un lieu nommé alors Alba, et y construisit un oratoire qu'il dédia à saint Pierre, avec une cellule qui devint bientôt le centre d'une réunion de serviteurs de Dieu. Saint Innocent l'ordonna prêtre et le porta, par ses conseils, à annoncer la parole de Dieu aux populations voisines. Bomer fit beaucoup de fruits dans le peu de temps qu'il vécut, par son ardeur à la prière et à la prédication, et par l'exercice du don des miracles[3]. VIe s. — Dans le Brabant septentrional (Hollande), sainte Odrade ou Oldrade, vierge. VIIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Au monastère de Clairvaux, le décès de saint Malachie, de l'Ordre des Clercs Réguliers, évêque de Connor et archevêque d'Armagh, en Irlande, qui fleurit en son temps par ses nombreuses vertus, et dont saint Bernard, abbé, a écrit la vie. 1148.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Saint-Archange, près de Rimini (province de Forli), le bienheureux Simon Ballachi, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui, bien que d'une illustre origine, voulut être au nombre des frères lais, et brilla d'une manière admirable jusqu'à la plus grande vieillesse par son obéissance et son humilité[4]. 1319.

1. Voir ce que nous disons, à ce jour, de saint Pirmin, évêque régionnaire.

2. Jusqu'à la Réforme, on rendit un culte public à saint Guillaume dans une église qui porte son nom, et qui était autrefois un pèlerinage très-fréquenté. Saint Achéric fut enseveli dans le chœur de l'église de son monastère; son tombeau devint de plus en plus célèbre par les miracles qui s'y opérèrent, et les fidèles y accoururent de toutes parts pour implorer sa protection. Le monastère fut érigé en prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît, sous la dépendance de l'abbaye de Moyenmoutier. A la fin du XIIIe siècle, l'église du prieuré fut convertie en paroisse, et alors cessèrent les pèlerinages qui avaient lieu au tombeau de saint Achéric. — L'abbé Hunckler, *Histoire des Saints d'Alsace.*

3. Il fut enterré dans la basilique de son abbaye, et il se fit une grande quantité de miracles sur son tombeau. Ce fut par un effet de la vénération des peuples pour le saint abbé que le monastère qu'il avait fondé perdit son nom antique d'Alba et reçut celui de Saint-Bomer. Près de son emplacement s'éleva plus tard le village de Saint-Bomer (Eure-et-Loir). Le corps du Saint fut dans la suite transféré à Senlis (Oise) et réuni dans une même châsse avec celui de saint Fraimbaud. — Dom Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans.*

4. Né vers le milieu du XIIIe siècle, Simon Ballachi était fils du comte de Saint-Archange, seigneur de la ville de ce nom. Après une jeunesse assez désordonnée, il fut touché de la grâce et renonça au monde pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. On le voyait souvent parcourir les rues de Rimini, une croix à la main, afin de faire le catéchisme aux enfants qu'il rassemblait autour de lui. Il adressait aussi des exhortations aux grandes personnes, et il en résulta plusieurs conversions éclatantes. Son culte, qui commença presque aussitôt après sa mort, a été approuvé par Pie VII en 1821. — *Dictionnaire hagiographique* de M. l'abbé Migne.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — La commémoraison de tous les frères, sœurs et bienfaiteurs défunts de l'Ordre Séraphique.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — L'anniversaire des frères et des sœurs de la Confrérie des Sept-Douleurs de la bienheureuse Vierge Marie.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Au comté de Tockembourg ou Toggenbourg (Suisse), sainte Ida (Itte, Yde), recluse. Elle avait épousé (1197) le comte Henri de Toggenbourg, qui, l'ayant soupçonnée à tort d'infidélité, l'entraîna vers une fenêtre du château et la précipita d'une hauteur de huit cents pieds. Dieu permit que sa servante fut miraculeusement sauvée d'une mort affreuse : Ida se consacra dès lors au Seigneur, et, s'enfonçant dans les profondeurs d'une immense forêt, elle se construisit un ermitage composé de branches d'arbres, de feuilles et de plantes grimpantes. Elle avait pour couche la terre nue, pour société les animaux sauvages, pour nourriture des herbes et des racines. Elle avait mené pendant dix-sept ans cette dure existence, quand elle fut découverte, dans une partie de chasse, par le comte, son mari. Celui-ci, voyant le prodige que le ciel avait opéré en faveur de son épouse, reconnut son innocence et voulut ramener la comtesse au château de Toggenbourg. Mais Ida lui représenta les vœux qu'elle avait faits au Seigneur et demeura dans sa solitude. Plus tard, les religieuses d'un monastère voisin la choisirent pour leur abbesse : elle fut pour cette communauté une source intarissable de bénédictions. Quand elle eut rendu sa belle âme à Dieu, son corps fut enseveli dans l'église des Bénédictins de Fischingen ; plus tard on y établit une congrégation qui porta son nom. XIII[e] s. — En Grèce, sainte Andrône, martyre. — En Afrique, saint Paulille, enfant. — A Panzano, en Toscane, saint Euphrosyn, évêque d'une ville de Pamphylie, dans l'Asie Mineure. — A Salerne (Principauté Citérieure), saint Valentinien, évêque. 501. — En Aragon, saint Gaudiose, évêque de Tarragone (Catalogne). Vers 585. — Dans l'Abruzze Ultérieure (Italie), saint Bérard, confesseur. 1130.

SAINT BÉNIGNE,

ÉVÊQUE D'ANGOULÊME ET MARTYR

v[e] siècle.

> *Erit sepulcrum ejus gloriosum.*
> Son tombeau sera glorifié.
> *Isa.*, II, 10.

Dans les premières années du V[e] siècle, brillait sur le siége épiscopal d'Angoulême, Dyname, dont le mérite nous est révélé par une lettre du grand saint Paulin de Bordeaux, évêque de Nole, et qui, avant 430, cite Dyname d'Angoulême comme l'un des plus illustres et des plus saints évêques des Gaules [1]. Il y a tout lieu de croire que Dyname vivait encore en 445, lors de la consécration de la cathédrale de Narbonne, sous saint Rustique, et même en 451, où on lit son nom parmi ceux des évêques des Gaules qui adhérèrent à la lettre du pape saint Léon à Flavien de Constantinople, contre l'hérésie d'Eutychès. Du reste, la date de sa mort nous est inconnue ; mais nous pouvons désigner, comme ayant été son successeur, Bénigne, l'évêque martyr, dont le tombeau fut retrouvé sous les ronces dans une campagne de la Touraine, sous l'épiscopat de saint Grégoire. Voici le récit du célèbre historien : « Dans un bourg de la Touraine, se

1. Cité par saint Grégoire de Tours, *Hist.*, liv. II, ch. 13.

trouvait parmi les ronces et les buissons un tombeau où la tradition rapportait que reposait le corps d'un évêque dont on ignorait le nom. Or, il arriva qu'un indigent de la contrée, qui avait perdu son fils et qui n'avait pas de quoi se procurer une pierre tumulaire, enleva celle qui recouvrait ce tombeau, et par ce larcin pourvut à la sépulture de son fils. Mais aussitôt il devint lui-même sourd, muet, aveugle et paralytique, et resta dans cet état une année entière. Alors lui apparut en songe un personnage revêtu d'habits sacerdotaux, et qui lui dit : « Tes infirmités sont le châtiment de l'outrage que tu m'as fait en enlevant la pierre qui fermait mon tombeau : rapporte-la promptement, si tu veux être guéri ; autrement tu vas mourir, car je suis l'évêque Bénigne qui me suis réfugié dans cette ville ». Aussitôt cet infortuné fit rapporter la pierre tumulaire au lieu d'où il l'avait enlevée, et immédiatement il recouvra la santé [1] ».

Tel est le récit de saint Grégoire de Tours, et nous pouvons en conclure que Bénigne, chassé d'Angoulême par les Visigoths ariens, s'était retiré dans la ville de Tours, d'où peut-être il était originaire, ou qu'il avait habitée comme religieux du grand monastère de Saint-Martin. Quoi qu'il en soit, poursuivi par ses persécuteurs, et sans doute attaqué traîtreusement dans une campagne isolée, il fut immolé en haine de la foi catholique. Des mains pieuses et amies ensevelirent son corps au lieu même où il avait été frappé, et lui érigèrent ce modeste tombeau que Dieu glorifia ainsi que nous l'avons raconté. Depuis ce jour la vénération des peuples répara envers saint Bénigne un trop long oubli, et au neuvième siècle ses précieuses reliques furent triomphalement rapportées dans l'église cathédrale d'Angoulême, par les soins et la piété de l'évêque Elie l'Ecossais. Cet évêque avait succédé, en 862, à Launoi II, et comme l'indique son surnom, était étranger à la France ; mais il y était venu de bonne heure, et s'étant livré à l'étude des belles-lettres, il devint un des hommes les plus savants de son âge. Disciple et puis successeur d'Alcuin et de Théodulphe d'Orléans, ami du monastère de Marmoutiers et docteur de cette fameuse école, il n'est pas étonnant que son mérite l'ait fait monter sur le siége d'Angoulême. Or, ce fut en se rendant en cette ville qu'il passa par Tours, et qu'instruit de la renommée et des miracles de saint Bénigne, il obtint de restituer à l'église, dont le gouvernement venait de lui être confié, le corps saint de son évêque martyr. C'était un don de joyeux avénement qu'il lui offrait ; et pour placer dignement un tel trésor, il fit construire sous le sanctuaire de l'église cathédrale, une crypte retrouvée en ces derniers temps (1869), et ornée d'une belle confession que soutenaient vingt et une colonnes. Plus tard, lorsqu'en 991 l'évêque Grimoard de Mussidan entreprit de rebâtir sa cathédrale, consumée en 981 par un violent incendie, il fallut, par suite du nivellement du terrain, raser la confession de saint Bénigne : et de là l'oubli et la négligence d'en conserver le souvenir. Mais auparavant, l'évêque Grimoard avait enlevé le corps de saint Bénigne et l'avait renfermé dans une riche châsse, pour être déposé dans une chapelle spéciale de la nouvelle église ; il renferma même le chef de cet évêque martyr dans un chef de vermeil, soutenu par deux anges également de vermeil, afin qu'on le portât avec honneur dans les processions. Malheureusement ces reliques, ainsi que toutes celles qui enrichissaient les nombreuses églises d'Angoulême, ont été brûlées par les Protestants, en l'année 1568, et, depuis leur perte, les traditions anciennes s'effacèrent au

1. Saint Grégoire de Tours, *Livre de la gloire des Confesseurs*, ch. 17.

point qu'au XVIIe siècle on confondit l'évêque martyr avec le prêtre du même nom, le célèbre martyr de Dijon, dont le corps cependant n'a jamais quitté la Bourgogne. Mais aujourd'hui l'Eglise d'Angoulême célèbre exclusivement la fête de saint Bénigne, évêque et martyr [1].

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. Duchassaing, chanoine d'Angoulême.

SAINT HUBERT D'AQUITAINE,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT ET DE LIÉGE, PATRON DES CHASSEURS.

727. — Pape : Grégoire II. — Roi de France : Thierry IV.

Nihil Deo et angelis gratius animæ conversione.
Rien n'est plus agréable à Dieu et aux anges que la conversion d'une âme. *Saint Ambroise.*

La noblesse, la sainteté, le zèle apostolique et le don des miracles ont rendu ce grand homme un des plus illustres prélats des premiers siècles de la monarchie française. L'Aquitaine le reconnaît pour un de ses seigneurs ; la plus ancienne race de nos rois, pour un de ses princes, et le pays des Ardennes, pour son apôtre. Il eut pour père Bertrand, que Molan et Baronius font duc d'Aquitaine, et que quelques autres font descendre de Clotaire Ier, roi des Francs, et pour mère Hugberne, ou Afre, sœur de sainte Ode, femme d'une naissance proportionnée à celle de son mari. On l'éleva dans les lettres et dans tous les autres exercices d'une personne de sa qualité, et il y devint si adroit, qu'il était estimé comme un des jeunes seigneurs les plus accomplis du royaume. Lorsqu'il fut en âge de paraître à la cour, ses parents l'envoyèrent à celle de Thierry III, fils de Clovis II ; il s'y rendit si recommandable par sa prudence, son honnêteté et ses manières agréables, qu'il mérita d'être élevé à la dignité de comte du palais. Cette haute fonction lui fournit l'occasion de montrer la sagesse et la probité qui le distinguaient et qui l'élevèrent bien haut dans l'estime de ses compagnons de cour. Ici encore il fut témoin des plus beaux exemples de piété, d'abnégation et de dévouement.

Plusieurs de ces nobles seigneurs quittaient la cour, et renonçaient aux honneurs et à l'éclat du monde pour se vouer aux travaux apostoliques, ou s'enfermer dans un monastère. Mais Hubert n'imita pas d'abord ces beaux exemples de vertu qu'il avait sous les yeux. Vivant à la cour, entouré des séductions qui en font un séjour si dangereux, même pour le plus sage, sa jeunesse fut enveloppée dans les troubles de ces fréquentes révolutions qui, grâce à l'indolence des rois fainéants, bouleversèrent si souvent le trône de France, et permirent tantôt aux factions, tantôt à l'intrigue de se mettre au-dessus des lois.

Le jeune Hubert passa quelque temps à la cour de Thierry ; cependant la tyrannie du ministre Ebroïn rendit odieuse la domination du maître. Les sujets se révoltèrent et en vinrent jusqu'à déposer leur roi. Celui-ci ayant

1. Mgr Cousseau, *Discours sur l'Eglise cathédrale d'Angoulême*. 1869.

remonté sur le trône quelque temps après, Hubert passa encore plusieurs années à la cour de ce roi, son protecteur. Là sa vie, sans être celle d'un prince déréglé, se ressentit néanmoins du tumulte au milieu duquel il était obligé de vivre. A la vérité on ne remarquait pas en lui des vices grossiers ni des actes bien répréhensibles ; mais toute sa religion se bornait à observer ce que dictent les principes de la probité naturelle. Ses vertus étaient purement humaines : c'était dans le christianisme un honnête homme selon le monde. Il ne connaissait pas encore cet esprit d'humilité pratique, de mortification et de prière qui est la base du christianisme, et sans lequel le chrétien ne l'est que de nom et d'apparence.

Il aimait la chasse avec passion, et il y perdait un temps précieux qu'il aurait dû consacrer au service de Dieu. Il se livrait aveuglément aux plaisirs d'une vie mondaine, lorsque tout à coup le cruel Ebroïn s'échappe de sa prison, recouvre sa dignité de maire du palais, et en exerce tyranniquement le pouvoir. Rien ne l'empêche de suivre ses mouvements d'avarice et d'oppression contre les grands et les évêques : il pille les églises et les couvents, et donne un libre cour à ses vengeances impies et cruelles.

Une sorte de migration, causée par les cruautés d'Ebroïn, s'établit de la Neustrie vers l'Austrasie. Pépin de Herstal ou d'Héristal, qui exerçait dans ce dernier pays les fonctions de maire du palais sans en avoir le titre, recevait les transfuges à bras ouverts. Le jeune comte Hubert, voulant se soustraire à la tyrannie d'Ebroïn, quitta la cour du roi de Neustrie, et se retira en Austrasie, auprès de Pépin, son parent, qui l'accueillit favorablement. Il lui donna des emplois et le créa grand-maître de sa maison. Hubert dut suivre son protecteur dans les différents voyages qu'il faisait, tantôt à son château de Landen et de Jupille, et à sa terre d'Amberloux, tantôt dans les guerres qu'il avait à soutenir contre les princes, ses voisins : ce qui donna à Pépin l'occasion de reconnaître le mérite et la valeur du jeune Hubert. Il voulut alors qu'il s'établît dans le pays par les liens du mariage. C'est en effet vers cette époque (682), qu'eut lieu son mariage avec Floribanne, fille de Dagobert, comte de Louvain, princesse recommandable autant par ses vertus que par ses rares qualités.

Cependant Hubert, lancé dans la dissipation de la cour, continuait à se livrer aux folles joies d'une vie mondaine. Ce n'est pas qu'il manquât, à la cour, d'avis salutaires et d'exemples édifiants de piété chrétienne. Saint Lambert y prêchait avec force les saintes maximes de la religion catholique ; Plectrude, femme de Pépin, pratiquait les plus héroïques vertus : elle vivait, il est vrai, au sein des grandeurs ; mais elle avait à déplorer la vie criminelle de son mari, et tâchait de dissiper par des voyages et par son éloignement de la cour, les affronts qu'elle recevait à cause de la belle mais ambitieuse Alpaïde, mère de Charles-Martel.

Il ne fallait rien moins qu'un coup extraordinaire de la grâce pour ramener Hubert d'une vie toute mondaine à une vie plus chrétienne. Ce coup arriva. Dieu, qui avait sur lui des desseins secrets, et touché sans doute par les prières de tant de saints parents d'Hubert, l'arrêta dans la plus grande impétuosité de son aveugle passion. Il le transforma de chasseur de vils animaux, en apôtre zélé qui devait porter la lumière de l'Evangile dans ces contrées mêmes, devenues le théâtre de ses vains amusements.

Ainsi, un jour de fête solennelle, que les fidèles s'assemblaient en foule dans les églises, pour y entendre la parole de Dieu et y assister aux saints mystères, ce jeune seigneur, accompagné de ses gens et précédé d'une meute de chiens, s'en alla dans la forêt d'Ardennes pour y chasser ; mais

Notre-Seigneur se servit de cette occasion pour lui toucher le cœur et le gagner entièrement à lui. Pendant qu'il chassait, un cerf d'une beauté remarquable se présenta devant lui, et à son grand étonnement il aperçut un crucifix entre les branches de son bois, et il entendit une voix qui lui dit : « Hubert, Hubert, jusques à quand poursuivrez-vous les bêtes dans les forêts ? Jusques à quand cette vaine passion vous fera-t-elle oublier le salut de votre âme ? Ignorez-vous que vous êtes sur la terre pour connaître et aimer votre Créateur et ainsi le posséder dans le ciel ?... Si vous ne vous convertissez au Seigneur, en embrassant une sainte vie, vous tomberez dans les abîmes de l'enfer ». Ce spectacle et cette voix le remplirent en même temps d'admiration et de frayeur ; il descendit de cheval, se prosterna contre terre, adora la croix de son Maître que le cerf lui présentait, et protesta qu'il abandonnerait le monde et se consacrerait entièrement aux saints exercices de la religion.

Après ces protestations, il alla trouver saint Lambert, évêque de Maëstricht, dont les vertus et la sainteté lui étaient d'ailleurs bien connues ; il le choisit pour maître dans les voies du salut. Saint Lambert le reçut avec une grande bonté, le retint auprès de lui plusieurs jours, pour l'instruire plus parfaitement dans la perfection chrétienne, et pour lui parler de Dieu et des choses célestes. Quoique le miracle de la grâce eût changé le cœur d'Hubert, et qu'il aspirât aussitôt à quitter le monde et ses folles joies, des liens consacrés par la religion et la justice, l'y retinrent encore quelques années (683-685). Il lui fallait d'ailleurs encore ce temps d'épreuve pour correspondre à la grâce, pour crucifier le vieil homme, pour en détruire tous les sentiments, et pour préparer la voie à l'accomplissement des desseins que Jésus-Christ avait sur sa nouvelle conquête. Sous la direction de saint Lambert, il fit des progrès rapides dans la vocation qu'il avait reçue du ciel. Il travaillait et priait sans cesse pour faire régner Dieu dans son âme. Il aurait volontiers fait le sacrifice de ses biens, si cela eût été possible dans le moment pour suivre saint Lambert dans le ministère de la parole de Dieu et la sanctification des âmes.

Au moment où Hubert, ne faisant qu'obéir à l'influence de la grâce divine dans son cœur, concevait la pensée et le violent désir d'une vie plus parfaite, arriva la mort de Floribanne. Cette princesse mourut (685) en donnant le jour à Floribert, qui succéda à saint Hubert sur le siége épiscopal de Liége. Affranchi par son veuvage de l'obligation de paraître dans les assemblées des seigneurs, Hubert évitait avec soin les pompes et les jouissances de son rang. Son cœur en était déjà détaché, mais cela ne suffisait pas à son ardeur ; son âme avait encore trop de points de contact avec le monde, et ce monde lui faisait mal. L'exemple et les paroles de saint Lambert l'enflammaient tellement de l'amour divin, qu'il en vint jusqu'à former le projet d'abandonner le monde et d'embrasser la vie monastique, afin de mener une vie plus parfaite, et plus rapprochée de Dieu. Il se sentait le même courage que son maître, le même amour de Dieu, le même zèle pour le salut des âmes. Il voulut devenir son disciple.

Il renonce à toutes ses dignités et dépose les insignes militaires, pour se revêtir de l'insigne sacré de la religion. Il remet au roi Thierry le collier et la ceinture de soldat ; il ne pense plus qu'à fouler aux pieds par quelque action généreuse, la gloire et les appâts du monde. Devenu héritier du duché d'Aquitaine par la mort de son père (688), il cède ses droits à son frère Eudon, et lui confie son fils Floribert âgé de trois ans. Il renonce ainsi aux affections les plus légitimes.

Rempli de mépris pour les richesses et les biens du monde, Hubert distribua aux pauvres ce qu'il possédait : il trouvait que c'était acheter à bon compte le salut éternel de son âme, que de lui sacrifier ces périssables richesses. Il ne retint du monde qu'une haire et un corselet dont il se revêtit, pour se retirer dans la solitude. Voilà donc son sacrifice accompli et son divorce avec la vie consommé, par un de ces efforts qui vont même au-delà des prescriptions du devoir chrétien. Les mondains le poursuivent de leurs attaques et de leurs railleries ; mais, à l'exemple d'autres nobles contemporains, ses modèles, il ne répond aux invectives dont on l'accable, que par ces paroles : « O heureux affronts que de déplaire avec Jésus-Christ ! »

Hubert avait vaincu son premier ennemi, le monde, en le fuyant. Il lui avait été assez longtemps dévoué ; il en avait connu les attaques et les innombrables piéges ; il avait été victime de ses fausses hontes, de ses préjugés, de ses mensonges. C'en était trop. Maintenant il lui dénie ses prétendus droits sur lui : il désobéit à ses lois ; il brave ses calomnies ; il méprise ses faux raisonnements. Il se retire loin de son ennemi à jamais terrassé et va jouir du prix de sa victoire au sein des mystérieuses joies de la pénitence.

Il avait arrêté le projet de vivre dans la retraite, à l'exemple de tant de ses contemporains et d'autres nobles compagnons de cour. Mais avant d'agir, il consulta Dieu et prit l'avis de saint Lambert, à qui il était parfaitement soumis. Ce fut par les conseils du saint évêque qu'il se conduisit dans cette affaire. Il choisit pour séjour de sa pénitence volontaire les lieux mêmes qui avaient été le théâtre de son divertissement favori ; voulant désormais expier sur les lieux, par une vie pénitente, l'attache trop violente qu'il avait eue aux plaisirs de la chasse. Il alla donc (689) fixer sa demeure dans la grande forêt d'Ardennes, dans un endroit non éloigné du monastère d'Andage (aujourd'hui Saint-Hubert), où, pendant plusieurs années, il mena la vie la plus austère. D'autres prétendent que saint Hubert se retira au monastère de Stavelot, qui est aussi dans la forêt d'Ardennes ; mais qu'après un certain temps d'épreuve de fidélité, profitant du privilége qu'accorde la Règle de Saint-Benoît, il put quitter cette maison, et aller mener dans une solitude complète un genre de vie plus austère.

Attentif à veiller sur lui-même et à joindre la solitude de l'âme à celle du corps, il ne craignait rien tant que de tomber dans la lâcheté et de perdre par là les avantages qu'il s'était procurés. Après avoir vaincu le monde, il travailla à se vaincre lui-même. Sachant que Dieu agrée principalement le sacrifice du cœur, et que les sacrifices qu'il avait faits jusque-là seraient défectueux et sans mérites, qu'ils seraient même un acte d'hypocrisie, s'il n'y joignait la pratique des vertus et le renoncement intérieur, il commença par s'établir solidement dans l'humilité et le mépris de soi-même ; il employa toute l'activité dont son âme était capable à examiner le déréglement de ses affections, à veiller sur ses sens et sur tous les mouvements de son cœur. Dès lors, la prière, les veilles, les macérations devinrent les délices de ce héros de la pénitence. Son vêtement était plutôt un instrument de supplice, qu'un abri contre la rigueur du climat qu'il habitait. Sa nourriture, comme celle d'autres pénitents qui l'avaient précédé, consistait en un peu d'herbes et de racines ; l'eau pure était sa boisson. Il cherchait ainsi à briser les liens de sa prison de chair, et à se rapprocher de Dieu. Si, dans les combats incessants que le vieil homme livre au nouveau, sa pensée se reportait malgré lui au milieu des joies et des pompes d'une

vie mondaine, cette voix qui l'avait une première fois appelé résonnait encore dans son cœur, et cela suffisait pour étouffer le cri de la nature.

Quoiqu'il fût caché au sein de la solitude, il ne laissa pas que d'éprouver les assauts du tentateur. On a beau fuir le monde, le démon nous suit partout, et lors même que nous nous sommes retranchés sous la protection du Très-Haut, toujours il entretient des intelligences secrètes avec cet ennemi domestique qui réside dans notre propre cœur, qui ne mourra qu'avec nous et qui cherche à lui livrer la place. C'est par son exacte vigilance sur ses sens, par ses austérités continuelles, son humilité profonde, sa confiance en Dieu et sa prière fervente que notre Saint triomphait des tentations violentes du démon. Les fréquentes attaques et les ruses nouvelles de l'ennemi du salut ne l'empêchèrent point de vivre dans la plus intime union avec Dieu, et dans une inaltérable tranquillité d'âme : avantages précieux que ne manque pas d'obtenir l'homme qui est accoutumé à mortifier ses sens et à maîtriser ses passions. Cette sainte vie lui rendait comme sensible la présence de Dieu et de ses anges.

Nous apprenons de Gilles d'Orval, dans ses additions à la vie de notre Saint, composée par Anselin, chanoine de Liége, que saint Lambert, désirant qu'un si cher disciple reçût de nouveaux accroissements de grâces par les mérites des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, lui persuada de faire un voyage à Rome pour y rendre honneur à leurs cendres et y implorer, au pied de leurs tombeaux, la faveur de leur assistance et de leur protection. Hubert obéit au désir de son maître. Il quitta sa solitude, se rendit à Rome et y honora les dépouilles sacrées de ces fondateurs de la religion. Pendant qu'il y était, saint Lambert fut martyrisé pour le sujet et de la manière que nous l'avons dit en sa vie, et à la même heure un ange apparut au pape Serge Ier qui, après l'office des Matines et une longue prière, prenait un peu de sommeil, et lui présentant le bâton pastoral de ce glorieux martyr, il le pressa d'ordonner en sa place Hubert qu'il découvrirait le matin à certains signes dans l'église de Saint-Pierre. Sa Sainteté eût pu douter de cette révélation si elle n'eût été accompagnée d'un signe extérieur qui l'eût rendue indubitable ; mais il en connut évidemment la vérité, lorsqu'à son réveil il trouva auprès de lui cette précieuse crosse qui avait été la marque de la vigilance et de la fermeté intrépides de ce grand martyr.

Il ne fut plus question que de trouver cet excellent homme que le ciel voulait lui donner pour successeur. On observa diligemment tous les étrangers qui entraient dans Saint-Pierre, et aux marques que l'ange avait données on le reconnut facilement. Le Pape, l'ayant fait venir devant lui, lui fit savoir le martyre de son maître et lui exposa comment Dieu lui avait révélé qu'il devait lui succéder. Il lui présenta en même temps le bâton pastoral dont il s'était servi et qu'Hubert pouvait aisément reconnaître, et l'exhorta à plier le cou sous ce fardeau que la divine Providence voulait lui imposer. Alors Hubert, se prosternant en terre, protesta de son indignité et pria instamment le souverain Pontife de l'exempter de cette obéissance. La révélation qu'il avait eue ne l'obligeait point de passer outre : ce n'était peut-être que pour l'éprouver et pour voir s'il savait se tenir dans le dernier rang que la vie trop libre qu'il avait menée dans le monde lui devait faire garder jusqu'à la mort. Tandis qu'il était dans cette contestation d'humilité, l'ange de Dieu, pour confirmer son élection surnaturelle par un nouveau prodige, apporta au Pape, en sa présence, les habits pontificaux de saint Lambert, et comme il y manquait une étole, il en présenta une de soie

blanche qu'il dit avoir été envoyée au Saint par la sainte Vierge. Ces miracles lui ôtèrent tout moyen de résister et l'obligèrent enfin de se rendre. Le Pape lui conféra tous les ordres qui lui manquaient et, lui mettant ensuite en main la crosse de saint Lambert, il le consacra évêque de Tongres et de Maëstricht. On dit que, pendant cette consécration, il arriva une autre merveille : saint Pierre lui apparut et lui présenta une clef d'or, comme il avait fait autrefois à saint Servais, l'un de ses prédécesseurs et celui qui avait transféré l'évêché de Tongres à Maëstricht. Dieu lui donna en même temps, par infusion, les sciences qui lui étaient nécessaires pour l'instruction de son peuple, avec la grâce des guérisons et surtout un don particulier de guérir les malheureux atteints de fureur et de rage.

Etant comblé de tant de faveurs et même de la bénédiction apostolique, il partit de Rome et se rendit au plus tôt à son siége épiscopal. Les habitants de Maëstricht n'eurent nulle peine à le recevoir, et, bien qu'ils n'eussent point contribué à son élection, reconnaissant néanmoins qu'elle venait du ciel, et que c'était pour cela que les habits pontificaux et la crosse de saint Lambert étaient disparus et avaient été transportés à Rome, ils se soumirent avec joie à son autorité pastorale. Hubert, sachant la différence qui doit exister entre l'évêque et le peuple, s'étudia plus que jamais à donner en sa personne des exemples de toutes les vertus évangéliques. Il était humble, sobre, chaste, vigilant, modeste, retenu dans ses paroles, assidu à la prière, fervent en toutes ses actions, patient dans les injures, ennemi des délices et grand ami de la croix. Sa vie était une mortification continuelle; il avait un désir extrême du martyre et ne pouvait assez exalter le bonheur de son prédécesseur d'avoir donné son sang et sa vie pour la défense de la justice et de la piété. Il était l'asile des pauvres et des affligés; tous les malheureux étaient bienvenus chez lui, il les recevait comme ses enfants, il les secourait de toutes les manières qu'il lui était possible et les soutenait de sa protection; enfin, il a mérité le surnom glorieux de *Refuge des veuves* et de *Père des orphelins*.

Une des actions les plus mémorables de saint Hubert, c'est l'invention et la translation des reliques de saint Lambert. Il fut porté à faire cette translation, d'abord par les grands miracles qui se faisaient à son tombeau, ensuite par diverses révélations. Pour être encore plus certain de la volonté de Dieu, il ordonna un jeûne général par tout son diocèse. Lorsqu'il fut certain que la divine Providence l'ordonnait ainsi, il convoqua les évêques ses voisins, savoir : ceux de Cologne, de Reims, de Tournai, d'Arras, d'Amiens, de Thérouanne et d'Utrecht et, en leur présence, il fit l'ouverture du saint tombeau. Il trouva le corps du saint martyr aussi frais et aussi entier que le jour de son décès et exhalant une odeur très-agréable ; puis, assisté de ces vénérables prélats, qui portaient tour à tour le cercueil, il fit la cérémonie de cette translation. On ne peut exprimer l'honneur avec lequel cette précieuse relique fut reçue dans toute la marche. Aussi elle fit partout de grands miracles et elle apporta à Liége une grande abondance de bénédictions. Saint Hubert fit bâtir en ce lieu une église magnifique sous le nom de la sainte Vierge et sous celui de saint Lambert, pour lui servir de sépulture et pour faire retentir jusqu'à la fin des siècles les cantiques de louanges que l'on donnerait à sa mémoire.

Depuis, ne pouvant demeurer séparé des dépouilles de son bienheureux maître, il transféra le siége de son évêché en ce petit bourg. Il avait déjà été transféré de Tongres à Maëstricht par saint Servais; mais Dieu voulut aussi priver Maëstricht de cet honneur, pour le donner à Liége qui par ce

moyen est devenue une des plus riches et des plus puissantes villes de la Belgique. Ce fut saint Hubert qui commença de la faire accroître par de nouveaux bâtiments, qui lui donna le nom et les priviléges de ville, qui en régla les poids et les mesures pour le pain, le vin et les autres marchandises, qui voulut qu'elle eût pour sceau l'image de saint Lambert, avec cette inscription : *Sancta Legia, romanæ Ecclesiæ filia ;* « Liége la sainte, fille de l'Eglise romaine ». Peut-être prévoyait-il dès lors que Maëstricht tomberait un jour sous la puissance des hérétiques et boirait le calice de l'infidélité qui lui serait présenté par cette femme prostituée de l'Apocalypse, et que Liége, au contraire, demeurerait constante et inébranlable dans la véritable religion, sans jamais souffrir que le Wicléfisme, le Luthéranisme, ni le Calvinisme fussent reçus au dedans de ses murs. Il y fit bâtir une seconde église en l'honneur de saint Pierre, prince des Apôtres, pour lequel il avait une extrême dévotion, et y mit quinze chanoines dont la conversation lui était très-agréable. Mais depuis elle a été donnée à des chanoines et changée en collégiale. Enfin, il ennoblit encore cette ville par la translation de saint Théodat, l'un de ses prédécesseurs, et de sainte Madelberte, vierge, qu'il plaça dans une même châsse, auprès de saint Lambert.

Mais rien n'égalait la tendre dévotion de notre saint évêque envers la sainte Vierge. Il l'honorait d'un culte plein d'une pieuse reconnaissance. Pendant sa résidence à Maëstricht, il allait fréquemment passer les nuits dans l'église dédiée à la très-sainte Vierge, entièrement occupé à la prier et à l'honorer.

Sa piété ne se borna pas là. Il donna publiquement des marques éclatantes de son amour affectueux pour la Mère de Dieu. Il chercha à allumer et à entretenir dans les fidèles confiés à ses soins, cette dévotion si agréable à Dieu, si nécessaire aux hommes. La première église qu'il bâtit, fut dédiée, comme nous l'avons dit, à la sainte Vierge ; il lui en consacra une seconde (712) au hameau d'Emal, non loin de Maëstricht. Il exigeait que ceux qui lui demandaient quelque grâce recourussent à la toute-puissante intercession de la Reine du ciel ; et il a voulu que la mémoire de sa dévotion envers elle fût attachée au bienfait signalé qu'il nous a légué avec son étole miraculeuse, et se perpétuât avec lui pour nous être plus sûrement transmise. Et aujourd'hui encore, le répit se donne au nom de la très-sainte Trinité et de la sainte Vierge ; la neuvaine prescrite se fait aussi en son honneur : tant il est vrai que dans tous les siècles on a toujours reconnu dans l'Eglise catholique que la sainte Vierge est remplie de toutes les grâces, qu'elle est la dispensatrice des bienfaits et des grâces que le Seigneur veut accorder aux hommes : Dieu voulant que tous les bienfaits et toutes les grâces que les hommes attendent du ciel passent par les mains de Marie et soient dus à son intercession.

Ces actions si solennelles l'ont fait appeler, par quelques auteurs, le fondateur et le premier évêque de Liége, quoique en considérant cet épiscopat comme une continuation de celui de Tongres et de Maëstricht, il n'en ait été que le trentième. Dès lors, il ne pensa plus qu'à étendre la foi de Jésus-Christ dans tous les endroits de son diocèse et aux environs, en détruisant ce qui restait des superstitions du paganisme. Il parcourut pour cela la grande forêt des Ardennes et le pays du Brabant, qui avait alors d'autres limites qu'aujourd'hui, et y fit partout tant de conversions qu'il a mérité d'être appelé l'Apôtre de l'un et de l'autre. Les merveilles qu'il opérait à tous moments contribuaient beaucoup à cet heureux succès. Faisant la visite de son diocèse, il rencontra dans un village, nommé Vivoch, une

femme qui, pour avoir travaillé le dimanche, avait perdu l'usage des mains ; ses doigts et ses ongles s'étaient tellement serrés contre les paumes qu'il n'était pas possible de les en séparer. Il pria donc pour elle et, su la promesse qu'elle lui fit d'avoir désormais plus de respect pour les fêtes, il commanda à ces mains de se dénouer et, par ce seul commandement, il les remit en leur premier état. La Somme étant extrêmement basse et ne pouvant commodément porter les bateaux chargés qui servaient à quelque édifice qu'il avait entrepris, il leva les yeux au ciel, qui se couvrit aussitôt de nuages, et au bout de quelques jours, les eaux avaient repris leur niveau ordinaire. Par la vertu du signe de la croix, il chassa du corps d'une femme un démon qui s'en était emparé, pour troubler une procession qu'il faisait faire dans la campagne avec les châsses des Saints. Il éteignit, par le même signe de la croix, un grand feu qui avait pris à son palais et qui le menaçait d'un embrasement général. Il délivra du naufrage, bien qu'il fût absent, plusieurs de ses disciples qui étaient déjà presque submergés en mer et qui implorèrent son assistance. Il rendit aussi la santé à quantité de malades, par ses prières et par d'autres moyens qui étaient toujours efficaces. Il apprit à son peuple à recourir aux processions et à porter les reliques des Saints pour avoir de la pluie, pour obtenir la sérénité, pour nettoyer les champs des insectes qui les gâtent et pour toutes sortes de nécessités publiques.

Jamais les prodiges que Dieu opérait par ses mains ne le firent devenir infidèle à cette profonde humilité qui le rendait si agréable devant le Seigneur. Toujours occupé de l'abîme de son néant, il rapportait à Dieu la gloire du bien qui était en lui et qu'il opérait en faveur des autres. Il ne se glorifiait que dans ses infirmités ; en même temps qu'il mettait ses complaisances dans son abjection, il se réjouissait que Dieu seul fût grand dans lui et dans toutes les créatures. Au milieu des bienfaits éclatants que Dieu répandait par ses mains, il n'attendait que d'en haut le succès de son ministère. Sa ferveur, loin de diminuer, augmentait de jour en jour et se manifestait par la continuité de ses jeûnes, de ses veilles et de ses prières.

Pour donner à sa prière la force invincible dont elle était douée, Hubert n'avait pas trouvé de meilleur moyen que l'exercice continuel de cette précieuse vertu. Du lieu de son exil, il entretenait un commerce habituel avec son Père céleste. Dans toutes les circonstances de sa vie, il invoquait avec confiance son secours tout-puissant, et il en recevait tous les jours de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs, pour prix de sa fidélité et de sa persévérance. Malgré ses nombreuses fonctions et ses courses lointaines, pour porter à son peuple le pain de la parole sainte, il savait trouver au milieu de ses fatigues, de longues heures pour la méditation et la prière ; il savait unir avec un rare bonheur la vie active et la vie contemplative. Après avoir pourvu, comme son divin Maître, avec une laborieuse sollicitude, aux besoins de son peuple, il se retirait comme lui dans la solitude pour se perdre dans la contemplation de ses grâces et de ses miséricordes. Il priait tantôt sur le tombeau de saint Lambert, afin de nourrir sa piété par le souvenir du courage qui avait éclaté dans le martyre se vouant à la défense de la vérité et de la chasteté ; tantôt c'était dans la forêt, où la voix de son Bien-Aimé l'avait appelé, afin de déplorer le malheur de ne pas avoir aimé plus tôt cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. D'autres fois, c'était dans les champs, pendant la nuit, sous la voûte du ciel, au milieu de cette nature dont chaque détail lui rappelait la grandeur et la clémence du Créateur. Tous les objets qui l'environnaient lui servaient admi-

rablement pour élever son cœur vers son Dieu, centre unique de son amour. Son âme élevée au-dessus des sens découvrait un nouveau monde, dont les richesses et les beautés la ravissaient hors d'elle-même. Les grandeurs et les plaisirs de la terre, dont les prestiges trompeurs séduisent leurs malheureux partisans, ne lui paraissaient plus que néant; les affections, les délices terrestres n'avaient plus de charmes et ne pouvaient pas même arriver jusqu'à la région élevée où l'esprit de la prière et de la méditation l'avait porté.

Pendant qu'il avait tant de douceur et d'indulgence pour les autres, il n'avait de la sévérité que pour lui-même. Un ouvrier lui ayant par hasard écrasé la main sur un pieu de bois, il souffrit cette douleur et cette peine avec une constance merveilleuse et sans en demander la guérison; il répétait seulement ce verset du psaume Lᵉ : « Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde ». Son mal lui ayant donné un peu de relâche, il s'endormit, et, pendant son sommeil, il aperçut Jésus-Christ qui, lui montrant le beau palais de l'éternité bienheureuse, lui dit : « Tu vois plusieurs demeures dans la maison de mon Père, mais voilà celle que je t'ai préparée en particulier. Dans un an, je dénouerai le lien de ta tribulation, je te délivrerai, et tu me glorifieras ». Cet avertissement lui donna de nouvelles forces pour travailler au grand ouvrage de son salut. Il redoubla ses veilles, ses prières et ses aumônes, et se rendit plus attentif à faire toutes ses actions avec perfection. Souvent il baignait le sépulcre de saint Lambert de ses larmes, et de là il passait dans l'église de Saint-Pierre, où il se prosternait contre terre devant l'autel qu'il avait consacré en l'honneur de saint Aubin. Un jour qu'il avait fait une longue prière accompagnée de larmes et entrecoupée de sanglots, il se leva en prononçant ces paroles : « Le juste sera dans une mémoire éternelle ». Ensuite, se tournant vers la paroi, en mesurant avec ses bras la grandeur de son sépulcre, il dit : « Voilà l'endroit où je serai bientôt placé ».

Cependant il fut prié par plusieurs personnes considérables du Brabant de venir chez eux faire la dédicace d'une nouvelle église. Il ne voulut pas les refuser, quoiqu'il s'aperçût bien de la proximité de sa mort, et il s'acquitta de cette fonction avec son zèle et sa piété ordinaires; mais, comme il remontait sur la rivière pour s'en retourner à Liége, la fièvre le saisit avec tant de violence, qu'il fut contraint de s'arrêter dans une de ses métairies appelée Tervueren (*Fura Ducis*), entre Bruxelles et Louvain. Le saint prélat, pressé des douleurs de l'agonie, vit paraître au milieu de la nuit l'ennemi des hommes qui s'efforçait de l'effrayer par des figures horribles; mais il le repoussa vigoureusement en récitant le psaume : *Qui habitat in adjutorio Altissimi,* et par le moyen de l'eau bénite qu'il se fit apporter par un de ses domestiques. Le jour commençant à paraître, il fit venir son fils Floribert et tous ceux de sa famille, et leur dit un dernier adieu. Ensuite, étant muni des saints sacrements de l'Eglise, il récita devant tout le monde le Symbole de la foi, et comme il voulait aussi réciter l'Oraison dominicale, à ces paroles : « Notre Père qui êtes aux cieux », il termina sa vie terrestre et mortelle pour en aller posséder une éternelle et immortelle dans le ciel, le 30 mai 727.

On voit représentés, dans l'église de Saint-Hubert, les actes principaux de la vie du Saint : 1° La Naissance de saint Hubert : bas-relief unique dans la face latérale droite. On y voit, d'un côté, les statues de trois anges présentant l'enfant nouveau-né à la Religion, qui le bénit; de l'autre côté, quatre statues représentant les diverses classes de l'humanité souffrante :

les pauvres, les infirmes que la religion secourt, console et guérit. On y voit également figurer d'avance les nombreuses guérisons dont l'enfant nouveau-né sera un jour l'auteur. Au dessus, on aperçoit dans la perspective, le Père Eternel dont la main conservatrice soutient le globe du monde qu'il gouverne, et dont les pieds se perdent dans les nuages de son éternité. Autour se voient des anges portant, les uns, les insignes de l'épiscopat où l'enfant sera élevé, les autres, des instruments de musique, comme pour fêter dans le ciel l'heureuse naissance qui va réjouir la terre.

2° La Conversion, dans le compartiment du milieu de la grande face. Le jeune Franc est à la chasse dans la forêt hercynienne, ou *forêt des Ardennes;* un cerf portant le signe lumineux de la Rédemption entre ses deux ramures, lui apparaît. Hubert se prosterne; la grâce pénètre dans son âme; tandis que la voix d'un ange, représenté dans le tableau, lui crie : « Convertissez-vous au Seigneur, car l'abîme est ouvert sous vos pas ». On voit dans le même tableau les divers instruments de chasse. Le cerf et le cheval y paraissent détachés et placés avec beaucoup d'art. On ne leur voit cependant que le devant, l'épaisse forêt voile le reste du corps. Au dessus, on aperçoit dans le lointain, à travers les découpures du tympan, les hauts arbres de la forêt et les rayons du soleil qui brille sur la conversion du chasseur, comme la lumière de la grâce brille dans son âme.

3° La Pénitence, dans le compartiment du milieu de la face opposée. Hubert, fidèle à son Dieu, s'est éloigné de la cour et du monde, afin d'accomplir sa conversion si divinement commencée. Il vit en anachorète dans la forêt ardennaise, revêtu d'une haire et d'un corselet, jeûnant et priant. Là encore, on voit les vieux arbres de la forêt élever leurs cimes vers le ciel où montent sans cesse les vœux et les soupirs du pénitent. On le voit lui-même agenouillé, priant devant une simple croix plantée sur le reste encore debout d'un vieux tronc. A son côté se voit son ange tutélaire accompagné d'un autre ange porteur d'une harpe qu'il pince : symbole de l'enchantement salutaire que les doux accents de la parole du Saint et l'ardeur de son zèle vont exciter dans les peuples qu'il sera appelé à évangéliser.

4° L'Ordination, dans le compartiment droit de la grande face du devant. Hubert se trouve en pèlerinage à Rome au moment où y parvient la nouvelle du massacre de saint Lambert par Dodon. Le pape Serge I[er], à qui il a été désigné par une révélation divine comme successeur de l'évêque massacré, vient, accompagné de son clergé, le trouver pieusement agenouillé à la porte de l'église Saint-Pierre; il l'introduit et lui remet les insignes sacrés qu'on voit entre les mains de ses lévites.

5° Les Miracles, bas-relief gauche dans la même face. Saint Hubert est élevé sur la chaire épiscopale de Maëstricht. Le saint prélat, rempli de zèle et de tendresse, tend la main aux faibles et aux affligés. Les enfants, les veuves, les indigents, les prisonniers, l'entourent sur son trône, trouvent en lui un tendre père et un sauveur. Les mères affligées lui apportent leurs enfants infirmes; les aveugles s'y font conduire; les énergumènes y sont amenés, et tous y trouvent la guérison de leurs maux et la consolation de leurs peines.

6° La Translation de saint Lambert, dans le compartiment gauche de la face opposée. Saint Hubert, d'après un avis céleste, fait transporter les reliques de saint Lambert de Maëstricht, au bourg de Liége, théâtre du massacre de son maître. Le Saint, en costume d'évêque, environné de ses

lévites, accompagne lui-même la pompe funèbre que des pauvres campagnards accourent vénérer sur son passage. Et pour ne pas se séparer de ces restes chéris, il s'y établit lui-même, et devient le véritable fondateur, comme le premier évêque de la belle cité.

7° La Mort de saint Hubert, dans la face latérale opposée à celle qui contient sa naissance. Le pontife expirant est entouré de son clergé et d'hommes du peuple : les uns pleurant, les autres demeurant immobiles dans l'attente de sa glorieuse migration. Le Saint, soutenu par son ange, lève les mains au ciel, et dans une divine extase, s'écrie : « Je quitte ce corps de boue pour apparaître devant mon juge!... »

8° L'Enterrement, dans le compartiment droit de la grande face opposée à ses miracles. Là, on voit la dépouille mortelle du Saint, déposée sur le linceul funèbre, soutenu par des religieux qui, en présence de saint Floribert, successeur du Saint, l'enterrent dans l'église Saint-Pierre à Liége.

On voit encore, à côté de l'autel de la chapelle dite *de Saint-Hubert*, un ancien tableau : c'est un présent que le collége de Bastogne fit à l'église de Saint-Hubert en 1666. Il représente le Saint terrassant un dragon, symbole du paganisme vaincu; une belle aurore apparaît répandant d'agréables lueurs devant lesquelles fuient les épaisses ténèbres de la nuit : image de la lumière de la foi que le Saint répandait dans ces pauvres et ignorantes contrées. L'évêque Hubert domine tout le tableau.

Dans le chœur de l'église de Saint-Hubert, sur les panneaux des stalles du côté droit, sont dessinés des traits de la vie du Saint : 1° On y voit saint Hubert à cheval, en costume de comte du palais dont il exerçait les fonctions à la cour de Thierry III, roi de Neustrie ; — 2° Saint Lambert, évêque de Maëstricht, bénit le mariage du jeune Hubert avec Floribanne, fille du comte de Louvain ; — 3° Hubert chasse dans la forêt d'Ardennes; le cerf, qu'il poursuit, se retourne portant l'image du Christ entre les branches de son bois. Le chasseur, frappé de surprise, tombe à genoux et se soumet à la volonté divine ; — 4° Hubert, arrivé à Rome en 696, est introduit dans l'église de Saint-Pierre par le pape saint Serge, qui le sacre évêque de Maëstricht, successeur de saint Lambert; — 5° Saint Pierre remet à saint Hubert une clef d'or, symbole de la puissance qui lui est accordée de lier et de délier sur la terre, et de guérir les furieux ; — 6° Saint Hubert terrasse, par le signe de la croix, les assassins de saint Lambert, venus à sa rencontre, lors de son retour de Rome, pour lui ôter la vie ; — 7° Saint Hubert, ministre de Celui dont il est écrit : « Le diable sortira de devant ses pieds », délivre un possédé ; — 8° Un ange, député de la sainte Vierge, remet à saint Hubert l'Etole miraculeuse ; — 9° Saint Hubert, sur son lit de mort, expire, entouré de son fils et de ses serviteurs fondant en larmes. Ces bas-reliefs sont traités avec beaucoup de hardiesse et beaucoup de talent; leurs proportions et leur perspective sont d'un effet admirable.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE SAINT-HUBERT.

ORDRE DES CHEVALIERS DE SAINT-HUBERT. — LA SAINTE ÉTOLE, LA TAILLE, NEUVAINE DE SAINT-HUBERT, LE RÉPIT. — CONFRÉRIE DE SAINT-HUBERT. INDULGENCES.

Le corps de saint Hubert fut transporté à Liége, dans l'église de Saint-Pierre, où il demeura exposé quelque temps à la vénération des fidèles ; puis il fut déposé au lieu que le Saint avait

désigné, près de l'autel Saint-Aubin, dans l'église collégiale de Saint-Pierre, où Dieu ne tarda pas à manifester par plusieurs miracles la sainteté de son serviteur. En 743, saint Floribert procéda à l'exaltation de ses reliques en présence d'un concours nombreux de fidèles. Le roi Carloman voulut assister à cette cérémonie avec toute sa cour. Le corps fut trouvé sans aucune altération et exhalant une agréable odeur. Plein d'admiration pour ce gage de la miséricorde divine, le roi voulut retirer lui-même de la fosse, avec l'aide des grands de sa cour, ce corps sacré et odoriférant, et le porta processionnellement dans l'église. On plaça les restes du Saint dans un nouveau cercueil, et on le déposa devant le maître-autel, où ils furent révérés pendant quatre-vingt-deux ans. Le roi fit à cette occasion de riches présents à l'église de Saint-Pierre, et lui légua par testament des terres et de nombreux revenus. Cette exaltation eut lieu le 3 novembre : on fixa à ce jour la fête de saint Hubert dans toute l'Eglise catholique.

Le 21 septembre 825, l'évêque de Liége, Walcand, ouvrit la tombe du Saint en présence de Louis le Débonnaire et d'une foule innombrable de fidèles. Le corps du saint Pontife fut retrouvé dans le même état de conservation qu'on l'avait trouvé lors de la première translation. Sa chair s'était conservée aussi intacte que le jour de son inhumation. Ce corps sacré fut ensuite transporté au milieu d'une pompe extraordinaire à l'église de Saint-Lambert, où il demeura de nouveau exposé pendant trois jours à la vénération des fidèles. Après ce temps, l'évêque remit ce précieux dépôt entre les mains des moines d'Andage, qui le transportèrent solennellement à leur monastère.

Arrivés à leur destination, les moines ouvrirent le cercueil et s'assurèrent de nouveau que le corps saint y était en entier ; ils en ôtèrent l'étole miraculeuse, la crosse d'ivoire, une sandale, le peigne et le cornet tous deux d'ivoire; tous objets que l'on montre encore aujourd'hui, à l'exception de la sandale. La précieuse dépouille fut ensuite déposée dans une chapelle ardente de l'église, relevée par Bérégise et réparée par Walcand. A peine le corps de saint Hubert fut-il arrivé à Andage, que les peuples vinrent en foule prier sur les lieux sanctifiés par sa pénitence et par la présence de ses augustes reliques : cette tendre confiance des fidèles fut récompensée par de nombreux miracles. Les guérisons éclatantes obtenues par son intercession et l'emploi de son étole miraculeuse, dans des maladies graves et pour des morsures dangereuses, attirèrent à Andage une foule de pèlerins si grande, que ce pèlerinage fut bientôt mis au nombre des plus célèbres pèlerinages du monde chrétien. Le nom d'Andage disparut comme par enchantement devant l'amour des peuples pour le nom de Saint-Hubert.

La petite ville de Saint-Hubert renferme aujourd'hui environ 2,200 habitants. Son origine ne doit pas remonter au-delà de 817 ; elle la doit, avec ses développements successifs et ses ressources, au monastère du lieu. Ce n'était primitivement qu'un mauvais village de pauvres et de travailleurs qui vinrent appuyer leurs cabanes aux murs du monastère dont ils recevaient la nourriture, l'instruction et des terres toutes défrichées et exemptes de contributions. Quand les reliques de saint Hubert furent transférées à Andage (825), les nombreux miracles qui s'opérèrent sur son tombeau et surtout les effets merveilleux de la sainte étole, y attirèrent une foule de pèlerins, de marchands et d'étrangers qui peu à peu y fixèrent leurs demeures pour être plus près du patronage du Saint et du monastère : ce qui augmenta considérablement le nombre des cabanes. Dès lors le village existe; le saint patron lui a donné son nom ; sa prospérité augmente avec la réputation de la sainte étole et avec les bienfaits du monastère. Protégé constamment par les abbés, ce village arrive insensiblement à l'état de ville. Aujourd'hui encore, sa belle église et les reliques fameuses y attirent de tous les points de la chrétienté un grand nombre de pèlerins et d'étrangers : ce qui constitue en grande partie la ressource des habitants. Les riches éclats de la crosse abbatiale n'ont pas moins servi à y créer quelques fortunes. De belles routes ouvertes récemment la mettent en communication avec les autres pays et y amènent chaque jour une foule de voyageurs qui, bien qu'effrayés de la rigueur du climat et de l'aspect du sol, s'y laissent cependant attirer par la célébrité du pèlerinage. En arrivant, tout leur parle du patron ; ses traces, ses souvenirs se rencontrent partout ; son nom est dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres, comme sur toutes les parties du monument.

Le pèlerin pieux s'empresse d'aller faire sa prière devant l'autel du Saint ; le voyageur plus curieux et moins pressé, s'arrête à contempler les somptueux bâtiments du palais abbatial ; il demande l'origine de l'abbaye, ses progrès et sa suppression.

Voici à quelle occasion fut fondé le monastère d'Andage, aujourd'hui Saint-Hubert : il y avait au centre de la forêt d'Ardennes, non loin d'une route romaine, un château-fort nommé *Ambra*, chef-lieu du domaine d'Amberloux. Saint Materne, évêque de Tongres, y avait érigé une église et l'avait dédiée à saint Pierre. Les Huns, en ravageant les Gaules, avaient démoli ce château-fort de fond en comble avec l'église : ce ne fut que des ruines pendant deux cent trente-sept ans. Bérégise, aumônier de Pépin d'Héristal, ayant obtenu de lui la donation de ce lieu, alla prendre possession d'Ambra en 687, menant avec lui des moines du monastère de Saint-Trond et quelques amis fidèles. Aidé de leur concours, il défricha ce désert et le rendit habitable. Il releva de ses ruines l'église qui existait autrefois dans ce château, et que saint Materne avait dédiée à saint Pierre ; il dirigea dans le service de Dieu la petite communauté des moines. Telle fut l'origine du monastère d'Andage, dont Bérégise fut le fondateur et le premier abbé.

Après la mort de Bérégise, la ferveur se ralentit peu à peu parmi les moines ; les bâtiments

tombèrent en ruine, et bientôt le monastère ne fut plus habité que par un petit nombre de solitaires, qui eurent recours à l'évêque de Liége, Walcand, afin qu'il améliorât leur position. Celui-ci fit réparer l'église et relever les bâtiments qui tombaient en ruine ; il y ajouta de nouvelles constructions qu'il étendit un peu plus à l'orient, vers la fontaine qui donna le nom d'Andage (*Andaïnum* ou *Andagium*) au monastère. En 817, il supprima la communauté des clercs d'Andage et les remplaça par des religieux Bénédictins tirés du monastère de Saint-Pierre, à Liége, fondé par saint Hubert, auxquels il accorda de riches possessions et de nombreux revenus. Le monastère acquit en peu de temps de grands biens. Dès 825 à 837, plusieurs paroisses contractèrent la coutume de venir chaque année en procession à l'église de Saint-Pierre à Saint-Hubert, et d'y apporter chacune son offrande. C'est aussi à cette époque qu'il faut rapporter l'origine des confréries de Saint-Hubert, autre source de revenus pour l'abbaye. Des familles et des provinces entières, désirant se mettre sous la protection du Saint et avoir part aux prières des religieux, s'engageaient à payer une rente annuelle à Saint-Hubert. De là est venue l'expression encore usitée, *se faire arrenter*, qui signifie aujourd'hui se faire inscrire dans la Confrérie de Saint-Hubert. Cette confrérie fut approuvée et enrichie d'indulgences par les papes Jules II, en 1510, et Léon X, en 1515. Les ducs de Bouillon, les comtes de Flandre, de Namur, de Montaigu, de Durbuy, de Chigny, de Mouson, se déclarèrent les protecteurs et les défenseurs de l'église de Saint-Hubert. Plus tard, Charles-Quint, Charles le Téméraire et Henri IV prirent le monastère sous leur protection. Quatorze souverains Pontifes, depuis saint Grégoire VII jusqu'à Urbain VIII, donnèrent des bulles ou des rescrits en faveur de l'abbaye de Saint-Hubert, lui accordèrent de nombreux priviléges et lancèrent anathème contre quiconque porterait atteinte aux biens meubles ou immeubles qu'elle possédait ou acquerrait à l'avenir. En 1090, le monastère de Saint-Hubert brilla de son plus vif éclat, et la Règle de Saint-Benoît y fleurit de toute la perfection de la vie religieuse. Saint-Hubert a donné le jour à quelques hommes qui se sont fait un nom dans les lettres et les arts, et dont toute la gloire revient encore au monastère ; il a aussi, dans tous les temps, produit de grands hommes pour gouverner d'autres monastères. Les Papes confiaient à ses abbés des missions importantes.

L'état du monastère fut prospère jusque vers l'an 1096. Alors, ses biens temporels furent dilapidés et le monastère lui-même mis au pillage par les agents du simoniaque Otbert de Brandebourg, prince-évêque de Liége. Vers 1130, un incendie consuma l'église du monastère, qui fut reconstruite par l'abbé Gislebert et terminée par son successeur, Jean de Waha : ce fut la troisième église bâtie au même lieu. Ce fut aussi vers cette époque que le monastère reçut par donation la ferme dite *Converserie*, située à environ une lieue nord-est du monastère. C'est en cet endroit que saint Hubert chassant fit la rencontre du cerf miraculeux ; c'est là encore que, suivant la tradition la plus accréditée, il passa plusieurs années de pénitence. Une chapelle bâtie là en mémoire de ces deux grands faits de la vie du Saint consacra longtemps ce souvenir ; on en voyait encore les ruines en 1535. De 1200 à 1415, les affaires temporelles du monastère furent rétablies considérablement ; les mœurs et la discipline reçurent également une heureuse réforme ; mais la deuxième moitié du XVe siècle fut encore une époque de malheurs et de souffrances pour le monastère. Le pays fut livré à un tel désordre par suite des guerres, que souvent des gens armés pénétraient dans l'abbaye, la pillaient, et allaient jusqu'à frapper et blesser les moines. Le commencement du XVIe siècle ouvrit une nouvelle ère pour le monastère. Nicolas de Malaise, élu abbé en 1503, rétablit une discipline sévère et obtint plusieurs priviléges des papes Jules II et Léon X. Une châsse d'argent, qu'un moine habile avait ornée d'or et de pierres précieuses, renfermait le corps du Saint qui demeurait exposé dans l'église à la vénération des fidèles. Le monastère, protégé par les Papes et les princes temporels, prospérait sous tous les rapports, lorsque, le 20 janvier 1525, un incendie éclata dans le bourg et consuma la plupart des bâtiments du monastère et une grande partie de l'église. Par suite de ce désastre, l'abbé de Malaise conçut le dessein d'élever une plus vaste et plus belle église que celle que le feu venait de détruire. Il ne conserva de celle-ci que les tours qu'il fit réparer et le portail du transept, et il jeta les fondements de l'église actuelle. On dit que les pierres de cette église furent amenées à grands frais de Namur et de Maëstricht. Quand on répara la façade, en 1844, on dut également amener les pierres de Sprimont, près de Liége.

En 1568, le monastère fut pillé et l'église brûlée par une bande de Huguenots ; mais les reliques furent mises en un lieu sûr par les moines prévenus à temps de leur approche. Après la rentrée des religieux, la communauté se trouva dans un tel état de privation, que l'abbé se vit obligé de vendre l'argenterie de l'église, et même la châsse d'argent qui renfermait le corps de saint Hubert. Un nouvel incendie vint bientôt augmenter les pertes de l'abbaye, qui eut encore à subir toute sorte de violences de la part du conseil provincial du duché de Luxembourg. L'abbé Jean de Balla (1585-1599) releva les tours de l'église qu'il pourvut de cloches et d'un beau carillon ; il répara l'orgue dévasté par l'incendie des Gueux et l'augmenta considérablement. Cependant le monastère eut encore beaucoup à souffrir de l'état continuel des guerres du XVIe et du XVIIe siècle. Le relâchement de la discipline monastique inspira à l'abbé Nicolas de Fanson (1611-1652) l'introduction d'une nouvelle réforme (1618), qui ramena les religieux obstinés à la régularité primitive de l'Ordre de Saint-Benoît, et replaça le monastère au niveau de son ancienne splendeur. L'abbaye

était dans un état prospère, lorsqu'en 1635 un incendie vint de nouveau consumer les quartiers de l'abbé et des frères, la bibliothèque et un riche mobilier. Sous l'abbé Cyprien Maréchal (1662-1686), l'église reçut deux autels en marbre, un jubé, un orgue qui existe encore et de riches ornements sacerdotaux. La voûte de la grande nef fut terminée (1683). Clément Lefebvre (1686-1727) remplaça la belle façade gothique écroulée en partie dans l'incendie des Huguenots, par la façade actuelle; il fit paver de marbre le sanctuaire et le chœur, et commencer leur élégante clôture en marbre, qui ne fut terminée que sous son successeur, Célestin de Jong (1727-1760). Celui-ci construisit les beaux bâtiments de l'abbaye tels qu'on les voit encore; mais le faste de son administration entraîna des dépenses excessives, qui furent encore augmentées par les malheureuses spéculations et les entreprises infructueuses de Nicolas Spirlet, dernier abbé de Saint-Hubert, qui fut obligé d'émigrer en Prusse où il mourut en 1794. Enfin arriva le vandalisme républicain; les religieux sont expulsés de l'abbaye (1796); avec eux s'en va le riche trésor de l'église et du monastère, dont les biens sont vendus au profit de la nation. En 1807, l'église fut vouée à la destruction, mais elle fut rachetée pour être rendue à la piété des fidèles et au culte catholique (1808), et Mgr Pisani, évêque de Namur, l'érigea en église paroissiale (1809). A partir de cette époque, l'église, privée de revenus suffisants, eut beaucoup à souffrir des ravages du temps et de l'incurie des hommes. En 1843, le roi Léopold Ier, à la vue de l'édifice dont il reconnut le mérite architectonique, le dota magnifiquement et depuis il fut considéré comme monument national. Quant aux bâtiments de l'abbaye, après avoir appartenu à la province de Luxembourg et à des particuliers, ils sont rentrés dans le domaine du gouvernement qui y a établi une maison pénitentiaire pour les jeunes délinquants.

Les deux Ordres des Chevaliers de Saint-Hubert s'établirent en l'honneur de la très-sainte Trinité, des cinq plaies de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, sous la protection de saint Hubert : le premier, à cause d'une victoire remportée le jour de la fête, 3 novembre; le second, pour mettre fin aux dissensions entre les seigneurs barrois et lorrains. Le chef de l'Ordre qui, vers 1420, portait le titre de *Roi*, prit, vers 1422, celui de *Grand-Veneur*, et deux siècles plus tard, celui de *Grand-Maître* de l'Ordre.

Les enseignes étaient un collier supportant une médaille pendante sur la poitrine du chevalier. Sur cette médaille on voyait saint Hubert adorant le Crucifix représenté dans le bois du cerf. On peut voir un modèle en petit de cette médaille dans une croix donnée par un prince palatin et suspendue à l'ostensoir de l'église.

Pour être admis dans l'Ordre de Saint-Hubert, il fallait être catholique romain, de bonnes mœurs, et posséder au moins quatre quartiers de noblesse. Les dames y étaient admises. Les chevaliers s'obligeaient à réciter cinq *Pater* et cinq *Ave* chaque jour, à jeûner la veille de la fête du Saint, à respecter les liens du mariage, à défendre la religion et les intérêts du souverain légitime, et à secourir les malheureux.

Les rois Louis XIV, Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII ne dédaignèrent point l'honneur d'en être les chefs souverains; et grands-maîtres, les ducs de Choiseul et d'Aumont. Le chapitre de l'Ordre fit déposer à l'église de Saint-Hubert un volume in-4°, contenant l'état nominatif des grands-croix, commandeurs, chevaliers, officiers d'armes de l'Ordre noble de Saint-Hubert de Lorraine, où sont inscrits les noms des empereurs d'Allemagne, des rois de France et des princes lorrains, avec le cérémonial des réceptions religieuses et la formule de l'acte à en dresser.

La relique principale, celle qui attire surtout l'attention et le respect, c'est l'étole qui a appartenu à saint Hubert et qui opère tous les jours des effets merveilleux. Elle est renfermée dans une petite boîte d'argent qui a succédé à un reliquaire d'or d'un travail admirable. D'après des documents anciens parvenus jusqu'à nous, il est constaté que la sainte étole fut employée, dès le IXe siècle, comme remède infaillible contre la rage, pourvu que le patient eût une vraie foi et qu'il observât les prescriptions ordonnées pour cette guérison. Aussi voyons-nous dès lors la coutume établie d'aller en procession à Saint-Hubert : coutume contractée à l'occasion de nombreux miracles. Plus le bruit de ces prodiges se répandait au loin, plus on voyait s'accroître la foule des malheureux de tout genre qui venaient solliciter la guérison de leurs maux. L'étole du Saint était connue partout pour ses effets miraculeux. Sa vertu consiste principalement à préserver des suites du venin de la rage ceux auxquels il a été communiqué, soit par la morsure d'un animal atteint de cette terrible maladie, soit par sang, par bave, haleine, nourriture infectée, soit de toute autre manière.

La médecine n'a aucun remède certain contre la rage; elle se borne à indiquer des précautions préventives pour empêcher que le virus rabique ne soit absorbé et porté dans la circulation du sang. On y va plus simplement à Saint-Hubert pour accorder infailliblement la guérison de la rage, quelle que soit la manière dont le virus soit absorbé. Voici comment s'obtient cette guérison :

Dès qu'une personne se croit infectée du venin de la rage, elle se rend à Saint-Hubert; si elle a été mordue *à sang* par un animal enragé, elle subit l'opération qu'on appelle la *Taille;* si elle n'a pas été mordue *à sang*, elle reçoit le *Répit*. Après quoi la personne retourne chez elle, accomplit une neuvaine. Elle est assurée de sa guérison. Voici comment se fait l'opération de la *Taille :* L'aumônier fait une petite incision au front de la personne qui a été mordue; l'épiderme étant légèrement soulevé à l'aide d'un poinçon, il introduit dans l'incision une parcelle exiguë de l'étoffe

de la sainte étole, et l'y maintient à l'aide d'un étroit bandeau de toile noire, qui doit être porté pendant neuf jours, c'est-à-dire pendant une neuvaine qui est prescrite à Saint-Hubert.

Voici les *dix* articles de la *neuvaine de Saint-Hubert :* la personne, à qui on a inséré dans le front une parcelle de la sainte étole, doit observer les articles suivants :

« 1° Elle doit se confesser et communier sous la conduite et le bon avis d'un sage et prudent confesseur qui peut en dispenser ; — 2° elle doit coucher seule en draps blancs et nets, ou bien toute vêtue lorsque les draps ne sont pas blancs ; — 3° elle doit boire dans un verre ou autre vaisseau particulier ; et ne doit point baisser sa tête pour boire aux fontaines ou rivières, sans cependant s'inquiéter, encore qu'elle regarderait ou se verrait dans les rivières ou miroirs ; — 4° elle peut boire du vin rouge, clairet et blanc mêlé avec de l'eau, ou boire de l'eau pure ; — 5° elle peut manger du pain blanc ou autre, de la chair d'un porc mâle d'un an ou plus, des chapons ou poules aussi d'un an ou plus, des poissons portant écailles, comme harengs, saurets, carpes, etc.; des œufs cuits durs ; toutes ces choses doivent être mangées froides ; le sel n'est point défendu ; — 6° elle peut laver ses mains et se frotter le visage avec un linge frais, l'usage est de ne pas faire sa barbe pendant les neuf jours ; — 7° il ne faut pas peigner ses cheveux pendant quarante jours, la neuvaine y comprise ; — 8° le dixième jour, il faut faire délier son bandeau par un prêtre, le faire brûler et en mettre les cendres dans la piscine ; — 9° il faut garder tous les ans la fête de saint Hubert, qui est le troisième jour de novembre ; — 10° et si la personne recevait de quelques animaux enragés la blessure ou morsure qui allât jusqu'au sang, elle doit faire la même abstinence l'espace de trois jours, sans qu'il soit besoin de revenir à Saint-Hubert ; — 11° elle pourra enfin donner répit ou délai de quarante jours, à toutes personnes qui sont blessées ou mordues à sang ou autrement infectées par quelques animaux enragés.

On trouve cette neuvaine établie de temps immémorial. On l'observe depuis qu'on recourt à saint Hubert. Depuis le IXe siècle, depuis le temps de saint Hubert même, l'usage constant et établi était de pratiquer ce que cette neuvaine prescrit, pour obtenir le bienfait signalé qui a toujours été accordé à ceux qui l'ont demandé par cette pratique. N'est-il pas légitime de conclure que cette neuvaine exprime les dispositions que saint Hubert demandait de ceux qu'il guérissait pendant sa vie ? Si l'observance de la neuvaine est une condition de la guérison, c'est parce que l'humilité et l'obéissance qui font embrasser des pratiques qui, loin d'avoir rien de répréhensible, ne contiennent que des actes de piété, de prudence et de pénitence, disposent l'âme à une confiance plus vive et mieux fondée, et ainsi aux bénédictions de Celui qui regarde les humbles avec amour et détourne les yeux des superbes et des dédaigneux.

Le Répit consiste à assurer contre la rage les personnes mordues, ou autrement infectées par des animaux enragés, jusqu'à ce qu'elles puissent se rendre à Saint-Hubert pour y être définitivement assurées. La tradition historique fait remonter l'origine du pouvoir de donner le Répit jusqu'à Saint-Hubert. Ajoutez à cela que les faits continuels viennent confirmer tous les jours cette tradition. Les aumôniers, desservant la chapelle de Saint-Hubert et les personnes taillées peuvent *seules* donner ce Répit.

Les aumôniers, attachés à l'œuvre de saint Hubert, peuvent donner Répit à terme ou à vie. — Les personnes taillées peuvent le donner seulement pour quarante jours, comme leur instruction le porte au n° 11 ; mais elles peuvent le répéter de quarante en quarante jours. — On a vu des personnes mordues à sang se contenter d'aller demander le Répit tous les quarante jours, pendant trente-huit ans, à une personne taillée demeurant à plusieurs lieues de leur endroit, et venir après cette époque se faire tailler à Saint-Hubert.

On accorde le Répit aux personnes mordues par un animal qui ne donne que des indices douteux d'hydrophobie, ou auxquelles la morsure n'a pas été jusqu'à faire couler le sang, ou encore aux personnes qui se croient infectées du venin de la rage de quelque manière que ce soit. — On l'accorde encore aux enfants qui n'ont pas fait leur première communion, et qui ne sont pas préparés à la faire, quelle que soit leur blessure. — De deux enfants mordus à sang par le même animal enragé et dans les mêmes circonstances, l'un est taillé parce qu'il peut remplir les conditions de la neuvaine ; l'autre, trop jeune, reçoit le Répit à terme, et jamais la confiance au Répit n'a été trompée. Avant l'expiration du terme, il doit revenir à Saint-Hubert pour être taillé, ou recourir au Répit de quarante jours. — Les parents demandent le Répit pour les petits enfants : cette pratique était déjà usitée dès 1550.

Enfin on donne Répit aux personnes prises de la peur. On connaît assez les tristes effets que la peur entraîne dans le corps et les désordres intellectuels qui en résultent. Le Répit ne manque jamais de remonter le moral du peureux, de bannir entièrement de son esprit la maladie de la peur et de le rassurer contre le danger de la rage quelque imminent qu'il lui paraisse. Les esprits forts pourront ne voir dans ce Répit qu'une vaine cérémonie, qu'une pratique puérile et déraisonnable, mais nous n'en pouvons rien. Les résultats obtenus tous les jours sont là debout comme des murs inébranlables contre lesquels viennent se briser tous les raisonnements.

L'effet produit par la Sainte-Etole sur la rage déclarée, c'est que les personnes taillées ont le pouvoir, mille fois reconnu, d'arrêter, de calmer et de faire périr les animaux enragés sans en être inquiétées.

On bénit à Saint-Hubert des *Clefs* ou *Cornets* qu'on touche à la Sainte-Etole : C'est un fer

conique d'environ dix centimètres de longueur et de cinq millimètres de grosseur, terminé par un espèce de sceau représentant un cornet. L'usage de ces clefs ou cornets est suffisamment indiqué dans l'*Instruction* suivante :

« Dès qu'on s'aperçoit qu'un animal a été mordu ou infecté par un autre, il faut faire rougir le cornet ou clef au feu et l'imprimer sur la plaie même, si cela se peut commodément, sinon sur le front jusqu'à la chair vive, et tenir ledit animal enfermé pendant neuf jours, afin que le venin ne puisse se dilater par quelques agitations immodérées.

« Les animaux sains seront aussi marqués au front, mais il ne sera pas nécessaire de les tenir enfermés.

« Cela fait, quelqu'un de la famille, soit pour un ou plusieurs bestiaux, commencera le même jour à réciter, pendant neuf jours consécutifs, cinq *Pater* et *Ave*, à l'honneur de Dieu, de sa glorieuse Mère et de saint Hubert. Pendant tout ce temps on donnera tous les jours audit animal, avant toute autre nourriture, un morceau de pain ou un peu d'avoine bénits par un prêtre, à l'honneur de saint Hubert.

« La vertu merveilleuse de ces cornets pour les bestiaux est suffisamment constatée par l'expérience journalière, et quand même, malgré cette précaution, la rage se communiquerait à un tel animal, on voit qu'il crève sans nuire aux autres.

« Ce serait un abus, et ces clefs seraient profanées, si on s'en servait pour marquer des hommes, ou si on les imprimait sur du bois ou autre chose, lorsqu'elles sont rougies au feu, puisqu'elles ne sont bénites que pour marquer les animaux.

« Ce serait un abus de croire qu'elles sont profanées lorsqu'on les laisse tomber à terre, ou qu'on les touche avec la main.

« C'est un abus criminel de se servir des cornets ou clefs de Saint-Hubert pour gagner de l'argent, ou tout autre présent. La seule intention d'en recevoir rend ces cornets inutiles, pour obtenir l'effet qu'on en espère, et par conséquent, ils sont profanés ».

C'est un fait attesté par des milliers de témoins que les animaux marqués au front de la clef de Saint-Hubert, s'ils sont mordus par d'autres animaux enragés, ne sont nullement à craindre ; car dans le cas même où la rage leur serait communiquée, on les voit mourir sans nuire ni aux personnes ni aux autres animaux.

Afin de se préserver de la rage, on porte dévotement sur soi des objets bénits et touchés à l'Etole miraculeuse de Saint-Hubert, comme des croix, des bagues, des chapelets, médailles, etc. Un autre moyen fort usité pour obtenir la protection de saint Hubert contre l'hydrophobie est de se faire inscrire dans la Confrérie de Saint-Hubert.

Les indulgences accordées soit aux confrères et consœurs de la Confrérie de Saint-Hubert en Ardennes, ci-devant diocèse de Liége, présentement diocèse de Namur, soit aux autres fidèles qui visitent l'église dédiée à ce grand Saint, sont les suivantes :

1° *Indulgence plénière* le premier jour de leur réception dans ladite Confrérie, à tous ceux et celles qui, vraiment pénitents et s'étant confessés, auront communié ledit jour de leur réception.

2° *Indulgence plénière* à ceux qui, à l'article de la mort, invoqueront dévotement et de cœur (s'ils ne le peuvent de bouche) le très-saint Nom de Jésus.

3° *Indulgence plénière* le jour de Saint-Hubert (fête principale de la Confrérie), depuis les premières Vêpres jusqu'au soleil couché dudit jour, en faveur de ceux qui, avec les mêmes dispositions que ci-dessus, visiteront l'église dudit Saint et prieront aux intentions du souverain Pontife.

4° *Indulgence de sept ans, et autant de quarantaines*, à ceux qui, étant pareillement disposés comme ci-dessus, visiteront ladite église, aux fêtes de la Pentecôte, du Saint-Sacrement, de l'Assomption et de la Conception de la sainte Vierge, et prieront aux intentions du souverain Pontife.

5° *Indulgence de soixante jours*, à ceux qui, le cœur au moins contrit, pratiqueront dévotement quelque œuvre de piété, comme d'accompagner le Saint-Sacrement lorsqu'on le porte aux malades, ou aux processions légitimement autorisées ; d'enseigner aux ignorants les articles de notre foi et les commandements de Dieu ; de réciter cinq fois le *Pater* et l'*Ave Maria*, soit pour les malades ou agonisants, soit pour les âmes des Confrères trépassés ; de loger les pèlerins, etc. Cette indulgence de soixante jours est accordée pour chacune desdites œuvres de piété, et autant de fois qu'on les exercera.

6° *Indulgence plénière*, une fois chaque année seulement, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui vraiment contrits et étant confessés et communiés, visiteront dévotement la susdite église de Saint-Hubert en Ardennes, et y prieront pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre Mère la sainte Eglise.

7° *Indulgence plénière* à tous les fidèles qui, vraiment contrits et étant confessés et communiés, visiteront dévotement chaque année ladite église, le jour de la fête de saint Hubert, et les neuf jours consécutifs qui précèdent immédiatement, et y prieront pour les fins ordinaires exprimées dans le n° 6. Cette indulgence plénière ne peut se gagner qu'une seule fois par an, dans l'espace desdits jours, au choix de chaque fidèle.

8° Rémission *de deux cents jours* de pénitences enjointes ou autrement dues, de quelque

façon que ce soit, pendant chacun des huit autres jours désignés au nº 7, accordée dans la forme accoutumée de l'église, auxdits fidèles qui, au moins contrits, visiteront ladite église et prieront comme ci-dessus.

Pour pouvoir gagner les indulgences indiquées dans les cinq premiers numéros ci-dessus, lesquelles sont accordées à perpétuité, d'après un Rescrit apostolique du 7 septembre 1814, il faut être de la Confrérie. Les autres indulgences mentionnées dans les nᵒˢ 6, 7 et 8, accordées *ad septennium*, par deux Brefs donnés à Rome, le 9 septembre 1814, peuvent être gagnées sans être de ladite Confrérie.

C'est une tradition universelle dans le monastère, dans l'Eglise de Liége et partout où le Saint est connu, que son corps est caché dans un caveau secret de l'église où il fut placé par mesure de prudence, et que les moines qui connaissaient sa retraite, vu les désordres des temps, ont emporté le secret avec eux dans le tombeau. Ce ne fut que vers la fin du XVIᵉ siècle que la châsse qui contenait ses restes sacrés ne fut plus exposée à la vénération des fidèles.

Autray, autrefois abbaye de chanoines réguliers et présentement petit séminaire du diocèse de Saint-Dié, possède un os du pied ou de la main, attribué à saint Hubert. Cette relique fut l'objet d'un pèlerinage considérable. La chapelle de Saint-Hubert, à voûte plate avec caissons, existe encore ; elle est de l'époque de la Renaissance et de même style que la chapelle des Evêques dans la cathédrale de Toul ; elle était ornée de vitraux peints très-remarquables, desquels une partie seulement se voit au musée d'Epinal. En 1495, les religieux de Saint-Hubert en Ardennes attaquèrent la vérité de la relique d'Autrey, alléguant que le corps du saint évêque de Tongres reposait entier dans leur monastère. La question fut plaidée devant l'évêque de Basle, puis, en 1513, devant l'évêque de Toul ; quelques années plus tard elle fut portée en cour de Rome. Elle ne fut point jugée quant au fond. En effet, de telles questions ne peuvent être tranchées par une sentence d'autorité. La relique d'Autrey, qui a une possession nombre de fois séculaire, ne peut être dépossédée que par l'exhibition du corps de saint Hubert entier, et sans aucune altération dans aucun de ses membres ; or, à Saint-Hubert des Ardennes on n'est point en mesure de fournir la preuve de cette affirmation avancée il y a près de quatre siècles.

Depuis 1792, la relique de saint Hubert de l'abbaye d'Autrey se conserve dans l'église paroissiale de Rambervillers, qui en est distante de dix kilomètres. A cette date, un prêtre de cette ville, à cheval, et suivi d'un certain nombre de cavaliers, en fit l'enlèvement et la translation au moment où elle n'aurait pas manqué de périr à tout jamais. Ce dernier fait, qui eût été curieux à raconter, est tout notoire dans la contrée, mais n'a point encore été constaté par aucun acte.

Limé, dans le canton de Braine, possède une relique de saint Hubert, évêque de Liége, mort en 727. Chacun sait que ce saint évêque est spécialement invoqué contre la rage ; c'est ce qui, depuis plusieurs siècles, a amené à Limé un grand nombre de pèlerins. On présume qu'à l'époque où les courses des Normands inquiétaient la paix des monastères du Nord, les religieux de la célèbre abbaye de Saint-Hubert, dans les Ardennes, transportèrent à Limé les reliques de leur saint patron, et que, par reconnaissance, ils donnèrent un de ses os à l'église du lieu.

« Ces saintes reliques », dit un ancien procès-verbal, rédigé en 1735, par l'ordre de l'évêque de Soissons, « ont été de temps immémorial révérées des peuples, sous l'invocation de saint Hubert, notamment de ceux qui avaient eu le malheur d'être mordus par des bêtes enragées ; lesquels ont souvent ressenti la protection de ce grand Saint, n'ayant encouru aucun dommage de leurs blessures ; faits qu'il est aisé de prouver par les sujets encore existants, qui ne cessent de le publier, en se rendant assidûment chaque année, par reconnaissance, audit Limé, lieu de son culte, etc. »

Les habitants de Limé tiennent de la tradition que jamais aucune bête enragée n'a commis le moindre ravage dans le territoire de leur commune.

Nous nous sommes servi, pour revoir et compléter cette biographie, du *Pèlerinage de Saint-Hubert en Ardennes*, par M. l'abbé Bertrand ; des *Antiquités du diocèse de Soissons*, par M. l'abbé Lequeux ; et de *Notes* fournies par M. l'abbé Deblaye, curé d'Imling.

SAINT MALACHIE D'ARMAGH,

ÉVÊQUE DE CONNOR, PUIS D'ARMAGH, PRIMAT D'IRLANDE

1148. — Pape : Eugène III. — Roi d'Angleterre : Etienne de Blois.

> Il paraissait vivre uniquement en lui-même, et il était si dévoué au service du prochain qu'on eût dit qu'il ne vivait que pour les autres.
>
> Saint Bernard, *Serm.* II *de S. Malach.*

Malachie était d'Armagh, ville archiépiscopale d'Irlande (province d'Ulster), et il y fut élevé et instruit dans les belles-lettres. Mais, comme les poissons nés dans la mer ne retiennent rien de son eau salée, il ne contracta rien dans sa naissance ni dans son éducation de la barbarie de son pays. Ceux qui lui donnèrent la vie étaient des plus illustres et des plus puissants de cette ville ; cependant, l'éminence de leur condition ne les empêcha pas de prendre un soin extrême de lui apprendre la loi de Dieu et de le former de bonne heure aux vertus chrétiennes. Sa mère, dame d'une grande vertu, s'y appliqua particulièrement, parce qu'elle faisait beaucoup plus d'état de la science des Saints qui édifie, que de la science mondaine qui enfle. Elle l'envoya de bonne heure aux écoles ; et alors il sut si bien accorder l'étude avec les pratiques d'une dévotion sage et solide, qu'il satisfit également à la volonté de cette dame et aux désirs de ses précepteurs. On ne vit jamais en lui que d'excellentes inclinations. Sa douceur et sa docilité le faisaient chérir de tout le monde. Il devenait de jour en jour plus prudent et plus Saint. Il avait les mœurs d'un vieillard, quoiqu'il n'eût que l'âge d'un enfant, et on ne pouvait remarquer en lui aucun des défauts qui sont ordinaires à la jeunesse. Comme les louanges ne l'élevaient point, les réprimandes aussi ne l'attristaient point. Il avait horreur de l'oisiveté et du jeu, et le commandement de ses maîtres était pour lui une loi inviolable.

Il devint bientôt plus savant que ses compagnons et plus vertueux que ceux qui l'enseignaient. La retraite était sa plus chère récréation. Il méditait assidûment la loi de Dieu. Il mangeait peu, veillait beaucoup, et était presque toujours en prières ; et, parce que ses études ne lui permettaient pas d'aller à l'église aussi souvent qu'il l'aurait désiré et qu'il n'osait témoigner en cela de l'affectation, il levait ses mains pures vers le ciel en tous les lieux où il pouvait le faire sans qu'on s'en aperçût, prenant garde dès lors à éviter la vaine gloire, qu'il savait être le venin qui empoisonne et corrompt les plus saintes actions. Il avait coutume d'aller à une maison de campagne avec son maître ; et, pendant le chemin, il le laissait un peu avancer pour avoir la liberté d'envoyer de courtes et ardentes prières vers l'unique objet de son amour. Il était si sérieux, qu'étant un jour allé voir un professeur, dont on lui avait vanté le mérite, et l'ayant trouvé qui jouait à un petit jeu indigne de la gravité d'un homme de son caractère, il s'en revint sans lui parler, et depuis il ne voulut plus le voir.

Cependant, la grâce du Sauveur faisant continuellement de nouvelles impressions dans son cœur, il se mit sous la conduite d'un saint ermite,

nommé Imar, qui s'était fait faire une petite cellule près de l'église cathédrale d'Armagh, où, s'étant enfermé comme dans un sépulcre, il pratiquait des austérités qui semblaient être au-dessus des forces humaines. Il ne fut pas longtemps à son école, sans attirer sur lui les yeux de toute la ville. Plusieurs jeunes hommes suivirent son exemple, et il procura par ce moyen à son père spirituel une nombreuse famille de religieux. Mais celui qui était leur frère aîné, dit saint Bernard, était aussi leur modèle. Il fit un tel progrès dans cette école de perfection, que Celse, archevêque d'Armagh, du consentement d'Imar, le fit diacre de son Eglise. Il reçut avec cet ordre un nouvel esprit, qui le porta à toutes les œuvres d'humilité et de miséricorde; surtout à celle d'ensevelir et d'enterrer les pauvres, qui n'ont pas moins que les riches l'espérance de l'immortalité bienheureuse. Sa sœur tâcha de le détourner de cet office de piété, comme d'un emploi indigne des personnes de sa naissance; mais il ne se mit point en peine de ses reproches, et voyant bien que c'était le serpent qui faisait parler cette femme, il ne laissa pas, quoi qu'elle pût dire, de continuer les pratiques qu'il avait commencées.

A l'âge de vingt-cinq ans, il fut ordonné prêtre malgré toutes ses prières et ses remontrances, et l'archevêque lui donna la commission de prêcher l'Evangile et de catéchiser son peuple. C'était là un emploi conforme à la grandeur de son zèle. Il s'y donna entièrement, et l'on ne peut exprimer combien il extirpa de vices, combien il déracina d'abus, et combien il fit produire de fruits de vertu et de bonnes œuvres. On vit renaître par ses soins les constitutions apostoliques, les canons des Conciles et les traditions ou coutumes de la sainte Eglise romaine. Il renouvela le chant des heures canoniales, qui était presque aboli; et, parce que, des sept Sacrements que Notre-Seigneur a institués, les Irlandais avaient négligé la confirmation, la confession et les règlements ecclésiastiques du mariage, il expliqua si bien l'utilité du premier, la nécessité du second et les mystères qui sont compris dans le troisième, que la pratique en fut rétablie chez cette nation.

Malachie était ainsi le digne ministre du peuple de Dieu; mais il voulut encore se rendre disciple d'un saint évêque de Lismore (province de Munster, comté de Waterford). Ce personnage, vénérable par sa vieillesse, recommandable par sa doctrine, illustre par ses miracles, se nommait Malc. Il reçut ce nouveau disciple avec tout l'agrément possible et lui donna les instructions nécessaires à son ministère. Cependant il arriva que le roi du Munster fut chassé de son trône par l'injuste usurpation de son frère. Ce prince infortuné ne trouva rien dans sa disgrâce de plus propre pour le consoler que d'avoir recours à l'évêque Malc. Ce n'était pas pour lui demander du secours contre la violence du tyran, mais pour apprendre de lui à faire bon usage de son malheur; il ne voulut pas même qu'il eût aucun égard à l'éclat de sa majesté royale, mais il le pria de le traiter comme le dernier de ses disciples. L'évêque admira sa ferveur, et, pour seconder ses intentions, il le mit sous la conduite de saint Malachie. Ce fut là pour ce prince un grand bonheur que d'être roi; il ne vivait que de pain, de sel et d'eau comme les autres frères; mais il trouvait, dans la conversation du saint prêtre, un festin continuel dont son âme était abondamment rassasiée. Il ouvrit les yeux, et, reconnaissant la vanité de toutes les choses de la terre, il commença à chérir la vie pauvre, humble et privée, qu'il n'avait embrassée que par nécessité; de sorte qu'un roi de ses voisins lui offrant de le remettre sur le trône, en chassant et punissant l'usurpateur, il ne pouvait se résoudre d'y condescendre, et il fallut, pour cela, que Malc et

Malachie le lui commandassent; ce qu'ils ne firent que parce que son frère opprimait le peuple et se déclarait l'ennemi de Dieu et des hommes par sa manière impie et tyrannique de régner. Il fut aisément rétabli dans tous ses Etats par une glorieuse victoire que son bienfaiteur remporta sur le tyran, et il eut toujours depuis une singulière vénération pour saint Malachie, dont l'occasion de sa disgrâce lui avait fait connaître le mérite.

La sœur de ce digne ministre des saints autels mourut en ce temps-là. Sa vie mondaine et libertine lui avait extrêmement déplu; et il avait même résolu de ne la plus voir, parce qu'elle ne tenait aucun compte de ses remontrances, et qu'il ne lui restait aucune espérance de pouvoir la convertir. Lorsqu'il sut son décès accompagné de contrition de ses péchés, il pria et dit la messe pour elle. Mais peu de temps après il n'y pensa plus. Au bout de trente jours il entendit en songe une voix qui lui dit que sa sœur était dehors, à l'entrée de la maison, et qu'il y avait trente jours entiers qu'elle n'avait rien mangé. Il s'éveilla et n'eut pas de peine à comprendre de quelle sorte de nourriture elle avait besoin; puis, comptant les jours, il trouva que c'était justement le nombre de ceux qu'il avait passés sans offrir pour elle le pain vivant descendu du ciel. Aussi, ne haïssant pas son âme, mais seulement son péché, il recommença à lui rendre les devoirs de piété qu'il avait discontinués. Ils ne lui furent pas inutiles; car, peu après, il la vit encore en songe vêtue d'une robe noire près de la porte de l'église, sans qu'elle y pût entrer. Il continua d'offrir le saint sacrifice pour elle, et il la vit avec une robe demi-blanche, entrer dans l'église, sans pouvoir approcher de l'autel; enfin, ne cessant point de dire la messe pour son repos, il la vit toute vêtue de blanc et dans la compagnie des justes. Cette histoire, rapportée et approuvée par saint Bernard, nous apprend de grands secrets sur le purgatoire, savoir : qu'il y en a un, que les âmes y souffrent la peine due à leurs péchés, pour lesquels elles n'ont pas satisfait en cette vie; qu'elles y peuvent être secourues par les suffrages de l'Eglise, surtout par le saint sacrifice de la messe, et que leurs peines ne cessent pas tout à coup, mais peu à peu, et en diminuant.

Dieu donna encore à saint Malachie un autre sujet de consolation plus grand et plus puissant que ce premier; ce fut la conversion de son oncle qui était abbé commendataire de la fameuse abbaye de Banchor, appelée depuis Bangor. Ce couvent avait été autrefois une pépinière de Saints. Un seul de ses religieux, nommé Luan, avait fait bâtir dans l'Irlande et dans l'Ecosse, jusqu'au nombre de cent monastères. Saint Colomban en était sorti pour venir en France où il fonda la célèbre abbaye de Luxeuil, dans laquelle on chantait les louanges de Dieu jour et nuit sans discontinuation. Bangor ayant été ruinée par des pirates, qui martyrisèrent, en un seul jour, neuf cents moines, elle fut malheureusement donnée en commende, avec tous ses revenus, sans qu'on se mît en peine de la rebâtir et d'y recevoir des religieux. Il y avait longtemps qu'elle était ainsi dans la famille de Malachie, et son oncle qui la possédait voulant se sauver, la lui remit entre les mains avec tous ses biens, pour y rétablir la discipline monastique, dont il voulut faire profession le premier.

Notre Saint, se voyant abbé par l'autorité de l'évêque du lieu et par le conseil d'Imar, son ancien maître, laissa le maniement du temporel à un économe séculier; mais, ayant pris avec lui dix religieux, il tâcha de remettre cette maison de Dieu dans sa première régularité. Sa vie toute sainte était une règle vivante pour la conduite de ses frères; il ne se contentait pas de leur donner l'exemple de la retraite, de la pénitence et de la

dévotion, il était aussi le premier aux exercices manuels. Il arriva un jour que, comme il levait la hache pour couper un pièce de bois, un ouvrier, s'étant avancé imprudemment, reçut le coup et fut renversé par terre. On accourut aussitôt à lui, croyant qu'il avait l'épine dorsale fendue en deux et qu'il ne tarderait pas à mourir; mais on ne trouva que son habit coupé, et la chair était si légèrement entamée qu'à peine en voyait-on la marque, ce qui donna un grand courage aux ouvriers pour continuer le bâtiment de l'église. Ce fut là le premier miracle de notre Saint. Le démon fit encore d'autres efforts pour empêcher ses bons desseins ; car, s'étant rendu maître de l'imagination de l'un de ses pensionnaires qui était malade, il lui suggéra de le poignarder quand il viendrait le voir, et ce malheureux en prit effectivement la résolution. Le Saint, en étant averti, fit son oraison avant d'aller à sa chambre, et il sortit de cet exercice si plein de la force de Dieu que, par le seul signe de la croix qu'il fit ensuite sur son corps, il le guérit parfaitement, non-seulement de son infirmité, mais aussi de la puissance du malin esprit qui s'était emparé de son âme. Celui-ci reçut depuis l'habit religieux, et, comme il était homme de lettres, il fut avancé dans les ordres et même promu à l'épiscopat.

Les grands miracles que saint Malachie opérait à tous moments firent qu'on l'élut évêque de Connor, petite ville d'Irlande, dans le comté d'Antrim. Il n'y eut rien qu'il ne fît pour se défendre de cette dignité ; mais les continuelles instances du peuple et l'ordre exprès du métropolitain et du bienheureux Imar, qu'il honorait toujours comme son directeur, le contraignirent de l'accepter, étant alors âgé de trente ans. Après avoir été sacré et être entré dans sa ville épiscopale, il s'appliqua avec ardeur aux fonctions de sa charge ; mais il reconnut bientôt qu'on l'avait engagé à conduire des brutes plutôt que des hommes. Il n'avait encore rien vu de semblable dans les nations même les plus barbares. C'étaient des chrétiens de nom, mais des païens en effet; ils étaient libertins dans leurs mœurs, brutaux dans leurs coutumes, impies dans leur croyance, ennemis des lois, incapables de discipline et dissolus dans toute leur vie. Ils ne savaient ce que c'était de se confesser, de recevoir la pénitence, d'approcher de la sainte table et de contracter des mariages légitimes. Le peu d'ecclésiastiques qui y étaient n'avaient rien à faire, parce qu'on ne voulait pas écouter la parole de Dieu, ni participer aux sacrements. Un déréglement si général aurait effrayé et déconcerté tout autre que Malachie ; mais ce véritable pasteur, considérant qu'il était appelé à la cure de ses ouailles, résolut de se tenir ferme et de se sacrifier lui-même pour leur salut. On ne peut dignement représenter ni ce qu'il fit, ni ce qu'il endura pour les réduire et les mettre dans le chemin de la piété. Il les instruisait avec patience, les avertissait avec douceur, les reprenait avec charité et les corrigeait avec prudence. Lorsque personne ne venait à l'église par une négligence inexcusable, il allait lui-même les chercher dans les rues et les places publiques pour les forcer, pour ainsi dire, de devenir bons malgré eux. Il courait même à la campagne, dans les villages et les hameaux, avec ses disciples, pour distribuer à ces âmes ingrates le pain céleste dont elles ne voulaient point, et faisait tout ce chemin à pied comme un homme apostolique. Que d'injures n'a-t-il pas reçues ! Que d'outrages n'a-t-il pas endurés ! Que de peines ne lui ont pas causées la faim et la soif, le froid et le chaud, la nudité et la lassitude dans les saints empressements qu'il avait de rétablir dans ce pays le règne du vrai christianisme. Dieu exauça enfin ses vœux et ses larmes. La dureté de son peuple s'amollit, il commença à écouter

sa voix et à recevoir ses instructions. Les lois barbares furent abolies et les lois apostoliques prirent leur place. On reçut partout les coutumes de l'Eglise catholique et on renonça aux abus qui leur étaient contraires. Des temples furent bâtis et dédiés au vrai Dieu ; le clergé fut réglé ; on commença à fréquenter les lieux de dévotion, à se confesser et à communier. Le concubinage céda à la sainteté du mariage, et toutes choses changèrent de telle sorte, qu'on pouvait dire de ce peuple ce que Dieu a dit par Osée : « Celui qui auparavant ne me connaissait point est maintenant devenu mon peuple ».

Quelques années après, le roi de la partie d'Irlande qui regarde le septentrion ayant pris et ruiné la ville de Connor, qui était le siége épiscopal de notre Saint, il se vit obligé d'en sortir et de se retirer ailleurs avec cent vingt religieux qu'il avait assemblés en communauté. Il se retira au royaume de Munster ou Momonie, à la faveur du roi Cormac, ce pieux prince qu'il avait si bien soutenu et consolé dans sa disgrâce. Il bâtit le monastère d'Ibrac et s'y logea. Cormac l'y nourrit avec tous ses religieux, et cet état de libéralité attira sur sa personne et sur son royaume mille bénédictions spirituelles et temporelles. Malachie reprit en ce lieu toutes les pratiques de la vie religieuse que ses fonctions pastorales lui avaient fait interrompre. Plus son mérite l'élevait au-dessus des autres, plus il se plaisait à s'abaisser par des actions d'une très-profonde humilité. Il était évêque, mais il ne laissait pas de servir à son rang de diacre, d'acolyte et de lecteur. Il était abbé, mais il ne laissait pas de travailler à la cuisine, de balayer les lieux réguliers et de porter les tables au réfectoire. Il était prédicateur, mais il ne laissait pas d'assister jour et nuit aux divins offices, de secourir les malades à l'infirmerie et de mettre la main à la bèche pour aider le jardinier.

Cependant Dieu, qui sait tirer les humbles de la poussière pour les élever sur des trônes, voulut que Celse, archevêque d'Armagh, étant près de mourir, le nommât pour son successeur et conjurât de vive voix et par lettres tout ce qu'il y avait de puissant en Irlande, et même les deux rois du Munster, de le recevoir pour leur prélat. Il s'y rencontra néanmoins une grande difficulté ; car, comme l'archevêché était très-considérable et que les princes mêmes, par respect pour saint Patrice, leur apôtre, qui en avait été le fondateur, se soumettaient à celui qui en était pourvu, une des premières familles de l'île se l'était tellement rendue héréditaire que depuis quinze promotions nul autre que cette maison n'y avait été élevé, et lorsqu'il ne s'y était pas trouvé des ecclésiastiques pour le remplir, des laïques mariés et sans ordination en avaient occupé le siége et s'en étaient portés pour archevêques, ce qui était déjà arrivé huit fois avant Celse. Voilà ce qui avait causé dans toute l'Irlande la ruine de la discipline ecclésiastique, le mépris des censures canoniques, la dépravation des mœurs et l'anéantissement presque général de la piété et de la religion. Celse, qui était de cette race, n'avait pas pourtant approuvé ce désordre, et ce fut pour le détruire qu'il souhaita que Malachie fût mis en sa place au préjudice de ses propres parents qu'il savait en être indignes, afin que, par sa sagesse et par sa grande piété, jointes à un courage intrépide, il remédiât efficacement à tant de maux. Mais à peine fut-il mort que son héritier, nommé Maurice, qui regardait sa prélature comme une riche succession qui lui était échue, s'en empara violemment et protesta qu'il se la conserverait contre toutes les oppositions du clergé et du peuple. On pressa saint Malachie d'en prendre possession, suivant la volonté de son prédécesseur et les vœux de tous les

gens de bien ; mais il refusa longtemps, tant parce qu'il s'en estimait incapable que parce qu'il voyait bien qu'il était impossible de détrôner cet injuste usurpateur sans qu'il en coûtât beaucoup de sang.

Enfin, deux saints évêques, Malc de Lismore et Gilbert, premier légat du Saint-Siége dans toute l'Irlande, lui firent tant d'instances et lui démontrèrent si efficacement qu'il y allait de la gloire de Jésus-Christ et du salut d'une infinité d'âmes, et qu'il ne pouvait s'en défendre davantage sans se rendre digne de l'indignation de Dieu et des anathèmes de l'Eglise, qu'il se rendit à leurs désirs à ces deux conditions : premièrement, qu'il n'entrerait dans la ville métropolitaine qu'après la mort ou la fuite du faux évêque, de crainte d'être cause de la mort de ceux dont il voulait procurer le salut ; secondement, que, dès que l'héritage du Seigneur serait délivré de la tyrannie de Maurice et de ses adhérents et jouirait d'une parfaite liberté, il lui serait permis de se retirer dans son évêché de Connor et qu'on élirait un autre archevêque en sa place, parce qu'il n'acceptait cet archevêché que pour le remettre, comme anciennement, dans le droit d'une succession légitime. Ce qui le porta encore à cette acceptation, ce fut qu'il se souvint qu'au temps de la mort de Celse une dame d'un regard agréable et d'un port majestueux lui apparut, et, lui ayant déclaré qu'elle était l'Epouse, c'est-à-dire l'Eglise de ce prélat, elle lui avait présenté et mis entre les mains son bâton pastoral.

Nous ne nous arrêterons pas à décrire ici toutes les traverses et toutes les persécutions qu'il souffrit dans l'exercice de sa charge. Il fut deux ans sans entrer dans Armagh et ne faisant ses fonctions épiscopales que dans les autres lieux de la province. Maurice était sur son trône et jouissait de son revenu, et pour salaire des travaux incroyables que son zèle lui faisait entreprendre, il le calomniait et lui dressait continuellement des embûches. Enfin l'heure dernière de ce faux évêque arriva, et, pour combler la mesure de ses crimes, il nomma en mourant pour son successeur un appelé Nigel, qui était de cette race détestable et son cousin germain. Celui-ci ne fut pas moins héritier de sa fureur que de son usurpation. Il fit même lever des troupes pour empêcher le roi et les princes de mettre saint Malachie en possession d'Armagh ; mais Dieu prit en main la cause de son serviteur. Un coup de foudre, au milieu d'un orage et d'une tempête épouvantable, tua le chef et les principaux de cette escouade, écarta tout le reste, et Nigel haï et méprisé de tout le monde, fut obligé de s'enfuir et d'errer de côté et d'autre sans avoir aucun lieu où il pût être en repos. Un seigneur de la même famille, qui avait appelé le Saint chez lui pour le faire massacrer en sa présence, fut tellement saisi de respect en le voyant qu'il se jeta à ses pieds et lui protesta une amitié perpétuelle. Un autre qui le déchirait partout par ses médisances et qui même avait l'effronterie de lui résister dans les plus grandes assemblées, fut châtié d'une manière horrible ; car sa langue s'enfla et se pourrit, au point que les vers en sortaient avec abondance, et, cette corruption gagnant plus avant, il mourut misérablement au bout de sept jours. Enfin, une dame de cette même famille ayant osé l'interrompre pendant qu'il prêchait, en l'appelant hypocrite et usurpateur du bien d'autrui et lui reprochant aussi qu'il était chauve, elle perdit aussitôt l'esprit et incontinent après la vie d'une manière lamentable, en criant que c'était Malachie qui l'étouffait.

Toutes ces punitions visibles et d'autres semblables, par lesquelles la famille de ces faux archevêques fut entièrement exterminée, donnèrent tant de crédit à notre Saint qu'il lui fut aisé de réformer dans le diocèse

d'Armagh les grands désordres que cette longue suite de loups et de mercenaires y avaient introduits ; mais à peine la paix et la discipline ecclésiastique y furent-elles affermies par les sages ordonnances qu'il y fit, que, selon la condition avec laquelle il avait accepté cette haute prélature, il assembla le clergé et le peuple pour s'en démettre et leur donner en sa place un très-saint personnage, nommé Gélase, qui était véritablement digne de cette charge. Chacun en ressentit beaucoup de douleur ; mais, comme on lui avait promis qu'on y consentirait, on ne put pas refuser ce qu'il demandait. Il retourna ensuite à son premier évêché qu'il regardait toujours comme son véritable et unique titre, n'ayant jamais eu intention ni de posséder deux églises, ni d'en quitter une moindre pour en prendre une meilleure. Ce qui est admirable et qui fait voir la grandeur de son détachement et la solidité de son humilité, c'est que, ayant divisé ce même évêché en deux, ainsi qu'il l'était plusieurs années avant sa promotion, parce que la seule ambition de ses prédécesseurs en avait fait la réunion, il ne prit pour lui que la plus petite et laissa la ville de Connor à son collègue, pour établir son siége en celle de Down, qui depuis a été la patrie du célèbre Jean Scot, de l'Ordre de Saint-François, surnommé le docteur Subtil.

Dès que cet homme admirable eut repris le gouvernement de cette église, il y fonda une maison de religieux destinés pour le chœur et les divins offices ; comme s'il n'avait rien fait jusqu'alors pour la gloire de Dieu, il commença tout de nouveau à s'exercer dans les pratiques de la vie monastique ; ce ne fut néanmoins qu'avec beaucoup d'interruptions, car sa charge l'obligeait à faire de fréquentes visites dans son diocèse, et la haute estime que toute l'Irlande avait conçue de lui attirait sous sa conduite une infinité de personnes qui voulaient mettre leur salut en sûreté et travailler à leur perfection. Il étendait aussi ses soins sur toutes les églises de cette île et, par le mouvement de l'Esprit divin qui le gouvernait, il en retranchait les abus et y faisait des établissements très-utiles pour le maintien de la discipline ecclésiastique. Le zèle qui lui inspirait tant de choses pour la gloire de Dieu et le bonheur de son pays le porta à entreprendre le voyage de Rome, afin de faire munir ses règlements de l'autorité apostolique et en même temps de procurer le *Pallium* à l'archevêque d'Armagh et la confirmation d'un second archevêché dans l'Irlande, dépendant du premier comme d'une primatie. On lui permit difficilement ce voyage ; son frère Christien, qui était aussi un très-saint évêque, étant mort en ce temps-là, les Irlandais ne pouvaient se résoudre à perdre tout ensemble ces deux fermes colonnes de leurs Eglises ; mais Dieu fit connaître, par quelques signes, que ce dessein venait de son inspiration ; ainsi, tout obstacle étant levé, il consacra un bon religieux, nommé Edan, à la place de son frère et se mit en chemin. A York, un saint prêtre, appelé Sycar, qui ne l'avait jamais vu, publia son mérite et déclara à tout le monde que c'était un grand prophète qui pénétrait les pensées les plus secrètes des hommes. A Clairvaux, il contracta une très-étroite amitié avec saint Bernard et avec tous ses religieux, et édifia merveilleusement cette sainte communauté par les rares exemples de ses vertus. A Ivrée, en Italie, il guérit le fils de son hôte qui était près de rendre l'esprit. A Rome, il fut reçu du pape Innocent II et de toute sa cour comme un ange venu du ciel, et outre qu'il obtint ce qu'il demanda, il fut nommé légat du Saint-Siége dans toute l'Irlande. Sa Sainteté même, étant dans l'admiration des actions prodigieuses qu'il avait faites, des services

signalés qu'il avait rendus aux Eglises de son pays et de son éminente piété, lui mit sa propre mitre sur la tête, lui donna l'étole et le manipule dont il avait coutume de se servir lorsqu'il officiait, puis, après l'avoir embrassé et bénit, il lui permit de s'en retourner.

Il avait demandé au Pape de pouvoir quitter sa prélature pour se retirer à Clairvaux et y passer le reste de ses jours dans la pratique de la vie religieuse ; mais ne l'ayant pu obtenir, il ne laissa pas de repasser par ce monastère pour y jouir encore une fois de la chère compagnie et de la douce conversation des hommes divins qui y demeuraient, et surtout de celle du grand saint Bernard, qui en était l'honneur et les délices. Il y laissa quatre de ses disciples pour y être formés à la vie monastique, selon les règles qui s'y pratiquaient ; puis il en envoya encore quatre autres, afin qu'étant huit, ils pussent former en Irlande, à leur retour, une maison de l'Ordre de Cîteaux, qui fût la mère de beaucoup d'autres.

Lorsqu'il arriva en Ecosse, il y trouva le fils du roi David si malade, qu'on désespérait de sa santé; il pria pour lui, et, lui jetant de l'eau bénite, il lui dit : « Prenez courage, mon fils, vous ne mourrez pas pour cette fois » ; et, par cette parole de bénédiction, il lui rendit une parfaite santé. La gloire de ce miracle l'obligea de fuir ; mais en chemin il guérit une fille muette et une femme frénétique, et donna une telle vertu à un cimetière qu'il bénit, que tous les malades que l'on y apportait y recevaient aussitôt leur guérison. Les vents lui ayant été favorables, il arriva en peu de temps en Irlande. Sa première visite fut à son ancien monastère de Bangor, où ses religieux furent comblés de joie d'avoir le bonheur de sa présence. Ensuite il parcourut toute l'île, et l'on voyait de tous côtés les villes et les bourgs se dépeupler pour aller au-devant de lui. La charge de légat qu'il avait reçue ne demeura pas inutile entre ses mains. Il fit des assemblées, convoqua des synodes, renouvela les anciennes ordonnances et en fit de nouvelles ; il parcourut les diocèses, en réforma les abus, encouragea les lâches, intimida les pécheurs et implanta partout la religion et la piété.

Sa vie plus angélique qu'humaine et la grandeur de ses miracles aidaient beaucoup à faire observer ses règlements. Car, sans parler de son intérieur, dit saint Bernard, dont la beauté, l'excellence et la pureté se faisaient assez connaître par ses mœurs, son extérieur était toujours tellement composé, que l'on ne pouvait pas y remarquer le moindre défaut. Jamais on ne lui a entendu dire une parole inutile, ni faire un geste ou prendre une posture indécente. Il n'y avait rien que d'édifiant dans ses habits, ses regards et sa démarche. Sa joie était sans dissolution et sa gravité simple et sans affectation. Tout paraissait admirablement réglé dans sa conduite, et il ne faisait rien qui ne pût servir aux autres d'un excellent modèle de vertu ; il était sérieux sans être austère ; il ne relâchait son esprit qu'avec retenue ; il savait prendre son temps pour les affaires, et jamais il n'en négligeait une seule. Depuis le jour de sa conversion jusqu'à celui de sa mort, il n'a rien eu qui lui fût propre, pas même quand il fut évêque. La charité de ses diocésains lui servait de maison et de revenu. Quoique légat apostolique, il allait toujours à pied prêcher la parole de Dieu, et il ne se faisait distinguer entre ceux qui l'accompagnaient, que parce qu'il était le plus humble et le plus pauvre. O homme véritablement apostolique, vous avez bien montré par tant de grandes actions que vous étiez le digne successeur des premiers maîtres de l'Eglise ! Et faut-il s'étonner après cela que vous ayez fait tant de merveilles, puisque vous êtes

vous-même si admirable, ou, pour mieux dire, que Dieu était si adorable en vous?

Saint Bernard, après ces belles expressions que nous n'avons données qu'en abrégé, cite encore de nouveaux miracles de saint Malachie. Il chassa les démons de plusieurs possédés, entre autres de deux femmes qu'un même démon, comme voulant se jouer, saisissait l'une après l'autre. Il délivra une femme qui ne pouvait mettre au monde l'enfant qu'elle portait dans son sein. Il en changea une quatrième, que son humeur colère et furieuse rendait insupportable à ses propres enfants : elle devint douce et patiente comme un agneau. Il en ressuscita aussi une qui était morte sans avoir reçu le sacrement de l'Extrême-Onction. Un homme malade et possédé, s'étant seulement couché sur la paille qui lui avait servi de lit, se trouva parfaitement guéri. Sa parole, au contraire, rendit malade à la mort un ecclésiastique qui avait osé combattre la vérité du Corps et du Sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et l'obligea, par ce moyen, de confesser ce grand mystère, qu'une ignorance téméraire et présomptueuse lui avait fait combattre. On vit un jour une colombe, éclatante comme le soleil, voltiger autour de lui pendant qu'il disait la messe ; on vit aussi l'autel devant lequel il priait, dans le cimetière de Saint-Patrice, tout couvert de flammes, et ce grand serviteur de Dieu, qui brûlait lui-même des ardeurs de l'amour divin, se jeter au milieu de ces flammes sans en être consumé.

Il était temps qu'il reçût la récompense de tant de travaux et d'une vie si sainte et si pénitente : mais ce devait être en France et non pas en Irlande. Un jour qu'il était en récréation avec ses religieux, on lui demanda, s'il en avait le choix, en quel lieu et en quel temps il souhaiterait de mourir ; il répondit que s'il avait à mourir en Irlande, il souhaiterait que ce fût auprès du sépulcre de saint Patrice ; mais que si c'était hors de son pays, il désirerait que ce fût à Clairvaux, et que pour le temps, il choisirait le jour de la mémoire des Trépassés, parce qu'alors les vivants assistent puissamment les morts. Ces désirs furent prophétiques. Il entreprit un second voyage vers le pape Eugène III, pour le bien général des Eglises d'Irlande, et surtout comme député du clergé, pour obtenir le *Pallium* aux deux métropolitains de l'île. Il passa par l'Ecosse et l'Angleterre, laissant partout des vestiges de sa vertu et du pouvoir miraculeux que Dieu lui avait donné.

Il vint à Clairvaux et y fut reçu de saint Bernard et de ses enfants comme leur ancien ami, et comme un vase élu de Dieu. Disons même qu'il y fut reçu comme un fondateur et leur confrère ; car il avait établi en son pays plusieurs maisons de leur Ordre, et on tient qu'il avait même pris l'habit, comme le prouve en ce jour l'auteur du Ménologe de Cîteaux ; mais à quatre jours de là, lorsqu'il eut célébré la messe conventuelle pour la fête de saint Luc l'Evangéliste, il fut saisi d'une grosse fièvre qui l'obligea de se mettre au lit. Il connut aussitôt par là que Notre-Seigneur voulait contenter ses désirs et lui faire achever son pèlerinage en ce lieu. Le mal augmentant de plus en plus, il descendit de la chambre où il était pour recevoir l'Extrême-Onction et le saint Viatique ; et s'étant recommandé aux prières de ses frères, il remonta de lui-même pour se remettre au lit. Son visage ne paraissait point malade, mais il savait que le père de famille l'appelait. Enfin, après avoir célébré la fête de tous les Saints avec une joie et une tranquillité merveilleuses, il fit venir le soir toute la communauté devant lui, lui demanda l'assistance de ses prières, et l'assista

aussi des siennes avec une entière confiance en Dieu. Après minuit, le jour de la mémoire des morts étant commencé, il rendit son âme à Notre-Seigneur avec tant de tranquillité, que personne ne put s'en apercevoir; ce fut donc le 2 novembre 1148, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il semblait plutôt endormi que mort, et son visage ne changea point, mais retint toujours la même vivacité qu'il avait auparavant. Son saint corps fut porté sur les épaules des abbés qui se trouvèrent alors à Clairvaux, dans la chapelle de la glorieuse Vierge, comme il l'avait ordonné. On dit des messes pour lui et on fit tout l'office de sa sépulture. Pendant ce temps, saint Bernard apercevant un jeune garçon qui avait un bras paralysé qui lui tombait sur le côté, et qui au lieu de lui servir ne faisait que l'incommoder, lui fit signe de s'approcher; et, prenant sa main toute sèche, il l'étendit sur celle du saint évêque. Alors ce bras et cette main reprirent leur première vigueur, de sorte que le corps inanimé de notre Saint fut une source de vie et de santé pour ces membres qui paraissaient être morts. Le bienheureux abbé écrivit ensuite la vie de ce fidèle ami, et fit aussi un sermon en son honneur. Il lui avait écrit plusieurs lettres en son vivant.

Le martyrologe romain fait mémoire de lui au 3 novembre, bien que son décès soit arrivé le 2.

Des reliques insignes de saint Malachie sont conservées dans l'église cathédrale de Troyes qui fait son office particulier, par concession du 6 février 1868.

On le représente dans sa cellule instruisant un roi qui a posé sa couronne à terre.

Vie de saint Malachie, écrite par saint Bernard ; *Discours de saint Bernard sur saint Malachie.*

SAINT PAPOUL, PRÊTRE ET MARTYR EN LAURAGUAIS (Ier siècle).

Papoul, homme apostolique, vint dans les Gaules en compagnie de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse. Comme ils étaient en route pour cette ville, ils furent arrêtés à Carcassonne par le juge Ruffin, et enfermés dans une tour, près de laquelle fut construite une église dédiée à saint Saturnin; elle a été renversée par l'orage révolutionnaire. Délivrés de cette prison par le secours d'en haut, selon une ancienne tradition qui s'est conservée à Carcassonne, ils se remirent en chemin et parvinrent enfin à Toulouse. Là ils convertirent un grand nombre de personnes au culte du vrai Dieu. Papoul seconda fidèlement Saturnin, car lorsque celui-ci partit pour l'Espagne afin de conquérir de nouvelles provinces à Jésus-Christ, il confia à Papoul l'église de Toulouse pour qu'il la gouvernât durant son absence.

Quoique loin de son chef, Papoul ne resta pas inactif, mais, autorisant sa prédication assidue par de fréquents miracles et faisant retentir la bonne nouvelle, non-seulement à Toulouse, mais dans toute la contrée, il ajouta de nombreuses conquêtes à celles qu'il avait faites en commun avec l'illustre saint Saturnin. Les païens endurcis s'inquiétèrent de ces succès; ils pensèrent que le plus sûr et le plus court moyen de faire tomber tout l'édifice de la religion de Jésus-Christ, c'était de causer la chute publique et éclatante de celui qui en était tout ensemble l'ouvrier actif et la ferme colonne. Ils voulurent donc faire apostasier Papoul ; ils le flattèrent, ils le menacèrent, ils le frappèrent, ils le torturèrent ; mais ce fut en vain : tous les supplices imaginables ne purent rien contre la constance de l'athlète du Christ. L'espoir de le faire abjurer perdu, il ne restait plus que la mort, que le martyr subit par le tranchant du glaive, dans le pays du Lauraguais, au lieu même qui, dans la suite, porta son nom. On construisit sur son tombeau d'abord une église, plus tard un monastère, mentionné sous le règne de Louis le Débonnaire. Le grand concours des pèlerins en cet endroit donna naissance à un village qui, avec la succession des ans, devint une ville (Saint-Papoul, Aude, arrondissement et canton de Castelnaudary). Enfin, au XIVe siècle, l'église du monastère fut élevée à

la dignité d'église cathédrale par le pape Jean XXII, et l'abbé Bernard de la Tour fut créé évêque de ce nouveau siége. Le Chapitre fut composé de chanoines réguliers jusqu'en 1670 ; à cette époque, le pape Clément VII le changea en un chapitre de chanoines séculiers. Le corps de saint Papoul fut transféré dans l'église de Saint-Saturnin de Toulouse où il est encore religieusement gardé et honoré.

Propre de Carcassonne.

SAINT NAAMAS DE RODEZ, DIACRE ET CONFESSEUR (ve siècle).

Saint Naamas *(Naamatius)* était natif de Rodez. Dès l'enfance, il montra les plus heureuses dispositions pour la vertu ; l'âge les développa de plus en plus ; aussi saint Amans, évêque de Rodez, le choisit de bonne heure pour l'enrôler dans la milice du Christ, et il lui conféra le diaconat. Dans cet office, le jeune lévite fut si bien l'émule de saint Etienne et de saint Laurent, et il parvint à une si haute sainteté, que les démons tremblaient en sa présence, et que sa seule parole les forçait de sortir des corps des possédés.

Un jour on amena à saint Amans un démoniaque, pour qu'il le guérît; mais le prélat le renvoya à son diacre dont il connaissait la grande vertu et le pouvoir. Naamas fit les exorcismes accoutumés sur ce possédé, et le mauvais esprit, contraint de sortir, menaça le Saint de le forcer un jour à entreprendre un long voyage. Il se jeta dans le corps de la jeune nièce de l'empereur, probablement Valentinien III, à Rome, et la tourmenta si fort, qu'elle ne pouvait se tenir ni droite ni couchée. L'empereur, fort attristé de ce mal singulier, employa tous les moyens en son pouvoir pour soulager sa nièce ; ce fut en vain. Il appela des exorcistes qui ne purent chasser le démon, et le mauvais esprit finit par répondre qu'il ne sortirait du corps de cette jeune fille, que sur le commandement de Naamas, diacre de Rodez. L'empereur envoya donc des messagers à Rodez, pour supplier saint Naamas de venir guérir sa nièce. Le Saint se ressouvint alors de la menace du démon. Il acquiesça à la prière du prince et se mit en route à pied pour Rome. Il avait parcouru la moitié du chemin, lorsque le mauvais esprit se mit à tourmenter la possédée plus fort que jamais, et la réduisit à l'extrémité. L'empereur, craignant de lui voir rendre l'âme, dépêcha de nouveaux messagers pour hâter l'arrivée du Saint. Naamas leur enjoignit de s'avancer et leur donna son manteau pour le mettre sur la malade, afin de la calmer. Dès que la possédée sentit sur elle ce manteau vénérable, le démon sortit aussitôt de son corps en criant tout haut : « Naamas de Rodez m'a tiré d'ici ». L'empereur, tout joyeux de la délivrance de sa nièce, se porta au-devant du Saint, dès qu'il arriva à Rome, le reçut avec de grands honneurs et lui offrit de riches présents. Mais Naamas les refusa, et se borna à demander des ouvriers pour achever de bâtir une église que saint Amans avait commencé de construire à Rodez. L'empereur les lui accorda aussitôt; et, comprenant quelles richesses peuvaient lui être agréables, il lui fit don de beaucoup de reliques précieuses ; on les vénéra dans l'église de Saint-Amans jusqu'à la grande Révolution, et on en conserve encore aujourd'hui une grande partie dans le reliquaire de cette église. Il y avait entre autres une côte de l'apôtre saint Pierre, une partie du crâne de saint Laurent, du pain de la dernière Cène, et un fragment notable de la vraie croix.

Saint Naamas se remit en chemin avec les ouvriers que l'empereur lui avait donnés, et fut reçu par saint Amans avec une grande joie. Le saint prélat fit achever l'église commencée, la dédia aux saints apôtres Pierre et Paul et y plaça les précieuses reliques apportées par saint Naamas. Plus tard, on changea les saints patrons de cette église, pour la placer sous l'invocation de saint Amans lui-même, dont le corps y reposait, et pour lequel les fidèles éprouvaient une vénération singulière.

Peu de temps après, saint Naamas rendit sa belle âme à Dieu, et saint Amans, navré de douleur de le voir mourir avant lui, l'ensevelit avec pompe dans son église. Son corps rendit une suave odeur, dont l'air et les assistants furent tout embaumés; indice miraculeux du parfum des vertus de ce grand Saint. Le corps du saint diacre ne resta pas séparé de celui qui, pendant sa vie, avait été son pasteur, son compagnon et son ami. Les restes de saint Amans et de saint Naamas furent déposés dans la même église et dans la même chapelle. Ce ne fut qu'en 1670, que Gabriel de Voyer de Paulmy, évêque de Rodez, assisté de son chapitre et des prêtres de son diocèse convoqués en synode, fit la translation des précieuses reliques du saint lévite, avec une pompe

des plus magnifiques. Aujourd'hui le chef vénérable de ce Saint repose sur le maître-autel de l'église de Saint-Amans, à côté de celui de son compagnon de travaux et de gloire.

Extrait des *Saints du Rouergue*, par M. l'abbé Servières.

SAINT GUENAEL [1], ABBÉ DE LANDEVENEC (518).

Guenaël était fils de Romelius ou Gomelius, seigneur de la Cornouaille Armoricaine, et de Létice, distingués tous deux par leur piété. Ils prirent un soin particulier de l'éducation de leur enfant, et s'efforcèrent surtout de lui insinuer la crainte du Seigneur. Guenaël joignait à la beauté du corps les talents de l'esprit et les charmes de la douceur et de la vertu. Ayant un jour rencontré saint Guénolé, abbé du monastère de Landevenec, il lui demanda et obtint de le suivre dans son monastère, où le saint abbé lui donna l'habit religieux et prit un soin tout particulier de l'instruire et de le former à la pratique de la vertu.

La ferveur du jeune novice ne fit que s'accroître de jour en jour, et surpassa, dans toutes les pratiques de la religion, les plus parfaits et les plus fidèles religieux de la communauté. L'amour de la pureté lui suggéra une pratique singulière. Lorsque les frères étaient endormis, il allait se plonger dans l'eau, pendant les plus froides nuits de l'année, et y demeurait jusqu'à ce qu'il eût récité les sept Psaumes de la pénitence. Après la mort de saint Guénolé, qui l'avait choisi pour son successeur, il fut nommé abbé ; il chercha à détourner de lui ce fardeau en alléguant sa jeunesse, son peu d'expérience et son incapacité; mais personne ne l'en crut, et il se vit, malgré toute sa résistance, à la tête de la communauté. Son humilité profonde ne lui fit jamais envisager cette dignité que comme une charge, qui l'obligeait à devenir le serviteur de tous les autres, et il ne se considéra plus dès lors que comme une victime publique, toujours prête à s'immoler à l'utilité de ses frères.

Il exerça sa charge pendant sept ans, après quoi il se rendit, accompagné de onze de ses religieux, en Hibernie, où il eut la consolation d'abolir les restes des superstitions païennes et de réformer plusieurs monastères et ermitages. Après quelques années de séjour en ce pays, il revint dans l'Armorique. Ayant passé quelque temps dans son abbaye de Landevenec, où il se rendit l'exemple de tous par sa régularité, son obéissance et son humilité, il se retira dans une autre partie de la Cornouaille, où il trouva un grand nombre de solitaires avec lesquels il voulut passer le reste de sa vie. En quittant ce pays, il alla dans le pays de Vannes, où, le jour approchant, auquel il devait rendre son âme à Dieu, il s'y prépara par la pratique continuelle de l'oraison, et ayant fait assembler ses disciples, il leur adressa une exhortation vive et pathétique sur l'observance ponctuelle de la Règle et sur la pratique fidèle de la vertu. A l'instante prière de ses disciples, il nomma, avant de mourir, son successeur, puis il rendit son âme à son Créateur, le 3 novembre, vers l'an 518.

Le corps de saint Guenaël fut porté à Vannes et inhumé dans l'église cathédrale, où l'on voit encore son tombeau, et un autel qui porte son nom. En 966, ses reliques furent enlevées de Bretagne, par crainte des Danois, portées à Paris dans l'église de Saint-Barthélemy, et déposées ensuite au château de Corbeil, où l'on bâtit une église en son honneur. Ces précieuses reliques étaient renfermées dans une châsse placée au-dessus du maître-autel de l'église qui portait le nom du Saint; mais elles ont été perdues pendant la Révolution, et l'église ne subsiste plus.

On le représente faisant jaillir une source : c'est probablement pour rappeler qu'il fit cesser les superstitions celtiques, en détournant vers quelque pratique chrétienne l'ancien culte des sources. Il est patron de Landevenec, de Corbeil et de Vannes.

Extrait des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

1. *Alias :* Guénaut, Guéneau, Guénau; en latin, *Guinaïlus*, *Wenialus*, *Guenaïlus*, *Guenaltus*.

SAINT PIRMIN, ABBÉ,

FONDATEUR DE MURBACH ET ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE (758).

On croit généralement que Pirmin était d'origine française, et qu'il quitta de bonne heure ses parents pour se vouer à la prédication et aux fonctions du saint ministère. Le moine Warmann, qui a écrit son histoire vers l'an 1025, nous dit qu'il avait établi le centre de ses missions au château de Meltis : de là, quelques écrivains ont conclu qu'il était évêque de Metz ou de Meaux, ce qui n'est pas vraisemblable ; car son nom ne figure nulle part dans le catalogue des évêques de ces deux villes. Des hagiographes modernes prétendent, avec plus de fondement, que ce Meltis n'est autre chose que le village de Medelsheim, situé dans le pays de Deux-Ponts, au diocèse de Spire ; car ce n'est qu'à deux lieues de là qu'était située la fameuse abbaye de Hornbach, que saint Pirmin fonda vers l'an 740, et qui devint une de ses plus florissantes colonies.

C'est de Meltis que notre Saint partit pour entreprendre ses courses apostoliques. Vers l'an 723, un seigneur allemand, nommé Syntlaz, l'appela pour prêcher la religion chrétienne dans une partie des provinces du Rhin. Pirmin se rendit d'abord à Rome pour y recevoir la mission. Le Pape l'accueillit avec beaucoup de bonté et lui accorda tout ce qu'il demandait. Arrivé en Suisse, Pirmin y annonça avec succès la parole de Dieu, et Syntlaz le pria de fonder un monastère dans une de ses terres. Pirmin choisit une île que le Rhin forme près de Constance et y fonda l'abbaye de Reichenau, devenue si célèbre par ses richesses.

La réputation de Pirmin, en même temps qu'elle lui valut l'estime de Charles Martel, excita la jalousie des ducs d'Allemagne, qui l'obligèrent de quitter son abbaye et de se retirer en Alsace. Soutenu par l'autorité et les libéralités de Charles Martel, Pirmin y répandit les bienfaits de son zèle sur les nombreuses maisons religieuses des provinces rhénanes. Bientôt, sur la demande du duc d'Alsace, il fonda la fameuse abbaye de Murbach. Il passa le reste de sa vie à visiter divers monastères et à y rétablir la discipline.

Pirmin s'endormit dans le Seigneur le 3 novembre de l'an 758. On lit son nom dans le martyrologe alsacien du IXe siècle, que Lamey a publié. Déjà en 827, on lui donnait le titre de Saint. Ses reliques furent conservées dans l'abbaye de Hornbach jusqu'à l'époque des guerres de religion, où elles furent transférées à Inspruck, en Tyrol.

On le peint habituellement comme mettant en fuite une multitude de serpents, quand il fonda l'abbaye de Reichenau dans une île du lac de Constance, il chassa de l'île les vipères ou couleuvres qui s'y étaient multipliées énormément. La légende prétend même que durant trois jours l'eau environnante fut couverte de ces reptiles, qui abandonnaient leur ancienne demeure. Ce récit est peut-être l'origine, peut-être la conséquence d'une invocation à saint Pirmin contre les boissons malsaines [1]. Du reste, on se recommande aussi à ce Saint contre la peste et les suites d'une alimentation dangereuse. En outre, sa dalmatique et sa ceinture étaient considérées comme un secours puissant pour alléger les douleurs des femmes enceintes.

L'abbé Hunckler, *Histoire des Saints d'Alsace ;* le Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

1. Le Père Cahier *(Caractéristiques des Saints*, page 748) dit avoir trouvé une ancienne estampe de saint Pirmin avec ces deux vers usités dans certaines provinces d'Allemagne :

Sanctificet nostram sanctus Pirminius escam,
Dextera Pirmini benedicat pocula nostra.

IVe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Milan, le décès de saint CHARLES BORROMÉE, cardinal et archevêque de cette ville, qui fut mis au nombre des Saints par le pape Paul V, à cause de son éminente sainteté et de l'éclat de ses miracles. 1584. — A Bologne, saint Vital et saint Agricole, martyrs : le premier, qui était auparavant esclave du second, fut ensuite son compagnon et son collègue dans l'honneur du martyre. Les bourreaux éprouvèrent sur lui tous les genres de tourments, et il n'y avait plus une seule place sur son corps qui fût sans blessure ; mais il les souffrit avec beaucoup de constance, et il rendit ensuite son esprit à Dieu dans la ferveur de sa prière. Pour saint Agricole, on l'attacha à une croix avec plusieurs clous, et il mourut dans ce supplice. Saint Ambroise, qui fut présent à leur translation, rapporte qu'il recueillit les clous du Martyr, son sang et le bois de sa croix, et qu'il les mit sous les saints autels [1]. 304. — Le même jour, la naissance au ciel des saints Philologue et Patrobas, disciples de l'apôtre saint Paul [2]. Ier s. — A Autun, saint Procule ou Preuil, martyr [3]. — Dans le Vexin, saint Clair, prêtre et martyr [4]. 886. — A Ephèse, saint Porphyre, martyrisé sous l'empereur Aurélien. 272. — A Myre, en Lycie, les saints martyrs Nicandre, évêque, et Hermès, prêtre, sous le président Libanius. — Le même jour, saint Piérius, prêtre d'Alexandrie, homme extrêmement versé dans l'intelligence des saintes Ecritures, et d'une vie très-pure ; dégagé de toutes les choses qui auraient pu le détourner de la méditation des vérités chrétiennes, il enseigna les dogmes du christianisme au peuple d'Alexandrie sous le patriarcat de Théonas et l'empire de Carus et de Dioclétien, et publia divers ouvrages. Enfin, lorsque la persécution eut cessé, il passa le reste de sa vie à Rome et s'y reposa en paix. — A Rodez, saint AMANS, évêque, dont l'éminente sainteté a été manifestée par plusieurs miracles. 440. — En Bithynie, saint Joannice, abbé. 846. — A Albe-Royale, saint EMERIC, confesseur, fils de saint Etienne, roi de Hongrie. 1032. — Au monastère de Cerfroid, près de Meaux, saint Félix de Valois, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité de la rédemption des captifs. On célèbre sa fête le 20 de ce mois, par décret du pape Innocent XI [5]. 1212. — A Trèves, sainte Modeste, vierge [6]. Vers 780.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Autun, saint Procule ou Preuil, évêque de ce siége. Les détails de sa vie sont restés ensevelis sous les ruines amoncelées par les barbares : les anges du ciel qui les ont recueillis les connaissent seuls aujourd'hui. D'après l'opinion la plus probable, Attila aurait fait trancher la tête à l'héroïque pontife qui était allé le trouver pour essayer de le fléchir en faveur d'Autun [7]. Ve s. — Aux diocèses de Carcassonne, Nancy, Paris, Rouen, Saint-Dié et Verdun,

1. Les deux Martyrs furent enterrés dans le lieu qui servait de sépulture aux Juifs. Saint Ambroise les découvrit dans le voyage qu'il fit à Bologne, en 393, lorsqu'il fuyait les armes du tyran Eugène. Il prit un peu du sang qui était au fond du tombeau, avec la croix et les clous qui avaient été l'instrument du martyre d'Agricole. Julienne, veuve de Florence, lui demanda ces précieuses reliques pour enrichir l'église qu'elle avait fait bâtir dans cette ville, et dont le saint archevêque de Milan fit lui-même la dédicace. — Godescard.

2. Selon les traditions des Grecs, la *Chronique* d'Alexandrie et notamment la *Synopse* de saint Dorothée, martyr, Patrobas et Philologue étaient du nombre des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur ; le premier fut évêque de Pouzzoles, puis de Naples ; le second le fut de Sinope, en Paphlagonie. — L'abbé Maistre, *Histoire des soixante-douze Disciples*.

3. Voir au martyrologe de France de ce jour. — 4. Nous avons donné la vie de saint Clair au 18 juillet. — 5. Nous donnerons la vie de saint Félix de Valois au 20 novembre. — 6. Elle est citée au martyrologe de France du 6 octobre.

7. Un Martyr du nom de Procule avait son tombeau dans la basilique même de Saint-Symphorien

saint Charles Borromée, archevêque de Milan, cité au martyrologe romain de ce jour. 1584. — Au diocèse de Rouen, saint Clair, prêtre et martyr, dont nous avons donné la vie au 18 juillet. 886. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Flour, disciple de Notre-Seigneur, premier évêque de l'ancien siége de Lodève (Hérault), et apôtre de la Haute-Auvergne [1]. Ier et IIe s. — A Reims, saint Amance ou Amand, troisième évêque de ce siége et confesseur. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Sixte, auprès des corps des saints Sixte et Sinice, ses prédécesseurs. Epoque incertaine. — A Maëstricht, saint Perpète ou Perpétue, successeur de saint Gondulphe (16 juillet) sur le siége épiscopal de cette ville. Le zèle et l'énergie avec lesquels il annonça la parole de Dieu lui valurent le surnom de *Docteur des fidèles.* Son corps fut enterré à Dinant, où son culte est très-célèbre, dans l'église Notre-Dame. Vers 620. — A Angers, saint GIRARD, moine de Saint-Aubin de cette ville. 1123. — A Amboise (Indre-et-Loire), au diocèse de Tours, la bienheureuse FRANÇOISE, duchesse de Bretagne. 1485. — A Aix-la-Chapelle, saint Grégoire, fondateur et premier abbé de Borset ou Borcette (en allemand *Burscheid* et *Bordscheid*, et en latin *Porcetum).* Il était fils de Nicéphore II, surnommé Phocas, empereur d'Orient. Les moines de son couvent furent dispersés plus tard par les événements du temps, et remplacés en 1220 par des religieuses de l'Ordre de Cîteaux. Vers 990. — En Auvergne, saint Adorateur, évêque et martyr, dont le corps fut déposé à Lubersac (Corrèze). Ve s. — En Bas-Limousin, saint Baumar, profès en l'abbaye de Tulle, puis ermite près de Chaumeil (Corrèze). Ses reliques se sont conservées dans la cathédrale de Tulle jusqu'à la Révolution. Vers 527.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — En Bithynie, saint Joannice, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile. 846.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Milan, saint Charles Borromée, cardinal et évêque de cette ville, et protecteur remarquable auprès du Saint-Siége apostolique de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, célèbre par ses miracles, fut mis au nombre des Saints par le souverain pontife Paul V. 1584. — A Padoue, la bienheureuse Hélène, vierge, de l'Ordre de Sainte-Claire, illustre par la noblesse de son origine, son admirable patience, ses autres vertus, et par l'éclat de ses miracles. Son corps est honoré en ce lieu par la pieuse dévotion des fidèles. 1242.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Winchester *(Venta Belgarum)*, ville d'Angleterre, dans le comté de Southampton, saint Brinstan, évêque de ce siége et confesseur. Il fut, selon Guillaume de Malmesbury, un prélat d'une sainteté éminente. Tous les jours il disait la messe pour les fidèles défunts ; pendant la nuit, il récitait encore des psaumes, dans le cimetière, pour le repos de leurs âmes. Il ne laissait passer aucun jour sans laver les pieds à un certain nombre de pauvres qu'il servait ensuite à sa table. 934. — En Hongrie, le bienheureux MAUR, évêque des Cinq-Eglises. 1070. — En Hongrie, le décès du bienheureux Jean le Teutonique, quatrième général de l'Ordre de Saint-Dominique. Prévenu des

d'Autun. Notre évêque est-il le même que celui mentionné aujourd'hui par le martyrologe romain? Rien jusqu'ici n'a pu le faire découvrir.

1. La ville de Saint-Flour honore sa mémoire deux fois dans l'année : le 1er juin, où l'on fête son arrivée dans le pays, et le 4 novembre où l'on fait mémoire de son décès, arrivé le 1er du même mois. Dans le diocèse de Montpellier, dont Lodève fait maintenant partie, on l'honore le dimanche qui précède immédiatement la Toussaint. Nous avons touché au 1er juin (tome VI, page 368) quelques points de la vie apostolique de saint Flour ; nous compléterons ici notre récit :

Il fut enseveli auprès de l'oratoire qu'il avait fait bâtir sur le mont Indiciac (près de la ville actuelle de Saint-Flour) : il s'est fait en ce lieu beaucoup de miracles par son intercession. Charles de Noailles, qui occupa le siége de Saint-Flour depuis le commencement du XVIIe siècle jusqu'en 1645, fit l'ouverture de la châsse qui renfermait les saintes reliques et les plaça ensuite au-dessus de l'autel de la cathédrale. A l'époque de la Révolution, on fut obligé de les cacher et de les confier à la garde de pieux fidèles qui rendirent ensuite ce précieux dépôt dans son intégrité. Ainsi il enrichit encore aujourd'hui la cathédrale qui conserve en outre la partie inférieure du cor d'ivoire dont, selon la tradition, saint Flour se servait pour convoquer le peuple à l'assemblée. Plusieurs personnes ont été guéries du mal d'oreilles par l'application de cette relique. Charles de Noailles en donna la partie supérieure au monastère de la Visitation qu'il avait fondé à Saint-Flour : elle y est conservée religieusement. — *Notes locales.*

On représente saint Flour faisant jaillir de terre une source d'eau vive pour désaltérer ses compagnons, pendant qu'il parcourait avec eux les montagnes. Près du Saint se voient quelquefois des arbres renversés, pour rappeler que les peuples qu'il évangélisa rendaient, avant qu'il les eut instruits, un culte superstitieux aux chênes. — Père Cahier, *Caractéristiques.*

bénédictions du ciel, il reçut, à l'âge de dix ans, la révélation de toute sa vie : qu'il embrasserait la vie monastique dans un Ordre religieux fondé récemment; qu'il deviendrait le supérieur général de cet Ordre; que le souverain Pontife le ferait son pénitencier, et qu'il serait enfin appelé à l'épiscopat. Ces prophéties se réalisèrent de point en point. Voué aux études, il y fit de grands progrès et obtint à la cour de l'empereur Frédéric un emploi très-honorable. Ce fut seulement dans la quarantième année de son âge que, se ressouvenant de la révélation faite à son enfance, il demanda, en 1220, l'habit de l'Ordre à saint Dominique, alors présent à Bologne, en Italie. Le pape Grégoire IX, frappé de ses mérites, le créa son chapelain et son pénitencier. Il l'envoya en Allemagne et en Hongrie remplir des missions fort délicates, dont il s'acquitta fort heureusement. C'est à cette époque aussi que le souverain Pontife lui envoya sa nomination à l'évêché de Bosnie. Le saint prélat, préférant l'humilité religieuse à toutes les dignités ecclésiastiques, renonça bientôt à son évêché et rentra dans son Ordre ; mais il ne put cacher ses vertus au point de se faire oublier par ses frères. On l'élut d'abord provincial de Lombardie et ensuite général de tout l'Ordre. Il mourut en Hongrie pendant qu'il y visitait les couvents de cette province. Dieu fit tant de miracles à son tombeau qu'il reçut du peuple les honneurs du culte public, et même que le roi et la reine de Hongrie sollicitèrent sa canonisation auprès du Saint-Siége. On le représente avec l'habit de l'Ordre et les insignes de l'épiscopat.

SAINT AMANS DE RODEZ, ÉVÊQUE,

RESTAURATEUR DE LA RELIGION CHEZ LES RUTHÈNES, PATRON DE TOUT LE DIOCÈSE

Vers 440. — Pape : Saint Léon Ier, *le Grand*. — Roi des Francs : Clodion.

> *Tu rudes, Præsul, populos et alta*
> *Nocte demersos, tenebris fugatis,*
> *Edoces; nostris male sanus error*
> *Exulat oris.*
>
> Vous avez à peine foulé le sol des Ruthènes, vénéré pasteur, que déjà votre parole éloquente a fait la conquête des peuples grossiers de ces contrées; que les ténèbres s'enfuient, et que l'erreur s'abîme sous le poids de la vérité qui l'accable.
>
> *Hymne de saint Amans.*

Saint Martial avait converti les Ruthènes à la foi catholique, mais le paganisme avait repris peu à peu le dessus et les fidèles étaient devenus de moins en moins nombreux. Saint Amans devait être le second apôtre du pays de Rodez ; il était prédestiné à ramener sa ville natale à la foi primitive presque éteinte, et à devenir ainsi le restaurateur de la religion chez les Ruthènes.

La ville de Rodez se glorifie d'avoir été le berceau de l'illustre saint Amans *(Amantius)*, de l'avoir eu pour pasteur pendant sa vie et de l'invoquer pour patron après sa mort bienheureuse. Il eut le bonheur d'être élevé, dès son enfance, dans la religion chrétienne, et, à la fleur de son âge, il rompit les liens qui l'attachaient au siècle, pour s'engager dans la milice de Jésus-Christ. Ses vertus exemplaires et sa science profonde le firent élever au sacerdoce ; mais une telle lumière ne pouvait demeurer cachée sous le boisseau ; aussi il fut promu, jeune encore, à l'évêché de Lodève, ville de la province de Narbonne, vers la fin du IVe siècle. Mais son cœur était resté attaché à son pays natal, et il souffrait vivement de le savoir enveloppé presque tout entier dans les ténèbres du paganisme. Aussi il ne tarda pas à céder l'administration du diocèse de Lodève à un autre

évêque qu'il y fit élire, et entreprit d'évangéliser sa patrie livrée au culte du démon.

L'éclat de ses vertus et la sainteté de sa vie le rendirent digne d'être désigné pour occuper le siége de Rodez, vers 401 ; c'était un fardeau redoutable. Mais il y porta une grandeur d'âme à la hauteur de son éminente dignité, et un dévouement et un courage proportionnés aux difficultés de la situation.

La nature et la grâce avaient concouru à l'envi pour former ce grand cœur d'apôtre. Austère pour lui-même, il était plein d'une tendre compassion pour les autres. Il se distinguait par une charité empressée, par une libéralité sans mesure ; il était plein de mansuétude pour pardonner, calme dans les discussions, doux contre les injures, patient dans les tribulations, modéré dans la prospérité, égal d'humeur dans les contradictions, sévère contre la flatterie, humble dans les succès. Il savait allier l'aisance à la retenue, et l'enjouement à la dignité. Enfin, toutes ces nobles qualités, toutes ces vertus admirables étaient couronnées par un zèle ardent pour la conversion de ses frères. Tel était le pasteur plein de mansuétude, l'apôtre au cœur brûlant que la Providence avait accordé aux Ruthènes, comme l'ange de sa miséricorde.

Le saint pasteur eut la douleur de trouver sa ville natale courbée sous le joug du paganisme ; elle avait déjà laissé presque s'éteindre le flambeau de la foi allumé par saint Martial. Amans vit son église abandonnée et fermée avec des pierres et des buissons ; nul des rares chrétiens qui restaient ne pouvait ni n'osait plus y adorer le vrai Dieu.

Le saint évêque s'était choisi pour fidèle et digne compagnon de ses travaux le diacre saint Naamas. Il ne se hâta pas, par prudence, d'ouvrir de nouveau l'église déserte ; mais il se contenta d'abord d'un petit oratoire dans lequel il ne cessait de prier, jour et nuit, avec son diacre, pour ses concitoyens idolâtres. Puis il annonça la parole de Dieu à ces infidèles, et en convertit ainsi quelques-uns. Mais le plus grand nombre s'obstina dans l'erreur avec une aveugle opiniâtreté, et continua d'adresser son culte à l'infâme idole de Ruth, qui retenait ses adorateurs sous l'empire des plaisirs des sens. C'était surtout les principaux de la ville qui donnaient l'exemple au peuple et le maintenaient dans sa déplorable superstition. A ce peuple grossier il fallait des miracles éclatants ; le pasteur zélé le comprit et les obtint de Dieu.

Un jour, le Saint annonçait la parole de Dieu à ces idolâtres avec toute l'ardeur de son zèle. Un homme des plus considérables de la ville l'écoutait curieusement ; frappé de l'évidence de la vérité, mais trouvant sans doute la foi chrétienne trop relevée pour son âme terrestre, et la morale évangélique trop austère pour sa nature sensuelle, il s'écria publiquement qu'il ne renoncerait à sa religion et n'embrasserait celle de Jésus-Christ, que s'il voyait monter dans la ville le petit ruisseau, nommé Lauterne, qui coule au pied de la colline élevée et escarpée sur laquelle Rodez est assis. Le saint évêque accepte la proposition et ose promettre le miracle ; il se prosterne et invoque le Tout-Puissant. Soudain le ruisseau se détourne de son cours ordinaire, gravit le sommet de la montagne, et vient couler aux pieds du pasteur. Puis, soumis à un nouveau commandement du pontife, il redescend dans la vallée et rentre dans son lit. A la vue d'un miracle si surprenant, ceux qui en sont témoins rendent gloire au Dieu d'Amans et abandonnent leurs superstitions.

Un autre jour, le prévôt de la ville ayant fait dresser son tribunal sur la

place publique, condamna un criminel à mourir sur le gibet. Le saint pasteur, touché de compassion, s'empressa, à cette nouvelle, d'aller demander au prévôt la grâce du condamné. Celui-ci opposa le refus le plus obstiné à toutes ses instances, et finit même par accabler le Saint d'invectives et d'injures. Le prélat revient tristement dans son oratoire, se prosterne dans la poussière, se frappe la poitrine et supplie le Seigneur avec larmes de lui accorder la grâce que le gouverneur lui avait refusée. Pendant cette prière, l'impitoyable prévôt tombe subitement de son siége comme frappé de mort. Tout le monde comprit d'où venait le coup; on se hâta d'accourir vers le Bienheureux, pour le prier de rendre à la vie le gouverneur presque inanimé. Dès l'arrivée du Saint sur la place, le prévôt est subitement guéri ; il tombe aux genoux du prélat, lui demande pardon de sa dureté et de ses outrages, abjure publiquement l'idolâtrie et demande le baptême. La plupart des assistants, frappés de tous ces prodiges, se convertirent à la religion chrétienne.

Ces miracles ne furent pas encore assez puissants pour ramener tout le peuple. Beaucoup s'endurcirent dans leur détestable erreur; la défection d'un grand nombre des leurs ne fit même que les rendre plus fanatiques.

Ils résolurent de célébrer, avec plus de pompe que jamais, la fête de leur idole. Ils assemblèrent donc une multitude d'idolâtres de la ville et des environs, afin de raffermir, par une imposante manifestation, le culte ébranlé de Ruth. Ils immolèrent un grand nombre de victimes au démon, puis, gorgés de viande et ivres de vin, ils firent éclater leurs chants impies et se livrèrent à des danses obscènes autour de leur idole.

Le saint pasteur, à cette vue, sentit son cœur paternel percé de douleur; il répandit des larmes amères sur le triste aveuglement de ces infortunés. Puis, ne pouvant contenir l'ardeur de son zèle, il prend avec lui son diacre Naamas, apparaît plein de majesté à ce peuple dégradé, et élevant sa voix, il reproche à tous ces hommes en délire leur impiété, leurs coupables excès, et les presse d'abandonner le culte du démon, pour embrasser celui du vrai Dieu. Les païens, exaspérés d'être troublés au milieu de leur fête, se répandirent en injures grossières contre le pontife, et, dans la fureur de leur fanatisme, ils cherchèrent à se saisir de lui pour l'immoler à leur infâme divinité. Mais le pasteur, préférant travailler à la conversion des siens que de cueillir sitôt la palme du martyre, s'échappa de leurs mains et se rendit dans son oratoire avec Naamas. Là il se prosterna devant son Dieu méconnu, poussa de profonds soupirs et versa d'abondantes larmes, pour obtenir la conversion de ces infortunés. Après quelque temps, il relève la tête et demande à son compagnon s'il ne voyait pas un nuage s'élever du côté de l'Orient. Sur sa réponse négative, le saint prélat se prosterne de nouveau et redouble ses larmes et ses prières; puis, il se relève encore, renouvelle sa demande, et, plein de confiance, considère lui-même le ciel. Tout à coup les nuages s'amoncèlent rapidement; le soleil, jusque-là éclatant, voile sa clarté ; les ténèbres sont sillonnées par la sinistre lueur des éclairs ; le tonnerre gronde avec un fracas inouï. Soudain, un éclair formidable déchire la nue; la foudre, avec un éclat terrible, tombe sur l'idole hideuse et la met en pièces. Les débris de l'idole de pierre tourbillonnent dans les airs et sont lancés avec tant de violence, qu'une partie tombe dans le ruisseau de Lauterne, l'autre, dans la rivière de l'Aveyron, dans le gouffre appelé depuis gouffre de l'Idole, et par corruption de terme roman, la Youlle ou la Guioule ; et la troisième s'enfonça violemment non loin du piédestal, dans le pré même de la Conque.

A ce coup terrible, le peuple, saisi d'épouvante, poussa des cris et des gémissements. Tous ces idolâtres furent subitement frappés, les uns d'aveuglement et les autres de surdité, image du mal de leur âme ; les enfants seuls, que l'âge avait préservés de la corruption, furent épargnés. Quand la première stupeur se fut dissipée, le peuple, reconnaissant la main de Dieu qui le frappait, courut chez le bienheureux prélat, lui demanda pardon de tout le passé, implora la guérison de son mal miraculeux, renonça solennellement au culte des idoles et sollicita la grâce du baptême. Le pasteur, pénétré de joie, obtient la guérison de tous, et, après avoir rendu de ferventes actions de grâces à Dieu pour un tel bienfait, il admet tout ce peuple dans son bercail désormais renouvelé. Les prêtres de l'idole, sous une inspiration diabolique, avaient convoqué cette affluence considérable de païens, afin de relever la majesté compromise de son culte par une manifestation solennelle, Dieu profita du rassemblement de la multitude pour convertir une foule plus nombreuse avec plus d'éclat. Ainsi les moyens que le démon avait mis en œuvre, pour affermir son empire, furent ceux dont Dieu se servit pour le renverser à jamais.

Mais tel est l'endurcissement du cœur de l'homme, que malgré des prodiges si éclatants, tous les païens ne se convertirent pas. Il en resta un assez grand nombre, et des plus forcenés, pour oser tramer des complots contre la vie du saint pasteur. Exaspérés par ce qui aurait dû les gagner, par la destruction miraculeuse de leur divinité, ils vont trouver un noble et riche patricien, nommé Honorat ; sa puissante influence le rendait un des plus fermes soutiens de leur religion. Il demeurait à quelque distance de la ville. Ces païens lui portèrent la nouvelle de la ruine de leur idole et de son culte, firent éclater devant lui leur douleur, et excitèrent sa vengeance contre saint Amans, cause de tout le mal. Honorat, outré de colère, profère les menaces les plus terribles contre le saint pasteur ; il fait atteler aussitôt son char, se fait accompagner de ses satellites et de la foule qui était venue le chercher ; et toute cette multitude se dirige vers Rodez, vociférant des blasphèmes contre le vrai Dieu et des cris de mort contre son digne représentant.

Cependant le saint évêque, instruit de cette démarche et de ces menaces, ne se trouble pas ; il a recours à son arme habituelle, à la prière. Au même moment, Honorat, arrivé devant la porte de la ville, se disposait à faire son entrée, lorsque ses chevaux, jusque-là dociles, s'arrêtent tout à coup comme raidis et cloués au sol. Les coups de fouet, les mauvais traitements ne leur furent pas épargnés ; tous les moyens furent impuissants à les arracher de leur immobilité de statue. C'était justement à cette place, sur le seuil de cette porte, que le Saint, la veille, s'était prosterné dans la poussière pour prier. Honorat, frappé d'un prodige si étrange et touché de la grâce, dépêcha un de ses serviteurs au saint évêque, pour le supplier de venir rendre la liberté à un captif qu'il avait su si bien enchaîner par ses prières. Dès que le Bienheureux arrive, il touche le char, et aussitôt les chevaux par un nouveau prodige, redeviennent dociles à la main qui les dirige. Le prélat, par ce double miracle, dompta le cœur farouche du païen. Celui-ci se précipite de son char, embrasse les genoux du Saint, lui demande, avec larmes, pardon du mal qu'il voulait lui faire, et implore la grâce du baptême.

Pendant ce temps, un serviteur court en toute hâte annoncer ces nouvelles à la femme d'Honorat. Celle-ci, irritée d'une conversion qu'elle regardait comme un malheur, se presse d'arriver à la ville, et, le visage

tout bouleversé, elle aborde le Prélat avec des paroles de fureur et de menaces. Mais, à la vue du Pontife si calme et si plein de majesté, elle est tout à coup saisie d'un respect qui la rend toute tremblante ; la parole expire sur ses lèvres, la grâce triomphe de son cœur, et elle se précipite aux pieds du Saint, en demandant le baptême. Le Prélat régénéra dans l'eau sainte le mari, la femme, le fils et tout le reste de la maison d'Honorat, ainsi qu'un grand nombre de païens présents à ce miracle. Honorat mena dans la suite une vie si chrétienne, qu'il fut mis au nombre des Saints. Il y avait dans l'église de Saint-Amans une chapelle qui lui était dédiée ; ses reliques y étaient déposées, et on conserve encore, dit le chroniqueur, dans le trésor de cette église, dans un reliquaire d'argent, un os du bras de saint Honorat.

Tel fut le dernier coup du ciel pour la conversion des Ruthènes idolâtres. Dieu avait multiplié les prodiges en leur faveur ; il avait voulu les conquérir avec éclat.

Voici d'autres miracles, moins éclatants sans doute, mais utiles à la conservation et à l'affermissement de la foi dans le cœur des fidèles néophytes et à la glorification de leur grand Apôtre.

Le Prélat, voulant un jour exercer l'hospitalité envers des hôtes qu'il avait reçus, envoya deux garçons, qu'il avait recueillis chez lui et élevés, à la rivière de l'Aveyron, pour y prendre quelques poissons. Ceux-ci, après leur pêche, revenaient à la ville, portant leurs filets avec leur capture, lorsqu'ils firent la rencontre de trois cavaliers de la garnison. Les soldats, apprenant que ces poissons étaient destinés à leur Pasteur, se moquèrent du Saint, battirent ses serviteurs, et s'emparèrent du produit de leur pêche. Puis ils apprêtent les poissons, allument un grand feu et se mettent en devoir de les faire frire. Ce fut en vain : les poissons restèrent aussi durs et aussi frais qu'au sortir de la rivière ; les soldats eurent beau avoir recours à tous les moyens, ils prirent une peine inutile. Alors ils reconnurent le prodige, comprirent leur faute, et allèrent se prosterner aux pieds du Saint, en lui rapportant le fruit de leur larcin, et en lui demandant pardon. Le bon Pasteur s'empressa de le leur accorder ; il voulut même leur faire don de ce qui avait excité leur convoitise. Les soldats l'ayant remercié, reprirent donc ces poissons merveilleux ; et, dès qu'ils eurent essayé de nouveau de les faire frire, ils les trouvèrent d'une facile cuisson. Ce miracle, dont l'objet était d'une si petite importance, ne laissa pas que d'être utile à tous ; car il mit fin à la coutume barbare où étaient les soldats d'attaquer le peuple et de le piller, et à la dure nécessité où se trouvait celui-ci de subir leurs violences.

Un soir, deux larrons déguisés en mendiants se présentèrent devant le saint évêque, et, avec toutes sortes de gémissements hypocrites, lui demandèrent un abri pour la nuit. Le Prélat, touché de compassion pour leur misère, les accueille avec bonté, leur sert à manger, et leur donne l'hospitalité chez lui, à côté de l'église. Ces misérables profitent du sommeil des habitants et des ténèbres de la nuit pour se glisser dans l'église, portent des mains sacriléges sur les plus riches tissus des autels et se hâtent de se sauver au loin avec leur butin. Mais ils sont frappés d'aveuglement, font mille détours inutiles dans la campagne, consument toute la nuit en vains efforts ; et le jour était déjà avancé, qu'ils se trouvèrent près du pont voisin de la ville.

Cependant on s'était aperçu du vol qui avait été commis, et on en avait informé le Pasteur. Le Saint, inspiré d'en haut, indiqua l'endroit où se

trouvaient les voleurs. On se dirige donc vers le pont, on y trouve en effet les deux scélérats si bien aveuglés, qu'ils croyaient, en plein jour, se trouver dans les ténèbres de la nuit. On les amène devant le saint évêque : à la vue de l'outrage causé à l'honneur de la maison de Dieu, le Prélat, à l'exemple du divin Sauveur, oublia sa mansuétude ordinaire. Avant de leur pardonner, il leur adressa une sévère réprimande et les frappa légèrement de son manteau ; ce qui, par une permission de Dieu, leur causa la douleur la plus cuisante.

Le saint évêque avait un petit jardin dont les fruits tentèrent un voleur, qui, pendant la nuit, les pilla et prit la fuite, pour se mettre en sûreté avec sa capture. Une petite haie formait la clôture du jardin ; il l'avait franchie aisément ; mais, quand il voulut ressortir, elle lui sembla alors un mur très-élevé. Les moindres obstacles furent pour lui des remparts, et il ne fit que tourner toute la nuit, sans pouvoir trouver une issue pour s'échapper de sa prison merveilleuse. La clarté du jour ne le tira pas de son erreur, et on l'amena devant le Saint. Celui-ci, le voyant repentant et confus, lui pardonna, en lui recommandant de demander à l'avenir ce dont il aurait besoin, et de ne point le dérober injustement.

Un autre jour, un voleur pilla les ruches que le Saint entretenait dans son jardin, et en emporta tout le contenu. Lorsqu'il fut arrivé chez lui, ce miel se trouva changé en poix. Ce prodige ouvrit les yeux au coupable ; pressé par le remords, il courut chez le pasteur pour lui rapporter ce qu'il avait pris, et pour lui demander pardon. Le Saint le lui accorda avec empressement, et lui fit même don du miel convoité ; aussitôt, par un nouveau prodige, ce miel reprit sa nature première.

Cependant saint Amans était très-avancé en âge et les grands travaux qu'il avait accomplis, joints aux austérités qu'il avait pratiquées, avaient achevé de lui ôter les forces. Il ne pouvait plus administrer aussi activement son diocèse. Il se déchargea donc du soin de son église et de son troupeau sur son fidèle diacre saint Naamas ; il en conserva seulement la haute direction [1].

Son âme était depuis longtemps mûre pour le ciel. Dieu voulut enfin récompenser ses grands travaux ; il l'appela à lui, pour recevoir la couronne due à ses mérites, le 4 novembre, jour auquel on célèbre sa fête. L'époque de sa mort glorieuse peut être déterminée environ de 440 à 445. On invoque ce grand Saint avec succès, particulièrement pour conjurer les tempêtes, la grêle et le feu du ciel.

On le représente ordinairement ressuscitant un mort : nous avons donné la raison de cette caractéristique.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Saint Amans fut enseveli à Rodez dans l'église qu'il avait fait bâtir. Son premier tombeau fut modeste, et placé dans un lieu de l'église peu apparent. Les miracles dont il fut honoré obligèrent saint Quintien à faire la translation de ses reliques dans un monument plus digne du glorieux évêque, au commencement du VIe siècle.

Le lieu où saint Quintien avait placé ces vénérables reliques se trouvant dans la suite trop étroit pour le grand nombre des personnes qui venaient de tous côtés les honorer, on les transféra de nouveau, et avec beaucoup de solennité, dans une chapelle plus basse, mais plus vaste, dans laquelle on déposa en même temps les corps de saint Dalmas et de saint Naamas ; on ne sait point l'année de cette seconde translation. Depuis cette époque, les évêques de Rodez se sont fait un

1. Voir la vie de saint Naamas, au 3 novembre.

devoir de conserver avec soin ces dépouilles sacrées qu'ils ont toujours regardées comme l'ornement de leur église et comme son plus précieux dépôt, et, de temps en temps, ils en faisaient la visite minutieuse, afin d'en constater la conservation.

En 1398, le comte Bernard d'Armagnac, connétable de France, légua à l'église de Saint-Amans une châsse en argent, pour enfermer le corps du saint évêque. Ces tombeaux vénérables furent visités et leurs reliques vérifiées successivement par Guillaume de La Tour, Georges d'Armagnac, Bernardin de Corneillan, Hardouin de Péréfixe, Gabriel de Paulmy et François de Lusignan. Enfin, le 2 mai 1699, ce dernier prélat, voyant que toutes ces reliques se trouvaient dans un lieu trop humide, jugea à propos de les renfermer dans la chapelle dite des Corps-Saints et située derrière le maitre-autel ; il y transféra aussi le corps de saint Eustache, successeur de saint Amans.

L'antique église de Saint-Amans menaçait ruine ; elle fut donc démolie en 1752 ; la première pierre de la nouvelle, qui existe aujourd'hui, fut posée le 17 avril 1758, et la consécration en fut faite, avec une pompe inouïe, par l'évêque Charles de Grimaldi, le 8 septembre 1764. Dès l'année 1750, les tombeaux de la chapelle des Corps-Saints furent ouverts par un délégué de l'évêque ; on vérifia soigneusement ces reliques, ainsi que les procès-verbaux des diverses visites des évêques, et on transporta solennellement ces restes vénérables dans l'église des Cordeliers, située sur l'emplacement du palais de justice. A l'époque de la consécration de l'église nouvelle, on les remit à la place qu'ils occupaient dans l'ancienne.

Ces vénérables dépouilles, si précieusement conservées par nos pères pendant quatorze siècles, furent en partie détruites par la Révolution. Les modernes Vandales violèrent les tombeaux, pour en disperser les cendres, et n'épargnèrent pas plus les châsses des Saints que les vases sacrés. On les vit sortir du temple tout chargés des vols faits à la mort elle-même, traînant sur la place publique, comme un trophée de victoire, le cercueil de plomb brisé, les images mutilées, jetant outrageusement sur le pavé ces ossements si vénérables, que n'avaient pu protéger l'hospitalité du tombeau ni l'inviolabilité de la sainteté. Un homme de l'époque, le citoyen Tarayre, secrétaire de la commune, recueillit le chef de saint Amans, qu'on avait abandonné sur le pavé, et le rendit à l'église quand les temps furent devenus meilleurs. Un homme, nommé Pougenq, de Réquista, sauva, de son côté, les têtes de saint Dalmas et de saint Naamas. Aujourd'hui ces trois chefs vénérables sont exposés sur le maitre-autel de l'église de Saint-Amans, avec d'autres reliques.

Le tombeau du saint évêque ne tarda pas à devenir célèbre par le grand nombre de miracles qui s'y opérèrent. Nous ne citerons que les deux plus modernes.

Sous la Terreur, en 1793, lorsque les églises furent fermées au culte et destinées à servir de greniers ou de magasins nationaux, l'église de Saint-Amans n'échappa point à la profanation générale ; elle fut transformée en magasin à fourrages à l'usage de l'administration départementale. Or, le fournisseur des foins, Molénat, accompagné de deux aides, nommés Sabut et Lamarque (les familles de ces malheureux sont éteintes), façonnait, avec ses deux ouvriers, des bottes de foin dans l'église, près de l'autel. Ils égayaient leur travail par des propos impies et licencieux, assaisonnés de rires cyniques ; le saint patron de l'église n'y était pas épargné. Mais tout à coup une main très-visible, armée d'un fouet, les frappa rudement. Ils prirent la fuite, éperdus de frayeur et de douleur ; ils firent plusieurs fois le tour de l'église dans les bas-côtés, ne pouvant trouver la porte, tant la terreur les aveuglait ; et sans cesse cette main les poursuivait, s'attachait à leurs pas et les frappait sans relâche. Ils racontèrent tous trois leur mésaventure, et l'un d'eux, Sabut, garda toute sa vie un tremblement convulsif à la suite de ce châtiment. Plusieurs personnes encore vivantes les ont connus et tiennent ce récit de leur bouche ; ils moururent tous trois dans la misère.

L'an 1826, l'hiver avait été d'une rigueur exceptionnelle ; les neiges s'étaient accumulées, et la rivière de l'Aveyron était prise par la glace. La fonte des neiges s'opéra tout à coup, accompagnée d'une pluie torrentielle ; aussi l'Aveyron sortit de son lit et déborda d'une manière effrayante. Les terres furent inondées au loin, et les moulins, ainsi que les maisons voisines de la rivière, furent envahis et menacés d'une destruction totale ; le flot montait toujours. Dans cette extrémité, les riverains menacés allèrent trouver le vénérable M. Sadoux, alors curé de la paroisse de Saint-Amans, pour le prier de vouloir bien ordonner une procession générale, avec le chef de saint Amans, pour conjurer le fléau. Elle fut en effet convoquée aussitôt, et la population de la paroisse et de la ville s'y porta en foule, malgré une pluie torrentielle. La procession fut conduite et présidée par M. l'abbé Annat, premier vicaire de Saint-Amans, qui mourut plus tard curé de Saint-Merry, à Paris. Au sortir de l'église on chanta les litanies des Saints, et on se dirigea vers la croix des Quinze-Arbres, qui domine l'Aveyron. Là on chanta l'hymne, l'antienne et l'oraison de saint Amans, et, pendant ce chant, on députa un homme nommé Cazes, pour aller puiser, avec un sceau, de l'eau de la rivière débordée. On plongea le chef de saint Amand dans ce sceau, et le même homme redescendit pour rejeter cette eau ainsi sanctifiée dans la rivière. Or, aussitôt que cette eau toucha la rivière, celle-ci, qui jusque-là montait de plus en plus, redescendit subitement d'un mètre environ ; ce que toute la population put constater facilement sur les murs des maisons inondées ; et, dès ce moment, le flot ne cessa de diminuer peu à peu, et tout danger fut écarté.

On conserve, dans l'église de Saint-Amans, des tapisseries fort anciennes et d'une grande finesse de travail ; elles sont suspendues sur le mur qui ferme le fond du sanctuaire, à l'abside. Elles

représentent, l'une, la destruction de l'idole de Ruth, l'autre, le miracle de saint Honorat ; une autre, saint Amans prêchant sur une chaire ; les autres, le miracle du vol des ruches, celui du vol des fruits du jardin, et celui de la translation des reliques de saint Amans.

Le miracle de saint Honorat fut l'occasion d'une tradition populaire au sujet d'un fer de cheval qu'on peut remarquer encore fixé au haut de la porte d'entrée principale de l'église de Saint-Amans. Lorsque les chevaux d'Honorat furent subitement rendus immobiles et comme cloués à terre, on voulut forcer un de ces animaux à lever le pied pour marcher ; le fer de ce pied resta fixé à terre. C'est ce fer ou un fac-simile qu'on prétend avoir été suspendu sur la porte de l'église.

Nous n'avons fait qu'analyser le beau travail de M. l'abbé Servières sur le patron de Rodez, dans les *Saints du Rouergue*.

LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE D'AMBOISE,

DUCHESSE DE BRETAGNE ET RELIGIEUSE CARMÉLITE

1485. — Pape : Innocent VIII. — Roi de France : Charles VIII.

Mulier sancta es et timens Deum ; tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi.

Vous êtes une femme sainte et craignant Dieu ; vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple.

Judith, VIII, 29 ; XV, 10.

Amboise de Bretagne, née dans la première moitié du XVe siècle, a reçu de l'Eglise les éloges que l'Ecriture donne à la femme forte, et son culte, tout récemment reconnu et autorisé par le souverain Pontife, a réveillé le souvenir de sa vie et de ses vertus admirables, dont nous allons esquisser les principaux traits.

Louis, vicomte de Thouars, et seigneur d'Amboise, ville délicieusement située sur les bords de la Loire, se distinguait, parmi les gentilshommes de la Touraine, par sa haute naissance, ses grandes richesses et l'éclat de ses alliances : car il avait épousé Marie de Rieux, fille de Jean II, sire de Rieux, et maréchal de France; et celle-ci lui avait donné, en l'année 1427, une fille qui devait être un jour et pour les siècles la gloire de son illustre maison. Mais tout d'abord, elle parut n'attirer sur sa famille que la persécution et la ruine. Et en effet, quoique le seigneur d'Amboise pût avoir d'autres enfants, et dans la suite il lui naquit encore deux filles, Jeanne et Marguerite, sa fortune était si considérable, que de nombreuses demandes sollicitèrent la main de la petite Françoise, encore à la mamelle. De ces prétendants, deux restèrent bientôt seuls en présence : Louis de la Trémouille, fils du favori du roi Charles VII, et Pierre de Guingamp, fils puîné de Jean V, duc de Bretagne. « Le sire d'Amboise, grandement embarrassé de tant d'honneurs, ne savait que résoudre ; et il répondit qu'il fallait attendre que l'enfant, arrivée à l'âge de raison, pût elle-même choisir un époux ». La Trémouille prit cette réponse dilatoire pour un refus, et il s'en vengea par la confiscation de la ville d'Amboise, qu'il réunit au domaine de la couronne. Il ne s'en tint même pas à ce premier acte, et impliquant le sire d'Amboise dans une conspiration imaginaire, il obtint contre lui une sentence de mort, qui fut commuée en une détention per-

pétuelle avec confiscation de tous ses biens. Selon les plans de la Trémouille, c'était un sûr acheminement au mariage de son fils, car il ne doutait pas que le vicomte n'achetât sa liberté à ce haut prix. Vains projets; ce qui semblait devoir les réaliser, en opéra la ruine. En effet, Marie de Rieux, forcée de quitter précipitamment la ville de Thouars, où ces divers événements l'avaient surprise, accourut à Mauléon, vers le connétable Arthur de Richemont, oncle du prince Pierre de Bretagne, et « le supplia de l'aider comme sa pauvre parente, à qui on faisait grand tort ». Elle n'eut pas besoin de beaucoup insister, car le connétable, qui favorisait pleinement les vues de son neveu, n'eut garde de manquer une si belle occasion; et après avoir fait décider ce mariage à la cour de Bretagne, il y conduisit lui-même la mère et la fille. « Françoise était dans sa troisième année; et destinée dès lors à prendre place dans une famille nouvelle, on voulut qu'elle n'en connût pas d'autre, et qu'elle apprît à l'aimer ».

La cour de Jean V, qui régnait alors, était une école des plus hautes vertus. Saint Vincent Ferrier y avait fait, par ses leçons et ses exemples, fleurir le christianisme dans toute sa pureté, son éclat et ses salutaires influences. Sur le trône ducal, Jean, surnommé *le Bon*, faisait les délices de son peuple, et près de lui, Jeanne, son épouse, et fille de l'infortuné Charles VI, roi de France, s'attirait les cœurs et conquérait la vénération de tous par sa piété, ses aumônes et ses manières douces et aimables. Comme le Seigneur ne lui avait point donné de fille, elle reçut Françoise avec une tendresse toute maternelle, et se chargea de développer en elle les germes déjà naissants des vertus qui plus tard devaient se refléter sur toute sa vie. D'ailleurs, « c'était une si aimable enfant! spirituelle, naïve, facile à diriger et à conduire, d'une gravité enfantine, pleine de grâce et de modestie ». Elle aimait déjà, et au-dessus de son âge, la prière, les offices de l'Eglise, et les pauvres. Ces derniers étaient ses amis de prédilection, et, sans comprendre encore tous leurs maux, elle y compatissait, et se plaisait à les soulager. On raconte à ce sujet qu'un jour, ayant fixé dans l'église un tableau de saint François d'Assise, elle revint le cœur bien gros et tout en larmes. « Comme il faisait grand froid, sa gouvernante crut que la souffrance était cause de ses pleurs. Elle la prit donc sur ses genoux, et, lui ôtant ses chaussures, se mit à lui chauffer les pieds à la flamme d'un bon feu. Mais loin de se calmer, l'enfant s'écria au milieu de ses sanglots : Oh ! n'avez-vous pas remarqué mon saint patron et père, saint François, qui est pieds nus à la cathédrale; allez lui porter mes souliers ».

Françoise n'avait alors que quatre ans, et que ne pouvait-on augurer de si heureux présages! Mais l'année suivante devait encore accroître ces belles espérances. Et en effet, Françoise était déjà sérieuse, fuyant l'oisiveté, et s'essayant à filer, à coudre, à lire ou à écrire. La pieuse duchesse lui servait de maîtresse en toutes ces choses, et de plus l'amenait avec elle, chaque jour, à l'église. C'était pour notre jeune enfant une douce récompense, car elle comprenait déjà quel hôte renfermait le tabernacle, et quelle victime s'immolait sur l'autel. Comme elle désirait dès lors aussi de se nourrir de son Dieu! Mais elle n'avait que cinq ans! Il lui faudrait donc attendre plusieurs années encore. Cette pensée l'attristait profondément, et lui arrachait souvent des larmes et des sanglots, principalement les jours où le duc, la duchesse et toute leur cour recevaient la sainte communion. On fut longtemps sans pouvoir se rendre compte de la cause d'un tel état. Mais un jour que la duchesse lui demandait tout maternellement

le sujet de sa douleur : « Eh quoi ! » s'écria l'enfant, « comment voulez-vous que je ne pleure pas, alors que je vois monseigneur et vous, et toute votre cour recevoir le corps de notre Sauveur, et que moi seule, faute d'âge, je suis privée de ce bien ! » Cette exclamation, si naïve de foi et de piété, attendrit Jeanne jusqu'aux larmes, et essuyant les yeux de Françoise elle les baisa et lui dit : « Apaisez-vous, mon petit cœur, je ferai en sorte qu'à la Toussaint prochaine vous communierez ». Elle en parla, en effet, à son confesseur, Yves de Ponsal, dominicain, qui fut cette même année sacré évêque de Vannes. Ce saint religieux, reconnaissant le don de Dieu en cette enfant déjà si prévenue des bénédictions célestes, ratifia la promesse qui lui avait été faite, et Françoise fit sa première communion à l'âge de cinq ans, le jour de la Toussaint, 1432.

Sans doute, tout ceci s'écarte des voies ordinaires, mais on en saisit comme le secret dans l'événement qui, moins d'un an après, devait priver Françoise de son guide et de sa seconde mère. Pour supporter une telle perte, il fallait être nourrie du pain des forts. Ce fut donc au mois de septembre 1433, que la duchesse Jeanne tomba malade. Dès les premiers jours, son état parut alarmant; et elle-même, se sentant mourir, appela son époux, ses enfants et les gens de sa maison, et donna à chacun, avec de sages avis, des remerciements pour leur affection et leurs services. Puis, elle fit appeler sa petite Françoise ; l'aimable enfant l'avait soignée avec une tendresse toute filiale et un dévouement précoce. Jeanne l'en remercia avec effusion, lui dit nombre de douces et belles paroles, et puis la bénit, en lui recommandant ce qui lui tenait le plus au cœur, ce qui était comme une dette, qu'elle regrettait de n'avoir pu acquitter, mais dont elle se reposait sur une autre elle-même, nous voulons dire, le soin de procurer la canonisation du bon Père Vincent Ferrier. Françoise, grave, recueillie, inondée de larmes, le promit solennellement. Alors, en souvenir de cette promesse, et comme gage de la confiance qu'elle emportait en mourant, Jeanne lui légua un chapelet de bois, présent du bon Père, et sur lequel elle avait si dévotement prié. Nul n'osa troubler ce colloque ; tous admiraient ces deux êtres si dégagés de tous soins terrestres : cette femme qui partait pour le ciel après une vie longue et bien remplie, et cette enfant prédestinée, qui déjà l'habitait par le cœur et la pensée ; ces deux âmes se trouvaient de niveau dans une admirable égalité d'amour de Dieu.

La duchesse mourut le 20 septembre 1433, et fut inhumée, au milieu des regrets et des sanglots de tous, dans le chœur de l'église cathédrale de Vannes, en face du maître-autel. Peu après, le duc partit de Vannes, qui lui rappelait trop son bonheur passé et les tristesses du présent, et se fixa à Nantes avec sa cour, les princes ses enfants, et Françoise qui ne le quittait jamais.

Quelques mois après l'arrivée du duc Jean à Nantes, Françoise, qui atteignait sa septième année, fut solennellement fiancée à Pierre de Bretagne, sire de Guingamp, et plus âgé de dix ans. A partir de ce moment, sa vie devint encore plus modeste et plus sérieuse, et son temps se partagea entre l'étude, la visite des églises et des pauvres, et quelques heures de délassement. On observa aussi qu'alors elle conservait toujours un maintien doucement grave et charmant, qui excluait à la fois l'ennui et la frivolité. Du reste, rien de futile ni de médisant ne se glissait dans sa conversation ; et elle recherchait de préférence les entretiens des personnes avancées dans les voies de la perfection chrétienne, ou qui cherchaient à

y entrer. Mais fallait-il faire quelque démarche, donner quelque argent pour aplanir des difficultés, ou baisser des barrières devant les aspirantes au cloître et à la vie religieuse, on la voyait s'employer avec ardeur. Elle préludait ainsi à sa propre vocation, et en méritait le succès.

Cependant, Françoise venait d'atteindre sa quinzième année, et une carrière nouvelle s'ouvrait devant elle par la mort du duc Jean, qui décéda le 28 août 1442, laissant sa chère Bretagne riche en toutes sortes de biens, mais dont l'un des plus précieux était assurément la possession de notre Bienheureuse. Il fut pleuré de tous, et inhumé dans le chœur de la cathédrale de Nantes, près du duc Jean, son père. François, comte de Montfort, lui succéda, et le 30 octobre de la même année, il se maria avec Isabeau Stuart, fille de Jacques Ier, roi d'Ecosse. Le 9 décembre suivant, les fêtes du couronnement se célébrèrent à Rennes, avec une pompe et un éclat inaccoutumés, et à l'issue de la cérémonie, le duc fut armé chevalier par le connétable de Richemont, son oncle. C'est en ce même temps, et probablement dans les jours qui suivirent, qu'eurent lieu les noces de Pierre et de Françoise. Les biographes de la Bienheureuse ne nous donnent pas de date précise, mais ils ont soin de nous dire que cette solennité se fit en présence du duc François, du connétable de Richemont, des hauts barons et des prélats.... Ils relèvent aussi une circonstance que nous ne devons pas non plus passer sous silence : c'est que, contrairement à l'usage reçu jusqu'alors, la bienheureuse Françoise revêtit en ce jour une robe de damas blanc. C'était un symbole de son innocence baptismale, et un présage de la chasteté qu'elle devait conserver pure et immaculée. Ainsi fut consommée une alliance qui réservait à la Bretagne des jours sereins et prospères.

Toutes les fêtes terminées, les jeunes époux vinrent se fixer dans leur apanage, à Guingamp, au diocèse de Tréguier, aujourd'hui département des Côtes-du-Nord. C'est une ville agréablement située, dans une belle vallée entourée de montagnes, sur les bords du Trieux, source de richesses pour tout le pays, soit par la fraîcheur qu'il répand dans les campagnes, soit par le port qu'il forme à son embouchure, et qui favorise tous les genres de commerce. Mais à peine arrivés, Pierre et Françoise voulurent faire un pèlerinage à un sanctuaire célèbre, nommé le Folgoët, et consacré à la sainte Vierge ; car ils avaient hâte de se mettre sous sa protection toute spéciale, « recoignoissant », dit un vieil historien, « qu'elle étoit l'azyle de leurs hermines sacrées ». Ils y fondèrent donc une messe pour le samedi de chaque semaine, et visitèrent ensuite un autre lieu non moins révéré, et qu'on nommait Saint-Jean-du-Doigt. On l'appelait ainsi, parce qu'on y révérait une insigne relique du saint Précurseur, le doigt qui avait montré aux hommes le Fils de Dieu ; et comme on y bâtissait alors une chapelle, les nobles pèlerins y contribuèrent largement.

De retour à Guingamp, Pierre se mit à réparer la ville et le château qu'il devait habiter. Une enceinte complète, de hautes tours en granit, un donjon élégant et fortifié, rendirent avant peu ce séjour digne de ses hôtes. Une jolie fontaine, qui amena jusque sur la place publique les eaux jaillissantes d'une source lointaine, prouva en outre qu'on n'oubliait ni le peuple, ni ses besoins. La contrée, d'ailleurs, est heureusement coupée de plaines et de collines boisées ; la mer voisine, les rivières limpides, les forêts spacieuses, offrent des plaisirs variés. La noblesse des environs, nombreuse, passionnée pour la chasse, et ravie de voir dans le prince ces mêmes goûts, l'entoura bientôt, trouvant en lui son chef naturel dans ces plaisirs, comme à la tête des armées ; les bois profonds, les montagnes sonores, retentis-

saient journellement du cri des meutes. De leur côté, les châtelaines descendaient de leurs donjons, les simples dames et damoiselles de leurs manoirs, et elles venaient à Guingamp se grouper autour de leur suzeraine. On parfilait ensemble la laine et la soie, souvent aussi l'humble fil de lin pour les malheureux, et la conversation modeste, spirituelle, jamais médisante, employait doucement les heures. Puis, au coucher du soleil, quand approchait l'instant qui ramène les chasseurs harassés, désireux de repos et de soins, Françoise venait au-devant du château, et là elle attendait gracieusement son époux. On savait cette douce habitude, et le peuple s'en fit une aussi de l'entourer à cette heure. Riche, pauvre, noble, bourgeois ou paysan, tous avaient accès auprès d'elle, chacun pouvait lui présenter ses demandes, l'entretenir de ses craintes, de ses douleurs, de ses besoins et de ses joies : elle allait au-devant de ses confidences; on ne la quittait qu'heureux et consolé.

Les journées s'écoulaient donc, à Guingamp, pleines, calmes et rapides, lorsqu'on y apprit les graves dissentiments qui venaient d'éclater entre François, duc de Bretagne, et Gilles, son jeune frère. Des rapports malveillants d'un côté, et de la part de Gilles des propos inconsidérés et de réelles imprudences, amenèrent son arrestation par ordre du roi de France, qui, en qualité de suzerain, avait reçu les plaintes du duc. Enlevé de force, et conduit en prison à Dinan, le 26 juin 1446, l'infortuné prince ne trouva plus d'autre appui, pour défendre sa liberté et bientôt sa vie elle-même, que les démarches actives et généreuses de la bienheureuse Françoise. C'est elle, en effet, qui paraît et qui agit en ces tristes circonstances. Elle avertit tout d'abord le connétable, qui interposa en vain son autorité et ses bons services, puis elle se transporta à Nantes, où résidait le duc, et lui fit entendre tour à tour le langage de la vérité, et celui de l'amitié fraternelle. Mais elle ne rencontra qu'une oreille fermée, et un cœur froid et insensible. Lorsque les Etats de Bretagne se rassemblèrent, à Redon, pour juger le malheureux prince, elle multiplia en sa faveur les démarches, les supplications et le dévouement. On sait que ces Etats se refusèrent à livrer à un frère la tête d'un frère, et l'on ne peut douter que Françoise n'ait fortement contribué à les affermir dans le devoir et la justice. Mais ils ne purent qu'attester hautement l'innocence de l'accusé, et ils ne le délivrèrent point des mains fratricides qui le retenaient captif. Bientôt ces mêmes mains le firent périr dans l'horreur d'un noir cachot, de faim et de misère. Ce fut à Guingamp, où elle était revenue avec son époux, que notre Bienheureuse reçut cette affreuse nouvelle; et pleurant l'infortuné qui n'était plus, elle pleura plus amèrement encore celui qui venait de renouveler le crime de Caïn. Au reste, les délais de la vengeance divine s'abrégèrent rapidement, car quarante jours ne s'étaient pas écoulés que le meurtrier paraissait devant le Seigneur, et lui rendait compte du sang versé. Mais, ici encore, se montra en notre Bienheureuse toute l'ardeur de la charité et de la piété chrétienne. Dès qu'elle apprit la maladie du duc, elle accourut à Vannes, et voyant que parmi les courtisans qui l'entouraient, tous le flattaient d'un chimérique espoir, et que nul n'osait lui parler de son âme et de son éternité, elle s'arma d'une sainte hardiesse, et lui révéla, avec la gravité de son état, l'impuissance de l'homme et la miséricorde toute-puissante de Dieu. François comprit tout alors, il confessa ses fautes, pleura son crime, et, afin de laisser un témoignage durable et public de son repentir, il fit, par son testament, une fondation dans l'abbaye de Boquen, pour le repos de l'âme de son frère. Puis, ayant fait venir Pierre

de Guingamp, il lui recommanda sa femme et ses deux filles, Marguerite et Marie, et enfin, se tournant vers ses courtisans, il leur demanda pardon des scandales qu'il avait causés. A quelques jours de là, il reçut les sacrements de l'Eglise, et mourut en bon catholique, prononçant le saint nom de Jésus. Françoise l'assistait en ce rude travail du repentir et de la mort, et lui en adoucissait les laborieuses épreuves.

La mort du duc François, qui arriva le 17 juillet 1450, appelait au trône Pierre de Guingamp, en vertu de la loi salique ; et celui-ci se hâta d'inaugurer son règne par la cérémonie du sacre. Cette cérémonie, si brillante dans ses pompes, et si pleine de graves enseignements, eut lieu dans la cathédrale de Rennes, et au commencement du mois d'août de la même année. Françoise, à genoux, près de son époux, priait pour lui avec une ferveur d'autant plus grande, qu'elle mesurait mieux l'étendue de ses nouveaux devoirs. Elle en était plutôt effrayée qu'éblouie, et elle demandait à Dieu, qui les lui imposait, la grâce de les bien remplir. Du reste, elle comprenait qu'une large part de ces devoirs lui était réservée, car le rôle d'une femme n'est jamais nul ou effacé dans un intérieur chrétien. Près du trône, comme dans les plus humbles ménages, son intervention est salutaire, et ici, il nous est donné de prendre cette influence bénie sur le fait. Si Pierre fut la voix qui commande, le bras qui exécute, Françoise était l'intelligence qui dirige, le conseil qui éclaire. Elle ne chercha pas ce rôle ; les circonstances exigèrent qu'elle le prît : ce fut pour le plus grand bien et pour le bonheur de tous. Elle le remplit avec une discrétion, une sagesse qui la font plutôt soupçonner qu'apercevoir derrière son mari. Et ce dernier trait, qu'attestent tous les auteurs contemporains, est le plus bel éloge de sa modestie, comme de sa prudence. « Il est certain, en effet », dit l'un d'eux, « que le règne de Pierre fut un règne glorieux pour le duc et la nation, heureux pour les peuples, fécond en bonnes et utiles entreprises, en réformes sagement faites, parce qu'il s'abandonna à la conduite de notre Sainte, qui ne lui donna jamais aucun conseil qui ne lui fût inspiré d'en haut ».

Après les fêtes du couronnement, qui durèrent huit jours, Pierre et Françoise quittèrent Rennes pour aller à Nantes, où ils firent leur entrée solennelle le 12 octobre. Les rues étaient jonchées de feuillage, les maisons tendues de draperies, les saintes images habillées dans leurs niches, comme aux plus grands jours de fête de l'Eglise, et les cloches sonnaient leurs plus joyeuses volées. Pierre, en passant sur la place Saint-Pierre, alluma un feu de joie qu'on y avait préparé, et entrant dans l'église, s'agenouilla humblement devant l'autel. Rendu ensuite au calme et aux affaires, il s'occupa tout d'abord d'assurer le sort de Françoise de Dinan, veuve du prince Gilles, et qui languissait sans protection et sans honneur. Il lui fit épouser Gui, sire du Gâvre, et cette alliance la mit désormais à l'abri des retours de la fortune, sans la faire déchoir de sa haute position. Ici, tous les historiens font honneur de la conclusion de cette affaire aux soins et à la sollicitude toute fraternelle de notre Bienheureuse. Ils la louent également d'avoir encouragé son mari à rechercher les meurtriers de son frère, car punir le crime, c'est protéger la vertu. D'autres soins l'occupèrent ensuite, ceux de consoler Isabeau Stuart, que son père, le roi d'Ecosse, réclamait auprès de lui. Mais cette princesse ne voulut point se séparer d'une sœur, dont la tendresse et une douce amitié lui faisaient grandement aimer la Bretagne, et lui adoucissaient les tristesses du veuvage. Puis, il lui eût fallu abandonner ses deux filles, et son cœur ne put y consentir. Celles-ci grandirent donc

sous le double regard de leur mère et de Françoise : et il est facile d'augurer quels furent les heureux résultats de cette double surveillance. Mais quand elles eurent atteint l'âge nubile, notre Sainte s'entremit auprès de son époux pour leur procurer une noble et riche alliance. Marguerite épousa le comte d'Etampes, qui devait un jour régner sur la Bretagne, et Marie fut fiancée à Jean de Rohan. Il n'était alors qu'un enfant, mais le mariage eut lieu dans la suite.

Le règne du duc Pierre ne dura que sept ans, mais ce furent sept années bien remplies pour le bonheur et la prospérité de la Bretagne. Il en réunit les états généraux, le 25 mai 1451, et de concert avec les trois ordres qui les composaient, il y publia les ordonnances connues dans l'histoire sous le nom de *Constitutions de Pierre II*. C'est un monument de sagesse tel qu'on peut l'offrir sans crainte aux regards des plus fiers détracteurs de ces temps. Le duc profita aussi de ces circonstances solennelles pour proposer aux Etats de proclamer son épouse duchesse de Bretagne : les acclamations unanimes de tous les députés accueillirent cette proposition, et prouvèrent combien tous considéraient Françoise comme l'inspiratrice du bien, qui déjà était réalisé, et de celui qu'on espérait encore. Ainsi s'accomplit, à l'égard de notre Bienheureuse, cette parole de nos livres saints : « Les œuvres de la femme forte lui ont mérité la gloire et la louange dans l'assemblée des juges ». De ce moment aussi, son influence grandit en douceur et en puissance, « et Dieu », dit un vieil historien, « se servit de cette princesse pour la réformation générale de la Bretagne. Car le duc, son mari, voyant qu'elle était guidée de Dieu, suivait son conseil, et en toutes ses affaires prenait son avis. Elle fit en sorte que les évêchés, abbayes et cures fussent pourvus de gens doctes et pieux, et procura la réformation du clergé séculier et régulier ». Sa sollicitude pour les intérêts du peuple n'était pas moins vive et pressante. Un jour, ayant appris que le duc, sur la proposition de quelques conseillers, allait établir un nouvel impôt, elle lui remontra l'injustice de cet acte, et le dissuada si bien, qu'il en abandonna même la pensée. Les courtisans murmurèrent, mais le peuple la chargea de mille bénédictions. Ce fut encore à ses prières que ce même peuple attribua les succès éclatants et rapides qui accompagnèrent les armes des Bretons dans la conquête de la Guienne. La gloire qu'elles y acquirent, à la suite des Français, rappela les hauts faits et les exploits des anciens preux de la province. Or, la Bienheureuse duchesse ne cessa, pendant que dura cette expédition, d'ordonner des processions et des prières publiques par toute la Bretagne. On n'était pas loin du temps où Jeanne d'Arc avait montré ce que Dieu peut faire, quand il le veut, par le cœur et par le bras d'une femme.

Cependant la Bretagne, pour être gouvernée par Pierre et Françoise, princes chrétiens, ne restait point à l'écart du mouvement et des progrès. Ils aimaient les arts et les favorisaient ; et sous leur protection, ceux-ci créaient en tous lieux de belles et grandes choses. Les lettres étaient également protegées, et Meschinot, le poëte en renom de ces temps, était échanson du duc, qui le comblait de bienfaits. Simples et modestes dans leur intérieur et pour leurs besoins personnels, ils savaient, selon les circonstances, se montrer grands et magnifiques, et surtout, ils témoignaient à leurs amis une reconnaissante affection. Du reste, toutes leurs économies se changeaient en libéralités envers les pauvres, les hospices et les maisons religieuses. Leurs aumônes étaient des largesses vraiment royales, et ils ne s'estimaient heureux d'être riches que pour s'appauvrir en donnant. Ils n'oubliaient pas non plus ces pieuses fondations de messes et de services

pour les défunts, fondations presque inconnues de nos jours. Ils prirent donc un soin tout particulier de les multiplier dans les églises cathédrales, les chapelles des monastères, et les sanctuaires des principaux pèlerinages. C'est ainsi que, jusqu'à la révolution du siècle dernier, le chapitre de Nantes faisait célébrer chaque jour une messe, dite *la messe du duc*.

On n'a pas oublié que notre Sainte s'était engagée, au lit de mort de la duchesse Jeanne, à procurer la canonisation du bienheureux Vincent Ferrier. Elle y avait travaillé activement, et, en l'année 1455, elle eut la satisfaction de terminer cette grande œuvre. Le pape Calliste III le mit solennellement au rang des Saints, et sur la demande des princes bretons, envoya un légat pour procéder à l'élévation des saintes reliques. Ce légat, par un choix d'une exquise délicatesse, fut un Breton, Alain de Coëtivy, archevêque d'Avignon, et cardinal du titre de Sainte-Praxède. La cérémonie eut lieu avec une grande pompe, dans la cathédrale de Vannes, avec le concours des neuf évêques de la Bretagne, la présence de sept autres prélats, de tous les abbés de la province, et au milieu d'une foule immense. Le duc voulut se charger de tous les frais, et y pourvut royalement. Quant à notre Bienheureuse, elle prit pour son partage la ferveur de la prière, la confiance en l'intercession du saint religieux, et la joie d'avoir accompli sa mission. Elle reçut aussi des mains du légat d'insignes reliques, un doigt de saint Vincent, son bonnet de docteur, et la ceinture avec laquelle on l'avait enterré. Ces précieux objets lui parurent une récompense au-dessus de tout ce qu'elle avait mis de soins et de persévérance pour obtenir cette canonisation, et, dans la suite, elle les légua aux Carmélites des Couëts. C'est ainsi que les pieux efforts de Françoise firent resplendir sur l'Ordre de Saint-Dominique, en la personne du bienheureux Vincent Ferrier, le rayonnement d'une gloire nouvelle et d'une brillante auréole, et il nous est doux d'attester ici que cet Ordre lui en conserve une vive reconnaissance.

Une autre joie vint encore l'année suivante réjouir le cœur de notre bonne duchesse, la fondation à Nantes d'un couvent de Clarisses. Divers obstacles ayant retardé l'achèvement du monastère et l'appropriation des lieux, elle les reçut dans une aile du château ducal, les défraya de tout, et leur donna, pour se tenir à leurs ordres, une de ses demoiselles d'honneur, qui avait l'intention de se faire religieuse, et elle ajouta que si Dieu voulait qu'elle survécût à son mari, son plus grand désir était de finir ses jours sous la bure, en leur compagnie. Ces derniers mots se rapportaient à la grave maladie dont le duc souffrait depuis plusieurs mois, et dont personne ne se dissimulait le danger. Mais plus son état devenait alarmant, et plus sa douce épouse le servait et le soignait avec une sollicitude et un dévouement que rien ne rebutait. Près de lui tout le jour, la nuit la retrouvait encore attentive à ses douleurs. Elle ne se couchait pas, et ne prenait quelques instants de repos que sur un banc, ou un tapis : cela durait depuis près d'une année. Elle voulut néanmoins assister à la clôture de ses bien-aimées religieuses, et la cérémonie en fut faite, le 30 août 1457, par Bertrand de Coëtenezze, aumônier du duc : puis, ce devoir étant rempli, Françoise revint prendre, auprès d'une couche de douleur, le poste de la tendresse et de la vigilance. On nous a conservé les noms de ces premières Clarisses : elles étaient au nombre de dix-huit, et comptaient parmi elles plusieurs jeunes filles des plus hautes maisons, entre autres, une Jacqueline d'Amboise, cousine de notre Bienheureuse.

Cependant la maladie du duc faisait des progrès effrayants, et Françoise

put l'en avertir, et le disposer à une mort chrétienne. Elle ne faillit point à ce suprême ministère ; mais qui pourrait redire les entretiens, les derniers épanchements de ces cœurs unis dans l'amour de Dieu ! Ah ! combien, dans ces heures si courtes des derniers adieux, la religion mêle de calme, de dignité, de consolation ! Celui qui demeure, modère sa peine en préparant la voie du ciel à celui qui s'en va, et le mourant laisse tomber de ses lèvres, déjà consacrées par la mort, ces paroles pleines d'amour divin et d'espérances sublimes, qui, n'étant plus de la terre, sont déjà du ciel. Le 20 septembre de cette année 1457, le duc fit lecture publique de son testament, tout rempli de legs pieux et de bons souvenirs, reçut ensuite les sacrements avec foi et amour, et le jeudi, 22 du même mois, au matin, rendit son âme à Dieu. « Il emporta », dit un historien, « les regrets de tous les ordres de l'Etat ». Quel plus bel éloge pourrait-on donner à sa mémoire ! Il fut inhumé, dès le lendemain, dans le sépulcre qu'il avait fait construire au chœur de l'église collégiale. Au retour du convoi funèbre, la triste et inconsolable Françoise se retira dans son oratoire, et, embrassant son crucifix, fit vœu de continence. Dès ce jour, elle commença à quitter le monde, tout lui déplaisant; elle se réfugia chez les filles de Sainte-Claire, où elle vécut gémissante et solitaire, ne trouvant d'adoucissement et de paix que dans les saintes joies de la prière et dans les ardeurs de l'amour divin.

Mais tandis qu'elle restait ainsi avec sa douleur et Dieu au fond de sa retraite , la Bretagne saluait l'avénement au trône ducal du comte de Richemont, qui succédait à son neveu, sous le titre d'Arthur III. La cérémonie de son sacre, qui se fit à Rennes, le 6 décembre 1457, puis celle de son entrée à Nantes, donnèrent lieu à des fêtes somptueuses auxquelles Françoise ne parut point, tout abîmée qu'elle était dans ses larmes et sa profonde affliction. Nulle excuse ne pouvait être plus légitime, et le nouveau duc ne s'offensa point de son absence. Mais comme il n'avait point d'enfants, la raison d'état lui faisait vivement désirer que notre Bienheureuse se remariât. Il la pressentit sur ce point d'abord amicalement et par voie d'insinuation; puis, la trouvant ferme et inébranlable, il s'irrita de sa résistance, et voulut en triompher par la rigueur et la persécution. Il se flattait qu'une faible femme s'assouplirait, ou du moins se briserait sous cette main de fer qui avait terrassé tant de superbes guerriers, et il ignorait qu'il n'est pas donné à l'homme d'être fort contre Dieu. Il saisit donc les revenus de Françoise, sous divers prétextes, lui enleva tous les joyaux que lui avait légués son époux, et la réduisit à une gêne qui ressemblait beaucoup à une dure pauvreté. Notre Bienheureuse supporta tout avec une héroïque patience, et se réjouit de souffrir pour la plus belle des vertus. Elle sut également tout oublier près d'une couche de souffrance et de mort. Et en effet, Arthur comptait à peine un an de règne, qu'abreuvé de chagrins, languissant et malade, il vit accourir sa victime d'hier, qui le soigna avec une filiale tendresse, et adoucit ses derniers instants par tout ce que le cœur, animé d'une ardente charité, a de plus ingénieux et de plus délicat. Dieu permet de ces retours. Il expira le 26 décembre 1458, et sa fin fut comme avait été sa longue vie, simple, forte, chrétienne, digne d'un soldat. Ainsi mourut le comte de Richemont, et ainsi est mort un autre enfant de la noble et catholique Bretagne, le général de Lamoricière. Salut à sa gloire militaire, et paix à son âme, si dévouée à la défense de l'Eglise et de son Pontife. En apprenant cette mort, Pie IX a pleuré et prié. Ses larmes sont l'immortel honneur du guer-

rier qui a su les mériter, et cette prière toute-puissante lui a ouvert l'entrée du ciel. Mais revenons à Françoise. Quand le duc eut expiré, elle lui ferma les yeux, et l'ensevelit de ses propres mains. Elle eut soin encore de faire dire, pour le repos de son âme, un grand nombre de messes, et distribua à cette même intention d'abondantes aumônes. Ainsi se vengent les Saints.

La mort d'Arthur III, comte de Richemont, appela au trône François, comte d'Etampes, et marié à Marguerite, fille du duc François II. Il n'avait que vingt ans, et il porta dans sa cour cette légèreté de mœurs et de paroles, qu'il n'avait que trop étudiée et apprise à celle de Charles VII. Cependant, les leçons de l'exemple ne lui manquaient pas, car tandis qu'il s'occupait tout entier de jeux et de fêtes, au milieu d'une jeunesse vive et ardente, les deux duchesses, Françoise et Marguerite, s'unissaient pour la prière et l'aumône. On les voyait parcourant à pied les rues de la ville, et répandant, ici un sourire, là une bonne parole, plus loin un secours. C'était à qui les aborderait, avec cette familiarité touchante qui ne s'établit qu'entre une mère et des enfants. Les pauvres honteux n'étaient point oubliés ; cette visite était un de leurs délassements, et le peuple, les voyant s'enfoncer dans les quartiers tristes et obscurs de la ville, disait : Nos dames sont en partie de plaisir aujourd'hui.

Nous avons dit qu'immédiatement après la mort du duc, son époux, Françoise s'était retirée chez les Clarisses. Mais elle n'avait pu en supporter les austérités, et il lui avait fallu revenir au palais ducal. Sans doute elle se résignait à la volonté divine, et néanmoins soupirait sans cesse au souvenir du cloître qu'elle avait entrevu, et de ces sœurs qui l'habitaient, toutes unies dans un même sentiment d'abnégation d'elles-mêmes et de pur amour. Ce fut au plus fort de ces tristesses et de ces regrets que Dieu, qui avait ses desseins, lui fit rencontrer le bienheureux Père Jean Soreth, général des Carmes. Ce saint religieux, auquel elle ouvrit son cœur et son profond dégoût du monde, la consola de son mieux, lui parla des religieuses Carmélites qui se trouvaient au pays de Liége, et lui en dit tant de bien, que Françoise forma, dès l'instant, le projet de fonder en Bretagne un monastère de cet Ordre. Elle le supplia donc de lui envoyer au plus tôt quelques sœurs pour le peupler. Le Père Soreth le promit, et après une conversation toute pleine de l'esprit de Dieu, il se retira dans une grande admiration de la sainteté de cette princesse. Cependant celle-ci, vivement impatiente, se hâta d'écrire à ces bonnes religieuses qu'on lui promettait, et les envoya visiter de sa part. D'un autre côté, elle obtenait de Rome les permissions nécessaires, et achetait, à Vannes, un emplacement nommé le *Bon-Doñ,* et propre à bâtir un monastère. Restait une dernière difficulté, le consentement du duc : elle le demanda, et renouvelant des instances d'abord infructueuses, finit par le ravir comme de vive force. Le doigt de Dieu se montrait déjà dans toute cette affaire. Ainsi Françoise, qui, pour activer les constructions du couvent, s'était transportée à Vannes, réunit autour d'elle quelques filles de bonne maison, parmi lesquelles trois de ses nièces, et sous la direction du Père de la Nuce, religieux Carme, toutes s'instruisirent des constitutions de l'Ordre, du chant et des cérémonies. Quant à notre Bienheureuse, elle s'appliquait surtout à la méditation, et pratiquait les plus grandes austérités. Trois fois la semaine elle jeûnait ; elle portait toujours une grosse haire sur sa chair nue, et chaque jour elle prenait deux sanglantes disciplines.

Cependant Françoise ne pouvait oublier ses pauvres bien-aimés, et à

Vannes, comme à Nantes, elle les réunissait à sa table tous les vendredis, et les servait elle-même. Elle visitait aussi les hôpitaux, et tel était son attrait pour ce charitable exercice qu'un moment après sa sortie des Saintes-Claires, elle hésita si elle ne se consacrerait pas au soin des malades, à l'Hôtel-Dieu de Paris. Mais le Seigneur avait marqué sa place au Carmel ; Françoise le comprenait, et combien ses vœux hâtaient le jour où elle pourrait s'y fixer ! Aussi, dès qu'une partie des bâtiments fut habitable, elle s'y logea avec ses compagnes, et toutes commencèrent dès lors, c'est-à-dire vers 1461, à suivre les usages de l'Ordre. Elles mangeaient au réfectoire, dormaient en un dortoir commun, récitaient l'office, gardaient les jeûnes et les silences, disaient leur coulpe, fréquentaient les sacrements, et ne sortaient que très-rarement. Le temps s'écoulait au milieu de ces œuvres, et il se fût écoulé rapidement, si l'on n'eût attendu impatiemment les Carmélites Liégeoises. Enfin elles arrivèrent, Dieu ayant pitié de sa servante, et la veille de la Toussaint, 1463, elles firent leur entrée dans Vannes. La duchesse, suivie de la noblesse, des notables et d'une grande foule de peuple, sortit fort loin au-devant d'elles. Les arrivantes étaient au nombre de neuf, sept dames de chœur et deux converses. Par les soins de Françoise, des appartements leur avaient été préparés au château ducal, et elles y demeurèrent jusqu'au 21 décembre. Ce jour-là, le Père général, Jean Soreth, assisté du grand vicaire de Vannes, les introduisit dans leur couvent, qui reçut le nom de *monastère des trois Maries du Bon-Don*. Avec quel bonheur Françoise présenta les clefs à la prieure, l'aida à sonner pour la première fois la cloche ! Comme elle eût voulu pouvoir, dès ce jour, rompre complétement avec le monde ! Sans doute en son âme c'était fait, mais son corps semblait toujours être à lui. Les intérêts de son monastère l'exigeaient, et elle s'y résigna. Il lui fallut donc se retirer toute triste dans un petit corps de logis qu'elle s'était réservé, en dehors de la clôture. Toutefois, elle assistait aux offices de la communauté, prenait ses repas avec les sœurs, se trouvait aux réunions du chapitre, y disait sa coulpe comme les autres, servait à la cuisine à son tour : aucune novice n'était plus humble, plus avide de réprimandes, de travaux rudes et rebutants. Les sœurs, rompues dès longtemps à cette discipline, ne pouvaient assez admirer l'ardeur et la perfection de cette nouvelle venue, éclipsant déjà toutes les autres.

Quatre années furent nécessaires à notre Bienheureuse pour assurer la fondation de son monastère, et briser elle-même tous les liens, qui de jour en jour resserraient plus fortement leurs nœuds et leurs étreintes. Les difficultés des affaires et des voyages, et les exigences de temps et d'argent, ne lui parurent ni les plus rudes et les plus épineuses. Car elle eut de nouveau à lutter contre le duc François, qui avait retiré son consentement, et dû même braver le courroux de Louis XI, qui, en sa qualité de suzerain, avait arrêté pour elle un second mariage. Il lui en parla lui-même, à Nantes, dans un voyage qu'il fit en Bretagne, et sous la courtoisie du langage, laissa percer le ton impératif du commandement. Mais tout fut inutile, caresses et menaces ; et toute la puissance d'un roi de France, non moins que toute l'insidiosité d'un Louis XI, échouèrent devant la fermeté d'une femme. Enfin le jour où elle pourrait dire au monde un éternel adieu se leva avec l'anniversaire de celui où le Fils de Dieu s'incarna, pour notre salut, dans les chastes entrailles de Marie. Donc, le 25 mars 1469, Françoise vint se présenter dans la chapelle du couvent, et s'agenouilla devant le maître-autel. Elle était en habits de deuil, ne les ayant

jamais quittés, portait à la main un cierge de cire blanche, et près d'elle se tenaient quatre demoiselles d'honneur. L'officiant était frère Yves de Ponsal, évêque de Vannes, ce même dominicain qui l'avait initié au bonheur de la vie chrétienne par la faveur anticipée de la première communion, et qui allait l'introduire dans la félicité de la vie religieuse par l'imposition si désirée du saint habit. L'histoire des vocations monastiques nous offre souvent cette heureuse rencontre, d'un fils de saint Dominique et d'une vierge du Carmel.

Mais quels souvenirs touchants, et quelles pensées attendrissantes durent remplir alors le cœur de l'humble postulante, et l'âme du religieux Pontife ! « Ma fille », lui dit-il d'une voix émue, « que demandez-vous ? » — « Je demande », répondit-elle, « la pauvreté et société des sœurs du sacré Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du mont Carmel, sous perpétuelle clôture ». Alors le révérend Père Jean Soreth fit une pieuse et docte instruction sur les devoirs de la vie religieuse, et puis l'évêque reprit : « Vous avez entendu, ma fille : voulez-vous, de bon gré et avec persévérance, vous assujétir aux charges de la religion ? » — « Ainsi le veux-je », répondit-elle. Le Prélat lut une oraison ; il bénit la tunique de couleur sombre, souvenir du linceul de l'Homme-Dieu ; le scapulaire, emblème du joug suave et léger du Seigneur ; la ceinture, symbole des combats ; le manteau blanc, signe de la pureté, de la simplicité et de l'amour des épouses du Christ ; le rosaire, guirlandes de salutations enthousiastes, que tous les chrétiens adressent à la rose mystique des jardins du ciel ; le voile enfin, cette barrière infranchissable au monde et dont Dieu seul fait la force. La novice fut dépouillée de ses vêtements séculiers et revêtue de cette livrée ; on l'aspergea comme un monument sacré, et, derrière la grille, le chœur chantait l'histoire des vierges sages et prudentes devenues les épouses fortunées du céleste amant des âmes.

Après la messe, à laquelle Françoise communia elle s'avança précédée de la croix et suivie de ses témoins vers la porte de clôture. Les religieuses l'y attendaient. La prieure la contemple avec tendresse, sa voix répète, avec ce doux chant du Carmel, qui rappelle celui du ramier dans la profondeur des bois, ce verset pieux : *Elegi abjectam esse in domo domini mei Jesu Christi.* Deux religieuses, semblables à deux anges messagers, se détachent du groupe recueilli ; elles font retentir cet appel : *Veni, sponsa Christi!* « Venez, épouse du Christ ! » On achève ce motet, et tandis que l'évêque lit une prière, la Bienheureuse tombe aux pieds de la prieure. Celle-ci la relève, la baise avec charité, et place sur sa tête une couronne d'épines, la couronne des épouses de l'Agneau, et la porte se referme. Avec Françoise, les quatre demoiselles qui l'accompagnaient reçurent l'habit et entrèrent en religion. Les pauvres aussi ne furent pas oubliés, et ils eurent ce jour-là un banquet. Ainsi quitta le monde Françoise d'Amboise, et ainsi, selon l'expression d'un vieil auteur Breton, « ce phénix de sainteté, parmi toutes les dames de France, devint une chaste tourterelle, retirée au désert fleurissant du mont Carmel pour y gémir le reste de ses jours ».

Mais tandis que Françoise savourait dans la solitude tous les charmes de la vie religieuse, et rachetait, par l'obéissance et l'humilité du cloître, le rang et les hommages dont elle avait joui. Marguerite de Bretagne s'éteignait, isolée et silencieuse, au gai château de Nantes. Pâle victime de l'indifférence de son époux, elle s'était, lentement et sans bruit, penchée vers la tombe, comme une fleur sans soleil languit et se fane. Son testament, en date du 22 septembre 1469, est empreint de piété et de résignation chré-

tienne. Elle y nomme notre Bienheureuse, et lui lègue, comme souvenir de reconnaissance et d'affection, un cœur de diamant et une chaîne d'or. C'était un don du duc François, au temps passé, quand il l'aimait. Quelques autres noms se lisent encore dans ce même testament, et ce sont des noms d'amies dévouées, ou de serviteurs fidèles, mais ils sont en petit nombre. On sent que le malheur est là, et là où est le malheur, ne sont pas les amis nombreux. Trois jours après, elle mourut, plainte du peuple qui l'aimait, et fut inhumée dans l'église des Pères Carmes. Françoise la pleura comme elle l'avait aimée, c'est-à-dire avec une tendresse toute maternelle, et, lui continuant une vive sollicitude, elle multiplia pour le repos de son âme, les prières, les messes et les communions. Ici se présente une réflexion qui, chaque jour, trouve encore son opportunité. Laquelle des deux princesses paraissait aux yeux du monde avoir choisi la meilleure part, et être la plus heureuse ? L'apparence était pour Marguerite et la réalité pour Françoise. C'est que l'une habitait un palais et l'autre un cloître. Le monde voudra-t-il jamais le comprendre ?

Cependant notre Bienheureuse venait de faire sa profession solennelle entre les mains du Père Jean Soreth, le 25 mars 1470, et avait reçu de l'évêque de Vannes l'imposition du voile noir. Cette consécration irrévocable d'elle-même au Seigneur lui devint un motif nouveau d'avancer en la perfection religieuse, et un ancien auteur fait observer à ce sujet, et avec raison, qu'elle y marcha rapidement, parce « qu'elle était tellement dénuée de son propre sens et volonté, qu'elle ne faisait rien que par obéissance ou aveu des supérieures ». Ce fut donc par leur permission, qu'après la mort de Marguerite de Bretagne, elle prit pour le duc François, qui n'en avait point eu d'enfants, l'initiative d'un second mariage. La sainteté des mœurs, la dignité de la famille, l'honneur de la patrie et l'hérédité du trône, demandaient impérieusement une alliance noble, illustre et chrétienne. Tous l'avouaient, le duc lui-même, et il fallut néanmoins, pour y réussir, tout l'ascendant que donnaient à Françoise l'âge, la parenté et la sainteté. L'épouse qu'elle lui présenta, fut Marguerite de Foix, fille de Gaston IV, comte de Foix et de Bigorre, et prince-souverain de Béarn. La Bretagne tout entière applaudit à un tel choix, et en reporta sa reconnaissance sur notre Bienheureuse. Le mariage se célébra au château de Clisson, le 26 juin 1474 ; mais Françoise, fidèle aux règles de la clôture, n'y assista point. D'ailleurs, que lui importaient les fêtes du monde ! elle venait d'entrer dans la cinquième année de sa profession, et se trouvait de jour en jour plus heureuse de cette vie de silence et d'oubli, lorsque ses sœurs l'élurent prieure. Elle en fut atterrée, et, se mettant à genoux, supplia qu'on ne lui imposât pas un si lourd fardeau. Mais, ainsi qu'on le pense bien, on maintint l'élection, et Françoise entra en charge. Comme elle se montra attentive aux besoins de son cher troupeau ! Comme elle fut dévouée, douce, humble ! Elle se persuada que jusqu'alors elle n'avait vécu que pour elle seule, quand sa vie avait été consacrée à tous ceux qui en avaient réclamé peu ou beaucoup, et elle se dit qu'il lui fallait maintenant vivre pour les filles que Dieu lui donnait en charge. Nulle n'était plus sévère pour soi, plus bienveillante pour les autres : aimer Dieu et le prochain, telle était sa devise et la règle de ses actions.

Ensevelie dans le silence et la solitude de son monastère des trois Maries, Françoise ne songeait qu'à y terminer en paix sa pénitente et laborieuse carrière. Mais la Providence avait marqué son tombeau aux portes de Nantes, et c'est vers ce temps qu'elle déclara ses desseins. Elle se servit

pour cela de la princesse Marguerite de Foix, duchesse de Bretagne. Et, en effet, celle-ci étant venue visiter notre Bienheureuse, fut si édifiée de sa conversation, et comprit si bien son rare mérite, qu'elle résolut de l'attirer à Nantes, afin de jouir plus facilement de ses avis et bons conseils. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Tout près de Nantes, et sur la rive gauche de la Loire, un prieuré de Bénédictines, nommé Notre-Dame des Couëts, laissait beaucoup à désirer sous le double rapport de la ferveur et de la régularité. D'ailleurs, le nombre des religieuses, réduites à sept, n'était plus suffisant pour l'office divin, et ces considérations parurent favorables au projet d'obtenir du Saint-Siége la translation de ce monastère, de l'Ordre de Saint-Benoît à celui du Carmel. Le duc en référa donc au pape Sixte IV, qui, après d'amples informations, enjoignit à la bienheureuse Françoise de venir réformer les Couëts et aux Bénédictines de se soumettre à sa direction, si elles n'aimaient mieux se retirer en l'abbaye de Saint-Sulpice de Rennes, dont le prieuré dépendait. D'ailleurs, le souverain Pontife n'oubliait point leurs intérêts temporels, et leur assignait une pension sur les revenus du couvent supprimé, mais il exigeait une prompte et entière soumission.

Ces lettres apostoliques sont de l'année 1476, et au mois de décembre, Françoise et neuf de ses religieuses quittèrent le monastère des trois Maries du Bon-Don. La population entière de Vannes, consternée de ce départ, assiégeait les portes du couvent, et s'écriait qu'elle ne voulait pas perdre *la Sainte*. Aussi, quand Françoise parut, ce fut une explosion générale de cris et de larmes. Par contre, les plus vifs transports la saluèrent à Nantes, et, au milieu d'une foule qui la pressait de ses flots respectueux et enthousiastes, elle arriva, avec ses sœurs, au château de la Tour-Neuve, où le duc et la duchesse les attendaient. Quelle rencontre et quels souvenirs! La bure du Carmel et le blanc manteau du prophète Elie contrastaient singulièrement avec l'or et l'hermine ducale; mais celle qui portait les saintes livrées de la pauvreté, n'en paraissait que plus belle à tous les regards. Et surtout, quelle éloquente leçon des vanités du monde et du bonheur de la profession religieuse! Les dernières formalités, pour la prise de possession du monastère des Couëts, ne se terminèrent entièrement que le 20 décembre, et ce fut le jour même de Noël que Françoise y entra. C'était là qu'elle devait vivre quelques années encore de la vie des Saints, et mourir de la mort des Saints. Aussi put-elle dire en franchissant le seuil de la porte : Voici le lieu de mon repos. Au reste, nul lieu n'était plus favorablement disposé pour le recueillement et la prière. D'un côté, la Loire fertilisait de ses belles eaux une prairie où paissaient des troupeaux, l'horizon était repoussé au loin par le fleuve et les bois sombres, qui couronnaient les coteaux de Miséry, se perdaient dans le bleu du ciel; de l'autre, le monastère était entouré par les forêts pleines de mystères du pays de Rays. On était perdu dans leurs ombres recueillies, et l'oreille, dans ce silence de toute voix humaine, n'y entendait que le chant des oiseaux, la plainte des grands vents dans les bois, ou le bruit vague des eaux s'écoulant sans cesse, image de la vie : l'âme s'épanouissait dans ce calme, elle s'abandonnait aux pieuses pensées, et quand la cloche sonnait les offices, la prière muette se formulait et venait d'elle-même se poser sur les lèvres.

Mais tandis que tout entière à ses devoirs de prieure, Françoise ramenait aux Couëts le silence, la psalmodie et la régularité, ses sœurs, restées au Bon-Don, vivaient dans la tristesse et les larmes : regrettant leur mère,

rien ne pouvait les consoler. Elles résolurent donc de tenter une entreprise, que Dieu voulut bien bénir ; elles employèrent leurs amis, firent écrire au Pape, et en obtinrent la réunion de leur monastère à celui des Couëts. Quelle joie à cette nouvelle, et combien promptes elles furent à partir! Elles accoururent empressées près de Françoise, ainsi qu'un essaim d'abeilles, séparé par les orages, se hâte et se réfugie dans la ruche commune lorsque le calme est revenu. Assurément, rien ne pouvait être plus doux au cœur aimant de Françoise que cette réunion, qui eut lieu en l'année 1480. Continuée en charge par l'ordre exprès des supérieurs, et mère vigilante, énergique et tendre, elle savait relever les faibles, modérer le zèle indiscret et réveiller au besoin le cœur endormi devant Dieu. C'est ainsi qu'elle appela aux Couëts le Père Alain de la Roche, célèbre dominicain, afin qu'il y établît la dévotion si excellente du saint Rosaire. Ce fait atteste une fois encore combien Marie aime ces deux Ordres, et combien elle se plait à les employer simultanément. Cependant, ici-bas, la joie est presque toujours messagère de la douleur, et notre Bienheureuse l'expérimenta par la mort du Père Jean Soreth, qui décéda à Angers, le 25 juillet 1481. Ce fut une grande perte pour Françoise. Elle le pleura comme un père, et l'invoqua comme un Saint ; et pendant les quatre années qu'elle lui survécut, elle s'appliqua à enraciner si fortement l'esprit du Carmel dans sa maison, qu'il put s'y maintenir sans déchoir jamais de sa première ferveur.

D'ailleurs, le terme de son pèlerinage approchait, et elle devait le rencontrer dans l'exercice de la charité. Une des sœurs fut atteinte d'une maladie contagieuse. La Bienheureuse ne laissa à personne le devoir de la soigner ; elle le fit avec son dévouement ordinaire, elle la consola, et quand tout espoir de guérison fut perdu, elle l'assista, et reçut son dernier soupir. Quelques jours après, se sentant frappée du même mal, elle ne se fit aucune illusion ; mais saluant toute joyeuse l'approche de la délivrance, elle monta à l'infirmerie : c'était le samedi, 28 octobre 1485. Les progrès du mal parurent bientôt si effrayants, que le jeudi, 3 novembre, elle reçut les derniers sacrements ; et vers le milieu de la nuit, elle fit appeler toute la communauté. Les sœurs étant réunies autour de sa couche funèbre, la mourante s'accusa d'abord des mauvais exemples qu'elle leur avait donnés, et leur en demanda humblement pardon. Puis, comme on ne lui répondait que par des sanglots, elle ajouta ces paroles, qui nous ont été conservées : « Je vous en prie, sur toutes choses, faites que Dieu soit mieux aimé. Soyez humbles, bénignes, douces et charitables, chastes et obéissantes ; aimez-vous les unes les autres, chérissez la paix, union et concorde ; soyez loyales à Dieu, fermes, constantes et persévérantes en l'observance de votre profession..... Adieu, mes filles, je m'en vais à présent expérimenter ce que c'est que d'aimer Dieu : je me rends à lui ». Françoise avait cessé de parler qu'on l'écoutait encore ; et les sœurs, inclinées et silencieuses, lui demandèrent sa bénédiction. Alors levant sa main mourante, elle les bénit, et puis on n'entendit que les soupirs de la malade et ses prières entrecoupées, les sanglots des religieuses et la prononciation des oraisons saintes. Ainsi s'écoulèrent les heures de la nuit et celles du jour, jusque vers midi. Françoise demanda alors qu'on lui récitât le *Stabat mater*, et qu'on lui lût l'évangile de la Passion. Elle en suivait les paroles avec un silencieux recueillement, lorsque, vers la fin, on s'aperçut qu'elle entrait en agonie. La sous-prieure commença donc la recommandation de l'âme, et comme elle prononçait ces mots : « Partez, âme chrétienne, que votre place soit aujourd'hui dans

le lieu de la paix, et votre demeure dans la sainte Sion », notre Bienheureuse, étant âgée de cinquante-huit ans, rendit à Dieu sa belle âme, le vendredi, 4 novembre, à trois heures du soir. Que cette mort est douce, et qui ne souhaiterait, pour mourir ainsi, de mourir sous un habit religieux ! On essayerait en vain de peindre la douleur des religieuses des Couëts, non plus que celle des habitants de Nantes. Ils voulaient posséder le corps de Françoise, et ils le réclamèrent instamment : mais les religieuses, qui ne consentirent jamais à se priver d'un trésor si précieux, l'inhumèrent à l'entrée du Chapitre.

La bienheureuse Françoise est surtout caractérisée dans l'art populaire par l'*hermine de Bretagne* sur son manteau et par la *couronne de duchesse* placée près d'elle, ou qu'elle semble déposer à terre. Parfois on la revêt de l'habit des Carmélites, en plaçant à ses pieds les insignes de sa dignité ancienne.

CULTE ET RELIQUES.

Sept ans après la mort de Françoise, son saint corps ayant été levé de terre, fut trouvé en parfait état de conservation, et replacé dans un coin du chapitre, de telle façon que le pied du tombeau répondit au bas de l'église, sous le jubé de la grille, afin que le public y eût accès. On y grava aussi une épitaphe contenant les nom et prénoms de la Bienheureuse, et la date de sa mort. Dès lors, ce lieu devint comme un pieux pèlerinage, et le peuple commença à invoquer la *bonne duchesse*. Durant les guerres de religion, les Carmélites des Couëts, obligées de quitter leur couvent, mirent ces précieuses reliques à l'abri de toute profanation, et dès que le calme fut rétabli, elles les replacèrent dans le tombeau. De nouveaux miracles se firent à cette occasion, et des litanies et autres prières furent composées en l'honneur de notre Bienheureuse. Mais, comme aucune décision du Saint-Siége n'avait encore sanctionné ce culte populaire, les évêques et les Etats de Bretagne lui en firent, à ce sujet, de pressantes instances en l'année 1759, et trois ans après, l'évêque de Nantes, Pierre Mauclerc de la Muzanchère, procéda à une information juridique. Cependant, on ne donna aucune suite à cette affaire, et le seul bien qui en résulta, fut la confirmation du respect et de la vénération dont la mémoire et les reliques de la Bienheureuse n'avaient cessé d'être l'objet. Bientôt arrivèrent les jours néfastes de 93, et avec eux la persécution et la spoliation. Sous prétexte que la châsse était en vermeil, le directoire de Nantes ordonna l'ouverture du tombeau ; mais on ne trouva qu'une châsse de plomb, et les ossements furent jetés pêle-mêle avec d'autres débris. Quant aux religieuses, elles avaient été expulsées du couvent, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'elles obtinrent d'y rentrer furtivement pour recueillir ces précieux restes. La tête avait été séparée du tronc, et elles la trouvèrent intacte. Elles la réunirent à d'autres ossements, et parvinrent, par mille industrieuses précautions, à les cacher pendant la tourmente révolutionnaire. En 1828, Mme Goguet de la Salmonière, dernière religieuse survivante des Couëts, et dernière possesseur de ces reliques, les déposa chez les Dames de la Grande-Providence, à Nantes, et c'est là qu'elles ont été solennellement reconnues par Mgr Jacquemet, évêque de cette ville. Ce prélat, jaloux de tout ce qui peut intéresser la gloire de son diocèse, a obtenu de Rome, le 16 juillet 1863, la reconnaissance du culte immémorial de la bienheureuse Françoise, et l'autorisation d'en célébrer la fête le 5 novembre.

A raison de diverses circonstances, ce ne fut qu'en 1865 que le diocèse de Nantes rendit pour la première fois à notre Bienheureuse tous les honneurs d'un culte public, par un triduum solennel qui eut lieu dans la chapelle des Carmélites de Nantes. L'année suivante, Mgr l'évêque de Nantes célébra la béatification de la sainte duchesse, par une fête à laquelle il invita tous les évêques de la Bretagne. C'était renouveler pour l'humble Françoise les pompes et la gloire dont elle avait entouré elle-même la canonisation de saint Vincent Ferrier.

Nous devons cette biographie à M. l'abbé Duchassaing, chanoine honoraire d'Angoulême, qui l'a extraite de la *Vie de la Bienheureuse*, par M. le vicomte de Kersablec.

SAINT CHARLES BORROMÉE,

ARCHEVÊQUE DE MILAN ET CARDINAL

1584. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Ambrosii cessa deflere, Insubria, funus;
In Borromeo nunc redivivus adest.

Sèche tes pleurs, terre de Milan, celui dont tu portes le deuil est revenu parmi tes enfants : Ambroise revit dans Borromée.

Hugues Vaillant, *Fasti Sacri.*

Charles Borromée naquit au château d'Arone, situé sur le lac Majeur, le 2 octobre de l'année 1538. Il eut pour père le seigneur Gilbert Borromée, comte d'Arone, gentilhomme milanais, bon catholique et très-pieux, que quelques-uns font descendre des anciens rois d'Italie et d'un grand capitaine, nommé Vitalien, qui, pour avoir sauvé Rome de la fureur de Totila, avait été appelé Borromée, c'est-à-dire bon romain. Sa mère fut Marguerite, de l'illustre famille de Médicis de Milan, alliée à celle de Florence. Elle était sœur du fameux Jacques de Médicis, châtelain de Nusse et marquis de Marignan, qui a rempli tout le XVIIe siècle de la gloire de ses beaux exploits militaires, et de Jean-Ange de Médicis, qui fut élevé sur le Saint-Siége apostolique sous le nom de Pie IV.

La naissance de cet enfant fut rendue illustre par une clarté extraordinaire et un feu céleste qui parut sur le château d'Arone, au moment où il vint au monde, deux heures avant le jour. Il donna, dès ses plus faibles années, des marques évidentes de la haute sainteté qu'il posséderait un jour; car dès lors, on le voyait se porter tellement à la dévotion, qu'on ne pouvait le réjouir davantage qu'en lui donnant la liberté de s'employer à des œuvres de piété. Son père comprit par là que le ciel l'avait destiné à l'Eglise, et aussitôt qu'il put recevoir la tonsure des clercs, il lui fit porter la soutane. Son oncle, Jules-César Borromée, lui résigna aussi son abbaye de Saint-Gratinien et de Saint-Félin, afin de seconder les bonnes inclinations qu'il avait pour l'état ecclésiastique. Charles, sans savoir qu'être abbé c'est être père, le fut, non pas de ses religieux, qu'il ne pouvait encore gouverner, mais des indigents qu'il pouvait secourir par sa charité. A l'âge de douze ans, il commença à connaître que les revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres, et que les leur ôter c'est faire un larcin et un sacrilége. Aussi, il avertit librement son père de ne point employer les revenus de son bénéfice aux besoins de sa famille, mais de lui en laisser toute la disposition pour faire des aumônes; et il était en cela si religieux que, si quelquefois ce seigneur lui avait emprunté quelque chose pour un paiement pressé, il avait autant de soin de le retirer de lui, que si c'eût été un étranger.

Sa jeunesse se passa dans une grande innocence et une parfaite intégrité de mœurs. Sa modestie et son honnêteté ravissaient tout le monde, et il était si retenu et si attentif sur lui-même, qu'on ne l'entendit jamais proférer un mensonge ni une parole indécente. Tout jeune qu'il était, il

travailla à la réforme de son abbaye, et il y réussit si admirablement, qu'on n'aurait su attendre davantage d'une personne déjà consommée en prudence, en autorité et en sainteté. Les exercices de la piété ne l'empêchèrent pas de s'adonner très-soigneusement à l'étude. Ayant fait ses humanités à Milan, il alla à Pavie, où il apprit l'un et l'autre droit sous le savant François Alciat. Il n'y avait rien de si débauché que les écoliers de cette Université; mais Charles en sortit aussi pur qu'il y était entré, et ne put pas même être ébranlé par les sollicitations d'une mauvaise personne, que l'un des domestiques de son père, qui était mort pendant ce temps, eut la témérité de faire entrer dans sa chambre.

Au même temps qu'on le faisait docteur à Pavie, son oncle, Jean-Ange Médicis, fut élu et couronné pape à Rome. Il reçut cette nouvelle avec autant de modestie et de retenue que si elle lui eût été indifférente. Et il eut aussitôt recours au sacrement adorable de l'Eucharistie, afin d'en tirer de la force pour ne point se perdre dans les grandeurs qui semblaient lui être préparées. Le nouveau Pape, incontinent après, l'appela auprès de lui, le fit protonotaire participant, de l'une et l'autre signature, cardinal de Saint-Guy et de Saint-Modeste, et enfin archevêque de Milan. Il lui donna aussi, comme à son cher neveu, bien qu'il n'eût encore que vingt-deux ans, toute l'administration des affaires de son pontificat. Charles se chargea de ces grands emplois, non pas par ambition, mais par une pure obéissance; ni avec confiance en ses propres forces, mais s'appuyant seulement sur le secours de la divine Bonté. Le Pape était heureux d'avoir un ministre si juste et si fidèle. Il ne devait pas craindre, ni qu'on le corrompît par des présents, ni qu'on le gagnât par des flatteries, ni que, pour se faire des créatures, il accordât rien contre son devoir et contre les règles ecclésiastiques. Rien ne pouvait l'ébranler; et comme il n'avait point d'autre vue que la plus grande gloire de Dieu et le rétablissement de l'ancienne discipline de l'Eglise, il ne pouvait plier lorsqu'on lui demandait des grâces qui leur étaient opposées.

D'abord, néanmoins, donnant quelque chose à la coutume, il se logea, se vêtit et se meubla avec quelque magnificence, comme pour soutenir sa qualité de prince, de cardinal et de neveu du Pape; mais la mort du comte Frédéric, son frère, que Sa Sainteté avait aussi appelé à Rome pour le combler de tous les honneurs dont un prince laïque soit capable, le détrompa tout à fait de ces vanités. Lorsqu'on croyait qu'il quitterait le chapeau pour se marier, n'y ayant que lui qui pût maintenir la grandeur de sa famille, il reçut les ordres sacrés et même la prêtrise, et se consacra ainsi à Dieu d'une manière irrévocable. Avant de célébrer son premier sacrifice, il fit les exercices sous la conduite du révérend Père Ribera, jésuite, et reçut de lui les instructions nécessaires pour bien faire l'oraison mentale, ne voulant pas manquer à la faire deux fois par jour. Le Pape, reconnaissant par là sa constance et sa fermeté dans la résolution de servir l'Eglise, lui changea son titre de cardinal et lui en donna un sacerdotal, qui fut celui de Sainte-Praxède. Il le fit aussi grand-pénitencier de l'Eglise romaine, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, protecteur de la Germanie inférieure, du royaume de Portugal, des provinces de Flandre, des cantons suisses catholiques et de divers Ordres religieux, à savoir : de ceux de Saint-François, des Humiliés, des chanoines réguliers de Sainte-Croix-de-Coïmbre, des chevaliers de Malte et des chevaliers de la Croix-de-Jésus-Christ en Portugal, enfin, légat de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancône. Ces honneurs ne l'éblouirent point, et bien qu'ils partageassent

son esprit en une infinité d'affaires différentes et souvent très-épineuses, ils lui laissaient toujours assez d'application pour s'acquitter parfaitement de chacune d'elles en particulier. Une des principales dont il eut soin fut la conclusion du saint Concile de Trente, qui, ayant commencé en 1545, sous le pape Paul III, ne put être terminé qu'en 1563, sous le pape Pie IV.

Ne pouvant quitter Rome, où le souverain Pontife le retenait pour le bien de l'Eglise universelle, il envoya à Milan, en qualité de grand vicaire, Nicolas Ormanete, savant jurisconsulte, homme prudent et rempli de l'esprit de Dieu. Cet excellent ecclésiastique ayant trouvé le diocèse dans un déréglement déplorable, s'appliqua quelque temps à le réformer ; mais comme la maladie était trop grande pour être guérie en l'absence du médecin, il écrivit à notre Saint qu'il était absolument nécessaire qu'il visitât son troupeau pour remédier aux désordres dont il était tout défiguré. Charles, qui jusqu'alors n'avait pu obtenir du Pape la permission d'aller à Milan, la lui demanda de nouveau avec des instances si pressantes et pour ainsi dire si importunes, qu'il l'emporta enfin comme par force. Il se rendit donc dans sa ville métropolitaine, et il y fut reçu avec une allégresse et une pompe extraordinaires. Ensuite il célébra son premier concile provincial, où se trouvèrent quelques cardinaux et tous les évêques de sa province, soit par eux-mêmes ou par des députés, et il y fit faire de très-sages règlements pour la correction des mœurs des fidèles et pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Après ce concile, il entreprit de visiter son troupeau afin de connaître par lui-même ses besoins et ce qu'il fallait faire pour empêcher qu'il ne se perdît entièrement. Mais comme il était occupé à cette fonction, il reçut un nouvel ordre de Sa Sainteté de se transporter à Trente pour y faire compliment aux sérénissimes princesses Jeanne et Barbe, sœurs de l'empereur Maximilien, qui venaient se marier en Italie, et de se rendre de là à Rome, où il l'attendait. C'était la Providence divine qui l'appelait en cette ville, non pas pour y continuer ses applications au gouvernement universel de l'Eglise, mais pour assister son oncle à la mort, et pour travailler dans le Conclave à lui donner un successeur. Il fit l'un et l'autre avec beaucoup de succès. Il administra lui-même les derniers sacrements à Sa Sainteté, et ne l'ayant pas quittée jusqu'à son dernier soupir, il lui ferma les yeux et eut soin de sa sépulture. Puis, étant entré au Conclave sans autre vue que de procurer la gloire de Dieu, il y fit élire pour pape le cardinal Michel Ghisleri d'Alexandrie, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, qui prit le nom de Pie V.

Dès que le nouveau Pape fut couronné, Charles Borromée demanda la permission de s'en retourner dans son Eglise, où, comme il l'avait connu par sa propre expérience, sa présence était absolument nécessaire. Ce ne fut qu'avec peine qu'il l'obtint, parce que saint Pie V, qui l'estimait et le chérissait singulièrement, souhaitait de l'avoir toujours auprès de lui ; mais il ne fut pas possible de résister à ses raisons et à ses prières. Il se rendit donc au plus tôt à Milan, et sans différer un moment, il commença à mettre la main à l'œuvre pour arracher de son champ les ronces et les épines que la négligence des pasteurs y avait laissé croître. L'usage des sacrements en était presque banni ; le libertinage y était public, sans qu'on se mît en peine de le réprimer ni de le punir ; les églises étaient profanées par les impiétés que l'on y commettait sans aucune crainte. Les prêtres étaient encore plus déréglés que le peuple ; leur ignorance était si grande, que la plupart ne savaient pas les formes des sacrements ; quelques-uns même ne croyaient pas être obligés de se confesser, parce qu'ils confes-

saient les autres. L'ivrognerie et le concubinage étaient très-communs parmi eux, et ils y ajoutaient sans cesse des sacriléges exécrables par l'administration des sacrements et la célébration des saints Mystères dans un état si criminel et si scandaleux. Il n'y avait presque plus de régularité dans les cloîtres : la propriété, l'incontinence et la dépendance en avaient obscurci la beauté. La plupart des religieux n'avaient de leur profession que l'habit, encore en démentaient-ils la sainteté par sa forme toute séculière et sa délicatesse toute mondaine. Les monastères de filles étaient ouverts à toutes sortes de dissolutions : chacun y entrait librement ; on y faisait des danses et des festins magnifiques, et la chasteté n'y était guère plus à l'abri que dans les lieux de débauche. Enfin, la juridiction ecclésiastique avait été tellement négligée et était venue à un tel mépris, qu'on ne se mettait nullement en peine de ses jugements ni de ses censures.

La première chose que fit saint Charles pour remédier à tant de maux, fut de faire publier dans tout son diocèse les décrets du saint Concile de Trente et ceux de son premier Concile provincial, qui avaient beaucoup de conformité ensemble, afin que personne ne les pût ignorer et qu'on ne trouvât pas mauvais qu'il s'appliquât soigneusement à les faire mettre à exécution. Pour faire réussir cette grande et difficile entreprise, il commença sa réforme par sa propre personne et par sa famille ; il se défit d'un grand nombre d'officiers et de domestiques qu'il avait à son service, suivant l'éminence de sa condition, et prit à leur place une belle compagnie d'ecclésiastiques, la plupart docteurs en théologie ou en droit canon, et destinés au service de son diocèse ; il vendit ses meubles les plus précieux, et ne garda que ceux qui lui étaient nécessaires. Il changea ses habits éclatants, qu'il n'avait pris que pour se conformer aux autres cardinaux, et ne voulut plus en porter que de simples et sans éclat. Il quitta tous les bénéfices dont son oncle avait voulu l'enrichir, excepté ceux qu'il jugea propres pour des fondations, et dont cependant il distribuait tous les revenus aux pauvres. De beaucoup de pensions qu'il avait, il ne se réserva que celle dont le roi d'Espagne l'avait gratifié sur l'archevêché de Tolède. Il vendit même une partie de son patrimoine, et remit presque tout le reste entre les mains de ses oncles, avec la seule obligation d'une rente viagère pour l'assistance des séminaires, des écoles de charité, des hôpitaux, des maisons religieuses et des mendiants. Enfin, il avait quatre-vingt mille livres de rente, qu'il réduisit à vingt mille, et il ne retint même cette quatrième partie, que parce qu'il lui fallait du bien pour les établissements que son zèle et sa charité lui inspiraient.

Le règlement qu'il mit dans sa maison est admirable. Non-seulement il n'y souffrait point le vice, mais il voulait que chacun vécut dans une singulière retenue et modestie, et s'y étudiât à la perfection ; le jurement, la débauche, le jeu et les querelles en étaient entièrement bannis. Elle était composée d'environ cent ecclésiastiques, qui, tous, avaient leurs emplois différents au dedans ou au dehors, et de quelques laïques pour les bas offices. Les heures de la prière vocale et mentale et de l'examen de conscience y étaient réglées, et nul n'eût osé s'absenter de ces exercices sans permission. Les prêtres étaient obligés de se confesser toutes les semaines et de dire tous les jours la messe : et ceux qui ne l'étaient pas étaient obligés de l'entendre, de donner tous les mois un certificat par écrit qu'ils avaient été confessés, et de recevoir ensuite la communion de la main de leur bienheureux maître. On ne mangeait qu'en commun, et, durant le repas, on faisait toujours la lecture d'un livre spirituel, pour nourrir l'âme

en même temps que le corps. Les mets que l'on y servait étaient bons et propres, mais nullement délicats. On faisait maigre tous les mercredis de l'année, et durant l'Avent qui commençait à la Saint-Martin; on jeûnait tous les vendredis, outre plusieurs jours de dévotion, comme aux vigiles de tous les saints évêques de Milan, qui étaient au nombre de trente-six. Les clercs étaient tous vêtus de laine, et il ne leur était pas permis de porter de la soie ni d'autres étoffes précieuses. Les laïques étaient vêtus de noir, et toujours d'une manière fort modeste. Le Saint n'admettait en cette compagnie que des personnes d'une sagesse et d'une piété reconnue. Il en avait un soin extrême, les visitait souvent dans leurs chambres, et ne souffrait pas qu'ils manquassent de rien dans leurs maladies; il les récompensait magnifiquement, mais ne voulait pas qu'ils s'attendissent à avoir de lui aucun bénéfice. Il faisait fréquemment avec eux des conférences et des congrégations pour connaître l'état de sa maison et de son troupeau, et pour étudier les moyens d'en déraciner le mal, et d'y faire de nouveaux progrès dans le bien. Enfin, cette compagnie était si honorable, qu'il en est sorti plusieurs grands hommes, entre autres un cardinal et plus de vingt évêques, dont la plupart ont été employés, par le Saint-Siége apostolique, aux premières nonciatures de l'Europe.

Si saint Charles s'appliquait avec tant de prudence et de zèle au bon règlement de sa maison, il n'avait pas moins de soin de celui de la maison de Dieu. Comme la ville de Milan était sa métropole, il crut que c'était par elle qu'il fallait commencer la réforme. Il la renouvela entièrement par la visite exacte de sa cathédrale et des chapitres, des paroisses et des monastères de filles qui en composaient l'état ecclésiastique. Il rétablit l'office divin dans son église et la splendeur qu'il devait avoir, en augmentant les prébendes, en convertissant une partie du gros en distributions ordinaires, pour obliger les chanoines de quitter leurs autres bénéfices et de se rendre assidus au chœur. Il leur en montra l'exemple le premier, se trouvant aux heures canoniales, autant que le poids de ses grandes affaires le lui pouvait permettre. Il tâcha de leur persuader de vivre ensemble, et il offrit pour cela de mettre tout son revenu en commun. Quelques-uns y acquiescèrent; mais le plus grand nombre y résistant, ce beau dessein ne put être exécuté. Il embellit notablement sa cathédrale, que l'on appelle communément le Dôme; il y fit relever le grand autel, orner toutes les chapelles, accommoder proprement la nef et fabriquer un beau baptistère de pierre de porphyre. Il en corrigea le chant et la musique, et les rendit plus dévots, et plus majestueux. Il en augmenta le service par des prédications, des saluts et des processions qu'il y institua, pour occuper saintement le peuple aux jours de fêtes et le détourner de la débauche. Il y créa aussi trois nouvelles prébendes : une *théologale*, pour prêcher publiquement tous les dimanches et faire deux fois la semaine une leçon de théologie aux clercs; une *pénitencière*, pour absoudre des cas réservés et présider aux conférences des cas de conscience : et une *doctorale*, pour enseigner aux ecclésiastiques le droit canon, et leur apprendre les ordonnances de l'Eglise.

Il distribua toute la ville par quartiers, et dans chacun il établit des personnes qui avaient soin de veiller sur les mœurs de ceux qui y demeuraient et sur les nécessités des pauvres honteux, afin qu'ils fussent secourus dans leurs besoins, et pour l'âme et pour le corps. Il réforma les confréries anciennes qui s'appliquaient à diverses œuvres de piété, et les réunit dans le premier esprit de leur institution, dont elles étaient presque entièrement déchues. Il rétablit son tribunal ecclésiastique et le remplit d'offi-

ciers prudents et généreux, à qui il ordonna non-seulement de punir les ecclésiastiques qui s'éloigneraient de leur devoir, mais aussi d'emprisonner et de châtier les laïques qui demeureraient obstinés dans des déréglements publics et scandaleux; mais son principal soin fut de fonder de tous côtés des écoles chrétiennes, où les éléments de notre religion fussent enseignés gratuitement, et ce fut par cette institution que l'ignorance fut bannie de Milan et de tout le diocèse, et que les enfants y devinrent plus savants dans les vérités du Christianisme que les pasteurs ne l'étaient auparavant.

Les monastères de filles changèrent de face par les soins qu'il y apporta. Il en fit des jardins clos et des fontaines scellées, où les séculiers n'avaient plus la liberté d'entrer pour en flétrir les fleurs et leur ôter leur odeur et leur beauté. Les libertins qui voyaient ces chastes colombes arrachées de leurs griffes firent beaucoup de bruit. Quelques filles mêmes en murmurèrent d'abord, sous prétexte de leurs priviléges, ne considérant pas que le saint archevêque avait des pouvoirs extraordinaires et qu'à défaut de leurs propres supérieurs il était en droit de les réduire à l'observance de leurs règles; mais Charles se conduisit en cette affaire avec tant de prudence, de sagesse et de douceur qu'il les gagna toutes; la liberté dont elles avaient joui auparavant leur fit horreur; leur clôture, ordonnée par le Concile de Trente, ne leur sembla pas une prison fâcheuse, mais une séparation honorable des gens du monde, et elles trouvèrent enfin la parfaite communauté plus commode que leur ancienne propriété.

Notre Saint ne trouva pas la même facilité à réformer les hommes. Les chanoines d'une église collégiale, appelée de l'Echelle, sous un faux prétexte d'exemption, lui firent des insolences étranges. Il les endura avec une humilité et une patience qui étonna tout le monde et qui remplit ses propres ennemis d'admiration; mais, comme il leur pardonna les injures qu'ils avaient faites à sa personne, il punit sévèrement et par la rigueur des peines canoniques celles qu'ils avaient faites à sa dignité; enfin, les révoltés furent contraints de s'humilier et de subir le joug qu'il ne leur voulait imposer que pour rendre à leur église son ancien éclat qu'elle avait perdu.

La fureur des Frères-Humiliés, dont il était protecteur, alla plus avant. On ne pouvait plus les appeler religieux, puisque les supérieurs, qu'ils nommaient prévôts, s'étaient rendus propriétaires de tous les biens des maisons, comme à titre de bénéfices, et que le peu qui restait d'inférieurs étaient des gens sans règle et qui, ayant été vicieux dans le monde et presque tous tirés de la lie du peuple, n'avaient embrassé cet état que pour suivre plus librement leurs passions. Le Saint fit, pour les réformer, de très-sages ordonnances, par lesquelles tous leurs biens devaient être en commun et leurs supériorats seulement triennaux. La plupart se soumirent à ces règlements, et il y avait espérance que cette congrégation reprendrait son ancienne splendeur; mais quelques-uns des prévôts, ne pouvant souffrir cette réforme, résolurent de se défaire du réformateur. Un assassin entra dans la chapelle où il faisait les prières du soir avec ses domestiques et lui tira un coup d'arquebuse à quatre brasses seulement de lui; une des balles lui donna un grand coup dans le dos, mais, par un miracle de la divine Providence, elle ne fit que noircir son rochet et tomba ainsi à ses pieds. Une autre balle perça jusqu'à la chair, mais elle ne fit qu'une tumeur et n'entra point dedans. Le Saint ne remua pas plus que si le coup eût frappé un autre; il fit achever la prière et y demeura constamment sans se troubler, ce qui donna lieu à l'assassin de se sauver secrètement sans qu'on reconnût alors qui il était. Cet accident fit grand bruit dans la ville et

même dans toutes les cours de l'Europe. Le gouverneur de Milan, bien qu'il eût eu de grands différends avec le Saint pour les bornes de la juridiction ecclésiastique et de la juridiction royale, vint néanmoins lui offrir tout son pouvoir pour la sûreté de sa personne. Il le remercia de ses offres, mais il protesta qu'il ne demandait ni ne voulait aucune vengeance. En effet, il ne fit point poursuivre l'assassin, et, lorsqu'il fut pris, il employa les prières et les larmes pour lui obtenir sa grâce, ce que la justice néanmoins ne put lui accorder.

Si les déréglements de Milan étaient grands, ceux de la campagne et des autres villes du diocèse l'étaient encore davantage. Pour y apporter un remède efficace et souverain, il se servit de quatre différents moyens qui réussirent admirablement. Le premier fut la visite générale de toutes ses paroisses. Il la fit si exactement et avec tant de zèle et un travail si extraordinaire, qu'il ne faut pas s'étonner s'il en retira un très-grand fruit. Celle des trois vallées de la Suisse, dépendantes de sa juridiction, fut tout à fait apostolique. L'ignorance y était extrême, le vice y avait jeté de profondes racines, et les lieux en étaient affreux et presque inaccessibles; mais il alla partout, et partout il porta la lumière de l'Evangile, la crainte de Dieu, le désir du salut et une sainte rénovation qui mit ces hommes barbares et sauvages dans les voies de l'éternité bienheureuse. Il eut encore plus de peine dans les autres gorges des Alpes, où le venin de l'hérésie s'était déjà glissé et avait apporté avec lui le dernier libertinage. Il était obligé d'aller à pied et souvent avec des crampons de fer à ses souliers pour grimper les rochers ou se tenir ferme entre les précipices; quelquefois aussi de se traîner sur les genoux ou de se faire porter au milieu des torrents pour passer sûrement des endroits très-dangereux. Après mille fatigues, il ne trouvait ordinairement pour nourriture que du pain noir et sec, de l'eau de neige, des châtaignes et quelques autres fruits grossiers de ces montagnes. Cependant rien n'était capable de le décourager, ni de l'empêcher de s'acquitter de tous ses devoirs de la visite : il prêchait, faisait le catéchisme, célébrait la messe pontificalement, écoutait les plaintes des peuples, instruisait les curés, bénissait les églises, les cimetières, les cloches et les ornements d'autel, allait dans les chaumières voir les malades, administrait les sacrements de la Confirmation, de la Pénitence et de l'Eucharistie. Enfin, il laissait tout le monde dans l'étonnement de son courage, vu qu'il avait très-peu de force et que sa santé était extrêmement fragile.

Le second moyen dont il se servit, suivant l'intention et l'ordonnance du saint Concile de Trente, fut l'établissement des séminaires, pour y former et élever des ecclésiastiques capables de gouverner les paroisses et d'exercer les autres ministères du diocèse. Il en fonda un grand à Milan, où il fit paraître sa magnificence, sa charité et sa sollicitude pastorale. Il le bâtit superbement, lui affecta de grands revenus et prit un soin particulier de sa conduite. Il en faisait souvent la visite, et elle était si exacte, qu'il n'y avait personne dont il n'examinât les progrès dans l'étude et dans la piété. Il parlait à tous et les exhortait, par des discours pleins du feu dont son cœur était embrasé, à se rendre dignes de l'état où ils aspiraient. Il assistait aux conférences publiques qui s'y faisaient, et il y menait les cardinaux et les évêques qui venaient le visiter. Enfin, il en faisait son lieu de divertissement et de délices.

Ce séminaire était pour les jeunes gens de grande espérance, qui pouvaient étudier en philosophie et en théologie. Il en établit encore deux autres dans la même ville : l'un appelé *la Canonica*, pour les clercs que l'on

ne jugeait pas propres à ces hautes sciences, mais seulement à celle de la morale et aux cas de conscience ; l'autre, nommé *Sainte-Marie-la-Falcorine*, pour les prêtres et les curés que l'on avait trouvés incapables ou indignes de leurs fonctions. Mais comme ces trois séminaires ne lui pouvaient pas fournir autant d'ecclésiastiques qu'il en avait besoin pour les nécessités de son troupeau, il en érigea trois pareillement hors la ville, où les enfants destinés pour l'Eglise étaient instruits de la grammaire, de la rhétorique et des plus basses fonctions de l'Eglise. Ce fut par les ouvriers qui se formèrent en ces colléges qu'il changea en peu de temps toute la face de son évêché. L'habileté des pasteurs renouvela le bercail, les brebis égarées y rentrèrent en foule, et tout le diocèse de Milan devint un paradis terrestre, où Dieu prenait plaisir à converser avec ses habitants.

Le troisième moyen que ce saint cardinal employa fut la fondation de plusieurs communautés de savants et saints religieux. En effet, il y a peu de prélats qui en aient tant fondé que lui, et peu qui en aient tiré les services qu'il en tirait de tous côtés, pour le bien spirituel de ses ouailles malades et en danger de se perdre. Les premiers religieux qu'il fit venir à Milan furent des Jésuites, auxquels il donna l'église paroissiale de Saint-Fidèle ; et comme cette église se trouva bientôt trop petite pour le grand concours de peuple que leurs prédications et leurs confessions y attiraient, il leur en fit bâtir une plus ample et plus magnifique, dont il posa la première pierre en 1567. Depuis, il leur donna encore la maison de Bréra, qui appartenait auparavant aux Frères-Humiliés, dont l'Ordre avait été supprimé par le pape saint Pie V, afin d'y faire un collége pour y enseigner les humanités, la philosophie et la théologie ; et, pour leur subsistance, il se démit en leur faveur de son abbaye d'Arone, qu'il n'avait réservée que pour une fondation utile à son peuple. Les fruits merveilleux qu'ils firent dans Milan le porta à leur donner encore deux maisons dans le pays des Suisses : l'une à Lucerne, l'autre à Fribourg, où il les chargea, non-seulement de l'instruction de la jeunesse, mais aussi de l'inspection sur les prêtres et les curés du pays, dont il savait assez l'ignorance et la longue habitude dans le mal. Après les Jésuites, il fit venir les Théatins dans sa ville métropolitaine, et il les mit en possession de l'église et de l'abbaye de Saint-Antoine (1570) ; et comme il fut admirablement édifié de leurs bons exemples et des secours spirituels qu'ils rendaient continuellement à ses diocésains, il ne manqua pas, durant toute sa vie, de les pourvoir de tout ce qui leur était nécessaire pour le vivre et pour le logement. De plus, il mit aussi des Capucins dans la Suisse, et leur obtint du Pape, nonobstant leurs constitutions, de pouvoir recevoir les confessions des fidèles ; ce qui produisit un si bon effet, qu'on vit bientôt la piété et la dévotion s'introduire en ce pays, où il n'y avait presque plus d'ombre de religion. Il donna aux Capucines deux couvents dans Milan : l'un de Sainte-Praxède, l'autre de Sainte-Barbe. Ayant utilement travaillé à la réforme de l'Ordre de Saint-François, dont le pape Pie IV l'avait fait le protecteur, il en fit, par ce moyen, un puissant corps d'armée pour combattre avec lui contre Satan et contre le vice, et pour mettre un règlement parfait dans toute l'étendue de son évêché.

Sa charité et son zèle lui firent faire un grand nombre d'autres établissements, tels que : la Compagnie des Oblats de Saint-Ambroise, qui étaient des prêtres d'une vie exemplaire, disposés à tous moments à recevoir ses ordres pour les différentes fonctions du diocèse (1578) ; le collége des nobles, où les enfants de qualité étaient élevés dans la crainte de Dieu, dans la pratique des vertus et dans l'étude des belles-lettres ; celui des Suisses, où les

clercs de ce pays étaient instruits, pour les rendre capables de porter chez eux la lumière de la doctrine et les principes solides de la véritable piété ; celui de Sainte-Sophie, où quantité de pauvres filles étaient reçues, nourries et entretenues, et où on les formait aux exercices de la vie spirituelle ; la maison du Secours, où l'on retirait les femmes et les filles pénitentes, dont les Tierçaires de l'Ordre de Saint-François avaient soin ; l'Assemblée des Dames de l'Oratoire, qui était une association des premières dames de Milan, pour diverses pratiques de dévotion et de charité ; enfin le grand hôpital des mendiants, où toutes les personnes qui n'avaient pas moyen de vivre trouvaient leur subsistance, et étaient en même temps catéchisées et instruites de tous les devoirs du Christianisme. On ne peut concevoir combien ces établissements ont retiré de monde du désordre et contribué à faire refleurir la religion dans tout le Milanais.

Le quatrième moyen, qui a été, sans doute, le plus éclatant, et dont l'Eglise universelle a retiré de plus grands avantages, fut la célébration des Conciles provinciaux et des Synodes diocésains. Jamais évêque, surtout en si peu d'années qu'il a tenu le siége épiscopal, n'en a assemblé en si grand nombre et avec tant de fruit, soit pour le retranchement des abus qui s'étaient glissés parmi les fidèles, soit pour le rétablissement de la discipline chrétienne et ecclésiastique. Pour les Conciles provinciaux, il en a célébré six, dont nous avons les décrets dans les recueils généraux des Conciles et dans le livre intitulé *Acta Ecclesiæ Mediolanensis*, et il n'y a personne qui n'admire leur sagesse et leur utilité pour la fin qui les avait fait convoquer. Et, pour les Synodes diocésains, il en assembla onze, qui sont de même force que les provinciaux, et où l'on trouve des remèdes souverains contre tous les déréglements qui peuvent se rencontrer dans les mœurs des chrétiens et dans la conduite des ecclésiastiques. Ces Synodes sont aussi dans le livre des *Actes de l'Eglise de Milan*. Saint Charles en faisait toujours l'ouverture par des harangues pleines de l'esprit apostolique et d'une certaine onction qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs ; et il savait si bien gagner les esprits de ceux qui les composaient, qu'il n'y en avait aucun qui ne se portât volontiers à ce qu'il souhaitait pour le parfait renouvellement du diocèse.

Cependant, outre ces Conciles et ces Synodes, il assemblait encore perpétuellement des Congrégations, afin de savoir plus parfaitement l'état de son bercail, et de prendre de son conseil les avis salutaires pour le bon gouvernement de ses diocésains. Il n'y avait presque point de jour où il ne tînt plusieurs de ces Congrégations ; il y en avait qu'il tenait tous les mois, et d'autres enfin qu'il ne tenait que quelques fois l'année : les unes étaient pour le temporel, les autres pour le spirituel. On y traitait exactement de tous les points qui offraient quelque difficulté. On y réglait ce qui concernait les curés, les séminaires, les maisons religieuses, les écoles charitables, les colléges ecclésiastiques et laïques, les hôpitaux, la distribution des bénéfices, l'exécution des legs pieux, la pacification des procès, et mille autres choses que la charité immense de notre saint archevêque ne pouvait s'empêcher d'embrasser. Mais, quoique ces occupations semblassent demander un homme tout entier, ce pasteur ne laissait pas, outre cela, de s'appliquer avec autant de force à la prédication, que s'il n'avait eu que ce seul emploi. Sa parole persuadait ses auditeurs, parce qu'elle était animée de ce feu céleste qui porte la lumière et l'onction jusque dans le fond des consciences. Plusieurs sortaient de ses sermons en fondant en larmes et dans la résolution de quitter, à l'heure même, les engagements malheureux de leurs

crimes. Il ne cherchait pas les beaux auditoires pour prêcher, mais il prêchait avec autant de feu dans les petits villages, où il faisait sa tournée, que dans la chaire de sa cathédrale de Milan. On dit qu'un jour qu'on faisait en cette église les prières des Quarante-Heures avec un concours incroyable de monde, il y prêcha durant tout ce temps, recommençant chaque fois qu'il y arrivait de nouvelles processions.

Il faisait aussi des aumônes très-abondantes; et après l'établissement du grand hôpital de Milan et de plusieurs autres dans l'étendue de sa province, il ne pouvait encore refuser d'assister les mendiants qui se présentaient à lui. On assure qu'ayant vendu sa principauté d'Oria la somme de soixante mille écus, il donna, en un seul jour, toute cette somme aux hôpitaux et aux pauvres honteux, et qu'il fit la même chose d'une somme de vingt mille écus que Virginie de Rovera, veuve du comte Frédéric, son frère, lui légua en mourant.

Ces grands travaux néanmoins et ces charités immenses n'empêchèrent pas qu'il ne fût perpétuellement persécuté par le gouverneur et le sénat de Milan. Comme il soutenait avec une vigueur intrépide les droits de sa juridiction archiépiscopale et les immunités ecclésiastiques; qu'il ne fit point difficulté de faire emprisonner les adultères et les concubinaires reconnus pour tels; qu'il défendit les jeux et les danses publiques aux jours de fêtes et durant le service divin; qu'il ne put souffrir les folies de carnaval dans la grande place de son église cathédrale; et qu'il rétablit l'abstinence du premier dimanche de Carême, qui avait été changée en une dissolution exécrable, ces magistrats s'opposèrent à ces pieux desseins sous prétexte qu'il empiétait sur leur pouvoir, et qu'il faisait brèche à l'autorité royale. Il se vit accusé par eux, auprès du roi d'Espagne, comme un homme téméraire, imprudent et ennemi de sa juridiction. On arrêta prisonniers les ministres de son tribunal; on empêcha la liberté de son exercice; on l'obligea de remettre entre les mains du gouverneur le château d'Arone, qui était sa maison paternelle, comme si sa fidélité avait été suspecte; on logea des compagnies de soldats à l'entour de son palais, et il fut incontinent désert; on publia contre lui des manifestes très-piquants et très-injurieux; on le décria auprès du Pape et l'on obtint de Sa Sainteté, par surprise, un bref portant pouvoir d'absoudre le gouverneur de l'excommunication qu'il avait fulminée contre lui. Ses parents, ses amis et des personnes d'une insigne piété tâchèrent de l'intimider par le rapport des bruits qui couraient dans Milan, de la disgrâce de son roi. Enfin, dans cette tempête, toutes choses étaient conjurées contre lui, et il n'y avait point d'apparence qu'il pût s'en sauver. Mais au milieu de cet orage, la grâce de Jésus-Christ conservait la paix et le calme dans son esprit. On ne l'entendit jamais prononcer une seule parole de colère ou d'impatience. Tandis que ses ennemis frémissaient contre ses ordres, il n'ouvrait pas la bouche; ou, s'il l'ouvrait, ce n'était que pour prier Dieu pour eux. Il ne répondait à leurs injures et à leurs médisances que par des bénédictions. Il faisait de très-rudes pénitences pour obtenir, de la divine Bonté, qu'elle leur touchât le cœur. Comme en toute sa conduite il n'avait point agi par un mouvement humain, il n'employa aussi aucune défense humaine pour se soutenir. Les oraisons ferventes, les gémissements et les larmes au pied du crucifix, les veilles continuelles, les haires, les cilices et les disciplines furent les armes dont il se servit en cette guerre. Enfin, elle finit à son avantage. Le Pape approuva son zèle, le roi d'Espagne reconnut son innocence, les magistrats mêmes furent convaincus de la pureté de ses intentions. Quelques-

uns de ses persécuteurs furent châtiés de Dieu par des morts précipitées. Enfin, par l'ordre du prince, on le laissa en paix dans le libre exercice de ses fonctions épiscopales.

Les Milanais, fâchés de ce que le saint archevêque leur retranchait les divertissements des jours qui précèdent le Carême et les obligeait à le commencer dès le premier dimanche, au lieu que, par un étrange abus, ils ne voulaient le commencer que le premier lundi, envoyèrent des députés à Rome pour faire casser ces saintes ordonnances. On les écouta, on examina leurs plaintes, on pesa mûrement leurs raisons ; mais, leur cause ne valant rien, ils ne remportèrent autre chose de leur voyage que le nom d'*ambassadeurs du Carnaval*. Ainsi, Charles dompta ce monstre qui avait régné si longtemps dans sa ville et qui, par un malheur qu'on ne peut pas assez déplorer, règne encore dans la plupart des cours et des villes chrétiennes.

Une des occasions qui fit paraître avec le plus d'éclat la vertu incomparable de notre saint cardinal et sa charité sans ressentiment et sans fiel, fut une peste violente qui survint dans Milan (1576). On ne manqua pas de le presser d'en sortir, sous prétexte de se conserver à son peuple et de ne pas priver de ses soins tout le reste de son diocèse, où la maladie ne régnait point ; mais il rejeta ces conseils comme indignes d'être suivis par un véritable pasteur. Il demeura au milieu de sa ville épiscopale et entreprit même le secours de tous les pestiférés. Il donna des ordres nécessaires afin qu'ils fussent assistés, tant dans leurs propres logis que dans les maisons de santé. Comme le nombre des pauvres devint extrême et que leur misère allait au-delà de tout ce qu'on peut concevoir, il envoya ce qui lui restait d'argenterie à la monnaie et le fit changer en argent monnayé pour les secourir. Il leur donna aussi tous les meubles de sa maison qui leur pouvaient servir, jusqu'à ses habits et son propre lit, et vendit le reste pour être en état de leur faire de plus grandes aumônes, de sorte qu'il n'avait plus que de la paille pour se coucher. Il fit faire, dans la ville et par tout le diocèse, de grandes quêtes pour le même sujet. Sa sollicitude pour le salut éternel de ses ouailles ne fut pas moindre que celle qu'il avait pour le soulagement de leurs corps. Il allait lui-même les confesser, les communier et leur administrer le sacrement de l'Extrême-Onction, et entre autres, il donna le viatique à un de ses curés qui mourut bientôt après. Il n'y eut aucun hôpital ni aucune maison, affligés de la contagion, qu'il ne consolât de sa visite, et un jour qu'il aperçut un enfant en vie contre les mamelles de sa mère qui venait de mourir, il se jeta lui-même entre les morts pour sauver la vie à cet innocent.

Dans un si grand fléau, il eut particulièrement recours aux dévotions et aux prières publiques. Il fit de puissants sermons à son peuple pour le porter à la pénitence. Il ordonna des processions dans toute la ville, où, se faisant l'hostie et la victime pour les péchés de tout le diocèse, il marchait la corde au cou, la croix entre les bras, et les pieds nus que la rigueur des chemins mettait souvent tout en sang. Il excita les magistrats à faire un vœu à saint Sébastien, comme à un de leurs plus puissants protecteurs. Enfin, les choses que l'on fit pendant cette maladie sont si admirables, qu'elles remplirent d'étonnement toute la cour romaine et toute la chrétienté. Tant de défunts préservés des peines de l'autre vie par les soins de la charité ; tant de vivants guéris de leurs maladies, ou sauvés de cet embrasement presque général par le bon ordre qu'il établit dans la ville et aux environs ; tant de pauvres, qui montèrent enfin jusqu'au nombre de soixante-dix mille, nourris et entretenus par sa providence et par ses libé-

ralités ; tant de veuves et d'orphelins secourus dans leurs nécessités par sa magnificence, font incomparablement mieux son éloge que les orateurs les plus éloquents ne le pourraient faire. Sa miséricorde ne s'arrêta pas avec la contagion (1578). Il pourvut encore à sept mille indigents que la peste avait épargnés, mais que la pauvreté jetait dans les dernières misères. Il fonda des hôpitaux et des maisons de refuge pour les femmes et les filles que la mort de leurs maris ou de leurs parents réduisait à la mendicité. En un mot, ce généreux cardinal était une source inépuisable d'où une infinité de biens coulaient incessamment sur tout son peuple.

La brièveté que nous sommes obligé de garder dans cet ouvrage ne nous permet pas de le suivre dans tous les voyages qu'il a faits en divers temps pour l'assistance de ses diocésains, pour le bien de l'Eglise universelle et pour son propre avancement spirituel. Il vint encore à Rome en 1572 pour l'élection de Grégoire XIII, et il obtint enfin de lui d'être déchargé de la grande pénitencerie et de quelques autres offices de la cour romaine, dont Pie V n'avait pas voulu qu'il se démît. Il y vint aussi en 1575 pour participer de bonne heure aux indulgences du jubilé de l'année sainte ; en 1579, pour soutenir son autorité contre les injustes prétentions de ses adversaires ; et en 1582, pour y rendre ses devoirs au Saint-Siége, et s'y appliquer plus en repos à la visite des églises et aux exercices de la vie intérieure. Un an auparavant il alla à Verceil honorer les cendres de saint Eusèbe ; à Turin adorer le Saint-Suaire de Notre-Seigneur ; et à Tisitis, au pays des Grisons, rendre ses respects aux reliques de saint Placide, martyr, et de saint Sigebert, confesseur. Il entreprit la visite de plusieurs diocèses en qualité de métropolitain, et eut aussi diverses missions apostoliques pour aller combattre et réprimer l'hérésie. Il fit partout éclater une humilité profonde, une patience invincible, un courage et une fermeté intrépides, une prudence céleste, une dévotion tendre et généreuse et une charité toute divine. On pourrait compter ses actions héroïques par les heures et les moments de sa vie. Il dormait fort peu, employait presque toute la nuit à prier, à méditer, à lire des livres saints, à écrire des lettres pastorales et à composer des livres pour l'instruction de ses diocésains, ou plutôt pour la direction de tous les prélats. Pour sa journée, elle était tout occupée à prêcher, à confesser, à visiter les prisonniers et les malades, à réconcilier les ennemis, à écouter ceux qui demandaient audience, à tenir des congrégations et à donner des ordres pour tout ce qui concernait la discipline ecclésiastique.

La dernière année de sa vie, après avoir fait un peu auparavant la translation des reliques de saint Simplicien, de saint Jean le Bon et de quelques autres Saints, et célébré, avec une piété extraordinaire, les obsèques de la reine et du petit infant d'Espagne qui étaient décédés, après avoir aussi jeté les fondements de quelques colléges, il commença la visite apostolique du pays des Grisons, qui ne pouvait être qu'extrêmement épineuse, parce que l'hérésie y était entrée et s'en était rendue presque entièrement maîtresse. Il eut affaire à des Calvinistes, à des apostats de congrégation, à des sorciers, à des impies, à des athées, à des usuriers publics et à toutes sortes de libertins. On lui dressa des embûches, et on tâcha, en le menaçant, de lui faire changer de résolution. D'ailleurs la difficulté des chemins, la barbarie des habitants, l'attachement qu'ils avaient à leurs superstitions, et surtout l'opposition des gouverneurs de l'Etat aux gens du Pape et aux sujets du roi d'Espagne, étaient capables de faire avorter cette grande entreprise. Mais ce bienheureux cardinal ne laissa pas de réus-

sir admirablement. Il convertit plusieurs hérétiques qui semblaient n'attendre que sa venue pour abjurer leurs erreurs, et fit rentrer plusieurs apostats dans le sein de l'Eglise. Nonobstant les intrigues des prédicants qui firent tous leurs efforts pour l'empêcher dans l'exercice de sa mission apostolique, il rétablit la foi et la piété dans la vallée de Mesolcina et dans le comté de Bellinzona, et jeta les semences de l'entière conversion de tout le pays.

Ce qui servit beaucoup à ce changement, ce fut la manière de vivre du saint cardinal, qui démentait les impostures que les prédicants faisaient courir sur la vie des cardinaux et des prélats ecclésiastiques; car il était vêtu fort pauvrement et ne mangeait qu'une fois par jour : le pain et l'eau étaient tout son aliment, nonobstant les fatigues incroyables de ses visites, excepté les jours de fêtes qu'il y ajoutait quelques légumes. Il dormait fort peu et n'avait pour lit qu'un peu de paille ou des planches sur lesquelles il se couchait tout habillé. Il châtiait souvent son corps avec de rudes disciplines et souffrait la rigueur du froid, qui était alors presque intolérable en ce pays couvert de neiges, avec un courage et une patience invincibles, sans jamais approcher du feu ni se servir de poêles et d'étuves. D'ailleurs il faisait de grandes aumônes, visitait les malades, consolait les veuves, assistait les orphelins, écoutait tout le monde et même les plus pauvres et les plus grossiers, avec une bonté merveilleuse. Enfin, il se faisait tout à tous pour les gagner tous.

A son retour dans son Eglise, il institua de nouvelles dévotions pour le temps du carnaval, qui détournèrent tellement les peuples des folies et des débauches ordinaires qu'on ne les voyait plus qu'aux sermons, aux processions, aux saluts et aux exercices spirituels. Il commença aussi la magnifique basilique de Notre-Dame de Rho, qui est un pèlerinage à huit milles de Milan, la collégiale de Legnano pour un curé et des chanoines, et un hôpital de convalescents en sa propre ville épiscopale. Ensuite, voulant faire les exercices spirituels et sa confession générale, qu'il ne manquait pas de faire tous les ans, il se retira sur le mont Varale, qui est un lieu de grande dévotion, au diocèse de Novare, où les différents sujets de la Passion de Notre-Seigneur sont dépeints dans des tableaux fort touchants. Là, se voyant un peu libre de cet accablement d'affaires que lui donnait sa charge pastorale, il s'abandonna à la contemplation des perfections de Dieu et des souffrances de son souverain maître Jésus-Christ. Il faisait chaque jour, dans les dévotes chapelles de ce calvaire, six heures d'oraison mentale, et la nuit qui précéda sa confession générale, il demeura huit heures en prières continuelles à genoux et sans appui, comme s'il eût été immobile.

Le 24 octobre, il sentit un accès de fièvre qui ne l'étonna point, parce qu'il avait déjà reçu des avis du ciel que cette année 1584 serait la dernière de sa vie. Il ne retrancha rien de ses dévotions, par lesquelles il se disposait à l'affaire la plus importante de sa vie, qui était de bien mourir. Mais le premier accès ayant été suivi, deux jours après, d'un second plus violent, son confesseur lui modéra ses austérités et ses longues prières, ce qu'il accepta sans résistance. Il ne cessa point néanmoins de dire la messe, comme il la disait aussi tous les jours en tout autre temps. Et, parce qu'il désirait la célébrer encore une fois pontificalement dans sa cathédrale le jour de la Toussaint, il partit le 29 de cette montagne et se rendit à Arone, qui était le lieu de sa naissance et le principal héritage de sa maison. De là il prit par eau le chemin d'Ascone, pour aller achever une fondation

d'un collége destiné à l'instruction des enfants des Suisses : ce qu'il fit avec un zèle et une diligence merveilleuse. Il retourna ensuite sur ses pas à Arone par la même voie ; et, comme il était en bateau, nonobstant sa faiblesse, il récita son office à genoux, fit son oraison mentale et entretint la compagnie de discours spirituels ; il catéchisa les bateliers et leurs enfants, et expédia diverses affaires pour la conduite de son diocèse. Il ne put arriver en cette ville que la veille de la Toussaint au soir. Il y logea chez les Jésuites, y dit la messe, y communia les novices et beaucoup de peuple, et y passa la fête dans de grands sentiments de dévotion. Le lendemain, qui était le jour des morts, après s'être confessé et avoir communié à l'église, car il ne put pas dire la messe à cause de l'extrême violence de son accès, il s'embarqua sur le Tessin et arriva à deux heures de nuit à Milan. Il se retira aussitôt dans son oratoire, selon sa coutume, pour y faire sa prière ; et puis, se mettant au lit, il s'abandonna entièrement à la conduite des médecins et aux avis de son confesseur, qui lui permettait seulement d'entendre un de ses aumôniers réciter l'office à genoux auprès de son lit. On dressa un autel dans sa chambre, sur lequel il fit mettre un tableau de la sépulture du Sauveur ; il en fit mettre un semblable sur son lit, avec un autre qui le représente au jardin des Oliviers. Le lendemain, à sa demande, l'archiprêtre du Dôme , accompagné des chanoines, lui administra le Viatique et l'Extrême-Onction, qu'il reçut revêtu de son rochet, de son camail et de son étole, avec une ferveur admirable : il fit ensuite couvrir de cendres bénites une de ses haires, et la prit sur son corps pour être muni, par cette sainte cuirasse de la pénitence, contre les derniers assauts de l'ennemi du salut.

Cependant le bruit du danger de sa maladie s'étant répandu dans la ville, toutes les Compagnies et les Confréries firent des processions pour demander à Dieu, avec humilité et avec larmes, la vie de leur incomparable prélat, et tout le reste du peuple demeura presque toute la nuit dans les églises pour faire la même prière au souverain Pasteur des âmes. Quelques-uns criaient d'une voix plaintive : « Prière, prière pour la santé de notre évêque ». D'autres allaient par les rues les pieds nus, couverts de sacs et se mettant en sang à coups de discipline pour fléchir la divine Miséricorde. Enfin, le concours de toute sorte de personnes à l'archevêché fut si grand, qu'il en fallut faire garder les portes par les Suisses du gouverneur. Mais la divine Providence, qui a compté nos heures et nos moments, et dont les dispositions sont toujours justes, quoique les raisons nous en soient inconnues, voulut que le grand Charles Borromée, cardinal et archevêque de Milan, après avoir demeuré trois heures dans une agonie assez paisible, jetant un doux regard sur le crucifix, et conservant un visage tranquille, lui rendît sa belle âme chargée de trophées. Le son des cloches du Dôme et des autres églises de Milan firent savoir au peuple la mort de leur très-saint pasteur. On n'entendit plus alors que des gémissements, des lamentations et des cris. Les uns regrettaient la perte d'un Saint ; les autres pleuraient celle d'un père ; ceux-ci s'affligeaient pour celle d'un grand protecteur de la patrie ; tous , enfin , demandaient miséricorde, comme s'ils eussent été coupables de sa mort et qu'il leur eût été ôté, parce qu'ils ne s'étaient pas rendus dignes de le posséder.

Ses domestiques recueillirent comme de précieuses reliques tout ce qui lui avait servi. Sa haire fut coupée en plusieurs morceaux et distribuée à tous les assistants qui en demandèrent chacun quelques parcelles avec beaucoup d'instances. On aperçut, en lavant son corps, la marque du coup

qu'il avait reçu en haine de ce qu'il avait voulu rétablir la discipline régulière. On le revêtit ensuite de ses ornements pontificaux, et on l'exposa deux jours dans la chapelle pontificale à la vénération de tout le peuple. Il y vint un si grand concours de monde, que le palais était trop petit pour contenir ceux qui y entraient et en sortaient. C'était comme le flux et le reflux d'une mer agitée et en tourmente. Chacun se croyait heureux de pouvoir faire toucher son chapelet ou quelque meuble à cette précieuse relique.

Il était mort un samedi, et le mercredi suivant tous les Ordres ecclésiastiques commencèrent sa pompe funèbre. Le cardinal Sfondrate, évêque de Crémone, qui fut depuis pape sous le nom de Grégoire XIV, fit la cérémonie. Les évêques d'Alexandrie, de Vigevano et de Castro y assistèrent. Le gouverneur de l'Etat, le sénat et les magistrats, avec les princes, ses parents, l'accompagnèrent aussi, et il fut suivi d'une si grande multitude de monde, qu'il semblait que toutes les compagnies du pays s'étaient réunies dans la ville pour ce sujet. Les dames et les vierges firent leur convoi à part. Elles se mirent sous l'enseigne du crucifix et des armes du prélat défunt, et elles furent aux sept églises qu'il avait désignées, comme à Rome, pour faire leurs prières pour son âme : ce qu'elles continuèrent encore depuis, tous les ans, le premier dimanche de chaque mois. François Panigarole, de l'Ordre de Saint-François, et depuis évêque d'Asti, fit son éloge funèbre avec tant d'éloquence et de sentiments de douleur, qu'en pleurant lui-même, il fit pleurer tous ses auditeurs.

Nous laissons à nos lecteurs à faire ici une ample réflexion sur les éminentes vertus de ce bienheureux cardinal, et nous nous contentons d'en toucher les principaux points pour ne pas trop grossir cette notice. Il a fait paraître sa foi par les soins qu'il a apportés pour la conclusion du saint Concile de Trente et pour l'impression du catéchisme du même Concile, adressé aux curés ; par la guerre immortelle qu'il a faite aux schismatiques, aux hérétiques et à tous les ennemis de l'Eglise ; et par son application infatigable, soit à instruire son peuple des vérités du christianisme, soit à purger son diocèse des superstitions, des maléfices, des erreurs et des livres pernicieux qui y étaient répandus.

Il a fait éclater son espérance et sa grande confiance en Dieu, en s'exposant à des dangers qui paraissaient insurmontables, et en entreprenant des choses qui étaient au-dessus des forces humaines, sur le seul appui de la divine Providence. Aussi a-t-il souvent éprouvé son secours miraculeux en des temps et des occasions où tout semblait désespéré : comme lorsque les ministres royaux de l'Etat de Milan, qui s'étaient assemblés pour procéder contre lui, furent changés en un instant, et tournèrent leur aversion en une singulière admiration de sa sainteté ; lorsque ses aumônes, ayant épuisé son fonds sans qu'il lui restât rien pour la subsistance de sa maison, il lui vint une lettre de change d'Espagne pour recevoir trois mille écus qui ne lui étaient pas encore dus ; et lorsqu'étant tombé en des torrents et des fosses profondes, il en sortit heureusement sans en avoir ressenti aucune incommodité.

Sa vie n'a été qu'un exercice continuel de l'amour de Dieu ; il ne disait et ne faisait rien que pour sa gloire. Il la désirait avec tant d'ardeur, qu'il eût donné mille vies pour lui gagner un cœur et pour le faire connaître et servir dans un bourg ou dans un village. C'est ce qui le faisait marcher à pied et à jeun, et quelquefois tout en sang à travers les eaux, les torrents et les neiges pour visiter un hameau ou une maison de paysans. C'est ce

qui lui faisait mépriser le froid, le chaud, les pluies et les orages, lorsqu'il y avait espérance de convertir une âme et de la faire entrer dans les voies du salut. C'est ce qui lui mettait si souvent à la bouche des paroles enflammées, par lesquelles il embrasait du feu de la charité les personnes qui le voyaient et qui avaient l'honneur de sa conversation. C'est enfin ce qui lui faisait aimer l'oraison, où l'on s'approche de Dieu, et soupirer sans cesse après l'autre vie, où l'on jouit de ses embrassements bienheureux.

Il y aurait des merveilles à dire de sa religion envers Dieu, de sa dévotion au Saint-Sacrement de l'autel, de ses tendresses pour la sainte Vierge, de son respect envers les Anges et les Saints, de sa soumission au Saint-Siége apostolique et de sa vénération pour toutes les choses sacrées ou bénites. Il était si attentif et si plein de révérence en disant son office ou en s'acquittant de ses fonctions ecclésiastiques, qu'il était aisé de voir que son esprit y était tout pénétré de la vue et du goût de la présence de Dieu. Aussi, il ne pensait alors à nulle autre chose, et il ne voulait pas qu'on l'interrompît pour quelque affaire que ce fût. Son oraison était éminente, et il y employait souvent plusieurs heures de nuit et de jour; mais on peut dire qu'il priait sans cesse, puisque dans ses voyages mêmes son âme était tellement absorbée dans la contemplation des choses célestes, qu'il ne s'apercevait pas des fosses et des précipices qui l'environnaient.

Nous avons vu dans tout le cours de cette histoire des effets admirables de sa charité envers le prochain. Si c'est le propre de la charité de procurer son salut spirituel et temporel, qu'a-t-il fait autre chose par ses aumônes, ses fondations, ses visites, ses prédications, ses conférences et toutes les autres actions de son ministère, que de faire secourir ceux qui étaient dans la nécessité ? Si c'est le devoir de la charité d'exposer sa vie pour ses amis, ne s'est-il pas mis mille fois en danger de périr pour tirer ses ouailles de la gueule du loup et pour les ramener au bercail ? Et ne pouvons-nous pas dire qu'il a notablement abrégé ses jours par les fatigues incroyables qu'il a prises pour la réformation et la santification de son diocèse ? Enfin, si la charité aime les ennemis et pardonne aisément les injures, Charles n'était-il pas un homme sans ressentiment et sans fiel ? N'a-t-il pas demandé la grâce de celui qui l'avait voulu assassiner, et ne s'est-il pas fait médiateur auprès du roi d'Espagne pour un seigneur qui l'avait le plus persécuté, tant à Milan qu'à Rome, sur le fait de sa juridiction ? Il aimait ses parents, mais c'était pour le ciel, non pour la terre. Il ne leur a laissé que les biens que l'ancien compromis de sa famille leur donnait, mais il a eu soin de les reprendre de leurs défauts, de les animer à la vertu, de les former à la dévotion et de les embraser du même feu dont son cœur était embrasé. Il en était tellement détaché qu'il pria instamment le pape Grégoire XIII de lui permettre de quitter les armes de sa maison pour n'en prendre que d'ecclésiastiques, et qu'il les fit ôter de plusieurs endroits où on les avait gravées.

On ne peut parler assez dignement de sa douceur, de sa patience et de son humilité. Il n'était sensible que pour les intérêts de la gloire de Dieu et pour la correction et l'amendement de ceux dont la divine Providence lui avait donné la conduite; pour sa propre personne, il n'en faisait nul état et, ne croyant mériter que des injures et des persécutions, il les recevait avec mansuétude et les endurait avec une paix et une tranquillité d'esprit que rien n'était capable d'abattre ni même d'altérer. Il avait de si bas sentiments de lui-même qu'il ne se regardait que comme la balayure du monde, et, par cet esprit, il haïssait les louanges et les honneurs; il

aimait à converser avec les pauvres et à loger chez eux ; il cachait autant qu'il pouvait ses bonnes œuvres ; il était toujours vêtu fort pauvrement, jusque-là, qu'une de ses robes qu'il quittait ayant été présentée à un mendiant, il la trouva trop rase et trop rompue et n'en voulut point. Enfin, il allait à pied et sans suite dans la ville de Milan. Il savait néanmoins dans les occasions agir avec magnificence, et c'est de cette manière qu'il se comporta envers le roi Henri III, lorsque, venant de Pologne pour prendre possession de son royaume de France, il passa par le Milanais. Ceux qui ont écrit qu'il le reçut et le fêta dans son palais à Milan se sont trompés ; mais il est certain qu'il alla le saluer à Monza, qu'il eut deux conférences avec lui et qu'il lui fit de beaux présents, ainsi qu'à tous les princes qui l'accompagnaient.

Ce grand prélat est mort dans sa quarante-septième année, avec la même pureté qu'il avait en son enfance ; aussi il traitait son corps avec tant de sévérité qu'il n'avait garde de penser aux plaisirs et de se porter à des actions déshonnêtes. Nous avons déjà parlé de ses jeûnes, de ses veilles, de ses haires et de ses disciplines ; il faut ajouter qu'il s'était réduit à ne dormir presque point et à faire une telle abstinence, nonobstant ses travaux immenses et continuels, qu'il passait des semaines entières sans prendre aucune autre chose que des figues sèches ou des lupins, ce qui obligea même le pape Grégoire XIII de lui commander de modérer ses rigueurs.

Le roi Henri III dit de lui que, si tous les prélats d'Italie lui ressemblaient, il n'en voudrait point nommer d'autres aux évêchés de son royaume. Philippe II, roi d'Espagne, conservait son portrait dans son cabinet avec un singulier respect. Les ducs de Savoie ont eu une grande vénération pour sa personne et pour sa mémoire. Alexandre Farnèse, duc de Parme, étant sur le point de prendre le gouvernement des provinces de la Flandre, implora le secours des prières du saint Prélat, pour se bien conduire dans une commission si épineuse. Nous avons déjà parlé de la haute estime que le bienheureux pape Pie V avait de son mérite, et de l'affection paternelle qu'il lui portait. Grégoire XIII, successeur de Pie V, soutint toujours son innocence contre ses persécuteurs et, ayant appris son décès, il s'écria : « La lumière est éteinte en Israël ». Sixte V, en témoignage de la vénération qu'il lui portait, fit cardinal Frédéric Borromée, son cousin, et lui donna l'archevêché de Milan pour occuper sa place. Grégoire XIV, qui avait fait la cérémonie de sa sépulture n'étant encore que cardinal, conserva toujours un profond respect pour son éminente sainteté.

Saint Charles Borromée est représenté : 1° guérissant les malades ; 2° priant pour les pestiférés : la sainte Vierge présente ses prières à son Fils ; 3° donnant la communion à des pestiférés ; 4° tenant une grande croix et marchant à la tête de son clergé pour secourir les pestiférés ; 5° debout, embrassant saint Philippe de Néri, au milieu d'une place publique ; 6° en prières et couronné par deux anges.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Saint Charles Borromée fut enseveli dans un tombeau, sous les premiers degrés du grand autel, ainsi qu'il l'avait ordonné par une grande humilité, afin d'être foulé aux pieds de tous ceux qui monteraient et descendraient ces degrés. Dieu ne tarda pas à glorifier son serviteur par un grand nombre de miracles opérés à son tombeau. Le pape Clément VIII, informé du concours universel

des peuples à son sépulcre, concours auquel il était impossible de s'opposer, fit écrire à Milan, en 1601, par le cardinal Baronius, son confesseur, que l'on changeât son anniversaire en une messe solennelle du Saint, et trois ans après, il donna commission à la Congrégation sacrée de travailler à l'affaire de sa canonisation. Léon XI ne fut pas plus tôt élu au souverain pontificat qu'il fit poursuivre cette affaire et qu'il eut le dessein de faire bâtir une église à Rome en son honneur et d'en faire même un titre de cardinal, mais son pontificat n'ayant été que de vingt-sept jours, il ne put exécuter cette entreprise. Enfin, Paul V le canonisa solennellement le 1er novembre de l'année 1610 et, pour témoignage de ses mérites tout à fait extraordinaires, il donna en ce jour les plus grandes indulgences qui aient jamais été données par au un souverain Pontife. Cette canonisation fut faite sur la preuve de plus de vingt miracles très-authentiques que saint Charles avait faits durant sa vie et après sa mort.

Depuis cette époque, on a bâti plusieurs églises et chapelles en son honneur, et plusieurs confréries ont été érigées sous sa protection. Il y en a eu une très-célèbre dans l'église paroissiale de Saint-Jacques la Boucherie, à Paris, où l'étole dont il se servait au saint sacrifice de la messe fut envoyée en 1607, par le cardinal Frédéric Borromée, son cousin et son successeur. Charles de Lorraine, duc d'Aumale, avait obtenu, l'année précédente, de ce même cardinal, son manipule conforme à cette étole, et l'avait donnée au couvent d'Anderleck, près de Bruxelles, bâti et fondé de ses libéralités sous le nom de Saint-Charles. Le couvent des Minimes de Paris possédait le petit lit qu'on lui portait dans ses visites.

La cathédrale de Nancy possède une étole de saint Charles Borromée, laquelle fut sauvée pendant la Révolution par M. de Malvoisin, chanoine de cette église, et a été canoniquement reconnue et approuvée le 30 août 1803, par Mgr Osmond ; elle est conservée dans la châsse de saint Gauzlin ; elle est en drap d'or et mesure deux mètres quinze centimètres en longueur.

Les reliques de saint Charles sont dans une magnifique chapelle souterraine, bâtie sous la coupole de la grande église, à Milan. L'autel de cette chapelle est d'argent massif, et la plus grande partie de la voûte est revêtue de plaques du même métal. On y entretient nuit et jour plusieurs lampes d'or et d'argent. Le corps du Saint est renfermé dans une superbe châsse d'argent, fermée sur le devant par un cristal de roche qui permet de le voir dans toute sa longueur. Il est couché et revêtu d'ornements pontificaux ; il est conservé sans aucune corruption.

Saint Charles Borromée avait été un homme d'action ; il prit une part active au *Catéchisme romain*, véritable manuel de la foi pour le clergé ; il prit part aussi, quoique moins activement, à la publication du *Bréviaire* corrigé (1568) et du *Missel* (1570) ainsi qu'à la révision commencée de la *Vulgate*. Tous ses écrits sont pratiques et consistent, à quelques exceptions près, en 1° *Instructions pastorales ;* 2° *Homélies et Discours ;* 3° *Lettres*. Parmi les principaux écrits de la première catégorie, on remarque son incomparable *Instruction aux confesseurs de la ville et du diocèse de Milan ;* les *Statuts et règles de la Société des Ecoles de la doctrine chrétienne ;* et deux écrits intitulés : *Souvenirs pour le peuple de la ville et du diocèse de Milan, devant servir à une vie chrétienne, pour tous les états ;* et *Souvenirs des souffrances des jours de peste*. Leur ensemble forme une véritable théologie pastorale fondée sur l'expérience. Trois de ces instructions ont rapport à l'administration du sacrement de pénitence ; un autre traite de la prédication et une autre de l'administration de l'Eucharistie. L'assemblée générale du clergé de France (1657) avait fait imprimer à ses frais, pour servir de règle dans l'exercice du saint ministère, les *Instructions aux Confesseurs*.

Les Homélies furent imprimées à Milan (1747), en deux volumes, par J.-A. Sax, et à Augsbourg (1758), in-fol., avec traduction latine des homélies qui, jusqu'alors, n'avaient paru qu'en italien. Le même Sax a publié les discours prononcés aux synodes provinciaux et diocésains ou dans les réunions des couvents, Milan, 1748, et Augsbourg, 1758. Dans les homélies, la partie didactique domine. Charles voulait d'abord convaincre et ensuite émouvoir le cœur et la volonté. Il employait fréquemment les analogies tirées des faits naturels et de la vie humaine. Le style de ses discours synodaux est classique et le mouvement très-oratoire. Le recueil complet de ses lettres se trouve dans la bibliothèque du Saint-Sépulcre, à Milan (31 volumes de lettres), et dans l'édition complète de ses œuvres, en 5 vol. in-fol., Milan, 1747.

La *Vie de saint Charles Borromée* a été écrite par différents auteurs, savoir : J.-B. Guissano, prêtre de la Congrégation des Oblats de Saint-Ambroise de Milan ; Augustin Valérius, évêque de Vérone, et Charles Bascapé, général des Barnabites et évêque de Novare. Nous nous en sommes servi pour composer cette biographie, que nous avons complétée avec des *Notes* dues à M. l'abbé J.-F. Deblaye, curé d'Imling, et avec le *Dictionnaire encyclopédique de la Théologie catholique*, par Goschler.

SAINT ÉMERIC, PRINCE DE HONGRIE (1032).

Ce grand prince eut pour père saint Etienne, premier roi de Hongrie, et pour mère Gisle ou Gisèle, sa femme, et sœur de saint Henri, empereur. Il donna, dès ses premières années, des marques d'une piété extraordinaire. Lorsque ses officiers étaient endormis, il se levait pour prier Dieu et pour réciter le psautier, et il produisait un acte de contrition à la fin de chaque psaume. Le roi, son père, que l'on informait de tout, voyait dans ses actions d'heureux présages que le prince serait digne de régner sur ses sujets. Allant un jour visiter le monastère des religieux de Saint-Martin, qu'il avait fondé, il envoya le prince devant lui pour en recevoir les premiers honneurs. Emeric fut accueilli de la communauté avec tout le respect dû à son mérite et à sa qualité d'héritier présomptif de la couronne. Le roi, arrivant quelques moments après, aperçut qu'il embrassait les religieux l'un après l'autre, et qu'aux uns il donnait seulement un baiser, aux autres deux, aux autres trois, et à quelques-uns encore davantage. Après la messe, il lui demanda la cause de cette différence, et pourquoi, en particulier, il en avait embrassé un, nommé Maur [1], jusqu'à sept fois. L'enfant répondit ingénument qu'il avait observé cette différence selon les différents degrés de leur pureté, et que celui qu'il avait baisé sept fois était un religieux d'une pureté tout à fait singulière et qui avait toujours conservé sa virginité au-dessus de tous les autres.

Emeric, croissant toujours en grâce et en perfection, méditait en lui-même ce qu'il pourrait faire pour se rendre plus agréable à son souverain Seigneur. Etant une nuit en oraison dans l'église de Saint-Georges, à Vesprin, avec un de ses domestiques, et s'entretenant dans cette pensée, il aperçut une lumière qui éclairait toute l'église, et il entendit une voix qui lui dit : « La virginité est une offrande très-précieuse, et je désire que tu la conserves de corps et d'esprit jusqu'à la mort ». Il fut extrêmement réjoui de cet ordre, et il supplia ce Dieu de bonté de lui donner la force de suivre sa vocation. Il ne découvrit point ce secret et il défendit à celui qui l'accompagnait d'en parler à qui que ce fût durant toute sa vie.

Le roi, son père, qui ne savait rien de cette résolution, l'accorda à une fille du sang royal, également belle, honnête et vertueuse. Le prince témoigna d'abord en être peu satisfait ; mais il se rendit enfin aux prières de ce sage monarque, dans l'espérance que Dieu lui donnerait le moyen d'allier la virginité au mariage. En effet, ayant épousé la princesse, il lui parla si efficacement de la beauté de la chasteté, qu'il lui persuada de ne vivre ensemble que comme frère et sœur. Cependant, comme il était jeune et qu'il avait toujours été nourri dans les douceurs de la cour, il pratiqua tant d'austérités pour conserver ce précieux trésor qu'elles coupèrent le fil de sa vie au milieu de ses années. Ainsi, avant qu'il eût pris possession du royaume que son père lui destinait sur la terre, Dieu lui en donna un beaucoup plus éclatant et plus ferme dans l'éternité bienheureuse. Ce fut le 4 novembre de l'année 1032.

Son corps fut enterré à Albe-Royale (ou Stuhlweissembourg, chef-lieu de Comitat, en Hongrie), et Dieu rendit incontinent son sépulcre et sa mémoire illustres par plusieurs miracles. Nous en trouvons un fort remarquable dans l'*Histoire de Hongrie;* il arriva sous le règne de Ladislas : Un allemand, nommé Conrad, qui avait vécu dans toutes sortes de débauches et de libertinage, ayant été touché de Dieu et voulant se convertir, s'en alla à Rome et demanda au Pape la pénitence et l'absolution de ses offenses. Le Saint-Père, considérant le nombre et l'énormité de ses crimes, lui ordonna de porter sur sa chair nue une cuirasse de fer serrée d'une chaîne faisant cinq tours, avec un papier contenant le détail de tous ses péchés, et de visiter en cet état tous les lieux où il apprendrait qu'il y aurait des reliques, jusqu'à ce que la chaîne se fût détachée d'elle-même et que les péchés contenus dans le papier fussent entièrement effacés. Conrad accepta cette pénitence, et, chargé de ce fer et de ce papier, il visita les saints lieux de la Palestine. Rien n'y fit ; après beaucoup de pèlerinages, il revint donc en Hongrie, où, prosterné devant le tombeau du roi saint Etienne, il protesta qu'il ne le quitterait point qu'il n'eût l'assurance de son pardon. Dans cette résolution, il s'endormit, et, durant son sommeil, le saint roi lui apparut et lui dit de faire ses dévotions au sépulcre de son fils Emeric, qui était proche, parce que sa pureté virginale lui faisait obtenir de Dieu des faveurs tout extraordinaires. Il s'éveilla et obéit à l'heure même ; et à peine fut-il en oraison sur ce tombeau, que sa chaîne se rompit, sa cuirasse se détacha et tout le détail de ses péchés se trouva effacé.

1. C'est celui dont nous donnons la notice à ce jour.

Ce miracle donna lieu au roi Ladislas, aux évêques, aux abbés, et aux plus grands du royaume, de poursuivre sa canonisation. On le leva de terre après un jeûne de trois jours; on le plaça honorablement au-dessus de l'autel le 4 novembre ; et, comme la main de Dieu y fit encore plusieurs miracles pour manifester sa gloire, Benoît IX le canonisa, avec saint Etienne, son père. On en fait la fête en ce jour, qui est celui de sa canonisation.

Nous avons conservé le récit du Père Giry.

LE BIENHEUREUX MAUR,

ÉVÊQUE DES CINQ-ÉGLISES, EN HONGRIE (1070).

On sait tous les efforts que fit saint Etienne, roi de Hongrie, pour propager la religion chrétienne dans ses Etats. La réputation de ses vertus y attira des religieux qui y vinrent pour travailler à la gloire de Dieu et seconder les efforts du roi. Parmi eux s'en trouvait un, nommé Maur, qui habita la célèbre abbaye de Saint-Martin. Etienne l'avait fondée en reconnaissance de sa victoire sur Zégrard. Le roi venait souvent dans cette abbaye pour voir si la sainteté de vie des hommes qui s'y étaient retirés répondait à la sainteté de leur profession. Il avait un fils nommé Emeric qui, dès son enfance, fut un prodige de sainteté. Un jour il le conduisit avec lui et remarqua que l'enfant, embrassant les religieux les uns après les autres, leur donnait des baisers en nombre inégal. Maur en eut jusqu'à sept et fut le seul. Le roi intrigué demanda à son fils raison de sa conduite. Emeric lui répondit que le nombre de ses baisers était en rapport avec la sainteté de chacun de ceux qui les avaient reçus, et que Maur, auquel il en avait donné sept, était d'une pureté angélique. Le roi en eut bientôt une nouvelle preuve ; quelques jours après il vint assister à l'office des religieux qui, la plupart, quand l'exercice fut fini, se retirèrent pour aller prendre du repos ; mais quelques-uns se dirigèrent vers divers coins de l'église pour continuer à prier ; de ce nombre était saint Maur. Le roi, allant se présenter à chacun de ces religieux, leur fit connaître qui il était et reçut leurs hommages et leurs respects, mais il ne put obtenir un mot de saint Maur. Le lendemain, voulant mettre à l'épreuve l'humilité de ce dernier, il se présenta au milieu de l'assemblée des religieux et lui adressa publiquement des reproches. Saint Maur se contenta de garder le silence en baissant la tête et ne prononça pas une parole pour se justifier. Etienne, édifié de cette conduite, fit de saint Maur son ami, et le nomma évêque des Cinq-Eglises. Les actes du pontificat de saint Maur ont été perdus pendant les guerres qui désolèrent la Hongrie, de sorte que l'on connait peu ses actions. On sait seulement qu'il écrivit la vie de deux saints religieux polonais massacrés par les idolâtres, et qu'après la mort d'Etienne, les paysans soulevés le chassèrent de son siége, le 15 août 1038. Plus tard, quand le calme fut rétabli, il revint à son troupeau, s'appliqua à fermer les plaies qu'avait faites la persécution et convertit à la foi un grand nombre d'idolâtres. Il mourut en 1070, après avoir passé plus de trente ans dans les travaux apostoliques, dans la pratique des vertus chrétiennes, et après avoir reçu du ciel, en récompense de sa sainte vie, le don des miracles. Les catholiques ne tardèrent pas à l'honorer comme un Saint ; son culte s'étant conservé jusqu'au XIXe siècle, Pie IX le confirma le 4 août 1848.

Divers hagiographes modernes.

SAINT GIRARD DE LOISELIÈRE,

MOINE DE SAINT-AUBIN D'ANGERS (1123).

L'ancien manoir de Loiselière est aujourd'hui une ferme, à une demi-lieue environ du bourg de Bazouges (Mayenne), à gauche de la route qui conduit de Château-Gontier à Segré. C'est là que naquit saint Girard. Son enfance se passa dans les exercices de la dévotion la plus tendre : un de ses plus grands plaisirs était d'orner de fleurs les autels du village qu'il habitait et d'en balayer

même le sanctuaire ; comme David, il aimait la beauté de la maison du Seigneur. Dieu lui tint compte de ces actes précoces d'une piété si affectueuse ; Girard se sentit appelé à l'état ecclésiastique, et, quand il fut prêtre, on le chargea du ministère pastoral à Bazouges même, où ses instructions simples et familières, mais pleines d'une doctrine solide et d'une onction qui touchait les cœurs, opérèrent des résultats merveilleux.

Cependant notre serviteur de Dieu se sentait appelé à un genre de vie plus parfait : il se fit moine (1085) dans l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers (fondée en 551 par le roi Childebert). Ses hautes vertus lui valurent d'être chargé de former presque tous les établissements importants que fonda, à cette époque, l'abbaye de Saint-Aubin. Brossay fut sa première création ; près du prieuré il éleva une cabane de branchages où il mena la vie solitaire. Plus tard, il fut rappelé par son supérieur dans l'abbaye de Saint-Aubin, et commença ce genre de vie extraordinaire et miraculeux dans lequel il persévéra jusqu'à son dernier soupir. Enfermé dans une modeste cellule qu'on lui bâtit près de l'église abbatiale, il se livra sans réserve aux larmes, aux veilles et à une oraison continuelle. A son cou était suspendu un lourd collier de fer, à l'extrémité duquel était attachée une pierre encore plus pesante. Sous son cilice armé de pointes de fer, il portait autour des reins une ceinture de fer large de près de trois doigts. A chaque bras, sous les aisselles, un anneau de fer, et, au-dessus des mains, deux autres anneaux aussi de fer le tourmentaient jour et nuit. Les jambes et les cuisses avaient aussi leurs cercles de fer. Saint Girard aggravait encore ces tourments volontaires par la rudesse de la couche sur laquelle il prenait le peu de repos qu'il accordait à ses membres fatigués : la terre nue sur laquelle il plaçait un paquet de jonc, avec une pierre brute en guise d'oreiller, tel était le lit de cet intrépide athlète de Jésus-Christ.

En récompense de tant de vertus, Dieu avait accordé à saint Girard le don de prophétie et de miracles ; mais aussi tant d'austérités avaient épuisé son corps. Notre généreux serviteur de Dieu rendit sa belle âme à son Créateur le 4 novembre 1123. On l'enterra dans l'une des chapelles de la nef latérale de droite de la riche basilique de Saint-Aubin. Son tombeau devint aussitôt l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de l'Anjou. En présence de la multitude des prodiges éclatants qui s'y opérèrent, les moines de Saint-Aubin se crurent obligés de décerner presque aussitôt les honneurs du culte public à leur vénérable confrère. On dressa donc près du tombeau du Bienheureux un autel consacré sous son vocable, et l'on fixa sa fête au 4 novembre, jour de son entrée au ciel. Son corps demeura exposé sur cet autel jusqu'en 1623. A cette époque, quelques réparations ayant été faites dans cette partie de la basilique, on le déposa dans un autre lieu où il resta pendant quarante ans. En 1693 il fut transféré dans une nouvelle chapelle élevée en son honneur, auprès du grand autel, du côté de l'Evangile. C'est là qu'il reçut les hommages du culte public jusqu'à la Révolution. A cette époque, ses ossements furent secrètement cachés dans le cimetière de Saint-Laud : il a été impossible jusqu'alors de les retrouver.

On l'a représenté avec des cheveux négligés, une longue barbe, et portant suspendues autour de son cou, de ses bras et de ses reins, de longues chaînes de fer, instruments de sa pénitence.

Nous avons analysé très-succinctement le beau travail du R. P. Chamard, dans les *Saints d'Anjou.*

Ve JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint Zacharie, prêtre et prophète, père de saint Jean-Baptiste, et sainte Elisabeth, mère du très-saint Précurseur[1]. Ier s. — A Terracine, en Campanie, la naissance au ciel des saints martyrs

1. Nous avons parlé suffisamment de Zacharie et d'Elisabeth dans la vie de saint Jean-Baptiste (tome VII, pages 261-318). Nous n'ajouterons ici qu'une note iconographique. Un autel, un encensoir et une espèce

Félix, prêtre, et Eusèbe, moine ; ce dernier, pour avoir donné la sépulture à saint Julien et à saint Césaire, martyrs, et converti beaucoup d'infidèles, que baptisait saint Félix, fut arrêté avec celui-ci ; et tous deux furent menés devant le juge, qui, ne pouvant les faire abjurer, les fit mettre en prison ; dès la même nuit, comme ils refusaient de sacrifier, ils eurent la tête tranchée. — A Emèse, en Phénicie, saint GALATION et sainte EPISTÈME, sa femme, martyrs, qui, durant la persécution de Dèce, après avoir été flagellés, eurent la langue, les mains et les pieds mutilés ; enfin, ayant eu la tête tranchée, ils consommèrent ainsi leur martyre. Vers 253. — De plus, les saints martyrs Domnin, Théotime, Philothée, Sylvain et leurs compagnons, exécutés sous l'empereur Maximien. IVe s. — A Milan, saint Magne, évêque et confesseur. 529. — A Brescia, saint Dominateur, évêque. — A Trèves, saint Fibice, qui, d'abbé fut fait évêque de cette ville. Vers 500. — A Orléans, saint Lié, prêtre et confesseur[1]. 534.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Albi, sainte Marcienne, vierge. D'une famille patricienne d'Albi, elle perdit ses parents de bonne heure et fut confiée par son évêque à une vierge de haute vertu, nommée Tarsie. Plus tard elle renonça au siècle et embrassa la vie religieuse. Dieu lui accorda le don de prophétie. Elle sut longtemps d'avance que son frère Georges, qui demeurait alors fort loin d'Albi, embrasserait l'état du mariage et qu'il aurait deux filles qu'elle dirigerait elle-même dans les voies de la perfection. L'événement vérifia la prédiction. Les reliques de sainte Marcienne, honorées d'abord dans une église particulière, dédiée sous son invocation, se conservent aujourd'hui dans l'église métropolitaine d'Albi. VIIIe s. — Au diocèse d'Arras, saint Vulgan, confesseur, patron de Lens, cité au martyrologe de France du 2 novembre, où nous avons donné quelques détails sur sa vie. VIIe s. — Au diocèse d'Autun, saint Bénigne, dont nous avons donné la vie au 1er novembre. 178. — Au diocèse de Bayeux, saint Vigor, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 1er de ce mois. 530. — Au diocèse de Clermont, fête de tous les Saints de l'Auvergne. — Au diocèse de Limoges, saint Goussaud ou Gonsalou *(Gonsaldus)*, qui mena la vie érémitique sur l'âpre et froide montagne qui porte aujourd'hui son nom (Creuse, arrondissement de Bourganeuf, canton de Bénévent[2]). VIIe s. — Au diocèse de Meaux, sainte BERTILLE, vierge, première abbesse de Chelles. 692. — Aux diocèses de Mende et de Verdun, saint Amans de Rodez, évêque et confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 440. — Au diocèse de Montpellier, saint Guiraud ou Géraud, évêque de l'ancien siége de Béziers (supprimé en 1789) et confesseur[3]. 1123. — Au diocèse de Saint-Claude, saint Lautein de Besançon, abbé, dont nous avons esquissé la notice au 1er novembre. 518. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Austremoine, apôtre des Arvernes, dont nous avons parlé au 1er de ce mois. — Au diocèse de Viviers, fête de tous les Saints de l'Eglise du Vivarais. — Au diocèse de Chambéry, saint Domnin, premier évêque

de mitre orientale réduite à un petit ornement qui surmonte le sommet de la tête, telles sont les caractéristiques ordinaires de saint Zacharie, en tant que prêtre. Il est patron de Venise. Quant à sainte Elisabeth, on la représente quelquefois (mais d'après une légende apocryphe) mourant au désert où elle laisse son fils entre les mains des anges qui prennent soin de l'élever. On la peint aussi saluant la sainte Vierge, au jour de la Visitation. (A Liége, les scieurs de long ont choisi ce jour pour celui de leur fête, sans doute à raison des saluts inévitables que l'un des deux scieurs de long fait à l'autre durant leur besogne commune). — *Caractéristiques des Saints*, par le révérend Père Cahier.

1. Natif du Berri, Lié passa son enfance à garder les troupeaux de son père. Il entra ensuite dans un monastère gouverné par l'abbé Trièce, puis dans celui de Saint-Mesmin, près d'Orléans, d'où il partit bientôt pour mener avec saint Avit la vie d'ermite en Sologne (*Secolaunia*, dans l'Orléanais, aujourd'hui dans le département de Loir-et-Cher). Plus tard il se retira dans un bois de la Beauce qui prit son nom et devint après sa mort un village important (Saint-Lié, dans le département du Loiret). Ses reliques se gardaient dans la collégiale de Pluviers, au diocèse d'Orléans. — *Légendes du Berri*, par M. Veillat.

2. On voit encore son tombeau dans l'église située sur la montagne qui porte son nom : c'est une grande pierre élevée dans la nef, sur une grille de fer. Le chef du Saint a été perdu à l'époque des guerres contre les Anglais. Dans le cimetière de la paroisse de Saint-Goussaud, il existait autrefois une tourelle à jour, dans laquelle on entretenait, pendant la nuit, des lampes allumées qui sans doute servaient comme de fanal pour éclairer ceux qui venaient de toutes parts au tombeau du Saint réclamer sa protection. On invoque saint Goussaud contre l'asthme et les maux de gorge, principalement l'esquinancie. — De Reignefort, *Saints du Limousin*.

3. Il naquit à Puissalicon (Hérault, arrondissement de Béziers, canton de Servian) et se fit admettre de bonne heure parmi les Chanoines Réguliers du monastère de Notre-Dame de Cassan *(Cassianum)*, à deux lieues de Béziers. Doué de toutes les qualités qui entretiennent la paix dans les maisons religieuses, il en fut élu prieur. En 1121, Arnauld, évêque de Béziers, ayant été élevé au siége archiépiscopal de Narbonne, Guiraud fut tiré du cloître et élu pour le remplacer. Il fut dès lors comme un flambeau brillant de la lumière de toutes les vertus. Mais l'Eglise de Béziers ne jouit pas longtemps de son excellente administration ; Guiraud mourut hydropique après deux ans d'épiscopat. Selon son désir, son corps fut enterré dans l'église de Saint-Aphrodise où il est encore aujourd'hui religieusement conservé et honoré. — *Propre de Montpellier.*

de Grenoble et confesseur, qui prit une part active au concile d'Aquilée (381) où l'on condamna les erreurs de Pallade et de Secondien, évêques ariens. Vers 386. — A la Bouvaque, près d'Abbeville, et dans plusieurs autres paroisses des diocèses d'Amiens, Beauvais, Rouen et Versailles, saint MILLEFORT, martyr. XIIe s. — Dans l'ancien diocèse de Toul, saint Spin ou Spinule, moine de Moyen-Moutiers et abbé de Bégon-Celle, dont nous avons parlé au 11 juin. VIIe s. — A Blesle (Haute-Loire), sainte Lène ou Natalène, vierge et martyre à Pamiers, dont nous esquisserons la notice au 12 novembre. IVe s. — Au diocèse de Bourges, saint Romule ou Romble, abbé [1]. Ve s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Nil l'Ancien, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, de préfet de cette ville, se fit moine, et brilla, sous Théodose le Jeune, par sa doctrine et sa sainteté [2]. Vers 450.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Béziers, saint Guiraud, chanoine régulier et évêque de cette ville, qui fut élevé à l'épiscopat malgré lui et gouverna saintement son Eglise. 1123.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Saint Malachie, évêque et confesseur, qui, resplendissant de l'éclat de toutes les vertus, se reposa heureusement dans le Seigneur, le 3 novembre, à Clairvaux, et fut enseveli derrière le grand autel, non loin du tombeau de saint Bernard, de sorte que la proximité de la tombe réunit deux hommes qui avaient été associés pendant leur vie [3]. 1148.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Lima, dans l'Amérique méridionale, le bienheureux MARTIN DE PORRÈS, tertiaire de l'Ordre des Frères Prêcheurs ; qui, ayant présenté solennellement ses vœux à Dieu, unit la vie la plus intègre à la pénitence la plus austère, et mérita que sa sainteté fût signalée par des miracles avant et après sa mort. 1639.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Borgo-di-San-Sepolcro, en Ombrie, le bienheureux RAYNIER ARÉTIN, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs. Illustre par son humilité, sa pauvreté et sa patience, il s'en alla dans le céleste royaume le 1er novembre. Des miracles ont illustré sa vie et son tombeau. Son corps, toujours entier et sans corruption, est l'objet d'une grande dévotion dans ce même lieu. 1589.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — La fête de la Dédicace de toutes les églises consacrées de l'Ordre des Ermites de notre Père saint Augustin.

1. Romule ou Romble naquit en Bretagne et sa piété le fit élever à la prêtrise. Poussé par le désir de mener une vie plus parfaite, il quitta son pays et vint en Berri, où il bâtit un monastère près de Château-Gordon, dit plus tard Saint-Satur (Cher, arrondissement et canton de Sancerre), au lieu nommé maintenant Subligny (arrondissement de Sancerre, canton de Vailly); il le dédia en l'honneur de saint Pierre. En 463, le comte Egidius s'empara de Château-Gordon, et donna pleine licence à ses compagnons de piller les maisons et les églises. Plein de confiance en Dieu, Romble alla trouver Egidius; il le supplia humblement, et les larmes aux yeux, d'épargner le peuple et de rendre la liberté aux captifs; inexorable, le comte répondit : « Non-seulement je ne te rendrai pas les captifs, mais je t'enlèverai ta liberté, et t'enverrai garder les troupeaux en Italie ». Le Saint se retira affligé, mais non découragé; il avertit le peuple de ne pas perdre espoir, mais de prier. Lui-même redoubla ses prières, et Egidius prit bientôt des sentiments plus humains.

Romule fit un pèlerinage à Rome, et y ressuscita un mort déjà déposé dans son cercueil. En revenant il éteignit un incendie à Cavaillon, par la vertu du signe de la croix. Il mourut dans un âge avancé, et fut enterré dans une chapelle de son nom, dont on voit encore les ruines près de Sancerre. A Subligny, un champ et une source ont retenu le nom de Saint-Romble. On ne conserve aucune relique de notre Saint, mais il est second patron de Subligny. — *Propre de Bourges.*

2. Nous avons donné sa vie au 25 septembre, tome XI, page 404. — 3. Nous avons donné sa vie au 3 novembre.

SAINT GALATION ET SAINTE ÉPISTÈME,

MARTYRS A ÉMÈSE, EN PHÉNICIE

Vers 253. — Pape : Saint Etienne 1er. — Empereur romain : Emilien et Valérien.

> Celui-là ne doit pas craindre le péril, qui est avide de la victoire.
>
> *Saint Pierre Chrysologue.*

Galation eut pour père Clitophon et pour mère Leucippe, tous deux des plus honorables de la ville d'Emèse en Phénicie (aujourd'hui Hems ou Homs, en Syrie, sur l'Oronte). Comme Leucippe fut longtemps sans avoir d'enfants, et que les idoles qu'elle adorait encore avec son mari n'écoutaient point ses prières pour la délivrer de sa stérilité, elle vivait dans une douleur et un chagrin mortels, d'autant plus que, pour cela, son mari n'avait pas grande affection pour elle, et qu'au contraire il la maltraitait souvent de paroles et lui faisait de sanglants reproches. C'était au temps où Second, gouverneur de la ville, député par l'empereur Alexandre Sévère, persécutait cruellement les chrétiens. Plusieurs avaient été mis à mort ; d'autres avaient pris la fuite et étaient allés se cacher dans les bois et dans des cavernes profondes; d'autres enfin, qui ne pouvaient quitter leur maison, s'attendaient tous les jours à être saisis pour rendre raison de leur foi et finir ensuite leur vie par toute sorte de supplices. Dans une si horrible tempête, un saint solitaire, nommé Onuphre, poussé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, prit un habit de pauvre et se mit à demander l'aumône, pour avoir le moyen, d'un côté, de fortifier les fidèles, et, de l'autre, de convertir les idolâtres et de les attirer à la foi de Jésus-Christ. Il se présenta un jour à la porte de Clitophon, et y trouvant Leucippe, il la pria avec instance de lui faire donner la charité. Celle-ci, qui était alors accablée de mélancolie pour quelques injures que lui avait dites son mari, le renvoya sèchement et lui fit fermer la porte. Il ne laissa pas de prier, et, exposant sa misère d'une voix triste et lamentable, il conjura la dame d'avoir pitié de lui et de lui envoyer au moins un morceau de pain. Il savait bien qu'il ne demandait que pour lui donner lui-même un trésor plus précieux que toutes les richesses du monde. Leucippe en eut compassion ; elle le fit entrer, commanda qu'on lui apportât l'aumône, et, pendant ce temps, elle lui exposa elle-même la peine qu'elle souffrait, parce qu'elle était stérile, que son mari lui en faisait des reproches, et qu'elle n'avait pu obtenir sa guérison par une infinité de sacrifices qu'elle avait fait offrir aux dieux. Onuphre ne perdit point cette occasion de lui annoncer Jésus-Christ. Il lui dit qu'elle ne devait pas s'étonner si ses dieux ne l'avaient pas exaucée, puisque c'étaient des hommes qui, ayant vécu dans le crime, n'avaient point d'autre sort que de brûler avec les démons dans les enfers; mais que si elle voulait reconnaître le seul Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, il l'assurait que dans peu de temps elle aurait un fils pour sa consolation et celle de son mari.

La grâce agit alors si puissamment dans le cœur de Leucippe, que,

reconnaissant la fausseté de sa religion et l'impiété de l'idolâtrie, elle crut en Dieu et en Jésus-Christ, et reçut même en secret le saint Baptême. Peu de temps après, elle conçut, et, se servant de cette occasion pour découvrir à son mari ce qui s'était passé, et pour lui communiquer les lumières qu'elle avait reçues, elle l'attira aussi au Christianisme. Onuphre, ce solitaire déguisé en pauvre, fut appelé. Il le catéchisa, le baptisa, et, par ce sacrement, il le revêtit de Jésus-Christ. Au bout de neuf mois, Leucippe mit au monde un fils qui fut aussi régénéré par le saint ermite et nommé Galation pour la blancheur spirituelle qui lui était conférée. La nature et la grâce furent si favorables à cet enfant, qu'on le vit plutôt croître en vertu et en sagesse qu'en âge. Son historien dit de lui une chose bien surprenante, s'il ne la dit point par exagération : c'est qu'il devint en peu de temps plus habile dans les sciences que les maîtres qu'on lui donnait pour l'instruire. A vingt-quatre ans, sa mère étant morte, il prit pour épouse, par l'ordre de son père, une jeune fille, nommée Epistème, que sa noblesse, sa beauté, sa prudence et sa chasteté rendaient extrêmement recommandable. Il avait l'intention de garder sa virginité ; sa femme lui en fit des plaintes, se persuadant qu'il ne l'aimait pas ; mais il lui dit que, comme elle n'était pas chrétienne, il ne pouvait avoir aucun commerce avec elle. Elle écouta cette proposition, et, étant touchée d'une lumière céleste, elle renonça aux idoles et embrassa le Christianisme, pour n'avoir plus qu'une même religion avec son époux et son beau-père. Galation la baptisa lui-même, parce que la persécution avait écarté tous les prêtres, et la grâce de ce sacrement agit si puissamment dans son âme, qu'elle y répandit l'amour de la pureté ; de sorte qu'elle ne pensa plus à voir son mari qu'en qualité de frère, de même qu'elle l'avait fait auparavant.

Ils étaient l'un et l'autre dans l'école du Saint-Esprit plutôt que dans celle des hommes, et cet Esprit saint leur inspira de vendre tous leurs biens, d'en donner le prix aux pauvres, de se séparer l'un de l'autre et de se retirer chacun à part dans une solitude où la persécution avait déjà fait fuir beaucoup de chrétiens. Ils exécutèrent ce dessein de point en point, et envoyèrent devant eux leurs richesses au ciel par les mains des pauvres. Galation se retira sur le mont Publie, près de Sina, avec dix solitaires, et il mit Epistème dans une petite communauté où quatre vierges ne s'occupaient que des choses célestes. Ils vécurent trois ans en ces différents ermitages dans toutes les pratiques de la vie évangélique et monastique. Galation s'y exerça à la prière, au jeûne, au silence, à l'obéissance, à la mortification des sens et de l'esprit, et il était si austère, qu'un jour de chaque semaine il ne mangeait qu'un peu de pain.

Epistème, de son côté, n'avait presque point d'autre exercice que l'oraison, et elle y trouvait des douceurs extrêmes, parce qu'elle y jouissait des chastes embrassements de l'Epoux céleste. Après ces trois ans, l'empereur ayant excité une des plus sanglantes persécutions qui aient jamais été dans l'Eglise, les archers, qui cherchaient les chrétiens, vinrent au monastère où était Galation et se saisirent de lui. Epistème avait eu, peu de jours auparavant, étant à minuit en oraison, une admirable vision dans laquelle on lui montra un palais magnifique, où son mari et elle recevraient une couronne de gloire. Informée qu'on emmenait son cher Galation pour être présenté au président, elle courut après lui et le suivit généreusement pour avoir part à ses supplices et à son bonheur. Dès qu'elle l'eut atteint, elle s'écria que, s'étant promis mutuellement de ne s'abandonner jamais, il n'était pas juste qu'il mourût ni qu'il s'en allât au ciel sans elle. On la

prit à l'heure même, et on les mena tous deux ensemble au tribunal du juge.

Il ne les interrogea pas sur leur pays ni sur leur religion ; mais, leurs habits les faisant assez connaître, il commanda d'abord qu'on les fouettât avec toute la force dont les bras des bourreaux étaient capables. Il arriva en cette occasion un miracle qui fut cause de la conversion de plusieurs des assistants : car, comme on dépouillait la Sainte, elle pria son divin Epoux de lui épargner la honte de la nudité ; et, à l'heure même, cinquante-trois hommes, qui environnaient le gouverneur, furent frappés d'aveuglement. Cette punition leur donna la lumière de la vérité, ils reconnurent la puissance de Jésus-Christ, la confessèrent et recouvrèrent par là la vue qu'ils avaient perdue. Le juge, plus irrité que jamais de cet événement, après avoir fait fustiger les martyrs, ordonna qu'on leur enfonçât des pointes de roseaux entre la chair et les ongles. Ce fut dans ce tourment que nos Saints firent paraître une générosité invincible : plus la douleur semblait les devoir accabler, plus ils prêchèrent joyeusement le nom et la gloire de Jésus-Christ. Mais, pour leur ôter le moyen de publier ainsi ses louanges, on leur coupa la langue, les pieds et les mains. Enfin, ne diminuant rien de leur fermeté ni de leur allégresse spirituelle, ils eurent la tête tranchée le 5 novembre, et cessèrent ainsi de vivre pour aller régner éternellement dans le ciel. Ce fut en l'année 253 ou environ.

On les peint soit flagellés, soit torturés de diverses autres manières, comme nous l'avons rapporté. — On les trouve aussi représentés à genoux demandant à Dieu la force pour souffrir le martyre, puis couronnés par Jésus-Christ.

Leur vie et leur martyre ont été écrits par Métaphraste, et c'est de lui que Lipoman et Surius les ont rapportés. Le martyrologe romain en fait mention.

SAINTE BERTILLE, VIERGE,

PREMIÈRE ABBESSE DE CHELLES, AU DIOCÈSE DE MEAUX

692. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Clovis III.

> Il faut mêler la voix de la prière aux larmes de la contrition; mais la voix du cœur doit crier plus que celle de la bouche.
>
> *Saint Bonaventure.*

Dieu prépara de bonne heure cette excellente vierge à la prélature à laquelle il l'avait élue et qu'elle devait exercer avec tant de gloire. Elle était du Soissonnais, et elle avait pour père et pour mère des personnes que leur noblesse et leur piété rendaient fort considérables dans le pays. Son enfance fut un modèle de pureté et d'innocence ; elle s'y exerça dans toutes les vertus qui peuvent consacrer une fille chrétienne. Saint Ouen, qui, de chancelier de France, devint archevêque de Rouen, étant allé chez ses parents, y découvrit ce trésor. Il leur persuada de ne pas la garder plus longtemps chez eux, mais de la mettre dans l'abbaye de Jouarre, qui florissait alors en sainteté sous la conduite de l'abbesse Teudechilde ou

Thelchide, dont nous avons parlé au 10 octobre [1]. Ils y consentirent, et Bertille fut reçue dans cette maison comme une nouvelle lumière qui venait pour l'éclairer.

Sa vie y fut si sainte, sa conduite si sage et si édifiante, que toute la communauté en était dans l'admiration. Elle assujétissait la chair à l'esprit par des jeûnes et des veilles extraordinaires. L'oraison était son aliment, sa récréation et ses délices. Jamais elle ne résistait au commandement de ses supérieurs ; jamais elle n'y manquait d'un seul point, et celui qui a écrit son histoire ne fait point difficulté de dire que la promptitude et la pureté de son obéissance étaient incroyables. L'abbesse, ravie de sa vertu, lui donna premièrement la charge de recevoir les hôtes ; ce qu'elle fit avec toute la prudence et la charité que l'on pouvait désirer. Ensuite, elle la fit infirmière, et tous les malades eurent sujet de se louer de sa vigilance et de son assiduité. Enfin, elle la nomma prieure, afin qu'elle l'aidât à porter le poids de la charge que la divine Providence lui avait confiée.

Cet emploi l'ayant mise sur le chandelier, elle répandit avec plus d'éclat les rayons de sa sagesse et de sa sainteté. On voyait en elle la douceur jointe à la fermeté, la miséricorde à la justice, l'humilité à la grandeur de courage, et la prudence à la simplicité. Il arriva une chose qui fit paraître sa délicatesse de conscience et en même temps la force incomparable de ses prières. Une de ses religieuses, étant un peu émue, lui dit des paroles piquantes et injurieuses. La Sainte n'eut aucune pensée de se venger, sachant bien qu'il est écrit : « Laissez-moi la vengeance, et je saurai bien punir ceux qui vous traversent ». Mais elle pria Dieu d'en faire lui-même le jugement. Peu de jours après, cette fille mourut subitement et sans avoir le temps de recevoir les sacrements. Bertille, accablée de douleur et craignant que son imprécation ne lui eût attiré ce châtiment, s'approcha de son corps et la pria, avec larmes, de lui remettre la faute qu'elle pouvait avoir commise par sa promptitude. La défunte revint alors en vie et lui pardonna tout ce qui s'était passé, l'assurant que Dieu lui avait aussi fait miséricorde, et qu'elle était dans la voie du salut éternel. Après quoi elle s'endormit derechef en Notre-Seigneur.

Vers ce temps, la reine Bathilde fit bâtir l'abbaye de Chelles, où elle avait dessein de se retirer elle-même, lorsqu'elle serait dégagée de la conduite de l'Etat [2]. Pour en composer la communauté, elle s'adressa à Teudechilde, abbesse de Jouarre, et la pria de lui donner quelques-unes de ses filles avec une supérieure, qui pussent jeter les fondements de cet édifice spirituel. Teudechilde y consentit, et, par la permission des évêques, elle lui donna Bertille pour abbesse, avec quelques autres religieuses. Saint Genêt, archevêque de Lyon et premier aumônier de la reine, les amena lui-même à Chelles et les en mit en possession.

Bertille gouverna cette maison pendant quarante-six ans, avec une prudence, une douceur et une piété merveilleuses ; et elle fut à Chelles ce

1. L'abbaye de Jouarre, située à quatre lieues de Meaux, fut fondée vers l'an 630. Au monastère d'hommes, saint Adon en joignit un de filles, suivant l'usage qui régnait alors. Le monastère de Rebais, que saint Ouen fonda vers le même temps à sept lieues de Meaux, était double aussi. Celui des hommes était le principal, et il est resté seul dans les siècles postérieurs. Ces maisons suivaient la Règle de Saint-Colomban, qu'elles quittèrent depuis pour embrasser celle de Saint-Benoît. Bossuet, évêque de Meaux, attaqua juridiquement les exemptions de Jouarre et de Rebais, et soumit ces abbayes à la juridiction de l'ordinaire, sur la fin du XVII[e] siècle. Voyez Duplessis, *Histoire de Meaux*.

2. Le monastère de Chelles fut fondé auprès du palais où la plupart des rois de France firent leur principale résidence, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne. On l'appelait *Kala* ou *Cala*. Ce palais subsista encore plusieurs siècles après Charlemagne. Le roi Robert y fit assembler un concile en 1008. C'est sur les ruines de ce palais qu'a été bâtie la ville de Chelles qui subsiste aujourd'hui.

qu'elle avait été à Jouarre, la plus fervente de toutes, la plus assidue aux divins offices, la plus humble, la plus austère, la plus patiente et la plus charitable. Elle voyait deux grandes reines à ses pieds : sainte Bathilde, qui quitta enfin la cour de France pour se faire l'humble servante de Jésus-Christ dans cette maison qu'elle avait bâtie; et Héresvide, reine d'Angleterre, qui vint chercher dans Chelles le repos que les grandeurs et les plaisirs du monde ne peuvent donner. Elle y voyait aussi les plus nobles filles du royaume, que son éminente sainteté y avait attirées; mais, plus elle se voyait élevée, plus elle était petite à ses propres yeux, et l'abaissement des têtes couronnées sous ses commandements ne servait qu'à l'humilier davantage.

Elle avait un désir incroyable du martyr; mais, comme les bourreaux manquaient à sa ferveur, elle se fit le bourreau d'elle-même par les rigueurs qu'elle exerça sur son corps, tant dans la force de son âge que dans sa vieillesse ; car, bien loin de prendre alors les soulagements que cet âge, joint à sa qualité d'abbesse, semblait demander, elle demeura constamment, non-seulement dans l'observance des jeûnes et des veilles de la Règle de Saint-Benoît qu'elle avait établie dans sa maison, mais encore dans toutes les autres pratiques de la pénitence que ses premières ferveurs lui avaient inspirées. Enfin, après une longue vie, pleine de mérites et de bonnes œuvres, une petite fièvre l'enleva de la terre pour la faire régner dans le ciel. Ce fut le 5 novembre de l'an 692.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de sainte Bertille fut embaumé et placé à côté de celui de sainte Bathilde, dans l'église abbatiale. Son tombeau ne tarda pas à devenir célèbre par les prodiges qui s'y accomplirent, et on résolut dès lors d'en faire une translation solennelle. Cette cérémonie eut lieu par les soins de l'abbesse Marie de Duny, le 26 avril 1185, sous le roi Philippe-Auguste et sous l'évêque Maurice de Sully, qui présida à la cérémonie. Tous les peuples des environs accoururent; on fit l'ouverture du sépulcre, les ossements sacrés furent recueillis avec soin et placés, ainsi que les habits de la Sainte presque réduits en poussière, dans une châsse de bois. On transporta solennellement cette châsse dans la grande église, où on la déposa à côté de celle de sainte Bathilde.

Au XIIIe siècle, un violent incendie ayant détruit l'abbaye, les reliques furent, avec la permission de l'ordinaire, portées dans divers pays pour solliciter plus efficacement l'aumône des fidèles en faveur du monastère. A la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, durant la guerre des Anglais, les religieuses, afin de se mettre à l'abri des insultes des soldats, se retirèrent plusieurs fois à Paris emportant avec elles leur pieux trésor ; mais, à leur retour, ne trouvant plus qu'un monastère dévasté, elles furent obligées de vendre l'or, l'argent, les pierreries et leurs châsses pour subvenir aux premiers besoins de l'abbaye. C'est au commencement du XVIe siècle, alors que le monastère avait embrassé la Réforme monastique et retrouvé son ancienne splendeur, qu'eut lieu la translation du chef de sainte Bertille par les soins de Marie de Reilhac (1507-1510). En 1543, l'ancienne châsse étant dans le plus pitoyable état, on mit les reliques dans une nouvelle, enrichie de pierres précieuses. On y voyait des agathes d'une beauté remarquable sur lesquelles le caprice de la nature avait admirablement représenté des monstres marins; les personnes, à qui on en avait confié la garde, n'en connaissant ni le prix, ni la rareté, la vendirent avec d'autres à des marchands, et, au siècle dernier, elles se trouvaient dans le cabinet du roi.

Les restes de la Sainte furent alors placés dans une châsse due à Jaquelin Amignon : elle était partie d'argent et partie de bois doré; l'abbesse en fit faire une nouvelle en argent massif, du prix de trois cents livres, dans laquelle les ossements sacrés furent mis par l'archevêque d'Auch. La cérémonie fut une des plus pompeuses que l'on ait vues jusqu'alors; mais ce qui en rehaussa davantage la solennité, ce fut la voix, si célèbre depuis, qui prononça le panégyrique de sainte Bertille. Bossuet, alors âgé de trente-huit ans, avait déjà conquis sa renommée de grand orateur. C'était le 22 juillet 1665 : « le sermon », dit un manuscrit du temps, « fut des plus éloquents et des plus ingénieux, ayant meslé avec une adresse pleine d'esprit les plus beaux endroits de la vie des deux Saintes (Bertille et Bathilde). Il fut admiré de tout son auditoire ». Ce panégyrique n'a pas été conservé.

Le socle, qui supporte actuellement le buste de sainte Bertille, renferme aussi plusieurs médail-

lons : ils sont en cuivre repoussé, du XVIIe siècle, et contiennent encore une partie de reliques attachées sur une étoffe avec des étiquettes très-anciennes, mais sans authentique. En 1720, l'abbesse, Louise-Adélaïde de Chartres, fit faire un chef de vermeil pour sainte Bertille : la translation en fut faite, en présence de la princesse-abbesse, le 18 novembre 1721, par dom Eloi Ledoux, prieur de Sainte-Croix. Depuis cette époque, il n'est plus fait mention de l'ouverture de la châsse jusqu'en 1826, lorsque M. Pruneau reçut de M. de Cosnac la mission de vérifier les reliques du diocèse. En 1853 et 1855, Mgr Allou en fit par lui-même une nouvelle reconnaissance à Chelles. Il déposa dans la châsse un dernier procès-verbal par lequel il constate avoir extrait quelques portions d'ossements de sainte Bertille et de sainte Bathilde, qui furent envoyées, sur leurs demandes réitérées, au sacriste de Pie IX et à l'abbesse de Jouarre.

Le reliquaire de sainte Bertille est un coffre de bois doré, en forme de tombeau. Il renferme une caisse en chêne renversée sur le côté, et sur laquelle on voit les débris d'anciens cachets en cire rouge. Dans cette caisse se trouvent : 1° une étoffe de soie blanche enveloppant le chef de la Sainte ; 2° une étoffe de même couleur, avec une grande quantité d'ossements de la Sainte ; 3° plusieurs linges, dont l'un renferme des étoffes de soie tombant en poussière, et qui paraissent avoir été le suaire de sainte Bertille ou avoir servi d'enveloppe à ses reliques ; 4° deux authentiques.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, du *Bulletin de la société archéologique de Seine-et-Marne.*

LE BIENHEUREUX MARTIN DE PORRÈS,

RELIGIEUX DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1639. — Pape : Urbain VIII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

> La charité rend léger ce qu'il y a de plus rude ; elle apprend que la vertu est facile et le vice plein d'amertume. *Saint Jean Chrysostome.*

Le bienheureux Martin naquit à Lima, dans l'Amérique méridionale, d'une honorable famille, en 1569. Il eut pour père Jean de Porrès, et pour mère Anna Velasquez. Dès ses premières années, l'admirable pureté de ses mœurs fut le présage de l'éclatante sainteté à laquelle il devait s'élever. La modestie, l'humilité, la charité pour les pauvres furent les vertus qui caractérisèrent son enfance et lui attirèrent déjà la vénération universelle. Devenu jeune homme, sa miséricorde pour le prochain et surtout pour les malades s'accrut en lui par un progrès continuel, et il se consacra à l'étude de la chirurgie afin de pouvoir rendre gratuitement la santé aux malheureux et il y réussit très-souvent. Afin d'étendre de plus en plus dans son cœur le règne de l'amour de Dieu, plein de mépris pour les honneurs et les divertissements du monde, il dit adieu à la maison paternelle et demanda avec instances d'embrasser le Tiers Ordre de Saint-Dominique et d'être admis parmi les frères lais d'un couvent ; cette grâce lui fut accordée. Son noviciat terminé, à la grande édification de tous, il prononça ses vœux solennels : et qui pourrait dire avec quelle ferveur, avec quel soin il s'efforça de pratiquer et de s'identifier les vertus qui constituent le religieux parfait ? Il chérissait tellement l'humilité qu'il faisait ses délices de remplir toujours les offices les plus vils et les plus abjects du couvent ; il s'appelait le plus grand de tous les pécheurs et il baisait à genoux les pieds de ceux qui osaient le charger d'injures.

Malgré son aversion pour les fautes, même les plus légères, il ne cessa

jamais néanmoins de châtier sa chair par des jeûnes continuels et de l'ensanglanter par des cilices et des chaînes de fer, au point que l'on pouvait vraiment dire de lui qu'il portait dans son corps la mortification de Jésus. Tel était l'amour dont il était enflammé pour le divin Rédempteur qu'un jour, pendant qu'il était en prière devant un crucifix, on le vit s'élever de terre, s'envoler vers la sainte image, presser avidement de ses lèvres la plaie du côté, comme s'il en coulait encore du sang et comme s'il eût voulu s'en abreuver. Il n'est donc pas étonnant qu'enivré à cette source toujours jaillissante du divin amour, il ne parlât jamais que des choses célestes et qu'il eût un si grand désir d'en enflammer son cœur et celui des autres. Jaloux de la palme du martyre, il eût voulu aller en Chine et au Japon afin de tomber entre les mains cruelles des païens et de mériter, par l'effusion de son sang, de devenir l'hostie du Christ. Cet insatiable amour de Dieu, il en embrasait aussi les hommes de toutes les conditions, surtout les malades et les mourants auxquels il s'efforçait de tout son cœur de procurer tous les soulagements. Pendant qu'il donnait à sa patrie tant de preuves de son admirable charité, on le vit en même temps enflammé de compassion pour les malheureux captifs détenus en Afrique, les visiter souvent dans leurs fers pour les encourager, pourvoir à leurs besoins et briser les chaînes de leur captivité. Il arriva un jour qu'un de ces captifs, espagnol de naissance, qui avait à l'aide de Martin recouvré sa liberté à Alger, l'ayant rencontré à Lima où il s'était ensuite rendu, pénétré de reconnaissance, le salua comme son libérateur, et malgré ses réclamations, ne cessa de proclamer l'insigne bienfait qu'il en avait reçu.

Il souffrait beaucoup de voir les enfants trouvés et les orphelins en bas âge exposés à tous les malheurs; pour obvier à cette infortune, il fit bâtir à Lima un célèbre collége où ils pussent être formés à la piété et à une vie honnête. Sa bonté était si grande qu'elle n'exceptait pas même les animaux et qu'il leur donna souvent les soins et les secours de son art. Dieu se plut à honorer par des faveurs célestes l'excellente charité de son serviteur. Eclairé de la lumière divine, il prédit l'avenir, il connut les secrets des cœurs, il dévoila les ruses des démons et repoussa les assauts de leur fureur. Quoiqu'il n'eût point fait d'études, il résolvait les plus graves questions de la théologie avec tant de sûreté que les hommes les plus doctes en étaient émerveillés et qu'ils proclamaient que sa science ne pouvait lui venir que du ciel. Tant de vertus lui méritèrent de Dieu de jouir de l'entretien des Esprits célestes, d'accomplir un grand nombre de miracles éclatants et de connaître d'avance le jour de sa mort qu'il indiqua en effet en plusieurs circonstances et avec précision. Enfin, quand il tomba malade, il demanda avec instances que tous les religieux du couvent fussent présents à ses derniers moments, et il leur demanda pardon pour toutes les offenses qu'ils avaient pu recevoir de lui. Puis il fixa les yeux sur le crucifix qu'il tenait entre ses mains, et quand les assistants, qui récitaient le Symbole des Apôtres, en vinrent à ces mots : « Le Verbe s'est fait chair », il posa le crucifix sur sa poitrine, et, le front serein, le visage joyeux, il rendit à Dieu son âme innocente, le troisième jour des Nones de novembre de l'année 1639, la soixantième de son âge. De nombreux miracles illustrèrent sa vie et sa mort; après qu'ils eurent été examinés et approuvés, Grégoire XVI le rangea au nombre des Bienheureux (19 mars 1836), et permit à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs et au diocèse de Lima d'en célébrer la fête avec office et messe.

Presque toute l'Amérique espagnole l'appelle le *Saint aux rats;* car on

dit que son image déposée dans les lieux qu'infestent les souris et les rats, fait disparaître promptement ces animaux. Dans son couvent du Pérou, comme le sacristain se plaignait de voir ses étoffes rongées par les rats, et se proposait de détruire par le poison des hôtes si désagréables, le frère Martin le dissuada de cette cruauté. Il appela donc toutes ces petites créatures, déposant à terre un panier qu'il avait à la main; et quand toutes eurent grimpé dans sa corbeille, il les porta au jardin, leur promettant de prendre soin d'elles chaque jour, si elles cessaient de dévaster les provisions du monastère. C'est pourquoi on le représente une corbeille à la main, et entouré de rats, soit parce qu'il leur distribue à manger, soit parce qu'il se dispose à les transporter hors de la sacristie pour les réunir dans le jardin où il se chargera de les approvisionner avec les restes qui se perdent par la maison.

Le bienheureux Martin de Porrès est patron des mulâtres; on l'invoque contre les rats.

Extrait de l'*Année dominicaine*, et des *Caractéristiques des Saints*.

SAINT MILLEFORT [1] D'ÉCOSSE, ÉVÊQUE,

MARTYR A LA BOUVAQUE, PRÈS D'ABBEVILLE (XIIe siècle).

Les légendes de saint Millefort offrent de nombreuses variantes et se contredisent sur divers points. Voici la version qui nous paraît la plus digne de foi :

Saint Millefort, originaire d'Ecosse, naquit vers le commencement du XIIe siècle. Quand il eut embrassé l'état ecclésiastique, il fut choisi par son évêque, qui était primat d'Ecosse, pour remplir dans son église les fonctions de diacre. Les vertus de Millefort attirèrent sur lui l'attention et il fut élevé à la dignité épiscopale. Son zèle pour faire observer la discipline et pour défendre les droits de son église le fit persécuter par le prince qui gouvernait alors l'Ecosse : ce fut pour s'y soustraire que Millefort se réfugia en France. Accueilli dans une seigneurie voisine d'Abbeville, il put continuer à exercer son zèle et alla prêcher sur divers points de la Picardie et de la Normandie, ce qui pourrait expliquer le culte spécial qui lui est rendu dans quelques paroisses de ces deux provinces. Ses ennemis d'outre-mer, étant parvenus à connaître sa résidence, gagnèrent à prix d'argent quelques serfs de la Bouvaque qui tranchèrent la tête au saint évêque.

Il est honoré d'un culte spécial à la Bouvaque, à La Neuville-sous-Corbie, à Camps-en-Amiénois, à Forestmontiers, à Saint-Aubin-Rivière, et dans quelques paroisses des diocèses de Beauvais, Rouen et Versailles. On l'invoque surtout pour la guérison des enfants. La chapelle de la Bouvaque jouit d'une grande réputation : on y vient de plusieurs départements voisins pour la guérison des enfants épileptiques ou rachitiques. Le moyen thérapeutique employé dans ces cures, outre les vœux et les prières, est l'application à nu des enfants sur une pierre froide.

La maladrerie qui existait jadis à La Neuville-sous-Corbie, paraît avoir eu pour patron saint Millefort, dont le culte remonterait dans cette paroisse à une haute antiquité. C'est dans les ruines de cette maladrerie qu'on a trouvé la statue de saint Millefort qu'on vénère aujourd'hui dans l'église paroissiale. Le Saint est représenté vêtu d'une riche dalmatique, la tête nue, les yeux levés au ciel, la main droite sur la poitrine, un livre sous le bras gauche et une palme à la main. Au pied de la statue, un homme et une femme lui présentent chacun un enfant qu'ils recommandent à sa sollicitude. Un vitrail moderne de La Neuville a reproduit à peu près la même donnée.

On se rend à La Neuville de dix à douze lieues de loin pour invoquer saint Millefort en faveur des enfants qui sont malades ou qui tardent à marcher. On attribue à son intercession plusieurs guérisons miraculeuses. Sa fête, qui se faisait autrefois le 6 septembre, se célèbre aujourd'hui le deuxième dimanche du même mois.

1. *Alias :* Milleford, Milfort, Milford, Mimfort, Minifort, Quinefort, Quignefort, Quiguefort, Guignefort, Guinefort.

Près de Camps-en-Amiénois, sur la route nationale de Paris à Calais, il y avait jadis une chapelle de l'*Ecce Homo*, qui fut dévastée en 1793. Un pieux ermite, surnommé le *Petit Chapelain*. obtint l'autorisation de réparer l'oratoire abandonné. Il en changea bientôt la destination, afin de favoriser la dévotion traditionnelle des habitants pour saint Millefort, qu'ils allaient invoquer à la Bouvaque. Une statue de ce Saint fut placée à côté de l'ancienne statue de Notre-Dame des Sept Douleurs, et la chapelle fut désignée sous le nom de Saint-Millefort. C'est un pèlerinage très-fréquenté pour les maladies des enfants, comme le témoignent les nombreux *ex-voto* qui tapissent les murailles de ce sanctuaire. Chaque année, le cinquième dimanche après Pâques, une procession solennelle, où huit cultivateurs portent la statue de saint Millefort, se rend de l'église de Camps à la chapelle située à environ cent mètres.

Vers 1850, on bâtit à Saint-Aubin-Rivière une chapelle qui fut dédiée à saint Millefort. Elle fut érigée par les parents d'un enfant qui avait été guéri dans un pèlerinage à la Bouvaque. Le pèlerinage de Saint-Aubin-Rivière se fait le cinquième dimanche après la Pentecôte, et nuit parfois, par sa coïncidence, à celui de Saint-Germain-sur-Bresle.

Sur le chemin de Soreng à Bazinval, dans le canton de Blangy (Seine-Inférieure), on trouve une chapelle dédiée à saint Millefort. La tradition du pays de Bray est que Millefort était domestique, qu'il vint servir à Soreng et que la jalousie des autres serviteurs fut cause de son martyre. On voit que c'est à peu près la légende picarde, mais avec une autre attribution de lieu. On va en pèlerinage à Soreng le mardi de la Pentecôte, pour les langueurs des enfants.

A Bouillant, canton de Crépy (Oise), on vénère dans l'église une statuette où se trouve l'inscription suivante : *Saint Guinefort, martyr, qui guérissez des langueurs, priez pour nous.* Les individus atteints de fièvres invétérées emploient des linges frottés sur la statue.

Saint Guinefort était jadis en grande vénération à Piscop, dans l'arrondissement de Pontoise : c'était le patron de la chapelle seigneuriale, construite en 1211 par Pierre de Piscop. Cette chapelle a été détruite en 1839; mais l'église paroissiale construite en 1840 a été dédiée sous le double vocable de Notre-Dame et de Saint-Guinefort.

Tiré de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

LE B. RAYNIER OU REGNIER DE BORGO-SAN-SEPOLCRO,

DE L'ORDRE DES CAPUCINS (1589).

Le bienheureux Raynier naquit vers 1510, à Borgo-San-Sepolcro (Toscane), de parents pauvres et vertueux. Sa mère lui fit donner au baptême le nom de Saint, et veilla sur son enfance d'une façon toute spéciale. L'enfant, répondant à ses soins, avança rapidement dans l'amour de Dieu. Il faisait ses délices de la prière, et, tout jeune encore, il se rendait chaque nuit au couvent des Capucins du Mont-Cassal et se tenait à genoux devant les portes de l'église pendant que les religieux récitaient Matines. Le désir des vertus les plus sublimes du christianisme dévorait son âme; il avait surtout une grande estime pour la pureté et désirait garder la virginité toute sa vie. Pour obéir à ses parents, il entra malgré cela dans les liens du mariage ; mais Dieu le mit à même de satisfaire son cœur en lui enlevant son épouse au bout de quelques jours. Pour mener une vie plus parfaite, le Saint entra dans l'Ordre des Capucins où il reçut le nom de Raynier sous lequel il est connu.

Le démon, jaloux de ses progrès dans la piété, lui suscita de rudes tentations ; mais Raynier, aidé de la grâce de Dieu, sortit victorieux du combat et s'affermit de plus en plus dans les voies de la perfection. Les deux vertus qui se faisaient surtout remarquer en lui étaient l'obéissance et l'humilité. Quand il était question d'obéissance, rien ne lui paraissait impossible, et il donnait d'admirables exemples d'humilité. La réputation de sa sainteté ne tarda pas à se répandre et lui attira la vénération de tous ceux qui entendirent parler de lui. Il cherchait le plus possible à se soustraire aux hommages extérieurs que cette réputation lui attirait. Pour éviter le concours de peuple qui se faisait ordinairement autour de lui quand il était en voyage, il quittait avant le jour les endroits où il avait passé la nuit.

Quand il se livrait à l'oraison, il était souvent ravi en esprit. Arrivé à ce haut degré d'union avec Dieu, la mort n'avait plus pour lui d'épouvantes, et quand le ciel lui en eut révélé l'heure, il

s'y prépara avec ardeur, mais avec le plus grand calme. Il mourut en 1589, après avoir reçu les derniers sacrements avec ferveur. Aussitôt que la nouvelle de son décès se fut répandue, le peuple accourut en si grande foule à son couvent, qu'on fut obligé de fermer les portes ; mais on entra par les fenêtres et l'on se disputa ses vêtements pour avoir de lui quelque chose, et le supérieur du couvent fut obligé de faire enfermer son corps afin de le conserver entier. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau firent travailler à sa béatification. Pie VII autorisa son culte et on l'honore maintenant dans l'Ordre de Saint-François.

Le taureau est la caractéristique du bienheureux Raynier. On raconte qu'étant en prières, il fut attaqué par un taureau furieux qui le prit entre ses cornes et le jeta en l'air. Le serviteur de Dieu retomba sans blessures et continua son oraison.

Tiré du *Supplément de Charles Butler,* par l'abbé Tresvaux, et des *Caractéristiques des Saints,* par le R. P. Cahier.

VIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Tunis, en Afrique, la naissance au ciel de saint Félix, martyr, qui confessa Jésus-Christ; mais, son supplice ayant été différé, il fut trouvé mort le lendemain dans sa prison, comme le rapporte saint Augustin dans l'explication d'un psaume qu'il fit au peuple au jour de sa fête. IVe s. — A Antioche, dix Martyrs, qui furent mis à mort par les Sarrasins. — A Barcelone, saint Sever, évêque et martyr, qui, ayant eu la tête percée d'un clou pour la foi catholique, reçut pour salaire la palme du martyre. Vers 638. — En Phrygie, saint Attique. — A Bergues, le décès de saint WINNOC, abbé, qui, tout célèbre qu'il était pour ses vertus et pour ses miracles, ne laissa pas de servir longtemps lui-même les religieux qui étaient sous sa conduite. Vers 717. — A Fondi, dans la Campagne de Rome, saint Félix, moine. VIe s. — A Limoges, saint LÉONARD, confesseur, disciple de saint Remi, évêque ; d'une illustre naissance, il embrassa la vie solitaire, où il brilla par sa sainteté et par ses miracles. Son crédit auprès de Dieu a paru principalement dans la délivrance des captifs. Seconde moitié du VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Arras, Cambrai et Soissons, saint Winnoc, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. 717. — Aux diocèses d'Angers, Autun, Cologne, Limoges, Mayence, Rodez, Rouen et Strasbourg, saint Léonard, confesseur, cité aujourd'hui au même martyrologe. VIe s. — Aux diocèses d'Avignon et de Montpellier, saint Etienne d'Agde, évêque de l'ancien siége d'Apt (Vaucluse) et confesseur. On vante surtout sa mansuétude. Dans un pèlerinage qu'il fit aux Lieux saints, il tomba dangereusement malade et fit le vœu, s'il revenait à la santé, de relever de ses ruines son église cathédrale que les barbares avaient renversée. Il guérit fort heureusement et s'acquitta de sa promesse. Il assista avec Guillaume d'Agde au huitième Concile de Narbonne, mourut dans la soixante et onzième année de son âge et fut enseveli dans son église métropolitaine. 1046. — Aux diocèses de Bayeux, Laval, Le Mans, Nantes, Rennes, Saint-Brieuc et Vannes, saint Melaine, évêque de Rennes et confesseur, dont nous avons donné la vie au 6 janvier, jour où il figure au martyrologe romain. 530. — Au diocèse de Cahors, fête des saints Anges, patrons du diocèse. — Au diocèse de Langres, saint GRÉGOIRE, évêque de ce siége et confesseur. 539. — Au diocèse du Puy, fête de la translation des reliques de saint Agripan ou Agrève d'Espagne, évêque de l'Eglise du Velay et martyr, dont nous avons esquissé la notice au 1er février. VIIe s. — Au diocèse de Lyon, saint Ambrois, abbé, qui gouverna d'abord le monastère de l'Ile-Barbe (fondé vers l'an 208, dans une petite île au milieu de la Saône) et passa de là à l'administration de l'abbaye de Saint-Maurice-en-Valais (Suisse). Il est cité au martyrologe romain du 2 novembre. VIe s. — Au diocèse de Meaux,

saint Mathurin, prêtre et confesseur, mentionné au martyrologe romain du 1er novembre et dont nous parlerons au 9 de ce mois. IVe s. — Au diocèse de Quimper, saint ILTUT ou ELCHUT, abbé dans le pays de Galles. VIe s. — Au diocèse de Saint-Flour, fête de toutes les saintes Reliques de cette Eglise. — A Châlons-sur-Marne, saint Lupien ou Louvent de Mende, abbé de Saint-Privat et martyr, dont nous avons donné la vie au 22 octobre. Vers 584. — En Bretagne, saint Efflam, prince d'Irlande et solitaire. Ayant épousé Honore, princesse anglaise, il lui prêcha la virginité d'une manière si persuasive, qu'elle consentit très-volontiers à la proposition qu'il lui fit de garder ensemble une continence perpétuelle. Les deux époux s'étant embarqués pour l'Armorique, ils prirent terre dans un lieu qui forme maintenant la paroisse de Plestin (Côtes-du-Nord, arrondissement de Lannion) où ils menèrent la vie solitaire. Un saint ermite, nommé Gestin, s'adjoignit à eux [1]. VIe s. — A Trèves, saint Quiémat ou Guiémalt *(Veomadus)*, évêque et confesseur. 781 ou 791. — A Redon (Ille-et-Vilaine), le bienheureux Coudeloc ou Condeloc *(Condilucus)*, prêtre et moine. IXe s. — A Morlaas (Basses-Pyrénées, arrondissement de Pau), au diocèse de Bayonne, le martyre du bienheureux Raymond du Plan, de l'Ordre de Saint-Dominique. Zélé prédicateur, il défendit avec énergie la vérité catholique contre les nouveautés des Protestants. Les hérétiques, l'ayant saisi, lui firent pour le corrompre mille offres séduisantes; mais, voyant qu'il persistait dans sa foi, ils l'accablèrent de coups, lui arrachèrent les yeux qu'ils lui firent ensuite manger par force, et l'achevèrent à coups d'épée [2]. 1569.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Saint Zacharie, prêtre et prophète, père du bienheureux Jean-Baptiste. Sa mémoire se célèbre la veille de ce jour, et son chef est conservé avec honneur dans la basilique de Latran. Ier s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Au duché de Juliers, diocèse de Cologne, sainte Christine de Stumbel (village voisin de Cologne), béguine du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Dirigée dans les voies spirituelles par le vénérable Pierre de Danemark, elle reçut du ciel des faveurs insignes dont nous ne rapporterons que les principales : A l'âge de cinq ans, Notre-Seigneur lui apparut et lui enseigna la pratique de l'oraison et des vertus. Elle avait six ans quand il se montra à elle sous la forme d'un enfant, dans l'hostie consacrée. A sept ans, elle éprouva en esprit les délices du ciel. A neuf ans, la sainte Vierge la visita et lui dit qu'elle la prenait pour sa fille et la donnerait pour épouse à Jésus. A dix ans, en effet, le divin Rédempteur l'épousa d'une manière visible. A onze ans, ayant appris le Psautier, elle le récitait avec Notre-Seigneur alternativement. A treize ans, elle reçut l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique, et, à quinze ans, elle fut honorée des stygmates de son divin Epoux [3]. 1312. — A Coïmbre *(Conimbriga)*, ville de Portugal, dans la province de Beïra, sur le Mondego, le bienheureux Pélage de Portugal, de l'Ordre de Saint-Dominique. Profondément humble, il cacha pendant sa vie sa sainteté et l'innocence de son âme, mais, après sa mort, Dieu découvrit ses

1. L'oratoire de saint Efflam fut le lieu de sa sépulture; Gestin fut lui-même inhumé dans le sien, et a donné son nom à la paroisse de Ple-Gestin, qu'on nomme par syncope Plestin. Les Actes de saint Efflam disent que son oratoire étant presque en ruine et sa mémoire en oubli, un saint ermite, qui balayait régulièrement cet oratoire toutes les semaines, y apercevait comme des gouttes de sang qui semblaient sortir de terre, toujours au même endroit. Après plusieurs expériences, il en avertit l'évêque de Tréguier qui fit creuser au lieu indiqué. On y trouva le corps de saint Efflam. Il est patron de la paroisse de Plestin, où sa statue, placée près du maître-autel, du côté de l'Evangile, le représente en habits royaux avec un dragon sous ses pieds (on rapporte que ce dragon menaçait la solitude de saint Efflam, et que celui-ci le contraignit, par ses prières, de se précipiter lui-même dans la mer où il fut aussitôt suffoqué); de l'autre côté de l'autel est celle de saint Gestin avec les vêtements sacerdotaux. Il est aussi patron de l'hôpital de Morlaix, de la Chapelle de Toul-Efflam (près de la Lieue-de-Grève, dans la paroisse de Plestin) et de plusieurs autres; mais son culte ne s'est pas étendu hors de la Basse-Bretagne. — *Saints de Bretagne*, par Lobineau et Tresvaux.

2. On le représente tenant d'une main la palme du martyre, et de l'autre un plat où sont deux yeux. Les habitants de Morlaas ont pour ce Saint une grande vénération, et son image se trouve dans plusieurs églises. — *Notes locales.*

3 Ses reliques sont conservées à Juliers (province Rhénane) où l'on fait sa fête solennelle en ce jour. On la représente avec l'habit des Béguines, un lis à la main et la marque des stygmates. — Les Béguines d'autrefois étaient habillées de diverses manières; les unes étaient vêtues de gris, les autres de couleur tannée, et quelques-unes de couleur de bleu céleste. Aujourd'hui elles portent presque toutes des vêtements noirs. Lorsqu'elles sortent, elles se coiffent d'une certaine toque noire et plate surmontée d'un toupet de soie; un grand manteau noir leur couvre aussi la tête et descend jusqu'aux talons. — Hélyot, *Dictionnaire des Ordres religieux.*

mérites par un grand nombre de miracles qui s'opérèrent à son tombeau. Nous n'en citerons qu'un : Les religieux étant occupés à fondre une cloche, la matière vint à manquer : un des assistants combla le déficit avec de la terre prise sur le tombeau du Saint. La chose réussit à souhait, et l'on obtint une cloche magnifique, très-bonne et très-sonore. C'est en souvenir de ce fait prodigieux que les artistes représentent le bienheureux Pélage tenant une cloche entre les mains. 1257. — En Suisse, saint Protase ou Preuts *(Protasius)*, évêque d'Avenches *(Aventicum,* dans le canton de Vaud), ville dont le siége a été dans la suite transféré à Lausanne, et depuis à Fribourg. 507. — A Cueuse (aujourd'hui Coscan), ville de Cappadoce, saint Paul de Constantinople, martyr. Vers 350. — A Comacchio *(Comacula)*, ville forte d'Italie, saint Apuan, religieux bénédictin du monastère de Saint-Augustin de Pavie. VIIIe s. — En Sicile, saint Luc ou Lucas l'Ancien, père des moines du Mont-Etna. VIIIe s.

SAINT GRÉGOIRE D'AUTUN, ÉVÊQUE DE LANGRES

539. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

> Modèle des magistrats chrétiens par son zèle ardent pour la justice, saint Grégoire l'est encore des évêques par son absolu dévouement à Dieu et aux âmes. *Eloge du Saint.*

Grégoire naquit à Autun même d'une des plus anciennes familles sénatoriales de la ville. Ses nobles et religieux parents lui firent donner une éducation digne de leur position sociale, digne surtout de leur piété, trésor héréditaire dans cette illustre maison, qui a fourni plusieurs Saints et illustres personnages, entre autres Grégoire de Tours. Après la mort de son oncle Attale, comte d'Autun, dont Sidoine Apollinaire vante la justice et la bonté et se glorifie d'avoir été le parent, il fut jugé, quoique bien jeune encore, capable de lui succéder dans cette charge importante qui concentrait dans ses mains tous les pouvoirs. Formé à l'école de l'Evangile, affable et doux pour les gens de bien, sévère contre les méchants dont aucun n'échappait à ses recherches, équitable pour tous, il faisait respecter en lui l'autorité, parce qu'il la faisait estimer et aimer. Ses concitoyens bénissaient son gouvernement et pouvaient dire que le meilleur chrétien est aussi, toutes choses égales, le meilleur administrateur. Armentaria, fille d'Armentarius, sénateur de Lyon, femme digne de lui par sa piété et sa naissance, s'associa à sa destinée et lui donna deux fils, Tétricus et Grégoire. A l'âge d'environ soixante ans, le noble comte la perdit et profita de ce coup providentiel pour renoncer au monde. Ayant donc abdiqué, au grand regret de toute la cité, la charge qu'il remplissait si bien depuis près de quarante années, il entra dans le clergé. Libre enfin de sa personne et s'appartenant à lui-même, il fut heureux de pouvoir donner entièrement à Dieu une vie qui jusque-là avait été consacrée au soin absorbant des affaires publiques.

Ses qualités éminentes auxquelles une grande réputation s'était attachée ne lui permirent pas de rester longtemps, comme il le désirait, simple prêtre dans sa ville natale. Bientôt on le porta malgré lui au siége de Langres (506), après la mort d'Albison, ancien disciple de saint Euphrone, le même qui porta à saint Sidoine Apollinaire une lettre de ce grand prélat. L'affection, la reconnaissance, les regrets de ses concitoyens suivirent à

Langres le nouvel évêque; et la douleur de le perdre ne fut adoucie que par la pensée qu'il allait faire alors largement le bien sur un plus vaste théâtre. On ne se trompa point. Langres et Dijon, où Grégoire faisait alternativement sa résidence, furent les heureux témoins de sa sainteté.

Le saint pontife pratiqua toutes les vertus chrétiennes et épiscopales avec une perfection admirable. Sa mortification était si grande qu'il ne prenait pour nourriture qu'un peu de pain d'orge avec de l'eau; et les saintes rigueurs de son abstinence, toujours couvertes du voile de l'humilité, n'étaient connues que du seul domestique qui le servait. Tout le temps qui n'était pas employé aux œuvres du ministère pastoral, il le consacrait à l'oraison, et passait même une bonne partie des nuits au baptistère de Saint-Vincent, voisin de sa demeure et de l'antique église de Saint-Etienne à Dijon. Là, pendant que tout le monde reposait, lui, prosterné devant Dieu, veillait seul, s'offrant comme une victime, intercédant pour son peuple, méditant sur l'étendue de ses devoirs et sur les vérités éternelles. Là, il puisait dans ses intimes communications avec le ciel les instructions pleines de solidité et d'onction qu'il adressait au peuple, nourrissait son zèle pastoral et réchauffait de plus en plus cette inépuisable charité qui le rendait pauvre pour Jésus-Christ et lui faisait distribuer aux indigents, non-seulement les revenus de son église, mais encore son riche patrimoine. « Il vivait », dit Grégoire de Tours, « comme un anachorète au milieu du monde ». Du reste, profond en doctrine, d'une expérience consommée, possédant cette science pratique des hommes et des choses qu'on puise dans le maniement des affaires publiques, enfin un des hommes les plus remarquables du VI[e] siècle. Dieu voulut, avant même de récompenser dans l'éternité une vie si admirable, l'honorer dès ici-bas aux yeux des hommes par le don des miracles. Le saint évêque opéra un grand nombre de prodiges que son arrière-petit-fils, Grégoire de Tours, a consignés dans les pages immortelles de son histoire et dont le détail nous entraînerait trop loin.

Vers l'an 507, Grégoire ayant appris la fuite de Jean, fondateur de la célèbre abbaye de Saint-Jean de Réome ou Moutier-Saint-Jean, et sa retraite au monastère de Lérins, lui écrivit aussitôt ainsi qu'à l'abbé de Lérins pour le rappeler à Réome. Le saint prélat craignait que le sort de cette abbaye nouvellement fondée et à laquelle il tenait beaucoup, ne fût gravement compromis par la disparition du fondateur; et d'ailleurs il eût été désolé que son diocèse perdît un homme d'un si grand mérite. Voici la lettre qu'il adressa au pieux fugitif : « Hâtez-vous, je vous en conjure, de revenir au milieu des enfants que vous avez abandonnés. Si vous rejetez ma prière, craignez le jugement de Dieu; car il vous sera demandé un compte rigoureux des maux occasionnés par votre fuite à cette communauté dont vous êtes le père et que vous avez laissée orpheline. Elle est dans la désolation et va bientôt se disperser comme un troupeau sans pasteur ». L'humble abbé ne put résister à des sollicitations si pressantes et venant de si haut. Il revint à son abbaye qu'il continua à gouverner jusqu'à sa mort. L'illustre évêque de Langres, après avoir retrouvé le fondateur de Réome, eut encore la consolation de voir un autre Saint doter son diocèse d'un second monastère. C'était saint Seine (*Sequanus*), unique descendant d'une noble famille de Mémont, près Dijon, qui, abandonnant le monde, vint à Réome se placer sous la direction de saint Jean.

Grégoire fit la translation des reliques de saint Bénigne, et leur bâtit pour tombeau une superbe église entourée d'une abbaye qui, durant bien

des siècles, répandit dans toute la Bourgogne la vraie lumière et la vraie charité. Outre cette église, il y en avait deux autres, l'une consacrée à saint Jean et dédiée par saint Bénigne lui-même; l'autre bâtie dès les temps anciens sur le tombeau de sainte Paschasie. L'intervalle compris entre ces trois églises était parsemé de tombes nombreuses déjà et qui le devenaient chaque jour davantage; car les chrétiens étaient jaloux de dormir leur dernier sommeil près des tombeaux des Saints. Ils ne cessèrent plus de fréquenter un lieu devenu sacré pour eux, y ensevelirent leurs martyrs et leurs évêques, y bâtirent des oratoires. Au VIe siècle, la coutume de s'y faire enterrer était si générale que Grégoire résolut de l'ériger canoniquement en cimetière chrétien, et défendit par un décret à tous les fidèles de se faire jamais enterrer ailleurs. Ce fut le dernier acte de la piété de ce grand évêque envers le bienheureux apôtre de la Bourgogne.

En 517, il fit admirer ses vertus et ses lumières au concile d'Epaone. Dans ce voyage, il eut le bonheur de revoir, après bien des années, son ami, le saint abbé Lautein, qu'il avait connu à Autun dans l'abbaye de Saint-Symphorien. Le zélé et infatigable pontife voulut encore, malgré le poids des années, se rendre au concile d'Orléans et au concile de Clermont: rien ne semblait lui coûter quand il s'agissait du bien de l'Eglise et de la gloire de Dieu. Il aurait bien désiré pouvoir encore assister à un autre concile tenu à Orléans en 538; mais cette fois, cassé de vieillesse, il fut obligé de s'y faire représenter par le prêtre Evance. Peu de temps après, ayant entrepris, sans consulter ses forces, à l'occasion de la fête de l'Epiphanie qui approchait, le voyage de Dijon à Langres, car il avait coutume d'aller célébrer dans cette ville toutes les grandes solennités de l'Eglise, le vénérable vieillard fut saisi d'une fièvre qui eut bientôt éteint le peu de vie qui lui restait. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans (539), après un long et laborieux épiscopat, plein de bonnes œuvres et sanctifié par toutes les vertus.

Dans les images de saint Grégoire, on voit quelquefois figurer des anges. On raconte en effet que, priant dans l'église qu'il avait fait bâtir sur le tombeau de saint Bénigne de Dijon, il entendit des voix angéliques qui célébraient les louanges de Dieu. On le représente aussi : 1° tenant des fers de prisonniers dans sa main, parce que des captifs se trouvèrent délivrés miraculeusement de leurs chaînes lorsque son corps passa devant les portes de leur prison ; 2° devant une porte d'église ; sa légende rapporte que toutes les nuits il se rendait à l'église pour y faire ses prières, et que les portes s'ouvraient d'elles-mêmes quand il se présentait, puis se fermaient quand il était sorti.

CULTE ET RELIQUES.

A peine avait-il rendu le dernier soupir qu'on vit la gloire céleste dans laquelle venait d'entrer sa sainte âme jeter comme un reflet sur son visage qui parut radieux. Son teint se colora du frais incarnat de la rose, et son corps blanc comme un lis semblait marqué du sceau de la résurrection bienheureuse. Un miracle opéré à ses funérailles augmenta l'opinion qu'on avait conçue de sa sainteté. Comme on portait son corps au lieu de la sépulture, les prisonniers implorèrent son secours, et à l'instant la prison devant laquelle passait le convoi s'ouvrit d'elle-même. Il fut, conformément à ses désirs, transporté à Dijon et inhumé au cimetière de Saint-Bénigne, dans cette même église de Saint-Jean, où déjà son prédécesseur saint Urbain dormait en paix.

Tétric, fils et successeur de saint Grégoire sur le siége épiscopal de Langres, fit une nouvelle translation du corps saint. Les années passées dans le sépulcre n'avaient amené aucune corruption ni du corps ni des étoffes qui l'enveloppaient. Une partie de ses reliques fut apportée à la cathé-

drale de Langres en 1282. Gui de Genève, évêque de Langres, en fit la reconnaissance solennelle et les renferma dans une chasse d'argent qui fut mise sur une colonne, derrière le maître-autel de Saint-Mammès. La cérémonie s'accomplit en présence du clergé réuni en synode.

Extrait de *Saint Symphorien et son culte,* par M. l'abbé Dinet. — Cf. *Vies des Saints de la Haute-Marne,* par M. l'abbé Godard; *Vies des Saints de Dijon,* par M. l'abbé Duplus.

SAINT LÉONARD, SOLITAIRE EN LIMOUSIN,

ET PATRON DES PRISONNIERS

Seconde moitié du VIe siècle.

> Les dons de Dieu ne s'achètent pas à prix d'argent : c'est la foi qui les mérite, et le Seigneur les distribue aux fidèles suivant la mesure de leur foi.
>
> *Maxime du Saint.*

Après saint Martial, l'apôtre de l'Aquitaine, que la dignité de l'apostolat place au premier rang, le Saint qui a jeté le plus d'éclat sur le diocèse de Limoges est sans contredit saint Léonard, le patron des prisonniers. Il naquit de parents illustres dans la province des Gaules, et dans cette partie des Gaules qui commençait à s'appeler la France, du temps de l'empereur Anastase, c'est-à-dire vers la fin du Ve siècle. L'auteur anonyme qui a raconté sa vie n'indique pas d'une manière plus précise le lieu qui le vit naître ; mais plusieurs écrivains du moyen âge le font originaire de l'Orléanais, et quelques historiens de cette province vont jusqu'à désigner pour lieu de sa naissance le village de Corroy, dans la paroisse d'Ormes, près d'Orléans [1]. Il était de la nation des Francs, et ses parents, qui résidaient à la cour de Clovis, possédaient les plus hautes dignités dans le palais du roi, et occupaient le premier rang parmi les officiers de son armée. Quand Clovis, abjurant les erreurs du paganisme, courba la tête, à la voix de saint Remi, pour adorer ce qu'il avait brûlé, et brûler ce qu'il avait adoré, ce prince, à cause de la tendre amitié qu'il avait pour les nobles parents de Léonard, voulut retirer leur enfant de la fontaine sacrée du baptême.

Parvenu à l'âge de l'adolescence, Léonard aurait pu, fidèle à ses traditions de famille, figurer avec honneur, selon la coutume de ses parents, dans les armées d'un roi de la terre : il aima mieux s'enrôler dans la milice du roi du ciel. La pauvreté et l'humilité de Jésus-Christ ne sont-elles pas un trésor préférable aux richesses et aux dignités de ce monde ? Touché de l'esprit de Dieu, il s'appliqua à marcher sur les traces de saint Remi, le Samuel de la monarchie française. C'est cet illustre apôtre des Francs qu'il eut pour premier maître dans les voies du salut. Ce qu'il fit de progrès dans cette étude, sa sainteté le déclara plus tard. Disciple fervent, il prêtait une oreille attentive à l'enseignement de son maître, recueillait ses salutaires conseils, et gardait précieusement dans le secret de son cœur ces trésors de doctrine qu'il devait lui-même dispenser à d'autres. Cette vertu naissante

1. Toutefois nous ne devons pas omettre qu'un manuscrit du XIVe siècle fait naître saint Léonard au château de Vendôme, dans l'Orléanais ; et les Bollandistes, dont l'autorité est grande en cette matière, enseignent que saint Léonard et saint Lifard, son frère, étaient originaires de ce château.

présageait déjà la sainteté ; car on connaît aux goûts d'un enfant ce que doivent un jour être ses œuvres, et il est écrit que le jeune homme suivra pendant sa vie la voie qu'il aura prise dans sa jeunesse, et que même, devenu vieux, il ne s'en écartera pas. Aussi le saint évêque de Reims, témoin des vertus de son disciple, n'hésita pas à lui ouvrir les rangs de la milice sacrée, et à lui conférer la tonsure cléricale.

D'après le témoignage de l'auteur anonyme qui a écrit l'ancienne *Vie de saint Léonard*, saint Remi, usant de l'influence que lui donnait sa sainteté, aurait persuadé aux rois de France de porter, en l'honneur de Dieu, un édit royal en vertu duquel, toutes les fois qu'ils entreraient dans la ville de Reims, ou qu'ils passeraient dans le voisinage, tous ceux qui seraient alors détenus dans les prisons ou chargés de chaînes seraient rendus à la liberté [1]. A l'imitation de son maître, Léonard, fidèle disciple de saint Remi, demanda humblement au roi que tous ceux qui seraient enfermés dans des cachots seraient remis en liberté si, quand il les visiterait, il les jugeait dignes de cette grâce. Le roi lui accorda avec bienveillance cette insigne faveur. Heureux de ce privilége, dès que Léonard apprenait qu'il y avait quelque part de malheureux prisonniers, il y accourait aussitôt, et s'appliquait de toutes ses forces à procurer leur délivrance.

Déjà la renommée de sa bonté faisait de tels progrès dans toute la Gaule qu'un grand nombre de malades, attirés vers lui par l'espoir de la guérison, venaient le trouver pour qu'il leur procurât la santé par ses prières. Et il les guérissait en effet en invoquant sur eux le nom du Seigneur. Non-seulement il leur distribuait des aumônes pour entretenir la vie du corps ; mais, sachant que l'homme ne vit pas seulement de pain, et que la parole divine est pour son âme un aliment nécessaire, d'ailleurs se souvenant du proverbe sacré, qu'une bonne parole est meilleure qu'une aumône, il montrait à ces pauvres affligés les avantages de la patience chrétienne, et procurait à leur âme ces consolations ineffables que donne la parole divine quand elle est annoncée par un homme de Dieu. Fidèle et véritable dans ses promesses, libéral et magnifique dans ses aumônes, modeste quand il rendait compte de ses œuvres, loin de se prévaloir de sa haute naissance, il se faisait petit avec les pauvres ; il s'abaissait volontiers pour les secourir ; et, à voir son maintien si humble et sa tête inclinée, on aurait dit, non pas qu'il descendait d'une noble famille, mais qu'il était sorti de la plus obscure condition. L'humilité de son extérieur, de sa démarche, de son regard, rappelait ce que saint Paul, dans son divin langage, nomme « la modestie de Jésus-Christ ».

Pendant que Léonard, à l'école de saint Remi, méditait jour et nuit sur la loi de Dieu, et alimentait par cette méditation le feu sacré qui brûlait dans son âme, la bonne odeur de ses vertus se répandait au loin, et les peuples publiaient à l'envi ses louanges. Le roi de France lui envoya des députés pour le prier de venir à sa cour ; et, quand il fut en sa présence : « Léonard, homme de Dieu », lui dit-il, « je vous prie de considérer toujours mon palais comme votre demeure ; je veux que vous restiez ici, près de moi, jusqu'à ce que je vous procure les dignités de l'Eglise et les honneurs de l'épiscopat, jusqu'à ce que je puisse ceindre votre front de la mitre pontificale, dont vous êtes digne [2] ». Léonard, qui n'était alors que simple

1. A Orléans, lorsqu'un nouvel évêque prenait possession de son siége, il avait le privilége d'accorder la liberté à tous les prisonniers auxquels les rois de France pourraient eux-mêmes faire grâce avec connaissance de cause. Ce privilége était en vigueur au XI[e] siècle.

2. On sait que les rois Mérovingiens s'immisçaient violemment dans la nomination des évêques. Thierry, Gontran, etc., disposaient des évêchés.

clerc, humble et pieux, se garda bien d'accueillir ces flatteuses promesses, et d'accepter ce brillant fardeau ; il répondit au prince : « Si j'avais voulu, selon la coutume de mes parents, servir dans l'armée des rois de France, je sais très-bien, ô mon roi, que je n'aurais pas occupé le dernier rang à votre cour ; mais j'ai mieux aimé servir mon Dieu dans une condition obscure que de servir un roi de la terre en m'élevant aux dignités, et en vivant au milieu des honneurs. Donnez, prince, à ceux qui la désirent, la mitre pontificale : pour moi, je me contenterai de louer le nom du Seigneur en menant la vie solitaire. Ce n'est pas, ô grand roi, que je veuille blâmer ceux qui acceptent la charge de l'épiscopat ; mais je vous répète ce que j'ai déjà dit : j'aime mieux vivre ignoré dans la maison de Dieu que d'habiter dans le palais des princes de ce monde ».

Après avoir refusé les dignités et tous les honneurs temporels que lui promettait le roi, il partit. Le long de sa route, agriculteur céleste, il semait la parole de Dieu. C'est en exerçant cette fonction sacrée qu'il arriva à Orléans. Non loin de cette cité, un homme vénérable, nommé Maximin, dirigeait le monastère de Micy [1], où florissaient alors, sous sa conduite, plusieurs religieux que l'Eglise a placés depuis sur les autels. Léonard resta quelque temps dans ce monastère ; et l'on comprend que, à cette école de piété, il dut s'élever de vertus en vertus, et se former aux pratiques les plus saintes de la vie monastique.

L'ancienne Vie de saint Léonard n'entre dans aucun détail sur ce qu'il fit pendant son séjour à Micy ; mais une autre légende du moyen âge, conservée autrefois au monastère de Meung, rapporte à ce sujet quelques faits que nous ne pouvons passer sous silence. Cette légende raconte que l'abbé de Micy, saint Maximin, voyant les vertus et les progrès spirituels de son disciple, le conduisit à Orléans et le présenta à Eusèbe, évêque de cette ville, afin qu'il reçût des mains de ce pontife l'ordre sacré du diaconat. « Reçois l'Esprit-Saint », lui dit l'évêque en imposant la main droite sur sa tête, « reçois le don de force, pour résister au démon et à tous ses assauts, au nom du Seigneur ! » Léonard accepta, par obéissance, ce degré inférieur du ministère ecclésiastique ; mais il ne voulut pas monter plus haut dans la hiérarchie sacrée, lui qui avait dit à un roi que toute son ambition était de vivre ignoré dans la maison du Seigneur. D'anciens écrivains sont garants de cette tradition : Bernard Guidenis, qui écrivait dans les premières années du XIVe siècle, dit que saint Léonard fut diacre, et non pas prêtre. Cette légende du monastère de Meung dit encore que, un jour de Noël, Léonard, chargé d'assister saint Maximin au saint sacrifice, se rendait à l'église pour remplir ses fonctions de diacre, portant à la main, dans un petit vase, le vin qui devait être offert à l'autel. Un pauvre se présente à lui, fatigué, haletant, et lui demande ce vin au nom de Jésus-Christ. Léonard se rappelle la parole du Sauveur : « J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire » ; et, sans hésiter, il donne au pauvre le vin qu'il portait. Le pauvre lui dit de puiser de l'eau dans une fontaine qui était proche, et le Sauveur, voulant récompenser la foi et la piété de Léonard, renouvelle en sa faveur le premier miracle qu'il opéra dans sa vie apostolique ; et l'eau que le saint jeune homme avait puisée fut changée en un vin exquis qui fut offert à l'autel.

Léonard ayant connu, par une révélation de l'Esprit-Saint, qu'il ne devait pas rester dans ce monastère, mais qu'il devait diriger ses pas vers

1. Aujourd'hui Saint-Mesmin, à deux lieues d'Orléans.

la contrée de l'Aquitaine, sortit du monastère. En traversant la province de Bourges, où se trouvaient encore des païens, il ne se cachait nullement par crainte de la mort ; mais, comme un soldat intrépide, ceint des armes de la foi, il exaltait le nom du Seigneur, autant qu'il le pouvait, par ses paroles et par ses œuvres ; et le Seigneur, qui glorifie par le don des prodiges ceux qui le glorifient par leur sainteté, confirmait sa prédication par d'éclatants miracles. Il mettait les démons en fuite, il rendait l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la marche aux boiteux, la santé à tous les infirmes qui avaient recours à lui. Mais ce n'était pas encore là que Dieu l'appelait. Après avoir opéré de tels prodiges, l'athlète du Christ, armé du casque du salut et du bouclier de la foi, continua sa route, et, quittant la province de Bourges, il dirigea ses pas vers les montagnes du Limousin. Il cherchait un ermitage où il pût vivre complétement séparé du monde, et se donner tout entier à Dieu.

A cette époque, la province du Limousin était en grande partie inculte et couverte de forêts ; abandonnée des hommes, elle était éminemment propre à la vie solitaire : aussi était-elle un point de ralliement pour quelques âmes d'élite que l'Esprit de Dieu poussait à se séparer du monde. A une distance de dix milles, ou quatre lieues environ, de Limoges, du côté du soleil levant, on trouve, en remontant les rives escarpées de la Vienne, une montagne qui était autrefois couverte d'une forêt épaisse et remplie de bêtes fauves, appelée la forêt de Pauvain (*Pavum*). En arrivant dans ce site à l'aspect sauvage, le bienheureux Léonard trouva ce lieu favorable à son pieux dessein : « C'est là que j'habiterai », dit-il avec le Prophète, « c'est là le lieu que je choisis pour ma demeure ! » Il se construisit une cellulle avec des branchages entrelacés ; et, plus riche dans sa pauvreté que les potentats de ce monde, en possédant Dieu il possédait l'univers. Là, vivant de racines et de fruits sauvages, il s'adonnait librement à la prière, à la méditation, à la mortification ; et il charmait son exil en chantant les douceurs de cette loi qui sanctifie les âmes. Au milieu de cette nature silencieuse et recueillie, rien n'empêchait l'ascension de son cœur vers Dieu : tout au contraire élevait sa pensée vers le ciel. Autant le tumulte et les bruits du monde avaient inspiré à son âme un profond dégoût, autant la solitude de cette montagne remplissait son cœur d'une joie pure et profonde. Il avait lu dans les saints livres qu'il faut prévenir le soleil pour bénir Dieu, et les premières lueurs de l'aube le trouvaient agenouillé dans la prière. La nuit, il pensait à la beauté de Dieu en contemplant les étoiles, et il s'écriait avec le prophète-roi : « Je verrai vos cieux, l'ouvrage de vos mains ; la lune et les étoiles, que vous avez créées ! Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme que vous ayez daigné le visiter ? » Et quel charme, quelle suavité dans ces entretiens prolongés avec Dieu et dans ces nuits passées dans la prière !

En face de l'ermitage de Pauvain, de l'autre côté de la Vienne, un château dont on voit encore les vestiges s'élevait sur le sommet d'une montagne escarpée, et dominait les vallées profondes que la rivière a creusées, et où elle dessine son cours sinueux. Comme les anciens rois du pays et les ducs d'Aquitaine avaient coutume d'aller chasser dans la forêt de Pauvain, on avait bâti autrefois sur cette montagne, qui domine la forêt, une maison royale qui leur servait de résidence. Le roi venait chaque année dans ce château avec les officiers de sa suite, et son épouse l'accompagnait souvent. Dans un de ces voyages, et pendant le séjour qu'elle faisait dans la rési-

dence royale, la reine fut tout à coup surprise par les douleurs de l'enfantement. Leur violence excessive fit craindre pour ses jours, et bientôt l'on désespéra de la sauver. Le roi, triste et justement inquiet, eut promptement recours aux médecins les plus habiles; mais ils épuisèrent toutes les ressources de l'art sans pouvoir procurer de soulagement à l'auguste malade. Tous les amis du prince étaient dans la plus grande tristesse en voyant que la reine allait mourir si misérablement. Les nombreux serviteurs, à l'intérieur et en dehors du palais, laissaient éclater leur douleur par des clameurs plaintives; et la montagne et les vallées voisines retentirent de cris lugubres et de longs gémissements. Pendant que ces cris de douleur s'élevaient vers le ciel, Léonard, sorti de son ermitage, traversait en priant les sentiers de la forêt. Il s'arrête, il prête l'oreille, il entend ces gémissements de deuil, et, touché de compassion, il veut en connaître la cause. Il se détourne donc de sa route, et, traversant la Vienne, il dirige ses pas vers la résidence royale, située sur la montagne d'où partaient ces clameurs et ces cris plaintifs. Aussitôt que les courtisans l'aperçurent, ils allèrent sans délai l'annoncer au prince : le roi sortit aussitôt pour aller à sa rencontre, et il l'introduisit dans le château. En voyant le visage du pieux ermite transfiguré par la sainteté et la pénitence, il crut aussitôt à la puissance de sa prière, et il eut pleine confiance en sa bonté. Il se jeta à ses pieds, et lui demanda son appui au milieu de l'immense tristesse qui l'accablait. Le spectacle de cette douleur royale, de ces soupirs et de ces sanglots, émut le cœur de Léonard, si enclin de lui-même à la pitié : il releva le prince, et, suivis de quelques officiers du palais, ils entrèrent ensemble dans l'appartement de la reine. Alors, élevant les yeux au ciel, Léonard adressa à Celui qui tient en ses mains les clefs de la vie et de la mort, une prière fervente qui fut aussitôt exaucée.

Pénétré de gratitude, le roi fit apporter des vases d'or et des coupes d'argent, des vêtements de pourpre tissus d'or, d'autres ornements en grand nombre, et les fit offrir au saint ermite comme un don de sa reconnaissance. Mais le vaillant soldat du Christ, pour qui le monde avec toutes ses pompes était crucifié, méprisait trop les richesses du siècle pour accepter ce présent royal. Il demanda seulement au roi une partie de la forêt, et le prince confirma aussitôt cette donation par un décret royal.

Au milieu de cette forêt solitaire que le roi lui avait donnée, Léonard construisit un oratoire en l'honneur de la vierge Marie [1]. Au côté gauche de cet oratoire il plaça un autel, dédié à saint Remi, son bienfaiteur et son père dans la foi, qui, depuis quelques années, avait reçu dans le ciel la palme due à ses mérites. Ainsi ce sanctuaire était consacré à l'amour filial et à la reconnaissance.

Le bienheureux Léonard vécut longtemps dans cette forêt, ne donnant à son corps que la nourriture qu'il ne pouvait lui refuser, se macérant de jeûnes, et passant sa vie dans les veilles et les prières. Il s'associa deux religieux de vie édifiante et de mœurs exemplaires, afin que, lorsqu'il s'absentait de son ermitage pour aller prier au tombeau des Saints, les divins mystères fussent célébrés sans interruption dans l'oratoire dédié à la vierge Marie [2]. Il avait en effet la louable habitude d'aller souvent en pèlerinage à la basilique du saint pontife Martial, et il ne voulait pas que son église

1. Cet oratoire s'appelait autrefois *Notre-Dame-de-sous-les-Arbres*.

2. Le Père Le Cointe, donnant une fausse interprétation à ce passage de la légende, a conjecturé que saint Léonard était prêtre *(Annal. eccles. Franc.*, ad an. 549); mais la tradition immémoriale, les documents et les monuments protestent contre cette assertion.

restât solitaire lorsque lui-même se rendait quelque part pour prier.

Comme l'oratoire de saint Léonard était éloigné d'un mille environ de la rivière de Vienne, les deux religieux compagnons de sa solitude trouvaient de la difficulté à y descendre chaque jour pour y puiser de l'eau. Cette rivière roule ses flots rapides au bas de la vallée, tandis que l'oratoire était situé au sommet de la colline. C'est pourquoi ils prièrent un jour saint Léonard de leur procurer, près de leur église, une source où ils pourraient puiser plus facilement l'eau dont ils avaient besoin. Ils avaient confiance en la sainteté de leur maître, ils croyaient à sa puissance auprès de Dieu, et ils savaient que le Seigneur ne dédaigne pas d'opérer en faveur de ses enfants des miracles qui font éclater sa bonté. Touché de leur prière, l'homme de Dieu fit creuser, non loin de l'oratoire, une fosse en forme de puits, et, debout en face de la citerne vide, il invoqua le nom du Seigneur, et sa prière fut aussitôt exaucée. Léonard changea le nom de *Pauvain*, que portait cette forêt. En mémoire de la donation royale, il voulut que ce lieu s'appelât désormais *Noblac*, parce que, dit l'auteur de la légende, c'était le présent d'un très-noble roi [1].

Quoique le saint ermite aimât à mener une vie retirée et solitaire; quoiqu'il eût pour règle de s'éloigner de la foule, et d'éviter le concours du peuple, toutefois Dieu, qui veut être glorifié dans ses Saints, et qui se plaît à opérer par leurs mains des merveilles au milieu des nations, attirait les peuples vers son pieux serviteur. Par l'influence secrète du ciel, on voyait accourir vers lui des foules nombreuses de malades, que la grâce du Dieu tout-puissant guérissait par sa main. La réputation de sa sainteté se répandait dans toute l'Aquitaine; elle s'étendait au loin dans la Bretagne, et pénétrait même jusque dans la Germanie. Dieu glorifiait tellement son pieux serviteur que si quelqu'un, détenu en prison, invoquait le nom de Léonard, aussitôt il voyait ses chaînes se rompre, il était libre, et personne n'osait mettre d'entraves à sa liberté. Un grand nombre de ces prisonniers, partis de pays lointains, et délivrés par lui du cachot ou des fers, venaient en Aquitaine, et demandaient en quel lieu demeurait le bienheureux Léonard. Bien plus, ils apportaient avec eux leurs fers et leurs chaînes pesantes, et, tombant à ses pieds, les lui présentaient pour lui en faire hommage. La plupart voulaient demeurer auprès de lui, s'offrant à être ses serviteurs, et lui promettant d'en remplir fidèlement tous les devoirs. Mais l'homme de Dieu, qui se regardait comme le serviteur de tous, leur distribua une partie de sa vaste forêt, afin que, en la défrichant, et en s'adonnant aux travaux de l'agriculture, ils ne fussent plus exposés à se livrer, comme autrefois, à des habitudes de rapine, et à être enfermés de nouveau dans d'obscurs cachots.

A l'exemple du divin Maître, plein de compassion et de bonté, saint Léonard accueillait avec mansuétude tous ces malheureux captifs. Il les encourageait dans le bien par ses prédications évangéliques; et tous ceux qui venaient à lui, accablés de diverses infirmités, il les guérissait par ses saintes prières, et les nourrissait chaque jour de sa parole pleine de suavité. Il se plaisait au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfants, donnant des vêtements à ceux qui étaient nus, des aliments à ceux qui avaient

1. D'autres écrivains trouvent à ce mot une étymologie différente. Ils prétendent que ce lieu s'appelait *Noblac*, parce que les territoires que les rois donnaient alors aux églises et aux monastères étaient assimilés aux terres *nobles*, et, à ce titre, exempts de subsides et d'impôts. Les rois de France, depuis Philippe Ier jusqu'à Louis XV, ont confirmé ce privilége, qui n'a été abrogé que quelques années avant la Révolution.

faim, leur procurant avec libéralité tout ce qui leur était nécessaire. Auprès de leur pieux libérateur, tous ces anciens prisonniers, désormais affranchis de la servitude du péché, plus triste mille fois que la captivité corporelle, recouvraient une liberté infiniment plus précieuse, la liberté des enfants de Dieu. C'est qu'il leur faisait comprendre cette grande parole du Sauveur : « Si le Fils de Dieu vous rachète de la servitude du péché, vous serez vraiment libres ». Ainsi le pieux solitaire réhabilitait par la religion ces hommes que la justice humaine avait flétris; il les transformait par le travail et la prière [1].

Comme le bruit de tant de merveilles opérées par l'homme de Dieu ne cessait d'être porté en France par les voix de la renommée, plusieurs membres de sa famille et de sa parenté, quelques-uns de ses anciens serviteurs, vendirent leurs domaines et leurs autres possessions, et vinrent, avec leurs femmes et leurs enfants, jusque dans la forêt où était la cabane du saint ermite. Celui-ci les ayant regardés avec étonnement, et les ayant reconnus : « Comment ! » leur dit-il, « je me suis éloigné de vous, et vous m'avez suivi !... Ah ! puissiez-vous me suivre ainsi dans la gloire du paradis ! » Dès qu'ils reconnurent sa voix, ils se prosternèrent devant lui, la face contre terre : « Père vénérable », lui dirent-ils, « nous sommes à vous, et, si vous le permettez, nous ne nous séparerons jamais de vous. Montreznous vos voies, enseignez-nous vos sentiers ». « Fils bien-aimés », leur répondit-il, « je vous redirai ces paroles du prophète David, et je vous engage à les graver profondément dans votre cœur : J'ai été jeune, et je suis devenu vieux; et jamais je n'ai vu le juste abandonné, et ses enfants réduits à mendier leur pain. Craignez donc le Seigneur, et honorez ses Saints : car l'indigence n'atteindra jamais ceux qui le craignent. Les riches sont tombés dans l'indigence, et ont ressenti la faim; mais ceux qui recherchent le Seigneur ne manqueront jamais d'aucun bien. Ecoutez-moi donc, ô mes enfants, et je vous apprendrai la crainte du Seigneur. Dieu vous a retirés loin du tumulte des foules et du tourbillon du siècle, afin que, demeurant avec moi dans cette solitude, vous y viviez saintement dans la justice et la paix. Car il est écrit : La médiocrité vaut mieux pour l'homme juste que les grandes richesses des pécheurs; et encore : Une bouchée de pain sec mangée dans la joie d'une conscience pure vaut mieux qu'une maison pleine d'abondance où règnent les querelles et les divisions ».

Après ces paroles de salut et cette douce prédication, il leur distribua sept portions de sa forêt, car il y avait sept familles. Et il leur disait encore : « L'homme naît pour travailler, comme l'oiseau pour voler. Travaillez donc de vos propres mains comme ont fait les saints Apôtres, afin de vous procurer ce qui est nécessaire à votre subsistance, et de pouvoir par surcroît secourir les indigents, et faire des largesses aux pauvres au nom de Jésus-Christ. Retenez bien ceci, et n'oubliez jamais cette recommandation suprême : vivez toujours dans une parfaite tranquillité. Si quelqu'un osait vous contrister sans cause, vous ou vos successeurs, j'ai obtenu du Seigneur qu'il soit arraché avec les siens de la terre des vivants ». La multitude des fidèles, venus des contrées voisines ou des régions lointaines, n'avait d'autre désir que de rester toujours auprès de lui; et saint Léonard, avec sa piété pleine de charmes, avec sa charité digne de tout éloge, les environnait de son affection, les protégeait, les encourageait. Il était l'appui des faibles, le médecin des infirmes; et, par ses vertus et sa sainteté éminente, il brillait

1. C'est là le plus ancien exemple que nous connaissions d'une colonie pénitentiaire, et c'est à saint Léonard qu'on doit attribuer l'initiative de ces pieux établissements.

dans le temple de Dieu comme l'étoile du matin. C'est ainsi que cette colonie chrétienne, dirigée par un pieux solitaire, formait déjà, au milieu des bois, une bourgade naissante. Plus tard cette bourgade prendra de l'accroissement, et, s'environnant d'une enceinte de murailles, deviendra une cité industrieuse, qui, reconnaissante, se glorifiera de porter le nom de son père bien-aimé.

Saint Léonard passa tous les jours de sa vie dans la crainte de Dieu et dans l'exercice des vertus évangéliques. Il marcha sans tache dans les voies du Seigneur; il s'avança de vertus en vertus, et servit son Créateur sans mériter un reproche. Il combattit vaillamment, le noble athlète du Christ! et, dans cette lutte, il remporta de glorieuses victoires. Il resta fidèle jusqu'à la mort, et mérita ainsi la couronne de vie. Enfin l'heure arriva où celui qui avait été le libérateur de tant de captifs allait être délivré de sa prison terrestre. La mortification et les jeûnes fréquents l'avaient accoutumé à voir la mort de près : il la vit venir en lui disant comme saint André à la croix : « O mort si longtemps désirée, je te salue ! » Sentant approcher son heure, il se fit porter dans l'oratoire dédié à Marie, afin de mourir entre les bras de sa mère. Couché sur cette terre sacrée, il levait les yeux vers le ciel. Son visage vénérable, amaigri par les veilles et les privations, rayonnait de cette auréole de joie qu'on voit briller sur le front des Saints. Ses disciples, versant des larmes de piété filiale, se penchaient près de lui pour recueillir ses dernières paroles. Enfin, il exhala sa belle âme le 8 des ides de novembre (6 novembre), dans la seconde moitié du VIe siècle.

Après que son âme sainte eut été portée dans le ciel par les anges, son corps vénéré fut enseveli par la troupe des fidèles dans la petite église qu'il avait bâtie lui-même en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Le Seigneur, qui lui avait accordé le don des miracles pendant sa vie, lui continua ce pouvoir après son trépas. Nous allons en rapporter quelques-uns : Le 6 mai 1611, Vincent Aubrousse, né dans le diocèse d'Autun, se trouvant à Ostie, en Italie, fut pris par les Turcs. Ces farouches ennemis le conduisaient déjà à leurs vaisseaux avec quatorze autres prisonniers, dont ils comptaient faire autant de forçats. Chemin faisant, Aubrousse se recommandait à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Léonard, duquel il avait entendu raconter mille prodiges en faveur des captifs. Comme il se souvint d'avoir passé quelquefois, en revenant de Limoges, par la ville qui porte le nom de ce Saint, et où on vénère ses reliques, il se mit à genoux, le conjura d'intercéder pour lui auprès de Dieu, et de le délivrer des mains de ces ennemis du nom chrétien. Sa foi fut aussitôt récompensée. Il devint tellement immobile qu'il fut impossible aux Turcs de le déplacer du lieu où il était; et, après bien des efforts inutiles, ils furent obligés de l'abandonner.

Dès qu'ils furent partis, il se leva avec la plus grande facilité, et s'en alla à Rome faire au pape Paul V le récit de ce qui venait de lui arriver. Le souverain Pontife l'écouta avec bonté, et lui fit expédier un bref d'indulgences, qu'il lui enjoignit de porter à Saint-Léonard. Aubrousse exécuta les ordres du Pape le 22 février de l'année suivante (1612), et il lui en fut donné acte à l'hôtel de ville par-devant les consuls et les principaux habitants.

Louise de Lorraine, princesse de Ligne, étant attaquée d'une espèce de paralysie, se voua à saint Léonard, et fut aussitôt guérie. En reconnaissance de cette faveur, elle fit présent à la chapelle du Saint, à Raches, d'une belle table d'autel qu'on y voyait encore avant la Révolution.

Louise de Mauville et Marguerite de Maulde, religieuses de l'abbaye de Marquette, près de Lille, paralytiques l'une et l'autre, et percluses de tous leurs membres, y obtinrent la même faveur : la première, le 24 avril 1606 ; la seconde, le 22 janvier 1607.

En 1653, Isabelle-Sabine Bullart, religieuse augustine d'Arras, dont la jambe gauche, par une violente contraction de nerfs, s'était repliée jusqu'à l'épaule, se fit appliquer pendant six mois tous les remèdes imaginables sans éprouver aucun soulagement. Enfin elle ordonna qu'on la portât à cette chapelle de Saint-Léonard, où elle entendait dire que s'opéraient tous les jours tant de guérisons miraculeuses. Elle y trouva une guérison si prompte et si parfaite qu'elle retourna à pied dans son couvent.

En 1659, il survint à un jeune homme de Lille, nommé Barthélemy Caulié, un accident qui le rendit tellement boiteux qu'il ne pouvait plus marcher qu'à l'aide de deux béquilles. Il s'adressa d'abord aux chirurgiens les plus habiles du pays ; mais, n'en ayant reçu aucun secours, il mit toute sa confiance en saint Léonard, bien persuadé que son intercession serait bien plus efficace que les remèdes humains. Sa foi fut récompensée par un miracle : il obtint ce qu'il avait espéré.

Anne de Marez, âgée de dix ans, fille de Charles de Marez et de Marie Rieulin, fut attaquée d'une maladie étrange, qui de temps en temps l'empêchait de respirer, et qui lui causa une telle rétraction de nerfs que ses jambes s'étaient repliées sur elles-mêmes. Alarmés d'une situation si fâcheuse, ses parents ne négligeaient rien pour l'en tirer. Ils la firent traiter pendant longtemps par les médecins les plus expérimentés et les plus habiles, mais toujours sans succès. Enfin ils eurent recours aux remèdes surnaturels. La malade fut portée à Raches, à la chapelle de Saint-Léonard. Elle y entendit la messe, qui fut célébrée en l'honneur du Saint. Puis, ayant senti une douleur extraordinaire dans les jambes, elle commença à les étendre, et annonça à son père et à sa mère, qui étaient présents, qu'elle en avait recouvré le libre usage.

La ville de Liége fut témoin d'un prodige célèbre, opéré par l'intercession de saint Léonard le 25 février 1605. Sur la paroisse de Sainte-Marguerite, située dans un des faubourgs, demeuraient Erasme Augustin et Léonarde de Lewe, son épouse, qui avaient un fils, âgé d'environ dix ans, tellement affaibli, depuis six ou sept mois, par un flux de sang, qu'il ne pouvait ni marcher ni même se remuer qu'à l'aide de deux potences. Abandonné des médecins et des chirurgiens les plus habiles, qui avaient déclaré son mal incurable, cet enfant dit un jour à sa mère qu'il voulait aller en pèlerinage à l'église de Saint-Léonard. Surprise de ce propos, sa mère commença par lui représenter l'éloignement de l'église et la rigueur de la saison comme des obstacles qui s'opposaient à son pieux désir ; puis elle lui demanda quelle raison il avait de faire un voyage si difficile, lui qui n'avait jamais entendu parler de ce Saint ni de ses miracles. Il répondit qu'il croyait y recouvrer certainement la santé. Ses parents regardèrent ce dessein comme une inspiration du ciel, et lui permirent de l'exécuter. Sa sœur, âgée de douze ans, fut chargée de l'accompagner dans ce pèlerinage.

Appuyé sur ses potences, cet enfant se met en chemin, et il arrive avec bien de la peine à l'église de Saint-Léonard. Lorsqu'il y fut entré, et que sa sœur lui eut montré l'image du Saint, il alla en faire le tour, suivant la coutume observée par les pèlerins, en disant de tout son cœur : « Seigneur, rendez-moi l'usage de mes jambes. Bon saint Léonard, intercédez pour

moi ! » Puis, s'étant mis à genoux, et répétant plusieurs fois la même prière, il tomba dans une si grande faiblesse que sa sœur fut obligée d'appeler du secours pour le relever. Il ouvrit alors des yeux baignés de larmes, et, les portant sur un crucifix, il demanda qu'on le conduisît près de l'image du Sauveur. A peine s'y fut-il mis à genoux en prononçant sa prière accoutumée qu'il sentit revenir ses forces, et ses jambes se consolider. Enfin, ayant été mené de nouveau par sa sœur autour de l'image de saint Léonard, il s'écria qu'il n'avait plus besoin de potences, et il les fit suspendre en ce lieu. Et il s'en retourna sans aide et parfaitement guéri dans sa maison, au grand étonnement de ses parents et de ses voisins, qui connaissaient sa situation précédente.

Ce miracle, si propre à confondre les iconoclastes et les hérétiques des derniers temps, fit grand bruit dans la ville de Liége. On en fit une information juridique, et, comme tout concourait à en constater la vérité, il fut reconnu authentique par les supérieurs, qui ordonnèrent qu'on en rendrait à Dieu d'éclatantes actions de grâces, tant dans l'église de Saint-Léonard que dans celle de Sainte-Marguerite, par la célébration de l'office divin et une procession solennelle, à laquelle cet enfant assista nu-pieds, revêtu d'un surplis et un cierge à la main.

Les peintres et les sculpteurs, fidèles interprètes de la tradition, ont continué de le représenter revêtu d'une dalmatique de diacre. — Dans l'église de Saint-Léonard, il est représenté en diacre, tenant à la main des ceps, symbole de la protection qu'il accorde aux prisonniers. Dans d'autres églises, il est représenté en abbé, parce que, au moyen âge, plusieurs écrivains, le regardant comme fondateur du monastère de Noblac, lui ont donné ce titre. — Dans l'église Saint-Pierre, à Limoges, il est représenté en diacre, tenant des ceps de la main droite, et de la gauche un livre. Dans l'église de Saint-Michel, au même lieu, le Saint est représenté en moine, avec une barbe blanche. Couvert d'une double tunique semée d'ornements d'or, il tient de la main droite un bâton, et de l'autre un livre ouvert. A son bras gauche est suspendue une chaîne terminée par des ceps. Au-dessus de l'autel, des peintures murales rappellent des miracles de saint Léonard. Un captif à genoux lui fait hommage de ses chaînes, et une reine, accompagnée de son époux, le remercie de lui avoir obtenu sa délivrance et d'avoir sauvé son enfant. Dans cette même église, saint Léonard est figuré dans un vitrail du XVe siècle qui occupe une fenêtre placée à l'est, à l'extrémité du collatéral du nord. Il est vêtu d'une aube blanche que recouvre une dalmatique verte à orfrois jaunes. Son nimbe est de cette dernière couleur. Il tient des ceps de la main droite, et de la gauche un livre relié en violet. La draperie de damas rouge placée derrière le Saint, au lieu d'être simplement attachée au dais de la niche, est supportée par un ange. L'image de saint Léonard se voit encore sur les vitraux de l'église d'Eymoutiers, dans une des fenêtres de l'abside centrale. Il tient un livre et des ceps ; sa dalmatique bleue est semée de fleurs de lis d'or. Ces vitraux datent de la fin de XVe siècle (1480).

Au musée de Limoges, un panneau sur bois montre d'un côté saint Léonard, et de l'autre sainte Catherine. Le Saint est représenté en abbé. Vêtu d'une robe noire, il tient dans la main droite une longue chaîne, et, dans la gauche, une crosse dorée. Nous n'entreprendrons pas de faire l'énumération des peintures sur émail, des tableaux, des statues de saint Léonard qu'on trouve en Limousin. Presque toujours il est représenté en diacre, avec ses attributs ordinaires. Souvent sa dalmatique est semée

de fleurs de lis, en souvenir de sa noble origine. Dans deux émaux du musée de Limoges, un ou deux prisonniers sont à genoux devant lui.

Dans l'église de Bacqueville, au diocèse de Rouen, saint Léonard est représenté en diacre; mais sa dalmatique n'est pas semée de fleurs de lis. — Dans l'église de Saint-Léonard, près Fécamp, on voit une statue et une bannière qui le représentent sans étole, mais avec la dalmatique et le manipule ; il tient une chaîne à la main : un prisonnier est à genoux à ses pieds. — Avant la Révolution, on voyait dans une chapelle située au hameau de Fresne, paroisse de Biville-la-Baignarde, une image de saint Léonard tenant trois captifs. Cette image a été transportée à Beaunay, paroisse voisine. Dans l'église de Croissy, au diocèse de Versailles, on voyait au fond de l'église, avant la Révolution, une statue de saint Léonard, dont la sculpture annonçait le XIVe siècle. Il était vêtu d'une dalmatique dont les orfrois étaient ornés de figures en forme d'entraves ou de chaînes. Sur un reliquaire qui se conserve dans la même église, le Saint est représenté en diacre, ayant à ses pieds, à droite et à gauche, deux prisonniers agenouillés qui lui font hommage de leurs chaînes. Il est vêtu d'une dalmatique verte, ample et à franges d'or. — Dans la chapelle de Saint-Léonard, à Corbeil, le Saint est représenté entouré de ses religieux, et présentant à genoux un placet à Clovis, assis sur un trône, pour l'élargissement et la grâce des prisonniers.

L'église d'Obernai (Haut-Rhin) possède une statue du Saint de grandeur naturelle. Il porte une tunique noire à larges manches, avec une sorte de pèlerine sur les épaules ; il tient dans la main droite une crosse d'abbé; une chaîne en bois sculpté, de grosseur ordinaire, et d'un mètre de de longueur, est suspendue au pouce de la main gauche. La tête du Saint est rasée ; seulement une touffe noire est conservée au sommet de la tête. Aux pieds du Saint est agenouillé un homme en posture de suppliant, vêtu d'une courte tunique de couleur rouge : c'est sans doute un prisonnier qui implore la protection du patron des captifs.

A l'église Saint-Marc, de Venise, on voit diverses représentations de saint Léonard. Sur la façade latérale, du côté du nord, se trouve une image sculptée, de grandeur naturelle, représentant saint Léonard, tenant une croix sur sa poitrine. La tête est entourée d'un diadème sans fleurons, sans doute à cause de la qualité princière du Saint. Tout le croisillon de l'est, dans la chapelle du sud, lui est consacré. Il est représenté sur un fond d'or ; ses longs cheveux blonds ne sont plus retenus par un diadème. Il tient une petite croix sur la poitrine, mais sa main droite est recouverte, à la mode byzantine, d'une draperie d'or. Sa robe blanche et son manteau bleu sombre sont richement brodés. L'histoire et les principaux miracles du Saint sont représentés dans six grands tableaux en mosaïque, conçus et dessinés dans le style pompeux des maîtres vénitiens de la renaissance. On y voit : 1° Un roi, qui n'est autre que Clovis, tenant un enfant sur la cuve baptismale ; 2° Une princesse au lit, entourée de huit ou dix autres femmes très-empressées. Deux hommes, l'un en costume civil et en tunique rouge, l'autre, en moine, robe blanche et manteau gris à capuchon, tendent la main vers la mourante. Au-dessus du moine, une inscription, illisible d'en bas, indique sans doute saint Léonard amené au secours de la reine en couches ; 3° le solitaire guérit un homme à jambe de bois ; 4° le Saint à genoux, accompagné de deux autres religieux debout. A côté, un homme tenant une bêche, et d'autres personnages dont l'un est accroupi pour regarder dans une fosse ; 5° le Saint, suivi d'un

autre religieux, reçoit les hommages de cinq prisonniers, délivrés par son intercession, qui lui présentent les fers dont leurs jambes viennent d'être débarrassées; 6° un homme âgé et demi nu, assis, les fers aux pieds. Le Saint, entouré d'une brillante auréole, se penche vers lui dans les airs, et le prend par la main. En même temps la prison s'écroule, et ses portes se renversent sur les soldats de garde. Ce n'est pas tout. A l'entrée de l'académie ou du musée, ancienne *scuola* ou association de charité, une ancienne statue de saint Léonard se dresse dans une niche en ogive trilobée. Cette fois le Saint est en moine, barbe longue et cheveux ras; de la main droite il tient toujours une croix, mais une croix à double et même à triple traverse; de la main gauche il tient les fers d'un prisonnier. A ses pieds, deux confrères, la discipline à la main, sont agenouillés.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

CONFRÉRIES DE SAINT-LÉONARD.

Au commencement du IXe siècle, le bourg de Noblac s'augmentant peu à peu, et l'église devenant trop petite pour contenir les habitants et les nombreux pèlerins qui s'y rendaient, on en construisit une autre aux proportions plus amples, et le corps du saint confesseur, qui reposait dans la chapelle de Notre-Dame-de-sous-les-Arbres, fut transporté dans cette nouvelle basilique. Cette translation eut lieu le 17 octobre, sous le règne de Louis le Pieux, et, tous les ans, à pareil jour, on en célébrait la mémoire par une fête solennelle.

Vers l'an 832, les reliques de saint Léonard furent portées à Limoges où elles furent reçues avec des honneurs extraordinaires. L'évêque vint au-devant d'elles avec tout son clergé; il les conduisit d'abord à la basilique de Saint-Etienne, de là sur le tombeau de l'apôtre de l'Aquitaine, saint Martial, et à peine les y eut-on déposées qu'elles commencèrent à faire divers miracles. Elles furent ensuite reportées à Noblac, au chant des hymnes et des cantiques. Vers l'an 1010, les reliques furent transférées avec grande pompe à Saint-Jean-d'Angely : des miracles éclatants furent opérés à cette occasion. Il y eut vraisemblablement d'autres translations des reliques du Saint, quoique nous n'ayons pas de documents à l'appui du fait, par exemple en 994, en 1027 et en 1094, quand on porta à Limoges, auprès du corps de saint Martial, les reliques des Saints les plus illustres du Limousin.

Dans l'église romane de Saint-Léonard, il y avait une crypte, ou chapelle souterraine, au fond de laquelle se trouvait le sépulcre du Saint. Au XIe et au XIIe siècle, ce lieu, appelé *le sépulcre,* était fréquenté par un grand nombre de pèlerins. En 1191, il fut décidé, entre l'évêque de Limoges et le prieur du chapitre de Noblac, que ce lieu serait détruit, et qu'on en murerait avec soin toutes les avenues; ce qui a été si bien exécuté, qu'aujourd'hui il n'est plus possible de savoir seulement où il était situé. En fermant cette crypte, on y laissa les reliques de Saint-Léonard dans un sarcophage de pierre, et le tombeau sculpté qui recouvrait ce sarcophage fut transporté au milieu de la chapelle de Notre-Dame-de-sous-les-Arbres, où on le voyait encore avant la Révolution. — L'emplacement de Notre-Dame-de-sous-les-Arbres est occupé aujourd'hui par une maison avec terrasse, à l'angle de la place publique, presque en face du clocher. Il ne reste du tombeau qui s'y trouvait que le couvercle, en marbre noir, à deux pentes, et revêtu d'imbrications. Ce fragment mutilé paraît du XIe siècle. Il est déposé dans une des chapelles latérales de la nef, où on le voit encore.

Au milieu des bouleversements politiques et des craintes continuelles, la dévotion à saint Léonard diminuait; et, depuis l'époque où on avait caché les saintes reliques pour les dérober aux profanations, on avait perdu de vue l'endroit où elles avaient été déposées. Même dans le corps des chanoines, la tradition sur ce point n'existait plus; de sorte que, au commencement du XVe siècle, lorsqu'on voulut rendre aux reliques sacrées l'honneur qui leur était dû, on ne savait en quel lieu on pourrait les retrouver. Les fouilles que l'on fit près de l'autel amenèrent la découverte d'un sarcophage en pierre. On enleva le couvercle à deux pentes qui le fermait, et on trouva trois châsses recouvertes d'inscriptions : l'une en plomb, et en forme de tombeau, renfermait les cendres précieuses du corps de saint Léonard; l'autre, d'une espèce de terre cuite, contenait son chef et ses ossements; la troisième était en bois, et presque toute en pièces, de sorte que ce qu'elle avait pu renfermer s'était confondu avec la poussière du cercueil. Lorsqu'on tira du sarcophage ces précieuses reliques, il s'en exhala un parfum suave qui émerveilla les assistants. On porta ces reliques dans un lieu convenable jusqu'à ce qu'on pût les offrir à la vénération publique avec plus d'éclat et d'honneur.

C'était le 17 février 1403. Tous les ans, depuis cette époque, on célébrait par une fête particulière la mémoire de cette glorieuse invention. L'évêque de Limoges se rendit à Noblac le lundi de Pâques suivant, 10 avril, tira de sa châsse le chef de saint Léonard ; puis, l'ayant mis dans une coupe de vermeil, il ordonna que ce chef sacré serait exposé à la vénération de tous depuis le mardi de Pâques jusqu'au dimanche de la Sainte-Trinité. Ainsi commençait cette solennité de l'*Ostension*, qui devait plus tard, par un retour périodique, être célébrée régulièrement tous les sept ans. Les reliques furent dès lors placées dans l'endroit où on les voit aujourd'hui, c'est-à-dire au-dessus du maître-autel, dans une espèce d'armoire en grillage de fer, dont la porte est masquée par un rétable, et dont la base est une petite construction ogivale placée derrière l'autel.

Le roi de France Charles VII fit présent à la ville de Noblac d'un reliquaire magnifique pour y placer les ossements de saint Léonard : c'était une châsse représentant le château de la Bastille, la prison la plus célèbre de France, afin d'honorer le patron des prisonniers ; il y ajouta une coupe et un petit coffre, le tout en vermeil. La dédicace de cette châsse et la translation de ces ossements sacrés fut faite le 10 septembre 1449 par l'évêque de Limoges, Pierre de Montbrun, assisté du prieur et des chanoines réguliers de Saint-Léonard et d'une foule innombrable de fidèles. Outre les beaux reliquaires donnés par Charles VII, l'église de Noblac possédait une grande châsse en vermeil, dans laquelle les ossements sacrés du Saint furent déposés, en 1503, par Jean Barton de Montbas, évêque de Limoges. Vers la fin du XVIe siècle, la richesse de ces reliquaires tenta la cupidité sacrilége des Calvinistes, qui tenaient garnison à Saint-Léonard : ils formèrent le coupable projet de s'emparer de ces trésors, et de ruiner la ville après en avoir massacré les habitants ; mais leur projet échoua, grâce aux mesures prises par les habitants. A la demande de l'infante d'Espagne, Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, le 20 avril 1638, le prieur de Saint-Léonard et les députés de la ville allèrent présenter à la reine une relique du Saint : c'était une partie de mâchoires, placée dans une boite d'argent, scellée et cachetée du sceau de l'évêque et de la ville de Saint-Léonard.

Nous avons vu que, en 1403, après l'invention des reliques de Saint-Léonard, on en fit l'ostension au peuple. A partir de cette époque jusqu'au XVIe siècle, les Ostensions avaient lieu de temps en temps ; mais le retour de cette pieuse solennité n'avait rien de régulier ni de périodique. Ce n'est qu'en 1519 que le retour septennal des Ostensions s'est établi régulièrement dans le diocèse de Limoges. Aujourd'hui, c'est une coutume à laquelle on ne saurait déroger. Tous les sept ans, pendant sept semaines, depuis le dimanche de Quasimodo jusqu'au dimanche de la Trinité, on montre les reliques des Saints, on les expose à la vénération des fidèles. A Saint-Léonard, pendant le cours de cette solennité, on voit, chaque dimanche, des paroisses voisines, au nombre de dix, venir tour à tour en procession pour vénérer les reliques sacrées. Le clergé va recevoir le pieux cortége à l'entrée de la ville. En dehors des temps d'Ostension, on ouvre quelquefois les saintes reliques. C'est surtout dans les années calamiteuses, lorsqu'une extrême sécheresse ou une pluie persistante menace les récoltes, qu'on fait de publiques supplications devant les reliques du Saint. Quelquefois même on les a portées en procession pour exciter davantage la piété des fidèles et pour obtenir plus efficacement l'intercession de saint Léonard.

Dans l'armoire en grillage de fer dont nous avons déjà parlé, et qui est placée au-dessus du maître-autel, on trouve : 1° dans une grande châsse sculptée, en bois doré, une coupe en cuivre jaune qui renferme le précieux chef de saint Léonard ; 2° une autre châsse, en bois doré, de même grandeur que la précédente, contient un coffre en plomb qui renferme les ossements du Saint, au nombre de vingt-neuf, ainsi que des fragments ; 3° dans cette même châsse on trouve aussi un petit pot en terre cuite, tout perforé, qui contient un petit sachet de taffetas cramoisi, et une petite boite en bois, peinte extérieurement, contenant une dent enveloppée de papier, de la cendre, et quelques fragments d'os ; 4° on voit encore dans l'armoire des reliques un coffre en plomb, en forme de châsse ou de tombeau, renfermant des cendres du Saint ; 5° deux reliquaires dorés, en forme de bras, terminés par une main argentée, renferment des fragments d'ossements de saint Léonard.

Son culte s'est répandu non-seulement dans les diverses provinces de France, mais encore dans les diverses contrées de l'Europe. Il est très-populaire en Limousin, où un grand nombre de fidèles reçoivent son nom sur les fonts du baptême. Nous allons passer en revue quelques-unes des églises qui ont été dédiées sous son invocation. Parmi les églises du diocèse de Limoges, nous pouvons citer celle de Mareille, aujourd'hui annexe de Sous-Parsat, canton de Saint-Sulpice-les-Champs (Creuse), et celle de Barsanges, annexe d'Ambrugeac, aujourd'hui du diocèse de Tulle, canton de Meymac (Corrèze). L'église de Saint-Pierre, à Limoges, possède un autel de Saint-Léonard. Avant la Révolution, il occupait la chapelle actuelle des pénitents rouges : aujourd'hui il est adossé à un pilier du collatéral sud, en face de l'autel de Saint-Vincent de Paul. — Dans l'église de Saint-Michel, au même lieu, il y a aussi un autel : c'est le premier à droite quand on entre dans l'église par la porte de l'ouest.

Dans le diocèse de Cambrai (Nord), il y avait à Raches, près Douai, la chapelle de Saint-Léonard qui, à cause de son exiguïté et de sa vétusté, a fait place à une grande et belle église dédiée en l'honneur du Saint et consacrée par Mgr Régnier, archevêque de Cambrai, le 26 juin 1860. Cette église possède une relique de saint Léonard envoyée par Mgr Desprez, archevêque de

Toulouse, ancien évêque de Limoges. Il y a dans cette église un pèlerinage qui est toujours très-suivi.

Dans le diocèse de Rouen (Seine-Inférieure), on voit, à Bacqueville, une chapelle dédiée au Saint : elle occupe, dans l'église, le croisillon du midi. Le culte de saint Léonard est très-ancien à Bacqueville et très-populaire dans la contrée. Les femmes enceintes l'invoquent pour obtenir une heureuse délivrance ; les mères de famille le prient pour que leurs enfants marchent plus tôt. Pendant l'été, et surtout au printemps, on voit chaque jour des mères qui portent leurs petits enfants devant l'image de saint Léonard, et qui, après avoir baisé pieusement l'image, la leur font baiser à leur tour, et font dire des évangiles pour se mettre sous sa protection. Les jeunes conscrits invoquent aussi saint Léonard depuis le jour du tirage jusqu'au jour de la révision : il y en a qui font plusieurs lieues, les pieds nus, et pendant la nuit, pour aller se prosterner devant la croix de saint Léonard, dite *Croix Mangea-là* [1] ; et ils attendent le jour pour se rendre à l'église et faire leurs dévotions devant l'image du Saint. Le 6 novembre, de temps immémorial, on chante une messe en l'honneur du Saint, et, à cette messe, on bénit de petits pains très-cuits, que l'on conserve pieusement dans les familles. Le troisième dimanche d'octobre, il y a une procession, avec une grande affluence de peuple, à la Croix de Saint-Léonard. — A Saint-Léonard, près Fécamp, ainsi que dans les environs, on a une grande dévotion à notre Saint. On vient fréquemment dans son église pour l'invoquer, surtout en faveur des agonisants. — A Beaunay, canton de Totes, arrondissement de Dieppe, il y a un pèlerinage tous les premiers mardis du mois. On y porte les enfants âgés d'un an à quinze mois qui sont encore trop faibles pour marcher, et on demande à Dieu, par l'intercession du Saint, la force qui leur est nécessaire. Les mères assistent à la messe, font dire un évangile, et font brûler un petit cierge devant l'image du Saint. — A Doudeville, arrondissement d'Yvetot, il y a une nouvelle église sous le vocable de Saint-Léonard.

Dans le diocèse de Bayeux (Calvados), on voit, à Honfleur, une église de Saint-Léonard. Elle a tous les caractères de l'architecture du XIIIe siècle : brûlée par les Calvinistes en 1562, il ne reste de l'ancien édifice que le portail et la première travée. La fête patronale y est célébrée le troisième dimanche de novembre. A Courcy, près Yort, il existe un pèlerinage très-fréquenté. Plusieurs guérisons y ont été opérées par l'intercession de saint Léonard. La paroisse de Saint-Léonard de Honfleur dépendait, en 1741, du prieuré de Beaumont-en-Auge, Ordre de Saint-Benoît, diocèse de Lisieux (aujourd'hui canton de Pont-l'Evêque, Calvados). — A Courcy (canton de Coulibœuf), un grand nombre de pèlerins viennent chaque année se prosterner devant la statue de saint Léonard, vénérer une relique du Saint, et poser sur leurs membres malades une chaîne, qu'on appelle dans le pays *chaine de saint Léonard*. Le dimanche de la Trinité est surtout le jour du pèlerinage : on y voit beaucoup de petits enfants.

Au diocèse de Séez (Orne), à Alençon, l'église est dédiée à saint Léonard qu'elle reconnaît pour patron. Dans la muraille de l'une des chapelles de cette église, on voit les restes très-visibles d'une cheminée basse, étroite et sans ornements, que la bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, y avait fait pratiquer pour se pouvoir chauffer pendant ses longues dévotions du matin. — Saint Léonard est aussi honoré à Martrée et à Bailleul (canton de Trun). Dans cette dernière église il y a un pèlerinage assez fréquenté.

Au diocèse d'Evreux (Eure), le prieuré de Saint-Léonard, des Andelys, est entièrement détruit aujourd'hui : il était situé au pied de la colline de Château-Gaillard.

Au diocèse de Coutances et Avranches (Manche), on trouve dans la paroisse de Vains (canton d'Avranches) un hameau qui porte le nom de Saint-Léonard.

Au diocèse de Paris (Seine), on voit une chapelle dédiée à notre Saint dans l'église de Saint-Méry, à Paris. C'est la première en entrant dans l'abside du côté du midi. Il y en avait une également à Saint-Jean en Grève, fondée en 1260 ; une autre à Saint-Sauveur ; une autre à Saint-Jacques la Boucherie. Il y avait dans l'église de Saint-Eustache une chapelle de Saint-Léonard connue avant 1336 : cette chapelle n'existe plus. Il y avait encore dans l'église de Notre-Dame une chapellenie de Saint-Léonard, dotée en 1221. — La paroisse de Lay (canton de Villejuif, arrondissement de Sceaux), reconnaît aussi saint Léonard pour patron. Il y avait encore une chapelle de Saint-Léonard près le Pont-de-Saint-Maur (canton de Charenton-le-Pont), érigée en bénéfice à la pleine collation de l'archevêque de Paris.

Au diocèse de Versailles (Seine-et-Oise), l'église de Croissy (canton de Saint-Germain), sur les bords de la Seine, à quinze kilomètres de Paris, reconnaît pour patron saint Léonard. Cette église était anciennement dédiée sous le titre de Saint-Martin ; mais le culte de saint Léonard, qui s'y introduisit au XIIIe siècle, y a entièrement éclipsé celui du premier patron. On l'invoquait surtout

1. Voici l'étymologie de ce mot : D'après la tradition populaire, le sire de Bacqueville, ayant été transporté miraculeusement près d'un bois de son château, *mangea* avec avidité quelques bribes que lui donnèrent les bergères qu'il rencontra dans ce lieu ; plus tard, le chevalier et son épouse firent ériger une croix qui rappelle ce fait, et que le peuple désigne sous le nom de *Croix Mangea-là*. Autrefois située dans une forêt, elle s'élève au milieu d'une vaste plaine. On n'apporte jamais d'enfants à l'église sans les conduire en même temps au pied de cette croix.

pour les enfants en chartre (maladie qui fait tomber en langueur et dépérir insensiblement). On conserve aujourd'hui à Croissy, dans la sacristie, un beau reliquaire du Saint. Il y avait en cette église un pèlerinage très-suivi jusque vers 1830. On voit de loin en loin quelques familles qui y portent en dévotion leurs enfants qui ne parlent pas ou qui ne peuvent marcher. — L'église de Saint-Léonard, à Corbeil, n'est plus, depuis 1791, qu'une simple chapelle, où, chaque dimanche, une messe basse est dite pour la facilité des personnes âgées ou infirmes du quartier. Cet édifice, qui se compose d'une seule nef et d'un bas-côté au midi, a été convenablement restauré en 1844. La fête du Saint est célébrée le dimanche qui suit le 6 novembre ; et ce jour-là, tout l'office paroissial a lieu à Saint-Léonard. — La paroisse de Videlle (canton de La Ferté-Alais) célèbre sa fête patronale le 15 octobre, jour consacré à la mémoire de saint Léonard de Vendœuvre ; cependant les statues et les tableaux de l'église prouvent que le véritable patron est saint Léonard du Limousin. Le jour où on la célèbre, des mères y vont porter leurs petits enfants trop tardifs à marcher, invoquent saint Léonard, et font dire des évangiles. Plusieurs miracles y ont été opérés de 1710 à 1722. — L'église de Granges-le-Roi (canton de Dourdan) est aussi dédiée sous l'invocation de saint Léonard.

Au diocèse de Meaux (Seine-et-Marne), on trouve, sur la paroisse de Jossigny (canton de Lagny) une chapelle de Saint-Léonard très-fréquentée. Elle est située au lieu de Mauny, à un kilomètre et demi du bourg. Tous les ans, le lundi de la Pentecôte, la paroisse de Jossigny va en procession solennelle et avec une grande dévotion à la chapelle de Saint-Léonard. On y chante la messe, au milieu d'une affluence considérable de pèlerins. On y invoque le Saint pour obtenir la parole aux enfants frappés de mutisme. — L'abbé Le Bœuf, dans son *Histoire du diocèse de Paris*, mentionne une ancienne chapelle de Saint-Léonard, située près de Champeaux (canton de Mormant), où le concours des fidèles était considérable au commencement du XIIIe siècle. Il parle aussi de la chapelle de Saint-Léonard de Quiers (canton de Mormant) qui fut unie, vers la fin du XVIe siècle, à la mense du chapitre de Champeaux, pour l'entretien des enfants de chœur.

Au diocèse de Beauvais (Oise), l'église de la paroisse de Saint-Léonard (canton de Senlis, a été construite à la fin du XIIe siècle. On y fait la solennité de la fête patronale le premier dimanche qui suit le 6 novembre.

Au diocèse de Rennes (Ille-et-Vilaine), à Fougères, il y a l'église de Saint-Léonard. Une partie de cette église est de la première moitié du XIIe siècle ; l'autre partie est en style du XVe siècle. On n'y rend à saint Léonard que le culte général dont on honore les saints patrons. On trouve encore dans le même diocèse la paroisse de Saint-Léonard (canton de Dol, arrondissement de Saint-Malo). On y célèbre la fête patronale le 6 septembre.

On voit à Guingamp, au diocèse de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), une chapelle de Saint-Léonard, fort ancienne, qui, pendant le mois de mai surtout, est fréquentée par un concours extraordinaire de peuple.

Au diocèse de Vannes (Morbihan), l'église de Larré (canton de Questemberg) est sous le titre de Saint-Léonard.

La ville de Nantes (Loire-Inférieure), dans le diocèse du même nom, a possédé avant la Révolution une église sous l'invocation de saint Léonard. Elle fut érigée en paroisse et dédiée sous le nom du Saint en 1028. A l'époque de la Révolution, cette paroisse fut supprimée et réunie à la cathédrale. L'église fut saccagée par les révolutionnaires, et ensuite vendue par eux. Elle sert aujourd'hui de magasin à un commerçant, qui en a détruit la façade, et l'a remplacée par une maison où il fait sa demeure. Le peuple ne donne pas d'autre nom que celui de Saint-Léonard aux restes de cette église, à la petite place qui l'avoisine, au puits qui s'y trouve, et à la rue qui y conduit. Dans cette rue, on voit une maison très-ancienne, dans la façade de laquelle est pratiquée une petite niche, où des mains pieuses et fidèles prennent soin de conserver, et, à certains jours, d'orner de fleurs la statue de ce grand Saint. Le jour de la Fête-Dieu, un magnifique reposoir est dressé par les fidèles sur la place de la vieille église, et la procession de la cathédrale y vient avec toute sa pompe y faire une station ; on appelle ce pieux monument le reposoir de Saint-Léonard. C'est tout ce qui y reste maintenant de ce culte si antique et si vénérable.

Au diocèse d'Angers (Maine-et-Loire), le culte du Saint est aussi en honneur. Dans un des faubourgs d'Angers, il y a une paroisse de Saint-Léonard où les pèlerins viennent en tout temps, mais, en plus grand nombre, le lundi de la Pentecôte. La dévotion populaire consiste à prendre une châsse qui pend de chaque côté des bras de la statue du Saint, et à l'appliquer sur les membres malades. — A Chemillé, autre ville du diocèse, il y avait une église collégiale sous l'invocation du Saint : située à l'extrémité de la ville, sur la route de Cholet, elle n'est plus aujourd'hui qu'une ruine. Elle a été incendiée en 1793. — Dans le même diocèse, à Durtal, on voit encore une chapelle de Saint-Léonard. Avant la Révolution, c'était un prieuré à la présentation de l'abbé de Saint-Serge-lès-Angers.

Au diocèse de Laval (Mayenne), le prieuré de Saint-Léonard de Bourg-Philippe est maintenant une chapelle située sur la paroisse de Chemazé, canton de Château-Gontier.

Au diocèse de Tours (Indre-et-Loire), le prieuré de l'Ile Bouchard était sous l'invocation de saint Léonard. Ce prieuré n'est plus qu'une ruine : l'église a été détruite en 1562 par les Protestants, et par la Révolution. Les arcades du sanctuaire, les piliers qui les supportent, le mur du

transcept, la nef du chevet et les chapelles absidales ont seuls échappé à la destruction.

Le diocèse de Poitiers possédait, avant la Révolution, l'abbaye de Saint-Léonard de Ferrières, située à une lieue de Thouars. On ne trouve aujourd'hui sur l'emplacement de l'antique abbaye, que le hameau de Ferrières, paroisse de Bouillet-Lauret : c'est un nom de plus à ajouter à la liste déjà si longue des ruines qu'a faites la Révolution. Les anciens Pouillés du diocèse ne marquent que deux chapelles, sous le vocable de Saint-Léonard : celle de Crissé, paroisse de Faye-la-Vineuse près Richelieu (aujourd'hui diocèse de Tours), et une autre du nom même de Saint-Léonard, paroisse de Brioux, près La Mothe-Saint-Heraye (département des Deux-Sèvres).

Au diocèse de La Rochelle (Charente-Inférieure), on voyait, avant la Révolution, l'abbaye de Saint-Léonard de Chaumes, possédée par des religieux de Cîteaux : elle était située à une lieue de La Rochelle. Au XVI[e] siècle, ce monastère fut détruit par la fureur des Calvinistes, précurseurs des Vandales de 93 ; il ne resta debout que deux travées du réfectoire, qui furent plus tard converties en chapelle. On voyait encore, au siècle dernier, dans le jardin du couvent, une haute colonne de l'ancienne église, triste monument des désastres causés par les guerres de religion. — Un hameau de quelques maisons, sur le territoire occupé autrefois par l'abbaye, porte le nom de Saint-Léonard, et fait partie de la paroisse de Dompierre-sur-Mer (canton est de La Rochelle). — Trois églises de l'ancien diocèse de Saintes étaient sous le vocable de saint Léonard : 1° un prieuré à la collation du prieur de Saint-Gemme, qui est aujourd'hui la paroisse de Pisany (canton de Saujon, arrondissement de Saintes) ; 2° dans l'archiprêtré de Chalais, l'église paroissiale de Saint-Léonard de Cressac (aujourd'hui canton de Blanzac, diocèse d'Angoulême) ; et l'église paroissiale de Saint-Léonard de la Garde, à la collation de l'abbé de Saint-Etienne de Baigne : cette paroisse, aujourd'hui supprimée, est réunie à la paroisse voisine de La Garde, près de Barret, canton de Barbezieux, diocèse d'Angoulême.

Au diocèse d'Orléans (Loiret), l'église de Meung, fondée par saint Liphard, a toujours rendu un culte particulier et solennel, le 6 novembre, à saint Léonard, qu'elle regardait comme le frère de saint Liphard, son patron.

Au diocèse de Chartres (Eure-et-Loir), l'église de Meaucé (canton de La Loupe), reconnaît pour patron saint Léonard du Limousin. — On trouve deux hameaux du nom de Saint-Léonard, dans les paroisses de Germignonville (canton de Voves) et de Saint-Maixme-Haute-Rive.

Au diocèse d'Arras (Pas-de-Calais), il y avait une abbaye de religieuses bénédictines, nommée l'abbaye de Saint-Léonard : elle fut fondée au XII[e] siècle, à Guines (arrondissement de Boulogne), sous le titre de la Sainte-Trinité et l'invocation de ce Saint. Cette abbaye fut détruite sous la domination anglaise en 1340. — Il y a dans le canton de Samer (arrondissement de Boulogne) une paroisse qui porte le nom de Saint-Léonard-et-Echingen.

Au diocèse de Strasbourg (Bas-Rhin), on voyait, avant la Révolution, deux monastères du nom de Saint-Léonard. Le premier, près Boersch, à deux kilomètres d'Obernai (Haut-Rhin), était un couvent de Bénédictins fondé en 1109 et converti en collégiale en 1215. A l'époque de la Révolution, la collégiale et les maisons capitulaires furent vendues, ainsi que les biens qui en dépendaient. L'église de Saint-Léonard n'existe plus, et les ruines que la Révolution avait laissées ont entièrement disparu. Les trois autels qui se trouvaient dans l'église collégiale sont aujourd'hui dans l'église du collége d'Obernai, appelée aussi l'église des Capucins. Saint Léonard n'est pas oublié dans la paroisse de Boersch. Il existe encore, dans le hameau qui porte son nom, et où se trouvait autrefois la collégiale, une petite chapelle dédiée à la Vierge ; et tous les ans, le 6 novembre, on y chante une messe en l'honneur de saint Léonard. — Outre la collégiale de Boersch, il y avait encore un couvent de religieuses près de Pfappenheim, canton de Rouffach (Haut-Rhin). Près de là gisent encore les ruines de la chapelle de Saint-Léonard, qui a été démolie en 1793. Le couvent avait été brûlé par le feu du ciel en 1180. Rebâti plus tard, il fut pillé et détruit pendant les guerres des Paysans. — Il n'y a aujourd'hui dans le diocèse que deux églises dédiées sous l'invocation de saint Léonard : celle de Dannemarie (Haut-Rhin) et celle de Dossenheim, canton de La Petite-Pierre (Bas-Rhin).

A Lyon, on a placé sous le patronage de saint Léonard une maison de refuge, fondée en faveur des libérés repentants.

Nous passons sous silence un grand nombre d'églises dédiées sous l'invocation du Saint dans d'autres diocèses de France.

En Belgique, l'église de Saint-Léonard, près Brecht, province d'Angers, remonte à l'année 1419. Trois fois par an, c'est-à-dire le lundi de la Pentecôte, le dimanche de juillet qui suit la fête de saint Jacques, et le 6 novembre, il y a un grand concours de peuple ; mais c'est surtout le lundi de la Pentecôte qu'on voit affluer les pèlerins. Il y a un nombre considérable d'ex-voto. L'église, érigée en paroisse depuis 1843, a été séparée, en 1846, de la commune de Brecht. — L'église de Saint-Léonard, à Léau (Sud-Brabant), a été bâtie dans la première moitié du XIII[e] siècle. Elle est dans le beau style ogival de cette époque. On y conserve des reliques du Saint renfermées dans une tourelle d'argent. Cette église était desservie autrefois par un chapitre de douze chanoines réguliers, dont le prieur était un des douze prélats du Brabant. Le lundi de la Pentecôte, il y a une procession solennelle en l'honneur du Saint. Ce jour-là, dès une heure de la nuit, il arrive des milliers de pèlerins. Le Saint reste exposé au milieu de l'église, dans un espace fermé, jusqu'au

dimanche après l'octave du Saint-Sacrement ; chaque jour on chante une messe solennelle où l'on remarque des étrangers ; il n'est pas même de jour dans l'année où il ne vienne quelque pèlerin. Quand quelqu'un est grièvement malade, neuf personnes du voisinage viennent en dévotion à l'église, et font, en priant, le tour de la statue. Autrefois, dans les églises dédiées à saint Léonard, il y avait au-dessus du porche ou de la sacristie, une chambre où les pèlerins étaient hébergés. Cette chambre existe encore à Léau, avec cheminée, coffre, siége, cave et grenier. Le même fait existe encore dans deux églises très-remarquables du diocèse de Malines. — On voyait à Liége, avant la Révolution, une église dédiée à saint Léonard ; elle avait été bâtie vers l'an 1093. Elle n'existe plus aujourd'hui : on a construit sur son emplacement une fonderie de canons. Mais en face de cette fonderie s'élève l'église de Sainte-Foy, où l'on trouve une statue de saint Léonard qui est en grande vénération. Le 6 novembre, la fête du Saint est célébrée à Liége avec une dévotion toute particulière. Les ouvriers houilleurs qui travaillent dans les bures, aux environs de la ville, se rendent en pèlerinage dans cette église, depuis le jour de la fête jusqu'au mois de décembre suivant. Là ne se borne pas leur piété. Chaque fois qu'ils descendent dans la bure, ils invoquent saint Léonard, et lui adressent leurs prières, qu'ils appellent litanies de saint Léonard, et qu'ils chantent en descendant dans le puits des mines.

Saint Léonard a été en grand honneur en Angleterre, où l'on compte encore aujourd'hui cent cinquante-deux églises dédiées en son nom, ainsi qu'un grand nombre de prieurés, d'abbayes, de couvents, d'hôpitaux et d'ermitages. Ce qui montre l'antiquité de son culte dans cette contrée, c'est que sa fête se trouve dans les calendriers runiques, en usage au temps des rois Danois : Canut et ses deux successeurs (XI[e] siècle). Ce sont de petites pièces de bois carrées, dont les quatre surfaces sont marquées d'entailles qui correspondent aux jours de chaque mois, et où les fêtes des Saints sont indiquées par divers symboles ou figures. Le symbole qui désigne la fête de saint Léonard est une sorte de hache d'armes.

En Italie, le culte de saint Léonard est très-célèbre, ainsi qu'on peut le voir par un grand nombre d'églises dédiées sous son invocation. On célébrait sa fête en Sicile dès l'an 1185. A Milan, à Venise, ou pour mieux dire, dans toute l'Italie, elle a été et est encore universellement observée. On la chômait dans le diocèse de Gaëte en 1356. On voit à Rome, dans le quartier du Transtevère et dans la rue Longara, une église de Saint-Léonard et un hospice des Ermites Camaldules de Monte-Corona. On célèbre la fête du Saint sous le rite semi-double dans l'église du Vatican. — Saint Léonard avait à Venise son église particulière. Elle avait été rebâtie dans ces derniers siècles, mais elle n'est plus consacrée au culte ; cependant elle existe encore, presque intacte, à côté de la gare du chemin de fer. Ses plafonds, peints et dorés, abritent un magasin de charbon. On voit dans l'église Saint-Marc une chapelle qui lui est dédiée : il est en quelque sorte le patron de la basilique vénitienne, à en juger par la place éminente accordée à son autel. — La ville de Lucques possède une ancienne église de Saint-Léonard, fondée en 1188. — Outre ces églises, il y en a encore un grand nombre d'autres, en Italie, dédiées sous l'invocation du Saint ; on y voit aussi des abbayes, des monastères, des hôpitaux, dont l'énumération nous mènerait trop loin.

En Allemagne, en Pologne, en Suisse, en Espagne, on trouve des églises et des monastères placés sous l'invocation de saint Léonard. On voit par les détails qui précèdent, qu'il y a peu de Saints dont le culte ait été aussi répandu et aussi populaire ; et qu'un écrivain du XII[e] siècle, Geoffroy de Vigeois, avait raison de dire que « l'univers presque tout entier célébrait ses louanges ».

Il existe à Saint-Léonard, au diocèse de Limoges, une confrérie du Saint. Si cette association n'est pas aussi fidèle qu'autrefois aux pratiques religieuses, elle a du moins conservé un usage qui rappelle *le bon vieux temps :* c'est le jeu de la Quintaine.

Tous les ans, un dimanche après le 6 novembre, les confrères de Saint-Léonard, montés sur des chevaux ornés de rubans, s'exercent à courir à la Quintaine. La foule curieuse se porte sur un coin des boulevards où s'élève un poteau, au sommet duquel pivote un château-fort en bois peint, flanqué d'élégantes tourelles. Ce château-fort, qui figure les prisons dont saint Léonard ouvrait les portes aux malheureux captifs, est le but désigné à l'adresse des coureurs. Armés de bâtons massifs, les confrères lancent leurs chevaux, et frappent d'un bras vigoureux la prison symbolique. C'est à qui signalera sa force et son habileté. Ceux qui enlèvent les tourelles d'un coup victorieux, ceux dont la main nerveuse enfonce la porte ou brise les parois de la prison, sont salués par les applaudissements de l'assistance. Quand le château-fort est en pièces, la foule s'en dispute les précieux débris, et les confrères quittent le théâtre de leurs exploits au son d'une musique populaire qui répète avec entrain un air traditionnel. Ce jeu symbolique, reste des coutumes naïves du moyen âge, attire toujours à Saint-Léonard un grand concours d'étrangers.

A Saint-Léonard, près Fécamp, au diocèse de Rouen, est établie une confrérie de Saint-Léonard, dont l'acte de fondation est daté du jeudi 24 octobre 1413. Cette confrérie, à laquelle un grand nombre d'habitants sont associés, est représentée par sept membres, qui portent le surplis et le chaperon au chœur, et qui se font *un devoir* de porter les morts en terre pendant l'espace de deux ans, et cela sans aucune rétribution. Les deux ans écoulés, ces sept membres (dont le premier a le titre de *maire*, et les autres, celui de *frère)*, sont remplacés, le jour même de la fête

de saint Léonard, par sept autres personnes qui se présentent volontairement pour leur succéder, et remplir le même office également pour deux ans, de sorte que presque tous les habitants font ainsi deux ans de confrérie : il en est même un grand nombre qui font quatre ans; car, pour être *maire*, il faut auparavant avoir été *frère*.

En tête des statuts de cette confrérie, on voit qu'un abbé de Fécamp avait présidé à son érection.

A Saint-Omer, au diocèse d'Arras, il y a une confrérie dite de Saint-Léonard. Cette confrérie s'occupe des prisonniers, accompagne les condamnés à mort, et jouit d'une certaine considération.

Nous avons extrait cette biographie du remarquable ouvrage de M. l'abbé Arbellot, curé-archiprêtre de Rochechouart, intitulé : *Vie de saint Léonard, solitaire en Limousin.*

SAINT WINNOC [1], ABBÉ DE WORMHOUDT,

PATRON DE BERGUES, AU DIOCÈSE DE CAMBRAI

717. — Pape : Saint Grégoire II. — Roi de France : Chilpéric II.

Paupertas voluntaria animam vestit virtutibus.
La pauvreté volontaire revêt l'âme de vertus.
Saint Antoine de Padoue.

Winnoc, issu de race royale (on le regarde comme le fils du roi saint Judicaël), naquit dans la Bretagne armoricaine, et donna par la pureté de ses mœurs un nouvel éclat à la noblesse de son origine. Dès sa plus tendre jeunesse, il parut consommé dans les vertus ; il vivait dans le monde sans être du monde, et sous les habits du siècle il cachait le soldat de Jésus-Christ. La Bretagne voyait avec admiration un de ses princes qui se regardait comme un voyageur dans sa patrie, et qui, comme un autre Abraham, ne cherchait qu'à se bannir lui-même pour suivre la voix de Dieu. Il gagna à la milice spirituelle, à laquelle il voulait consacrer sa vie, trois autres sujets, jeunes gens d'une naissance distinguée et d'une vie innocente, Quadonoc, Ingénoc et Madoc, qui entrèrent aisément dans ses projets de retraite. La foi les animait tous également : ils abandonnèrent leurs biens, renoncèrent à toutes les espérances dont le monde aurait pu flatter leur ambition, et se mirent à chercher cette cité permanente qui est notre véritable patrie. Il paraît que saint Winnoc passa d'abord en Angleterre, et qu'il y habita avec son frère Arnoch. Après un certain temps passé dans ce lieu, il rejoignit ses trois amis, et les accompagna dans la recherche qui les occupait, et qui avait sans doute pour but de trouver un monastère d'une régularité parfaite.

Après avoir fait beaucoup de chemin, ils arrivèrent enfin, en 679, dans le diocèse de Thérouanne, où la renommée leur apprit avec quelle édification l'on y voyait fleurir la discipline monastique. En effet, saint Bertin vivait alors et gouvernait le monastère de Sithiü, au diocèse actuel d'Arras, qu'il avait bâti. La bonne odeur que répandait de toutes parts la sainteté de sa vie avait attiré à la pratique des conseils de l'Evangile un grand nombre de disciples. Ces jeunes enfants, car c'est ainsi qu'on doit les appeler, selon les actes de saint Bertin, s'abandonnèrent à la conduite de cet

1. *Alias :* Winokh, Gueunoc, Winox, Winoc, Winnox.

excellent maître, qui leur apprit à porter le joug de Jésus-Christ sous la Règle de Saint-Benoît, et leur montra par ses actions, encore plus que par ses paroles, de quelle manière il fallait pratiquer les saintes lois de la vie religieuse. Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir, avec étonnement, qu'ils avaient atteint une perfection sublime dès le commencement de leur consécration à Dieu. C'est pourquoi, les jugeant capables de mener une vie plus retirée, il leur assigna un lieu particulier où il leur ordonna de se bâtir eux-mêmes un petit monastère, dans lequel ils pussent ensuite s'occuper uniquement de Dieu.

Pour obéir aux ordres de leur père, ils construisirent dans le même pays un petit édifice propre à leur dessein, sur une hauteur appelée alors Grunobergue, et qui a depuis porté le nom de Saint-Winnoc. Il s'appelle encore aujourd'hui Bergues-Saint-Winnoc (département du Nord, diocèse de Cambrai). Ces quatre serviteurs de Dieu demeurèrent là quelque temps et y vécurent comme des hommes crucifiés au monde, et pour qui le monde était crucifié.

Il y avait dans la même contrée un homme à qui on donne le titre d'illustre, appelé Hérémar, distingué par ses richesses et estimable pour ses bonnes mœurs. Il offrit à saint Winnoc une terre de sa dépendance, nommée Wormhoudt (Nord), située sur le bord de la petite rivière appelée La Peene. Saint Winnoc, détaché des biens de ce monde, envoya Hérémar à son abbé saint Bertin, qui accepta sa donation. On dressa l'acte dans le monastère même de Sithiü, le 1er novembre 693. On peut voir par cette fondation que Wormhoudt fut d'abord une dépendance de l'abbaye de Saint-Bertin. Le monastère que saint Winnoc y bâtit, comme nous l'allons voir, fut depuis détruit par les Normands, en 880, et a été ensuite une prévôté de l'église de Bergues-Saint-Winnoc. Saint Bertin, après avoir accepté la fondation faite par Hérémar, envoya à Wormhoudt saint Winnoc et ses compagnons auxquels il donna ordre de construire une maison pour les pauvres, avec un monastère et une église en l'honneur de saint Martin. Ces quatre saints amis travaillèrent sans relâche à bâtir les appartements où Jésus-Christ devait être reçu et servi dans la personne des pauvres, et les lieux réguliers où les religieux dévoués à la perfection pussent pratiquer leurs exercices avec ferveur et sans importunité. La maison de Dieu fut achevée en peu de temps par les mains de ces saints ouvriers, dont l'ardente charité bâtissait en même temps dans leurs cœurs un temple au Saint-Esprit, où brûla jusqu'au dernier soupir de leur vie le divin amour.

Les trois compagnons de saint Winnoc, un peu plus âgés que lui, finirent leur sainte carrière dans ce lieu, et l'abbé saint Bertin, connaissant tout le mérite de saint Winnoc, le mit à la tête de la communauté qui s'y était formée. Il la gouverna avec une douceur et une humilité qui firent voir en lui un parfait disciple de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». Il estimait qu'il n'y avait rien de plus noble que de servir ses frères, puisque Jésus-Christ lui-même avait protesté qu'il était venu pour servir et non pour être servi. Comme sa charité n'était pas feinte, il exerçait l'hospitalité avec une promptitude et un épanchement de cœur, qui faisaient bien voir qu'il estimait heureux le jour où il pouvait mériter de recevoir Jésus-Christ, en recevant un hôte pour l'amour de lui. Il se chargeait volontiers de tous les travaux qui paraissaient trop pénibles à ses frères ; et ce qui surpassait leurs forces était léger à sa ferveur et à son humilité. Aussi Dieu lui accorda-t-il le don des miracles, afin de rendre illustre aux yeux des autres celui qui était si petit à ses propres yeux.

Parvenu à la vieillesse, il ne se plaignit point que l'âge l'appesantissait, et, tout accablé qu'il était du nombre de ses années, il marchait d'un pas plus ferme dans la voie de la perfection, et ne diminuait rien des travaux de son état. Il en pratiquait même encore à cet âge les plus pénibles et les plus humiliants. On rapporte de lui que, dans les derniers temps de sa vie, un secours invisible venait à son aide, et que la meule qu'il avait coutume de faire tourner allait sans qu'il y mît les mains. Il bénit Dieu de la faveur qu'il lui faisait, et ne cessait plus de lever au ciel, en actions de grâces, les mains pures et innocentes que Dieu avait délivrées de ce travail. Les religieux étaient surpris, et avec raison, de voir qu'un homme aussi faible et aussi cassé par les austérités, les travaux et les années, pût supporter une fatigue pareille à celle dont il avait bien voulu se charger. On dit que l'un d'entre eux, poussé par la curiosité, alla regarder secrètement ce qui se faisait dans le lieu où le saint abbé travaillait. Il n'eut que pendant un moment la satisfaction de voir le mouvement merveilleux de la meule, car il fut sur-le-champ frappé d'aveuglement. Le saint abbé le guérit par ses prières et par le signe de la croix, après lui avoir pardonné sa curiosité téméraire.

Il ne manifestait jamais de ressentiment, non plus que de malignité. Son grand soin était de se rendre aimable plutôt que redoutable, et c'était pour cela qu'il se croyait destiné à rendre des services plutôt qu'à recevoir ceux des autres. Sa naissance royale ne le portait pas à se préférer à ceux de la plus vile condition, qu'il plut à Dieu d'appeler à la même profession que lui. La sérénité de son esprit était marquée par la gaieté de son visage. Il était ferme et inébranlable dans sa foi, d'une espérance que rien ne pouvait décourager, et d'une charité sans bornes. Les heureux succès ne le portaient pas à s'élever, et les événements fâcheux ne l'abattaient pas. Dans le conseil, ses vues allaient loin, et, dans l'exécution, il était diligent et infatigable. Enfin, armé de toutes les armes spirituelles, il fit avec succès une guerre continuelle aux puissances ennemies de notre salut. Mais, quoique vainqueur, il gémissait sans cesse, et, soupirant après le séjour heureux où l'on n'a plus à combattre, il disait à Dieu : « Délivrez, Seigneur, délivrez mon âme de cette prison, afin qu'elle ne s'occupe éternellement que de vos louanges ». Dieu l'exauça et l'appela à lui le 6 novembre de l'année 717.

Disons un mot de sa gloire posthume. Le *Légendaire de Morinie* rapporte les détails d'une guérison extraordinaire et qui mérite bien d'être signalée. « Un homme boiteux, privé depuis longtemps de l'usage de ses pieds et fatigué d'un tremblement incessant de la tête et des mains, au point qu'il pouvait à peine prononcer une parole d'une voix saccadée, et que ses mains laissaient échapper ce qu'elles croyaient tenir, voulut aller au tombeau vénérable de saint Winnoc. Et, pendant que les frères qui habitaient ce lieu célébraient les Vigiles de la fête de Pâques, conduit par des mains étrangères, il vint dans l'église implorer avec larmes la clémence du tout-puissant Seigneur, lui demandant par les mérites de son glorieux confesseur Winnoc, de rendre l'usage de leurs fonctions à ses membres fatigués par une maladie devenue intolérable. Le Seigneur miséricordieux, qui n'oublie pas la prière des pauvres et qui vient nous aider dans nos tribulations au moment opportun, entendit l'infortuné qui le priait par les mérites du bienheureux Winnoc. En effet, quand fut terminée la lecture de l'Evangile, qui, selon la coutume, se fit pendant la nuit dans cette église, après le chant de l'office, l'homme infirme fut entouré d'une immense lumière, puis il vit deux flèches de feu venir à lui de chaque côté et se diriger vers ses oreilles.

L'une étant entrée par son oreille droite et l'autre ayant pénétré dans son oreille gauche, tout à coup une grande abondance de sang jaillit par les ouvertures que ces flèches avaient faites. Débarrassé désormais de la fatigue insupportable que lui causait son infirmité, cet homme reçut à l'instant même de la bonté divine une santé parfaite. Dans les transports de sa joie, il se mit à marcher dans l'église sans la moindre apparence de son mal, et en rendant grâces au Seigneur tout-puissant et à saint Winnoc; puis il raconta aux frères qui l'entourèrent toute la suite de sa vision, et comment, après le choc des deux flèches et l'arrivée de cette lumière, son infirmité s'était subitement éloignée de lui. Alors il sortit de l'église, plein de santé et de bonheur, escorté par la foule du peuple qui louait avec lui le Seigneur, et contemplait avec admiration les témoignages glorieux de la puissance de saint Winnoc, confesseur du Christ ».

On le représente : 1° avec la couronne à ses pieds : c'est la caractéristique ordinaire des souverains ou seigneurs qui ont abandonné le monde pour vivre solitaires ou religieux; 2° tournant, comme nous l'avons rapporté, la meule du moulin de son abbaye de Wormhoudt.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Winnoc fut enterré dans le monastère de Wormhoudt qu'il avait bâti lui-même en l'honneur de saint Martin, et où sa mémoire fut honorée de plusieurs miracles. On raconte, entre autres, que, peu de temps après sa mort, comme les frères se reposaient après midi, le feu, sorti d'une maison voisine, se communiqua à une partie des édifices du monastère, qui furent consumés. L'église, où l'on conservait le corps de saint Winnoc, fut aussi entièrement brûlée; mais on trouva, après l'incendie, que le feu avait épargné le tombeau du Saint et tous les ornements dont il était environné.

Quand il plut à Dieu de punir les péchés du monde par les ravages qu'exercèrent, pendant le XIe siècle, en France et dans les pays environnants, les barbares sortis du Nord, on trouva à propos d'enlever de Wormhoudt les reliques du saint abbé, et de les porter dans l'église de Saint-Omer, à Sithiü. Quelques années après, Baudoin, comte de Flandre, surnommé le Chauve, voulant fortifier ses Etats et les mettre à couvert des incursions de ces barbares, fit construire plusieurs forteresses, et une, entre autres, à Bergues. Le comte, après avoir mis cette place en sûreté, y fit bâtir une église qui fut dédiée à saint Martin et à saint Winnoc, et où il avait le dessein de transférer les reliques du dernier. Il alla demander l'agrément du roi Charles le Simple, qui lui accorda volontiers tous les priviléges qu'il désirait obtenir pour sa nouvelle église. Le comte, muni de ces pouvoirs, enleva le corps de saint Winnoc, malgré l'opposition des habitants de Saint-Omer, et le fit mettre à Bergues, l'an 900.

Cent ans après cette seconde translation (1000), Baudoin, surnommé le Barbu, ayant rendu la ville de Bergues encore plus forte par une ceinture de murailles et bâti un monastère au haut de la ville, y fit transférer les reliques du Saint, le 18 septembre. Il appela des religieux de Saint-Bertin, vers l'an 1030, pour habiter ce nouveau monastère, qui eut pour premier abbé Roderic. Après sa mort, la discipline s'étant un peu relâchée fut rétablie dans sa vigueur, en 1106, par l'abbé Hermès. L'abbaye a subsisté jusqu'à la Révolution, et a fourni plusieurs sujets recommandables par leur sainteté et leur doctrine.

On célébrait, à Bergues-Saint-Winnoc, trois fêtes en l'honneur de ce saint abbé : la première, au jour anniversaire de sa mort, le 6 novembre; la seconde, en mémoire de l'élévation de son corps, appelée l'*Exaltation de saint Winnoc*, le 20 février; et la troisième, celle de la translation qui fut faite du corps du Saint à l'abbaye de Bergues, le 18 septembre. La première de ces fêtes était autrefois de précepte dans toute la ville, et, pendant l'octave entière, les fidèles se faisaient un devoir et un honneur de venir rendre leurs hommages à leur illustre patron.

On conserve encore très-religieusement, à Bergues, le corps de saint Winnoc. Il était autrefois porté tous les ans en procession le jour de la Trinité, et trempé dans la rivière appelée La Colme, qui passe au pied de la ville; ce qui se faisait en mémoire d'un enfant noyé dans cette rivière et qui fut ressuscité par les mérites du Saint. On ignore en quel temps ce miracle fut opéré; mais il a donné lieu tant à cette cérémonie qu'à une Confrérie érigée en l'honneur du saint abbé. Son chef était dans un buste très-riche, et le reste de ses ossements dans une châsse d'argent. Lors de la spoliation des églises, en 1792, on déposa ces saintes reliques dans deux boîtes qui furent scellées et placées dans une armoire du presbytère, où elles restèrent jusqu'en 1820. A cette époque,

M. l'abbé Ferdinand-Joseph Vandeputte, curé-doyen de la paroisse, désirant augmenter le culte du saint patron, fit appeler plusieurs notables de la ville, qui avaient été présents à l'extraction des reliques en 1792. Ils reconnurent les boites dans lesquelles on les avait alors renfermées, et déclarèrent qu'elles n'avaient subi aucun changement. Ces reliques furent d'abord présentées à Mgr Belmas, qui les examina dans son palais épiscopal de Cambrai. Sa Grandeur « reconnut que cette tête était la même qui, pendant un long espace de temps, avait été exposée à la vénération des fidèles de la ville de Bergues, et qui, dans les derniers temps de calamités, avait été retirée de la châsse en argent, comme l'ont attesté des hommes dignes de foi, les uns prêtres, les autres laïques, lesquels tous ou avaient vu autrefois cette tête exposée, ou l'avaient retirée eux-mêmes de la châsse en argent sus-mentionnée ».

« Nous donc », continue le prélat, « nous avons replacé avec respect cette tête dans un reliquaire de cuivre jaune plaqué d'une couche d'étain à l'intérieur, après l'avoir liée avec une bande de soie noire et munie de notre sceau, puis nous avons permis, et, par les présentes, permettons qu'elle soit exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Martin de Bergues. Mais, afin que les fidèles vénèrent plus facilement cette tête auguste, nous en avons renfermé une parcelle dans une boîte dont le fond est en cuivre et la partie antérieure, que ferme une glace, en argent. Nous avons muni de notre sceau le fil de soie verte qui l'entoure ».

Cette lettre est du 27 mai 1820. Une autre circulaire du même prélat publiait une indulgence de quarante jours pour les personnes qui assisteraient à la translation qui devait avoir lieu peu de temps après. Elle était conçue en ces termes : « Ne désirant rien tant que d'augmenter la dévotion des fidèles et de les aider dans la voie du salut, en leur fournissant les moyens de participer aux trésors spirituels de l'Eglise, nous avons accordé de notre autorité ordinaire, comme par ces présentes nous accordons quarante jours de pardon et indulgence dans la forme et de la manière accoutumée de l'Eglise, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, dûment disposés, assisteront à la translation solennelle des reliques de saint Winnoc, qui doit se faire du presbytère de Bergues à l'église de Saint-Martin de cette même ville, et y prieront aux fins ordinaires ». La cérémonie eut lieu le 8 juin de la même année, en présence d'un peuple immense accouru de tous les pays voisins, et le reliquaire, enchâssé dans une statue en bois, qui avait été bénite auparavant, fut placée dans le chœur. Le procès-verbal de cette cérémonie est signé par trois anciens religieux de l'abbaye de Saint-Winnoc, par plusieurs prêtres ou laïques des environs, par les vicaires de la paroisse, et enfin par M. l'abbé Vandeputte, qui avait présidé.

Le 7 février de l'année suivante (1821), Mgr Belmas, sur la demande du pasteur et des fidèles de la paroisse de Bergues, accordait la permission d'ériger une Confrérie en l'honneur de saint Winnoc. Le prélat encourageait beaucoup cette œuvre sainte et accordait lui-même quarante jours d'indulgence pour tous les fidèles qui visiteraient l'église de Saint-Martin à Bergues et y prieraient quelque temps selon les intentions de l'Eglise, les jours de la fête de saint Winnoc et de la Trinité.

Le 4 mars 1823, le pape Pie VII accordait aussi une indulgence plénière à tous les fidèles qui, le 6 novembre, jour de la fête de saint Winnoc, et le lendemain de la Pentecôte, visiteraient l'église de Saint-Martin à Bergues, se confesseraient, communieraient et prieraient pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de la sainte Eglise. Cette nouvelle faveur spirituelle du Saint-Siége fut publiée avec l'autorisation accordée à l'évêché de Cambrai, le 16 juillet 1823. Le 18 mai de la même année, on avait transporté solennellement les reliques de saint Winnoc dans un buste et une châsse en argent, dont la piété généreuse des habitants de Bergues avait fait l'acquisition. Cette châsse, d'un travail magnifique, a coûté, dit-on, dix-huit mille francs.

Acta Sanctorum Belgii, traduction de M. l'abbé Destombes. — Cf. *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau et l'abbé Tresvaux; et les Bollandistes, au tome II de septembre, dans la vie de saint Bertin de Sithiu.

SAINT ILTUT, ABBÉ DANS LE PAYS DE GALLES (VIe siècle).

Iltut (Elchut, Ileltute), issu d'une famille noble, naquit dans le comté de Glamorgan. Il servit quelque temps dans les armées du roi Arthur, dont il était parent, et s'y acquit une grande réputation par sa valeur. Saint Cadoc, abbé de Llan-Carvan (à trois milles de Cowbridge, dans le comté de Glamorgan), qui avait été successivement disciple de saint Germain et de saint Dubrice, et qui était alors évêque de Llandaff, lui inspira le mépris du monde et l'amour de la vraie religion. Ayant reçu la tonsure, il passa plusieurs années sous la conduite de celui qui l'avait fait entrer dans la voie de la perfection, et il se rendit fort habile dans les sciences ecclésiastiques. Il fonda depuis, dans le voisinage de Llan-Carvan, du côté de la mer, un monastère qui devint célèbre par son école et qui prit le nom de Llan-Iltut ou Llantwit. On compta, parmi ses disciples, saint David,

saint Samson, saint Magloire, saint Gildas, et plusieurs autres Saints, dont quelques-uns furent élevés à l'épiscopat. Iltut joignit le travail des mains aux veilles, au jeûne et à la prière. Il remit à la fin la conduite de son école à Isham, un de ses disciples, afin de suivre plus librement l'attrait qu'il se sentait pour la retraite. Il passa trois ans dans une entière solitude et y pratiqua des austérités extraordinaires. Le désir de visiter ses disciples et ses amis le fit passer dans la Bretagne quelque temps avant sa mort. Il était à Dol lorsque le Seigneur l'appela à lui, dans le VIe siècle.

L'église de Landebaëron, dans l'ancien diocèse de Tréguier, en Basse-Bretagne, croit posséder le chef de ce saint abbé, qu'elle conserve depuis un temps immémorial. Saint Iltut est encore patron titulaire d'une église du comté de Glamorgan, qu'il avait originairement fondée. Bale et Pits font mention de deux lettres doctrinales qu'il avait écrites; mais nous n'avons plus la plupart des ouvrages des anciens docteurs bretons ; ils ont péri par l'injure des temps.

Godescard, Ussérius.

VIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Padoue, le décès de saint Prosdocime, premier évêque de cette ville, qui, ayant été ordonné par l'apôtre saint Pierre, reçut en même temps de lui la mission d'aller prêcher l'Evangile dans ce pays, où, après avoir brillé par beaucoup de vertus et de prodiges, il s'endormit dans une mort heureuse et tranquille. — A Pérouse, saint Herculan, évêque et martyr [1]. 547. — Le même jour, saint Amaranthe, martyr, qui acheva heureusement ses combats pour la foi à Albi, où son corps est inhumé, tandis que son âme jouit de la gloire éternelle [2]. IIIe s. — A Mélitine, en Arménie, le martyre des saints Hiéron, Nicandre, Hésyque et de trente autres, qui furent couronnés durant la persécution de Dioclétien, sous le président Lysias. IVe s. — A Amphipolis, en Macédoine, les saints martyrs Aucte, Taurion et Thessalonice. — A Ancyre, le supplice des saints Mélasippe, Antoine et Carinas, exécutés sous Julien l'Apostat. — A Cologne, saint ENGELBERT, évêque, qui souffrit courageusement le martyre pour la défense de la liberté ecclésiastique, et, en particulier, pour le maintien de l'obéissance due à l'Eglise romaine. 1225. — A Alexandrie, saint Achillas, évêque, qui s'est rendu recommandable par son érudition, par sa foi, par la sainteté de sa vie et par l'in-

1. Il fut décapité sur les remparts de la ville de Pérouse, par ordre de Totila, roi des Goths, qui avait mis le siége devant cette place. Les chrétiens portèrent son corps dans l'église de Saint-Pierre-hors-les-Murs; il y demeura jusqu'en 936, époque à laquelle l'évêque Roger le transféra dans l'église de Saint-Etienne qui est devenue cathédrale sous le titre de Saint-Laurent. Le martyrologe romain fait mémoire de cette translation au 1er mars. — Baronius.

2. On ne connaît point le détail de la vie de saint Amaranthe ; mais on sait qu'il mourut pour la foi. Les uns mettent son martyre sous la persécution de Dèce (249-251), les autres l'attribuent à la barbarie de Chrocus, roi des Allemands, qui ravagea les Gaules sous les règnes de Valérien et de Gallien (253-260), et qui y fit périr un grand nombre de chrétiens. Amaranthe confessa la foi au village de Vieux (Tarn, arrondissement de Gaillac). Dieu ayant permis que l'on découvrit son tombeau qui était resté quelque temps caché, la piété y attira les fidèles du voisinage et même des pèlerins de pays éloignés. On venait apporter des offrandes à ce tombeau; on y brûlait surtout beaucoup de cierges. Un jour, un pèlerin qui voulait allumer son cierge et qui n'avait pas de feu, essaya de faire jaillir d'un caillou l'étincelle qui lui manquait; tandis qu'armé de fer il frappait une pierre à coups redoublés, mais sans aucun succès, tout à coup le cierge, qui déjà était fixé au tombeau, s'allume de lui-même et brille aux regards étonnés du pèlerin. Dans la suite, ceux qui venaient offrir des cierges au tombeau ne se préoccupaient nullement de se munir de feu. Plus tard, lorsque ce même tombeau fut entouré d'habitations où l'on pouvait aller se procurer du feu, le miracle cessa, mais d'autres continuèrent à s'y opérer. Saint Eugène de Carthage, que son attachement à la foi fit reléguer dans les Gaules, voulut mourir au pied du tombeau du saint martyr. On a depuis transféré les reliques de ces deux Saints dans la cathédrale d'Albi. — *Propre d'Albi* et Godescard.

tégrité de ses mœurs. 313. — En Frise, saint WILLIBRORD, évêque d'Utrecht, qui, ayant été sacré par le pape Sergius Ier, prêcha l'Evangile en Frise et en Danemark. 738. — A Metz, saint Ruf ou Roux, évêque et confesseur [1]. IVe s. — A Strasbourg, saint FLORENT, évêque. Vers 693.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Albi, saint Amarand ou Amaranthe, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. — Au diocèse de Cambrai, saint Willibrord, évêque d'Utrecht (Hollande), apôtre de la Frise, cité aujourd'hui au même martyrologe. 738. — Aux diocèses de Laval et du Mans, saint ROMAIN, confesseur. — Au diocèse de Limoges, fête solennelle des saintes Reliques [2]. — Au diocèse de Lyon, saint Bénigne de Smyrne, apôtre de la Bourgogne et martyr, dont nous avons donné la vie au 1er novembre. 178. — Au diocèse de Quimper, mémoire de saint Gildas Trech-Meur (vulgairement Tremeur ou Trever), martyr, fils de la bienheureuse Trifine. Placé, dès ses premières années, dans le monastère de Saint-Gildas de Rhuys (Morbihan), il y fit des progrès surprenants dans la voie de la perfection ainsi que dans les sciences. Conomor, son père, lui trancha la tête par jalousie [3]. VIe s. — Au diocèse de Rodez, saint Austremoine, apôtre des Arvernes, dont nous avons parlé au 1er novembre. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan, dont nous avons donné la vie au 4 novembre. 1584. — Au diocèse de Soissons, saint Geoffroy, évêque d'Amiens et confesseur, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 1115. — Au diocèse de Tours, saint Bauld ou Baudin, évêque de ce siége et confesseur, après avoir été référendaire du roi Clotaire. On vante surtout sa charité pour les pauvres. Son corps fut déposé dans la basilique de Saint-Martin ; plus tard, ses saintes reliques furent transférées à Loches (Indre-et-Loire). VIe s. — Au diocèse de Valence, saint RESTITUT, premier évêque de l'ancien siége de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme). Ier s. — A Clermont, en Auvergne, saint Amandin (Amand, Amandis, Amandy), prêtre et confesseur, qui fut enseveli dans l'église Saint-Symphorien de cette ville. Il y a en Auvergne un bourg qui porte son nom (Saint-Amandin, Cantal, arrondissement de Murat, canton de Marcenat). — A Senlis (Oise), au diocèse actuel de Beauvais, saint Agmer ou Agmare, évêque de l'ancien siége de Senlis. Il était au nombre des quarante évêques qui assistèrent au concile tenu à Reims en 625. Il souscrivit (640) l'acte de fondation de l'abbaye de Saint-Maur des Fossés, au diocèse de Paris. Son corps a longtemps reposé entre les piliers du maître-autel de l'église Saint-Rieul [4]. VIIe s. — En Bretagne, saint Blinlivet *(Blevileguetus)*, évêque de Vannes, puis moine à Quimperlé (Finistère). Xe s.

1. Ruf, qui fut le neuvième évêque de Metz, à partir de saint Clément, gouverna glorieusement cette Église pendant vingt-huit ans, et dans des circonstances difficiles, car la cruelle persécution de Sévère (306) sévissait par tout l'empire. Telle fut sa constance et son intrépidité, que nulle terreur ne put l'éloigner de la prédication et de ses autres obligations pastorales. Un auteur l'a comparé à un chêne dont les racines s'enfoncent d'autant plus en terre que la tempête secoue plus violemment sa cime. Ce courage se montre tout entier dans la lettre à son métropolitain; ce qui fait encore mieux son éloge, c'est l'accroissement que la foi prit dans son diocèse pendant son épiscopat. Enfin il alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux. Son corps fut déposé dans la crypte de Saint-Clément. Des rayons de la gloire dont il jouit dans le ciel ont brillé sur son tombeau par des miracles. Par la permission de l'évêque Drogon, ses reliques furent transférées à Otternheim, dans le diocèse de Worms. Cette translation, signalée par des miracles, eut lieu le 7 novembre; c'est pourquoi il est nommé aujourd'hui au martyrologe romain, bien qu'il soit mort le 27 du mois d'août. — *Propre de Metz.*

2. A Limoges, cette fête revêt un caractère tout particulier. Laissons parler le *Propre diocésain* : « C'est une coutume fort ancienne dans le diocèse de Limoges d'exposer solennellement à la vénération des fidèles les reliques de leurs saints patrons : cette grâce insigne fut octroyée, dès l'origine du christianisme, aux princes et au peuple de ces contrées qui la sollicitaient avec instance. Au IXe siècle, il plut aux prélats de Limoges d'instituer à ce sujet une fête particulière qui se célébrerait tous les sept ans, sous le nom d'*Ostension* des saintes Reliques. Quand donc le cours des temps nous ramène cette année chérie, on extrait des cryptes les ossements sacrés qu'elles recèlent et on les porte processionnellement par les villes et les villages : tous les jours, pendant sept semaines entières, ils sont exposés à la vénération des fidèles. Les plus célèbres *ostensions* sont celles de Limoges, du Dorat, de Saint-Léonard et de Saint-Junien. A ces époques de jubilé, les miracles sont fréquents, et les souverains Pontifes ouvrent les trésors de leurs indulgences ». — *Propre de Limoges.*

3. Nos lecteurs trouveront quelques détails sur la vie de la bienheureuse Trifine dans la biographie de saint Gildas, abbé de Rhuys (tome II, page 105). Elle est honorée dans la chapelle de l'hôpital de Pontivy (Morbihan), où l'on voit sa statue. Quant à saint Tremeur, son corps fut conservé en Bretagne jusqu'en 965. A cette époque, Salvator, évêque d'Aleth, en porta une partie à Paris. A l'époque de la Révolution, l'église Saint-Magloire de cette ville possédait encore quelques ossements de ce saint Martyr : ils sont aujourd'hui dans l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. L'église paroissiale de Carhaix (Finistère) porte le nom de notre Saint. — Lobineau et Tresvaux, *Saints de Bretagne.*

4. A la fin du XVIIIe siècle, les reliques de saint Agmare, jointes à celles de plusieurs de ses prédécesseurs (les saints Saintin, Malulfe, Candide, Liétard, Amand), purent être soustraites aux fureurs des impies, et furent inhumées toutes ensemble et sans ordre dans le cimetière de la ville. Elles y reposaient depuis soixante ans lorsque Mgr J.-A. Gignoux, jaloux de rendre à son Eglise ses gloires et à ses enfants

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — A Bologne, au monastère des Sept-Fontaines, la bienheureuse Lucie, vierge, de l'Ordre des Camaldules, qui, rendant son âme beaucoup plus belle que ne l'était son corps, jeta un grand éclat par sa sainteté et par ses miracles. Le souverain pontife Pie VI approuva le culte qui lui était rendu de temps immémorial [1]. XIIe s.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Avella (Terre de Labour), le bienheureux Bernardin Amicio, surnommé *de la Fosse* (du nom de son pays natal), confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, illustre par ses vertus et les grâces dont le ciel le favorisa. Après avoir propagé la foi catholique dans plusieurs provinces, il s'endormit saintement dans le Seigneur le 27 novembre 1503 [2].

SAINT FLORENT, ÉVÊQUE DE STRASBOURG,

FONDATEUR ET ABBÉ DE HASLACH ET DE SAINT-THOMAS

Vers 693. — Pape : Sergius Ier. — Roi de France : Clovis III.

Validiora sunt exempla quam verba.
Les exemples sont plus efficaces que les paroles.
Denis le Chartreux.

Après la mort de saint Arbogaste, Dagobert II offrit le siége de Strasbourg à saint Wilfrid, évêque d'York, qui eut la générosité de le refuser ; alors le pieux monarque jeta les yeux sur saint Florent, dont la réputation était déjà étendue dans toute la basse Alsace. Celui-ci naquit en Ecosse, ou plutôt en Irlande, cette île si féconde en Saints, qui a fourni à la Gaule tant d'hommes apostoliques.

Issu d'une des plus illustres familles du pays, il avait reçu en naissant tout ce qui peut flatter l'ambition : mais la Providence ne lui avait départi les avantages de la nature que pour rendre plus glorieux le triomphe de la grâce. Ses historiens nous le représentent dès sa naissance comme un

leurs protecteurs, les en fit retirer, et déposer avec honneur dans l'église cathédrale de Senlis. — M. l'abbé Sabatier, *Saints de Beauvais*.

1. Lucie était d'une beauté remarquable; un jeune seigneur en fut épris et il allait fréquemment dans l'église des Camaldules d'où il pouvait la voir entendant la sainte messe, de la fenêtre de sa cellule qui était contiguë à la chapelle. S'étant aperçue de ces assiduités, notre chaste religieuse fit condamner la fenêtre et se tint entièrement cachée dans sa cellule où elle s'endormit dans le Seigneur, après une vie dont tous les jours furent marqués par quelque acte héroïque de vertu. Cependant notre jeune seigneur était allé en Orient, où les Sarrasins l'avaient chargé de fers, lui donnant à choisir entre l'apostasie et la mort. En cette extrémité, il s'écria : « O Lucie, si vous pouvez quelque chose auprès de Dieu, secourez-moi ». S'étant endormi, il se réveilla les fers aux pieds, en Italie, près du monastère des Sept-Fontaines. La Bienheureuse lui apparut alors et lui dit : « Portez vos fers à mon tombeau et rendez grâces à Dieu ». Les fers du captif se brisèrent à l'instant et il les déposa au tombeau de la Bienheureuse où on les voit encore. — *Notes locales*.

2. Missionnaire apostolique, Bernardin annonça la parole de Dieu avec fruit dans un grand nombre de villes d'Italie; sa charité le poussa même jusqu'en Dalmatie et à Strigonie ou Gran (Hongrie), où il fit plusieurs conquêtes à la foi catholique. Comme il était plein de zèle pour la régularité religieuse, il fut successivement choisi pour remplir les charges de provincial, de procureur et de vicaire général de son Ordre. Les habitants d'Aquila le demandèrent plusieurs fois pour évêque et le Pape l'avait désigné pour cette dignité; mais il ne fut pas possible de vaincre sur ce point son humilité profonde. Il mourut, âgé de quatre-vingt-trois ans, dans le couvent de Saint-Julien d'Aquila. Le pape Léon XII approuva son culte en 1828. — Godescard.

enfant de bénédictions. Entouré des exemples édifiants de ses pieux parents, Florent, peu sensible aux espérances qui l'attendaient dans le monde, et frappé des dangers qui l'y menaçaient, choisit le Seigneur pour son partage et renonça généreusement à tous les avantages de la terre. Mais pour rendre son sacrifice plus parfait encore, il quitta ses parents et sa patrie même, et chercha dans la solitude les véritables moyens de se sanctifier. La Providence le conduisit en Alsace, et il vint s'établir dans une petite vallée au pied d'une montagne dite Ringelberg, sur le ruisseau de Hasel. Il y bâtit une petite cellule et y mena une vie très-mortifiée [1].

Plusieurs historiens donnent à Florent, pour compagnon, un saint prêtre, nommé Fidèle, qui devint dans la suite archidiacre de son église. Notre Saint ne sortait de sa cellule que pour aller de temps en temps travailler au salut des âmes. Son zèle fut couronné d'un succès complet, et le roi Dagobert II, qui habitait alors son palais de Kirchheim, l'appela à la cour et le combla de faveurs. Ce prince avait une fille aveugle et muette, à laquelle le Saint rendit la vue et l'usage de la parole. Cependant notre Saint voulut bientôt retourner dans son désert. Sa vertu y brilla du plus vif éclat et il lui survint de toutes parts des chrétiens pour se mettre sous sa conduite. Florent, muni des libéralités de Dagobert, fonda, à une demi-lieue de sa cellule, le monastère de Haslach et y rassembla ses disciples. L'histoire ne nous dit pas combien d'années il passa ainsi à la tête de sa communauté ; mais après la mort de saint Arbogaste et le refus de saint Wilfrid d'accepter l'évêché de Strasbourg, le roi nomma à ces importantes fonctions Florent, dont il avait appris à connaître la sainteté. Le clergé et le peuple applaudirent à ce choix : mais Florent, effrayé du poids d'une responsabilité qui lui paraissait au-dessus de ses forces, refusa d'accepter ; il fallut toute l'autorité du roi et les instances du clergé pour triompher de son opiniâtreté et vaincre sa modestie.

On eut lieu de se féliciter de cet heureux choix : car Florent se montra le digne successeur des Amand et des Arbogaste, en conduisant les fidèles dans le sentier de la vraie foi et en formant un clergé religieux et savant. Ses travaux lui méritèrent le nom de nouvel apôtre de l'Alsace. Il combattit avec force l'idolâtrie, mal domptée ou renaissant de ses cendres, déracina les abus accrédités, réforma les désordres et réprima la licence des mœurs. Les peuples, touchés de ses exemples et entraînés par la force de son éloquence, se convertissaient ; le vice n'osait plus se montrer et devenait odieux, parce que Florent savait rendre la vertu aimable.

La renommée publia bientôt partout les merveilles qu'opérait en Alsace le saint évêque de Strasbourg, et attira de nouveaux anachorètes du fond de l'Ecosse et de l'Irlande, qui accoururent pour jouir de la présence et des exemples de leur ancien compatriote. L'évêque, pour les fixer près de lui, leur fit bâtir hors de l'enceinte des murs de Strasbourg, un hospice auquel il ajouta une église, qu'il dédia à l'apôtre saint Thomas. Cet hospice, converti d'abord en monastère, devint plus tard un chapitre de chanoines, qui fut longtemps célèbre par le grand nombre de nobles Alsaciens qui y entrèrent, et dont plusieurs furent élevés sur le siége épiscopal de Strasbourg.

Il paraît que saint Florent connut par une révélation particulière le moment de sa mort : il fit alors assembler son clergé et lui annonça que

1. Cette cellule est à une demi-lieue de la collégiale de Haslach, et à quelques pas d'Oberhaslach où l'oratoire de saint Florent subsista longtemps. Rodolphe de Kagon, prévôt de Haslach, y fit construire en 1315 une chapelle qui fut renouvelée à différentes reprises.

sa fin était proche. Comme un tendre père, il réitéra à ses disciples de Haslach et de Saint-Thomas les leçons qu'il leur avait données, et les exhorta à être fidèles à leur vocation. Alors, adressant la parole au clergé de sa cathédrale, il lui recommanda de même de remplir scrupuleusement les obligations qu'impose l'état ecclésiastique. Le saint pontife mourut, selon les anciens martyrologes, bréviaires et calendriers, le 7 novembre. vers l'an 693.

On représente saint Florent : 1° entouré de divers animaux. Comme il cultivait un petit terrain auprès de son ermitage et que les bêtes de la forêt y faisaient du dégât, on prétend qu'il leur défendit de franchir l'enceinte, et que ces animaux, respectant son ordre, s'arrêtaient près de là, s'y rassemblaient même, sans dépasser les limites marquées par le solitaire ; 2° guérissant la fille du roi d'Austrasie, comme nous l'avons rapporté ; 3° monté sur un âne. Dagobert lui ayant envoyé un cheval, avec prière de se rendre au palais, le Saint ne voulut point d'autre monture que son âne, et son humilité fut récompensée par des miracles; 4° portant une petite église sur la main, comme fondateur d'abbayes.

On l'invoque à Strasbourg contre les hernies et la pierre; nous n'avons pas réussi à nous rendre compte du motif de cette confiance.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Son corps fut enterré d'abord dans l'église de Saint-Thomas. Les hommages publics accompagnèrent le bienheureux prélat au tombeau, et le jour de sa pompe funèbre devint presque aussitôt le premier jour de son culte. On célébrait sa fête dans tout le diocèse de Strasbourg au commencement du IXe siècle, et c'est alors que l'évêque Rachion transféra son corps de l'église de Saint-Thomas dans celle de Haslach. Il s'opéra plusieurs miracles lors de cette translation.

Les religieux de Saint-Thomas furent singulièrement affligés de se voir privés de cette relique, et, pour s'en dédommager et attirer de nouveau la foule, qui ne visitait plus leur église depuis cette translation, ils eurent recours à une fraude, que la religion réprouve aussi bien que la morale. Ils firent courir le bruit que l'évêque Rachion avait à la vérité tenté d'enlever le corps de saint Florent, mais qu'on avait trouvé moyen de le cacher à Saint-Thomas, et qu'ainsi il était toujours conservé dans leur église. Cette prétention, malgré sa fausseté, trouva crédit près du peuple, et l'évêque Burcard, voulant mettre un terme à la supercherie et faire triompher la vérité, se rendit à Haslach avec Berthold, custode de la cathédrale et prévôt de Haslach, Meinhard, abbé de Marmontier, et Offon, abbé d'Altorf. On ouvrit en leur présence le tombeau de saint Florent, le 26 octobre 1143, et on y trouva le corps entier.

Burcard fit dresser acte public de tout ce qui s'était passé et imposa silence aux prétentions des chanoines de Saint-Thomas; mais ceux-ci, bien loin d'y renoncer, soutinrent qu'ils en avaient conservé seulement le chef et l'exposaient même à la vénération publique. L'évêque Berthold de Bucheck, afin de réprimer ces abus, publia deux mandements, du 22 novembre 1350 et du 5 mars 1353 : il fallut l'autorité impériale pour maintenir la collégiale de Haslach dans la possession du corps entier de saint Florent.

L'empereur Charles IV se trouvait à cette époque en Alsace; étant venu à Molsheim le 6 novembre 1353, et ayant appris qu'on célébrait le lendemain la fête de saint Florent à Haslach, il s'y rendit, accompagné de Gerlach, archevêque de Mayence, d'Albert, évêque de Wurtzbourg, et de Jean de Lichtemberg, son secrétaire, prévôt de la cathédrale de Strasbourg. Il fit ouvrir la châsse de saint Florent, qui était enrichie d'or et d'argent : on y trouva le corps entier du Saint; les titres les plus authentiques décidèrent en faveur de la tradition, et le monarque, après avoir fait dresser acte de cette visite, attesta que le corps de saint Florent existait à Haslach et nulle part ailleurs, menaçant de son indignation royale ceux qui prétendraient le contraire.

Les chanoines de Haslach, par reconnaissance, lui firent présent du bras droit du bienheureux pontife, et l'empereur emporta cette relique à Prague. Cinq ans après, l'archiduc Rodolphe, landgrave d'Alsace, obtint la moitié du bras gauche du saint évêque.

La châsse de saint Florent fut enlevée de Haslach, en 1525, par George Schultheiss, de Rosheim, qui s'était mis à la tête des rustauds révoltés. Après en avoir jeté les ossements vénérables, il la transporta à la commanderie de Saint-Jean près de Dorlisheim, où il partagea avec ses soldats l'or, l'argent et les pierreries dont elle était enrichie. Le corps de saint Florent fut depuis retrouvé et

replacé ; il a été préservé des désastres de la Révolution, et est encore de nos jours dans l'église de Haslach l'objet de la vénération des peuples.

L'église de Haslach, fondée par saint Florent, tombait en ruines pendant le XI[e] siècle, et on en commença la reconstruction en 1274. Ce travail fut interrompu, en 1287, et repris en 1294. On en confia la direction à un des fils du célèbre Erwin de Steinbach, architecte du portail de la cathédrale de Strasbourg, et elle ne fut achevée qu'en 1385. La façade occidentale, surmontée d'une flèche élégante, fut privée de cet ornement par les Suédois qui mirent le feu à cette église, en 1633, et détruisirent en même temps les bâtiments des chanoines.

L'église, construite dans le style gothique, a trois nefs. Le chœur, qui est très-profond, est divisé en deux parties. A l'entrée du sanctuaire on voit le tombeau de saint Florent, et, au dessous, celui de l'évêque Rachion, qui avait fait transférer les reliques du Saint à Haslach. Les connaisseurs admirent les vitraux du chœur, qui sont d'une grande beauté et peints avec beaucoup de délicatesse.

Extrait des *Saints de l'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler. — Cf. Bucelin, *Germania Sacra ;* Louis, *Vie de saint Florent ;* Grandidier, *Histoire de l'Eglise de Strasbourg.*

SAINT WILLIBRORD [1],

APOTRE DE LA FRISE, DE LA HOLLANDE, DE LA ZÉLANDE, DE LA FLANDRE ET DU BRABANT

Vers 738. — Pape : Saint Grégoire III. — Roi de France : Charles Martel.

> C'est à la moisson qu'ils savent faire des âmes que l'on juge de la vertu des prédicateurs.
> *Saint Grégoire le Grand.*

Saint Willibrord naquit vers l'an 658, dans le royaume de Northumberland. Son père se nommait Wilgis et vivait dans une grande piété. Il quitta le monde pour embrasser l'état monastique et se fit depuis ermite. Dans sa vieillesse, il prit la conduite d'une petite communauté qu'il avait fondée entre l'Océan et l'Humber. On l'honore parmi les Saints dans le monastère d'Epternac, au diocèse de Trèves, et il est nommé dans les calendriers anglais.

Willibrord, en s'accoutumant de bonne heure à porter le joug du Seigneur, le trouva toujours depuis doux et léger. Pour mieux conserver les fruits de l'éducation qu'il avait reçue, il prit l'habit à Ripon (comté d'York), étant encore fort jeune. Les progrès qu'il fit dans la vertu et dans les sciences furent également rapides. A l'âge de vingt ans, il obtint la permission de passer en Irlande avec l'espérance d'y trouver encore plus de facilité pour se perfectionner dans les voies de la piété. Il se joignit à saint Egbert et au bienheureux Wigbert, que le même dessein y avait attirés. Il passa douze ans avec eux. Malgré la faiblesse de sa constitution, il surpassait ses compagnons par sa ferveur et sa fidélité aux devoirs qu'il avait à remplir. On ne se lassait point d'admirer son humilité, sa modestie, son affabilité, la douceur et l'égalité de son caractère.

Saint Egbert désirait depuis longtemps prêcher l'Evangile aux idolâtres, à ceux surtout qui habitaient la Frise ; mais on le fit renoncer à ce projet, et on lui conseilla d'aller exercer son zèle apostolique dans les îles situées entre l'Irlande et l'Ecosse. Pendant qu'Egbert travaillait à la gloire de Dieu

1. *Alias :* Vilbrod, Willbrod, Willbrord, Villibrod.

dans les îles, Wigbert annonçait Jésus-Christ dans la Frise. Il en revint après y avoir passé deux ans, sans que ses travaux eussent été suivis d'un grand succès. Egbert et ceux qui s'intéressaient à cette mission ne se découragèrent point ; ils prièrent avec une nouvelle ferveur pour obtenir la conversion de tant d'âmes qui étaient menacées d'un malheur éternel. Willibrord, qui venait d'être ordonné prêtre, et qui était âgé d'environ trente ans, témoigna un désir ardent de passer dans la Frise, et il en demanda la permission à ses supérieurs. Egbert, qui connaissait sa ferveur, son zèle et ses talents, ne douta point que ce désir ne vînt du ciel ; il acquiesça donc à sa demande en l'exhortant à mettre sa confiance en Dieu. Saint Swidbert et dix autres moines anglais se joignirent à saint Willibrord.

Les Frisons habitaient anciennement une vaste étendue de pays sur les côtes de l'Océan germanique. Etant entrés dans la Gaule-Belgique, ils s'emparèrent des provinces situées vers l'embouchure du Rhin, dont les Cattes, aussi Germains d'origine, étaient alors les maîtres. Parmi les peuples de la Germanie, aucun ne sut si bien maintenir sa liberté contre les Romains, que les Frisons. Saint Eloi, évêque de Noyon, avait prêché Jésus-Christ dans une partie de la Frise. L'Evangile leur avait été aussi annoncé par saint Wilfrid en 678 ; mais ces premières tentatives avaient produit peu de fruit ; en sorte que le vrai Dieu était presque entièrement inconnu dans la Frise lorsque saint Willibrord y arriva en 690 ou 691. Il paraît certain que nos douze missionnaires abordèrent à Catwick (Hollande). De là ils se rendirent à Utrecht. Ils furent bien reçus par Pépin d'Héristal, maire du palais de France, qui, depuis peu, s'était emparé d'une partie de la Frise.

Willibrord crut devoir faire un voyage à Rome, pour demander au pape Sergius (687-701) sa bénédiction apostolique, et une autorisation pour prêcher l'Evangile aux nations idolâtres. Le souverain Pontife, connaissant son zèle et sa sainteté, lui accorda les plus amples pouvoirs, et lui donna des reliques pour la consécration des églises qu'on ferait bâtir. Willibrord repartit à la hâte, tant il désirait gagner à Jésus-Christ cette multitude d'âmes qui étaient sous la puissance du démon.

Swidbert fut spécialement chargé de la conversion des Boructuaires et en devint l'évêque. Il paraît que ce peuple habitait le territoire de Berg, une partie de celui de la Marck, et le pays voisin, du côté de Cologne. Willibrord et les dix autres missionnaires prêchèrent la foi avec le plus grand succès dans cette partie de la Frise, qui appartenait aux Français. Le nombre des chrétiens était si considérable au bout de six ans, que Pépin, de l'avis des autres évêques, envoya Willibrord à Rome, avec des lettres de recommandation pour le Pape, qui était instamment prié de l'honorer du caractère épiscopal. Inutilement le Saint voulut faire tomber sur un autre cette dignité ; on n'eut aucun égard à ses représentations. Le pape Sergius le reçut avec de grandes marques d'honneur, changea son nom en celui de Clément, et le sacra archevêque des Frisons dans l'église de Saint-Pierre. Il lui donna aussi le *pallium* avec le pouvoir de fixer son siége en tel lieu du pays qu'il jugerait le plus convenable. Le Saint, après avoir passé quatorze jours à Rome, revint dans la Frise, et fixa sa résidence à Utrecht où il bâtit l'église du Sauveur. Il répara aussi celle de Saint-Martin, que les païens avaient presque entièrement détruite. On pense qu'elle avait été construite par le roi Dagobert, à la prière de saint Wilfrid. Elle devint depuis la cathédrale d'Utrecht, et fut desservie par des chanoines.

L'onction épiscopale sembla donner encore plus de force et d'activité

au zèle de Willibrord. Deux ans après son sacre, c'est-à-dire en 698, les libéralités de Pépin et de l'abbesse Irmine le mirent en état de fonder l'abbaye d'Epternach (aujourd'hui Echternach, dans le grand-duché de Luxembourg), qu'il gouverna jusqu'à sa mort.

Pépin d'Héristal avait beaucoup de vénération pour le saint Apôtre de la Frise. Avant sa mort, il renvoya Alpaïs, sa concubine, dont il avait eu Charles Martel, et se réconcilia avec Plectrude, sa femme. Dans son testament, il recommanda ses neveux à saint Willibrord sans faire mention de Charles, son fils naturel. Il donna en même temps au Saint le village de Swestram (aujourd'hui Susteren), dans le duché de Juliers, lequel servit à doter un monastère de religieuses qui fut bâti en ce lieu.

Ce fut au mois de décembre 714 que mourut Pépin d'Héristal. Pépin le Bref, fils de Charles Martel, et qui fut depuis roi de France, était né quelque temps auparavant. Il reçut le baptême des mains de saint Willibrord, qui, suivant Alcuin, prophétisa en cette occasion, en annonçant que cet enfant surpasserait en gloire tous ses ancêtres. Charles Martel devint en effet maire du palais, et fut le premier guerrier et le plus grand homme d'Etat de son siècle. En 723, il donna des revenus, dépendant du château d'Utrecht, au monastère que saint Willibrord y avait fondé et dont le saint évêque voulait faire sa cathédrale. Charles Martel fit plusieurs autres donations à diverses églises fondées par Willibrord. Il lui abandonna la souveraineté de la ville d'Utrecht avec ses dépendances et ses appartenances. Dans tous ces établissements, Willibrord ne se proposait que d'affermir et de perpétuer l'œuvre de Dieu.

Non content d'avoir planté la foi dans la partie de la Frise dont les Français avaient fait la conquête, il pénétra dans celle qui obéissait à Radbod, roi des Frisons. Radbod était toujours opiniâtrément attaché à l'idolâtrie. Il n'empêcha cependant point le Saint d'instruire ses sujets, et il venait quelquefois lui-même l'entendre.

Willibrord passa dans le Danemark ; mais Ongend, qui y régnait alors, était un prince méchant et cruel ; et son exemple, qui avait beaucoup d'influence sur ses sujets, mettait un obstacle presque invincible à leur conversion. Le Saint se contenta d'acheter trente enfants du pays, qu'il baptisa après les avoir instruits et qu'il amena avec lui. En revenant, il fut assailli d'une tempête qui le jeta dans l'île appelée Fositeland (aujourd'hui Amelandt, sur la côte de la Frise.) Les Danois et les Frisons révéraient singulièrement cette île, qui était consacrée à leur dieu Fosite. Ils auraient regardé comme impie et sacrilége, quiconque aurait osé tuer les animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu'elle produisait, ou parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y était. Le Saint, touché de leur aveuglement, voulut les détromper d'une superstition aussi grossière. Il fit tuer quelques animaux, que lui et ses compagnons mangèrent, et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Eglise. Les païens s'attendaient qu'ils allaient être punis de mort ; mais voyant qu'il ne leur arrivait rien, ils ne savaient si c'était patience ou défaut de pouvoir de la part de leur dieu. Radbod fut transporté de fureur quand il apprit ce qui s'était passé. Il ordonna de tirer au sort trois jours de suite, et trois fois chaque jour, dans le dessein de faire périr celui sur lequel il tomberait. Dieu permit qu'il ne tombât point sur Willibrord ; mais un de ses compagnons fut sacrifié à la superstition et mourut martyr de Jésus-Christ.

Le Saint, ayant quitté Radbod, se rendit dans une des principales îles

qui dépendent de la Zélande ; c'était Walcheren ; il y fit un grand nombre de conversions et y établit plusieurs églises. La mort du Radbod (719), lui laissa la liberté de prêcher dans toute la Frise. En 720, il fut joint par saint Boniface, qui passa trois ans avec lui avant d'aller en Allemagne. Bède, qui écrivit alors son histoire, parle ainsi de notre Saint : « Willibrord, surnommé Clément, est encore vivant ; c'est un vénérable vieillard, évêque depuis trente-six ans, qui attend les récompenses de la vie céleste après avoir généreusement combattu dans la guerre spirituelle ». Il avait, suivant Alcuin, une figure agréable et pleine de dignité. Il était doux et toujours gai dans la conversation, sage dans ses conseils, infatigable dans les fonctions apostoliques, et en même temps attentif à nourrir et à fortifier son âme par la prière, le chant des psaumes, les veilles et le jeûne. Le même auteur, qui écrivait environ cinquante ans après la mort du Saint, assure qu'il fut doué du don des miracles. Il rapporte entre autres le suivant. Lorsque Willibrord prêchait dans l'île de Walcheren, où l'on a depuis bâti les villes de Flessingue et de Middelbourg, il trouva dans un village une idole fameuse à laquelle le peuple offrait des vœux et des sacrifices. Transporté de zèle, il la renversa et la mit en pièces. Le prêtre de l'idole lui déchargea un coup de sabre qui ne lui fit aucune blessure. Ce malheureux fut bientôt après possédé du démon et réduit à l'état le plus déplorable.

Willibrord et ses compagnons, par leurs larmes, leurs prières et leur zèle, détruisirent le paganisme dans la plus grande partie de la Zélande et de la Hollande. Quant aux Frisons, qui avaient été jusque-là un peuple barbare, ils se civilisèrent peu à peu, et devinrent célèbres par leurs vertus ainsi que par la culture des arts et des sciences. Saint Wulfran, archevêque de Sens, et d'autres ouvriers évangéliques, frappés de tant de succès, prièrent saint Willibrord de les associer aux travaux de ses missions.

Notre Saint choisissait avec beaucoup de soin ceux qu'il destinait à recevoir les ordres sacrés : il craignait que d'indignes ministres ne détruisissent tout le bien que la miséricorde divine avait opéré pour le salut des âmes. Il était aussi fort exact à s'assurer des dispositions de ceux qu'il admettait au baptême, afin de ne pas exposer nos augustes mystères à la profanation. Pour bannir l'ignorance, et faciliter la propagation de l'Evangile, en éclairant les esprits et en adoucissant les mœurs, il établit à Utrecht des écoles qui devinrent fort célèbres.

Willibrord, parvenu à un âge fort avancé, se prépara dans la retraite au passage de l'éternité. Il mourut, suivant l'opinion la plus probable, en 738. Alcuin et Raban Maur mettent sa mort le 6 novembre ; mais il est nommé le 7 de ce mois dans les martyrologes d'Usuard et d'Adon, dans le romain, et dans celui des Bénédictins. Il fut enterré, comme il l'avait désiré, dans le monastère d'Eternach, où l'on conserve son cercueil de pierre, sa tête et quelques ossements échappés au vandalisme des révolutionnaires de 1794. A Saint-Vulfran d'Abbeville, on possède une côte, un fragment du péroné, un calcanéum, un apophyse épineux d'une vertèbre dorsale, une vertèbre des reins, et une petite partie supérieure du fémur. On voit à Trèves, dans l'abbaye de Notre-Dame *ad Martyres*, l'autel portatif dont le Saint faisait usage pour la célébration des saints mystères dans ses missions.

On représente saint Willibrord : 1° baptisant le fils de Charles Martel dont il prophétise la future grandeur ; 2° avec un ou plusieurs barils ou flacons près de lui. Dans un de ses voyages, douze mendiants lui ayant demandé quelque soulagement, il commanda qu'on leur versât du vin qu'il

avait en réserve ; et quoique le vase fût petit, les douze pauvres en burent tout à leur aise sans que la liqueur décrût le moins du monde ; 3° ayant à ses côtés des chaînes de fer, parce qu'il passe pour avoir délivré bon nombre de captifs ; 4° portant un croissant sur la poitrine ; on dit en effet que sa mère vit en songe ce signe, pendant qu'elle était enceinte de notre Saint : ce prodige fut regardé comme un indice de la foi que notre missionnaire devait porter chez les nations du Nord ; 5° ayant une petite église sur la main, comme fondateur du siége épiscopal d'Utrecht, et de plusieurs églises et monastères ; 6° portant un enfant sur ses épaules ou accompagné de quelques petits garçons ; par allusion au fait de l'achat des enfants dont nous avons parlé ; 7° faisant jaillir une source : elle annonce peut-être qu'il a le premier établi pour la Frise une chaire épiscopale, d'où la doctrine évangélique se répandit désormais sur les peuples sans interruption ; 8° ayant près de lui des idoles renversées, on devine pourquoi ; 9° enfonçant sa croix archiépiscopale dans un tonneau, à raison du miracle du baril, dont nous avons parlé tout à l'heure.

On l'invoque contre l'épilepsie et les convulsions, sans que nous puissions dire pour quel motif.

Il est patron d'Echternach, en Luxembourg, de Flessingue, de la Frise, de l'Over-Yssel, d'Utrecht, etc., et en général de toutes les contrées où il a porté le flambeau de l'Evangile.

Godescard; Mabillon; *Vie du Saint,* par Alcuin, etc.

SAINT RESTITUT,

PREMIER ÉVÊQUE DE SAINT-PAUL-TROIS-CHATEAUX (Ier siècle).

L'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme) a toujours honoré saint Restitut comme son fondateur et le premier de ses évêques. La tradition assure qu'il est le même que l'aveugle-né de l'Evangile, appelé Sidoine ou Célidoine, qui devint l'un des plus fervents disciples du Sauveur, et qui changea son nom en celui de Restitut, afin de perpétuer le souvenir de sa guérison miraculeuse. Laissons parler le livre des Offices propres de l'Eglise de Saint-Paul-Trois-Châteaux (édition de 1758) :

« Après l'ascension du divin Rédempteur, les Juifs ne tardèrent pas de persécuter ses disciples. La haine qu'ils avaient conçue pour eux éclata surtout contre Sidoine ou Célidoine, aveugle de naissance, qui avait été guéri par Jésus-Christ, et qui, en mémoire de sa guérison, fut appelé Restitut. Ils chassèrent aussi de la Judée Lazare, Maximin, Madeleine, Marthe et quelques autres. Tous ces saints disciples de Jésus-Christ furent placés sur un vaisseau qui n'avait ni voiles, ni rames, et qui fut jeté à la mer où il devait infailliblement faire naufrage ; mais le vaisseau, conduit par le Seigneur, vint aborder heureusement à Marseille, et nul de ceux qu'il portait ne périt. Etonnés de ce prodige, les Marseillais écoutèrent favorablement la prédication de l'évangile. Bientôt les villes voisines reçurent à leur tour les envoyés du Seigneur ; celle de Trois-Châteaux fut convertie par Restitut, qui en devint le premier évêque. Après avoir fondé cette église, Restitut alla évangéliser la ville d'Albe, dans le duché de Milan, où il finit ses jours. Ses disciples rapportèrent son corps à Trois-Châteaux, comme il le leur avait ordonné avant de mourir, et l'ensevelirent avec honneur dans l'église qui, depuis, a porté le nom de Restitut ».

Le culte solennel rendu par l'Eglise Tricastine à saint Restitut se perpétua jusqu'à l'époque de la Révolution française ; mais le siége épiscopal de Saint-Paul ayant été supprimé en 1801, le diocèse fut incorporé à celui de Valence et adopta le rit viennois, dans lequel saint Restitut n'a point d'office particulier. Dès lors, on cessa de célébrer sa fête, et peut-être le bienheureux apôtre fût-il resté complétement dans l'oubli, si, en 1853, Mgr Chatrousse, évêque de Valence, n'eût rétabli son

culte en substituant au rit viennois la liturgie romaine. Soumise alors de nouveau à l'examen du Saint-Siége, la légende de saint Restitut, extraite littéralement des anciens livres de Saint-Paul-Trois-Châteaux, n'a pas été jugée indigne d'être insérée dans le supplément au bréviaire romain, à l'usage du diocèse de Valence.

L'église où fut inhumé le premier évêque de Saint-Paul n'est pas dans l'enceinte de la ville épiscopale : elle se trouve dans un bourg qui, peut-être autrefois, y était contigu et qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Restitut (Drôme, arrondissement de Montélimart, canton de Pierrelatte). Les archéologues et les antiquaires l'admirent comme l'un des plus beaux monuments de la contrée, au point de vue de l'art ; ce sont les seuls pèlerins qui la visitent de nos jours ; mais, dans les siècles de foi, elle était le rendez-vous d'une multitude innombrable de fidèles. Le roi Louis XI lui-même y vint vers l'an 1449, avec une suite nombreuse, et y laissa des présents très-considérables.

Le tombeau de saint Restitut, demeuré intact durant le cours de plusieurs siècles, fut reconstruit en 1249, par les ordres de Laurens, évêque de Saint-Paul. On en fit plusieurs fois, depuis, l'ouverture solennelle ; chaque fois les reliques furent vérifiées et munies de nouvelles authentiques. Mais, en 1561, les Calvinistes renversèrent et brisèrent le sépulcre vénéré, brûlèrent les saints ossements qu'il renfermait et en jetèrent les cendres au vent.

Nous avons analysé le travail qu'a composé, sur saint Restitut, M. l'abbé Nadal, dans son *Histoire hagiologique du diocèse de Valence.*

SAINT ENGELBERT [1], ARCHEVÊQUE DE COLOGNE,

MARTYR (1225).

Engelbert naquit d'une famille illustre ; il était fils d'Engelbert, comte de Berg, et de Marguerite, fille du comte de Gueldre. Dès l'enfance, il montra d'heureuses dispositions ; il était aimable, généreux et humble. Il refusa l'évêché de Munster à dix-huit ans. Après les grands troubles auxquels donnèrent lieu les archevêques de Cologne, Adolphe et Thierry, le souverain Pontife ayant ordonné l'élection d'un nouvel archevêque destiné à remplacer Thierry déposé, Engelbert fut élu le 22 février de l'an 1216. Il conféra de nombreux bénéfices aux églises et colléges de son diocèse, paya les dettes contractées par ses prédécesseurs, et recouvra les fiefs et les propriétés appartenant à l'église de Cologne, qui avaient été, soit pris de force, soit perdus par négligence ou impuissance. Il reçut avec une grande bonté les Dominicains, les Franciscains et les Chartreux, venus à Cologne vers l'an 1220 ; il les protégea et les défendit contre les malveillants qui les critiquaient et les attaquaient malicieusement. Engelbert remplissait les fonctions pontificales à la grande édification des assistants ; il soutenait la dignité de son ministère par la splendeur du culte ; mais, sous tout cet éclat, la componction remplissait son cœur, et les larmes qui sans cesse coulaient de ses yeux en étaient une preuve sensible.

Sa paternelle charité ne faisait pas acception des personnes ; il honorait beaucoup les religieux ; il admettait à sa table les prêtres pauvres de préférence aux grands seigneurs ; il les couvrait de ses vêtements. L'opprimé le trouva toujours prêt à le secourir. Plus d'une fois il obligea les indigents à manger à son assiette et à boire à son verre. Pendant une famine, il acheta une grande quantité de blé pour nourrir les religieux et les pauvres. Rempli d'une tendre piété envers la Mère de Dieu, il visitait souvent les lieux consacrés à son culte, et, tous les mercredis, il jeûnait en son honneur. Choisi par l'empereur Frédéric II pour tuteur de son fils Henric, et pour administrateur de l'empire en-deçà des Alpes, il éleva l'enfant royal comme son fils, l'honora comme son maître, fit régner la paix dans toute l'étendue de l'Empire, maintenant partout la foi et l'obéissance au Saint-Siége et à l'empereur. Il était le refuge des affligés et la terreur des méchants. Par une grâce toute particulière de Dieu, il unit la magnanimité et l'humilité, la magnificence et l'affabilité, la douceur et la vigueur. Il s'était acquis une si grande autorité pour le bien de l'Empire, qu'une lettre, un signe quelconque de lui suffisait à la sécurité des voyageurs. Il défendit la liberté ecclésiastique avec un courage invincible, principalement contre les *avoués*, et c'est ainsi qu'il se fraya le chemin du martyre.

1. *Alias :* Englevert, Inglevert.

Frédéric, comte d'Issembourg, son parent, s'était fait avoué ou défenseur de l'abbaye d'Essen ; mais il ne s'était proposé que de piller les biens des religieuses ; en sorte qu'elles étaient souvent obligées de se réfugier à Cologne pour implorer la protection des archevêques. Le Pape et l'empereur, informés de ce qui se passait, chargèrent Engelbert de remédier au mal, et même de destituer l'avoué s'il ne mettait fin à ses vexations et à ses rapines. Engelbert employa d'abord les voies de la douceur, et offrit même une pension considérable à son parent, pour l'engager à se conduire conformément aux règles de l'équité. Ses démarches étant inutiles, il ne lui laissa point ignorer la mission dont il était chargé.

Le comte d'Issembourg devint furieux : il forma le projet d'ôter la vie à l'archevêque de Cologne, et mit dans son parti des seigneurs et des princes auxquels sa famille était alliée. Cependant il ne laissa pas de se trouver au rendez-vous que l'archevêque lui avait donné à Zoest, en Westphalie, pour aviser à quelques moyens d'accommodement ; il feignit même des vues pacifiques. On avertit Engelbert du danger, mais il n'en fut point effrayé. Le lendemain matin, il fit une confession générale de toute sa vie à l'évêque de Minden, pour se préparer à la mort dans le cas où Dieu l'appellerait à lui. Il fit cette confession avec une telle abondance de larmes que toute sa poitrine en était mouillée. Il l'avait à peine achevée, que les évêques de Munster et d'Osnabruck, qui étaient entrés dans la conjuration de Frédéric, leur frère, vinrent le visiter. L'archevêque leur conta ce qu'il avait appris, mais ils s'efforcèrent de lui donner le change. Engelbert se rendit donc à Zoest, comme il était convenu. Tout se passa bien à l'extérieur, et on promit de se revoir à la diète de Nuremberg. Frédéric savait que, le jour d'après, l'archevêque devait aller dédier une église à Schwelm. Il posta des assassins sur la route, et partit avec Engelbert. Lorsqu'on fut arrivé au lieu désigné, le comte porta le premier coup à l'archevêque ; alors les assassins se précipitèrent sur lui et le percèrent de quarante-sept blessures graves. Il mourut en priant pour ses ennemis, le 7 novembre 1225, après dix ans d'épiscopat. Son corps fut déposé, le 24 février de l'année suivante, dans l'église métropolitaine de Saint-Pierre de Cologne. Plus tard, l'archevêque Ferdinand le leva de terre, l'enferma dans une châsse et le plaça sur l'autel principal. Dieu illustra la tombe de son Martyr par beaucoup de miracles.

On le représente assassiné par les gens du comte Frédéric et bénissant ses bourreaux.

Propre de Cologne.

SAINT ROMAIN DE ROME, PRÊTRE ET CONFESSEUR,

AU DIOCÈSE DU MANS (Epoque incertaine).

On rapporte à l'épiscopat de saint Pavace, prélat du Mans, la mort d'un grand serviteur de Dieu, qui depuis le temps de saint Julien édifiait cette Eglise. Il se nommait Romain ; né à Rome, il était, dit-on, neveu de saint Julien, apôtre du Maine et frère de sainte Julia. Il vint s'unir aux travaux apostoliques de son oncle, qui lui conféra les ordres et même le sacerdoce, et lui ordonna de prêcher l'Evangile dans les lieux qu'il lui désigna. Romain mit un zèle admirable à s'acquitter de cette mission ; il contribua puissamment à la conversion des idolâtres et à l'accroissement du nombre des fidèles. Dieu, pour récompenser ses vertus et rendre ses travaux plus efficaces, lui donna le don des miracles : il rendit la parole à un muet, et, passant par le village de *Cragracius*, au pays des Andegaves (aujourd'hui Cré, Sarthe, arrondissement et canton de La Flèche), il chassa une multitude de démons du corps d'une jeune fille qui en était possédée.

Après la mort de saint Julien, Romain revint dans la cité des Cénomans, pour y vivre près du tombeau de celui qu'il avait aimé et révéré comme un père. Saint Thuribe lui confia le soin de la basilique des saints Apôtres. C'était alors le sanctuaire le plus vénéré des fidèles dans toute la contrée, à cause de la sépulture de saint Julien. Il devait de jour en jour exciter davantage la piété du peuple, car c'était une pratique constante des premiers chrétiens, de se faire enterrer près des tombeaux de ceux qu'ils regardaient comme les amis de Dieu, et déjà en possession de la félicité céleste. La réunion de ces nombreuses sépultures dans un même lieu, fut cause qu'il s'y forma de bonne heure des communautés de ces clercs d'un ordre inférieur, que l'on nommait *fossoyeurs*, et qui étaient chargés du soin des funérailles. C'est par suite de cet usage, que les premiers cimetières chrétiens donnèrent origine à des monastères en plusieurs lieux. Notre saint prêtre présidait peut-être à une communauté de cette nature.

Romain eut révélation du temps de sa mort, par un ange, sept ans avant qu'elle arrivât. Il voulut s'y préparer en visitant à Rome les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul. Pavace lui permit de faire ce voyage, mais il exigea de lui la promesse formelle qu'il reviendrait au Mans finir ses jours. Romain le promit et accomplit son pèlerinage. A son retour, en passant par le Vendomois, il rendit la santé au fils d'un homme riche, qui était sur le point de perdre la vie. Peu de temps après son retour au Mans, il tomba malade, comme il l'avait annoncé, et il mourut le septième jour avant les ides de novembre (le 7 novembre). Il ne fit pas moins de miracles après sa mort que pendant sa vie. Il fut enterré par saint Pavace lui-même dans la basilique des Apôtres, près des deux saints évêques dont il avait partagé les travaux.

Dom Paul Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans.*

VIIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave de la fête de tous les Saints. — A trois milles de Rome, sur la voie Lavicane, le supplice des saints martyrs CLAUDE, NICOSTRATE, SYMPHORIEN, CASTORIUS et SIMPLICE, qui furent d'abord jetés en prison, ensuite cruellement déchirés avec des fouets garnis de pointes de fer; mais, comme ils demeuraient inébranlables dans la foi, ils furent précipités dans la rivière par l'ordre de l'empereur Dioclétien. 302. — Sur la même voie Lavicane, la fête des quatre saints Couronnés, Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, frères, qui furent fouettés jusqu'à la mort avec des plombeaux, sous le même empereur. Leurs noms, qui ont depuis été connus par révélation divine, n'ayant pu alors être découverts, il fut statué que leur fête se célébrerait tous les ans avec celle des cinq précédents, sous le nom des *Quatre Couronnés*, usage qui s'est conservé dans l'Eglise, depuis même que leurs noms sont connus [1]. 304. — A Rome, saint Déusdédit, pape, dont le mérite était si grand, qu'il guérit un lépreux en lui donnant un baiser [2]. 618. — A Brême, saint WILLEHALD, premier évêque de ce siége, qui répandit l'Evangile dans la Frise et dans la Saxe, avec saint Boniface, dont il était le disciple. 789. — A Soissons, saint GEOFFROY, évêque d'Amiens,

1. L'empereur Dioclétien, voulant les tourmenter encore après leur mort, fit jeter leurs corps aux chiens pour leur servir de pâture; mais ces animaux, moins cruels que les hommes, au lieu de les dévorer, les gardèrent l'espace de cinq jours. Alors les chrétiens les enlevèrent secrètement et leur donnèrent la sépulture dans une sablonnière sur la voie Lavicane. Le pape Honorius fit bâtir en leur honneur une église qui était un titre de cardinal dès le temps de saint Grégoire le Grand (590-604). Leurs corps furent trouvés et la même église rebâtie sous le pontificat de Léon IV (847-855). — Le Père Giry.

On confond ordinairement les *quatre Couronnés* avec les saints martyrs Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplice, *sculpteurs*, dont on fait la fête ce même jour. Par suite de cette confusion, les premiers sont devenus les patrons des constructeurs et des statuaires, et, en général, des maçons, sculpteurs, tailleurs de pierre. On leur donne souvent pour attributs un maillet, une équerre, un marteau couronné, ou même une couronne sur la tête. Dans quelques-unes de leurs images, on voit des chiens qui défendent leurs reliques. — *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier.

2. Déusdédit siégea trois ans et vingt-quatre jours (19 octobre 615-7 novembre 618). De son temps (août 615), il y eut un grand tremblement de terre suivi de la terrible invasion de la lèpre. La charité catholique dut créer alors des Léproseries, auxquelles on donna le nom de Lazarets, en souvenir du Lazare de la parabole évangélique. Déusdédit avait donné le premier l'exemple du dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme; non-seulement il voulut soigner de ses mains les lépreux, mais il ne craignit pas de les serrer contre sa poitrine et de les embrasser. Ce bienheureux Pape mourut le 7 novembre 618, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Pierre. On conserve de lui le plus ancien sceau pontifical que l'on connaisse. C'est une bulle de plomb représentant sur la face l'image du bon Pasteur entouré de ses brebis, comme dans les peintures des catacombes, et au dessus les deux lettres grecques A et Ω, lettres symboliques du Christ, principe et fin de toutes choses. Le revers porte cette inscription : *Deusdedit papæ.* — L'abbé Darras, *Histoire de l'Eglise*, tome XV, page 318.

personnage d'une grande sainteté. 1115. — A Verdun, saint MAUR, évêque et confesseur. IIe s. — A Tours, saint Clair, prêtre, dont saint Paulin a composé l'épitaphe [1]. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Auxerre, saint Droctoald (Drobet, Drouet, Droelt, Drouaud), évêque de cet ancien siége et confesseur. Il gouverna cette Eglise deux mois à peine, et l'histoire ne nous a point transmis les détails de sa vie. 532. — A Fréjus, le décès du bienheureux Colomb, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ses biographes ont loué surtout son admirable sainteté, sa pauvreté et sa simplicité. Il exerça les charges de prieur dans les couvents de Toulouse et de Montpellier. Pendant qu'il évangélisait la Provence, il fut surpris par la mort à Fréjus. Les chanoines de la cathédrale lui donnèrent à la porte de l'église une sépulture honorable, et plusieurs personnes furent guéries de leurs maladies en l'invoquant. On le représente tenant à la main une couronne de lauriers, surmontée d'une colombe aux ailes déployées. 1259. — Autrefois, au diocèse de Saint-Malo, saint Suliau (Suliac, Sulia), abbé, cité aussi aux martyrologes de France du 29 juillet et du premier octobre. Nous avons donné sous ce premier jour d'assez amples détails sur sa vie. VIe s. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Marmoutier-lez-Tours (*Martini monasterium*, fondée par saint Martin, vers l'an 375), le martyre de cent vingt-six religieux, massacrés, en haine de leur piété et de leur religion, par les Danois infidèles. VIIIe s. — Dans l'abbaye bénédictine de Saint-Victor de Marseille (fondée vers 413 par le prêtre Jean Cassien), le bienheureux Hugues, confesseur, qui eut le bonheur de trouver la croix de saint André, apôtre, dont il enrichit ce monastère [2]. XIIIe s. — A Cessy-les-Bois (Nièvre, arrondissement de Cosne, canton de Donzy), au diocèse de Nevers, anniversaire de la Consécration de l'église paroissiale, par Philibert de Beaujeu, évêque de Bethléem, en vertu d'une commission de Dinteville, évêque d'Auxerre. L'église fut placée sous le vocable de saint Christophe. 1548.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Suse, ville de Piémont, le bienheureux Pierre de Ruffia, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Nommé inquisiteur de la foi dans cette dernière ville, il ne cessa de briller par d'éminentes vertus et surtout par son zèle pour la défense de la vérité catholique, jusqu'à ce que, le jour même de la Purification de la bienheureuse Vierge Marie, immolé par les hérétiques, il mérita l'entrée des cieux. XIVe s. — Dans l'antique et célèbre abbaye bénédictine d'Einsiedeln ou Notre-Dame des Ermites (Suisse, canton de Schwitz), saint Grégoire, abbé de ce monastère et confesseur. D'une famille royale d'Angleterre, il quitta son épouse, du consentement de celle-ci, avant la consommation du mariage, pour se rendre à Rome, où il prit l'habit religieux au monastère du Mont-Cœlius. Il y vivait depuis quelque temps lorsqu'une inspiration du ciel, manifestée par un ange, le conduisit (949) au monastère de Notre-Dame des Ermites, dont il devint abbé (963). Othon Ier, empereur d'Allemagne, dont la première femme était proche parente de Grégoire, donna à celui-ci le titre de prince du Saint-Empire, accorda à son monastère de grands biens et confirma tous les priviléges dont il jouissait. Othon II et Othon III ne se montrèrent pas moins bien disposés envers saint Grégoire. Sa communauté était en telle réputation que saint Guebhard, évêque de Constance, lui demanda de ses religieux pour peupler le monastère de Petershausen (*Petri domus*, ainsi appelé parce que l'église abbatiale était construite sur le plan de Saint-Pierre du Vatican) [3]. 996. — En Hongrie, la bienheureuse Hélène, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique. Elle initia à la sainteté la bienheureuse Marguerite de Hongrie. Elle avait pour les souffrances du Rédempteur une grande dévotion que Dieu récompensa chez sa servante par la grâce des stigmates. Elle opéra un grand nombre de miracles pendant sa vie et après sa mort. Dix-sept ans après son bienheureux trépas, on trouva son corps entier et sans corruption : il portait encore les stigmates sacrés : ils exhalaient des parfums suaves dont l'église et le monastère étaient embaumés. On la représente tenant d'une main un crucifix et de l'autre un lis. XIIIe s.

1. Né en Auvergne d'une famille illustre, Clair quitta ses richesses pour suivre Jésus-Christ et vint à Tours se ranger sous la discipline de saint Martin qui le forma dans son monastère de Marmoutier et l'éleva ensuite à la prêtrise. Saint Sulpice-Sévère, qui le connut intimement dans cette maison, fait de lui un très-bel éloge. Il le fit ensevelir dans l'église de sa maison de Primeau, en Aquitaine, et demanda à saint Paulin de Nole, son ami, des vers pour orner le tombeau qu'il lui fit élever. L'évêque-poëte lui envoya trois épitaphes magnifiques contenant l'éloge de saint Clair. — Baillet; Cf. *Vie de saint Sulpice-Sévère (Petits Bollandistes*, tome II, page 103).

2. Voir, sur la croix de saint André, apôtre, et sur sa translation dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille les détails que nous donnons dans la vie de saint André, au 30 novembre.

3. Son corps fut enterré près de l'autel de Saint-Maurice, et il s'est opéré plusieurs miracles à son tombeau. Ses reliques furent levées de terre en 1609.

LES SAINTS CLAUDE, NICOSTRATE, SYMPHORIEN

CASTORIUS ET SIMPLICE,

MARTYRISÉS SUR LA VOIE LAVICANE

302. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

Martyres Christi occidi possunt, flecti nequeunt.
On peut tuer les martyrs du Christ ; les vaincre, jamais. *Gilbert de Hollande.*

Ces généreux athlètes de la foi étaient les plus excellents sculpteurs de Rome, et leurs ouvrages étaient si naturels et si délicats, que les empereurs eux-mêmes en voulaient avoir dans leurs palais et dans leurs lieux de plaisance. Simplice, qui était le dernier, adorait au commencement les idoles ; mais, voyant que ses quatre compagnons, en faisant le signe de la croix, réussissaient admirablement en tout ce qu'ils entreprenaient, et que lui, au contraire, bien qu'il employât beaucoup de temps et rompît quantité d'outils, ne pouvait rien achever, il leur demanda quelle vertu avait cette cérémonie qu'ils faisaient avant de travailler. Symphorien saisit cette occasion pour lui parler de l'erreur de l'idolâtrie, de la merveilleuse puissance de Jésus-Christ, de la nécessité de reconnaître un seul Dieu, et des récompenses qui étaient préparées à ceux qui seraient fidèles à son service. Il ajouta que, Notre-Seigneur nous ayant rachetés par la croix, sa seule représentation était si puissante, que, par elle, on venait facilement à bout de tout ce que l'on entreprenait. Cette remontrance fit ouvrir les yeux à Simplice ; il détesta les idoles qu'il avait adorées, se soumit à Jésus-Christ, reçut le baptême, et, depuis ce temps-là, commençant tous ses travaux par le signe salutaire de notre rédemption, il n'y réussit pas moins que ses compagnons.

Quelque temps après cette conversion, l'empereur Dioclétien, qui ne savait pas de quelle religion ils étaient, leur fit dire qu'ils eussent à faire une image en porphyre du dieu Esculape. Ils répondirent généreusement qu'ils ne pouvaient travailler à cette statue sans contribuer à l'idolâtrie et se rendre coupables de tous les sacriléges que l'on commettrait en l'adorant ; que cela n'était nullement permis à des chrétiens ; qu'ainsi, faisant profession du christianisme, on ne devait pas s'attendre qu'ils employassent leur art à un ouvrage si abominable. On informa l'empereur de cette réponse, et il en fut tellement irrité, qu'il les livra à un juge nommé Lampade, pour les faire passer par les plus rudes supplices.

Ce juge fit d'abord ses efforts pour les obliger de changer de résolution ; mais, les voyant inébranlables, après quelques jours de prison il les condamna à être cruellement flagellés avec des fouets garnis de pointes de fer. L'exécution fut très-cruelle ; mais pendant que le sang sortait de tous côtés de leurs veines, et qu'on ne faisait qu'une plaie de tous leurs membres, un démon se saisit du juge et l'étouffa. Dioclétien, averti de ce qui se passait, pensa en mourir de rage. Il envoya aussitôt Nicétius arrêter les

Martyrs, et donna ordre qu'ils fussent enfermés vifs dans des cercueils de plomb et jetés ensuite dans la rivière. La sentence fut exécutée, et, par ce moyen, nos Martyrs trouvèrent tout ensemble leur mort, leur sépulture et leur couronne. La Providence divine permit que quarante-deux jours après, un chrétien appelé Nicodème, ayant trouvé leurs saintes reliques, que le plomb même avait amenées hors de l'eau, les enlevât et les enterrât honorablement dans sa propre maison. Ainsi un Nicodème avait donné la sépulture à Jésus-Christ, notre souverain Maître, et un autre Nicodème la donna à cinq de ses plus fidèles serviteurs.

On peut les représenter avec les instruments ou outils de leur profession. Ils sont les patrons légitimes des sculpteurs, bien qu'on ait fait honneur de ce patronage aux Quatre Couronnés [1].

CULTE ET RELIQUES.

Le martyrologe de Du Saussay assure que les corps de ces généreux Martyrs, qui étaient à Rome, ont depuis été transportés à Toulouse, dans l'église de Saint-Sernin, et placés dans une chapelle érigée en leur honneur. A une époque que nous ne pouvons déterminer, la plus grande partie des reliques de saint Claude, l'un de ces sculpteurs chrétiens, fut transportée de Toulouse dans la Franche-Comté. En 1049, elles étaient honorées dans l'église de Maynal (Jura, arrondissement de Lons-le-Saulnier, canton de Beaufort), une des plus anciennes du Jura. Cette église était alors le centre d'une paroisse importante. Quand le pape Léon IX vint au Concile de Reims, en 1049, il confirma l'archevêque de Besançon, Hugues Ier, dans la possession de ce domaine. Dans sa bulle, datée du 19 novembre, le Pape mentionne « l'église de Maynal, où repose », dit-il, « le corps de saint Claude ». Tel est le premier monument qui parle de ces reliques sacrées. Les traditions les plus anciennes de Maynal attestent que saint Claude y fut toujours honoré comme Martyr. Il est représenté sur la bannière de la paroisse dans l'attitude d'un homme qui invoque le ciel, et dont la figure est éclairée par un rayon de lumière. Il tient un ciseau d'une main et de l'autre un marteau; à côté de lui est figuré un buste, dont la couleur blanche imite le marbre. Il est évident que le peintre a voulu représenter ainsi un de ces cinq sculpteurs qui, d'après les légendes, travaillaient avec une grande perfection, en invoquant le nom de Jésus-Christ.

Le saint patron de Maynal est mentionné dans plusieurs anciens monuments de l'histoire de la Franche-Comté, et en particulier dans le Catalogue des bénéfices du diocèse de Besançon. La plus grande partie de ses reliques est conservée, depuis un temps immémorial, dans une châsse de bois doré, et sa fête se célèbre le dimanche qui suit la Nativité de saint Jean-Baptiste, sous la rubrique d'un Martyr non pontife. Ce jour-là, avant la messe solennelle, et le jour de l'octave après les Vêpres, ses reliques sont portées en procession dans les rues de la paroisse. La châsse antique est ornée de huit statuettes placées dans des niches ogivales, et l'une de ces images représente le Saint portant à la main la palme du martyre.

Ce saint Martyr était ordinairement appelé saint Clod ou Cloud. C'est le nom sous lequel il est désigné dans différents actes relatifs à la paroisse de Maynal, écrits au commencement du XVIIe siècle. Il est mentionné sous le nom de Glaiz ou Glauz, martyr, dans le martyrologe de Chastelain, qui ajoute que son corps est conservé à Maynal, dans le diocèse de Besançon, où il est honoré d'un culte public.

Ce culte de saint Cloud n'était pas particulier à l'église de Maynal. Une chapelle avait été bâtie en son honneur par les religieux d'Ilay. Cet oratoire était placé sur la pointe d'un rocher qui s'élève près du village de Denezières (Jura, arrondissement de Saint-Claude, canton de Saint-Laurent), et on y déposa quelques reliques du saint Martyr, tirées de l'église de Maynal. Le territoire environnant prit dès lors le nom de *Terre de Saint-Cloud*. C'est sous ce titre qu'il est désigné dans plusieurs chartes du XIIe siècle, citées par les historiens de la Franche-Comté.

La chapelle de Saint-Cloud fut détruite dans la suite des temps, et l'église paroissiale de Denezières fut rebâtie au sud-est du village (1841). Elle est également sous le vocable de saint Cloud, dont la fête s'y célèbre le 8 novembre, jour fixé pour le culte de ce Martyr dans tous les martyrologes.

Ce culte a été de nouveau autorisé par feu Mgr de Chamon, évêque de Saint-Claude, le 23 mai 1839.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec les *Saints de Franche-Comté*.

1. Voir ce que nous avons dit des Quatre Couronnés dans une note au martyrologe romain de ce jour.

SAINT WILLEHALD, PREMIER ÉVÊQUE DE BRÊME

789. — Pape : Adrien Ier. — Roi de France : Charlemagne.

In annuntiando verbo veritatis labor est.
C'est une tâche ardue que celle du missionnaire qui a entrepris de prêcher la foi.
Saint Augustin.

Willehald (ou Willehade), né dans le Northumberland, était de cette noble et studieuse génération que les exemples et les leçons du vénérable Bède firent éclore sur le sol britannique. Saint Anschaire, son troisième successeur, nous a fait connaître les principaux événements de sa vie. « Elevé », dit-il, « dès sa plus tendre enfance dans l'étude des lettres divines et humaines, Willehald devint prêtre. C'était le temps où les travaux apostoliques de Willibrord et de saint Boniface chez les peuples idolâtres de la Saxe et de la Frise commençaient à produire des fruits de conversion et de salut. Willehald, au récit de ces missions lointaines, sentit son âme s'enflammer d'une noble ardeur. Il sollicita et obtint du roi Northumbre, Ælred, ainsi que de l'évêque d'York, la permission d'aller dans la Frise dévouer sa vie au salut des idolâtres. Il y arriva en 782, et commença ses prédications à Dockune, au lieu même où dix-sept ans auparavant saint Boniface avait été martyrisé. Il débuta par l'apostolat des enfants, réunit autour de lui tous ceux qu'il pouvait atteindre, et de proche en proche finit par attirer les enfants des plus grandes familles du pays. Sa douce parole, l'exemple de ses vertus, son admirable dévouement, lui gagnèrent bientôt le cœur de ces jeunes disciples. Par eux son influence grandit dans le cercle de ses relations ; il eut ainsi le bonheur de fonder en ce pays une chrétienté florissante. Son ambition apostolique s'exaltant avec le succès, il franchit le fleuve Lawers (*Loveke*) et pénétra dans la contrée qui se nomme aujourd'hui l'Over-Yssel, tout entière alors peuplée d'idolâtres. Arrêté comme un sacrilége, ennemi des dieux et séducteur des hommes, il fut conduit, pieds et poings liés, au pied de l'idole nationale, en présence d'une foule irritée qui vociférait des cris de mort. Un débat s'engagea sur la question du traitement à faire subir au captif. Les uns disaient que sans discussion il fallait l'égorger ; d'autres soutenaient que l'étranger n'avait commis aucun mal. Son seul tort était de ne pas adorer les dieux du pays, mais il avait une autre religion dont nul ne pouvait apprécier la valeur. Il se pouvait que le culte pratiqué par Willehald fût respectable. En ce cas, il fallait se garder de prendre une mesure violente, au risque d'attirer par un sacrilége la colère des dieux. La double opinion fut soutenue de part et d'autre avec une égale chaleur. Dans l'impossibilité d'arriver à un accord, on convint de jouer aux dés la vie ou la mort du captif. Le sort, dirigé ici par la main de Dieu, fut favorable à Willehald, qui fut immédiatement délivré de ses fers, mais à la condition de quitter le pays.

« A Drenthe, où il se retira, ses prédications furent d'abord mieux accueillies. Un certain nombre de disciples se convertit à sa voix, mais leur zèle intempestif faillit lui coûter la vie. L'un d'eux, dans son ardeur de

néophyte, eut l'imprudence d'attaquer à coups de pioche un oratoire païen pour le démolir. A cette vue, les Barbares accoururent en foule, se saisirent de Willehald, le garrottèrent et sans miséricorde le condamnèrent à mort. Un guerrier tira son glaive et le déchargea de toute sa force sur le cou de la victime. En ce moment Willehald pressait dans ses bras un petit coffret de reliques suspendu à sa poitrine par une courroie de cuir. Le tranchant du glaive coupa en deux le cuir, et s'arrêta sans avoir entamé la peau du patient. Les Barbares virent une protection surnaturelle dans cette préservation miraculeuse et remirent Willehald en liberté. Tels étaient les antécédents de l'homme de Dieu lorsqu'il fut pour la première fois présenté à Charlemagne.

« Depuis longtemps le très-glorieux roi Charles luttait contre la race des Saxons qu'il voulait conquérir à la foi chrétienne. Toujours endurci, ce peuple simulait une conversion dont il attestait par serment la sincérité, puis il retournait à son antique idolâtrie. Charles apprit par le bruit public les merveilles de courage et de sainteté accomplies par Willehald. Il voulut le connaître, le manda à sa cour et le reçut avec les plus grands honneurs. La conversation de l'homme de Dieu le charmait ; il admirait sa patience dans les épreuves, l'inébranlable fermeté de sa foi, la pureté de ses mœurs. Un tel missionnaire lui parut digne de lutter contre la férocité des Saxons. Willehald accepta avec joie le poste de péril où le roi voulait l'envoyer ; et il partit aussitôt pour Wigmodia, la contrée actuelle de Werden et de Brême. Or, ceci se passait en 780, quelques mois après d'éclatantes victoires remportées sur les Saxons par Charlemagne. Le nouveau missionnaire fut d'autant mieux accueilli que l'épée du roi des Francs lui avait ouvert le chemin. Des populations entières accouraient pour entendre sa parole et lui demander le baptême. Dans chaque bourgade des églises s'élevaient ; Willehald y établissait des prêtres et organisait les cérémonies du culte chrétien. Mais l'année suivante (781), tout le fruit de ses labeurs fut anéanti en un clin d'œil. Witikind venait de proclamer dans toute la Saxe le ban de guerre national et l'extermination de tous les ennemis de Teutatès. Le missionnaire, averti à temps par quelques disciples fidèles, put s'embarquer et gagner par mer le pays des Frisons, théâtre de ses premiers labeurs apostoliques. Moins heureux ou plutôt déjà mûrs pour la couronne du ciel, ses collaborateurs, le prêtre Folcard, le comte Emming, le néophyte Benjamin, les clercs Atrebanus et Gerwal furent massacrés en haine du nom de Jésus-Christ. Durant l'effroyable guerre qui suivit la levée de boucliers de Witikind, le pieux missionnaire fit le pèlerinage de Rome. Il fut accueilli à Pavie par le jeune roi Pépin comme un confesseur de la foi. Le vénérable pape Adrien le combla de témoignages d'affection et d'estime. A son retour en France, comme la guerre contre les Saxons durait encore, il se retira au monastère d'Epternac, près de Trèves, où ceux de ses disciples qui avaient pu échapper à la persécution vinrent le rejoindre. Deux années de retraite et de prières s'écoulèrent ainsi pour le serviteur de Dieu. On conserva longtemps à Epternac un manuscrit des Epîtres de saint Paul, fruit des studieux loisirs du missionnaire.

« Enfin, en 785, la conversion de Witikind et la soumission des Saxons permirent à Willehald et à ses compagnons d'exil de reprendre leur glorieux ministère. Le cœur des Saxons était brisé, mais il n'était pas encore soumis. Willehald fut l'abeille dont la douceur sans aiguillon calma les plus farouches résistances. Le 15 juillet 787, dans une assemblée nationale tenue à Worms, Charlemagne, récompensant enfin tant de labeurs, fit

sacrer en sa présence l'humble missionnaire avec le titre d'évêque de Brême. Cette nouvelle dignité ne fit que redoubler le zèle de Willehald. Il sembla que tous ses précédents travaux n'étaient rien en comparaison de ceux qu'il voulait entreprendre encore. Ses mortifications qui déjà étaient excessives ne connurent plus de bornes. Le pape Adrien l'avait cependant obligé à les modérer quelque peu, en le forçant à manger du poisson, mets auquel il avait renoncé, ainsi qu'à toute espèce de viande et de laitage. Du pain et de l'eau composaient uniquement sa boisson et sa nourriture. Chaque jour il célébrait le saint sacrifice de la messe en versant beaucoup de larmes, et récitait en entier tous les psaumes. Les peuples de son diocèse, en voyant passer au milieu d'eux ce vénérable Pontife, croyaient voir Jésus-Christ lui-même en personne. Chrétiens et idolâtres, tous couraient à lui comme à la sainteté vivante. La cathédrale qu'il bâtit à Brême était une construction de bois, plus spacieuse qu'élégante, mais il voulut qu'elle portât le nom de saint Pierre, pour attester à tous les âges son dévouement au Siége apostolique et sa fidélité au vicaire de Jésus-Christ. Durant une de ses visites pastorales que ni les infirmités ni la vieillesse ne lui firent jamais interrompre, il tomba malade au village de Bleckensée, aujourd'hui Plexem, dans la Frise. Un de ses disciples, nommé Egisrik, agenouillé à son chevet, lui dit en pleurant : « Vénérable père, n'abandonnez pas si tôt le peuple que vous avez conquis à Dieu, ne laissez pas ce troupeau naissant à la fureur des loups ». — « Mon fils », répondit le Bienheureux, « ne retardez point mon bonheur, ne m'empêchez pas d'aller jouir de la vue de Dieu mon Sauveur. Je recommande à sa miséricorde le troupeau dont il m'avait confié la garde, et qu'il saura bien défendre contre les loups ravisseurs ». Après avoir ainsi parlé, les yeux du saint évêque se fermèrent à la clarté du jour mortel, pour s'illuminer aux splendeurs de l'éternité bienheureuse (8 novembre 789) ».

Dans les images de saint Willehald, on voit : 1° autour de lui des *idoles* renversées, pour rappeler qu'il travailla avec saint Boniface à la conversion de la Frise et de la Basse-Saxe ; 2° une *hache*, nous avons dit en effet que des païens tentèrent de lui abattre la tête.

L'abbé Darras, *Histoire de l'Eglise,* tome XVIII, page 139.

S. GEOFFROY [1] DE MOLINCOURT, ÉVÊQUE D'AMIENS

1115. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros.*

> Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, de bonté, d'humilité, de modestie.
>
> *Coloss.*, III, 12.

Geoffroy naquit vers l'an 1066 à Molincourt ou Monticourt, dans le Soissonnais, d'une famille plus distinguée encore par ses vertus et sa

1. *Godefridus, Gaudofridus, Gaufridus, Gunfridus, Geofridus, Goffridus;* Godefroy, Godefrid, Godefride, Gaufrid, Geofrid, Gofrid, Geoffroi, Guiffroy, Gonfroy. — *Godefridus* est un nom d'origine germanique, très-commun au XIe siècle; il vient du teutonique *God,* Dieu, et *fried,* paix. *Gottesfried* signifie donc *paix de Dieu.*

charité que par ses richesses et son antique origine. Son père, qui se nommait Frodon, devait terminer ses jours au monastère de Notre-Dame de Nogent, qu'il avait enrichi de biens considérables. Sa mère, nommée Elisabeth, devait consacrer sa viduité à toutes sortes de bonnes œuvres.

La naissance de Geoffroy fut précédée de circonstances merveilleuses. Godefroy, septième abbé du Mont-Saint-Quentin, près de Péronne, traversant le Soissonnais, reçut un jour l'hospitalité chez Frodon et Elisabeth, dont il récompensa le bienveillant accueil en les entretenant, avec l'éloquence qui lui était habituelle, des joies et des splendeurs de l'éternité. Ensuite il leur demanda s'ils avaient eu le bonheur de consacrer un enfant aux autels du Seigneur. Ceux-ci répondirent, en versant des larmes, qu'ils avaient deux fils engagés dans la carrière des armes, et que, depuis dix ans, ils avaient en vain sollicité du ciel la venue d'un autre enfant qu'ils auraient voué à la vie monastique. Pleins de foi dans la puissance divine, ils implorent les prières de leur hôte pour que leurs vœux, jusque-là stériles, soient un jour exaucés. Godefroy les fortifie dans leur espoir, en leur rappelant l'omnipotence de l'intercession : mais, plein de modestie, il efface sa personnalité, et promet que ses religieux uniront leurs ferventes prières pour que Dieu bénisse la fécondité d'Elisabeth. Frodon, reconnaissant par avance, s'empressa d'offrir deux vignobles au pieux voyageur, pour l'entretien de son abbaye. Les vœux d'Elisabeth furent exaucés dans le cours même de cette année ; l'enfant qu'elle mit au monde fut aussitôt porté au monastère de Péronne, et Godefroy, en lui conférant le baptême, lui imposa son propre nom.

Dès que l'enfant eut atteint l'âge de cinq ans, ses parents le conduisirent de nouveau à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin, où le vénérable Godefroy le reçut comme un dépôt que le ciel lui confiait. Il le revêtit de l'habit monastique, imitant en cela l'exemple de saint Benoît, qui en avait agi de même à l'égard de saint Placide, âgé de sept ans. Le nouveau Samuël grandit en âge et en sagesse à l'ombre des autels, inspirant à tous, par sa docilité et ses vertus naissantes, une affectueuse admiration.

Un jour qu'il se promenait seul dans la cour de l'abbaye, un grue mal apprivoisée se jeta sur lui et lui enfonça le bec dans l'œil. L'enfant invoqua soudain le nom de Jésus et fit un signe de croix sur sa blessure : il était complétement guéri, ne conservant qu'une légère cicatrice qui n'altérait point la beauté de sa physionomie ; il garda cette marque toute sa vie, comme un sceau de la protection divine. Ses traits respiraient tellement la candeur et l'innocence, qu'on pouvait lui appliquer ce que le Nouveau Testament dit de saint Etienne, à savoir qu'il avait le visage d'un ange.

Geoffroy s'adonnait avec ardeur à l'étude de l'Ecriture sainte, non point pour paraître savant aux yeux des hommes, mais pour acquérir la science du salut. C'était plus encore avec le cœur qu'avec l'esprit qu'il méditait profondément les paroles des livres saints, pour y puiser les règles de toute sa conduite. Souvent il prolongeait ses jeûnes jusque dans la soirée, se contentant alors d'un peu de pain et d'eau, après avoir réservé aux pauvres le poisson et le vin qui lui étaient destinés.

Geoffroy était tellement maître de ses sens qu'il ne lui arrivait jamais de laisser égarer ses regards par un simple motif de curiosité, ou de laisser dégénérer sa conversation en paroles oiseuses. Considérant la Règle comme

l'expression même de la volonté divine, il s'y soumettait avec la plus rigoureuse exactitude et mettait toute sa joie à obéir. A l'insu de ses frères, le jeune novice consacrait une partie de ses nuits aux effusions de l'oraison, tantôt dans l'oratoire de Saint-Thomas, tantôt dans la chapelle de Saint-Gilles, où Dieu avait manifesté sa gloire par divers prodiges ; en sorte qu'il pouvait dire avec le Psalmiste : « Je me suis nourri de mes larmes nuit et jour ».

L'abbé du Mont-Saint-Quentin, voulant lui donner une nouvelle occasion d'exercer son zèle, le chargea du soin des malades. Geoffroy s'acquittait des fonctions les plus pénibles et les plus rebutantes avec cette charité ingénieuse qui sait alléger les souffrances des autres en les partageant. Son dévouement était si désintéressé qu'il aurait voulu, pour ainsi dire, l'exercer sans l'appât des récompenses qui sont promises aux cœurs compatissants : « O mon Dieu », s'écriait-il, « n'y a-t-il pas quelque égoïsme à vous servir dans vos membres souffrants ? Vous promettez de si grandes rémunérations à ceux qui vous glorifient ainsi, que ces œuvres de commisération semblent dépouillées d'une partie de leur mérite ! »

Plus d'une fois le démon essaya en vain de traverser ses pieux desseins. Un soir où l'obéissance dirigeait les pas de Geoffroy vers la cuisine, il aperçut un serpent aux replis tortueux, semblable à celui qui voulut effrayer saint Romain, le disciple accompli de saint Benoît. Guidé par son devoir, il continue sa route ; mais voici que soudain lui apparaît un religieux récemment décédé, vêtu de noir, d'un horrible aspect et exhalant une odeur infecte. Geoffroy fut bientôt éclairé, par une secrète inspiration du ciel, sur la nature de cette vision ; et, grâce à un simple signe de croix, il mit en fuite ce hideux fantôme. En diverses autres circonstances, il déjoua de même les ruses de l'esprit infernal. Puisant dans ces épreuves un redoublement de confiance en Dieu, il répétait avec le Psalmiste : « Je n'ai rien à craindre de la multitude de mes ennemis, ô Seigneur, parce que vous êtes mon défenseur et mon appui ! »

Geoffroy fut investi ensuite de la charge d'hospitalier. C'était surtout envers les pauvres qu'il aimait à exercer ses fonctions. Pour eux, il se dépouillait volontiers de ses habits, aimant mieux souffrir du froid que de ne pas accomplir littéralement les préceptes du divin Maître. Il avait pour aide, dans cet emploi, son frère Odon, qu'il avait attiré à l'abbaye du Mont-Saint-Quentin. Le nouveau religieux semblait vouloir réparer le temps qu'il avait perdu dans le siècle : pendant dix-huit ans, il fit une complète abstinence de chair, et, durant le Carême, il n'ouvrait la bouche que pour se confesser. Ce fut un des moines qui édifièrent le plus l'abbaye de Péronne par une vie régulière et une mort véritablement sainte.

La contrée où se trouvait située l'abbaye était presque entièrement dépourvue de vignobles et se voyait obligée de recourir en grande partie à des vins étrangers. On compta sur l'habileté de Geoffroy pour approvisionner le monastère. Ces occupations toutes matérielles lui inspirèrent d'abord quelque répugnance ; mais il réfléchit bientôt qu'on peut servir Dieu de toute manière, et qu'il n'est aucun genre de travaux qui ne puisse être sanctifié par l'esprit qui les anime. Il y avait là d'ailleurs des dangers à affronter. Robert, châtelain de Péronne, Odon, seigneur de Ham, et Clarembaud de Vendeuil, étendaient leurs tyranniques ravages dans le Santerre, le Vermandois, le Soissonnais et le Laonnois ; et ils étaient si redoutés que pas un clerc, pas un moine n'osait braver le péril des routes infestées. Geoffroy réussit à apprivoiser leur férocité ; il gagna même leurs

bonnes grâces et put bientôt rétablir la prospérité dans les finances obérées de l'abbaye.

Un jour que ses fonctions d'économe l'avaient conduit à Soissons, il se rendit au monastère de Saint-Crépin et Saint-Crépinien, où se célébrait la fête patronale. En sortant de l'office de Prime, il s'aperçut que le réfectoire était rempli de religieux qui faisaient chère lie; invité à déjeûner avec eux : « Hé quoi ! » s'écria-t-il, « est-il possible que vous préfériez la nourriture du corps à celle de l'âme; la célébration des saints mystères n'est pas accomplie et déjà vous vous saturez de victuailles! Ah! mes bien-aimés frères, quittez ces lieux et venez avec moi chanter les louanges du Seigneur. Acquittons-nous d'abord envers lui, et plus tard nous songerons aux besoins du corps ». Cette exhortation humilia les moines sans les convertir; ils se laissèrent emporter par la colère et proférèrent des injures contre leur importun confrère. Celui-ci ne s'en émut point; il se retira en silence, méditant cette maxime de la Sagesse : « Celui qui prétend instruire l'insulteur se fait tort à lui-même ». Dieu récompensa la mansuétude de son serviteur en faisant refleurir la régularité dans ce monastère où se conserva longtemps le souvenir de cet incident; et aussi, en se communiquant plus intimement à Geoffroy pendant le reste de ses jours.

Quand Geoffroy eut atteint l'âge de vingt-cinq ans révolus (1092), son abbé lui ordonna de se préparer à la prêtrise. L'obéissance lui faisant un devoir de surmonter les appréhensions de son humilité, il reçut le sacerdoce des mains de Ratbode, évêque de Noyon, diocèse auquel appartenait l'abbaye du Mont-Saint-Quentin.

Une plus rude atteinte devait bientôt être portée à sa modestie. L'abbaye de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy était si mal administrée par Henri, abbé de Saint-Remi de Reims, dont la vieillesse maladive paralysait les forces, qu'Hélinand, évêque de Laon, et Enguerrand, sire de Boves et de Coucy, unirent leurs efforts pour le déterminer à abdiquer. Les religieux de Nogent, dirigés par les conseils de l'archevêque de Reims et de divers autres prélats, élurent Geoffroy, dans l'espérance qu'il saurait relever les ruines matérielles et morales de leur maison. Ils s'adressèrent à Philippe Ier pour qu'il applanît toutes les difficultés. Le monarque, charmé d'un tel choix, en écrivit aussitôt à l'abbé Godefroy de Péronne. Ce saint vieillard ressentit encore plus que ses religieux toute la portée du sacrifice qu'on exigeait; mais, retenant ses larmes et refoulant sa douleur, il se rappela l'exemple d'Abraham conduisant son Isaac jusqu'au lieu de l'immolation, et il eut le courage d'accompagner à Laon le disciple bien-aimé qui ne l'avait point quitté depuis l'âge de cinq ans.

Geoffroy plaida devant l'évêque de Laon la cause de ses répugnances et de sa modestie. Prétextant sa jeunesse et son ignorance : « Comment », disait-il, « serais-je capable de gouverner une abbaye, moi qui ne saurais pas même être portier de l'église ou gardien des vases sacrés? Le désordre et la confusion ne seraient-ils pas les fruits inévitables de mon inexpérience? » Mais ces pieuses exagérations d'une conscience timorée ne firent que mettre en relief la sincérité de son abnégation, et on vit qu'il était de la trempe de ces chrétiens des premiers âges qui déployaient autant de zèle pour éviter les honneurs qu'on en mit plus tard pour les rechercher.

Après avoir reçu la bénédiction des mains d'Hélinand, évêque de Laon, Geoffroy se rendit à Nogent (1095), où il ne trouva que six profès et deux jeunes novices. Les principaux bâtiments tombaient en ruine, tandis que le reste était livré aux invasions des chardons et des orties. Le Saint releva

les murs du monastère, rendit l'habitation convenable et recouvra les biens qu'avaient usurpés d'envahissants voisins. Une hôtellerie fut bientôt construite pour les pèlerins et les indigents malades : c'était là son séjour de prédilection. Il y prodiguait à ses hôtes toutes les délicates attentions de la charité, et, si l'un d'eux venait à mourir, il l'ensevelissait de ses propres mains.

L'abbaye de Nogent ne tarda point à reconquérir son ancienne réputation de régularité, et de nouvelles vocations vinrent bientôt la vivifier. Deux illustres abbés, Lambert, de Florennes, et Valrade, de Saint-Nicolas de Ribemont, n'hésitèrent pas à résigner leur dignité pour venir pratiquer, sous un tel maître, les lois d'une plus grande perfection.

A Nogent, comme au Mont-Saint-Quentin, Geoffroy poussait la sobriété jusqu'aux plus extrêmes limites. Le cuisinier du monastère s'imagina un jour de mettre un peu de mie de pain et de poivre dans les légumes qu'il apprêtait à l'huile et au sel pour le repas de l'abbé. Celui-ci s'en aperçut, réprimanda sévèrement le frère et le menaça de sa disgrâce, s'il osait encore lui présenter ce qu'il appelait des mets trop flatteurs pour les sens.

C'est par de tels exemples, plus encore que par ses exhortations, qu'il entretenait la ferveur parmi ses religieux. Il ne négligeait rien pour leur inspirer un vif amour de leur état, la pratique d'une pauvreté absolue, l'horreur du mensonge et le dévouement pour les pauvres.

Autant Geoffroy était indulgent pour les fautes qui sont le résultat de la faiblesse humaine, autant était-il sévère pour celles qui ont leur principe dans la perversité de la volonté. Un jour il prescrivit à l'économe Théobald de prêter une selle de cheval à un étranger qui en avait fait la demande. Ayant appris que ce désobéissant religieux avait éludé cet ordre, il le mande au chapitre et lui reproche sa conduite. « Oui, j'ai désobéi », s'écrie l'insolent; « vos commandements sont si intolérables, que vous nous contraignez à secouer le joug ». Après avoir infligé au délinquant la punition qu'il méritait, Geoffroy fit allumer un grand feu et livra aux flammes cette selle de cheval qui avait été une occasion de scandale, en introduisant la révolte dans le séjour de la paix et de la justice.

Un bon nombre de personnes de distinction se confiaient à la direction spirituelle de Geoffroy. Adélaïde, vicomtesse de Coucy, vint se fixer à Nogent tant qu'y resta le saint abbé, et consacra son immense fortune à secourir les pauvres, à doter les églises. Une autre de ses pénitentes, nommée Viveta, originaire d'une noble famille de Flandre, lui dut un secours miraculeux. Cette pieuse dame, après avoir perdu son mari, avait pris le voile avec ses trois filles, à l'abbaye de Notre-Dame de Soissons. Avant de se rendre en Allemagne pour y remplir une mission de son abbesse, elle alla puiser un fortifiant viatique auprès de son directeur. Elle venait de quitter Nogent, avec sa suite, et traversait la périlleuse forêt qui s'étend entre Saint-Paul-au-Bois et Cerisy, quand elle fut attaquée par des brigands qui pillèrent ses bagages et l'emprisonnèrent, elle et ses serviteurs, dans leur demeure souterraine. Viveta profita de l'ivresse où se plongèrent bientôt les voleurs pour rompre ses liens et s'enfuir à Nogent. Là, elle supplia Geoffroy d'intercéder, en faveur des captifs restés dans la caverne, la Vierge ainsi que saint Nicolas duquel on célébrait alors la fête. Le Saint s'étant mis en prière dans son oratoire, devant l'autel de Marie, on vit bientôt arriver les serviteurs de la noble dame : leurs liens avaient été miraculeusement rompus. Les brigands, témoins d'un tel prodige, en conçurent une

frayeur si salutaire qu'ils se convertirent soudain et s'empressèrent de restituer leur butin.

A cette même époque, les prières de Geoffroy obtinrent un autre succès miraculeux. Le diocèse de Soissons était désolé par une affreuse sécheresse ; les arbres et les plantes étaient brûlés par l'ardeur du soleil ; les animaux mouraient de soif dans les champs ; les rivières taries laissaient leurs poissons morts se corrompre dans la vase fermentée ; un air pestilentiel propageait partout les maladies et la mort. Sur ces entrefaites, Hugues de Pierrefonds, évêque de Soissons, appela auprès de lui l'abbé de Nogent, dans l'espérance que ses conseils trouveraient moyen d'apaiser ce que l'on considérait comme une conséquence du céleste courroux. Sur son avis, le Prélat prescrivit un de ces jeûnes austères, semblable à celui des Ninivites, où les enfants, les animaux eux-mêmes n'étaient point exceptés des lois de l'abstinence. Dès le premier jour de cette pénitence, on porta les principales reliques du diocèse dans la vaste église de Saint-Etienne, où s'était assemblé le peuple consterné. Geoffroy monte en chaire et prodigue des paroles de consolation et d'espérance ; soudain le ciel se couvre de nuages, un orage éclate, et la pluie tombe d'une manière si torrentielle, que chacun eut grand'peine à pouvoir regagner son domicile.

A quelque temps de là, Manassès II, archevêque de Reims, qui avait invité Geoffroy à assister à un de ses Conciles provinciaux (1103), le pria, devant cette auguste assemblée, de prendre en mains le gouvernement de l'abbaye de Saint-Remi de Reims. Notre saint abbé motiva son refus sur sa prétendue incapacité, et, comme les évêques insistaient, il s'écria que, fidèle aux prescriptions du concile de Nicée, il ne pouvait se résoudre à répudier sa pauvre église de Nogent pour en prendre une autre plus illustre et plus riche.

La Providence cependant réservait Geoffroy à de plus hautes destinées. Elle voulut pour ainsi dire le familiariser avec cette pensée, en lui faisant entrevoir les grandeurs qu'il devait subir. Une nuit qu'il était dans cet état de somnolence qui participe de la veille et du sommeil, il lui sembla voir un personnage de taille médiocre, vêtu d'une toge blanche, portant la barbe longue, radieux comme un ange, un livre à la main, une bague d'or au doigt. Effrayé de cette apparition, Geoffroy imprima sur son front le signe de la croix. « Rassurez-vous », lui dit en souriant la blanche apparition, « je ne suis pas de ceux qu'on met en fuite avec le signe de la Rédemption. Je suis envoyé du ciel pour vous annoncer que Dieu a dessein de vous constituer un des Princes de son Eglise. Je ne puis point vous en dire davantage, vous verrez bientôt s'accomplir mes paroles. En attendant, fortifiez-vous dans la puissance du Seigneur ».

L'ange disparut ; saint Geoffroy, apercevant à sa droite une vaste salle élégamment ornée, pénétra dans cette enceinte, ou des prêtres, revêtus d'aubes, implorèrent sa bénédiction et le proclamèrent leur futur évêque. Un personnage vénérable, assis sur un siége élevé, lui fait signe d'approcher, l'empêche de se prosterner à ses pieds et lui adresse ces paroles : « O serviteur de Dieu, grave profondément dans ta mémoire ce que je vais te révéler. J'ai été le premier évêque de cette ville, où, pour la foi du Christ, j'ai souffert la persécution et la mort ; cette cité, je te la confie pour que tu gouvernes avec zèle mon ancien troupeau ». Geoffroy aurait voulu connaître le nom du Pontife qui lui parlait, de la ville où il se trouvait ; mais, sans répondre à ses questions, le mystérieux personnage disparut et toute la vision s'évanouit. Ce fut longtemps plus tard que Geoffroy com-

prit et raconta le songe prophétique où lui était apparu saint Firmin le martyr.

Le songe se changea bientôt en réalité. Gervin, évêque d'Amiens, avait déposé la mitre, et ce diocèse se trouvait sans Pasteur. Après un jour de jeûne préparatoire, les fidèles et le clergé, par un vote unanime, élurent l'abbé de Nogent-sous-Coucy, dont la réputation avait depuis longtemps pénétré dans ces contrées.

Des députés de la ville furent envoyés au concile de Troyes (1104), que présidait le cardinal Richard, évêque d'Albano, légat du Saint-Siége, et où assistait l'abbé de Nogent. Ils exposèrent que le choix du diocèse, privé de Pontife depuis deux ans, s'était porté sur Geoffroy; que le roi Philippe l'avait confirmé avec joie, et que l'opposition de l'élu pouvait seule entraver cet heureux dessein. En effet, Geoffroy méditait déjà de fuir, quand il en fut empêché par l'ordre du légat. Il se soumit alors aux ordres du Concile, et sa résolution y fut accueillie par des cris d'allégresse.

Geoffroy fut sacré à Reims (1104) par Manassés II, archevêque de cette métropole, en présence d'un grand nombre d'évêques, parmi lesquels on distinguait Lambert, d'Arras, et Jean de Commines, de Thérouanne, ses intimes amis. Lorsque, selon l'usage, on posa sur sa tête le livre des Evangiles et qu'on l'ouvrit au hasard, la première phrase qui apparut fut celle-ci : « Le temps des couches d'Elisabeth étant arrivé, elle enfanta un fils ». Toute l'assemblée fut frappée de l'application qu'on pouvait faire de ce passage à l'ordinant, car sa mère, comme celle de saint Jean-Baptiste, s'appelait Elisabeth; comme elle, elle avait été longtemps stérile, et toutes deux devaient leur heureuse fécondité à l'intervention divine.

Accompagné des évêques de Thérouanne et d'Arras, saint Geoffroy se rendit à Amiens. Arrivé à l'église de Saint-Acheul, il descendit de cheval, et, malgré la difficulté des chemins, il continua, pieds nus, sa route jusqu'à l'église Saint-Firmin, au milieu d'une foule pleine d'allégresse. Là, il prononça un discours tellement rempli de sagesse et d'éloquence, que les auditeurs d'élite le trouvèrent supérieur à tout ce qu'ils avaient jamais entendu, et que chacun reconnut dans le nouveau pasteur l'organe inspiré de l'Esprit-Saint.

L'autorité de ses exemples ne resta point inférieure à celle de ses paroles. Attaché de cœur à la vie monastique, il en conserva l'habit, se contentant d'y ajouter un modeste manteau. Dès son arrivée, Geoffroy se montra le zélé protecteur des opprimés; pour leur porter secours, il ne craignit point d'affronter la haine de leurs tyrans. Tous les jours, à l'exemple de saint Firmin le Confesseur, il réunissait treize pauvres à l'évêché, leur lavait les pieds en signe d'humilité et leur servait à manger de ses propres mains.

Habitué dès son jeune âge à mortifier les répugnances de la nature, saint Geoffroy n'éprouvait que les impressions d'une joie toute chrétienne, là où d'autres auraient été péniblement affectés. Des mendiants s'étant présentés à lui, par une chaude journée d'été, on le détournait de les accueillir, à raison de l'odeur fétide qu'ils exhalaient. Le saint évêque, loin de se laisser influencer par cette considération, ne vit dans ces indigents que des membres souffrants du corps mystique de Jésus-Christ, leur donna le baiser de paix, s'entretint avec eux et leur distribua des aumônes.

Une autre fois, se trouvant à court d'argent, alors que des lépreux, à la mine repoussante, étaient venus en grand nombre solliciter sa charité quotidienne, il prescrivit à son économe de leur préparer aussitôt un repas.

Cet ordre n'ayant pas été exécuté, les lépreux, quatre heures plus tard, revinrent à la charge. Geoffroy descendit alors à la cuisine, où, jusque-là, il n'avait jamais mis les pieds. Il y trouva un énorme saumon qu'il chargea sur ses épaules, et le porta lui-même aux lépreux affamés. L'économe, ayant appris cet acte de générosité, le taxa de folie et, donnant un libre cours à son irritation, s'écria que son maître se réduirait bientôt lui-même à cette mendicité qu'il secourait chez les autres. Le Saint s'efforça de calmer cette mauvaise humeur, en disant qu'il n'était pas juste que des hommes rachetés au prix du sang de Jésus-Christ et destinés à la suprême béatitude des cieux fussent condamnés sur la terre au supplice de la faim, tandis qu'on réservait au plus indigne des évêques les jouissances de mets trop succulents.

Saint Geoffroy, indulgent pour les défauts d'autrui, souffrait auprès de lui un certain Giselbert, dont les mœurs étaient corrompues, mais qui rendait de grands services à son église par son habileté à diriger les cérémonies; l'évêque se bornait à lui adresser de fréquentes réprimandes, espérant que la grâce de Dieu toucherait un jour l'âme du pécheur. Celui-ci, par une odieuse rancune, répandait des calomnies sur le compte de son évêque, taxait sa conduite d'hypocrisie, et épiait depuis longtemps l'occasion de se venger à coup sûr; il crut l'avoir trouvée, alors que Nicolas, abbé de Corbie, invita l'évêque d'Amiens à faire la dédicace d'une chapelle de Saint-Thomas, qui dépendait du monastère (1105). Quand le jour de la consécration fut arrivé, Giselbert s'échappa secrètement, espérant bien procurer un affront signalé à son évêque, qui était tout à fait ignorant dans la science des cérémonies sacrées. Mais Geoffroy ne se troubla point de ce contre-temps; mettant toute sa confiance en Dieu, il put, sans conseils, s'acquitter si bien de ses fonctions qu'on l'aurait cru doué d'une aptitude spéciale pour les remplir.

La vivacité même de sa foi devenait souvent un obstacle pour l'accomplissement régulier des rites sacrés. Quand il célébrait les saints mystères, son visage s'illuminait de la ferveur qui animait ses pensées; au milieu de ces extases, il n'avait plus la force d'élever la voix, ni de tourner les feuillets du missel, et versait des torrents de larmes qui interrompaient un moment la divine liturgie.

Il aurait voulu que tous ses prêtres apportassent à l'autel un cœur aussi pur que le sien, et il éloignait du sanctuaire ceux que leur conduite scandaleuse en rendait indignes; aussi se créait-il des ennemis irréconciliables, dont la vengeance l'entourait de périls. La concubine d'un prêtre qu'il avait interdit lui envoya un jour une bouteille de vin, sans doute sous prétexte de réconciliation. Geoffroy, averti par une secrète inspiration, n'en voulut point goûter sans l'avoir fait éprouver. Ayant trempé un morceau de pain dans ce perfide breuvage, mélangé d'ellébore, il le donna au chien qui gardait sa cour. La pauvre bête alla s'endormir sur le lit de l'évêque, mais, hélas ! pour ne plus se réveiller.

Oublieux de ses besoins, notre Saint songeait toujours à ceux des autres. Il avait coutume, aux jours de fête, de distribuer une collation aux clercs dont la longueur des offices avait prolongé le jeûne. Dans une de ces occasions, un prêtre s'étant permis de prendre sa coupe épiscopale et de faire avec elle d'inconvenantes bouffonneries, le prélat fit vendre cette tasse au profit des pauvres, pour n'avoir plus sous les yeux un odieux souvenir.

Accompagné d'un domestique, Geoffroy allait souvent visiter les sanc-

tuaires de la cité, ou bien consoler les pauvres et les lépreux, dont il soulageait les peines par ses aumônes, ses bénédictions, ses affabilités, et aussi par les sacrements qu'il leur administrait.

Pour terminer ce qui concerne les vertus épiscopales de notre Saint, nous ajouterons qu'il cultivait avec goût le chant ecclésiastique dans lequel il était versé depuis son enfance, qu'il présidait à tous les offices de sa cathédrale et qu'il assistait, pieds nus et revêtu d'un cilice, à la distribution des cendres.

Ce fut en 1110 que Geoffroy fit la translation des reliques de saint Firmin le Martyr. Un jour, prêchant dans sa cathédrale, il tourna ses regards vers la trop modeste châsse qui contenait les restes de notre premier évêque : « O mes chers enfants », s'écria-t-il, « considérez ce que nous devons aux saints Martyrs dont la protection nous met à l'abri des périls de cette vie et dont les suffrages nous ouvriront les portes des cieux. Invoquons-les donc souvent, afin qu'ils soient nos intercesseurs auprès de Dieu. C'est pour cela que nos ancêtres ont érigé des églises en leur honneur et qu'ils ont orné leurs monuments d'or, d'argent et de pierres précieuses. Imitez-les, ô vous qui voyez le dénûment de la châsse où sont les reliques de votre saint patron, et consacrez vos richesses à lui préparer un plus digne asile ».

La parole éloquente de Geoffroy impressionna tellement l'auditoire que les fidèles s'empressèrent d'apporter de l'or, de l'argent et des bijoux, pour construire une châsse plus riche que celle qui existait déjà depuis cinq siècles. Quelques-uns d'entre eux entreprirent même de lointains voyages, afin d'en rapporter ce qu'ils trouveraient de plus précieux pour en décorer la basilique de Saint-Firmin. Quand la nouvelle châsse, travaillée avec un art exquis, fut achevée, Geoffroy y fit la translation des reliques avec un prodigieux concours de fidèles accourus de toutes parts. Dans une touchante allocution, il les exhorta à redoubler de confiance envers les restes vénérés du saint Martyr et à se mettre, eux et leur famille, sous sa protection tutélaire.

Un certain nombre d'habitants des environs d'Amiens, qui n'avaient pu assister à cette solennité, vinrent, quelques jours après, supplier leur évêque de leur montrer les reliques de saint Firmin ; Geoffroy, après avoir d'abord refusé, se laissa enfin toucher par leurs supplications et leur assigna le jour de la Toussaint pour cette nouvelle cérémonie.

Dès la seconde semaine d'octobre, un brouillard tellement épais s'était étendu sur l'Amiénois qu'il interceptait complétement les rayons du soleil. Quand arriva le jour où se célèbre la fête de tous les Saints, les fidèles, plongés dans la consternation, se rendirent en foule dans la cathédrale. Là, saint Geoffroy, revêtu de ses insignes pontificaux et nu-pieds, tira les reliques de leur châsse, les mit dans un voile de soie, de couleur pourpre, et d'un endroit élevé en fit l'ostension, en s'écriant : « Voici les ossements sacrés du martyr saint Firmin, qui est notre protecteur ! » Soudain le soleil versa des flots de lumière dans l'enceinte sacrée et remplit tous les cœurs d'allégresse. Les fidèles, redoublant alors de confiance dans l'intercession de leur saint patron, demandèrent à ce que sa main droite fût mise à part, afin que, dans les calamités publiques, on pût voir et baiser plus facilement cette sainte relique. L'évêque accéda à ce pieux désir.

Robert de Jérusalem, comte de Flandre, qui avait illustré son nom aux croisades, voulut célébrer à Saint-Omer les fêtes de Noël de l'an 1110. Il invita à cette solennité un grand nombre de seigneurs et d'évêques, et

pria Geoffroy, qu'il avait en grande estime, de célébrer la messe de minuit. Quand arriva le moment de l'offertoire, l'officiant refusa les offrandes de tous ceux qui portaient des moustaches frisées et de longs cheveux. Ces modes nouvelles, considérées comme un luxe efféminé, avaient été proscrites par plusieurs conciles, entre autres par celui de Rouen, tenu en 1096. L'assistance parut fort surprise et se demanda quel était ce prélat qui osait agir avec tant d'autorité vis-à-vis de hauts et puissants seigneurs. Quand ceux-ci eurent appris le nom et la sainteté de l'officiant, ils s'empressèrent, à défaut de ciseaux, de se couper les cheveux avec leur épée ou leur couteau, s'estimant heureux, au prix d'un si léger sacrifice, de ne pas être privés de la bénédiction d'un tel évêque. En cette occasion, le comte de Flandre sentit grandir sa vénération pour Geoffroy, et, dans toute la France, on admira la fermeté de ce pontife qui n'avait pas craint de faire, dans une église étrangère, ce que bien d'autres prélats n'auraient pas osé tenter dans leur propre diocèse.

Ce fut en revenant de Saint-Omer à Amiens, avec le châtelain Adam, qu'arriva une aventure qui devait mettre en lumière le dévouement que saint Geoffroy portait dans ses amitiés. En mettant le pied sur le territoire d'Amiens, Adam manifesta ses craintes à l'égard de Guermond, seigneur de Picquigny et vidame d'Amiens, qui depuis longtemps le poursuivait de sa haine. Aussi Adam voulait-il prendre une autre route pour ne point tomber entre les mains d'un ennemi dont il n'espérait aucun quartier. Le confiant évêque s'efforça de le rassurer en lui rappelant la paix jurée, ajoutant qu'il ne devait avoir rien à craindre en sa compagnie, puisque Guermond était son premier vassal. Geoffroy s'était fait illusion : apparaissant bientôt à la tête de ses gens d'armes, le vidame s'empara d'Adam, malgré les supplications du prélat, et le conduisit chargé de chaînes dans les prisons souterraines de Picquigny. Notre Saint, abreuvé de chagrin, abandonné de ses serviteurs, suivit son ami captif jusqu'au château de Guermond, dont l'entrée lui fut insolemment fermée. De retour à Amiens, il exposa à son clergé cet odieux guet-apens et, après avoir fait déposer à terre les châsses des Saints, il excommunia le vidame et interdit les églises de Picquigny. Mais, bien loin de se soumettre, Guermond se vengea en ravageant les campagnes et en incendiant les églises des alentours.

Pour se consoler de tant de calamités, le Saint s'entretenait souvent avec deux de ses serviteurs, nommés Gaufrid et Orbert : le premier gardait les troupeaux de l'évêché ; le second en cultivait les terres. Le berger, nouvel Amos, avait l'esprit de Dieu sur les lèvres et enseignait aux autres pasteurs les voies de l'éternité. Aussi le bon prélat se complaisait-il dans la conversation familière de ces pieux serviteurs et s'édifiait-il en les voyant secourir, habiller et nourrir les pauvres.

Ce fut par leur conseil qu'il se décida à tenter la délivrance du châtelain d'Amiens. Accompagné par eux (l'un portant ses chaussures et l'autre son petit manteau), revêtu d'un simple cilice, il partit pieds nus pour Picquigny, malgré les rigueurs du mois de janvier (1111). Geoffroy s'arrêta au monastère de Saint-Remi, situé au milieu des bois, et qu'on désigna plus tard sous le nom de Notre-Dame de Grâce. Les religieux, instruits par lui du but de ce voyage, offrirent de l'accompagner ; mais notre Saint se contenta de recommander son entreprise à leurs prières et continua sa route en récitant des psaumes, suivant sa pieuse coutume. Arrivé sur la place de Picquigny et apercevant le vidame qui passait, il se jeta à ses genoux, en se voilant la tête, pour ne pas être reconnu de prime abord. « Qui êtes-

vous et que me voulez-vous ? » s'écria le vidame. « Je suis Geoffroy, évêque d'Amiens, votre seigneur au temporel comme au spirituel. A l'exemple de Jésus-Christ, mon maître, qui mourut sur la croix pour sauver Adam et sa postérité, je viens, sous ces habits de pénitent, solliciter la liberté d'un autre Adam que vous retenez dans les fers ». Les témoins de cette scène, frappés de l'étrangeté d'un tel spectacle, s'empressèrent de relever le saint évêque ; mais le vidame, loin de se laisser attendrir, s'écria : « De quel front, moine insolent, osez-vous paraître en ma présence? Vous imaginez-vous que votre parole va changer mes desseins ? Cet Adam que vous réclamez est tombé entre mes mains par l'arrêt de la fortune et restera mon prisonnier jusqu'à sa mort ». Pour échapper aux injures et aux menaces dont Guermond accompagnait ses refus obstinés, Geoffroy se retira dans l'église Saint-Martin, et y passa la nuit en prières.

Le lendemain matin, il fit sonner les cloches, et, devant une immense assemblée accourue de tous les environs, il renouvela son excommunication contre le tyran de Picquigny, prouvant bien par là que l'humiliation qu'il s'était imposée la veille était le fruit de sa charité et non pas une marque de faiblesse.

Depuis lors, Geoffroy ne cessa d'invoquer saint Firmin pour la délivrance d'Adam. Ses vœux furent enfin exaucés. Guermond, emprisonné à son tour par Guillaume Talvas, comte de Ponthieu, digne successeur de Robert le Diable, fit implorer l'entremise de l'évêque d'Amiens, en promettant de réparer ses torts, de restaurer les églises qu'il avait ruinées et de rendre la liberté au châtelain d'Amiens. Geoffroy, ayant réussi dans cette difficile négociation, reconduisit le vidame repentant à son château de Picquigny et en ramena le châtelain Adam.

La querelle des investitures agitait alors l'Eglise et l'Empire. L'empereur Henri V avait fait prisonnier le pape Pascal II, et prétendait en avoir obtenu la concession du droit en litige. Guy, archevêque de Vienne, s'était trouvé au concile de Latran (1112) où cette grave question avait été débattue. De retour à Vienne, il y convoqua un concile pour que les évêques de France prissent à leur tour la défense des libertés de l'Eglise. L'archevêque, se trouvant indisposé au moment de la session (16 septembre 1112), pria Geoffroy de le remplacer dans la présidence. Notre évêque accepta cette importante mission ; malgré la fièvre dont il souffrait alors, il dirigea les travaux du concile et, de concert avec les autres évêques, il infligea la note d'hérésie à la doctrine qui prétendait qu'une main laïque pouvait conférer l'investiture. En revenant dans son diocèse, Geoffroy s'arrêta quelque temps à l'abbaye de Cluny, où il laissa une haute idée de son mérite et de ses vertus.

Geoffroy prit part à la fondation de la commune d'Amiens ; mais les seigneurs, prétendant maintenir tous leurs priviléges, il y eut dès lors guerre déclarée entre ce parti et celui de la commune. Les domaines de l'Eglise furent dévastés par le pillage et l'incendie. Effrayé des troubles qui ensanglantaient la ville d'Amiens, Geoffroy se démit de ses fonctions, et résolut de consacrer à la solitude le reste de sa vie. Accompagné d'un religieux de l'abbaye de Nogent, il se rendit à la Grande-Chartreuse, en traversant la ville de Laon, où il assista à la dédicace de l'église (6 septembre 1114). Le bienheureux Guigues, supérieur du monastère, lui aurait volontiers donné l'habit religieux, s'il n'avait craint de mécontenter l'archevêque de Reims et le Saint-Siége. Bien qu'il fût pénétré d'admiration pour cet humble évêque, qui se soumettait entièrement à la Règle austère de Saint-Bruno,

il voulut cependant éprouver jusqu'où pourraient aller sa patience et sa douceur : « N'est-il pas vrai », lui dit-il, « que vous avez souvent vendu vos ordinations à prix d'argent ? » — « Mon père », lui répondit le Saint, « je n'ai jamais souillé mes mains épiscopales de cette infâme simonie ; mais je n'en suis pas plus innocent devant Dieu, puisque cent fois je me suis laissé séduire par la flatterie et que j'ai été accessible aux amorces de la louange ». Le général des Chartreux, voyant que Geoffroy avait trouvé occasion de s'humilier là où bien d'autres n'auraient vu qu'un légitime sujet d'indignation, admira intérieurement cette courageuse patience à supporter les injures.

Le 6 décembre 1114, sous l'épiscopat de Pierre de Dammartin, un Concile, présidé par Conon, évêque de Préneste, légat du Saint-Siége, s'ouvrait à Beauvais. Le principal but de cette assemblée était de traiter des intérêts de la province ecclésiastique de Reims. On frappa d'excommunication Thomas de Marle, le persécuteur de Geoffroy, et on le déclara déchu des rangs de la chevalerie française, à cause des brigandages qu'il avait commis dans les évêchés de Reims, de Laon et d'Amiens.

Lorsque cette sentence fut connue à Amiens, on envoya des députés au concile de Beauvais, pour se plaindre de la retraite de Geoffroy et solliciter la permission de lui choisir un successeur. Raoul le Verd, archevêque de Reims, leur répondit : « Comment osez-vous formuler une telle demande, vous dont les intrigues et les discordes ont chassé de son siége un évêque qui était le modèle de toutes les vertus ? Où pourriez-vous trouver un élu qui approchât de sa sainteté ? Vous devriez rougir de honte en songeant que vous avez privé le siége d'Amiens d'un Prélat si accompli. Qu'avez-vous à lui reprocher ? A-t-il poursuivi des gains sordides ? A-t-il trafiqué des biens ecclésiastiques ? » — « Jamais », répondirent les délégués. — « Eh bien ! » reprit l'archevêque, « aussi longtemps qu'il vivra, il restera votre Pasteur. Ne vous occupez donc plus que de le ramener parmi vous ».

Bientôt après, le Concile reçut une lettre que Geoffroy lui adressait de la Grande-Chartreuse. Le saint évêque suppliait ses collègues de le considérer comme démissionnaire d'un siége qu'il se croyait indigne d'occuper. Il s'était toujours efforcé, disait-il, d'enseigner dans toute sa pureté la doctrine de Jésus-Christ, mais ses exemples n'avaient point été en harmonie avec ses instructions. Les Pères du Concile versèrent des larmes en écoutant cette missive, dictée par la plus profonde humilité, et renvoyèrent cette affaire au Concile qui devait prochainement s'assembler à Soissons.

Cette réunion s'ouvrit le jour de l'Epiphanie de l'année 1115. Par l'ordre de Louis le Gros, les Pères du Concile envoyèrent à la Grande-Chartreuse Henri, abbé du Mont-Saint-Quentin, et Hubert, moine de Cluny, avec des lettres pour Geoffroy et pour les religieux de Saint-Bruno. A ceux-ci, il était enjoint de ne point retenir l'évêque d'Amiens, mais de le renvoyer au plus tôt occuper son siége ; à Geoffroy, on reprochait l'abandon de ses ouailles et on prescrivait un prompt retour. Le pieux Pontife, après avoir versé bien des larmes, se résigna à obéir aux ordres du roi et du Concile, et quitta cette austère solitude où il était resté depuis le 8 décembre 1114 jusqu'au commencement du Carême de l'an 1115. Arrivé à Reims le quatrième dimanche quadragésimal, au moment où Conon, légat du Saint-Siége, tenait un Concile dans lequel l'empereur Henri V fut de nouveau condamné, Geoffroy, épuisé par les macérations et les fatigues du voyage, ne s'en rendit pas moins tout aussitôt au sein de l'assemblée. Le légat lui reprocha sévèrement d'avoir déserté son siége, d'avoir préféré les soins de

sa propre sanctification aux intérêts spirituels de son troupeau, et lui enjoignit de reprendre immédiatement ses fonctions épiscopales. Geoffroy s'empressa alors de retourner à Amiens, où il fut accueilli avec une allégresse unanime.

Une des premières préoccupations du saint évêque fut de ramener ses diocésains au respect de l'abstinence quadragésimale et de réprimer le nouvel usage qui s'introduisait, dès lors, de faire gras les dimanches de Carême. Ayant appris que les uns transgressaient ses ordres et que les autres, tout en s'y soumettant, murmuraient contre sa sévérité, Geoffroy se rendit, le jeudi saint, selon sa coutume, à l'église Saint-Firmin et y prêcha spécialement sur la fatale intempérance de nos premiers parents, dépassée, disait-il, par ceux qui violent la facile loi du jeûne. Ses auditeurs, touchés de ces paroles, se jetèrent à genoux en se proclamant coupables. L'évêque leur enjoignit, comme pénitence, de différer leur communion pascale jusqu'au lundi de Pâques.

Un paroissien de l'église Saint-Remi ne voulut point se soumettre à ce délai qu'il considérait comme un affront. Pour ne pas être reconnu de son curé, le vénérable Foulques, il se déguisa sous des habits de femme, et, le jour de Pâques, s'approcha de la sainte Table ; mais il fut saisi de violentes douleurs aussitôt qu'il eut reçu la sainte Hostie et contraint de la rejeter avec des flots de sang qui s'échappaient de sa bouche. Frappé de remords, le coupable, avouant son sexe et sa supercherie, déplora son sacrilége, ce qui produisit une profonde impression sur ceux qui avaient osé s'élever contre les injonctions de leur évêque.

Thomas de Marle et le châtelain Adam désolaient toujours la cité d'Amiens par leurs ravages. Geoffroy, qui ne pouvait opposer à ces oppressions que des prières impuissantes, alla trouver, à Beauvais, l'évêque Yves de Chartres et le supplia d'écrire au roi pour qu'il rétablît la paix par la force des armes, dans l'intérêt même de sa couronne. Louis le Gros avait reçu des nouveaux bourgeois d'Amiens un tribut considérable, à titre d'affranchissement, et se trouvait, par là même, obligé de faire respecter l'engagement qu'il avait contracté. Déterminé par la lettre d'Yves de Chartres, il se rendit à Amiens, mais avec des troupes mal organisées. Geoffroy prêcha devant lui, le dimanche des Rameaux (1115), lança l'anathème contre la garnison du Castillon, et promit le royaume du ciel à quiconque mourrait en attaquant cette forteresse, repaire de crimes et de brigandages. Quand vint le moment où soldats et bourgeois, sous la conduite du roi, livrèrent l'assaut à la grosse tour, saint Geoffroy se rendit pieds nus près du tombeau de saint Firmin et pria Dieu de faire triompher la cause du bon droit. Ses vœux ne devaient pas être exaucés de si tôt ; les troupes d'Adam détruisirent les engins des assiégeants, et le roi, blessé d'une flèche qui traversa son haubert, fut obligé de renoncer à cette entreprise. Un blocus de deux années put seul réduire le Castillon par la famine, et c'est alors que fut rasée cette orgueilleuse forteresse des comtes d'Amiens. A la prière de Geoffroy, on conserva le cachot où avait été martyrisé notre premier Apôtre, et ce fut sur cette crypte vénérée qu'Enguerrand de Boves fit bientôt construire l'église de Saint-Firmin-en-Castillon.

Un profond sentiment de la justice guidait toujours la conduite de saint Geoffroy, soit dans les troubles politiques qui agitaient alors la cité d'Amiens, soit dans les plus petits détails de l'administration pastorale. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans l'incident suivant où il sut allier la sévérité à la miséricorde.

Au couvent de Saint-Michel, à Doullens, il y avait une religieuse, pleine de simplicité et de vertus, qui avait déjà fait trois fois le pèlerinage de Jérusalem. Un soir, sa supérieure lui ordonna de tenir un flambeau de cire pour l'éclairer pendant le repas. La bonne sœur s'empressa de déférer à cet ordre, mais, par suite d'une maladresse involontaire, laissa tomber à terre le cierge qui s'éteignit. La prieure se mit en colère, frappa la pauvre fille, et, après l'avoir poursuivie de ses injures pendant plusieurs jours, la mit à la porte du monastère. L'innocente victime, alors, alla trouver l'évêque d'Amiens qui lui prodigua ses consolations et lui procura un asile chez une femme honorable, nommée Eremburge, qui demeurait près de l'évêché. Aussitôt Geoffroy écrivit à la supérieure de Doullens pour lui ordonner de se rendre immédiatement, et à pieds, auprès de lui. La mauvaise religieuse obéit à cet appel ; mais, comme elle prévoyait les reproches du prélat, elle donna carrière à son irascibilité et s'emporta tout d'abord en injures contre lui. « Rappelez-vous », lui dit l'évêque, « que je tiens ici la place de Jésus-Christ. Je suis votre juge, et c'est en cette qualité que je vous demande compte de la sœur que j'ai confiée à votre garde ». — « J'ignore ce que vous voulez me dire ; je n'ai perdu aucune de mes sœurs ». — « Je vous parle de cette excellente fille qu'un soir vous avez contrainte à vous éclairer d'un flambeau. N'avez-vous pas eu la cruauté de la chasser de votre monastère pour une misérable vétille? Vous n'avez donc point songé que si cette pauvre délaissée tombait dans le désespoir, que si la misère la poussait à vendre son honneur, vous seriez devant Dieu responsable de sa perte ! Je vous ordonne de la chercher partout, pour la faire rentrer dans votre monastère, et jusqu'à ce que vous l'ayez trouvée, je vous condamne à un jeûne absolu ». — La supérieure de Saint-Michel parcourut en vain tous les quartiers de la ville. Exténuée de fatigue et de faim, elle retourna le soir à l'évêché, où ses larmes témoignèrent de son sincère repentir. L'évêque alors se laissa toucher, fit appeler la religieuse et la remit entre les mains de sa supérieure, à laquelle il accorda un généreux pardon.

Avant de rendre son âme à Dieu, Geoffroy devait être témoin du désastre qui fit de la cité d'Amiens un monceau de cendres et de ruines. Une nuit que Geoffroy priait devant les reliques de saint Firmin, ravi en extase, il se trouva transporté hors de la ville, sur le chemin qui conduit à Saint-Acheul. Soudain, apercevant du côté du midi un char attelé de chevaux ardents et de nombreux cavaliers dont les coursiers vomissaient des flammes sulfureuses, il entend s'entre-choquer les boucliers, les casques et les glaives, et voit tous ces fantastiques guerriers se précipiter vers la cité qu'ils veulent détruire. Geoffroy venait d'imprimer sur son front le signe de la croix, pour mettre en fuite ces horribles apparitions, quand il vit un pontife, l'anneau épiscopal au doigt, une palme à la main, la tête ceinte d'une couronne de lis et de roses, d'où se détachait une croix : « Je suis Firmin, martyr et premier évêque de cette cité », dit l'apparition. « Comme jadis, je suis encore prêt à la secourir au moment du danger. Les prévarications de ton peuple ont allumé la colère du Seigneur : révèle ce que tu viens de voir ; par tes exhortations, tes réprimandes et tes invectives, convertis les pécheurs et implore avec moi la clémence de Dieu ». Saint Firmin remonta aussitôt vers les cieux ; Geoffroy, revenu à lui, vit ses vêtements trempés des flots de larmes qu'il avait versés ; ce qui lui fut une preuve de la réalité de sa vision.

En vain notre Saint, docile à ces mystérieux avis, employa-t-il les sup-

plications, les menaces et les promesses pour ramener son troupeau dans les sentiers du bien : on taxait ses récits de visions chimériques, et ce ne fut que trop tard qu'on put apprécier la triste véracité de ses discours prophétiques.

Le 23 août 1115, veille de la Saint-Barthélemy, d'épaisses ténèbres s'étendirent sur la ville; les feux qu'elles recélaient dans leurs flancs incendièrent les maisons et propagèrent un tel effroi que l'on ne songea même pas à lutter contre l'envahissement des flammes. On voyait de hideux corbeaux planant dans les airs, avec des charbons ardents dans leur bec, et des animaux flottant à demi consumés dans la Somme. Toute la ville d'Amiens fut détruite, à l'exception de l'église Saint-Frmin, du palais épiscopal et de quelques cabanes de pauvres.

C'est dans le Ponthieu, où il était en cours de visites pastorales, que Geoffroy apprit ces tristes événements; aussitôt il accourut sur le théâtre de ces désolations : « O mes chers enfants », s'écriait-il, « pourquoi n'avez-vous pas cru à mes paroles? Vous eussiez apaisé la colère divine par la sincérité de votre pénitence. Tirez du moins quelque profit de vos disgrâces, en réformant vos mœurs et en reconnaissant la justice du châtiment qui vous a frappés. Si vous agissez ainsi, je vous promets, au nom de Dieu, que la Providence guérira tous les maux qui vous ont affligés ». Cette fois, les Amiénois crurent à sa parole et suivirent ses conseils. Aussi, deux ans s'étaient à peine écoulés, que les ravages du passé étaient réparés et que les promesses de Geoffroy avaient reçu leur accomplissement.

Le saint évêque, à mesure qu'il sentait approcher le terme de son existence, multipliait ses œuvres de charité et de miséricorde, redoublant de zèle pour purifier sa vie. Il n'oublia point le monastère du Mont-Saint-Quentin, où s'étaient passés ses plus heureux jours : il lui donna un autel, un calice d'or, et de quoi fournir au luminaire de l'église ainsi qu'à la nourriture des frères et des pauvres.

On eût dit qu'il avait prévu la date de sa mort. Quand il alla visiter Jean, évêque de Thérouanne, pour s'entretenir avec lui des misères du temps, celui-ci le conjura d'assister à ses funérailles qu'il considérait comme prochaines; mais notre Saint lui affirma qu'il le précéderait dans la tombe; en effet, l'évêque de Thérouanne ne mourut que quinze ans plus tard (en 1130).

Entouré de piéges, en butte aux calomnies et aux persécutions, saint Geoffroy, dont le caractère nous paraît avoir été enclin au découragement, songea à aller abriter ses derniers jours sous les silencieux ombrages de la Grande-Chartreuse. C'était là qu'il aurait voulu mourir, loin des discordes politiques qui agitaient sans cesse sa ville épiscopale. Toutefois, il résolut d'aller prendre conseil de Raoul le Verd, archevêque de Reims.

Eudes, abbé du monastère de Saint-Crépin de Soissons, ayant appris que l'évêque d'Amiens traversait le Soissonnais pour se rendre dans la métropole, envoya à sa rencontre et le fit prier de venir célébrer, dans son abbaye, la solennité de la fête patronale (25 octobre). Geoffroy se rendit à cette invitation; mais, la nuit même de son arrivée, il ressentit les premières atteintes de la fièvre qui devait l'emporter. Dès le lendemain, cependant, il voulut se remettre en route : à peine eut-il fait deux lieues, qu'il sentit ses forces l'abandonner et fut obligé de s'arrêter dans une métairie qui dépendait de l'abbaye de Saint-Crépin. Il raconta alors à ses compagnons de voyage le songe qu'il avait eu la nuit précédente. Quatre illustres personnages, vêtus de blanches aubes, disait-il, l'avaient porté dans une

église, et là, en présence d'une nombreuse foule éplorée, avaient déposé sur son corps une grande pierre funéraire.

Trois jours après, l'abbé Eudes, qu'on avait averti de la gravité de cet incident, alla visiter ce cher malade et le fit transporter, par eau, jusqu'au monastère de Soissons, où il reçut les derniers sacrements des mains de l'évêque Lisiard de Crépy. Geoffroy dit adieu aux religieux, émit le vœu d'être inhumé dans la salle capitulaire et rendit son âme à Dieu le 8 novembre 1115, sans que les approches de la mort aient altéré le calme de ses traits.

Lisiard, évêque de Soissons, aurait voulu que Geoffroy fût inhumé dans la cathédrale de Saint-Gervais et Saint-Protais. Mais Eudes, abbé de Saint-Crépin, fit prévaloir les droits de son monastère, qui étaient, du reste, en harmonie avec les vœux du mourant. Le saint évêque d'Amiens fut donc enterré dans la salle capitulaire de l'abbaye.

Parmi les personnages éminents qui assistèrent à ses funérailles, on remarquait Lisiard, évêque de Soissons, Clérembault, évêque de Senlis, Raoul III, abbé de Saint-Médard, et beaucoup d'autres abbés. Comme il avait été impossible à la foule de pouvoir pénétrer dans l'église, pour contempler une dernière fois les traits du défunt, il y en eut qui s'imaginèrent de regarder par les fenêtres, à l'aide d'un haut échafaudage. Des femmes même y avaient pris place, entre autres l'épouse d'Enguerrand, riche bourgeois de la ville. L'échafaudage se rompit sous le fardeau et fut précipité à terre. On craignait d'avoir à déplorer la mort d'un grand nombre de victimes : personne n'avait eu la moindre contusion. Cet événement fut considéré comme le premier miracle posthume de saint Geoffroy.

Une gravure de Sébastien Leclerc représente saint Geoffroy accompagné du chien qui mourut empoisonné, après avoir mangé un morceau de pain trempé dans un breuvage qu'on destinait au saint évêque. — Dans les *Fasti Mariani*, on le voit à genoux, priant Dieu de détourner de sa ville épiscopale les fléaux qui la menacent, fléaux qui sont symbolisés par des armées rangées en bataille et des flammes qui tombent du ciel.

CULTE ET RELIQUES.

La sainteté de Geoffroy fut proclamée par ses contemporains; mais elle fut surtout révélée par les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau. Son nom est inscrit dans les anciennes litanies amiénoises, dans les martyrologes de Rome, d'Amiens, etc. Une rue d'Amiens porte le nom de Saint-Geoffroy.

Eudes, abbé de Saint-Crépin de Soissons, en ensevelissant le corps de saint Geoffroy, se réserva sa ceinture et son peigne épiscopal qu'il porta toujours sur lui, comme de véritables reliques. Le 5 avril 1138, Josselin, évêque de Soissons, transporta le corps de saint Geoffroy, inhumé depuis vingt-trois ans, de la salle capitulaire de Saint-Crépin-le-Grand dans le chœur de l'église abbatiale.

En 1617, Jérôme Hennequin, évêque de Soissons, fit faire des fouilles dans l'ancienne salle capitulaire de l'abbaye de Saint-Crépin, et crut un moment avoir trouvé les restes de saint Geoffroy dans un corps revêtu d'habits pontificaux ; mais le doute étant survenu, on remit dans la terre ce corps inconnu. Le Père Longueval écrivait en 1734 : « On n'a pas encore découvert le tombeau de saint Geoffroy, quoique les moines de Saint-Crépin aient fait des recherches pour le trouver »

Il ne faut donc accorder aucune croyance à André Duval lorsqu'il nous dit (Additions à Ribadeneira) : « Ce sacré thrésor a esté emporté avec sa châsse en la royalle abbaye des religieuses de Nostre-Dame, en la même ville de Soissons, où il repose depuis qu'il y a été sauvé de la fureur des Huguenots, avec les autres reliques qui estoient en cette abbaye de Sainct-Crépin ».

Nous avons extrait cette biographie de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet, chanoine honoraire et historiographe du diocèse.

SAINT MAUR, DEUXIÈME ÉVÊQUE DE VERDUN (IIe siècle).

Maur, une des plus anciennes illustrations de l'église de Verdun, fut le premier fruit des prédications de saint Saintin qui, charmé de ses vertus, l'éleva à l'ordre de la prêtrise pour commencer l'établissement du clergé de sa ville épiscopale. Mais bientôt les païens le chassèrent de la cité, et, avec lui, tous les citoyens connus pour leur attachement à la religion nouvelle. C'est une tradition fort ancienne que les fugitifs se retirèrent dans de grands bois, au lieu dit alors *Flabasium*, que l'on croit être le village actuel de Flabas (Meuse, arrondissement de Montmédy, canton de Damvillers) ; on voit encore, près de ce village, la fontaine de Saint-Maur ; l'église est dédiée au même patron, et un ancien ermitage est encore mentionné, en 1519, à propos des méfaits d'un ermite que le chapitre de la cathédrale, seigneur régalien du lieu, fit arrêter sous l'inculpation de vol.

Maur était à la tête de cette petite troupe de chrétiens, lorsqu'il fut élu évêque par le clergé et les fidèles de Verdun, après la mort de saint Saintin qui l'avait désigné pour son successeur. Son humilité lui fit refuser d'abord cette dignité, mais il fallut céder. S'il faut en croire la tradition, quand il reparut à Verdun, il bâtit, sur le ruisseau d'Escance, un baptistère ou chapelle de Saint-Jean-Baptiste, et habita sur les bords de ce ruisseau qui à cette époque n'était pas encore renfermé dans la ville Ce ruisseau d'Escance, détourné aujourd'hui dans la campagne, coulait autrefois vers la Porte de France (une des portes de la ville actuelle de Verdun). On est d'abord tenté de prendre cette histoire pour un trait imaginé afin de rattacher le souvenir du Saint à l'abbaye des dames Bénédictines construite sous son nom, en cet endroit même, peu après l'an 1000 ; mais les actes de cette fondation prouvent qu'il y eut réellement là une chapelle de Saint-Jean-Baptiste, qui fut probablement le baptistère de la cathédrale primitive, au temps où le baptême se donnait par immersion. (Cet oratoire fut ruiné en 450, et saint Airy, évêque de Verdun, fit rebâtir au même endroit l'église paroissiale de Saint-Médard : c'est près de cette église que s'élevait jadis le monastère des Bénédictines de Saint-Maur.) Quoi qu'il en soit, saint Maur et ses successeurs furent inhumés en ce lieu ; et on voyait encore, en 1790, derrière le grand autel de l'abbaye, les cercueils de pierre où leurs restes avaient été trouvés. Mabillon et Ruinart, lorsqu'ils passèrent à Verdun, en 1696, visitèrent ces tombes dont ils parlent dans la relation de leur voyage à la recherche des antiquités et des manuscrits. Au Val-de-Grâce de Paris se trouvaient, dans un beau reliquaire d'ébène à feuillages d'argent, provenant du roi Louis XIII, et donné par Anne d'Autriche, des reliques de saint Maur, envoyées de Verdun, au mois de décembre 1643. Les religieux du monastère de Tholey (diocèse de Trèves) en possédaient aussi quelques fragments.

Hatton, évêque de Verdun, témoin des miracles qui s'étaient opérés à l'occasion d'une translation des reliques de saint Maur, fit bâtir à Hattonchâtel (Meuse, arrondissement de Commercy, canton de Vigneulles) une église qu'il dédia sous l'invocation du Saint, et y transféra sous le maître-autel une relique insigne du successeur de saint Saintin : c'est le tibia gauche. Au XVe siècle, l'évêque Louis d'Haraucourt en ayant fait la translation dans un reliquaire en forme de bras, pour l'exposer à la vénération du peuple, l'usage s'est établi de donner à cette relique le nom de *bras de saint Maur*. L'église de Hattonchâtel possède encore de nos jours cette précieuse relique : elle a été visitée, en 1860, par ordre de Mgr Rossat, évêque de Verdun.

L'église de Verdun faisait autrefois la fête de saint Maur au 10 novembre, qui est le jour de sa naissance au ciel (le 8 novembre est la date d'une des translations du Saint) ; de nos jours, cette fête se célèbre le 16 du même mois.

Extrait de l'*Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, par Roussel (édition Contant-Laguerre, Bar-le-Duc, 1863); et de l'*Histoire de Verdun et du pays Verdunois*, par M. l'abbé Clouët (Verdun, chez Charles Laurent, 1867).

IXe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la DÉDICACE DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR. 324. — A Amasée, dans le Pont, la naissance au ciel de saint THÉODORE, soldat, qui, du temps de l'empereur Maximien, fut fouetté cruellement pour avoir confessé la foi chrétienne, et ensuite mis en prison, où Notre-Seigneur, lui apparaissant, le fortifia et l'avertit d'avoir du courage et de la constance. Peu après, on le suspendit sur le chevalet et on lui déchira tout le corps avec des ongles de fer, d'une manière si cruelle que l'on voyait ses entrailles ; enfin, pour achever de lui ôter la vie, on le jeta dans le feu. Saint Grégoire de Nysse célébra ses louanges dans un brillant panégyrique. 304. — A Tyane, en Cappadoce, saint Oreste, martyrisé sous l'empereur Dioclétien. IVe s. — A Thessalonique, saint Alexandre, mis à mort pour la foi, sous Maximien. IVe s. — A Bourges, saint URSIN, confesseur, qui, ayant été ordonné par les successeurs des Apôtres, fut envoyé dans cette ville pour en être le premier évêque. — A Naples, saint Agrippin ou Arpin, évêque, renommé pour ses miracles. — A Constantinople, sainte Eustolie, romaine, et sainte Sopatre, fille de l'empereur Maurice, vierges. — A Béryte, en Syrie, la mémoire de l'Image du Sauveur, laquelle, ayant été crucifiée par des Juifs, répandit du sang en telle quantité, que les Eglises d'Orient et d'Occident en ont été abondamment pourvues. Vers 765.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Carcassonne et de Rennes, fête de la Dédicace de la basilique de Latran. 324. — Au diocèse de Paris, saint MATHURIN, prêtre et confesseur, déjà cité au martyrologe romain du 1er novembre et au martyrologe de France du 6 de ce mois. 388. — A Lyon, translation (VIIe siècle) d'Afrique en l'église Saint-Jean-Baptiste de cette ville, des reliques de saint Spérat, un des douze martyrs Scillitains, dont nous avons donné la vie au 17 juillet. 200. — A Lodève (Hérault), au diocèse actuel de Montpellier, saint Georges, évêque de l'ancien siége de Lodève, dont nous avons donné la vie au 19 février. 884. — Au diocèse de Nevers, saint Morin ou Maurin, diacre et confesseur. L'ancienne paroisse de Chevannes, actuellement réunie à Billy (Nièvre, arrondissement de Nevers, canton de Saint-Benin-d'Azy), l'honorait comme son patron. Epoque incertaine. — En Berri, saint Leucade ou Léocade, sénateur, dont nous parlons à ce jour, dans la vie de saint Ursin[1]. Ier s. — En Vivarais (petit pays de l'ancienne France, presque entièrement compris aujourd'hui dans le département de l'Ardèche), saint Montan, ermite. Epris de l'amour de la solitude, il brisa tous les liens de la chair et du sang et vint du fond de la Lorraine chercher dans la Gaule méridionale un désert caché et inaccessible, où il pût vivre ignoré des hommes, seul sous le regard de Dieu. Derrière les collines qui longent le Rhône, à deux lieues au-dessous de Viviers, il découvrit

1. La tradition et les vieilles chroniques de l'Eglise de Bourges veulent que saint Léocade ait été enseveli dans l'église Saint-Etienne de Déols (Indre, arrondissement et canton de Châteauroux), près du tombeau de son fils saint Ludre. Or, au mois de janvier 1862, guidé par la tradition qui n'avait cessé de donner le nom de *tombeau de saint Léocade* à une portion depuis longtemps démolie de l'église de Déols, M. l'abbé Chagnon, curé de la paroisse, eut la pensée de faire des fouilles, qui amenèrent bientôt la découverte d'une importante sépulture. Le déblai, pratiqué en dehors et à l'extérieur du bas-côté de gauche, mit à jour un petit caveau de 3 m. 60 c. sur trois mètres, exactement situé vis-à-vis de celui de saint Ludre, et communiquant jadis avec l'intérieur de l'église par une porte aujourd'hui murée et quelques marches encore très-apparentes.

Au fond du caveau se voient, sur un pavé raccordé avec des dalles funéraires d'époques différentes, les ruines massives d'un sépulcre vide, à murailles droites et carrées, de 2 m. 40 c. environ de longueur. Beaucoup moins riche que son pendant de marbre, pour la matière et le travail, ce sarcophage de simple pierre de taille n'a d'autres ornements qu'un beau profil, cinq panneaux à moulures sur le devant, et, sur son couvercle à emboîtement, une belle frise courante de rosaces et de feuillages, dont malheureusement il reste à peine deux ou trois fragments. Est-ce le tombeau de saint Léocade ? on peut le supposer. — Veillat, *Légendes du Berry*.

une gorge étroite et profonde, entourée d'épaisses forêts, nommée Val-Chaud *(Vallis Calida)*. Au versant nord de la montagne existait une cavité naturelle creusée dans le roc, formant deux étages qui communiquaient l'un avec l'autre. Montan choisit la grotte pour cellule et le désert pour séjour. Il y passa plusieurs années, occupé à la contemplation et favorisé de visions et de grâces extraordinaires. Mais le secret de sa solitude ayant été découvert, les peuples ne tardèrent pas d'accourir, attirés par le spectacle édifiant de cette vie plus angélique qu'humaine. Alors, ne pouvant plus se dérober aux pieuses importunités de la foule, saint Montan dit adieu au désert de Val-Chaud et partit secrètement pour Loudun. Le lieu qu'il habita a retenu son nom (Saint-Montan, Ardèche, arrondissement de Privas) et demeure encore rempli et comme embaumé de ses souvenirs[1]. Fin du IVe s. — A Thélus (Pas-de-Calais, arrondissement d'Arras, canton de Vimy), saint Rainulphe ou Renon, martyr, cité au martyrologe romain du 27 mai, jour sous lequel nous avons donné quelques détails sur lui (note 2 au martyrologe romain). Epoque incertaine.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Rome, la Dédicace de la basilique du très-saint Sauveur.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — A Béryte, en Syrie, la mémoire de l'Image du Sauveur, laquelle, ayant été crucifiée par les Juifs, répandit du sang en telle quantité, que les Eglises d'Orient et d'Occident en ont été abondamment pourvues. 765.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — La fête de tous les Saints de notre Ordre.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — A Rome, la Dédicace de la basilique du Sauveur. — A Bologne, le bienheureux Louis (Ludovic Morbiole), confesseur, de l'Ordre des Carmes, illustre par sa louable pénitence et l'austérité de sa vie. Sa fête se célèbre le 15 mars[2]. Fin du XVe s.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

En Irlande, saint Benen ou Bénigne, archevêque d'Armagh (chef-lieu du comté de ce nom, dans la province d'Ulster). Il sortait d'une famille distinguée en Irlande. Son père logea chez lui saint Patrice (17 mars), et le saint apôtre était dans sa maison lorsqu'il célébra sa première Pâque dans le voisinage de Tarah ou Temoria (East-Meath), qui était la première demeure des rois d'Irlande. Le père de Benen fut récompensé de son amour pour l'hospitalité : il connut le vrai Dieu, lui et toute sa famille. Benen, qui était alors fort jeune, conçut tant d'estime et d'affection pour celui qui l'avait tiré des ténèbres du paganisme, qu'il le pria de lui permettre de ne se séparer jamais de sa personne. Saint Patrice le prit avec lui, du consentement de ses parents, et en fit le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques : il prédit même qu'il serait un jour son successeur. En effet, après la mort (464) du saint apôtre de l'Irlande, Benen fut placé sur le siége épiscopal d'Armagh, qu'il occupa dix ans. 474. — A Segni, ville des Etats de l'Eglise, la bienheureuse Jeanne, vierge. Née d'une famille de pauvres laboureurs qui cultivaient les domaines du château de Segni, elle fut élevée dans la piété et prévenue, dès son enfance, des plus abondantes bénédictions du ciel. Devenue grande, elle résolut d'être tout entière au Seigneur, et se retira dans un petit ermitage, au bas de la vallée de Segni, où elle passa tous les jours de sa vie dans des austérités étonnantes. La peste s'étant répandue dans ce pays (1348), elle fit des prodiges de charité envers les pauvres malades atteints du terrible fléau ; mais elle fut victime de son dévouement et de son zèle. XIVe s. — Chez les Grecs, sainte Matrone de Perga, veuve, religieuse à Emèse ; et sainte Théodote, vierge, sa fille. Ve s. — A Rome, saint Clément *(Flavius Clemens)*, consul et martyr, neveu de Vespasien et cousin de Domitien. Ce dernier prince lui fit épouser sa cousine germaine, Flavie Domitille l'Ancienne, dont il eut deux fils, que Domitien destinait à être ses successeurs, et qui furent élevés par le célèbre Quintilien. Clément était consul avec l'empereur lorsque celui-ci, apprenant qu'il avait embrassé le christianisme, le fit mettre à mort. Sa femme fut exilée pour la même cause dans l'île Pandataria. Vers 89. — A Milan, saint Aurèle, évêque d'Ariarathe, aux confins de l'Arménie et de la Cappadoce. Ses reliques se conservent à Hirschau (Wurtemberg). 383. — En Ethiopie, saint Jean de Bizane, prêtre et moine. — En Irlande, saint Moconna, confesseur. — A Munster (Westphalie), saint Erphon, dix-septième évêque de ce siége et confesseur. XIe s.

1. *Histoire du Vivarais*, par M. l'abbé Rouchier, chanoine honoraire de Viviers (Paris, chez Firmin Didot, 1862).
2. Nous avons esquissé sa notice au 15 mars (tome III, page 434).

SAINT URSIN, PREMIER ÉVÊQUE DE BOURGES,

APOTRE DU BERRI

Temps apostoliques.

Voilà que j'enverrai une multitude de pêcheurs, dit le Seigneur, et ils les pêcheront.
Jérémie, XVI, 16.

Pendant que saint Front se rend dans le Périgord, saint Austremoine en Auvergne, saint Martial en Limousin, pénétrons avec Ursin au centre de la Gaule, pour assister à la naissance de l'Eglise de Bourges. D'après quelques légendaires de l'ancien bréviaire de Bourges, Ursin serait le même que Nathanaël, ce disciple du Christ, qui fit la lecture pendant la Cène, et que d'autres confondent avec saint Barthélemy. Ce ne fut pas sans un cruel serrement de cœur que le pieux missionnaire se vit lancé dans ces vastes solitudes peuplées de grands arbres, en compagnie de Just, son unique et fidèle disciple, qui lui-même ne devait pas tarder à le quitter, car une terrible épreuve se préparait. A neuf milles seulement du terme du voyage, près d'un petit bourg des bords de l'Auron, nommé Chambon, Just est pris d'une invincible défaillance et avertit son maître que sa fin arrive. A cette nouvelle, dont il voudrait douter, Ursin lui-même se sent faiblir, et, malgré ses prières et ses soins, ne tarde pas à recevoir le dernier soupir de son disciple. Dans son désespoir et son abandon, que va-t-il faire ? Seul et découragé, pourra-t-il continuer sa tâche dans ce pays inconnu, livré à la barbarie et au culte des idoles ? Il demande à Dieu de l'appeler également à lui ; mais une voix intérieure lui commande de surmonter sa faiblesse et de marcher en avant, avec l'intrépidité et la foi d'un soldat chrétien.

Ursin obéit. Léguant à cette terre étrangère le corps et le nom de son ami, il essuie ses larmes, reprend sa route et, sur le soir, arrive aux portes d'Avaric (Bourges), but de sa mission. En pénétrant dans cette cité inconnue, dont il devait devenir le maître, Ursin se fit humble et petit. Il se réfugia dans le faubourg, chez une pauvre famille sur laquelle il commença immédiatement son œuvre de persuasion et de charité. Le soir, au coin du feu, avant de chercher dans le sommeil l'oubli des labeurs du jour, il racontait, avec ses propres aventures, les grands événements qui venaient de se passer en Orient et qui promettaient au monde une ère nouvelle. Le lendemain, ses hôtes, moitié souriants, moitié croyants, répétaient aux voisins ce qu'ils avaient appris la veille, et les voisins voulaient entendre de leurs propres oreilles les merveilleux récits de l'étranger. La curiosité aidant, le cercle s'élargit et la maison se remplit. Après la curiosité vinrent les commentaires et les questions. Ursin avait réponse à tout. Sa parole grave et sympathique, la conviction de son regard, faisaient tomber les doutes des gens qui ne demandaient qu'à aimer et à croire. Ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient venir, il allait les trouver et ne tardait pas à en avoir raison. C'était surtout avec les affligés du corps et de l'esprit, les déshérités des biens et des joies terrestres, qu'il obtenait ses plus grands succès, car la douleur ne demande qu'à être bercée et endormie.

Cependant l'éternel ennemi du genre humain, effrayé des attaques dirigées contre son pouvoir, commença à machiner des scandales de toutes sortes pour détourner de son œuvre le serviteur de Dieu. Il ralluma les passions perverses, qui ne sont jamais entièrement éteintes au cœur de la foule, mobile élément soumis au caprice du dernier vent qui passe, de la dernière bouche qui parle. La raillerie, l'insulte et la calomnie se glissèrent dans les réunions, réveillèrent les préjugés et ne tardèrent pas à changer les bonnes dispositions. Les faibles et les indécis se retirèrent par crainte ou par fausse honte, et laissèrent la place aux méchants. Les cœurs et les portes se fermèrent. Dans ces rues où naguère il était habitué à rencontrer bon visage et bon accueil, Ursin ne récolta plus que mauvaises paroles et regards insolents. Enfin, un soir qu'il voulut tenter un dernier effort et rassembler les débris de son troupeau, une bande sauvage envahit le lieu de la réunion, dispersa les rares adeptes qui étaient restés fidèles, et lança contre lui les chiens du voisinage.

Forcé de prendre la fuite sous une grêle de pierres, Ursin fut escorté bien au-delà des murs de la ville, par les aboiements de la meute furieuse et par les éclats de rire de la populace. Ce fut seulement à quatre milles de là que, délivré par la fatigue de ses ennemis, il put reprendre haleine et recueillir ses esprits ; sa résolution fut bientôt prise ; sans aller plus loin, il voulut attendre sur place que, selon le cours inévitable des choses, un vent nouveau changeât le cœur de cette foule ingrate. Il s'établit donc, comme il put, en pleine campagne, dans cet endroit où plus tard une chapelle expiatoire devait perpétuer le souvenir de son séjour [1].

La révolution qu'il avait prévue ne tarda pas à s'opérer. Loin d'éprouver le moindre soulagement de son départ, les pauvres de Bourges retombèrent dans leur ancienne misère, sans retrouver les consolations qui endormaient leurs peines et séchaient leurs larmes. Ils se tournèrent alors contre ceux qui les avaient trompés, les chassèrent à leur tour, et vinrent, soumis et repentants, supplier Ursin de leur pardonner et de leur rendre son affection. Le saint homme ne se fit pas longtemps prier, et rentra plus puissant et plus écouté que jamais dans cette ville qui l'avait ignominieusement rejeté de son sein. La réaction fut si unanime que, dès le premier jour, l'humble retraite du faubourg ne suffit plus aux réunions, et qu'il fallut chercher un local plus vaste, en rapport avec le nombreux auditoire qui accourait de toutes parts, comme le cerf altéré vers la fontaine.

Or, en ce temps-là vivait un très-noble sénateur, nommé Léocade, qui, bien que païen, gouvernait avec sagesse, pour le compte des empereurs romains, l'Aquitaine et la province lyonnaise. A part le mandat qui le faisait vassal de Rome, il avait un pouvoir royal. Sa principale résidence était à Lyon, où il tenait sa cour ; mais il avait à Bourges un second palais, dont les écuries, situées près d'une des portes méridionales de la ville, à proximité de l'eau et des fourrages, offraient toute facilité pour l'entretien des chevaux. Ces écuries étant désertes, par suite de l'absence du maître, Ursin songea à en faire momentanément le lieu de ses prédications. Il s'en ouvrit aux représentants de Léocade, parmi lesquels il comptait quelques néophytes, et qui, à leur tour, en référèrent au prince. Jaloux de conquérir ses peuples par la douceur, et apprenant que, loin de susciter des révoltes, la religion d'Ursin recommandait de rendre à César ce qui appartenait à César, le puissant sénateur s'empressa de donner son agrément, de

1. La *Chapelle Saint-Ursin* est devenue une paroisse du diocèse de Bourges.

telle sorte que le patriarche put déposer dans cette église primitive le sang du protomartyr Etienne, précieuse relique apportée d'Orient, et baptiser solennellement ceux qui se rendaient à lui.

A partir de ce moment, sa tâche devint si facile, ses triomphes furent si rapides et si éclatants, que, peu de mois après, Ursin constatait avec joie l'insuffisance de son nouveau local, et songeait déjà à fonder un sanctuaire plus durable et plus digne. Mais comment, pauvre et sans crédit, réaliserait-il ce projet, qui demandait des sommes considérables et un concours tout particulier ? Malgré l'exemple de Léocade, les patriciens d'Avaric se montraient moins bien disposés que le menu peuple, et plusieurs d'entre eux avaient repoussé avec hauteur la proposition de céder un édifice convenable.

Un jour que, tout soucieux, le saint homme se lamentait de ces obstacles avec les plus âgés et les plus fervents de ses disciples, un d'eux hasarda l'opinion que le prince qui les avait déjà secourus serait de meilleure composition, et céderait peut-être son palais des Bituriges aussi facilement qu'il avait cédé ses écuries. Epouvanté à la seule émission de cette pensée, Ursin s'écria qu'il était impossible de risquer pareille demande. Cependant, à force de retourner cette idée et de s'encourager les uns les autres, on convint de faire appel aux gens de bonne volonté pour se procurer les moyens d'offrir un présent à Léocade. En effet, après bien des efforts, on parvint à réunir trois cents écus d'or, avec un vase d'argent, qu'Ursin fut chargé d'aller offrir au prince dans son palais de Lyon.

Parvenu dans cette ville, le saint homme se présenta avec son offrande devant l'illustre sénateur, qui lui demanda son nom, le lieu d'où il venait et le but de sa visite. « Je m'appelle Ursin », répondit le patriarche, « je suis un des soixante-douze disciples du Christ, envoyé de Rome par les Apôtres, porteur du sang du premier martyr Etienne, pour fonder une église dans la métropole des Bituriges, où j'ai déjà conquis à Dieu un peuple nombreux ». — « Que viens-tu nous demander encore à ce sujet ? », fit le prince. « Si vous voulez combler nos vœux, accordez-nous le palais que vous possédez à Bourges, afin que nous en fassions un temple digne de notre Dieu et du précieux sang du protomartyr Etienne ». Obéissant à l'impulsion d'en haut, le prince répondit avec bonté : « Plût au ciel que mon palais fût digne de devenir un lieu de prière et la demeure d'un dieu ! »

Encouragé par cet accueil bienveillant, Ursin exposa en peu de mots les principes de sa religion et engagea le prince à se faire chrétien. « La puissance de ton Dieu y aidant », reprit Léocade, « je pourrai me rendre à tes avis ». Puis, pour ne pas avoir l'air de mépriser l'offrande qu'on lui apportait de si loin, et peut-être aussi pour en faire un gage du contrat, il prit trois pièces d'or dans le vase d'argent et ajouta : « Retourne au pays des Bituriges avec le reste de ton présent, et dispose de mon palais, comme tu l'entendras, pour le plus grand honneur de ton Dieu et du martyr dont tu viens de me parler. En temps opportun j'irai de ce côté, et je penserai à tes conseils ».

Porteur des lettres du prince, Ursin revint tout joyeux à Avaric, où, sur la représentation de ses titres, il fut mis en possession du palais par les autorités de la ville. Aux calendes d'octobre suivantes, il procédait à la purification du nouveau sanctuaire, et le consacrait à Dieu, sous l'invocation du protomartyr Etienne, dont les reliques trouvaient enfin un lieu digne d'elles ; tandis que les écuries, premier abri de l'Eglise, qu'on ne pouvait rendre à leur ancien usage, étaient converties en baptistère. Il inaugurait

aussi le culte de la Vierge, en bâtissant en son honneur, dans la capitale du Berri, un petit oratoire dont la tradition fait le berceau de l'antique abbaye de Notre-Dame de Sales.

Peu après, comme il travaillait à la vigne du Seigneur, Ursin apprit l'arrivée du prince. Il courut à sa rencontre les bras ouverts et le visage souriant, et ne le quitta qu'après avoir eu avec lui un instant d'entretien. Le lendemain, assisté de ses disciples, Ursin montrait à Léocade, dans une conférence solennelle, le chemin de la foi; et, convaincu par ses paroles, l'illustre sénateur voulait sans retard recevoir le baptême, en compagnie de son fils Ludre, tandis que son frère Caremusel persistait à vivre dans les ténèbres et dans le culte des idoles.

Devenu chrétien, Léocade brûla d'une telle ardeur, que pour accomplir sans doute cette parole du Prophète : « Mon âme vit en Dieu et ce que j'ai semé lui appartient », il abandonna au service du culte les palais qu'il possédait dans presque tous les bourgs du pays des Bituriges, et qui, par les soins du saint patriarche, devinrent autant d'églises en l'honneur de saint Etienne.

Ursin vécut encore longtemps, ne cessant de compléter et d'embellir son œuvre, jusqu'au moment où le Seigneur, en récompense de son zèle et de ses travaux, l'avertit, par la fatigue du corps et la maladie, que l'heure de sa délivrance était arrivée. Alors il rassembla ses disciples, leur annonça sa fin prochaine, indiqua pour son successeur Sénicien, le plus fidèle et le plus fervent d'entre eux; puis, après avoir donné ses dernières instructions, il partit pour un monde meilleur, le quatrième jour des calendes de janvier, la vingt-septième année de son pontificat.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Grégoire de Tours (au chap. LXXX de la *Gloire des Confesseurs*) parle ainsi des premières péripéties des reliques de saint Ursin : « Ayant quitté ce monde, il fut enseveli dans le champ commun, parmi tous les autres tombeaux; car le peuple ne connaissait pas encore la manière dont doivent être honorés les prêtres du Seigneur. D'où il arriva que la terre venant à se hausser, on y planta de la vigne et que l'on perdit toute trace de la sépulture du premier évêque de la ville. Cela dura jusqu'à ce qu'un saint prêtre du Berri, nommé Auguste ou Août, transféra les reliques du saint apôtre dans son abbaye de Saint-Symphorien de Bourges. Il fut enseveli près de l'autel, où sa présence se manifesta depuis par des grâces nombreuses[1] ».

La tradition a fixé la date de cette translation au 9 novembre 558, dont l'anniversaire est devenu, d'après le martyrologe d'Usuard et le Bréviaire de 1734, la fête du premier évêque de Bourges, qui était primitivement célébrée le 29 décembre, jour présumé de sa mort. Par la suite, la basilique de Saint-Symphorien prit le nom de Saint-Ursin. Cette église n'existe plus : vendue en 1793, elle fut démolie en 1799. Il n'en reste que l'élégant portail, qui sert d'entrée au jardin de la préfecture, auprès de la porte de fer.

Une nouvelle translation des restes du Saint eut lieu le 23 octobre 1239. Le vénérable Philippe Berruyer, archevêque de Bourges, fit ouvrir le cercueil sur lequel on lisait textuellement en latin : « Ceci est le corps du bienheureux Ursin, premier évêque de Bourges ». Les reliques, dûment reconnues, furent renfermées dans un sac de cuir blanc et déposées dans une magnifique châsse d'argent, don de l'archevêque. Cette châsse, élevée sur l'antique sarcophage, au-dessus de l'autel, resta deux siècles sans être ouverte. Une troisième ouverture et vérification se fit le 25 février 1475, en présence du roi Louis XI et de l'archevêque Jean Cœur, fils de l'illustre argentier de Charles VII.

Préservé, en 1562, de la fureur des Protestants, alors maîtres de Bourges, et qui profanèrent les restes de saint Guillaume et de la bonne duchesse Jeanne de Valois, le corps de saint Ursin fut ravi à la vénération des fidèles par la tourmente révolutionnaire de 1793. Toutefois, on put encore sauver quelques restes de saint Ursin, de saint Etienne et de saint Austrégisile, contenus

1. Nous avons donné des détails sur cette translation dans la notice de saint Août, au 7 octobre (tome XII, page 151).

dans une boite de plomb scellée du sceau de Mgr Phelipeaux d'Herbault, et placée sur le maître-autel de la cathédrale de Bourges, lors de l'inauguration qui en fut faite le 21 décembre 1767. Depuis ce temps, ces débris s'augmentèrent de quelques ossements extraits à diverses époques de la châsse pour satisfaire à de pieux désirs. Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon, ayant retrouvé, dans une paroisse de son diocèse, un fragment de la mâchoire du saint apôtre, en fit don, par l'entremise de Mgr de Villèle, alors archevêque, à l'église de Bourges, qui l'expose à la vénération publique le jour de la fête et dans les circonstances solennelles.

Voilà pour la ville de Bourges, qui possédait jadis la majeure partie du corps de son premier évêque. Celle de Lisieux (Calvados), au diocèse de Bayeux, possédait de saint Ursin, avant 1793 : une partie du crâne, un bras, une cuisse, une jambe, quelques côtes et d'autres ossements moins considérables. Elle avait obtenu ces reliques en 1055 et les avait déposées derrière le grand autel de l'église cathédrale, avec ceux de saint Patrice et de saint Bertivin. Plus tard ce précieux trésor, ayant été levé de terre, avait été enfermé dans une belle châsse d'argent qu'on avait élevée sur quatre grandes colonnes de bois doré, derrière le maître-autel où Guillaume d'Estouville, évêque de Lisieux, le trouva le 14 avril 1399, enveloppé d'étoffes de soie, de linge, et d'un cuir de cerf par dessus. La dernière reconnaissance de ces reliques se fit le 5 juillet 1731.

A Lisieux et dans les faubourgs, on célébrait chaque année la fête de saint Ursin sous un rite très-solennel : une chapelle de la cathédrale, en titre de bénéfice, lui était dédiée. De nos jours encore, il se fait chaque année, le lundi de Pâques, une procession solennelle à la Croix de Saint-Ursin : cette croix se trouve près de Lisieux, sur la route qui conduit à Bourges.

Le village de la Chaussée-Saint-Victor (Loir-et-Cher, arrondissement et canton de Blois) a le bonheur de posséder, de nos jours encore, quelques reliques de saint Ursin. M. l'abbé A. Venot, secrétaire général de l'évêché de Blois, nous écrivait à ce propos, le 12 février 1872 :

« J'ai l'honneur de vous adresser un rapport sur les reliques de saint Ursin, conservées en l'église de la Chaussée-Victor, près Blois. Ce rapport a été rédigé par M. le curé lui-même de la paroisse, qui a beaucoup étudié la question des saintes reliques qu'il a le bonheur de posséder dans son église.

« L'église de la Chaussée-Saint-Victor possède : 1º une châsse de bois ouvragé et peint, renfermant *deux gros paquets d'ossements de saint Ursin*, plus *un troisième paquet de fragments d'ossements, de poussière et de moëlle ;* 2º un buste en laiton doré, renfermant deux morceaux de l'os coronal ou frontal. Ces reliques ont été apportées dans la paroisse de Saint-Victor-lez-Blocs en l'année 1379, par Hervé, abbé des Chanoines Réguliers de Bourg-Moyen de Blois (Augustins), ainsi que le constate cette inscription apposée sur les sachets contenant les reliques : *In hâc capsâ requiescunt sanctæ reliquiæ beatissimi Ursini, quæ fuerunt translatæ per Hervæum, abbatem beatæ Mariæ de Burgo-Medio Blesensis, anno Domini* 1379, *die dominicâ octavâ calendas Maii.*

« Ces deux reliquaires ont été ouverts pour cause de réparation, et les reliques en ont été visitées le 5 mai 1676, par M. Christophe Boiffard, prêtre, chanoine théologal, prévôt de l'église collégiale de Saint-Sauveur de Blois, à ce commis par Mgr de Neuville, évêque de Chartres et de Blois. Le procès-verbal dressé par M. Boiffard constate que durant tout le temps que les reliques furent en dehors de leurs reliquaires, elles répandirent une suave odeur dont toute l'église fut remplie.

« Le même procès-verbal de M. Boiffard constate qu'en l'année 1562, ces reliques furent transportées à Blois, pour être ainsi soustraites aux profanations des Calvinistes, et qu'elles furent rapportées solennellement à l'église de Saint-Victor-lez-Blois, par M. Delaporte, official de Blois, le 29 juin de l'année 1582, comme le porte cette inscription trouvée dans la châsse de saint Ursin : *In hâc capsâ requiescunt sanctæ reliquiæ beatissimi Ursini, quas ratione hereseos Calvinianæ ablatæ rursus per venerabilem et discretum virum Jacobum Delaporte, officialem Blesensem, translatæ fuerunt anno Domini* 1582, *die Festivitatis S. Petri, vigesimâ nonâ mensis Junii.* C'est en mémoire de cette seconde translation que se fait, chaque année, dans la paroisse, la procession solennelle des châsses, appelée « fête de la translation des saintes reliques », et fixée au dimanche d'après la fête de saint Pierre.

« En 1736, Mgr de Caumartin, et après lui, Mgr de Crussol, tous deux évêques de Blois, mirent au bréviaire du diocèse la légende de saint Ursin, marquée au 14 juin. En 1778, Mgr de Thémines suspendit provisoirement le culte de ces reliques, ainsi que de toutes les autres possédées par la paroisse, sous prétexte que leur authenticité lui semblait douteuse. Pendant la Révolution de 89, ces reliques furent sauvées par trois habitants de La Chaussée qui les cachèrent et les remirent, les sceaux sains et intacts, en l'an 1804, à M. Gallois, grand-vicaire de Mgr Bernier, évêque d'Orléans et de Blois. A cette occasion un nouvel examen des titres des reliques eut lieu, les objections de Mgr de Thémines furent réfutées ; et Mgr Bernier déclara, avec l'assentiment du cardinal Caprara, légat du Saint-Siége en France, les reliques de La Chaussée-Saint-Victor, parfaitement authentiques, et en rétablit solennellement le culte ».

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des *Pieuses légendes du Berri*, par M. Veillat ; d'une brochure de M. l'abbé Laffetay, intitulée : *Essai historique sur l'antiquité de la foi dans*

le diocèse de Bayeux et le culte de quelques Saints récemment introduits dans le calendrier liturgique de ce diocèse; de la *Vie de saint Ursin*, par M. l'abbé de Lutho; et de précieuses *Notes locales* que nous a fournies, par l'entremise de M. le secrétaire de l'évêché de Blois, M. le curé de la Chaussée-Saint-Victor.

DÉDICACE DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR,

AUJOURD'HUI SAINT-JEAN DE LATRAN

324. — Pape : Saint Sylvestre Ier. — Empereur romain : Constantin Ier, *le Grand*.

> *Domus Dei nos ipsi : nos in hoc sæculo ædificamur, ut in fine sæculi dedicemur.*
>
> Nous sommes les temples de Dieu, nous avons été édifiés dans le temps pour être dédiés à la fin des temps.
>
> Saint Augustin, *Serm.* CCCXXXVI *in dedicat.*

C'est ici la première dédicace solennelle qui ait été faite dans le Christianisme, et comme la première marque éclatante de sa liberté et de son triomphe. On avait bâti, dès le temps des Apôtres et dans les siècles suivants, des temples, des basiliques, des églises et des oratoires pour assembler le peuple chrétien, pour l'instruire des mystères de la religion, pour lui conférer les sacrements, pour chanter les louanges de Dieu, pour faire des prières publiques et particulières, et surtout pour offrir le sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ. Les édits des empereurs (rapportés par Eusèbe de Césarée, au livre VIII de son *Histoire ecclésiastique)*, qui commandent de démolir les églises des chrétiens, accrues et embellies à mesure que le christianisme s'augmentait, en sont une preuve incontestable. D'ailleurs, saint Paul fait lui-même mention, en divers endroits de ses Epîtres, des lieux sacrés où les fidèles s'assemblaient; il défend aux femmes d'y parler; il veut qu'elles y soient voilées, à cause des anges, et il se plaint qu'on les profane par des querelles et par des festins. Saint Ignace, qui vivait dans le second siècle, exhorte les Magnésiens à se réunir dans le temple de Dieu avec un même cœur et un même esprit, comme s'ils n'étaient qu'une seule personne. Nous apprenons, du livre *des Souverains Pontifes*, que saint Evariste, le cinquième pape après saint Pierre (96-108), partagea les églises de Rome aux prêtres qui composaient son clergé; et saint Optat nous assure qu'il y en avait déjà plus de quarante dans cette ville au temps du pape saint Corneille (251). Lampride, historien latin du IVe siècle, loue l'empereur Alexandre de ce qu'il adjugea aux chrétiens une place pour faire une église, qui leur était disputée par des marchands de vin, disant que, sans entrer dans le fond du droit, il valait mieux que ce lieu fût appliqué au culte divin qu'à un commerce profane. Nous lisons encore dans Eusèbe de Césarée (IVe siècle), que saint Grégoire le Thaumaturge, dès le commencement du IIIe siècle, fit reculer une montagne par la force de son oraison, pour donner place à une église qu'il voulait faire bâtir. Enfin, nous avons de tous côtés les vestiges de celles qui ont été construites par saint Savinien, saint Menge, saint Denis, saint Martial et les autres apôtres des provinces des Gaules.

Ces églises avaient divers noms, comme nous venons de le remarquer. On les appelait des *temples*, parce que l'on y dressait des autels et que l'on y offrait des sacrifices; et c'est le nom que leur donnent saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise et saint Jérôme, rapportés par Bellarmin, au tome II de ses *Controverses*, en traitant du culte des Saints. Il est vrai que quelques anciens, comme l'*Octavius* de Minutius Félix, dans leurs discussions contre les idolâtres, ont soutenu que le Christianisme n'avait point de temple, et que cela n'était propre qu'au judaïsme et au paganisme; mais ils entendaient par là des lieux où l'on fît des sacrifices sanglants, et où des boucs, des moutons et des bœufs fussent immolés; d'ailleurs, ils ne niaient pas que nous eussions des maisons sacrées où la chair de l'Agneau sans tache et toujours vivant fût offerte au Père éternel et distribuée aux fidèles; et, s'ils n'en parlaient pas dans ces discussions, c'était pour ne point jeter les pierres précieuses devant les pourceaux, en découvrant aux profanes les secrets de nos mystères. On les appelait des *basiliques,* c'est-à-dire des maisons splendides et royales, parce qu'elles étaient dédiées au culte de Dieu et des Martyrs; ce qui est commun dans les écrits des saints Pères. Sur quoi il faut remarquer, qu'en qualité de temples, elles n'étaient érigées qu'à Dieu seul, parce qu'il n'y a que Dieu à qui l'on puisse dresser des autels et présenter des sacrifices; mais qu'en qualité de basiliques, elles étaient bâties pour les Saints et qu'elles portaient leurs noms; c'est pourquoi il est souvent fait mention, dans les plus anciens écrivains de l'Eglise, des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, de Saint-Jean, de Saint-Félix, de Saint-Laurent, de Saint-Cyprien, de Sainte-Euphémie et d'une infinité d'autres. Que si les Grecs parlent quelquefois des temples des Martyrs, ils veulent seulement signifier que ces lieux qui, d'une part, étaient destinés pour sacrifier au vrai Dieu, et portaient pour cela le nom de temples, étaient d'ailleurs consacrés au culte des Saints et servaient à conserver et honorer leurs reliques. On les appelait des *mémoires*, nom fort fréquent dans saint Augustin : « Nous ne bâtissons pas de *temples* à nos Martyrs comme à des dieux », dit-il au livre XXII de la *Cité de Dieu*, « mais seulement des *mémoires* comme à des hommes morts dont les âmes vivent devant Dieu ». Et, dans ce même sens, les Conciles de Gangres et de Chalcédoine les nomment encore *Martyria*, non pas que les Martyrs y eussent enduré la mort, mais parce que leurs précieuses dépouilles y étaient conservées pour la résurrection glorieuse. On les appelait des *oratoires* et des *maisons d'oraison,* parce que leur propre usage était d'y exercer tous les actes de religion que l'on comprend sous le mot de *prière* et d'*oraison;* savoir : de célébrer les saints Mystères, de chanter des psaumes et de faire toutes sortes de bénédictions. On les appelait *Dominica*, des lieux du Seigneur. D'où vient que la grande église d'Antioche fut nommée *Dominicum aureum*, « le Dominical d'or », et que saint Cyprien, dans son *Traité de l'aumône,* invectivant contre ceux qui venaient à l'église sans apporter leur offrande, leur dit : *In Dominicum sine sacrificio venit :* « Vous avez la témérité de venir à l'église sans y apporter votre sacrifice ». On les appelait des *titres*, parce qu'on mettait sur la porte des croix ou d'autres marques religieuses, comme des titres, pour les distinguer des maisons profanes, et c'est de là que sont venus les titres de cardinaux. Enfin, dans le même sens qu'on les nommait *églises*, on les nommait aussi *Conventus, Concilia*, et même *Concilia Sanctorum*, c'est-à-dire lieux d'assemblée et maisons sacrées, où les fidèles, signifiés par le mot de *Saints*, s'unissaient ensemble pour les actes de religion.

Mais quelque zèle qu'eussent les prélats, dans les trois premiers siècles de l'Eglise, d'augmenter le nombre de ces oratoires, comme ils les voyaient tous les jours exposés à être démolis et brûlés par les infidèles, et qu'ils étaient souvent forcés de les abandonner pour se retirer dans des caves et des grottes souterraines, afin d'y faire avec plus de paix et de sûreté les exercices de la religion, ils ne les consacraient pas encore par ce grand nombre de cérémonies qui, depuis, ont été instituées par les Souverains Pontifes. Cette manière de consécration ne commença que sous l'empire de Constantin le Grand (306-337). Ce prince, que le ciel avait choisi pour faire régner le Christianisme dans le monde, s'étant fait serviteur de Jésus-Christ en même temps que Jésus-Christ le faisait maître et souverain de toute la terre, voulut signaler son zèle par la construction de plusieurs églises magnifiques, et la première fut celle de Saint-Sauveur à Rome, sur le mont Cœlius, dans son palais de Latran. Ce palais avait appartenu autrefois à Plantius Lateranus, consul romain, que Néron avait fait mourir sur une accusation d'avoir attenté à sa vie et conspiré contre l'Empire ; depuis, Fauste, fille de Maximien-Hercule, y avait demeuré, et il y a de l'apparence qu'il était devenu du domaine des empereurs par la confiscation qui en avait été faite à la mort de Lateranus. Le cardinal Baronius croit que Constantin l'avait aussi donné, dès l'année 313, au pape saint Melchiade et à ses successeurs pour leur servir de demeure ; en effet, ce Pape y célébra cette même année un Concile contre les Donatistes, et, depuis ce temps-là, les autres Papes en ont toujours été en possession. Quoi qu'il en soit, en l'année 334, ce pieux empereur s'y fit construire un baptistère au lieu où lui-même avait été baptisé par saint Sylvestre, et une basilique pour servir au Pape d'église patriarcale et pontificale, et pour être le chef et la mère de toutes les Eglises du monde. Voici comment en parle le cardinal saint Pierre Damien, dans son épître aux cardinaux de la sainte Eglise romaine : « Comme l'église de Latran porte le nom du Sauveur qui est le chef des élus, aussi elle est la mère et, pour ainsi parler, le chef et le sommet de toutes les églises qui sont dans le monde ». Et, dans sa lettre à Cadaloüs, schismatique : « Cette église qui a été bâtie en l'honneur du Sauveur et qui a été faite le premier et le plus haut siége de la religion chrétienne, est pour ainsi dire l'Eglise des églises et le Saint des saints ; elle est comme au milieu des deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul qui sont comme ses filles et ses membres, et avec ses deux bras elle embrasse tout le reste des églises du monde et les réunit dans son sein comme dans un centre indivisible d'unité ». On lui a donné divers noms, outre celui de basilique de Latran : 1° On l'a appelée la *basilique de Fauste*, parce qu'effectivement elle avait été le palais de Fauste, comme nous l'avons déjà dit ; 2° la *basilique Constantinienne*, parce que Constantin l'avait fait bâtir et qu'il avait fondé un clergé pour y faire les fonctions ecclésiastiques ; 3° la *basilique de Saint-Jean*, à cause de deux chapelles qui furent construites dans le baptistère, l'une en l'honneur de saint Jean-Baptiste, l'autre en l'honneur de saint Jean l'Evangéliste ; 4° la *basilique de Jules*, soit que quelque seigneur romain, nommé Jules, y ait demeuré entre le consul Lateranus et la princesse Fauste, soit que le pape Jules, qui a succédé à saint Sylvestre, y ait fait des augmentations considérables qui aient obligé de lui donner son nom. Mais le principal et le plus ordinaire est celui de la *basilique de Saint-Sauveur,* dont on honore cette église, 1° parce que Notre-Seigneur étant le chef de tous les Saints et celui de qui dérive toute sainteté, il était bien raisonnable que son nom fût donné à l'église qui devait être la mère

de toutes les autres et la capitale de tout le monde chrétien; 2° parce que l'image du Sauveur y parut miraculeusement dépeinte sur la muraille, à la vue de tout le peuple romain.

Cette église étant bâtie et l'empereur Constantin l'ayant enrichie de beaucoup de vases et d'ornements précieux, pour la célébration des saints Mystères, le pape saint Sylvestre (314-336), qui gouvernait alors depuis dix ans le vaisseau de saint Pierre, en fit la dédicace avec beaucoup de majesté. Il ordonna en même temps qu'on n'offrirait plus de sacrifice auguste de la messe que sur des autels de pierre; et cependant, comme il y avait à Rome un autel de bois, creusé en forme d'arche, sur lequel saint Pierre et les autres Papes, ses successeurs, avaient toujours consacré (parce que, durant les persécutions, il était beaucoup plus facile de le transporter qu'un autel de pierre) il le fit mettre dans cette basilique de Latran, et régla néanmoins par un décret, que nul autre prêtre n'y dirait jamais la messe que le souverain Pontife : ce qui s'est observé jusqu'aujourd'hui. Au reste, c'est avec beaucoup de sujet que tous les chrétiens célèbrent la dédicace ou consécration de cette église ; car il ne faut pas la considérer comme une église particulière de la ville de Rome, mais la regarder comme la mère-église du monde entier ; comme la métropolitaine, la patriarcale et la capitale de toute la chrétienté ; comme l'église de tous ceux qui vivent dans l'union du Saint-Siége et qui reconnaissent le souverain Pontife pour leur pasteur et leur père. Elle n'est pas moins notre église que chaque paroisse est l'église de tous les paroissiens, et chaque cathédrale l'église de tous les diocésains, et nous pouvons dire qu'elle est encore beaucoup plus, puisqu'on peut absolument changer de paroisse et de diocèse, et qu'il est impossible d'être chrétien et de ne point dépendre du premier Siége, qui est celui du Pontife de Rome. Si donc l'on célèbre avec solennité, dans chaque paroisse et dans chaque diocèse, la dédicace de l'église paroissiale ou de l'église cathédrale, il est bien raisonnable que l'on célèbre dans toute la chrétienté la fête de la dédicace de cette église pontificale de Saint-Sauveur.

C'est ici le lieu de traiter, en peu de mots, des augustes cérémonies qui se font dans ces sortes de solennités. Eusèbe de Césarée, qui vivait sous l'empire de Constantin le Grand, parlant, dans son *Histoire*, de plusieurs autres églises qui furent dédiées de son temps, dit que les évêques s'assemblaient pour leur dédicace; qu'il s'y faisait un concours immense de princes, de seigneurs, de magistrats et de peuples; que les prélats y offraient le sacrifice non sanglant et y prêchaient tour à tour, les uns pour relever la puissance de Jésus-Christ et le mérite des Martyrs ; les autres pour expliquer les points de la foi et les dogmes de la théologie ; ceux-ci pour interpréter les saintes Ecritures et en découvrir les trésors cachés ; ceux-là pour développer les mystères renfermés dans les actions du pontife consécrateur et des ministres qui l'accompagnaient ; enfin, que l'on y voyait « des cérémonies augustes et divines, des ministères profonds et divins ». Saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise et saint Augustin, dans les endroits marqués par le cardinal Bellarmin, représentent aussi la dédicace des églises comme une des plus belles et des plus éclatantes fonctions de la puissance épiscopale. Et certes, si le tabernacle de Moïse, le temple de Salomon et le nouveau temple bâti par Zorobabel furent dédiés avec ce grand nombre d'observances sacrées qui nous sont décrites dans l'Ancien Testament, bien qu'ils ne fussent destinés qu'à ces sacrifices que saint Paul appelle des « ombres », des

« figures » et des « éléments faibles et impuissants » ; combien était-il plus juste que nos églises, où Jésus-Christ même est sacrifié, et où il demeure ensuite perpétuellement avec nous ; où nous recevons la vie de la grâce par le baptême et par la pénitence ; où l'on nous nourrit du pain céleste par le sacrement de l'Eucharistie ; où nous sommes éclairés des grandes vérités de la foi par les prônes, les catéchismes et les sermons, et où nous faisons la fonction des anges par le chant continuel des louanges de Dieu ; que nos églises, disons-nous, fussent sanctifiées et distinguées des maisons profanes par une suite de cérémonies saintes et religieuses. La nature même semble nous apprendre qu'il en fallait agir ainsi, puisqu'elle nous dicte que les choses saintes doivent être traitées saintement, et que toutes sortes de lieux ne sont pas propres pour les exercer avec décence.

Au reste, nos saints pontifes ne font en cela aucune cérémonie qui n'ait un rapport merveilleux à la fin qu'ils se proposent : c'est de dédier ses édifices au culte de Dieu. Car, d'abord, ils frappent à la porte avec leur bâton pastoral, ils y font des exorcismes et ils invoquent les anges et les Saints pour en chasser les démons et y attirer la protection et même la présence des esprits bienheureux. Ensuite ils impriment sur les cendres l'alphabet grec et latin, pour marquer l'instruction sainte et évangélique que les fidèles y doivent recevoir, et à laquelle ces deux langues ont principalement servi. De plus, ils mêlent ensemble l'eau, la cendre et le vin, pour signifier que c'est par l'humilité et la contrition du cœur, et par une prudence forte et vigoureuse, que nous nous rendons agréables à Dieu et dignes d'approcher de ses autels. Ils aspergent tous les lieux d'eau bénite et les parfument d'encens, pour en bannir toutes sortes d'immondices, et nous enseigner que nous n'y devons entrer qu'avec un cœur pur, et n'y faire que des actions saintes et religieuses. Ils forment des croix, les oignant et les éclairant avec des flambeaux allumés, parce que l'Eglise est toute destinée au mystère de la Croix, représenté dans l'Eucharistie ; que les chrétiens doivent le connaître, l'estimer, le goûter et y mettre leur plus grande gloire, et qu'ils ne sont parfaits chrétiens qu'en portant avec joie dans leur corps la mortification de Jésus-Christ. Enfin, ils consacrent des autels par des onctions, des encensements, des illuminations et des bénédictions, et en y mettant des reliques des Saints, parce que le Fils de Dieu, figuré par les autels, est par excellence l'oint du Seigneur, la bonne odeur de l'Eglise, la lumière du monde et la source de toute bénédiction, et qu'il n'a point de siége plus agréable que les dépouilles sacrées des Martyrs.

D'aileurs, nous avons dans ces cérémonies de la dédicace une image parfaite de ce que fait Notre-Seigneur, afin de tirer une âme de l'infidélité et du péché, et de la faire entrer dans les voies de la justice et de la perfection. Il heurte à la porte de son cœur par les premiers mouvements de la grâce qui lui inspirent la conversion. Il l'ouvre par la crainte salutaire de ses jugements et des punitions terribles de l'autre vie. Il y écrit un double alphabet en lui faisant connaître, par la foi, ses perfections et ses bienfaits, et les mystères de sa divinité et de son humanité. Il l'exorcise par les préparations des sacrements. Il la lave dans le baptême ou dans la pénitence. Il lui imprime la croix, il l'oint et l'éclaire par la confirmation ou par la douce méditation de ses plaies. Il y mêle l'eau et la cendre, en lui donnant des sentiments de componction, d'austérité et de mortification. Il y joint le sel et le vin, en lui communiquant une ferveur discrète et une prudence ardente et zélée. Enfin, il y consacre un autel, en faisant de son

cœur un autel vivant, où elle immole continuellement ses passions et ses affections déréglées, et y offre des sacrifices d'amour et de louanges.

Nous avons déjà remarqué que l'empereur Constantin, qui brûlait d'un grand zèle pour la religion catholique, outre l'église de Saint-Sauveur, en bâtit encore beaucoup d'autres, non-seulement à Rome, mais aussi dans toute l'étendue de son empire, surtout à Jérusalem, à Constantinople et à Hélénople en Bithynie, et que les dédicaces s'en firent aussi avec beaucoup de préparatifs et de magnificence. Les empereurs, ses successeurs, et les autres princes catholiques, imitèrent ensuite sa dévotion ; et, par ce moyen, le monde qui avait été rempli de temples abominables, où les esprits de ténèbres étaient honorés, se vit rempli de lieux saints où l'on n'entendait que les louanges du vrai Dieu. Notre-Seigneur a fait faire souvent des miracles très-insignes, pour montrer que cette ferveur lui était très-agréable ; nous les avons marqués en divers lieux de cet ouvrage ; surtout il y a beaucoup d'églises qu'il a dédiées lui-même, ou qu'il a fait dédier par les anges. C'est ce qui doit persuader aux personnes nobles et riches qu'ils feront de leurs biens un emploi utile et agréable à Dieu, lorsqu'ils les appliqueront à bâtir des églises ou des chapelles, ou à leur procurer des ornements convenables à l'éminence et à la sainteté des mystères qui s'y accomplissent ; et, en cela, ils pourvoiront même à l'assistance et au soulagement des pauvres, puisqu'on sait par expérience que c'est la piété qui est la mère de la miséricorde.

D'ailleurs le peuple chrétien doit apprendre que l'Eglise est le véritable lieu de la prière. Ce n'est pas que, selon la doctrine de saint Paul, dans la première Epître à Timothée, l'on ne puisse et l'on ne doive prier Dieu en tout lieu, parce qu'en effet Dieu est partout, et qu'il n'y a point de lieu où il ne puisse entendre et exaucer nos prières ; mais l'église est particulièrement destinée à cela ; la prière s'y fait avec plus de décence, plus de secours du ciel et plus d'efficacité ; elle obtient plus facilement, plus promptement et même plus abondamment ce qu'elle prétend, et elle est moins sujette à être rebutée. « Quelques-uns », dit saint Chrysostome, dans l'Homélie xxx[e] contre les Anoméens, « s'excusent lâchement de ne pas venir à l'église, sur ce qu'ils peuvent faire aussi bien leurs prières chez eux que dans nos temples. Ils se trompent, et ils sont dans une grande erreur ; car, quoi qu'il soit permis à chacun de prier Dieu chez soi, il ne se peut pas faire néanmoins que la prière y ait la même vertu que lorsqu'on la fait dans un lieu sacré. Ici la ferveur des autres qui prient nous excite à la dévotion et supplée à notre faiblesse et à la lâcheté avec laquelle nous prions ; le chant mélodieux des hymnes et des psaumes réveille notre langueur et nous imprime des sentiments de componction et de ferveur ; l'assistance des saints Anges dissipe nos tentations et nous rend plus forts contre les embûches du démon ; la présence de Jésus-Christ au saint Sacrement et la vue des divins Mystères nous font oublier les affaires du monde et recueillir nos esprits pour ne plus penser qu'aux choses du ciel. Enfin, la grâce y coule sur nous avec plus de plénitude ; parce que, comme c'est la maison d'oraison, nous pouvons dire aussi que c'est la maison de miséricorde ». On peut voir, dans le livre des *Paralipomènes*, les promesses authentiques que Dieu fit à Salomon d'exaucer les prières de tous ceux qui l'invoqueraient dans le temple qu'il avait fait bâtir à la gloire de son nom. Que s'il donna cette assurance à ce prince, en faveur d'un temple qui ne contenait qu'une arche de bois, avec la verge de Moïse, la manne des Juifs et les deux Tables de la Loi, et où l'on n'offrait point d'autres vic-

times que des bêtes, que devons-nous attendre de la bonté divine, lorsque nous la prierons dans une église où son Fils est offert tous les jours en sacrifice, et où l'on réserve cette arche vivante de l'alliance éternelle, qui est aussi notre manne et notre pain descendu du ciel, avec le bâton de la croix qui a opéré tant de prodiges, et les livres de l'Evangile qui contiennent la loi nouvelle?

La bonne édification que nous devons à notre prochain est encore un motif qui nous engage à faire plutôt nos prières dans les églises que dans nos maisons particulières. Car, comme nous sommes excités à la dévotion par l'exemple des autres, ainsi les autres y sont excités par l'exemple que nous leur donnons. Et c'est alors que les esprits bienheureux, se mettant de la partie, nous échauffent intérieurement, qu'ils prennent le soin de porter nos oraisons et nos vœux au trône de Dieu et de nous en rapporter avec joie les fruits d'une bénédiction abondante. On pourrait objecter que Notre-Seigneur, dans l'Evangile, nous enseigne que pour prier nous devons entrer dans nos chambres, en fermer diligemment la porte et ensuite y faire nos prières en secret, afin de pouvoir être exaucés de Celui qui voit les choses les plus cachées et à qui nul secret n'est inconnu. Mais l'intention de notre Maître, dans ces paroles, n'est pas que nous ne priions point en public, puisqu'il recommande à ses disciples de prier toujours, et que son Apôtre demande qu'on prie en tout lieu; il veut seulement que, dans la prière aussi bien que dans l'aumône et dans le jeûne, on n'ait pas le dessein de paraître ni d'être vu, pour attirer sur soi l'estime et les louanges des hommes, comme faisaient les Pharisiens, qui priaient pour cela dans les carrefours et les places publiques. Aussi, parlant de l'ancien temple, qui n'était que l'ombre des nôtres, il l'appelle la *maison d'oraison*, et lui-même y allait souvent et y menait ses disciples pour y faire la prière. Enfin il n'a voulu demeurer perpétuellement dans nos églises que pour y recevoir nos hommages et y écouter nos vœux. Et, s'il y est comme notre Roi, notre Chef, notre Maître, notre Pasteur, notre Avocat, notre Médecin, notre Epoux et notre Père, il est bien raisonnable que nous y allions souvent, pour lui faire la cour et lui exposer nos besoins.

Au reste, pour mériter d'être exaucés, nous devons y aller avec un cœur pur et une intention droite, et nous y comporter toujours avec révérence et modestie. Car ceux qui n'ont pas ces dispositions, et qui, au contraire, y commettent des insolences et y perdent le respect, trouvent la mort où ils devraient rencontrer la vie, et, au lieu d'appeler sur eux et sur leurs familles les bénédictions du ciel, ils s'attirent les malédictions d'un Dieu irrité, qui prononce déjà l'arrêt d'une damnation éternelle. En effet, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant sa vie mortelle, ne fit jamais paraître son zèle avec plus d'ardeur et de transport que lorsqu'il vit la sainteté du temple profanée par le commerce des marchands et de ceux qui achetaient; et qu'aurait-il fait s'il y avait vu faire des railleries, prononcer des blasphêmes, lier des parties de jeu et de promenades, négocier des mariages et commettre même des actions lascives et déshonnêtes?

Plus une personne est élevée en dignité, plus elle y doit montrer de gravité et de retenue, afin d'apprendre aux autres leur devoir par l'exemple de sa modestie. L'empereur Théodose le Jeune portait un si grand respect à ces lieux sacrés, qu'il dit de lui-même ces paroles : « Nous, qui sommes toujours environné de nos gardes, et qui ne marchons jamais qu'avec une escorte de gens de guerre, lorsque nous entrons dans l'église, nous laissons nos armes à la porte et nous déposons même le diadème, qui est la mar-

que de notre majesté impériale ; nous n'approchons de l'autel que pour aller à l'offrande, et, après l'offrande, nous revenons à la nef pour la révérence que nous portons aux lieux où la Majesté divine fait davantage ressortir sa présence ». La mère de saint Grégoire de Nazianze y était si respectueuse, comme lui-même l'a laissé par écrit, qu'elle n'y tournait jamais le dos à l'autel. Plût à Dieu que tous les chrétiens imitassent ces grands exemples, et que, comme nos temples sont des figures de la Jérusalem céleste, ils s'efforçassent, lorsqu'ils y sont, d'imiter le profond respect avec lequel les Anges et les Saints paraissent devant le trône de Dieu dans le ciel !

BASILIQUE DE SAINT-JEAN DE LATRAN.

Nos lecteurs nous sauront gré de compléter l'exposition morale du Père Giry par la description succincte de l'état ancien et de l'état actuel de la basilique de Saint-Jean de Latran. Laissons la parole à Mgr Gaume, dans ses *Trois Rome :*

« Pénétré de reconnaissance pour le Dieu auquel il devait la foi du chrétien et le sceptre du monde, Constantin se plut à orner avec une magnificence digne d'un empereur romain le temple dont il venait de faire hommage au pape saint Sylvestre. De là vint à la basilique le nom de *basilique d'or*. Jamais nom ne fut mieux justifié ; on en jugera par quelques-uns des présents du royal néophyte. Une statue du Sauveur assis, de cinq pieds de hauteur, en argent, du poids de cent vingt livres ; les douze Apôtres, de grandeur naturelle, en argent, avec couronne de l'argent le plus pur ; chaque statue pesant quatre-vingt-dix livres. Quatre anges d'argent, de grandeur naturelle, tenant chacun une croix à la main ; chaque ange pesant cent cinq livres. La corniche continue, servant de piédestal à toutes les statues, d'argent ciselé, du poids de deux mille vingt-cinq livres. Une lampe, de l'or le plus pur, suspendue à la voûte, pesant, avec ses chaînes, vingt-cinq livres. Sept autels d'argent, chacun pesant deux cents livres. Sept patènes d'or, chacune du poids de trente livres ; seize d'argent, chacune du poids de trente livres. Sept chalumeaux d'or, pesant chacun dix livres ; un autre chalumeau d'or, tout enrichi de pierreries, pesant vingt livres trois onces. Deux calices, de l'or le plus pur, pesant chacun cinquante livres. Vingt calices d'argent, pesant chacun dix livres. Quarante calices plus petits, de l'or le plus pur, chacun pesant une livre. Cinquante calices, pour la distribution du précieux Sang aux fidèles *(calices ministeriales)*, pesant chacun deux livres.

« Comme ornements de la basilique : un chandelier, de l'or le plus pur, placé devant l'autel, où brûlait de l'huile de nard, ornée de quatre-vingts dauphins, pesant trente livres, et soutenant autant de *cierges* composés de nard et des aromates les plus précieux ; un autre chandelier d'argent avec cent vingt dauphins, du poids de cinquante livres, où brûlaient les mêmes aromates. Dans le chœur, quarante chandeliers d'argent, du poids de trente livres, d'où s'exhalaient les mêmes parfums. Au côté droit de la basilique, quarante chandeliers d'argent, du poids de vingt livres, autant du côté gauche. Enfin, deux cassolettes en or fin, pesant trente livres, avec un don annuel de cent cinquante livres de parfums les plus exquis pour brûler devant l'autel.

« Qu'est devenue la basilique d'or? que sont devenues toutes ses richesses? Interrogez là-dessus les chefs barbares si fameux dans l'histoire, Alaric et Totila. Cependant l'auguste édifice, plusieurs fois sorti de ses ruines, existe toujours. Ses trésors ont disparu, mais sa principauté lui reste. Sur le frontispice on lit cette simple, mais sublime inscription : *Sacrosancta Lateranensis Ecclesia, omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput.* « La très-sainte Eglise de Latran, de toutes les églises de la ville et du monde la mère et la maîtresse ».

« Des trois portes de la basilique, deux frappent d'étonnement le voyageur, l'une par son mystère, l'autre par sa magnificence. Celle de droite, appelée *porte sainte*, est murée : elle ne s'ouvre que par le Saint-Père lui-même l'année du jubilé. Celle du milieu est une porte antique, en bronze et quadriforme : elle est à peu près la seule qui existe. En entrant on est d'abord émerveillé du symbolisme de la grande nef. Au-dessus des croisées, près de la naissance de la voûte, sont peints les Prophètes. Au-dessus des Prophètes, vous voyez d'un côté les figures de l'Ancien Testament relatives au Messie, de l'autre les faits de l'Evangile qui en sont l'accomplissement : la figure et le figuré. Ainsi, sous les deux croisées les plus rapprochées de l'abside apparaissent,

D'une part :	D'autre part :
Adam et Eve chassés du paradis terrestre pour avoir touché à l'arbre défendu ;	Notre-Seigneur sur l'arbre de la croix, rouvrant le ciel au genre humain ;

Sous les croisées suivantes :

Le Déluge ;
Le Sacrifice d'Abraham ;
Joseph vendu par ses frères ;
Moïse délivrant les Israélites de la captivité de Pharaon ;
Jonas sortant de la gueule de la baleine.

Le Baptême de Notre-Seigneur ;
Notre-Seigneur montant au Calvaire ;
Notre-Seigneur trahi par Judas ;
Notre-Seigneur prêchant aux limbes ;
Notre-Seigneur sortant du tombeau.

« Au-dessous de chacun de ces bas-reliefs vous avez les douze Apôtres en pied. Leurs belles et grandes statues sont en harmonie parfaite soit avec les peintures supérieures, soit avec les niches qui les reçoivent. Les douze Prédicateurs de l'Evangile sont là comme ayant illuminé par leur parole et les oracles des Prophètes les ombres de l'alliance figurative. Mais l'enseignement apostolique n'a pas seulement éclairé le passé ; il projette l'éclat de sa lumière sur l'avenir : l'Evangile tient le milieu entre la synagogue et le ciel. Voilà pourquoi derrière chaque Apôtre, dans le fond de la niche, est peinte une porte entr'ouverte ; l'Apôtre est sur le seuil, pour dire que, après la révélation chrétienne, dont il est l'organe, il n'y a plus que la Jérusalem éternelle, cité de lumière, aux douze portes d'émeraude. Enfin, à la base de chaque niche, apparaît une colombe en relief, avec le rameau d'olivier dans son bec, touchant emblème de l'esprit de l'Evangile.

« Parmi les autres richesses de Saint-Jean de Latran, il faut citer le tombeau en bronze du pape Martin V, pontife grand entre les autres, puisqu'il mit fin au schisme d'Occident ; d'un côté du transept la chapelle de Saint-André Corsini, une des plus magnifiques de Rome, qui rappelle tout à la fois et la piété filiale de Clément XII et les touchantes vertus de son illustre aïeul. Les deux colonnes de porphyre qui accompagnent la grande niche, à droite de l'Evangile, ornaient jadis le portique du Panthéon d'Agrippa ; de l'autre côté du transept est la riche chapelle du Saint-Sacrement. Le majestueux portique de l'église offre ses vingt-quatre pilastres de marbre et la statue colossale de Constantin, trouvée dans ses Thermes ; enfin la fameuse porte de bronze de la basilique *Æmilia*, transportée ici par Alexandre VII.

« Voilà le côté humain de Saint-Jean de Latran ; il nous reste à contempler le côté divin de la mère et maîtresse de toutes les églises. Au centre du transept, sous le grand arc de la nef principale, soutenu par deux colonnes de granit oriental, de trente-huit pieds de hauteur, s'élève l'autel papal ; mais quel autel, grand Dieu ! le même où saint Pierre a dit la messe. Il est là tel qu'il fut tiré des catacombes par le pape saint Sylvestre. Sa simplicité, sa pauvreté même rappellent bien les premiers siècles de l'Eglise : quelques planches de sapin, sans dorure et sans ornement qu'une croix taillée sur la partie antérieure, voilà tout. Par respect, on l'a entouré d'une balustrade en marbre, sur laquelle sont gravées les armes d'Urbain VIII et du roi de France. Une riche étoffe le recouvre tout entier. C'est l'unique autel dans le monde sous lequel il n'y ait point de reliques. Au successeur de Pierre appartient le droit exclusif d'y célébrer les saints Mystères.

« En élevant les yeux on aperçoit à une grande hauteur, directement au-dessus de l'autel, une tente de velours cramoisi rehaussé d'or. Ce pavillon recouvre une arche ou ciboire en marbre de Paros soutenu par quatre colonnes de marbre égyptien avec des chapiteaux d'ordre corinthien en bronze doré. Là sont renfermées les têtes des apôtres saint Pierre et saint Paul. Deux fois chaque année, le samedi saint et le mardi des Rogations, elles sont exposées solennellement à la vénération des heureux fidèles de Rome. Il est un autre usage non moins digne d'être connu. Afin de tremper tous les jeunes lévites à la source même de l'esprit sacerdotal, esprit de l'apostolat et du martyre, c'est au pied de l'autel dont nous venons de parler, sous les yeux de saint Pierre et de saint Paul, qu'ont lieu les ordinations.

A droite de l'autel pontifical se trouve la chapelle du Saint-Sacrement. Quoique très-élevé, très-large et très-profond, le tabernacle, exécuté sur les dessins de Paul Olivieri, est entièrement composé de pierres précieuses et des marbres les plus rares. A droite et à gauche brillent deux anges de bronze doré avec quatre colonnes de vert antique. L'entablement et le fronton de bronze doré qui couronnent l'autel posent sur quatre colonnes de même métal, dorées, cannelées, d'environ vingt-cinq pieds de hauteur sur deux pieds et demi de diamètre à la base. Elles sont les mêmes qu'Auguste fit faire après la bataille d'Actium avec les éperons des vaisseaux égyptiens, et qu'il plaça dans le temple de Jupiter Capitolin. Employées d'abord comme candélabres, où l'on faisait brûler, dans les grandes fêtes, du baume et d'autres parfums exquis, elles doivent leur destination actuelle au pape Clément VIII.

« La basilique de Saint-Jean de Latran conserve un beau trophée des victoires du christianisme sur l'islamisme. En face de la chapelle du Saint-Sacrement flotte la bannière de Jean Sobieski à la célèbre bataille de Vienne. Comme témoignage de sa reconnaissance et de son dévouement à la religion, le grand capitaine voulut que son glorieux oriflamme fût suspendu à la voûte de la première église du monde.

« Dans le chœur du Chapitre, voici la stalle des rois de France, qui, comme on le sait, sont chanoines de Saint-Jean de Latran ; elle est à gauche, vis-à-vis de celle du Saint-Père. Du dossier

de la stalle royale se détache une gracieuse statuette de la sainte Vierge, dont le roi de France est le vassal et le premier chevalier; derrière la stalle du Saint-Père apparaît Notre-Seigneur, dont le Pape est le vicaire.

« Chaque année, les Chanoines de Saint-Jean de Latran célèbrent la naissance de leur royal confrère Henri IV par une messe solennelle. C'est un témoignage de reconnaissance pour le don que le Béarnais converti fit à Saint-Jean de Latran de la riche abbaye de Clarac, au diocèse d'Agen. Jusqu'à la Révolution de juillet, l'ambassadeur de France assistait à l'office sur une estrade placée à l'entrée du chœur.

« Il nous reste à voir le trésor de la basilique. Là se conserve une des reliques les plus vénérables qu'il y ait au monde. Derrière des grilles de fer, sous de larges feuilles de cristal, est cachée la table même sur laquelle Notre-Seigneur institua la sainte Eucharistie. Cette table est en bois, sans aucun ornement; elle paraît avoir un pouce d'épaisseur sur douze pieds de longueur et six de largeur. Couverte de lames d'argent par les souverains Pontifes, elle en fut dépouillée dans le sac de Rome, sous le connétable de Bourbon. A quelques pas de là on trouve d'autres reliques, dont la vue pénètre également le cœur de reconnaissance et de componction. C'est une partie du vêtement de pourpre qu'on jeta sur les épaules de Notre-Seigneur dans le prétoire; une partie de l'éponge trempée dans le fiel et le vinaigre; la coupe dans laquelle on présenta le poison à saint Jean l'Evangéliste, et qu'il but sans en ressentir aucun mal; une partie de sa tunique et de la chaîne avec laquelle il fut conduit d'Ephèse à Rome; une épaule de saint Laurent; la tête miraculeuse de saint Pancrace, martyr; une vertèbre de saint Jean Népomucène; du sang de saint Charles Borromée et de saint Philippe de Néri; enfin une tablette composée des cendres d'une multitude de Martyrs.

« Le baptistère de Saint-Jean de Latran, séparé de la basilique, suivant l'usage des premiers siècles, est de forme octogone; aux huit angles intérieurs s'élevaient huit colonnes de porphyre, séparées des murailles de manière à laisser un espace suffisant pour circuler; elles soutenaient une corniche et un large fronton, sur lequel régnait un second rang de colonnes en marbre d'une beauté et d'un travail exquis : cette nouvelle colonnade, plus petite que la première, supportait une grande architrave couronnant l'édifice.

« Au milieu est encore le bassin en basalte, de forme ovale et de cinq pieds de longueur. Constantin l'avait revêtu intérieurement et extérieurement de lames d'argent du poids de trois mille huit cents livres. Au centre du bassin s'élevaient des colonnes de porphyre, supportant des lampes d'or pesant cinquante-deux livres, et dont les mèches étaient en fil d'amiante. Au lieu d'huile on y brûlait, dans les solennités de Pâques, le baume le plus odoriférant. Sur le bord du bassin était un agneau d'argent, du poids de trente livres, qui jetait de l'eau dans les fonts; à droite de l'agneau, le Sauveur en argent, de grandeur naturelle, pesant cent soixante-dix livres; à gauche, saint Jean-Baptiste en argent, de cinq pieds de hauteur, tenant à la main le texte sacré : *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi;* il pesait cent livres. Sept cerfs en argent, symboles de l'âme altérée de la grâce, jetaient de l'eau dans les fonts : chacun pesait quatre-vingts livres; enfin un encensoir de l'or le plus fin, orné de quarante pierres précieuses, pesant dix livres.

« Tel était le baptistère de Constantin; tel il est encore aujourd'hui, moins l'or et l'argent, devenus la proie des barbares. Les décorations primitives ont été remplacées par de belles peintures représentant les actions mémorables de Constantin. Cette restauration date du pontificat d'Urbain VIII. Le pavé est en mosaïque fine, et toutes les parois sont enrichies de dorures et de peintures.

« L'obélisque de Saint-Jean de Latran, destiné à consacrer le souvenir du triomphe, après trois siècles de combats, du christianisme sur le paganisme, a quatre-vingt-dix-neuf pieds d'élévation au-dessus du piédestal. Amené d'Egypte à Rome par les empereurs Constantin et Constance, son fils, il fut brisé par les barbares, puis réédifié, en 1588, à la place qu'il occupe aujourd'hui, par le génie si puissant et si poétique de Sixte V ».

Nous avons complété le récit du Père Giry avec les *Trois Rome* de Mgr Gaume. — Cf. 1° parmi les saints Pères : Saint Basile, *in Psalm.* XXIII; saint Jean Chrysostome, *Homel.* XXIII *in Matth.;* saint Ambroise, *Sermo* CCCXXXVI *in Dedicat.;* saint Augustin, *Sermo* CCCXXXI *de Dedicat.;* le vénérable Bède, *in Evang. Joann.;* saint Bernard, *Sermo de Dedicatione;* — 2° parmi les prédicateurs : Albert le Grand, Hugues de Saint-Victor, Denis le Chartreux, Raban Maur, Jean Thaulère, saint Thomas de Villeneuve, Matthias Faber, Texier, Biroat, Joly, Lejeune, Fléchier, La Colombière, Sensaric.

SAINT MATHURIN [1] DE LARCHANT,

PRÊTRE ET CONFESSEUR

Vers 388. — Pape : Saint Sirice. — Empereur d'Occident : Valentinien II.

Sacerdos alios morum virtute transcendat.
La vertu du prêtre doit trancher sur celle des fidèles.
Saint Grégoire le Grand.

Le père de Mathurin se nommait Marin, et sa mère Euphémie; c'étaient des personnes nobles qui demeuraient dans le Gâtinais, au diocèse de Sens, dans une terre appelée Liricant et maintenant Larchant (Seine-et-Marne, arrondissement de Fontainebleau, canton de La Chapelle-la-Reine), au diocèse de Meaux.

Marin était un idolâtre si zélé, qu'il ne fit point difficulté de recevoir des empereurs la charge de poursuivre et d'exterminer les chrétiens. Il eut ce fils pour le bonheur de sa famille et pour la gloire de son pays; il ne manqua pas de lui inspirer de bonne heure les principes sacriléges de sa religion. Mais Dieu préserva Mathurin de cette impiété. Son histoire porte qu'un saint évêque de Sens, nommé Polycarpe, ayant trouvé son cœur disposé à recevoir la semence de l'Evangile, lui en donna la première intelligence et l'instruisit si parfaitement de tout ce qu'il devait savoir des mystères de notre foi, qu'il le mit, à douze ans, en état de recevoir le baptême. On ne trouve point cet évêque dans les catalogues que l'on nous a donnés des prélats de cette église; mais il faut avouer qu'il en manque aussi beaucoup, puisque, depuis saint Savinien et saint Potentien, qui en ont fondé le siége, on n'en marque qu'un (Léonce) jusqu'à Séverin, qui a souscrit au concile de Cologne en 346.

La grâce du baptême fit en même temps de si grands effets dans l'âme de Mathurin, qu'il parut tout embrasé de l'amour de Jésus-Christ. Il passait les jours et les nuits en jeûnes, en veilles et en prières, et il frappait continuellement à la porte de la divine miséricorde pour en obtenir la conversion de ses parents. Son oraison fut bientôt exaucée. Euphémie, étonnée de la vertu de son fils, n'eut pas de peine à accepter la doctrine du salut qu'il lui proposa; et Marin, qui eut un songe mystérieux, dans lequel il vit son fils qui conduisait beaucoup de peuple, comme un pasteur conduit des troupeaux, reconnut l'abondance des faveurs célestes dont il était prévenu, et consentit à avoir part à la grâce du baptême qu'il avait reçue. Polycarpe vint à leur maison, et ayant achevé de les instruire, il leur conféra, à l'un et à l'autre, le sacrement de la régénération spirituelle. Ainsi Mathurin fut spirituellement le père de ceux qui lui avaient donné la vie; et Marin, de persécuteur des chrétiens, en devint l'asile, le soutien et le protecteur.

Cependant notre saint jeune homme, croissant toujours de vertu en vertu, fut jugé digne par son évêque d'entrer dans les ordres sacrés. Aussi,

1. *Alias :* Matelin, Mathelin, Maturin.

à l'âge de vingt ans, il fut promu au sacerdoce et il commença d'offrir sur l'autel le sacrifice non sanglant de la chair de Jésus-Christ. Il reçut en même temps le don des miracles et un si grand pouvoir sur les démons, qu'il n'y avait point d'énergumènes qu'il ne délivrât facilement. D'ailleurs, Dieu lui donna une facilité merveilleuse d'expliquer les vérités de notre religion et de les persuader à ses auditeurs : ce qui fit que Polycarpe lui ordonna de prêcher l'Evangile et d'annoncer aux peuples le grand mystère d'un Dieu crucifié. On ajoute que, dans un voyage que ce prélat fit en Italie, d'où il ne revint point, il lui laissa la charge de tout son diocèse, et que Mathurin s'en acquitta avec un zèle et une piété admirables.

Après plusieurs années on l'appela à Rome pour y délivrer la fille d'un prince, laquelle était violemment tourmentée par un démon. Il y alla, et son voyage eut tout le succès que l'on prétendait. Il y délivra encore plusieurs autres possédés ; et, dans les trois ans qu'il y demeura, il acquit, par ses prédications et par ses miracles, un grand nombre de serviteurs à Jésus-Christ. Enfin, l'heure de sa récompense étant venue, il mourut en paix et avec le seul désir du martyre, quoique ce fût dans le plus grand feu des persécutions. Sa mort arriva à Rome le 1er novembre, mais on ne fait sa fête à Paris que le 9 de ce mois.

Dans les images de saint Mathurin, on voit souvent près de lui des chaînes ou des menottes suspendues en manière d'*ex-voto*, parce qu'on l'invoquait pour la délivrance des démoniaques, fous furieux, etc... Par allusion à son voyage à Rome dont nous avons parlé, on le représente habituellement bénissant une femme , tandis que le démon s'échappe par la bouche ou par le crâne de la patiente. — Dans plusieurs images populaires , les pots et les plats d'étain accompagnent souvent saint Mathurin et saint Fiacre, qui étaient à Paris les patrons des fabricants potiers.

On invoque saint Mathurin pour la guérison de la folie, de l'épilepsie, de la possession, et des personnes qui sont affligées de frayeurs et de terreurs paniques. C'est encore par analogie que saint Mathurin est le patron des bouffons, dont le métier et de faire les *fous* ou les niais.

CULTE ET RELIQUES.

Mathurin avait témoigné dans sa maladie qu'il souhaitait que son corps fût transféré à Larchant, en France. Quelques personnes pieuses, qui avaient reçu des grâces particulières par son intercession, entreprirent de l'y transporter. On dit que ce dépôt sacré reposa quelque temps à Paris, dans une maison qui était autrefois hors de la ville, et qu'il s'y fit tant de miracles, que l'on y bâtit une chapelle en son honneur; elle a depuis été donnée aux religieux de la très-sainte Trinité de la Rédemption des Captifs; d'où le nom de *Mathurins* leur est demeuré par toute la France [1].

Ces saintes reliques furent ensuite portées à Sens et de là à Larchant; les miracles continuant toujours, on y bâtit une église si magnifique, qu'elle ne cédait pas aux plus beaux édifices de son temps. Les Calvinistes l'ont ruinée dans leur rébellion contre l'Eglise et contre l'Etat; il n'en reste plus que des débris, objet de l'admiration universelle. La tour, autrefois élevée de quatre-vingt-dix mètres, demeure encore presque tout entière debout. La chapelle de la Vierge et le chœur sont assez bien conservés; le reste, exposé aux ravages des temps, s'écroule tous les jours. La Révolution détruisit le culte de saint Mathurin comme les Calvinistes avaient détruit son église. Ses reliques furent jetées au vent; il n'en reste plus qu'un petit ossement dont l'authenticité n'est pas très-certaine. Le temps n'est plus où toutes les paroisses, de dix lieues à la ronde, venaient en procession au sanctuaire du Saint; ce pèlerinage est presque entièrement tombé. L'église parois-

1. Voir la vie de saint Félix de Valois (20 novembre), fondateur des Trinitaires ou Mathurins.

siale de la ville de Moncontour, en Bretagne, possède un ossement de saint Mathurin, renfermé dans un buste d'argent. Il se fait chaque année, à son occasion, un grand concours de pèlerins aux fêtes de la Pentecôte.

Nous avons enrichi le récit du Père Giry de renseignements dus à l'obligeance de M. le curé de Larchant, et de détails puisés dans les *Caractéristiques des Saints* du Père Cahier.

SAINT THÉODORE TIRO, OU LE CONSCRIT,

MARTYR A AMASÉE, DANS LA TURQUIE D'ASIE (304).

Ce Martyr est un des plus célèbres de tout l'Orient, et les Grecs lui ont donné tant de louanges et ont bâti tant d'églises en son honneur, qu'il est juste que nous fassions connaître la grandeur de son mérite. On l'appelle ordinairement *Tiro*, qui veut dire « nouveau soldat », pour le distinguer d'un autre Théodore, vieux soldat, dont nous avons donné les Actes au 7 février. On l'appelle aussi l'Amaséen, à cause de la ville d'Amasée (aujourd'hui Amasieh, ville de la Turquie d'Asie, dans le pachalik de Siwas), où il a enduré le martyre. Comme il faisait partie de la légion des Marmarites, il fut envoyé en garnison dans cette ville. La persécution y était fort grande contre les chrétiens, et, comme il ne cachait nullement sa religion, et qu'au contraire il se disait librement serviteur de Jésus-Christ, il fut bientôt saisi et présenté à son capitaine. Ce barbare lui fit diverses interrogations auxquelles le Saint répondit toujours avec une sagesse et une vigueur merveilleuses. On vit bien par là qu'il n'était guère disposé à changer de résolution. Néanmoins, parce qu'il était jeune, brave, bien fait et d'un abord fort agréable, on ne fit que le menacer et on le laissa en liberté.

Théodore se servit de cet avantage pour fortifier les autres confesseurs et pour les animer au martyre ; et, voulant signaler son zèle et la haine qu'il portait à l'idolâtrie par quelque action qui jetât le trouble et la confusion parmi les païens, il mit le feu à un temple dédié à Cybèle, que ces pauvres aveugles appelaient la Mère des dieux. Il ne se cacha pas pour cela et il ne nia point non plus son action ; mais, ayant été arrêté, il avoua franchement qu'il était l'auteur de cet incendie, et qu'il l'avait fait pour empêcher les sacriléges que l'on commettait tous les jours en ce lieu d'abomination. Le juge de l'endroit, nommé Publius, prit connaissance du fait, et, ne pouvant persuader à Théodore de condamner cet attentat, d'en avoir du regret et de le réparer en adorant les divinités de l'empire, il le fit fouetter très-cruellement et ensuite enfermer dans un cachot, avec ordre de ne rien lui donner à manger, mais de le laisser mourir de faim.

La nuit, Notre-Seigneur lui rendit visite, le consola, et l'assura qu'il le nourrirait lui-même, sans qu'il eut besoin d'un aliment corruptible. Cette visite lui donna tant de joie, qu'il se mit à chanter les louanges de son souverain Seigneur ; et, à l'instant même, les anges parurent dans sa prison, revêtus de robes blanches pour chanter avec lui des cantiques de joie. Les geôliers et les gardes virent eux-mêmes ce spectacle. Publius, qui l'avait condamné, le vit aussi ; mais ni les uns ni les autres ne se convertirent ; seulement, ils lui donnèrent tous les jours une once de pain et un vase d'eau, plutôt pour prolonger son martyre que pour empêcher sa mort ; mais le Saint, à qui Notre-Seigneur avait promis d'être lui-même son nourricier, refusa ces offres.

On le tira donc du cachot, on lui fit de grandes promesses, on le pressa vivement de condescendre aux volontés des empereurs ; on lui dit même que s'il feignait seulement la moindre soumission, on s'en contenterait, et qu'on le laisserait ensuite vivre en liberté. Il se moqua généreusement de toutes ces propositions impies, et protesta qu'on ne tirerait jamais de lui une seule parole ni un seul geste contre la fidélité qu'il devait à son souverain Seigneur. Cette réponse fit qu'on le fouetta et qu'on lui déchira tout le corps avec des crochets de fer ; après quoi, pour lasser sa patience, on lui brûla les côtés avec des torches ardentes. Enfin, Publius, ne pouvant plus souffrir les louanges qu'il donnait à Jésus-Christ dans la plus grande rigueur de ses tourments, le condamna à être brûlé tout vif. Les bourreaux tirèrent du bois des bains publics qui étaient aux environs, et, ayant lié le généreux Confesseur de la foi, ils allumèrent un grand feu autour de lui. Alors Théodore se munit du signe de la croix, et, plein de foi, d'espérance et de pur amour de son Dieu, il lui rendit sa belle âme, chargée de mérites et de triomphes. Les chrétiens le virent monter au ciel comme un rayon de feu et de lumière.

Une femme fort pieuse, nommée Eusébie, ayant obtenu le corps du saint Martyr, l'embauma,

l'ensevelit dans un suaire fort blanc et l'emporta à Euchaïte, ville épiscopale, dépendante de la métropole d'Amasée, où elle l'enterra dans sa propre maison. C'est aussi le lieu où saint Théodore le capitaine fut enterré : ce qui fait que, selon la remarque du cardinal Baronius, on confond souvent l'un et l'autre, et on attribue à celui du mois de février, ce qui appartient à celui du mois de novembre. C'est surtout depuis les Croisades que son culte s'est répandu en Occident.

On le représente : 1° avec l'armure des soldats de Dioclétien : un vitrail de la cathédrale de Chartres reproduit cette caractéristique ; 2° brûlé vif par ordre des persécuteurs, pour le punir d'avoir mis le feu à un temple d'idoles ; 3° monté sur un cheval blanc ; 4° couronné d'épines : on raconte qu'il aurait enduré ce supplice avant celui du feu ; 5° tenant à la main un fouet plombé, parce qu'il éprouva, dit-on, ce supplice, quoiqu'il n'ait expiré que dans les flammes ; 6° une torche à la main, parce qu'il incendia un temple païen.

Il est patron de Brindes et de Coulanges-les-Nevers (Nièvre). On l'invoque contre les orages.

Le Père Giry complété avec les *Caractéristiques des Saints* du Père Cahier.

Xe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Naples, dans la Campanie, saint ANDRÉ AVELLIN, de la Congrégation des Clercs Réguliers, dits Théatins, très-célèbre par sa sainteté et par son zèle à procurer le salut du prochain. L'éclat de ses miracles détermina le pape Clément XI à le mettre au nombre des Saints. 1608. — La naissance au ciel des saints martyrs TRYPHON et RESPICE, et de sainte NYMPHE, vierge. IIIe s. — Au diocèse d'Agde, saint Tibéry (Thibéry, Tibère), saint Modeste et sainte Florence, qui endurèrent divers tourments au temps de Dioclétien, et accomplirent ainsi leur martyre [1]. IVe s. — A Antioche, saint Démétrius, évêque, saint Agnan (ou Annèse), diacre, saint Eustose (ou Eustache) et vingt autres Martyrs. — A Ravenne, saint Probe, évêque, renommé pour ses miracles. 142. — A Orléans, saint MONITEUR, évêque et confesseur. Ve s. — En Angleterre, saint Just, évêque, qui fut envoyé dans cette île par le pape saint Grégoire, avec saint Augustin, saint Mellit et d'autres pour y prêcher l'Evangile, devint célèbre par sa sainteté et s'endormit doucement en Notre-Seigneur. 632. — A Melun, saint Léon [2], confesseur. 461. — A Iconium, en Lycaonie, les saintes femmes Tryphenne et Tryphose, qui, par les prédications de saint Paul et par l'exemple de sainte Thècle, firent de grands progrès dans les voies de la perfection chrétienne. Ier s. — Dans l'île de Paros, sainte Théoctiste, vierge [3].

1. Le lieu de leur martyre, qu'on appelait Cesseron ou Cessarion, est entre Agde et Pézénas, à trois lieues environ de Béziers (Hérault). On y bâtit (VIIIe siècle) un monastère en leur honneur (Saint-Thibéry) : c'était encore à la fin du dernier siècle une abbaye régulière de Bénédictins. Saint-Thibéry est aujourd'hui un bourg du département de l'Hérault, de l'arrondissement de Béziers, et du canton de Pézénas. — Godescard et autres.

2. Il s'agit de saint Léon le Grand, pape et confesseur, dont nous avons donné la vie au 11 avril.

3. Théoctiste était née dans l'île de Lesbos (aujourd'hui Métélin, dans la mer Egée, entre Ténédos et Chio); toute jeune elle perdit son père et sa mère et fut recueillie par ses plus proches parents qui la mirent dans une maison dirigée par des vierges pour y être élevée dans les pratiques de la vertu. Parvenue à l'âge de dix-huit ans, elle obtint la permission d'aller, aux fêtes de Pâques, visiter une de ses sœurs dans un village voisin. Or, pendant la nuit, de misérables corsaires fondirent inopinément sur le village, surprirent les habitants durant leur sommeil, enlevèrent un grand butin, et traînèrent en esclavage une multitude de personnes, avec la jeune Théoctiste.

Le Seigneur eut pitié de son humble servante. Les pirates ayant relâché dans l'île de Paros (une des Cyclades, dans l'Archipel), la jeune vierge parvint à échapper à leur surveillance. Quand les barbares se furent retirés, elle résolut de demeurer dans l'île et d'y consacrer ses jours à la pénitence et à la prière. Elle passa trente-cinq ans dans cette solitude, ayant pour abri les ruines d'une vieille église, autrefois dédiée à la sainte Vierge, et alors abandonnée. — L'abbé Chapia.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Arles, la fête d'un saint Hyacinthe, martyr, dont les reliques furent envoyées (1664) par le pape Alexandre VII à l'archevêque d'Arles (François de Castellane Adhémar de Monteil de Grignan (1643-1689), et déposées avec pompe dans la basilique de Sainte-Trophime. — Aux diocèses de Clermont, Dijon et Verdun, saint André Avellin, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 1608. — Au diocèse de Mayence, saint Quentin, martyr, dont nous avons donné la vie au 31 octobre. 303. — Au diocèse de Montpellier, les saints martyrs Tibéry, Modeste et Florence, cités au martyrologe romain de ce jour. IVe s. — Au diocèse de Paris, saint Léon le Grand, pape, dont nous avons donné la vie au 11 avril. 461. — Au diocèse de Saint-Flour, saint GEORGES, premier évêque du Puy, apôtre de l'Eglise du Velay. 84. — Au diocèse de Vannes, saint Gobrien, évêque de ce siége et confesseur. Il naquit vers 670 d'une famille noble du pays de Vannes, et passa ses premières années dans le monastère de Saint-Gildas de Rhuys. A son retour à Vannes, il reçut le sacerdoce et fut attaché au clergé de la cathédrale. Le siége épiscopal de cette ville s'étant trouvé vacant par la mort de Morvan, Gobrien fut désigné pour le remplir et fut sacré à Dol. Pendant dix-sept ans qu'il l'occupa, ses vertus, que Dieu récompensa par le don des miracles, lui gagnèrent l'affection de tous ses diocésains. Sur la fin de sa vie, il se fit donner un successeur, puis se retira dans un ermitage situé à deux lieues de Josselin (Morbihan, arrondissement de Ploermel) où il passa huit ans dans les exercices de la contemplation et s'endormit dans le Seigneur [1]. 735. — Aux Andelys (Eure), au diocèse d'Evreux, saint Space ou Espes, martyr, originaire de Bayeux. Ses parents, qui faisaient profession de la religion chrétienne, eurent soin de lui en inspirer l'amour, et, quoiqu'il ne fût pas revêtu du sacerdoce, il crut que Dieu lui demandait de travailler au salut des âmes. La persécution de Julien l'Apostat (IVe siècle) avait épargné le diocèse de Bayeux, mais elle exerçait ses ravages dans celui de Rouen. Space s'achemina vers les Andelys pour y consoler les chretiens et fortifier leur courage. Arrêté par les satellites de l'empereur, il refusa d'abjurer la religion et fut mis à mort avec d'autres chrétiens [2]. Vers 362. — A Bourges, saint LUSEUR ou LUDRE, confesseur. 99. — A Avignon, le bienheureux Robert, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Sorti d'une très-noble et très-ancienne famille d'Uzès, et méprisant le monde et ses faveurs, il prit l'habit des Frères Prêcheurs au célèbre couvent d'Avignon, où il mena une vie toute céleste. Dieu lui accorda à un haut degré l'esprit de prophétie. Quand on fit ses obsèques, la bière où il était renfermé s'éleva toute seule en l'air, de la hauteur de la croix processionnelle. On vit dans ce prodige un signe que Dieu lui destinait un sépulcre élevé de terre et on plaça son corps dans la muraille même de l'église. De nombreux miracles portèrent les peuples à lui décerner les honneurs du culte public [3]. 1317.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Chez les Chanoines de Latran, la fête de l'Image du très-saint Sauveur, qui, crucifiée par les Juifs à Beyrouth, en Syrie, donna une si grande quantité de sang que les Eglises d'Orient et d'Occident purent en avoir en abondance. 765.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoit. — A Naples, dans la Campanie, la naissance au ciel de saint André Avellin, clerc régulier, célèbre par sa sainteté et par son zèle à procurer le salut du prochain. L'éclat de ses miracles détermina Clément XI à l'inscrire au catalogue des Saints. 1608. — En Angleterre, saint Just, évêque, qui fut envoyé dans cette île par le pape saint Grégoire, avec saint Augustin, saint Mellit et plusieurs autres, pour y prêcher l'Evangile ; et qui, après s'être rendu célèbre par sa sainteté, s'endormit dans le Seigneur. 632.

1. Son saint corps fut inhumé dans la chapelle de son ermitage, où il avait fait d'avance préparer son tombeau. Cette chapelle, qui est située dans la paroisse de Saint-Servant (Morbihan, arrondissement de Ploermel, canton de Josselin) dont saint Gobrien est le patron, possède encore le chef de ce saint évêque. Quant à son culte, il n'est pas étendu hors de la province. Les diocèses de Saint-Brieuc et de Dol, et les abbayes de Saint-Melaine, de Saint-Meen, et de Saint-Gildas l'honoraient autrefois, ainsi que le diocèse de Vannes ; mais il n'y a plus que ce dernier qui en fasse la fête : elle est fixée au 10 novembre et du rite semi-double. — *Saints de Bretagne*, par Lobineau et Tresvaux, et *Propre de Vannes.*

2. Sur le lieu où ils furent inhumés, on bâtit quelque temps après une église, qui devint collégiale. Plus tard les reliques de saint Space et de ses compagnons furent dispersées ; en 1682, les chanoines des Andelys trouvèrent les sépulcres entièrement vides. La cathédrale de Bayeux possédait autrefois un pied et un bras de saint Space, que l'on portait dans les processions ; un fragment de ces reliques repose encore aujourd'hui à l'Hôtel-Dieu de Bayeux ; on en vénère une parcelle à la cathédrale. Le nom de saint Space est inscrit dans les plus anciens calendriers du diocèse de Bayeux ; son culte n'y a jamais subi d'interruption. — M. l'abbé Laffetay, chanoine de la cathédrale de Bayeux.

3. On le représente tenant un lis à la main et l'enfant Jésus entre ses bras. Ses saintes reliques furent dispersées à l'époque de la Révolution. — *Notes locales.*

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins. — De plus, la naissance au ciel des saints martyrs Tryphon, Respice et Nymphe, vierge. IIIe s.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Rome, sur la voie Lavicane, la fêtes des quatre saints frères Couronnés : Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin. Ils furent, sous l'empereur Dioclétien, frappés jusqu'à la mort à coups de plombeaux. Leurs noms, qui ont depuis été connus par révélation divine, n'ayant pu alors être découverts, il fut statué que leur fête se célébrerait tous les ans avec celle des cinq martyrs qui sont honorés le 8 novembre, et qui ont souffert le même jour, sous l'empereur Dioclétien : cet usage s'est conservé dans l'Eglise depuis même que leurs noms sont connus [1]. 304.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Hirschau (*Hirsaugia*), bourg de Wurtemberg, sur la Nagold, saint Guérambaut (*Verembaldus*), qui mena la vie religieuse dans l'ancienne abbaye bénédictine de ce lieu. On lui offrit l'évêché de Spire, qu'il refusa par humilité. 965. — Chez les Orientaux, saint Olympas ou Olympias. Saint Paul, écrivant aux Romains, le salue comme l'un des principaux et des plus saints personnages de l'Eglise de Rome. On ignore les circonstances de sa vie. Saint Dorothée et les Grecs disent qu'il était du nombre des soixante-douze disciples de Jésus, et qu'il travaillait à Rome au ministère évangélique avec ces laborieux ouvriers du Seigneur. Ils ajoutent qu'il fut institué évêque de Philippes, par saint Pierre; qu'il souffrit à Rome les tourments du martyre avec le chef des Apôtres, et qu'il eut la tête tranchée. Ier s. — Chez les Grecs, saint Milles, évêque de Suse, saint Abrosime, prêtre, et saint Séna, diacre, tous martyrs en Perse. Le premier est déjà cité au martyrologe romain du 22 avril. 341. — Chez les Hébreux, le patriarche NOÉ. An du monde 2006.

LE PATRIARCHE NOÉ

Ans du monde 1056-2006.

> *Noe vero invenit gratiam coram Domino.*
> Dans l'effroyable cataclysme où vint s'abîmer la terre entière, seuls, Noé et sa famile trouvèrent grâce devant le Seigneur. *Genèse*, VI, 8.

Les descendants de Seth, troisième fils d'Adam, se conservèrent longtemps dans la crainte du Seigneur, et méritèrent de porter pendant bien des siècles le beau titre d'*Enfants de Dieu*, pendant que la postérité de Caïn, au contraire, se livrait aux plus honteux excès, et n'était connue que sous le nom profane d'*Enfants des hommes*. Pendant les premiers siècles, lorsque les hommes n'étaient pas bien nombreux, ces deux grandes familles demeurèrent séparées ; mais bientôt la population augmentant, les communications devinrent inévitables ; les mauvais exemples des méchants séduisirent les bons, et les *Enfants de Dieu*, se rendant indignes de ce beau nom, ne tardèrent pas à être aussi corrompus que les *Enfants des hommes*. Avec le temps, la dépravation des mœurs devint telle que la terre fut couverte de crimes. Et Dieu, voyant que la malice des hommes était à son comble, s'indigna contre les coupables : « J'exterminerai l'homme », dit-il, « de la face de la terre ; oui, j'exterminerai tout et à cause de lui, les animaux, depuis le reptile qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel ! Encore cent vingt ans, et je détruirai tout ce qui respire ! »

1. Voir au 8 novembre, une note qui les concerne.

Au milieu de la corruption générale, il se trouva un homme juste et parfait, qui marchait dans les voies du Seigneur. Ce juste s'appelait Noé ; il était âgé de quatre cent quatre-vingts ans, lorsque Dieu lui fit connaître ses desseins. « Toute la terre est souillée d'abominations », lui dit-il, « et mes regards ne tombent plus que sur des crimes. Ma religion s'éteint, mon culte est aboli ; le temps de mes vengeances approche. Cependant, parce que vous avez marché en ma présence et que vous avez constamment observé mes lois, je ne veux pas vous confondre avec les coupables. Rassurez-vous ; les jours de sévérité pour les pécheurs seront pour vous et pour votre famille des jours de salut. Exécutez seulement les ordres que je vais vous donner : Faites-vous une arche de bois solide et bien poli ; divisez-la en plusieurs compartiments ; enduisez-la de bitume en dedans et en dehors. Sa longueur sera de trois cents coudées (la coudée était de soixante-dix centimètres), sa largeur de cinquante et sa hauteur de trente. Vous y ménagerez une ouverture pour servir de fenêtre ; vous placerez une porte dans l'un des côtés, et vous distribuerez toute la capacité du vaisseau en trois étages. Lorsque cette arche sera finie, vous y entrerez avec toute votre famille ; vous y ferez entrer aussi des animaux de toutes espèces, après avoir fait les provisions nécessaires. Alors les eaux rassemblées par mon ordre inonderont la surface de la terre ». Noé se mit en devoir d'exécuter les ordres de Dieu, et commença la construction du bâtiment. Durant tout le temps de ce travail, il ne cessa d'avertir les hommes des malheurs dont ils étaient menacés ; il n'épargna rien pour arrêter le débordement d'un libertinage effréné, pour faire trembler les coupables, en leur mettant sous les yeux l'affreuse calamité qui les menaçait. Mais, hélas ! tout fut inutile : ils fermaient les oreilles à ses avis salutaires et se riaient des terreurs qu'il tâchait de leur inspirer.

Lorsque l'arche fut achevée et que Noé y eut fait d'amples provisions, Dieu alors lui commanda d'y faire entrer sept paires de tous les animaux purs, et deux paires seulement de ceux qui étaient impurs [1]. « Faites ce que je vous ai commandé », lui dit le Seigneur. « Je n'attendrai plus que sept jours ; alors je ferai pleuvoir d'une manière épouvantable, et j'exterminerai de dessus la terre toutes les créatures que j'ai faites ». Encore sept jours ! c'était là ce que Dieu accordait de nouveau à la conversion des pécheurs. Ils virent les derniers préparatifs et ils s'en moquèrent. Hélas ! l'orage grondait sur leur tête, et ils ne voulaient pas l'entendre. Noé, fidèle à la voix du Seigneur, employa ce temps à ordonner toutes choses selon qu'il lui avait commandé, et il entra ensuite lui-même dans l'arche avec son épouse, ses trois fils Sem, Cham et Japhet, et leurs épouses. En même temps le Seigneur ferma en dehors la porte de l'arche, de manière que l'eau n'y pût pénétrer, et bientôt commença cette lamentable catastrophe annoncée depuis si longtemps et toujours en vain.

L'an 1656 depuis la création du monde, et 3308 avant la naissance du Messie ; Noé, alors, étant âgé de six cents ans, le dix-septième jour du second mois de l'année ; le dernier délai accordé par la divine miséricorde, au repentir du genre humain, étant expiré, s'exécuta alors le formidable arrêt annoncé depuis cent vingt ans aux hommes corrompus et incrédules. Alors la terre s'ébranle jusque dans ses fondements ; les eaux de la mer franchissent leurs limites et se répandent en masses énormes sur la surface

1. Par animaux purs, on entendait ceux qui ont la corne du pied fendue et qui ruminent, comme la vache, la brebis, la chèvre ; les impurs étaient ceux qui ne ruminent pas, bien qu'ils aient la corne du pied fendue, comme le porc, le cheval, le lièvre.

de la terre. En même temps les cataractes du ciel sont ouvertes, et des pluies formidables tombent par torrents et sans interruption, pendant quarante jours et quarante nuits. L'eau atteignit ce qu'il y avait de plus élevé, surpassa même de quinze coudées (dix mètres cinquante centimètres) les plus hautes montagnes du globe terrestre. Rien de ce qui avait vie ne fut épargné. Cependant l'arche seule, tranquillement portée sur les ondes, ne fut pas comprise dans la ruine universelle, et sauva ceux qu'elle conservait dans son sein. Ainsi Dieu récompensa la piété de Noé, et le réserva pour peupler la terre de nouveaux habitants.

La terre demeurait submergée depuis cent cinquante jours (cinq mois entiers), lorsque Dieu ferma les sources de l'abîme, fit souffler un vent sec et impétueux sur la surface de la terre inondée, et les eaux commencèrent à diminuer. Quelque temps après, l'arche cessait d'être à flot et se reposait sur le mont Ararat, en Arménie. Au commencement du dixième mois de l'année, le sommet des montagnes commença à paraître. Quarante jours après, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche et donna la liberté au corbeau, qui, ayant trouvé de quoi vivre, ne revint plus. Ainsi les pécheurs hors de l'Eglise, qui font leur pâture d'immondices et d'ordures, se mettent peu en peine d'y rentrer. Sept jours plus tard, Noé laissa aller la colombe, qui, n'ayant pas trouvé où reposer son pied, revint, se présenta à Noé, qui lui tendit la main et l'introduisit dans l'arche, comme le Sauveur, qui attire dans son Eglise les âmes qui l'aiment et qui ne trouvent où reposer au milieu des flots tumultueux des vices. Envoyée de nouveau, après sept jours d'intervalle, la colombe revint sur le soir, portant en son bec un rameau d'olivier, symbole de la paix. A ce signal, le saint patriarche comprit que les eaux s'étaient retirées; néanmoins, il attendit encore sept jours, et pour la troisième fois il la laissa aller, et il ne la revit plus. C'est alors qu'il ouvrit le toit de l'arche et s'assura que la surface de la terre était entièrement découverte, mais trop humide pour être habitée; il attendit encore environ deux mois, et, lorsque la terre fut devenue ferme et propre à la culture, Dieu lui commanda de sortir de l'arche. Il y avait trois cent quatre-vingt-treize jours qu'il y était renfermé.

La première chose que fit Noé en liberté fut d'élever un autel au Seigneur. Il lui offrit des animaux purs en holocauste. Ces sacrifices lui furent si agréables qu'il les reçut en odeur de suavité, et promit de ne plus maudire la terre, comme il venait de le faire, et de ne plus frapper de mort ses habitants enclins au mal dès leur jeunesse. « Croissez », leur dit-il, « multipliez-vous et repeuplez la terre. Que les animaux qui l'habitent, que les oiseaux du ciel et les poissons de la mer craignent l'homme. Vous en ferez usage pour votre nourriture, ainsi que des fruits des arbres, des légumes, des herbes salutaires de la campagne ». Le Seigneur ajouta : « Je fais aujourd'hui alliance avec vous et avec vos descendants; nulle chair ne sera plus exterminée par le déluge. Voici le signe de mon alliance : lorsque le ciel sera couvert de nuages et que la pluie tombera sur la terre, mon arc paraîtra dans les nues; je le verrai et je me souviendrai de l'alliance perpétuelle qui est entre moi et l'homme. Ni le monde, ni les animaux, ni rien de ce qui respire ne périra désormais par le déluge universel ».

Cependant la terre, frappée de malédiction après le péché d'Adam, perdit encore, par l'effet naturel d'une si longue inondation, la meilleure partie de sa force, et la vie de l'homme, qui jusque-là atteignit presque mille ans, diminua peu à peu jusqu'au terme de cent ans et au dessous. Noé, toutefois, vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge. Au

sortir de l'arche, il s'appliqua aux arts, surtout à l'agriculture, et fut le premier qui planta la vigne. Sans doute elle était déjà connue ; mais on ignorait l'avantage qu'on pouvait tirer de son fruit en exprimant la liqueur qu'il renferme. C'est ce que trouva Noé ; Dieu le permit pour fortifier l'homme. Pourquoi s'en trouve-t-il qui abusent, par leur intempérance, de ce présent de la libéralité divine ? Le saint homme but du vin, sans en connaître la vertu, en sorte que ses facultés intellectuelles en furent troublées ; il s'endormit dans sa tente, où il se trouva dans une situation peu convenable. Cham l'ayant aperçu dans cet état, au lieu d'agir alors comme un fils sage et respectueux, fit de son père un sujet de raillerie. Il sortit de la tente, alla chercher ses deux frères pour en rire avec eux. Mais il n'en fut pas ainsi : Sem et Japhet se gardèrent d'imiter l'impudence de Cham. Ils prirent un manteau, et, marchant à reculons, ils s'empressèrent de le couvrir. A son réveil, le saint Patriarche, instruit de ce qui s'était passé, frappa de malédiction, non pas précisément Cham, respectant en lui la bénédiction qu'il avait reçue de Dieu, en sortant de l'arche, mais son fils Chanaan, qui avait probablement participé à la faute de son père, et maudit avec lui toute sa postérité, tandis qu'il combla de bénédictions ses deux autres enfants. En effet, la malheureuse postérité de Chanaan devint esclave de ses frères ; celle de Sem vit sortir de son sein les Patriarches, les Prophètes, le Sauveur ; et les descendants de Japhet eurent, un peu plus tard, comme les Israélites, enfants de Sem, part à la connaissance du vrai Dieu, à la foi, au salut. Lorsque Noé termina sa précieuse vie, il avait neuf cent cinquante ans. Dieu prolongea ses jours afin de lui donner le temps de bien graver dans les cœurs de ses descendants les vérités primitives de la religion, les traditions antédiluviennes et les consolantes promesses du Rédempteur. Noé est une figure de Jésus-Christ : il travaille à la conversion des pécheurs, qui refusent de l'écouter ; alors il construit l'arche pour sauver sa famille. Le Sauveur aussi travaille à ramener les pécheurs à la pénitence ; ils ne l'écoutent pas : alors il établit son Eglise pour ménager à ceux qui lui sont unis un abri contre le déluge des crimes et des erreurs qui inondent la terre.

Rappelons, bien que tout le monde les connaisse, les principales caractéristiques de Noé. Son arche, quand elle est employée comme attribut du Patriarche, a le plus souvent la forme d'un bateau ponté. Mais l'art des premiers siècles chrétiens a plus d'une fois pris à la lettre le mot *arca* en le traduisant par *coffre*. De la sorte, par suite d'une convention généralement acceptée, il nous montre le Patriarche sortant à demi d'une caisse qui ne pourrait le contenir si le couvercle n'était rabattu en dehors. — La colombe et le corbeau de Noé se voient dans tous les monuments qui rappellent l'arche et le déluge. — Un fragment de bas-relief qui se trouve sous le portique de Sainte-Marie *in Trastevere* représente Noé et ses trois fils rendant grâces à Dieu, en dirigeant leurs mains et leurs yeux au ciel, et debout devant un autel d'où s'élèvent des flammes.

Nous avons complété le récit de l'Ecriture Sainte avec les *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier, et le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny.

SAINT GEORGES, DISCIPLE DE NOTRE-SEIGNEUR,

APOTRE ET PREMIER ÉVÊQUE DU VELAY [1]

Vers 84. — Pape : Saint Anaclet. — Empereur romain : Domitien.

Felix, plaude tibi, plaude Georgii,
Tellus magnanimis culta laboribus :
Dum sincera stabit, quam docuit, fides,
Te fœcunda manet salus.

Réjouis-toi, belle terre du Velay, théâtre des travaux du grand saint Georges; tant que tu conserveras intact le dépôt de la foi qu'il t'a confié, le ciel te prodiguera ses meilleures bénédictions.

Hymne de saint Georges.

Apostoliques les unes et les autres, les origines de l'Eglise du Velay se confondent avec celles de l'Eglise du Périgord. Disciples du même maître, Front et Georges sont contemporains et leurs travaux simultanés. Nous avons consacré de longues pages [2] à redire les gloires du premier : accordons au moins un souvenir à l'astre brillant qui a dissipé les ténèbres du Velay.

Après l'Ascension du Sauveur, le bienheureux Georges, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ, s'attacha, à Rome, à l'apôtre saint Pierre qui, après l'avoir baptisé, l'envoya dans le Velay en qualité de missionnaire : c'était l'an 46 de Jésus-Christ. Tandis qu'il se rendait vers cette région, avec saint Front, évêque de Périgueux, et quelques autres missionnaires, il mourut de mort subite à Bolsena (*Vulsinii*, ville des Etats de l'Eglise, sur les bords du lac du même nom). Le bienheureux Front, très-affligé de cet événement, retourna à Rome et raconta, en pleurant, à l'apôtre Pierre, ce qui était arrivé à Georges. Pierre consola Front et lui remit son bâton, qu'il lui ordonna de placer sur le tombeau de Georges. A peine Front l'eut-il fait, que Georges fut ressuscité, quoique enseveli depuis six jours [3]. Un si grand miracle, accompli devant beaucoup de personnes, en amena plusieurs à embrasser la foi du Christ et à demander avec humilité et empressement les eaux de la régénération. Bien plus, dans ce lieu même où saint Georges était revenu à la vie, on construisit

1. Le siége épiscopal du Velay fut d'abord établi à *Ruessium*, dont la signification celtique est « ville gelée », *Rhew essio*, parce qu'elle était située sur un plateau élevé exposé aux intempéries de l'air.

A la fin de la domination romaine, *Ruessium* prit le nom de *Vellava* ou « ville des Velauniens ». Après la translation de son évêché au Puy en 221, ce nom fut changé en celui de *Civitas vetula* ou *vetusta*, « ville vieille ». Enfin, quand la ville considérable de *Vetula* eut été renversée de fond en comble par les Normands, la ville actuelle modestement construite à une certaine distance de l'emplacement de la première prit le nom de Saint-Paulien (Haute-Loire, chef-lieu de canton, 2,932 habitants), de l'un des évêques du Velay qui y fut inhumé. (Voir au 14 février).

2. Voir la vie de saint Front ou Fronton de Lycaonie, premier évêque de Périgueux, au 25 octobre, tome XII, pages 599-624.

3. Le même fait de la résurrection d'un mort par l'attouchement du bâton de saint Pierre est également attribué à saint Martial de Limoges, à saint Euchaire de Trèves et à saint Clément de Metz. M. Faillon (*Monuments inédits*, tome II), dit à ce propos : « Il est certain que *les plus anciens auteurs* qui rapportent le fait d'une résurrection opérée par un prédicateur envoyé de Rome en faveur de son compagnon ne l'attribuent qu'à saint Front et en faveur de saint Georges. C'est ce qu'on lit expressément dans le martyrologe de saint Adon, d'Usuard, de Notker ».

une église en mémoire de ce prodige et en l'honneur du saint disciple de Jésus.

De là, après avoir franchi les Alpes, Georges et Front arrivent au Velay, entrent dans sa capitale (*Ruessium*, aujourd'hui Saint-Paulien), annoncent Jésus-Christ avec zèle et menacent résolument de peines éternelles ceux qui adorent les idoles. Le seigneur du lieu, indigné de la nouveauté de cette doctrine, excita contre Georges les païens qui chassèrent le saint apôtre, après l'avoir frappé de verges et pris à coups de pierres. Mais il s'efforçait courageusement d'apaiser ces barbares par la douceur de ses paroles. Bientôt, muni du signe de la croix, il entra dans le temple des idoles, et, comme les démons poussaient de grands cris, il leur ordonna de se taire et de sortir, ce qu'ils firent aussitôt.

Après avoir remporté cette victoire sur l'enfer, Georges compta parmi ses amis les plus dévoués ceux qui auparavant lui étaient le plus opposés, si bien que, plusieurs s'étant fait baptiser, détruisirent les idoles et renversèrent leurs autels. Le don surnaturel de guérir les malades que possédait cet homme de Dieu contribua beaucoup à augmenter le nombre des conversions et, avant de rentrer dans la ville, il avait gagné à Jésus-Christ quinze mille personnes. Il chassa les idoles du temple des démons qui se trouvait dans la ville et il consacra ce temple à la bienheureuse Marie dont il avait soin, dans ses discours, de célébrer fréquemment les louanges. Dans cette nouvelle église, dédiée à la très-sainte Mère de Dieu, il déposa une partie du bâton dont l'attouchement l'avait ressuscité, l'autre moitié ayant été emportée par Front à Périgueux. Une persécution violente étant survenue, Georges et Front se réunirent et se rendirent à Marseille, auprès de la bienheuscuse Marthe. Après quelques jours passés dans la prière, la Sainte persuada à l'un et à l'autre de se rendre à leur Eglise respective, leur affirmant que bientôt ils y jouiraient de la tranquillité [1].

Georges fut alors consacré évêque par saint Front. Quelque temps après, comme il célébrait la messe dans son église de *Ruessium*, il voit arriver près de l'autel saint Front, brillant comme un soleil, couvert de riches ornements, le front ceint d'une double couronne, accompagné de trois diacres, de deux enfants portant un cierge à la main et d'une légion d'anges : l'évêque de Périgueux venait rappeler à Georges la promesse que celui-ci lui avait faite d'assister à ses obsèques s'il lui survivait. (74 après Jésus-Christ.)

En revenant du Périgord, ce saint prélat s'écarta par diverses provinces où il convertit et baptisa un grand nombre de personnes.

Vers cette époque, la Reine du ciel lui fit connaître le désir qu'elle avait d'être honorée, dans les siècles à venir, à l'endroit où l'on voit maintenant son sanctuaire, au pied du rocher de Corneille, près la ville du Puy [2].

Si l'on en croit une ancienne tradition recueillie par Abelly, évêque de Rodez, Georges vint aussi prêcher l'Evangile à Annecy, et la première chapelle de Notre-Dame de Liesse fut le fruit de ses prédications. « Le bienheureux Georges », dit Abelly, « vint instruire les peuples qui habitent au long du lac Léman, aujourd'hui appelé lac de Genève. Il prêcha en divers endroits, principalement en la ville d'Annecy, avec tant de succès,

1. La tradition de l'église du Velay sur la visite que saint Georges et saint Front firent au premier siècle à sainte Marthe est confirmée par la tradition et les livres liturgiques d'Aix, de Marseille, de Périgueux.

2. Voir l'histoire de Notre-Dame du Puy (tome III, page 613).

que non-seulement il persuada aux habitants de cette ville d'embrasser notre religion, mais, outre cela, il leur inspira une dévotion particulière envers la Mère de Jésus-Christ; de telle sorte que ce bon peuple ayant démoli et abattu avec grand zèle une idole d'Apollon, qui était adorée en ce lieu, il y édifia une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, où, par son intercession, Dieu fit alors et continue encore à présent à faire plusieurs miracles [1] ».

Cependant notre vénérable prélat succombait sous le poids des années; il avait évangélisé le Velay et semé la parole de Dieu jusque dans les provinces voisines; il y avait assis sur des bases inébranlables le culte de Jésus et celui de sa sainte Mère. Saint-Paulien avait été le principal théâtre de ses travaux apostoliques : il y finit heureusement ses jours au milieu des regrets de son troupeau. C'était le 10 novembre de l'an 84, suivant le martyrologe du Puy.

Dans l'établissement que dirigent les Dames de l'Instruction à Saint-Paulien, on remarque trois tableaux très-anciens (du XVe ou du XVIe siècle) pouvant avoir un mètre de haut sur un mètre et demi de large et ayant appartenu autrefois à la collégiale de Saint-Georges. On y voit représentées les principales époques de la vie de saint Georges. Dans l'un il nous est montré recevant de saint Pierre sa mission en même temps que saint Front; dans un autre, on le voit sortant plein de vie du tombeau, au seul attouchement du bâton que l'apôtre du Périgord tient entre ses mains; enfin, dans le troisième, il annonce aux Vellaves la religion nouvelle.

CULTE ET RELIQUES.

Au rapport de Bernard Guidonis, écrivain du XIVe siècle, saint Georges fut inhumé dans une église qu'il avait dédiée lui-même à la très-sainte Vierge dans la ville capitale du Velay (par conséquent à Saint-Paulien, comme nous l'avons dit). Il y resta jusqu'au IXe siècle. Vers 880, Nortbert, frère du comte de Poitiers, était évêque du Puy. Or, il avait eu pour compétiteur au siége épiscopal l'abbé Vital, frère du vicomte de Polignac. Il se vit dès lors inquiété par le vicomte. Pour le bien de la paix, Nortbert céda à Polignac la ville de Saint-Paulien, à condition toutefois qu'on en retirerait auparavant les corps de saint Georges et de saint Marcellin qui seraient transférés au Puy. L'ancien martyrologe du Puy marque en effet cette translation le 11 des calendes de janvier.

Ce fut apparemment ce même Nortbert qui reçut au Puy le corps de saint Hilaire de Poitiers et plaça ses ossements avec ceux de saint Georges dans l'église de ce nom; du moins on les y trouva dans le même tombeau, en 1162, lorsque Pierre IV, évêque du Puy, de l'avis de son clergé et à la prière des clercs de l'église de Saint-Georges, ouvrit ce tombeau placé alors derrière l'autel. Avec les reliques de ces deux Saints, on trouva deux tablettes de marbre dont l'une portait cette inscription : *Hic requiescunt membra sancti ac gloriosissimi Georgii episcopi*; et l'autre celle-ci : *Hic requiescunt membra sancti ac gloriosissimi Hilarii Pictaviensis episcopi*. L'évêque mit ces mêmes reliques, ainsi qu'un acte sur parchemin muni de son sceau et qui exposait les circonstances principales de cette reconnaissance, dans une châsse de bois garnie de fer, qu'il déposa dans le tombeau de pierre. Il déposa également une copie de cet acte dans les archives de l'église de Saint-Georges, pour servir de documents à la postérité. L'évêque du Puy, à la prière des Chanoines de Saint-Georges, ouvrit de nouveau le tombeau de leur saint patron, en 1428, et dressa un acte de cette ouverture.

1. Les inscriptions romaines trouvées dans le bassin d'Annecy ne permettent pas de douter que le peuple-roi n'y eût établi le culte de ses dieux. Le nom d'Annecy lui vient de celui de T. Annicius, qu'on a retrouvé dans des fragments d'inscriptions, et il est à remarquer que la famille d'Annicius fut la première famille patricienne qui embrassa le christianisme à Rome et qui lui donna des martyrs.

Observons encore, en passant, un rapprochement curieux qui se trouve dans l'histoire de Notre-Dame de Liesse d'Annecy et dans celle de Notre-Dame du Puy, en Velay. La tradition donne à l'un et à l'autre saint Georges pour fondateur, et les deux villes qui reconnaissent la Reine du ciel pour patronne, et qui sont nées à l'ombre de ses autels, portent le même nom. Le Puy est un autre Annecy dont le nom latin est *Anicium*. — M. l'abbé Grobel, *Notre-Dame de Savoie*.

Depuis ce temps, nous ne voyons plus d'élévation de ces saintes reliques, jusqu'à celle qui eut lieu, en 1655, à la demande de M. Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, et alors curé de l'église de Saint-Georges du Puy.

« Dans l'autel de Saint-Georges, on trouva un grand coffre divisé en trois parties », rapporte M. de Bretonvilliers, successeur de M. Olier, qui était présent; « dans l'une était le corps de saint Georges tout entier, c'est-à-dire tous les os, avec une petite table de marbre où était cette inscription : « Ici reposent les os du glorieux saint Georges, premier évêque de Velay ». Dans la seconde partie, on trouva le corps de saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui avait été envoyé au Puy durant les guerres du moyen âge par un comte de Poitiers, frère de l'évêque du Puy, afin qu'il y fût en plus grande sûreté. On trouva le corps, à la réserve de divers ossements qui manquaient. Les os étaient tout noirs; ce qui confirme encore davantage l'authenticité de cette sainte relique, puisque la tradition de Poitiers est que ce corps fut brûlé. Dans la troisième partie de la caisse se trouvaient les linges dans lesquels ces corps étaient enveloppés, lorsque l'évêque du Puy, il y a cinq cents ans, fit l'ouverture de l'autel. Il y laissa ces linges avec une boîte contenant un procès-verbal sur parchemin des circonstances de cette ouverture, et de l'état où il avait trouvé les corps de ces deux grands Saints. Il avait déposé dans le trésor de son Eglise un parchemin tout semblable, et qui faisait mention du premier renfermé dans la châsse. Ce dernier y fut trouvé, ainsi que je l'ai vu moi-même, aussi blanc que s'il y eût été mis depuis peu, quoiqu'il y fût depuis cinq cents ans ».

La grande dévotion de M. Olier pour saint Georges et saint Hilaire ranima dans tout le Velay la piété envers ces Saints, surtout envers saint Georges, l'apôtre de cette contrée. « Quand le séminaire du Puy n'aurait servi à autre chose », écrivait peu d'années après M. de Bretonvilliers, « qu'à faire rendre à saint Georges et à saint Hilaire, dont les reliques reposent dans cette église, l'honneur qui leur a été rendu depuis son établissement, il n'aurait pas peu contribué à la gloire de Dieu ».

Le corps de saint Georges et celui de saint Hilaire, conservés depuis si longtemps dans cette église, ont été malheureusement dispersés pendant la Révolution. On conserve cependant encore à Poitiers deux ossements de saint Hilaire et un de saint Georges, qui furent donnés, en 1657, aux députés du Chapitre de Saint-Hilaire, et il est même à remarquer que l'ossement de saint Georges, qu'on joignit par générosité aux reliques de saint Hilaire, est la relique la plus considérable qu'on possède aujourd'hui de cet apôtre du Velay.

Le diocèse du Puy célèbre la fête de saint Georges le dimanche d'après l'octave de la Toussaint.

D'après les traditions locales, le bâton même de saint Pierre, remis à saint Front, pour être l'instrument de la résurrection de saint Georges, était d'un bois très-pesant, connu sous le nom de bois de fer, ou bois des îles ; ce bâton fut partagé entre saint Front, qui prit la partie supérieure, et saint Georges, qui reçut la moitié inférieure, celle qui s'appuyait sur la terre. Après avoir été conservée dans l'église de Saint-Paulien, depuis l'époque où saint Georges l'y déposa jusqu'à la Révolution de 1793, cette dernière moitié du bâton se trouve aujourd'hui entre les mains des *religieuses de l'Instruction du Puy*.

A Périgueux, la tradition de la résurrection de saint Georges par saint Front, au moyen du bâton de saint Pierre, est toujours vivace dans le souvenir des fidèles. La partie portée dans cette ville par saint Front a disparu dans la tourmente révolutionnaire. On n'en retrouve plus, de nos jours, aucune trace. Dans ces derniers temps, des prêtres éminents du diocèse de Périgueux, qui ont fait le voyage du Puy pour y vénérer la moitié du bâton de saint Pierre que possède ce diocèse, ont manifesté le pieux désir de le voir partager avec eux le précieux dépôt resté entre les mains des *Dames de l'Instruction*.

M. l'abbé Pergot, sur l'authenticité de cette moitié du bâton de saint Pierre, encore conservée au Puy, a publié, dans sa *Vie de saint Front,* une intéressante notice due à la plume d'un docte et modeste sulpicien qui était, il y a peu d'années, directeur au séminaire du Puy. L'auteur de cet écrit démontre : 1° que l'église de Saint-Paulien a toujours, depuis saint Georges jusqu'à la Révolution de 93, véritablement possédé la moitié du bâton de saint Pierre laissée par saint Front entre les mains de saint Georges ; 2° que la moitié du bâton, possédée aujourd'hui par les *religieuses de l'Instruction du Puy*, est bien la moitié gardée autrefois dans la collégiale de Saint-Paulien.

Nous avons donné presque textuellement la légende de saint Georges telle qu'elle a été insérée dans le Bréviaire du Puy en 1661, et telle qu'elle a été récitée par les prêtres du diocèse jusqu'en 1783. — L'apostolicité de l'Eglise du Velay a été victorieusement démontrée, contre les partisans de l'école anti-traditionnelle, par M. l'abbé Frugère, membre de la société académique du Puy, dans une brochure qu'il a publiée au Puy en 1869, sous ce titre : *Apostolicité de l'Eglise du Velay*. Cette œuvre est fort goûtée du monde savant. Nous lui avons fait de nombreux emprunts ; mais, n'ayant pas voulu toucher la question de polémique qui ne rentre pas précisément dans notre cadre, nous renvoyons nos lecteurs à ce précieux ouvrage.

Quant aux faits que nous avons consignés sous le titre de *Culte et Reliques*, nous les avons puisés à des sources authentiques, telles que les *Monuments inédits,* publiés par M. l'abbé Faillon, la *Vie de saint Front*, par M. l'abbé Pergot, etc., etc.

SAINT ANDRÉ AVELLIN DE CASTRONUOVO,

CLERC RÉGULIER THÉATIN

1608. — Pape : Paul V. — Empereur d'Allemagne : Rodolphe II.

O heureuse l'âme qui, dépouillée de sa propre volonté, sait se soumettre en tout et pour tout au vouloir divin ! *Doctrine de saint André Avellin.*

Ce bienheureux prêtre, un des plus beaux ornements de l'Ordre des Clercs Réguliers théatins, naquit à Castronuovo, petite ville du royaume de Naples, de Jean Avellin et de Marguerite, que leur piété rendait plus recommandables qu'aucun avantage de la fortune. On l'appela Lancelot au baptême, et il porta ce nom jusqu'à son entrée dans l'Ordre des Théatins, où, par dévotion à la croix, il prit celui d'André. Son enfance fut si pure et si innocente, qu'il ne semblait pas avoir hérité des passions déréglées du vieil Adam. Il commença dès lors à honorer singulièrement la sainte Vierge, et à dire tous les jours le chapelet : ce qu'il a fidèlement observé le reste de sa vie.

Après ses premières études, on l'envoya à Venise pour y faire ses humanités et sa philosophie. Il y demeura quatre ans, et y étudia avec tant de succès, que ses professeurs mêmes en étaient surpris. Sa chasteté y fut tentée de la manière la plus subtile et la plus violente que le puisse être celle d'un jeune écolier ; mais il sortit victorieux et triomphant de ce combat, et il conserva dans son entier cette perle précieuse que le moindre souffle est capable de ternir. A son retour chez ses parents, sa nourrice eut encore l'impudence de le solliciter au mal : il invoqua alors la Sainte Vierge, sa puissante avocate, et secouru de sa protection, il sauva par la fuite ce qu'il aurait peut-être perdu en voulant combattre de front.

Dès le jour suivant, il pria son évêque de l'admettre au nombre de ses clercs, et il reçut la tonsure cléricale de ses mains. En mémoire de quoi il grava son nom sur une pierre de la chapelle où la cérémonie avait été faite ; et l'on a remarqué que, lorsque l'église tomba en ruines, le seul pan de muraille où était cette inscription demeura entier. Il alla ensuite à Naples étudier la jurisprudence, et il prit le bonnet de docteur en droit, avec l'applaudissement de toute la faculté. Cet honneur fut suivi d'un autre bien plus considérable ; il fut promu à l'ordre du sacerdoce. Il est vrai que son humilité lui faisait croire qu'il était très-indigne de ce caractère : s'il eût suivi ce sentiment, il n'aurait jamais pris que les ordres mineurs ; mais le désir de s'approcher de plus près de son Sauveur, l'unique objet de son amour, et en même temps de travailler à lui gagner toujours de nouveaux cœurs par les fonctions sacerdotales, fit qu'il résolut de demander la prêtrise.

On le chargea aussitôt après de la conduite d'un couvent de religieuses, lesquelles, n'ayant plus rien de leur profession que l'habit, vivaient dans un désordre épouvantable. Il ne se contenta pas de leur donner les secours ordinaires que les communautés de filles attendent de leur directeur, il en entreprit aussi la réforme entière. Ce dessein lui coûta des peines et des

traverses incroyables ; mais, comme il avait un courage intrépide et qui ne cédait jamais à aucune difficulté, il en vint enfin heureusement à bout, et il eut la consolation de voir refleurir l'observance régulière dans ce lieu où le déréglement avait déjà jeté de profondes racines. Ce succès, que l'on n'attendait pas, remplit de fureur quelques libertins qui avaient auparavant grand accès dans ce monastère, et leur rage alla si avant, qu'ils résolurent de se défaire du bienheureux directeur. Ils gagnèrent pour cela un assassin qui l'attendit à la sortie d'une église et lui déchargea trois coups d'épée. Ces coups ne furent pas mortels; mais ils lui coupèrent une artère et lui firent répandre beaucoup de sang, que l'on eut bien de la peine à étancher; son visage même en eût été tout défiguré, si Dieu par un effet de sa puissance, n'eût guéri si parfaitement ses plaies, qu'il n'en demeura aucune cicatrice. Dans cet accident si terrible, André ne se laissa nullement troubler; au contraire, il fit paraître une joie extrême d'avoir été maltraité pour la défense de la chasteté. Le vice-roi de Naples lui offrit toute son autorité pour punir les auteurs de cet attentat; mais il l'en remercia, ne souhaitant pas la mort des pécheurs, mais leur conversion et leur salut. Cependant Notre-Seigneur ne permit pas qu'un si grand sacrilége demeurât impuni : car, peu de temps après, son assassin fut tué par un homme dont il avait déshonoré la maison par une action impudique.

Dieu lui ayant donné beaucoup d'éloquence, André l'employait quelquefois à défendre la cause de ses amis. Le faisant un jour d'une manière très-agréable, il laissa glisser dans son discours un mensonge officieux. Il n'en conçut pas d'abord la laideur; mais, ayant trouvé à l'ouverture de la Bible ce premier verset du chapitre premier de la Sagesse : *Os quod mentitur occidit animam ;* « La bouche qui profère un mensonge tue l'âme », il en eut tant d'horreur et de regret, qu'après avoir passé toute la nuit dans les larmes, il résolut de ne plus entrer au barreau. De là il prit le dessein de quitter entièrement le monde et de se consacrer à Jésus-Christ dans l'Ordre des Théatins : ce qu'il fit à l'âge de trente-cinq ans, la veille de l'Assomption de Notre-Dame, l'année 1556. Dans son noviciat, il parut un profès fort avancé. Il n'y avait rien de si bas dans les emplois de la maison qu'il ne considérât comme très-relevé. Plus on l'humiliait, plus il se croyait comblé d'honneurs; plus on lui ordonnait de pénitences et de mortifications, plus on lui causait de joie. Son courage et sa patience furent toujours au-dessus de toutes les épreuves; aussi, on le reçut aisément à la profession, et il la fit avec toute la ferveur que l'on pouvait attendre de sa piété et de son zèle.

Il obtint ensuite de ses supérieurs la permission de faire un voyage à Rome, non pas pour y voir ces monuments splendides, qui attirent les yeux de tous les voyageurs, mais seulement pour visiter les tombeaux des Apôtres et des Martyrs, et gagner les indulgences en faisant les stations. A son retour à Naples, on lui donna la charge de maître des novices, et on la lui continua pendant dix ans. On l'élut depuis supérieur de sa maison, et, dans ces deux emplois, il sut si bien unir la fermeté avec la douceur, et le zèle de l'observance avec la pieuse condescendance aux infirmités de ses frères, qu'il remplit parfaitement tous les devoirs d'un véritable pasteur. Après ce supériorat, son général, qui avait tant de preuves de sa prudence et de sa sainteté, l'appliqua à fonder deux maisons : l'une à Milan, où saint Charles Borromée voulut bien contracter une étroite amitié avec lui, et l'autre à Plaisance, à la sollicitation du cardinal d'Arezzo, théatin, où, par la force de ses prédications et de ses conférences, il réprima le luxe des

dames et convertit même un grand nombre de courtisanes. Ces changements éclatants lui suscitèrent beaucoup d'ennemis : on tâcha de le décrier dans le public et on écrivit contre lui au duc de Parme, afin d'obtenir de Son Altesse qu'elle le fît sortir de ses Etats : mais ces calomnies ne servirent qu'à donner plus d'éclat à sa vertu : le duc le vint voir et fut tellement charmé de sa modestie et de l'onction de ses paroles, qu'il ne le regarda plus que comme un Saint. La duchesse voulut aussi avoir part à sa conversation, et, l'ayant trouvée toute céleste, elle le prit pour son directeur et lui amena le prince Rainuec, son fils, pour recevoir sa bénédiction.

Une lumière si éclatante ne pouvait pas être renfermée dans un seul lieu. André, ayant si bien réussi à Plaisance, fut encore député par son général pour faire la visite de sa province de Lombardie, et il s'en acquitta avec tant de sagesse, de vigueur et de bonté, que les religieux de cette province ne pouvaient assez admirer les talents que Dieu lui avait donnés pour le gouvernement. On le nomma ensuite supérieur de la maison de Milan, qui était sous la protection de saint Charles, et l'on ne peut dire lequel de ces deux Saints reçut plus de consolation de ce rapprochement, ou le grand saint Charles, qui découvrait librement à André ce qui se passait de plus secret dans son cœur, ou André même, qui, par cette simplicité de colombe dont il était doué, ne faisait point difficulté de déclarer au saint cardinal les grâces extraordinaires qu'il recevait du ciel. Il lui avoua un jour que Notre-Seigneur lui était apparu dans sa gloire, et qu'il lui avait donné une si haute impression de sa beauté divine, qu'il n'était plus capable d'en estimer ni d'en aimer aucune autre de celles qu'on admire sur la terre. Ce fut en cette ville de Milan qu'il toucha tellement la vicomtesse Paule, belle-sœur du cardinal Augustin de Cusa, qu'elle renonça au monde pour entrer chez les Capucines. On pressa le pape Grégoire XIV de lui donner un évêché ; mais André, à qui l'ombre seule de l'honneur était insupportable, et qui, même dans les supériorats, choisissait un de ses disciples, qu'il reconnaissait pour son supérieur, afin de vivre toujours dans la soumission et l'obéissance, refusa entièrement cette dignité ; et, tout ce qu'on put lui faire accepter pour le bien commun des fidèles, fut un pouvoir général d'absoudre de toutes sortes de cas les pécheurs qui s'adresseraient à lui.

De Milan on le renvoya à Plaisance, pour gouverner une seconde fois la maison dont il avait déjà été supérieur. Il y continua ses soins et sa charité envers ceux que Dieu mettait sous sa conduite, et il eut la consolation de voir un de ses disciples triompher dans le ciel, après l'avoir vu travailler généreusement sur la terre à la conversion des pécheurs. Ce fut le révérend Père Jean-François Solarius, qui avait été son novice, et qu'il avait choisi pour son directeur. Le temps de son supériorat étant fini, le chapitre général de son Ordre voulut le prolonger ou lui donner le gouvernement d'une autre maison ; mais, dans cette occasion, son humilité fut si éloquente, qu'elle détourna efficacement ce coup, qu'il appréhendait plus que la mort. Il demandait la plus pauvre maison d'Italie, pour vivre inconnu au monde et dans la pratique des plus grandes austérités ; cependant, on l'envoya à Saint-Paul de Naples, qui était un des plus considérables monastères de l'Ordre.

Sa vertu y parut avec tant d'éclat, qu'au bout de trois ans, il ne put, quoi qu'il fît, se défendre d'en être élu supérieur. Durant son gouvernement, il découvrit et réfuta publiquement des hérétiques qui combattaient la vérité du corps et du sang du Fils de Dieu dans l'Eucharistie, et il en fit

punir le chef. Un habitant, qui avait déjà été séduit par ces imposteurs, ayant reçu la sainte hostie à la communion, la mit dans son mouchoir, à dessein de la profaner lorsqu'il serait chez lui; mais à son retour, ouvrant son mouchoir, il le trouva plein du sang qui avait coulé de l'hostie. La crainte et l'effroi le saisirent à l'heure même, et tout ce qu'il put faire fut de courir au bienheureux André pour lui confesser son sacrilége et lui raconter ce terrible miracle. Le Saint agit en cette occasion avec une prudence et une force d'esprit merveilleuses; il prit sur lui une partie de la pénitence que méritait ce malheureux, pour l'empêcher de tomber dans le désespoir; et, sans l'exposer au châtiment public, il ne laissa pas de se servir avantageusement de ce prodige pour fortifier la foi de ceux qui chancelaient sur la vérité de nos saints mystères. Il apaisa ensuite, par sa sagesse et par des processions solennelles qu'il fit faire, une fâcheuse sédition qui s'était élevée dans Naples; et il trouva moyen de pourvoir aux besoins des pauvres, qu'une grande disette de blé réduisait à une extrême nécessité.

Il était infatigable, soit à entendre les confessions, soit à faire des exhortations et des conférences spirituelles, soit à porter le Viatique aux malades; et un jour qu'il le portait un peu loin, un vent impétueux et un orage violent ayant soufflé les flambeaux que l'on portait devant lui, notre Saint fut à l'heure même environné d'une lumière céleste qui, en l'éclairant, le préserva aussi des incommodités de la pluie. Avant de sortir de sa charge de supérieur, il eut la satisfaction de voir une nouvelle maison de son Ordre, bâtie à Naples des deniers de la princesse Salmone, qui la fonda en considération de ce fervent religieux, sous le titre de Notre-Dame-des-Anges; et, le jour que la première pierre en fut posée, il guérit une dame de condition d'une douleur violente qu'elle avait à l'œil.

Dans une grande maladie qui lui survint, on voulut le nourrir de mets délicats; mais il ne voulut user, à son ordinaire, que de pois et de fèves pour tous remèdes et pour tous aliments; ce régime, qui ne fut point approuvé des médecins, eut néanmoins un très-bon succès, puisque le malade recouvra une parfaite santé. Il était chéri et recherché de toutes les personnes de condition; les princes mêmes demandaient comme une grâce singulière une seule de ses visites. Allant un jour chez le prince Stilianne, sur un cheval de louage, n'ayant pas voulu attendre un carrosse, cet animal fougueux le jeta par terre sur un pavé pointu qui devait le briser; et, ses pieds s'étant embarrassés dans les étriers, le cheval le traîna longtemps dans un chemin raboteux. Son compagnon était éloigné et ne pouvait pas le secourir; mais saint Dominique et saint Thomas d'Aquin, qu'il appela à son secours, lui apparurent, lui dégagèrent les pieds, lui essuyèrent le visage déjà tout couvert de sang, le guérirent de ses plaies et le remontèrent enfin à cheval. Il reçut, peu de temps après, du même saint Thomas et du grand saint Augustin, une faveur bien plus considérable; car, comme il était travaillé d'une crainte extraordinaire d'être du nombre des réprouvés, parce que son humilité profonde lui cachait toutes ses bonnes actions et ne lui faisait voir que ses fautes, ces deux admirables docteurs lui rendirent une visite pleine d'amour et lui inspirèrent une nouvelle confiance en Dieu, en l'assurant de la divine miséricorde envers lui.

Plus il s'anéantissait devant la souveraine grandeur de Dieu, dont il ne considérait la présence qu'avec une sainte frayeur, plus cette aimable puissance le comblait de faveurs et de dons surnaturels. Deux ans avant sa mort, il apprit du ciel en quel temps elle devait arriver, et il le prédit à diverses personnes. Etant tombé grièvement malade à l'âge de quatre-vingt-

huit ans, il demeura aussi gai et aussi content que dans une santé parfaite. Le Frère qui l'assistait ayant manqué à quelque petite observance, pour avoir été occupé autour de lui, et ayant reçu pour cela une pénitence régulière, il demanda avec instance de l'accomplir lui-même, comme ayant été cause de cette transgression; mais ne l'ayant pu obtenir, il embrassa ce Frère et l'assura que dans huit jours il serait libre et n'aurait plus la peine qu'il avait tous les jours à l'assister. Le jour même de sa mort, il se vêtit pour dire la messe et alla à l'autel; mais une faiblesse apoplectique l'ayant saisi après le psaume *Judica*, il ne put pas le continuer. Il reçut le Viatique et l'Extrême-Onction avec des sentiments d'une humilité admirable.

Les jours précédents il était presque continuellement prosterné à terre et le visage collé sur le plancher, pour demander à Dieu une sainte mort; elle lui fut accordée, mais ce ne fut pas sans de grands combats. Les démons lui apparurent visiblement, firent d'étranges efforts pour le jeter dans le désespoir et en faire leur proie. Il y en eut un surtout qui, sous la figure horrible d'un homme étincelant de feu et de soufre, eut l'effronterie de dire que cette âme était à lui et qu'il venait la chercher; mais la sainte Vierge, qu'André invoqua de toute son âme, lui donna un prompt secours, et son ange gardien, se saisissant de ce monstre, lui mit un collier pointu au cou et l'entraîna hors de la chambre. Alors, le visage du bienheureux moribond, qu'un si terrible combat avait rendu tout livide, reprit sa couleur et sa sérénité naturelles; et, dans ce moment, jetant un regard amoureux sur l'image de la Mère de Dieu, il expira en paix, pour aller recevoir la gloire que son innocence, son humilité, sa patience, son amour pour Jésus-Christ et son zèle du salut des âmes lui avaient si justement méritée; ce fut le 10 novembre 1608.

Dans les représentations de saint André Avellin, on voit, pendant qu'il récite l'office divin, des anges qui chantent auprès de lui les louanges de Dieu. On le voit aussi représenté : 1° au moment où il tombe frappé d'apoplexie au pied de l'autel; 2° en compagnie de saint Gaétan de Thiéne, fondateur de l'Ordre des Théatins, en sa qualité de réformateur de cet Ordre; 3° surpris par un orage et environné d'une lumière céleste qui le préserve de la pluie, comme nous l'avons rapporté.

Par allusion à l'accident qui mit fin à ses jours, **on invoque saint André Avellin pour la bonne mort et contre la mort subite.**

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Sitôt que notre Saint eut fermé les yeux, une foule nombreuse se pressa autour de son corps pour enlever ce qui lui avait appartenu, et on lui coupa même la barbe et les cheveux pour en faire des reliques. Son visage devint plus vermeil que dans les plus beaux jours de sa vie. Les enfants les plus timides n'eurent aucune peine d'approcher de lui. Quelques grains de son chapelet, que la princesse Stilianne se mit sur le sein, la guérirent à l'heure même d'une tumeur douloureuse que l'on croyait devoir se changer en un cancer.

Son corps demeura longtemps exposé dans l'église, tant à la prière des plus grands de Naples, et pour satisfaire à la dévotion du peuple, que parce que la bière, que l'on avait commandée pour l'ensevelir, parut miraculeusement trop courte, quoique, peu de jours après, elle se trouvât trop longue pour un autre mort plus grand que lui. Au bout de trois jours, il sortit beaucoup de sang de sa tête et de quelques autres endroits de son corps; le suaire sur lequel il était couché en fut tout ensanglanté, et il en vint enfin assez pour remplir trois fioles de cristal. Les médecins jugèrent tous unanimement que ce sang n'était pas naturel; et il fut, en effet, l'instrument de plusieurs guérisons miraculeuses. Ce qui est encore admirable, c'est que tous les membres de ce bienheureux défunt étaient aussi flexibles que s'il eût été en vie; que ses joues demeurèrent toujours belles et vermeilles, et que ses yeux, à l'ouverture qu'on en fit, ne parurent pas moins vifs et moins éclatants qu'avant son décès.

On l'enterra enfin, à deux heures de la nuit; l'année suivante, le 9 décembre, ayant été trouvé sans corruption ni mauvaise odeur, il fut levé de terre et placé dans un lieu plus honorable. Les miracles qu'il avait faits avant sa mort, et ceux qu'il fit depuis, portèrent le pape Urbain VIII, en 1624, à le déclarer Bienheureux et à permettre à son Ordre d'en faire l'office. Clément XI le canonisa en 1712. La Sicile et la ville de Naples l'ont choisi pour leur patron.

« L'église Saint-Paul-Majeur de Naples », écrit Mgr Gaume, « appartient aux Théatins. En avant de la porte principale sont deux colonnes qui faisaient partie du temple de Castor et Pollux, bâti au même lieu par Julien de Tarse, affranchi de Tibère. La *Conversion de saint Pierre* et la *Chute de Simon le Magicien*, qui ornent la sacristie, passent pour les chefs-d'œuvre du fécond Solimène. Mais les vraies richesses de Saint-Paul-Majeur sont les corps sacrés de saint Gaétan de Thiène et de saint André Avellin. Ces deux Saints furent la gloire de leur Ordre, les modèles des prêtres et les bienfaiteurs de leur patrie. Le même couvent, qui avait été témoin de leurs vertus et de leur mort, garde leurs restes précieux. Après les avoir vénérées, nous pénétrâmes dans le cloître.

« On y voit les vestiges du théâtre sur lequel Néron faisait l'essai de ses talents dramatiques, avant de se produire sur la scène de la grande Rome. De ce monument de la folie impériale, il ne reste que des ruines défigurées. La religion, qui semble en avoir confié la garde à ses enfants pour l'instruction des siècles, leur a légué un autre monument sur lequel les bons religieux veillent avec une piété toute filiale : je veux parler de la chambre de saint André Avellin. Telle était l'heureuse cellule au jour de la mort du Saint, telle nous la vîmes : rien n'y a été changé. Les pauvres meubles qui furent à son usage, ses livres, son écritoire, sa petite chaise de bois, quelques écrits de sa main, en un mot, tout ce qui compose la fortune ordinaire des grands serviteurs de Dieu, est là qui parle, qui prêche, qui émeut et qui remplit l'âme de je ne sais quel parfum de piété, dont la douce impression se fait longtemps sentir ».

Saint André Avellin a composé plusieurs ouvrages de piété, qui ont été imprimés en cinq volumes in-4° à Naples en 1733 et 1734.

Le premier volume renferme : 1° un traité de la prière; 2° une exposition de l'Oraison dominicale; 3° des réflexions sur les prières les plus usitées dans l'Eglise en l'honneur de la sainte Vierge; 4° un commentaire sur l'épître de saint Jacques.

On trouve dans le second volume : 1° un traité du renoncement au monde; 2° des commentaires sur le psaume CXVIII^e et sur le psaume XLVe ; 3° un traité sur les huit béatitudes.

Des homélies sur les Evangiles de tous les dimanches de l'année et de tous les jours du Carême forment le troisième volume.

Le quatrième contient un traité intitulé *les Exercices de l'Esprit;* des méditations, des avis à une religieuse, une explication des dons du Saint-Esprit, une dissertation sur le péché originel.

Le cinquième volume est composé de divers traités, qui ont pour objet l'humilité, l'amour de Dieu et du prochain, la miséricorde de Dieu, et plusieurs vertus chrétiennes.

Nous avons aussi de saint André Avellin des lettres très-intéressantes, qui ont été imprimées à Naples, en 1732, en deux volumes in-4°.

M. l'abbé Grimes, dans son ***Esprit des Saints,*** a publié les œuvres choisies de saint André Avellin.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec Godescard; le Père Cahier, ***Caractéristiques des Saints;*** Mgr Gaume, ***les Trois Rome,*** et l'abbé Grimes, ***Esprit des Saints.***

SAINT LUSEUR OU LUDRE, CONFESSEUR,

AU DIOCÈSE DE BOURGES (99).

Luseur, fils du sénateur Léocade [1] et de Suzanne, illustre par sa piété autant que par son origine, eut le bonheur de voir, étant encore enfant, saint Ursin, apôtre de Bourges, venu à Lyon pour visiter Léocade. Il l'entendit parler des mystères de Jésus-Christ, et, en l'entendant, son cœur brûlait d'une céleste ardeur. Il accompagna son père dans un voyage que celui-ci fit à Bourges pour les affaires de sa charge. Là, il vit et entendit de nouveau le saint pontife, et reçut le baptême de ses mains en même temps que son père. Bientôt le saint enfant, déjà mûr pour le ciel, sortit de ce monde avant d'avoir déposé la robe blanche de l'innocence baptismale.

La petite église de Saint-Etienne de Déols ou Bourgdieu (Indre, arrondissement et canton de

1. Voir au 9 novembre, dans la vie de saint Ursin, ce que l'on sait de la vie de saint Léocade; voir aussi le martyrologe de France du 9 novembre, et la note qui complète la mention de saint Léocade.

Châteauroux) possède encore de nos jours le tombeau de saint Luseur. Transportons-nous dans cette eglise, descendons le petit escalier pratiqué derrière l'autel de la chapelle de droite, et pénétrons dans l'étroit caveau qui contient le sépulcre. Ce monument, à murailles droites, en forme d'autel, se compose de trois parties, la base, la tombe et le couvercle. A travers les mutilations et les souillures du temps qui le déshonorent, constatons, avec Grégoire de Tours, qu'il est tout entier de marbre blanc *(ex marmore Paros)*, riche matière inconnue au pays de Bourges, qui suffit à prouver son illustre origine et à le rattacher d'une façon irrécusable à la domination romaine dans les Gaules. La base, décorée d'une simple moulure, a été brisée et présente sur la droite une large brèche, dans laquelle, à certaines époques, les mères introduisent à tour de rôle leurs nourrissons, pour appeler sur eux les bénédictions du Saint. La tombe est enrichie, dans toute la longueur de sa face antérieure, d'un superbe bas-relief ronde-bosse, représentant une chasse complète. Onze chasseurs, vêtus à la romaine, les uns à cheval, les autres à pied, armés de sabres et d'épieux, poursuivent et terrassent, avec l'aide de leurs chiens, des animaux sauvages de toutes sortes, lions, sangliers, loups, cerfs, etc. Le couvercle offre sur sa frise des sujets d'un relief beaucoup moins saillant, et dont le travail, fort inférieur en mérite, n'appartient évidemment ni au même auteur, ni à la même époque. Le milieu de cette frise est occupé par deux enfants ailés supportant un cartouche carré sans inscription ; à gauche se voit un repas, à droite une marche de cavaliers et de piétons.

Ces diverses sculptures ont donné lieu aux commentaires les plus variés et les plus contradictoires. Ceux-ci, sans se perdre en conjectures, veulent que le sarcophage, païen ou chrétien, représente purement et simplement une chasse d'animaux sauvages, avec ses épisodes ordinaires : la marche des chasseurs gagnant le rendez-vous, la chasse proprement dite, et le repas qui suit d'ordinaire les exploits cynégétiques. Ceux-là, adoptant les fabuleux détails d'une légende toute locale, ont cru reconnaître le sénateur Léocade en personne, se rendant, avec les siens, à l'invitation de Denis le Gaulois, s'asseyant à sa table, et détruisant les bêtes féroces qui infestaient les cantons de Dieux et de Déols. Quelques-uns, plus subtils, y ont cherché des symboles, des fictions plus ou moins ingénieuses, et jusqu'à des jeux de mots. Ainsi, ces chasseurs exterminant ces monstres, ne pourraient-ils pas signifier les chrétiens vainqueurs des passions ; ce lion qui tombe *(Leo cadit)*, ne serait-il pas une traduction en rébus du nom de Léocade ? D'autres enfin, prenant un moyen terme, ont exprimé un avis qui paraît plus approfondi et plus rationnel. Ils admettent d'abord que le cercueil a été exécuté par un artiste païen, en vue d'une sépulture païenne, et que les sculptures ne sont que les ornements habituels aux monuments funéraires de l'époque, dont on trouve plus d'un spécimen dans nos musées. Sur le couvercle, au contraire, ils signalent les traces évidentes du christianisme. Ainsi, ils reconnaissent de véritables anges dans les enfants ailés qui supportent le cartouche, dans la scène de droite un repas ou communion de fidèles, comme semblent le prouver trois pains ou hosties placés parmi les mets, et sur chacun desquels on remarque distinctement une croix ; enfin, dans la scène de gauche, une marche funèbre où figurerait, conformément à d'anciens rites, le cheval non monté du défunt.

Ceci posé, ils raisonnent ainsi : Léocade, encore païen, préoccupé du soin de sa sépulture, aurait acheté ou fait exécuter un tombeau orné de chasses, suivant le goût du temps, et bien digne, par sa richesse, de recevoir les restes d'un si noble personnage. Devenu chrétien, et voyant son fils mourir avant lui, il aurait déposé le corps de celui-ci dans son propre cercueil, dont, en résumé, le sujet n'avait rien d'anti-chrétien, et sur lequel il aurait adapté un couvercle décoré de sculptures postérieures, œuvres d'un autre artiste, et mieux approprié à ses nouvelles croyances. Cette dernière opinion, fort plausible, satisfaisant du même coup la raison et la tradition, paraît avoir généralement prévalu.

Nous avons emprunté ces curieux détails aux *Pieuses légendes du Berry*, par M. Veillat (Châteauroux, 1864).

SAINT TRYPHON ET SAINT RESPICE, MARTYRS A APAMÉE,

Et Sainte NYMPHE, Vierge et Martyre en Sicile (IIIe siècle).

Tryphon et Respice étaient, selon l'opinion la plus probable, originaires d'Apamée, ville de Phrygie. Tryphon commença de si bonne heure à y pratiquer la vertu, qu'on peut bien lui appliquer cette maxime de saint Ambroise, que « la force n'est pas attachée à l'âge ». A peine savait-il parler, qu'il publiait les grandeurs de Dieu, chassait les démons et guérissait les malades. Ce fut dans ces nobles exercices qu'il passa les premières années de sa vie. Etant plus avancé en âge, et voyant que les chrétiens étaient si cruellement persécutés sous l'empire de Dèce, qu'il y avait danger que plusieurs ne fissent naufrage dans la foi, il s'appliqua à fortifier les plus faibles et même à les pourvoir de ce qui leur était nécessaire pour leur subsistance. Comme il ne se cachait point, et qu'une si grande lumière ne pouvait pas demeurer inconnue, il fut arrêté par les officiers du préfet Quirin. On l'étendit sur le chevalet, on lui déchira la peau avec des ongles de fer, on le suspendit en l'air par les pieds que l'on attacha avec des clous tout rouges de feu, on le rompit de coups de bâton et on lui brûla les flancs avec des flambeaux et des torches ardentes.

Sa constance et sa fermeté furent si surprenantes, que le tribun Respice, qui était présent, en fut tout épouvanté. Il vit bien que la nature n'était pas capable d'un si grand effort, et qu'il fallait qu'une cause supérieure et une véritable divinité le soutinssent dans des tourments si insupportables. Ainsi, il reconnut que Jésus-Christ était le véritable et le seul Dieu qu'il fallait adorer, il le confessa et mérita d'être joint à ce glorieux martyr dont l'exemple lui était si salutaire. Ils furent tous deux traînés devant l'idole de Jupiter, et, par la prière de Tryphon, cette statue tomba à terre et se rompit. Alors, le juge les condamna l'un et l'autre à être fouettés avec des plombeaux : ce qui dura si longtemps qu'ils expirèrent dans la rigueur de ce supplice. Quelques auteurs ont écrit qu'ils endurèrent le martyre dans la ville de Nicée, en Bithynie. Leurs saints corps furent ensuite transportés à Rome et placés dans l'église du Saint-Esprit.

Au même jour, une vierge, nommée Nymphe, confessant avec une ferveur admirable le nom sacré de Jésus-Christ, fut saisie et mise à mort, et mérita, par ce moyen, la double couronne de la virginité et du martyre. Baronius cite des Actes qui disent qu'elle endura ce supplice en Sicile ; d'autres croient qu'après y avoir souffert de grands tourments elle vint mourir en paix à Rome ; quoi qu'il en soit, ses reliques sont avec celles de saint Triphon et de saint Respice, et l'Eglise romaine ne fait qu'une fête de ces trois Martyrs.

Nous avons conservé le récit du Père Giry.

SAINT MONITEUR, ÉVÊQUE D'ORLÉANS ET CONFESSEUR

(Ve siècle).

Après l'évêque Gratien, environ l'an 484 de Notre-Seigneur, Moniteur prit en main le gouvernement de l'Eglise d'Orléans ; c'était le cinquième successeur de saint Aignan ou Agnan (17 novembre) et le douzième évêque de ce siége. On ne connaît rien de lui que son nom et que sa qualité de Saint; mais l'un et l'autre sont si bien constatés par les mentions fréquentes des annales ecclésiastiques de l'Eglise d'Orléans qu'il n'y a rien qui soit moins douteux. Il s'endormit dans le Seigneur le 10 novembre ; sa vie est demeurée cachée en Dieu avec le Christ.

Son corps fut enseveli dans l'église de Saint-Laurent, dans la région occidentale de la ville, avec les corps de saint Agnan, de saint Flou (2 février) et de saint Baudèle (20 mai). Mais, lorsque le roi de France, Robert, après avoir relevé de ses ruines le monastère de Saint-Agnan, convoqua une réunion d'évêques pour en faire la dédicace solennelle (14 juin 1029), il fit lever de terre le corps de saint Moniteur, ceux des autres Saints nommés ci-dessus, ainsi que ceux de saint Euspice de Verdun, prêtre et abbé de Saint-Mesmin (14 juin et 17 juillet), et de sainte Agie ou Austrégilde

(25 septembre), sœur de saint Aunaire, évêque d'Auxerre, et mère de saint Leu, archevêque de Sens, et, en grande pompe, les transféra dans l'église de ce monastère.

Et le pieux roi montra sa grande vénération pour ces Saints par des paroles pleines de religion qu'il prononça devant tout le peuple ; car, se jetant à genoux, il adressa à Dieu cette prière : « Je vous rends grâces, à vous, Dieu bon, qui avez amené aujourd'hui mon projet à bonne fin, par les mérites de saint Agnan, en réjouissant mon âme par les reliques des Saints qui triomphent maintenant avec lui. Donnez donc, Seigneur, par ces Saints, vos serviteurs, aux vivants la rémission de leurs péchés, et aux morts la vie et le repos éternels. Regardez notre monde, et ce royaume qui vous appartient et que vous m'avez donné par votre miséricorde et votre bonté ; régissez-le, conduisez-le pour l'honneur et la gloire de votre nom ».

Saint Moniteur est honoré le 17 novembre au diocèse d'Orléans.

Propre d'Orléans.

XIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Tours, la naissance au ciel de saint MARTIN, évêque et confesseur, dont la vie a été si miraculeuse qu'il a mérité de ressusciter trois morts. 400. — A Cotyée, en Phrygie, le glorieux martyre de saint Menne ou Mennas, soldat égyptien, qui, pendant la persécution de Dioclétien, quitta la profession des armes et se fit soldat dans l'armée du Roi du ciel, en se retirant dans le désert pour se livrer tout entier à la contemplation. Quelque temps après, ayant reparu en public et déclaré hardiment qu'il était chrétien, il fut éprouvé par des tortures effroyables, et enfin, s'étant mis à genoux pour prier, il fut décapité tandis qu'il remerciait Notre-Seigneur Jésus-Christ de ses bienfaits, et devint, après sa mort, célèbre par beaucoup de miracles [1]. 303.— A Ravenne, les saints Valentin, Félicien et Victorin, qui reçurent la couronne du martyre durant la persécution de Dioclétien. IVe s. — En Mésopotamie, saint Athénodore, martyr, qui, sous le même Dioclétien et le président Eleuse, après avoir été tourmenté par le feu et par d'autres supplices, fut enfin condamné à avoir la tête tranchée ; mais le bourreau étant tombé et nul autre ne voulant entreprendre de le frapper, il se mit en prières, et, dans la ferveur de son oraison, il s'endormit en Notre-Seigneur. IVe s. — A Lyon, saint Véran, évêque, qui a brillé pendant sa vie par la grandeur de sa foi et par le mérite de ses vertus [2]. — Au monastère de Grotta-Ferrata, près de Frascati, saint Barthélemy, abbé, compagnon de saint Nil, dont il a écrit la vie [3]. 1054. — Chez les Samnites, saint Mennas, solitaire, dont le pape saint Grégoire le Grand rapporte les vertus et les miracles. VIe s.

1. Quelques chrétiens, qui assistèrent à son supplice, furent assez habiles pour retirer du feu (car il fut brûlé après avoir été décapité) quelques ossements du généreux Martyr; les ayant enveloppés dans des linges fort blancs, ils les transportèrent à Alexandrie d'Egypte (Iskanderieh), son pays natal, comme il l'avait souhaité. Dans la suite des temps, ces reliques furent apportées en France, et, à l'instance de saint Bernard, elles furent déposées dans l'abbaye d'Orval *(Aurea Vallis)*, en Belgique, par Albéron de Chiny, évêque de Verdun. — *Divers martyrologes.*

On le représente : 1° traîné sur des têts de pots cassés; 2° décapité; 3° brûlé sur un bûcher. — Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

2. On était persuadé, au IXe siècle, qu'il y avait eu à Lyon un saint évêque nommé Véran; Adon et Usuard, que l'on a suivis dans le martyrologe romain, marquent sa fête au 11 novembre. Mais il y a tout sujet de croire qu'il a été confondu par les uns avec saint Véran, évêque de Vence (9 septembre 480), fils de saint Eucher, évêque de Lyon, ou avec saint Véran de Cavaillon, qui n'a vécu que dans le VIe siècle. Nous donnons à ce jour la vie de saint Véran de Cavaillon. — Cf. Baillet et le *Gallia Christiana.*

3. Barthélemy naquit à Rossano (Calabre Citérieure) après le milieu du Xe siècle, fit de bonnes études, et entra ensuite dans un monastère qu'il quitta pour se mettre sous la conduite de saint Nil le Jeune, son compatriote. Il le suivit dans son couvent de Grotta-Ferrata, près de Frascati *(Tusculum,* ville des Etats

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Angers, Autun, Beauvais, Bourges, Chartres, Coutances, Dijon, Laval, Le Mans, Meaux, Mayence, Nancy, Pamiers, Paris, Poitiers, Saint-Flour et Tours, saint Martin, évêque de ce dernier siége et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 400. — Au diocèse d'Autun, mémoire de saint VERAN ou VRAIN, évêque de l'ancien siége de Cavaillon et confesseur, cité au martyrologe romain du 19 octobre. Vers 590. — Dans l'ancienne abbaye de Maloigne *(Malonia)*, en Belgique, saint Bertuin, évêque. Né d'une famille noble en Angleterre, il fut élevé par les moines d'Othbelle, et devint plus tard évêque de ce lieu. On dit qu'ensuite un ange l'exhorta à se rendre dans la Gaule. Bertuin obéit, distribua ses biens aux pauvres, ne gardant pour lui que quelques reliques de Saints et quelques livres, et passa la mer avec un petit nombre de compagnons. Il se fixa sur les bords de la Sambre, dans la forêt de Marlaigne. Là il bâtit une cellule ; une dame pieuse et puissante lui ayant concédé la propriété du champ où il s'était établi, il y bâtit aussi une église, et peu de temps après un couvent qui porta le nom de Maloigne. Vers 698. — A Nevers, saint Honoré, moine ou solitaire, dont on ne connait que le nom. — Au Mans, le bienheureux Barthélemy, abbé de Marmoutier, évêque de Tours (1052-1067), puis administrateur de l'église du Mans pendant la vacance de deux ans et quatre mois qui suivit la mort (1064) de l'évêque Vulgrin. Il fut l'un des évêques les plus recommandables de son temps. Gouvernant son église au milieu des plus grandes difficultés, il se montra zélé pour la défense du dogme catholique attaqué par Bérenger de Tours (ses erreurs portaient sur les mystères de l'Eucharistie et de la transsubstantiation) ; il seconda toutes les démarches des légats du Saint-Siége, dans le but de ramener l'hérésiarque à la foi de l'Eglise. Cette conduite lui mérita les éloges et la confiance des souverains Pontifes, et il eut enfin la consolation de voir Bérenger mourir dans la soumission et le repentir. Barthélemy ne s'acquit pas moins d'éloges pour la fermeté avec laquelle il maintint les droits de son église métropolitaine et ceux des monastères, pour lesquels il montra constamment une tendresse de père. XIe s. — A Marseille, sainte Gaudentie, dont les reliques reposent dans la chapelle du catéchisme de persévérance. — A Clermont-Ferrand, le bienheureux Pierre Mereton, profès de l'Ordre de Saint-Dominique, martyrisé par les hérétiques, pour avoir refusé d'apostasier. On le représente, ainsi que les autres martyrs de l'Ordre de Saint-Dominique martyrisés par les Protestants, la palme d'une main et le glaive de l'autre. XVIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — Au monastère de Grotta-Ferrata, sur le territoire de Tusculum, saint Barthélemy, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile, compagnon du bienheureux Nil, dont il écrivit lui-même la vie. 1054. — Dans le Samnium, saint Mennas, solitaire, de l'Ordre de Saint-Basile, dont le pape saint Grégoire raconte les vertus et les miracles. VIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Alexandrie, le décès de saint Jean l'Aumônier, patriarche, cité au martyrologe romain du 23 janvier, jour sous lequel nous avons donné sa vie. 619. — A Constantinople, la naissance au ciel de saint Théodore Studite, abbé, cité au martyrologe romain du 12 novembre. — Au Japon, la vénérable Marine de Nangazaki, vierge et martyre, tertiaire de l'Ordre de Saint-Dominique. Nouvelle Marthe charitable et pieuse, elle recueillait et servait les missionnaires avec une religieuse affection, sans craindre les persécuteurs et sans rougir de sa foi. Elle ne tarda pas à être mise en prison comme chrétienne et protectrice des ministres de cette religion. Les juges, après l'avoir soumise aux épreuves les plus cruelles, la condamnèrent à mourir par le feu. Elle fut donc conduite non loin de Nangazaki, sur une montagne qu'on appelle Sainte, à cause du grand nombre de ceux qui y ont donné leur vie pour la foi ; on l'attacha à un poteau, et le bois fut placé à une assez grande distance, afin de rendre son agonie plus longue et plus douloureuse. Elle expira bientôt consumée plutôt par l'amour divin que par le feu matériel [1]. 1634. — Chez les religieuses

romains), et refusa, par humilité, d'être son successeur immédiat ; mais, après la mort de deux abbés, il fut contraint d'accepter le gouvernement du monastère dont il acheva les constructions. Il a composé plusieurs chants religieux en l'honneur de la sainte Vierge ; nous lui devons aussi une vie en grec de saint Nil. Barthélemy avait un talent particulier pour convertir les pécheurs, et il détermina, en 1047, Benoit IX à quitter définitivement la chaire pontificale qu'il déshonorait par ses vices. — L'abbé Pétin, *Dictionnaire hagiographique.*

1. Ses cendres furent jetées à la mer afin que les chrétiens ne pussent pas les conserver ; mais sa robe et ses autres vêtements sont à juste titre en grande vénération au Japon, surtout parmi les femmes. Son admirable fermeté lui a mérité au Japon le nom de *femme forte.* — *Année dominicaine.*

clarisses de Munich, la bienheureuse Agnès de Bavière, vierge, fille de Louis, duc de Bavière, depuis empereur d'Allemagne, et de l'impératrice Marguerite. Elle était toute jeune encore quand on voulut l'arracher à l'asile saint où s'était abritée son enfance. Agnès alors courut aux pieds du tabernacle, et en embrassa fortement le socle en s'écriant : « Divin Jésus ! ne permettez pas que je sois jamais séparée de vous ». Le Sauveur exauça sa prière : Agnès tomba soudain malade et mourut dans la fleur de la plus brillante jeunesse. 1352. — Saint Nathanaël, l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, et que l'ancien bréviaire de Bourges prétend être le même que saint Ursin, premier évêque de Bourges [1]. Ier s.

SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS

400. — Pape : Saint Anastase. — Empereur d'Occident : Honorius.

> Martin a vu et compris la vanité des idoles, et il s'est fait chrétien; l'horreur et les suites déplorables du péché, et il l'a chassé de son cœur. En possession de la vérité et de la grâce du Seigneur, il a veillé toute sa vie sur ces précieux trésors, et n'a cessé de puiser dans la prière la force de les défendre.
> *Eloge du Saint.*

Saint Martin naquit à Sabarie, aujourd'hui Steinamanger, en Hongrie. Son père, qui était tribun militaire, alla se fixer à Ticinum (aujourd'hui Pavie), où il emmena Martin encore enfant, afin de lui procurer une éducation plus convenable et plus soignée. De vieilles légendes composent à notre Saint une généalogie et lui donnent même une extraction royale : c'était comme une guirlande que le moyen âge croyait nécessaire pour orner son berceau. Quoi qu'il en soit, sa gloire n'a pas besoin d'aïeux, et, quelle qu'ait pu être la noblesse de ses ancêtres, il fut plus noble qu'eux, car il méprisa les rites sacriléges auxquels son père était asservi. En effet, bien jeune encore, malgré les préjugés, l'influence et même les persécutions de la famille, malgré l'atmosphère païenne dans laquelle il vivait, cet enfant extraordinaire semblait annoncer ce qu'il serait un jour. Comme s'il eût été naturellement chrétien, il ne se plaisait que dans l'assemblée des fidèles et se dérobait à la vue de ses parents pour aller à l'église prier et s'instruire. A dix ans, il sollicita et obtint la faveur d'être admis au nombre des catéchumènes. Deux ans après, prévenue de la grâce, nourrie des enseignements que recevaient les aspirants au baptême, secondée d'une âme forte, ardente, méditative, qui se sentait étrangère dans la maison paternelle et dans le monde, sa jeune et naïve piété, devançant l'âge des grandes choses, aspirant de prime abord à la perfection, faillit le pousser prématurément au désert.

Ainsi déjà s'annonçait une vocation sublime, ainsi se révélait en lui une de ces natures d'élite, élevées et contemplatives, qui se sentant à l'étroit dans la sphère terrestre et planant bien au-dessus des mille petites choses d'ici-bas, semblent oublier qu'elles sont encore assujéties à la vie mortelle pour ne rêver que du ciel; comme si, à la hauteur où Dieu les a placées, elles ne pouvaient se nourrir que de pensées et d'affections surnaturelles, d'immortelles espérances, de charité, de dévouement, de sacrifices, de ver-

1. Voir la vie de saint Ursin au 9 novembre.

tus presque surhumaines. Cependant le jeune catéchumène se crut obligé pour le moment de lutter contre son attrait et attendit encore quelques années avant de satisfaire ce besoin si précoce qui l'appelait hors du monde. Ne fallait-il pas au moins qu'il fût sorti de la première enfance? Enfin il atteignit sa quinzième année, et alors sans doute il se promettait bien de pouvoir réaliser son projet. Dieu qui avait ses vues en disposa autrement. Un édit de l'empereur appela sous les drapaux les fils des vétérans [1] âgés de dix-sept ans. Son père, furieux de voir que ses goûts semblaient l'éloigner de la profession des armes comme du culte idolâtrique, voulut l'y engager malgré lui, et avant le temps le dénonça aux agents impériaux et parvint à le faire admettre, nonobstant son âge que peut-être il dissimula, parmi les nouvelles recrues. Martin dut obéir, et il le fit sans murmurer, adorant avec amour et confiance la main providentielle qui ne dispose jamais les événements humains que pour le bien des élus. Il prêta le serment militaire, et revêtu de la chlamyde ou manteau de laine blanche de forme ovale, il partit avec un cheval et un serviteur, fut incorporé dans les légions de l'empire et alla servir dans ce beau pays des Gaules qu'il devait évangéliser un jour, après en avoir protégé les frontières avec sa jeune épée.

Le voilà donc à quinze ans lancé inopinément et avant même d'avoir reçu le baptême, au milieu du tumulte des armes, de la dissipation et de la licence des camps. Que cette carrière était différente de celle vers laquelle se portaient toutes les aspirations de son cœur! Mais au moins, le pauvre enfant, sans secours et sans appui conservera-t-il dans ce milieu si délétère, la piété, la vertu ordinairement bien frêle à cet âge ? Dieu, qui le destinait à être plus tard le modèle des solitaires, des évêques et des apôtres, voulut auparavant montrer dans sa personne aux jeunes militaires que l'âme la plus pure peut se conserver intacte sous les armes; qu'une foi solide et pieuse s'allie admirablement avec le courage d'un héros; que le vrai chrétien et le vrai soldat sont frères, qu'ils peuvent se comprendre à merveille, qu'ils se ressemblent par l'esprit de sacrifice et de dévouement qui est commun à l'un et à l'autre, qui fait en quelque sorte leur vie et constitue l'essence de leur être. En récompense des saints désirs et des efforts généreux de Martin, il protégea donc dans l'armée son adolescence assiégée de mille périls, comme sous le toit paternel il avait protégé son enfance contre les séductions de l'idolâtrie, malgré l'influence presque irrésistible de l'éducation et des exemples domestiques. Aussi le vice ne put approcher de celui que les vertus chrétiennes unies aux vertus guerrières entouraient d'une garde d'honneur, couvraient d'un double et invincible rempart. Exact à tous ses devoirs, plutôt sans doute par conscience que par goût pour l'état militaire, doux et affable dans le commerce de la vie autant que brave sur le champ de bataille, il gagna bientôt l'estime et l'affection de ses camarades et de ses chefs. En lui se faisaient remarquer toutes les plus belles, toutes les plus nobles qualités du cœur; mais l'humilité et la charité, ces deux aimables sœurs, filles de l'Evangile et mères de toutes les autres vertus, semblaient lui être particulièrement chères. Au lieu d'avoir, comme les autres, plusieurs hommes à ses ordres, il se contentait d'un seul serviteur, et encore le traitait-il comme son égal devant Dieu, lui épargnant toute la peine qu'il pouvait et même lui rendant au besoin

1. Héritiers des franchises paternelles, les fils des vétérans héritaient en même temps du métier des armes. Ils étaient soldats par naissance, dit la loi romaine. C'est à ce titre que saint Martin fut enrôlé dès sa jeunesse et combattit dans les *ailes* de *scholaires*, sous Constance et le césar Jules Constant.

les plus humbles services. Chose admirable et inouïe, si l'on songe à quel mépris étaient voués, à quels traitements étaient soumis les malheureux esclaves par ceux qui n'avaient pas encore appris du christianisme que tous les hommes sont frères! Sa solde presque tout entière passait entre les mains des pauvres; il ne s'en réservait que le strict nécessaire, et souvent même il oublia de s'en rien réserver.

Un jour qu'il était en marche par un hiver si rigoureux que plusieurs personnes moururent de froid, il rencontra aux portes d'Amiens, sur la voie d'Agrippa conduisant de Lyon à Boulogne, un pauvre presque nu qui demandait l'aumône aux passants. Voyant que les autres n'avaient pas même fait attention à ce malheureux, il pensa que Dieu le lui réservait. Mais que donnera-t-il? Ce jour-là il n'avait pas seulement une obole. La charité, qui ne sait point calculer, est ingénieuse pourtant et ne connaît pas l'impossible. Aussitôt se rappelant ces paroles du divin Maître : *J'étais nu, et vous m'avez couvert :* « Mon ami », dit-il au pauvre, « je n'ai que mes armes et mes vêtements; partageons ceux-ci. Tiens, voilà ta part ». A peine achevait-il ces mots que déjà il avait fendu avec son épée sa chlamyde en deux et en avait jeté la moitié au mendiant transi de froid. La nuit suivante, il vit dans un songe miraculeux Notre-Seigneur Jésus-Christ couvert de cette moitié de manteau et disant à une troupe d'anges rangés autour de lui : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a revêtu de cet habit ». Le jeune militaire n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il fit cet acte de charité si généreux, si rapide, si spontané, qui révélait toute son âme. On voit ce trait immortel gravé sur une ancienne médaille trouvée à Autun : tant étaient profondes les traces, tant était vivace et cher le souvenir que Martin avait laissés dans cette ville où nous le suivrons bientôt.

Quelque temps après, il reçut le baptême, après avoir passé par toutes les épreuves des compétents ou postulants, et nourrissant toujours son grand projet de ne vivre que pour Dieu, il pensa dès lors sérieusement à sa retraite. Cependant, à la prière d'un officier supérieur, son ami, qui lui promettait de se retirer en même temps que lui pour se consacrer pareillement à Dieu, il consentit à rester encore deux ans sous les drapeaux. Mais ses pensées étaient ailleurs, et plus que jamais son âme vivait dans une sphère plus élevée. Enfin le moment arriva où il put échapper à la triste nécessité de verser le sang humain et entrer dans la voie plus parfaite à laquelle il se sentait appelé par la divine Providence. Les Germains ayant fait irruption sur les terres de l'empire (en 336); on réunit les troupes dispersées dans leurs cantonnements, et avant de les mener à l'ennemi on leur fit les largesses ordinaires en pareil cas. Martin, décidé à quitter l'armée, eut la remarquable délicatesse de refuser une récompense qui, selon lui, supposait la continuation du service militaire, et profita de cette occasion pour demander son congé, disant qu'il ne pouvait accepter de gratification, parce que, décidé à entrer dans la milice de Jésus-Christ, il ne lui était pas permis de combattre. Comme on était à la veille de voir l'ennemi, cette demande fut naturellement regardée comme une preuve de lâcheté. L'âme généreuse de Martin, pleine de cette noble fierté digne d'un soldat de Rome, digne aussi d'un soldat de Jésus-Christ qui tient à conserver exempt de toute tache son nom de chrétien, ne put que se révolter à une pareille imputation. « Eh bien! » dit-il, « puisqu'il en est ainsi, demain qu'on me mette au premier rang, sans armes ni offensives ni défensives. Je n'aurai donc à opposer à l'ennemi que le signe de la croix,

et l'on verra si un chrétien a peur de la mort ». Que se passa-t-il durant la nuit entre Dieu et son serviteur? Nul mortel ne l'a su ; mais le lendemain, dès le point du jour, une députation des barbares venait au camp demander la paix. Alors Martin put prendre immédiatement son congé et se consacrer tout entier au service du divin Roi. Les fatigues et les périlleux hasards de la guerre n'avaient fait qu'affermir son courage, sans rien ôter à sa vertu, et tremper encore plus fortement sa grande âme.

Quand il se vit enfin et pour la première fois en possession de cette liberté qu'il avait désirée uniquement pour en faire à Dieu le sacrifice, Martin, âgé alors d'environ vingt ans, alla d'abord trouver Maximin, évêque de Trèves, fit avec lui le voyage de Rome, et se rendit, après la mort de ce saint prélat (en 348), chez saint Maixent, son frère, évêque de Poitiers. Quelque temps après, Hilaire remplaçait Maixent sur le siége de cette ville, et Martin se trouva heureux d'être accepté comme son disciple. Le grand docteur eut bientôt reconnu le mérite extraordinaire du saint jeune homme et voulut l'attacher à son diocèse en l'ordonnant diacre. Martin refusa cet honneur dont il se croyait trop indigne et ne consentit qu'à être fait exorciste. C'était comme une prophétie annonçant la guerre incessante que notre Saint fera contre les démons.

Investi depuis peu de jours seulement du pouvoir de commander à ces esprits de ténèbres, le nouveau clerc, sur un avis du ciel et avec la permission de son illustre maître, fit un voyage que lui commandait le zèle autant que la piété filiale. Plein d'une sollicitude affectueuse et chrétienne pour ses parents qu'il avait laissés dans les ténèbres du paganisme, il voulait les voir une dernière fois pour travailler à leur conversion. Sa vieille mère et plusieurs personnes du pays ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Mais cette consolation fut mêlée d'amertume : il eut la douleur, malgré toutes ses tendres et pieuses industries, d'échouer auprès de son père et le quitta bien triste, ne pouvant faire autre chose que prier pour lui. L'ancien et dur tribun l'avait reçu d'un air froid et sombre ; il n'avait pu pardonner à ce fils unique d'avoir renoncé à ses dieux, à sa profession, et trompé son ambition vulgaire. C'est pendant ce long voyage de Poitiers à Sabarie qu'en traversant les Alpes Martin tomba entre les mains d'une bande de voleurs. Déjà l'un d'eux levait le bras sur lui, lorsqu'il fut soudainement arrêté par ses compagnons frappés de l'air noble, intrépide et calme du voyageur. « Qui es-tu donc », lui demandèrent-ils? — « Je suis chrétien », répondit notre Saint. — « N'as-tu donc pas peur ? » — « Non, un vrai chrétien n'a jamais peur, parce qu'il a la conscience tranquille et sait que Jésus-Christ est avec lui, à la vie et à la mort. C'est vous qui, ayant tout à craindre et de la justice des hommes et surtout de la justice de Dieu, devez justement avoir peur ». Stupéfaits d'entendre de la bouche d'un voyageur désarmé, qui était à leur discrétion, des paroles si fermes et si nouvelles pour eux, dominés par une force secrète, par un irrésistible ascendant et enchaînés par l'admiration, ces hommes de sang et de pillage étaient étonnés d'eux-mêmes et ne pouvaient s'expliquer comment ils avaient pu trouver un vainqueur dans cet étranger sans défense, dont ils étaient bien résolus pourtant à faire la proie et la victime de leur cruelle rapacité. Celui-là même qui avait levé le bras sur Martin pour le frapper embrassa la religion chrétienne et même devint moine. Il se plaisait à raconter dans la suite le fait providentiel qui avait donné lieu à sa conversion. C'est aussi dans ce voyage que le démon apparut à Martin sous une forme humaine et chercha à l'effrayer par des menaces. Mais le

Saint n'eut pas plus peur de lui que des brigands des Alpes ; et les deux ennemis se promirent bonne guerre. L'un et l'autre tinrent parole ; mais le génie du mal fut toujours contraint de fuir devant l'homme qui était armé de la force de Dieu même.

Nourri des instructions et inspiré du zèle de saint Hilaire pour la foi de Nicée, l'exorciste de Poitiers, avant de revenir dans les Gaules, combattit vivement les Ariens en Illyrie. Maltraité publiquement et chassé par ces hérétiques, il passa en Italie. Là, il apprit que saint Hilaire venait d'être exilé pour la foi, et se retira à Milan. Alors, réalisant pour la première fois le rêve de son enfance, notre Saint se fit un petit monastère où il vécut avec quelques disciples, entre autres Maurilius, dont le père était gouverneur de la Gaule cisalpine, et Gaudentius, qui devint depuis évêque de Novarre. Il jouissait en paix du bonheur de servir Dieu dans la retraite, lorsque l'évêque arien Auxence, apprenant qu'il y avait dans la ville un moine, ardent défenseur de la divinité du Verbe et disciple d'Hilaire, entre en fureur, l'accable d'injures et de coups et l'expulse ignominieusement. Exilé dans son exil même, que va devenir Martin ? Les Gaules n'ont point d'attraits pour lui : Hilaire n'y est plus. Il prend, avec un saint prêtre qui s'était attaché à lui, la résolution de quitter le séjour des villes et de fuir même les lieux habités. Près de la côte de Ligurie (pays de Gênes) est une île déserte nommée *Gallinaria* [1]. C'est là qu'il va se cacher avec son compagnon, loin des hommes pour être plus près de Dieu, en attendant des jours meilleurs. Un incident étrange, dit la légende, marqua son entrée dans ce triste séjour. Béelzébud en avait jadis chassé les habitants et y régnait depuis en maître. A peine l'homme de Dieu eut-il mis le pied dans cette solitude, que le malin esprit, ne pouvant supporter sa présence, déserta la place avec des hurlements épouvantables, et se retira avec ses infernales légions dans un autre endroit d'où il fut encore expulsé. Ayant un jour mangé, sans le savoir, quelque plante vénéneuse dans son île inculte, car il ne vivait que de racines et d'herbes sauvages, le pieux solitaire fut réduit à la dernière extrémité. Mais il se recommanda aussitôt à Jésus-Christ ; et le divin Maître, qui réservait à de grandes choses son fidèle serviteur, lui accorda la faveur d'une guérison subite et complète. Il continua à passer, dans la retraite, dans l'oraison et les plus dures austérités, la vie qui venait de lui être miraculeusement rendue : préludant ainsi, seul avec Dieu et le saint prêtre qui s'était fait son imitateur, aux exercices de cette vie monastique vers laquelle l'entraînait toujours le penchant de son cœur.

Enfin la persécution arienne s'était apaisée, et le grand évêque de Poitiers, l'Athanase de l'Occident, se hâtait de rentrer dans sa patrie dont il était le soutien, le flambeau et la gloire. Martin, à cette nouvelle, partit aussitôt pour Rome où il espérait le rencontrer. Mais Hilaire n'y est déjà plus. Le disciple alors vole sur les traces de son maître et arrive presque en même temps que lui dans la ville de Poitiers, heureuse d'avoir retrouvé un pasteur et un père. Combien fut vive la joie de ces deux Saints qui avaient appris à s'apprécier et à s'aimer, lorsqu'ils se jetèrent, après cinq ans d'exil, dans les bras l'un de l'autre ! Ils s'étaient séparés en versant des larmes ; au jour de la réunion ils en répandent encore ; mais cette fois ce sont des larmes de bonheur. Bientôt après, saint Hilaire connaissant le goût de son cher disciple pour la vie religieuse, lui céda une terre, à deux

1. Ainsi appelée à cause du grand nombre de poules sauvages qu'on y avait trouvées. Elle se nomme aujourd'hui *Isoletta d'Albenga*.

lieues et demie de la cité épiscopale, dans la belle vallée du Clain ; et Ligugé, le premier monastère des Gaules, fut fondé (362). Martin, âgé de quarante-sept ans, s'y enferma avec un nombre de disciples assez considérable pour former une communauté régulière qu'il gouverna sous l'autorité du saint évêque de Poitiers. Il était au comble de ses vœux : sa vie pourrait donc désormais se passer tout entière à entretenir des communications intimes avec le ciel et à préparer par les exercices de la vie monastique de dignes ministres de Jésus-Christ. Car le but de ces premiers moines, disciples de saint Martin, était de travailler à leur perfection dans une vie de retraite, de piété et d'étude, pour se rendre capables de servir utilement l'Eglise, lorsqu'ils seraient appelés à exercer les fonctions du saint ministère et de l'apostolat. Notre Saint rendit donc un immense service en établissant ces sortes de séminaires réguliers d'où sortaient des hommes solidement établis dans toutes les vertus pour aller, sur l'ordre des évêques, travailler à la conversion des âmes et faire l'œuvre de Dieu au milieu des peuples. Afin de donner à ses disciples l'exemple de cette vie du religieux unie à la vie du missionnaire, il commença dès lors à faire ce qu'il fera jusqu'à son dernier jour. Il allait prêcher dans les campagnes encore pleines de pauvres idolâtres ; mais il revenait toujours avec empressement au monastère pour retremper son âme dans le calme et l'oraison.

La Providence, qui avait voulu l'employer à faire fleurir dans les Gaules l'ordre et la discipline monastique avec la vie sacerdotale, ne lui permit que de goûter le bonheur de sa chère solitude de Ligugé. Elle réservait sa haute vertu, son mérite éminent, sa grande âme et son zèle immense à un plus vaste théâtre. Et pour seconder puissamment l'importante mission à laquelle il allait l'appeler pour l'accréditer en quelque sorte auprès des peuples comme son ambassadeur, le divin Maître lui communiqua dès lors au suprême degré le don des miracles. Car avant de quitter Ligugé, l'humble et modeste religieux en opéra plusieurs, entre lesquels l'histoire signale particulièrement la résurrection de deux morts. Bientôt la renommée de ses prodiges et l'éclat de son éminente sainteté franchirent l'enceinte tranquille où il pensait abriter pour toujours sa vie, en faisant obscurément le bien et cachant avec tout le soin possible les moindres actions capables d'attirer l'attention des hommes. Il était trahi. Déjà le bruit que faisait son nom volait au loin ; et il ne savait pas ce que sa réputation ou plutôt la Providence lui préparait. Tours venait de perdre son évêque et avait jeté les yeux sur Martin. Une nombreuse députation de la ville partit donc avec le mandat d'aller le chercher, et au besoin de le ravir malgré toute résistance. Mais le difficile était de l'attirer hors du monastère. Ruricius, chef de la députation, y réussit par adresse. Ayant fait arrêter sa troupe à quelque distance, il se détacha et alla seul à Ligugé. Là, sans se faire connaître, il dit à l'homme de Dieu : « Ma femme est dangereusement malade et réclame votre assistance. Veuillez me suivre immédiatement ». Il savait bien que la charité avait tout pouvoir sur ce grand cœur et triompherait des résistances de l'humilité. Martin le suivit en effet. Heureux du succès de sa pieuse ruse, Ruricius s'empressa de le conduire au lieu où l'attendaient ses concitoyens. Le Saint se vit aussitôt entouré à l'improviste, enlevé de force et emmené pour être placé sur le siége épiscopal que la mort récente de saint Lidoire venait de rendre vacant. A la vue du pauvre moine, quelques personnes firent les dégoûtées. « Quoi ! ce n'est que cela !... Comment trouver un évêque dans un homme

d'un extérieur si humble et si négligé ? » Il y eut même un parti formé contre lui ; mais le peuple et le clergé de Tours le voulaient à tout prix. Ils avaient raison et tinrent ferme. L'opposition eut honte devant la manifestation des vœux unanimes et se vit obligée de se soumettre. Martin aussitôt fut proclamé et sacré par les prélats réunis, le 4 juillet de l'an 372.

Ainsi tiré inopinément et malgré lui de sa solitude bien-aimée pour être élevé à l'épiscopat, notre Saint, pour unir autant que possible les avantages, les douceurs et les saintes austérités de la vie monastique aux devoirs de sa nouvelle dignité, mais aussi, mais surtout afin de former et d'avoir toujours sous la main des ouvriers évangéliques, capables de seconder son zèle, fonda près de sa ville épiscopale, sur la rive droite de la Loire, un monastère dont les cellules étaient construites en bois ou creusées dans les bancs du calcaire tendre de la Touraine. Telle est l'origine de la fameuse abbaye de Marmoutier ou le grand monastère par excellence, *magnum monasterium* [1]. Il allait souvent rafraîchir son âme et passer tout le temps que lui laissaient les graves et nombreuses occupations de sa charge, dans cette sainte retraite, au milieu des religieux qui, sous sa direction, se préparaient au saint ministère, étudiaient, copiaient des livres, vaquaient à la prière, au chant des louanges de Dieu et aux exercices de la pénitence, et n'en sortaient que pour aller exercer les fonctions de l'apostolat. Ce monastère devint comme un séminaire d'évêques : toutes les villes désiraient avoir des pasteurs missionnaires formés par saint Martin. Pour y conserver plus sûrement l'esprit religieux et apostolique, qui est un esprit de sacrifice fort exposé à se perdre au milieu des richesses, le saint évêque était inflexible à l'égard de la pauvreté. En voici un exemple :

Lycontius, autrefois gouverneur de province, personnage aussi distingué par sa piété que par le haut rang qu'il occupait dans l'empire, lui écrivit un jour, le cœur navré, qu'une maladie contagieuse s'était déclarée dans sa maison et y faisait de grands ravages. Il le priait en même temps d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir la cessation du fléau. Martin, touché de la douleur de son ami, s'enferma aussitôt dans sa cellule, y resta sept jours et sept nuits, jeûnant et priant. Il n'en sortit qu'après avoir fait en quelque sorte violence au ciel et obtenu la grâce qu'il demandait. Lycontius vint le remercier et lui offrit, comme un témoignage de reconnaissance, deux cents marcs d'argent. Mais le Saint ne permit pas qu'on retînt pour son monastère la plus petite partie de cette somme. Il exigea qu'elle fût toute entière consacrée au soulagement des pauvres, et répondit à quelques-uns de ses disciples qui lui représentaient les besoins de la communauté : « Des religieux ne doivent avoir que le vêtement et la nourriture strictement indispensable. Or, l'Eglise », ajouta-t-il, « sera bien toujours en état d'y pourvoir, surtout lorsqu'on saura que nous méprisons les richesses ». — Le trait suivant montre à la fois et le soin qu'il avait de conserver intactes les Règles monastiques et son habileté dans la conduite des âmes.

Un ancien militaire vint un jour lui demander à être reçu dans son monastère. « Etes-vous marié », lui dit le Saint ? — « Oui », répondit le soldat. — « Eh bien ! mon ami, je ne puis vous admettre ». — Mais ma femme est comme moi décidée à embrasser la vie religieuse ». — Martin,

1. Il ne reste de cette magnifique abbaye qu'un portail dépendant de l'enceinte extérieure. Tout le reste, à l'exception de la chambre de saint Martin qui a été restaurée, a été rasé par celui à qui les révolutionnaires l'avaient vendu. Ce couvent est aujourd'hui habité par les religieuses du Sacré-Cœur.

admirant de si beaux sentiments, finit par accueillir avec sa bonté ordinaire la demande du solliciteur, et après avoir suffisamment éprouvé les dispositions du couple pieux, il plaça la femme dans une maison qu'il avait établie pour les vierges consacrées à Jésus-Christ, et permit au mari de se construire une cellule près de celles des moines. Mais voilà que peu de temps après, le novice, prenant en dégoût l'état monastique, s'imagina que s'il pouvait avoir sa femme avec lui, il servirait Dieu avec plus de ferveur, parce que, dans sa pensée, tous deux s'exciteraient mutuellement à la vertu. Ce pauvre homme alla donc trouver le saint évêque et, lui ouvrant son cœur, exprima le désir d'avoir sa femme avec lui, si cela était possible. Martin, surpris d'une telle proposition, essaya de lui faire comprendre directement l'incompatibilité de sa demande avec la profession religieuse ; mais ce fut en vain. Alors, prenant un détour, il lui dit : « Vous avez été soldat, n'est-ce pas, et vous vous êtes trouvé sans doute plusieurs fois dans la mêlée ? » — « Oui », répondit l'ancien militaire. — « Eh bien ! mon ami, dites-moi, vous êtes-vous jamais avisé de mener avec vous votre femme au combat ? En avez-vous même eu la pensée ? » — « Non, certainement ». — « Et maintenant que vous êtes venu ici pour combattre les combats du Seigneur, vous voudriez l'avoir à vos côtés ? » Il n'en fallut pas davantage pour dissiper la tentation ; et le vétéran persévéra jusqu'à la fin, sans éprouver de nouveaux dégoûts dans la vocation que Dieu lui avait inspirée.

Quelque soigneux qu'il fût de conserver dans toute son intégrité la discipline régulière, son zèle cependant était plein de douceur et de longanimité. Un jour il fut obligé d'adresser des reproches à un de ses disciples qui, à peine entré dans le clergé, oubliant les leçons du monastère, avait acheté des chevaux et menait la vie d'un séculier. Brice, c'était le nom de ce clerc mondain, de ce disciple indocile et ingrat, reçut fort mal ses remontrances, quoique trop bien méritées et très-paternelles. Il lui répondit même avec une brusquerie insolente : « C'est bien à vous, qui avez perdu une bonne partie de la vôtre dans la licence des camps, à reprendre la conduite d'un homme qui a passé toute la sienne dans les exercices religieux et au service des autels ! » Le vénérable évêque, sans s'émouvoir, essaya de calmer ce malheureux et de le ramener doucement à des sentiments meilleurs. Mais ne pouvant y réussir par ses paroles, il alla se jeter à genoux pour demander à Dieu la conversion d'une âme si rebelle et pourtant si chère. Sa prière fut exaucée. Brice, changé subitement, revint en toute humilité demander pardon au saint Prélat qui, plein de joie, lui sauta au cou, l'embrassa tendrement, et tout fut oublié. Comme quelques-uns des frères paraissaient se scandaliser de son indulgence : « Voulez-vous », leur dit-il, « que je m'irrite pour des injures qui ne font de mal qu'à celui qui les a dites ? » Et comme on le pressait quand même d'expulser le coupable du monastère : « Quoi ! » ajouta-t-il, « Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien voulu souffrir le traître Judas auprès de sa personne divine, et moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, je renverrais Brice repentant ! » Martin le plaignait et l'aimait trop sincèrement pour pouvoir se fâcher et sévir contre lui. La bonté qu'il montra dans cette circonstance était d'autant plus admirable que ce n'était pas la première fois que le coupable mettait sa patience à l'épreuve en l'insultant grossièrement et le traitant de radoteur. Cet homme léger, orgueilleux et mondain, ne se corrigea point encore tout à fait. Mais plus tard, il changea complétement, succéda même à son admirable maître sur le siége de Tours et mourut en Saint.

C'est de ce monastère où il entretenait par son exemple et par sa sage

direction la plus parfaite régularité, la pratique de toutes les vertus, que le saint évêque, après avoir puisé dans le commerce intime avec Dieu une ardente charité et un zèle infatigable, partait pour aller évangéliser son vaste diocèse. C'est là qu'il revenait prendre de nouvelles forces pour repartir encore. Dans ses courses apostoliques, il pénétrait jusqu'au fond des campagnes les plus reculées. Les pauvres paysans, grossiers, ignorants, et pour la plupart encore idolâtres, furent toujours le principal objet de ses soins. Il allait les chercher partout, les instruisait avec une aimable simplicité, les consolait avec une bonté touchante, les subjuguait par l'ascendant irrésistible que la parole évangélique avait dans sa bouche, par ses exemples surtout, par sa douceur, par sa sainteté appuyée du don des miracles ; et toujours sur son passage disparaissaient les anciennes superstitions du paganisme romain ou gaulois.

Amboise fut une des premières localités où le saint Pasteur alla exercer son zèle. Il y fit de nombreuses conversions, y fonda une Eglise et en donna le gouvernement à quelques-uns de ses disciples qui se réunirent en communauté et vécurent là, à peu près sous la même discipline que dans le grand monastère de Tours. Cultivée par ces dignes ouvriers, la vigne du Seigneur produisit des fruits au centuple. Toutefois, il était resté non loin de là un temple de forme conique, tout en pierres de taille, très-solide et très-élevé, où le peuple honorait une idole d'une grandeur extraordinaire. Martin, voyant que ce monument perpétuait dans le pays les souvenirs idolâtriques, recommanda à Marcel, supérieur de la petite communauté des clercs qu'il avait laissés dans la contrée, de le faire abattre. Mais le disciple, malgré tout son zèle, ne put exécuter l'ordre du maître. Alors le saint évêque revint à Amboise ; et convaincu qu'en effet il ne fallait compter pour la réalisation de son dessein que sur le secours du ciel, il se retira dans un lieu solitaire et passa la nuit en oraison. Or, dès le lendemain matin un furieux ouragan renversa le temple et brisa l'idole. C'est ainsi que Dieu mettait les éléments à la disposition de celui qui ne travaillait que pour sa gloire et le salut des âmes. Que pouvait-il refuser à une foi si vive, à un zèle si ardent, à une prière si persévérante ?

Arrivant un jour dans un autre bourg de son diocèse [1], il y trouva un ancien temple très-fréquenté. Comme il se préparait, selon sa coutume, à renverser les autels et les idoles, les païens, avertis de ce qui se passait, accoururent en foule et le chassèrent en l'accablant d'outrages. Alors, dit Sulpice-Sévère, il resta seul pendant trois jours, jeûnant et suppliant le Seigneur de vouloir bien éclairer ce pauvre peuple. Enfin deux envoyés de la milice céleste lui apparurent sous une forme humaine, armés de piques et de boucliers, et lui dirent : « Nous venons pour arrêter cette foule de païens qui ont opposé aux efforts de ton zèle une résistance si brutale. Va donc maintenant en toute assurance exécuter ton entreprise ». Martin, qui était prosterné la face contre terre, se leva aussitôt plein d'une ardeur céleste, renversa les autels et brisa les simulacres du culte idolâtrique, sans que les païens opposassent la moindre résistance. Se sentant comme enchaînés par une force divine, en présence de cet homme qu'ils avaient contraint de fuir devant eux trois jours auparavant, ils reconnurent en lui le ministre du seul Dieu véritable et tout-puissant, se convertirent et reçurent le baptême. — Une autre fois, après avoir mis le feu à un temple également très-célèbre, voyant la flamme poussée par le vent se porter en tourbillons

1. Appelé *Leprosus*. Peut-être le Louroux près de Manthelan ?

sur une maison particulière qui était tout proche, il court, monte sur le toit de cette maison et défend à l'incendie de se propager. Aussitôt le feu prend une direction tout opposée à l'impulsion du vent et la maison en péril est sauvée. — Comme il était occupé dans un lieu dont on ignore le nom, à renverser des idoles, tout à coup un homme se précipite vers lui pour le frapper d'un coup de couteau. Mais au même instant l'arme fuit des mains du fanatique et disparaît. — Dans chaque bourgade où il arrivait pour y abolir l'idolâtrie, Martin n'était pas toujours réduit à exécuter lui-même l'œuvre de destruction. Quand les païens refusaient obstinément de laisser abattre leurs temples, il se mettait à leur parler ; et souvent alors sa parole avait une telle puissance, que peu à peu la colère de ces hommes se calmait, la lumière de la vérité pénétrait même bientôt dans leur esprit. Enfin, complétement changés et se tournant eux-mêmes contre l'édifice, ils le renversaient de leurs propres mains. Plus d'une fois le saint pontife fit ainsi la guerre et remporta la victoire avec les troupes mêmes de son ennemi.

Mais Dieu n'avait pas fait Martin si grand pour le seul diocèse de Tours. « Afin de perpétuer », dit Bossuet, « dans l'Eglise des Gaules la gloire que lui avait procurée saint Hilaire, le grand évêque de Tours fut élevé sous la discipline du grand évêque de Poitiers ; et cette Eglise, renouvelée par les exemples et les miracles de cet homme incomparable, crut revoir le temps des Apôtres : tant la Providence divine fut soigneuse de réveiller parmi nous l'ancien esprit et d'y faire revivre les premières grâces ! » Bientôt, en effet, la surnaturelle ambition que l'Esprit-Saint avait inspirée à cette âme sublime, se trouva trop à l'étroit dans les limites de l'Eglise de Tours. Après avoir visité et renouvelé son diocèse, l'homme de Dieu se sentit pressé d'étendre au dehors, jusque dans les provinces les plus lointaines, ses courses et ses travaux. Vêtu d'une pauvre tunique recouverte d'un manteau noir fait de poil grossier, monté sur un âne et emmenant avec lui comme auxiliaires quelques-uns de ses religieux, le voilà qui part en pauvre missionnaire pour évangéliser les campagnes et y extirper les restes de l'idolâtrie ; car c'est là le lot qu'il a choisi, la tâche qu'il s'est imposée. Doué d'une activité prodigieuse comme son zèle, il parcourt presque toutes les provinces des Gaules, combattant partout et toujours en vainqueur le vieux paganisme qui fuyait, forcé d'aller au loin se cacher pour échapper à la poursuite et aux conquêtes de l'Evangile. Rien ne peut arrêter les pas de l'infatigable soldat de Jésus-Christ : ni les âpres montagnes de l'Arvernie, ni les plages et les rochers sauvages de l'Armorique, ni les vastes forêts du pays des Carnutes (Chartres), ni le rude pays du Morvan, lointaines et dernières retraites du druidisme déjà chassé des villes. Précédé de son immense réputation, entouré de l'éclat et fort de l'influence d'une vertu surhumaine, n'ayant d'autres armes que la parole de Dieu, la croix, la prière, la pénitence, une charité sans bornes, une foi à transporter les montagnes et le pouvoir divin d'opérer des prodiges : partout, nouveau et pacifique conquérant, il attirait, il soumettait les populations à l'empire du divin Maître. Partout il étouffait dans leur berceau les superstitions celtiques, renversait les arbres sacrés, restes du fétichisme primitif, les temples, les autels et les statues des faux dieux ; ayant soin d'élever à la place une église, un oratoire, une cellule, où il laissait, selon les circonstances, un ou plusieurs religieux pour soutenir son œuvre ou plutôt l'œuvre de Dieu, et cultiver le mystérieux grain de sénevé qu'il avait semé en passant. Saint Martin passe pour le premier qui dans la province de Tours et peut-être

même dans toute la Gaule, ait établi des paroisses rurales, ce qui a surtout contribué à le faire regarder comme l'apôtre des campagnes.

C'est ainsi que par une profonde intelligence de la nature humaine, afin de gagner plus facilement les peuples et favoriser la propagation de la foi, il n'oubliait pas de conserver autant que possible à tel temple, à tel autel, à tel lieu, la célébrité que leur avaient faite la superstition et le concours des païens : ayant soin de substituer dans le même endroit, aux ridicules et criminelles pratiques de l'idolâtrie, les belles et pures cérémonies, les fêtes sanctifiantes, les pompes sublimes du culte chrétien, le sacrifice non sanglant de l'adorable victime.

Suivons Martin jusqu'à Trèves où il avait été obligé de se rendre pour traiter avec l'empereur Valentinien I[er] quelque affaire importante, qui sans doute intéressait l'Eglise ou la charité. Le prince, prévenu contre le grand évêque par Justine, son épouse, infectée d'arianisme, et résolu d'avance à ne rien accorder, lui fit interdire l'entrée du palais. Notre Saint, après plusieurs tentatives infructueuses, eut recours à ses armes ordinaires, la prière et la pénitence, pour vaincre cette résistance qui se dérobe, et pour gagner à sa cause celui « qui tient le cœur des rois entre ses mains puissantes ». Après sept jours et sept nuits d'oraison et de jeûnes, il eut la vision d'un ange. « Rends-toi sans crainte au palais », lui dit le messager céleste, « les portes te seront ouvertes, et l'empereur, si farouche qu'il soit, s'adoucira ». Sortant aussitôt de sa cellule où il s'était enfermé pour gémir devant Dieu, il courut avec une sainte confiance à la demeure impériale, trouva en effet l'entrée parfaitement libre et put pénétrer jusqu'à Valentinien. Ce prince, d'un caractère excessivement violent, ne daigna pas d'abord se lever et entra même en fureur. Mais tout à coup vaincu et changé par une secrète et divine influence, il se jeta au cou du pontife, prévint sa demande, lui accorda même plusieurs autres audiences, voulut l'avoir comme convive et lui offrit enfin de riches présents, mais sans jamais pouvoir les lui faire accepter. Les sentiments de vénération qu'il éprouvait pour l'homme de Dieu s'accrurent encore de toute son admiration pour un tel désintéressement.

Dans une de ses missions évangéliques, Martin, après avoir fait démolir un temple fort ancien dans un lieu dont l'histoire n'a pas conservé le nom, et mis en pièces les statues des dieux, voulut aussi qu'on abattît un arbre sacré, voisin du temple. Le prêtre des idoles détruites et quelques païens s'y opposèrent violemment. Mais voyant que l'Apôtre insistait, ils lui dirent : « Eh bien ! nous allons couper l'arbre, à condition que tu le recevras dans sa chute. Tu ne dois rien craindre : le Dieu que tu prêches et en qui tu as tant de confiance sera sans doute assez puissant et assez bon pour te protéger ». Le Saint invoque le Seigneur et, inspiré d'en haut, accepte la proposition. On le place du côté où l'arbre penche. Les coups de hache retentissent. Bientôt le pin chancelle; déjà il s'incline sur la tête de Martin; mais à un signe de croix fait par le serviteur de Dieu, il se relève soudain, comme repoussé par un vent violent, et va tomber du côté opposé.

Saint Martin, passant par le pays éduen, l'évangélisa et vint jusqu'à Autun prier sur le tombeau de saint Symphorien, visiter le saint évêque Simplice et le seconder dans ses efforts pour la destruction des restes de l'idolâtrie. C'est alors que ces pieds vénérables foulèrent ce sol sanctifié par son zèle, illustré par un de ses miracles et honoré depuis de son nom immortel. Non loin de l'ancienne porte où aboutissait la voie de Langres, tout près de la petite *cellule* qui renfermait le corps de saint Symphorien,

s'élevait un temple en l'honneur de Saron, roi fabuleux des Gaules, petit-fils de Samothès dont les Gaulois, d'après César, prétendaient tirer leur origine, renommé pour son savoir et fondateur de certaines écoles, d'où une secte de Druides avait pris le nom de saronides. Ces Druides saronides tenaient, au milieu des forêts sacrées qui couvraient les hauteurs voisines d'Autun, une sorte de collége fameux où de toutes parts la jeunesse venait étudier la religion et la philosophie. Cet antique temple de Saron, qui avait survécu à la proscription des Druides, était alors peut-être le dernier refuge du paganisme vaincu. Martin l'a vu en allant prier dans l'église du cimetière et vénérer les reliques de Symphorien. Aussitôt il s'y rend et n'hésite point à faire là ce qu'il a fait partout, même au péril de sa vie. Saisi d'indignation à la vue de cet outrage permanent à Jésus-Christ, il entre dans le temple, poussé par l'esprit de Dieu, et renverse, transporté d'un saint zèle, la statue et l'autel sacriléges. Aussitôt une troupe furieuse de païens armés se précipite sur lui en poussant des cris sauvages, pour défendre et pour venger l'idole. Déjà l'un deux, plus hardi, plus violent, plus exaspéré que les autres, sort du milieu de cette foule irritée et s'élance l'épée à la main sur l'apôtre. Celui-ci, sans s'émouvoir, rejette son manteau en arrière et présente la gorge nue au glaive du meurtrier. Déjà ce misérable fanatique lève le bras pour le frapper. Mais soudain il tombe à genoux aux pieds du saint évêque, comme terrassé par une force invisible, tremblant de crainte, saisi de respect, demandant pardon, et sans doute converti. Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle charité Martin le relève et le rassure, avec quelle joie il lui pardonne. On peut bien présumer qu'un tel événement toucha aussi les autres infidèles et que le thaumaturge en profita pour les instruire et les amener à la foi.

Après avoir détruit les symboles idolâtriques, il dédia au vrai Dieu le temple de Saron et y éleva, sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul, un autel qui, dans la suite des siècles, fut toujours entouré du plus religieux respect. Plus tard, ce temple fut agrandi ; il devint la célèbre église de l'abbaye de Saint-Martin d'Autun ; et le chœur de la basilique, construit à l'endroit où le paysan furieux qui avait voulu frapper le Saint tomba lui-même frappé d'une religieuse terreur, redit aux âges futurs le zèle de l'incomparable pontife, l'ascendant divin de sa sainteté, son passage en ces lieux et l'impérissable gloire que sa présence, ses œuvres apostoliques, son nom et son culte leur ont communiquée. Les paysans idolâtres, convertis par le miracle que Martin venait d'opérer auprès du temple de Saron, furent heureux dès lors d'aller en foule dans ce même endroit devenu pour eux à jamais mémorable et cher, adorer Jésus-Christ leur sauveur, qui avait remplacé la sourde et insensible idole, misérable objet de leurs superstitieux hommages. L'ancien temple païen, transformé par l'illustre apôtre en église chrétienne et auquel se rattachaient, avec le nom de Martin, des faits si prodigieux, devint dans tout le pays l'objet d'une grande vénération, et les saints évêques d'Autun ne manquèrent pas de l'entourer d'un éclat digne des précieux souvenirs qu'il rappelait aux fidèles. Continuons à suivre notre illustre missionnaire dans ses courses évangéliques près d'Autun.

Le paganisme, bien qu'agonisant sur la fin du IVe siècle dans presque toute la Gaule, conservait encore sur les monts sauvages et parmi les incultes habitants du Morvan des sanctuaires vénérés et des sectateurs d'une opiniâtreté qui paraissait désespérante. Mais nulle part le vieux culte gaulois n'était plus enraciné qu'au Beuvray. De toutes les parties du terri-

toire d'*Augustodunum,* l'œil s'arrête sur cette montagne aux larges flancs couverts d'une vigoureuse végétation, à la crête brumeuse, souvent frappée de la foudre et enveloppée d'éclairs, et s'élevant à plus de huit cents mètres au-dessus du niveau des mers. Sa position dominante la fit occuper comme forteresse par les Gaulois d'abord et ensuite par les Romains. De vagues souvenirs ont conservé jusqu'à nos jours, chez les populations simples qui vivent encore à ses pieds, la mémoire d'une place forte détruite et d'importants événements accomplis autrefois sur son plateau escarpé. Le paysan montre encore l'emplacement des grandes portes qu'on entendait, dit-il, de Nevers, à vingt lieues de distance, crier sur leurs gonds. Les villageois attardés, les bergers craintifs croient entendre, durant la nuit, quand le vent souffle dans les hêtres, des bruits inusités. La trompette éclate, une voix sonore commande les manœuvres, les chars s'ébranlent, les troupes courent à grand bruit sur les retranchements. Le Beuvray résume les grandes phases historiques des Eduens. Il était le principal théâtre de l'assemblée politique du printemps ; il vit sous Dumnorix et Divitiac, sous Cotus et Convictolitan, les premières luttes du parti gaulois et du parti romain ; il vit César et ses troupes prendre leurs quartiers d'hiver dans sa vaste enceinte fortifiée, derrière ses terrassements gigantesques. Après la destruction de la forteresse, les peuplades voisines continuèrent de fréquenter ce siége de leur antique nationalité, et leurs transactions importantes s'y réglaient encore au moyen âge comme au temps des Druides. Il y a quelques siècles à peine les baux et les fermages s'acquittaient aux assemblées populaires qui se tenaient depuis le temps des Gaulois dans ses vieux et grossiers retranchements. Aujourd'hui que la dernière habitation a disparu du Beuvray, les paysans, fidèles au rendez-vous séculaire, gravissent encore au commencement de mai la montagne de leurs ancêtres, consacrant par cette opiniâtre coutume le souvenir des anciennes assemblées religieuses et politiques et celui de l'existence du rempart national.

Le plateau élevé du Beuvray était en même temps le centre de la religion et comme le sanctuaire des divinités celtiques. Derrière ce boulevard des tribus de la vallée s'abritait encore, à l'époque de saint Martin, un culte en harmonie avec l'esprit des peuples enfants. Ce qui les frappe, en effet, c'est toujours la grandeur et la force dans la nature comme dans les hommes. Les hauts lieux, les grands arbres, les rochers, les fontaines, tous les éléments apparents du monde, tout ce qui étonne l'ignorance : tels sont les dieux qui prennent vie dans leur imagination. Le druidisme, qui déifiait ainsi toutes les forces de la nature, avait bien choisi sa position. Le sommet du mont Beuvray semblait en effet marqué d'avance pour un pareil culte. Tantôt voilé de toutes les brumes du Morvan, tantôt livrant à l'œil un espace sans bornes qui embrassait presque tout le territoire de la confédération éduenne, il devenait forcément le centre religieux comme le centre politique de la cité. De tous les points de la contrée, la demeure des dieux protecteurs apparaissait dans sa puissante majesté et résumait l'unité des tribus. Le sanctuaire druidique était sorti complet du sein de la nature : il ne fallait qu'en prendre possession. Pour cette religion matérielle, quel lieu plus convenable et plus frappant, plus magnifique et plus grandiose ? De hautes montagnes, de toutes parts une vue immense, de grands aspects, une grande force de végétation, de grands arbres, des forêts vénérées, des fontaines qui donnent de vives et abondantes eaux, des rochers qui dressent çà et là leurs têtes abruptes. Là, au sein des bois et du silence, les

prêtres gaulois célébraient leurs sombres mystères et donnaient leurs leçons sur le culte de la nature. Après la conquête, chassés d'abord par le polythéisme romain, et plus tard discrédités par le christianisme qui devenait la religion dominante, ils s'obstinèrent à rester, comme dans un dernier asile, sur ces montagnes où en effet le paganisme a laissé des traces si profondes, que les populations voisines conservent, même de nos jours, quelques usages qui rappellent, avec une incroyable ténacité, sous une transformation chrétienne, l'ancien culte des fontaines et des rochers.

A la religion druidique vint se joindre sur le Beuvray conquis la religion plus riante et plus voluptueuse des conquérants. Les légions romaines, comme exilées sur ce sommet glacé, y transportèrent pour égayer leur séjour les dieux et les fêtes de l'Italie. Le culte de Flore, célébré par des danses et des chants dissolus, fit accourir, lors de la décadence du druidisme ou simultanément avec lui, les populations voisines. Ces fêtes où l'on ornait de verdure, de fleurs et de banderolles la statue de la déesse, s'acclimatèrent avec la facilité que rencontrent toujours les doctrines flatteuses pour les passions ; et il semble que leurs dernières traces n'ont pas encore entièrement disparu. Les promeneurs qui se rendent au Beuvray, le premier mercredi de mai, ignorent sans doute qu'ils font une ascension traditionnelle ; qu'ils continuent, après dix-huit siècles, la célébration des fêtes de Flore, indiquées à cette époque dans le calendrier antique. Le druidisme et le polythéisme romain vécurent ainsi côte à côte, avec leurs adeptes séparés ou réunis, durant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Au quatrième, apparaît un nom qui opéra une révolution dans les campagnes, et en particulier dans le pays éduen.

Après l'éclatante mais périlleuse victoire qu'il venait de remporter à la porte de la cité sur le paganisme, Martin ne pouvait laisser debout si près de lui, au sommet du Beuvray qui se dressait à ses regards, les autels et les statues des dieux. Les difficultés, l'escarpement des pentes, les sombres forêts, l'aspect sauvage des lieux, la réputation de cruauté et de barbarie des peuplades voisines, rien ne peut arrêter l'intrépide et infatigable conquérant des âmes. Il s'avance vers ce nouveau champ de bataille monté sur son âne, sans autre escorte qu'un guide, et avec ses armes ordinaires, la croix, la parole évangélique, la prière et la confiance en Dieu. Que se passa-t-il sur la montagne ? La tradition locale nous apprend que, pendant qu'il évangélisait au pied d'une roche druidique des paysans endurcis, il faillit être encore, comme près des murs d'Autun, victime de son zèle. Cette troupe fanatique et ameutée allait le lapider : il fallut sans doute que Dieu fît un nouveau miracle pour le sauver et en même temps pour féconder son zèle. Tout dans ces lieux atteste les heureux résultats qu'il y obtint, l'impression profonde qu'y laissèrent sa présence, ses prédications, sa mémoire, ses œuvres et probablement quelque fait prodigieux. Le passage du Saint n'a pu rester si populaire, si fortement imprimé sur le sol même, que par suite d'un événement qui aurait assez vivement frappé les imaginations pour qu'elles ne l'aient jamais oublié. Les villageois, qui apprennent peu mais n'oublient rien, montrent encore l'endroit où fut poursuivi le célèbre missionnaire et la trace des pieds de son humble monture [1]. Le lieu a même conservé un nom en rapport avec l'événement; on l'appelle le Malvaux ou mauvaise vallée.

1. La roche du Pas-de-l'Ane que montrent encore les paysans sur les flancs du Beuvray. Saint Martin, disent-ils, poursuivi par les païens, fit franchir une profonde vallée à son âne qui alla s'abattre sur cette roche où son pied est resté empreint. On voit en effet sur la pierre une image grossière du pied de cet animal.

Le nom de saint Martin est resté attaché à une fontaine [1] consacrée primitivement à certaines fées ou déesses invoquées par les nourrices pour obtenir du lait, et à un oratoire dédié sous son invocation, qui remplaça de bonne heure, sur le sommet de la célèbre montagne, le temple des idoles [2]. Les anciennes assemblées gauloises qui se tenaient sur cette même montagne furent continuées et représentées par ce grand concours de fidèles, allant chaque année invoquer le grand évêque dans les lieux sanctifiés par sa présence et pleins de sa mémoire [3]. Cette chapelle de Saint-Martin, substituée au sanctuaire païen, exista jusqu'au dix-septième siècle ; mais la vénération populaire a survécu à sa ruine.

Les courses apostoliques, les prédications, les miracles de saint Martin, joints aux persévérants efforts du zèle de Simplice, évêque d'Autun, opérèrent dans tout le pays une complète transformation religieuse. Dès lors, dans les lieux où le culte des fontaines, des arbres, des rochers ou des divinités romaines, telles que Flore et autres, attiraient les populations, on établit de pieux pèlerinages en l'honneur de quelque Saint. Les fêtes anciennes furent moins abolies que métamorphosées, épurées, surnaturalisées et rendues chrétiennes : le pieux concours des fidèles remplaça les profanes assemblées des anciens adeptes du polythéisme. Presque partout où précédemment le culte païen avait eu un centre, le christianisme éleva une chapelle, afin de combattre par la prière, par le culte élevé, pur et sanctifiant de Jésus-Christ, de sa mère et de ses Saints, les symboles matériels ou les jouissances grossières consacrées par l'idolâtrie. C'était la substitution de la vérité à l'erreur, des vertus aux vices, de l'esprit à la matière, du sacrifice à la sensualité. C'était enfin la résurrection de la dignité humaine. Telle était la pratique de saint Martin, le grand apôtre des campagnes.

L'illustre missionnaire du pays éduen, après avoir accompli sa sainte mais dangereuse mission au Beuvray et dans les environs, descendit par l'autre versant de la montagne, en suivant la voie romaine qui se dirigeait vers les *Eaux-de-Nisiné*, pour aller dans le Bazois renverser un fameux temple de Diane situé au milieu des forêts. Dans ces lieux, la tradition a conservé toujours très-vivace le souvenir de son passage à travers ces campagnes, et les peuples ne prononcent son nom qu'avec une vénération touchante. Là aussi, comme au Beuvray, des monuments religieux où il se fait encore des pèlerinages, attestent et sa présence et le souvenir de son immortel apostolat. Le grand nombre d'abbayes, d'églises, de chapelles placées sous son vocable, et même de familles qui dans ces contrées portent le nom de Martin, ne semble-t-il pas attester que le grand thaumaturge a passé par là ? Les dévotions des paysans, les traditions populaires peuvent paraître méprisables à quelques esprits forts, à quelques demi-savants; mais elles n'en sont pas moins significatives, car la tradition est le livre du peuple, surtout du peuple des campagnes, qui le conserve d'autant mieux que souvent il n'en a pas d'autres, et chez lequel se transmet perpétuellement l'histoire du sol où il est comme attaché et où il a toujours vécu.

1. Cette fontaine avait dû être, avant de porter le nom de Saint-Martin, l'objet d'un grand culte de la part des païens ; car aujourd'hui encore les paysans morvandeaux du pur Morvan déposent encore mystérieusement sur ses bords des œufs et des pièces de monnaie pour perdre la fièvre.

2. Ce temple était consacré aux divinités de la guerre, aux déesses Maires, aux fées, à Flore, la déesse du Beuvray.

3. L'oratoire de Saint-Martin, au Beuvray, était devenu le but d'un pèlerinage où se rendait la foule, non-seulement au mois de mai, mais encore aux deux fêtes du Saint, et les nombreuses offrandes des fidèles en formaient le principal revenu.

Comme il allait à Chartres, autre centre du druidisme, après son retour d'Autun, les habitants d'un village situé sur sa route accoururent tous, quoique idolâtres, pour voir un homme d'une telle réputation. Touché d'une profonde pitié pour ces pauvres gens et levant les yeux au ciel avec une ineffable expression de zèle et de tendresse, il pria Dieu de vouloir bien les éclairer. Ensuite il parla avec tant de force et d'onction, que le Saint-Esprit lui-même, dit l'historien, parlait certainement par sa bouche. Aussi ses auditeurs étaient déjà ébranlés, lorsque Dieu se chargea d'achever l'œuvre que la prédication avait commencée, en secondant les efforts de son ministre par un éclatant prodige. Une femme qui venait de perdre son fils unique le déposa devant le Saint, en lui criant baignée de larmes : « Ah ! rendez la vie à mon enfant ! O ami de Dieu ! vous le pouvez ». Martin, voyant qu'un miracle dans cette circonstance aurait les plus heureux résultats pour la conversion de ce peuple inculte qui ne comprenait bien que la voix des faits, se mit en prières. Puis, en présence de la foule attentive et avide de savoir ce qui allait arriver, rappelant l'enfant à la vie, il le rendit à sa mère dont l'étonnement n'était surpassé que par la reconnaissance et la joie. A la vue d'un si grand miracle, tous se jetèrent aux pieds du Saint en criant d'une voix unanime et avec enthousiasme : « Nous ne voulons plus d'autres dieux que le Dieu de Martin », et le conjurèrent de rester au milieu d'eux pour achever leur instruction. Quelques jours après, le baptême en avait fait autant de chrétiens; et le Saint reprit sa route comblé de ces consolations célestes que ceux à qui il est donné d'enfanter des âmes pour Jésus-Christ peuvent seuls connaître et goûter. Ce miracle fit beaucoup de bruit dans toute la contrée et y laissa un long souvenir. On voyait même autrefois à Chartres une église que la piété des fidèles avait élevée pour perpétuer la mémoire d'un fait si prodigieux. Elle était sous l'invocation de saint Martin donnant la vie, *S. Martini vitam dantis*. Pendant qu'il était dans cette ville avec saint Valentinien, l'évêque diocésain, et saint Victrice, évêque de Rouen, un homme vint lui présenter sa fille, muette de naissance, et le pria de la guérir. Martin lui dit, en montrant les deux évêques qui étaient présents : « Adressez-vous à ceux-ci : ils sont plus puissants que moi auprès de Dieu ». Alors un combat d'humilité s'engagea entre les trois prélats et dura assez longtemps. Enfin l'évêque de Tours fut obligé de céder. Il se mit donc en prières selon sa coutume, puis bénit un peu d'huile, en versa quelques gouttes dans la bouche de la jeune fille et lui dit : « Comment s'appelle votre père ? » Elle répondit distinctement à cette question : elle était guérie.

Un homme haut placé dans le monde, nommé Evance, excellent chrétien, ami de Martin et oncle de Gallus, un de ses plus chers disciples, fut atteint d'une maladie extrêmement grave. Voyant que tous les remèdes étaient impuissants, il fit appeler le saint évêque. Celui-ci aussitôt épancha son âme devant Dieu par une ardente prière, puis se hâta de se rendre où la charité et l'amitié l'appelaient. Avant d'avoir fait la moitié du chemin, il trouva le malade parfaitement guéri qui venait à sa rencontre et qui voulut l'emmener chez lui. Pendant que le Saint était dans cette maison, un des serviteurs fut mordu par un reptile d'une espèce très-dangereuse et réduit bientôt à l'extrémité. Evance, plein de confiance et de foi, prit le malade sur ses épaules et le porta presque mourant à celui qu'il avait le bonheur de nommer son hôte et son ami. L'homme de Dieu, levant les yeux au ciel, toucha du doigt la plaie. Dans un instant, l'enflure eut disparu, et le pauvre serviteur, qu'on regardait déjà comme mort, se leva plein de santé.

Voici encore un trait qui va nous montrer la charité de Martin récompensée par un miracle. Le comte Avitien, précédemment gouverneur de l'Afrique sous Julien l'Apostat et célèbre par sa cruauté, venait d'arriver à Tours pour punir du dernier supplice plusieurs citoyens qui s'étaient attiré la colère de l'empereur. La sentence venait d'être prononcée, et toute la ville gémissait dans l'épouvante et la consternation. C'était le soir, et l'exécution des malheureux condamnés devait avoir lieu le lendemain matin. Cette triste nouvelle ne parvint au saint Pontife que pendant la nuit. Soudain, et sans hésiter un instant, il se lève, il court chez le terrible comte. Après avoir heurté longtemps, mais en vain, parce que tous les gens de la maison étaient endormis, il se souvient que la prière lui a déjà ouvert le palais de Valentinien, se jette aussitôt à genoux sur le seuil de la porte et prie avec ferveur. Sa confiance en Dieu ne fut pas trompée. Au même moment, Avitien entendait une voix qui lui disait d'un ton sévère : « Quoi ! c'est ainsi que tu dors pendant que le ministre de Dieu est à ta porte ! » Eveillé en sursaut et tout tremblant, il appelle ses serviteurs et leur ordonne d'aller vite ouvrir la porte à l'évêque. Ceux-ci se croyant dans l'illusion d'un songe ne font aucune attention aux paroles de leur maître. Bientôt la même voix se fait entendre de nouveau et parle d'une manière plus pressante encore. Cette fois le comte court lui-même ouvrir, et trouvant le Saint en prière, il lui dit : « Seigneur, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec moi? Je vois bien ce que vous désirez. Ne pouviez-vous pas m'adresser votre requête sans vous donner la peine de venir ici vous-même et à cette heure? Mais au moins vous ne serez pas venu inutilement ». Et aussitôt appelant ses officiers de justice, il leur ordonne de mettre immédiatement en liberté tous les condamnés dont le bon Pasteur était venu lui demander la grâce.

Dans un de ses voyages, Martin rencontra sur une chaussée étroite un chariot appartenant au gouverneur de la province. A la vue du long manteau noir qui l'enveloppait lui et son humble monture, les chevaux s'effarouchèrent et faillirent renverser le chariot. Les soldats qui conduisaient le véhicule se jetèrent furieux sur l'auteur involontaire de l'accident et l'accablèrent, sans le connaître, d'injures et de coups. Le Saint n'opposa à tant d'outrages et de violences qu'une douceur et une patience inaltérables. Les soldats qui l'avaient ainsi maltraité, voulant ensuite continuer leur route, eurent beau presser leurs chevaux, les stimuler de toutes manières, ces animaux s'obstinèrent à ne point vouloir faire un pas, et le chariot resta dans une immobilité désespérante. Ne pouvant s'expliquer un fait si étrange, ils demandèrent aux passants le nom de cet homme qu'ils venaient de rencontrer. Apprenant que c'était l'évêque de Tours, ils ne doutèrent plus que cette extraordinaire obstination de l'attelage ne fût une punition de leur indigne conduite. Pénétrés de honte et de regrets, ils se mirent à courir après l'innocente victime de leur brutalité et tombèrent à ses pieds, en lui demandant humblement pardon. Martin, touché jusqu'aux larmes, les releva avec une paternelle bonté et pria pour eux. Ensuite, revenant à l'endroit où le chariot était resté immobile, les soldats trouvèrent les chevaux parfaitement dociles, et le voyage s'acheva heureusement. C'est ainsi que les Saints savent se venger.

Dans le pays des Sénonais il y avait un bourg dont chaque année le territoire était complétement ravagé par la grêle. Les habitants désolés résolurent de s'adresser à Martin pour implorer son assistance. Ils lui députèrent donc Auspicius, qui avait été préfet du prétoire et dont les

terres étaient habituellement les plus maltraitées. Le Saint accueillit cet homme illustre et malheureux avec sa bonté ordinaire, et se rendit avec lui au milieu de la population qui l'attendait toute tremblante dans la crainte de nouveaux désastres. Arrivé sur les lieux, il fit sa prière, et le pays fut dès lors préservé du fléau qui depuis longtemps y répandait la famine et le désespoir.

Une autre fois, comme il approchait de Paris où l'avait précédé son immense renommée, le peuple instruit de cette nouvelle, qui était un véritable événement, se porta en foule à sa rencontre. L'humble et saint évêque s'alarmait d'un tel empressement; mais tandis qu'il s'abaissait dans son cœur, Dieu voulut l'élever encore davantage aux yeux du monde en ajoutant à ces honneurs qui lui venaient des hommes une gloire céleste et plus éclatante. A la porte de la ville se trouva un malheureux couvert d'une lèpre affreuse, dont chacun évitait avec soin le contact et même la vue. Mais la charité remplissait trop l'âme de Martin pour y laisser une place à cette répugnance naturelle. Il s'approcha du lépreux étonné, et, sans se douter qu'il faisait un acte héroïque, il le prit par la main, le baisa et lui donna sa bénédiction. A l'instant même le hideux mal disparut ; et pour conserver la mémoire de ce double miracle de la charité du thaumaturge et de la guérison du lépreux, on bâtit dans ce lieu une chapelle qui porta dans la suite le nom du grand évêque de Tours [1]. A la porte d'Amiens, le Saint avait donné la moitié de son manteau ; à la porte de Paris il fit plus, il se donna pour ainsi dire lui-même. Du reste, ce n'est pas la seule fois que des lépreux reçurent de sa bonté une pareille marque de tendresse et leur guérison. Sulpice-Sévère rapporte que notre Saint fit à Paris plusieurs autres miracles. Souvent le seul attouchement de ses habits, de son cilice ou de ses lettres suffisait pour guérir.

Arborius, ancien préfet de Rome, honorable chrétien plein de foi et de piété, avait sa fille malade d'une fièvre quarte rebelle à tous les remèdes. S'étant souvenu qu'il possédait une lettre de Martin, il l'appliqua sur la poitrine de sa jeune enfant. La fièvre disparut immédiatement et ne revint plus. Le père, vivement frappé de ce prodige et en même temps pénétré d'une pieuse reconnaissance, ne regarda plus dès lors comme lui appartenant une fille qui venait d'être l'objet d'un si grand miracle : il la voua au Seigneur, afin qu'elle pût employer uniquement à son service une santé divinement recouvrée. Et désirant que celui qui avait été l'instrument de sa guérison fût aussi l'instrument de sa consécration à Dieu, il la conduisit à Tours, heureux de la remettre aux mains du saint Pontife qui fut heureux lui-même de donner cette nouvelle épouse à Jésus-Christ.

Mais voici une autre guérison miraculeuse qui eut lieu à Trèves. Un homme alla un jour le trouver à l'Eglise, se jeta à ses pieds, et d'une voix entrecoupée de sanglots : « Ma fille », s'écria-t-il, « est à l'agonie. Déjà elle a perdu la parole; elle va mourir, seigneur, si vous ne venez à son secours ». — « Mon ami », lui répondit le Saint qui semblait devenir plus humble à mesure qu'il devenait plus grand, « une telle guérison n'est pas au pouvoir d'un homme, et je ne mérite pas que Dieu se serve de moi pour manifester sa bonté toute-puissante ». Ce pauvre père fondant en larmes insista vivement. Enfin le vénérable Prélat, ému de compassion et mettant toute sa confiance en Dieu, se rendit à la maison de la mourante, où une foule de peuple l'accompagna. Après être resté prosterné quelque temps le

1. Cette chapelle était au bout du pont nommé aujourd'hui le *Pont-au-Change*.

visage contre terre, il demanda de l'huile, la bénit, puis s'approchant de la jeune fille, il lui en versa quelque peu sur la langue. Aussitôt la malade recouvra la parole et ne tarda pas à se lever guérie. Le peuple éclata en transports d'admiration, bénissant le nom de Martin et rendant grâces à Dieu qui, pour la consolation des fidèles et la conversion des païens, opérait de si grandes choses par l'entremise de son fidèle serviteur. Cette guérison suivie de plusieurs autres miracles, fit tant de bruit à Trèves que les idolâtres eux-mêmes eurent plus d'une fois recours dans leurs nécessités au thaumaturge chrétien, et que plusieurs embrassèrent la foi, entre autres Tétradius, un des citoyens les plus distingués de la ville.

Pendant une de ses visites pastorales, il arriva un soir très-fatigué dans une paroisse. Les clercs de cette église lui préparèrent un lit dans une cellule, près de la sacristie. Ce lit, digne de l'Apôtre du Dieu-Homme né dans une étable, consistait dans un amas de paille qui couvrait le plancher. Martin, trouvant cette pauvre couche encore trop molle pour lui, écarta la paille et s'endormit, comme d'habitude, sur son cilice. Or, cette paille amoncelée trop près du foyer s'enflamma tout à coup au milieu de la nuit. Le saint évêque, réveillé en sursaut, courut aussitôt à la porte de la cellule, mais il ne put l'ouvrir, et se vit bientôt tout environné de flammes. Déjà même ses habits prenaient feu, et il allait infailliblement périr. Que faire dans cet extrême danger, privé de tout secours humain ? Il s'adressa au Dieu qui l'avait accoutumé aux prodiges. A l'instant même la flamme s'éloigna comme si elle eût reçu l'ordre de respecter le digne ministre du Tout-Puissant. Cependant les clercs, éveillés enfin par le bruit ou la lueur de l'incendie, accoururent aussitôt, enfoncèrent la porte, tout tremblants, et croyant trouver leur saint évêque à demi consumé. Quelles furent leur surprise et leur joie de le voir au milieu des flammes, plein de vie, priant et louant Dieu, comme les trois jeunes Hébreux dans la fournaise !

Traversant l'Auvergne, il s'arrêta à Arthonne [1], pour prier sur le tombeau d'une pieuse vierge nommée Vitaline, morte depuis peu en odeur de sainteté. Là, comme il lui demandait si elle jouissait de la vue de Dieu, Vitaline répondit que ce bonheur lui était différé, parce qu'elle avait mis quelquefois un peu trop de recherche à se laver le visage. Tant il est vrai que, d'après l'Evangile, il nous sera demandé compte des plus petites choses, au tribunal de celui qui juge les justices mêmes. Après avoir signalé son passage à Arthonne par plusieurs guérisons miraculeuses, le Saint se rendit dans la capitale des Arvernes (Clermont). Mais ayant aperçu de loin les magistrats et les principaux de la ville qui venaient au-devant de lui, il rebroussa chemin pour échapper à un triomphe dont s'alarmait son humilité ; et les plus vives instances ne purent le déterminer à entrer dans la cité qui lui préparait une réception si pompeuse. Tout ce qu'on put obtenir de lui, c'est qu'il imposât les mains aux malades. Il le fit, et à l'heure même la santé leur fut rendue. Le lieu où il s'arrêta devint sacré : on l'entoura d'un treillis qui se voyait encore au sixième siècle. Etant revenu à Arthonne, il alla visiter une seconde fois le tombeau de la vierge Vitaline et lui dit : « Réjouissez-vous, ma bien-aimée sœur ; dans trois jours vous jouirez de la gloire des Saints ! » En effet, le troisième jour, la Sainte apparut à plusieurs personnes qui reçurent alors les grâces qu'elles avaient demandées par son intercession, et leur indiqua même le jour où l'on devait honorer sa mémoire.

1. Bourg d'environ 1.500 habitants entre Riom et Aigueperse, à six lieues de Clermont.

On lit encore dans l'histoire, sans compter les nombreuses guérisons d'énergumènes, les prophéties, les visions, les révélations de toute sorte, le récit de quantité d'autres miracles par lesquels il plut à Dieu d'autoriser la parole de son serviteur. Parmi cette multitude de miracles accordés encore à la prière de l'apôtre, citons entre autres la guérison de saint Paulin de Nole. Cet illustre évêque souffrait depuis longtemps d'un violent mal d'yeux. Martin, qui le rencontra à Vienne avec saint Victrin, lui toucha les paupières et le mal disparut.

Pendant que notre Saint remplissait les Gaules de la renommée de ses vertus et de ses prodiges, promenait partout son infatigable apostolat, annonçait Jésus-Christ aux pauvres habitants des campagnes, et travaillait avec une activité aussi prodigieuse que ses succès à faire disparaître les derniers restes de l'idolâtrie, l'empire d'Occident était agité de violentes secousses, et l'Eglise désolée par une nouvelle hérésie. Maxime, proclamé empereur dans la Bretagne par les légions romaines accoutumées, dans ces temps de décadence, à faire au gré de leur caprice des révolutions et des souverains, passa en Gaule, y fut reconnu par l'armée, établit son siége à Trèves et défit, près de Paris, Gratien qui fut trahi par ses propres soldats. Dans le même temps, les Priscillianistes infestaient du poison de leurs vices et des plus affreuses doctrines l'Espagne et le midi des Gaules. Fils des Gnostiques et des Manichéens, et précurseurs des Albigeois, ils sapaient l'édifice de la morale et des dogmes du christianisme par des erreurs fondamentales relatives à l'origine des âmes, à la résurrection des corps, au mystère de la sainte Trinité, à la divinité de Jésus-Christ et à la sainteté du serment, cachant sous un extérieur de piété austère les plus infâmes turpitudes.

Martin crut que la charité pour le prochain et le zèle pour la gloire de Dieu lui faisaient un devoir de se mêler de ces grandes et tristes choses qui troublaient à la fois le monde et l'Eglise. Ange de paix aussi bien qu'apôtre, ministre du Dieu d'amour et d'une royauté qui n'est pas de ce monde, étranger à la politique et aux choses d'ici-bas ; mais désireux de guérir au moins quelques-unes des plaies, de sauver quelques-unes des victimes que font toujours les révolutions en passant sur le monde, il se hâta de jeter son influence au milieu des partis et courut à Trèves pour demander à Maxime la grâce de plusieurs personnes que leur attachement à Gratien avait fait condamner à mort. A la cour de Trèves se trouvait avec lui saint Ambroise, une des gloires aussi du IVe siècle ; et comme le grand évêque de Milan, il se respecta trop pour s'abaisser, même devant un empereur, à de viles adulations indignes de l'élévation de son caractère et de la majesté épiscopale. Montrant au contraire sans ostentation, mais avec un courage aussi ferme que modeste, cette noble indépendance qui fait l'éternel honneur de l'épiscopat catholique, il osa même refuser longtemps l'invitation à dîner d'un prince armé de toute la puissance impériale, et ne craignit pas de dire, avec une sainte hardiesse, qu'il ne pouvait s'asseoir à la table d'un homme qui avait enlevé la couronne à son maître pour la poser sur sa tête d'usurpateur. Cette conduite lui était dictée non par une vaine opposition politique, mais par la conscience. Enfin persuadé par les protestations que lui fit Maxime de n'avoir mis la couronne sur sa tête que contraint par l'armée, il se rendit et accepta l'invitation. Le prince attachait tant de prix à cette démarche, qu'il fit éclater sa joie en célébrant ce jour-là, comme un jour de fête, par un banquet auquel il invita tous les grands de sa cour ; et pour montrer combien il honorait, lui empereur, un

pauvre évêque, il le fit placer à côté de lui et mit le prêtre qui l'accompagnait entre deux des plus hauts personnages invités au festin. Que Maxime fût dirigé par la politique autant ou plus que par les sentiments religieux, c'est possible : mais il n'en rendait pas moins hommage à la haute influence de l'autorité spirituelle et à la sainteté. L'épiscopat était dès lors une puissance morale avec laquelle il fallait compter. Un officier ayant présenté selon l'usage la coupe à Maxime, celui-ci ordonna de l'offrir d'abord à Martin, de la main duquel il pensait la recevoir ; mais le saint pontife la fit passer immédiatement à son prêtre, comme à la personne la plus digne de l'assemblée. On aime à voir comme ces grands évêques savaient soutenir devant les puissances de la terre la dignité suréminente devant Dieu du caractère sacerdotal. A cette époque malheureuse où dominait presque exclusivement la force brutale, ils ne manquaient pas de saisir toutes les occasions d'implanter fortement dans le monde ce principe si nécessaire, et pourtant alors encore si nouveau, qu'en dehors de la puissance qui manie le glaive et règne sur les corps, il y a cette puissance d'un ordre supérieur qui gouverne les âmes. Quelle haute et salutaire influence, quel respect précurseur de la civilisation prochaine des barbares, les lumières et les vertus de l'épiscopat avaient déjà conquis à l'Eglise pour le bien et la transformation de la vieille société romaine !

L'impératrice était restée pendant le repas assise aux pieds de Martin, recueillant avec une pieuse avidité toutes les paroles qui sortaient de la bouche d'un homme si célèbre et si saint ; mais elle ne se contenta pas de cette seule entrevue, elle voulut aussi l'avoir à sa table, et l'empereur devait encore honorer le festin de sa présence. L'homme de Dieu, insensible même aux plus grandes faveurs humaines, n'accepta cette nouvelle invitation qu'après avoir fait les plus grandes difficultés. Et malgré ses soixante-dix ans, malgré ses cheveux blanchis dans les travaux de l'apostolat et les austérités de la pénitence, pour l'engager à violer, même dans cette circonstance pourtant bien exceptionnelle, la loi qu'il s'était imposée de ne converser avec aucune femme sans une nécessité véritable, il ne fallut rien moins que la loi plus impérieuse encore de la charité. Il avait, en effet, à demander et il espérait obtenir, en acquiesçant au désir si vif, aux sollicitations si pressantes de la princesse, la grâce de plusieurs prisonniers, le rappel d'un grand nombre d'exilés et la restitution de biens confisqués injustement. C'est dans ce repas qu'on vit avec étonnement une impératrice, abaissant devant la sainteté la hauteur du rang suprême, servir à table un humble évêque de ses propres mains.

Cependant un intérêt plus grand encore avait appelé et retenait Martin à la cour de Trèves : l'honneur et la discipline de l'Eglise, non moins que la foi, se trouvaient engagés dans l'affaire des Priscillianistes. Ithace et quelques évêques d'Espagne, égarés par un zèle excessif et déréglé, auquel se mêlait la passion d'une haine personnelle, ne se contentaient pas de condamner et de proscrire l'erreur. Ils poursuivaient criminellement les hérétiques eux-mêmes et étaient allés à Trèves pour solliciter contre eux, auprès de Maxime, un arrêt de mort : oubliant que l'Eglise, nécessairement intolérante comme la vérité à l'égard du mensonge, ennemie toujours impitoyable des mauvaises doctrines, mais jamais des personnes, a toujours eu en horreur l'effusion du sang et ne souffre pas que le clergé prenne part à de semblables procédures. Par bonheur, les deux grands évêques de Tours et de Milan étaient là. Ils montrèrent, en refusant de communiquer avec les Ithaciens, combien l'épiscopat qu'ils représentaient

si dignement à la cour abhorrait la conduite des haineux et violents Espagnols. Ils firent plus encore. Jetant entre Ithace et Maxime leur charité, leur haute influence et le véritable esprit ecclésiastique, ils empêchèrent l'empereur déjà ébranlé de céder aux obsessions d'un zèle faux et amer : heureux d'épargner une tache de sang à la blanche robe de l'Epouse de Jésus-Christ. Mais à peine notre Saint eut-il quitté Trèves, que Maxime se laissant circonvenir de nouveau, et vaincu par des instances fallacieuses et obstinées qui n'avaient plus de contre-poids, condamna plusieurs Priscillianistes à mort. La sentence fut impitoyablement exécutée.

A cette nouvelle, Martin, dont la charité était infatigable, vola de nouveau à Trèves pour sauver la vie non-seulement aux hérétiques, mais encore à plusieurs personnes compromises dans la dernière révolution. Il voulait surtout empêcher l'envoi d'une commission militaire en Espagne. Les Ithaciens alarmés de l'ascendant que le grand évêque gaulois avait à la cour, et furieux de son refus obstiné de communiquer avec eux, le prévinrent et le noircirent si bien auprès de l'empereur, que ce prince ne voulut rien lui accorder et alla même, dans un mouvement de colère, jusqu'à le chasser de sa présence, ordonnant en même temps de mettre à mort ceux dont le saint pontife venait demander la grâce, entre autres le comte Narsès. Que va faire l'apôtre de la charité poussé à bout? Surmontant toute répugnance et toute crainte, il retourne auprès de l'empereur et promet de communiquer avec ces hommes souillés de sang dont il avait horreur, si l'on voulait faire grâce aux condamnés et rappeler la commission militaire envoyée au-delà des Pyrénées. Il obtint sa demande à ce prix, et consentit à se trouver le lendemain avec les Ithaciens au sacre de Félix qui venait d'être nommé évêque de Trèves ; mais il refusa de signer le procès-verbal et se hâta de retourner aussitôt après dans son diocèse, priant Dieu pour ses ennemis et le conjurant, pour l'honneur de l'Eglise, de changer le cœur des hérétiques et de leurs violents persécuteurs. Il partait sans avoir obtenu tout ce qu'il désirait : au moins avait-il épargné quelques gouttes de sang.

Mais le sacrifice qu'il venait de faire, le plus pénible que lui eût encore imposé la charité, pesait sur sa conscience presque comme un remords, tant sa grande âme avait à la fois d'élévation et de délicatesse ! Elle semblait être encore toute ébranlée, toute troublée de la lutte sublime qui s'y était engagée entre la charité et l'honneur de l'Eglise. Chemin faisant, le saint vieillard, le cœur plongé dans l'amertume d'une triste perplexité et les yeux pleins de larmes, se reprochait sa condescendance comme une faiblesse, et sentait le besoin d'épancher sa douleur et son trouble dans le sein de Dieu. Arrivé dans un bois près d'Andethanna (aujourd'hui Echernach), il se mit en prière. Le divin Maître eut pitié de son fidèle serviteur gémissant et humilié devant lui, et envoya un ange qui le consola en ces mots : « Ta condescendance aurait pu être criminelle, mais la charité l'a rendue excusable ; cesse de craindre ». Rassuré par ces paroles du ciel, Martin continua sa route avec plus de calme ; mais il ne se pardonna jamais ce qu'il appelait une faute et redoubla, pour l'expier, ses prières, ses veilles, ses austérités, sans cesser néanmoins ses courses apostoliques. Dieu le récompensa de cet accroissement de vertu en redoublant à proportion les faveurs signalées dont il l'avait comblé jusque-là : révélations, visions, communications intimes de toute espèce avec le ciel, discernement extraordinaire, don des miracles. Il augmentait ainsi de plus en plus l'éclat de sa réputation aux yeux des peuples et donnait toujours une nouvelle

autorité à sa parole, une nouvelle sanction à ses œuvres et de nouveaux succès aux travaux de son zèle.

Ses diocésains le regardaient, l'aimaient, le vénéraient comme leur père, comme leur ange tutélaire, comme un homme élevé presque au-dessus de la nature humaine, et les étrangers accouraient de loin à Tours pour consulter en lui l'oracle des Gaules. On cite entre autres un écrivain non moins remarquable par ses talents que par sa piété, Sulpice-Sévère, qui mérita le nom de Salluste chrétien et fut une des gloires littéraires de l'Eglise. Ce grand homme, après avoir renoncé au monde, alla trouver Martin pour régler avec lui les affaires de sa conscience. L'auguste vieillard le reçut avec une bonté plus que paternelle, ainsi que toutes les personnes de sa suite, voulut lui-même leur donner à laver, et, après un honnête mais frugal repas, les entretint de choses spirituelles, du mépris des plaisirs, des vanités du monde et de tout ce qui s'oppose à notre union intime avec Dieu. Le soir, il lava encore de ses propres mains les pieds à ses hôtes. Quelle humilité ! quelle charité ! quelle touchante reproduction des exemples du Sauveur !

Nous devons à Sulpice-Sévère, cet illustre hôte et disciple de saint Martin, de précieux détails sur la vie de son maître dont il a écrit l'histoire pour payer une dette d'admiration, de reconnaissance et d'amour. « Ce grand Saint », dit-il, « avait une pénétration merveilleuse ; chez lui le bon sens s'élevait jusqu'à la hauteur du génie. Ses discours, bien qu'il ne fût pas très-versé dans les lettres humaines, étaient clairs et méthodiques, pleins à la fois de force, d'énergie et d'onction pénétrante. Il parlait avec un ton inimitable de gravité, de simplicité noble et paternelle et de persuasive douceur. Comme le nom de Jésus-Christ était toujours sur ses lèvres et dans son cœur, sa piété était affectueuse, et la charité la plus pure, des intentions surnaturelles, animaient tous ses sentiments, toutes ses pensées, toutes ses actions, toutes ses paroles. Jamais aucune passion naturelle ne put troubler le calme céleste de son âme, et jamais le zèle, quelque ardent qu'il fût en lui, ne connut la moindre irritation, n'eut la moindre amertume. Comme tous les Saints, doux et indulgent pour les autres, il n'était sévère que pour lui-même. Souvent il passait les nuits dans le travail et dans la prière ; et quand la nature succombait, quand la nécessité le forçait à prendre un peu de repos, une natte ou un cilice étendu sur le plancher lui servait de couche, et sa tête reposait sur un peu d'herbes fanées ou sur une pierre. Aussi vivait-il comme un ange exilé sur la terre, et ne perdait-il jamais de vue la présence de Dieu. Tout lui fournissait une occasion d'élever son âme au ciel et d'y porter les pensées des autres. — Un jour, à la vue d'une brebis à qui on venait d'enlever sa toison, il dit agréablement à ceux qui l'accompagnaient : « Cette brebis accomplit parfaitement le précepte de l'Evangile, car elle avait deux habits et elle en a cédé un à celui qui n'en avait pas. Faisons de même ». Il avait déjà donné l'exemple ; nous verrons tout à l'heure qu'il le donnera encore. — A la vue d'un homme couvert de haillons qui gardait les pourceaux : « Voilà bien », dit-il, « Adam chassé du paradis terrestre. Ah ! combien il importe de nous dépouiller du vieil homme pour nous revêtir du nouveau ! » — Une autre fois, comme il se trouvait sur les bords d'une rivière où des oiseaux pêcheurs cherchaient à prendre des poissons : « Vous voyez », dit-il aux personnes qui étaient avec lui, « l'image des ennemis de notre salut. C'est ainsi qu'ils sont en embuscade pour ravir nos âmes ». — A la vue d'une prairie dont une partie était ravagée par des pourceaux, une autre fauchée

et une troisième tout émaillée de fleurs, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Vous voyez ici l'image du vice impur ; là, l'image du mariage ; et ces fleurs si belles et si fraîches vous représentent l'aimable virginité ».

Sa charité pour les pauvres et pour tous ceux qui souffrent était vraiment extraordinaire. Cette vertu éminemment évangélique, qui avait brillé en lui d'un si vif éclat lorsqu'il n'était encore que catéchumène, ne fit que s'accroître de jour en jour. Le soulagement des besoins d'autrui était, avec le salut des âmes, sa grande préoccupation. Aussi, dès qu'il se rendait à l'église, tous les infirmes, tous les nécessiteux qui savaient bien que si le bon pasteur recevait quelque offrande c'était à eux qu'il les destinait, ne manquaient jamais d'accourir en foule sur ses pas. Un jour, comme il allait à l'office par un temps d'hiver, un pauvre demi nu se présente à lui, demandant l'aumône d'un vêtement. Aussitôt il appelle l'archidiacre, lui recommande vivement le pauvre tout transi, puis entre dans une cellule secrète de la sacristie où il prie, profondément recueilli, sur une simple petite sellette à trois pieds, pendant que le clergé, dans une salle voisine appelée *diaconie* ou *paratoire*, vaque aux salutations et aux audiences. Cependant le pauvre, à qui on différait de donner le vêtement promis, arrive à l'improviste jusqu'auprès du saint évêque, se plaignant de l'archidiacre et du froid. Martin alors se retire dans un coin où il ne peut être vu, ôte sa tunique que recouvrait un large vêtement nommé *amphibale*, et ne la partageant point comme autrefois son manteau, la donne tout entière au mendiant, le fait retirer sans bruit et se remet tranquillement en oraison pour continuer sa préparation au saint sacrifice. Cependant l'archidiacre vient lui dire que le peuple attend la célébration de l'office solennel. « Il faut auparavant que le pauvre soit vêtu », répondit le Saint. L'archidiacre, qui le voyait couvert de l'amphibale, ne soupçonnant pas qu'il fût sans tunique et qu'il parlât de lui-même, s'impatientait de ne point voir paraître de pauvre. « Apportez la robe du pauvre : il faut qu'il soit vêtu », répétait toujours le vénérable prélat ». N'y comprenant rien, poussé à bout et de mauvaise humeur, le clerc court aux boutiques voisines, prend au hasard, pour cinq deniers, une misérable cape à longs poils et la jette brusquement aux pieds du Saint, en disant d'un ton aigre : « Voilà l'habit ; mais de pauvre, il n'y en a point ici ». Martin la ramasse et s'en couvre à l'écart en toute hâte. Il jette sur cette cape rude et grossière, qui lui couvre à peine les épaules, l'étole éclatante d'or et d'argent, et s'en va les bras demi nus célébrer l'auguste sacrifice. Alors, chose merveilleuse ! continue Sulpice-Sévère, nous vîmes, au moment de la grande bénédiction de l'autel, jaillir de son chef un globe de feu qui s'épandait en haut, relevait sa taille et formait comme une chevelure de flamme. Des pierreries étincelaient sur ses bras nus, ajoute Fortunat, et l'émeraude suppléait aux manches trop courtes de la pauvre tunique. Ce miraculeux éclat demeura en quelque sorte attaché à l'humble vêtement, qui passa de bonne heure entre les mains de nos rois et fut par eux déposé dans l'oratoire du palais. Cet oratoire prit le nom de *petite cape* ou *capella*. De là le nom de chapelle.

Cependant Martin avait atteint sa quatre-vingt-quatrième année, et la défaillance de l'âge n'avait ni ralenti son activité, ni diminué l'ardeur de son zèle. Il se rendit encore à Candes, près du confluent de la Vienne et de la Loire, aux extrêmes confins de son diocèse, pour arranger une affaire contentieuse concernant le clergé de cette paroisse. Ce fut le dernier acte de son ministère. Dieu voulut enfin récompenser tant de travaux, de vertus et de mérites : il appela au ciel l'ange de l'Eglise de Tours. Au moment où le

saint vieillard se préparait à rentrer dans sa ville épiscopale, il tomba malade et perdit tout à coup le peu de force qui lui restait. Sentant approcher sa fin, il fit appeler ses disciples et leur dit avec une tendresse paternelle empreinte de la solennité de l'heure suprême, que le moment de sa mort était arrivé. Aussitôt tous éclatent en sanglots et s'écrient : « O notre père, quoi ! vous abandonnez vos enfants! Et qui donc prendra soin de nous désormais? Nous savons le désir ardent que vous avez d'être réuni à Jésus-Christ; mais par amour pour nous, ah ! demandez que votre récompense soit différée. Aussi bien vous ne pouvez la perdre ». Le Saint, dont le cœur était aussi tendre que large, se sentit tout ému, et mêlant ses larmes aux larmes de ceux qui l'appelaient leur père et qu'il aimait comme ses enfants, fit à Dieu cette prière : « Seigneur, si je puis encore être utile à votre peuple, je ne refuse point le travail; que votre volonté soit faite ». Prière aussi humble que sublime, prière héroïque dans la bouche de ce grand Saint qui voyait déjà le ciel ouvert et la couronne suspendue sur sa tête. Dieu eut la bonté de ne pas l'exaucer. Les hommes ordinaires peuvent offrir à Dieu en sacrifice le bonheur de vivre encore de cette vie périssable de la terre ; mais les hommes célestes, comme l'apôtre des Gaules et avant lui l'Apôtre des gentils, poussent, s'il le faut, le dévouement pour le salut des âmes jusqu'à lui sacrifier tout, même le bonheur de mourir auquel ils aspirent pour commencer à vivre de la vie éternelle des cieux : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, permanere autem propter vos.* Le prince des pasteurs se contenta de cette disposition de son fidèle ministre à se dévouer encore en acceptant de sa volonté souveraine, même au moment d'entrer dans le repos, les pénibles travaux de la vie aussi bien que les douceurs de la mort : *Vivere Christus est et mori lucrum.* Le mal en effet ne fit qu'augmenter. On vit bien que le jour de la récompense était irrévocablement fixé; et déjà l'âme du Saint n'était plus sur la terre. Aussi, malgré les ardeurs de la fièvre brûlante qui le consumait, il ne cessa de prier pendant les longues heures d'une nuit sans sommeil, la dernière qu'il passa sur la terre. Le corps, qui pour lui avait toujours été si peu de chose, n'était plus rien alors, rien qu'un instrument usé et hors de service, une vile dépouille qu'il allait laisser pour prendre le vêtement de la lumière immortelle. C'est pourquoi il ne voulut pas d'autre lit que la cendre. « Le chrétien », disait-il à ses disciples qui voulaient mettre au moins un peu de paille sous ses membres défaillants, « le chrétien doit mourir ainsi. Malheur à moi, si je vous donnais un autre exemple ! » Uniquement occupé du ciel vers lequel ses mains et ses yeux étaient constamment élevés, il restait immobile dans le recueillement de la prière, dans le ravissement de l'extase. Et comme on lui proposait de le tourner sur le côté pour lui procurer quelque soulagement : « Mes frères bien-aimés », dit-il avec douceur, souffrez que je regarde le ciel plutôt que la terre, afin que mon âme se dispose mieux à prendre son essor vers le Seigneur ». Croyant voir près de lui le démon qui cherchait à l'effrayer : « Qu'attends-tu là, bête cruelle ? il n'y a rien en moi qui t'appartienne, et déjà le sein d'Abraham est ouvert pour me recevoir ». Ce furent les dernières paroles qu'il prononça. Un instant après son âme s'envolait dans la célèbre patrie et signalait à jamais, par son entrée dans la gloire, ce jour du 11 novembre à la mémoire et à la vénération des peuples (l'an 400)[1]. Aussitôt qu'il eut expiré, les épines de la pénitence semblèrent

1. Quelques auteurs prétendent que le 11 novembre n'est pas le jour de la mort de saint Martin, mais celui de la translation de son corps à Tours. Ils mettent sa mort au 8 novembre de l'an 397 et ne le font vivre par conséquent que quatre-vingt-un ans au lieu de quatre-vingt-quatre.

se changer en roses : son visage exténué par les austérités parut fleuri, et son teint devint vermeil comme celui d'un enfant.

Au diocèse de Nevers, l'église de Clamecy, ancienne collégiale, placée sous le patronage de saint Martin, présente, dans son portail, reconstruit au commencement du XVIe siècle, une des plus belles pages iconographiques consacrées à reproduire l'histoire de ce Saint. En voici les principaux sujets : 1° Saint Martin, catéchumène, partageant son manteau avec un pauvre ; 2° le Sauveur lui apparaît la nuit suivante ; 3° baptême de saint Martin ; 4° ordination de saint Martin, il est à genoux devant un évêque accompagné de deux clercs ; 5° saint Martin reçoit l'onction pontificale ; 6° le Saint guérit un lépreux en l'embrassant ; 7° messe de saint Martin, Brice le sert à l'autel, deux femmes causent pendant le saint sacrifice, le diable, dans un coin, écrit sur une banderole leur conversation ; 8° tentation de saint Martin ; il descend un escalier sur lequel le diable a répandu des noix ; Satan, caché sous l'escalier et armé d'un croc, cherche à le faire tomber, mais un ange le soutient ; 9° un globe de feu s'élève sur l'autel pendant que saint Martin célèbre, des anges environnent l'autel ; 10° saint Martin impose les mains à des idolâtres qu'il a convertis ; 11° derniers moments de saint Martin ; il est couché dans un lit, personnages qui l'entourent, le diable se retire ; 12° mort de saint Martin ; il est couché avec la mitre en tête, et un cierge à la main, qu'un des assistants soutient ; le diable se retire en grimaçant, deux anges reçoivent son âme dans un linge, et la portent à un personnage couronné (Jésus-Christ) ; 13° corps de saint Martin déposé dans une barque ; parmi les personnes qui l'accompagnent est un évêque.

CULTE ET RELIQUES.

La mort ne fit qu'accroître la vénération publique qui depuis longtemps était acquise au grand évêque. On le pleurait comme un père, mais on l'invoquait comme un intercesseur puissant auprès du souverain maître ; et tous les lieux où il déploya son zèle, où il fit admirer ses vertus et qu'il illustra par un miracle, auraient voulu posséder ses précieux restes. Les habitants de Poitiers et ceux de Tours se disputèrent la dépouille mortelle de l'ange terrestre qui venait de s'envoler au ciel. Ces derniers, après l'avoir enlevé vivant au diocèse de Poitiers pour en faire leur évêque, furent encore obligés de l'enlever mort pour le transporter dans leur ville. Le convoi funèbre fut une véritable pompe triomphale et telle qu'on n'en vit jamais. Les populations qui accouraient de toutes parts en nombre prodigieux formèrent sur toute la route un cortége immense. On en peut juger par le chiffre seul des moines ou clercs : ils étaient là plus de deux mille, mêlant leurs gémissements au chant des hymnes et des psaumes. Un chœur nombreux de vierges consacrées au Seigneur les suivait en bel ordre.

Les pèlerins ne cessèrent depuis d'affluer à son tombeau célèbre et vénéré comme celui des Apôtres. Les rois y envoyèrent de magnifiques offrandes ; les coupables, les malheureux, les persécutés y trouvèrent le plus inviolable asile. En son honneur, la ville de Tours fut déclarée exempte d'impôts. De nombreux miracles ou plutôt des miracles sans nombre ne cessèrent de confirmer la foi, la confiance des peuples et le culte rendu à la mémoire d'une vie qui n'avait été elle-même qu'un long miracle de vertu et de dévouement surhumain. Bientôt les pèlerins se rendirent à Tours comme à Saint-Jacques, à Rome ou à Jérusalem, et l'affluence devint telle qu'on fut obligé de construire deux grands hôpitaux près de l'église dépositaire des saintes reliques.

Un des faits qui contribuèrent le plus à étendre la célébrité de ce lieu vénérable, fut la mort des *Sept Dormants*. Ces cousins de saint Martin étaient venus, dit-on, de Pannonie à Tours pour se mettre sous sa direction. Depuis son passage à une vie meilleure, le bienheureux leur avait souvent apparu pour les fortifier et les consoler de son absence. Une année, la nuit qui suivit sa fête, il se montra une dernière fois à eux dans l'église et leur dit : « Demain, de grand matin, appelez ici l'abbé Aichard ; faites-lui connaître toute votre vie en confessant tous vos péchés, et recommandez-lui de ma part de célébrer une messe en l'honneur de la sainte Trinité où il fera mention de moi et des Saints dont les reliques sont enfermées dans cet autel que j'ai consacré. Qu'il prépare et offre des hosties pour chacun de vous ; et, quand elles seront consacrées, vous

communierez tous. Après avoir reçu le saint viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, vous vous prosternerez en prière. Alors vous passerez de cette vie à l'autre, exempts des douleurs de la mort, comme vous avez été exempts de la corruption de la chair. Vous serez accueillis par les anges et par moi et conduits au ciel, où nous vous présenterons au tribunal du souverain Juge ». Tout s'accomplit selon la promesse du Bienheureux. Telle est la fin de la gracieuse histoire des Sept Dormants de Marmoutier, ainsi nommés parce que leur mort parut être un paisible sommeil.

Le culte du grand évêque de Tours se répandit bientôt, non-seulement dans toutes les provinces des Gaules. mais encore dans toutes les contrées de l'Europe. L'Angleterre fut une des premières à l'adopter. Dès le milieu du ve siècle, on vit s'élever près de Cantorbéry, sous le vocable de saint Martin, une église qui peut être considérée comme la mère de toutes les églises de cette ile fameuse; car c'est là que le saint moine Augustin commença son apostolat. Vers le même temps, Rome et le mont Cassin eurent aussi leurs églises de saint Martin. La religieuse Espagne ne resta pas en arrière des autres pays de la chrétienté. Dès la fin du ve siècle on y voyait plusieurs églises en l'honneur de l'illustre évêque de Tours, entre autres celle qui fut édifiée par Carraric, roi de Gallice, prince arien qui se convertit après avoir obtenu par l'intercession de saint Martin la guérison de son fils, et envoya à Tours un poids d'argent égal à celui du corps de l'enfant. Miron, successeur de Carraric, hérita de sa reconnaissance et de sa piété envers saint Martin. La reine surtout avait en l'homme de Dieu une confiance extraordinaire qui lui valut la résurrection de son fils. Grégoire de Tours, qui raconte ce fait, le tenait de la bouche même des ambassadeurs que Miron avait envoyés à Chilpéric.

La vénération des fidèles pour ce grand Saint, le prodige de son siècle, n'a été ni locale ni éphémère : elle a rempli tout l'Occident, elle a traversé tous les siècles. D'innombrables églises sont dédiées sous son invocation. En France seulement, on en compte plus de quatre mille. Dans le diocèse d'Autun, un de ceux, il est vrai, où il signala davantage son zèle d'apôtre et son pouvoir auprès de Dieu, il y a plus de cinquante paroisses qui le reconnaissent pour leur patron. Dans celui de Beauvais, il y a cent quatorze oratoires ou églises qui s'honorent de son patronage. Les rois francs mirent leur royaume sous sa protection ; et la relique la plus vénérée de leur chapelle, celle sur laquelle ils faisaient prêter à leurs vassaux le serment de fidélité, était la *cappe* grossière qu'avait portée le saint évêque de Tours. Charlemagne, voulant reposer à l'ombre de cette humble tunique, la transféra dans la ville où il établit sa résidence, et l'ancienne capitale du grand empire carlovingien, qui a tiré de *capella* (diminutif de *cappa)* son nom d'Aix-la-Chapelle, est plus fière encore de cette pauvre dépouille de saint Martin que du nom de son Charlemagne. Mais personne n'honora plus la mémoire de l'évêque de Tours que Brunehaut, qui éleva sur le sol même où le Saint avait renversé l'idole de Saron au péril de sa vie, un pieux et magnifique monument qui jusqu'à nos jours malheureux s'appela l'abbaye de Saint-Martin [1].

Le culte de saint Martin, déjà très-répandu, s'étendit encore dans l'Auxerrois, par suite du séjour de son corps à Auxerre. On comptait dans ce diocèse, avant sa suppression, plus de vingt paroisses qui lui étaient dédiées. Dans le diocèse actuel de Nevers, Saint-Martin-d'Heuille, Blismes, Dommartin, Chougny, Fretoy, maintenant réuni à Planchez, Cuzy, Lys, Dirol, actuellement réuni à Monceaux, Cuncy-les-Varzy, Villiers-sur-Yonne, Surgy, Dornecy, Clamecy, Neuilly, Taix, Garchizy, Chitry, Bulcy, Varennes-les-Narcy, Saint-Martin-du-Tronsec, Miennes, Ciez, La Celle-sur-Nièvre, Saint-Martin-du-Pré, maintenant réuni à Donzy, Langeron, Toury, Chevenon, Druy, Saint-Martin-du-Puy, Cossaye, Charrin, Saint-Martin-de-la-Bretonnière, La Marche, Garchy reconnaissent saint Martin pour leur patron, et la paroisse de Murlin l'honore au jour de la translation de ses reliques, le 4 juillet. Il est aussi patron secondaire de D'huu-les-Places et de Chantenay.

Le nombre considérable de paroisses placées sous le patronage de saint Martin suffirait pour prouver combien son culte est étendu dans le diocèse de Nevers, et nous n'avons cependant fait aucunement mention des chapelles qui portent son nom. Une des plus anciennes était celle du Beuvray, sur les ruines de laquelle a été élevée une croix votée par le congrès archéologique de Nevers, en 1851. Non loin de cette chapelle coule une eau pure sortant de la *Fontaine de Saint-Martin*. On voit aussi, dans la paroisse de Marzy, sur les bords de la Loire, des ruines d'une chapelle fort ancienne dédiée au Saint.

A deux kilomètres de Montigny-sur-Canne, se voit un énorme caillou, vers lequel les populations du voisinage se rendent et invoquent saint Martin ; on s'y rend principalement pour obtenir la guérison des fièvres. L'origine de cette dévotion populaire remonte sans doute à la mission de saint Martin dans le Morvand. Ce roc grossier aura été primitivement une pierre druidique ; en y plantant une croix, saint Martin en aura fait un monument chrétien.

Le corps de saint Martin fut déposé à six cents pas environ au-dessous de la ville de Tours, telle qu'elle existait alors dans un lieu qui, suivant Alcius, faisait partie de l'ancien cimetière des chrétiens où saint Gratien avait d'abord été enterré. Saint Brice, son successeur, bâtit une petite église sur le tombeau du Saint. Elle fut dédiée d'abord sous l'invocation de saint Etienne, suivant

1. Nous avons décrit cette abbaye dans la vie de saint Syagre, évêque d'Autun, au 27 août, tome x, pages 252 et 253.

l'usage des premiers siècles, de ne consacrer des temples qu'à la mémoire des Martyrs, et la tradition s'en conservait encore par l'inscription qui était au-dessus d'un autel adossé au tombeau de saint Martin. Mais le nom de ce célèbre thaumaturge ne tarda pas à prévaloir parmi les fidèles qui venaient de toutes parts le vénérer. Bientôt l'église ne parut plus assez grande pour les contenir, et, en 472, saint Perpet, sixième évêque de Tours, en fit bâtir une plus vaste dans le même emplacement et y fonda l'entretien d'une lampe ; ce qui donna lieu à une translation des reliques du saint évêque. En 461, les treize évêques, assemblés au premier concile de Tours, rendirent à la mémoire de saint Martin des honneurs solennels, mais ils ne touchèrent point à son corps.

On bâtit une ville particulière autour de l'église de Saint-Martin. Elle a eu longtemps son enceinte particulière ; les tours et une partie des murs existent encore. On l'appela *Martinopole* ou *ville de Saint-Martin*, puis Châteauneuf, lorsqu'on y eut élevé une forteresse. Il y avait environ six cents pas de distance entre Tours et la ville de Saint-Martin, lesquelles se sont rapprochées par le laps du temps.

La garde des reliques de saint Martin fut confiée dès lors à un nombre choisi de ses disciples, qui secondaient la piété publique par le sacrifice et la prière. Ils s'occupaient aussi à transcrire des livres propres à les bien instruire de la religion ; ils travaillaient à leur sanctification ainsi qu'à celle du prochain ; ils vivaient en commun sous l'autorité des évêques, qui leur permirent dans la suite d'avoir des chefs particuliers.

La première translation des reliques de saint Martin fut faite, comme nous l'avons dit, par saint Perpet le 4 juillet, jour auquel on en fait la mémoire sous le rit double-majeur ainsi que de l'ordination du Saint. En 853, lors de l'invasion des Normands, on prit le parti d'enlever le précieux dépôt. Il fut d'abord caché, non loin de là, dans le monastère de Cormery, sur la position duquel on comptait contre toutes les attaques. Bientôt néanmoins on crut qu'il serait mieux en sûreté à Orléans, puis à Saint-Benoît-sur-Loire ; de là on le transporta à Chablis, en Bourgogne, et enfin à Auxerre en 856. Toutes ces stations furent favorisées de miracles que le Saint semblait se plaire à prodiguer après sa mort comme il avait fait pendant sa vie. Cependant les Tourangeaux, après un long espace de trente et un ans, voyant la France plus tranquille, réclamèrent leur trésor, qui leur fut rendu et reprit possession de son ancienne demeure au milieu d'un magnifique concours d'évêques, de clercs et d'une immense population, le 13 décembre 887.

Le corps du pontife resta entier et parfaitement conservé jusqu'au règne de Charles le Bel ; mais, en 1323, ce prince, en vertu d'une bulle du pape Jean XXII, en fit séparer le chef, devant un grand nombre d'évêques, et l'exposa, dans un buste d'or, à la vénération des fidèles. Près d'un siècle plus tard, il fut renfermé dans une châsse d'or du plus magnifique travail, et exposé sur une estrade d'argent placée sous la coupole. L'on mit à côté le buste renfermant la tête du Saint. Son tombeau n'en demeura pas moins l'objet de la vénération universelle. Des lampes d'un grand prix y brûlaient jour et nuit. Une grille en fer l'entoura d'abord, et plus tard un treillis en argent, don de la piété de Louis XI. Ce monarque y plaça sa propre statue aussi en argent, de grandeur naturelle, et dans l'attitude de la prière.

Les Calvinistes, au mois de mai 1562, pillèrent la châsse de saint Martin et brûlèrent ses reliques. On sauva cependant l'os d'un de ses bras et une partie de son crâne, qui sont restés jusqu'à la Révolution française dans la même église. Sauvés de la profanation à cette époque, ces restes précieux furent mis et sont encore dans la cathédrale de Tours, car l'antique église de Saint-Martin fut détruite dans ces temps sacriléges et barbares. Ses voûtes furent renversées en 1798 ; et un préfet, dont le nom passera à la postérité, *Pommereul*, la fit détruire de fond en comble quelques années plus tard. L'espace qu'elle occupait est aujourd'hui une rue. Deux tours seules restent debout : celle de Charlemagne et celle du Nord. Mgr Guibert, renouvelant les prodiges de foi et d'art du moyen âge, fit un appel à l'univers catholique, dans le but de racheter ce sol sacré, et de refaire ce monument si cher aux amis des arts, de la patrie et de la religion.

Avant la dispersion des reliques de saint Martin par les Calvinistes, en 1562, plusieurs églises en avaient obtenu de petites portions. Il y en avait une au prieuré de Saint-Martin des Champs, à Paris. Des religieux de cette maison, transformée aujourd'hui en *Conservatoire des arts et métiers*, voulurent, lorsqu'ils furent expulsés en 1792, conserver cette relique, qui était un os du bras. Le tribunal révolutionnaire, auquel on les dénonça, les condamna à mort, au nombre de trois, comme fanatiques, le 29 mars 1794. C'étaient les Pères Courtin, prieur, Mettre, ancien maître des novices, et Adam. Le Père Courtin était âgé de soixante-dix-neuf ans.

L'église paroissiale de Montmorency, près de Paris, possède aussi un os du bras du saint évêque de Tours. Ligugé, près de Poitiers, où saint Martin établit son premier monastère, obtint, en 1822, de M. du Chilleau, archevêque de Tours, une parcelle des reliques du même Saint. On voyait deux de ses dents à Saint-Martin de Tournai.

La cathédrale de Salzbourg possède des ossements de saint Martin, sous le troisième autel, du côté de l'épître.

Il y a, dans l'église Saint-Gengoult, à Toul, un fragment d'os, qui paraît être une clavicule, provenant de l'ancien trésor de la cathédrale de cette ville, lequel, avant la Révolution, possédait une relique plus considérable de saint Martin.

La cathédrale de Tours, bâtie par notre Saint, fut dédiée sous l'invocation de saint Maurice.

Elle porte le nom de Saint-Gatien depuis 1096. L'évêché de Tours a été suffragant de Rouen, jusqu'à ce qu'il ait été érigé en métropole.

L'Eglise de Poitiers célèbre la fête de saint Martin le 11 novembre, sous le rite double de deuxième classe, avec octave.

A quelques pas de l'église paroissiale et abbatiale de Ligugé, dédiée à saint Martin, les pèlerins visitent pieusement un oratoire construit sur l'emplacement d'une cellule dans laquelle le Saint ressuscita un catéchumène mort depuis plusieurs jours.

Nous avons tiré cette biographie, de l'*Histoire de saint Symphorien*, par M. l'abbé Dinet ; des *Vies des Saints du Poitou*, par Ch. de Chergé; des *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par M. l'abbé Auber; de la *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier; de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier; de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin; de l'*Histoire de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras; de Dom Ceillier; de Sulpice-Sévère; de Grégoire de Tours.

SAINT VÉRAN, ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE DE CAVAILLON,

AU DIOCÈSE ACTUEL D'AVIGNON (vers 590).

Saint Véran, vulgairement saint Verain ou Vrain, naquit au commencement du VIe siècle (vers 513, selon les mémoires et la tradition de Cavaillon). Les historiens sont partagés sur le lieu de sa naissance : les uns placent son berceau à Javols (Lozère), les autres à Jargeau (Loiret) et quelques-uns à Vaucluse (village du département de ce nom, dans un vallon que baigne la Sorgue); mais tous sont unanimes pour reconnaître l'éclat de ses vertus et son éminente sainteté. Ordonné prêtre par l'évêque de Mende, il se dévoua au service de Dieu et à la sanctification des peuples; mais, effrayé du bruit que faisaient autour de son nom plusieurs miracles opérés en faveur des malades qui lui avaient été recommandés, il alla chercher une retraite dans les montagnes de Vaucluse. Il espérait pouvoir y rester ignoré, mais la renommée des miracles qui avaient accompagné son premier apostolat ne tarda pas à le suivre.

Au retour d'un pèlerinage à Rome durant lequel il avait fait plusieurs prodiges et converti au christianisme la population d'Albenga (ville des Etats sardes), les habitants de Cavaillon le demandèrent pour évêque. Au second concile de Mâcon, tenu en 585, il se fit remarquer par son éloquence et son zèle pour la défense de la discipline ecclésiastique. Le roi Gontran l'honora de son amitié et Childebert voulut qu'il fut le parrain de son fils Thierry.

Saint Véran mourut au concile d'Arles, vers 590. On le représente quelquefois tenant enchaîné un dragon ailé. C'est par allusion au fait que voici : Un épouvantable dragon avait établi son repaire dans un des rochers qui bordent le chemin de la fontaine de Vaucluse ; il faisait de si cruels ravages que dans tous les environs régnaient l'épouvante et la terreur. Le serviteur de Dieu, touché de ces maux, va au bord de la caverne du monstre et lui ordonne, au nom de Jésus-Christ, d'abandonner ces lieux. Il l'enchaîne en même temps et il le traîne jusqu'à la montagne de Luberon. Là, fort du signe de la croix, il le détache en lui disant : « Je te conjure, par le Dieu vivant et éternel, de ne plus nuire à personne, puisque je n'ai pas voulu te faire du mal ». Le monstre s'éleva aussitôt dans les airs, s'envola et disparut pour toujours derrière la montagne.

On voit, dans l'église de Vaucluse, un tombeau qu'on dit être celui de saint Véran. De là, quelques années après sa mort, son corps fut transporté à Cavaillon. Plus tard, il fut transféré dans le Nivernais, dans le lieu qui a conservé son nom (Saint-Verain, Nièvre, arrondissement de Cosne, canton de Saint-Amand-en-Puisaye). On ignore l'époque précise et les motifs de cette translation. Ce fut là l'origine du prieuré de Saint-Verain, et, si l'église de ce prieuré fut construite à cette occasion, comme on le pense, on pourrait fixer approximativement l'époque de la translation dont nous parlons; elle aurait eu lieu, dans ce cas, au XIIe siècle. Le corps du saint évêque de Cavaillon fut ensuite transféré sur les bords de la Loire, à Jargeau. L'évêque d'Orléans faisait alors reconstruire l'église collégiale de cette ville, jusque-là placée sous le titre de la Croix ; il dédia la nouvelle église à saint Vrain, et témoigna pour le grand thaumaturge la piété la plus vive et la plus généreuse. Depuis cette époque, le culte de saint Véran s'est maintenu en honneur dans cette ville et dans tout le diocèse d'Orléans. Les mères de famille aiment tout particulièrement à lui recommander la santé de leurs petits enfants.

Cependant le prieuré de Saint-Verain avait conservé le chef du saint évêque : on s'y rendait de fort loin en pèlerinage, surtout dans les temps de calamité. Plusieurs fois (notamment en 1498,

en 1584 et en 1597) la ville de Nevers a eu recours à l'intercession de saint Véran pour obtenir la cessation de la peste qui décimait ses habitants.

La paroisse actuelle de Saint-Verain célèbre la fête de son saint patron le 19 octobre, comme elle est marquée au martyrologe romain. Jusqu'en 1763 l'église paroissiale avait conservé ses anciens reliquaires, l'un renfermant deux ossements de saint Blaise, patron de la paroisse, l'autre un ossement de la tête de saint Véran et trois autres ossements de la tête et du cou. Comme ces reliquaires tombaient de vétusté, on les fit refaire, et, le 1er mai de ladite année, en présence de tout le peuple, on en retira les saintes reliques, mais on ne les plaça dans les nouveaux reliquaires que le lundi de la Pentecôte, 23 mai.

Le reliquaire de saint Verain était une mitre d'argent soutenue par quatre anges ; au milieu de la mitre était pratiquée une ouverture circulaire, ornée de pierreries ; on pouvait voir, à travers un verre, les restes précieux du saint protecteur de la contrée. C'était, dit-on, un don du duc de Nevers.

En 1793, des mains sacriléges s'emparèrent de ce riche reliquaire qu'on envoya au district de Cosne pour être expédié à l'hôtel de la Monnaie, à Paris ; quant aux reliques, on les jeta au milieu de l'église. Elles furent recueillies par le sieur François Chotard, sacristain de la paroisse, qui les conserva respectueusement dans sa maison.

Lorsque la paix fut rendue à l'Eglise de France, le sieur Chotard remit les saintes reliques au curé chargé d'administrer la paroisse ; elles furent reconnues par deux des principaux profanateurs et par d'autres personnes dignes de foi ; un nouveau procès-verbal fut dressé, après avoir établi leur authenticité, et les reliques furent déposées dans un pauvre reliquaire en carton, qu'on eut soin de sceller. En 1818, elles furent placées solennellement par M. Jean-Jacques Vée dans deux reliquaires en bois doré (un reliquaire renfermait les reliques de saint Verain, l'autre celles de saint Blaise), et, le 10 octobre 1843, Mgr Dominique-Augustin Dufêtre, évêque de Nevers, apposa son sceau sur lesdits reliquaires, après avoir examiné avec soin le procès-verbal à lui présenté par M. Mercier, curé de la paroisse, constatant l'authenticité de ces saintes reliques.

Il y a aussi des reliques notables de saint Véran à Cavaillon. A l'origine de la chaîne du Luberon, près de Lacoste (Vaucluse), il existe une chapelle dédiée sous son invocation. Une autre chapelle, devenue église paroissiale, se voit près d'Embrun (Hautes-Alpes) : le 19 juin 1845, Mgr Naudo autorisa Monsieur le Curé de Cavaillon à ouvrir la châsse de saint Véran et à y prendre des reliques pour les envoyer au curé qui dessert cette chapelle.

Nous avons composé cette notice d'après l'*Hagiologie Nivernaise*, de Mgr Crosnier ; la *Semaine religieuse d'Avignon ;* et des *Notes locales* dues à l'extrême obligeance de M. l'abbé Duchâteau, curé de Saint-Florent, au diocèse d'Orléans (lettre du 20 juin 1873).

XIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint MARTIN, pape et martyr, qui, ayant assemblé un concile à Rome, et condamné les hérétiques Sergius, Paul et Pyrrhus, fut pris frauduleusement par l'ordre de l'empereur Constant, qui était aussi hérétique, conduit à Constantinople, puis relégué dans la Chersonèse, où, épuisé par les peines qu'il avait souffertes pour la foi catholique, il finit ses jours et brilla par l'éclat de nombreux miracles ; porté à Rome dans la suite, son corps fut déposé dans l'église des Saints-Sylvestre-et-Martin. 655. — En Asie, saint Aurèle et saint Publius, évêques et martyrs. — Au diocèse de Sens, saint Paterne, martyr[1]. 726. — A Gand, saint LIVIN, évêque et

1. Né dans le territoire de Coutances, Paterne mena la vie religieuse dans les monastères de Saint-Paix d'Avranches, de Saint-Pierre d'Yonne et de Saint-Pierre-le-Vif. Des voleurs, qu'il exhortait à renoncer

martyr. 657. — En Pologne, les saints martyrs Benoît, Jean, Mathieu, Isaac et Christin, ermites. — A Vitebsk, en Pologne, le martyre de saint JOSAPHAT, religieux de l'Ordre de Saint-Basile, archevêque de Polotsk, qui fut massacré par les schismatiques, en haine de la foi catholique. 1623. — A Avignon, saint Ruf ou Roux, premier évêque de cette ville [1]. Ier s. — A Cologne, le décès de saint CUNIBERT, évêque. 663. — A Tarazona, en Espagne, saint Emilien ou Milhan, prêtre, que Dieu a rendu illustre par une infinité de miracles. Sa vie admirable a été écrite par saint Braulion, évêque de Saragosse [2]. 574. — A Constantinople, saint Nil, abbé, qui, de préfet de la ville s'étant fait religieux, brilla par sa doctrine et par sa sainteté sous l'empire de Théodose le Jeune [3]. Vers 450. — Encore à Constantinople, saint Théodore Studite, qui, par les combats qu'il a soutenus pour la foi catholique contre les hérétiques iconoclastes, s'est rendu célèbre dans toute l'Eglise [4]. 826. — A Alcala, en Espagne, saint Didace, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, célèbre par sa profonde humilité, et canonisé par le pape Sixte-Quint. On fait sa fête le jour suivant [5]. 1463.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Angers et de Vannes, saint RENÉ, évêque de ce premier siége et confesseur. 450. — Au diocèse de Cambrai, saint Livin, évêque et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 657. — Aux diocèses de Châlons, Meaux et Paris, saint Martin, pape et martyr, cité aujourd'hui au même martyrologe. 655. — Au diocèse de Limoges, fête de la translation de saint Martial, premier évêque de ce siége, dont nous avons donné la vie au 30 juin. Ier s. — Au diocèse de Meaux, saint Léon ou Liène *(Leo, Leonius)*, prêtre et confesseur [6]. VIe s. — Au diocèse de Nevers, mémoire de saint Péreuse (*Petrusius*), martyrisé dans le Morvan, au lieu qui porte aujourd'hui son nom (Saint-Péreuse, Nièvre, arrondissement et canton de Château-Chinon). Epoque incertaine. — Au diocèse de Pamiers, sainte LÈNE ou NATALÈNE, vierge et martyre. IVe s. — Au diocèse de Viviers, saint Ruf, premier évêque d'Avignon, cité au martyrologe romain de ce jour. Ier s. — Autrefois, au diocèse de Besançon, saint Imier (*Himerius*), confesseur. Il naquit au château de Lugnez, près de Porentruy (ville de Suisse, dans le canton de Berne), et mena la vie solitaire dans la vallée de Susingau, qui n'était alors qu'un désert couvert de ronces et d'épines. Il y érigea une chapelle en l'honneur de saint Martin ; de nombreux disciples vinrent se ranger sous sa conduite. Quand il sentit approcher sa dernière heure, il se fit porter dans son oratoire : ses disciples, réunis autour de lui, récitaient des hymnes et des psaumes auxquels le Saint prenait part, et c'est au milieu de ces pieux exercices qu'il rendit son âme à Dieu [7]. 615. — A Esche, près Ninove, ville de

à leurs désordres, le massacrèrent dans la forêt de Sergines (Yonne). Ses reliques furent portées, au Xe siècle, dans le monastère de Saint-Sauveur de Bray-sur-Seine. — Godescard.

1. Nous avons donné, au 22 mars (tome III, page 604), la notice de saint Ruf.

2. Né à Vergeye (Espagne), Milhan fut, à cause de ses grandes vertus, promu à la cure de son pays natal; mais des confrères jaloux indisposèrent son évêque contre lui et il fut obligé de quitter sa patrie. Il mena alors la vie érémitique dans les montagnes de Disterces, où les miracles qu'il opéra lui acquirent une haute réputation. On a bâti, sur l'emplacement de son ermitage (diocèse de Calahorra), un monastère qui subsiste encore et où l'on conserve ses reliques. — Godescard.

3. Voir, au 25 septembre (tome XI, page 404), la notice de saint Nil de Constantinople.

4. Né à Constantinople (759) d'une famille illustre, Théodore prit l'habit religieux dans le monastère de Saccudion dont il devint abbé quand son oncle saint Platon se fut démis de cette charge. La vie du nouvel abbé fut une longue persécution. Pour avoir fait de justes reproches à l'empereur Constantin VI qui venait de renvoyer sa légitime épouse pour s'unir à Théodote, proche parente de Théodore, notre Saint fut exilé à Thessalonique. Rappelé plus tard par l'impératrice Irène, il s'établit à Constantinople dans l'ancien monastère de Stude (d'où lui vint son nom de *Studite)*. L'empereur iconoclaste, Léon l'Arménien, l'exila de nouveau en Mysie. Rappelé par Michel le Bègue, celui-ci se déclara plus tard son persécuteur. Théodore se retira alors avec ses religieux dans la péninsule de Saint-Tryphon où il mourut.

Il a laissé deux *Testaments* qui contiennent d'excellentes leçons pour les moines; les *Stéliteutiques* ou Invectives contre les *Iconoclastes;* deux livres de *Lettres;* cent vingt-trois *épigrammes* en vers iambiques; des *hymnes ;* des *discours ;* un *éloge* de saint Platon; les grandes et les petites *Catéchèses* qui renferment les instructions qu'il donnait à ses religieux. — On voit par ses écrits qu'il avait des connaissances très-étendues, beaucoup de justesse et de pénétration dans l'esprit; son style, toujours approprié aux matières qu'il traite, est clair, concis, élégant et énergique. — Godescard.

5. Nous donnerons sa vie au 13 novembre.

6. Il y avait jadis à Meaux, dans le faubourg de Saint-Liène, une église paroissiale dédiée sous son invocation : la Révolution l'a détruite. Les ossements du serviteur de Dieu, trouvés dans cette église vers la fin du Xe ou au commencement du XIe siècle, furent transférés, par les soins du vénérable Gauthier, dans son monastère de Saint-Pierre de Meaux, où ils devinrent l'instrument de nombreux miracles. Saint Liène était invoqué principalement par ceux qui souffraient de la fièvre. François Ier, roi de France, ayant recouvré la santé par son intercession, se fit le propagateur de son culte. — *Propre de Meaux.*

7. Ses disciples déposèrent son corps dans un tombeau auprès duquel Dieu fit, dans la suite, éclater la gloire de son serviteur par de nombreux miracles. La vallée qu'il avait défrichée prit son nom et s'appelle

Belgique (Flandre Orientale), saint Brice ou Brixe, enfant, et sainte Raphaïlde ou Craphaïlde, sa mère, martyrs. Vers 652. — Au Puy, saint Evode (Vosy, Evosy, Voy), et saint Scrutaire, évêques de ce siége et confesseurs[1]. IIIe s. — Encore au Puy, les saints Soacre (*Suacrius*, *Syagrius*), Hermentaire ou Ormentaire, Aurèle et Bénigne, évêques de ce siége et confesseurs. IVe s. — A Vienne, en Dauphiné, saint Ysice (Isique, Esique, *Hesichius*), évêque de ce siége et confesseur. 490. — Près d'Yvré, en Bourbonnais, le martyre de saint Principin, frère des saints martyrs Espain, Lupicin, Bénin, Bié, Marcellien. Messain, Géniteur et Tridoire[2]. Vers 380. — A Saintes, saint Léger ou Légier, évêque de cet ancien siége, décapité par les ordres d'un certain Ebredulphe, pendant qu'il se rendait en pèlerinage à Rome[3]. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Vitebsk, en Pologne, le martyre de saint Josaphat, religieux de l'Ordre de Saint-Basile, archevêque de Polotsk, qui fut massacré par les schismatiques, en haine de la foi catholique. 1623.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Avignon, saint Ruf, premier évêque de cette ville, qui introduisit en France l'institut des Clercs Réguliers, et dont le corps fut transféré à Valence, en Dauphiné, où il est en grande vénération[4]. Ier s.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoit. — A Tarazona, en Espagne, saint Emilien ou Milhan, prêtre, qui brilla par un grand nombre de miracles. Sa vie admirable a été écrite par saint Braulion, évêque de Saragosse. 574.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Rome, la dédicace de la basilique du Sauveur[5]. 324.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Alcala, en Espagne, saint Didace ou Diego, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, glorieux par sa vie, ses vertus et ses miracles, fut solennellement mis au rang des Saints par le souverain Pontife Sixte-Quint[6]. 1463.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — L'octave de la dédicace de toutes les églises consacrées de tout l'Ordre des Ermites de notre Père saint Augustin.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Deventer, ville de Hollande, dans la province d'Over-Yssel, saint Lebwin (Liafvin, Liefwin, Lifouin), prêtre et missionnaire, disciple de saint Boniface. Ayant pénétré un jour jusqu'à l'assemblée générale des Saxons, à Marklo, sur le Weser, l'intrépide apôtre y prêcha hardiment la foi de Jésus-Christ. Il faillit perdre la vie en cette circonstance. Toutefois, si les barbares épargnèrent sa personne, ils brûlèrent l'église que le Saint avait fait construire à Deventer. Lebwin en fit bâtir une autre quand ils se furent retirés. Il termina sa vie au milieu des travaux apostoliques et des

encore aujourd'hui le Val-Saint-Imier. La communauté qu'il avait formée en ces lieux se soutint dans la suite et fut l'origine du monastère ou Celle de Saint-Imier. En 933, la pieuse Berthe, reine de Bourgogne, y fonda un Chapitre collégial composé de douze chanoines ayant un prévôt à leur tête. Il subsista jusqu'à la Réforme, en 1550; à cette époque, les Protestants livrèrent aux flammes le corps de saint Imier.

Le culte rendu au pieux solitaire semble remonter jusqu'aux temps qui suivirent immédiatement sa mort; il était établi dans les diocèses de Besançon, de Bâle et de Lausanne. Dans le Jura catholique, les paroisses de Damphreux, de Develier, de Courchapoix, l'invoquent encore aujourd'hui comme patron. — *Saints de Franche-Comté.*

1. On peut voir, dans l'histoire de Notre-Dame du Puy *(Petits Bollandistes,* tome III, page 643-648), d'intéressants détails sur saint Vosy, son fondateur.

2. Voir le martyrologe de France du 25 octobre (tome XII, page 597) et la note 1 à ce martyrologe. — On rapporte que saint Principin, après avoir été décapité, porta lui-même sa tête jusque dans l'église de Saint-Pierre de Chasteloy, paroisse d'Hérisson (Allier), où il fut enseveli. Plus tard, ses reliques furent transférées à Souvigny (diocèse actuel de Moulins), où elles reposaient jadis sur le maître-autel de l'église abbatiale. — *Saints d'Auvergne,* par Jacques Branche.

3. L'église de Saint-Pierre de Saintes possédait jadis le chef de ce saint Martyr. On le plaçait sur le maître-autel, parallèlement à la châsse de saint Trajan, les jours de grande solennité. On le portait aussi dans les processions générales qui se faisaient pour la conservation des fruits de la terre et autres nécessités publiques. Le culte de saint Léger s'est perpétué jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Sa statue décore le portail de l'église Saint-Pierre de Saintes. — M. l'abbé Grasilier, chanoine honoraire de La Rochelle.

4. Voir sa notice au 22 mars, tome III, page 604. — 5. Voir au 9 novembre. — 6. Voir sa vie au jour suivant.

austérités de la pénitence, et fut enterré dans son église de Deventer, où il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de ses reliques. Fin du VIIIe s. — A Césarée de Palestine, ville de Judée, sainte Ennathe ou Manathon de Scythopolis, vierge et martyre, victime de la persécution de l'empereur Galère-Maximien. Vers 308. — Chez les Grecs, saint Ahias de Silo, prophète. Un jour que Jéroboam, n'étant encore que sujet du roi Salomon, était sorti de Jérusalem pour se rendre à la promenade, il rencontra le prophète Ahias; celui-ci le tira à l'écart, et là, prenant son manteau, il le coupa devant lui en douze parts et lui dit : « Prenez dix parts pour vous, car le Seigneur divisera en votre faveur le royaume de Salomon et il vous en donnera dix tribus sur lesquelles il vous fera régner ». L'événement vérifia la prédiction; Jéroboam devint roi, mais il perdit bientôt son trône pour avoir méprisé les commandements du Seigneur. 994 av. J.-C.

SAINT MARTIN DE TODI, PAPE ET MARTYR

655. — Empereur d'Orient : Constant II.

> La foi ne se laisse corrompre ni par les séductions, ni par les persécutions; elles ne font que la purifier.
> *Saint Jean Chrysostome.*

Martin naquit à Todi (duché de Spolète), et il eut pour père un patricien, nommé Fabrice, qui joignait à sa noblesse et aux richesses héritées de ses ancêtres beaucoup de crainte de Dieu et de piété. Il reçut du ciel la beauté et un esprit si vif et si pénétrant, qu'il surpassa bientôt, soit dans les humanités, soit dans la rhétorique et la philosophie, les maîtres qu'on lui donnait pour l'instruire.

On vit bien, par ces commencements, que la divine Providence le destinait à quelque degré éminent dans l'Eglise. En effet, s'étant consacré par la tonsure cléricale au service des autels, il parcourut, avec un applaudissement général de tous ceux qui le connaissaient, tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, et parvint jusqu'au souverain pontificat. Il fut élu pape à Rome, après la mort de Théodore Ier, et ordonné le 5 juillet 649, sous l'empereur d'Orient Constant II et le roi de France Clovis II. On n'a guère vu d'élection plus unanime, ni qui ait davantage agréé à tout le monde. Rome en retentit d'allégresse : le clergé, le sénat et le peuple en témoignèrent une satisfaction extraordinaire, et l'empereur approuva ce choix d'une personne si capable de soutenir le poids d'une si grande charge.

Martin ne trompa point l'attente de cette grande ville. La piété envers Dieu et la miséricorde envers les pauvres furent les deux pivots sur lesquels il fit rouler toute sa vie. Ou il priait, ou il était appliqué au soulagement des malheureux ou au gouvernement du troupeau qui lui avait été commis. Il avait une affection particulière pour les religieux, et il prenait un singulier plaisir à s'entretenir avec eux. Il recevait les pèlerins, leur lavait les pieds et les traitait splendidement dans son palais. Il faisait de grandes aumônes aux nécessiteux et s'ôtait pour ainsi dire le pain de la bouche pour le leur donner. Il rétablit plusieurs églises qui étaient tombées en ruine, et il réconcilia ensemble diverses familles qui nourrissaient entre elles depuis longtemps des inimitiés très-cruelles; mais son plus

grand soin fut de maintenir l'Eglise universelle dans l'héritage précieux de la vraie foi.

Il y avait déjà plusieurs années que Sergius, patriarche de Constantinople, et Cyrus, patriarche d'Alexandrie, n'osant plus, après les décisions du Concile œcuménique de Chalcédoine, confondre ouvertement les deux natures en Jésus-Christ, comme faisait Eutychès, avaient semé dans l'Orient la pernicieuse hérésie du Monothélisme, qui n'attribuait à l'Homme-Dieu qu'un seul entendement, une seule volonté et une seule opération. L'empereur Héraclius était entré dans leur sentiment et l'avait même publié dans son empire par une exposition de foi hérétique, qu'il avait envoyée partout en forme d'édit impérial. Paul qui, après un nommé Pyrrhus, avait succédé à Sergius dans la chaire de Constantinople, s'était rendu fauteur des mêmes erreurs, et il y avait aussi engagé l'empereur Constant, petit-fils d'Héraclius, nonobstant la condamnation que les papes Séverin, Jean IV et Théodore Ier en avaient faite.

Ce prince, inspiré et conduit par un si mauvais ministre, voyant que l'exposition de son aïeul était réprouvée de la plupart des églises, et surtout que les Pontifes romains l'avaient rejetée et proscrite comme hérétique, en forma une autre, qu'il appela *Type*, par laquelle il imposait silence à tout le monde, sur le sujet d'une ou de deux volontés et d'une ou de deux opérations en Jésus-Christ : il ordonnait qu'on ne dît ni l'un ni l'autre ; prétendant par ce moyen supprimer la véritable doctrine de l'Eglise, qui est que Jésus-Christ ayant deux natures entières et parfaites dans une seule personne, a aussi tout ce qui appartient à ces deux natures : un entendement divin et un entendement humain ; une volonté divine et une volonté humaine; une opération divine et une opération humaine.

Dès qu'il fut informé de l'élection de saint Martin, il ne manqua pas de lui envoyer ce *Type*, de le prier de l'approuver et de le fortifier de son autorité apostolique, comme un édit nécessaire pour pacifier les troubles qui étaient dans l'empire au sujet de la religion ; mais ce grand Pape vit bien que cette exposition n'était qu'un artifice pour ruiner la foi orthodoxe et insinuer dans les esprits le poison du Monothélisme, et même pour faire croire que Jésus-Christ, comme homme, n'avait ni entendement, ni volonté, ni opération propres et naturels, mais que la divinité lui servait de toutes ces choses; il répondit constamment qu'il perdrait plutôt mille vies que d'approuver un écrit si dangereux; que quand tout le monde se séparerait de la doctrine des saints Pères, qui nous ont toujours proposé Jésus-Christ comme un être adorable composé de deux natures entières et parfaites, il ne s'en séparerait jamais ; et que, ni les promesses, ni les menaces, ni la mort même et les plus cruels supplices ne lui feraient point dire ni croire autre chose.

Après une réponse si généreuse, voulant couper tout d'un coup la racine à l'hérésie, il assembla au plus tôt un concile composé de plus de cent évêques dans l'église Saint-Jean de Latran ; là, sans craindre l'indignation et la fureur de l'empereur, il condamna son *Type*, aussi bien que l'*Exposition* d'Héraclius, son grand-père, et déclara anathèmes et excommuniés tous ceux qui les suivraient. Il harangua plusieurs fois, dans les cinq sessions synodales, avec une force et une éloquence toutes divines, et il écrivit ensuite à tous les prélats de l'Eglise catholique, sur ce sujet, une lettre circulaire pleine de la vigueur apostolique, leur envoyant en même temps les actes du Concile ; c'est ce qu'il fit dès la première année de son

pontificat (5 octobre 649); en cela, son courage est d'autant plus admirable, qu'alors les trois patriarches d'Orient étant infestés d'hérésie, et, les Lombards ayant de puissantes armées prêtes à fondre sur Rome, le Saint-Siége se voyait presque accablé du grand nombre de ses ennemis spirituels et temporels.

D'ailleurs, Olympius, exarque que l'empereur avait envoyé en Italie, avec ordre exprès d'y répandre autant qu'il pourrait la secte des Monothélites et d'y faire recevoir son *Type*, était entré dans Rome avec main forte et y faisait ses efforts pour tromper le peuple et l'engager dans les sentiments de son maître : de sorte que ce fut en sa présence même que le Pape tint son Concile et qu'il condamna ce qu'il était venu publier. On peut croire quel fut le dépit de cet officier, entièrement dévoué aux passions de l'empereur, de voir ses sollicitations rendues inutiles par une condamnation si solennelle. Il n'eut plus d'autre pensée que d'enlever le Pape de Rome ou de le faire mourir; et, comme le premier moyen lui sembla plus difficile, à cause de l'affection incroyable que le peuple avait pour son bienheureux pasteur, il se détermina enfin à être lui-même son assassin et à commettre ce parricide au pied des autels, qui était le lieu où l'on se pouvait le moins défier. Il feignit pour cela d'être bien avec lui, et de vouloir communier de sa propre main, lorsqu'il célébrerait la messe dans l'église de Sainte-Marie-Majeure ; mais il donna charge à son écuyer que, lorsqu'il verrait le Pontife descendre pour lui apporter le corps de Notre-Seigneur, il ne manquât pas de le percer de son épée. Olympius vint effectivement à l'église, et approcha de la sainte Table dans l'intention d'assassiner l'oint du Seigneur; mais, au moment où l'écuyer voulut lui donner un coup d'épée pour exécuter son détestable dessein, il devint aveugle, et, dans le trouble où il était, il ne put exécuter le commandement de son maître. L'exarque vit bien que ce coup venait du ciel; aussi, il se réconcilia avec saint Martin, se conforma à ses enseignements et lui révéla tout le détail des instructions impériales. Ayant ainsi fait sa paix avec la sainte Eglise de Dieu, il partit de Rome avec son armée pour aller combattre en Sicile les Sarrasins qui s'étaient emparés de ce pays. Mais la peste décima bientôt ses troupes et lui-même en mourut.

Constant, apprenant tout ce qui s'était passé, donna le gouvernement d'Italie à Théodore Calliopas, et, lui adjoignant le chambellan Pellurius, qu'il savait entièrement dévoué à ses volontés, il les envoya à Rome pour se saisir du bienheureux Pontife et le lui envoyer à Constantinople. Ils exécutèrent cet ordre sans aucune résistance. Comme le troisième jour de leur arrivée, ils vinrent avec beaucoup de soldats dans Saint-Jean-de-Latran, pour l'enlever, il se mit de lui-même entre leurs mains, sans permettre à ses clercs ni à ses domestiques de le défendre, et il ne voulut pas non plus qu'on se remuât pour lui dans la ville, de crainte qu'il n'y eût du sang répandu à son occasion. On l'emmena d'abord au palais impérial, où l'exarque le retint quelques jours. De là, on le fit monter secrètement dans un vaisseau, sans que les évêques, les prêtres et les diacres, qui voulaient absolument l'accompagner, s'en pussent apercevoir. Ce fut le 19 juin. On le promena durant trois mois par terre et par mer, en diverses villes, sans aucun soulagement humain, quoiqu'il fût malade depuis plus de neuf mois et que sa langueur fût si grande qu'il avait même de la peine à se soutenir. Après ce temps-là, il fut conduit à Naxos, île de la mer Egée, où il demeura un an entier, malade et destitué de tous les secours qui lui étaient nécessaires.

Le 17 septembre de l'année 654, il arriva à Constantinople, après des insultes et des outrages inouïs que des païens et des barbares auraient eu horreur de faire au chef de l'Eglise catholique ; il fut jeté dans une prison, que l'on appelait Pandearia, où on le tint enfermé trois mois sans que personne eût la liberté de lui parler. Après trois mois de la plus rigoureuse détention, il fut transporté par les soldats (car la maladie ne lui laissait plus la force de marcher) dans l'appartement du sacellaire Troïlus, et interrogé par le patrice Bucoléon : le sénat était réuni pour procéder à l'interrogatoire du saint Pontife. Lorsqu'il y fut arrivé, le sacellaire lui commanda de se lever pour répondre aux interrogations qu'on allait lui faire ; ses porteurs répondirent qu'il ne pouvait se tenir debout à cause de son extrême faiblesse ; mais ce barbare, plus insensible que les rochers, se moqua de cette impuissance, voulut absolument qu'il se levât et qu'il se mît debout au milieu de l'assemblée : deux soldats le soutinrent, et dans cette attitude, il subit l'interrogatoire le plus brutal.

Bucoléon adressa le premier la parole à l'héroïque martyr : « Réponds, misérable », dit-il, « quel mal t'a fait l'empereur? A-t-il confisqué tes biens? Peux-tu lui reprocher un seul acte de violence? » Martin ne répondit pas un mot ; les faits parlaient assez éloquemment. Le sacellaire reprit alors avec colère : « Tu ne réponds rien? Tes accusateurs vont entrer ». Ils étaient au nombre de vingt, la plupart soldats, les autres appartenant à la lie du peuple. A leur vue, le Pape dit en souriant : « Sont-ce là les témoins? Est-ce là votre procédure? » Puis, comme on les faisait jurer sur le livre des évangiles, il se tourna vers les magistrats en disant : « Je vous supplie, au nom de Dieu, de les dispenser d'un serment sacrilége ; qu'ils disent ce qu'ils voudront. Faites vous-mêmes ce qui vous est ordonné. Mais ne les exposez point à perdre leur âme ». Le premier des faux témoins, désignant le Pape du doigt, s'écria : « S'il avait cinquante têtes, il mériterait de les perdre toutes pour avoir conspiré en Occident contre l'empereur, de concert avec Olympius, l'ancien exarque ». A cette accusation formulée d'une manière aussi énergique, Martin répondit que jamais il n'avait trahi les intérêts de l'empereur en matière politique, mais qu'il ne pouvait lui obéir quand la cause de la foi était en péril. « Ne nous parlez point de la foi », reprit le calomniateur, « il n'est ici question que du crime de lèse-majesté. Nous sommes tous chrétiens et orthodoxes, les Romains et nous ». — « Plût à Dieu », répondit le Pape. « Toutefois, au jour terrible du jugement, je rendrai témoignage contre vous au sujet de cette foi ». — « Pourquoi », lui demanda-t-on alors, « quand Olympius trahissait l'empereur, ne l'en détourniez-vous pas? » — « Comment », dit le Pape, « aurais-je pu résister à Olympius qui disposait de toutes les forces de l'Italie? Est-ce moi qui l'ai fait exarque? Mais je vous conjure, au nom de Dieu, achevez au plus tôt la mission dont vous êtes chargés. Dieu sait que vous me procurez une belle récompense ».

Après cet interrogatoire, dont le procès-verbal fut rédigé séance tenante, le sacellaire revint près du Pontife, et dans un accès de véritable rage, il osa porter une main sacrilége sur l'oint du Seigneur. Constant assistait à cette scène d'un lieu où il pouvait tout voir sans être vu. Un soldat, sur l'ordre du sacellaire, déchira le manteau du Pape et le dépouilla de ses ornements pontificaux. Réduit à une nudité presque complète, Martin fut chargé de fers et traîné à travers les rues de la ville. Au milieu de ces outrages, le martyr conservait la même tranquillité qu'il eût montrée au milieu d'une assemblée de pieux fidèles. Il présentait à ses bourreaux un

visage plein de majestueuse douceur et ne cessait de prier pour eux. Arrivé au prétoire, il fut jeté dans la prison de Diomède, réservée aux voleurs et aux assassins. On l'y laissa une journée entière sans nourriture. Sur ces entrefaites, le patriarche Paul étant tombé malade, l'empereur l'alla voir et lui raconta de quelle manière le Pape avait été traité. Poussant un profond soupir, le moribond s'écria en se tournant vers la muraille : « Hélas ! c'est ce qui va mettre le sceau à ma condamnation ». Il expira peu après.

Le 10 mars 655, les portes du cachot de la prison de Diomède s'ouvrirent une seconde fois, et saint Martin vit entrer le scribe Sagoleba, qui lui dit : « J'ai ordre de vous transférer dans ma demeure, pour y attendre les instructions que d'ici à deux jours doit me transmettre le sacellaire ». — Le Pape demanda où l'on voulait définitivement le conduire ; mais le scribe refusa de répondre. « Du moins », dit le Pape, « laissez-moi dans cette prison jusqu'au moment de partir pour l'exil ». — Cette grâce ne lui fut point accordée. On était à l'heure du coucher du soleil. Le vénérable Pontife appela ses compagnons de captivité. — « Frères », dit-il, « faites-moi vos adieux, car on va m'enlever d'ici ». — Un calice était tenu en réserve pour cette agape du départ. Martin y but le premier, le passa aux autres captifs, puis s'adressant à l'un d'eux, celui qu'il aimait davantage : « Venez, frère », dit-il, « et donnez-moi le baiser de paix ». — Comme autrefois les apôtres en face de la croix du Calvaire, tous les assistants fondaient en larmes. Celui que le Pape avait appelé éclata en sanglots, et le bruit des lamentations retentit jusqu'au dehors de l'enceinte. Le bienheureux Pontife, ému de cette démonstration, les pria de cesser leurs plaintes, et imposant ses mains vénérables sur leur tête, il dit avec un angélique sourire : « Ce sont là devant Dieu les vrais biens, les faveurs célestes. Réjouissez-vous avec moi de ce que je suis trouvé digne de souffrir pour le nom de Jésus-Christ ». — En ce moment, le scribe apparut avec ses satellites ; il emmena le Pape dans sa demeure. Quelques jours après, l'auguste prisonnier était embarqué, dans le plus grand secret, sur un navire qui le transporta à Cherson, la Crimée actuelle. Il arriva au mois de mai 655. Ses souffrances, qui semblaient à leur comble, augmentèrent encore. « La famine et la disette », écrivait-il au clergé de Rome, « sont telles en ce pays, qu'on parle de pain mais sans en voir ». Il avait quelque droit d'attendre que l'Eglise romaine, dont il avait dispensé lui-même les aumônes avec tant de libéralité, n'oublierait pas la détresse du Pontife exilé. Mais les cruelles précautions de Constant empêchaient tous les secours d'arriver jusqu'à lui. Les plaintes du Pape sur son délaissement et sa misère, mêlées au sentiment de la plus ardente charité, méritent d'être citées. « Nous sommes », disait-il dans la même lettre, « non-seulement séparé du reste du monde, mais comme enseveli tout vivant au milieu d'un peuple presque entièrement païen, chez lequel on ne trouve aucun sentiment d'humanité, pas même la compassion naturelle qu'on rencontre chez les barbares. Il ne nous vient quelques vivres que du dehors, je n'ai pu me procurer autre chose qu'une mesure de blé pour quatre *solidi* d'or. Qu'il ne me parvienne aucun secours, c'est chose aussi étonnante que certaine ; mais j'en bénis le Seigneur qui règle nos souffrances comme il lui plaît. Je le prie, par l'intercession de saint Pierre, de vous conserver tous inébranlables dans la foi orthodoxe, principalement le pasteur qui vous gouverne maintenant [1]. Pour ce misérable corps, le Seigneur en aura soin ; il est proche.

1. Le pasteur auquel faisait allusion saint Martin, était Eugène Ier, qui lui succéda immédiatement, et

De quoi suis-je en peine? J'espère en sa miséricorde, elle ne tardera pas à terminer ma carrière ».

Enfin il mourut l'an 655, ayant tenu la Chaire de saint Pierre cinq ans, quatre mois et douze jours, ou, selon la supputation du Bréviaire romain et du *Liber Pontificalis*, qui comptent les années depuis l'avénement de ce Pape jusqu'à sa mort, six ans, un mois et vingt-six jours. On lui attribue deux ordinations, dans lesquelles il créa onze prêtres, cinq diacres et trois évêques. Son corps fut depuis transféré à Rome et déposé avec beaucoup d'honneur sous le grand autel de l'église de Saint-Martin du Mont. Dieu l'a honoré durant sa vie et après sa mort de plusieurs miracles. Saint Ouen, archevêque de Rouen, qui vivait dans le même temps, rapporte, dans la vie de saint Eloi, qu'étant encore prisonnier à Constantinople, il rendit la vue à un aveugle par la force de ses prières; et l'auteur qui a composé l'histoire de son exil et de son martyre, et qui eut l'honneur de l'accompagner partout, assure qu'après sa mort toutes sortes de maladies étaient guéries à son sépulcre. C'est aussi ce que dit le pape Grégoire II, dans son Epître à Léon l'Isaurien, empereur.

L'Eglise l'honore avec justice comme un martyr, puisqu'il n'est mort que des misères que lui ont causées sa prison et son exil. Ceux auxquels Dieu fait la grâce d'endurer quelques persécutions pour la défense de la vérité et de la justice doivent s'animer par son exemple à porter généreusement les peines de leur état et à attendre avec patience ce grand jour où les impies qui ont triomphé en ce monde, seront châtiés avec une extrême rigueur, et où les justes qui ont été dans la tribulation, dans le rebut et dans l'opprobre, seront récompensés avec beaucoup de magnificence.

On le représente soit en prison, soit debout, les mains élevées au ciel et priant dans le lieu de son exil.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras.

SAINT JOSAPHAT KUNCEWICZ DE VLADIMIR,

ARCHEVÊQUE DE POLOTSK ET MARTYR

1623. — Pape : Urbain VIII. — Roi de Pologne : Sigismond III.

> Plût à Dieu que je pusse être le ravisseur de toutes vos âmes! *Maxime du Saint.*

Josaphat Kuncewicz naquit vers l'an 1584, à Vladimir, ville de l'ancienne Pologne (Volhynie). Ses parents appartenaient, d'après quelques auteurs, à une famille noble dont le blason représentait une rose dans un écusson armorié, mais à laquelle il ne restait de son ancienne splendeur que ce modeste emblème, comme pour rappeler que la gloire de ce monde a la durée d'une fleur. Il en est même qui, éblouis par l'éclat des vertus de Josaphat, ont cru pouvoir rattacher sa famille à celle des Kuncewicz de

que les fidèles de Rome, dans la crainte d'être abandonnés aux mains d'un Pape monothélite, avaient élu pour les gouverner pendant la captivité de saint Martin.

Lithuanie, fort connue dans les annales du grand-duché. Il paraît plus probable que les deux familles n'avaient de commun que le nom : Josaphat lui-même, lorsqu'il fut parvenu aux dignités ecclésiastiques, aimait à rappeler son humble condition d'autrefois. Son père s'appelait Gabriel Kuncewicz, et sa mère Marine : c'étaient des gens honorables et bons chrétiens. L'enfant fut baptisé selon le rit gréco-slave, en usage parmi les Russes, à l'église de Sainte-Parascève, vierge et martyre ; il reçut le nom de Jean. Sa mère eut grand soin de l'élever dans la crainte de Dieu et déposa dans ce tendre cœur les germes féconds d'une vertu précoce.

Ame d'élite, que Dieu appelait à une sainteté éminente, Jean n'avait rien de la légèreté de son âge. Il se dérobait volontiers aux jeux de ses compagnons afin de vaquer à la prière, pour laquelle il avait un grand attrait. L'église de Sainte-Parascève était pour ainsi dire sa demeure habituelle. C'est là qu'il aimait à s'entretenir avec son Dieu, et que le retrouvaient ses parents, souvent inquiets de ses absences prolongées. Une de ses distractions favorites consistait à peindre les images des Saints, dont le culte est si répandu dans l'Eglise gréco-russe, et qu'il s'habituait déjà à vénérer autant que son extrême jeunesse le permettait. Une telle conduite ne tarda pas à tourner vers lui tous les regards : on admirait sa piété, sa modestie, sa douceur inaltérable. Les parents le proposaient à leurs enfants comme un modèle vivant de vertus, et des jeunes gens d'un âge plus avancé se sentaient souvent portés à rivaliser avec lui.

Appliqué aux études, Jean fit de grands progrès dans les langues russe et polonaise, alors également en usage non-seulement en Volhynie et autres provinces de la Russie, mais en Lithuanie. Ces progrès, il les dut à sa capacité autant qu'à son application. Toutefois, il préférait les études sacrées aux lettres profanes ; aussi apprit-il par cœur la plus grande partie de l'office divin qu'il s'habitua dès lors à réciter tous les jours. Pendant l'espace de trente ans qu'il vécut depuis, il ne manqua pas une seule fois d'acquitter cette pieuse dette, comme il l'avoua lui-même, étant archevêque, à un de ses confesseurs.

A mesure que Jean avançait en âge, il croissait aussi en vertu : et lorsque ses parents furent obligés de le placer chez un riche négociant de Vilna, cette nouvelle situation n'apporta aucun changement dans sa conduite. Il continua d'être assidu à la prière ; et, soit qu'il restât à la maison, soit qu'il dût sortir pour accomplir les ordres de son patron, son cœur demeurait uni à Dieu. Pour éviter les entraînements de l'âge ainsi que les entretiens frivoles de ses camarades, le prudent jeune homme s'adonnait à la lecture des livres de piété, au point d'oublier parfois les intérêts de son maître. Ces oublis involontaires lui attiraient de la part de Hyacinthe Popovitski (c'était le nom du négociant) de sévères remontrances et même des traitements sévères ; toutefois ces réprimandes, loin de le détourner de sa louable habitude, ne firent que l'y attacher davantage. La fuite de la dissipation, l'amour de l'étude et de la prière le préparaient, sans qu'il s'en doutât peut-être, à son futur apostolat ; en même temps elles le préservèrent de la contagion de l'erreur qui causait alors de très-grands ravages parmi ses compatriotes, et particulièrement dans la ville où l'avait conduit la Providence.

La déplorable situation de la religion en Pologne dut naturellement préoccuper le jeune Kuncewicz, alors à peine âgé de vingt ans. Ce qui lui causait le plus de peine, c'était de voir les ravages du protestantisme au sein de l'Eglise russe et le petit nombre de ceux qui s'étaient ralliés au

Saint-Siége afin de sauvegarder la véritable orthodoxie et le rit gréco-slave tout ensemble. Il fallait cependant se fixer sur la voie à choisir. Jean implora les lumières du ciel. Eclairé d'en haut, il éprouva intérieurement une indicible répulsion pour le schisme, et s'attacha de toute l'énergie de son âme à la chaire de Pierre, en redisant avec le Prophète royal : « Je hais l'assemblée des méchants ». Dès lors il ne cessa d'adresser à Dieu d'ardentes prières pour le progrès de l'Union et de rechercher la société des fervents catholiques. L'église de la Trinité étant desservie par les religieux Basiliens soumis au Saint-Siége, il la fréquentait de préférence à d'autres, y mêlant sa voix au chant du chœur, servant à l'autel, ou sonnant la cloche.

Sous la direction de deux Jésuites célèbres, Josaphat apprit la philosophie et la théologie en langue slave, et il avança dans les voies de la vie intérieure; sa piété, loin de se refroidir par l'étude, n'en devint que plus éclairée et plus ardente.

Son contact et ses relations avec les catholiques les plus éminents ne tardèrent pas à produire leurs effets. Josaphat conçut de l'attrait pour une vie plus parfaite. Bientôt son âme n'ambitionna qu'une seule chose, se donner à Dieu dans la carrière religieuse. Convaincu de son incapacité pour le commerce, il prit la résolution de l'échanger contre le négoce spirituel, et supplia Notre-Seigneur de l'aider en cette affaire. Le principal obstacle venait de son patron, Hyacinthe Popovitski. Celui-ci n'ignorait pas combien ses confrères étaient édifiés de la conduite de son jeune commis; lui-même admirait la vertu de Kuncewicz et pensait l'attacher à sa maison en l'adoptant pour son fils et le constituant héritier de sa fortune; car il était fort riche et n'avait pas d'enfants. L'offre était séduisante; mais Jean, dont le cœur aspirait aux biens impérissables que lui montrait la foi, renonça sans hésiter aux avantages temporels qu'on lui proposait. Quelque temps après, ses vœux étaient accomplis.

En 1604, au couvent de la Trinité, à Vilna, Kuncewicz reçut l'habit religieux de la main de Pociey, alors métropolitain de Kiev, et fit en même temps sa profession religieuse, selon l'usage qui s'était introduit parmi les Basiliens du pays, et qu'on a bien fait d'abroger depuis. Afin de se conformer à une autre coutume, aujourd'hui encore en vigueur dans l'Eglise gréco-russe, il changea son nom de baptême contre celui de Josaphat. De ce jour-là date, pour ainsi dire, l'Ordre des Basiliens-Unis de Pologne; et ce premier novice fut comme la pierre angulaire de la maison de Vilna, berceau de l'Ordre tout entier. Le nombre des candidats à la vie religieuse croissait, mais lentement, à cause de la difficulté des temps d'abord, et puis à cause de la complète indifférence que le supérieur du couvent, Samuel Sentchylo, témoignait aux intérêts des âmes. Sous un dehors de simplicité apparente, l'indigne prélat cachait des intentions hostiles à l'Union et favorisait en secret les partisans du schisme. Quant aux religieux confiés à ses soins, il s'en souciait aussi peu que de l'édifice matériel destiné à leur habitation et qui ressemblait à une ruine plutôt qu'à une maison religieuse.

Il y avait à l'entrée du monastère une petite cellule, à peine digne de ce nom, que Josaphat chérissait par-dessus les autres, parce qu'elle était la plus rapprochée de l'église. C'est dans ce *vestibule du paradis*, comme il l'appelait, qu'il s'ensevelit pour mener une vie d'anachorète. Son temps fut partagé entre la prière, la pénitence et l'étude. Cent fois dans la journée, vous l'auriez entendu redire l'oraison jaculatoire si familière aux

Orientaux : « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ! » Parfois elle lui échappait au milieu du sommeil, comme l'a attesté un de ses confrères. Oubliant le repos de la nuit, Josaphat passait des heures entières à s'entretenir affectueusement avec son Dieu, tantôt dans sa cellule, tantôt au cimetière voisin où il se rendait souvent, les pieds nus, malgré le froid le plus intense. Que de fois on l'y trouva agenouillé sur une dalle ou sur la neige glacée, laissant échapper ce cri d'amour : « O mon Dieu ! ôtez le schisme et donnez la paix à votre Eglise ! » et mêlant à ses larmes son sang innocent. Il serait difficile de décrire les saintes rigueurs que le serviteur de Dieu exerçait sur son corps. Il semblait avoir perdu le sentiment de la douleur : ses pieds crevassés étaient-ils rivés à une pierre glacée, il s'en apercevait à peine, tant la souffrance physique était absorbée par la douleur que lui causait la rupture de l'Eglise russe avec le centre de l'unité. Son genre de vie et toute sa manière d'être portaient le cachet d'une austérité peu commune, qui rappelait saint Basile, fondateur de l'Ordre et son grand modèle. Religieux observateur des jeûnes, si fréquents dans l'Eglise orientale, il se contentait d'aliments grossiers, s'abstenant de poisson, s'interdisant tout usage des viandes et du vin. Son sommeil était de courte durée, encore le prenait-il sur des planches nues. Outre un rude cilice qu'il ne quittait jamais, il se ceignait les reins d'une ceinture garnie de pointes qui pénétraient dans la chair. La veille des grandes fêtes surtout, ses austérités devenaient plus nombreuses et plus cruelles.

Par ce martyre volontaire, Josaphat se préparait au sacrifice sanglant qui devait couronner sa belle vie. C'est encore au milieu de ces épines que fleurissait en lui la vertu angélique, dont la chaste candeur ne fut jamais ternie. L'intégrité de ses mœurs, l'éclat de ses vertus devinrent l'objet des entretiens et d'une admiration plus ou moins partagée. Il arriva qu'une jeune fille, d'une conduite rien moins qu'édifiante, entendit un jour les éloges qu'on donnait au saint religieux : « Je saurai bien, moi », dit-elle, « s'il est aussi saint que vous le dites ». Inspirée sans doute par l'enfer, elle parvint à pénétrer dans la cellule de Josaphat, située, comme il a été dit, à l'entrée du monastère ; mais un bâton dont s'arma le chaste religieux mit bien vite en fuite l'impertinente visiteuse, fort maltraitée et couverte de confusion. Ainsi en avait agi, en pareille circonstance, le Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin.

Cet incident augmenta l'estime dont Josaphat jouissait déjà auprès des personnes les plus influentes de la ville. On commença à rechercher son commerce et à solliciter ses entretiens. Le Bienheureux aimait trop la retraite pour permettre qu'on la troublât par des visites multipliées ; il quitta donc la cellule qu'il occupait et s'établit dans une petite chapelle de saint Luc, située dans le vestibule de l'église et complétement abandonnée. Il y continua sa vie d'ermite, n'en sortant que pour se rendre aux offices du chœur et aux autres exercices de la communauté. Pourtant sa porte était toujours ouverte à son ami Joseph Routski ; il désirait vivement le compter au nombre de ses frères et ne cessait de demander au ciel cette grâce, qui lui fut accordée deux ans après son entrée au noviciat (1606). Il eut également le bonheur de voir entrer dans son Ordre des jeunes gens attirés par ses discours autant que par l'exemple de ses vertus.

N'étant encore que diacre, Josaphat fit preuve d'un zèle ardent pour la conversion des non-unis, et en ramena un bon nombre dans le giron de l'Eglise, les uns par la discussion, d'autres par la prière, les larmes ou les bienfaits. Les adversaires de l'Union professaient une si haute estime pour

sa personne, qu'ils se disaient prêts à boire l'eau dans laquelle il se serait lavé les pieds. Ils étaient convaincus que c'en serait fait de l'Union s'il venait à se ranger sous leur bannière ; aussi essayèrent-ils plus d'une fois de le gagner à leur cause. Pour mieux réussir dans leur dessein, ils persuadèrent à l'archimandrite Samuel de le séparer de Routski, alors chargé de la direction des religieux novices ; et, dès que celui-ci fut éloigné, ils pressèrent Josaphat de se joindre à eux. Comme le Saint répondait par un refus formel, l'archimandrite lui donna un soufflet et lui intima l'ordre d'envoyer immédiatement tous les jeunes religieux à Joseph Routski, à vingt lieues de Vilna, afin de livrer la maison aux dissidents. Redoutant à la fois d'enfreindre l'ordre de son supérieur et de voir les schismatiques s'emparer du couvent, Josaphat alla en conférer avec le Père Fabricius, qui lui conseilla d'informer sur-le-champ Joseph Routski. Quand la nouvelle du péril parvint au digne maître des novices, il était en proie à la fièvre. N'importe! il accourt, fait chanter le *Te Deum* à son entrée à Vilna, et la fièvre le quitte à l'instant.

Ce jour-là même, l'archimandrite vint reprocher à Josaphat sa désobéissance. — « A quoi bon », répondit celui-ci, « envoyer les novices à Joseph, puisque Joseph est au milieu de nous ? » Ces paroles furent comme un coup de foudre pour l'archimandrite. Frémissant d'indignation, le traître essaie un autre moyen d'arriver à ses fins, et il en confie l'exécution à trois de ses suppôts. Sous prétexte de religion, l'un d'eux invite Josaphat à venir dans sa demeure, où les deux autres se tenaient cachés. Par des paroles affectueuses, le maître de la maison décide le religieux qui accompagnait Josaphat à se séparer du Père. Alors, ils se montrent tous ensemble et lui adressent les discours les plus flatteurs. « L'Eglise ruthène », disaient-ils, « n'attend qu'un signe de votre part pour relever la tête ; sa vie est entre vos mains ; ayez pitié de tant de malheureux ! » En proférant ces paroles, ils se jettent à ses genoux, le supplient de céder à leur désir et redoublent leurs instances. Vains efforts ! L'un d'eux court à la porte, la ferme à clef et reste sur le seuil pour assurer le dénouement ; les deux autres, la main levée, se préparent à des voies de fait. Josaphat leur promit de donner une réponse le jour suivant, après avoir consulté Dieu, et obtint la liberté. De retour au monastère, il y trouva Routski en conférence avec les autres religieux, flottant entre l'étonnement et la crainte : « Je sors de l'enfer », leur dit Josaphat ; « j'ai entendu des discours diaboliques qui me sollicitaient à trahir la foi ». Le lendemain, comme il ne songeait à rien moins qu'à retourner chez les schismatiques, ceux-ci lui rappelèrent par écrit sa promesse. « Je vous ai promis », répondit le saint religieux, « de consulter Dieu ; je l'ai fait, et le Seigneur m'a fait connaître l'impiété de vos projets. Que la paix du Seigneur soit donc avec vous ! » En même temps, le métropolitain fut informé de tout ce qui s'était passé ; l'indigne archimandrite, convaincu de trahison, fut déposé et sa place donnée à Routski, que Pociey créa de plus son vicaire général.

On conçoit la colère de l'archimandrite dépossédé et la rage des schismatiques. De concert avec ceux-ci, l'apostat résolut d'envahir l'église de la Trinité, de saisir les moines et de s'emparer du couvent. Mais les Uniates eurent le temps d'avertir les autorités locales et le prince Nicolas Radziwil lui-même, palatin de Vilna, alors absent. Le palatin expédia aussitôt à Sentchylo l'ordre de se tenir tranquille sous les peines les plus graves, et enjoignit aux autorités de réprimer énergiquement la moindre tentative de désordre. En même temps, on interrogea les Uniates sur le guet-apens

dont Josaphat avait failli être victime, et on livra aux tribunaux les trois coupables mentionnés plus haut.

Alors les schismatiques poussèrent la haine jusqu'à vouloir répandre le sang. Un jour que le primat traversait la place publique avec un nombreux cortége, un sicaire, nommé Jean Toupeka, le frappa d'un sabre à la nuque. Le coup fut si violent qu'après avoir tranché deux doigts de la main avec laquelle le prélat essayait de se protéger, il enleva l'anneau et la chaîne épiscopale, ainsi que le collet de la soutane. Cependant, la divine Providence voulut que la blessure ne fût pas mortelle. Le vénérable vieillard fut porté dans le palais d'un sénateur, où le roi lui-même vint le visiter.

La nouvelle de cet attentat remplit la ville d'effroi. Quant à Routski et à Josaphat, ils recueillirent les doigts que l'arme avait coupés et déposèrent ces prémices du martyre devant l'image de la sainte Vierge. Le meurtrier, condamné à être écartelé, mourut plein de repentir, grâce à la charité de Josaphat, qui voulut l'assister à ses derniers moments.

Le saint religieux fut, lui aussi, en butte à la haine de tout le parti. On ne lui ménageait ni outrages, ni mauvais traitements. Paraissait-il en public, la fange, les pierres, les insultes pleuvaient sur lui de toutes parts, avec les surnoms d'ignorant, d'impie, d'imposteur.

Ces épreuves fortifiaient la vertu du jeune diacre et le préparaient admirablement au sacerdoce. Pour se rendre plus digne de cette haute dignité et plus utile au salut du prochain, Josaphat s'appliqua avec une ardeur incroyable à l'étude de la philosophie et de la théologie, sous la direction du Père Fabricius. Le disciple se montra digne du maître et profita parfaitement de ses leçons, grâce à l'élévation de son esprit, à la solidité de son jugement, à son heureuse mémoire, et surtout à l'action de l'Esprit-Saint qui secondait ses dons naturels et lui facilitait l'intelligence des mystères de notre sainte religion.

Il serait difficile de dire le zèle avec lequel Josaphat, promu au sacerdoce, exerça le saint ministère. A l'église, chez lui, dans les rues, les hôtelleries, les places publiques partout il établissait une chaire, expliquant la doctrine chrétienne avec une rare clarté et un zèle vraiment apostolique. Sa parole portait la persuasion dans l'âme des auditeurs, et rarement elle retentissait dans le désert. Aussi le clergé non-uni défendait-il aux siens d'entamer la conversation avec Josaphat, et tandis que les catholiques témoignaient la haute estime qu'ils avaient de ses mérites, en l'appelant le *fléau des schismatiques*, ceux-ci au contraire ne le nommaient autrement que *ravisseur d'âmes (Duchokhvat)*. Pour le discréditer dans l'opinion du peuple, les schismatiques le firent peindre entre l'archevêque Pociey et Joseph Routski, sous la forme du démon, avec des cornes, et armé d'une fourche, comme pour harponner les âmes ; au bas on lisait cette inscription : *Ravisseur d'âmes*. Josaphat s'en faisait un titre de gloire : « Dieu veuille », dit-il, « que je puisse ravir vos âmes pour les lui présenter ! » Insensible à ces propos injurieux, il s'étudiait à inventer des industries pour amener les pécheurs à la pénitence ; il n'omettait aucune occasion pour les engager à la confession, et tandis que les prêtres schismatiques la rendaient odieuse aux fidèles, en en faisant un objet de trafic, lui, au contraire, donnait de l'argent aux pénitents pauvres pour les engager à revenir. Un jour qu'il était en voyage, arrivé sur les bords du Niémen, il y trouva une foule nombreuse qui attendait le moment où les gros glaçons prenant consistance, formeraient un pont solide et livreraient passage aux voyageurs. L'homme apostolique saisit l'occasion pour engager ces gens à se confesser,

Tous répondirent à son appel, et aussitôt après ils trouvèrent leur route improvisée parfaitement praticable.

Quelque assidus que fussent les travaux de l'ouvrier évangélique, jamais il n'éprouvait de fatigue ; chargé de remplacer l'hégoumène du monastère, il remplissait à lui seul les emplois de tous, à la fois confesseur, prédicateur, économe, quêteur, sacristain, préfet du chœur, infirmier, excitateur. Plus il était digne de commander, plus il s'empressait au service de ses inférieurs. Un jour qu'il venait de prêcher avec grande véhémence, un nombre considérable de personnes le prièrent de les entendre en confession. Empêché par des affaires très-urgentes, il s'adressa à l'un de ses religieux, homme d'une vie exemplaire, mais d'une santé fort débile. Le bon moine s'excusant sur son extrême faiblesse, le Saint le supplia à genoux de ne pas refuser aux fidèles cet acte de charité, lui promettant que Dieu l'assisterait en retour. Le religieux, confus de tant d'humilité, ne répliqua plus, et à peine entrait-il au confessionnal que sa faiblesse s'évanouit ; il put confesser toute la multitude.

Dieu semble avoir accordé à son serviteur un attrait particulier pour assister les condamnés à mort. Il aimait surtout à visiter les pauvres malades dans les réduits les plus obscurs et les plus repoussants. Il leur administrait les sacrements de pénitence et d'eucharistie, leur procurait les remèdes et la nourriture, souvent même leur lavait les pieds, encore qu'ils fussent couverts d'ulcères.

Frappés de tant de vertus, les magnats lithuaniens l'attiraient à l'envi dans leurs domaines. Chodkiewitch, châtelain de Vilna, lui offrit le célèbre monastère de Souprasl ; Jean Mélechko, châtelain de Smolensk, et le maréchal de Slonim, Grégoire Tryzna, que Josaphat avait gagné à l'Union, l'invitèrent à venir s'établir, celui-là à Girovitzi, celui-ci à Bytène. Par humilité, Josaphat déclina l'offre de Chodkiewitch, et accepta le monastère de Bytène. Comme ce couvent était occupé par des religieuses basiliennes, Tryzna les transféra à Pinsk et donna la maison aux moines du même Ordre, qui y établirent plus tard leur noviciat. Après avoir complétement organisé la communauté de Bytène, Josaphat passa à Girovitzi, lieu célèbre à cause de l'image miraculeuse de Notre-Dame que l'on y vénère. Le sanctuaire se revêtit d'une nouvelle splendeur ; la dévotion envers la Mère de Dieu se ranima ; les pèlerins affluèrent ; on n'omit rien pour rendre ce lieu digne de l'auguste patronne. Non-seulement Mélechko, protecteur de Girovitzi, mais encore d'autres seigneurs, tel que Léon Sapiéha, chancelier de Lithuanie, l'enrichirent de leurs largesses. A côté du sanctuaire, Josaphat bâtit un couvent dont il fut le premier supérieur. La sainte Vierge semble avoir agréé le zèle de son pieux serviteur, en ouvrant les trésors de sa miséricorde ; et ces faveurs doublant encore le zèle de Josaphat, il eut le bonheur de ramener à l'unité quantité de dissidents, pour la plupart gentilshommes. De ce nombre fut Soltan, le plus fougueux de tous. Josaphat, l'ayant un jour rencontré dans une forêt voisine du monastère, mit la conversation sur la question religieuse, et malgré les blasphèmes que vomissait son interlocuteur, il le toucha tellement que celui-ci fondit en larmes, confessa ses erreurs et rentra dans le giron de l'Eglise catholique.

Tandis que Josaphat paissait les brebis du Christ dans cette charmante solitude, réalisant ainsi le nom de Girovitzi, lequel veut dire pâturage, Hypace Pociey, chef de l'Eglise russe-unie, alla recevoir au ciel la récompense due à ses travaux, et Joseph Vélamine Routski lui succéda dans cette

dignité, la même année 1614. Le nouvel archevêque métropolitain s'empressa de rappeler Josaphat dans la capitale de la Lithuanie, pour lui confier le monastère de la Trinité, qu'il ne pouvait plus gouverner lui-même, et qui, sans cesse en butte aux attaques des non-unis, avait besoin d'un vaillant défenseur. On ne pouvait faire un meilleur choix. Sous le gouvernement de Josaphat, le monastère devint de plus en plus prospère. Comme, à cette époque, la communauté de Vilna se composait en majeure partie de jeunes religieux (il y en avait soixante en tout), c'est sur l'archimandrite que retombait tout le fardeau de l'administration. Aussi remplissait-il encore ici presque toutes les charges de la maison : et, chose étonnante, il s'acquittait si bien de chaque emploi, qu'il paraissait être né pour lui seul. Avec cela il travaillait assidûment au salut du prochain, priait jour et nuit et ne retranchait rien de ses austérités ordinaires. Sévère pour lui-même, il était tout cœur pour ses frères. Jamais il ne les reprit durement, mais il leur donnait des avertissements avec une affection toute paternelle.

Sa charité envers les pauvres était sans égale ; aussi l'appelaient-ils leur cher père et recouraient-ils sans cesse à sa libéralité. Un jour, une pauvre veuve, poursuivie par un créancier impitoyable, implora l'aide du serviteur de Dieu. Josaphat lui dit de revenir un peu plus tard et se rendit à l'église. Sa prière finie, comme il retournait à sa cellule, un jeune homme inconnu vint à sa rencontre et lui remit cinquante pièces d'or enveloppées dans du papier, en disant que son maître les lui envoyait en cadeau. Interrogé sur le nom de son maître, le jeune homme garde le silence et disparaît aussitôt. Cependant la veuve se présente ; Josaphat lui donne l'or tel qu'il l'avait reçu, sans le regarder. Le créancier satisfait, il restait encore une somme assez considérable que la pauvre femme vint rapporter ; mais Josaphat ne voulut pas accepter ce que le ciel avait envoyé pour elle.

Toutefois la conversion des dissidents lui était encore bien plus à cœur que le soulagement des misères corporelles. Ramener les non-unis à l'obéissance du Saint-Siége, assurer le triomphe de l'Eglise unie, telle fut la préoccupation constante de cette âme apostolique. Grâce à son éloquence persuasive jointe à une charité toute céleste, il fit de nombreuses conquêtes, tant parmi le peuple que dans la noblesse de Vilna. Mais son plus beau succès fut la conversion du palatin de Novogrodek, Théodore Skoumine Tychkiéwitch, le plus puissant seigneur russe de Lithuanie, et de son fils Yanouche, secrétaire du grand-duché. Ils devinrent non-seulement parfaits catholiques, mais encore insignes bienfaiteurs de l'Ordre de Saint-Basile, et nommément du couvent de la Très-Sainte-Trinité, non loin duquel ils élevèrent une somptueuse chapelle destinée à servir de sépulture à leur illustre famille.

La nomination de Josaphat au siége épiscopal de Polotsk allait ouvrir à son zèle une plus vaste carrière. Le sacre eut lieu à Vilna, le 12 novembre ; date mémorable, car six ans après, à pareil jour, Josaphat reçut avec la palme du martyre la consécration du sang. Le nouvel évêque était âgé de trente-huit ans ; il en comptait quatorze de profession religieuse. Deux mois après, il se rendit à Polotsk, où on le reçut avec des honneurs inaccoutumés. Mais le cœur de Josaphat inclinait vers la tristesse plutôt que vers la joie, comme s'il avait eu le secret pressentiment que ces *hosanna* seraient un jour suivis du *crucifigatur*.

Une fois seul à la tête du diocèse, Josaphat donna libre carrière au zèle dont il était consumé. Il commença par supprimer les abus qui s'étaient introduits dans son Eglise, et notamment parmi le clergé. Tous les ans il

célébrait un concile diocésain et visitait les églises confiées à son administration. Les *Règles* qu'il composa à l'usage des prêtres, et qu'on possède encore, témoignent assez du soin qu'il mettait à relever et à maintenir la discipline ecclésiastique. Un pasteur des âmes doit, d'après lui, travailler à acquérir avant tout la science et la sainteté. Aussi les engageait-il à s'approcher souvent du sacrement de Pénitence, et le plus souvent possible de la sainte Eucharistie. Sur sa demande, les Pères de la Compagnie de Jésus enseignèrent la théologie morale au clergé grec-uni.

Le soin avec lequel Josaphat se conformait aux canons de l'Eglise et des Pères, sa fidélité à observer dans toute leur pureté les traditions de la religion grecque, sans introduire le moindre changement dans le rit, causèrent une vive joie parmi ses diocésains et ôtèrent aux désunis tout prétexte de l'accuser de *latinisme*. Le culte divin reprit sa première splendeur. L'antique cathédrale de Polotsk se trouvait dans un état si pitoyable, qu'elle menaçait ruine ; le zélé pontife la restaura entièrement et à grands frais, ainsi que les cathédrales de Vitebsk, de Mohilev, d'Orcha et de Mstislavl et plusieurs autres moins importantes. C'est encore grâce à sa libéralité que le couvent des Basiliennes de Polotsk sortit de sa misère, considérablement agrandi et largement doté. On se demandait d'où pouvait venir l'argent nécessaire pour couvrir tant de dépenses ; car les revenus de l'archevêque n'y suffisaient pas, et à son arrivée dans le diocèse, la caisse était presque vide. On savait en outre que d'abondantes aumônes allaient dans les mains des indigents. Pendant tout le cours de son épiscopat, Josaphat ne laissa point passer un seul jour sans faire asseoir à sa table quelques-uns de ces membres souffrants de Jésus-Christ, objet de ses prédilections. Pour leur venir en aide, il se dépouillait parfois du nécessaire. Une pauvre veuve éplorée vint un jour lui demander du secours ; n'ayant rien dans sa cassette, il engagea son omophore (étole épiscopale) et lui remit la somme empruntée.

L'amour de la pauvreté et la bonne administration de ses modiques revenus, voilà ce qui le mettait à même de faire de grandes dépenses dès que la gloire de Dieu le demandait. Car autant il était libéral envers les pauvres et les temples du Seigneur, autant il usait de parcimonie envers ses proches et surtout envers sa propre personne. Dans son palais épiscopal, pas la moindre trace de magnificence. La plus stricte frugalité présidait à ses repas. Jamais il ne se permit la plus légère infraction aux lois de la tempérance ; loin de là, il continua, comme par le passé, à affliger son corps par des pénitences, sans même y garder la mesure. Un jour qu'il officiait pontificalement, sa chaîne de fer lui étreignait si fortement les reins, qu'il se trouva mal et put à peine se tenir debout. La liturgie terminée, il se retira chez lui, et appelant l'archidiacre Dorothée, il le pria d'ôter la cruelle ceinture, avec défense d'en dire mot à personne. Des goûts si austères n'allaient pas à favoriser une vaine prodigalité. Le digne prélat veillait à ce que les biens de son Eglise fussent sagement administrés ; il n'omit rien non plus pour revendiquer ceux que détenaient injustement de puissants seigneurs du pays. Toutefois, « lorsque, usant de son droit, il recourait aux moyens légitimes et citait ses adversaires devant les tribunaux, il agissait avec modération et conservait dans ses procédés je ne sais quoi de paternel qui se traduisait par la douceur de son langage ». Ainsi parle le comte Michel Tychkiéwitch, qui n'était pas entièrement désintéressé dans la question.

Tandis que l'Union prospérait ainsi à Polotsk, le schisme faisait les der-

niers efforts pour détruire l'œuvre de Dieu. Nous touchons ici à un événement mémorable dans la vie du saint évêque aussi bien que dans les annales de l'Eglise gréco-russe : la restauration de l'épiscopat non-uni.

C'était en 1620. Le patriarche de Jérusalem, Théophane, revenant de Moscou, où il était allé avec une mission politique de la part du sultan, passa par l'Ukraine et arriva à Kiev. Il y consacra, sur les instances des Cosaques, autant d'évêques schismatiques qu'il y avait de siéges occupés par des prélats catholiques du même rit, et à chacun l'on assigna le siége d'un évêque catholique. On donna celui de Polotsk à Mélèce, archimandrite du couvent du Saint-Esprit à Vilna.

La nouvelle mesure menaçait, avec l'existence de la haute hiérarchie, celle de l'Eglise unie tout entière. Pour exécuter leurs plans, les dissidents choisirent le moment où les évêques unis se trouvaient à la Diète générale de Varsovie. On répandait partout de fausses nouvelles sur le compte de ces prélats. C'étaient, disait-on, de faux pasteurs, des renégats, des loups revêtus de peaux de brebis; la Diète venait de les priver de leurs siéges, et il ne fallait point leur obéir. Pour donner du poids à ces assertions mensongères, on mit en avant l'épouvantail accoutumé, les Cosaques. De là des troubles dans tous les diocèses, surtout dans celui de Polotsk, qu'on voulait absolument enlever à Josaphat. Le principal artisan des désordres suscités à Polotsk était Mélèce Smotritski. Le nom de ce personnage est tellement lié à celui de Josaphat, que nous devons nous y arrêter quelques instants.

Mélèce avait reçu en partage de beaux talents, que rehaussait une vaste érudition; mais il eut le malheur de les mettre, selon l'expression d'Urbain VIII, au service de la cause de Satan. Né en 1578, de parents orthodoxes, il fit ses premières études sous la direction du fameux Cyrille Lucaris, plus tard patriarche de Constantinople, alors simple recteur de l'école d'Ostrog, fondée par le prince Constantin Ostrojski. De là, Mélèce passa à l'académie de Vilna, que dirigeaient les Pères de la Compagnie de Jésus, et où les dissidents envoyaient leurs enfants aussi bien que les catholiques. Ses études terminées, il fit le voyage d'Allemagne, en compagnie du jeune prince Soloméritski, et revint tout imbu des doctrines protestantes; malgré cela, il resta longtemps hésitant. Enfin les non-unis l'emportèrent; Smotritski prit l'habit de Basilien au couvent du Saint-Esprit, et trois ans après (1620) il fut promu à la dignité d'archimandrite. Nous avons vu comment il fut nommé la même année au siége archiépiscopal de Polotsk.

Sacré archevêque au mépris de toutes les lois civiles et ecclésiastiques, Smotritski s'empressa d'adresser à toutes les villes du diocèse des lettres circulaires par lesquelles il engageait les fidèles à abandonner le pasteur illégitime, le papiste et l'apostat (c'est ainsi qu'il appelait Josaphat) pour lui rendre obéissance à lui-même, comme à l'archevêque légitime et orthodoxe. Ces missives furent confiées à des moines, qui sillonnèrent le pays, allumant partout le feu de la révolte. Grâce à l'activité des émissaires et au concours des confréries, en fort peu de temps les masses se déclarèrent pour Mélèce et renièrent Josaphat, dont la perte fut dès lors résolue.

De retour à Polotsk, Josaphat trouva donc les esprits complétement changés. Il en fut affligé plutôt que surpris; car on l'avait informé de tout pendant qu'il était à la Diète. Il apportait même un décret du roi Sigismond, qui défendait à tous ses diocésains, sous les peines les plus graves, d'avoir aucune communication avec l'usurpateur Smotritski, et leur enjoignait d'obéir au seul Josaphat, leur véritable pasteur. Au jour indiqué pour

la notification de ce document, l'archevêque se rendit à l'hôtel de ville; le palatin Droutskoï-Sokolinski fit donner lecture du décret royal, puis Josaphat prenant la parole fit sa profession de foi et supplia les assistants de ne pas abandonner la véritable religion, mais de mettre fin aux dissensions religieuses. Les chefs du parti adverse protestèrent hautement contre les ordres du roi, ajoutant qu'ils préféreraient mourir plutôt que d'obéir à Josaphat. La multitude se fit l'écho de leurs déclamations, et l'innocent prélat allait infailliblement être tué sur place, s'il n'eût été protégé par les magistrats, qui, repoussant à main armée les flots de la populace, l'escortèrent jusqu'au palais archiépiscopal.

Loin de témoigner du ressentiment contre les agresseurs, le serviteur de Dieu les traita depuis avec une bonté paternelle; il invitait à sa table les principaux meneurs, les entretenait de la doctrine catholique, les conjurait d'accéder à l'Union. Un conseiller de la ville, nommé Terlikowski, touché de tant de douceur, reconnut enfin sa faute. Lorsqu'il se présenta à la cathédrale pour demander pardon à Dieu et à son ministre, Josaphat alla à sa rencontre, le serra contre sa poitrine, et le conduisant à l'autel : « Seigneur », dit-il en versant des larmes de joie, « voici une brebis égarée que je viens de retrouver et que je vous recommande ». Une autre fois, au milieu d'un sermon dans lequel il avait démontré avec une grande force le dogme catholique de la procession du Saint-Esprit et la primauté du souverain Pontife, Josaphat éclata en sanglots et s'écria que pour cette doctrine, la seule véritable, il était prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. A ce spectacle, plusieurs dissidents lui demandèrent à rentrer au sein de l'Eglise.

La douceur évangélique et le zèle désintéressé du saint archevêque parvinrent à ramener le calme dans les esprits. Polotsk recouvra la paix ; mais il n'en fut pas ainsi dans d'autres villes du diocèse ; privées habituellement de sa présence, elles étaient travaillées par ses adversaires avec d'autant plus d'ardeur qu'ils étaient plus irrités par le succès de sa parole et l'irrésistible prestige de sa sainteté sur tous ceux qui l'approchaient.

Dans le courant d'octobre de l'année 1623, le bruit s'était répandu à Polotsk que l'archevêque se proposait d'aller à Vitebsk. Plusieurs de ses amis le supplièrent de remettre la visite pastorale à une époque plus favorable, ou au moins d'accepter une escorte. L'un deux, le comte Michel Tychkiéwitch, offrit de l'accompagner lui-même avec ses gens ; l'homme de Dieu ne voulut d'autre escorte que sa propre suite, d'autre protection que celle du ciel. Au moment du départ, il donna l'ordre qu'on lui préparât, dans la cathédrale, un tombeau à l'endroit qu'il désigna ; puis, agenouillé devant le maître-autel, il fit la prière suivante : « Seigneur, je sais que les ennemis de l'Union en veulent à ma vie; je vous l'offre de tout mon cœur, et puisse mon sang éteindre l'incendie causé par le schisme ! » Et comme ces paroles effrayaient les siens : « Mes enfants », ajouta-t-il, « ne craignez rien; aucun de vous ne périra ; je succomberai seul ». Cela dit, on se mit en route.

Les habitants de Vitebsk reçurent leur pasteur avec un respect simulé ; car ses jours étaient comptés. Profitant de l'absence des principales autorités, les *orthodoxes* firent un nouveau complot, auquel prirent part deux magistrats de la ville et un grand nombre de citoyens. L'archevêque ne l'ignorait pas. Huit jours avant la perpétration du crime, dans un sermon qu'il fit en l'honneur de saint Démétrius, martyr, sur ces paroles de l'Evangile : « Viendra un jour où quiconque vous mettra à mort croira avoir fait

une chose agréable à Dieu », il parla ainsi : « Vous désirez ma perte ; sur les fleuves, sur les ponts, dans les rues, dans les cités, partout vous me tendez des piéges. Me voici maintenant au milieu de vous ; fasse Dieu que je puisse donner ma vie pour vous, qui êtes mes brebis, pour la sainte Union, pour le siége de Pierre qu'occupent les souverains Pontifes, ses successeurs ».

Dans une séance tenue à l'hôtel de ville, le 11 novembre, on fixa le jour suivant (c'était un dimanche) pour exécuter le crime, et on arrêta la marche à suivre. Le soir même, l'archevêque fut informé de tout par un consul de la ville, Pierre Ivanovitch, bon catholique ; mais il ne voulut ni déjouer les machinations des conspirateurs, ni profiter des ténèbres de la nuit pour se dérober à leurs coups. Durant tout le temps du souper, il parla de sa mort imminente comme s'il se fût agi d'un festin. L'archidiacre Dorothée l'interrompit en disant : « Monseigneur, vous devriez bien nous laisser un peu manger ». — « Ne craignez rien », reprit Josaphat, « ce n'est pas de votre mort, mais de la mienne que je parle ». Après le souper, il se retira dans ses appartements et passa la plus grande partie de la nuit en oraison.

Le lendemain matin, au premier son de la cloche annonçant l'heure des Matines, le pieux archevêque se rendit à l'église de la Sainte-Vierge, voisine de son palais. Pendant qu'il y priait, un prêtre apostat, nommé Elie, fut arrêté dans la cour de l'évêché par ordre de l'archidiacre Dorothée. En voici la raison, telle qu'elle fut donnée plus tard par les complices du meurtre : « Les non-unis avaient élevé, pour leurs réunions privées, deux cabanes, dont l'une était située sur le bord opposé de la Dwina, en face du palais épiscopal. Bien que le vladyka entendît de ses fenêtres les chants, les cris et les propos outrageants qui en partaient et qui étaient dirigés contre sa personne, il fit semblant de ne rien savoir ; il se contentait de prier Dieu pour les malheureux, en disant qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Le prêtre Elie avait été auparavant sous l'obédience de Josaphat, qu'il abandonna pour aller se joindre au parti rebelle. Il traversait la cour de l'évêché fréquemment et sans nécessité, affectant des airs de mépris et proférant des paroles provoquantes. Malgré la défense qui lui avait été faite, il reparut ce jour-là, et aussitôt il fut arrêté par des serviteurs du palais et enfermé dans la cuisine, sans qu'on lui fît du reste aucun mal. Les conspirateurs n'attendaient que cette occasion pour accomplir leurs desseins criminels. Aussitôt on sonne le tocsin, et la foule accourt de tous côtés vers la demeure épiscopale, remplissant les airs de clameurs, de vociférations et d'injures. Une grêle de pierres, de bâtons et de balles pleut sur les serviteurs qui faisaient la garde autour du palais et dont plusieurs furent gravement blessés.

Informé du tumulte, Josaphat ordonna de mettre en liberté le prêtre détenu ; puis les Matines terminées, il se rendit au palais à travers la foule ameutée. Il était rentré et s'était mis de nouveau en prière afin de se préparer au sacrifice de sa vie, lorsque l'émeute se ranima ; le nombre des rebelles allait croissant et les attaques devenaient plus meurtrières. Voyant surtout que les serviteurs de l'évêque n'opposaient qu'une résistance inoffensive, ainsi que leur maître le leur avait ordonné, les assaillants redoublèrent d'audace, pénétrèrent dans le vestibule et maltraitèrent cruellement des officiers du prélat qui s'y étaient réfugiés. L'archidiacre Dorothée reçut à la tête dix-huit blessures et eut tous les membres fracassés. Emmanuel Cantacuzène, majordome du palais, atteint de treize blessures et noyé dans son sang, fut laissé pour mort. En entendant les gémissements

des innocentes victimes, Josaphat interrompt ses entretiens avec Dieu, sort de sa chambre et s'avance tranquillement vers les assassins. Après leur avoir donné sa bénédiction : « Mes enfants », leur dit-il, « pourquoi maltraitez-vous mes serviteurs qui ne vous ont fait aucun mal? Si vous en voulez à ma personne, me voici ». Les sicaires demeurèrent immobiles et stupéfaits. Tout à coup deux misérables s'élancent à travers la foule en criant : « A bas le suppôt des latins! à bas le papiste! » et se jettent sur l'archevêque au moment où celui-ci croisait les bras sur sa poitrine. L'un des sicaires le frappa au front avec une longue perche; l'autre lui asséna un coup de hallebarde qui lui fendit la tête. L'archevêque tomba; les meurtriers l'accablèrent de coups et le maltraitèrent avec une telle barbarie, qu'il n'avait plus de figure humaine. Malgré ses blessures, il put encore faire le signe de la croix et prononcer ces paroles, les dernières qui sortirent de sa bouche : « O mon Dieu! » Les bourreaux, voyant que la victime respirait encore, lui tirèrent deux coups de fusil, qui lui transpercèrent le crâne. Ainsi expira Josaphat, le 12 novembre 1623. Il était dans la quarante-quatrième année de son âge.

Le crime accompli, les assassins mirent à sac la maison du vladyka, pillant et dévastant tout avec une rage inouïe. Echauffés par la boisson (car on commença par vider les celliers), ils revinrent auprès de la victime, la traînèrent au milieu de la cour et eurent la lâcheté d'insulter le cadavre. Un chien fidèle, qui défendait le corps de son ancien maître, fut tué, et son sang se mêla au sang du martyr. Ce n'était pas assez. Oubliant toute pudeur, les meurtriers dépouillèrent le corps de ses vêtements. A la vue du cilice et de la ceinture de fer que le saint prélat ne quittait jamais, ils furent saisis de surprise; leur étonnement augmenta lorsqu'ils découvrirent dans une cassette une discipline ensanglantée. Ils commencèrent à craindre d'avoir tué quelque autre à sa place, et interrogèrent le domestique du défunt, Grégoire Ouchatski, témoin oculaire de sa mort, puis un nommé Jedlinski, valet de Cantacuzène. Rassurés et joyeux, ils prodiguent au martyr de nouveaux outrages : les uns lui souillent les cheveux et la barbe; d'autres crachent sur son visage ou le frappent à coups redoublés. Femmes, enfants, vieillards, tous prennent part à ces infâmes divertissements. Le fanatisme leur avait enlevé la pudeur et l'usage de la raison. Dans leur démence, ils arrachent le cilice qui couvrait son corps, attachent à ses pieds une longue corde, le traînent ainsi par les rues de la ville jusqu'à un endroit élevé qui surplombe la Dwina, et de là ils le précipitent dans le fleuve en criant : « Tiens ferme, Monseigneur, *tiens ferme!* » Contre toute attente, le corps n'éprouva aucune lésion et reparut sur les flots. On le plaça alors sur un bateau, on lia fortement au cou le cilice rempli de grosses pierres, et on plongea la sainte dépouille à l'endroit le plus profond du fleuve, connu sous le nom de *Peskovatik*. La victime ensevelie dans les eaux, les parricides s'en allèrent triomphants. Mais, comme pour confondre leur rage, le ciel se revêtit de deuil, et des nuages épais changèrent le jour en nuit.

Les catholiques firent toutes les diligences possibles pour retrouver le corps du martyr, sans obtenir pendant plusieurs jours aucun résultat. Enfin, le 16 novembre, un peu avant midi, les pêcheurs chargés de cette mission aperçoivent comme un rayon lumineux sortant du sein des eaux, ils arrivent avec leurs barques à cet endroit et y découvrent, en effet, l'objet de leurs recherches. Bientôt la sainte dépouille est retirée des eaux et amenée au rivage. A la nouvelle de la découverte une foule de curieux

accourent de la ville pour considérer le bienheureux. Parmi les spectateurs se trouvait un conseiller de la ville de Polotsk, nommé Jean Chodyka, que des affaires avaient amené à Vitebsk deux jours auparavant. « Pendant que les deux bateaux chargés du corps et des pierres », dit Chodyka, s'avançaient dans la direction de Vitebsk, je les suivais, en pleurant, le long du rivage et jusqu'au château. Là, le corps fut déposé au milieu de l'église de Saint-Michel, et c'est alors seulement que je pus le contempler à loisir. Le visage était riant comme je ne l'avais jamais vu du vivant de Josaphat. Ce spectacle produisit sur moi une impression si profonde, que je renonçai sur-le-champ au schisme, en déplorant le meurtre commis ».

La ville se remplit de deuil et de lamentations. Le corps demeura exposé pendant neuf jours dans l'église du château, vêtu d'habits pontificaux et répandant une céleste odeur de lis et de rose. Une affluence considérable, clergé, noblesse et bourgeois, accoururent de Polotsk pour escorter le corps qui fut transporté en grande pompe dans cette ville. Les habitants de Vitebsk accompagnèrent le cortége de leurs sanglots et de leurs larmes. Les parricides détestaient le forfait qu'ils avaient commis et en demandaient pardon. Des Calvinistes pleuraient à chaudes larmes en s'écriant : « Ah ! malheureux ! ils ont fait mourir un innocent, un Saint ! » Il n'était pas jusqu'aux Juifs qui ne donnassent des signes de compassion. Quant aux témoins qui ont fait leur déposition juridique devant le tribunal, ils furent unanimes à déclarer avec serment que le dévouement de Josaphat à l'Eglise romaine et au souverain Pontife avait été l'unique cause de sa mort. « J'atteste », dit l'un d'eux (Jean Chodyka), « que la haine et l'animosité que nous ressentions contre la personne de Josaphat avaient uniquement leur source dans le zèle avec lequel il tâchait de nous ramener à l'Union et de nous soumettre au souverain Pontife... C'est la soumission au Pape qui a perdu Josaphat. Que s'il y avait quelque autre cause de sa mort, elle ne m'aurait pas échappé assurément, puisque j'étais alors dans le schisme, et que non-seulement les projets et les desseins de mes coréligionnaires ne m'étaient pas inconnus, mais que je mettais ma bourse au service de la cause commune, dans le but de propager le schisme et d'étouffer, avec l'Union, Josaphat lui-même, qui en était le représentant. Mais autant je connaissais les desseins et les mauvaises dispositions de mon parti, autant je savais que tout le monde rendait justice à l'innocence de Josaphat, à sa conduite irréprochable et sainte ; je savais qu'il était mis à mort pour l'Union, chose d'ailleurs tellement notoire, qu'aucun catholique ou dissident ne l'a jamais niée ». Bien plus, les parricides confessèrent eux-mêmes que Josaphat s'était offert en victime à Dieu et au souverain Pontife pour rendre témoignage à la primauté de saint Pierre et de ses successeurs.

Lorsqu'on fut arrivé à Polotsk, le peuple se précipita sur le rivage pour contempler le pasteur martyr. Ce fut un spectacle vraiment déchirant de voir cette multitude composée de gens de tout rang, de tout âge, de tout culte, se livrer à la douleur la plus vive. Les uns sanglotaient; les autres se frappaient la poitrine ; ceux-ci imploraient la miséricorde divine ; ceux-là suppliaient Josaphat de leur pardonner. Les chants funèbres furent étouffés par les gémissements, les sanglots, les cris de vengeance. On porta le saint corps à la cathédrale de Sainte-Sophie, où il resta exposé durant plusieurs mois, sans subir aucun changement, aucune décomposition ; il était toujours beau de visage et continuait d'exhaler une suave odeur : ses lèvres, d'un pourpre éclatant, semblaient prêtes à parler. L'aspect de sa

figure, qui durant sa vie ramenait les pécheurs à la vertu, touchait après sa mort les cœurs les plus endurcis des adversaires de l'Union, et il était impossible de contempler sa sérénité angélique sans se sentir touché de la grâce divine.

Dès ce moment, le glorieux Martyr commence à opérer quantité de prodiges ; les boiteux marchent, les aveugles recouvrent la vue et les malades désespérés la santé. Les récits de tels miracles se lisent dans les Vies de tous les Saints : ce qui nous intéresse davantage, ce sont les merveilles de la grâce ; car, outre que les Saints n'ont point de plus beaux fleurons à leur couronne, les prodiges de ce genre ajoutent encore de nouveaux trophées aux triomphes de leur apostolat.

Ce fut un de ces miracles qu'on vit s'opérer dans la personne de Mélèce Smotritski, ennemi déclaré de l'Union et instigateur de la révolte dont Josaphat tomba victime. De l'aveu de tous, le sang d'un autre saint Etienne obtint la conversion de ce nouveau Saul. A partir du 12 novembre 1623, Mélèce n'eut plus de repos jusqu'à l'heure où, après une lutte intérieure de quatre ans, il fit enfin le pas décisif. Le reste de sa vie fut consacré exclusivement à la pénitence, à la prière et à la défense de l'Union.

On a représenté saint Josaphat ayant la tête fendue d'un coup de hache, et portant l'auréole, et non pas le limbe, parce qu'il n'était pas encore solennellement canonisé. On l'a peint aussi portant un calice avec lequel il se retourne vers le peuple. Sur le calice on aperçoit l'enfant Jésus ; et un diacre ailé accompagne le Bienheureux pendant le saint sacrifice.

CULTE ET RELIQUES.

La Pologne entière, par l'organe du roi Sigismond III, de son fils Vladislas IV, de tout l'épiscopat grec et latin, réclamait pour ce glorieux Martyr les honneurs que l'Eglise décerne à ses héros. Urbain VIII, accédant à ses pieux désirs, prononça l'introduction de la cause, et, après une longue procédure, dont le détail serait ici superflu, il inscrivit le nom de Josaphat au catalogue des Bienheureux, fixant sa fête au 12 novembre, jour anniversaire de sa naissance au ciel. Il décida en même temps qu'on pouvait, à la première occasion *(quandocumque)*, procéder à sa canonisation. Les premières solennités de la béatification eurent lieu, non à l'église de Saint-Athanase, dont l'enceinte était trop étroite, mais dans la magnifique église du *Gesù*.

Il était juste que l'illustre Martyr reçût les prémices de son culte au sein d'une société qui le considère à bon droit comme son élève et son patron et à laquelle il a constamment prodigué les marques de l'affection la plus sincère.

Deux siècles s'écoulèrent sans que la cause de la canonisation fît un seul pas, malgré les vives instances de plusieurs souverains de Pologne. Dieu, qui a ses moments, permit probablement ces retards pour en tirer sa plus grande gloire ainsi que celle de son serviteur. En réservant à Pie IX l'honneur de couronner l'œuvre commencée par Urbain VIII, il ne pouvait, ce semble, choisir ni un instrument plus digne, ni une époque plus propice. En effet, rarement on a vu sur la chaire de Pierre un Pontife aussi zélé pour l'union des Eglises que l'auguste Pape actuellement régnant. Ensuite, « tandis qu'une conspiration, ourdie par des hommes rebelles à toute autorité, s'efforce de bouleverser le monde entier et s'attache surtout à renverser le Siége apostolique des successeurs de saint Pierre, voilà le bienheureux Josaphat qui, du haut du ciel, vient nous aider à confondre les complots pervers tramés dans l'ombre, lui qui avait pendant toute sa vie défendu la primauté du Siége apostolique et avait scellé de son sang l'union avec l'Eglise ». Ainsi parle le décret *del tuto*, en date du 2 mai 1865, déclarant qu'on peut en toute sûreté procéder à la canonisation solennelle de Josaphat. Enfin, à l'heure qu'il est, l'Eglise unie de Russie est à l'agonie : encore quelques années, et peut-être elle aura cessé d'exister ! Quelle consolation pour cette Eglise martyre de voir son Abel orné de la plus belle couronne qu'un chrétien puisse recevoir ici-bas, et proposé à la vénération de l'univers catholique tout entier ! Quel puissant motif d'espérer qu'un jour viendra où, purifiée par de longues souffrances, elle renaîtra dans sa première splendeur, pleine de vie, de force et de fécondité ! Oui, le 29 juin 1867 a été pour elle une date à jamais mémorable ; c'est le gage assuré de sa prochaine régénération.

Vous donc, illustre Martyr, qui avez donné à la sainte Union le triple témoignage de la parole,

de l'exemple et du sang, continuez d'exercer du haut du ciel le même apostolat; protégez la chaire de toute vérité, ainsi que celui qui vous a décerné les suprêmes honneurs, contre les attaques de leurs perfides ennemis; mais surtout ne cessez d'adresser au Dieu des miséricordes la prière jadis si chère à votre cœur et où votre vie se résume tout entière : « Seigneur, ôtez le schisme, et donnez la paix à votre Eglise ».

Saint Josaphat Kuncewicz a été canonisé par Pie IX le 29 juin 1867. La Russie a répondu à cette canonisation par la profanation sacrilége du corps du Martyr. On lisait le 17 juillet dans une gazette de Cracovie : « Les reliques de saint Josaphat se trouvaient dans l'église paroissiale de Biala, en Podlachie. Ces jours derniers, une commission militaire est arrivée à Biala, et, en présence d'un ecclésiastique qui n'est que trop connu, l'abbé Liwcak, elle a brisé les sceaux de la châsse qui renfermait la dépouille du saint Martyr. Après un minutieux examen du corps, les commissaires l'ont emporté à Siedlce, d'où il sera envoyé par la route de Varsovie à Saint-Pétersbourg ».

Nous devons au Père Martinof cette biographie; nous n'avons fait que l'abréger.

SAINTE LÈNE OU NATALÈNE, VIERGE ET MARTYRE

AU DIOCÈSE DE PAMIERS (IVe siècle).

Natalène fut la neuvième enfant de Frédélas, gouverneur de la ville qui devait porter plus tard le nom de Pamiers. A la naissance de cette enfant, son père entra dans une grande fureur, car il désirait depuis longtemps avoir un fils, et Natalène était la neuvième fille qu'il obtenait de son mariage; emporté par sa colère, il commanda qu'on jetât dans l'Ariége cette petite créature. Mais Dieu avait de grands desseins sur elle : on vit apparaître sur son berceau trois croix lumineuses; et, pendant qu'on se disposait à exécuter les ordres cruels du père, un homme, envoyé par la Providence (une ancienne tradition dit que c'était saint Martin), sauva l'enfant et la donna à une nourrice, qui l'éleva soigneusement dans la religion chrétienne. Natalène devint une fille très-vertueuse, et on croit qu'elle consacra de bonne heure à Dieu sa vie par le vœu de virginité. Associée à d'autres saintes filles, qui pratiquaient comme elle les conseils évangéliques, elle avait un soin particulier des pauvres et des malades dans l'hôpital de la ville.

C'est ici que Dieu fit éclater sa vertu. Alydanus, lieutenant-général de Frédélas, l'ayant vue plusieurs fois dans cette maison, admira sa beauté et en fut épris; dès lors il employa tous ses efforts pour la faire tomber dans le crime, mais la Sainte déjoua tous ses plans. Irrité, il la dénonça au gouverneur comme chrétienne zélée; elle fut aussitôt jetée dans un cachot et on la traîna comme une criminelle dans les rues de la ville avant de la conduire devant le tribunal de Frédélas. Quand elle parut devant lui, le gouverneur lui adressa cette question : « De quelle famille êtes-vous? » — « Je suis la fille du gouverneur », répondit-elle; « vous êtes mon père ». Frédélas est comme foudroyé à cette réponse. Natalène lui raconte alors toute son histoire depuis le jour où son père l'avait vouée à la mort. A cette révélation inattendue, Frédélas, étouffant en lui la voix de la nature, l'accuse de mensonge et lui dit : « Vous voulez être ma fille, dites-vous; vous la serez à la condition de renoncer à votre religion ». — « C'est ce que je ne ferai jamais », répond Natalène, « car je veux rester chrétienne ». Elle est aussitôt condamnée à mort, et les bourreaux la conduisent sur le rivage de l'Ariége, où ils lui tranchent la tête. Dieu glorifia son martyre par un grand miracle : à peine sa tête avait roulé à terre qu'elle la prit dans ses mains, au grand étonnement des spectateurs, descendit le long du rivage, rentra en ville par la porte Sainte-Hélène et marcha jusqu'à la place du Camp, où elle rendit son âme à Dieu. On croit que la fontaine de Sainte-Natalène, qui coule encore près du cimetière Saint-Jean, jaillit miraculeusement au contact de sa tête. La Sainte fut ensevelie dans le lieu même qu'elle semblait avoir choisi pour sa sépulture; on lui éleva plus tard un modeste oratoire, qui fait aujourd'hui partie de l'église de Notre-Dame du Camp.

Ses reliques furent transférées plus tard à Blesle (aujourd'hui diocèse de Saint-Flour). On y célébrait sa fête le 5 novembre, et celle de l'invention de ses reliques, le 19 du même mois. Dans le diocèse de Pamiers, sa fête était célébrée autrefois le 10 novembre; aujourd'hui on la fait le 12 de ce mois.

Pamiers possède deux os de la Sainte, tandis que Blesle a tout perdu lors de la Révolution. C'est à sainte Natalène en grande partie que Pamiers est redevable du beau titre de *ville sainte*,

qu'on lui donnait jadis. Sainte Natalène et saint Antonin (2 septembre) sont les deux grands protecteurs de Pamiers; voilà pourquoi, sans doute, il s'est accrédité parmi le peuple qu'ils étaient frères.

Nous devons cette notice à l'extrême obligeance de M. l'abbé Antoine Ricard de Marseille.

SAINT RENÉ, ÉVÊQUE D'ANGERS (450).

Un jour que saint Maurille, évêque d'Angers (13 septembre), passait dans le village de La Possonnière, une dame de haute naissance, nommée Bononia, vint se jeter à ses pieds et le conjura de lui obtenir du ciel un enfant, objet de tous ses désirs. Le saint pontife se mit en prière, et, un an après, Bononia mit au monde un fils qu'elle offrit à Dieu et dont elle confia l'éducation aux ministres du sanctuaire. Il avait sept ans lorsqu'une maladie cruelle le conduisit aux portes du tombeau. Or, il n'était pas encore baptisé ; la mère se rendit en toute hâte à l'église de Saint-Pierre d'Angers où saint Maurille célébrait alors le saint sacrifice, et le supplia de conférer sans retard le saint baptême à son fils qui se mourait. « Aussitôt le saint sacrifice achevé », lui répondit le bienheureux évêque, « je ferai droit à votre désir ». Hélas ! avant que le moment fixé fût arrivé, l'enfant expira.

Cet accident jeta une profonde tristesse dans le cœur de saint Maurille qui, se persuadant qu'il était désormais indigne d'exercer les fonctions de l'épiscopat, et qu'une longue pénitence au fond d'une solitude inconnue pouvait seule expier sa faute, s'enfuit dans les forêts de l'Armorique, et il ne revint au milieu de son troupeau que quand Dieu lui fit connaître dans l'oraison qu'il lui accordait la vie de cet enfant qui faisait depuis si longtemps l'objet de ses regrets et de ses larmes. Maurille se dirigea aussitôt vers l'église de Saint-Pierre où il avait fait enterrer le jeune fils de Bononia. Tandis qu'on ouvrait la tombe, il versait un torrent de larmes accompagnées d'une prière fervente ; après quelques instants, le corps du petit défunt revint à la vie et se leva en parfaite santé. Le bienheureux évêque le baptisa et lui imposa, en souvenir d'un si grand événement, le nom de René *(Renatus,* rappelé à la vie).

Placé dès lors à l'école épiscopale, René y fit des progrès rapides ; il fut bientôt élevé à la dignité d'archidiacre, puis à celle d'administrateur de l'église jadis si célèbre de Chalonnes-sur-Loire. Enfin, quand saint Maurille se fut endormi dans le Seigneur (426), René, à peine âgé de trente ans, fut appelé à lui succéder. Toutefois, son bien-aimé troupeau ne put conserver longtemps ce trésor. Le fardeau de l'épiscopat parut bientôt insupportable au nouvel évêque qui, prétextant la nécessité de faire le pèlerinage de Rome, quitta Angers et se fixa dans une solitude, à quelques pas de Sorrento (royaume de Naples). On prétend même qu'il devint plus tard évêque de ce siége.

Quoi qu'il en soit, il mourut dans cette ville (6 octobre 450) et fut enterré près des murs de la cité, sous la cellule qu'il avait habitée. Quand la nouvelle en fut parvenue à Angers, les habitants de cette ville firent de nombreuses démarches pour recouvrer ce précieux trésor : ils obtinrent en effet qu'une grande partie du corps leur fût restituée. On le déposa dans l'église de Saint-Maurille ; au XIe siècle (le 12 novembre), on le transféra dans l'église cathédrale. Il se fit d'autres translations de ces reliques en 1012, 1082, 1150 et 1255. A cette dernière époque, les reliques furent placées dans une châsse d'argent doré et déposées sous l'autel de Saint-René, au milieu du chœur de la cathédrale. En 1562, les protestants brisèrent cette châsse et brûlèrent les reliques qu'elle contenait. On sauva toutefois quelques ossements que l'on renferma dans une petite châsse en argent doré : celle-ci a péri pendant la Révolution de 1793. Un os du pied du Saint est néanmoins encore conservé dans l'église Notre-Dame de Chalonnes ; on en a détaché une partie pour la cathédrale d'Angers et pour l'église de Saint-Maurille de Chalonnes.

Le culte de saint René était, avant la Révolution, l'un des plus populaires de France. L'évêque solitaire jouissait aussi d'une grande vénération dans le royaume de Naples. La chapelle de Saint-René, à la Possonnière, était fréquentée par de nombreux pèlerins : on invoquait le saint évêque pour l'heureuse délivrance des femmes enceintes. Ajoutons qu'une Confrérie célèbre, sous le patronage de saint René, avait été érigée dans la cathédrale d'Angers, vers la fin du XVe siècle : les papes Léon X et Clément VII l'avaient enrichie de nombreuses indulgences.

On représente ordinairement saint René aux pieds de saint Maurille qui vient de le ressusciter ; ce qui n'empêche pas que l'on peut s'inspirer des autres circonstances saillantes de sa vie.

Cette notice n'est qu'un résumé succinct de la biographie détaillée de saint René, qu'on peut lire dans les *Vies des Saints de l'Anjou*, par le R. P. Dom François Chamard. Cet auteur s'est fait une gloire de réhabiliter le saint évêque d'Angers dont on avait été jusqu'à nier l'existence.

SAINT LIVIN OU LIÉVIN, ÉVÊQUE EN IRLANDE,

APÔTRE DE LA FLANDRE OCCIDENTALE, MARTYR A ESCHE, EN BELGIQUE (657).

Livin, irlandais, d'une race noble, se fit remarquer dès l'enfance par une piété et des vertus au-dessus de son âge. Dans sa jeunesse, il eut pour maître le prêtre Bénigne qui lui enseigna les belles-lettres, puis saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, qui l'ordonna prêtre. Dans ce nouvel état, sa vertu devint si éclatante que les Irlandais le désirèrent pour évêque. Cédant aux instances du roi et aux sollicitations des peuples, il se chargea de cette fonction qu'il remplit fructueusement pendant quelques années. Ensuite, résolu de se vouer à la conversion des infidèles, il mit à sa place l'archidiacre Silvain et partit annoncer la bonne nouvelle aux nations étrangères.

Il traversa donc l'Océan avec ses disciples Fullien, Hélie, Lilien, et débarqua chez les Morins; il répandit la divine semence parmi ce peuple et dans tout le pays qui porte aujourd'hui le nom de Flandre occidentale. Il visita le monastère de Gand, fondé par saint Amand, où le reçut saint Florbert, abbé. Il y trouva le corps de saint Bavon, qui, tout récemment déposé dans son sépulcre, brillait par de grands miracles. Il composa une épitaphe en vers qui fut gravée sur son tombeau. Il célébra la sainte messe trente jours de suite sur ce même tombeau. Il parcourut ensuite les divers cantons de la Flandre et du Brabant, et tant par sa parole que par ses miracles, convertit un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

Pendant qu'il demeurait au village d'Hauthem (Hauthem-Saint-Livin), où il vivait de ce que lui envoyait saint Florbert, il rendit l'usage de la vue au fils de son hôte, aveugle depuis longtemps déjà. Il opéra encore beaucoup d'autres guérisons miraculeuses. Il endura la persécution, il eut même la langue coupée, mais Dieu la lui rendit. Il prédit sa mort et son martyre qui eut lieu au village d'Esche (Esschen-Saint-Livin), dans le territoire d'Alost, sur la Dendre (Flandre Orientale); il y était venu prêcher l'Evangile aux habitants encore païens, il y fut massacré et décapité par quelques hommes pervers, le 12 novembre de l'an 657. Enseveli à Hauthem, son corps fut levé de terre (842) par Thierry, évêque de Cambrai. Il fut alors transféré au monastère de Saint-Bavon. Plus tard, au XIe siècle, Radbod, évêque de Tournai, le déposa dans une châsse d'argent, où il demeura jusqu'au XVIe siècle, époque à laquelle il fut détruit par les Calvinistes.

On représente saint Livin : 1° ayant la langue serrée dans des tenailles ou détachée avec des cisoires; 2° tenant un cierge à la main, parce qu'il a porté le flambeau de la foi chez les infidèles; 3° avec l'épée, qui fut l'instrument de son dernier supplice; 4° faisant jaillir une fontaine sous son bâton pastoral (on visite encore cette fontaine près du village d'Hauthem); 5° ayant près de lui des idoles renversées; on devine ce symbole.

Saint Livin est patron de Gand.

Propre de Malines; Caractéristiques des Saints.

SAINT CUNIBERT, ÉVÊQUE DE COLOGNE (663).

Cunibert (Hunebert, Chunebert, Clunibert, Hunibert) naquit sur les bords de la Moselle; son père se nommait Crallon, sa mère Reine. Il fut d'abord archidiacre de l'église de Trèves; puis, après la mort de l'évêque de Cologne, Remy, il fut appelé par les vœux de tous à lui succéder, l'an 623. Il assista au premier concile de Reims, sous Sonnace, concile où furent décrétés plusieurs canons contre les hérésies, et touchant l'immunité ecclésiastique. Sa sainteté, sa prudence et sa sagesse jetèrent un grand éclat, non-seulement dans l'église de Cologne, mais dans toute l'Austrasie, dans tout l'empire des Francs. Il aida de ses conseils Dagobert, d'abord roi d'Austrasie, puis maître de toute la nation franque; il ne fut pas sans contribuer à la prospérité de ce règne, le

plus florissant qu'on ait vu sous la dynastie des Mérovingiens. Lorsque Dagobert établit son fils Sigebert roi d'Austrasie, dont Metz était la capitale, il lui donna saint Cunibert pour conseiller et pour guide ; sous une si sage conduite le jeune prince acquit des vertus qui éclatèrent en beaux exemples et une piété qui laissa des monuments remarquables. Pépin le Vieux, père de sainte Gertrude, prince recommandable par ses vertus autant que par ses talents, était uni à saint Cunibert par les liens de la plus étroite amitié. Ce furent ces deux hommes qui, après la mort de Dagobert, maintinrent les Austrasiens dans le devoir et dans la paix. Notre saint évêque favorisa la fondation des monastères de Malmédy et de Stavelot par saint Rémacle ; il promut saint Amand à l'évêché de Maëstricht ; il fonda à Cologne, sous le patronage de saint Loup, l'institut des *douze frères pleureurs*. Un de leurs offices consistait à veiller auprès des corps des évêques de Cologne défunts, jusqu'à ce qu'ils fussent déposés en terre ; ils assistaient aussi aux offices de la cathédrale les jours de dimanche, et tous les jours pendant la sainte quarantaine. Cunibert découvrit la sépulture de sainte Ursule par l'indice d'une colombe. Il fonda hors des murs de Cologne, du côté du nord, l'église de Saint-Clément, dans laquelle il fut enterré après quarante ans d'épiscopat (623-663), et qui porte aujourd'hui son nom. Au XIe siècle, un incendie ayant dévoré le monastère de Sainte-Marie aux Degrés, comme l'incendie gagnait la métropole, située tout auprès, la congrégation de Saint-Cunibert apporta les reliques de son saint patron dans l'église, et l'opposa aux flammes qui s'éteignirent subitement, en présence de l'archevêque Sigewin.

Une *colombe* et une petite réduction d'*église* en forme de miniature, tels sont les attributs les plus ordinaires de saint Cunibert : l'histoire de sa vie donne suffisamment la clef de ces symboles.

Saint Cunibert est un des patrons de Cologne.

Propre de Cologne.

XIIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint DIDACE, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, dont le décès est marqué au jour précédent. 1463. — A Ravenne, la naissance au ciel des saints martyrs Valentin, Soluteur et Victor, qui souffrirent la mort sous l'empereur Dioclétien. IVe s. — A Aix, en Provence, saint Mitre[1], martyr très-illustre. 304. — A Césarée de Palestine, le supplice des saints Antonin, Zébinas et Germain, et de sainte Ennathe, vierge. Cette généreuse fille fut d'abord déchirée à coups de fouet, puis jetée et consumée dans le feu, sous Galère Maximien. Pour les hommes, ayant repris avec générosité l'impiété du président Firmilien, qui offrait des sacrifices aux faux dieux,

1. Mitre ou Merre *(Mitrius)*, originaire de la Thessalie, quitta son pays et ses parents, qui étaient riches et distingués selon le monde, pour se faire le disciple de Jésus-Christ, et vint, guidé par la divine Providence, chercher un refuge dans la ville d'Aix. Toute la contrée gémissait alors soit sous le glaive des barbares, soit sous la hache des gouverneurs romains. A Séronat, que Sidoine Apollinaire appelle le Catilina de son temps, avait succédé Arvandus, homme féroce et soupçonneux, emporté, souillé de débauches. Désireux de le convertir à la foi et à la morale de l'Evangile, Mitre voulut être son esclave, pour être plus à portée de lui faire entendre ses avertissements salutaires. Dès qu'Arvandus sut que Mitre était chrétien, il devint furieux et résolut de le faire mourir. Il le fit accuser de vol et amener devant son tribunal ; et, malgré un miracle évident qui prouvait l'innocence de l'accusé, le juge inique condamna à être frappé de la hache, comme voleur, celui qui avait donné tout son bien aux pauvres et qui s'était rendu lui-même pauvre volontairement (304). On rapporte que le Martyr porta sa tête dans ses mains l'espace de mille pas. Ce miracle frappa les habitants d'Aix qui commencèrent dès lors à rendre à Mitre les honneurs des Saints. Son corps est en grande vénération dans la basilique de Saint-Sauveur, à Aix. Il est patron de cette ville. — *Notes locales.*

ils eurent la tête tranchée. 308. — En Afrique, les saints martyrs Arcade, Paschase, Probe et Eutychien, espagnols, qui, durant la persécution des Vandales, ayant constamment refusé de consentir à l'impiété arienne, furent d'abord proscrits par Genséric, roi arien, puis envoyés en exil, où on leur fit souffrir des tourments atroces. Enfin, on les fit mourir par divers genres de mort. Ce fut alors que parut la constance de saint Paulille, encore petit enfant et frère de saint Paschase et de saint Eutychien. Ne pouvant être détourné de la profession de la foi catholique, il fut longtemps frappé à coups de bâton, puis condamné à l'esclavage le plus avilissant. 437. — A Rome, saint NICOLAS, pape, qui fut rempli d'une vigueur apostolique. 867. — A Tours, saint BRICE, évêque, disciple du grand saint Martin. 444. — A Tolède, saint Eugène, évêque. 658. — A Clermont, en Auvergne, saint QUINTIEN, évêque. 527. — A Crémone, saint Hommebon ou Homobon, confesseur, que l'éclat de ses miracles fit mettre au rang des Saints par le pape Innocent III[1]. 1197.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Angers, Autun, Cahors, Carcassonne, Châlons, Chartres, Coutances, La Rochelle, Laval, Le Puy, Limoges, Lyon, Meaux, Nantes, Pamiers, Perpignan, Quimper, Reims, Saint-Dié, Saint-Flour, Soissons, Tarbes, Vannes, Versailles, Viviers, saint STANISLAS KOSTKA, confesseur, novice de la Compagnie de Jésus, cité au martyrologe romain du 15 août. 1568. — Au diocèse d'Ajaccio, saint Homobon de Crémone, cité au martyrologe romain de ce jour. 1197. — Aux diocèses d'Arras, Cologne, Le Mans et Verdun, saint Didace, confesseur, cité aujourd'hui au même martyrologe. 1463. — Au diocèse d'Arras, saint KILIEN, apôtre de l'Artois. 670. — Aux diocèses d'Autun, Laval, Le Mans, Poitiers et Tours, saint Brice, évêque de ce dernier siége, cité au martyrologe romain de ce jour. 444. — Aux diocèses d'Avignon et de Mende, saint Véran de Cavaillon, cité au martyrologe romain du 19 octobre, et dont nous avons esquissé la notice au 11 novembre. 590. — Au diocèse de Cambrai, sainte MAXELLENDE, vierge et martyre. 670. — Au diocèse de Clermont, les saints Quintien et Euphraise, évêques de ce siége et confesseurs. Le premier avait d'abord été évêque de Rodez, et il est mentionné sous ce titre au martyrologe romain du 14 juin. 527. — Au diocèse de Meaux, mémoire de saint Kilien, apôtre de l'Artois, cité plus haut. 670. — Au diocèse de Nice, saint Nicolas Ier, pape, cité au martyrologe romain de ce jour. 867. — Au diocèse de Paris, fête de la translation de saint Gendulphe, évêque, dont l'église cathédrale posséda le chef jusqu'à la grande Révolution[2]. 922. — Au diocèse de Rodez, saint DALMAS, évêque de ce siége et confesseur. 581. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de la Réole-en-Bazadois (*S.-Petrus de Regula*), au diocèse actuel de Bordeaux, saint Abbon ou Albon de l'Orléanais, personnage dont la vertu égalait la science et qui fut successivement religieux de Fleury-sur-Loire (Loiret), directeur de l'école du monastère de Ramsey (comté de Huntingdon, en Angleterre), et enfin abbé de Fleury[3]. 1004. — A Souvigny (Allier), au diocèse actuel de Moulins, translation (1093) des reliques de saint Mayeul de Valensalle (11 mai 994), et de saint Odilon d'Auvergne

1. Il était tailleur et marchand de draps. Son nom *(Homme bon)* peint admirablement son inépuisable charité pour les pauvres. La cathédrale de Crémone et l'église Saint-Gilles de cette ville possèdent ses reliques.

On le représente : 1° entouré de mendiants et de malades qu'il est occupé à secourir; 2° prosterné devant l'autel, les bras en croix. Comme il assistait à la messe, il s'étendit sur le sol dans cette posture lorsque commençait le *Gloria in excelsis;* et les assistants ne s'aperçurent de sa mort qu'en s'approchant de lui pour voir ce qui l'empêchait de se lever à l'Evangile; 3° portant un baril sur l'épaule. Comme il était à la campagne, des mendiants lui demandèrent à boire; mais le Saint, ayant vidé son vase pour les ouvriers qu'il employait, craignit les gronderies de sa femme s'il retournait chez lui pour le remplir de nouveau : il versa donc de l'eau, et ceux qui en burent trouvèrent que c'était d'excellent vin; 4° tenant à la main des ciseaux, comme tailleur et marchand de draps. — Saint Homebon est un des patrons de Crémone, de Lyon, de Modène; et des marchands drapiers, tailleurs, fripiers. — *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier.

2. Nos lecteurs nous sauront gré de n'entrer pas dans la discussion des problèmes interminables et restés jusqu'alors sans solution définitive, que l'on a soulevés sur la personnalité de ce saint évêque. Disons seulement : 1° qu'on a essayé, en prenant pour base des documents plus ou moins authentiques, de l'identifier avec tous ses homonymes qui ont été revêtus du caractère épiscopal (voir notre *Dictionnaire hagiographique*, tome XVII); 2° que le rédacteur du Bréviaire de Paris, imprimé, en 1836, sous les auspices de Mgr de Quélen, regrette la perte d'un manuscrit précieux, dû à la plume du dernier historien de l'Eglise de Paris, et où il était établi d'une façon péremptoire que Gendulphe est le même personnage que Tendulphe ou Théodulphe, évêque de Paris, qui obtint du roi Charles le Simple, par une charte signée à Changy le 17 juin 911, un privilége d'exemption pour le cloître et les maisons des chanoines de Notre-Dame. — Cf. *Bréviaire de Paris*, 1836; Ballet; *Gallia Christiana nova*.

3. Comme le monastère de la Réole dépendait de celui de Fleury, saint Abbon y fit plusieurs voyages et y fut victime d'une querelle qui s'éleva entre ses domestiques et les Gascons. Au moment où il cherchait à rétablir la paix, il fut percé d'un coup de lance dont il mourut. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau le firent depuis lors honorer comme martyr. — Godescard.

(1er janvier 1049), abbé de Cluny[1]. — A Orléans, à Saint-Maur des Fossés, près Paris, et à Maubeuge (Nord), translation des reliques de saint Mamert, évêque de Vienne (11 mai 477), de saint Maur, fondateur et abbé de Glanfeuil (15 janvier 584), et de sainte Aldegonde, vierge (30 janvier 689)[2]. — Autrefois, à Luray-sur-Creuse *(Castellum Ludriacum)*, en Poitou, sainte Fercinte *(Fercincta, Ferrocincta)*, vierge et martyre, qui avait en ce lieu une église dédiée sous son invocation[3]. VIe s. — En Limousin, saint Domine ou Duminy *(Dominius)*, personnage de naissance illustre, solitaire à Gimel (Corrèze, arrondissement et canton de Tulle)[4]. VIe s. — A Metz, le vénérable Adalbéron III de Luxembourg, évêque de ce siége, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme du 15 décembre, aussi évêque de Metz. 1072. — A Saint-Dyé-sur-Loire (Loir-et-Cher, arrondissement de Blois, canton de Bracieux), saint Baudemir *(Baldomirus)*, ermite. Né au pays Chartrain, il se joignit à saint Dyé, dont nous avons résumé les travaux au 24 avril. Son corps, conservé dans l'église paroissiale, y fut vénéré jusqu'aux désastres de 1793. VIe s. — En Bresse, le bienheureux Humbert de Bâgé, archevêque de Lyon, puis prieur de la chartreuse de Seillon, près de Bourg, où l'on voyait autrefois son tombeau de marbre. 1180.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — La fête de tous les saints moines de l'Ordre de notre Père Basile le Grand, instituée par le pape Benoît X.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Citta-di-Castello *(Tifernum)*, en Ombrie, saint Floride ou Fleury, évêque de cette ville. Il gouverna avec un grand succès l'Eglise dans laquelle il avait d'abord embrassé l'institut des Clercs Réguliers ; sa sainteté a été louée par le pape saint Grégoire. VIe s.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — La fête de tous les saints moines de l'Ordre de notre Père saint Benoît, instituée par le pape Paul V.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — La fête de tous les Saints de l'Ordre de la très-sainte Trinité de la Rédemption des Captifs.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Saint Martin, pape et martyr, dont il est fait mention la veille de ce jour[5]. 655.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Didace, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs de la Régulière Observance, célèbre par son humilité, sa vie, ses vertus et ses miracles ; il émigra au ciel, à Alcala, en Espagne, la veille de ce jour, et fut solennellement mis au nombre des Saints par le pape Sixte-Quint. 1463.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — La fête de tous les Saints de notre Ordre.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — La fête de tous les Saints de notre Ordre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

En Espagne, le bienheureux Jean de Piguentos de Valence, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il connaissait fort bien la langue arabe ; or, saint Raymond de Pennafort, troisième général de l'Ordre, ayant eu révélation que ses religieux feraient des conversions nombreuses si on les envoyait en mission parmi les Maures, ouvrit aussitôt des écoles de leur langue dans divers couvents de la province d'Espagne, et le bienheureux Jean fut chargé de l'enseigner. Après un certain

1. Voir la vie de saint Mayeul au 11 mai (tome V, pages 460-466), et celle de saint Odilon au 1er janvier (tome Ier, pages 32-41).

2. Nous avons donné la vie de saint Mamert au 11 mai (tome V, pages 454); celle de saint Maur, au 15 janvier (tome Ier, page 348); celle de sainte Aldegonde, au 30 janvier (tome II, page 129).

3. Elle jouit en Poitou d'un culte assez populaire jusque sous l'épiscopat de Mgr de Beaupoil de Saint-Aulaire, qui supprima, vers 1780, un pèlerinage très-fréquenté au jour de la fête patronale, parce que de grands désordres s'y étaient manifestés et n'en faisaient plus depuis plusieurs années qu'une assemblée profane. — Note de M. l'abbé Auber, chanoine, historiographe du diocèse de Poitiers (lettre du 11 février 1872).

4. Les habitants de Gimel montrent encore l'endroit de la montagne où le Saint avait fixé son séjour. On pense que l'église actuelle de ce bourg fut bâtie sur l'emplacement de l'oratoire de Saint-Domine. Avant la Révolution, on y conservait son corps et l'on y montrait à découvert son précieux chef. Quantité de gens de la paroisse de Gimel reçoivent au baptême le nom de Duminy, ce qui prouve la dévotion que les peuples ont pour notre Saint. — De Reignefort, *Saints du Limousin*.

5. Voir sa vie au 12 novembre.

nombre d'années passées à professer, le saint religieux, animé du zèle de la gloire divine et sollicité par les instances du roi d'Aragon, s'appliqua lui-même à la conversion des infidèles ; en quoi Dieu le bénit largement. Il opéra tant de miracles, qu'un an après sa mort on alluma une lampe devant son tombeau et qu'on l'honora comme un Saint canonisé. On le représente tenant le crucifix d'une main et un livre de l'autre. XIIIe s. — En Frise, le bienheureux Siard, cinquième abbé de Marien-Gaerde et fondateur de Marien-Hof (Jardin de Marie). On vante surtout sa charité pour les pauvres et son amour pour la contemplation. Au XVIe siècle, une partie de ses reliques fut transférée dans l'abbaye de Saint-Foillan, en Hainaut, et une autre dans l'abbaye de Tongerloo (Hollande), où elles reposèrent jusqu'à la fin du siècle dernier. 1230.

SAINT KILIEN, ÉVÊQUE MISSIONNAIRE DE L'ARTOIS

670. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Childéric II.

> Plein de douceur, d'une chasteté à toute épreuve, d'une charité surabondante, il savait joindre la vigilance à la sagesse.
>
> *Ancien office du Saint.*

Saint Kilien naquit en Irlande, vers la fin du VIe siècle, de parents nobles et distingués. Son éducation répondit au rang et à la piété de ceux qui lui avaient donné le jour. Le ciel, qui le destinait à de grandes choses, l'avait prévenu de la douceur et de l'abondance de ses bénédictions ; aussi montra-t-il dès l'enfance une piété solide. Sa lumière était celle de la foi ; son cœur, tourné vers l'Auteur de toutes choses, y demeurait invariablement attaché. A l'exemple du divin Maître, il employa, pour ne point s'écarter de la route qu'il avait choisie, la mortification et le crucifiement d'une chair innocente.

Pendant qu'il formait ainsi son cœur, Kilien cultivait son esprit par de sérieuses études. Toutefois, sans négliger les connaissances profanes et les lettres humaines, il donna la préférence à ce qui avait pour objet la morale et la piété. Il retira de cette étude un redoublement d'attrait pour la vertu et pour les lieux où on la professe avec éclat. Ses cours terminés, l'enfant devenu homme dut songer à prendre un parti. Ses parents eussent bien désiré le faire entrer dans une famille illustre de l'île en lui procurant la main d'une riche héritière ; mais le goût de Kilien le portait à un genre de vie plus parfait. Le monde n'ayant pour lui aucun attrait, il sollicita la permission d'entrer dans un monastère ; ses parents, qui craignaient Dieu, ne crurent pas devoir aller au-delà des remontrances et des prières, et consentirent enfin à sa demande. Maître de son choix, il embrassa avec la joie la plus vive la profession de ceux qui l'avaient formé à la science et à la piété.

Ce jeune religieux, l'exemple de la communauté, n'avait rien tant à cœur que la pratique de l'humilité. Il avait compris qu'elle est à la fois et le fondement et la gardienne des autres vertus. Se faire tout à tous sans affectation, ne se distinguer en rien de ses frères, mais donner du prix aux actions ordinaires et aux exercices communs par les motifs les plus sublimes ; veiller avec la plus grande attention sur toutes ses démarches, invoquer sans relâche la sagesse d'en haut pour qu'elle le conduisît dans la carrière qu'il commençait à fournir : telle était l'étude constante de ce

véritable disciple de Jésus-Christ. La douceur, a dit gracieusement un Saint, naît de l'humilité comme une fleur de sa tige ; la douceur de Kilien, tout en lui procurant à lui-même une paix inaltérable, le rendait aimable à ses frères dont il possédait les cœurs. Sa charité aimait à se montrer dans ces mille détails de la vie religieuse, où une bonne parole, un regard ami, un fraternel concours, font tant de bien à l'âme et l'aident merveilleusement à porter avec joie le joug du Seigneur. Il possédait à un haut degré toutes les autres vertus qui font les Saints, et pour ne parler que de sa chasteté, elle fut toujours sans nuages ; rien dans le cours de sa longue vie ne put en ternir l'éclat.

A la pratique des vertus ce religieux parfait savait joindre l'application aux devoirs de son état. Perfectionnant ainsi les études de sa première éducation, il développa ses talents, et Dieu bénissant un travail entrepris pour sa plus grande gloire, Kilien fut très-versé dans les lettres. Les supérieurs de notre Saint crurent devoir faire passer par tous les degrés de la cléricature un sujet qui promettait tant et faisait leur consolation ; des ordres inférieurs il fut élevé aux ordres sacrés et promu au sacerdoce. Les différents exercices du cloître où il se distingua lui servirent comme de degrés pour monter à la supériorité. Dans ce poste élevé on le voit suivre avec un zèle tout nouveau les exercices de la vie religieuse ; redevable à tous de son temps et de ses soins, il devient par sa sollicitude de tous les instants l'image vivante du Père céleste. « Sa vertu, qui prit un nouvel éclat dans cette première élévation », disent les historiens de sa vie, « n'avait rien d'austère ; sur son visage se peignait la joie d'une bonne conscience ; doux et affable aux autres, il n'était dur et sévère qu'à lui-même ; et par cet air aimable qui fait si bien augurer de la vertu, il attirait bien mieux à l'amour du devoir que par cet air dur et impérieux qui trop souvent révolte ou décourage ».

Le nouveau supérieur ne se contentait pas de prodiguer ses soins à ceux qui l'avaient placé à leur tête ; sa fervente charité le portait à les étendre bien au-delà de l'enclos de son monastère. Il utilisait ses loisirs en visitant les familles qui vivaient autour de lui, et mettant à profit l'influence que lui donnait sa nouvelle position, il y annonçait la parole de Dieu avec l'autorité d'un apôtre et la tendresse d'un père.

L'évêque du lieu étant venu à mourir, on jeta les yeux sur l'abbé du monastère pour le remplacer. Le clergé et le peuple assemblés le choisirent d'une voix unanime et lui portèrent le décret d'élection en le conjurant de l'accepter. Cependan Kilien s'excuse ; il repousse l'honneur qu'on lui défère ; mais c'est en vain : l'élection portant sur l'excellence de ses mœurs et sur son éminente sainteté, ils persistent dans leur choix, et lui déclarent qu'ils n'auront point d'autre pasteur que lui. Kilien reçoit cet arrêt avec douleur et accompagne de ses larmes un timide acquiescement. Il cède enfin ; il n'ose désobéir à ceux qui lui représentent Dieu, craignant d'aller contre sa volonté clairement manifestée par l'unanimité des suffrages. Ce que nous ne regardons que comme un honneur, le nouvel évêque l'envisage comme un lourd fardeau. Les yeux fermés sur les prérogatives de l'épiscopat, il n'en voit que les charges ; une foule de devoirs difficiles à remplir se présentent à son esprit, et la lumière d'en haut lui découvrant la vanité des distinctions et des prééminences attachées à sa place, il ne sait que trembler en pensant qu'un évêque est une sentinelle avancée de la maison du Seigneur, chargée de veiller jour et nuit, au péril de sa vie, à la défense du peuple chrétien.

Dès le premier jour de son épiscopat, notre Saint se croit tenu plus étroitement encore de se dévouer aux rigoureux exercices de la mortification. Voulant ressembler parfaitement au divin Pasteur des âmes, il travaille tout de nouveau à renoncer à lui-même, à porter sa croix. Prenant sur lui les péchés de son peuple, il châtie son corps innocent. A la parole qui touche les cœurs il joint la force de l'exemple qui seul les entraîne. Son troupeau se compose de fidèles bons et justes qu'il faut conduire à la perfection, et de pécheurs qu'il s'agit d'amener à un état de justice. Le bon pasteur travaille pour les uns et pour les autres avec une égale patience; il n'a garde de se laisser rebuter ni par l'impénitence de ceux-ci, ni par la tiédeur de ceux-là. Toujours inaccessible à l'humeur qui gâte tout, il tolère les mauvais parmi les bons, les tièdes parmi les parfaits. S'il avait le bonheur de les convertir tous ou de les rendre tous parfaits, il ferait plus que le Sauveur; il se contente d'imiter sa patience et sa longanimité, espérant que la sainte parole produira un jour son fruit dans les cœurs indociles. Placé sur un siége épiscopal, Kilien n'avait pas oublié son monastère. Ses religieux formaient l'élite de son troupeau, et il tenait à eux par des liens trop forts pour les quitter tout à fait. C'était d'ailleurs un besoin et un bonheur pour lui d'y aller reprendre les exercices de la vie religieuse; c'était là aussi que pour la première fois l'auréole de la sainteté devait entourer sa tête. Dans le monastère tout se faisait en commun. Chacun, sans que le chef s'exemptât de rien, s'acquittait de l'office qui lui était assigné; on allait ainsi de l'un à l'autre à tour de rôle. Un jour donc que le prélat était occupé dans la boulangerie, le feu se déclara tout à coup. Les flammes ayant atteint le pain destiné au repas des religieux, le Saint se précipite avec confiance au milieu des flammes, éteint le feu sans aucune trace de brûlure, et fournit sur l'heure même à ses enfants un pain qui ne se ressent nullement de l'incendie.

Ce double miracle était la récompense de sa vertu; mais il fit trop de bruit pour le bonheur de ceux qui en étaient l'objet. Les bénédictions de ses disciples, les éloges de ses ouailles troublèrent le saint évêque. Craignant de succomber aux attaques de la vanité, il s'arrache à son monastère et à son siége pour se borner aux fonctions de simple évêque apostolique. Il parcourt l'Irlande en apôtre inconnu; sous un habit modeste conforme à son premier état, il annonce dans les villes le royaume de Dieu. Il met toute sa consolation à visiter les temples et les tombeaux célèbres par le concours des fidèles. Les hôpitaux sont aussi honorés de sa présence; il aime à y découvrir le trésor caché de sa tendresse pour les membres souffrants de Jésus-Christ. C'était surtout dans ces asiles du malheur qu'on le voyait déployer à la fois et sa piété envers Dieu et son amour pour les pauvres; rien n'échappait alors à sa religieuse charité. Il savait placer un mot d'édification partout, et il le faisait avec un à-propos qui justifie le Proverbe : « Une bonne parole vaut mieux que le plus riche présent ». Aussi la divine parole, si bien annoncée, si bien soutenue par le meilleur exemple, fructifiait-elle d'une manière étonnante dans tous les lieux où il passait. Mais ce qui lui donnait une entière autorité, c'étaient les guérisons que Dieu, à la prière de son serviteur, daignait opérer sur les infirmes de toute espèce.

Témoins d'une telle vertu, comblées de tels bienfaits, les populations couraient en foule à la suite du thaumaturge. Tous à haute voix bénissaient la secourable Providence qui faisait paraître au milieu d'eux un Saint si puissant en œuvres et en paroles. A ce nouvel assaut livré à sa

modestie, encore une fois il prend la résolution d'éviter le combat, de quitter une patrie qui l'honore trop à son gré. Ni les larmes de ses compatriotes, ni l'affection qu'il se sent pour eux, ne peuvent retarder un seul instant l'exécution de sa nouvelle résolution. Il s'échappe de sa patrie, et, pèlerin inconnu, traverse la mer qui sépare son île du continent. Pressé par les désirs de son cœur et par l'esprit de Dieu qui le remplit, notre exilé volontaire se rend à Rome, pour y vénérer les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul, et y honorer Jésus-Christ dans la personne de son représentant sur la terre. Aucun lieu ne lui parut plus propre pour se sanctifier que la ville de Rome. Tout ce qu'il y voyait le portait à la plus tendre piété : la religion, environnée de la plus grande pompe, laissait voir toute la beauté de ses cérémonies ; les exemples édifiants des apôtres et des martyrs qui y avaient scellé de leur sang la foi qu'ils annonçaient, retracés dans tant d'illustres monuments, le frappaient aussi vivement que s'ils eussent été nouveaux. Ces puissants motifs le déterminèrent à y demeurer et à demander qu'on voulût bien l'associer aux religieux du monastère des étrangers.

Quand on connut sa noble extraction, sa qualité d'évêque, les louables motifs qui l'avaient porté à renoncer au monde et à l'épiscopat, on jugea qu'il ne fallait pas négliger une si utile acquisition ; Kilien, incorporé au monastère, reprit la vie que son épiscopat, ses courses évangéliques et son pèlerinage avaient un peu interrompue. L'église du monastère était sous l'invocation de saint Pierre ; il s'y appliqua au service de Dieu pendant plus de onze années. La Règle qu'on y suivait était celle de Saint-Benoît. Kilien étudia avec zèle ce chef-d'œuvre de discrétion, de sagesse et de piété ; il s'appliqua à en observer les prescriptions avec la plus grande ponctualité.

Pendant les onze années qu'il passa dans le monastère, notre religieux eut la satisfaction de voir et d'entretenir bien des fois le pape Honorius, qui, charmé de vérifier par lui-même le témoignage avantageux qu'on lui en avait rendu, lui fit toujours un accueil distingué, et ordonna à ses religieux d'avoir pour l'évêque d'Irlande tous les égards dus à sa naissance et à son rang. Mais le saint homme ne voulait se faire remarquer que par une plus grande exactitude à observer tous les points de la Règle. Ainsi notre Saint, tout en travaillant à sa perfection, édifiait ses frères, méritait l'estime de ses supérieurs et s'attirait l'admiration des Romains. Mais il ne devait pas toujours demeurer en Italie : Dieu avait sur lui des desseins qu'il ne voulait lui découvrir que peu à peu ; il le préparait, dans cette sainte retraite, à porter son nom à une nation qui ne le connaissait pas assez.

Kilien avait souvent entendu parler de saint Faron, évêque de Meaux, et d'un saint homme, de ses parents, qui avait quitté le siècle depuis nombre d'années et s'était retiré auprès de ce prélat bienfaisant. Il se sent un vif désir de les aller trouver pour servir Dieu dans leur société avec plus de perfection et de recueillement. Après avoir pris congé du Saint-Père et de ses amis, Kilien se dirige donc vers la France, laissant sur son passage des traces de son zèle, de sa miséricorde et de sa ferveur. Arrivé au monastère de Sainte-Croix, ce fut là qu'il lia avec saint Faron une amitié si étroite qu'on les regardait comme deux véritables frères, et qu'ils s'appelaient réciproquement de ce doux nom. Kilien y reprit le train ordinaire de la vie religieuse. Il ne sortait du monastère que pour aller se cacher dans la forêt de Fordille. Dans l'un et l'autre endroit il s'anime, tantôt avec saint Faron, tantôt avec saint Fiacre, à marcher dans les voies

de Dieu. Kilien, en regagnant sa retraite, trouvait une nouvelle joie à y pratiquer, sous l'abbé Elie, tous les exercices du cloître.

C'était un genre de vie dont l'attrait le suivait toujours : là, confondu avec les autres religieux, il se plaisait à se dérober à la foule dont les louanges lui étaient importunes ; il mettait son bonheur à s'abaisser aux plus vils ministères et à jouir de l'entretien de Celui dont les délices sont d'être avec de tels enfants des hommes. La divine Providence destinait ce fervent religieux à des occupations sinon plus utiles et plus sublimes, du moins plus en rapport avec sa vocation. Le vertueux pèlerin eut bien voulu passer le reste de ses jours au monastère de Sainte-Croix ; mais il n'était pas fait pour le cloître seul ; il ne devait point passer ses jours en de pieux pèlerinages. L'Esprit-Saint l'avait préparé dans le calme de la retraite à travailler avec succès au salut des autres ; il est temps qu'il reprenne les fonctions de l'épiscopat que son humilité l'a forcé d'interrompre, et qu'il fasse profiter au bien des peuples des talents que le ciel ne lui a départis qu'à ce dessein.

Saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras, jaloux de ne négliger aucune partie de son peuple, s'adressa aux plus saints évêques et leur demanda quelques hommes apostoliques qu'il pût faire travailler sous lui. Kilien fut donc invité, de la manière la plus pressante, à aller essayer les travaux de l'apostolat en Artois. Mais il fallut revenir plusieurs fois à la charge : lettres, prières, exhortations, tout fut mis en usage. Saint Faron, à qui notre pieux solitaire ne pouvait rien refuser, l'emporta enfin, après qu'il lui eut déclaré que telle était la volonté de Dieu sur lui, qu'il ne pouvait sans crime s'y opposer plus longtemps et rendrait compte au souverain Juge du talent enfoui. Kilien se soumet et se dispose à partir. De Fordille, il va prendre congé de saint Faron et recevoir ses dernières instructions.

Le comte Eulfes était alors dans le Soissonnais, où il possédait une très-belle terre et une maison de plaisance que baignait la rivière de l'Aisne. Notre voyageur, sachant qu'il s'y trouvait avec toute sa famille, fit route de ce côté. La divine Providence, qui avait ses desseins, permit que le comte fût absent lorsque Kilien se présenta au château pour parler au maître. L'épouse du comte considérait cet étranger, et, par nous ne savons quel sentiment de défiance, ne lui offrait point d'entrer. Cependant Kilien, fatigué d'une longue route, lui demande en grâce à rafraîchir. « Je n'ai rien à vous donner à boire », répond sèchement la comtesse ; et sur de nouvelles instances : « Si vous avez soif, la rivière est près de vous, allez vous y désaltérer à votre aise », ajoute-t-elle avec dédain. A ces froides et dures paroles, point d'autre réponse que ce peu de mots : « Qu'il soit fait, madame, comme vous l'avez dit ». Et aussitôt le serviteur de Dieu, pour ne pas trop irriter la mauvaise humeur de cette femme, se retire à l'écart.

Le vœu du Saint fut suivi de son effet. Il avait à peine quitté le château, que le comte y rentrait après s'être livré aux plaisirs de la chasse. Il demande à boire, et l'échanson lui répond que les tonneaux sont entièrement vides. Grande surprise dans tout le château ! Etonnée et confuse, l'épouse garde un silence morne et accusateur. Eulfes, qui ne peut croire ce qu'on lui rapporte, s'en assure par lui-même. Il questionne, on ne lui répond rien qui le satisfasse. Mais dans la conversation, l'un de ses gens, pressé par les interrogations de son maître, lui a dit : « Personne n'est entré dans vos caves en votre absence ; seulement, il s'est présenté dans la cour un étranger, prêtre ou religieux, que Madame a durement éconduit ».

Eulfes en sait assez, il a deviné : cet étranger, c'est l'évêque irlandais qu'il attend avec impatience ; ces tonneaux vides, c'est la punition du refus fait au saint homme. Sur l'heure même il se met à la recherche de Kilien et le trouve à peu de distance du château. Les Saints se vengent, mais ils se vengent noblement et surtout chrétiennement. A l'exemple du Sauveur, il priait pour celle qui l'avait traité avec si peu de charité. Le comte lui offre mille excuses, le presse de le suivre et le prie de faire cesser le trouble qui règne dans sa maison.

Kilien, qui avait déjà pardonné de toute son âme, suivit le comte. Après avoir donné sa bénédiction à cette maison désolée et adressé au ciel une fervente prière, les tonneaux furent miraculeusement remplis, et tout remis dans son premier état. La comtesse alors se jette aux pieds du Saint; on rend grâces au ciel, et l'on admire la puissance du Dieu que Kilien adore. Eulfes, l'embrassant avec les plus grands transports de joie, lui fait promettre de rester quelques jours avec lui, afin d'achever, par ses instructions, le grand ouvrage qu'il vient de commencer par un éclatant prodige. Après un court séjour dans ce château, où l'on a vu la joie succéder à la sombre tristesse, aux procédés outrageants l'accueil le plus gracieux, et où l'on a pu admirer comment la Providence a su arranger toutes choses pour parvenir à ses fins adorables, Kilien quitte les bords de l'Aisne et s'avance vers la résidence de saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras.

Après un court séjour chez le saint prélat, Kilien prend le chemin d'Arras ; il y reçoit les derniers avis de l'autorité spirituelle sur tout ce qui concerne la carrière évangélique où il va entrer, et se rend sans délai à Aubigny. C'est la terre que le Seigneur lui montre ; il la désire comme le lieu de son repos après tant de courses lointaines. Kilien, impatiemment attendu, est reçu au château du Bourbon par Eulfes et son épouse avec une grande joie. C'est un ami, c'est un père ; c'est plus encore, c'est un sauveur.

Le comte possédait à Aubigny des biens considérables : au nombre de ces biens, il en était un séparé de tout autre, entre le château et le lieu, coupé en deux et arrosé par la Scarpe ; terrain commode soit pour y construire une église, soit pour y élever quelques bâtiments avec tout ce qui peut les rendre utiles. Le comte et la comtesse ont résolu d'en faire don au saint missionnaire, autant pour s'acquitter envers lui que pour se l'attacher sans retour ; ils lui proposent cet héritage et le prient de l'accepter pour l'avantage de sa mission. Rien ne pouvait être plus agréable à l'homme de Dieu : cette concession, en le mettant à même de recevoir des disciples et des coopérateurs, lui donnait aussi le moyen de tout entreprendre pour cette partie du territoire des Atrébates qu'on lui avait assignée. Il court donc aussitôt vers l'endroit qu'on vient de lui céder, avec une ardeur mêlée de joie ; il en mesure toute l'étendue, en examine toutes les parties. Mais ce qui lui causa autant d'allégresse que de surprise, ce fut d'y découvrir un oratoire.

Aussitôt le saint prédicateur forme le projet d'y construire une église d'une étendue proportionnée au nombre des habitants qu'il doit instruire. Pour commencer cet ouvrage, il lui faut des secours ; Eulfes et son épouse les lui fournissent, et bientôt, grâce à leurs libéralités, l'édifice s'achève ; on y ajoute des bâtiments qui doivent servir de logement au saint évêque et à son clergé. On raconte que pendant le temps de cette bâtisse, les ouvriers altérés eurent recours à saint Kilien ; lui, dont l'âme était si sensible aux maux de ses frères, ne put voir sans pitié la souffrance de ceux qui

travaillaient à la maison de Dieu. Il pria avec confiance Celui qui a promis de récompenser un verre d'eau froide donné en son nom; une fontaine jaillit aussitôt à l'endroit où il était prosterné. Cette fontaine s'appelle encore fontaine de Saint-Kilien.

Après avoir consacré son église et l'avoir mise sous l'invocation de saint Sulpice, patron de l'ancien oratoire, auquel il associe saint Brice, Kilien travaille tout de bon à rendre ses nouveaux paroissiens, de pécheurs et superstitieux qu'ils étaient, chrétiens instruits et réglés. Il a bientôt réformé les abus, dissipé les préjugés, réprimé les désordres, fruits malheureux de l'éloignement et de la disette des pasteurs, suites inévitables des guerres fréquentes et de la mutuelle jalousie de ceux qui ont gouverné le royaume : en un mot, par ses soins, par son zèle, la religion reparaît à Aubigny dans sa première pureté. Cependant il se forme un petit clergé; le bruit de sa réputation ne pouvait manquer de lui attirer des disciples, avides de partager ses travaux.

Aussitôt que Kilien a formé sa communauté et affermi l'empire de la religion dans le chef-lieu de son apostolat, il entreprend, dans le voisinage d'Aubigny et jusqu'aux confins du diocèse d'Amiens et de celui de Boulogne (vers le sud-ouest d'Arras), ces missions célèbres où, par de puissantes exhortations et des œuvres miraculeuses, il rappelle à la pureté de la foi, à la sainteté de la vie chrétienne des peuples de nouveau ensevelis dans les ténèbres de la mort. Son premier soin, c'est de faire disparaître du champ du Père de famille l'ivraie qu'a semée l'homme ennemi; il arrache, il détruit les restes toujours renaissants de l'ancien paganisme. Ses vertus, ses talents, ses miracles forment autour de lui un nombreux et éclatant cortége qui le rend terrible à l'impiété. Aussi le démon essaie-t-il de lui résister en face en armant trop souvent contre lui des apôtres d'erreur, d'anciens druides, qui, sans oser se montrer à découvert, entretiennent encore par de sourdes insinuations bien des rebelles dans l'infidélité. Mais Dieu vint plus d'une fois visiblement au secours de son ministre, confirmant par d'éclatants prodiges la doctrine qu'il prêchait.

C'est dans ce vaste champ, dont la majeure partie ne produisait que des ronces et des épines, que Kilien développe les talents de la nature et les dons de la grâce que Dieu lui a départis; c'est là qu'il fait éclater toutes les lumières, qu'il déploie toutes les richesses reçues pour l'utilité du prochain; là que pendant trente ans on voit l'infatigable missionnaire travaillant au salut des âmes. S'il eut de la peine dans ce travail incessant, il eut aussi la consolation de moissonner dans la joie ce qu'il avait semé dans les larmes, et l'on peut dire que le Seigneur lui fit goûter toutes les douceurs attachées aux succès mérités. De temps en temps, Kilien interrompait ses missions : le repos est nécessaire aux apôtres comme aux peuples qu'ils évangélisent. De retour à Aubigny, c'était avec une sainte allégresse qu'il se réunissait à ceux de ses enfants qu'il y laissait pour desservir l'église et la paroisse Saint-Sulpice. Dans le calme de la retraite, à des heures réglées, il chantait avec eux les louanges du Seigneur.

Kilien, semblable au juste de l'Ecriture, qui s'élève de vertus en vertus jusqu'à ce que, comme le soleil, il soit arrivé à son midi, montre constamment aux dociles Atrébates, avec une perfection toujours nouvelle, les vertus qui ont signalé son épiscopat en Irlande : une aménité de mœurs, une affabilité, une éloquence persuasive et d'autant plus insinuante qu'elle est accompagnée de formes plus aimables; joignez à cet extérieur, qui dispose en faveur des vérités qu'il annonce, des vertus plus solides : un

entier dévouement aux intérêts du pauvre, une véritable pitié qui le porte à rechercher tous les moyens de soulager l'indigence. Lorsqu'il avait épuisé ses ressources, il mettait à contribution la bourse de ses généreux amis et, par d'innocentes industries, assurait aux malheureux des secours abondants. En un mot, sa commisération ne connaissait pas nos frivoles prétextes, et, n'en déplaise aux prudents du siècle, il ne comptait pas avec la misère et savait aller jusqu'à la profusion. A l'aide de ces vertus que la religion consacrait, il n'est donc point étonnant que Kilien ait réussi dans la conversion des habitants de l'Artois, qu'il les ait amenés à venir s'instruire des vérités du salut, à se nourrir du pain de vie.

Les années avaient depuis longtemps diminué les forces de Kilien; mais lui, se souvenant des paroles de saint Paul, courait dans la carrière évangélique avec une ardeur toute juvénile. Il avait, il est vrai, détruit, dissipé, presque anéanti l'idolâtrie; mais l'œuvre de Dieu ne demandant point de relâche, il fallait sans cesse perfectionner l'ouvrage commencé sur des ruines, sans cesse éclairer les esprits et régler les mœurs. Jusqu'à son dernier souffle, Kilien combattra l'ignorance et le déréglement; mais aussi, à l'heure de la mort, il pourra présenter avec confiance le fruit de ses labeurs.

Sur la fin de sa vie, accablé d'infirmités et sentant ses forces trahir son courage, notre saint missionnaire était souvent forcé de partager son temps entre les fonctions pénibles de l'apostolat et les paisibles exercices de la méditation. Quand il résidait à Aubigny, c'était un vrai religieux sous un habit d'évêque; il y menait une vie qui ressemblait plus à la vie des vertus célestes qu'à celle d'un faible mortel. Souvent, retiré à l'écart, il se livrait aux douceurs de la contemplation; mais lorsque sa santé lui permettait de reprendre le cours de ses missions, c'était un tout autre homme : un apôtre plein de zèle, un prophète plein de feu, et qui, oubliant ses cheveux blancs, se livrait à tout ce qui est du devoir d'un bon pasteur et d'un missionnaire fervent.

Bien que saint Kilien sentît ses forces diminuer notamment, il ne voulut jamais consentir à diminuer ses austérités ordinaires, ses prières et les instructions dont il nourrissait les habitants d'Aubigny. Rien donc ne semblait annoncer au dehors l'homme cassé de vieillesse; et ce courage apostolique le faisait regarder comme un Saint et portait les peuples qu'il évangélisait à lui donner le titre de Saint.

Cependant il était arrivé aux jours de la plus extrême vieillesse; sa tête, blanchie par les années et les travaux, s'inclinait faiblement sur sa poitrine, où battait plus que jamais un cœur embrasé de l'amour de Dieu et des hommes. A l'exemple de saint Amand, il achevait en paix son pèlerinage terrestre au milieu de ses enfants. Chaque jour il leur donnait par sa conduite les plus admirables exemples de la vie religieuse, et toutes les paroles qui sortaient de sa bouche devenaient pour eux une pressante exhortation à la piété.

La mort, que Kilien attendait de jour en jour, le trouva au milieu de ses disciples et de ses paroissiens qu'il avait réunis autour de sa couche. Il expira après leur avoir donné les marques les plus sensibles du zèle et de l'esprit apostolique qui l'animait, au milieu de ses fonctions évangéliques qu'il n'avait jamais cru devoir interrompre. C'était le 13 novembre 670.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Kilien fut enseveli dans l'église d'Aubigny, auprès du tombeau du comte Eulfes. Le culte et les hommages dont l'Eglise entoure la mémoire des Saints remontent au jour même de son décès. Les miracles se multipliant à son tombeau, on s'empressa de célébrer le jour qui commença son triomphe et sa félicité, et sa fête devint une grande solennité. Au VIIIe siècle, son corps fut levé de terre et renfermé dans une châsse. En 1130, Robert Ier, évêque d'Arras, fit couvrir d'un riche tapis le lieu de la première sépulture du Saint et replaça avec respect sa châsse dans une niche qui lui était destinée au-dessus du maître-autel. Dans le courant de la même année, Robert fit creuser et fouiller le tombeau de saint Kilien, dans lequel on trouva un coffret renfermant quelques reliques de saint Sulpice, évêque de Bayonne, et de saint Brice, évêque de Tours, avec une parcelle de la vraie croix. Après avoir fait l'ouverture de la châsse, il y renferma ces reliques et les replaça avec pompe dans la niche qui leur était destinée.

En 1131, les chanoines séculiers dits de Saint-Kilien furent remplacés par des religieux du Mont-Saint-Eloi. En 1214, dans une guerre entre Philippe-Auguste et le comte de Flandre, l'église d'Aubigny fut brûlée. Rétablie ensuite, elle fut placée sous la protection de saint Kilien, de saint Sulpice et de saint Brice. Dans ce même siècle, il se fit une distraction des reliques du Saint en faveur de l'ermitage ou prieuré de Saint-Fiacre, au diocèse de Meaux. On les mit dans une châsse de bois, à côté de celle qui contenait les reliques du saint solitaire. Le 6 juin 1478, on les plaça l'une et l'autre dans une châsse d'argent. Aujourd'hui, les reliques sont toujours à Meaux dans la châsse de saint Fiacre ; mais elles sont mêlées et confondues avec les reliques de saint Fiacre et d'autres Saints dont les noms n'étaient plus lisibles lorsqu'on retira les reliques d'un petit jardin attenant au chapitre où elles avaient été cachées pendant la Révolution de 1793.

A Aubigny, l'usage était de descendre la châsse de saint Kilien et de la porter processionnellement au jour de sa fête. Deux religieux de Saint-Eloi étaient députés à cet effet. Tel était le culte de saint Kilien à Aubigny lorsque éclata la Révolution de 1789. Les reliques du Saint furent d'abord sauvées par les moines de la fureur des révolutionnaires. Le prieuré d'Aubigny ayant été supprimé, quelques habitants résolurent de soustraire leur trésor aux atteintes des profanations. Le 1er septembre 1805, la châsse contenant les reliques du Saint fut replacée solennellement dans l'église paroissiale d'Aubigny, en présence de l'évêque d'Arras. Le 9 juin 1854, une parcelle des ossements du Saint fut accordée à la paroisse de Warlincourt. Placée dans un médaillon au bas du buste de saint Kilien, elle est constamment exposée à la vénération des fidèles sur l'autel du saint patron.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire du Saint*, par M. A. Cuvillier

---

SAINTE MAXELLENDE OU MAXELLINDE,

MARTYRE A CAUDRY, EN CAMBRÉSIS

670. — Pape : Vitalien. — Roi de France : Childéric II.

> En persévérant dans la charité et la virginité, vous devenez semblables aux anges.
>
> *Saint Cyprien.*

Sainte Maxellende naquit à Caudry, non loin de Cambrai, sous l'épiscopat de saint Aubert. Son père, Humlinus, noble et puissant seigneur, aussi remarquable par ses vertus et ses qualités personnelles que par ses grandes richesses, avait épousé une dame d'une éminente piété. Tous deux vivaient dans l'union la plus parfaite, et se sanctifiaient par la pratique fidèle des devoirs de la religion. Dieu bénit leur alliance et leur donna une fille qui reçut au baptême le nom de Maxellende : dès ses premières années, elle montra les plus heureuses dispositions à la vertu, et son bon naturel, joint

aux leçons et aux exemples de ses parents, l'attirait de plus en plus vers le bien. Déjà, afin de satisfaire son goût pour la prière, elle aimait à se retirer tantôt dans un petit oratoire, tantôt dans une église : et, comme si la grâce eût éclairé son âme des lumières les plus pures de la foi, et lui eût révélé le mérite de la chasteté volontaire, elle aimait à déclarer que jamais elle n'aurait d'autre époux que Jésus-Christ.

Par amour pour lui, on la voyait distribuer aux pauvres, avec une joie naïve, tout ce que ses parents lui donnaient pour ses amusements, et plus d'une fois, dit-on, Dieu se plut à multiplier les provisions de la charitable Maxellende, et à manifester d'une manière sensible et frappante combien ces œuvres de miséricorde lui étaient agréables. A ces vertus elle ajoutait encore une modestie angélique et une touchante bonté qui lui attiraient tous les cœurs. Simple dans ses manières, ennemie de la vanité et de l'orgueil, elle ne voulait point paraître comme une maîtresse au milieu des serviteurs de la maison de son père ; et loin de se couvrir, à la manière des jeunes filles de son âge, d'ornements et de colliers qui relevassent sa beauté, elle se plaisait au contraire à fuir les regards du monde, et ne cherchait à être belle qu'aux yeux de Dieu, par la pureté de son cœur et l'innocence de sa vie. Ainsi s'écoulèrent dans la paix et la prière les premières années de la jeune Maxellende, ainsi elle arriva à l'adolescence, ornée des charmes de la nature, et plus encore de toutes les vertus de son sexe.

Déjà une multitude de seigneurs, attirés par tout ce que l'on disait de sa sagesse et de ses brillantes qualités, avaient sollicité l'honneur de l'épouser. Les demandes étaient même si pressantes, que les parents en étaient presque importunés. Un jeune homme de la contrée, nommé Harduin, fit surtout tant d'instances auprès d'Humlinus, qu'il arracha de ses lèvres une promesse de mariage ; et afin qu'aucun obstacle nouveau ne vînt s'opposer à cette union qu'il désirait ardemment, il fit déterminer et fixer le jour où elle serait célébrée.

Lorsque Mexellende connut cet engagement que son père avait pris sans la consulter elle-même sur une affaire si importante, elle en ressentit d'abord une profonde douleur ; mais se jetant ensuite en esprit aux pieds de Jésus-Christ, elle lui renouvela la promesse qu'elle lui avait faite de vivre, pour son amour, dans la chasteté perpétuelle, et le conjura de l'aider à y être fidèle jusqu'à la mort.

Cependant le jour approchait où la jeune vierge devait être fiancée. L'embarras était grand dans la famille, et il augmentait à chaque instant par les difficultés que l'on avait à craindre de toutes parts. Humlinus donc et son épouse, prenant alors leur fille en particulier, lui demandèrent si elle ne voulait point donner sa main au jeune seigneur à qui elle était promise. Ils lui vantaient ses qualités, ses richesses, la puissance dont il jouissait dans la contrée, et tout ce qui pouvait être capable de faire impression sur elle. La mère surtout, joignant ses instances à celles de son époux, adressait à Maxellende les paroles les plus flatteuses et les plus engageantes : « Vous pourrez, ma chère fille », disait-elle, « servir Dieu dans l'état du mariage, comme vous le désirez. Combien de femmes, depuis le commencement du monde, ont plu au Seigneur par une vie sainte, irréprochable et pleine de bonnes œuvres ». L'humble et douce Maxellende leur répondit avec respect : « Mes chers parents, laissez-moi, je vous prie, pour cette nuit ; demain je vous découvrirai le fond de mon âme, et je vous dirai ce à quoi je suis décidée ». La jeune fille, qui sentait peut-être son cœur

ébranlé par les discours de son père et de sa mère qu'elle aimait tendrement, demandait un peu de temps pour consulter le Seigneur, et implorer de nouveau son appui.

Toute la nuit, elle répandit ses larmes et ses prières devant Dieu, et Dieu, à son tour, augmenta dans son cœur l'esprit de force et de généreuse constance. Un ange même, si l'on en croit son biographe, vint la consoler et l'affermir par sa présence. Le lendemain, Maxellende s'empressa d'aller auprès de ses parents. A sa vue, ils se sentirent remplis de joie : une si prompte apparition leur faisait croire qu'elle était disposée à se rendre à leurs désirs. « Eh bien, ma fille », dit alors le père, « voici le moment où vous allez nous déclarer votre volonté, comme vous l'avez promis hier. Dites-moi donc ce à quoi vous avez pensé cette nuit, ce que vous avez résolu de faire ». Maxellende répondit alors avec une modeste assurance : « Je ne vous cacherai point la vérité, et je vous dirai franchement ce que je pense en mon cœur. Si je ne consultais que mon amour pour vous, je serais heureuse de vous donner cette preuve d'obéissance; mais au-dessus de vous, mes chers parents, il est un maître que je dois aimer davantage, aux volontés duquel je dois céder en tout; ce maître, c'est mon doux Jésus, et son désir, sa volonté m'a été révélée cette nuit même. Il veut être mon unique époux, et, je ne vous le cache point, je lui ai engagé ma foi. J'ai juré de ne jamais avoir d'autre époux que ce divin Maître ».

Ce tendre discours fit verser des pleurs aux parents de la Sainte, et s'ils n'eussent écouté que leurs propres sentiments, nul doute que les désirs de la chaste vierge n'eussent été exaucés. Mais leur parole était donnée, et Harduin vint sur le moment le leur rappeler cruellement. Il jura que, de gré ou de force, Maxellende serait sa femme.

Pendant ce temps, Maxellende s'était retirée dans sa chambre, et puisant en Jésus-Christ une force surnaturelle, elle résolut de s'enfuir de la maison de ses parents. Elle partit donc seule, à pied, sans autre ressource que sa confiance en Celui à qui elle avait voué sa virginité. Mais ne sachant où diriger ses pas, elle se résolut à aller demander un abri à une sainte femme qui demeurait près de là et qui, l'ayant nourrie de son lait, l'aimait comme une mère. Cependant Harduin, exaspéré de cette fuite soudaine, fut bientôt sur ses traces, et à la tête de plusieurs de ses amis, il courut à la poursuite de sa victime. Celle-ci, réfugiée chez sa nourrice, s'y croyait en sûreté, mais sa retraite était déjà connue et bientôt elle entendit retentir tout près d'elle les pas des chevaux, les clameurs des cavaliers; alors la frayeur la saisit : dans son trouble, et ne sachant plus quel moyen prendre pour mettre son innocence en sûreté, elle conjure sa nourrice de lui indiquer un endroit où elle puisse se cacher et éviter la poursuite de ces hommes. Celle-ci lui présente un grand coffre, Maxellende s'y place, et aussitôt on la recouvre avec des habits. Déjà Harduin avait forcé la maison ; il la parcourait et la visitait en tous sens sans vouloir écouter la nourrice et les autres femmes qui l'environnaient. Voyant l'inutilité de ses recherches, il se disposait à partir, lorsqu'un de ses compagnons, comme s'il était inspiré par le démon, lui indiqua le coffre qui n'avait point été examiné, et dans lequel, disait-il, on pourrait bien trouver la fugitive. Ils s'en approchent, et découvrent en effet, cachée sous un monceau d'habits, la vierge timide qui pousse des cris de frayeur à leur vue, et les conjure au nom de Dieu de l'épargner. Sans avoir égard à ses prières, ils la saisissent avec violence, et l'entraînent jusqu'au lieu où fut bâtie depuis une église en l'honneur de

tous les Saints, de saint Vaast en particulier, et de sainte Maxellende. Arrivée là, elle s'arrache avec violence de leurs mains, et avec une énergie et un courage que la religion seule peut inspirer : « Je suis fiancée à Jésus-Christ », dit-elle, « je ne crains pas vos menaces ; vous pouvez faire périr mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon âme ».

En entendant ces paroles, Harduin devient furieux, et saisissant son épée, il en frappe la vierge qui tombe à ses pieds, baignée dans son sang. La vengeance du ciel ne se fit pas attendre : à peine la victime était-elle renversée, qu'Harduin, par un jugement terrible de Dieu, perdit la vue. Tous ses complices, frappés de terreur, prennent la fuite, et se dispersent, sans oser se parler les uns aux autres, tant l'épouvante les avait saisis.

La nouvelle de cette mort et du crime affreux qui l'avait causée ne tarda pas à se répandre dans toute la contrée, et bientôt l'on vit arriver des prêtres, des religieux, de pieux laïques, et une multitude de parents et d'alliés de la jeune martyre. Tous se livrèrent à la douleur et versèrent des larmes en abondance en voyant son corps ensanglanté. L'ayant levé de terre avec le plus profond respect, ils le déposèrent sur un brancard, et le portèrent, au chant des hymnes et des cantiques, dans l'église des apôtres Pierre et Paul, au hameau de Pommereul [1]. C'est là que la martyre fut ensevelie le second jour après son trépas.

L'épée, instrument du martyre de sainte Maxellende, est sa caractéristique la plus ordinaire.

CULTE ET RELIQUES.

Dieu ne permit pas que sa mémoire tombât dans l'oubli. De nombreux miracles ne tardèrent pas en effet à s'opérer à son tombeau, et ils répandirent la joie dans tout le pays d'alentour. Saint Vindicien, à la suite d'une vision qu'eut une pieuse veuve, appelée Amaltrude, qui servait fidèlement le Seigneur dans les jeûnes et les veilles, et venait souvent prier dans l'église où reposait le corps de sainte Maxellende, procéda à l'élévation du corps de la sainte Martyre. La cérémonie se fit avec le plus religieux respect, au milieu d'une multitude innombrable et silencieuse qui donnait les plus touchants témoignages de dévotion. Les reliques précieuses furent déposées sur un brancard arrangé à dessein, puis, au chant des hymnes et des cantiques, on les porta au lieu que Dieu lui-même avait indiqué.

Harduin, depuis qu'il avait commis son crime, était resté aveugle, méprisé de tous, et déchiré de remords. Apprenant ce qui se passait, il demanda aussitôt qu'on le conduisit au-devant du cortége qui se rendait à Caudry : quelques personnes charitables accédèrent à sa demande, et le menèrent par la main. Arrivé près de ceux qui portaient le corps de la vierge martyre, il se jeta à leurs pieds, poussant des cris de douleur et de repentir, confessant ses péchés et demandant à Jésus-Christ, en considération de l'innocente Maxellende, le pardon de son crime. A peine avait-il achevé sa prière, que ses yeux s'ouvrirent de nouveau à la lumière : au même moment, il se releva, courut auprès de saint Vindicien, et, se prosternant à ses genoux, il lui raconta tout ce qui s'était passé.

Le pontife, au comble de la joie, remercia Dieu de toute l'ardeur de son âme, pour le miracle qu'il venait d'opérer aux yeux de son peuple, et adressant la parole aux fidèles qui l'environnaient : « Mes frères », dit-il, « vous avez vu l'œuvre que le Seigneur a faite en votre présence, rendons-lui grâces et remercions-le de ce qu'il daigne ainsi glorifier la vierge Maxellende. Point de doute que ce que nous faisons ici ne soit sa volonté. Achevons donc cette sainte cérémonie avec

1. *In villa quæ vocatur Pomeriolas.* — M. Benevot, dans son *Commentaire sur sainte Maxellende*, avait d'abord cru, comme Colvener, que *Pomeriolas* était Pommereul, village des environs du Cateau-Cambrésis; mais, plus tard, il reconnut avec D. Potier, que le lieu, où furent d'abord déposés les restes de sainte Maxellende, était Saint-Sonplet, autre village du même canton; il y a en effet, dans la dépendance de cette commune, une étendue de terrain qui porte encore le nom de *Pommereul*. Cette interprétation s'accorde parfaitement avec les mots qui précèdent, *in basilica Sancti Sulpitii*. (Note de M. Leglay dans son édition de la chronique de Cambrai et d'Arras, page 415.)

respect et dévotion ». Ayant ainsi parlé, il donna sa bénédiction à la multitude, et la procession se remit en marche au chant des cantiques. Enfin on arriva au lieu indiqué, et le saint évêque, ayant célébré les divins Mystères, y déposa les précieuses reliques.

Peu de temps après cette translation du corps de sainte Maxellende à Caudry, saint Vindicien établit dans ce lieu une fondation pour des clercs et des religieux, chargés de célébrer l'office divin et de conserver ce précieux dépôt. Humlinus, père de la jeune vierge, donna à cette communauté, pour subvenir à ses besoins, les biens qu'il possédait dans le village, et Harduin lui-même lui fit de généreuses libéralités pour remercier Dieu de ses bienfaits et de ses miséricordes. Plus tard, à cause des guerres et des courses que faisaient les ennemis, on fut obligé de transporter ailleurs ce corps saint : sans pouvoir désigner la date précise de cette seconde translation, il paraît fort probable qu'elle eut lieu au VIII[e] siècle : on le porta dans l'église de Saint-Martin hors des murs de Cambrai, où il resta jusqu'à l'évêque Rothard, au X[e] siècle : à cette époque, il fut placé dans l'église cathédrale où sainte Maxellende eut depuis une chapelle particulière sous son vocable ; un office double, avec six leçons propres, y était célébré chaque année le 13 novembre, jour anniversaire de son martyre.

Dans les trois translations que nous venons de rapporter, les reliques de sainte Maxellende furent conservées dans leur intégrité : ce fut l'évêque Gérard de Florines, fondateur de l'abbaye de Saint-André du Cateau, qui les divisa le premier, pour en donner une partie à ce nouveau monastère, le 22 septembre 1025 ; l'autre partie, plus considérable, fut conservée à Cambrai. On célébrait autrefois, dans le monastère de Saint-André, cette translation par un office double de seconde classe. Il y avait dans cette église, comme à la cathédrale de Cambrai, une chapelle dédiée à sainte Maxellende, et tous les ans, le 13 novembre, on y célébrait sa fête, avec octave et d'une manière très-solennelle. Dans les quatre leçons propres de l'office du jour, on rapportait en abrégé la vie, la mort et les différentes translations des reliques de la sainte Martyre.

Le culte rendu à sainte Maxellende dans l'abbaye de Saint-André devint encore plus célèbre par l'établissement d'une Confrérie que les souverains Pontifes eux-mêmes daignèrent enrichir d'indulgences. Clément X, en 1671, accorda à perpétuité une indulgence plénière pour tous les confrères, le jour de leur entrée dans l'association, une autre le 13 novembre de chaque année, et à l'article de la mort ; 2° sept ans et sept quarantaines, le 6 janvier, fête de l'Epiphanie ; le 9 mai, jour de la translation de saint André ; le 29 juin, fête des saints apôtres Pierre et Paul et le 22 septembre, anniversaire de la translation des reliques de sainte Maxellende audit monastère ; 3° enfin, soixante jours à chaque confrère pour toute œuvre de piété ou de charité qu'il exercerait.

A ces priviléges du souverain Pontife, les archevêques de Cambrai ajoutèrent encore plusieurs indulgences de quarante jours. Ladislas Jonart, qui gouverna ce diocèse du temps de Clément X, se mit lui-même au nombre des associés. Le révérend Dom Couvreur, abbé du monastère de Saint-André, fit aussi partie de la Confrérie, ainsi que tous ses religieux. Ce pieux abbé, pour augmenter la dévotion des fidèles envers la sainte Martyre et pour propager l'association établie en son honneur, statua que, le premier dimanche de chaque mois, une messe serait célébrée pour tous les confrères, et que, chaque année, le premier jour libre après le 12 novembre, on chanterait un obit solennel pour les confrères défunts. Toutes ces pieuses pratiques se conservèrent jusqu'à l'époque de la Révolution de 1793.

On possède encore aujourd'hui au village de Caudry des reliques de sainte Maxellende. Elles sont renfermées dans une châsse bien travaillée et exposée dans l'église à la vénération des fidèles. Quatre jeunes filles, distinguées par leur vertu et leur bonne conduite, ont l'honneur de la porter dans les processions publiques. On voit pareillement le vieux château habité par sainte Maxellende, ou plutôt celui qui l'a remplacé : de l'avenue qui y conduit on aperçoit une petite niche renfermant la statue de la Sainte ; sur le côté du château il y a encore une chapelle très-ancienne, bâtie peut-être à l'endroit où était la vieille église dédiée à sainte Maxellende. Chaque année, la fête de la sainte Martyre est célébrée avec la plus grande solennité, le 13 du mois de novembre. Ce jour, ou le dimanche suivant, tous les habitants du village se font une obligation de remplir leurs devoirs religieux et d'honorer leur sainte patronne par des actes de piété.

Vie des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

S. DIDACE OU DIÉGO [1], DE S.-NICOLAS, CONFESSEUR

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

1463. — Pape : Pie II. — Souverain de la Castille : Jean II.

> Le souvenir de la passion de Jésus-Christ, telle est l'arme avec laquelle nous vaincrons toutes les tentations du démon.
>
> *Saint Bonaventure.*

Didace naquit en Espagne vers le commencement du XVe siècle, dans un bourg nommé Saint-Nicolas, de la province d'Andalousie et du diocèse de Séville. Ses parents, dont on ignore les noms, eurent soin d'élever ce fils dans la haine du péché et dans la véritable piété. Ils lui firent donner le nom de Jacques au baptême, parce que ce bienheureux apôtre est le patron de toute l'Espagne ; mais le nom de Didace, qui est le même en espagnol que celui de Jacques, lui est demeuré pour le distinguer d'une infinité de Saints de ce nom. On vit bien, dès son enfance, qu'il était destiné du ciel à une éminente sainteté, par son amour pour la retraite, par ses prières fréquentes, par sa modestie à l'église et par le goût qu'il prenait à entendre parler des choses célestes. Lorsqu'il fut en âge de supporter les douces rigueurs du joug de Jésus-Christ, il se retira avec un saint prêtre, qui était touché du même esprit de pénitence que lui, dans un petit ermitage qui n'était pas loin de son bourg. Il y passa quelques années dans des jeûnes et des veilles continuels, et toujours uni à Dieu par la méditation et la contemplation des vérités divines. Il était sans cesse sur ses gardes pour empêcher que les sens ne corrompissent la raison et que l'esprit ne se laissât aller quelques moments aux inclinations déréglées de la chair. Pour éviter l'oisiveté, après ses exercices spirituels, il s'occupait au travail manuel et faisait des ouvrages d'osier et de jonc, qu'il donnait gratuitement à ceux dont il recevait du pain et des habits par aumône.

Cet état était saint, mais Dieu le voulait encore dans un état plus parfait : ainsi, il lui inspira d'entrer dans l'Ordre de l'Observance du séraphique Père saint François : ce qu'il fit au couvent d'Arrizafa, qui est près de Cordoue. Il avait dès auparavant un tel désir d'arriver à ce bonheur, que, lorsqu'il voulait assurer une chose, il disait ordinairement, au lieu de jurer : « Qu'ainsi je puisse être religieux de Saint-François ! » Comme il n'avait point étudié, et que d'ailleurs son amour pour l'abjection le portait à prendre toujours le dernier lieu, il ne voulut être que frère laïque ou convers. La conduite qu'il se proposa d'abord pour tout le reste de sa vie fut de garder à la lettre et inviolablement la Règle de l'Institut : ce qu'il a si fidèlement observé, qu'il était une règle vivante et un modèle achevé de toute la discipline régulière. Jamais il ne la transgressait d'un seul point, et les religieux qui, après avoir voyagé dans l'Espagne et dans l'Italie, et fréquenté les plus saints personnages de l'Ordre, avaient le bon-

1. *Alias :* Diègue, Didonce, *Didacus.*

heur de demeurer avec lui, lui rendaient ce témoignage : qu'il était le plus exact et le plus ponctuel en toutes choses qu'ils eussent vu.

Son humilité était telle, qu'il se faisait le serviteur de tous les frères. Il s'abaissait même au-dessous des novices, et les regardant comme ses maîtres, il leur rendait avec une profonde soumission tous les bons offices qu'ils pouvaient exiger de sa charité. S'il donnait l'aumône aux pauvres, s'il consolait les affligés, s'il aidait les ignorants de son conseil, s'il fortifiait ceux qui étaient tentés, il regardait ces personnes si différentes comme ses seigneurs, qu'il était trop honoré de pouvoir servir.

Son obéissance était si parfaite, qu'il ne révérait pas moins les commandements de ses supérieurs que si Notre-Seigneur les lui eût faits de sa propre bouche. Tous les lieux et tous les emplois lui étaient indifférents, parce qu'il n'avait point d'autre dessein que de suivre la volonté de Dieu. On lui a quelquefois ordonné des choses extrêmement pénibles et difficiles et d'une manière altière et impérieuse, sans nulle compassion de sa faiblesse, causée par ses veilles et par ses jeûnes continuels ; mais il ne les exécutait pas avec moins de promptitude et d'allégresse que si elles eussent été fort charmantes et qu'on l'en eût prié très-humblement.

Pour conserver la fleur de sa chasteté, il humiliait et affaiblissait son corps par des austérités incroyables. Il ne se contentait pas de ce grand nombre de Carêmes marqués dans sa règle et des autres jeûnes qui y sont prescrits ; sa vie était un jeûne et un carême continuels. Ses veilles ne l'empêchaient pas de travailler tout le jour, et son travail ne lui faisait rien diminuer de ses veilles. Il ajoutait à ces mortifications des disciplines très-fréquentes, par lesquelles il se mettait le corps tout en sang et le réduisait quelquefois en un état à ne pouvoir plus se soutenir. Un jour d'hiver que le démon allumait dans ses reins le feu de la concupiscence, il se jeta courageusement dans de l'eau glacée pour en éteindre les ardeurs pernicieuses.

Il a toujours été le plus pauvre des couvents où il a demeuré, parce qu'il savait que son bienheureux Père avait surtout chéri la sainte pauvreté, comme un héritage céleste et comme l'épouse bien-aimée de Dieu ; il avait aussi pour elle des affections et des tendresses inexplicables. Une tunique et une cuculle, avec un crucifix, un chapelet, un livre de prières et un livre de méditations, faisaient toutes ses richesses ; encore ne les regardait-il pas comme siens, et il voulait qu'ils fussent les plus usés et les plus vils de la maison.

L'oraison était sa vie et toutes ses délices. Il y employait tout le temps que l'obéissance ne l'occupait point ailleurs, ou, pour mieux dire, il ne l'interrompait jamais, ayant toujours l'esprit et le cœur élevés vers Dieu et faisant de la contemplation des choses célestes ses plus chères délices. Notre-Seigneur lui a fait de grandes grâces par ce moyen et lui a découvert des secrets si relevés, qu'il remplissait d'admiration les plus savants docteurs de son Ordre, qui quittaient quelquefois leurs livres pour venir le consulter. C'était dans cette source intarissable qu'il puisait cet ardent amour pour Dieu et cette charité pour le prochain dont son cœur était toujours embrasé. Il eût donné mille vies pour détruire le péché, pour faire connaître et aimer Jésus-Christ, pour étendre la foi et la religion chrétienne, et pour procurer à la Majesté divine l'honneur qui lui est dû par toute la terre.

Sa pauvreté ne l'empêchait pas d'avoir plusieurs saintes industries pour soulager les misères des autres pauvres. Il se privait de son pain pour les

nourrir, partageant toujours avec eux le peu qu'on lui donnait pour sa subsistance, et quand il était dans l'impuissance de leur faire du bien, il versait pour eux des larmes auprès de Dieu et les consolait d'une manière si douce et si charmante, qu'ils gagnaient beaucoup à n'en être pas assistés corporellement. Sa plus forte inclination était d'assister les malades, et l'on peut dire que jamais aucun Saint ne l'a surpassé dans cet office de miséricorde. Son cœur, dit son historien, était un hôpital infiniment plus ample que ceux que les papes, les empereurs, les rois et les républiques ont fait bâtir avec tant de magnificence. Il y recevait tout le monde et il n'y avait point de malade que, si l'obéissance le lui permettait, il ne secourût avec un empressement admirable. Jamais ni leur mauvaise humeur, ni la puanteur de leurs plaies, ni l'assiduité que leur maladie demandait, ne le rebutaient : on l'a vu même baiser dévotement leurs ulcères. Cette excellente charité du Serviteur de Dieu parut singulièrement à Rome, l'an du grand Jubilé 1450, où le pape Nicolas V fit la canonisation de saint Bernardin de Sienne; car, comme il s'était assemblé, dans le couvent d'Ara-Cœli, jusqu'à trois mille huit cents religieux de son Ordre, dont la plupart tombèrent malades, y étant aussi allé pour assister à cette double solennité, il embrassa avec une joie et une ferveur incroyables la mission de les soulager, et il le fit avec tant de succès que, bien qu'il y eût dans cette ville une disette extrême de pain, de vin et de toutes sortes de vivres, rien néanmoins ne manqua jamais à ces malades, et ils reçurent de lui seul autant de secours qu'ils eussent pu en recevoir d'un grand nombre d'autres infirmiers.

Avant ce voyage en Italie, ses supérieurs l'avaient envoyé dans une des îles Canaries pour y gouverner une maison de leur Institut. Ayant trouvé dans ce pays une grande quantité d'idolâtres, il travailla avec un zèle merveilleux à leur conversion, et on ne peut croire combien d'injures, d'affronts, de misères et de fatigues il endura pour leur faire connaître la vérité de l'Evangile. Ses peines ne furent pas inutiles. Plusieurs de ces infidèles ouvrirent les yeux à la lumière de la foi, et se soumirent au joug de Jésus-Christ. Il brûlait d'une ardeur incroyable d'endurer le martyre, et ce fut dans ce dessein qu'il monta sur mer pour aller dans la grande Canarie, où le nom de Jésus-Christ n'était nullement connu. Il espérait y trouver la mort; mais Dieu, qui le réservait pour lui rendre d'autres services, ne permit pas qu'il y arrivât. Une grande tempête qui agita son vaisseau dégoûta les mariniers de continuer leur chemin, et la crainte d'être maltraités des barbares qui étaient maîtres de cette île, leur fit entièrement abandonner leur entreprise. Il fut donc contraint de revenir dans sa première île, appelée Fortaventure, et il continua d'y convertir les païens et d'y fortifier admirablement les chrétiens par les exemples de ses vertus et par les paroles de vie qui sortaient de sa bouche. Il nourrit une grande partie de ces insulaires durant une famine par les saintes adresses de sa charité, qui savait trouver dans les trésors de la divine Providence ce qu'il ne trouvait pas dans les greniers des marchands, ni dans les bourses des riches. On le rappela en Espagne en l'année 1449, et ce fut ce qui lui donna le moyen de faire, l'année suivante, le voyage de Rome dont nous avons parlé, après lequel on l'envoya dans la province de Castille, où il acheva le reste de ses jours.

L'objet le plus ordinaire de ses pensées était la Passion de son Sauveur crucifié. Il la méditait, souvent les bras étendus en croix, ou tenant un crucifix de bois entre ses mains, et ses aspirations étaient alors si véhé-

mentes, que l'âme soulevait quelquefois le corps de terre, et l'y tenait ainsi longtemps. Il était aussi extrêmement dévot au saint Sacrement de l'autel. Il servait la messe avec une révérence, une modestie et une piété qui ravissaient les assistants. Son recueillement et son amour en communiant étaient admirables, et, comme il recevait des grâces extraordinaires par le moyen de cet aliment céleste, on ne peut aussi exprimer avec quelle reconnaissance il s'en nourrissait et s'en rassasiait. La dévotion qu'il avait pour le Fils s'étendait aussi jusqu'à la Mère. Marie était son asile, sa patronne, son avocate, sa consolation et son espérance. Il jeûnait, en son honneur, au pain et à l'eau tous les samedis de l'année ; il célébrait ses fêtes avec une allégresse extraordinaire, et disait tous les jours son chapelet d'une manière si respectueuse qu'il était aisé de voir qu'il se sentait pénétré de la grandeur de son mérite.

La vie d'un si saint homme a été toute remplie de miracles ; allant un jour avec un autre religieux du couvent de Cerraya à celui de Saint-Luc de Barramède, il ne put se procurer aucune nourriture en chemin : ce qui le réduisit, ainsi que son compagnon, à une telle faiblesse, qu'ils ne pouvaient plus marcher. Alors il éleva son esprit à Dieu, pour implorer son secours, et à l'heure même ils aperçurent au milieu de la solitude une nappe blanche étendue sur l'herbe, avec du pain tendre, des poissons nouvellement cuits, des citrons et une bouteille de vin. Ils regardèrent de tous côtés si ce festin n'était point disposé pour d'autres ; mais personne ne paraissant à droite ni à gauche, ils reconnurent qu'il leur avait été préparé par les soins charitables de la divine Providence ; ils s'en rassasièrent avec actions de grâces, et achevèrent ensuite heureusement leur voyage.

A Séville, un enfant de sept ans, craignant les châtiments de sa mère, s'était caché au fond de son four et s'y était endormi. Cette femme, sans penser que son fils y fût, y jeta du bois et y alluma du feu pour le chauffer. La flamme éveilla l'enfant : il cria, appela sa mère, implora son assistance d'une manière lamentable; mais il était trop tard, et le feu était déjà si violent, qu'il n'y avait nulle apparence de le pouvoir sauver. Alors cette femme se mit à courir comme une désespérée dans les rues, s'accusant d'être l'homicide de son fils. Mais par un coup du ciel, saint Didace, se trouvant auprès de sa maison, la consola, et l'ayant envoyé prier Dieu devant l'autel de Notre-Dame, il se rendit à son four avec son compagnon et une foule de monde, et nonobstant que le bois fût déjà presque consumé, il en retira cet innocent sain et sauf et sans aucune marque de brûlure. Ce miracle étant si visible et si assuré, les voisins prirent l'enfant au milieu d'eux et le conduisirent comme en triomphe à la chapelle où sa mère était en prières, et les chanoines le revêtirent de blanc en l'honneur de la sainte Vierge. Depuis, la même chapelle a été fort célèbre, et il s'y est fait un grand concours de monde pour implorer la protection de cette Mère des affligés.

Notre Saint guérissait souvent les malades par ses prières, ou par le signe de la croix, ou en les frottant avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image de Notre-Dame : ce qu'il faisait pour cacher aux hommes le grand don des miracles qu'il avait reçu de Dieu. Enfin, il plut à la divine Bonté de donner à son serviteur une couronne de justice pour avoir bien combattu et lui avoir été fidèle. Sa réputation était si grande partout, pour sa simplicité, son innocence, sa pureté de cœur et sa vie exempte des moindres défauts, qu'on ne l'appelait plus autrement que le saint homme. Notre-Seigneur, pour exercer sa patience et perfectionner son humilité,

lui envoya un abcès extrêmement infect et douloureux au bras, qui lui dura jusqu'à la mort. Etant une nuit fort malade, il fut tellement ravi hors de lui-même, qu'il n'avait plus aucun sentiment, et que les Frères et les médecins le croyaient mort ; mais il revint de cette extase, et alors on lui entendit dire trois ou quatre fois : « Oh ! qu'il y a de belles fleurs en paradis ! » Lorsqu'il vit sa dernière heure approcher, il se munit des sacrements de l'Eglise, et, voulant imiter son bienheureux Père, il demanda par aumône l'habit le plus pauvre et la corde la plus usée du couvent. On ne put lui refuser cette consolation ; ainsi cet homme admirable, qui était mûr pour l'éternité, rendit sa belle âme entre les mains de Notre-Seigneur, pour aller jouir sans fin de ses divins embrassements. Ce fut la nuit d'un samedi, 12 novembre 1463. Il tenait en mourant un grand crucifix, et ses dernières paroles furent celles que l'Eglise chante en l'honneur de la croix : *Dulce lignum, dulces clavos*, etc. : « O bois charmant ! ô clous favorables ! ô croix souverainement aimable, qui seule avez été digne de porter le Roi et le Seigneur des cieux ! » Son corps, que ses grandes austérités avaient rendu sec et noir, devint incontinent blanc et parfaitement beau, et il en sortit une odeur si suave, qu'elle embaumait ceux qui en approchaient, pourvu néanmoins qu'ils fussent en bon état ; car ceux qui avaient la conscience chargée de grands péchés ne jouissaient point de ce bonheur qu'ils ne se fussent confessés. Les membres étaient flexibles, comme s'il eût été encore vivant. On l'enterra le dimanche ; mais quatre jours après, on le retira de terre aussi frais qu'auparavant, et il demeura plusieurs mois sans corruption, exposé à la dévotion des fidèles, exhalant toujours cette odeur merveilleuse.

On le représente : 1° tenant une croix à la main, soit parce qu'il avait prêché l'Evangile dans les îles Canaries, soit parce que sa vie de dévouement fut terminée par ces paroles qu'il prononçait en rendant son âme à Dieu, les yeux fixés sur la croix : « Bois précieux, heureux clous, qui avez eu le bonheur de porter le Roi des Rois » ; 2° retirant plein de vie, d'un four où il s'était endormi et que l'on avait chauffé sans songer au petit malheureux, un jeune enfant qu'il rend à sa mère éperdue ; 3° tenant un lis à la main, symbole de la virginité qu'il conserva toute sa vie.

CULTE ET RELIQUES.

Il se fit un grand nombre de miracles par son invocation et par l'attouchement des choses qui lui avaient appartenu, comme des parcelles de ses cheveux, de sa barbe et de ses pauvres habits. Le pape Sixte V en rapporte un grand nombre dans la Bulle de sa canonisation, et Pierre Galesinius, protonotaire apostolique, en a fait un livre entier. Le plus éclatant a été la guérison du prince Charles, fils aîné et héritier présomptif de Philippe II, roi d'Espagne. Ce prince, en jouant à Alcala, dans le palais royal, tomba d'une échelle sur la tête avec tant de violence, qu'il se fit une plaie mortelle et entièrement incurable. On n'attendait plus que sa mort, les médecins et les chirurgiens l'avaient abandonné, et on ne pensait plus qu'à lui préparer des obsèques dignes de sa naissance, lorsque des personnes de piété remontrèrent au roi, son père, que, saint Didace faisant tant de prodiges, il pourrait espérer la guérison du petit prince infant, s'il faisait apporter son corps dans sa chambre. Le roi écouta volontiers cette proposition, et ordonna aussitôt que le saint corps fût apporté du couvent des Frères Mineurs au palais. Lorsqu'il fut dans la chambre du malade, on le lui fit toucher, et, à l'instant même, il commença à mieux se porter ; et, peu d'heures après, au moment où il devait mourir, d'après les déclarations des médecins, il se trouva parfaitement guéri. Cette grâce signalée engagea le roi à poursuivre la canonisation de ce grand serviteur de Dieu. Il ne l'obtint pas si tôt néanmoins : car le miracle étant arrivé en 1562, sous le pape Pie IV, elle ne fut faite qu'en 1588, sous le pape Sixte V, le jour de la Visitation de Notre-Dame. Ce qui montre avec combien d'exactitude procède l'Eglise romaine, nonobstant les recommandations des princes,

lorsqu'il est question de proposer un Saint à la vénération et au culte public de tous les fidèles. Le pape Innocent XI a mis la fête de ce saint confesseur au 13 de ce mois.

Nous avons corrigé et complété le texte du Père Giry avec les *Caractéristiques des Saints*, par le R. P. Cahier.

SAINT STANISLAS KOSTKA DE POLOGNE,

NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

1568. — Pape : Pie V. — Roi de Pologne : Auguste Ier.

> *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*
> Quel est cet astre brillant qui disparaît presque à son aurore, mais qui a fourni, en si peu de temps, une si belle et si longue carrière ?
> *Sap.*, IV, 13.

Stanislas Kostka naquit en Pologne, le 28 octobre 1550, dans le château de Rotscow, qui appartenait à ses parents. Son père, Jean Kostka, était sénateur du royaume et représentait l'une de ses plus illustres familles. Sa mère, Marguerite Kriska, était d'une naissance non moins illustre que celle de son mari. Stanislas n'était pas leur aîné, mais il était le plus modeste, le plus docile et le plus pieux, et son enfance fut un modèle de sagesse et d'honnêteté. Dès l'âge de quatorze ans, son père l'envoya à Vienne, en Autriche, avec Paul, son frère aîné, pour y étudier au collége des Jésuites. Il s'y distingua bientôt entre ses compagnons par son bel esprit, son assiduité à l'étude et ses rares vertus, qui le faisaient aimer de tout le monde. Tous les matins, avant d'entrer en classe, il faisait son oraison dans l'église de la Compagnie ; il en faisait de même le soir en sortant. Il fuyait soigneusement la conversation des écoliers libertins, et tout ce qui ne le portait pas à la dévotion et à l'amour de Jésus-Christ, son Sauveur. La retraite et le silence étaient ses délices, et, lorsqu'il parlait, c'était toujours avec tant de retenue et de discrétion, qu'on voyait bien qu'il ne disait rien précipitamment et à la légère. Son plaisir était d'être vêtu pauvrement et sans aucun éclat : les habits les plus communs et les plus déchirés étaient les meilleurs pour lui, et, bien que le froid fût très-rigoureux en ce pays-là, il ne portait ni gants ni fourrures, ni aucun autre vêtement qui pût le soulager. Il s'entretenait volontiers avec les personnes simples et avec les pauvres, se souvenant que Notre-Seigneur s'est fait pauvre pour l'amour de nous. Il ne se faisait jamais suivre d'un laquais, à moins que son frère ou son gouverneur ne le lui eût commandé. Il prenait ordinairement dans ses classes, pour sujet de ses discours et de ses déclamations, les louanges de la très-sainte Vierge, pour laquelle il avait une singulière dévotion. Il disait aussi tous les jours son chapelet avec beaucoup d'attention et de respect. Outre ses deux oraisons du jour, il se levait encore la nuit pour méditer et pour prier, sans que le froid le pût détourner de ce divin exercice. Il pratiquait toutes les austérités qui lui étaient possibles ; il avait l'adresse de jeûner souvent, sans qu'on s'en aperçût ; il châtiait aussi son corps innocent par de rudes disciplines, lorsqu'il le pouvait faire en secret. Il

balayait quelquefois, par humilité, la chambre de son frère, et il avait tant de compassion des misères du prochain, qu'il n'épargnait rien de ce qu'un jeune écolier peut faire pour le secourir.

A mesure qu'il avançait en âge, l'amour de Dieu s'enflammait davantage en son cœur : aussi, étant rempli du désir de le servir parfaitement, il conçut le dessein d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et en fit même le vœu par un mouvement secret du Saint-Esprit, qui l'avait choisi pour en faire une des plus grandes lumières de ce saint Ordre. Il n'en parla néanmoins à son confesseur que six mois après, ne voulant pas que la chose fût connue de personne avant qu'il fût en état de l'exécuter. Cependant il tomba dangereusement malade, et alors le démon, qui ne pouvait souffrir sa ferveur et qui craignait que, s'il vivait plus longtemps et qu'il entrât dans la Société, il ne remportât une infinité de victoires sur lui, apparut dans sa chambre sous la forme d'un chien noir d'une figure épouvantable, et le prit trois fois à la gorge pour l'étrangler. Mais le saint jeune homme le chassa autant de fois par le signe de la croix et en invoquant le nom adorable de Jésus-Christ : ce qui le contraignit de disparaître. La maladie devint ensuite si violente, que les médecins, n'y voyant plus de remède, l'abandonnèrent. Stanislas était résigné à toutes les dispositions de la divine Providence et ne souhaitait pas moins la mort que la vie ; mais il avait une grande peine : il était logé dans l'hôtel d'un luthérien, le sénateur Kimberker, qui ne voulait pas souffrir qu'on apportât le saint Sacrement chez lui ; d'ailleurs, son frère et son gouverneur n'avaient pas assez de résolution pour le lui faire apporter malgré leur hôte. Dans cette inquiétude, il se souvint qu'il avait lu, dans la vie de sainte Barbe, qui, d'ailleurs, était la patronne de son collége, que ceux qui implorent son secours ne mourront point sans avoir reçu les sacrements. Comme, en effet, au jour de sa fête précédente, après la confession et la communion, il lui avait demandé instamment cette grâce, il s'adressa donc encore à elle et la supplia de l'assister dans le danger évident où il était de mourir sans communier. Sa prière fut exaucée : car une des nuits suivantes qu'il semblait être plus proche de la mort, cette bienheureuse vierge et martyre entra dans sa chambre, accompagnée de deux anges d'un éclat merveilleux, qui portaient le très-saint Sacrement. Il avertit aussitôt le sieur Jean Bilinski, son gouverneur, qui était auprès de son lit, et qui, depuis, a été chanoine de Posla, de la présence de Notre-Seigneur et de ces bienheureux Esprits, afin qu'il leur rendît l'honneur qu'il leur est dû ; et, après mille témoignages de respect et de reconnaissance, il reçut cet aliment céleste de la main de la Sainte qui le lui présenta. Cette insigne faveur fut suivie d'une autre fort remarquable : lorsqu'on ne pensait plus qu'à le voir expirer, la sainte Vierge lui apparut, ayant son divin Fils entre ses bras. Elle lui fit diverses caresses, et, l'ayant assuré que Dieu le voulait dans la Compagnie de Jésus, pour lui en donner des marques, elle lui mit ce trésor inestimable sur son lit. On ne peut concevoir l'ardeur, le respect, la tendresse et la consolation que ressentit ce saint jeune homme en voyant son lit orné d'une fleur si précieuse. La maladie ne put subsister devant l'auteur du salut et de la vie. Stanislas commença dès lors à se mieux porter, et, contre le sentiment de tous les médecins, il revint bientôt en convalescence. C'est lui-même qui a donné connaissance de ces deux visites du ciel, s'étant trouvé obligé, à la fin de sa vie, de les découvrir au révérend Père Emmanuel Sa et à l'un de ses compagnons de noviciat, appelé Etienne Auguste ; mais, bien loin d'avoir en cela son propre témoignage pour suspect, il n'y a personne qui

n'y doive entièrement déférer, puisqu'il était trop éclairé et possédait à un trop haut degré le don de discernement, pour prendre de fausses visions pour de véritables, et que son humilité le met hors de tout soupçon d'avoir feint des révélations pour se procurer de l'estime.

Depuis ce temps-là, il ne pensa plus qu'à quitter le monde et à se faire recevoir dans la Compagnie ; mais son confesseur, à qui il déclara enfin son secret, lui dit qu'on ne le recevrait pas à Vienne, où il était écolier, s'il n'avait le consentement de ses parents ; ne pensant pas le pouvoir obtenir, il jeta les yeux sur une autre province, où on l'assura qu'on ne lui ferait pas cette difficulté. Il fallait, pour s'y rendre, se dérober à son frère, qui exerçait sur lui une surveillance fort sévère et le traitait souvent avec beaucoup de rigueur. La chose n'était pas facile, mais il en trouva une occasion très-favorable : Un jour cet aîné, qui était d'une tout autre humeur que lui, lui parla fort rudement et le menaça même de le frapper; Stanislas lui dit avec sa douceur ordinaire que, s'il continuait d'en agir de la sorte avec lui, il serait obligé d'en avertir son père et de se retirer. Paul lui répondit avec colère qu'il s'en allât où il voudrait, et qu'il ne s'en mettait nullement en peine. C'était là le congé que Stanislas attendait : il ne répliqua rien ; mais, s'étant confessé et ayant communié, il s'habilla pauvrement et prit le chemin d'Augsbourg, pour y aller demander l'habit au révérend Père Canisius, provincial de la Haute-Allemagne, ayant pour cela des lettres de recommandation d'un Père de la Compagnie, prédicateur de l'impératrice.

Quand son frère ne le vit plus, il en fut extrêmement affligé, d'autant plus qu'il croyait que c'étaient ses mauvais traitements qui l'avaient obligé de s'enfuir. Il le chercha partout dans Vienne ; et ne l'ayant point trouvé, il monta en voiture avec son gouverneur et quelques autres personnes, pour courir après lui sur le chemin d'Augsbourg. Ils ne furent pas longtemps sans l'atteindre, parce qu'il était à pied ; mais Dieu permit qu'ils passassent sans le connaître, et dès qu'ils furent un peu plus loin, leurs chevaux reculant au lieu d'avancer, ils furent contraints de retourner à Vienne : ainsi Stanislas, triomphant de leurs poursuites, continua heureusement sa route. Le lendemain matin, souhaitant de communier, il entra dans une église de village, qu'il croyait être aux catholiques ; mais ayant découvert qu'elle était aux Luthériens, il en sortit au plus tôt, et pria cependant Notre-Seigneur de ne le pas priver ce jour-là de l'aliment de vie dont son cœur était affamé. Sa prière fut exaucée, et un ange descendit du ciel à l'heure même, et lui mit dans la bouche le sacrement adorable de nos autels. Si le pain cuit sous la cendre que mangea le prophète Elie, et qui n'était qu'une figure très-imparfaite de nos saints mystères, lui donna des forces pour marcher quarante jours et quarante nuits sans se lasser, il ne faut pas s'étonner que Stanislas, fortifié par cette nourriture divine, soit arrivé heureusement à Augsbourg. Il fit même encore dix lieues de plus avec une joie et une ferveur merveilleuses, parce que le révérend Père Canisius, qu'il cherchait, était pour lors à Dilingen. Ce vénérable supérieur l'accueillit avec toutes sortes de bontés, et reconnaissant en lui quelque chose de céleste, il lui donna aussitôt entrée dans la Compagnie. Mais, afin qu'il ne fût pas exposé aux violences de ses parents, il l'envoya à Rome avec deux compagnons pour y prendre l'habit. C'est un chemin de deux cent soixante lieues, que les bois, les rochers, les montagnes et les eaux rendent extrêmement pénible et difficile : il le fit néanmoins à pied, tout faible et délicat qu'il était, surmontant par sa ferveur des difficultés si ter-

ribles; et le chemin même lui parut court, parce que son zèle et son amour semblaient lui donner des ailes pour voler. Saint François de Borgia, alors général, reçut ce grand trésor avec beaucoup d'actions de grâces envers la divine Bonté, et on lui donna l'habit le jour de saint Simon et saint Jude, de l'année 1567.

Son père, ayant appris qu'il était jésuite, lui écrivit des lettres pleines d'injures et de reproches, comme s'il avait fait un affront à sa famille d'entrer dans une Société si sainte et si illustre ; il le menaçait aussi, s'il revenait jamais en Pologne, de le maltraiter, de le mettre dans une basse-fosse et de le charger de fers. Le Bienheureux lui répondit à la fois avec modestie et fermeté, qu'il croyait avoir honoré sa maison en lui donnant alliance avec la Compagnie de Jésus ; qu'il ne craignait aucune menace, parce que ce serait pour lui un bonheur de souffrir quelque chose pour le service de son Dieu, à qui il avait consacré toute sa vie.

Qui pourrait représenter l'allégresse qu'il conçut de se voir à Rome, dans le noviciat de la Compagnie, une des plus excellentes écoles de vertu qui fût, non-seulement en cette ville capitale du monde chrétien, mais aussi dans toute l'Europe? Il versait souvent des ruisseaux de larmes par la grande joie dont son cœur était inondé ; et, pour ne pas perdre le fruit d'une grâce qu'il estimait tant, il s'appliqua d'abord, avec un courage invincible, à tous les exercices qui pouvaient le porter à la perfection. Il a plus avancé dans cette voie pendant les dix mois qu'il vécut après son entrée dans la Compagnie, que d'autres, pleins de ferveur, n'avancent en cinquante et en soixante ans. On vit dès lors en lui un concert merveilleux de toutes les vertus. Appuyé sur la connaissance de lui-même, c'est-à-dire de son néant, de ses faiblesses, de son incapacité pour tout bien et de sa corruption originelle, il avait une humilité que les louanges ne pouvaient altérer et que les rebuts ni les humiliations ne pouvaient lasser. Il regardait tous ses confrères comme des anges, et il ne se regardait que comme un grand pécheur, indigne de tenir rang parmi eux et d'être de leur nombre. C'est pourquoi il se mettait toujours le dernier, demandait par grâce les plus mauvais habits et les emplois les plus vils, et souhaitait que toutes les réprimandes et les pénitences fussent pour lui. Jamais on ne le vit ni accuser les autres, ni s'excuser lui-même, ni éviter une confusion, ni cacher une faute qui pouvait lui attirer quelque blâme et quelque correction : et pourtant ses fautes étaient bien rares et de celles seulement qu'un novice ne peut toutes éviter. Son désir, au contraire, était qu'on ne pensât à lui que pour le mépriser, et que nulle créature ne fût jamais occupée de son estime.

Il joignait à cette humilité une austérité de vie peu commune : ses supérieurs ne le pouvaient rassasier de mortifications ; et, bien qu'on ait su, par la déposition de ses confesseurs à qui il avait fait sa confession générale, qu'il avait conservé toute sa vie la robe d'innocence qu'il avait reçue au baptême, il affligeait son corps par des tourments continuels, comme s'il eût été coupable des crimes les plus énormes et les plus difficiles à expier. Le cilice était sa chemise la plus ordinaire, le jeûne son repas le plus délicieux ; il prenait aussi fort souvent la discipline jusqu'au sang ; et, s'il ne se traitait pas encore plus rudement, c'était parce que son maître arrêtait la véhémence de son zèle et ne lui permettait pas de s'accabler sous le poids d'une sévérité impitoyable. Comme il avait quitté avec tant de courage les grands biens qu'il pouvait posséder dans le monde, il n'avait garde de s'attacher à de petits meubles, auxquels les jeunes novices mettent

souvent leur affection. Il était parfaitement pauvre, c'est-à-dire dégagé de toutes choses : Dieu était tout son trésor, et, ayant trouvé en lui la plénitude de tous les biens, il n'aimait que lui et ne voulait rien au ciel ni sur la terre que lui. Sa chasteté était tout angélique, et nous pourrions bien dire qu'il a plutôt ignoré le plaisir charnel qu'il ne l'a vaincu. Son regard même inspirait la pureté à ceux qui le voyaient, et c'était assez d'approcher de sa personne, pour concevoir de l'horreur de tout ce qui est contraire à l'honnêteté et capable d'en ternir l'éclat. Il possédait la vertu de l'obéissance dans le plus haut degré, et il était si souple pour tout ce que ses supérieurs désiraient de lui, qu'il prévenait même leurs commandements et les signes extérieurs de leur volonté. Il respectait tous ceux qui étaient chargés de quelque office, comme s'ils eussent été ses maîtres, et on ne l'a jamais vu résister à leurs ordres, ni même témoigner d'y avoir aucune répugnance. Que dirons-nous de sa modestie, de son humeur douce et obligeante, de son exactitude à garder le silence hors les occasions où il était obligé de parler par nécessité ou par charité, et de son recueillement continuel et de sa constance à ne jamais transgresser aucun point de ses Règles ?

Pour ce qui est de son oraison, nous avons déjà dit qu'il s'exerçait en cette sainte pratique dès qu'il étudiait les humanités, à Vienne, et il y était dès lors si fervent, qu'un jour on eut bien de la peine à le faire revenir d'une défaillance que sa trop longue application à nos saints mystères lui avait causée. Depuis qu'il fut religieux, il s'y rendit encore incomparablement plus assidu. Il y employait toutes les heures du jour, où l'obéissance ne l'occupait point ailleurs, et il prenait encore beaucoup sur son sommeil pour continuer plus tranquillement son oraison, à la faveur du profond silence où sont alors toutes les créatures. Mais pourquoi ne dirons-nous pas que sa vie était une oraison perpétuelle, puisqu'il faisait toutes ses actions avec tant de paix intérieure, et d'union d'esprit et de cœur avec Dieu, qu'il n'y avait nulle interruption dans sa prière ? Ce qui est admirable et fort rare, même dans les plus grands Saints, c'est qu'il s'était tellement rendu maître de son imagination, qu'il n'avait point de distraction dans cet exercice ; aussi, quand ses confrères se plaignaient des égarements d'esprit qu'ils souffraient dans leurs dévotions, il en était tout surpris et ne pouvait presque comprendre ce qu'ils voulaient dire. Son extérieur, pendant l'oraison, était si dévot, qu'il charmait tous ceux qui avaient le bonheur de le voir, et souvent les autres novices jetaient un moment les yeux sur lui, non par curiosité, mais parce que son exemple les aidait à se recueillir et à se rendre plus attentifs.

Il recevait de Dieu, dans cet entretien avec lui, des lumières et des grâces extraordinaires. Il eut surtout le don des larmes, et il en versait quelquefois des torrents avec une douceur inexplicable. Le don de la sagesse et de la connaissance des choses spirituelles lui fut aussi accordé, et il en parlait, dans les occasions, d'une manière si haute et si lumineuse, qu'on ne pouvait assez admirer sa prudence et son élévation dans un âge si peu avancé. Les consolations divines accompagnaient souvent ces lumières, et toutes ces ferveurs allumaient un si grand feu d'amour en son cœur, qu'il fallait lui mettre des linges mouillés sur la poitrine pour en tempérer les ardeurs. Il obtenait aisément ce qu'il demandait à Dieu, et un jour qu'un religieux, pressé d'une violente tentation, le pria de lui en impétrer la victoire, il n'eut pas plus tôt élevé ses mains pures et innocentes vers le ciel, que ce religieux fut entièrement délivré. Il faudrait la

plume d'un ange pour traiter dignement de sa tendresse et de son affection filiale envers la sainte Vierge. Marie était sa Dame, sa Maîtresse et sa très-bonne Mère ; il lui parlait jour et nuit, et il semblait qu'il n'eût point d'autre sollicitude que de lui plaire et de faire quelque chose qui lui fût agréable ; s'il méditait dans le secret de son oratoire, il ne manquait pas de s'occuper de ses grandeurs et de s'entretenir amoureusement avec elle ; s'il parlait à ses confrères, tout son plaisir était de leur expliquer ses excellences, et de faire des conférences pieuses sur la manière de l'honorer et de la servir. En un mot, Marie était toujours dans son esprit, dans son cœur et sur sa langue, et on ne pouvait lui donner plus de contentement que de témoigner de l'amour et du respect pour cette auguste Reine des anges et des hommes. Ce fut grâce à lui que le maître des novices ordonna à tous ses disciples de ne pas manquer chaque matin, dès qu'ils seraient levés, de se mettre à genoux, tournés vers l'église de Sainte-Marie-Majeure, pour demander à la sainte Vierge sa bénédiction, et de le faire encore, le soir, après l'examen de conscience : la coutume s'en est conservée dans ce noviciat.

Enfin, sous l'impression de cet amour pour la Mère de Dieu, notre saint novice souhaita de mourir la veille de l'Assomption de Notre-Dame, et il eut révélation que son désir était exaucé. Le 9 août, vigile de saint Laurent, saint dont le culte lui était échu pour ce mois [1], étant à la conférence avec ses compagnons, il leur demanda ce qu'on pouvait faire pour imiter ce saint diacre en son martyre : chacun répondit selon sa pensée ; et, pour lui, il dit qu'il désirait faire, en son honneur, quelque mortification publique, afin qu'il lui obtînt de la sainte Vierge d'être présenté dans le ciel au jour de sa glorieuse Assomption. En effet, le jour même, ayant dit sa coulpe à la communauté, au réfectoire, il baisa les pieds de tous les religieux, prit sa discipline, demanda humblement aux uns et aux autres, par aumône, le pain qu'il devait manger, suivant la coutume de la Compagnie, et dîna humblement à terre, comme indigne d'être assis avec ses confrères. De là, il alla servir à la cuisine, où, en voyant le feu allumé, il entra dans une profonde méditation du tourment de saint Laurent, couché sur le gril. Son application fut si grande, que, jointe aux mortifications qu'il avait faites ce jour-là, elle le fit tomber en défaillance. Il fallut l'enlever et le porter sur le lit. La fièvre le prit, et on fut obligé de le coucher. Les médecins étant appelés, dirent que ce ne serait rien ; mais il assura le Père recteur qu'il mourrait la veille de la mi-août. Ses forces diminuèrent toujours depuis, et un flux de sang, qui lui survint avec une sueur froide, acheva de faire désespérer de sa vie. Ayant reçu les sacrements, il pria qu'on lui permît de mourir à terre. Son cœur et sa langue ne furent plus ensuite occupés qu'à louer Dieu de la grâce qu'il lui avait faite de l'appeler en la compagnie de Jésus, qu'à s'entretenir amoureusement avec Jésus et Marie, dont il avait les images sacrées devant les yeux, et qu'à témoigner sa joie de mourir si tôt pour aller jouir du souverain bonheur. Il baisa souvent les plaies du Sauveur, représentées sur son crucifix, et il se fit réciter les litanies des Saints qu'il avait eus pour patrons depuis qu'il était religieux. Enfin la sainte Vierge vint elle-même recevoir son âme, et il la rendit entre ses mains le 15 août 1568, un peu après trois heures du matin, la dix-huitième année de son âge et le dixième mois seulement de son noviciat.

1. Dans plusieurs communautés, on a coutume de distribuer à chacun, au hasard, la veille du premier jour de chaque mois, un des Saints du mois, afin qu'il l'honore d'une manière spéciale.

Son visage parut si beau après sa mort, qu'on eût dit qu'il était encore vivant. On le mit dans un cercueil, ce qui ne se faisait pas aux autres religieux, et il fut enterré dans l'église de Saint-André, qui est la maison de probation. Personne n'y avait encore été inhumé, et il fut le premier qui enrichit cette terre par le dépôt de ses membres précieux. Tout le monde voulut lui baiser les pieds et assister à son enterrement ; ce qui fit dire au docteur François Tolet, que le pape Clément VIII fit depuis cardinal : « Voilà sans doute une chose merveilleuse, qu'un petit novice polonais, qui vient de mourir, se fasse honorer de la ville de Rome comme un Saint ».

On voit dans l'église de Saint-André *monte Cavallo*, à Rome, plusieurs tableaux représentant le Saint. Dans l'un, on le voit recevant de la sainte Vierge le saint enfant Jésus dans ses bras. Deux autres tableaux le représentent baignant avec de l'eau sa poitrine brûlante de l'amour divin, et recevant la sainte hostie de la main d'un ange. On y voit aussi partout, sculptée en marbre blanc, une colombe portant dans son bec une branche d'olivier : symbole de la pureté, de la douceur et de la paix, dont le jeune Stanislas fut comme le vivant tabernacle.

CULTE ET RELIQUES.

La réputation de Stanislas Kostka se répandit aussitôt après sa mort dans l'Italie, dans la Pologne et dans toute l'Europe, et son image devint en telle vénération, qu'il n'y avait point de prélat ni de seigneur polonais qui ne voulût l'avoir, et le roi même la mit dans sa galerie au rang des images des Saints.

Il se fit de tous côtés de grands miracles par son intercession : ce qui porta le pape Clément VIII, en 1604, à le déclarer bienheureux, et à donner dix ans et dix quarantaines d'indulgences à ceux qui visiteraient une chapelle bâtie à son honneur au royaume de Pologne. Son tombeau est devenu fort célèbre par les guérisons surnaturelles que les malades y ont reçues. On l'invoque pour les battements de cœur, les enflures, les ruptures des membres, les maux d'yeux et les fièvres quartes et continues.

Paul V approuva un office en son honneur pour les églises de Pologne. Clément X permit aux Jésuites de réciter cet office, et fixa la fête du serviteur de Dieu au 13 novembre, jour auquel son corps fut trouvé, sans aucune marque de corruption, dans l'église du noviciat fondée par le prince Pamphili. Notre Saint-Père le pape Pie IX a attaché de riches indulgences à trois prières qu'on trouvera dans l'opuscule intitulé : *Neuvaine en l'honneur de saint Stanislas Kostka*, par le révérend Père Picot de Clorivière (Paris, 1861). Il y a d'autres opuscules contenant des neuvaines et des prières semblables en l'honneur de saint Louis de Gonzague (avec des indulgences encore plus riches), de saint François Régis, etc.; les pasteurs ne sauraient trop les recommander ; ils feraient mieux encore de les offrir aux âmes pieuses, et surtout à la jeunesse.

A Saint-André du Quirinal est le noviciat des Jésuites. La chambre ou cellule qu'a occupée saint Stanislas Kostka a été conservée jusqu'aujourd'hui et est convertie en chapelle. C'est un des sanctuaires que les pieux pèlerins aiment le plus à visiter, soit pour y offrir le saint sacrifice s'ils sont prêtres, soit pour avoir le bonheur d'y communier s'ils sont laïques. A l'endroit même où saint Stanislas rendit le dernier soupir, on a placé un monument en marbre polychrome par Pierre Legros, sculpteur français (mort en 1719). Le Saint est représenté étendu sur son lit ; la tête, les mains et les pieds sont de marbre blanc ; la soutane est de marbre noir ; les coussins et les matelas sont de marbre jaune. — Dans une chambre contiguë est le portrait authentique du Saint. — Les ossements de saint Stanislas sont dans l'église de Saint-André, au rez-de-chaussée, et renfermés sous l'autel d'une chapelle qui lui est consacrée ; la châsse qui les renferme est en argent doré et ornée de magnifiques sculptures, de larges incrustations de lapis-lazuli et d'un grand nombre d'autres pierres précieuses. Plusieurs lampes brûlent constamment devant son tombeau.

Nous avons conservé le récit du P. Giry, que nous avons revu et complété.

SAINT BRICE [1], ARCHEVÊQUE DE TOURS (444).

Saint Brice était de la ville de Tours ; il fut mis de bonne heure entre les mains de saint Martin, qui le forma dans le célèbre monastère de Marmoutiers. Il profita d'abord des leçons d'un si bon maître, fut admis dans les Ordres sacrés et reçut même l'onction sacerdotale, malgré bien des fautes dont il s'était déjà rendu coupable. Bientôt il devint un sujet de scandale par son orgueil et ses emportements ; saint Martin eut beaucoup à souffrir de la part de ce disciple ingrat, mais il ne voulut jamais consentir, malgré les sollicitations de son clergé, à le dégrader du sacerdoce, et à le chasser de son église ; Dieu lui avait révélé que Brice lui succéderait, et le Saint l'avait déclaré hautement.

La douceur de saint Martin contribua à ramener Brice de ses égarements ; et, à la mort du saint évêque, on ne balança pas à lui donner pour successeur celui qu'il avait lui-même désigné de la part de Dieu. Brice, dès lors, devint un autre homme, il mit tout en œuvre pour faire oublier sa conduite passée, et pour expier, par la pénitence, tant de fautes qu'il avait commises.

Saint Martin lui avait annoncé que les tribulations ne lui seraient point épargnées ; il fut, en effet, calomnié de différentes manières, et la vertu qui lui était chère par-dessus toutes les autres ne put échapper à d'injustes soupçons. Confiant en Celui qui tôt ou tard s'établit le défenseur de l'innocence, il fit apporter, devant la foule assemblée, un enfant à la mamelle dont on l'accusait d'être le père, et lui ordonna de déclarer la vérité. Aussitôt la langue de l'enfant se délia pour prononcer très-nettement ces paroles : « Non, vous n'êtes pas mon père ». Le peuple pressa l'évêque de lui demander qui était son père ; mais Brice s'y refusa, disant qu'il lui suffisait d'être disculpé du crime dont on l'accusait. Malgré ce miracle et d'autres qui le suivirent, on ne voulut pas croire à son innocence. Il fut chassé de sa ville épiscopale dans laquelle il ne rentra qu'après sept ans d'exil, sur l'ordre du souverain Pontife qui avait reconnu son innocence. Brice gouverna encore son diocèse pendant sept ans, après lesquels il mourut, rempli de mérites.

Son corps fut déposé dans l'église qu'il avait bâtie sur le tombeau de saint Martin [2]. Vers l'an 580, saint Grégoire de Tours le fit transférer à Clermont, en Auvergne, et le mit auprès de celui de l'évêque saint Gal, son oncle.

On le représente : 1° portant des charbons allumés dans un pan de son vêtement. Selon la légende tourangelle, le saint évêque obtint du ciel ce miracle pour se disculper, devant ses diocésains ameutés, du crime de fornication dont on l'accusait [3] ; 2° faisant parler un enfant nouveau-né dont on l'accusait d'être le père.

Saint Brice est patron de Tours et de Saint-Brisson, en Morvan. On l'invoque contre les maux de ventre (parce qu'il était d'un tempérament bilieux, sans doute).

Tiré de l'*Hagiologie Nivernaise*, par Mgr Crosnier, et des *Caractéristiques des Saints*, par le Révérend Père Cahier.

1. *Alias :* Bris, Brisson, *Brictius*.

2. Ce petit sanctuaire, le premier qui ait été consacré à Dieu en l'honneur de saint Martin, devint bientôt célèbre dans tout l'Occident, et les pèlerins y affluèrent. Saint Perpet, successeur de saint Brice, voyant que l'étroite enceinte de la chapelle était tout à fait insuffisante pour la foule des fidèles qui s'y rendaient de toutes parts, résolut, vers l'an 469, de construire sur le même emplacement une vaste église. Il fit à Tours pour le grand évêque ce qu'Euphrone avait fait à Autun pour saint Symphorien. Telle fut l'origine de cette fameuse basilique de Saint-Martin, un des plus beaux, un des plus vénérables sanctuaires que possédait la France. La chapelle, œuvre de saint Brice, fut enfermée sans peine dans le nouveau temple qui avait cent soixante pieds de long sur soixante de large et quarante-cinq de hauteur sous la voûte du chœur. Cette voûte était soutenue par quarante et une colonnes artistement travaillées. On en comptait dans le reste de l'église soixante-dix-neuf autres, tout incrustées, ainsi que les murailles, de marbre de différentes couleurs, de porphyre, et d'autres pierres précieuses sur lesquelles se dessinaient des festons, des couronnes et des guirlandes. Le chœur était éclairé par trente-deux grands vitraux, et ses arrière-côtés par vingt-quatre. Dans le reste de l'édifice, il y en avait cinquante-deux. On entrait dans le temple par huit portes. — M. l'abbé Dinet.

3. « Sans prétendre absolument infirmer la légende tourangelle », dit le révérend Père Cahier, dans ses *Caractéristiques des Saints* (page 203), « je demande la permission de faire observer que l'expression : « Il porte du feu dans son sein » paraît avoir été un idiotisme celtique. Chez nos ancêtres, cela désignait un caractère ardent, décidé, énergique, un homme qui prend feu rapidement ou qui ne s'apaise pas vite quand sa bile est enflammée. N'aurait-on pas voulu d'abord exprimer ainsi le naturel brusque et un peu bourru de saint Brice? Après quoi la légende serait venue pour rendre raison d'une peinture qui avait cessé d'être comprise ».

SAINT QUINTIEN, ÉVÊQUE DE RODEZ ET DE CLERMONT (527).

Quintien naquit en Afrique. Il était neveu de Fauste, cet évêque de Carthage qu'a rendu célèbre le miracle qu'il fit en ressuscitant sa mère. Lorsqu'il vint au monde, l'Afrique gémissait sous la domination des Vandales. Ces peuples barbares, profondément attachés à l'arianisme, persécutaient à outrance les chrétiens, et cette persécution obligea une foule de chrétiens de ces contrées à s'éloigner de leur patrie et à se réfugier dans les Gaules.

De ce nombre fut Quintien, qui vint s'établir à Rodez. L'éclat que jetèrent dans cette ville ses vertus sacerdotales le firent bientôt connaître. Depuis près de vingt-sept ans l'église de Rodez n'avait point de pasteur. Quintien fut désigné pour occuper ce siége. Dans cette charge éminente, l'évêque révéla le trésor des hautes et solides vertus dont était ornée sa grande âme : l'innocence et l'intégrité de ses mœurs, une ardente charité. Il ne cessait pas un instant de porter la vigilance la plus intelligente sur son troupeau, afin d'en étudier les besoins et d'améliorer son état : Quintien se faisait tout à tous.

A la vue des nombreux et éclatants miracles qui s'opéraient au tombeau de saint Amans, dont il était l'un des premiers successeurs, Quintien crut qu'il ne convenait pas de laisser ses reliques vénérables dans le lieu de l'église trop peu apparent où elles avaient reposé jusqu'alors. Il fit bâtir une belle église en l'honneur de son saint prédécesseur et il l'orna avec autant de bon goût que de zèle. Quand ces travaux furent achevés, il fixa pour la translation solennelle des reliques glorieuses de saint Amans un jour de fête, en invitant à cette auguste cérémonie les peuples voisins, tout ce que l'église et les fidèles comptaient de membres distingués, pour en rehausser encore davantage la pompe et l'éclat.

L'an 506, Quintien assista au concile d'Agde, et y souscrivit en qualité d'évêque de Rodez. Un an environ après son retour, soupçonné de chercher les moyens de soumettre à l'empire du roi Clovis la ville de Rodez, où dominaient en ce temps-là les Visigoths ariens, il se vit sur le point de tomber victime de la fureur et de la vengeance de ses concitoyens. Ils lui reprochaient de donner ses préférences au seul monarque catholique qu'il y eût alors, et de ne porter qu'avec peine la domination des princes ariens, tant dans sa ville épiscopale que dans son diocèse. Le saint évêque, averti de leurs desseins coupables, profita des ténèbres de la nuit pour sortir de Rodez avec quelques-uns de ses serviteurs les plus fidèles, et il s'en vint se réfugier à Clermont en Auvergne, où il reçut de la part d'Euphraise, son évêque, une honorable hospitalité.

Quintien assista au concile d'Orléans en 511, l'année où mourut Clovis, et il y souscrivit en qualité d'évêque de Rodez, parce que Clovis, ayant vaincu les Visigoths à la bataille de Vouillé, près Poitiers, et chassé ces barbares ariens du Rouergue, l'avait rétabli sur son siége, dès le jour qu'il avait fait rentrer Rodez sous l'autorité du roi des Francs. Mais à la mort de Clovis, le Rouergue retomba sous la domination arienne, et Quintien reprit le chemin de l'Auvergne et se réfugia de nouveau à Clermont, où saint Euphraise l'accueillit avec honneur, comme la première fois.

Cependant saint Euphraise étant mort, vers 515, Quintien fut appelé à lui succéder. Les grandes vertus et les belles qualités qui le distinguaient et le rendaient, sur le siége épiscopal de Clermont, l'objet de la vénération universelle, ne le mirent pourtant pas à l'abri des épreuves. Un certain Proculus, que le saint évêque avait cru pouvoir élever du rang de simple ouvrier à l'ordre de la prêtrise, lui fit essuyer bien des injures et l'accabla de mauvais traitements. Il dépouilla Quintien de tous les biens qu'il administrait, et c'est à peine s'il lui laissa le strict nécessaire. Le saint évêque supporta avec humilité et en toute patience toutes les tracasseries indignes et toutes les injustes persécutions dont Proculus fut assez malheureux pour se rendre coupable envers lui ; et ces graves peines n'affaiblirent en rien l'amour qu'il avait voué au bon peuple que lui avait confié la divine Providence.

Saint Quintien était versé dans la science des Ecritures et rempli d'érudition pour tout ce qui se rattache aux connaissances ecclésiastiques ; il avait la magnificence d'un roi dans ses largesses et dans ses aumônes ; puissant contre le démon, il le chassait victorieusement du corps des possédés, qu'il guérissait et rendait à la santé ; modèle parfait de douceur et de charité, il sut calmer les sentiments de courroux et de vengeance dont le cœur du roi Thierry était rempli contre les peuples d'Auvergne qui avaient déserté sa cause ; véritable ami de ses concitoyens et de son peuple,

il obtint de la bonté de Dieu, à force de prières, et revêtu d'un cilice et prosterné par terre, à genoux, qu'une pluie impatiemment désirée vint mettre fin à une sécheresse désastreuse et ramenât la fertilité dans les campagnes.

Arrivé à un âge très-avancé, Quintien pliait sous le poids des travaux qu'il avait exécutés pour Notre-Seigneur Jésus-Christ non moins que sous celui de la vieillesse ; et le 13 novembre 527, ce grand Saint, ce grand évêque rendit son âme à Dieu, comblé de mérites.

Le corps de saint Quintien fut enseveli à Clermont, dans l'église de Saint-Etienne. Ses précieux restes furent plus tard transférés dans l'église de Saint-Genez, en la même ville ; et c'est de cette église que les chanoines de Rodez ont eu le bonheur de recevoir en don les reliques précieuses de cet évêque illustre de Rodez, qu'ils possèdent.

On invoque saint Quintien pour la guérison des fièvres. Il est particulièrement honoré dans la ville d'Aigueperse, au diocèse de Clermont, et est un des patrons de la paroisse.

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Bousquet, chanoine de Rodez.

SAINT DALMAS, ÉVÊQUE DE RODEZ (581).

Saint Dalmas naquit à Rodez vers 491, et il en fut élu évêque, à l'unanimité des voix, par le clergé et par le peuple, bien qu'il n'eût atteint qu'environ sa vingt-cinquième année, pour succéder à saint Quintien, qui venait d'être élevé sur le siége de Clermont.

Sur le siége épiscopal de Rodez, Dalmas déploya les qualités et remplit toutes les graves et saintes obligations d'un bon et vrai pasteur. Il était homme d'oraison ; il jeûnait habituellement ; il ne prenait, pendant la nuit, qu'un court repos. Sa charité, pour venir en aide aux pauvres et aux malheureux, était si vive et si généreuse qu'il ne se contentait pas de les soulager par une simple aumône pécuniaire : il leur procurait des secours souvent plus précieux encore, tantôt un bon conseil, tantôt l'appui moral de son influence, tantôt des démarches personnelles très-actives pour leur faire du bien. La prudence de sa conduite, la sagesse de son administration, la régularité de sa vie tout entière, remplissaient la Gaule d'admiration ; et, de toutes parts, on louait et on bénissait un si saint évêque. Amalaric lui-même, ce roi des Visigoths, si ardent à persécuter les évêques et les prêtres catholiques, se sentit animé pour lui d'estime et de bienveillance, malgré son attachement outré à l'arianisme, au point de l'accueillir avec faveur et d'écouter, sans se montrer offensé, les justes doléances que saint Dalmas crut du devoir de sa charge épiscopale de lui présenter de la part de Dieu.

A cette époque, Amalaric régnait à Narbonne, et il fut le témoin d'un éclatant miracle que saint Dalmas opéra pendant une de ces visites que les intérêts de son troupeau l'avaient engagé à lui faire. Touché de la misère profonde dans laquelle les malheureux prisonniers qu'Amalaric avait faits dans ses expéditions guerrières, étaient plongés au fond de leurs cachots, saint Dalmas ne craignit pas de reprocher au roi arien sa dureté, et il le supplia même de leur rendre la liberté. Sa demande ne fut point écoutée. Alors saint Dalmas se met en prières devant Dieu ; et, chose admirable ! voilà qu'aussitôt les liens qui retenaient les prisonniers se brisent..., les portes des prisons s'ouvrent, et tous ces pauvres infortunés peuvent s'échapper.

Saint Dalmas était favorisé d'un pouvoir merveilleux sur les démons. Il lui suffisait d'adresser à Dieu sa prière pour que, de loin comme de près, les possédés en ressentissent aussitôt l'effet heureux et fussent guéris. En revenant d'Orléans, où il s'était rendu pour assister au quatrième concile tenu dans cette ville, s'étant arrêté à Brioude, en Auvergne, il rappela à la vie, par ses prières, un malheureux qui était attaché au gibet depuis plusieurs heures.

Le roi Théodebert entendit célébrer les vertus de saint Dalmas, et le bruit de ses miracles arriva jusqu'à sa cour. Nous voyons aussitôt le roi des Francs combler le saint évêque de Rodez des témoignages de l'estime la plus sincère et d'une particulière amitié. Les guerres et les troubles dont ces temps difficiles sont marqués avaient dépouillé l'église de Rodez de ses biens. Le roi Théodebert les lui restitua, en considération de son saint évêque.

Après avoir saintement gouverné l'église de Rodez pendant soixante-cinq ans, et être parvenu, avec une verte vieillesse, à un âge très-avancé, saint Dalmas termina sa longue carrière et un épiscopat qui rappelait les grands prodiges de celui de saint Amans, par une mort sainte, le 13 novembre 581. Son corps fut enseveli honorablement dans l'église dédiée à saint Amans, en la

ville de Rodez. Aujourd'hui, son chef vénérable est exposé sur le maître-autel avec ceux de saint Amans et de saint Naamas.

Nous devons cette notice à l'obligeance de M. l'abbé Bousquet, chanoine de Rodez.

SAINT NICOLAS Ier, LE GRAND, PAPE ET CONFESSEUR (867).

Nicolas Ier était romain de naissance, son père se nommait Théodore. Après la mort de Benoît III (855-858), il fut élu avec une unanimité de suffrages admirable par le clergé ; on le tira par force de la basilique du prince des Apôtres, on l'entraîna dans l'église patriarcale de Latran, et on le proclama Pontife romain, l'an 858. Il avait pratiqué la piété et toutes les vertus dès son bas âge. Serge II le fit sous-diacre de l'Eglise romaine; Léon IV le créa diacre ; enfin, il fut d'un grand secours à Benoît III dans le gouvernement de l'Eglise universelle. Il existe un grand nombre de lettres écrites par lui, dans lesquelles il redresse ceux qui s'égarent, rabaisse les superbes, et relève les opprimés. Evêques, rois, empereurs, il contint tout le monde dans le devoir. Il brisa la résistance opiniâtre de Jean, archevêque de Ravenne ; il reprit fortement Hincmar, archevêque de Reims, de l'injuste déposition de Rhotad, évêque de Soissons, cassa la sentence qu'il avait portée avec le concile de Senlis, et réintégra l'évêque dans sa dignité et dans son siége. Il fit revenir à la raison, par une menace d'anathème, le roi Lothaire qui avait répudié sa légitime épouse Teutberge, pour épouser Waldrade, sa concubine. Il réprouva l'élection de Photius qui était laïque, et rétablit sur son siége le patriarche Ignace. Il défendit si bien les droits de l'Eglise romaine, que ses lettres sont regardées comme autant d'ouvrages avancés qui protégent le Siége apostolique.

Il ne borna pas ses soins aux affaires intérieures de l'Eglise, il s'occupa de la conversion des infidèles ; il amena à Jésus-Christ et rattacha à l'Eglise romaine la nation très-nombreuse des Bulgares, malgré les grincements de dents d'un empereur schismatique. En même temps, il était très-assidu à ses devoirs particuliers de piété ; il se fit donner les noms de tous les indigents afin de pouvoir les mieux secourir. Il répara et orna les églises de Rome, en particulier la basilique de Latran. Enfin il passa de la terre au ciel au commencement de la dixième année de son pontificat (13 novembre 867), et fut enseveli au Vatican.

Propre de Rome. — Cf. Darras, *Histoire de l'Eglise* (tome XVIII, pages 459-481).

XIVe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Héraclée, en Thrace, la naissance au ciel des saints martyrs Clémentin, Théodote et Philomène. — A Alexandrie, saint Sérapion, martyr, que les persécuteurs traitèrent avec une si horrible cruauté, sous l'empereur Dèce, qu'après lui avoir disloqué tous les membres, ils le précipitèrent de l'étage le plus haut de sa maison, et il devint ainsi martyr de Jésus-Christ. 249. — A Troyes, saint Vénérand, martyrisé sous l'empereur Aurélien [1]. 275. — En France, sainte Vénérande, vierge,

1. Vénérand naquit à Troyes, dans le sein de l'idolâtrie, de l'un des plus nobles et des plus riches citoyens de la ville. Un jour qu'il lisait, sans le comprendre, le psaume Le, un ange lui apparut qui lui expliqua que ce verset: *Asperges me hyssopo et mundabor*, signifiait la grâce du baptême des chrétiens. Il crut aussitôt, répudia les idoles, et, malgré les menaces et les caresses de son père, il résolut de se faire

qui reçut la couronne du martyre sous l'empereur Antonin et le président Asclépiade [1]. IIe s. — A Gangres, en Paphlagonie, saint Hypace, évêque, qui, au retour du grand concile de Nicée, fut attaqué à coups de pierres par les Novatiens, et mourut martyr. — A Alger, en Afrique, le bienheureux SÉRAPION, qui, le premier de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci, fut crucifié pour avoir racheté les esclaves chrétiens et prêché la foi de Jésus-Christ ; il fut ensuite coupé en morceaux et mérita la palme du martyre. 1240. — A Emèse, le supplice de plusieurs saintes femmes qui furent massacrées d'une manière horrible, sous le cruel Mady, chef des Arabes. — A Bologne, saint Joconde, évêque et confesseur. — En Irlande, saint LAURENT, évêque de Dublin. 1181.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Amiens, saint Geoffroy, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 8 novembre. 1155. — Aux diocèses d'Angers, de Limoges et de Pamiers, saint Martin, pape et confesseur, dont nous avons donné la vie au 12 novembre. 655. — Aux diocèses de Carcassonne et de Nice, saint Deusdedit Ier, pape et confesseur, cité au martyrologe romain du 8 novembre. 618. — Aux diocèses d'Autun, Châlons, Clermont, Coutances, La Rochelle, Le Puy, Lyon, Meaux, Mende, Nantes, Perpignan, Saint-Dié, Soissons, Tarbes, Tours et Versailles, saint Didace, confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1463. — Au diocèse d'Avignon, saint Ruf, évêque de ce siége, dont nous avons esquissé la notice au 22 mars. Ier s. — Au diocèse de Bayeux, saint Space, martyr, dont nous avons parlé au 10 novembre. Vers 363. — Au diocèse de Cahors, fête des saints patrons de tout le diocèse. — Au diocèse de Cambrai, saint Léonard, solitaire en Limousin, dont nous avons donné la vie au 6 novembre. VIe s. — Au diocèse de Chartres, saint Brice, évêque de Tours, dont nous avons esquissé la notice au 13 novembre. 444. — Au diocèse de Moulins, saint Ursin, premier évêque de Bourges, dont nous avons donné la vie au 9 novembre. Ier s. — Aux diocèses de Gap et de Nîmes, saint Véran, évêque de l'ancien siége de Cavaillon, dont nous avons esquissé la notice au 11 novembre. 590. — Au diocèse de Périgueux, saint Anien, confesseur, disciple et successeur de saint Front sur le siége épiscopal de cette ville. — Au diocèse de Reims, sainte Balsamie, mère de saint Celsin ou Soussin (25 octobre). Ve s. — Au diocèse de Rennes, saint Amand, évêque de ce siége et confesseur. Il succéda à Arthémius et marcha sur les traces de ses saints prédécesseurs. Après un épiscopat sous lequel on vit fleurir la religion et la piété, il désigna saint Melaine pour son successeur, et mourut vers l'an 505 [2]. — Au diocèse de Rouen, saint Laurent, archevêque de Dublin, cité au martyrologe romain de ce jour. 1181. — Au diocèse de Saint-Flour, sainte Adeltrude, veuve, comtesse d'Aurillac, mère de saint Géraud d'Auvergne (13 octobre) [3]. Vers la fin du IXe s. — Au diocèse de Verdun, saint VANNES *(Vitonus)*, évêque de ce siége et confesseur. Vers 529. — Au diocèse de Viviers,

chrétien. Comme il se promenait sur les bords de la Seine en méditant sur les choses du ciel et sur les moyens à prendre pour faire son salut, le Seigneur lui apparut et le baptisa. Devenu chrétien, Vénérand prêcha l'Evangile, fit des miracles et opéra de nombreuses conversions. En ce temps-là, Aurélien, en allant porter la guerre chez les Germains, passa par la ville de Troyes ; apprenant qu'il y avait là beaucoup de chrétiens, et entendant parler de Vénérand comme du plus zélé de tous, il le fit venir pour le forcer, par les tourments, à renoncer à Jésus-Christ. Frotté d'huile et attaché sur un escabeau de fer, il fut en cet état placé sur un bûcher; mais, n'ayant pas été brûlé, il fut percé de flèches et enfin exécuté par le glaive, l'an 275. — *Ancien Propre de Troyes.*

1. Vénérande, française d'origine, eut pour parents deux chrétiens, Agathon et Polène, qui, après avoir vécu trente-cinq ans sans avoir d'enfants, l'obtinrent du ciel par leurs prières. Elle fut élevée avec grand soin dans la piété et dans la connaissance des saintes Ecritures, et, quand elle eut l'âge de trente ans, elle se mit pendant neuf ans à prêcher Jésus-Christ, puis se rendit à Rome pour visiter les tombeaux des Apôtres et des Martyrs. Elle continua dans cette ville ses prédications, convertit beaucoup de païens, et fut arrêtée par ordre du préfet Asclépiade, et conduite devant son tribunal. On essaya tous les moyens de la séduire, mais inutilement. Alors on lui lia les pieds et les mains, on l'étendit par terre, on lui frappa le sein avec des nerfs de bœuf et on mit ensuite une pierre énorme sur elle. Par une protection spéciale de la Providence, elle sortit de là saine et sauve. Ce miracle procura la conversion d'une multitude d'idolâtres. Le tyran ne s'avoua pas vaincu et fit plonger la Sainte dans une chaudière d'huile bouillante qui ne lui fit aucun mal. Etonné, le préfet voulut voir cette huile de près; il lui en sauta dans l'œil une goutte qui l'aveugla. La Sainte le guérit et le convertit. Sainte Vénérande fut conduite dans deux autres villes, où on lui fit subir inutilement d'autres supplices; enfin, par ordre de l'empereur Antonin, elle eut la tête tranchée. — *Notes locales.*

2. Les reliques de saint Amand, conservées jadis dans l'église abbatiale de Saint-Melaine et aujourd'hui dans la cathédrale de Rennes, sont solennellement exposées ou même portées processionnellement à travers les rues de la ville, dans les temps de calamités; et plus d'une fois les habitants de Rennes ont pu faire l'expérience de la puissance dont leur saint patron jouit dans les cieux. — *Propre de Rennes.*

3. Elle mourut à Aurillac et fut ensevelie dans l'église Saint-Clément de cette ville. Les nombreux miracles qui s'opérèrent à son tombeau y attirèrent un grand nombre de pèlerins. Ce concours dura jusqu'au XVIe siècle, époque à laquelle les Calvinistes dispersèrent les précieuses reliques de la pieuse comtesse. — *Propre de Saint-Flour.*

saint Montan, ermite, dont nous avons parlé au 9 novembre. Vers la fin du IVe s. — Dans le Limousin, saint Adorateur ou Oradour de Tours, martyr. Il eut le bonheur, avant de mourir pour la foi, de convertir ses parents à la religion chrétienne [1]. Vers la fin du IVe s. — Au monastère de Susteren (abbaye de filles fondée par saint Willibrord), au diocèse de Liége, translation de saint Albric (Albert, Albéric), évêque d'Utrecht (Hollande), dont le décès est indiqué au martyrologe de France du 21 août. 794. — A Rouen et dans tout le pays de Caux, saint Saëns ou Sidoine, irlandais ou écossais de naissance, moine de Jumiéges, fondateur (675) de l'abbaye bénédictine de Saint-Saëns, dont saint Leufroi fut le premier abbé et qui a été ruinée au IXe siècle par les Normands [2]. 689 ou 695. — A Langres, saint Antège *(Antidius)*, évêque de ce siége et confesseur. VIIe s. — Au pays d'Autun, le bienheureux Letalde, moine de Cîteaux, célèbre par sa régularité, son obéissance, son humilité, sa simplicité. Vers 1110.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — La commémoraison de tous les Saints défunts de notre Ordre. — A Tours, le bienheureux Martin, évêque et confesseur, dont la vie a été si miraculeuse qu'il mérita de ressusciter trois morts. Sa naissance au ciel se célèbre le 11 novembre [3]. 400.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Saint Laurent, évêque de Dublin, d'abord chanoine régulier, qui conserva toujours la règle de vie qu'il avait professée avant son élévation à l'épiscopat, et la donna à suivre à tous les clercs séculiers de son diocèse. Célèbre par ses vertus et ses miracles, il fut canonisé par le pape Honoré III. 1181. — Chez les Prémontrés, la fête de toutes les saintes reliques qui sont honorées dans les églises de l'Ordre des Prémontrés.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — La commémoraison de tous les défunts de notre Ordre. — Le même jour, saint Just, évêque et confesseur, dont il est fait mention le 10 novembre. 632.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — La commémoraison de tous les fidèles de notre Congrégation qui reposent dans le Seigneur. — Saint Martin, pape et martyr, qui, le 12 de ce mois, s'envola vainqueur dans les cieux [4]. 655. — A Clairvaux, au diocèse primitif de Langres, la translation du corps de notre Père saint Benoît, abbé, du tombeau placé devant l'autel de la bienheureuse vierge Marie au sarcophage de marbre placé derrière le même autel. Cette translation solennelle eut lieu sous le pape Alexandre III. 1159-1181.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — La commémoraison de tous les défunts de notre Ordre. — Saint Didace, confesseur, dont il est fait mention le jour précédent [5]. 1463.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Caccamo, en Sicile, le bienheureux JEAN LICCIO, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, célèbre par sa très-grande éloquence sur les choses divines, sa charité pour ses proches, la propagation du Rosaire, son soin à conserver la Règle et ses autres vertus. Il se reposa dans le Seigneur à l'âge de cent onze ans. 1511.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Ancône, le bienheureux GABRIEL FERRETTI, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui, illustre par la noblesse de sa naissance, ses vertus et la renommée de ses miracles, s'endormit dans le Seigneur le 12 de ce mois. Le jour de ses funérailles, son éloge fut prononcé par saint Jacques Ficenus. Son corps est conservé à Ancône, dans l'église de son Ordre. 1456.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — La fête de tous les Saints de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel.

1. Ce saint Martyr souffrit le 14 septembre, à la fleur de son âge. Inhumé tout d'abord à Tours, son corps fut transféré plus tard au bourg de Lupersac (Creuse, arrondissement d'Aubusson), où saint Montan avait fait autrefois quelque séjour. Ses précieuses reliques furent presque entièrement consumées, en 1511, dans un furieux incendie qui ruina l'église du lieu, ce qui n'a pas empêché qu'il n'ait toujours été depuis et qu'il ne soit encore aujourd'hui en grande vénération parmi les fidèles. Il est patron de Lupersac et de Saint-Oradoux-près-Crocq. — De Reignefort, *Saints du Limousin*.

2. L'abbaye de Saint-Saëns s'appelait primitivement *Camp-Souverain* ou *Camp-Soudain (Campus Sidonii)*. Le saint fondateur fut inhumé dans l'église de son monastère. Où étaient situés cette église et ce monastère? La tradition leur assigne deux places différentes : la ferme du Camp-Souverain, voisine de la forêt d'Eawy, à trois kilomètres du bourg actuel de Saint-Saëns (Seine-Inférieure, arrondissement de Neufchâtel-en-Bray); ou bien la butte du Câtelier, voisine du bourg et de l'ancien château. Là se trouve une fontaine vénérée (dite du *bienheureux saint Saëns)*, et où l'on vient en pèlerinage et même en procession dans les temps de sécheresse. — M. l'abbé Cochet, dans sa *Seine-Inférieure historique et archéologique*

3. Voir sa vie au 11 novembre. — 4. Voir sa vie au 12 novembre. — 5. Voir la vie de saint Didace au 13 novembre.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — La fête de tous les Saints de notre Ordre. — A Alcala, en Espagne, saint Didac, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, célèbre par son humilité. Sixte-Quint l'a inscrit au catalogue des Saints. Sa naissance au ciel eut lieu le 12 novembre, mais elle se célèbre aujourd'hui dans notre Ordre. 1463.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Ermites de Saint-Augustin.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

SAINT LAURENT, ARCHEVÊQUE DE DUBLIN

1181. — Pape : Lucius III. — Roi d'Angleterre : Henri II.

> Que la modestie soit l'ornement de votre sagesse, et que la pudeur domine en vous toutes les vertus.
>
> *Saint Jérôme.*

Saint Laurent eut pour père Maurice O-Tuataile, roi de cette partie de l'Irlande que l'on appelle Leinster, et pour mère la reine Inianobren, qui était d'une famille princière. Sa naissance causa tant de joie à son père, qu'il reçut dans ses bonnes grâces Donald, comte de Kildare, son vassal et son ennemi, et qu'il le choisit même pour être parrain de son fils nouveau-né, le priant de l'appeler Conconnor, qui était un nom fort en usage dans le pays. Mais, comme on le portait à Darence, dans l'église de Sainte-Brigide, où l'évêque du lieu devait faire les cérémonies du baptême, il se présenta un homme qui passait communément pour prophète, lequel, arrêtant la compagnie, dit en vers irlandais que cet enfant serait magnifique sur la terre et glorieux dans le ciel ; qu'il aurait beaucoup de pauvres et de riches sous sa conduite, et qu'au reste il voulait absolument qu'on lui donnât le nom de Laurent. On fit difficulté de déférer à ce qu'il souhaitait, à cause de l'ordre du roi qui était contraire ; mais il répondit qu'on ne s'en mît pas en peine, et que la nuit suivante il se rendrait au palais, où il informerait Sa Majesté du sujet de ce changement. Sur cette parole, le comte de Kildare donna le nom de Laurent au jeune prince sur les fonts, par un heureux présage qu'il imiterait la ferveur des trois glorieux martyrs qui avaient porté le même nom, et de saint Laurent, archevêque de Cantorbéry, successeur de saint Augustin, apôtre des Anglais et héritier de son zèle.

La cérémonie achevée, le prince fut reporté chez le roi son père, qui l'aima avec autant de tendresse, et qui le fit élever avec autant de soin que s'il eût été son aîné, quoiqu'il fût le dernier de plusieurs enfants. Il n'avait encore que dix ans, que, comme s'il n'eût été au monde que pour réconcilier les rois et procurer la paix à sa patrie, il fut donné en otage à un des plus puissants et des plus redoutables princes de l'île, nommé Dermith, avec qui son père avait eu un démêlé, et qui ne voulut faire la paix qu'à condition qu'on lui mettrait entre les mains le jeune prince Laurent pour assurance de la bonne foi de son père. Il fut inhumainement traité dans cette terre étrangère. Dermith, bien loin de lui donner place à sa table, selon que sa qualité et la bienséance le demandaient, le relégua, lié comme

un criminel, dans le lieu le plus désert de son royaume, où, pendant deux ans, il souffrit la faim, la nudité, la violence du froid et de la bise, et tant d'autres incommodités, que sa santé fut bientôt réduite à l'état le plus fâcheux. Son père, informé de tout, fit arrêter douze gentilshommes des sujets de Dermith et lui envoya dire que, s'il ne lui renvoyait au plus tôt son fils, il les ferait tous passer au fil de l'épée. Cela fit que Dermith envoya Laurent à l'évêque de Glendenoch pour le rendre à son père en retirant les douze seigneurs.

Ce prélat, qui était un homme de bien, voyant le petit prince, n'eut pas moins de pitié de ce qu'on avait négligé de l'instruire durant sa captivité que de l'état de langueur où ses souffrances l'avaient réduit. Il prit soin de sa santé, et, en même temps, il donna la charge à son aumônier de lui rappeler dans la mémoire le symbole des Apôtres, l'oraison dominicale et tous les autres points de son catéchisme. Dieu bénit cette sollicitude. Laurent fut guéri en fort peu de temps, et il goûta tellement les vérités chrétiennes que ce fervent ecclésiastique lui apprenait, que le roi, son père, étant venu à Glendenoch pour le chercher, il lui déclara qu'il souhaitait d'entrer dans l'Eglise et de demeurer avec l'évêque qui avait commencé à lui donner des instructions si salutaires. Le roi Maurice agréa d'autant plus volontiers la proposition de son fils, qu'il souhaitait qu'un de ses enfants se consacrât au service des autels ; il le laissa donc à Glendenoch, sous la discipline de l'évêque et sous la protection de saint Coëmgen, ancien fondateur et patron de cette église cathédrale.

Le jeune Laurent fit de grands progrès à cette école, tant dans les lettres humaines, qu'il apprit en peu de temps, que dans l'exercice de la vertu. Tous ses désirs étaient tournés vers le ciel, et il ne regardait les grandeurs de la terre qu'avec un extrême mépris. La dévotion faisait toutes ses délices. Il trouvait dans la prière la paix et les consolations que le monde ne peut donner. A vingt ans il perdit son cher maître, l'évêque de Glendenoch ; mais bien loin de diminuer pour cela rien de sa ferveur, il fit encore paraître plus de modestie, plus de gravité, plus de recueillement, plus de détachement des choses de la terre et plus d'affection pour les exercices de la vie spirituelle ; cela fit qu'une abbaye de la même ville, qui avait toujours été possédée depuis saint Coëmgen, son fondateur, par des personnes d'une naissance très-illustre, étant venue à vaquer, le clergé et le peuple à qui il appartenait d'y nommer, jetèrent les yeux sur un prince si religieux pour l'élever à cette haute prélature. Il résista quelque temps à cette élection ; mais, reconnaissant la volonté de Dieu par l'empressement extraordinaire des électeurs, il fut enfin obligé de se soumettre aux ordres de la divine Providence.

Ce fut dans cette charge qu'il fit voir qu'il était véritablement le père des pauvres et le nourricier de tout le pays ; car une grande famine étant survenue dans la province, il employa tout son revenu, qui était très-abondant, à donner du pain à ceux qui avaient faim, à couvrir ceux qui étaient nus, à procurer des remèdes aux malades et à soulager toutes sortes de malheureux. Il y eut de grands seigneurs qui, s'étant érigés en tyrans et ayant amassé autour d'eux des troupes de bandits, firent beaucoup de violences à ses vassaux et à ses fermiers ; mais le Saint, sans prendre les armes contre eux, et sans autre secours que les prières qu'il adressait à Dieu, accompagnées de pénitences et de larmes, les fit tomber entre les mains des officiers du roi ; de sorte qu'ils furent tous punis et que la terre fut enfin purgée de ces ennemis publics. Après quatre ans de stérilité et de

disette, l'abondance étant revenue dans le royaume, saint Laurent n'en devint pas plus riche, et fit toujours le même usage de son revenu ; il employa tout ce qui n'était pas nécessaire pour la subsistance de sa maison à soulager les pauvres ordinaires, à réparer les églises ruinées ou qui menaçaient de tomber en ruines, à en bâtir de nouvelles, à fonder des hôpitaux et à augmenter le service divin dans toutes les dépendances de son abbaye.

Cette fidélité dans l'administration d'une moindre prélature, fit que Notre-Seigneur le choisit pour une plus grande. Le nouvel évêque de Glendenoch étant mort, tout le monde aussitôt jeta les yeux sur cet excellent abbé pour le faire son successeur. Il avait toutes les qualités que l'on pouvait souhaiter dans un prince de l'Eglise : la science, la vertu, l'expérience, l'autorité, le zèle, le courage et l'éloquence. Cependant, on ne put jamais le résoudre à accepter cette nouvelle dignité, et sa résistance fut plus forte que toutes les instances des diocésains ; il n'évita pas néanmoins l'honneur de l'épiscopat : car, peu de temps après, le siége archiépiscopal de Dublin étant devenu vacant, on le choisit pour le remplir, et on lui fit voir si clairement qu'il ne pouvait pas s'opposer à ce choix sans résister à la volonté de Dieu, qu'il fut obligé de consentir à son ordination.

Après son sacre, dont Gélase, primat d'Irlande, fit la cérémonie en présence de plusieurs évêques et parmi les acclamations de tout le peuple, il commença l'exercice de sa charge par sa propre personne, en se rendant un parfait modèle de sainteté, afin que, soutenant ses paroles par ses propres actions, il pût porter efficacement les âmes à la perfection du Christianisme. Pour mortifier son corps et le soumettre à l'empire de la raison et de la grâce, il s'arma d'un si rude cilice qui lui prenait depuis les épaules jusqu'aux pieds, et le serrait si fort que les poils du crin entraient comme des pointes d'aiguille dans sa chair ; et, comme la vermine qu'il y laissait naître par mortification le piquait continuellement, il n'était pas un moment sans souffrir. Il porta les chanoines de son église à se faire réguliers et à embrasser les constitutions de ceux de l'abbaye d'Arrouaise : ce qu'il fit confirmer par une bulle du Pape ; il voulut lui-même professer cet institut, afin de ne rien exiger des autres dont il ne donnât l'exemple en sa personne. Il se trouvait au chœur avec eux, il mangeait au même réfectoire, il pratiquait les mêmes exercices, tant de l'oraison et du silence que du jeûne et de la discipline ; il s'abaissait même aux moindres fonctions de la communauté, et il ne s'estimait jamais plus heureux que lorsqu'il avait occasion de rendre service au dernier des frères. Sa ferveur le portait à enchérir encore sur les mortifications des autres religieux. Il demeurait souvent au chœur après Matines jusqu'au jour, pour s'entretenir familièrement avec Dieu au pied d'un crucifix miraculeux qui était dans son église ; et, lorsque le jour commençait à paraître, il allait dans le cimetière pour y prier sur la sépulture des morts. Jamais il ne mangea de viande depuis qu'il fut chanoine régulier ; il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau, et souvent il ne prenait aucune nourriture en ce jour. Il exposait trois fois le jour son corps délicat à de rudes flagellations qui lui tiraient le sang en abondance. Sa coutume était aussi de tremper son pain dans la lessive, afin de pouvoir dire, avec le Roi-Prophète, qu'il mangeait son pain avec la cendre. Le peu de dépense qu'il faisait pour sa personne lui donnant moyen d'assister les pauvres, il en faisait manger tous les jours trente ou quarante, et quelquefois même soixante à sa table : il y recevait aussi les pèlerins avec bonté et il faisait encore une infinité d'autres aumônes dans sa ville cathédrale et dans tout son diocèse.

Lorsqu'il fut élu archevêque de Dublin, il quitta son abbaye de Glendenoch, ne voulant pas garder deux bénéfices ensemble. Le roi Dermith la voyant vacante, en pourvut un clerc qui n'en était pas digne, sans avoir égard au droit du clergé et du peuple à qui cette nomination avait toujours appartenu ; mais ce clerc n'en jouit pas longtemps; et, par ce moyen, les électeurs légitimes la donnèrent à Thomas, neveu de notre Saint, qui était un jeune homme sage, savant et doué de beaucoup de vertus. Cela fut cause que le bienheureux Prélat, à qui ce neveu était extrêmement cher, non par la considération de la parenté, mais pour sa piété singulière, allait souvent à Glendenoch pour avoir la consolation de s'entretenir avec lui. Il y avait, à trois milles de la ville, une caverne creusée dans le roc, que saint Coëmgen s'était autrefois lui-même pratiquée pour y vivre en solitude. Notre Saint s'y retirait aussi tous les ans, et il y passait quarante jours dans des prières et dans des larmes presque continuelles : pendant tout ce temps, il ne voyait personne que son neveu, qui l'informait des affaires pressées de son diocèse et qui attendait ses réponses : il ne prenait point d'autre aliment que du pain, des légumes et de l'eau. Mais, pendant que son corps jeûnait, son âme était repue des délices de l'éternité, et il recevait d'en haut des lumières si abondantes, qu'il semblait être plutôt un ange du ciel qu'un homme de ce monde. Aussi il ne sortait jamais de cette grotte que le cœur tout rempli du feu de la charité et le visage comme celui de Moïse, tout éclatant de lumière ; et alors il prêchait avec tant de zèle contre les désordres qui régnaient dans sa province, qu'il fallait être dans le dernier endurcissement pour résister à la force de ses paroles.

Ce fut dans une de ses retraites qu'il eut révélation de la prise et du saccagement futur de Dublin, sa ville métropolitaine, à cause des crimes énormes que l'on y commettait malgré ses remontrances et ses exhortations continuelles. Il en avertit les habitants dans ses sermons, avec toute la véhémence que son zèle et sa charité lui inspiraient ; mais comme ils n'écoutèrent pas la voix de leur Pasteur et qu'ils n'eurent pas recours au remède de la pénitence, ils éprouvèrent bientôt la vérité de sa prédiction. Dublin fut prise par le roi Dermith, dont nous avons déjà parlé, et ayant été abandonnée à l'insolence et à l'avarice du soldat, elle fut pillée et brûlée avec toute la cruauté que l'on aurait pu craindre des idolâtres les plus barbares. Saint Laurent fit paraître en cette occasion son courage et son amour pour son peuple. Il n'en sortit point durant le siége, il ne se sauva point au temps de la prise ; mais il demeura toujours auprès de ses ouailles pour assister à la mort de ceux qui étaient blessés mortellement, pour panser les plaies des malades, pour empêcher les prisonniers d'être tués ou emmenés en captivité, pour sauver une partie des vaincus, pour secourir ceux qu'une si étrange catastrophe avait réduits dans la dernière misère, et pour travailler, après la retraite des ennemis, à relever les ruines de cette malheureuse ville. Il obtint surtout des vainqueurs la restitution des ornements et des livres d'église qu'ils avaient enlevés des lieux sacrés, et, par ce moyen, il fit continuer les divins offices et la célébration des saints Mystères qui, sans cette sage précaution, eussent nécessairement été interrompus.

Son admirable charité, qui ne pouvait jamais être épuisée, lui fit entreprendre divers voyages, principalement en Angleterre, soit pour le bien de son diocèse particulier, soit pour celui du royaume de Leinster ou de toute l'Irlande. Dans l'un de ses voyages, un homme idiot, entendant dire à tout le monde que l'archevêque de Dublin était un Saint, se mit en tête qu'en le

faisant martyr, il ferait une belle action et rendrait un grand service à Dieu et à l'Eglise. Un jour donc que le Saint, revêtu de ses habits pontificaux, montait à l'autel pour célébrer les saints Mystères, dans l'église de la Sainte-Trinité, où était le tombeau de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry et martyr, le fou lui déchargea sur la tête un grand coup de levier qui le fit tomber par terre demi mort et presque sans sentiment. Tout ce lieu retentit aussitôt des cris et des pleurs des assistants. Les religieux de cette maison, qui l'avaient reçu chez eux avec une joie extrême, s'estimant bienheureux de pouvoir posséder quelque temps un si saint homme, s'empressèrent autour de lui pour le secourir. Le saint évêque, revenu à lui-même, demanda de l'eau, la bénit avec le signe de la croix, et récita sur elle l'Oraison dominicale ; ensuite il pria qu'on s'en servît pour laver sa plaie ; et on ne l'eut pas plus tôt fait, qu'il se trouva parfaitement guéri ; de sorte qu'il célébra la messe pontificalement, comme si rien ne lui était arrivé. Cependant la marque de la blessure lui en demeura toute sa vie ; et l'on voit encore au crâne de sa tête qu'il s'y était fait une grande fracture qui devait le faire mourir. Le roi condamna ce sacrilége à être pendu ; mais le Saint intercéda pour lui et obtint sa grâce.

Il a reçu plusieurs fois d'autres assistances extraordinaires du ciel, particulièrement par l'intercession de Notre-Dame, à qui il portait une singulière dévotion, et qui, de son côté, avait pour lui une affection et une tendresse de mère. Voulant un jour repasser de la principauté de Galles en Irlande, il ne put monter sur mer à cause d'une cruelle tempête dont elle était agitée. Mais la sainte Vierge apparut à un bon ermite qui demeurait dans une église voisine, et lui déclara que cette tempête n'était que pour arrêter l'archevêque de Dublin et l'obliger de faire la dédicace de cette église, qui était bâtie sous son nom, parce qu'elle voulait qu'elle fût consacrée par son ministère. En effet, dès qu'il en eut achevé la cérémonie, la tempête s'apaisa et en un moment il fut reporté en son pays. Au reste, sa bénédiction donna une telle vertu à ce lieu sacré, qu'il s'y est fait depuis une infinité de miracles. D'autres fois, dans le même trajet, le vaisseau où il était et ceux qui l'accompagnaient étant près de faire naufrage, il les en a délivrés par ses prières et par l'invocation de sa très-puissante Avocate. Il a fait aussi une foule d'autres miracles ; car il a rendu l'esprit à des insensés, chassé les démons des corps des possédés, guéri les malades abandonnés des médecins, rendu la vue à des aveugles, et ressuscité des morts.

L'an 1179, le pape Alexandre III ayant convoqué un Concile général à Rome, dans l'église de Saint-Jean de Latran, pour les affaires communes de l'Eglise, notre saint Prélat se vit obligé de s'y rendre pour obéir aux ordres du souverain Pontife et pour contribuer de sa part au secours de toute la chrétienté. Il y fut reçu de Sa Sainteté avec mille témoignages d'estime et de respect, et il y acquit beaucoup de gloire par les sages conseils qu'il y donna et par sa conduite toute sainte, qui servit de lumière et de modèle aux autres Prélats qui composaient cette vénérable assemblée. Lorsqu'il fut sur le point de partir, le Pape le créa son légat dans toute l'Irlande, afin que, par sa prudence et par son zèle, il réformât les abus qui s'y étaient glissés et y fît refleurir le Christianisme, dont l'éclat et la beauté y étaient misérablement défigurés par les vices du pays, qui ont toujours été extrêmes. Saint Laurent ne laissa pas enfouir ce talent que le père de famille lui avait confié. Il visita toute l'île et n'épargna rien pour y rétablir la discipline ecclésiastique. Il fit pour cela de très-sages règlements et

renouvela ceux que les autres légats, ses prédécesseurs, avaient faits ; il s'appliqua surtout à la sanctification des ministres de l'Eglise, sachant bien que de là dépend toute la réformation du peuple de Dieu.

Pendant sa légation, l'Irlande fut affligée d'une grande famine qui lui fournit de nouvelles occasions de faire paraître sa miséricorde. Il donnait tous les jours l'aumône à cinq cents pauvres qui venaient implorer son secours, outre environ trois cents auxquels il envoyait des vivres, des habits et toutes les autres choses nécessaires à la vie : ce qui dura trois ans. Plusieurs femmes, qui se trouvaient dans l'impuissance de nourrir leurs enfants, s'avisèrent de les exposer devant la porte de son palais épiscopal, ou en d'autres lieux par où il devait passer, sachant bien qu'il ne manquerait pas de leur donner les secours que demandait leur pauvreté. Le nombre de ces enfants ne le rebuta point ; il les reçut avec une charité pastorale et une tendresse de mère, en l'honneur de l'enfance et de la pauvreté de Jésus-Christ. Il se rendit leur père nourricier, il les distribua en divers endroits de son archevêché, et recommanda à ses baillis et à ses autres officiers d'en prendre un soin particulier et de les faire bien élever. Ils étaient près de deux cents, sans compter ceux qu'il faisait nourrir dans son palais. Lorsqu'ils furent plus âgés, il leur fit donner à chacun une croix de bois pour marque qu'ils appartenaient à l'Eglise : ce qui fit que, lorsqu'ils allaient dans le pays, tout le monde leur donnait libéralement l'aumône.

Comme le saint archevêque était sur la fin de ses jours, il s'éleva un grand différend entre Henri II, roi d'Angleterre, sous le règne duquel saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, avait enduré le martyre, et Derohog, roi d'Irlande. Ce zélé Pasteur, pour tâcher de les réconcilier, passa en Angleterre avec un de ses neveux, jeune seigneur très-bien fait, qu'il voulait donner en otage à l'anglais, s'il pouvait convenir avec lui des articles de la paix. Sa négociation ne réussit pas, et Henri, bien loin d'avoir égard à ses remontrances, le traita fort incivilement et lui refusa même la permission de retourner en Irlande, jusqu'à faire défense dans tous les ports de le laisser embarquer. Le Saint, pendant cette persécution, se retira dans le monastère d'Abingdon ; mais, voyant que ce prince, qui avait passé en Normandie, était trop longtemps à revenir, il prit la résolution d'y aller lui-même, dans l'espérance de gagner en ce pays, sur l'esprit du roi, ce qu'il n'avait pas pu gagner en Angleterre. Il s'embarqua donc à Londres, et il vint prendre terre à Wissant, entre Calais et Boulogne.

Dès qu'il fut en France, il se sentit saisi d'une fièvre qui lui causa une grande faiblesse ; mais, sa charité surmontant son mal, il ne laissa pas de continuer son voyage jusqu'à la ville d'Eu, qui sépare la Picardie de la Normandie. Lorsqu'il fut sur la montagne qui regarde cette ville, il s'informa quelle était l'église qu'il aperçut au milieu ; on lui dit qu'elle était dédiée à Notre-Dame, qu'elle appartenait aux Chanoines réguliers de Saint-Augustin, de la Congrégation de Saint-Victor de Paris. Il en témoigna beaucoup de joie, et, ayant déjà des pressentiments de sa mort, il dit par un esprit prophétique : « C'est ici pour jamais le lieu de mon repos, j'y demeurerai, parce que je l'ai choisi ». Il alla ensuite faire ses prières dans ce temple ; et, ne voulant être incommode à personne, il s'alla mettre au lit dans l'hôtellerie voisine, que l'on croit être celle qui a maintenant un cygne pour enseigne. Dès qu'il fut couché, il envoya prier l'abbé de cette maison religieuse, que l'on nommait Osbert, de le venir voir, et, s'étant confessé à lui, il le supplia de lui administrer le saint Viatique, qu'il reçut avec une dévotion merveilleuse.

Les approches de la mort ne l'empêchèrent pas de penser au sujet de son voyage, voulant procurer la paix à sa mort, comme il l'avait procurée à sa naissance. Il envoya pour cela David, précepteur de son neveu, à Rouen, vers le roi d'Angleterre, pour lui renouveler les instances qu'il lui avait déjà faites. Il fut plus heureux par cet envoyé qu'il n'avait été par lui-même, et Dieu lui donna plus de succès dans l'impuissance et dans la faiblesse où sa maladie le mettait, qu'il n'en avait eu lorsqu'une pleine santé lui laissait la force de parler et d'agir vigoureusement. David revint au bout de quatre jours avec une entière assurance d'accommodement : ce qui causa tant de joie à notre bienheureux Prélat, que, ne pouvant la témoigner par ses paroles, il fit reposer quelque temps la tête de cet ecclésiastique sur son sein, en reconnaissance d'une si heureuse négociation.

Cependant, sa maladie s'augmentant de plus en plus, il envoya une seconde fois supplier l'abbé de le venir voir avec ses religieux, et, avant de recevoir de ses mains le sacrement de l'Extrême-Onction, il lui demanda d'être agrégé à sa Congrégation, comme étant déjà chanoine régulier. Il obtint aisément ce qu'il demandait, les religieux s'estimant fort honorés d'avoir un si grand et si saint Prélat dans leur Compagnie. Comme on lui parla de faire son testament, selon la coutume, il répondit que Dieu savait qu'il ne lui restait pas un écu, et qu'ainsi il lui était impossible de faire un testament. En effet, il avait tout donné aux pauvres, et sa charité l'avait tellement dépouillé, qu'il n'était plus en pouvoir de donner davantage. Ainsi, il imita à la mort le grand saint Augustin, qui avait aussi refusé de faire son testament, comme il avait été pendant sa vie le fidèle observateur de sa Règle. Enfin, après avoir employé ses derniers moments en répétant continuellement ces paroles : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que mon âme met toute son espérance en vous », il rendit son esprit à Notre-Seigneur, le 14 novembre de l'année 1181.

La nuit qu'il mourut, un habitant de Dublin, nommé Innocent, vit en songe le grand-autel de la cathédrale tomber par terre et se briser en morceaux. Il alla dès le matin voir si sa vision était véritable, et, ayant trouvé ce grand-autel dans son entier, il jugea que cette chute imaginaire signifiait la mort effective de ce saint archevêque. La même nuit, il parut un grand feu sur l'église Notre-Dame de la ville d'Eu, lequel s'élevant dans le ciel, fut pris pour un heureux présage que l'âme de notre Saint était allée jouir sans retard des délices de la béatitude.

On le représente : 1° regardant une église entourée de lumière ; 2° debout sur un navire sans conducteur, et qui reste en panne jusqu'au vœu qu'il fait de bâtir une église en l'honneur de la sainte Vierge, dont on voit la figure dans une grande étoile.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de saint Laurent fut inhumé dans l'église Notre-Dame de la ville d'Eu, au milieu du chœur, en présence du cardinal Alexis, légat du Saint-Siége en Ecosse, et Dieu honora ses reliques de plusieurs grands miracles.

Cinq ou six ans après, en rebâtissant cette église, on trouva son corps tout entier et exhalant une odeur très-agréable, et l'on dit même qu'il y avait encore du sang dans ses veines. Cette découverte, et les assistances extraordinaires que plusieurs malades recevaient par son intercession, furent cause qu'on transféra ses précieuses dépouilles dans un petit caveau devant l'autel de Saint-Léger, et qu'ensuite on poursuivit le décret de sa canonisation, qui fut faite l'an 1226, le 11 décembre, par le pape Honoré III. L'année suivante, on en fit une nouvelle translation dans

une riche châsse qui fut exposée à la vénération des fidèles. La première translation fut faite le 14 avril, et la seconde le 18 mai.

On ne peut compter les prodiges qui furent faits en l'une et en l'autre de ces translations, ni ceux qui ont été faits depuis dans l'église où reposent ses reliques, et partout ailleurs où l'on implore sa protection : comme des morts ressuscités, des personnes illustres préservées de naufrage, des incendies éteints, des maladies incurables guéries tout à coup, des pluies obtenues du ciel ou arrêtées lorsqu'elles étaient trop abondantes, des démoniaques délivrés, des lépreux et des épileptiques rétablis en parfaite santé, et une infinité d'autres secours accordés à toutes sortes de malheureux.

La châsse qui renferme le corps de saint Laurent se gardait dans l'abbaye de Notre-Dame d'Eu et était placée au-dessus du grand autel. Elle se trouve maintenant dans l'église paroissiale, et son chef a été mis dans un reliquaire d'argent. On a donné quelques petites portions de ses reliques à d'autres églises. Celle de l'abbaye où reposent les corps de plusieurs comtes d'Eu, de Ponthieu, etc., ainsi que ceux de plusieurs princes de la maison de Bourbon, est présentement divisée en deux vastes églises, dont l'une sert de paroisse et porte le nom de Saint-Laurent, qui est le principal patron de la ville. On y célèbre tous les ans trois fêtes en son honneur : l'une au mois de novembre, l'autre au mois d'août, et la troisième au mois de mai. A quelque distance de la ville est une chapelle bâtie à l'endroit où le clergé et les magistrats allèrent le complimenter lorsqu'ils eurent appris son arrivée. La ville d'Eu est remplie de monuments qui attestent sa vénération pour saint Laurent, et on n'y en voit plus aucun de Henri II, qui l'honora souvent de sa présence.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de l'*Histoire du Saint*, par le R. P. Jean Guignon, franciscain; de celle écrite par un chanoine d'Eu, et rapportée dans Surius; et des additions faites par les continuateurs de Godescard.

SAINT VENNE OU VANNES,

HUITIÈME ÉVÊQUE DE VERDUN (vers 529).

Le roi Clovis, s'étant rendu maître de la ville de Verdun, ne crut pas prudent, malgré la soumission et le bon accueil des Verdunois, de laisser à leurs suffrages le choix de l'évêque qui devait remplacer saint Firmin ; et il déclara qu'Euspice était l'homme qu'il voulait voir appelé à ce poste éminent, dès lors le premier de la cité. Cet Euspice était un vieillard vénérable que les habitants de Verdun avaient député au roi des Francs pour implorer sa clémence en faveur de la cité assiégée. Il fut donc élu par acclamation ; mais il s'excusa d'accepter, à cause de son grand âge, qui ne lui laissait d'autre désir que celui de terminer ses jours dans la paix du cloître ; puis, présentant saint Vannes, l'un de ses deux neveux, il attesta qu'il était digne de la charge à laquelle on avait voulu l'élever lui-même : Vannes fut élu.

L'histoire de ce saint pontife est encore à demi légendaire, et, du temps de Bertaire (IXe siècle), il ne se trouvait plus d'écrit ancien à son sujet. De ce que l'on sait d'une manière générale, il résulte que saint Vannes fut l'un des grands personnages de son époque ; qu'il extirpa chez les Verdunois les restes de l'idolâtrie ; que, sous son administration, et grâce sans doute à la faveur de Clovis, l'évêché commença à devenir le pouvoir prépondérant à Verdun ; enfin, que son épiscopat dura environ vingt-cinq ans.

Vannes mourut en telle odeur de sainteté que l'ancienne basilique où il reposait, à côté de la plupart de ses prédécesseurs, ne fut bientôt plus connue que sous son nom, à cause de l'affluence du peuple qui venait de loin prier à son tombeau. Cette église conserva, jusqu'en 1790, les reliques de son patron, dans une châsse d'argent où les avait transférées, en 1147, le pape Eugène III en personne, lorsqu'il vint faire la dédicace de la cathédrale, reconstruite par l'évêque Albéron de Chiny. On nous a décrit cette châsse comme un coffret d'argent doré, orné à l'extérieur de figurines et de joyaux simulant des pierreries. Ce reliquaire avait la forme d'une petite église, et portait une inscription en vers latins mentionnant la translation dont nous venons de parler. A l'époque de la Révolution, on put cacher heureusement les reliques de notre saint évêque : elles enrichissent encore le trésor de la cathédrale de Verdun.

L'histoire légendaire attribue à saint Vannes d'avoir délivré le pays d'un dragon ou grand serpent, qui avait établi son repaire dans les rochers sur lesquels s'élève aujourd'hui la citadelle, s'élançant de là sur les hommes et les animaux, et répandant au loin la mort par son souffle

empesté. On essaya vainement de le détruire ; on chanta des messes et des psaumes ; enfin saint Vannes, prenant avec lui quelques fidèles, marcha hardiment à la caverne du monstre. Le peuple le regardait de loin et priait Dieu. On le vit pénétrer seul dans le lieu d'horreur, et, quelque temps s'étant écoulé dans une anxiété générale, on craignait déjà qu'il ne sortît plus de cet antre, lorsque enfin il reparut, tirant par son étole le hideux reptile, qu'une puissance invisible semblait dompter à ses pieds ; et il le traîna ainsi jusqu'à la Meuse, où l'effroyable bête se jeta et disparut pour toujours. En mémoire de ce fameux miracle, on représentait dans les tableaux saint Vannes avec un dragon ailé, qu'il tenait par une chaîne ; et une figure de l'animal fantastique était portée, chaque année, aux processions des Rogations [1].

Disons un mot, en terminant, de la célèbre abbaye de Saint-Vannes. Elle était située hors de l'enceinte de Verdun, du côté de l'ouest, sur une hauteur qui relie la ville à la colline de Saint-Barthélemy. Elle se composait d'un ensemble de bâtiments et de jardins entourés de murs, au centre desquels s'élevait sa belle église. Celle-ci, dédiée d'abord sous l'invocation des apôtres Pierre et Paul, remontait à l'origine même de la chrétienté verdunoise ; elle fut le siége des quatre premiers évêques de Verdun, et leurs successeurs y choisirent pour l'ordinaire leur sépulture. Quand le siége épiscopal fut transféré dans la ville, saint Vannes y établit une communauté de clercs qui fut gouvernée pendant plus de quatre siècles par des personnages d'une piété et d'une science éminente, et souvent par des évêques, en qualité de prévôts et abbés, qui donnèrent beaucoup d'éclat et de splendeur à la religion dans ce diocèse. En 952, Bérenger, vingt-troisième évêque de Verdun, mit dans cette église des religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, et y annexa des lieux réguliers qui devinrent ainsi le premier monastère de la ville. Humbert de Verdun en fut le premier abbé.

Charles, cardinal de Lorraine et archevêque de Reims, fut abbé de Saint-Vannes de 1548 à 1574; avec l'autorisation du pape Grégoire XIII, il fit unir le monastère à la mense épiscopale de Verdun. A dater de cette époque, l'abbaye, qui commençait à dégénérer, se rétablit dans la régularité, suivant la Règle de Saint-Benoît, par le zèle, la piété et la sagesse des prieurs qui la gouvernèrent. Le plus célèbre fut Dom Didier de La Cour, qui y commença la Réforme en 1600, en vertu d'un bref du Saint-Siége, obtenu par le duc Erric de Lorraine, évêque de Verdun et abbé de Saint-Vannes. Ce monastère célèbre devint alors le chef de l'illustre Congrégation de toutes les abbayes de son Ordre dans la Lorraine, la Champagne et la Bourgogne, qui embrassèrent la même Réforme. Il la communiqua aussi, par le moyen de ses religieux, à tous les autres monastères de la France, qui l'embrassèrent sous le titre de Congrégation de Saint-Maur. Celle de Saint-Vannes fut érigée par un bref du pape Clément VIII, daté du 7 avril 1604, sur le modèle des statuts du Mont-Cassin, donnant pouvoir aux présidents et visiteurs d'agréger à leur Congrégation tous les monastères qui voudraient accepter la Réforme.

A la Révolution, l'abbaye de Saint-Vannes fut supprimée et les bâtiments remis à l'autorité militaire. Presque tous ces bâtiments ont été conservés, mais non sans avoir subi bien des modifications dans leur distribution et bien des mutilations dans leur architecture. Quant à l'église (l'église gothique moderne datait de 1520), comme elle n'avait pu, par la nature de sa construction, être utilisée, elle fut laissée dans un état d'abandon qui amena de promptes dégradations : elle fut complétement démolie dans les années 1831-1832.

Propre de Verdun; Histoire ecclésiastique et civile de Verdun, par Roussel (édition de Bar-le-Duc, 1864); *Histoire de Verdun et du pays verdunois*, par M. l'abbé Clouët (Verdun, 1867).

SAINT SÉRAPION, RELIGIEUX DE LA MERCI,

MARTYR A ALGER (1240).

Sérapion, anglais de nation, d'une illustre famille, naquit vers la fin du XIIe siècle, fut élevé à la cour du duc d'Autriche et embrassa d'abord la profession des armes. Etant parti pour l'Espagne avec le duc qui portait secours au roi de Castille contre les Maures, il s'engagea au service

1. L'idolâtrie étant regardée comme le culte des puissances infernales, on célèbre partout le triomphe du christianisme comme la défaite du dragon de l'enfer ; et c'est ce que signifie la légende verdunoise, dont le sens historique est que saint Vannes fit abattre les idoles qui existaient encore sur la colline où el récit fabuleux place le théâtre de son prodige. L'usage de porter le dragon de saint Vannes à la pro-

d'Alphonse IX et demeura dans la Péninsule, voulant consacrer sa vie à combattre les ennemis du nom chrétien. Il porta les armes durant quelques années ; mais, un jour, ayant rencontré des religieux de l'Ordre récemment fondé de Sainte-Marie de la Merci, qui venaient du pays occupé par les infidèles, avec de nombreux captifs qu'ils avaient rachetés, son cœur fut touché à cette vue, et il commença à sentir naître en lui le désir d'embrasser cette sainte milice.

Reçu dans l'Ordre par saint Pierre Nolasque, à Barcelone, il se livra dès lors avec beaucoup d'ardeur à la pratique de toutes les vertus ; il s'exerça sans relâche à l'oraison, à l'humilité, à la mortification et à la chasteté. Zélé pour le salut des âmes, il en retira plusieurs de la corruption du vice pour les rendre à la vertu : il convertit en particulier beaucoup de femmes perdues. Il mérita d'être choisi plusieurs fois par ses supérieurs pour aller chez les infidèles traiter du rachat des captifs, et chacun de ses voyages fut couronné d'un plein succès. Le saint fondateur de son Ordre, Pierre Nolasque, lui confia la direction des novices, parmi lesquels se trouvait saint Raymond Nonnat ; mais le désir d'établir le nouvel Ordre dans sa patrie le fit repasser en Angleterre. Pendant la traversée, il fut pris par des corsaires qui le dépouillèrent et l'accablèrent de mauvais traitements. Son zèle pour le salut des âmes l'ayant porté à faire des remontrances à ces brigands sur les blasphèmes qu'ils proféraient, et sur les désordres auxquels ils se livraient sans retenue, ils furent tellement irrités, qu'après l'avoir battu au point de le laisser pour mort, ils le jetèrent à la mer. Il parvint, avec le secours de Dieu, à gagner la côte, et il se rendit à Londres, d'où il passa en Irlande et en Ecosse. Il fut persécuté dans ce dernier royaume, et retourna en Espagne.

Saint Pierre Nolasque l'envoya presque aussitôt après à Alger avec un autre religieux nommé Béranger. Il délivra quatre-vingt-sept captifs espagnols qu'il se proposait de ramener dans leur patrie. Mais ceux des autres nations, voyant que leur délivrance était ajournée, vont trouver Sérapion, lui exposent leur condition misérable, et le danger où ils sont de perdre la foi, par suite des mauvais traitements qu'on leur inflige pour les contraindre à l'apostasie. Le saint religieux forme alors la résolution de laisser partir son confrère avec les captifs rachetés, et de rester lui-même parmi ces malheureux pour les soutenir et les consoler, tandis que l'on recueillerait l'argent nécessaire à leur délivrance. Cependant, comme il annonçait librement la vraie foi aux infidèles, et qu'il opérait des conversions parmi eux, le chef des Maures le fit charger de fers, jeter dans un cachot et battre cruellement. Bientôt après, une sentence de mort fut portée contre lui : il fut mis en croix, et tous les membres de son corps furent coupés, articulation par articulation ; pendant son supplice il répétait cette prière : « Seigneur, ne livrez pas aux bêtes les âmes de vos confesseurs : sauvez les âmes que vous avez rachetées de votre précieux sang ». Enfin il eut la tête tranchée, et s'envola au ciel pour recevoir la couronne du martyre, l'an 1240. Benoît XIII a approuvé son culte le 14 juillet 1728.

On le représente : 1° attaché par les Maures sur une croix de saint André, où on lui ouvre le ventre pour en extraire les entrailles que l'on dévide sur un treuil (un des tableaux de la galerie espagnole du Louvre, sous Louis-Philippe, retraçait ce supplice) ; 2° lié sur une croix en sautoir, avec les quatre membres tranchés au-dessus des coudes et des cuisses.

Il est un des patrons de Barcelone et de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci.

Propre d'Alger.

LE BIENHEUREUX GABRIEL FERRETTI D'ANCONE,

FRÈRE MINEUR DE L'OBSERVANCE (1456).

Le bienheureux Gabriel naquit à Ancône, de l'illustre famille des comtes Ferretti, à laquelle appartient notre Saint-Père le pape Pie IX, glorieusement régnant (1873). Ses parents, doués d'une piété profonde, mirent tous leurs soins à lui inculquer dès l'enfance les vertus chrétiennes. Docile à leurs leçons, il montra, jeune encore, un grand éloignement pour les vanités du monde ; aussi

cession des Rogations se maintenait encore à Verdun au milieu du siècle dernier, comme le prouve un cérémonial liturgique écrit à cette époque ; mais, peu après, on supprima ce singulier emblème, qui ne fut regretté de personne, sauf peut-être du porteur qui recevait, devant chaque boulangerie, un petit pain dans la gueule béante de son monstre. — L'abbé Clouët, *Histoire de Verdun.*

quitta-t-il de bonne heure la maison paternelle, pour échanger contre l'humilité franciscaine la gloire et les avantages humains que l'illustration de sa famille lui promettait. Dès qu'il eut revêtu le saint habit, la pratique de cette humilité sembla devenir l'objet de sa principale étude. Il paraissait n'avoir d'autre désir que celui d'être le serviteur de tous ses frères ; il embrassait avec un joyeux et constant empressement les offices les plus vils du monastère, et se complaisait dans la plus entière abnégation de soi-même. Mais, malgré l'attention qu'il mettait à cacher ses talents, il ne réussit pas à être ignoré de ses supérieurs, dont la volonté vint lui imposer d'abord la charge de gardien du couvent d'Ancône, et plus tard celle de premier supérieur de la province. Il ne considéra ces charges que comme une occasion de servir ses Frères avec plus de dévouement et d'humilité que par le passé.

Il était vicaire provincial, lorsque, se rendant à Assise, afin d'y gagner l'indulgence de la Portioncule, il traversa Foligno et entra dans une église afin d'y faire sa prière. Le sacristain, l'apercevant, le prit pour un pauvre Frère et l'invita avec un certain ton d'autorité à servir une messe. Le Père Gabriel, heureux de pratiquer l'obéissance, se soumit à cet ordre du sacristain. Peu après, le Père gardien d'un couvent voisin, entrant aussi dans l'église, fut fort étonné de le voir servir la messe, et se mit à reprocher au sacristain le sans-façon avec lequel il avait employé à cet humble office un prélat si respectable ; mais le Bienheureux prit le parti du sacristain. « Servir la messe », dit-il, « est une fonction sublime que les anges tiendraient à honneur de remplir ; dès lors, je ne puis qu'être fort heureux de m'entendre charger d'un ministère si élevé ».

Pendant de longues années, le bienheureux Gabriel se livra avec un zèle tout apostolique au ministère de la prédication, et de nombreuses âmes lui durent leur salut. Il possédait à un éminent degré le don de l'oraison ; la contemplation des vérités célestes n'était interrompue chez lui par aucun des travaux dans lesquels sa vie s'écoulait ; souvent on le vit, dans de suaves extases, conférer familièrement avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et avec sa sainte Mère. Enfin, Dieu le favorisa du don de prophétie et de celui des miracles.

Dans sa dernière maladie, il eut le bonheur d'être assisté par saint Jacques de la Marche et par frère George d'Albe ; en récompense de la tendre charité avec laquelle ils le servirent, il leur annonça, de la part de Dieu, à l'un et à l'autre, que leurs noms se trouvaient inscrits déjà parmi ceux des habitants du ciel.

Il rendit le dernier soupir le 12 novembre de l'an 1456. Les habitants d'Ancône rendirent de grands honneurs à sa dépouille mortelle, et Dieu se plut à l'illustrer par d'éclatants et nombreux miracles. Ses compatriotes sollicitèrent du pape Calixte III sa béatification ; le Saint-Père nomma saint Jacques de la Marche commissaire apostolique pour l'information de la cause ; mais le procès ne fut pas terminé en cour de Rome. Innocent VIII permit que l'on exhumât son corps afin de lui donner une place telle qu'il convenait à la dépouille d'un Saint. La famille du Bienheureux fit construire pour cela une chapelle de marbre, et lorsqu'on retira son corps de terre pour le déposer dans ce monument, on vit avec admiration que la corruption du tombeau ne l'avait point atteint.

Benoît XIV autorisa le culte du bienheureux Gabriel, et Clément XIII approuva les leçons de son office.

Extrait des *Annales Franciscaines.*

LE BIENHEUREUX JEAN LICCIO DE SICILE,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE (1511).

Une ville du diocèse de Palerme (on croit que c'est Caccamo) voyait naître, en 1397, de parents pauvres, le bienheureux Jean Liccio. Il perdit sa mère à six mois, et comme son père était trop pauvre pour payer une nourrice, on donna à l'enfant, en place de lait, du jus de grenades. Une femme pieuse, touchée de l'état où était réduit ce pauvre orphelin, le prit pour l'allaiter, et fut aussitôt récompensée de sa bonne action, car son mari, qui était malade au lit, n'eut pas plus tôt touché le petit Jean Liccio, qu'il fut subitement guéri. Dès que Jean eut atteint l'âge de raison, on le vit plein de zèle et d'ardeur pour la prière, le jeûne et les mortifications du corps.

Plus tard, à l'instigation du bienheureux Pierre de Gérémia, il entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, qu'il devait illustrer par ses vertus. Chargé par ses supérieurs d'annoncer la parole de Dieu, il le fit avec tant de succès, que les pécheurs les plus endurcis sentaient leur cœur touché de componction et revenaient à Dieu. Sa charité et son empressement à rendre service lui gagnèrent promptement l'affection du peuple. A cette charité il joignait une tendre piété, et souvent on le voyait verser des larmes pendant qu'il célébrait les saints mystères. Il avait un grand amour pour la sainte Vierge, et travailla à répandre partout la dévotion du Rosaire. Comptant sur la Providence et la charité publique, il entreprit de fonder un couvent de Dominicains dans sa ville natale. L'œuvre fut menée à bonne fin, et longtemps le Bienheureux fut à la tête de cette maison, qu'il gouverna avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il vécut cent onze ans, et expira en 1511 en embrassant le crucifix. De nombreux miracles opérés par son intercession lui firent rendre un culte qu'approuvait, le 25 avril 1753, le grand pape Benoît XIV.

Cf. Continuateurs de Godescard.

XVe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de sainte GERTRUDE, vierge ; on fait mémoire de son décès le 17 de ce mois. XIVe s. — La naissance au ciel de saint Eugène, évêque de Tolède et martyr, disciple de saint Denis l'Aréopagite ; ayant consommé son martyre aux environs de Paris, il reçut de Notre-Seigneur la couronne qu'il avait méritée par ses tourments. Son corps a depuis été transporté à Tolède [1]. 95. — A Nole, en Campanie, saint Félix, évêque et martyr, qui, dès l'âge de quinze ans, jeta un grand éclat par ses miracles, et acheva ses combats pour la foi, avec trente autres, sous le président Marcien. — A Edesse, en Syrie, les saints GURIE et SAMONAS, martyrisés sous l'empereur Dioclétien et le président Antonin. 299. — Au même lieu, le supplice de saint Abide, diacre, qui fut déchiré avec des ongles de fer, puis jeté dans le feu sous l'empereur Licinius et le président Lysinias. 322. — En Afrique, les saints martyrs Second, Fidencien et Varique. — En Bretagne, le bienheureux décès de saint MALO, évêque, que Dieu a rendu illustre en miracles dès sa première jeunesse. 630. — A Vérone, saint Lupère, évêque et confesseur. Vers 800. — En Autriche, saint LÉOPOLD, margrave de cette province, qui fut mis au Catalogue des Saints par le pape Innocent VIII. 1136.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Autun, Paris, Soissons et Versailles, saint Eugène, martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 95. — Aux diocèses de Coutances, Nantes, Rennes et Saint-Brieuc, saint Malo,

1. Eugène, disciple de saint Denis l'Aréopagite, ayant laissé son maître dans la Gaule, se dirigea vers l'Espagne, pénétra jusqu'au cœur du pays, prêcha l'Evangile, convertit beaucoup de monde et devint ainsi le père et le fondateur de l'Eglise de Tolède (Nouvelle-Castille). Voulant consolider sa nouvelle fondation et nouer des relations avec saint Denis et l'Eglise de Paris, il reprit le chemin de la Gaule. La persécution sévissant dans ce pays, saint Eugène fut arrêté par les satellites du préfet Sisinnius, à Deuil, en Parisis ; il fut interrogé sur sa foi, confessa généreusement l'unité de Dieu et la divinité de Jésus-Christ, et accomplit son martyre par le glaive (15 novembre 95).

Les païens jetèrent le corps de saint Eugène dans le lac de Marchais, près de Deuil, où il demeura longtemps caché. Enfin saint Denis l'Aréopagite apparut à un habitant de ce pays, lequel était gravement malade, et lui annonça qu'il allait recouvrer la santé, à condition que, après sa guérison, il retirerait de l'eau le corps de saint Eugène, et qu'il le placerait dans un lieu convenable. Aussitôt qu'il fut guéri, Hérold (c'était le nom de cet homme) s'empressa d'exécuter l'ordre de saint Denis, et le corps de saint Eugène fut retiré de l'eau, dans un parfait état de conservation, et déposé dans un tombeau magnifique Plus tard, il fut porté dans l'église de Saint-Denis. Enfin les reliques du saint fondateur de l'Eglise de Tolède furent portées dans cette ville, où elles sont encore aujourd'hui. — *Propre d'Espagne.*

cité aujourd'hui au même martyrologe. 630. — Aux diocèses de Laval, Le Mans, Meaux, Nancy, Pamiers, Rouen et Verdun, sainte Gertrude, vierge, citée aujourd'hui à la même source. 1334. — Aux diocèses de Laval et du Mans, mémoire de saint Pavin *(Paduinus)*, religieux, puis prieur de Saint-Vincent (monastère fondé par saint Domnole, évêque du Mans (560-581), et enfin abbé de Sainte-Marie de Baugé (fondé par le même)[1]. Vers 580. — Au diocèse de Nancy, saint Léopold, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 1136. — Au territoire d'Albi, le décès de saint Didier (vulgairement saint Géry), évêque de Cahors et confesseur, dont nous donnerons la vie au 26 novembre. 654. — A Limoges, saint Cessateur ou Cessadre, évêque de ce siége et confesseur. C'était un pontife d'une générosité de sentiments, d'une force de caractère et d'un courage à toute épreuve. Il était doué, en outre, d'une tendre compassion pour les malheureux, d'une éminente piété, d'une vigilance et d'une activité prodigieuses[2]. VIIIe s. — A Toul, au diocèse actuel de Nancy, saint Arnoul d'Orléans *(Arnulphus)*, vingt-neuvième évêque de cet ancien siége, qu'il gouverna pendant l'espace de vingt-cinq ans. Il fut enseveli dans l'abbaye de Saint-Epvre. 871. — A Dinan (Côtes-du-Nord), au diocèse de Saint-Brieuc, saint Carné, martyr, qui a donné son nom à une paroisse de ce diocèse. Ve s. — En Limousin, saint Junien de Champagné-le-Sec, reclus, fondateur et abbé de Mairé, au diocèse de Poitiers, dont nous avons donné la vie au 13 août. 587. — Au Mont-Valérien, près de Paris, le vénérable Jean Lecomte, solitaire, natif du Mans. Pendant quarante ans, il y mena la vie la plus austère, ne prenant pour toute nourriture qu'un morceau de pain noir, quelques herbes et un peu d'eau. Vers 1638.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint Martin, pape et martyr, dont il est fait mention le 12 novembre[3]. 655.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — En Pologne, les saints Matthieu, Isaac et Christin, martyrs, de l'Ordre des Camaldules, dont il est fait mention le 12 novembre. 1004.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — La translation du corps de notre Père saint Bernard, abbé et docteur de l'Eglise. Cette translation eut lieu la veille de ce jour. XIIe s.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Cologne, le bienheureux ALBERT LE GRAND, évêque et confesseur, de notre Ordre. La sainte Vierge, Mère de Dieu, lui révéla, dans une vision, la volonté de Dieu d'illustrer l'Eglise par sa doctrine merveilleuse. Il opéra des miracles avant et après sa mort. 1280.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — La Commémoraison de tous les défunts de notre Ordre. — En Allemagne, sainte Gertrude, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît, qui fut célèbre par le don des révélations et émigra vers son céleste Epoux le 17 novembre; on célèbre néanmoins sa fête en ce jour. 1334.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Mineurs Capucins de Saint-François. — Sainte Gertrude, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît. 1334.

1. Le monastère de Sainte-Marie de Baugé (ainsi appelé du nom d'un tertre près duquel il était bâti) devint en peu de temps célèbre, surtout par la réputation du saint abbé, par l'hospice qui y était annexé, et par l'école qu'y dirigeait saint Pavin. Cette école, pendant toute la durée des temps mérovingiens, rivalisa avec celle du monastère d'Anisole, et elle fut pour toute la province l'un des principaux foyers de lumières et de vie. Le monastère lui-même devint très-florissant pour le nombre de ses moines, et le concours des fidèles autour de ce sanctuaire fut l'origine du bourg de Saint-Pavin-les-Champs, près le Mans. L'église paroissiale remplace la basilique du monastère, et elle est sous le patronage du Saint dont elle porte le nom. — Dom Piolin, *Histoire de l'Eglise du Mans; Propre du Mans.*

2. On ne tarda pas, après sa mort, à lui décerner un culte public; nos ancêtres lui érigèrent, dans la banlieue de Limoges, un temple connu naguère sous le nom de Saint-Cessadre (vulgairement les *Pénitents-Rouges)*; cette église a disparu pendant la tourmente révolutionnaire. Avant cette désastreuse époque, on y voyait le tombeau du Saint. Quant à son corps, on le porta, en 844, à Saint-Santin, près de Brives, pour le soustraire aux ravages des Normands. Il fut retrouvé (XVIIe siècle) sous le maître-autel de cette église, et l'on fit présent d'un os entier du bras au curé de Saint-Cessadre, à Limoges. Cette précieuse relique est vraisemblablement la même que celle de saint Cessateur, qu'on vénère actuellement dans l'église paroissiale de Sainte-Marie, à Limoges. — De Reignefort, *Saints du Limousin.*

3. Voir sa vie au 12 novembre.

SAINT MALO OU MACOUT [1],

ÉVÊQUE DE L'ANCIEN SIÉGE D'ALETH, EN BRETAGNE, ET CONFESSEUR

630. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Dagobert Ier

In omnium ore virtutum ejus fama versabatur.
Son éloge était sur toutes les lèvres.
Office de saint Malo, à Rennes.

Saint Malo, plus connu en Saintonge sous le nom de Macout (*Maclovius, Machutus*), était probablement d'origine irlandaise, à en juger par la forme primitive de son nom, qui, selon toute apparence, a dû être *Mac-Low.* On ignore quelle circonstance avait amené ses parents sur le continent; mais il naquit à Raux ou Roc, près d'Aleth, selon Bili, le plus ancien de ses biographes. Sa naissance aurait été accordée aux prières de son père et de sa mère. Celle-ci, nommée Darval, avait déjà soixante-six ans quand elle mit au monde notre Saint, le jour de Pâques 497 [2]. Dieu voulait que tout fût surnaturel dans cet enfant. Son père, nommé Gwent, était seigneur de l'ancienne province des Silures. Il passe pour le fondateur de la ville de Castel-Gwent, aujourd'hui Cherstow, dans le golfe de Bristol.

A cette époque, de saints anachorètes, tels que les Cadoc, les Eltut, les Brendan, avaient fait de leurs monastères autant d'écoles, où ils travaillaient à la civilisation de l'Irlande et de la Grande-Bretagne par l'éducation chrétienne des enfants des premières familles du pays. Macout, dès qu'il fut en âge d'étudier, fut confié aux soins de saint Brendan, abbé de Lan-Carvan. Les légendes ont dit, et la liturgie ancienne se plaisait à répéter les traits de vertu et les faits merveilleux de son enfance. Dieu montra un jour, par une préservation merveilleuse, avec quel soin sa Providence veillait sur cet enfant. Un soir, les jeunes élèves de Lan-Carvan prenaient leurs ébats sur le rivage de la mer, voisine du monastère. Macout, cédant à son attrait pour la solitude, était allé, loin de ses compagnons, sur un tertre où il s'endormit, couché sur des algues. Le reflux de la mer avait forcé la jeune troupe de s'éloigner, et avait envahi le lieu où dormait Macout. On ne s'aperçut de son absence que lorsqu'on fut de retour au monastère. Le saint abbé, plein d'anxiété, court alors au rivage qu'il fait retentir de ses cris répétés. Il appelle Macout. Macout ne répond pas. Sans doute, hélas! il est noyé. En proie à sa douleur, Brendan regagne sa cellule, et il y passe la nuit à prier pour son cher enfant qu'il croit mort. Le lendemain, de grand matin, moins dans l'espoir de le retrouver que pour satisfaire un élan de son cœur, il retourne au rivage. Des points les plus élevés, il jette un regard anxieux sur l'immensité des flots. O prodige! Le jeune Macout, debout sur les algues que les eaux ont soulevées sans même mouiller ses habits, chante les louanges du Créateur. Le maître et le dis-

1. *Alias :* Maclou, Macou, Macoux, Mahout; *Machutes, Machutus, Maclovius, Macilliavus,* etc.
2. Saint Macout, d'après Dom Lobineau *(Vies des Saints de Bretagne)*, ne serait né qu'en 547. Il aurait cependant été évêque d'Aleth, d'après l'*Art de vérifier les Dates,* en 540; d'après Feller, en 541; d'après d'Argentré, en 560. Feller, Godescard et l'*Art de vérifier les Dates*, le font mourir en 565.

ciple se trouvent assez rapprochés pour s'entendre ; un dialogue s'établit entre eux. L'enfant raconte comment la divine bonté l'a préservé de tout péril, et Brendan, attendri et joyeux, remerciant Dieu du fond du cœur, ramène au monastère son cher pupille, dont les condisciples attendaient le retour. Le moine Sigebert, de Gembloux, autre biographe du Saint, dit que la motte de terre, sur laquelle dormait Macout, s'accrut au moment du reflux, et forma une île qui domine encore les flots.

Cependant les Anglo-Saxons avaient envahi toute la partie orientale de la Grande-Bretagne. Vers l'an 536, les ravages qu'ils exerçaient sur la côte occidentale forcèrent Macout et plusieurs saints personnages à émigrer en Armorique. De ce nombre était saint Samson, qui avait reçu déjà la consécration épiscopale à titre d'évêque auxiliaire, selon l'usage du temps, et qui fut premier évêque de Dol; puis saint Magloire, saint Brieuc, saint Pol et saint Méen. Ces nouveaux apôtres abordèrent dans une île peu éloignée du continent, appelée l'île d'Aaron (aujourd'hui la ville de Saint-Malo-de-l'Ile), du nom d'un saint anachorète qui l'habitait. Macout, sous la conduite de Samson, ne songeait qu'à s'appliquer aux vertus monastiques et à goûter les charmes de la solitude, quand les chrétiens de la ville d'Aleth, séparée de cette île par un étroit canal, le choisirent unanimement pour évêque, avec l'assentiment de leur prince que Bili nomme Judelus, et qui est connu dans l'histoire sous le nom de Judwal ou Alain. Le roi Childebert Ier (557) venait de rétablir ce prince dans les Etats de ses pères, usurpés en 546 par Canao.

Sigebert, parlant de l'élection de Macout, dit qu'on le fit asseoir sur la chaire épiscopale. Cette expression ne paraît pas indiquer la création d'un nouvel évêché. Il n'en aurait donc pas été le premier titulaire, comme plusieurs l'ont prétendu. Les actes de saint Samson nomment Gurval, l'évêque d'Aleth qui assista aux funérailles de ce Saint en 565. Manet donne pour prédécesseur à saint Macout un prélat du nom de Budoc. Il eût été plus vrai de dire que notre Saint fut le premier évêque d'Aleth d'origine britannique; tous les autres avant lui ayant appartenu à des familles armoricaines.

C'était en 575. Jusqu'en 594, année de la mort de Judwal, le saint évêque ne cessa d'exercer en paix son apostolat, et d'édifier son diocèse et l'Armorique tout entière par sa parole, ses exemples et ses miracles. Hailoch ou Hoël III, fils et successeur de Judwal, n'avait pas hérité de la piété de son père. Il fut le premier persécuteur du saint évêque. Voici à quelle occasion. Macout avait fait tout exprès le voyage de Luxeuil pour prendre de la bouche de saint Colomban connaissance de sa Règle, déjà célèbre. De retour à Aleth, il construisit à Raux, lieu de sa naissance, un monastère qu'il plaça sous cette Règle. Il aimait à y mener lui-même la vie cénobitique. Les richesses de cette abbaye bientôt florissante avaient tenté la cupidité d'Hoël. Il voulut détruire l'église ; mais Dieu le frappa de cécité. Forcé de se reconnaître coupable, il implore son pardon et sa guérison. Macout, toujours disposé à faire du bien à ses ennemis, lui lave les yeux avec de l'huile et de l'eau qu'il a bénites et lui rend la vue. Le prince se montra toute sa vie reconnaissant de ce bienfait. A sa mort, arrivée en 612, la persécution recommença. Macout avait eu d'abord la douleur de voir massacrer, dans sa propre cellule, où on l'avait caché, un des enfants du comte. L'auteur de ce meurtre, nommé Rethwel, voulait faire périr ainsi tous les fils d'Hoël III. Trois jours après, en punition de son crime, il était lui-même frappé d'une mort honteuse. Les esprits n'en étaient pas moins

soulevés contre Macout. Dieu permit, pour l'éprouver, qu'il trouvât des adversaires jusque chez ses collègues dans l'épiscopat. Il se vit chassé de son siége ; le prince osa même renverser sa cathédrale.

Le Saint résolut alors de quitter cette terre ingrate qu'il cultivait depuis près de quarante ans. Il appela sur elle, en partant, les malédictions du ciel, non dans un esprit de vengeance, mais dans le but de faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes sous le coup des châtiments temporels. Il s'embarqua avec trente-trois religieux qui voulurent partager son exil. Après plusieurs jours de navigation vers les côtes d'Aquitaine, on aborda dans une île de Saintonge, que Bili nomme Agenis, et qui nous paraît être l'île d'Aix (*Aia*, *Agia*, *Aias*, *Ais*, *Ayensis*, *Aquensis*). Macout s'informe des mœurs et de la religion des habitants. Apprenant qu'ils sont catholiques, il leur demande s'il trouverait dans la cité voisine un évêque ou quelque autre personne considérable exerçant les œuvres de miséricorde, qui voulût bien leur donner asile, à lui et à ses compagnons. On lui nomme Léonce, évêque de Saintes, en ce moment dans une autre île appelée Euria, et que nous croyons être celle d'Hiers. On fait voile aussitôt vers ce lieu. Léonce, apprenant quelle considération Macout s'était acquise par ses vertus, l'accueillit avec empressement et lui donna, pour sa demeure et celle de ses moines, un magnifique domaine près de sa ville épiscopale, avec de beaux revenus. A ces libéralités, les habitants du voisinage ajoutèrent un âne destiné à porter le bois pour l'usage de la communauté. Un jour, l'âne mal gardé fut dévoré par un loup. Macout contraignit alors la bête féroce à se charger du bât de l'âne et à en remplir les différents offices. Ce qu'il fit volontiers, dit la légende, tant que vécut le Saint.

Dieu se plaisait à manifester par des miracles une vertu qui s'efforçait de se faire oublier des hommes. Une nouvelle circonstance la fit connaître davantage. La fille du gouverneur de Saintes, mordue par un serpent venimeux, était sur le point d'expirer. Macout, ému de compassion, accourt, trempe dans l'eau bénite une feuille de lierre qu'il applique sur la plaie, et en fait entièrement découler le venin. Le gouverneur, par reconnaissance, donna à Macout des terres considérables, pour l'aider dans les aumônes qu'il distribuait chaque jour aux indigents. Un autre jour, saint Léonce avait mis en réserve de l'eau dans laquelle Macout s'était lavé les mains Une femme aveugle en baigna ses yeux et recouvra la vue.

Léonce, désirant faire jouir tout son diocèse des bienfaits et de l'édification que procurait la présence de Macout, l'invita à faire avec lui la visite des paroisses. Le cours de cette visite avait amené les deux évêques dans une ville que Sigebert nomme *Brea*, le manuscrit d'Hérouval *Briage*, et le Bréviaire de 1542 *Brya*. Il y avait dans cette ville deux églises ou chapelles. L'analogie du nom, l'ancienne importance du lieu attestée par les restes imposants d'un antique donjon, et surtout l'existence de deux églises, dédiées, l'une à saint Pierre, et l'autre à saint Eutrope, comme en font foi des chartes de Notre-Dame de Saintes, toutes ces circonstances réunies nous portent à croire qu'il s'agit ici de l'ancienne ville de Broue. Elle était alors fièrement assise, dans le golfe de Brouage, sur un promontoire élevé que battaient les flots de l'Océan. Léonce avait assigné à Macout une des deux églises pour y exercer les fonctions sacrées, pendant qu'il les remplirait dans l'autre. Or, il arriva qu'un jeune garçon de douze ans, de la maison de l'évêque de Saintes, tomba dans un puits et s'y noya. Emu par ce triste événement, touché des larmes de la famille de l'enfant,

Léonce fait porter le corps du défunt dans l'église qu'il avait assignée à Macout. Celui-ci a compris ce qu'on lui demande. Il passe toute la nuit en prières, et le lendemain, se prosternant sept fois sur l'enfant, à l'exemple du prophète Elisée, il lui rend la vie. Par humilité, il attribuait ce miracle aux seuls mérites de Léonce.

Pendant que la Saintonge était heureuse de posséder une si éclatante lumière, le diocèse d'Aleth présentait le plus déplorable aspect. Jamais on n'y avait vu autant de boiteux, d'aveugles et de lépreux. Des miasmes infects répandaient dans toutes les maisons des maladies contagieuses. La terre était devenue stérile : la famine était générale. Les habitants, touchés de repentir, demandent au ciel le retour de leur saint pasteur. On le prie instamment de revenir vers son troupeau. En même temps un ange l'avertit de ne point différer de se rendre aux désirs de son diocèse. A son arrivée, tous les fléaux cessent ; les effets des malédictions du saint évêque ont fait place à d'abondantes bénédictions.

En quittant la Saintonge, Macout avait promis d'y revenir pour y finir ses jours. La fin de sa carrière approchait. Dieu lui fit connaître que sa volonté était qu'il reprît le chemin de Saintes. A peine Léonce a-t-il appris l'heureux débarquement de Macout, qu'il accourt à sa rencontre jusqu'à un lieu nommé alors *Archembiacum*. Giry a traduit ce mot par Archembray ; mais il n'existe en Saintonge aucune localité de ce nom. Nous croyons trouver *Archembiacum*, dont le nom s'est perdu, à Lugon, autrement dit Saint-Macout, aux environs de Nancras, non loin de Broue, où le Saint a pu fort bien aborder. Dans une charte du XIe siècle, relative au monastère de Sainte-Gemme, il est question de celui de *Lucum* (Lugon). C'était encore, au siècle dernier, un prieuré à la collation des Jésuites de Limoges. Ce lieu, situé dans l'antique forêt de Baconais, offrait à Macout des charmes qui l'y fixèrent. Léonce et lui s'entretinrent longtemps du bonheur de l'autre vie. Il fallut se séparer. L'évêque de Saintes avait à peine gagné sa ville épiscopale, que le Bienheureux tomba malade. Il ne voulut point d'autre lit que la cendre et le cilice, disent ses biographes. Il tint constamment ses mains et ses yeux dirigés vers le ciel. C'est dans cette attitude qu'il expira doucement, le 15 novembre 630, à l'âge de cent trente-trois ans, comme l'affirment formellement toutes les anciennes vies, le Bréviaire de Saintes de 1542 et le Martyrologe de France.

On représente saint Malo : 1° guérissant un seigneur qui avait perdu la vue pour s'être efforcé de renverser une église élevée par le saint évêque ; 2° porté par une motte de terre qui flotte sur les eaux, comme nous l'avons raconté ; 3° faisant travailler un loup qui lui avait mangé son âne, et le contraignant à porter des fagots ; 4° disant la messe sur le dos d'une baleine. Les Bretons veulent que dans une navigation prolongée, le saint se soit trouvé en mer le jour de Pâques. Alors, désirant pouvoir célébrer la messe, il se serait fait débarquer sur une île qui se trouva n'être qu'une baleine. Il put cependant offrir le saint sacrifice sur ce pied-à-terre singulier, sans trop d'accidents, si l'on en croit la légende, et l'animal ne plongea qu'après la messe finie.

Il est patron de Rouen, de Saint-Malo, de Valognes, de Conflans-sur-Oise, de Dinan. On l'invoque avec succès contre l'hydropisie.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Léonce accourut rendre à son ami les derniers devoirs. Il fit transporter à Saintes ses restes précieux, et leur donna la sépulture qui convient à ceux d'un Saint, dans la belle église qu'il fit construire, hors des murs, à l'occident de la ville, dans le quartier qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Macout. A cette translation, le Saint opéra plusieurs miracles, délivrant un possédé, rendant la vue à deux aveugles, redressant un contrefait. L'église construite par saint Léonce, ajoute le Bréviaire de Saintes de 1542, a été ruinée par les Anglais quand ils envahirent l'Aquitaine au XVe siècle. Après la guerre, elle fut réédifiée ; mais elle était loin d'avoir sa splendeur première. Nous apprenons, par les mémoires du chanoine Tabourin, que le Chapitre de Saint-Pierre de Saintes venait en procession à Saint-Macout la veille et le jour de la fête du Saint, le jeudi après Pâques et le jour de la Saint-Marc. Ce jour-là, comme le jour de la Saint-Macout, la messe était dite dans cette église par le prieur du lieu, qui, du temps de Tabourin, était un chanoine de Saintes. Tous ceux qui assistaient à la procession entendaient cette messe, et « y en avoit », ajoute-t-il, « plus dehors que dedans, parce que l'église estoit fort petite ».

Une notice manuscrite, qu'on lisait à l'office de saint Macout dans plusieurs églises, tant de France que de Bretagne, raconte que le seul attouchement de ses reliques ressuscita beaucoup de morts, et que depuis les Apôtres il ne s'est pas vu d'homme plus signalé par ses miracles, plus recommandable par ses vertus, plus puissant pour la conversion des âmes.

Depuis plusieurs années le corps de saint Macout reposait à Saintes, quand il fut enlevé par un gentilhomme breton nommé Ménobert. L'évêque de Saint-Malo avait promis à ce gentilhomme de le réintégrer dans ses biens s'il rapportait en Bretagne le précieux trésor qu'elle enviait à la Saintonge. De semblables larcins étaient considérés alors comme actes de piété. Ménobert vint donc à Saintes et se mit au service du clerc chargé de la garde des reliques du Saint. Il épia l'absence de ce clerc, pendant laquelle, après avoir jeûné trois jours et fait au Saint de ferventes prières, il se saisit secrètement du précieux dépôt. Apporté à Saint-Malo, le corps fut placé dans l'église de Saint-Aaron, où il opéra de grands miracles. Ménobert aurait laissé à Saintes un bras et le chef. Cette dernière relique fut transférée à l'abbaye de Saint-Jean-d'Angely. Elle figure sur l'inventaire de celles qu'on y conservait au moment des guerres de religion. Le bras, qui serait resté à Saintes, s'il faut en croire une ancienne chronique, aurait été mis en sûreté au château de Merpins à l'approche des Normands. On aurait également soustrait à la rapacité de ces barbares le trésor de l'église Saint-Macout, en l'enfouissant sous l'autel. Lors de l'invasion des mêmes Normands, les précieux ossements de notre Saint ont été transportés d'Aleth au monastère de Gembloux, et Sigebert, qui en était moine, écrivit en cette occasion la vie du Saint. De là on les transféra à Paris, où le roi Lothaire les fit mettre dans l'église Saint-Michel du Palais, qui était sa chapelle. Les religieux de Saint-Magloire les ont ensuite possédées, soit dans leur petite église devant le palais, soit dans leur abbaye de la rue Saint-Denis, soit dans celle qui leur fut donnée au faubourg Saint-Jacques.

Le chef, conservé à Saint-Jean-d'Angely, fut détruit en 1562 par les Calvinistes. Vingt ans plus tard, les reliques honorées à Paris tombèrent aux mains d'une troupe de soldats. N'y trouvant rien qui satisfît leur cupidité, ceux-ci les laissèrent dans l'abbaye de Saint-Victor, où elles furent placées dans une châsse en cuivre. Le corps était presque entier, à l'exception cependant du chef et d'un bras qui avaient été rendus à la cathédrale de Saint-Malo, de quelques ossements donnés à l'église de Saint-Maclou de Pontoise, et d'une côte qu'obtint la ville de Bar-sur-Aube, où une collégiale fut établie en l'honneur du saint évêque. En 1706, la paroisse de Saint-Maclou de Moisselles, près de Versailles, fut enrichie d'un os de l'épaule de son saint patron, qu'elle conserve encore. C'est peut-être la seule relique du Saint aujourd'hui subsistante. Celles qui étaient à Saint-Victor ont été détruites ou dispersées lors de la suppression de l'abbaye, en 1791. La persécution a été i horrible dans la ville de Saint-Malo pendant la révolution, que cette église a perdu la relique qu'elle possédait.

Le culte de saint Macout est très-ancien et presque universel en Bretagne et dans les provinces voisines. En Saintonge, il avait à Saintes, dans le faubourg de son nom, l'église fondée par saint Léonce, et près de Nancras, celle de Lugon. Ces deux églises ont été primitivement desservies par des moines. Saint Macout est encore patron des paroisses de Thézac, de Colombiers et d'Ars, près Cognac.

En Poitou, sur les bords du Clain, à la Folie-Saint-Gelais, autrefois Granges-Saint-Gelais, existait une chapelle dédiée à saint Eutrope et à saint Macout. Une inscription en vers hexamètres nous apprend que le jour de l'Assomption 1485, Charles de Saint-Gelais, évêque de Margi, aujourd'hui Passarowitz, et abbé de Montierneuf, a consacré et dédié l'autel de cette chapelle à ces deux Saints. Depuis la destruction de ce sanctuaire, la pierre qui porte l'inscription a été insérée dans e mur du bassin d'une fontaine dite de *Saint-Macout*, à laquelle on vient de fort loin en pèlerinage pour y plonger les enfants *macouins*. On appelle ainsi ceux dont les membres sont noués.

Notre saint évêque n'est pas inconnu en Italie où on l'appelle saint Mauto. Il y a à Rome, près

de la basilique de Saint-Pierre, une petite église qui lui est dédiée, et un obélisque de cette ville a porté le nom de Saint-Macut, qui est le même que celui de Malo.

Cette biographie, beaucoup plus exacte que celle du Père Giry, est de M. l'abbé Grasilier, de Saintes. Cet écrivain s'est inspiré, pour son travail, de la savante dissertation sur saint Malo, due à la plume de M. Brillouin, et adressée en 1842, à M. l'abbé Daunas, curé de Saint-Vivien de Saintes.

LE BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND,

EVÊQUE DE RATISBONNE, DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1280. — Pape : Nicolas III. — Empereur d'Allemagne : Rodolphe Ier.

> *Magnus in magia, major in philosophia, maximus in theologia.*
> Albert fut *grand* dans les sciences naturelles, *plus grand* dans la philosophie, *le plus grand* dans la théologie. *Chronique belge.*

Le bienheureux Albert le Grand naquit vers l'an 1193, à Lauingen, ville de la Souabe bavaroise. Sa naissance le fit grand avant que sa vertu pût lui faire mériter ce titre d'honneur, puisqu'il eut pour père un comte de la maison de Bollstædt, l'une des plus illustres du pays. Les jours de son enfance sont environnés de ténèbres presque impénétrables.

Quand les heureuses années de cette période de la vie se furent enfuies, et qu'Albert eut touché aux joyeux rivages de la jeunesse, il fallut songer à l'avenir et choisir une carrière. Celle des armes, suivie avec gloire par ses ancêtres, lui offrait des honneurs, de l'éclat et des charges, surtout au milieu des luttes ardentes de l'Orient et de l'Occident. Les Croisades présentaient au brave chevalier l'occasion de se distinguer et d'acquérir de la gloire et des richesses. La maison impériale de Souabe, au service de laquelle se trouvait le comte de Bollstædt, brillait de son plus vif éclat et se trouvait engagée dans des guerres interminables ; mais, d'un autre côté, la science attirait son âme candide par tous ses charmes. Albert répondit à cet appel. Il ne lui sembla pas possible d'hésiter entre l'étude paisible, légitime et noble des sciences, et le bruit tumultueux des armes, les triomphes trop souvent injustes et désastreux de l'homme de guerre.

C'est à l'université de Padoue qu'Albert vint apaiser sa soif des sciences. La grammaire, la dialectique, la rhétorique, la musique, la géométrie, l'arithmétique et l'astronomie furent les sciences qu'il étudia sous la direction de savants maîtres. Il s'avança ensuite vers le redoutable sanctuaire de la logique comme vers un arsenal où le soldat trouve les armes dont il a besoin pour conquérir la vérité et défendre sa possession contre les attaques de ses ennemis.

Mais ce n'était pas seulement dans les livres et les cours publics que notre jeune noble travaillait avec ardeur à conquérir la toison d'or de la science et de la sagesse, il avait l'œil incessamment ouvert sur le grand livre du monde extérieur et s'appliquait à en lire les pages merveilleuses. Il faisait de nombreuses excursions, avec ses amis, dans les villes et les provinces voisines, observant d'un regard pénétrant tous les phénomènes, et cherchant à les expliquer.

Aucun biographe ne fait mention du temps consacré par Albert aux études philosophiques à l'université de Padoue, mais nous pouvons croire qu'il fut assez long. Car si le fondateur et le patriarche des Frères Prêcheurs, saint Dominique de Gusman, consacra six années à l'étude de la philosophie, dont cependant il était peu satisfait parce qu'elle n'est point la sagesse de Dieu, il est probable qu'Albert, que tourmentait sans cesse la soif des sciences, y consacra un temps bien plus considérable.

Cependant le moment était venu de prendre une détermination. Albert était resté assez longtemps sous le beau péristyle des sciences générales ; il atteignait l'âge où il lui fallait sérieusement songer à l'avenir et choisir entre l'étude du droit, qui le conduirait aux plus hautes dignités politiques, et le service des autels, dont les horizons n'étaient pas moins splendides. Il existait dans ce dernier domaine une carrière à laquelle il avait souvent pensé, la vie religieuse, qui attirait par ses charmes mystérieux sa belle et grande âme. Les souffrances morales, ces redoutables avant-coureurs d'une vie nouvelle, lui causèrent alors d'étranges combats. Notre Bienheureux réfléchissait sans cesse au poste qui lui était destiné dans le monde, sans pouvoir jamais rien décider. Il ne comptait pas sur lui-même ; mais il se tourna vers Dieu avec larmes et le conjura de lui faire connaître sa véritable vocation. Un jour qu'il était dans l'église des Dominicains, la sainte Vierge, devant la statue de laquelle il s'était agenouillé, sembla lui adresser ces paroles : « Albert, mon fils ! quitte le siècle et entre dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont j'ai obtenu la fondation de mon divin fils pour le salut du monde. Tu t'y appliqueras courageusement aux sciences selon les prescriptions de la Règle, et Dieu te remplira d'une telle sagesse, que l'Eglise tout entière sera illuminée par les livres de ton érudition ». Ce fut donc aux pieds de la sainte Vierge que l'avenir d'Albert se décida. Il résolut de quitter cet océan du monde, si fertile en naufrages, et de se réfugier dans le port assuré de la vie monastique.

Mais ce projet était difficile à réaliser, des obstacles insurmontables se dressaient devant lui. L'oncle qu'il chérissait avec l'affection d'un fils, et qui remplaçait, ce semble, son père [1], était loin d'approuver les plans de son neveu. Il lui défendit toute communication avec les moines dominicains, et lui arracha la promesse qu'il n'accomplirait son dessein qu'après un temps déterminé.

Cependant, le bienheureux Jourdain de Saxe, le disciple et successeur de saint Dominique, venait d'arriver de Bologne. Peu d'hommes, dans l'histoire, ont possédé autant que lui le merveilleux talent d'attirer les âmes.

Le bruit de sa présence s'étant bientôt répandu par toute la ville, un nombre prodigieux d'auditeurs, parmi lesquels se trouvait Albert, envahit l'église des Frères Prêcheurs pour goûter sa doctrine, plus douce que le miel. Le célèbre prédicateur, étant donc monté en chaire, peignit en traits si enflammés et avec un enthousiasme si céleste les piéges employés par Satan pour détourner les hommes du soin de leur salut, qu'Albert fut profondément ébranlé et sentit naître tout à coup en lui un courage admirable pour mettre à exécution son projet. Cette fois il n'hésite plus ; à peine l'éloquente prédication est-elle achevée que, brisant toute entrave, il vole à la porte du monastère, se jette aux genoux du Père Jourdain, en s'écriant : « Père, vous avez lu dans mon âme ! » et il demande avec larmes son

1. Depuis cette époque il n'est plus question des parents d'Albert. Ils étaient morts, sans doute. Ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'ils étaient déjà vieux à sa naissance.

admission dans l'Ordre. Il faut dire que les jours d'épreuve déterminés par l'oncle, et qu'Albert avait promis de garder fidèlement, étaient écoulés. Jourdain de Saxe, dont le coup d'œil avait été exercé par ses longs rapports avec la jeunesse, reconnut aussitôt ce que deviendrait Albert. Il le reçut avec joie et lui donna l'habit. Ceci se passait l'an 1223.

Notre jeune noble avait atteint le but de ses plus ardents désirs. L'opulent écolier, déjà célèbre par sa science, qui avait si longtemps parcouru les rues de Padoue avec tout le luxe des riches du siècle, et qui avait vécu au sein de l'abondance dans un palais de marbre, était devenu un pauvre moine. Quel changement! il avait librement, et pour l'amour de Dieu, renoncé à tous les biens terrestres, aux plaisirs et aux espérances que pouvait lui offrir le monde! Mais ne trouvait-il pas une riche compensation dans les jouissances de l'esprit dont allaient l'enivrer le silence du cloître, ses rapports plus intimes avec Dieu et la paisible culture des sciences sacrées? Il ne pouvait, du reste, demeurer plus longtemps à Padoue; car les études théologiques n'y florissaient pas encore, et la présence de ses parents pouvait être un inconvénient. On l'envoya donc à Bologne, pour y achever ses études et acquérir la science divine. Le couvent de Saint-Nicolas, deuxième berceau de l'Ordre, possédait depuis quelques années la dépouille mortelle du saint Patriarche qui, pendant sa vie, aimait à l'habiter : ce fut là que ce nouveau disciple réunit les forces nécessaires à la construction d'un magnifique et gigantesque édifice, celui d'une science universelle et chrétienne. Il y reçut les leçons des plus célèbres professeurs d'une université qui passait pour le second centre du monde scientifique.

Ses progrès tout à fait extraordinaires le mirent aussitôt en grand crédit parmi les savants, et on allait à lui comme à un oracle pour avoir la solution des questions les plus épineuses. Enfin on ne l'appelait plus le frère Albert, mais, par excellence, *le philosophe.* Ses supérieurs ne voulant pas qu'une lumière si éclatante demeurât sans se communiquer, l'envoyèrent à leur couvent de Cologne pour y enseigner de suite la philosophie et la théologie. Il le fit avec un applaudissement général de toute cette ville, qui ne pouvait assez se réjouir de se voir éclairée par ce nouveau soleil. Ce que l'on admirait le plus en lui, c'est qu'il joignait à cette profonde érudition, qui attirait tout le monde à son école, une simplicité, une modestie et une humilité prodigieuse. Il n'avait que de très-bas sentiments de lui-même; il se méprisait et il ne cherchait qu'à être méprisé ; il se regardait comme le dernier des frères et il voulait aussi être traité comme le dernier. D'ailleurs ses études et ses autres grandes occupations ne l'empêchaient pas d'être exact à ses exercices spirituels ; et l'on dit même qu'outre la sainte messe, les heures du grand et du petit office et le chapelet, il ne manquait point à réciter tous les jours les cent cinquante Psaumes de David. Il faisait aussi régulièrement l'oraison mentale, et c'était là qu'il puisait ses plus hautes lumières et ces admirables conceptions qu'il mettait ensuite par écrit, ou qu'il expliquait à ses disciples.

De Cologne il alla enseigner à Hildesheim, en Saxe, à Fribourg, à Ratisbonne et à Strasbourg, et il n'y réussit pas moins qu'à Cologne. Il serait trop long d'entrer dans le détail de tout ce qui lui arriva dans toutes ces villes ; mais il ne faut pas omettre qu'en l'année 1237 le bienheureux Jourdain, général de l'Ordre, étant décédé en revenant de la Terre-Sainte, Albert tint sa place jusqu'à l'élection de son successeur, qui se fit le lendemain de la Pentecôte de l'année 1238. Il fut proposé pour cette insigne prélature, bien qu'il n'eût encore que trente-trois ans, avec le grand

Hugues de Saint-Cher, qui fut depuis cardinal; mais comme chacun d'eux s'en défendait de toutes ses forces et sollicitait puissamment pour son compagnon, les voix furent partagées également, et on élut enfin saint Raymond de Pennafort, qui, n'étant pas au chapitre, ne put faire les mêmes instances pour s'exempter de cette charge. Ce fut là sans doute un grand coup de la divine Providence, qui, voulant que notre Bienheureux fût maître du docteur angélique saint Thomas, ne permit pas qu'on l'engageât dans l'office épineux de général qui l'aurait empêché de continuer ses leçons. Après la conclusion du Chapitre, il fit un voyage à Barcelone, pour mettre avec joie, entre les mains de saint Raymond, les sceaux de l'Ordre qui lui étaient destinés.

De là il retourna à Cologne, et ce fut à cette époque qu'il eut pour disciple celui qui devait être l'aigle des docteurs, l'ange de l'école et l'oracle du monde. D'abord, son humilité et son amour pour le silence faisant qu'il ne paraissait pas dans les disputes, ses compagnons lui donnèrent le surnom de *bœuf muet ;* mais notre Bienheureux ayant découvert la subtilité de son esprit, la profondeur de son jugement et l'avantage de sa mémoire, prédit que ce bœuf mugirait si hautement, qu'il serait entendu par toute la terre.

Il était bien à propos que l'Université de Paris ne fût pas privée du bonheur d'avoir Albert pour un de ses docteurs. Il y fut donc envoyé, et, après y avoir reçu le bonnet, il monta en chaire pour déployer les trésors d'érudition dont son âme était remplie. Les écoles se trouvèrent bientôt trop petites pour contenir le nombre infini d'auditeurs qui accouraient pour prendre ses leçons et profiter de sa doctrine. Il fallut qu'il enseignât dans une place publique, afin que personne ne fût privé de cette consolation. Ce fut la place qui a retenu son nom, et que, par abréviation, on appelle la place Maubert, au lieu de dire la place de maître Albert.

Cologne le redemanda ensuite et il y retourna pour la troisième fois, afin d'envoyer son cher disciple saint Thomas prendre les degrés à Paris. Mais lorsqu'il ne pensait qu'à composer ces savants traités dont il a enrichi l'Eglise, les Pères de sa province d'Allemagne, s'étant assemblés à Worms, l'élurent pour leur provincial et le chargèrent malgré lui de leur conduite. Il fit tout ce qu'il put pour n'être point confirmé dans ses nouvelles fonctions; mais, n'ayant pu y réussir, il s'appliqua avec un courage merveilleux à remplir parfaitement tous les devoirs de cette prélature. Cette province était d'une très-grande étendue, puisqu'elle renfermait l'Autriche, la Souabe, la Bavière, la Saxe et les environs du Rhin et de la Moselle, et qu'elle s'étendait même jusque dans la Hollande et le Brabant; cela néanmoins ne l'empêcha pas de la visiter tout entière à pied et sans aucune provision de voyage, mais en demandant l'aumône; ce qui fut d'un grand exemple pour les autres supérieurs de son Ordre. Il instruisait plus ses religieux par son exemple que par ses paroles; mais il ne laissait pas, quand il était nécessaire, de joindre la justice et la sévérité avec la douceur; et il le fit bien paraître à l'égard d'un frère convers que l'on trouva, après sa mort, être décédé propriétaire; car, l'ayant fait déterrer, il le fit jeter dans un lieu profane, ne jugeant pas digne d'une sépulture sacrée celui qui avait violé, par un sacrilége, le vœu solennel de la pauvreté religieuse.

Il reçut, vers le même temps, une mission apostolique pour se transporter en Pologne, afin d'y faire abolir quelques coutumes qui étaient restées du paganisme, savoir : de tuer les enfants qui naissaient avec des

défauts naturels, ou qui passaient le nombre que l'on pouvait nourrir, et les vieillards qui ne pouvaient plus agir : ce qu'il exécuta avec beaucoup de succès. Il fut ensuite appelé par le pape Alexandre IV, et ce fut là, qu'en qualité de maître du sacré palais, il expliqua publiquement l'Evangile et les Epîtres de saint Jean, et qu'il réfuta les erreurs de Guillaume de Saint-Amour, lequel, en combattant l'institution des Ordres mendiants, voulait ôter à l'Eglise ce grand nombre de Saints, de lecteurs, de prédicateurs évangéliques et de savants théologiens que ces Ordres lui ont donnés.

Le Pape voulut souvent l'élever à la dignité épiscopale ; mais il eut toujours l'adresse de s'en excuser jusqu'à ce qu'étant retourné en Allemagne pour y assister au Chapitre provincial de sa province, qui se tenait à Strasbourg, il fut élu évêque de Ratisbonne. Cette élection lui causa beaucoup d'amertume, parce que, d'un côté, son humilité lui faisait croire qu'il n'était pas capable d'une si haute prélature, et de l'autre son inclination le portant à écrire, à enseigner et à composer, il avait de la peine à se voir retirer de ses emplois par l'embarras des affaires extérieures ; mais il ne lui fut pas possible de se défendre de ce coup. Il reçut donc la consécration pontificale, et il s'appliqua à tous les devoirs d'un véritable pasteur. Il prêchait souvent son peuple, il formait ses ecclésiastiques, il reprenait les pécheurs, il animait les gens de bien à la persévérance, il montrait à tous ses diocésains les voies du salut. Il réglait tellement sa dépense, qu'ayant trouvé son évêché dépouillé de toutes choses et considérablement obéré, il paya toutes ses dettes et augmenta son revenu, sans laisser de faire des aumônes considérables aux pauvres. Nonobstant ces grandes occupations, les historiens de sa vie assurent qu'il composa, dans son château épiscopal de Stauff, son insigne ouvrage sur saint Luc, qui est un des plus beaux et des plus riches qui soient sortis de sa plume.

Cependant, cette charge pastorale lui pesait extrêmement sur les épaules, et il gémissait continuellement de n'être plus dans le secret de son cloître et de sa cellule. Aussi, il fit tant d'instances auprès du pape Urbain IV, qu'il en obtint enfin la permission de se défaire de son évêché. Ce ne fut que pour se remettre comme un simple religieux avec ses confrères, et pour aller continuer à Cologne les premiers exercices de la méditation et de la composition des livres sur l'Ecriture et sur la théologie. Il reçut ensuite une nouvelle mission du souverain Pontife pour prêcher la croisade en Allemagne ; et il le fit avec un succès merveilleux, ayant porté un grand nombre de seigneurs et de toutes sortes de personnes à entreprendre le voyage de la Palestine pour en délivrer les saints lieux de la main des infidèles. A peine eut-il achevé ce voyage, que Grégoire X, successeur d'Urbain, le manda au concile de Lyon, où saint Bonaventure, saint Thomas et beaucoup d'autres flambeaux de l'Eglise étaient aussi appelés. Lorsqu'il se préparait à partir, étant à table avec les religieux, le 7 mars 1274, qui était le jour de la mort de saint Thomas, les larmes lui vinrent aux yeux, et il s'écria que l'Eglise perdait en ce jour une de ses plus grandes lumières. Dans ce concile, il se fit admirer par un savant discours qu'il fit sur les paroles d'Isaïe : « Dieu leur enverra un sauveur et un défenseur qui les délivrera ». Et comme il y faisait la fonction d'orateur de l'empereur Rodolphe, il obtint des évêques assemblés tout ce que cet empereur souhaitait.

Il retourna ensuite à Cologne, où il fut toujours employé à de grandes affaires. Il enrichit son couvent de trois cents corps saints et de plusieurs autres reliques ; surtout d'une épine de la couronne de Notre-Seigneur et

d'une partie de sa croix donnée par le roi saint Louis. Il réconcilia ensemble des seigneurs qui étaient en démêlé. Il fit souvent dans le diocèse les fonctions épiscopales avec une ferveur et un zèle merveilleux. Il employa surtout sa plume à écrire d'excellents traités en l'honneur de la sainte Vierge. Plusieurs auteurs assurent que cette Reine des anges, pour lui donner plus de facilité en cette composition, se fit voir à lui dans l'état incomparable de sa beauté.

Enfin, le temps de sa mort approchant, comme il faisait un savant discours en présence d'une infinité d'auditeurs, il perdit tout à coup la mémoire, suivant l'avertissement que la même Vierge lui en avait donné dès le temps de son noviciat ; c'est ce qui lui fut un sujet de découvrir ce mystère et d'avertir l'auditoire que la fin de sa vie n'était pas éloignée. Sans cesse, à partir de ce moment, la pensée de la délivrance fut présente à l'âme d'Albert. Il avait toujours souhaité que son corps pût reposer à l'ombre de la croix, au milieu de ses frères, dans la ville de Cologne. Il espérait pouvoir, au jour de la résurrection générale, aller à la rencontre de son Juge avec tous ces Saints parmi lesquels tant de milliers de martyrs attendent la venue de leur Seigneur. C'est pourquoi il s'était depuis longtemps choisi, à l'exemple des anciens justes, le lieu de son repos dans l'église de son monastère. Il visitait chaque jour son tombeau et disait pour lui-même les Vigiles des morts comme pour un homme déjà mort au monde. Il visitait aussi les autels et les sépultures des Saints. Il les saluait dévotement de loin comme concitoyens et amis de son Dieu, et les conjurait avec larmes de l'aider de leur charitable intercession.

Le grand serviteur de Dieu soupirait ainsi après sa délivrance, lorsque l'heure du suprême départ sonna ; et l'illustre savant, cassé de vieillesse et de fatigues, entendit descendre du ciel cette consolante parole : « Courage, bon et fidèle serviteur, viens participer à la joie de ton Maître ! » Après avoir reçu avec d'admirables sentiments de dévotion les sacrements de l'Eglise, il rendit, dans sa cellule, assis sur une pauvre chaise, en présence des frères agenouillés et en pleurs, sa belle et sainte âme au Dieu qu'il avait si fidèlement servi, et il chanta avec un enthousiasme divin ces paroles du Psalmiste : « Nous vîmes dans la cité de Dieu ce que nous avions entendu ». C'était un vendredi 15 novembre de l'année 1280, dans la septième année du règne du roi Rodolphe de Habsbourg, dans la soixante-quatrième depuis la fondation de l'Ordre, six ans et quatre mois après la mort de saint Thomas d'Aquin, que s'éteignit Albert le Grand, ce soleil de la philosophie. Il avait atteint l'âge de quatre-vingt-sept ans.

On le représente en habits pontificaux, tenant un livre à la main.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Le corps de l'illustre Dominicain, revêtu des ornements pontificaux, fut placé dans un sarcophage de bois. Tous les conventuels des églises de la ville de Cologne, l'archevêque Sigfried, beaucoup de nobles et une foule innombrable de peuple l'accompagnèrent ; on le déposa dans le chœur de l'église claustrale, à côté de la sainte croix, devant le maître-autel. Cette lugubre cérémonie se fit au milieu du deuil et des larmes universels et se termina par la célébration d'un service funèbre des plus splendides.

L'église de Ratisbonne, dont le grand maître avait été évêque, désirant posséder la précieuse dépouille de son saint pasteur, envoya aussitôt des commissaires à Cologne pour la réclamer ; mais les moines ne se laissèrent point ravir un si rare trésor. Ils n'en envoyèrent à Ratisbonne qu'une relique considérable (*exta*, les intestins), qui furent inhumés, dit-on, dans la basilique de Saint-Pierre, derrière le maître-autel.

Sur le tombeau du bienheureux maître, dans l'église de Cologne, fut placé un marbre magnifique portant cette inscription : « L'an du Seigneur MCCLXXX, le quinzième jour de novembre, mourut le vénérable seigneur frère Albert, ancien évêque de Ratisbonne, de l'Ordre des Frères Prêcheurs et maître en sacrée théologie. Que son âme repose en paix. Amen ».

Il est impossible de préciser l'époque à laquelle se fit la première ouverture de son tombeau. Quoi qu'il en soit, depuis la première translation, le corps de notre Bienheureux demeura, pendant presque deux cents ans, au milieu du chœur de l'église dominicaine à Cologne, l'objet d'une vénération profonde et le but de pieux pèlerinages. Mais enfin, lorsque l'Université de Cologne, sortie en grande partie de la fameuse école d'Albert, se fut élevée à son plus haut point de splendeur, et que la section de théologie eut obtenu la considération et l'estime universels, l'humble tombeau du grand maître de la science ne parut plus convenable au grand nombre des étudiants. On voulut élever à ce génie extraordinaire un mausolée plus splendide et plus digne, comme beaucoup de savants de moindre mérite en avaient obtenu. Touché des prières incessantes de cette célèbre école, Sixte IV permit l'ouverture du tombeau ainsi que la translation du corps, en priant Hermann, archevêque de Cologne, de ne pas mettre d'obstacle à la réalisation d'une aussi louable entreprise. Or, comme le général des Dominicains, Salvius Casetta, se trouvait précisément à Cologne à cette époque, l'ouverture du tombeau fut arrêtée pour le 11 janvier de l'année 1482. Le provincial d'Allemagne, Jacques Stubach, le prieur du couvent de Cologne, Jacques Sprenger, qui devait diriger l'entreprise, le recteur de l'Université, Ulrich d'Esslingen, les professeurs, les docteurs et les étudiants furent tous présents à la rédaction de cet acte.

Il fallut se donner de grandes peines pour éloigner, à l'aide de solides instruments, l'énorme pierre qui fermait l'entrée du caveau ; mais on trouva enfin ce que l'on cherchait. Bientôt apparut le sépulcre de pierre avec le sarcophage de bois qui contenait la sainte dépouille. Celle-ci était encore parée des ornements épiscopaux. La tête portait la mitre quelque peu endommagée ; la main droite tenait la crosse pastorale, dont l'extrémité supérieure était de plomb et la partie inférieure de bois également endommagée. Un anneau de cuivre fut trouvé dans le doigt de la main gauche et des sandales aux pieds. Si tous ces objets prouvaient l'amour du bienheureux Albert pour la sainte vertu de pauvreté, les témoignages de son ardente dévotion ne manquèrent pas davantage. Au cou du corps étaient suspendus un petit crucifix contenant une particule de la sainte croix, un petit paquet de soie qui renfermait un *Agnus-Dei* en cire, puis un pfenning percé autrefois par un des clous du Sauveur. Le corps lui-même n'avait presque reçu aucune atteinte. Quelque peu de terre le couvrait seulement. Le couvercle du sarcophage de bois ayant été détruit par le temps et l'humidité, les religieux, après avoir fait disparaître la terre sans toucher au corps, trouvèrent la tête presque intacte, la matière des yeux était encore dans leurs orbites, et la chair couvrait le menton avec une partie de la barbe. On pouvait même voir encore une oreille desséchée. Les épaules étaient parfaitement intactes, les membres garnis de chair desséchée, et les pieds tenaient aux jambes.

On s'étonna que le saint corps, après avoir passé un aussi long temps sous terre, répandît encore une odeur de nature à ravir d'admiration tous les assistants. Ceux qui présidèrent à la translation détachèrent le bras droit, destiné au pape Sixte, qui l'offrit aux Frères Prêcheurs du couvent de Bologne, et replacèrent le reste des saintes reliques, avec leur parure primitive, dans un tombeau plus honorable, qu'on avait construit de façon à ce qu'elles pussent toujours être offertes à la vénération des fidèles. Nous ne pouvons malheureusement plus dire quel fut ce nouveau et remarquable monument, puisqu'il disparut comme tant d'autres au commencement de ce siècle. Il est vraisemblable toutefois qu'il était fait de pierre, élevé au-dessus du sol et enrichi de sculptures. Au milieu aura été placé le sarcophage de bois, muni d'un dessus transparent qu'on pouvait découvrir. Depuis cette mémorable translation, un grand nombre de pieux fidèles visitèrent les reliques, et beaucoup de personnes malades y obtinrent leur guérison.

L'église des Dominicains de Cologne s'écroula, dans les dix premières années de notre siècle, sous les coups du vandalisme moderne, qui détruisit également quatre-vingts autres édifices, églises ou monastères, dans la cité de Cologne. C'est une caserne d'artillerie qui remplace aujourd'hui l'ancien couvent des Frères Prêcheurs. Le magnifique mausolée d'Albert lui-même ne put trouver grâce devant les démolisseurs, à cette époque de douloureuse mémoire. Lorsqu'on ouvrit alors le sarcophage, les restes du grand homme tombèrent presque tous en cendres ; les ornements seuls et une partie de la crosse pastorale demeurèrent entiers. Toutes ces reliques furent transportées dans l'église cathédrale de Saint-André. Les ossements, ainsi que les deux morceaux de la crosse pastorale en bois (ayant chacun une longueur de cinquante centimètres), et dont l'un portait encore à sa partie supérieure la courbure de fer ou de plomb, furent de nouveau enfermés dans un petit coffret de bois que l'on suspendit à la muraille de l'entrée latérale nord de l'église.

Quant aux ornements, ils furent gardés et déposés dans la sacristie supérieure de l'église, où on peut encore les voir. Ils se composent de la chasuble, du manipule et de l'étole ; l'étoffe en est d'un velours sur soie remarquable et de couleur violette. La chasuble est d'un poids considérable, et possède encore la forme antique d'un manteau chargé de plis qui couvre tout le corps et a besoin d'être relevé aux bras. Sur la partie antérieure et postérieure est dessinée une croix *(aurifrisia)* en forme de pallium, composée d'étoffe d'or et ornée de carreaux ou d'étoiles rouges et

vertes. L'étole est une bande longue et étroite descendant jusqu'aux extrémités de l'aube et ornée de douze images très-petites, mais complètes, des douze Apôtres. Le manipule, de forme semblable, mais plus court, porte les images de saintes vierges, et, aux extrémités, les empreintes de deux Saints de l'Ordre de Saint-Dominique.

Depuis la mort du Bienheureux, la foi en sa gloire dans le ciel s'était universellement répandue dans les lieux qu'il avait honorés de sa présence. Son culte se développa successivement. Quelques fidèles commencèrent d'abord à l'invoquer dans leurs besoins ou à visiter pieusement son tombeau. Cinquante ans après sa sortie de ce monde, on agita déjà la question de sa canonisation. S'il faut en croire certains biographes, le pape Jean XXII, ce grand ami des sciences, aurait, en 1334, ordonné des informations sur la canonisation d'Albert. Ce fut sans doute après avoir, l'an 1323, inscrit Thomas, le docteur angélique, au catalogue des Saints. Cependant le procès, pour des motifs qui nous sont inconnus, n'eut pas de suite à cette époque.

Pendant cet intervalle, le culte d'Albert prit chaque jour de nouveaux accroissements au sein de la population de Cologne. Les Dominicains se virent alors dans la nécessité de procéder à l'ouverture du tombeau. Lorsqu'ils eurent retrouvé la précieuse dépouille et constaté plusieurs guérisons obtenues par l'attouchement des reliques, ils publièrent, avec l'autorisation du pape Innocent VIII, un office en l'honneur du bienheureux maître. Ils lui érigèrent aussi un autel, et célébrèrent l'anniversaire de sa mort avec une grande magnificenee dans les couvents de Ratisbonne et de Cologne.

Au commencement du XVII[e] siècle, un évêque et prince bavarois, qui, avec le nom d'Albert, portait au serviteur de Dieu une grande vénération, reprit l'affaire pendante de la béatification avec tout le zèle et la persévérance que l'on reconnait aux hommes de ces contrées. C'était Albert IV, comte de Torringen et évêque de Ratisbonne. Il commença d'abord par prendre ses informations pour savoir comment se célébrait à Cologne la fête du grand homme. Deux ans après, il pria les Frères Prêcheurs de cette ville de lui donner le chef ou le crâne du Bienheureux, leur manifestant le désir d'exposer dans son église cathédrale cette relique renfermée dans un vase précieux. Mais les Dominicains ne purent se séparer de leur cher trésor. Pour satisfaire cependant en quelque façon le prince-évêque, le fondé de pouvoir du général des Prêcheurs, Thomas Marmus, prit dans le sépulcre l'os du bras gauche et l'envoya à Ratisbonne le 18 janvier 1619. Vers le même temps, l'évêque Albert IV demanda au pape Paul V que la fête du Bienheureux, qui déjà se célébrait à Cologne et à Ratisbonne, fût étendue à toutes les paroisses dépendantes de cette dernière ville; mais les négociations traînèrent en longueur. La congrégation de Rome, à la tête de laquelle se trouvait le célèbre Bellarmin, répondit d'abord qu'à Rome on ne savait rien de l'affaire et des prétendus miracles d'Albert, et qu'il fallait donc avant tout intenter un procès auquel on était, du reste, disposé. Cette réponse étant parvenue à Ratisbonne, on s'empressa de prouver que ladite fête se célébrait depuis longtemps déjà avec un immense concours de peuple chez les Dominicains, qu'Albert portait le nom de Bienheureux dans tous les vieux livres et martyrologes, et qu'on connaissait de lui un grand nombre de faits miraculeux. Enfin le comte de Torringen délégua son propre chapelain, Menzel, à Rome, avec mission de pousser l'affaire avec vigueur; il pria en même temps le duc Guillaume de Neubourg, l'électeur Maximilien à Munich et l'empereur d'Allemagne, Ferdinand, de s'intéresser pour lui près la cour pontificale. Ceci se passait en l'an 1622. Or, lorsque l'enquête eut parcouru tous les degrés voulus, le pape Grégoire XV, qui dans l'intervalle avait succédé à Paul V, le 15 septembre 1622, déclara qu'il était permis à l'Eglise de Ratisbonne de célébrer tous les ans, le 15 novembre, un office solennel en l'honneur du bienheureux Albert. C'est-à-dire, en d'autres termes, qu'on pouvait compter le grand homme au nombre des Saints de l'Eglise, qu'il avait pratiqué les vertus dans un degré héroïque, et que des miracles avaient manifesté sa gloire.

L'évêque Albert fit de plus, en 1622, une fondation de cinq cents florins, avec l'autorisation du Pape, pour que la fête du Bienheureux se célébrât chaque année dans le chœur de la cathédrale. Le pape Urbain VIII, à son tour, cédant à de nombreuses instances, étendit le privilége de l'Eglise de Ratisbonne à toutes les maisons de l'Ordre des Frères Prêcheurs répandues dans les Etats romains, en Allemagne et en Italie. Enfin Clément X permit à tous les couvents dominicains du monde de célébrer l'anniversaire du trépas d'Albert le Grand.

De nos jours, par un décret de la Congrégation des Rites, en date du 27 novembre 1856, le souverain Pontife Pie IX a mis Albert le Grand au nombre des Saints de l'archidiocèse de Cologne, et a ordonné que sa fête fût célébrée le 16 novembre.

Albert s'est élevé lui-même le monument le plus splendide de sa gloire par les ouvrages qu'il a publiés sur toutes les branches des connaissances humaines. Leur énumération exacte sera peut-être toujours impossible, car il n'en existe aucun catalogue contemporain, et beaucoup n'ont jamais été imprimés; d'autres demeurent encore enfouis dans les bibliothèques, et bien des productions étrangères ont été mises au nombre de ses écrits. Labbe prétend qu'Albert a doté le monde de huit cents ouvrages, de sorte qu'il pourrait lui seul suppléer à toutes les bibliothèques; il est certain, ne dussions-nous voir là qu'une hyperbole poétique, qu'il a mis au jour une quantité prodigieuse d'ouvrages, et qu'il a bien surpassé tous les écrivains antérieurs en fécondité. Il a parlé de toutes les matières divines et humaines avec une érudition vraiment étonnante.

1° *Ecrits authentiques et imprimés d'Albert le Grand.*

Nous pouvons les diviser en deux classes : 1° ceux qui ont rapport à la philosophie ou généralement aux sciences naturelles, et 2° ceux qui traitent des questions théologiques.

A la première classe appartiennent les écrits contenus dans les six premiers tomes de l'édition lyonnaise, savoir : Le premier volume embrasse les traités sur la logique : *Des Prédicats*, neuf traités; *des dix Prédicaments*, sept traités; *des six Principes de Gilbert la Porrée*, huit traités; sur les deux livres d'Aristote, *de l'Interprétation*, ou *Peri Hermenias; du Syllogisme simpliciter*, c'est-à-dire sur le livre des premiers Analytiques, seize traités; *de la Démonstration*, c'est-à-dire sur le livre des derniers Analytiques, dix traités ; huit livres sur les *Topiques;* sur les deux livres des *Sophisticis Elenchis.* — Le deuxième tome contient des traités de physique : Sur les huit livres *de Physico auditu ; du Ciel et du Monde*, quatre livres ; *de la Génération et de la Corruption*, onze livres; *des Météores*, quatre livres ; *des Minéraux*, cinq livres. — Le troisième tome contient les écrits sur la psycologie et sur la métaphysique : Les trois livres *de l'Ame ;* les treize livres *des Métaphysiques.* — Le quatrième tome est consacré aux matières éthiques et politiques : Dix livres *des Ethiques Nicomachiques ;* huit livres *des Politiques.* — Le cinquième tome renferme les petits traités physiques *(Parva Naturalia) : De Sensu et Sensato, lib.* I; *de la Mémoire et de la Réminiscence*, un livre ; *du Sommeil et des Veilles*, un livre ; deux livres *des Mouvements des Animaux ; de l'Age*, ou Jeunesse et Vieillesse ; *de l'Esprit ou de la Respiration*, deux livres ; *de la Mort et de la Vie*, un livre ; *de Nutrimento et Nutribili*, un livre ; *de la Nature et de l'Origine de l'Ame*, un livre ; *de l'Unité de l'Intellect* contre Averroès, un livre ; *de l'Intellect et de l'Intelligible*, deux livres ; *de la Nature des Lieux*, un livre ; *des Causes et des Propriétés des Eléments*, un livre ; *des Passions de l'air*, un livre ; *des Végétaux et des Plantes*, sept livres ; *des Principes du mouvement progressif*, un livre ; *de la Procession de l'univers d'une cause première*, un livre ; *Miroir astronomique.* — Le sixième tome renferme la zoologie : *Opus insigne de Animalibus*, vingt-six livres.

La seconde catégorie des ouvrages d'Albert embrasse ceux qui traitent des matières théologiques. Dans le tome VIIe sont contenus : les *Commentaires sur les Psaumes.* — Dans le huitième tome : Les *Commentaires sur les Lamentations de Jérémie ;* les *Commentaires sur Baruch ;* les *Commentaires sur Daniel ;* les *Commentaires sur les douze petits Prophètes.* — Dans le neuvième tome : les *Commentaires sur saint Matthieu ;* les *Commentaires sur saint Marc.* — Dans le dixième tome : les *Commentaires sur saint Luc.* — Dans le onzième tome : les *Commentaires sur saint Jean ; Notes* ou *Commentaires sur l'Apocalypse.* — Le tome XIIe contient : les *Sermons du temps ; Oraisons sur les Evangiles dominicaux* de toute l'année ; *Panégyriques des Saints ;* trente-deux *Sermons sur le sacrement de l'Eucharistie ;* le livre de la *Femme forte.* — Le treizième tome offre : les *Commentaires sur Denis l'Aréopagite.* — Les tomes XIV, XV et XVI contiennent : les *Commentaires* sur les livres I, II, III et IV du Maître des Sentences. — Le dix-septième tome contient : la première partie de la *Somme théologique.* — Le dix-huitième tome : la seconde partie de la *Somme théologique.* — Le dix-neuvième tome : la *Somme des Créatures*, divisée en deux parties, dont la première traite des quatre *coævis :* de la Matière première, du Temps, du Ciel et de l'Ange; la seconde traite de l'Homme. — Le vingtième tome : le *Mariale*, ou deux cent trente questions sur l'évangile *Missus est.* — Le vingt et unième tome renferme divers mélanges *(miscellanea)*, de l'*Appréhension et des Modes d'appréhension*, un livre ; *Philosophie des Pauvres*, ou Isagoge sur les livres d'Aristote, sur l'Entendement physique, sur le Ciel et le Monde, sur la Génération et la Corruption, sur les Météores et sur l'Ame ; *du Sacrifice de la Messe*, un livre ; du *Sacrement de l'Eucharistie*, un livre ; *Paradis de l'Ame*, ou opuscule des Vertus ; opuscule sur la nécessité de s'attacher à Dieu.

Tels sont les ouvrages recueillis dans la collection complète des œuvres d'Albert, et qui peuvent lui être attribués.

2° *Ecrits authentiques manuscrits.*

Il en existe encore d'autres reconnus pour authentiques par les autorités les plus anciennes et les plus respectables. Ces écrits, à l'exception de quelques-uns, n'ont pas été imprimés jusqu'ici. Ils sont perdus ou demeurés enfouis dans les bibliothèques. Beaucoup ne sont que des extraits des ouvrages mentionnés plus haut. De ce nombre sont les suivants :

1. *Sur toute la Bible par mode de notes ;* — 2. *Sur quelques livres et textes de l'Ancien et du Nouveau Testament ;* — 3. *Apostilles sur Job ;* — 4. *Sur les Cantiques ;* — 5. *Sur Isaïe ;* — 6. *Sur Jérémie et sur Ezéchiel ;* — 7. *Sur toutes les Epitres de saint Paul ;* — 8. *Contre les Guillemistes*, adversaires des religieux ; — 9. *Livre* contenant la solution à un grand nombre de questions et adressé aux Parisiens ; — 10. Grand nombre de *Proses* ou *Séquences* et autres sujets pieux ; — 11. Un *Office du Corps du Christ*, qui n'est point d'usage commun dans l'Eglise, avec diverses proses sur le même Sacrement ; — 12. Sur le livre *des Noms divins*, de Denis l'Aréopagite ; — 13. Livre sur l'*Art de prêcher ;* — 14. Livre de la *Réparation de l'homme* déchu ; — 15. *De la longueur et de la brièveté de la Vie ;* — 16. *De la différence*

entre l'Esprit et l'Ame ; — 17. Quinze livres de *questions contre les Averroïstes ;* — 18. *De l'Unité de la forme ;* — 19. *Des Pierres et des Herbes ;* — 20. Cinq livres sur la *Vie monastique* et quatre sur la *Vie économique ;* — 21. *Questions* sur les livres des *Ethiques ;* — 22. Huit livres des *Politiques ;* — 23. Deux livres des *Economiques ;* — 24. Deux livres des *grandes Morales ;* — 25. *Problèmes d'Aristote ;* — 26. *Exposition sur les trois livres des Rhétoriciens ;* — 27. *Somme de la Science arithmétique ;* — 28. *Somme de la Science musicale ;* — 29. *Somme de la Science géométrique ;* — 30. *Somme de la Science de la Perspective ;* — 31. *Somme la plus complète de l'Astronomie ;* — 32. *Commentaire sur l'Arithmétique de Boëce ;* — 33. *Commentaire sur la Musique* du même ; — 34. *Commentaire sur la Géométrie d'Euclide ;* — 35. *Sur l'Almageste de Ptolémée ;* — 36. *Sur la Perspective d'Alacène ;* — 37. Le livre de la *Sphère du monde ;* — 38. Le livre des *Imaginations des Astrologues ;* — 39. *Somme* dans laquelle Albert réprouve les Sciences magiques et combat la Nécromancie, la Géomancie, l'Hydromancie, la Pyromancie, la science des Aruspices, l'Horoscopique, l'Augure, les Maléfices, les Sortiléges et les Prestiges ; — 40. Le livre de la *Nature des Dieux*, divisé en plusieurs parties ou opuscules ; — 41. Livre de l'*Homme immortel ;* — 42. Le livre des *douze Alphabets ;* — 43. Livre sur les *Machines* destinées à porter l'eau et les fardeaux ; — 44. De la *Logique* ou *Dialectique ;* — 45. *Sur le livre des Divisions de Boëce ;* — 46. *Sur les livres des Modernes* par mode d'exposition littérale ; — 47. *Somme grammaticale ;* — 48. Livre de l'*Art oratoire ;* — 49. *Exposition sur les anciens Docteurs grammairiens ;* — 50. Des *Intelligences et Substances séparées ;* — 51. Livre sur la *Médecine ;* — 52. Livre sur l'*Art d'apprêter les laines*, sur l'*Art stratégique*, sur l'*Agriculture*, sur la *Chasse*, sur la *Navigation* et sur l'*Art théâtral.*

Outre ces ouvrages, déjà connus des plus anciens catalogueurs, tels que Pignon et Valéoletanus, les bibliothécaires de Lyon citent encore, en 1646, les écrits suivants comme venant d'Albert et existant encore à leur époque. Ces écrits ne sont, du reste, que la répétition des ouvrages déjà mentionnés, avec des titres différents et sous une forme raccourcie.

1. *Sur la sainte Ecriture ;* — 2. *Petites Notes sur l'Evangile de saint Matthieu* pour le jour de l'Epiphanie ; — 3. *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;* — 4. *Annotations sur les livres de saint Augustin :* les Confessions, la Trinité, de la Quantité et de l'Immortalité des âmes, la Genèse, de la Discipline ecclésiastique, etc. ; — 5. *Table sur les quatre livres des Sentences ;* — 6. Du *Bien* et de la nature des biens ; — 7. De la *Grâce de Dieu ;* — 8. De l'*Origine et de l'Immortalité de l'âme ;* — 9. De la *sacrée Théologie ;* — 10. *Théologie positive, morale, scholastique, mystique, symbolique* et *oratoire ;* — 11. De la *Crainte multiple ;* — 12. *Enchiridion des vraies et parfaites Vertus ;* — 13. *Oraisons sur les Sentences ;* — 14. *S'il est expédient pour l'homme de vouer l'entrée en religion ?* — 15. Des *quatre Vertus cardinales ;* — 16. De l'*Art de bien mourir ;* — 17. Petits traités : du *Livre de vie*, de l'*Evacuation de la charité*, de l'*Ordre de la charité* dans la patrie. Des *Vertus cardinales.* Des *Dons*, de la *combinaison des Dons*, de la *Crainte*, de la *Science*, de la *Sagesse.* Des *Vices* en général et de l'*Usure* en particulier. Du *Mensonge. Différence entre la Mansuétude et la Miséricorde ;* — 18. Un volume des *Sacrements ;* — 19. *Discours divers ;* — 20. De l'*Art de parler et de se taire ;* — 21. De l'*Office de la Messe ;* — 22. De l'*Oraison dominicale ;* — 23. *Litanies* du Temps et des Saints ; — 24. Petites *Oraisons* sur la Passion du Seigneur ; — 25. Des *Mystères de la Messe ;* — 26. Des *Cheveux de la Sainte Vierge ;* — 27. *Commentaire sur le cantique Magnificat ;* — 28. *Somme de la bienheureuse Vierge* et *Traité des martyres des Saints ;* — 29. Des *Anteprédicaments*, du *Contingent* et du *Possible*, des *Postprédicaments*, des *Définitions ;* — 30. *Isagoge sur la Physique ;* — 31. De la *Mobilité du Corps selon les lieux ;* — 32. Du *Sens commun* et des autres puissances de l'âme ; — 33. De la *Nature des Oiseaux*, des *Quadrupèdes ;* — 34. De l'*Homme* et de ses différentes définitions ; — 35. De la *Perfection de l'âme ;* — 36. *Philosophie morale ;* — 37. De la *Direction astronomique et des Astres ;* — 38. *S'il est permis d'avoir recours aux jugements des astres ?* — 39. Sur le *Miroir astrolabique ;* — 40. *Ephémérides ;* — 41. Des *Causes ;* — 42. De l'*Être* et de l'*Essence ;* — 43. *Sur diverses questions ;* — 44. *Diverses questions théologiques. Principes universels ;* — 45. Du *Destin.*

3° *Ecrits apocryphes.*

Ces écrits sont :

1. Le *Compendium* de la vérité théologique ; — 2. L'ouvrage insigne sur les *Louanges de la bienheureuse Vierge Marie ;* — 3. Opuscule sur l'*Alchimie ;* — 4. Sur l'*Arbre d'Aristote ;* — 5. L'incomparable traité sur la *Condition de l'Ame raisonnable* et sur ce qui lui est nécessaire pour connaître Dieu, se connaître elle-même et les autres créatures ; — 6. Troisième (partie de la Somme) du *Christ* et des *Vertus ;* — 7. Quatrième partie. Des *Sacrements* et de la *Gloire de la Résurrection.* Ces deux ouvrages furent composés par un successeur, d'après le commentaire d'Albert le Grand sur les Sentences ; — 8. De l'*Enfantement de l'Homme* et de sa formation dans le sein maternel ; — 9. *Liber de Secretis secretorum Alberti in quo mira et inaudita posuit.* Il parut souvent imprimé sous ce titre : *De Secretis mulierum.* La Congrégation de

l'Index s'exprime ainsi sur cette publication répandue au loin : *Alberto magno doctori egregio falso adscriptus libellus de Secretis mulierum omnino prohibetur.* Que cet écrit ait été faussement attribué à Albert, c'est chose visible, par cela seul qu'il y est souvent cité par l'auteur. On croit généralement que ce livre est l'œuvre de Henri de Saxe, un des disciples d'Albert le Grand ; — 10. Livre des *Agrégations*, ou Secrets des vertus des pierres, des herbes et des animaux ; — 11. Des *Merveilles du monde ;* — 12. Des *Secrets de Henri de Saxe :* de la formation du fœtus ; — 13. Des *Secrets de la Nature* ou de la physionomie. L'auteur de cet ouvrage est Michel Scot, le célèbre mathématicien et astronome qui vivait sous le règne de Frédéric II (1290) ; — 14. De la *Nature ou des Natures des choses.*

Nous nous sommes servi, pour compléter et rectifier le Père Giry, de l'*Année dominicaine*, et de l'ouvrage intitulé : *Albert le Grand, sa vie et sa science*, par M. le docteur Joachim Sighart, professeur de philosophie au lycée royal de Freising (Paris, chez Poussielgue, 1862).

SAINTE GERTRUDE D'EISLEBEN,

RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE, ABBESSE DE RODERSDORF ET DE HELDEFS

1334. — Pape : Benoît XII. — Empereur d'Allemagne : Louis V, de Bavière.

> Ceux qui cherchent sans cesse le Seigneur par leurs bonnes œuvres et par l'ardeur de leurs désirs, arrivent bientôt aux grâces les plus sublimes.
> *Saint Grégoire le Grand.*

Gertrude naquit vers l'année 1264, dans une ville du comté de Mansfeld, en Saxe, appelée Eisleben. Les parents de notre Sainte étaient des plus nobles du pays, et joignaient la piété à la gloire de leur naissance. Ils la mirent dès l'âge de cinq ans, selon son désir, chez les Bénédictines de Rodesdorf, où, toute faible et toute petite qu'elle était, elle brilla par le concert de ses vertus. Comme elle ne connaissait point le monde, elle n'avait nulle inclination pour lui. Son innocence et sa pudeur étaient si parfaites, qu'il ne semblait pas qu'elle eût contracté les déréglements de l'homme criminel. Elle ne parlait que dans la nécessité. Elle n'envisageait jamais un homme d'un regard assez fixe pour pouvoir le reconnaître. Son âme était dans un recueillement continuel, et elle avait tellement renoncé à sa propre volonté qu'elle mettait toute sa joie à obéir à Dieu et à ceux que sa providence lui avait donnés pour supérieurs et pour guides.

Comme elle avait naturellement l'esprit vif et pénétrant, on lui permit d'unir l'étude des lettres à l'exercice de la vertu. Elle y fit de si grands progrès, qu'elle devint en peu de temps très-versée dans les langues, dans la rhétorique et dans la philosophie. Elle s'appliqua ensuite à la théologie scolastique et à la mystique, et elle en comprit aisément les plus beaux secrets. Elle n'avait point d'autre vue, dans cet exercice, que de se rendre plus capable de la connaissance et de l'amour de Dieu. Cependant, parce qu'elle commença à y prendre un peu trop de goût, ce qui diminua la ferveur de sa dévotion, Notre-Seigneur lui apparut et la reprit sévèrement de cette faute. Depuis cette apparition, elle ne trouva plus dans cette étude que du fiel et de l'amertume, et elle était si confuse d'avoir donné place dans son cœur à des goûts qui n'étaient pas purement de Dieu, qu'elle ne pouvait se supporter elle-même. Lorsqu'elle eut vingt ans (1284), Notre-Seigneur voulut lui-même lui servir de maître et lui apprendre des vérités

qu'elle n'aurait pu découvrir dans les livres. En effet, la veille de la Purification de Notre-Dame, il la remplit de lumières si pures et si abondantes, que, quoique sa vie passée eût été un modèle de sainteté pour les âmes les plus innocentes, elle ne la regardait que comme un temps de ténèbres et de vanité. Cette faveur fut suivie d'une union si intime avec ce divin Epoux, que, jusqu'à l'âge de trente-cinq ans qu'elle composa le Traité où elle parle de cette union, elle ne perdit jamais de vue sa très-douce et très-aimable présence, excepté pendant onze jours que, pour éprouver sa fidélité, il ne se fit pas sentir au fond de son cœur d'une manière si sensible qu'il le faisait ordinairement.

Des grâces si précieuses n'échappèrent point à ses supérieurs : persuadés de son mérite, ils l'établirent abbesse du monastère de Rodesdorf, où elle avait fait profession, afin qu'étant élevée au-dessus des autres, elle répandît plus abondamment sur toute la communauté les rayons de ses vertus. Elle ne demeura pas cependant longtemps dans ce monastère ; elle fut chargée peu de temps après, pour des raisons que nous ne savons pas, de la conduite de celui de Heldefs. On ne peut assez dignement représenter les fruits de grâce et de sainteté que cette admirable abbesse produisit dans ces deux maisons, pendant quarante ans qu'elle en fut successivement supérieure, ni combien de jeunes vierges elle forma à la perfection. Elle n'épargnait rien pour avancer leur sanctification, et elle y travaillait avec tant d'adresse et d'onction, que les moins ferventes étaient obligées d'entrer dans les voies qu'elle leur montrait. Ces heureux succès n'empêchaient pas qu'elle n'eût de très-bas sentiments d'elle-même. Elle ne s'estimait qu'une très-grande pécheresse ; elle disait qu'elle ne méritait pas qu'on la souffrît sur la terre, parce que tout autre aurait fait un meilleur usage qu'elle des grâces qu'elle recevait de la bonté de Dieu. Elle était néanmoins très-fidèle à y correspondre, et il ne faut que lire les ouvrages qu'elle a composés pour voir quelles étaient sa délicatesse de conscience et son exactitude à suivre toutes les aspirations de son divin Epoux. Elle se défiait si fort d'elle-même, que, quelque éclairée qu'elle fût, elle ne laissait pas de consulter les autres dans les moindres difficultés ; elle s'adressait surtout à sainte Mechtilde, qui était religieuse dans son monastère. Elle était quelquefois combattue de pensées vaines et inutiles, qui se présentaient à son esprit; mais, comme elle connaissait la corruption de notre nature, et qu'elle savait que toutes ces idées involontaires ne provenaient que de son mauvais fonds, elle ne s'en étonnait pas, elle tâchait seulement de les réprimer.

La diversité de ses occupations ne diminuait rien de sa ferveur, parce que tout lui servait de sujet et de motif pour s'élever à Jésus-Christ. Toutes les actions qu'elle faisait le matin, avant la communion, elle les offrait à Dieu comme des préparations pour s'approcher plus dignement de la sainte Table ; et pour celles qui suivaient la communion, elle les lui offrait comme autant d'actions de grâces du bienfait inestimable qu'elle avait reçu en communiant. Plusieurs personnes, connaissant son expérience dans les choses spirituelles, la consultèrent sur les temps qu'elles devaient prendre pour s'approcher de la sainte Communion ; elle eut elle-même recours à la prière, pour apprendre de son divin Maître de quelle manière elle devait se comporter dans ces occasions, et par une faveur peu commune, ce divin Sauveur l'assura qu'il lui communiquerait les lumières nécessaires pour ne pas manquer dans les avis qu'elle donnerait là-dessus, et qu'il accorderait de plus aux personnes à qui elle conseillerait de com-

munier, les grâces dont elles auraient besoin pour ne pas communier indignement. Ces faveurs extraordinaires montrent l'affection singulière que cet aimable Sauveur avait pour cette chère Epouse ; elle était aussi, de son côté, tellement embrasée de son amour, qu'elle ne pouvait être un instant sans faire quelque chose qu'elle croyait lui être agréable. Elle ne désirait et ne cherchait en toutes choses que sa gloire, et elle l'avait tellement imprimé dans son esprit, qu'elle ne pouvait penser qu'à lui ; comme ce divin Sauveur le fit connaître un jour à sa sainte Mechtilde, dans une vision où il lui apparut assis dans un trône, et Gertrude à ses côtés, laquelle avait les yeux tellement arrêtés sur lui, qu'elle ne les détournait pas d'un moment : ce que cette sainte fille prit pour une marque évidente des bontés que Notre-Seigneur avait pour sa très-digne supérieure, et de l'application continuelle et infatigable que sainte Gertrude avait à Dieu présent. Notre-Seigneur révéla aussi à une de ses religieuses l'éminente perfection à laquelle cette sainte abbesse était parvenue. Il lui déclara que, comme il n'y avait personne sur la terre qui eût une volonté aussi désintéressée et une intention aussi pure que Gertrude, aussi n'y avait-il point de cœur en ce monde où il demeurât avec plus de plaisir que dans celui de cette fidèle amante. En effet, on ne peut expliquer les flammes de l'amour divin qu'il alluma dans ce cœur qui lui était entièrement dévoué, ni les mystérieuses opérations de la grâce qu'il produisit dans le fond de son âme ; tantôt il y fit les mêmes impressions que s'il avait pris une nouvelle naissance, en s'y faisant sentir dans l'état où il était à Bethléem et dans son enfance ; tantôt il y grava spirituellement les plaies qu'il avait reçues sur son corps, dans la Passion, afin de lui faire comprendre quelque chose de l'excès de ses douleurs ; tantôt il lui mit des anneaux aux doigts, comme à son épouse, pour marquer l'alliance étroite qu'il contractait avec elle ; tantôt il se présenta à elle accompagné de sa très-sainte Mère, l'assurant que cette bienheureuse Vierge aurait aussi pour elle une tendresse de mère ; tantôt enfin, il agit en elle comme s'il avait changé de cœur avec elle, afin qu'elle n'eût point d'autres affections, d'autres inclinations que les siennes, et qu'elle l'aimât d'un amour parfaitement épuré de toutes les choses d'ici-bas.

Toutes ces grâces extraordinaires ne firent qu'exercer en elle un désir ardent des souffrances et un zèle admirable pour le salut du prochain. Elle ne pouvait vivre sans sentir quelque douleur. Le temps qu'elle passait sans souffrir lui était extrêmement ennuyeux ; elle disait que l'homme spirituel, qui se plaisait dans l'état de quiétude, n'avait pas encore fait beaucoup de chemin dans la vertu, et elle ajoutait que celui qui cherche ce repos n'a pas encore commencé à travailler pour l'acquérir. De là vient qu'elle pratiquait sans cesse des mortifications rigoureuses, et qu'on ne pouvait la résoudre à prendre aucun adoucissement dans ses maladies, même les plus violentes, si son divin Epoux ne l'assurait qu'il ne les désapprouvait pas.

On ne peut croire avec combien de ferveur elle tâchait de procurer le salut des âmes que le Sauveur s'est acquises par les mérites de son sang. Elle versait pour elles des torrents de larmes au pied de la croix et devant le Saint-Sacrement ; elle faisait, avec ardeur et avec un zèle de séraphin, des exhortations capables de toucher les cœurs les plus endurcis ; elle écrivait des lettres pressantes et des Traités spirituels remplis de l'onction de l'amour divin qu'elle envoyait de tous côtés, afin que la lecture des maximes salutaires que ces écrits contenaient convertît les uns, instruisît

les autres et fit entrer tout le monde dans les voies de la perfection et de la sainteté. C'est par ce moyen qu'elle a gagné un grand nombre de personnes à Jésus-Christ, dont quelques-unes ont quitté le monde pour se retirer dans le cloître, et dont les autres, étant déjà religieuses, se sont élevées à un très-haut degré d'oraison et d'union avec Dieu.

Nous ne parlerons point ici de ses prophéties ni de ses miracles, qui nous arrêteraient trop longtemps; le lecteur en pourra voir le détail dans ses propres ouvrages et dans sa vie que divers auteurs très-éclairés dans les choses spirituelles ont mise au commencement de ses livres. Après qu'elle eut amassé sur la terre des trésors inestimables de mérites pendant environ soixante-dix ans, il plut à Notre-Seigneur de lui en donner la récompense dans le ciel. Elle tomba dans une maladie fort aiguë qui ne dura pas moins de cinq mois. Pendant ce temps, elle ne donna pas le moindre signe d'impatience ni de tristesse ; au contraire, elle était d'autant plus contente que ses douleurs étaient plus violentes. Comme elle perdit la parole et que les religieuses ne pouvaient pas savoir ses besoins, elles lui donnèrent souvent tout le contraire de ce qu'il lui fallait pour la soulager ; mais elle ne s'en plaignait jamais, et elle était aussi gaie et aussi tranquille que si on lui eût donné tous les soulagements que la nature pouvait désirer. Elle fit paraître par signe qu'au milieu de ses souffrances son cœur était tout inondé de consolations célestes. En effet, elle entra dans une si parfaite union avec son Epoux, qu'il semblait que son esprit fût transformé dans celui de Jésus-Christ et qu'elle n'eût plus d'autre esprit que le sien ; et c'est ce qui faisait que, dans les vingt-deux semaines qu'elle demeura sans parler, on l'entendait néanmoins dire ces mots : *Spiritus meus ;* — « mon Esprit ». Et Notre-Seigneur fit connaître par révélation, à une religieuse de son monastère, que la maladie douloureuse qu'il lui avait envoyée n'était que pour exercer sa patience dans laquelle il trouvait de merveilleux agréments ; et que, s'il lui avait ôté l'usage de la parole, c'était afin que, n'ayant plus d'entretien avec les hommes, elle n'eût plus d'autre conversation qu'avec lui. Ses filles, auxquelles la perte d'une telle mère ne pouvait qu'être infiniment sensible, eurent recours à saint Lébuin pour obtenir sa guérison par les mérites de son intercession ; mais cet illustre martyr, apparaissant à une religieuse, lui dit que le Roi voulant couronner la Reine, il n'appartenait pas à un soldat de vouloir l'en empêcher.

Enfin, le jour de sa mort étant venu (1334), elle vit descendre du plus haut des cieux son céleste Epoux, accompagné de la sainte Vierge, de saint Jean l'Evangéliste, à qui elle avait toujours été fort dévote, et d'un grand nombre d'autres esprits bienheureux qui venaient pour la conduire dans la gloire qui lui était préparée. Elle vit aussi près de son lit plusieurs démons sous des formes hideuses et horribles, mais honteusement enchaînés, pour contribuer par les victoires et les trophées qu'elle avait remportés sur eux à la pompe de son triomphe. Au moment où elle mourut, la religieuse, qui avait été la fidèle dépositaire de tous ses secrets, aperçut son âme aller droit au cœur de Jésus-Christ, son bien-aimé, comme au centre de toutes ses affections, et ce cœur s'ouvrit pour la recevoir. Ce fut dans ce char de gloire qu'elle fut heureusement transportée dans le ciel, pour y être éternellement abîmée et perdue dans la joie de son Dieu. Quelques personnes pieuses eurent aussi révélation qu'à la même heure plusieurs âmes du purgatoire avaient été délivrées par ses mérites, afin de lui tenir compagnie dans son entrée triomphante au séjour des Bienheureux.

On représente sainte Gertrude d'Eisleben, soit le cœur entr'ouvert et

servant de trône à l'enfant Jésus, soit le cœur sur la main. C'est une allusion aux paroles de Notre-Seigneur : « Vous me trouverez dans le cœur de Gertrude » ; et l'Eglise en a conservé le souvenir dans l'oraison de sa fête.

CULTE ET RELIQUES.

ÉCRITS ET ESPRIT DE SAINTE GERTRUDE.

La fête de sainte Gertrude d'Eisleben est célébrée en différents jours dans l'Ordre de Saint-Benoît : quelques monastères la font le 12 avril, d'autres le 12 novembre, d'autres enfin le 15 du même mois ; le Bréviaire romain la prescrit à ce dernier jour.

Mabillon parle des reliques de sainte Gertrude qui auraient été transportées au Mont-Sainte-Marie. On garderait aussi son manteau en Neustrie ; mais on ne sait rien de très-positif sur tout cela comme sur son tombeau. Le *Lipsanographia* ou Catalogue des reliques qui se gardent dans le palais électoral de Brunswick-Lunebourg fait mention d'une belle châsse qui renferme les restes sacrés de sainte Gertrude.

Sainte Gertrude a tracé le portrait de son âme dans le livre de ses *Révélations* ou *Insinuations pieuses*. Ce n'est autre chose que le récit de ses communications avec Dieu. Nous allons en extraire quelques passages pour l'édification de nos lecteurs :

Dans une révélation de Jésus-Christ à notre Sainte, il lui fut dit que, comme l'anneau est le signe de l'alliance des époux entre eux, de même l'adversité, tant corporelle que spirituelle, est le signe le plus authentique de l'élection divine et comme l'alliance de l'âme avec Dieu.

Un jour, lorsque, s'unissant au prêtre au moment de l'élévation de la sainte hostie, elle offrait elle-même cette hostie sans tache à Dieu le Père pour digne réparation de tous ses péchés, elle sentit que Jésus-Christ avait daigné présenter son âme à son Père, et elle s'efforçait aussitôt, à la vue de tant de bonté, de payer à Dieu un juste tribut d'actions de grâces. Alors elle reçut de Jésus-Christ même l'intelligence de cette vérité : que chaque fois que quelqu'un assiste avec dévotion au saint sacrifice de la Messe, et qu'il porte avec soin son attention sur le Dieu qui s'offre dans ce sacrement pour le salut commun de tous les hommes, celui-là est véritablement regardé avec faveur de la part de Dieu le Père, à cause de sa complaisance pour l'hostie trois fois sainte qui lui est offerte. Tel serait, par exemple, celui qui, en sortant des ténèbres, marcherait au milieu des rayons du soleil et se trouverait tout à coup irradié de splendeurs. Et alors elle adressa au Seigneur cette question dans les termes que voici : « Est-ce vrai, Seigneur, qu'aussitôt que quelqu'un tombe dans le péché, il perd aussi en même temps ce bonheur, comme celui qui du milieu des rayons du soleil revient dans les ténèbres, perd l'agréable clarté de la lumière ? — Non, répondit le Seigneur ; quoique celui qui pèche obscurcisse en quelque sorte pour son âme la lumière des faveurs divines, cependant ma bonté lui conserve toujours quelque reste de cette félicité pour l'éternelle vie, laquelle félicité l'homme augmente et accumule autant de fois qu'il assiste avec dévotion à la Messe et aux autres sacrements ».

Un autre jour, après avoir reçu la sainte communion et tandis qu'elle roulait dans son esprit avec quelle attention on doit observer sa langue, qui est entre les autres membres du corps celui qui est destiné à recevoir le précieux mystère du Christ, elle en fut instruite d'en haut par cette comparaison : « Si quelqu'un, qui ne veille pas sur sa bouche touchant les paroles vaines, fausses, honteuses, médisantes ou autres semblables, approche sans repentir et sans pénitence de la communion sainte, celui-là reçoit Jésus-Christ (autant qu'il est en lui) de la même manière que celui qui accablerait d'une grêle de pierres l'hôte qui vient chez lui, au moment de franchir le seuil de sa maison, ou bien qui lui briserait la tête avec un marteau de fer. Que celui qui lit cette comparaison, ajoute-t-elle, considère avec un profond sentiment de compassion le rapport qu'il y a entre une si grande cruauté de notre part, et une si grande bonté de la part du Seigneur ; qu'il regarde si celui qui vient pour le salut de l'homme avec tant de douceur, mérite d'être poursuivi par ceux qu'il vient sauver, avec une si dure barbarie : et on peut en dire de même de tous les autres genres de péchés ».

Un autre jour où elle devait communier, tandis qu'elle se regardait comme moins bien préparée qu'à l'ordinaire et que le moment de la communion approchait, elle parlait à son âme en ces termes : « Voilà que l'Epoux déjà t'appelle, et comment oseras-tu aller au-devant de lui, n'étant nullement parée des ornements des mérites, qui feraient que tu en serais digne ? » Mais alors, repassant encore davantage son indignité, se défiant entièrement d'elle-même, et plaçant toute son espérance en l'infinie charité de Dieu, elle se dit : « A quoi bon retarder, puisque quand même tu aurais mille ans à t'appliquer, tu ne pourrais néanmoins te préparer dignement, n'ayant absolument rien de toi-même qui puisse suffire à une préparation si magnifique et si difficile ; mais j'avancerai au contraire au-devant de lui avec humilité et confiance, et lorsqu'il m'aura vue de loin, mon doux Sauveur, touché de son propre amour sera assez puissant pour envoyer vers

moi ce dont j'ai besoin pour me presenter dignement et en parfaite préparation » ; et s'avançant, en effet, avec cette disposition, elle tint les yeux de son cœur fixés sur sa difformité et sa laideur.

Et lorsqu'elle eut un peu approché, le Seigneur lui apparut, la regardant avec un air de miséricorde, que dis-je, d'affection, et il lui envoya au devant, pour la préparer dignement à paraître devant lui, cette innocence qu'elle demandait, et dont il la couvrit comme d'une tunique moelleuse et éclatante de toute blancheur, et ensuite il lui donna son humilité, cette humilité par laquelle il daigne s'associer à nous si indignes, pour qu'elle s'en couvrit comme d'une robe violette ; et son espérance ensuite, cette espérance par laquelle lui-même désire et brûle de recevoir les embrassements de l'âme, pour s'en revêtir comme d'un ornement vert. Puis son amour, cet amour dont il est pénétré envers l'âme, et qu'il lui donna comme un manteau de couleur d'or pour l'embellir. De plus, sa joie, celle qu'il goûte lui-même dans le sein de l'âme fidèle et qu'il lui fit imposer comme une couronne garnie de pierreries et de perles précieuses. Enfin sa confiance, laquelle il daigne lui-même inspirer, se faisant l'appui du vil limon de la fragilité humaine et plaçant ses délices à vivre parmi les enfants des hommes, afin qu'elle en fît sa chaussure et qu'ainsi ornée de toute part, elle se présentât dignement devant lui.

Après avoir reçu la communion, et tandis qu'elle était recueillie au plus profond d'elle-même, le Seigneur se présenta devant elle sous la forme d'un pélican qui se perçait le cœur avec son bec, comme on a coutume de représenter cet oiseau, ce qui lui donnant de l'admiration, elle disait à Dieu : « Seigneur, que voulez-vous donc tâcher de me persuader par cette vision ? » Le Seigneur lui répondit : « J'ai dessein de te faire considérer qu'en t'offrant un don si auguste, je suis pressé par de si grands sentiments d'amour, que s'il n'était pas inconvenant de parler de la sorte, j'oserais avancer qu'après avoir fait ce présent aux hommes, je préférerais demeurer mort dans le tombeau que de voir l'âme aimante s'abstenir de ce fruit de ma libéralité ; c'est, enfin, pour te faire envisager combien est excellente la manière dont ton âme est vivifiée pour la vie éternelle en prenant cet aliment divin, puisqu'elle l'est à la manière du petit du pélican qui reçoit la vie du sang qui découle du cœur de son père ».

Pendant qu'étant en oraison elle s'informait auprès du Seigneur de l'utilité de ses prières pour ses amis, puisque, priant si souvent pour eux, elle voyait qu'ils n'en ressentaient aucun profit, le Seigneur daigna l'instruire par cette similitude : « Lorsqu'un enfant est adopté par un empereur, et qu'il est enrichi de l'immense héritage de ses domaines, qui est-ce parmi ceux qui voient cet enfant, qui s'aperçoive, à sa taille et à sa forme, de l'effet de cette donation, lorsque les témoins cependant savent fort bien quel il est, et combien il sera grand un jour par de si abondantes richesses ? » Ne soyez donc pas étonnée de ne point remarquer des yeux du corps le fruit de vos prières, dont je dispose dans ma sagesse éternelle, pour un plus grand profit : et plus souvent on prie pour quelqu'un, plus on le rend heureux, puisque aucune prière de l'âme fidèle ne demeurera sans effet, quoique les hommes n'en voient pas la manière ».

Une autre fois, devant communier, elle dit au Seigneur : « O Seigneur ! qu'allez-vous me donner ? » Le Seigneur lui répondit : « Moi-même tout entier, avec toute mon essence divine, comme la Vierge, ma mère, me reçut dans son sein ! » Et alors elle ajouta : « Qu'aurais-je de plus que ceux qui vous reçurent hier avec moi et qui s'abstiennent aujourd'hui, puisque vous vous donnez toujours tout entier ! » A quoi le Seigneur répondit : « Si, parmi les hommes du siècle, celui qui aurait reçu deux fois la dignité du consulat, doit l'emporter en honneur sur celui qui n'en aurait été revêtu qu'une fois, comment celui-là ne l'emporterait-il pas en gloire dans la vie éternelle, qui m'aura reçu plusieurs fois sur la terre ? » Alors, gémissant en elle-même, elle disait : « Oh ! par quelle grande gloire les prêtres du Seigneur l'emporteront donc sur moi, eux qui par état communient chaque jour ? » Et le Seigneur lui dit : « Il est vrai, ceux-là brilleront d'une grande gloire, qui en approchent dignement ; mais néanmoins il faut juger bien différemment de l'affection et de l'amour de celui qui en approche, que de la gloire extérieure qui apparaît dans ce mystère. Ainsi donc, autre est la récompense accordée à ceux qui en approchent par désir et avec amour ; autre celle qui est réservée à ceux qui le prennent avec crainte et révérence, et autre aussi est celle que reçoivent ceux qui se préparent à la recevoir par l'application de toutes leurs pratiques et exercices, tandis qu'aucune de ces récompenses n'est destinée à celui qui ne célèbre que par habitude ».

Un jour qu'elle examinait sa conscience et qu'elle trouvait quelque chose dont elle se serait confessée avec plaisir, si elle n'eût manqué de confesseur, elle eut recours, selon sa coutume, à son unique consolateur, le Seigneur Jésus-Christ, et lui exposa avec quelque inquiétude l'empêchement qu'elle éprouvait ; et le Seigneur lui répondit en disant : « Pourquoi te troubles-tu, ma bien-aimée, puisque toutes les fois que tu désires cela de moi, moi-même, souverain prêtre et vrai pontife, je serai à ta disposition, et chaque fois je renouvellerai en ton âme les sept sacrements à la fois ? Moi-même, en effet, je te baptiserai dans mon précieux sang ; je te confirmerai par la vertu même de ma victoire ; je t'épouserai par la fidélité même de mon amour ; je te consacrerai par la perfection de ma très-sainte vie ; dans l'excès de ma miséricorde je te délierai et t'absoudrai de tes péchés ; dans la surabondance de mon amour je te nourrirai de moi-même, et en jouissant de toi, je serai rassasié, et enfin dans la suavité de mon esprit, je pénétrerai tout

ton intérieur d'une onction si efficace, que par tous les sens et tes pores découlera sans interruption une abondance de piété, par laquelle tu deviendras de jour en jour plus parfaite et plus sainte pour la vie éternelle ».

Nous avons complété le récit du Père Giry avec Godescard, les *Caractéristiques des Saints*, par le Père Cahier, et l'*Esprit des Saints*, par M. l'abbé Grimes. — Cf. *Révélations de sainte Gertrude*, imprimées en latin en 1664, et traduites en français en 1676.

LES SAINTS GURIE ET SAMONAS, MARTYRS A ÉDESSE,

EN SYRIE (299).

Gurie et Samonas, natifs d'Edesse, en Syrie, s'étaient retirés ensemble à la campagne et y avaient établi leur demeure pour être moins interrompus dans les exercices de la piété chrétienne. Ils y menaient une vie si pure et si dégagée des affections de la terre, qu'ils devinrent en peu de temps des hommes tout célestes. Les exemples de vertus qu'ils se donnaient l'un à l'autre augmentaient de jour en jour leur ferveur et les faisaient sans cesse aspirer, d'un commun concert, à une plus haute perfection. Toutefois, comme ils avaient beaucoup de zèle pour étendre la gloire de Dieu et l'honneur de Jésus-Christ, ils quittaient souvent leur solitude pour venir dans la ville fortifier les fidèles persécutés par les ordres de Dioclétien et pour travailler à la conversion des idolâtres.

Cela fit qu'Antoine, président d'Edesse, qui était un des plus passionnés ministres de la cruauté de cet empereur, les fit arrêter et jeter dans une prison obscure. Les ayant rappelés ensuite à son tribunal, il employa toutes sortes d'artifices pour leur persuader d'obéir aux édits du prince, mais ils repartirent courageusement : « A Dieu ne plaise que nous quittions jamais la vraie foi qui nous procurera une vie éternelle, pour adorer les ouvrages des hommes! » Le juge les menaça des plus cruels supplices et de la mort même s'ils ne changeaient de résolution; mais ils lui dirent : « Vous vous trompez, seigneur, et vous voulez nous tromper ; nous mourrions véritablement si nous vous obéissions; mais, en faisant la volonté de Dieu, nous ne mourrons pas : au contraire, nous obtiendrons une vie qui ne finira jamais ». Sur cette réponse, Antoine les renvoya en prison et manda à Dioclétien tout ce qui s'était passé.

Ce prince, acharné contre les chrétiens, donna ordre à Musonius, préfet d'Antioche, de se transporter au plus tôt à Edesse et d'y faire le procès de ces glorieux Confesseurs de la foi de Jésus-Christ. Musonius y vint, appela devant lui Gurie et Samonas, et les sollicita longtemps de sacrifier à Jupiter. Mais tous ses efforts furent inutiles, et nos généreux athlètes lui répondirent hardiment qu'ils n'en feraient rien. Alors le juge commanda qu'on les suspendît par une main, et qu'on leur attachât à un pied une pierre extrêmement pesante. Ils furent cinq heures en cet état, endurant des douleurs incroyables ; mais ils ne jetèrent pas un seul cri et ne dirent pas même un seul mot pour se plaindre ; de sorte qu'on eût dit qu'ils souffraient des peines si cuisantes dans un corps emprunté, et qu'ils étaient plutôt spectateurs que patients. Le juge les fit ensuite jeter dans une basse-fosse, que sa puanteur et son obscurité rendaient insupportable, avec ordre de ne leur rien donner à manger pendant les trois premiers jours, et, le reste du temps, de ne leur donner que très-peu de chose, afin de les affliger par une faim continuelle. Ils y demeurèrent fort contents depuis le commencement du mois d'août jusqu'à la fin de leur martyre. Le 10 novembre, ils furent interrogés de nouveau, et, comme ils parurent plus fermes et plus inébranlables que jamais, le préfet, déchargeant sa fureur sur Samonas, qui était d'une constitution beaucoup plus forte que Gurie, lui fit replier un pied avec une horrible violence, et l'attacher au genou avec un cercle de fer ; puis, l'ayant fait suspendre en l'air par ce même pied, il fit attacher à l'autre un poids de fer qui lui disloquait tous les membres. Ce tourment sembla si cruel aux bourreaux mêmes, qu'ils en furent touchés de compassion, et qu'ils conjurèrent avec larmes le saint Confesseur de s'en délivrer en sacrifiant aux dieux ; mais le généreux Martyr, méprisant leur fausse compassion, ne daigna pas leur répondre. Il s'adressa à Dieu, et lui demanda la force de souffrir jusqu'à la fin pour son amour. Pour Gurie, il n'eut point de part à ce supplice ; non pas que le préfet eût pitié de lui, mais, comme il était fort délicat, et que la faim et les tourments précédents l'avaient mis dans un état pitoyable, ce barbare craignait qu'il ne succombât entre les mains des exécuteurs. Enfin, le 15 novembre, il les fit comparaître pour la dernière fois devant son tribunal, et, voyant que leur

constance augmentait au lieu de s'affaiblir, il les condamna à perdre la tête : ce qui fut exécuté le même jour, l'an de grâce 299, selon le cardinal Baronius. Leurs corps furent ensevelis par les chrétiens, dans Edesse, et Dieu les rendit illustres par de grands miracles.

Ce récit est du Père Giry.

SAINT LÉOPOLD, MARGRAVE D'AUTRICHE (1136).

Léopold IV, sixième margrave d'Autriche, était fils de Léopold le Bel et d'Itte, fille de l'empereur Henri IV. Les hautes vertus dont il donna des preuves dès sa plus tendre enfance lui firent donner le surnom de *Pieux*. Ayant hérité (1096) des Etats de son père, il gouverna ses sujets avec une prudence admirable, gagnant leurs esprits par la douceur, cherchant à leur être utile, regardant leurs biens comme si Dieu les lui avait confiés pour en être le protecteur, et prenant soin de procurer leur salut éternel, en excitant les bons à la persévérance par les grâces qu'il leur accordait, et en réduisant les méchants à l'observation des lois divines par des châtiments paternels.

Sa charité envers les pauvres était inépuisable. Son palais était l'asile des veuves et des orphelins ; les étrangers trouvaient auprès de lui un secours assuré. Il ne refusa jamais son assistance à ceux qui, étant dans l'oppression, implorèrent la force de son bras pour en être délivrés. Il portait un profond respect aux ecclésiastiques et aux religieux. Les affaires de son Etat ne l'empêchaient point de visiter souvent les églises et d'y demeurer longtemps dans une dévotion ravissante. En un mot, toutes ses démarches étaient si édifiantes, que son peuple avait à tous moments de nouveaux sujets d'admirer la bonté, la sagesse et la sainteté de sa conduite.

Sa piété ne diminuait rien de son courage, qu'il avait naturellement grand. Lorsqu'il lui fallut rendre à César ce qu'il devait à César, il ne parut pas moins intrépide au milieu des armées qu'il avait paru constant au pied des autels pour rendre à Dieu ce qu'il devait à Dieu. L'an 1104, il commença ses exploits militaires sous l'empereur Henri IV, qui était en guerre contre son fils Henri V ; ayant ensuite embrassé le parti de ce dernier, il épousa sa sœur. Elle se nommait Agnès et était veuve de Frédéric, duc de Souabe, duquel elle avait eu Conrad, qui fut depuis empereur, et Frédéric, qui donna aussi à l'empire le fameux Frédéric Barberousse. Ce mariage, qui se fit l'an 1106, fut très-heureux, tant parce que cette princesse était parfaitement vertueuse, que parce que Dieu le bénit par une grande et sainte prospérité ; car ils eurent ensemble dix-huit enfants : huit garçons et dix filles. Le ciel en prit sept dans leur innocence baptismale, et les onze autres se rendirent tous recommandables, ou dans le siècle, ou dans la religion, ou dans l'état ecclésiastique.

Ce nouvel engagement de Léopold ne lui fit rien relâcher de sa dévotion ; au contraire, se voyant une épouse toute dévouée à la vertu, il s'efforça de donner avec elle de nouveaux exemples de sainteté à son peuple. Comme ils n'avaient point d'autre désir que de procurer la gloire de Dieu, ils résolurent ensemble de faire bâtir une église et de la fonder pour y entretenir le service divin. L'endroit où ils devaient la faire construire leur fut montré par une espèce de miracle ; car, un jour que le temps était fort doux, le voile que la princesse avait sur sa tête fut enlevé bien loin, et Léopold ne le trouva que quelques années après, sans qu'il eût reçu aucun dommage, sur le sommet d'un arbre, dans un lieu appelé Neubourg, près de Vienne. Cette merveille, qu'ils prirent pour une marque de la volonté de Dieu, les détermina à y faire ériger, en l'honneur de la sainte Vierge, une magnifique basilique. La première pierre en fut posée le 9 juin 1111. Cette église était desservie par des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin.

Ce ne fut pas le seul témoignage public que notre Saint donna de sa religion. Il fonda encore, l'an 1127, à douze milles de Vienne, un célèbre monastère sous le nom de la *Sainte-Croix*. Il répara aussi et dota de nouveau une ancienne maison déjà fondée par ses ancêtres, et, par la force de ses armes, il chassa de la province les ennemis qui l'avaient désolée et avaient contraint les religieux de l'abandonner.

Léopold couronna glorieusement une vie si belle par une très-sainte mort. Il fut inhumé dans son église de Neubourg, et de nombreux miracles sont venus attester sa sainteté. C'est ce qui a déterminé le pape Innocent VIII à le canoniser (1485).

De nos jours encore, à la fête de saint Léopold, on expose à la vénération du peuple ses reliques dans une châsse d'argent, la tête parée du chapeau ducal et couchée sur un coussin de

velours rouge. L'église est alors toujours remplie de fidèles, tant de la ville que des environs.

La couronne ducale et les armoiries de la maison d'Autriche sont des attributs fréquents de saint Léopold. Le drapeau blasonné, caractéristique générale des princes, est aussi une des siennes. Comme fondateur d'églises et de monastères, il porte quelquefois une petite réduction d'église sur la main. On le représente aussi (surtout les gravures allemandes) entouré d'enfants : ce sont les dix-huit rejetons dont nous avons parlé.

Il est patron du duché d'Autriche, de la Carinthie, de la Styrie.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec les continuateurs de Godescard et les *Caractéristiques des Saints*.

XVIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint Paul de la Croix, instituteur de la Congrégation des Clercs Déchaussés de la Très-Sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ramena d'innombrables pécheurs dans la voie du salut, et enfin, comblé de mérites, s'envola dans le sein de Dieu le 15 des calendes de novembre (18 octobre). 1775. — En Afrique, les saints martyrs Rufin, Marc, Valère et leurs compagnons. — Le même jour, les saints martyrs Elpide, Marcel, Eustoche et leurs compagnons. Elpide était de l'ordre des sénateurs ; mais, ayant généreusement confessé la foi chrétienne en présence de Julien l'Apostat, il fut attaché, avec ceux qui l'accompagnaient, à des chevaux indomptés qui le traînèrent et le tourmentèrent longtemps. Ensuite il fut jeté dans le feu et y acheva glorieusement son martyre. IVe s. — A Lyon, la naissance au ciel de saint Eucher le Jeune, évêque et confesseur, homme d'une foi et d'une science admirables, qui, renonçant à la dignité de sénateur, embrassa la vie religieuse et demeura longtemps caché dans une profonde caverne, où il servit Notre-Seigneur dans l'exercice de la prière et du jeûne ; mais il en fut tiré par la révélation d'un ange, pour être solennellement élevé sur la chaire pontificale de Lyon [1]. 530. — A Padoue, saint Fidence ou Fens, évêque. 168. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Edme, évêque, dont Dieu a déclaré la sainteté par de grands miracles qu'il lui a fait opérer : exilé pour avoir soutenu les droits de son Eglise, il mourut à Provins, au diocèse de Meaux. Le pape Innocent IV l'a mis au rang des Saints. 1240. — Le même jour, le décès de saint Othmar, abbé. 759.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Ajaccio et de Mende, saint Stanislas Kostka, confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 novembre. 1568. — Au diocèse d'Arras, saint Livin, évêque et martyr, dont nous avons esquissé la notice au 12 novembre. 657. — Aux diocèses d'Angers, Chartres, Limoges et Pamiers, saint Didace, confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 novembre. 1463. — Aux diocèses de Bayeux et de la Rochelle, saint Malo, évêque d'Aleth, dont nous avons donné la vie

1. Longtemps on a confondu ce saint Eucher avec son homonyme du martyrologe français de ce jour. Baronius qui, d'abord, prenant l'antiquité pour guide, s'était déclaré pour un seul Eucher, en reconnut deux par la suite. Le cardinal Noris, Vossius, Cave, le Père Labbe, le Père Théophile Raynaud, etc., ont admis deux saints Eucher différents, tous deux évêques de Lyon, et l'Eglise de Lyon elle-même a adopté ce sentiment. De nombreuses raisons les ont engagés dans cette voie; nous serions trop long si nous voulions les exposer et les discuter. D'autre part, les raisons qu'apportent les partisans de l'opinion opposée ne manquent pas de gravité. On les trouve condensées dans le livre que Joseph Antelmy, chanoine de Fréjus, a fait paraître sous ce titre : *Assertio pro unico sancto Eucherio, Lugdunensi episcopo* (Paris, 1728, in-4°). La question est en litige : il ne nous appartient pas de la trancher; les Bollandistes, à qui ce devoir incombe, le feront sans aucun doute : attendons leur travail.

au jour précédent. 630. — Au diocèse de Blois, saint Aignan, évêque d'Orléans, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 453. — Au diocèse de Bordeaux, saint EMILIEN, moine et confesseur. 767. — Au diocèse de Cahors, saint Namphase ou Namphasy *(Namphasius)*, confesseur [1]. VIIIe s. — Au diocèse de Carcassonne, saint Nicolas Ier, pape et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 13 novembre. 867. — Aux diocèses de Clermont et de Tours, saint Grégoire, évêque de ce dernier siége, dont nous parlerons au jour suivant. 595. — Au diocèse de Cologne, le bienheureux Albert le Grand, archevêque de Ratisbonne, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1280. — Aux diocèses de Coutances, Nantes, Rennes et Versailles, sainte Gertrude d'Eisleben, vierge, dont nous avons donné la vie au 15 novembre. 1334. — Au diocèse du Puy, saint Evode ou Vosy, évêque de ce siége, dont nous avons parlé au 12 novembre. — Aux diocèses de Lyon et de Fréjus, saint EUCHER L'ANCIEN, évêque de ce premier siége et confesseur. 450. — Aux diocèses de Meaux et de Sens, saint Edme, archevêque de Cantorbéry, cité au martyrologe romain de ce jour. 1240. — Au diocèse de Montpellier, saint Georges, évêque de Lodève (Hérault), dont nous avons donné la vie au 19 février. 884. — Au diocèse de Moulins, saint Patrocle, reclus en Berri, dont nous donnerons la vie au 19 novembre. Vers 577. — Au diocèse de Quimper, saint Melaine, évêque de Rennes, dont nous avons donné la vie au 6 janvier. 530. — Au diocèse de Reims, saint Oricle *(Oriculus)*, disciple de saint Nicaise, et ses deux sœurs Oricule et Basilisse, martyrisés par les Vandales près du village de Senuc (Ardennes, arrondissement de Vouziers, canton de Grandpré) [2]. Ve s. — Au diocèse de Rodez, saint Quintien, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons esquissé la notice au 13 novembre. 527. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Amans, évêque de Rodez, dont nous avons donné la vie au 4 novembre. 440.— Au diocèse de Verdun, saint Maur, évêque de ce siége et confesseur, dont nous avons donné la vie au 8 de ce mois. IIe s. — Au diocèse de Viviers, saint Martin, pape, dont nous avons donné la vie au 12 novembre. 655. — Au diocèse de Séez, sainte CÉRONNE, vierge. 490. — Au même diocèse, saint Hile ou Nil *(Hilus)*, évêque de ce siége. Il naquit en Grèce et y fut élevé à la prêtrise. Désirant visiter les principaux sanctuaires de la chrétienté, il quitta sa patrie ; après avoir parcouru l'Italie et une partie des Gaules, il arriva à Séez. Le clergé et le peuple se trouvaient alors réunis à l'église pour élire un évêque : or, Hile s'y trouvait aussi ; Dieu ayant alors révélé miraculeusement les mérites de son serviteur, il fut d'une voix unanime élu évêque. IVe s. — En Saintonge, saint Martin, fondateur du monastère de Saujon *(Cœnobium Saliginense)* [3]. 400. — A Vienne, en Dauphiné, saint Léonien, reclus. Natif de Sabarie (aujourd'hui Steinamanger, en Hongrie), il avait été fait captif dans ce pays et ramené à Autun par les Burgondes. On croit qu'il gouverna l'abbaye de Saint-Symphorien d'Autun, et qu'il fonda à Vienne des ermitages qui furent l'origine du monastère de Saint-Pierre. 510.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — L'octave de la dédicace de la basilique du Très-

1. Namphase, issu d'une noble race, mérita par ses qualités l'amitié de l'empereur Charlemagne et l'estime de tout le monde. C'était un homme affable en son langage, d'une conscience pure, humble de cœur, qui soulageait les opprimés, consolait les affligés. En ce temps-là, le culte des idoles avait infecté l'Aquitaine, où presque personne ne pratiquait plus la religion chrétienne. Soldat intrépide, et enflammé de zèle pour la foi, Namphase parcourut la province, faisant la guerre aux Goths, aux Vandales et autres ennemis de la foi catholique. Parvenu au territoire de Cahors, il dota richement les monastères de Figeac et de Marcillac, autrefois fondés par le roi Pépin, ensuite détruits par les barbares, puis enfin relevés et restaurés par Charlemagne. Namphase en bâtit lui-même un autre du nom de Lantoy, non loin des deux autres et près de Cajarc (Lot, arrondissement de Figeac). Il se retira ensuite, pour y mener la vie érémitique, dans un oratoire consacré à saint Martin, près de Marcillac. Là il vieillit dans l'oraison, les jeûnes et les austérités de toute sorte, et enfin sortit de ce monde pour aller recevoir la récompense de ses mérites. Les habitants du pays l'ensevelirent honorablement dans une crypte, près du lieu appelé Camiac. De nombreux miracles se sont opérés à son tombeau, surtout en faveur des malheureux atteints du mal caduc. — *Propre de Cahors.*

2. Ensevelis dans un même sarcophage, les corps des trois Martyrs furent levés de terre sous l'épiscopat de Seulfe, archevêque de Reims (922-925), et replacés dans un même tombeau. Vers l'an 1060, Hérimar, prévôt de Montagne, voulut placer les reliques dans trois châsses différentes; mais les ossements des deux sœurs vinrent d'eux-mêmes retrouver ceux de leur frère, et l'on fut obligé de les laisser ensemble. — *Propre de Reims.*

3. Martin, né dans les environs de Saintes vers le milieu du IVe siècle, et disciple du grand saint Martin de Tours, passa quelques années dans son abbaye de Marmoutier. Il vint ensuite fonder lui-même un monastère à Saujon (aujourd'hui chef-lieu de canton, dans l'arrondissement de Saintes).

Vers 590, saint Pallais, évêque de Saintes, transféra le corps de saint Martin de Saujon, dont le tombeau était devenu célèbre par les nombreux miracles qui s'y étaient opérés, dans l'église que le prélat venait de bâtir à Saintes et de dédier à saint Martin de Tours. Il y plaça également des reliques de ce dernier. Ainsi cette église paroissiale de Saintes posséda les restes vénérables du maître et du disciple, tous deux portant le même nom, et tous deux jouissant d'un grand crédit auprès de Dieu. — *Notes locales.*

Saint-Sauveur [1]. 324. — Chez les Chanoines de Latran, l'octave du crucifiement de l'Image du très-saint Sauveur. — Chez les Chanoines de Vienne : à Lyon, saint Eucher, évêque et confesseur, homme d'une doctrine et d'une foi admirables, qui, appartenant à l'ordre très-noble des sénateurs, prit l'habit et embrassa la vie des Chanoines Réguliers. Après s'être enfermé pendant longtemps dans une caverne, où il rendait gloire à Dieu par ses prières et ses jeûnes, il administra avec beaucoup de soin et de sollicitude l'église qui lui était confiée. 530.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint Didace, confesseur [2]. 1463.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — En Pologne, les saints Jean et Benoît, martyrs, de notre Ordre, dont il est fait mention le 12 novembre. 1004.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Edmond, évêque, qui fut exilé pour avoir intrépidement défendu les libertés de l'Eglise, à l'exemple de saint Thomas, martyr, et se retira au monastère de Provins, de l'Ordre de Cîteaux, où il se fit moine et vécut très-pieusement. Dieu a manifesté sa sainteté par la grandeur de ses miracles. 1240.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Ferrare, la bienheureuse Luce ou Lucie de Narni, vierge, du Tiers Ordre de notre Père saint Dominique, dont le corps, conservé sans corruption à Ferrare, est l'objet d'une grande vénération. Son décès arriva le 15 de ce mois, mais sa fête se célèbre aujourd'hui [3]. 1544.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Assise, dans l'Ombrie, sainte AGNÈS, vierge, sœur de sainte Claire, qui, appelée aux noces de l'Agneau par les prières de celle-ci, brilla d'une pureté et d'une sainteté telles que les démons étaient mis en fuite à l'approche de son tombeau, où beaucoup d'autres miracles s'opéraient encore par la volonté de Dieu. 1253.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — Saint Martin, pape et martyr, dont la naissance au ciel eut lieu le 12 novembre, mais dont la fête se célèbre aujourd'hui dans notre Ordre [4]. 655.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — Saint Stanislas Kostka, confesseur, de la Compagnie de Jésus, qui s'envola au ciel le 15 août [5]. 1568.

SAINTE CÉRONNE, VIERGE, AU DIOCÈSE DE SÉEZ

490. — Pape : Saint Félix III. — Roi des Francs : Clovis Ier.

Sainte Céronne naquit, vers le commencement du ve siècle, au village de Cornillan, près Béziers. Son père se nommait Olympius et sa mère Sarrabia. Ils possédaient ce que le monde estime le plus : la fortune, la noblesse et les honneurs ; mais il leur manquait les trésors véritables aux yeux de Dieu : la foi et la charité, car ils étaient adonnés au culte des idoles. Comme une rose qui croît au milieu des épines, et qui s'ouvre avec grâce aux rayons du soleil, la petite Céronne, quoique issue de parents idolâtres, fut éclairée de bonne heure des lumières du Saint-Esprit. Elle conçut dès lors une grande horreur pour le paganisme, et un amour ardent pour la religion chrétienne. Voyant qu'il lui était impossible de se faire instruire parfaitement de cette sainte religion, à cause des obstacles

1. Voir au 9 novembre. — 2. Voir sa vie au 13 novembre.

3. A l'âge de cinq ans, cette Bienheureuse reçut des mains de la Vierge le petit Enfant Jésus. Une autre fois le Seigneur l'épousa en présence de saint Dominique et de sainte Catherine de Sienne, qui, la traitant comme leur fille, lui donnèrent eux-mêmes l'habit de l'Ordre. Elle fut marquée visiblement des stigmates de la passion. La ville de Viterbe lui donna asile, et elle y fonda un monastère où l'éclat de ses vertus attira un grand nombre de vierges chrétiennes. Après cinquante-huit ans de souffrances, elle alla recevoir la palme de l'immortalité. — *Notes locales.*

4. Voir sa vie au 12 novembre. — 5. Nous avons donné sa vie au 13 novembre.

qu'elle rencontrait de la part de ses parents, elle prit une résolution digne d'une âme aussi noble et aussi généreuse que la sienne : celle de quitter parents, fortune, patrie, pour suivre enfin la voix de Dieu qui l'appelait à se faire chrétienne.

Cependant, comme elle était aussi chaste que belle, considérant qu'elle ne pouvait exécuter seule ce grand dessein, elle le découvrit peu à peu à l'un de ses frères nommé Sophronius, dont le caractère ferme et généreux sympathisait avec le sien. Elle commença par lui exposer les principaux articles de la religion chrétienne, comme l'existence d'un seul Dieu infiniment bon, sa douce providence qui pourvoit à tous les besoins de ses serviteurs, et les joies ineffables qu'il promet dès cette vie à ceux qui sacrifient tout pour lui. L'amenant ainsi par degrés au but qu'elle se proposait, elle eut la double joie de gagner son frère à Jésus-Christ, et d'obtenir de lui la promesse qu'il l'accompagnerait dans sa fuite. L'occasion de mettre leur dessein à exécution ne tarda pas à se présenter. Aussitôt se jetant à genoux pour se recommander à Jésus-Christ, ils le conjurèrent d'envoyer son ange pour les guider et les protéger dans leur route. Ils sortirent ensuite de la maison paternelle, traversèrent, au prix de mille fatigues, les provinces du midi de la Gaule, et arrivèrent à Bordeaux où ils avaient résolu de s'arrêter. Ils allèrent aussitôt se présenter à l'évêque, lui exposèrent la cause de leur fuite, et le prièrent de vouloir bien les recevoir au nombre des catéchumènes. Ce pieux évêque les accueillit avec joie, les fit instruire dans la foi catholique, et ne tarda pas à leur conférer le saint baptême.

Quelque temps après, se sentant appelés par l'Esprit de Dieu à un degré de perfection plus élevé, ils allerent de nouveau trouver l'évêque, et lui firent part du projet qu'ils avaient formé de se consacrer entièrement à Jésus-Christ. Sophronius lui dit humblement qu'il désirait employer sa vie à travailler au salut de ses frères dans le sacerdoce, et sainte Céronne lui demanda instamment le voile de la virginité. L'évêque, heureux de les voir si remplis de l'amour de Dieu, jugea cependant à propos de les éprouver pendant quelque temps. Après s'être assuré que c'était Dieu lui-même qui leur inspirait cette résolution, il admit Sophronius au sacerdoce, et donna le voile de virginité à sainte Céronne. Devenue ainsi la sœur des anges et la chaste épouse de Jésus-Christ, l'humble vierge ne songea plus qu'à mépriser le monde et ses vanités. Elle oublia la grandeur et la noblesse de son origine, et mit toute sa gloire dans la sainte pauvreté.

Sainte Céronne et son frère, ayant établi leur demeure à Bordeaux, y vécurent assez longtemps tranquilles et heureux sous l'aile du Seigneur. Pleins d'humilité, de douceur, de patience, de charité pour les pauvres, ils édifiaient tous les fidèles par leur vie angélique, et goûtaient par expérience combien le Seigneur est doux à ceux qui l'aiment. Mais le bonheur des Saints eux-mêmes sur la terre, ne peut être parfait, et les joies de ce monde sont presque toujours mêlées de larmes. Dieu, voulant éprouver la vertu de ses serviteurs, et la faire briller encore davantage aux yeux des hommes, permit que leur vie si innocente et si pure fût en butte aux traits de la calomnie. Quelques hommes pervers, suscités par l'ennemi de Dieu, publièrent que Sophronius et Céronne n'étaient point frère et sœur, qu'ils ne prenaient ce nom que pour mieux couvrir leur vie déréglée, et que le seul désir de vivre plus librement dans le crime les avait engagés à quitter leur patrie et leurs familles. Ces deux saints personnages furent bien affligés de voir leur vie innocente ternie aux yeux des fidèles par une calomnie aussi

abominable. Ils supportèrent cependant cette humiliation avec patience, et offrirent à Dieu ce nouveau sacrifice, plus pénible pour eux que tous ceux qu'ils lui avaient déjà faits jusque-là. Quoi de plus cher en effet pour les Saints, après la grâce de Dieu, que leur réputation, à laquelle le Saint-Esprit lui-même nous recommande de veiller? Aussi, bien qu'aucune des personnes honorables de la ville n'ajoutât foi à cette calomnie, sainte Céronne et son frère, dans le dessein de l'arrêter plus sûrement, prirent la résolution de se séparer pour toujours.

Ayant donc dit adieu à sa sœur avec beaucoup de larmes, Sophronius se rendit à Rome afin d'y visiter les tombeaux des Apôtres, et mourut quelque temps après en odeur de sainteté. Pour sainte Céronne, elle se dirigea vers le nord de la Gaule, traversa plusieurs provinces, et, après bien des fatigues et des dangers, auxquels elle échappa par la protection de son bon ange, elle arriva dans le diocèse de Séez vers l'an 440. Ayant rencontré, à peu de distance de Mortagne, entre l'ancienne ville de Mont-Cacune et le Mont-Romigny, un lieu solitaire et couvert de bois, elle se sentit comme inspirée de s'y arrêter et d'y passer le reste de ses jours. Dans ce dessein elle y fit élever une petite cellule pour y faire sa demeure. L'innocence et la sainteté de sa vie attirèrent bientôt auprès d'elle plusieurs personnes pieuses, qui, encouragées par ses exemples et ses instructions, entrèrent courageusement à sa suite dans la voie de la perfection évangélique. Avec la permission du vénérable évêque Hile, qui gouvernait alors le diocèse de Séez, elle les réunit en communauté, et fonda ainsi dans ce diocèse la première maison religieuse dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Sainte Céronne fit bâtir ensuite auprès de son monastère une chapelle que le saint évêque dédia à Notre-Seigneur sous le patronage de saint Marcel, pape et martyr, pour lequel sainte Céronne avait une grande dévotion. Cette chapelle ne fut pas le seul monument qu'elle éleva à la gloire de Dieu. Les auteurs qui ont écrit sa vie nous rapportent qu'elle fit construire un autre oratoire, vis-à-vis de la chapelle de Saint-Marcel, sur le versant du Mont-Romigny, et à l'endroit même ou s'élève aujourd'hui l'église de Sainte-Céronne. Ce lieu était presque tous les jours témoin des rites superstitieux des habitants de Mont-Cacune, qui venaient y déposer les cendres de leurs morts. Notre chère Sainte voulut le sanctifier, en y faisant élever une chapelle, où elle venait chaque jour prier le Seigneur pour la conversion de ces pauvres idolâtres.

Sainte Céronne unissait la vie apostolique à la vie contemplative, et faisait tous ses efforts pour attirer au christianisme les païens de cette contrée. Elle passait une partie de son temps à les instruire des vérités de la foi, et l'autre à demander à Dieu leur conversion. Elle y travailla avec tant de zèle que ses instructions, ses miracles et surtout ses admirables exemples de piété, de patience et de détachement des biens terrestres, amenèrent la conversion de presque tous les idolâtres de cette contrée, qui commencèrent à la vénérer comme leur bienfaitrice et leur mère. Comme le bruit de ses vertus et de ses miracles était répandu dans toutes les contrées environnantes, plusieurs personnes venaient la visiter, les unes pour se recommander à ses prières, les autres pour être consolées par ses douces paroles, ou s'exciter à un plus grand amour de Dieu par la vue de sa charité. Sainte Céronne les recevait avec bonté, prodiguant les encouragements aux pécheurs et les consolations aux malheureux. Ces occupations extérieures ne diminuaient point son recueillement,

parce qu'elle ne perdait jamais de vue Jésus-Christ. Toujours attentive à lui plaire, elle persévérait dans le jeûne, dans la prière et dans la méditation des saintes Ecritures. Elle vécut ainsi jusqu'à un âge très-avancé, et s'efforça continuellement de donner à ses sœurs l'exemple de toutes les vertus.

Sur la fin de sa vie, elle fut incommodée de la vue, et finit par la perdre complétement. Mais, comme elle était parfaitement résignée à la volonté de Dieu, et qu'elle n'avait d'autre désir que de voir bientôt son Sauveur dans la céleste Jérusalem, elle ne regretta point cet accident qui eût été pour tant d'autres un sujet d'affliction. Elle continua même d'aller tous les jours à ses deux oratoires de Saint-Marcel et du Mont-Romigny, éloigné du premier d'environ deux cents pas. Afin de rendre le trajet plus facile, elle fit tendre de l'un à l'autre un fil de fer qui servait à guider ses pas chancelants. On rapporte que des enfants ou des bergers rompirent plusieurs fois par malice ce fil conducteur, qui toujours se trouva miraculeusement renoué. Enfin arriva le moment heureux, où Jésus-Christ daigna appeler à lui cette vierge bénie. Son âme, pleine de joie, prenant alors son essor sur les ailes de la charité, s'envola dans le séjour des bienheureux pour y recevoir la récompense réservée à ceux qui ont sur la terre suivi l'Agneau sans tache dans la voie de la virginité. Sa mort précieuse arriva le 15 novembre 490.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS. — PÈLERINAGE.

Le corps de cette sainte vierge, enseveli par les mains de ses pieuses filles, fut inhumé avec beaucoup de respect dans l'oratoire de Saint-Marcel. Il s'opéra bientôt au tombeau de sainte Céronne plusieurs guérisons miraculeuses, qui révélèrent aux fidèles la gloire dont jouissait au ciel cette humble vierge qui n'avait marqué son passage sur la terre que par ses bonnes œuvres. Le bruit s'en étant répandu au loin, il se fit de nombreux pèlerinages à son tombeau. On y venait de toutes parts pour demander à Dieu, par l'intercession de cette Sainte bien-aimée, la guérison des maux du corps et de l'âme, et Dieu se plaisait à combler les vœux de ses serviteurs en glorifiant sainte Céronne.

Cependant les habitants des villages voisins, voyant la grande vénération que l'on avait pour cette sainte vierge, craignirent que son corps ne leur fût enlevé, comme il n'arrivait que trop souvent pour les reliques des Saints. Ils exhumèrent le corps de la Sainte, et le transportèrent au milieu des psaumes et des cantiques de joie dans l'oratoire du Mont-Romigny, autour duquel s'était déjà formé un village assez considérable. Notre-Seigneur continua d'y manifester la gloire de la Sainte par de nombreux miracles, opérés surtout en faveur des personnes malades de la fièvre que l'on y amenait de tous côtés. Alors commença cette dévotion si populaire que tant de siècles n'ont pu affaiblir, et qui persévère encore aujourd'hui, grâce aux nombreuses guérisons que sainte Céronne a obtenues dans tous les temps à ceux qui ont eu recours à sa puissante protection.

Cependant, quelque répandue que fût dans le diocèse de Séez la dévotion à sainte Céronne, elle n'avait pas encore été autorisée publiquement par les évêques. Mais trois siècles environ après la mort de notre chère Sainte, vers l'année 912, saint Adelin, évêque de Séez, fut averti par une révélation divine de rechercher le corps de cette glorieuse vierge, pour l'exposer à la vénération des fidèles. Cette recherche n'était pas facile, parce que, pendant les ravages des Normands, l'oratoire du Mont-Romigny avait été abattu, et les fidèles, dispersés de différents côtés, avaient perdu le souvenir de l'endroit précis où se trouvait le corps de la Sainte. Cependant saint Adelin, pour obéir à l'ordre de Dieu, se mit aussitôt en prière, et, après trois jours passés dans le jeûne et l'oraison, il connut par une révélation nouvelle l'endroit où reposait le corps de cette sainte vierge. Aussitôt il se rendit processionnellement avec le clergé et le peuple au lieu qui lui avait été marqué. Il y fit creuser avec une entière confiance, et trouva le saint corps tout entier, et sans aucune marque de corruption. Il était déposé dans un tombeau recouvert de terre et tellement caché sous le gazon, qu'il était impossible de soupçonner qu'un corps fût inhumé en cet endroit. Le saint évêque, admirant le moyen dont la divine Providence s'était servie pour préserver cette glorieuse relique de la profanation pendant les ravages des Normands, se prosterna pour remercier Dieu du nouveau trésor qu'il venait de découvrir à son Eglise. Ayant ensuite levé de terre ce saint corps avec de grandes marques de vénération, il le mit dans une châsse magnifique, et l'exposa à la

vénération des fidèles, qui étaient accourus de toutes parts pour cette belle cérémonie. Non content de lui avoir donné ces marques d'honneur, il fit construire sur son tombeau une grande et belle église et la consacra solennellement sous le nom de Sainte-Céronne.

Pendant plusieurs siècles le diocèse de Séez, qui avait vu disparaître, par suite des ravages des Normands, les reliques de ses principaux Saints, se félicita de posséder au moins celles de sainte Céronne en entier. Mais dans la suite Dieu permit qu'elles lui fussent enlevées comme les autres, à cause des péchés du peuple. Dans le XIIe siècle, les Anglais, s'étant rendus maîtres de Mortagne et de tous les environs, furent charmés de trouver dans l'église de Sainte-Céronne les reliques d'une Sainte vénérée de toute la Normandie. Ils s'empressèrent d'enlever ce précieux trésor, et, craignant de le perdre, si le pays était jamais reconquis, ils le transportèrent au Mont-Saint-Michel, où il fut conservé en grande vénération. Cependant la paix s'étant rétablie entre la France et l'Angleterre, l'évêque de Séez en profita pour réclamer le corps de sainte Céronne. Mais quelques prières et quelques supplications qu'on leur fît, les rois d'Angleterre ne voulurent jamais le rendre dans son entier. Ils permirent seulement aux religieux du monastère, dans lequel ils l'avaient déposé, de rendre un des bras de la Sainte et une petite portion de ses ossements, qui furent religieusement rapportés dans son église paroissiale. Le bras fut déposé sur l'autel de la sainte Vierge. Les autres reliques furent enfermées dans un buste représentant sainte Céronne, et placé près du tabernacle. On ne dit pas en quelle année s'est faite cette seconde translation ; mais il est à croire qu'elle a eu lieu dans le XIIe siècle.

En 1794, lorsque l'impiété révolutionnaire ravageait les églises et livrait aux flammes les reliques des Saints, que nos pères avaient vénérées pendant tant de siècles, les fidèles de la paroisse de Sainte-Céronne ne purent, malgré leur vigilance, empêcher un impie forcené de la ville de Mortagne, nommé Follet, de s'introduire dans leur église, d'en abattre les statues, et de profaner les reliques de sainte Céronne, qui étaient conservées au grand autel. Animé d'une rage satanique, il arracha du buste de la Sainte la boite d'argent qui contenait les reliques. Il enleva ensuite un autre reliquaire d'argent placé de l'autre côté du tabernacle, et renfermant, selon la croyance commune, des reliques de saint Adelin. Après avoir tout ravagé dans l'église, il sortit en blasphémant contre Dieu et ses Saints. Par un dessein providentiel, il oublia le reliquaire d'argent qui contenait le bras de sainte Céronne. Quelques instants après son départ, une pieuse femme, nommée Françoise Girard, entra dans l'église pour voir les ravages que cet impie avait faits. Elle aperçut ce reliquaire qu'il avait jeté sur le pavé de l'église, et qu'il y avait ensuite oublié. Elle s'empressa de l'emporter chez elle, et le montra à une autre pieuse femme de Sainte-Céronne, nommée Gratienne Esnault, qui avait acheté l'église pour la préserver de la démolition. Celle-ci lui conseilla d'ouvrir ce reliquaire, et, après en avoir extrait la précieuse relique, de le reporter à l'église pour écarter tous les soupçons. La pieuse Françoise suivit son avis. Mais comme elle craignait que la relique ne vînt à périr totalement, si on la découvrait chez elle, elle la rompit en présence de Gratienne Esnault, et chacune en prit un fragment, afin que si l'un venait à disparaître, l'autre fût au moins conservé à la paroisse.

Après la Révolution, elles remirent avec bonheur les saintes reliques à M. Létat, curé de Sainte-Céronne. Comme les deux fragments juxtaposés se rapportaient parfaitement, personne n'éleva le moindre doute sur leur authenticité. On continua donc d'honorer ces précieuses reliques dans l'église de Sainte-Céronne, et, le 19 octobre 1832, elles furent reconnues par Mgr Alexis Saussol. On profita de l'ouverture de la châsse, qui eut lieu à cette occasion, pour extraire quelques parcelles du vénérable ossement. Elles ont été distribuées à plusieurs églises ou communautés, qui les conservent précieusement. Une de ces parcelles a même été envoyée, en 1863, au séminaire de Saint-Charles près Baltimore (Etats-Unis). Quant aux autres reliques de la Sainte, conservées au moyen âge dans l'église du Mont-Saint-Michel, on ne sait pas à présent ce qu'elles sont devenues.

Le diocèse de Séez est le seul aujourd'hui où l'on fasse un office public en l'honneur de sainte Céronne. Cet office, qui est du rite semi-double, a été approuvé à Rome en 1857. La fête de la Sainte, qui a été remise au 16 novembre, est célébrée tous les ans avec beaucoup de dévotion par le clergé de ce diocèse.

A quelque distance du bourg de Sainte-Céronne, se trouve le village de Saint-Marcel où s'élevaient autrefois le monastère et l'oratoire particulier de la Sainte. Ils ont été ruinés pendant les guerres des Normands ; mais on montre encore dans ce village une habitation qui, d'après la tradition de la paroisse, est bâtie sur les fondements de la maison de sainte Céronne. Vis-à-vis du même village, au sommet d'un ravin assez profond, on voit une fontaine connue de tout temps sous le nom de *Fontaine de la bonne sainte Céronne*. La dévotion populaire attribue à son eau la vertu de guérir les fièvres, maladie qui paraît avoir causé la mort de la Sainte. Avant de se rendre à la fontaine, chaque pèlerin visite les reliques de la patronne, et fait dire une messe, une neuvaine ou un évangile en son honneur, dans l'église du lieu.

L'église paroissiale de Sainte-Céronne est le but d'un pèlerinage d'autant plus fréquenté qu'il s'y opère presque tous les ans des guérisons miraculeuses. Au milieu du chœur, on aperçoit le tombeau où le corps de la Sainte a reposé pendant des siècles et opéré tant de miracles en faveur des pauvres malades. Au haut du maître-autel, dans une jolie niche, est une statue de sainte

Céronne. La Sainte est représentée en habits religieux ; par-dessus la robe elle porte un scapulaire. Son attribut particulier paraît être un livre qu'elle porte à la main gauche : c'est pour rappeler qu'elle a apporté avec elle l'Evangile. Sur un des autels collatéraux (l'autel de la Sainte-Vierge), on voit le bras vénéré de sainte Céronne, renfermé dans un reliquaire en bois, scellé du sceau de l'évêque. On l'expose solennellement et on le porte en procession aux deux fêtes de la sainte : celle du 15 novembre, et celle du troisième dimanche de juillet, établie en mémoire de la translation des reliques de la Sainte.

Extrait des *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet (Laigle, 1873). Cet ouvrage est le digne pendant de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT EDME [1], ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

1240. — Pape : Grégoire IX. — Roi d'Angleterre : Henri III.

> Il triompha du monde, de la chair et du démon, par le concert de son intention pure, de ses paroles droites, de ses œuvres parfaites.
>
> *Bulle de sa canonisation.*

Edme vint au monde, vers la fin du XIIe siècle, dans une petite ville d'Angleterre, nommée Abingdon, du comté de Berks, et à six milles d'Oxford. Son père s'appelait Raynald-Edouard Rich, et sa mère, Mabyle. Sans être très-pauvres, ils avaient peu de fortune, mais beaucoup de vertu. Edouard quitta le monde du consentement de sa femme, et se fit religieux au monastère d'Evesham, où il mourut saintement. Mabyle demeura chez elle pour élever ses enfants; mais elle n'y vécut pas avec moins de piété que si elle eût été dans le cloître. Elle portait assidûment un rude cilice et un corselet de fer; elle assistait presque toutes les nuits à Matines; elle travaillait perpétuellement à dompter ses passions, et à se rendre un modèle de perfection dans sa famille. Edme fut l'aîné de ses enfants. Il vint au monde avec un corps sans souillure, pur comme une fleur; né le matin, il ne donna jusqu'au soir aucun signe de vie, et on l'eût enterré sans sa mère qui s'y opposa. Elle le fit baptiser, et l'on s'aperçut alors qu'il vivait [2]. Le nom d'Edme, ou d'Edmond, lui fut donné parce qu'il s'était fait sentir, pour la première fois, dans le sein maternel, dans l'église dédiée à saint Edmond, roi d'Angleterre et martyr. Dès qu'il fut en âge de pratiquer la vertu, sa pieuse mère l'accoutuma à une vie austère. Elle le faisait jeûner les vendredis au pain et à l'eau. Elle le revêtait quelquefois d'un petit cilice, et, par de petits présents, elle l'engageait doucement à la mortification et à la pénitence. Lorsqu'elle l'envoya avec son frère Robert étudier à Paris, craignant que le feu de la jeunesse ne leur fît perdre le trésor inestimable de la chasteté, elle leur donna encore à chacun un cilice, leur recommandant de le prendre deux ou trois fois la semaine; et, toutes les fois qu'elle faisait tenir du linge neuf à Edme, elle ne manquait pas de mettre, parmi le linge, quelque nouvel instrument de mortification.

Ce bienheureux enfant, tant en Angleterre qu'à Paris, correspondit par-

1. *Alias :* Edmond, *Edmundus.*

2. C'est, sans doute, à cause de cette circonstance, qu'on n'a cessé, depuis six cents ans, d'apporter à son tombeau des enfants morts sans baptême pour leur obtenir, par son intercession, la grâce de recouvrer la vie, et la grâce plus précieuse de recevoir le sacrement qui leur ouvre la porte du ciel.

faitement aux inclinations et aux soins d'une mère si prudente. Il était un modèle de douceur, de modestie et de dévotion, une alliance spirituelle. On ne le voyait presque jamais qu'à l'école, à l'église ou dans sa chambre. La prière et l'étude, hors les besoins indispensables du corps, partageaient tout son temps, et il ne manquait point, les fêtes et les dimanches, suivant l'instruction de sa mère, de réciter le Psautier de David tout entier. L'amour de Jésus-Christ enfant était profondément enraciné dans son cœur; il pensait souvent à lui, et cet aimable Sauveur ne l'oubliait pas de son côté, mais veillait assidûment à tous ses besoins. Il en reçut un jour une insigne faveur. Comme, en se promenant avec d'autres écoliers, il s'écartait de la compagnie de peur que quelques discours inutiles ou peu honnêtes ne fissent impression dans son imagination, ce divin enfant lui apparut dans une beauté ravissante, et, jetant sur lui un regard plein d'amour, il lui dit ces paroles : « Je vous salue, mon bien-aimé ». Edme fut surpris d'une salutation si obligeante et demeura tout interdit sans oser rien répondre ; mais le Sauveur ajouta : « Est-ce donc que vous ne me reconnaissez pas ? » — « Je n'ai pas cet honneur », lui dit Edme, « et je me persuade aussi que vous me prenez pour un autre, et que vous ne me connaissez pas non plus ». — « Comment se peut-il faire », lui répliqua le petit Jésus, « que vous ne me connaissiez pas, moi qui dans l'école suis toujours à vos côtés et qui vous accompagne partout où vous allez ? Regardez sur mon visage et voyez ce qui est écrit ». Edme leva les yeux et lut ces mots : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS, écrits en caractères célestes. « Voilà mon nom », continua cet enfant adorable; « vous le devez graver profondément dans votre cœur, et l'imprimer la nuit sur votre front, et il vous préservera, et tous ceux qui feront la même chose, d'une mort subite ». Après quoi il disparut, laissant notre saint écolier comblé d'une joie inconcevable. Depuis, il eut une dévotion singulière envers la Passion de Notre-Seigneur, et il en fit l'occupation continuelle de son esprit.

Quelques auteurs ont écrit que cette apparition miraculeuse s'était faite dans le Pré-aux-Clercs, à Paris. La mère de notre Saint, étant tombée dangereusement malade et jugeant bien qu'elle n'en relèverait pas, rappela au plus tôt ce cher fils de Paris pour lui donner sa bénédiction. Il la reçut avec un profond respect, et pria ensuite cette bonne mère de la donner aussi à son frère et à ses sœurs. « Cela n'est pas nécessaire, mon fils », répondit-elle, « je les ai tous bénis en votre personne, d'autant que ce sera par vous qu'ils seront rendus participants des bénédictions du ciel ». Elle n'ignorait pas à quel degré de sainteté il arriverait un jour, et la nuit précédente elle l'avait vu en songe portant sur la tête une couronne d'épines, laquelle, s'étant embrasée tout à coup, envoyait ses flammes vers le ciel. Comme il était l'aîné, elle lui recommanda d'avoir soin de son frère et de veiller particulièrement sur la pudicité de ses sœurs. Leur extrême beauté, quoiqu'elle fût accompagnée d'une parfaite sagesse, lui fit craindre pour elles les périls où elles seraient exposées dans le siècle. Il leur proposa donc de se faire religieuses; et, ayant pour cela leur consentement, il les présenta à la supérieure d'un monastère, mais on ne voulut les y recevoir qu'à condition qu'elles apporteraient une certaine somme d'argent comptant; craignant qu'il n'y eût en cela de la simonie, il se retira et eut recours à Dieu par la prière, ordonnant aussi à ses sœurs de faire la même chose. Après son oraison, il alla à un pauvre monastère où il savait que l'observance était gardée dans toute son intégrité. Dès que la prieure le vit, elle l'appela par son nom, quoiqu'elle ne le connût point, et, prévenant sa

demande, que Dieu lui avait révélée, elle lui dit qu'il pouvait amener ses sœurs et qu'on les recevrait avec joie. Délivré des sollicitudes de la famille, et résolu de retourner à Paris, Edme se consacra d'abord à Dieu et à la sainte Vierge, par le vœu de chasteté. Il choisit, pour cet acte solennel, un jour et un sanctuaire dédiés à la Mère de Dieu, et voici comment il accomplit cette donation de lui-même : il vint à un autel de Marie, déposa au pied de sa statue deux anneaux préparés d'avance, et autour desquels il avait fait graver la Salutation de l'Ange : il prononça à genoux le vœu, déjà fait dans son cœur, de chasteté perpétuelle, prit ensuite un des anneaux, et comme gage de ses serments et d'une alliance désormais irrévocable, le mit au doigt de l'image sainte; il plaça de même à son doigt un anneau pareil qu'il conserva jusqu'à la mort : doux mémorial qui lui rappelait, par la forme, l'éternité de ses promesses, et qui, par le suave *Ave* dont il portait l'empreinte, demeurerait en sa main comme une perpétuelle salutation à sa Mère bien-aimée. Depuis cette époque, Marie ne cessa de protéger ce cher enfant, et lui, de son côté, fut toujours fidèle à celle qu'il appelait « sa souveraine, sa gardienne, son épouse, sa mère ».

Il revint à Paris pour achever ses études. Il était amoureux des sciences, mais il n'avait pas moins d'ardeur pour la vertu. Il étudiait comme s'il eût dû toujours vivre, et il vivait comme s'il eût dû mourir le lendemain; l'étude lui faisait mépriser la vanité, les plaisirs des sens et toutes les choses qui pouvaient l'empêcher de pratiquer la vertu, et la vertu remplissait son âme de lumières célestes qui la rendaient capable de pénétrer, par l'étude, les vérités les plus sublimes. Aussi, par cet heureux concert, il se rendit si savant qu'il fut l'admiration, non-seulement de ses condisciples, mais encore de ses maîtres, et qu'on le considéra comme un prodige de doctrine et d'érudition, en même temps que la pureté et l'innocence de sa vie le rendaient un miracle de sainteté.

A mesure qu'il avançait en âge, il augmentait ses austérités : car, ne se contentant pas des cilices communs que sa mère lui avait autrefois donnés, il en fit faire un si rude, et pour ainsi dire si cruel et si insupportable, qu'à peine en avait-on jamais vu de semblable. Il y ajoutait des caleçons et des bas de crin, avec le corselet qu'il avait hérité de sa mère, et qui lui faisait endurer à tous moments un martyre que l'on ne peut pas concevoir. Quand il eut reçu les premiers degrés de la faculté de Paris, il y enseigna les belles-lettres avec une grande réputation. Dans cet emploi, il était si désintéressé, que non-seulement il ne pressait point ses écoliers pour avoir de l'argent, mais que celui qu'on lui donnait il le laissait souvent sur une fenêtre couverte de terre, disant qu'il fallait laisser la poussière avec la poussière. Lorsque ses écoliers étaient dans la nécessité, il les soulageait de ses aumônes, et il en prit un jour chez lui un qui était malade, et coucha six semaines auprès de son lit pour l'assister. Il en guérit un autre d'un cruel mal au bras, en lui disant : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ te guérisse ! » Il s'appliquait aussi à les porter à la vertu, et il se servait souvent de sa chaire pour leur faire de puissantes exhortations sur les obligations qu'ils avaient de vivre en chrétiens. Il fit faire une chapelle dans sa paroisse en l'honneur de la sainte Vierge, où il les menait avec lui à la messe. Il disait tous les jours, en l'honneur de cette Reine des anges et de saint Jean l'Evangéliste, la prière *O intemerata*, et une fois qu'il l'avait omise, il en fut repris par ce disciple bien-aimé. Pendant qu'il enseignait la géométrie, et qu'il s'appliquait à en résoudre les problèmes, sa mère lui apparut en songe et lui demanda ce que signifiaient toutes ces figures auxquelles il se

rendait si attentif. Ayant répondu ce qui lui vint à l'esprit, elle lui prit la main et y imprima trois cercles, qui représentaient la sainte Trinité, lui disant : « Laissez, mon fils, toutes les figures auxquelles vous vous occupez maintenant, et ne pensez plus qu'à celles-ci ». Le Saint comprit bien ce que cela voulait dire, et s'appliqua aussitôt à l'étude de la théologie.

Après avoir enseigné six ans les arts libéraux, il retourna en classe comme un simple disciple. En étudiant, il avait devant lui l'image de Notre-Dame, autour de laquelle étaient représentés les mystères de notre Rédemption ; et, dans le plus fort de ses applications, il s'adressait à elle avec tant de ferveur, que son esprit entrait quelquefois dans la douceur de la contemplation et en quelque sorte de l'extase. Il ne prenait jamais la Bible pour la lire, qu'il ne la baisât avec respect. Il passait une partie de la nuit à cette lecture. Il entendait tous les jours Matines à Saint-Merry, et demeurait ensuite fort longtemps en prières avec larmes et gémissements au pied d'un autel de la sainte Vierge. De là il se rendait aux écoles sans prendre aucun repos. L'après-dîner il entendait Vêpres ; et, bien qu'il fût si assidu à l'église, on ne l'y voyait jamais assis, mais toujours dans une posture humiliée. Vauthier de Gray, archevêque d'York, sachant qu'il avait besoin de livres, lui en fit copier ; mais il les refusa, de crainte que cela ne fût à charge au monastère. Il vendait même quelquefois ceux qui lui appartenaient pour faire l'aumône aux pauvres, parce que plus il croissait en lumières, moins il avait besoin de livres.

C'est par ces actes de religion autant que par l'étude qu'il se rendit digne de la qualité de docteur. Il fallut néanmoins le forcer à la recevoir, parce que son humilité lui faisait croire qu'il ne méritait pas un si grand honneur. Il employa aussitôt ce nouveau grade au profit du prochain, comme s'il n'était né que pour l'utilité des autres. Il faisait ses leçons avec tant d'onction, qu'en éclairant l'esprit de ses auditeurs il attendrissait aussi leur cœur. Plusieurs, touchés des exhortations enflammées de l'amour divin qu'il mêlait parmi ses discussions, quittèrent des bénéfices considérables et des dignités ecclésiastiques pour embrasser la vie religieuse.

Il vit une nuit en songe un grand feu remplir la salle où il enseignait publiquement, et sept flambeaux, qui se formèrent de ce feu, en sortir. Le lendemain, sept de ses écoliers, parmi lesquels était Etienne de Lexington, qui fut depuis abbé de Clairvaux et fonda le célèbre collége des Bernardins à Paris, se joignirent à l'abbé de Cîteaux, qui était venu l'écouter, et allèrent recevoir l'habit dans son monastère. Une autre fois qu'il devait traiter de la très-sainte Trinité, il s'endormit dans sa chaire en attendant l'ouverture de la leçon ; pendant son sommeil, il vit une colombe descendre du ciel, et lui apporter une hostie dans la bouche ; après quoi il discourut avec tant de profondeur sur ce mystère, qu'on s'aperçut bien qu'il parlait par une impression extraordinaire de l'Esprit de Dieu. Il s'appliqua aussi à la prédication, et ses sermons étaient tellement animés d'un zèle apostolique, qu'il surmontait les résistances des pécheurs les plus endurcis : comme il fit à l'égard de Guillaume, comte de Salisbury, qui, depuis longtemps, ne s'était point confessé.

Il avait, dès son enfance, jeûné au pain et à l'eau les vendredis, et depuis la Septuagésime jusqu'au Carême ; après sa promotion au sacerdoce, il ne mangeait plus qu'une fois le jour, et il gardait une abstinence si rigoureuse, qu'on craignait même qu'elle ne fût excessive. On le voyait

presque toujours en oraison. Il adorait souvent Notre-Seigneur par ces paroles : *Adoramus te, Christe*, qu'il répétait à chacune de ses plaies. On tient que, pendant trois ans, il ne se coucha jamais dans son lit, et qu'il dormait tantôt couché sur un banc ou sur la terre nue, tantôt assis, afin qu'il n'y eût que la moitié du corps qui se reposât. Il ne voulut jamais de bénéfice où il ne pût résider ; et, lorsqu'il était obligé d'enseigner, s'il en avait un, il le résignait, pour n'en point recevoir les revenus sans en remplir les obligations. Mais enfin, pour avoir plus de liberté de s'appliquer au ministère de la prédication de l'Evangile, sans être à charge à personne, il accepta, bien qu'avec beaucoup de peine, et seulement par l'instance que lui en firent ses amis, la trésorerie de l'insigne église de Salisbury. Il avait tant de mépris pour l'or et pour l'argent, qu'il n'en touchait jamais que pour faire l'aumône. Il se reposait de sa recette et de sa dépense sur son économe, et ne lui en demandait point de compte, pourvu qu'il fût libéral envers les pauvres.

Le Pape, étant informé de sa sainteté et de son zèle pour la gloire de Jésus-Christ, lui envoya une mission apostolique pour prêcher la Croisade contre les Sarrasins, avec pouvoir d'exiger des églises ce qui serait nécessaire pour son voyage. Il ne consentit point à user de ce privilége, préférant annoncer la parole de Dieu en véritable Apôtre, sans autre secours que celui du zèle et de l'abnégation. Il s'acquitta de sa mission avec d'immenses succès qu'il dut à la puissance irrésistible de la sainteté. Le siége de Cantorbéry étant vacant, et l'élection de l'archevêque de cette ville étant dévolue à Sa Sainteté, le pape Grégoire IX y nomma notre saint prédicateur. Il se cacha pour éviter cet honneur, et fit de grandes résistances lorsqu'on l'eut trouvé ; mais enfin, comme on lui remontra qu'il ne pouvait plus s'opposer à ce choix sans offenser Dieu, il se laissa conduire à son siége archiépiscopal. Ayant été sacré (1234) avec l'applaudissement général de tous les peuples, il se montra un digne Pasteur du troupeau de Jésus-Christ. Il augmenta ses austérités plutôt que de les diminuer. Il ne prit point des habits éclatants et magnifiques, comme faisaient les évêques de son temps ; mais il se contenta dans ses vêtements d'une simplicité propre et honnête. Il eut un soin particulier de tous les besoins spirituels et corporels de son troupeau. Il était le nourricier des pauvres, le père des orphelins, le soutien des veuves, l'asile des personnes persécutées et le soulagement des malades. Il mariait les filles qui n'avaient pas de quoi se pourvoir, et appliquait à ses œuvres de charité, outre son propre revenu, les amendes de son officialité. Il persécutait surtout le vice ; mais en même temps il travaillait partout à gagner les pécheurs et à les attirer à la pénitence. Jamais il ne voulut recevoir aucun présent, et il ne pouvait approuver que les juges en reçussent. Sur quoi il disait agréablement « qu'entre prendre et pendre, il n'y a qu'une lettre de différence ».

Telle fut la vie de saint Edme pendant qu'il jouit paisiblement de son siége ; mais, parce qu'il était agréable à Dieu et chéri du ciel, il fallait qu'il fût éprouvé dans la fournaise de la tribulation. En effet, comme il se montra inflexible dans la défense des droits de l'Eglise et des immunités ecclésiastiques, il encourut tellement l'indignation du roi, des seigneurs, des évêques lâches et complaisants, et de son chapitre même, qu'ils lui firent mille sortes d'outrages et de persécutions. Dans ces traverses, sa patience fut toujours invincible. Il chérissait tendrement ses propres persécuteurs et leur faisait dans les occasions toutes sortes d'amitiés. Il consolait et fortifiait ses domestiques et ceux qui étaient attachés à sa personne, leur disant

que ces injures étaient des médecines, qui, tout amères qu'elles fussent, ne laissaient pas de lui être très-salutaires et de contribuer à la santé de son âme. Il les comparait au miel sauvage dont saint Jean vivait dans le désert, qui avait en même temps de l'aigreur et de la douceur. Cependant, après de fortes remontrances qu'il fit au roi, voyant que sa présence irritait les esprits et qu'on ne lui laissait plus la liberté de faire ses fonctions épiscopales, il prit la résolution de se retirer en France. Il fit encore plusieurs miracles avant son départ, et, lorsqu'il fut sur le point de s'embarquer, saint Thomas, cet admirable archevêque de Cantorbéry, qui lui avait laissé un si bel exemple de la vigueur épiscopale, lui apparut et l'exhorta à avoir toujours bon courage, l'assurant que dans peu de temps il recevrait la récompense de tous ses travaux. Il sortit donc secrètement d'Angleterre et se retira dans l'abbaye de Pontigny, de l'Ordre de Cîteaux, où il fut reçu avec toute la révérence due à son caractère et à son éminente vertu (1240).

Peu de temps après, il tomba dangereusement malade ; ses amis l'engagèrent à se faire transporter au monastère de Soisy, du même Ordre, près Provins, où l'air était plus tempéré et beaucoup meilleur. Ce changement affligea extrêmement les religieux de Pontigny, et ils lui en témoignèrent leur douleur par l'abondance de leurs larmes ; mais il les consola, leur promettant qu'il reviendrait chez eux à la fête de saint Edmond, martyr. Sa maladie ne diminua point dans cette autre maison ; au contraire, elle augmenta de jour en jour, de sorte qu'il demanda le viatique. Dès qu'il aperçut la sainte hostie entre les mains du prêtre, étendant ses bras vers cet objet de son amour, il s'écria avec une extrême confiance : « Vous êtes », Seigneur, « celui en qui j'ai cru, vous êtes celui que j'ai prêché et annoncé à votre peuple, selon la vérité de votre Evangile. Je vous prends à témoin que je n'ai cherché sur la terre que vous seul, et que tout mon désir a été d'accomplir votre sainte volonté : c'est encore ce que je souhaite maintenant au-dessus de toutes choses ; faites de moi ce qu'il vous plaira ». Ceux qui se trouvèrent présents furent tout surpris de l'entendre parler de la sorte, parce qu'il semblait, par ses gestes, ses regards et son ton de voix, qu'il vît réellement Jésus-Christ.

Après avoir reçu la très-sainte Eucharistie, il demeura tout ce jour dans une grande joie : il semblait qu'il ne fût plus malade. Il coulait de ses yeux des larmes toutes brûlantes de l'ardeur de son amour, et l'égalité de son visage était une preuve de la tranquillité de son âme. On lui donna enfin le sacrement de l'Extrême-Onction, et alors, prenant la croix entre ses bras, il l'arrosa de ses larmes et fut longtemps à baiser, avec la dévotion la plus tendre et la plus affective, les plaies de son Sauveur. Il colla pour ainsi dire sa bouche à celle de son côté sacré, et, comme s'il en eût voulu sucer du sang, il disait : « C'est maintenant qu'il faut puiser des eaux salutaires dans les fontaines du Rédempteur ». Plus ses membres s'affaiblissaient, plus il sentait son âme se fortifier par de nouvelles grâces. Il ne voulut jamais se coucher, mais il demeura toujours assis et ne prit point d'autre soulagement que de reposer quelquefois sa tête entre ses mains. Enfin, sans donner aucun signe de mort ni jeter aucun soupir, il rendit sa belle âme à Notre-Seigneur, le 16 novembre de l'année 1240. La nuit qui précéda son décès, un saint homme eut révélation de sa gloire et de la vénération qu'il méritait sur la terre.

On le représente : 1° passant une bague au doigt de la sainte Vierge ; 2° debout, voyant Jésus-Christ lui apparaître et lui montrant le mot INRI,

écrit sur le front et lui indiquant ce moyen pieux de se préserver d'une mort subite; 3° paraissant bénir un enfant couché à ses pieds. — On l'a aussi représenté embrassant l'enfant Jésus et recevant de la Vierge Marie un anneau mystérieux.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS. — ÉCRITS.

Aussitôt après la mort de saint Edme, son cœur fut séparé du corps et placé dans une châsse que l'on déposa dans l'église de l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, où il fut conservé jusqu'à la Révolution française. Le corps vénérable, revêtu des ornements pontificaux, fut exposé dans l'église de Soisy et ensuite transporté à Pontigny. Durant tout le parcours, le char funèbre fut précédé et suivi d'une foule immense qui ne cessait de s'accroître. Ce fut avec ce magnifique cortége que le saint corps arriva à Pontigny, le 20 novembre, jour de saint Edmond, martyr. Il fut placé au milieu du sanctuaire, où il demeura exposé jusqu'au septième jour, revêtu de ses ornements pontificaux et le visage découvert. Ses traits n'étaient point altérés, et pendant le temps qu'il resta exposé aux yeux et à la vénération des fidèles, une affluence nombreuse ne cessa de remplir l'église. Le religieux chargé de veiller à la garde du dépôt sacré, désireux de posséder une relique du Saint, voulut lui ôter du doigt son anneau pontifical; mais il ne put l'enlever qu'après avoir demandé au Saint pardon de sa témérité, et l'avoir prié humblement de lui faire lui-même ce présent. Cet anneau fut gardé au nombre des choses saintes, et le Seigneur accorda à la vertu de son contact de nombreuses guérisons. Le 25 novembre, le corps fut déposé dans une fosse qui lui avait été préparée en face du grand autel, sous les dalles du sanctuaire. A peine le saint Pontife fut-il descendu dans la tombe, que Dieu glorifia son serviteur par trois miracles. Huit jours après, les prodiges commencèrent à se faire en si grand nombre à son tombeau, que les religieux de Pontigny pensèrent à lui donner un lieu de repos plus honorable. Le cercueil ayant été retiré de la fosse et ouvert, le corps fut trouvé sans aucune corruption, et le visage aussi frais et aussi vermeil qu'au jour du trépas.

Edme était à peine en possession de son tombeau, qu'il se trouva investi de la gloire des Saints: l'éclat de ses miracles, le souvenir de ses héroïques vertus, l'hommage anticipé des fidèles, le canonisèrent avant le jugement de l'Eglise. Enfin, il fut mis au nombre des Saints par le pape Innocent IV, en 1247, et la cérémonie de sa translation fixée au 9 juin de la même année. Elle se fit en présence de Louis IX et de toute sa cour, et d'une multitude accourue des diverses contrées de la France et de l'Angleterre. Le saint corps fut trouvé entier et sans corruption, et déposé sur le grand autel, où il reçut les hommages des nombreux fidèles. Le lendemain on le déposa dans un mausolée de pierre; mais, peu de temps après, eut lieu une seconde translation. Les pieuses libéralités des fidèles, ayant permis de faire exécuter une châsse magnifique, resplendissante d'or, de cristal et de pierreries, on y déposa le corps saint; elle fut élevée sur quatre colonnes d'airain au fond du sanctuaire.

La France n'accourait pas avec moins d'empressement que l'Angleterre au tombeau du saint archevêque de Cantorbéry. L'affluence croissait chaque jour, et les religieux ne suffisaient plus à montrer les saintes reliques. Pour satisfaire la piété des fidèles et diminuer la fatigue, ils se bornèrent à faire baiser la main droite, que deux frères soutenaient hors de la châsse et présentaient aux lèvres des pèlerins. Lorsqu'ils étaient épuisés, deux autres prenaient leur place sans interruption; mais tel était l'empressement de la foule, que « la main du mort lassa les mains des vivants ». Il arriva aussi que, par le mouvement continuel imprimé au bras pour l'offrir aux baisers, il sembla vouloir se détacher à la jointure du coude et comme « compatir par sa lassitude à la fatigue des Frères ». Les religieux s'en aperçurent, et craignant que le mouvement, à force de se répéter, n'endommageât le reste du corps, ne voulant pas d'ailleurs exciter par un refus les murmures des pèlerins souvent venus de loin, ils résolurent d'achever avec respect la séparation de l'avant-bras. Ils l'enfermèrent dans un brassard d'or orné de pierres précieuses et offert, au nom du roi saint Louis, par les deux reines de France. Aujourd'hui encore, on continue de présenter cette main aux regards et à la vénération des fidèles.

Pontigny devint le centre d'un pèlerinage qui attirait, des provinces les plus reculées du royaume, des hommes de toute condition. Les rois de France, dans les calamités qui menaçaient leur famille ou leur peuple, recouraient, pour apaiser la colère divine, à l'intercession de saint Edme. Ces pèlerinages illustres se sont succédé sans interruption jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : des princes, des villes y venaient ou y envoyaient des députations avec des présents et des prières, pour obtenir d'insignes faveurs ou détourner la colère de Dieu. Plusieurs fois les reliques de saint Edme échappèrent aux envahisseurs barbares, comme les Calvinistes ou les Révolutionnaires de 1793. Elles furent sauvées intactes. De même, l'église, qui date de 1150, est la seule de l'Ordre de Cîteaux qui ait échappé aux ravages du temps ou des démolisseurs; elle est encore debout, sans aucune altération à l'intérieur. Elle se fait remarquer par deux caractères : l'unité de style et l'austère pureté de l'architecture.

Ici tout est noble, digne, imposant. La Règle de Citeaux, sans doute, n'a point été méconnue ; mais la simplicité, la pureté des lignes, la gravité du style architectural, ont produit du grand, du beau, du solennel dans leur rencontre, l'ogive s'allie au plein-cintre roman : c'est le style ogival primitif. Nous retrouvons, dans l'abbatiale de Pontigny, un des premiers et heureux essais de l'art gothique qui venait de naître, il n'a rien produit dans la suite de plus pur et de plus irréprochable que le sanctuaire avec son abside légèrement portée sur ses huit colonnes monolithes. Vingt-quatre chapelles rayonnent en élégante couronne autour de ce sanctuaire, et c'est de leur sein qu'il se dégage et s'élance en colonnades et en ogives aussi gracieuses qu'imposantes. La nef est belle aussi dans sa nudité majestueuse; mais, dénuée d'ornementation jusqu'à la pauvreté, elle paraît froide et négligée, et on sent que le chœur a été traité par l'artiste avec une juste prédilection.

L'œil, accoutumé à l'ornementation fleurie de nos cathédrales du XIIIe et du XIVe siècle, chercherait vainement ici ces rosaces brodées, ces larges et splendides verrières, ces édicules élégants, ces figurines qui respirent dans la pierre ; il ne faut pas demander ce luxe de l'art à une église sévère comme les règles monastiques. Des chapiteaux à crosse pour le sanctuaire, et à feuille d'eau pour la nef, sont les seules sculptures de ce grandiose monument. Ces étroites fenêtres lancéolées qui vous mesurent la lumière avec parcimonie et donnent au lieu saint une couleur si recueillie, vous rappellent la cellule du moine et annoncent que les prescriptions de saint Bernard et l'austérité religieuse n'ont point été oubliées. Au fond de l'abside est un monument qui domine le sanctuaire et affecte une imposante majesté. On devine que cette châsse, suspendue dans les airs et soutenue par la main des anges, sert de trône à celui qui, après Dieu, est évidemment le seigneur du lieu saint. Dans cette châsse, ornée d'une vieille dorure et de quelques statuettes, un mélange de magnificence et de pauvreté atteste à la fois une longue vénération et une longue indifférence. Sur cette couche séculaire que lui ont préparée la foi et l'amour des peuples, le corps du saint pontife repose paisiblement comme sur un lit de parade, et continue son sommeil de six siècles. Il est revêtu d'un tissu de soie rouge et d'ornements pontificaux, qui sont évidemment du XIIIe siècle, et les mêmes dans lesquels le saint corps fut enveloppé à sa première translation (1247). La tête, malgré les ravages du temps, est bien conservée, et quelques dents adhérentes se voient encore dans la bouche. Sa main gauche est desséchée et étendue le long du corps. On conserve, dans un reliquaire particulier, la main droite encore intacte. Les quatre cierges qui, par la libéralité des rois d'Angleterre, brûlaient nuit et jour et devaient brûler à perpétuité devant le saint tombeau, se sont éteints sous le souffle de la réforme (1532). Sur les belles sculptures du chœur, la hache révolutionnaire a laissé des traces de son vandalisme.

De l'antique abbaye, un seul édifice a survécu ; contemporain de l'église et debout à son côté, ce dernier débris ne la déshonore pas, il est bien digne de représenter, auprès des âges, le célèbre monastère et donne une grande idée de sa solide beauté. Cet édifice se compose d'un cellier et d'un grenier superposés. Lorsqu'on considère ces voûtes et ces piliers d'une architecture si élégante et si forte qu'elle peut défier les injures du temps et se comparer aux plus splendides constructions de nos jours, on sent que les moines bâtissaient pour les siècles et que ces âges n'étaient pas aussi ignares ni aussi dépourvus de génie que l'orgueil moderne voudrait se le persuader. Du monastère lui-même et des cellules habitées par les religieux, pas une pierre ne subsiste. Les cloîtres, où se promenèrent tant de saints et savants hommes, ont disparu, comme les autres bâtiments, sous le marteau des démolisseurs ; il n'en reste que quelques arcades adossées au côté nord de l'église ; leur destruction eût compromis la solidité du monument, et, grâce à cette nécessité, elles nous ont été conservées. Des murs de clôture, aussi anciens que l'abbaye, entourent les champs qu'elle occupait. Abandonnés aux outrages du temps, ils ont bravé toutes les intempéries, et attestent par leur inébranlable solidité les mains qui les ont bâtis. Dans l'enceinte, quelques pierres éparses, des fondations qui se cachent sous l'herbe, un canal creusé par les moines et dont les eaux continuent d'arroser cette terre fertile, tels sont les seuls restes qui aient échappé à la destruction.

A côté de ce vieux cellier, qui dresse ses murs massifs appuyés de contre-forts et noircis par le temps, une maison toute jeune s'élève, gracieuse comme une résurrection du passé et un rejeton du catholicisme immortel. La même foi qui avait réuni sur cette terre, pendant sept siècles, des hommes épris de Dieu et exclusivement dévoués à son service, cette foi éternellement féconde vient de rebâtir, au sein de l'indifférence et sur les ruines d'un passé glorieux, une nouvelle forteresse de Dieu.

L'abbaye de Pontigny fut rachetée, en 1843, par Mgr de Cosnac, archevêque de Sens, et ce furent les restes et le souvenir de saint Edme qui réunirent, dans ces débris abandonnés, quelques jeunes prêtres avides de se dévouer sans réserve au service de Dieu et au service des âmes les plus délaissées. Après s'être essayés plusieurs années à la vie religieuse et à l'apostolat, ils se crurent enfin mûrs pour leur grand dessein. Le 29 septembre 1852, réunis dans une humble chapelle dont les voûtes antiques avaient entendu saint Edme, ils se consacrèrent à Dieu par les vœux ordinaires de religion qu'ils avaient depuis longtemps prononcés dans leur cœur et pratiqués dans leur vie. Consolant spectacle ! Au sein de ces pays désolés par l'indifférence, semblable à une oasis au milieu des sables arides, une modeste institution naît et se développe ! Des enfants de ces contrées, où la foi est affaiblie, se réunissent sur une terre mêlée de la cendre des Saints,

dans le voisinage et sous la protection de saint Edme dont ils portent le nom, dont ils touchent l'église et le tombeau, et par leur vie à la fois solitaire et apostolique, ils renouent la chaîne d'un passé glorieux. La cloche du monastère sonne comme autrefois ; on étudie, on prie, on travaille comme autrefois ; le silence, la paix, la douce joie de la famille monastique règnent comme autrefois. Ce sont les mêmes psaumes, les mêmes hymnes et les mêmes cantiques, c'est le même sacrifice qui se célèbre sur les autels relevés. Ce n'est plus le Pontigny que trouva saint Edme en s'y réfugiant, mais c'est encore Pontigny. Ce n'est plus qu'un souvenir, une ombre de ce grand nom, mais du moins un souvenir pieux et une ombre sans tache ! *Magni nominis umbra !*

Edme publia, vers l'an 1236, des *Constitutions* provinciales, empreintes de la sagesse qui vient de Dieu. Elles étaient destinées à prévenir les discordes et à détruire certains abus qui s'étaient glissés parmi le peuple et le clergé. Les principales prescriptions, renfermées en trente-six canons, regardent l'amour de la paix, le soin des enfants, l'administration aux malades des derniers sacrements, le désintéressement et la pureté de vie qui doivent distinguer les clercs. Dans ces ordonnances, sorties d'un cœur paternel, on retrouve tout entière l'âme si pure et si douce du pontife. Avant de formuler le cinquième canon, il s'adresse en ces termes aux recteurs, vicaires et autres prêtres préposés au gouvernement des paroisses : « C'est un devoir pour nous, mes enfants, d'aimer la paix, puisqu'un Dieu en est l'auteur, qu'il nous l'a recommandée, qu'il est venu pacifier le ciel et la terre, et que de cette paix du temps dépend celle qui est éternelle... Nous vous avertissons donc et vous enjoignons expressément de vivre en paix avec tous les hommes autant qu'il dépendra de vous ; d'exhorter vos paroissiens à n'être qu'un même corps en Jésus-Christ par l'unité de la foi et le lien de la paix ; d'apaiser tous les différends qui s'élèvent dans vos paroisses, de terminer toutes les querelles autant que vous le pourrez, et de ne pas permettre que le soleil se couche sur la colère d'aucune des âmes confiées à vos soins... »

Le huitième canon recommandait aux prêtres de fuir, dans l'administration des choses saintes, cette honteuse cupidité qui refroidit la charité des fidèles et les éloigne des sacrements. Il réglait aussi qu'en chaque doyenné des hommes craignant Dieu seraient chargés d'avertir l'archevêque ou son official des désordres qui pourraient scandaliser les peuples et contrister l'Eglise.

Les enfants n'étaient point oubliés, et dans les attentions nombreuses dont l'archevêque veut qu'on environne leur naissance et leur première éducation, il semble se ressouvenir des dangers qui avaient menacé ses premiers instants. Il ordonne de rappeler aux fidèles, tous les dimanches, « que les mères doivent nourrir leurs enfants avec précaution, ne point les coucher auprès d'elles de peur de les étouffer, ne point les laisser seuls auprès du feu ou de l'eau ». Les autres articles enjoignaient aux prêtres d'entourer du plus grand respect et de certaines solennités précises la sainte Eucharistie et l'Extrême-Onction, lorsqu'ils les portent aux malades. Ces sages constitutions étaient à peine publiées qu'un concile national (1237) vint leur donner une auguste sanction.

La meilleure édition des *Constitutions* du saint archevêque de Cantorbéry, est celle que Wilkins a donnée : *Conc. Brit.*, *et Hibern.*

Edme forma plusieurs personnes au grand art de la prière : aussi était-il un habile maître dans les voies de la vie intérieure, et il est encore regardé comme un des plus célèbres contemplatifs de l'Eglise. Il voulait qu'on joignît à la prière l'esprit d'humilité et de mortification. Il inculquait en toute occasion la nécessité de la prière du cœur. « Cent mille personnes », disait-il, « tomberont dans l'illusion en multipliant leurs prières... J'aimerais mieux ne dire que cinq mots du cœur, et avec dévotion, que cinq mille avec froideur, avec indifférence, et dont mon âme n'est point affectée. *Célébrez les louanges du Seigneur avec intelligence.* L'âme doit ressentir ce que dit la langue ». — « Saint Edme », dit un auteur moderne, « s'appliqua dès sa jeunesse à la contemplation des vérités éternelles... Il a si bien réuni en sa personne, ce qui est très-rare, la science du cœur avec celle de l'école, la théologie mystique avec la spéculative, qu'ayant fait passer dans son cœur les lumières de son esprit, il devint un parfait théologien mystique, qui n'a pas moins éclairé l'Eglise par la sainteté de sa vie que par cet écrit admirable de spiritualité, qui porte pour titre *le Miroir de l'Eglise*, et dans lequel on trouve plusieurs excellentes choses touchant la contemplation ».

Le *Speculum Ecclesiæ* ou *Miroir de l'Eglise*, a été imprimé dans le tome XIII[e] de la Bibliothèque des Pères. On trouve cet ouvrage en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, notamment dans la bibliothèque bodléienne et dans celle du collége anglais à Douai. Mais il y a des différences considérables dans ces manuscrits. Les uns ne sont que des abrégés ; d'autres n'offrent qu'une traduction latine faite sur une version française par Guillaume de Beaufu, religieux carme de Northampton. On voit dans la bibliothèque bodléienne d'autres ouvrages manuscrits de saint Edme, comme dix prières fort dévotes, en latin ; un traité sur les sept péchés capitaux et sur le décalogue, en français ; un autre traité qui a pour titre *The seven Sacrements briefly declared of seynt Edmunde of Pountenie ;* c'est-à-dire les sept sacrements brièvement expliqués par saint Edme, etc. Voir la bibliothèque de Tanner, V. Riche.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, de la *Vie de saint Edme*, par le R. P. L.-F. Massé, de la Société des Pères de Saint-Edme de Pontigny.

SAINT PAUL DE LA CROIX, CONFESSEUR

1775. — Pape : Clément XIV. — Roi de France : Louis XVI.

> Heureux celui qui se glorifie non dans la sagesse, les richesses, l'éloquence et la puissance du siècle, mais bien dans les souffrances de Jésus-Christ.
> *Saint Jérôme.*

Paul vint au monde à Avada, bourg important du diocèse d'Acqui, le 3 janvier 1694. Au moment de sa naissance, un signe éclatant manifesta la grandeur de sa prédestination : la chambre fut soudainement éclairée d'une lumière resplendissante. A son baptême, qui eut lieu le jour de l'Epiphanie, il reçut les noms de Paul-François. Ses parents travaillèrent à lui donner une éducation toute chrétienne : ils formèrent son intelligence en lui enseignant les vérités de la foi, et développèrent son cœur en l'initiant à leurs pratiques de piété. L'enfant répondit à leurs soins et dépassa toutes leurs espérances ; à cet âge si tendre, il méditait sans cesse sur les douleurs du divin Crucifié. Il touchait à sa dixième année quand ses parents l'envoyèrent, pour étudier les lettres, à Cremolino, où, sous la direction d'un vénérable prêtre, il fit de rapides progrès.

L'amour de Dieu ne s'attiédissait point dans son âme : à l'étude il unissait la piété, et sa conduite fut si sage qu'elle excitait l'admiration de tous. Il passait de longues heures dans de pieuses méditations ; il visitait les églises, récitait l'office divin avec les ministres du Seigneur, et son cœur s'élançait, dans les saints transports d'un ardent amour, vers le divin sacrement de nos autels ; souvent aussi il se nourrissait du pain eucharistique. Pendant la nuit, il donnait libre cours à sa ferveur ; il se retirait dans un lieu solitaire de la maison, où il passait une partie de la nuit dans la contemplation des divines beautés de son Dieu, des scènes douloureuses de la passion ; il ne s'interrompait que pour déchirer sa chair virginale par de cruelles flagellations et n'accordait que quelques heures de repos sur des planches à son corps épuisé qu'il réduisait ainsi en esclavage, avant de l'avoir senti rebelle. Il jeûnait fréquemment ; le vendredi, pour honorer la mémoire de Jésus crucifié, il ne mangeait qu'un peu de pain et buvait du fiel dissous dans du vinaigre. Sa tendre et vive dévotion à la sainte Vierge n'était égalée que par la protection spéciale dont cette Mère de miséricorde l'entourait. Sa charité envers les pauvres était admirable : il soulageait leurs misères par tous les moyens en son pouvoir, leur donnant même une partie de son repas. Enflammé de zèle pour le salut des âmes, il réunissait autour de lui de nombreux jeunes gens d'élite, leur parlait souvent de Dieu et des choses du ciel, les conduisait aux églises, les excitait au mépris du monde et de ses vanités, les instruisait des mystères de la foi, des règles d'une vie chrétienne et leur enseignait surtout à méditer la sainte passion de Jésus-Christ ; plusieurs d'entre eux, touchés par ses conseils, embrassèrent la vie religieuse, et les autres vécurent dans le monde en donnant l'exemple de la plus solide piété.

En 1715, Paul, apprenant qu'on levait à Venise une armée nombreuse

pour repousser les Turcs qui ravageaient la Hongrie, se rendit à Crême en qualité de volontaire ; mais Dieu lui fit connaître qu'il l'appelait à d'autres combats, et il s'en retourna dans sa patrie, où il reprit avec une nouvelle ardeur ses exercices de piété et ses travaux habituels. Peu après son retour à Castellazzo, un de ses oncles, qui était prêtre, le fit héritier de tous ses biens à la condition qu'il épouserait une jeune fille pieuse, modeste, riche et bien élevée, afin de rendre à sa famille le rang dont elle était déchue. Mais Paul avait déjà résolu dans son cœur de n'avoir que Dieu pour héritage et comme objet de ses tendresses ; il donna la preuve d'un désintéressement bien rare, en renonçant au riche héritage qui lui était offert. Depuis longtemps déjà Dieu faisait naître et grandir dans son âme le désir de mener une vie solitaire, de réunir des compagnons, pour travailler au salut des âmes, se consacrer à son culte et surtout exciter les fidèles à une tendre dévotion envers Jésus crucifié. En 1720, revenant un jour de l'église des Capucins, une vision claire et précise lui manifesta la volonté du ciel. Il vit une tunique noire sur laquelle se dessinait un cœur avec une croix blanche et le saint nom de Jésus en lettres blanches aussi ; il comprit que tel devait être le vêtement des disciples de la congrégation dont il allait être le fondateur. Paul s'empressa d'ouvrir son cœur à l'évêque d'Alexandrie, et ce sage prélat approuva ses projets et le revêtit, le 22 novembre 1720, du saint habit que portèrent depuis les religieux Passionnistes.

Sur les conseils de son évêque, Paul se retira dans un humble réduit, près de l'église paroissiale de Saint-Charles à Castellazzo. Sa seule nourriture était le pain dont on lui faisait l'aumône ; il n'accordait que peu d'heures au sommeil, et se couchait sur des sarments. Une tunique de bure grossière formait tout son vêtement ; il marchait la tête toujours découverte ; en toute saison ses pieds étaient nus. Il se levait au milieu de la nuit pour prier, et jusqu'au matin s'entretenait avec son Dieu dans la plus intime union. Il allait alors entendre et servir la messe, recevait la sainte Eucharistie, et donnait des conseils et des consolations aux nombreux fidèles qui recouraient à lui, comme à un homme en qui demeurait l'Esprit du Seigneur. Il s'occupa bientôt d'établir la Règle du nouvel institut, et la rédigea avec tant de facilité et de promptitude, qu'il semblait écrire sous la dictée de quelqu'un. Paul la soumit ensuite au jugement de son évêque ; mais l'humble pasteur, n'osant pas se fier à son jugement, la soumit à celui d'autres pieux et savants religieux qui y reconnurent tous le doigt de Dieu. Ils se réunirent au saint évêque d'Alexandrie pour engager Paul à se rendre à Rome pour solliciter du Saint-Siége l'approbation de sa Congrégation et des Règles que Dieu lui avait révélées. Dès lors il quitta sa patrie, et se rendit à Rome pour exécuter les desseins du ciel. Esclave de l'obéissance, Paul, craignant de s'opposer à la volonté de Dieu, se hâta d'exécuter le projet que les décisions de ses ministres avaient assuré en être l'expression ; il se mit donc en route dès le mois de septembre de l'année 1721 ; mais comme il arrive aux œuvres que Dieu inspire, celui-ci ne rencontra que contradictions. Le refus qu'on opposa à sa demande l'obligea de retourner dans sa patrie sans que ses démarches eussent obtenu aucun succès.

Paul ne se découragea pas cependant ; quelque temps après (1725), il entreprit de nouveau le voyage de Rome en se faisant accompagner d'un de ses frères ; mais alors cette affaire prit une tournure bien plus favorable. Après quelque séjour dans la ville sainte, ils furent l'un et l'autre

promus au sacerdoce (7 juin 1727), puis employés à Rome même pendant quelque temps à des exercices de charité envers le prochain ; ce fut alors qu'ils obtinrent la permission de se retirer sur le mont Argentaro, près de la ville d'Orbitello; ce fut là et dans un petit ermitage qu'habitèrent d'abord les deux frères, qui étaient avides de mortifications. Mais ayant obtenu ensuite la permission de réunir des compagnons, et leur nombre augmentant de jour en jour, le serviteur de Dieu mit aussitôt la main à la construction du premier monastère de la congrégation naissante qu'il plaça sur la même montagne Argentaro; on en prit possession le 14 septembre 1737 avec beaucoup de solennité. Le serviteur de Dieu, ayant heureusement obtenu ce premier résultat de ses démarches et de ses sollicitudes, dirigea tous ses efforts pour obtenir du Saint-Siége la confirmation et l'approbation des Règles de la Société, afin qu'on s'appliquât à les observer plus exactement dans une autre solitude, qui serait mieux appropriée à l'esprit de l'Institut et de la Règle. Ce ne fut qu'après des efforts longs et persévérants et plusieurs voyages entrepris dans ce but, que Paul reçut du Seigneur cette consolation et l'objet de ses vœux les plus ardents. Après avoir fait examiner avec maturité ces règles et avoir indiqué les modifications à apporter à quelques articles, Benoît XIV, d'immortelle mémoire, par un rescrit du 15 mai 1741, les approuva avec joie, et en l'année 1746 il fit expédier le bref de cette approbation.

Benoît XIV, dans son bref, avait provisoirement nommé Paul, général de la congrégation, jusqu'à la réunion du chapitre ; cette dignité pesait à l'humilité du Saint qui ne tarda pas à convoquer tous ses compagnons dans sa retraite du mont Argentaro. L'assemblée fut peu nombreuse, mais la vertu et la sainteté de ses membres suppléaient au nombre. On ne délibéra pas longtemps sur le choix d'un chef ; les disciples de Paul le regardaient comme un saint et un père, et en dépit de ses répugnances ils voulurent l'avoir pour supérieur durant toute sa vie. Afin de le maintenir dans cette charge, ils durent demander trois fois au Saint-Siége de déroger à leur Règle qui ne permettait qu'une seule réélection. Le saint vieillard ne cessa de pleurer et de gémir, suppliant qu'on le délivrât du fardeau de l'autorité, mais ses fils connaissaient trop ses mérites et les avantages tant spirituels que temporels de son administration ; ils demeurèrent inébranlables. Les sollicitudes du gouvernement de son troupeau, les efforts et les luttes pour fonder et développer son institut, au milieu des persécutions et des obstacles, ne détournèrent jamais Paul du ministère apostolique. Dès que le Saint-Siége, confirmant les décrets de Dieu, lui eut ordonné d'annoncer aux hommes Jésus crucifié, il se donna tout entier à la prédication. Il ne laissait échapper aucune occasion de prêcher la parole de Dieu. Les missions, les exercices spirituels, faisaient admirer son zèle infatigable ; c'étaient là ses champs de bataille où il combattait sans repos, pour détruire dans les âmes les racines du vice et y déposer à leur place la semence de toutes les vertus. Pendant cinquante années il consacra sa vie à convertir les pécheurs, à sanctifier les cœurs repentants, à perfectionner les âmes justes.

Dans plusieurs circonstances le Seigneur entoura notre Saint d'une visible protection. Un jour qu'il traversait le mont Argentaro, il se sentit défaillir, la fatigue avait tellement épuisé ses forces qu'il fut pris de violentes convulsions et dut se jeter à terre. Croyant alors toucher à son dernier jour, plein de tendre confiance en son Dieu, il s'écria : « Seigneur, je ne voudrais pas mourir en ce lieu sans recevoir l'assistance de mes

religieux ». Il n'avait pas achevé cette prière qu'un bras invisible le souleva de terre; lorsqu'il ouvrit les yeux il vit deux anges qui le transportèrent, en un instant, dans le lieu de sa retraite. Soutenu par la main de Dieu, il marchait sur les eaux des fleuves impétueux; à sa vue les brigands dépouillaient leur férocité sauvage; et ce fut en vain que des mains criminelles tentèrent de l'empoisonner.

Bien que les statuts de la congrégation eussent été approuvés par un bref de Benoît XIV, ils n'avaient pas encore reçu l'institution canonique. Clément XIV, auquel le Saint avait souvent prédit la tiare, lui accorda cette faveur signalée. Elevé sur la chaire de saint Pierre, ce pontife conserva toujours pour Paul une tendre affection; sur l'humble demande du religieux, il daigna charger deux prélats d'examiner les constitutions, et, leur avis ayant été favorable, il les approuva de nouveau, le 15 novembre 1769, dans un bref commençant par ces mots : *Salvatoris nostri;* le jour suivant, il publia la bulle *Supremi Apostolatus*, qui confirmait le nouvel Institut, lui décernait des louanges, et l'érigeait en Congrégation de clercs, soumis à des vœux simples; en même temps le Saint-Père se plaisait à l'enrichir de priviléges et de grâces insignes. Le Saint, enfermé dans les murs de son hospice, cachait sa joie au fond de ce pieux asile, remerciant le ciel et priant pour le souverain Pontife, lorsque les desseins de Dieu et un ordre du Pape l'appelèrent une dernière fois dans l'arène apostolique, pour prêcher au peuple romain Jésus crucifié. Vainement il s'étudiait à couvrir d'un voile modeste les vertus et les faveurs dont Dieu le comblait, sa renommée était si grande et si populaire, que les plus vastes églises ne pouvaient contenir la multitude accourue à sa voix. Quand, âgé de quatre-vingts ans, il prêchait à Sainte-Marie en Transtevère, la foule qui remplissait la basilique et la place de ce nom refluait dans toutes les rues environnantes.

Ses fatigues incessantes lui donnèrent une maladie que les médecins déclarèrent incurable et mortelle. Tandis que ses disciples désolés tremblaient de perdre à chaque instant leur père bien-aimé, lui, ne soupirait qu'après l'heure où il irait s'unir à son Dieu, et, en pratiquant les plus héroïques vertus, il réglait ses affaires et celles de sa congrégation. Clément XIV apprit sa maladie; la pensée d'être séparé de l'ami qu'il aimait tant, lui causa une vive douleur, et il demanda un miracle à la sainte vertu d'obéissance. Deux religieux étant venus implorer sa bénédiction pour le moribond, le Pape les chargea de transmettre à Paul ces paroles précises : « Dites-lui que je ne veux point qu'il meure maintenant, je lui donne un délai, qu'il obéisse ». Quand il reçut cet ordre, le serviteur de Dieu fondit en larmes, protestant au divin Crucifié qu'il voulait obéir à son vicaire. Depuis ce jour sa guérison ne cessa de faire des progrès, et il vécut encore plusieurs années.

Satisfait de l'humble et étroite retraite qu'il occupait près du palais de Latran, notre Saint ne pensait point à chercher une autre demeure; mais son bienfaiteur, le souverain Pontife Clément XIV, se préoccupait de lui en trouver une, et sa vigilante tendresse finit par découvrir un lieu qui répondait à la fois à sa munificence et aux besoins de sa Congrégation. Le 9 décembre 1773, les Passionnistes, ayant à leur tête leur vénérable père, prirent solennellement possession de la maison et de l'église de Saint-Jean et de Saint-Paul, sur le mont Cœlius. Les prodigieuses austérités de Paul, de longues et graves maladies, jointes aux fatigues de son apostolat, aux luttes qu'il eut à soutenir pour établir sa Congrégation, lui avaient laissé

de nombreuses infirmités qui faisaient de sa vie un continuel martyre. Chaque jour ses forces s'affaiblissaient ; il ne pouvait plus marcher, et, à la fin du mois de juin de l'année 1775, il fut obligé de garder le lit. Il ne négligeait néanmoins aucun des exercices que lui avait inspirés sa piété envers Marie ; afin de ne pas être privé des trésors de grâces que renferme le saint sacrifice, comme il ne pouvait plus le célébrer lui-même, il voulait du moins y assister. Il avait, à cet effet, choisi un prêtre, dont la voix forte et distincte lui permettait de suivre les prières de la messe, et qui, chaque matin, venait la dire dans une petite chapelle, contiguë à sa chambre. Tous les jours, pendant quelque temps, il se nourrit du pain eucharistique. Cependant le médecin, dont il recevait les soins, s'apercevait que ses forces diminuaient rapidement ; il conseilla de le faire communier en viatique ; et, le 30 août, en présence de tous les religieux, tristes et recueillis, on lui apporta le très-saint Sacrement. Uni à son Dieu, le Saint attendait résigné l'heure de la délivrance, et rien dans son attitude ne trahissait les nombreuses révélations qu'il avait eues sur le moment de son trépas. Le 8 octobre, jour consacré à la maternité divine de la Vierge, désirant honorer la Mère de miséricorde, et prendre en même temps de nouvelles forces pour passer de la vie à l'éternité, il voulut recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction. Pendant la cérémonie il resta plongé dans un profond recueillement ; les mains jointes, les yeux remplis de douces larmes, il répondait avec un accent d'amoureuse piété aux paroles du prêtre. Enfin le 18 octobre, après une douce vision dans laquelle lui étaient apparus le divin Rédempteur et sa sainte Mère, son âme bénie s'envola vers les cieux.

On le représente, comme tous les religieux Passionnistes, ayant sur la poitrine un cœur avec ces mots : *Passio Domini nostri Jesu.*

CULTE ET RELIQUES. — CONGRÉGATION DES PASSIONNISTES.

A peine le Saint fut-il déposé dans la tombe, que les fidèles l'invoquèrent comme un bienheureux du ciel ; on touchait les infirmes avec ses reliques et ses images, et l'on attribuait à ces pieuses pratiques la puissance d'obtenir du Seigneur les guérisons désirées. Les prodiges et les grâces que Dieu se plut à accorder à son intercession furent nombreux. Sa Sainteté le pape Pie IX, après avoir approuvé deux des miracles du grand serviteur de Dieu, déclara, par un bref du 1er octobre 1852, qu'on pouvait procéder à sa béatification, dont la solennité eut lieu le 1er mai 1853. Plus tard de nouveaux et éclatants miracles déterminèrent le même Pontife à le mettre au nombre des Saints, le 29 juin 1867. Un décret du 14 janvier 1868 rend son office obligatoire pour le 28 avril, jour auquel sa fête a été fixée.

Son corps repose dans l'église de son monastère, sous la table de l'autel dédié à saint Vincent de Paul. Il est revêtu du costume de son Ordre et semble dormir, en attendant le réveil de la glorieuse résurrection. Au temps du Concile du Vatican, on disposait, entre l'église des Saints-Jean-et-Paul et le couvent des Passionnistes, une chapelle qui devait être dédiée à saint Paul de la Croix et recevoir ses reliques. On y remarque deux colonnes monolithes, en albâtre oriental, du plus haut prix. C'est un présent de Pie IX qui a voulu par ce don royal reconnaître le mérite de l'humilité et de la pénitence. On voit, dans le couvent, les chambres que le Bienheureux occupa pendant sa vie. Tout y est simple, tout y prêche l'amour de la croix. Les livres de prières du Saint, ses ornements sacerdotaux, son cilice, la chaîne de fer dont il ceignait ses reins, sa discipline dont les branches sont des lames métalliques, y sont conservés. Sous le sol du couvent où saint Paul de la Croix pratiqua ses austérités, on montre une caverne où les empereurs païens nourrissaient les bêtes qui devaient dévorer les chrétiens dans le cirque.

Mais les honneurs rendus à ses cendres n'ont pas seuls perpétué sa mémoire, il a laissé au monde chrétien un monument impérissable dans la florissante Congrégation qui a recueilli l'héritage de ses vertus.

Après la mort du saint fondateur, la Congrégation ne cessa de prendre de l'accroissement, et comme un arbre d'étendre au loin de nombreux rameaux. On fonda des maisons dans la Marche d'Ancône, dans l'Ombrie, dans le royaume de Naples ; dans les derniers temps, dans le duché de

Lucques, depuis dans la Toscane, dans les Etats de Gênes. On compte aujourd'hui des religieux Passionnistes en Angleterre, en Belgique, en France dans le diocèse d'Arras. La Congrégation a trois noviciats, un en Italie, un en Belgique, le troisième en Angleterre. Dans chacune des maisons, les religieux sont très-nombreux ; la plupart s'appliquent à l'étude de la philosophie et de la théologie : ils y consacrent six années, dont deux à la philosophie, trois à la théologie, une à l'éloquence sacrée, à l'étude de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Par ces fortes études, ils se rendent capables d'atteindre le but de leur Institut.

Il est temps maintenant d'exposer l'utilité de cette Congrégation des Passionnistes et les services qu'elle rend à la société et à l'Eglise. Il est hors de doute que saint Paul de la Croix, en instituant avec tant de peines et de fatigues cette Congrégation, n'a pas eu seulement en vue le salut de ceux qui voudraient devenir membres de cette société, mais qu'il s'est proposé surtout la sanctification des âmes, puisque, au commencement des règles en général et en tête de chaque règle en particulier, il rappelle à ses religieux que la fin de cette Congrégation n'est pas seulement de sauver son âme, mais aussi celle du prochain ; c'est pourquoi la vie des Passionnistes est en même temps active et contemplative. Les membres qui la composent montrent dans tous leurs actes cette vie apostolique à laquelle ils s'efforcent de se former chaque jour.

Quant aux devoirs que la première partie, c'est-à-dire la vie contemplative, impose aux religieux de la Congrégation de la Passion, il suffit de lire leurs règles pour les connaître, et, pour ne parler que d'un seul point, nous nous contenterons de dire que les Passionnistes sont tenus à l'exacte observance des trois vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance ; ils font de plus un quatrième vœu qui les distingue des autres religieux, celui de faire tous leurs efforts pour exciter dans les cœurs des fidèles le souvenir de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et quoique ce quatrième vœu ne soit point solennel, puisque le fondateur crut devoir se soumettre au désir du Saint-Siége, qui approuva l'institut avec des vœux simples ; c'est pourquoi on n'en exige pas rigoureusement l'observance. Les religieux Passionnistes font une heure de méditation le matin, une heure le soir, et une demi-heure pendant la nuit ; après la récitation de l'office divin, le silence continuel, l'éloignement du bruit et de la dissipation du monde est la vertu qui est propre aux Passionnistes, et c'est pour cela que le saint fondateur voulut que les monastères fussent, autant que possible, bâtis dans les solitudes, afin que les religieux, séparés des agitations du siècle, pussent jouir plus facilement de la première partie de leur vocation, et que, après s'être livrés aux fatigues du saint ministère pour la sanctification des âmes, ils eussent l'avantage de se retirer dans la solitude, de s'y recueillir, de s'y fortifier et de se rendre plus capables de se livrer ensuite aux fonctions de la vie active. Enfin, pour nous résumer, nous dirons que la vie d'un Passionniste est une vie consacrée à une rigoureuse pauvreté, à une sévère solitude, ce qui les dispose parfaitement à remplir tous les devoirs de la vie contemplative, qui est un des buts de l'institut. Disons quelques mots de l'autre partie de la vie des religieux Passionnistes.

La vie active que le saint fondateur de la Congrégation de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ prescrivit à ses enfants, consistait à travailler, autant que leurs forces le leur permettaient, à la sanctification des âmes ; c'est pourquoi tous les prêtres de la Congrégation qui étaient jugés capables de se dévouer au ministère sacré devaient se livrer aux missions, donner les exercices spirituels au clergé, aux séminaristes, aux monastères, aux pensions et à toutes les personnes qui vivent en communauté. Pour remplir cette partie de leur vocation, ces religieux donnaient sans interruption des exercices spirituels à toutes les personnes qui voulaient se recueillir et faire une retraite pour leur avancement spirituel. Pour correspondre à cette partie spéciale de leur vocation, les prédicateurs évangéliques de la Congrégation de la Passion s'efforcent d'imprimer dans la mémoire et dans le cœur des fidèles le souvenir de la très-sainte Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce qui fait l'objet du quatrième vœu. Ils enseignent la méthode pratique pour la méditer, et pour retirer de son crucifix ces trésors de science et de sagesse qu'il renferme. Ceux qui ne se livrent pas à la prédication s'acquittent des devoirs de la vie active dans le tribunal sacré de la pénitence, et reçoivent tous les jours de l'année la multitude des pénitents qui fréquentent leurs églises. Le zèle de ces hommes apostoliques n'a pas été limité par les frontières de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de la Belgique, il s'est étendu jusque chez les infidèles. La Congrégation de la Propagande a confié depuis bien des années aux Passionnistes les missions de la Bulgarie et de la Valachie ; elle entretient un évêque et huit missionnaires et conserve ce nombre toujours complet.

Quoique les religieux de la Congrégation de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne soient pas liés par des vœux solennels, ils ne sont pas pour cela libres ; car, le jour même de leur profession, ils font vœu de persévérance dans la Congrégation ; par conséquent, à moins d'un motif réel et grave, approuvé par le supérieur général, les Passionnistes ne peuvent quitter la Congrégation, ni la Congrégation ne peut les exclure de son sein.

L'habit des Passionnistes consiste dans une tunique de drap de couleur noire et d'un manteau de la même étoffe qui est grossière ; la robe et le manteau sont semblables à ceux que portent les clercs réguliers, si ce n'est que l'étoffe est plus commune. Ils portent de plus sur leur habit, du côté gauche de la poitrine et suspendu au cou, un cœur brodé en blanc surmonté d'une croix blanche : pour distinguer les laïques des prêtres, ceux-ci les portent sur la tunique et sur le man-

teau, tandis que les autres ne les portent que sur la tunique. Cette robe est serrée avec une ceinture de cuir noir. Entre autres austérités, ils n'ont à leur usage que des chemises de laine grossière, l'hiver comme l'été, ils ne peuvent avoir que des sandales pour chaussures; ils portent sur la tête un mauvais chapeau; ils jeûnent habituellement trois jours de la semaine outre l'Avent et le Carême; ils couchent sur la paille tout habillés, et ils ne peuvent quitter leurs vêtements, pour se mettre au lit, que dans le cas de maladie grave; ils se lèvent la nuit pour chanter les Matines, et récitent d'ailleurs en chœur, et au temps fixé par les rubriques, chaque partie de l'office canonial. L'amour de la perfection, surtout du recueillement et de la prière, leur fait rechercher la solitude; de là vient que leurs maisons, qui portent le nom de retraite, sont établies dans des lieux écartés.

Saint Paul de la Croix fonda, avant sa mort, un monastère de religieuses de la Passion. Leur vie est en tout semblable à celle des religieux, si ce n'est que la Règle admet quelques petites différences dans les choses qui ne conviennent pas à leur sexe. La ville de Cornetto eut la faveur d'être choisie pour recevoir ce monastère des filles Passionnistines. La Règle leur prescrit de s'appliquer, autant que cela leur est possible, à annoncer à tous Jésus et Jésus crucifié. Quand il ne leur est pas donné d'y contribuer autrement, elles doivent adresser au Seigneur des prières ferventes pour obtenir l'efficacité de la parole de ceux qui vont évangéliser les peuples, et en particulier les religieux de la très-sainte Croix et Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les Passionnistines portent le même costume que les religieux; elles chantent les offices aux mêmes heures, consacrent le même temps à la méditation aux mêmes heures du jour et de la nuit; en un mot, les religieuses Passionnistines vivent du même esprit et sont en tout conformes aux religieux de la même Congrégation.

Les Passionnistes possèdent aujourd'hui plus de trente maisons, dont onze dans l'Etat romain, deux sur le mont Argentaro, et une près d'Aquila, etc. Pour observer plus strictement la pauvreté, ils n'ont point de revenus, ne vivent que d'aumônes, et ne possèdent absolument rien, si ce n'est en commun. La maison de retraite de Saint-Jean et de Saint-Paul, qu'ils ont à Rome, est située au lieu même où ces deux Saints souffrirent le martyre pour Jésus-Christ. Les Passionnistes jouissent à Rome, comme dans toute l'Italie, de la plus haute estime. Ils ont une grande réputation de régularité. Leur maison est à Rome, au jugement de Grégoire XVI et de Pie IX, actuellement régnant, un des couvents de la ville sainte où règne le plus de ferveur. Le vœu le plus ardent de ces religieux est de voir l'Angleterre revenir à la religion catholique. Ils prient beaucoup à cette fin avec une grande confiance d'être exaucés; ils ont même à cet égard une prédiction de leur vénérable fondateur, qui leur a annoncé le retour de l'Angleterre à l'unité. Ils dirigent en ce moment leurs efforts dans ce but.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, des *Vies des Saints canonisés à Rome*, en 1867, et du *Dictionnaire des Ordres religieux*, par Hélyot. — Cf. *Vie du P. Paul de la Croix*, par le Père Vincent Marie Strambi, Passionniste; et une autre, plus étendue, publiée en 1821, par un Père du même Ordre.

SAINT EUCHER L'ANCIEN, ARCHEVÊQUE DE LYON (450).

Eucher était un riche sénateur de Lyon, que sa noblesse et sa vertu rendaient très-considérable. Il se maria dans la crainte de Dieu et garda dans le mariage les lois de la chasteté conjugale. Dieu bénit cette alliance par la naissance de deux garçons, dont l'un fut Salonius et l'autre Véran. Quand ils furent en âge, il les envoya tous deux au monastère de l'île de Lérins, pour y être élevés dans la science et dans la vertu sous les yeux de saint Honorat et sous la conduite du célèbre Salvien. Ils profitèrent si bien des instructions qu'ils reçurent qu'ayant embrassé l'état ecclésiastique, ils méritèrent l'un et l'autre d'être élevés à l'épiscopat. On ne sait pas quel fut le siége de Salonius (quelques hagiographes disent de Genève) : pour Véran, il fut évêque de Vence, en Provence (9 septembre 480), et il a mérité un culte public par son éminente sainteté.

Saint Eucher brillait dans le monde comme un astre par la perfection de sa vertu, mais, effrayé des dangers qu'il y courait pour son salut, il se retira (vers l'an 422) dans le monastère de Lérins, du consentement de sa femme, qui, de son côté, se consacra dans la retraite au service de Dieu. Sa vie dans ce désert fut admirable : il y pratiqua avec une ferveur extraordinaire les plus rudes exercices de la vie monastique. Cassien, alors abbé de Saint-Victor de Marseille, dédia à Eucher et à Honorat plusieurs de ses *Collations* ou conférences sur la vie religieuse; il associait dans sa vénération ces deux amis. « O frères Saints », leur disait-il, « vos vertus [illegible] sur le monde comme de grands phares : beaucoup de Saints seront formés par votre exemple, mais ils pourront à peine imiter votre perfection ».

Eucher, qui désirait mener une vie encore plus solitaire, quitta Lérins pour se retirer dans l'île de Léro (aujourd'hui Sainte-Marguerite). Mais quelque soin qu'il prît de demeurer inconnu dans son désert, il ne laissa pas de jeter de tous côtés des rayons de sainteté qui le firent connaître. Aussi, Sénateur, évêque de Lyon, étant mort, le clergé et le peuple de cette ville, qui avaient été témoins de la vertu d'Eucher pendant qu'il était parmi eux, l'élurent unanimement pour leur évêque. On peut juger par l'amour extrême qu'il avait pour la solitude combien cette élection lui causa de douleur; il fallut néanmoins se soumettre à la volonté de Dieu et ployer les épaules sous cette charge que la divine Providence lui avait préparée. Les louanges que lui donnent Claudien Mamert, Sidoine Apollinaire, Gennade, Isidore de Séville et beaucoup d'autres, font assez voir qu'il s'acquitta très-dignement de son ministère.

Il prêchait souvent son peuple, et c'est à lui qu'appartiennent presque toutes les homélies qui sont citées si souvent sous le nom d'Eusèbe d'Emèse : on ne sait ce que l'on doit davantage y admirer, ou l'élégance du style, ou la piété et l'onction avec lesquelles elles ont été composées. Ce grand serviteur de Dieu écrivit encore d'autres homélies et traités fort utiles, que le docte Salvien appelle brefs pour le style, abondants pour la doctrine, parfaits pour l'instruction et répondant à la beauté de l'esprit et à la piété de leur auteur. Il assista, en qualité d'archevêque de Lyon, au premier concile d'Orange, où présida son cher ami saint Hilaire, archevêque d'Arles, et il y souscrivit au nom des autres prélats ses suffragants, qu'il appelle comprovinciaux. Enfin, plein de mérites et d'années, il s'endormit dans le Seigneur, après avoir tenu le siége épiscopal environ vingt ans.

L'Eglise est redevable à saint Eucher de plusieurs ouvrages dont voici les noms :

1° Les traités de la *Vie solitaire* et du *Mépris du monde*, adressés en forme de lettres, le premier à saint Hilaire et le second à un de ses parents nommé Valérien (on croit que c'est lui qui fut élevé sur le siége de Cénèbe, et qui fut honoré à Lérins sous le nom de saint Valère). Ces deux traités prouvent que saint Eucher était un grand maître dans l'art de bien écrire et dans celui de bien vivre. La beauté du style et la délicatesse des pensées saisissent l'admiration des lecteurs. La latinité est presque digne du siècle d'Auguste. Toutes les beautés de l'éloquence, toutes les forces de l'esprit et du raisonnement y sont mêlées à un air de piété si affecté qu'il est impossible de les lire sans être touché du désir de quitter la conversation des hommes pour chercher celle de Dieu.

2° Les *Formules*, ou *Principes de l'intelligence spirituelle*. Ce sont des explications de quelques endroits de l'Ecriture, que saint Eucher écrivit pour l'usage de Véran, le second de ses fils. Il est vrai qu'on n'y trouve ni la même élégance ni la même beauté de style que dans les deux ouvrages précédents ; mais le sujet ne le comportait pas, et la simplicité est le caractère distinctif de ce genre d'écrire.

3° Les *Institutions*, en deux livres, qui sont adressées à Salonius, autre fils du Saint. Cet ouvrage a également pour objet d'expliquer plusieurs difficultés qui se rencontrent dans l'Ecriture sainte. Il est plus solide et plus utile que le traité des *formules* adressé à Véran.

4° Les *Actes du martyre de saint Maurice et de ses compagnons*. D. Rivet a démontré qu'ils avaient été écrits par saint Eucher. Chifflet les a publiées dans son *Paulinus illustratus;* mais l'édition qu'en a donnée D. Ruinart est plus correcte. Ceux que Surius et Montbritius ont fait imprimer paraissent avoir été compilés d'après l'ouvrage de saint Eucher, par un moine d'Agaune du VIIe siècle, lequel y a fait des additions et des changements.

5° L'*Abrégé de Cassien ;* le *Commentaire sur la Genèse ;* le *Commentaire sur le livre des Rois ;* les *lettres à Philon et à Faustin ;* divers *discours*, etc.

Les ouvrages de saint Eucher, imprimés plusieurs fois séparément, ont été insérés dans la Bibliothèque des Pères. Les traités de la *Vie solitaire* et du *Mépris du monde* ont été traduits en diverses langues. Arnaud d'Andilly a donné une traduction française du second de ces traités, et a mis à la fin du volume le texte latin. Cette traduction parut en 1672, in-12. Elle a été depuis réimprimée dans le recueil des œuvres d'Arnaud d'Andilly, Paris, 1775, in-fol. Les œuvres complètes de saint Eucher ont été publiées avec celles de saint Vincent de Lérins par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet, texte et traduction française, Paris, 1834, in-8°. On trouve le texte latin dans le t. L de la *Patrologie latine* de M. Migne.

Nous avons complété le récit du Père Giry avec l'*Esprit des Saints*, par M. l'abbé Grimes.

SAINT ÉMILIEN, MOINE DE SAUJON, PRÈS DE SAINTES (767).

Saint Emilien naquit à Vannes, d'une famille obscure et pauvre, mais chrétienne et pieuse. Il ne respirait dès sa jeunesse que l'amour de Jésus-Christ et la charité des pauvres. Un jour que, selon sa coutume, il portait, cachés sous son manteau, quelques pains qu'il destinait aux pauvres, il rencontra le comte qui lui dit : « Que portes-tu ainsi dans ton sein ? » Emilien répondit : « Je porte du bois pour chauffer les pauvres ». Le comte regarda et, en effet, il ne vit que des morceaux de bois, qui redevinrent du pain lorsque Emilien les distribua aux pauvres. Ce miracle fit du bruit et attira beaucoup de pieux visiteurs à l'homme de Dieu, ce qui l'obligea de se retirer dans le désert.

Il se retira ensuite au monastère de Saujon *(cœnobium Saliginense)*, près de Saintes, dont il devint cellerier. Il fut un modèle de vie religieuse et de sainteté. Bientôt, cédant à la jalousie de quelques frères, et aussi pour être plus libre de servir Dieu, il se retira dans une forêt du Bordelais, nommée alors *les Combes*, et située le long de la Dordogne. Une grotte sous une roche offrit un asile au saint homme sur le bord du fleuve.

Les pèlerins, attirés par l'odeur céleste de ses vertus, ne tardèrent pas à affluer en ce lieu. Le Saint accueillait tout le monde, guérissant les âmes et quelquefois les corps. Entre autres miracles, il rendit la vue à une femme en faisant sur elle un signe de croix. Il réunit un certain nombre de disciples qu'il guida dans la voie de la perfection suivant la Règle de Saint-Benoît. Enfin, sur le point de mourir, il adressa cette prière à Jésus-Christ, les yeux levés au ciel : « Heureux les hommes qui se tiennent toujours en votre présence et qui apprennent la sagesse. Voici que je viens pour voir de mes yeux ce qui m'a été dit de vous sur la terre étrangère. Retirez-moi de ce corps de boue, afin que mon âme qui n'a vécu que pour vous seul vive dans l'éternelle intuition de votre gloire ». Il s'endormit dans le Seigneur l'an 767. Dans la suite on construisit en cet endroit un monastère et une basilique taillée dans le roc. Profanée et abandonnée pendant la Révolution, cette église a été rendue à la piété des fidèles par Mgr Ferdinand Donnet, archevêque de Bordeaux, en 1838. Des habitations s'étaient agglomérées de bonne heure autour de ce sanctuaire ; elles ont formé la ville de Saint-Emilion (Gironde, arrondissement et canton de Libourne).

Propre de Bordeaux.

SAINTE AGNÈS D'ASSISE, CLARISSE (1253).

Agnès était sœur de sainte Claire et moins âgée qu'elle d'environ quatre ans. L'affection la plus tendre l'unissait dès l'enfance à sa sœur aînée, et sans doute les pieux exemples de celle-ci, grâce à la vivacité de leur mutuel amour, avaient mieux pénétré son âme. Lorsque Claire eut quitté la maison paternelle, Agnès voulut être la première à la suivre sur cette voie où l'Agneau les précédait et où tant de vierges, jusqu'à la fin des temps, devaient avec elles s'attacher à ses pas. Elle s'enfuit donc, elle aussi, et rejoignit sa sœur au monastère de Saint-Ange, où elle était alors. « Je ne viens pas », lui dit-elle, en faisant allusion aux persécutions exercées contre Claire par leurs parents, « je ne viens pas fatiguer votre patience par d'inutiles reproches ; au contraire, me voici prête à demeurer pour toujours avec vous, au service du même maître ». Claire, l'embrassant avec une inexprimable tendresse, lui répondit : « O ma très-douce sœur, bénie soit à jamais la miséricorde de Dieu, qui m'a exaucée alors que j'étais pleine de sollicitude pour vous ! »

Mais la persécution que Claire avait vaincue se déclara plus terrible contre Agnès. Favorino, leur père, dont le cœur saignait encore du départ de sa fille aînée, fut rempli de fureur en apprenant celui de la seconde. Il réunit sa parenté, réussit à remplir de sa propre colère le cœur de douze hommes, qui prirent leurs armes et se rendirent avec lui au monastère de Saint-Ange, résolus à ramener Agnès de gré ou de force.

La douceur et les larmes qu'ils employèrent d'abord n'ayant point ébranlé la jeune sainte, ils la saisirent, la frappèrent, et l'un d'entre eux la tirant par les cheveux, ils l'entraînèrent jusqu'au

pied de la montagne que dominait le pieux asile des sœurs. Agnès ne cessait d'implorer le secours de Claire, en lui disant : « A mon secours, très-chère sœur ! ne souffrez pas que l'on m'arrache à Jésus-Christ, mon Seigneur ! » Claire, en effet, s'était jetée à genoux ; ses prières et ses larmes obtinrent de Dieu une assistance miraculeuse, et le ciel manifesta que c'était bien lui qui avait ravi au monde ces deux vierges. Soudain Agnès devient si lourde, qu'on ne peut la transporter ni lui imprimer le moindre mouvement, et les douze hommes qui l'emmènent épuisent en vain leurs forces sans lui faire faire un pas de plus. Un de ses oncles, rendu plus furieux par ce prodige, saisit son épée pour ôter la vie à cette innocente colombe; mais une puissance invisible raidit son bras, et au même instant il se sentit pris d'intolérables douleurs, dont il guérit seulement après plusieurs jours par l'effet des prières d'Agnès. En même temps se présenta Claire, demandant qu'on lui rendît cette tendre victime. On n'eut garde de la lui refuser, et les deux sœurs rentrèrent dans leur asile.

Peu de jours après, saint François les plaçait dans ce monastère de Saint-Damien, que leurs vertus devaient rendre à jamais illustre, et pour fiancer Agnès à Jésus-Christ, il lui coupa les cheveux. Agnès suivit de près sa sœur aînée sur la voie de la plus haute perfection. Elle portait un rude cilice sur sa chair délicate et ne se nourrissait presque jamais que de pain et d'eau ; en même temps qu'elle se traitait elle-même avec cette rigueur, elle montrait pour toutes ses compagnes une bonté sans égale. Son assiduité à la prière et aux exercices monastiques était admirable ; aussi Dieu la favorisa-t-il de ses grâces les plus privilégiées, et un jour sa sœur Claire la vit, dans un coin du chœur où elle s'était mise pour prier, élevée de terre et la tête ornée d'une triple et mystérieuse couronne. Elle fut aussi quelquefois favorisée de la visite du saint Enfant Jésus, auquel elle avait la plus tendre dévotion.

Le séraphique Père, reconnaissant qu'une vierge si sainte était appelée par le divin Sauveur à lui préparer de nouvelles épouses, l'envoya d'abord à Florence, où plusieurs jeunes personnes s'étaient déjà réunies pour imiter la vie angélique des pauvres Dames de Saint-Damien. Ce fut de là qu'Agnès écrivit à Claire cette lettre devenue célèbre, où elle exprime si vivement sa douleur de se sentir séparée de sa sœur. Outre ce monastère de Florence, Agnès en fonda un grand nombre d'autres dans la Péninsule, notamment ceux de Venise et de Mantoue.

Après une vie pleine de travaux et des plus héroïques vertus, elle revint auprès de la sœur qu'elle avait tant aimée ; mais ce fut pour assister au spectacle solennel de ses derniers instants, où la Reine des cieux vint avec un chœur des vierges bienheureuses annoncer l'éternelle gloire à cette incomparable amante de son divin Fils. Agnès, qui avait autrefois si douloureusement senti sa séparation d'avec sa sœur, ne tarda pas à la rejoindre au banquet des noces de l'Agneau ; elle mourut trois mois après elle, le 16 novembre 1253, dans ce couvent de Saint-Damien, qui avait été pour elle l'école de la sainteté. Pie VI a approuvé son culte en 1777.

Extrait des *Annales franciscaines.*

XVIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Néocésarée, dans le Pont, la naissance au ciel de saint GRÉGOIRE, évêque, illustre pour son érudition et pour sa sainteté, qui mérita d'être appelé Thaumaturge, à cause des prodiges et des miracles qu'il opéra à la gloire de l'Eglise. Vers 270. — En Palestine, les saints martyrs Alphée et Zachée, qui furent décapités après beaucoup de tourments, la première année de la persécution de Dioclétien. 303. — A Cordoue, saint Aciscle et sainte Victoire, sa sœur, qui, durant la même persécution, furent très-cruellement tourmentés par le président Dion, et reçurent de la main du Seigneur la couronne méritée par un illustre martyre. IVe s. — A Alexandrie, saint DENIS,

évêque, personnage d'une grande érudition, très-célèbre pour avoir plusieurs fois confessé Jésus-Christ, et glorieux par les divers genres de tourments qu'il endura ; plein de jours, il s'endormit en paix dans le sein de Dieu, au temps des empereurs Valérien et Gallien. 265. — A Orléans, saint AIGNAN, évêque, dont les fréquents miracles ont témoigné que sa mort a été précieuse devant Dieu. 453. — En Angleterre, saint HUGUES, évêque, qui fut tiré de l'Ordre des Chartreux pour gouverner l'église de Lincoln, où il fit beaucoup de miracles et mourut saintement. 1200. — A Tours, saint GRÉGOIRE, évêque. 595. — A Florence, saint Eugène, confesseur, diacre de saint Zénobe, évêque de la même église. — En Allemagne, sainte Gertrude, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît, illustre par le don des révélations dont Dieu l'avait favorisée. On célèbre sa fête le 15 de ce mois [1]. 1334.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Arras, Châlons, Le Puy, Le Mans, Saint-Flour et Verdun, saint Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, cité au martyrologe romain de ce jour. Vers 270. — Aux diocèses d'Autun, Bayeux, Le Mans, Montpellier, Paris, Rodez et Soissons, saint Aignan, évêque d'Orléans, cité aujourd'hui au même martyrologe. 453. — Aux diocèses de Perpignan et de Toulouse, saint Aciscle et sainte Victoire, sa sœur, martyrs à Cordoue, cités au martyrologe romain de ce jour. IVe s. — Au diocèse de Poitiers, saint Grégoire, évêque de Tours, cité aujourd'hui à la même source. 595. — Autrefois, à Séez, fête anniversaire du décès de saint Ravérien ou Raverein, évêque de ce siége, déjà cité au martyrologe de France du 3 février. Son corps fut inhumé dans l'abbaye de Fontenelle, dont il avait été moine et où il avait terminé ses jours après avoir abdiqué l'épiscopat [2]. 682. — A Saintes, saint Léonce, évêque de cet ancien siége, dont nous avons esquissé la notice au 19 mars. 640. — A Vienne, en Dauphiné, saint Namase (Naamad, Manat), évêque de ce siége, célèbre par sa grande charité pour les pauvres. Euphrasie, qu'il avait épousée avant de recevoir les Ordres, se montra la digne imitatrice de ses vertus ; après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, elle alla dans la solitude s'enrichir des biens du ciel. Vers 566. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Chelles (*Calensis abbatia*), au diocèse actuel de Meaux, sainte Hilde, abbesse en Angleterre [3]. 680. — Dans l'ancien prieuré de Thouarcé (Maine-et-Loire, arrondissement d'Angers), les bienheureux Limin et Guilmin (ou Bourgin), moines [4]. VIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Dans la Frise, saint Siard, abbé des Chanoines Prémontrés, célèbre par sa rare humilité, par sa charité et l'éclat de ses miracles. Il s'endormit dans le Seigneur le 13 novembre. 1230.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — En Allemagne, sainte Gertrude, vierge, de l'Ordre de Saint-Benoît, célèbre par le don des révélations dont Dieu l'avait favorisée [5]. 1334.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

1. Nous avons donné sa vie au 15 novembre.

2. On voit, par le martyrologe d'Aimon, que, au XIIe siècle, le 17 novembre, on faisait mémoire de ce Saint dans le diocèse de Séez. Mgr Forcoal inséra (1680) un office en l'honneur de saint Ravérien dans le Propre de son diocèse. Cet office a été récité par le clergé jusqu'en 1864. — M. l'abbé Blin, *Vies des Saints du diocèse de Séez.*

3. Elle était fille de Héréric, neveu de saint Edwin, roi des Northumbres, et fut baptisée par saint Paulin, en 631, à l'âge de quatorze ans. Le désir de se consacrer à Dieu lui fit prendre la résolution de passer en France pour prendre le voile dans le monastère de Chelles où sainte Héreswide, sa sœur, était religieuse. A la mort de celle-ci, Hilde retourna dans sa patrie et s'enferma dans un petit monastère situé sur la Wère. Un an après, elle fut élue abbesse de Heortea (aujourd'hui Hartlepool). Elle fonda ensuite le monastère double de Streaneshalch (aujourd'hui Whitby), où ses vertus attirèrent un grand nombre de personnes de distinction. Hilde s'endormit dans le Seigneur à l'âge de soixante-trois ans; son corps, inhumé à Streaneshalch, fut transféré dans la suite à Glastonbury (Somerset). — *Divers martyrologes.*

4. On voyait autrefois à Thouarcé, dans une chapelle qui portait le nom de Saint-Limin, un autel où l'on montait par quatre ou cinq marches de pierre. Sous cet autel était une chapelle souterraine dans laquelle on pénétrait par une porte fermée d'une grille de fer à claire-voie : dans la chapelle étaient deux tombeaux de pierre dure, élevés de terre, et où, d'après la tradition immémoriale, étaient inhumés les corps de nos Bienheureux. Il s'y faisait un grand concours de pèlerins qui venaient les invoquer pour être guéris de la goutte. Aujourd'hui la chapelle des saints Limin et Bourgin est une maison particulière, et est en grande partie dégradée. — Le révérend Père Chamard, *Vies des saints Personnages de l'Anjou.*

5. Voir sa vie au 15 novembre.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Cracovie, en Pologne, la bienheureuse SALOMÉE, vierge, du second Ordre, épouse du roi des Halciens; qui, par une admirable vertu, conserva sa virginité dans le mariage, et devint illustre par la sainteté de sa vie et par le grand nombre de ses miracles. 1268.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Nicolas d'Arménie, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ayant soustrait une jeune fille chrétienne aux séductions d'un pacha qui gouvernait le pays au nom des Turcs, le tyran, furieux de se voir arracher sa proie, fit mettre en prison notre Saint et lui fit donner chaque jour cent ou deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, jusqu'à ce qu'il mourût. 1601. — Encore chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Jean-Augustin de Lérida, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il se rendit célèbre par sa régularité, l'austérité de sa vie, sa patience et sa dévotion à la sainte Vierge. Il fit merveilleusement refleurir en Espagne la dévotion du Rosaire, qui, de son temps, était tombée en grand oubli. La Mère de Dieu lui faisait de fréquentes visites ; à l'heure de sa mort, elle lui apparut, accompagnée de sainte Ursule et de plusieurs autres vierges. Le bienheureux Jean-Augustin mourut à Cordoue ; à peine se fut-il endormi dans le Seigneur, qu'il s'exhala de son corps des parfums délicieux qui embaumèrent l'église et le couvent. XVe s.

SAINT DENIS, ÉVÊQUE D'ALEXANDRIE

265. — Pape : Saint Denis. — Empereur : Gallien.

Saint Basile et les autres Grecs donnent ordinairement à saint Denis le titre de *Grand*, et saint Athanase l'appelle le *docteur de l'Eglise catholique*. Ses parents étaient riches et distingués dans le monde. Il naquit à Alexandrie, qui était alors le centre des sciences. Dans sa jeunesse, il parcourut avec succès les différentes branches de la littérature profane, et le désir qu'il avait d'apprendre le conduisit insensiblement à connaître le ridicule et l'impiété du paganisme dans lequel il était né. Les Epîtres de saint Paul, qu'il voulut lire, lui offrirent des charmes qu'il n'avait point trouvés dans les écrits des philosophes : son cœur fut touché en même temps que son esprit était éclairé. Enfin il quitta l'idolâtrie et se fit chrétien. Il nous apprend lui-même qu'il dut sa conversion à une voix qui se fit entendre à lui dans une vision, ainsi qu'à son amour pour des lectures réfléchies et à l'impartialité avec laquelle il examinait les diverses opinions.

Son changement fut si parfait qu'il ne voulut plus vivre que pour Dieu. Il foula aux pieds toute la gloire du monde; il méprisa les avantages qu'il devait se promettre de sa naissance, de son mérite et des premières dignités. Il se mit au nombre des disciples d'Origène, qui tenait l'école des catéchèses à Alexandrie. Ses progrès dans la science de la religion et de la piété le firent élever au sacerdoce. Il fut chargé de la même école en 231, l'année qu'Héraclas, qui avait aussi exercé cet emploi, fut élu évêque d'Alexandrie; et, en 248, il lui succéda sur le siége de cette ville.

Le règne de Philippe avait été favorable aux chrétiens, mais la paix dont ils jouissaient fut troublée par l'exaltation de saint Denis. Une persécution excitée par la populace d'Alexandrie fit répandre dans cette ville le sang de plusieurs fidèles. Peu de temps après, Dèce massacra Philippe et

prit la pourpre. La persécution devint alors générale et plus violente. On fit souffrir des tortures horribles aux chrétiens, sans distinction d'âge, de sexe ni de rang. Plusieurs se sauvèrent sur les montagnes et dans les bois, où ils périrent de faim et de misère. Quelques-uns tombèrent entre les mains des Sarrasins et furent condamnés à une servitude pire que la mort même. Mais de tous ces maux, il n'y en eut point qui toucha plus vivement le saint évêque que l'apostasie de ceux qui s'étaient laissé vaincre par les tourments. Ce scandale fut cependant en quelque sorte réparé par la constance invincible du plus grand nombre et par la conversion miraculeuse de plusieurs païens. Il y en eut en effet parmi ceux-ci, qui, ayant d'abord insulté les martyrs, furent tellement frappés de leur douceur et de leur courage, qu'ils déclarèrent tout à coup qu'ils étaient chrétiens et prêts à souffrir les plus cruels supplices pour la religion qu'ils embrassaient. Deux firent cette déclaration en présence même du juge; et leur résolution courageuse le surprit et l'effraya tout à la fois. Ayant été condamnés, ils allèrent au lieu du supplice en remerciant Dieu et en se réjouissant du glorieux témoignage qu'ils rendaient à Jésus-Christ.

Ce fut au commencement de l'année 250 que les édits sanglants de Dèce furent publiés à Alexandrie. Le saint évêque ne négligea rien pour préparer au combat les soldats de Jésus-Christ. Sabin, préfet ou gouverneur d'Egypte, envoya un garde pour se saisir de sa personne; mais il échappa en restant quatre jours caché dans sa maison, où le garde n'alla point, persuadé sans doute qu'il ne devait plus y être. Denis en sortit alors, dans le but de trouver une retraite assurée. Dieu permit que les choses tournassent autrement; il tomba dans les mains des persécuteurs, avec ceux qui l'accompagnaient, et tous furent conduits à la petite ville appelée Taposiris. Une troupe considérable de paysans, informés de ce qui venait de se passer, prennent les armes et volent au secours de leur évêque. Ils se présentent aux gardes que la crainte fait fuir, et se rendent maîtres des prisonniers. Ils enlèvent de force l'évêque qui attendait la mort à chaque instant, et l'obligent de pourvoir à sa sûreté. Denis se retira dans un désert de la province de Marmarique, et y resta caché avec les prêtres Pierre et Caïus, qui l'avaient accompagné, jusqu'à la fin de la persécution, qui arriva au milieu de l'année 251. Durant cet intervalle, il ne cessa de veiller aux soins de son troupeau, de ceux surtout qui souffraient pour la foi. Il leur envoyait des prêtres pour les consoler, et il leur donnait par lettres les instructions relatives à la situation où ils se trouvaient.

Saint Denis était de retour à Alexandrie lorsqu'il fut instruit du schisme formé contre le pape Corneille et qui avait Novatien pour auteur. Cet antipape lui représenta son élection comme ayant été faite selon les règles. Denis lui fit une réponse dont l'intrus n'eut pas lieu d'être satisfait. « Vous devriez », lui disait-il, « tout souffrir plutôt que d'exciter un schisme dans l'Eglise. Mourir pour la défense de l'unité de l'Eglise est aussi glorieux, et même selon moi plus glorieux, que de refuser aux dépens de sa vie de sacrifier aux idoles, parce qu'il s'agit alors du bien général de l'Epouse de Jésus-Christ... Si vous ramenez vos frères à l'unité, vous réparerez votre faute, vous la ferez oublier, et vous mériterez de justes éloges. Si vous ne pouvez gagner les autres, vous sauverez du moins votre âme ». Le saint évêque écrivit plusieurs fois au clergé de Rome et aux confesseurs qui, trompés par les apparences, s'étaient déclarés en faveur du schisme. Ses exhortations eurent le succès qu'il en espérait. Les confesseurs renoncèrent au schisme avant la fin de l'année, et comme Novatien enseignait que

l'Eglise n'avait point le pouvoir de remettre certains péchés, il ordonna, pour témoigner l'horreur qu'il avait de cette hérésie, d'accorder la communion à tous ceux qui la demanderaient à la mort.

Fabien, évêque d'Antioche, paraissait incliner pour le rigorisme outré de Novatien envers ceux qui étaient tombés dans la persécution. Saint Denis lui écrivit plusieurs lettres à ce sujet. Il lui raconte dans une de ces lettres ce qui était arrivé à Sérapion. C'était un vieillard qui avait eu le malheur de succomber aux tourments et de sacrifier. On l'avait exclu de la communion, et il était en pénitence depuis sa chute. Une maladie dont il fut attaqué fit craindre pour sa vie. Il fut trois jours sans parler et même sans connaissance. Etant enfin revenu à lui-même, il s'écria : « Pourquoi suis-je retenu ici ? Je demande à être délivré ». Il dit ensuite à son petit-fils, encore enfant, d'aller chercher le prêtre; celui-ci était malade et hors d'état de sortir de sa maison. Il envoie l'Eucharistie par l'enfant, auquel il recommande de la détremper pour la faire couler dans la bouche du vieillard. Lorsque l'enfant fut arrivé, Sérapion lui dit : « Le prêtre ne peut venir; faites ce qu'il vous a ordonné, afin que je ne sois pas retenu ici plus longtemps ». A peine eut-il reçu l'Eucharistie, qu'il expira en poussant un léger soupir. Dieu, suivant saint Denis, lui conserva miraculeusement la vie afin qu'il ne fût pas privé de la sainte communion.

Le saint évêque eut la douleur de voir périr une partie de son troupeau par la peste qui commença en 250 et dont les ravages se firent sentir plusieurs années. Il procura à ceux qui furent attaqués de ce fléau tous les secours qui furent en son pouvoir. Il inspira le zèle dont il était animé aux prêtres, aux diacres, aux laïques mêmes, et plusieurs moururent martyrs de la charité en cette occasion.

Quelques passages de l'Apocalypse mal entendus donnèrent lieu au Millénarisme. Cette erreur consistait à croire que Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus avant le jour du jugement. Ceux qui pensaient avec Cérinthe que ce règne se passerait dans la jouissance des plaisirs sensuels, furent toujours regardés comme des hérétiques abominables. Les catholiques millénaires prétendaient qu'il ne serait question que de plaisirs spirituels. L'Eglise toléra quelque temps cette opinion. Népos, pieux et savant évêque des Arsinoïtes, lequel mourut dans la communion catholique, répandit dans cette partie de l'Egypte la doctrine du Millénarisme, entendue dans le dernier sens ; il la défendit même par écrit dans deux livres intitulés *des Promesses*. Saint Denis les réfuta. Il fit aussi un voyage dans le canton d'Arsinoé, où il eut une conférence publique avec Corracion, chef des Millénaires. Il parla avec tant de solidité, et en même temps avec une telle douceur et une telle charité, que Corracion et ses partisans reconnurent qu'ils entendaient mal l'Ecriture, que leur sentiment était contraire à la tradition, et qu'il fallait s'en tenir à la doctrine commune, qui n'était combattue que par quelques docteurs ou par quelques églises particulières.

Notre Saint travailla toujours avec zèle à maintenir la paix dans l'Eglise. Lorsque le pape Etienne menaça les Africains de les excommunier parce qu'ils persistaient à vouloir rebaptiser les hérétiques, il lui écrivit les lettres les plus pressantes pour l'engager à suspendre l'exécution de cette menace. Saint Jérôme était mal informé, lorsqu'il lui a attribué l'opinion des Africains, puisque, au rapport de saint Basile, il admettait même le baptême des Pépuzéniens, qui était rejeté en Asie. C'est que ces hérétiques, par une suite de variations communes à toutes les sectes, corrompaient dans

certains lieux la forme essentielle du baptême, qu'ils retenaient en d'autres endroits.

Valérien ayant renouvelé la persécution contre les chrétiens, en 257, Emilien, préfet d'Egypte, fit arrêter saint Denis, avec Maxime prêtre, Fauste, Eusèbe et Chérémon, diacres, et un nommé Marcel, Romain de naissance. Lorsqu'on les eut conduits devant lui, il les pressa de sacrifier aux dieux conservateurs de l'empire : « Tous les hommes », répondit Denis, « n'adorent pas les mêmes divinités. Pour nous, nous adorons le vrai Dieu, qui a créé tout ce qui existe et qui a donné l'empire à Valérien et à Gallien. Nous lui offrons sans cesse des prières pour la paix et pour la prospérité du règne de ces princes ». Le préfet essaya vainement de leur persuader de joindre au culte de leur Dieu celui des divinités de l'empire. Enfin il les exila à Képhro en Libye. Il défendit en même temps aux chrétiens de tenir des assemblées et d'aller aux lieux appelés cimetières, c'est-à-dire aux tombeaux des martyrs. Saint Denis convertit au christianisme les païens qui habitaient le pays où il avait été envoyé. Mais le préfet donna ordre qu'on le conduisît, avec ses compagnons, à Collouthion, dans la Maréote. Par ce changement d'exil, le saint évêque se trouvait moins éloigné d'Alexandrie, et plus à portée d'y avoir des correspondances pour l'instruction de son peuple. Pendant son exil, qui dura deux ans, il écrivit deux lettres pascales.

La captivité de Valérien, que les Perses firent prisonnier en 260, changea la face des affaires. Gallien, par des édits publics, rendit la paix à l'Eglise, et saint Denis eut la liberté de revenir au milieu de son troupeau.

Les hérésies qui troublèrent alors l'Eglise donnèrent un nouvel exercice au saint pasteur. Sabellius de Ptolémaïde, en Libye, disciple de Noët de Smyrne, renouvela les blasphèmes de Praxéas en niant la distinction des personnes divines. Saint Denis, auquel appartenait le soin des Eglises de la Pentapole, avertit les auteurs de cette erreur du crime dont ils se rendaient coupables, et les pressa de revenir à l'unité de l'Eglise ; mais ils soutinrent leur doctrine impie avec opiniâtreté. Ils furent condamnés dans un concile tenu à Alexandrie en 261. Le pape Sixte II, qui siégea depuis 257 jusqu'en 259, avait été informé auparavant de l'hérésie de Sabellius, par une lettre que saint Denis lui avait écrite et dont Eusèbe nous a conservé un fragment. Dans la lettre que le même Saint écrivit à Euphanor et à Ammonius sur le même sujet, il insista beaucoup sur l'humanité de Jésus-Christ, afin de montrer que le Père n'est point le Fils. Quelques personnes, qui entendaient mal le saint évêque d'Alexandrie, lui prêtèrent une doctrine qu'il n'enseignait pas, et le calomnièrent auprès du pape Denis, successeur de saint Sixte. Ce souverain Pontife en écrivit à notre Saint, qui se justifia en faisant voir que lorsqu'il disait que Jésus-Christ était une créature et qu'il différait du Père en substance, il ne parlait que de sa nature humaine. Ce fut la matière de son *Apologie à Denis*, *évêque de Rome*. Il y démontrait encore que le Fils, quant à la nature divine, est de la même substance que le Père. Saint Athanase l'a fait voir clairement dans son livre *de l'opinion de Denis*. Notre Saint établissait aussi dans le même ouvrage la divinité du Saint-Esprit, et les passages que saint Basile en rapporte ne permettent pas d'en douter.

Malheureusement les écrits de saint Denis d'Alexandrie n'ont point échappé aux ravages du temps; il ne nous reste que quelques fragments, avec son épître canonique à Basilide. Cette épître tient un rang distingué parmi les anciens canons de l'Eglise. Le Saint y fait mention d'une difficulté qu'on

proposait alors, et qui avait pour objet de savoir à quelle heure du matin on pouvait rompre le jeûne du Carême le jour de Pâques. « C'est », dit-il, « à minuit que le jeûne est censé finir (ce qui est décidé depuis longtemps quant au précepte de l'Eglise); néanmoins, comme il n'est ni naturel ni ordinaire de manger alors, on ne pourrait le faire sans s'attirer le reproche d'intempérance. Il faut donc attendre le matin pour rompre le jeûne ». Les chrétiens passaient alors en prières toute la nuit de la veille de Pâques. Le Saint parle des jeûnes de *superposition* qui s'observaient la dernière semaine de Carême. Quelques-uns jeûnaient les six derniers jours avant Pâques, sans prendre aucune nourriture; les autres jeûnaient plus ou moins de jours, selon leurs forces et leur dévotion, d'où il suit que ce jeûne extraordinaire n'était point de précepte. Saint Denis insiste encore dans son épître canonique, sur l'extrême pureté de l'âme et du corps requise dans tous ceux qui approchent de la Table sainte et qui reçoivent le corps et le sang du Seigneur.

Quelque temps avant sa mort, il défendit la divinité de Jésus-Christ, contre Paul de Samosate, évêque d'Antioche, qui joignait à l'hérésie un orgueil insupportable et beaucoup d'autres vices. Il fut invité au concile qui se tint à Antioche en 264 contre cet hérésiarque. Son grand âge et ses infirmités ne lui ayant point permis d'y assister, il réfuta les nouvelles erreurs dans plusieurs lettres qu'il écrivit à l'église de cette ville et dans lesquelles il ne salua point celui qui en était évêque. Paul, par son hypocrisie, évita pour lors la condamnation qu'il méritait, et resta encore quelque temps sur son siége. Saint Denis mourut à Alexandrie, vers la fin de l'année 265, après avoir gouverné son église avec autant de sagesse que de sainteté environ dix-sept ans. Sa mémoire, dit saint Epiphane, se conserva à Alexandrie par une église qui fut dédiée sous son nom, et encore plus par ses incomparables vertus et par ses excellents écrits.

Godescard; Dom Ceillier; Fleury.

SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE,

ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE.

270. — Pape : Saint Félix Ier. — Empereur : Aurélien.

Théodore, appelé depuis Grégoire et surnommé Thaumaturge à cause de ses miracles, naquit à Néocésarée (aujourd'hui Niksar), dans le Pont. Ses parents, distingués par leur fortune et leur rang, étaient engagés dans les superstitions du paganisme. Ayant perdu son père à l'âge de quatorze ans, il commença dès lors à découvrir le faible de l'idolâtrie, et à mesure que l'éducation développait et perfectionnait sa raison, il sentait augmenter ses doutes sur ce point. Les réflexions, occasionnées par les lumières qu'il acquérait tous les jours, le disposaient insensiblement à reconnaître l'unité d'un Dieu et la vérité de la religion chrétienne.

Sa mère lui fit suivre le plan d'éducation que son père avait tracé. On le destinait au barreau où l'art oratoire était alors si nécessaire. Il eut les

plus grands succès dans l'étude de la rhétorique et il fut aisé de prévoir qu'il serait un jour un des plus célèbres orateurs de son siècle. Il apprit la langue latine que devaient savoir ceux qui aspiraient aux premières dignités de l'empire ; ses maîtres lui conseillèrent aussi de s'appliquer au droit romain, dont la connaissance ne pouvait que lui être très-utile, quelque état qu'il dût embrasser.

Grégoire avait une sœur qui fut mariée à l'assesseur du gouverneur de Césarée en Palestine. Son mari lui manda de venir le trouver. Elle fit le voyage aux frais de l'Etat et eut la liberté de mener avec elle les personnes qu'elle jugerait à propos. Grégoire l'accompagna, ainsi qu'Athénodore, son autre frère, qui fut depuis évêque et qui souffrit beaucoup pour le nom de Jésus-Christ. De Césarée, les deux frères allèrent à Béryte (aujourd'hui Baïrout), qui était dans le voisinage et où il y avait une célèbre école de droit romain. Peu de temps après, ils revinrent à Césarée. Origène s'y était retiré, vers l'an 231, pour éviter les poursuites de Démétrius, évêque d'Alexandrie. Ce grand homme y ouvrit une école, et sa réputation lui attira bientôt une foule d'auditeurs. Dans la première entrevue qu'il eut avec Grégoire et Athénodore, il découvrit qu'ils avaient l'un et l'autre une capacité extraordinaire pour les sciences et des dispositions rares pour la vertu. Il travailla donc avec un soin particulier à leur inspirer l'amour de la vérité et un désir ardent de parvenir à la connaissance et à la possession du souverain bien. Grégoire et son frère, charmés de trouver un tel maître, se mirent au nombre de ses disciples et ne pensèrent plus à retourner à Baïrout.

Le feu de la persécution s'étant allumé en Orient, sous Maximin, Origène fut obligé de sortir de Césarée en 235. Grégoire se retira à Alexandrie, où il y avait deux fameuses écoles, l'une de médecine et l'autre de philosophie platonicienne. Sa conduite fut si régulière dans cette ville, que les étudiants devinrent jaloux de sa vertu qu'ils regardaient comme une censure tacite de leurs déréglements. Ils se servirent, pour s'en venger, du ministère d'une infâme prostituée. Comme Grégoire s'entretenait sérieusement avec quelques savants de ses amis, on vit approcher une femme qui lui demanda le paiement de ce dont ils étaient convenus, donnant à entendre par là que Grégoire avait eu des relations coupables avec elle. Ceux qui étaient présents la regardèrent comme une calomniatrice, parce qu'ils connaissaient la vertu de Grégoire, et la repoussèrent avec indignation. Mais l'accusé, conservant toute la sérénité de son âme, pria un de ses amis de donner à cette malheureuse ce qu'elle demandait, afin qu'elle cessât de les interrompre et qu'ils pussent continuer leur conversation. Quelques-uns, choqués d'une telle complaisance, ne savaient que penser, et ils lui en firent des reproches ; mais les soupçons qu'on commençait à former sur son innocence furent bientôt dissipés. A peine la femme prostituée eut-elle reçu l'argent qu'on lui donna, que le malin esprit s'empara d'elle ; renversée par terre, elle pousse d'affreux hurlements, sa bouche écume, elle s'arrache les cheveux et l'on découvre dans l'agitation violente où elle est tous les signes d'une véritable possession. Grégoire, touché de commisération, invoque le ciel en sa faveur, et elle est délivrée sur-le-champ.

Le séjour de Grégoire à Alexandrie fut de trois ans ; il y demeura depuis 235 jusqu'en 238. La persécution ayant cessé, il retourna à Césarée pour y achever ses études sous Origène. Il passa cinq ans en tout à l'école de ce grand homme, après quoi il reçut le baptême et se disposa à quitter

le savant maître qui avait révélé à sa jeunesse une voie et une vie nouvelles. En présence d'une nombreuse assemblée, il lui donna un témoignage public de sa reconnaissance. Il y loue la sage méthode qui avait dirigé ses études ; il y rend grâces à Dieu de lui avoir donné un si habile maître, et à son ange gardien de l'avoir conduit dans une telle école. Il y fait le plus beau portrait d'Origène, et il représente comme un véritable exil son éloignement de ce grand homme. Il y enseigne clairement, entre autres dogmes, le péché originel et la divinité du Verbe. Enfin, il termine en priant son ange gardien de le conduire toujours dans ses voies.

Grégoire était à peine arrivé à Néocésarée, qu'Origène lui écrivit une lettre pleine de sentiments de tendresse ; il l'exhorte à faire servir à la gloire de la religion tous les talents qu'il a reçus de Dieu, à n'emprunter des philosophes païens que ce qui peut contribuer à ce but, imitant en cela les Juifs qui employèrent les dépouilles des Egyptiens à la construction du tabernacle du vrai Dieu. Il lui recommande de joindre la prière à l'étude de l'Ecriture sainte.

Les compatriotes de Grégoire s'attendaient à voir le fruit de ses études ; les principaux d'entre eux le pressaient de briguer les premières places et de faire usage de ses grands talents qu'il avait cultivés avec tant de soin. Mais il abandonna tout ce qu'il possédait dans le monde, et se retira à la campagne dans un lieu solitaire où il ne voulut converser qu'avec Dieu. Une pareille conduite, dans une ville qui ne comptait que dix-sept chrétiens, parut une folie, mais c'était la folie de la croix qui convertit le monde.

Phédime, archevêque d'Amasée et métropolitain de la province de Pont, résolut de le faire évêque de Néocésarée ; il jugea que ses vertus et ses rares talents devaient faire oublier sa jeunesse. Grégoire, instruit de ce qui se passait, changea de demeure, et fut quelque temps à errer de solitude en solitude, pour empêcher qu'on ne le découvrît. Il se rendit cependant à la longue, mais ce fut à la condition qu'on lui accorderait quelque temps pour se disposer à recevoir l'onction épiscopale. Ce terme expiré, il fut sacré selon les cérémonies usitées dans l'Eglise.

Ce fut vers le même temps qu'il mit par écrit le symbole qu'il avait reçu. C'est une règle de foi concernant le mystère de la sainte Trinité. Nous lisons dans saint Grégoire de Nysse, que ce symbole lui fut donné dans une vision, par la sainte Vierge, de la manière suivante. Une nuit que le Saint était dans une méditation profonde sur les mystères augustes de la religion, il aperçut un vénérable vieillard qui se dit envoyé de Dieu pour lui enseigner les vérités de la foi. A côté du vieillard était une femme qui paraissait au-dessus de la condition humaine ; elle appela le vieillard Jean l'Evangéliste et lui recommanda d'instruire le jeune homme des mystères de la vraie religion. Le vieillard répondit qu'il était prêt à obéir à la Mère de Dieu. Aussitôt il expliqua la doctrine céleste, et Grégoire la mit en écrit ; ce qui étant achevé, la vision disparut. Le saint évêque en fit depuis la règle de ses instructions. Il laissa ce symbole à son église, qui s'y est toujours conformée, suivant saint Grégoire de Nysse ; aussi a-t-elle eu le bonheur d'être préservée de toute hérésie, notamment de celle des Ariens et des Semi-Ariens, ce symbole expliquant clairement la doctrine de l'Eglise sur la Trinité. Saint Grégoire de Nysse rapporte que de son temps l'original s'en gardait dans les archives de l'église de Néocésarée. Il est cité par saint Grégoire de Nazianze, par Rufin et par plusieurs autres écrivains ecclésiastiques. La ville de Néocésarée était grande, riche et

peuplée. Les habitants en étaient si corrompus et si attachés aux superstitions de l'idolâtrie, que la religion chrétienne n'avait pu y pénétrer, quoiqu'elle fût florissante en plusieurs endroits de la province de Pont. Saint Grégoire, brûlant de zèle et de charité, mit tout en œuvre pour remplir dignement les fonctions du ministère qui lui avait été confié. Un pouvoir extraordinaire d'opérer des miracles assura le succès de ses travaux.

Le Saint, allant un jour de la ville dans le désert, fut surpris par un violent orage. Il entra, pour se mettre à l'abri, dans un temple d'idoles qui était le plus renommé du pays à cause des oracles qui s'y rendaient. En y entrant, il fit plusieurs fois le signe de la croix, et y passa la nuit en prières avec son compagnon, suivant sa coutume. Le lendemain matin, il continua sa route. Le prêtre du temple étant venu pour son service ordinaire, les démons déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus y rester, et que l'homme qui y avait passé la nuit les forçait de se retirer. Il tenta inutilement de les rappeler ; il courut après le Saint, et le menaça de porter des plaintes contre lui aux magistrats et à l'empereur. Grégoire lui répondit tranquillement qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir de chasser et de rappeler les démons à sa volonté. Le prêtre fut étonné de voir ses menaces inutiles et d'entendre dire au Saint qu'il pouvait commander aux démons. Alors sa fureur se changea en admiration, et il pria le Saint de faire l'essai du pouvoir divin qu'il prétendait avoir reçu, et d'ordonner aux démons de revenir dans le temple. L'évêque acquiesça à sa demande, et lui remit un morceau de papier sur lequel était écrit : *Grégoire à Satan, rentre.* Le papier ayant été mis sur l'autel, et le prêtre ayant fait les oblations ordinaires, les démons rendirent leurs oracles comme auparavant. Ce qui se passait remplit le prêtre du plus grand étonnement. Il alla retrouver le Saint, et le pria de lui faire connaître le Dieu auquel obéissaient ceux qu'il adorait. Grégoire lui expliqua les principes de la religion chrétienne. Voyant que le mystère de l'Incarnation le choquait, il lui représenta que cette grande vérité ne devait point être prouvée par le raisonnement humain, mais par les prodiges de la puissance divine. Alors le prêtre, montrant une grande pierre, demanda qu'il lui fût ordonné de changer de place et de se transporter dans un lieu qu'il désignait. Grégoire donne l'ordre, et la pierre obéit par le pouvoir de Celui qui promit à ses disciples que leur foi serait capable de transporter les montagnes. Ce miracle convertit le prêtre païen ; il abandonna sa famille et ses amis pour devenir un véritable disciple de Jésus-Christ.

Les habitants de Néocésarée, qui entendirent parler des actions miraculeuses de Grégoire, eurent envie de voir un homme si extraordinaire, et ils le reçurent avec acclamation la première fois qu'il reparut dans leur ville. Mais il passa au milieu de la foule du peuple avec modestie, sans faire attention à l'empressement général, sans même lever les yeux. Ses amis, qui étaient venus avec lui du désert, paraissant inquiets du lieu où ils pourraient trouver un logement, il leur reprocha leur peu de confiance en la protection divine : il ajouta qu'ils ne devaient point s'inquiéter de ce qui concernait leurs corps, mais penser à leurs âmes, qui étaient infiniment plus précieuses et auxquelles il fallait préparer une demeure dans le ciel. Cependant plusieurs personnes lui offrirent leurs maisons ; il accepta celle de Busonius, un des habitants les plus distingués de la ville. Il prêcha le jour même, et convertit un nombre d'idolâtres suffisant pour former une petite église. Le lendemain matin, on lui présenta une foule de

malades qu'il guérit. Le nombre des chrétiens devint considérable en fort peu de temps, de sorte que le saint évêque fit bâtir une église pour leur usage. Tous travaillèrent à cet édifice ou contribuèrent de leur argent à sa construction. Malgré les édits portés pour la démolition des églises, et un tremblement de terre qui fit beaucoup de ravages à Néocésarée, le temple dont nous parlons ne fut point endommagé : il n'y eut pas même une pierre d'enlevée.

Le Lycus, appelé aujourd'hui Casalmac, qui prend sa source dans les montagnes d'Arménie, passait devant les murailles de Néocésarée. Il débordait quelquefois avec tant d'impétuosité qu'il enlevait les moissons, les troupeaux et les maisons avec leurs habitants. Saint Grégoire, ému de compassion, s'approche du fleuve, sur le bord duquel il enfonce son bâton. Il ordonne ensuite aux eaux, de la part de Dieu, de ne point passer cette borne, et elles obéissent. Il n'y avait point eu encore de débordement au temps où saint Grégoire de Nysse écrivait. Le bâton même prit racine et devint un grand arbre.

Les miracles et la sagesse du saint évêque répandirent au loin sa réputation. On venait le consulter de toutes parts et on s'en rapportait à sa décision, même dans les affaires civiles. Deux frères se disputaient un lac qui faisait partie de la succession de leur père. Grégoire leur proposa inutilement divers moyens de conciliation ; ils étaient tellement aigris qu'ils résolurent de soutenir leur droit par la force des armes. Le jour fut pris pour venir sur les lieux vider la querelle. Le Saint, voulant prévenir l'effusion du sang, passa la nuit de la veille de ce jour en prières sur le bord du lac, qui le lendemain se trouva desséché. Par ce moyen, la dispute fut terminée. On voyait les restes de ce lac encore longtemps après.

Nous avons raconté, au 11 août, comment Grégoire apprit par révélation et publia les mérites d'Alexandre le charbonnier, qui fut ainsi élu évêque de Comane.

Les miracles que nous venons de citer sont rapportés par saint Grégoire de Nysse. On trouve aussi dans saint Basile le récit d'une partie de ces mêmes miracles. Du temps de ces deux Saints, il n'y avait pas cent ans que le grand évêque de Néocésarée était mort. Ils avaient appris ce qu'ils en ont dit de Macrine, leur aïeule, qui s'était chargée elle-même du soin de leur éducation et qui, dans sa jeunesse, avait connu Grégoire Thaumaturge et l'avait entendu prêcher. C'était, suivant saint Basile, un homme doué de l'esprit des Prophètes et des Apôtres. Toute sa conduite portait l'empreinte de la perfection évangélique : dans tous ses exercices de piété, il montrait le plus grand respect et le plus profond recueillement ; jamais il ne priait que la tête découverte : il parlait avec modestie et simplicité ; il avait en horreur le mensonge, l'artifice et les détours qui ne s'accordent point avec la plus exacte vérité ; ne connaissant ni l'envie ni l'orgueil, il haïssait souverainement tout ce qui pouvait blesser la charité ou donner la plus légère atteinte à la réputation du prochain. Toujours maître de lui-même, il ne se livrait jamais à la colère, il ne lui échappait pas même une parole qui annonçât de l'amertume.

Pendant la persécution de Dèce, qui commença en 250, saint Grégoire conseilla aux fidèles de son troupeau de prendre la fuite et de ne pas s'exposer au combat, de peur qu'ils n'eussent point assez de courage pour résister aux ennemis de leur foi. Il eut la consolation de n'en voir aucun tomber dans l'apostasie. Il se retira lui-même dans le désert, accompagné du prêtre idolâtre qu'il avait converti et qu'il avait élevé au diaconat. Les

païens, sachant qu'il était caché sur une montagne, envoyèrent des soldats pour l'arrêter; mais ceux-ci revinrent peu de temps après et dirent qu'ils n'avaient rien vu que deux arbres. On ordonna de faire de nouvelles perquisitions. Celui qui en fut chargé trouva l'évêque et son diacre en prières, c'étaient eux que les soldats avaient pris pour des arbres. Persuadé qu'ils avaient échappé à la mort par miracle, il vint se jeter aux pieds de l'évêque et, après avoir embrassé le christianisme, il voulut être le compagnon de sa retraite et partager les mêmes périls. Les païens, furieux d'avoir manqué le pasteur, tournèrent leur rage contre le troupeau; ils saisirent ce qu'ils purent trouver de chrétiens, hommes, femmes et enfants, et les mirent en prison. Saint Grégoire, toujours caché dans le désert, vit en esprit les combats du martyr Troade. C'était un jeune homme distingué dans la ville, qui, après avoir souffert divers tourments, eut le bonheur de mourir pour la foi. La persécution finit en 251, avec la vie de l'empereur. Grégoire revint à Néocésarée. Peu de temps après, il entreprit de visiter tout le pays. Il fit d'excellents règlements pour réparer les abus qui avaient pu s'introduire, et institua des fêtes anniversaires en l'honneur des martyrs qui avaient souffert durant la persécution.

Un des jours spécialement consacrés au culte des divinités païennes, il se fit à Néocésarée un concours prodigieux; les infidèles s'y étaient rendus pour assister aux jeux et aux spectacles qui se donnaient sur le théâtre; la foule était si grande que quelques-uns prièrent Jupiter de leur procurer de la place. L'évêque, qui en fut informé, dit qu'ils ne seraient pas longtemps à se plaindre de manquer de place. Effectivement, la peste fit sentir ses ravages et dépeupla tout le Pont. Ce fléau ne cessa à Néocésarée que par les prières du saint évêque. La plupart de ceux qui étaient encore idolâtres ouvrirent alors les yeux et crurent en Jésus-Christ.

La faiblesse du règne de l'empereur Gallien avait enhardi les Goths et les Scythes, qui ravagèrent la Thrace et la Macédoine. De là ils passèrent en Asie, où ils brûlèrent le temple de Diane à Ephèse; ils dévastèrent le Pont et plusieurs autres contrées, laissant partout des traces de leur fureur et de leurs cruautés. Durant ces temps de confusion, il se trouva des chrétiens qui, ayant été pillés par les Barbares, pillèrent les autres à leur tour et achetèrent des infidèles leur injuste butin. Un évêque consulta Grégoire sur l'espèce de pénitence qu'il fallait imposer à ces chrétiens. Le Saint écrivit alors son Epître canonique, qui tient un rang distingué parmi les Canons pénitentiaux de la primitive Eglise. On y lit ce qui suit : « Que personne ne se trompe soi-même sous prétexte qu'il a trouvé une chose. Il n'est point permis de faire usage de ce qu'on a trouvé..... Si en temps de paix il nous est défendu de chercher notre avantage aux dépens même d'un ennemi qui, par négligence, laisse ce qui lui appartient, à combien plus forte raison sera-t-il défendu de s'approprier ce que des infortunés abandonnent par nécessité et dans la vue de se soustraire par la fuite à la fureur de leurs ennemis! D'autres s'imaginent faussement pouvoir retenir ce qui appartient à un autre, parce qu'ils l'ont trouvé sur leur propre fonds. Ainsi, parce que les Borades et les Goths exercent des hostilités contre eux, il leur sera permis de devenir des Borades et des Goths à l'égard des autres? Ceux qui, en restituant ce qu'ils ont trouvé, accomplissent le précepte du Seigneur, doivent le faire sans vues humaines, sans rien demander ou exiger, sous quelque prétexte que ce puisse être ». Cette maxime de justice est fortement inculquée par saint Augustin. Saint Grégoire Thaumaturge fait mention, dans son Epître canonique, des différents Ordres de pénitents.

En 264, il se tint un concile à Antioche pour condamner Paul de Samosate, qui avait été quatre ans évêque de cette ville. Cet hérésiarque enseignait, entre autres erreurs, qu'il n'y a qu'une personne en Dieu et que Jésus-Christ est un pur homme. C'était d'ailleurs un personnage d'une vanité et d'un orgueil insupportables ; il faisait chanter dans l'église des hymnes en son honneur. Saint Grégoire Thaumaturge et Athénodore, son frère, sont nommés les premiers parmi ceux qui souscrivirent le Concile. On n'y prononça point de censure personnelle contre Paul de Samosate, parce qu'il dissimula ses erreurs ; mais il les renouvela depuis, et un second concile d'Antioche, qui s'assembla en 270, le condamna et le déposa. Il resta cependant maître de la maison épiscopale jusqu'à ce que fut vaincue Zénobie, reine d'Orient, qui s'était déclarée sa protectrice (272).

On ne sait pas précisément en quelle année mourut saint Grégoire Thaumaturge ; l'opinion la plus probable est que ce fut vers l'an 270, le 17 novembre. Sentant approcher sa dernière heure, il s'informa s'il y avait encore beaucoup de païens dans la ville ; il ne s'y en trouva que dix-sept. Il remercia le Seigneur de ce que, n'ayant trouvé que dix-sept chrétiens à son arrivée, il ne laissait en mourant que dix-sept infidèles. Il demanda la conversion de ceux-ci et la persévérance de tous les autres, puis fit promettre à ses amis qu'on n'achèterait aucun lieu particulier pour l'enterrer et qu'on mettrait son corps dans le lieu destiné à la sépulture commune. « Ayant toujours vécu », disait-il, « comme un étranger sur la terre, je ne voudrais pas perdre ce titre après ma mort. Il ne faut donc pas que j'aie une sépulture particulière. Aucun lieu ne doit porter le nom de Grégoire. La seule possession dont je sois jaloux est celle qui ne me fera soupçonner d'aucun attachement à la terre ». Saint Grégoire Thaumaturge est nommé sous le 17 novembre, dans tous les Martyrologes d'Orient et d'Occident.

On le représente tantôt debout devant un monastère et tenant un livre, tantôt chassant des démons du corps d'une idole.

ÉCRITS DE SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE.

Les ouvrages qui nous restent de saint Grégoire sont : 1° son *Discours en l'honneur d'Origène :* c'est une pièce d'éloquence des plus achevées, où l'on admire également l'art et le savoir de son auteur. Il nous fait connaître la méthode de l'enseignement chrétien, qui différait de celle qu'avaient adoptée les païens par rapport aux sciences : nous y trouvons, en outre, plusieurs notices intéressantes sur les principes et les systèmes qui régnaient alors dans les académies. Quant à la pureté et à la magie du style, dit Mœlher, ce panégyrique a été, de tout temps, considéré comme un chef-d'œuvre ; — 2° son *Symbole de la foi ;* — 3° son *Epître canonique ;* — 4° sa *Paraphrase sur l'Ecclésiaste :* l'auteur ajoute peu de chose au texte et se contente de donner aux pensées de Salomon un tour nouveau et de les proposer d'une manière plus développée. — Quant au *Traité de l'âme* et aux quatre *Sermons* que Vossius nous a donnés sous le nom de saint Grégoire Thaumaturge, on convient communément que ce sont des pièces supposées. Outre les ouvrages qui nous restent, les anciens en avaient vu un plus grand nombre, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Saint Jérôme parle de plusieurs lettres, et saint Basile d'une *Exposition de foi* que nous n'avons plus. On lit aussi quelques passages sous le nom de saint Grégoire Thaumaturge dans la Chaîne de Ghislérius sur Jérémie.

Ses écrits ont été recueillis par Gérard Vossius et imprimés à Cologne, en 1618, dans la *Bibliothèque des Pères* et dans celle de Lyon, en 1677. De la Rue a donné une édition très-exacte de son *Discours* en l'honneur d'Origène. M. Migne l'a reproduit dans sa *Patrologie grecque*, t. VII. La collection des *Selecta Patrum* de M. Caillau renferme les œuvres complètes de saint Grégoire Thaumaturge. Le cardinal Maï a publié le texte grec de l'*Exposition*, t. VI des *Ecrivains anciens.* Tout ce qui nous reste de saint Grégoire a été publié par M. Migne dans

le tome VII de la *Patrologie grecque*, série latine, et dans le tome X de la série grecque-latine. On a cependant omis quelques fragments qui se lisent dans les *Chaînes*, et un passage cité par Jean Veccus dans les *Opuscula Aurea* d'Arcudius. M. Guillon, dans sa *Bibliothèque des Pères*, a donné la traduction du *Panégyrique*.

Tiré de sa *Vie* écrite par saint Grégoire de Nysse; d'Eusèbe, *Hist.* l. VI, c. 23; de saint Jérôme, *in Catal.;* du discours prononcé par le Saint en présence d'Origène; de saint Basile. — *Cf. Hist. de l'Eg.*, par l'abbé Darras; Tillemont et Dom Ceillier.

SAINT AIGNAN DE VIENNE, ÉVÊQUE D'ORLÉANS

453. — Pape : Saint Léon le Grand. — Roi des Francs : Mérovée.

Saint Aignan naquit à Vienne, en Dauphiné, de parents nobles et catholiques, qui, étant nés en Hongrie, s'étaient réfugiés dans les Gaules pour éviter la persécution des Goths ariens, qui poursuivaient cruellement en leur pays les défenseurs de la divinité de Jésus-Christ. Dès qu'il eut passé l'enfance, il se retira dans un lieu solitaire, près de Vienne, appelé le Vieux-Château, où il s'occupait jour et nuit à la lecture des saintes lettres, à la prière et à la contemplation des vérités divines. Il affligeait aussi son corps par des veilles, des jeûnes et d'autres mortifications très-rigoureuses. Enfin, comme il ne faisait presque point de dépense pour sa personne, il employait libéralement tout ce qu'il avait de bien à recevoir les pèlerins, à soulager les pauvres et à secourir toutes sortes de malheureux. Il n'était point non plus avare des lumières surnaturelles qu'il recevait de la miséricorde de Dieu ; mais il les communiquait abondamment à ceux qui avaient recours à lui, instruisant les ignorants, éclairant ceux qui avaient besoin de conseils, et aidant les pécheurs à rentrer dans les voies du salut. Il demeura dans cette retraite jusqu'à ce qu'étant informé des vertus éminentes de saint Euverte, évêque d'Orléans, et de la grâce qu'il avait reçue d'en haut pour la conduite des âmes, il renonça à toutes ses connaissances, et quitta son pays pour venir se ranger sous la direction de ce saint personnage.

Saint Euverte reconnut bientôt le mérite de ce nouveau disciple ; c'est pourquoi, après l'avoir ordonné prêtre, il le fit abbé de Saint-Laurent-des-Orgerils, hors les murs de la ville. Aignan s'acquitta si dignement de cet emploi, que le saint prélat vit bien que le ciel le destinait à être son successeur ; aussi, pour éviter les contestations qui pourraient naître sur ce sujet après son décès, il voulut y pourvoir dès son vivant par une élection canonique. Il assembla donc les plus nobles de son diocèse, et leur demanda qui de tous ses ecclésiastiques ils jugeaient le plus digne de prendre sa place ; les avis ayant été partagés, il fit écrire les noms de tous ceux qui avaient été nommés, avec celui de saint Aignan, et fit mettre leurs billets dans une boîte. Ensuite, après un jeûne de trois jours, selon la coutume, il envoya un petit enfant, qui ne savait pas encore parler, tirer le billet qui lui viendrait le premier à la main ; et, par une conduite particulière de la divine Providence, l'enfant tira celui de saint Aignan. On aurait pu croire que c'était un hasard ; mais, pour faire voir que c'était véritablement un coup du ciel, l'enfant qui ne savait ni lire ni parler, s'écria en ouvrant le

billet : « Aignan, Aignan, Aignan est choisi de Dieu pour évêque de cette ville ». Saint Euverte, pour donner de nouvelles preuves de cette élection céleste, fit ouvrir successivement le Psautier, les Epîtres de saint Paul et le livre des Evangiles. Dans le Psautier on trouva d'abord cette sentence : « Heureux celui que vous avez choisi et que vous avez élevé, il demeurera dans votre palais ». Dans saint Paul on trouva celle-ci : « Nul ne peut mettre d'autre fondement que celui qui a été mis ». Et dans l'Evangile, cet autre : « Je bâtirai mon église sur cette pierre, et les portes de l'enfer ne pourront rien contre elle ». Ainsi, tout le monde étant convaincu que saint Aignan était celui que la divine bonté voulait donner pour pasteur à son peuple, saint Euverte le consacra et le fit asseoir sur son trône.

Lorsqu'il fut question de faire son entrée solennelle dans Orléans, il demanda la délivrance de tous les criminels qui étaient dans les prisons. Agrippin, qui commandait dans la ville, la lui refusa comme injuste et déraisonnable; mais, une pierre lui étant tombée sur la tête dans l'église, et la plaie n'ayant pu être guérie que par les prières du nouveau pontife, il reconnut sa faute et lui accorda tout ce qu'il demandait.

Cependant, le glorieux saint Euverte alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux et du soin qu'il avait pris de son peuple. Aignan l'enterra avec une pompe magnifique dans le champ d'un noble sénateur, nommé Létrade, où, depuis, on a bâti la basilique qui, de son nom, est appelée Saint-Euverte. Il fit ensuite élever la voûte de l'église Sainte-Croix, et dans cet édifice il guérit miraculeusement Mellius, son principal architecte, qui, en tombant du toit, s'était brisé tout le corps.

Vers cette époque, Attila, roi des Huns, ce terrible *fléau de Dieu*, après avoir saccagé toute l'Austrasie, se préparait à pousser ses conquêtes jusque dans le centre des Gaules. Paris en fut si effrayé, que, sans les sages avis de sainte Geneviève, tous les habitants se seraient enfuis et auraient tout abandonné. Saint Aignan, prévoyant qu'il laisserait Paris et viendrait assiéger Orléans, alla en diligence à Arles, vers Aëtius, lieutenant-général de l'empereur dans les Gaules, pour le prier de venir incessamment combattre cet ennemi commun. Il en fut reçu avec un respect et une déférence qu'il n'avait pas ordinairement pour les évêques, et il obtint de lui tout ce qu'il demandait. On dit que ce général, tout fier qu'il était, se jeta à ses pieds, et qu'Aignan, lui ayant marqué le jour qu'Orléans serait pris s'il ne la secourait, il l'obligea de faire diligence pour empêcher une perte de cette importance. Ce fut aussi dans ce voyage que notre Saint, en passant par Vienne, guérit miraculeusement saint Mamert, depuis archevêque de ce siége et instituteur des Rogations, qu'il trouva malade à la mort, et qu'en l'abbaye d'Arnay il rendit la vue à un abbé qui était aveugle depuis trente ans.

Dès qu'il fut de retour à Orléans, Attila y arriva avec son armée et y mit le siége. Les assauts qu'il y fit donner furent terribles, et il ne semblait pas qu'une force humaine y pût jamais résister; mais le Saint obtint, par la prière, ce qu'il ne pouvait espérer de la valeur des assiégés. Il fit faire des processions dans la ville, fit porter les reliques des Saints sur les remparts, et, par des gémissements et des pénitences extraordinaires, il implora la miséricorde de Dieu sur son peuple. Le ciel semble venir à son secours. Un orage force les ennemis à suspendre les travaux du siége pendant trois jours et donne quelque repos à ces malheureux assiégés. Mais le 14 juin, le soleil reparaît, et le combat recommence avec une rage sans pareille. Aignan fait partir un soldat chargé de ce message pour Aétius : « Si tu n'arrives pas aujourd'hui même, demain il sera trop tard ». Le soldat ne

revint pas. Bientôt on entend les murs qui s'écroulent avec un horrible fracas, et les portes brisées qui roulent sur leurs gonds. Les Huns se précipitent dans la ville, massacrent, enchaînent et pillent. Tout paraît désespéré. Aignan redouble d'instance dans sa prière. Tout à coup, un cri soudain retentit du haut de la tour : « Les Romains ! les Romains ! » Ce cri ranime les vaincus et glace les vainqueurs. En effet, on aperçoit Aétius, général romain, Théodoric et Thorismond, son fils, à la tête d'une nombreuse cavalerie; ils accourent à toute bride. Un combat furieux s'engage dans la ville même; elle est inondée de sang. Les habitants, du haut de leurs maisons, accablent les Huns de tuiles, de pierres, de pièces de bois, de meubles. Les uns furent noyés dans la Loire; ceux-ci furent passés au fil de l'épée, ceux-là tombèrent entre les mains du vainqueur, et saint Aignan, dont la charité s'étendait sur ses plus cruels ennemis, leur sauva la vie et empêcha qu'ils ne fussent égorgés par vengeance des ravages qu'ils avaient faits dans la France. Attila, néanmoins, dont l'armée était presque sans nombre, sauva encore plusieurs centaines de milliers de ses gens; mais, peu de temps après, il fut encore défait et perdit plus de deux cent mille hommes dans la plaine de Châlons, Mérovée, roi des Francs, s'étant alors joint avec Aétius.

Des victoires si signalées, dont on était redevable à notre Saint, lui acquirent une gloire immortelle et le firent justement appeler le mur inexpugnable des Gaules, le soutien de la patrie, le protecteur et comme le second fondateur d'Orléans, et le véritable père du peuple. Ce qui fut encore plus admirable, c'est qu'après la retraite de tant de troupes, lorsqu'on n'espérait ni moisson, ni vendange, la campagne ayant été non-seulement fourragée par les soldats, mais encore entièrement ruinée et désolée par la marche des hommes et des chevaux, on vit, par un effet surprenant de la divine Providence, que la terre se chargea de blé et les vignes de raisins pour deux ans, et qu'il y eut aussi une abondance générale de toutes sortes de fruits; de sorte que les habitants d'Orléans, au lieu de la famine qu'ils craignaient, furent comblés de biens et en état d'en fournir à leurs voisins.

Après un service si éclatant et si glorieux que saint Aignan avait rendu à l'Eglise, à la France et à son diocèse, il ne lui restait plus qu'à aller recevoir dans le ciel la récompense de ses bonnes œuvres. Aussi, deux ans après la défaite d'Attila et la délivrance d'Orléans, il finit heureusement sa vie et rendit son esprit à Dieu pour être couronné de l'immortalité. Ce fut le 17 novembre de l'année 453. On dit qu'il avait alors quatre-vingt-quinze ans, et qu'il y avait soixante-cinq ans qu'il était évêque.

On représente saint Aignan : 1° recevant la crosse épiscopale des mains de saint Euverte; 2° priant sur les murs de sa ville pendant qu'elle est assiégée par Attila.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut porté solennellement dans l'église de Saint-Laurent-des-Orgerils, dont il avait été abbé, et où le rendirent illustre plusieurs miracles. Trois enfants malades furent guéris, et un, qui était mort, fut ressuscité par l'invocation de ses mérites. Robert, roi de France, remporta une glorieuse victoire à Beaune, en Bourgogne, par son intercession, et, en reconnaissance, il fit bâtir une belle église de son nom à Orléans, où ses dépouilles sacrées furent transportées. Sept évêques firent la cérémonie de cette translation. Le roi même y assista, et saint Odilon, abbé de Cluny, l'honora aussi de sa présence. Les ossements du Saint furent mis dans une châsse d'argent enrichie d'or et de pierres précieuses, que Sa Majesté avait donnée. Ce pieux monarque lui recommanda ensuite ses enfants et son royaume, et il l'appelait ordinairement le protecteur des rois, la

défense des princes, l'honneur des prélats, le père des clercs et des religieux, le support des veuves et des orphelins et le secours de tous les nécessiteux.

Saint Louis, qui ne lui portait pas une moindre dévotion, lui fit faire une nouvelle châsse et fut aussi présent avec Louis et Philippe, ses enfants, quand le dépôt sacré de son corps y fut transporté. Cette seconde cérémonie fut faite par le bienheureux Philippe Berruyer, qui, d'évêque d'Orléans, était devenu archevêque de Bourges, et par Robert, qui était en ce moment évêque d'Orléans. Mais enfin, en l'année 1562, les hérétiques Calvinistes, s'étant rendus maîtres de cette magnifique église de Saint-Aignan, ont brûlé ces précieuses reliques avec quinze autres corps saints de la ville d'Orléans. On conserve néanmoins dans son église quelques ossements du saint évêque et une belle châsse de bois doré, placée au-dessus du maître-autel et décorée de sa statue. Les habitants d'Orléans invoquent saint Aignan avec beaucoup de confiance dans toutes les calamités publiques.

Au diocèse de Nevers, les paroisses de Saint-Agnan de Cosne, de Luthenay, de Sichamps, de Nannay, maintenant réunie à Chasnay; de Saint-Agnan-en-Morvan, de Colmery, honorent le saint évêque d'Orléans comme leur patron. Cette dernière paroisse possède une relique de ce Saint. La paroisse de Saint-Agnan de Cosne célébrait autrefois, dans l'année, deux fêtes de son saint patron; outre la solennité du 17 novembre, elle l'honorait d'une manière spéciale le 14 juin, anniversaire de la délivrance miraculeuse d'Orléans.

Annales d'Orléans, par Charles de la Saussaye; saint Grégoire de Tours; *Hagiologie Nivernaise,* par Mgr Crosnier; *Beautés de l'Histoire de la Champagne,* par M. l'abbé Boitel; Dom Ceillier.

SAINT GRÉGOIRE, ARCHEVÊQUE DE TOURS

595. — Pape : Saint Grégoire le Grand. — Roi de France : Childebert II.

> L'humilité est la reine des vertus, comme l'orgueil est le roi des vices. *Saint Bonaventure.*

Tout ce qui peut rendre une famille illustre et glorieuse s'est trouvé heureusement réuni dans celle de saint Grégoire de Tours : la sainteté, la noblesse, les hautes dignités et l'honneur de la science et de l'érudition. Léocadie, son aïeule paternelle, descendait de Vettius Epagathus, martyr de Lyon. Son père, Florent, était sénateur ; et sa mère Armentaire, était petite-fille de saint Grégoire qui, ayant renoncé au monde, était devenu évêque de Langres. Grégoire vit le jour à Clermont le 30 novembre 539. A l'âge de cinq ans, il fut mis sous la conduite de saint Gall, son oncle paternel, évêque de Clermont, qui en prit un soin particulier. Il était, dès ce temps-là, si agréable à Dieu que le grand saint Nizier, archevêque de Lyon, son parent, le regardait comme un saint et un prédestiné. Il mérita même, dès son jeune âge, de guérir deux fois son père, par miracle, des douleurs violentes de la goutte et d'autres maux dont il était tourmenté : une fois, en mettant sous le chevet de son lit une tablette où était écrit le nom de Jésus, et une autre fois, à l'exemple de l'ange Raphaël, dans le livre de Tobie, par l'odeur du foie d'un poisson qu'il fit rôtir. Ces deux moyens lui avaient auparavant été révélés en songe par le ministère d'un ange. Etant lui-même tombé malade, il se fit porter au tombeau de saint Allyre, ancien évêque de Clermont, pour y être guéri. Il ne le fut pas la première fois; mais la seconde, ayant promis d'entrer dans l'Eglise s'il recouvrait la santé, il la recouvra parfaitement. Il exécuta aussitôt son vœu et, renonçant à toutes les espérances du monde, il prit Dieu seul pour sa portion et son héritage.

En 569, âgé de trente ans, il reçut le diaconat des mains de Cautin, suc-

cesseur de saint Gall ; à Cautin succéda saint Avite, sous lequel Grégoire continua ses études.

Un bourgeois de Clermont ayant apporté de Tours un morceau de bois du tombeau de saint Martin et ne le gardant pas dans sa maison avec la révérence convenable, tous ses domestiques tombèrent malades. Il eut recours à Dieu pour en savoir la cause, et une personne d'un visage indigné lui apparut en songe et lui dit que la cause de ses maladies était le peu de respect qu'il portait au morceau du tombeau de ce saint évêque ; mais qu'il eût à le mettre entre les mains du diacre Grégoire, qui était digne de le conserver, et que ce fléau de sa maison cesserait. Il le fit et il vit bientôt l'heureux accomplissement de cette promesse. Il y avait alors en Auvergne beaucoup de religieux d'une vie pénitente et fort exemplaire. Notre Saint les visitait souvent et, par leur conversation, il se dégoûta entièrement du monde et prit le généreux dessein de s'appliquer uniquement à sa propre sanctification. Ses prières continuelles et ses grandes austérités altérèrent tellement sa santé qu'il tomba dans une maladie violente qui fit désespérer de sa vie, mais, s'étant fait transporter à Tours, au tombeau du même saint Martin, à qui il avait une confiance singulière, il y reçut une parfaite guérison. La même chose lui arriva encore tant d'autres fois qu'on eût dit qu'il ne tenait la vie que de ce grand Saint.

Ses fréquents voyages servirent à le faire connaître tellement que, après la mort d'Euphrone (4 août 573), on jeta les yeux sur lui pour le mettre à sa place. Il résista autant qu'il put à son élection ; mais l'autorité du roi Sigebert et de la reine Brunehaut le contraignit à plier les épaules sous ce fardeau. Il trouva dans son diocèse les églises ruinées, les mœurs des chrétiens corrompues et la discipline régulière extrêmement altérée par le malheur des guerres qui avaient désolé tout le pays. Il fit paraître un zèle merveilleux pour remédier à tous ces désordres et, nonobstant les obstacles qu'il trouva d'abord à ses bons desseins, il ne laissa pas d'en venir heureusement à bout. Il fit réparer son église cathédrale, fondée autrefois par saint Martin, et en fit bâtir d'autres tout à neuf. Il corrigea un grand nombre d'abus qui s'étaient glissés parmi le peuple, et réforma son clergé qui ne vivait pas dans une retenue et une modestie convenables à des ministres de Jésus-Christ. Il avait le don du discernement des esprits dont il se servait utilement pour délivrer ses ouailles de leurs maladies spirituelles ; sur quoi on rapporte que, ayant découvert à deux religieux, Sénoch et Liobard, qui sont reconnus pour saints, leurs plus secrètes pensées, il les guérit d'une vanité dangereuse qu'ils entretenaient dans leur cœur sans la bien connaître. Il secourait les pauvres plutôt selon la grandeur de sa charité, qui était sans bornes, que selon la force de son bien et du revenu de son évêché. Il soutenait avec un courage intrépide les immunités ecclésiastiques et le droit d'asile des temples sacrés contre les plus grands seigneurs et contre les rois mêmes. Et par cette fermeté, il ne voulut jamais livrer à Chilpéric, roi de France, son fils Mérovée, qui s'était réfugié au pied de l'autel de Saint-Martin. Et le duc Bladaste avec Badachaire, comte de Bordeaux, ayant eu recours au même asile, il fut trouver le roi Gontran pour obtenir leur pardon ; mais, lorsqu'il eut été refusé, il dit généreusement à ce prince : « Puisque vous ne voulez pas, Sire, m'accorder ce que je vous demande, que souhaitez-vous que je réponde à mon seigneur qui m'a envoyé vers vous ? » — « Et qui est ce seigneur ? » répliqua le roi. — « C'est le glorieux saint Martin », lui dit Gregoire en souriant, « il a pris ces deux princes sous sa protection, et lui-

même vous demande leur grâce ». Ces paroles touchèrent tellement Gontran qu'il leur pardonna et leur fit rendre leurs biens qu'il avait déjà confisqués.

Cet excellent prélat ne montra pas moins de constance dans un synode tenu à Paris (577) contre saint Prétextat, archevêque de Rouen, qui avait pour partie adverse Chilpéric même et la reine Frédégonde ; car les autres prélats, n'osant pas parler en faveur de l'accusé, de peur de déplaire à la cour, Grégoire eut le courage d'exhorter ceux qui étaient les mieux venus auprès du roi, à lui persuader de se départir de cette affaire qui ne ferait que lui attirer le blâme des hommes, aussi bien que la colère et les justes vengeances de Dieu ; et comme Chilpéric le fit appeler devant lui pour se plaindre de ce qu'il soutenait un évêque qui lui était désagréable, il lui fit cette excellente réponse : « Si quelqu'un de vos sujets s'écarte de son devoir et commet quelque injustice, vous êtes au-dessus de lui pour le châtier ; mais si vous-même vous vous éloignez du droit sentier de la justice, il n'y a personne qui ait le droit de vous punir. Nous donc, à qui Dieu a commis le soin des âmes, nous prenons alors la liberté de vous en faire de très-humbles remontrances, et vous nous écoutez si vous voulez ; que, si vous ne nous écoutez pas, vous aurez à répondre à un souverain juge qui, étant le maître absolu des rois, vous traitera selon vos mérites ».

Ce discours néanmoins n'empêcha pas la condamnation de Prétextat. Mais comme Frédégonde connut par là la vigueur épiscopale de notre saint prélat, elle fit ce qu'elle put par des promesses et des menaces pour l'attirer dans ses intérêts. Il fut insensible aux uns et aux autres, et, dans l'état déplorable où la France était alors, troublée par les démêlés de quatre rois, et presque ruinée par les cruautés de deux reines ambitieuses, il sut se maintenir inviolablement dans la défense de la vérité et de la justice. Il éprouva néanmoins combien il était dangereux de déplaire à Frédégonde ; car, trois ans après l'affaire de saint Prétextat, elle le fit citer devant un synode que l'on tenait à Brenni, près de Compiègne, sous prétexte qu'il avait mal parlé d'elle. Mais, n'y ayant aucune preuve contre lui, et son serment le purgeant entièrement, il fut renvoyé absous, et celui qui l'avait accusé fut excommunié comme calomniateur.

L'an 594 il fit le voyage de Rome pour visiter les tombeaux des saints Apôtres. Saint Grégoire le Grand, qui était nouvellement élu pape, le reçut avec beaucoup d'honneurs ; cependant, le voyant de très-petite taille, il admirait que Dieu eût enfermé une si belle âme et tant de grâces dans un si petit corps. L'évêque connut par révélation cette pensée, et lui dit : « Le Seigneur nous a faits, et nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, mais il est le même dans les petits que dans les grands ». Le Pape fut étonné de voir qu'il eût pénétré le secret de son cœur, et depuis il l'honora comme un Saint, lui donna une chaîne d'or, pour mettre dans son église de Tours, et accorda en sa faveur de beaux priviléges à la même église.

Il a fait durant sa vie un très-grand nombre de miracles et de guérisons surnaturelles ; mais, comme il était extrêmement humble, pour cacher la grâce des guérisons dont Dieu l'avait favorisé, il appliquait toujours sur les malades qu'il voulait guérir les reliques qu'il portait sur lui. Il a aussi reçu de la bonté de Dieu des faveurs et des assistances tout à fait extraordinaires. Des voleurs étant venus pour le maltraiter, ils furent contraints de s'enfuir par une terreur panique dont ils furent saisis. Un orage, accompagné d'éclairs et de tonnerres, s'étant élevé en l'air tandis qu'il était en voyage, il ne fit que lui opposer son reliquaire, et il se dissipa en un mo-

ment. Dans la même occasion, ce miracle lui ayant donné quelque vaine joie et quelque sorte de complaisance, il tomba aussitôt de cheval et apprit par là à étouffer dans son cœur les plus petits sentiments d'orgueil. Etant un jour de Noël, le matin, dans un grand assoupissement pour avoir veillé toute la nuit, une personne lui apparut en songe et le réveilla par trois fois, lui disant à la troisième fois, par allusion à son nom de Grégoire, qui signifie *vigilant :* « Dormirez-vous toujours, vous qui devez éveiller les autres ? » Enfin, sa vie a été remplie de tant de merveilles, qu'il faudrait un volume entier pour les rapporter.

Depuis son retour de Rome, il s'appliqua plus que jamais à la visite de son diocèse, à la correction et à la sanctification des âmes qui lui étaient commises, à la prédication de la parole de Dieu et à toutes les autres fonctions d'un bon évêque. Ce fut dans ces exercices qu'il acheva le cours de sa vie, étant seulement âgé de cinquante-six ans, le 17 novembre de l'année 595, qui était la vingt et unième de son épiscopat. L'humilité qu'il avait pratiquée pendant sa vie parut encore après son décès, par le choix qu'il fit de sa sépulture.

Saint Grégoire est représenté : 1° la main appuyée sur plusieurs volumes de ses ouvrages ; 2° ayant à ses pieds un poisson monstrueux, servant à rappeler la guérison miraculeuse de la cécité dont son père était affligé ; 3° à genoux, tenant une crosse et un livre.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Saint Grégoire fut inhumé, selon son désir, au bas du tombeau de saint Martin, afin d'être continuellement foulé aux pieds de ceux qui viendraient honorer ce sépulcre sacré ; mais les habitants de Tours le tirèrent de cet endroit, et lui firent bâtir un monument magnifique à côté de celui de ce grand Saint dont il avait si fidèlement imité les vertus. Son corps y est demeuré jusqu'en l'année 1562, époque où il en fut tiré par les Calvinistes, pour être sacrifié à leur fureur, comme tous les autres corps saints de la même ville. La mémoire de saint Grégoire a toujours été très-vénérée à Tours, où les Minimes lui ont dédié leur couvent.

Ce saint évêque a laissé à la postérité un grand nombre d'ouvrages consacrés à l'instruction des fidèles et à la gloire des Saints : 1° l'*Histoire des Francs*, divisée en dix livres, jusqu'à l'année 591 ; 2° un livre de la *Gloire des Martyrs*, où il fait connaître la perfection de la foi par l'exemple de ceux qui en ont eu une parfaite ; 3° le livre de la *Passion*, *des vertus et de la gloire de saint Julien de Brioude ;* 4° le livre de la *Gloire des Confesseurs ;* 5° quatre livres des *Miracles de saint Martin ;* 6° les *Vies des Pères ;* 7° un *Commentaire sur les Psaumes*, dont il ne reste que trois fragments ; 8° un *Traité des offices de l'Eglise,* qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

L'*Histoire des Francs* a été éditée d'une manière parfaite en 1836-1841, à Paris, par J. Guadet et N. R. Taranne, avec une traduction française en regard, et avec des notes et des observations. M. Henri Bordier a fait paraître une traduction nouvelle de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, chez Didot, Paris, 1860. Elle est suivie d'un sommaire des autres ouvrages de saint Grégoire, précédée de sa Vie écrite au xe siècle, par Odon, abbé de Cluny. En 1857, il avait publié chez Jules Renouard les livres des *Miracles* et autres opuscules de Grégoire de Tours, revus et collationnés sur de nouveaux manuscrits.

Nous nous sommes servi, pour revoir et compléter le Père Giry, de la *Vie des Saints de l'Eglise de Poitiers,* par M. l'abbé Auber; de l'*Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques,* par Dom Ceillier, et de l'*Histoire littéraire de la France,* par Dom Rivet.

SAINT HUGUES, ÉVÊQUE DE LINCOLN

1200. — Pape : Innocent III. — Roi d'Angleterre : Jean-sans-Terre.

Trois choses sont nécessaires à un véritable chrétien : la charité dans le cœur, la vérité dans la bouche et la chasteté dans le corps.

Maxime du Saint.

Saint Hugues était d'une famille illustre de Bourgogne. Ayant perdu sa mère à l'âge de huit ans, il fut mis par son père, qui était un homme de guerre, mais rempli de la crainte de Dieu, dans une maison de chanoines réguliers pour y passer sa vie dans la pureté et l'innocence. Un bon vieillard que l'on chargea de sa conduite lui faisait souvent cette sainte leçon : « Considérez, mon fils, que je vous élève pour Jésus-Christ, et que les disciples d'un tel maître doivent renoncer à toutes les choses de la terre ». Son père le suivit dans cette maison ; pour lui, il y fit un si grand progrès dans la vertu et dans les sciences, qu'après son noviciat et sa profession, on l'éleva bientôt aux Ordres sacrés. Ensuite, on lui donna l'administration d'une paroisse, charge dont il s'acquitta si dignement, qu'on ne pouvait assez admirer sa prudence et sa sainteté. Mais Notre-Seigneur, qui le voulait dans une vie plus austère, lui inspira de se faire Chartreux. Dans un voyage qu'il fit à la Grande-Chartreuse, le silence, le recueillement et l'oraison continuelle de ces excellents religieux le remplirent d'une onction toute céleste. Ses confrères s'opposèrent à cette résolution ; mais il surmonta vigoureusement tous ces obstacles, et il fut enfin admis dans ce vénérable monastère. Il y sentit d'abord de si violentes tentations de la chair, que le démon lui suscitait pour le dégoûter de son entreprise, qu'un autre moins constant et moins généreux que lui y aurait succombé ; mais il en fut victorieux par l'humilité, la patience, l'austérité de vie, la prière assidue et la protection de la sainte Vierge, à laquelle il était extrêmement dévot. Ainsi il conserva sa pureté virginale comme un des plus précieux et des plus riches ornements que l'on puisse posséder sur la terre.

Lorsqu'il eut reçu l'ordre de la prêtrise, il n'oublia rien pour correspondre à la sainteté de ce divin caractère. Sa dévotion croissait toujours, et il dompta plus que jamais sa chair et ses passions par les jeûnes, les disciplines, le cilice et l'usage seul de pain et d'eau pour sa nourriture. Dix ans après son entrée en religion, sa prudence et sa douceur le firent choisir pour procureur du couvent : et il s'acquitta si parfaitement de cet emploi, qu'Henri II, roi d'Angleterre, étant informé de son mérite, le demanda pour venir achever d'établir la maison de Witham, dans le comté de Somerset, qu'il avait donnée à son Ordre. La pauvreté y était extrême, mais le saint prieur et ses religieux, animés par sa parole et par son exemple, la souffrirent avec une patience invincible. Enfin, le roi ayant une extrême affection pour lui, lui donna toutes les choses nécessaires pour l'achèvement des bâtiments et pour la subsistance de la communauté. Ce prince en faisait une telle estime, qu'il ne pouvait rien lui refuser, sur quoi il disait de fort bonne grâce : « Que cet étranger a de pouvoir sur moi ! En

vérité, il serait redoutable s'il était entré dans mon royaume avec de grandes forces, puisque par sa seule parole il emporte tout ce qu'il veut ». Mais cette vénération qu'il portait au Saint s'augmenta encore par une grâce extraordinaire dont il se reconnut redevable à ses mérites ; car comme il revenait de France, il s'éleva sur mer une si furieuse tempête, que son vaisseau et toute sa flotte étaient à deux doigts du naufrage. Chacun se mit en prières et fit des vœux à Dieu et aux Saints pour être sauvé. Enfin, la mer ne s'apaisant point, il implora le secours de Hugues, et à l'heure même l'orage cessa, les flots se calmèrent, et tous ses vaisseaux arrivèrent heureusement au port sans perdre un seul homme. On dit que dans le fort du péril ce prince fit vœu de donner un évêché à Hugues, s'il avait le bonheur d'en sortir ; et il est certain que depuis il avait tant d'affection pour lui, qu'il n'y avait personne dans son royaume qui eût tant de crédit dans son esprit.

Plusieurs personnes de mérite, touchées de sa sainteté, se firent ses disciples en prenant l'habit des Chartreux à Witham. Il y fut attaqué de nouveau par de violentes tentations contre la pureté ; mais, après beaucoup de prières et de larmes, il en fut délivré par l'apparition de Basile, ancien prieur de la Grande-Chartreuse, qui l'avait reçu en religion, et à qui il eut recours après sa mort, ne doutant point qu'il ne fût un des plus glorieux citoyens du ciel. Il employait le temps qui lui restait des fonctions de sa charge à lire les saintes Ecritures et les livres de piété ; il disait que cette lecture était absolument nécessaire aux religieux, et principalement aux solitaires, et qu'elle leur servait de délices pendant le calme, de soutien dans les combats, de nourriture dans la faim, et de remède dans les langueurs spirituelles.

Pendant qu'il jouissait ainsi des douceurs de la vie contemplative, il fut unanimement élu évêque de Lincoln, dont le siége était vacant depuis plusieurs années. Il fit son possible pour se défendre de cet honneur, et allégua pour cela des nullités prétendues dans son élection : mais le roi, le clergé et le peuple souhaitant ardemment qu'elle eût son effet, et son général y ayant donné son consentement, il fut forcé malgré lui d'y condescendre. Il fut sacré par Baudoin, archevêque de Cantorbéry, le 21 septembre 1186. La première chose qu'il fit, en se voyant sur le siége épiscopal, fut d'appeler auprès de lui des hommes sages, savants et craignant Dieu, pour prendre leur avis dans le gouvernement de son Eglise. Il ne confiait la conduite des âmes qu'aux personnages qu'il savait aimer la pureté et avoir de la douceur ; il rejetait les autres, quelque doctes et habiles qu'ils pussent être. Il ne conférait aussi les bénéfices qu'à ceux dont il avait éprouvé la vertu ; en quoi il se rendait si exact, que le roi, son bienfaiteur, lui ayant écrit pour le prier de donner une prébende à un homme dont il voulait reconnaître les services, il s'en excusa honnêtement, disant à ce sujet ces excellentes paroles : « Les bénéfices ne sont pas pour les courtisans, mais pour les ecclésiastiques. Le roi a le moyen de récompenser ceux qui sont à son service ; et il ne doit pas, pour les enrichir, priver les serviteurs du Roi des Rois des biens qui leur sont destinés ». Henri s'offensa de ce procédé comme d'un acte d'ingratitude et s'en plaignit à lui-même ; mais le Saint lui donna de si puissantes raisons pour justifier ce qu'il avait fait, qu'il en demeura parfaitement satisfait.

Il travaillait de tout son pouvoir à faire régner la paix et la charité parmi ses ouailles, et voulait pour cela que ses officiers eussent beaucoup de douceur pour ceux sur lesquels ils avaient de l'autorité. Il disait ordi-

nairement que trois choses étaient nécessaires à un véritable chrétien : la charité dans le cœur, la vérité dans la bouche et la chasteté dans le corps, et que sans cela c'est à faux que l'on porte un titre si glorieux. Ses prédications étaient si puissantes, qu'elles ont converti beaucoup de pécheurs que l'on tenait pour incorrigibles. Sa charité pour les pauvres était sans bornes, il se dépouillait de tout pour le leur donner. Les malades trouvaient en lui un consolateur plein de tendresse ; il les visitait assidûment et les secourait spirituellement et corporellement de toutes les manières qui lui étaient possibles. Il ne refusait pas même son assistance aux lépreux, et souvent il les baisait comme les figures de Jésus-Christ dans sa Passion. Guillaume, chancelier de Lincoln, lui dit un jour en riant, que saint Martin baisait les lépreux et les guérissait en les baisant, mais que lui les baisait et ne les guérissait pas. « Il est vrai », répliqua-t-il, « mais si le baiser de saint Martin guérissait le corps des lépreux, le baiser des lépreux guérit mon âme ». Sa piété s'étendait aussi jusqu'à ensevelir et enterrer les morts ; et il en enterrait même de très-infects dont nul autre n'osait approcher. Et un jour qu'il apprit qu'un de ceux qui l'avaient persécuté était décédé, il lui fut rendre ce devoir de miséricorde, disant à ses gens qui l'en voulaient détourner, sous prétexte qu'on lui dresserait des embûches en chemin, que lorsqu'on lui aurait lié les pieds et les mains, il aurait un juste sujet de s'en exempter.

Il fit surtout paraître une vigueur épiscopale pour la défense de la justice et le soutien des immunités ecclésiastiques. Il excommunia le grand-maître des forêts royales, pour les vexations que lui et ses gardes faisaient au peuple et à ses vassaux, et ne voulut jamais lui lever l'excommunication qu'il n'eût reconnu sa faute et demandé l'absolution dans les formes. Alors il le réconcilia à l'Eglise, et depuis, il fut un des plus zélés protecteurs des priviléges et des droits ecclésiastiques. Il ne souffrait pas que son official condamnât les coupables à des amendes pécuniaires, de peur que l'intérêt et l'avarice n'eussent la principale part à ces sentences ; mais il voulait qu'il leur imposât les peines ordonnées par les Canons. Il était alors d'usage que le clergé fît présent au roi tous les ans d'un manteau précieux. On l'achetait avec les sommes qu'on levait sur le peuple, et les clercs partageaient entre eux l'argent qui restait. Hugues abolit cet usage, après avoir obtenu du roi qu'il renoncerait au présent.

Richard, qui avait succédé à Henri, voulant faire la guerre au roi de France, assembla les évêques et les grands du royaume, pour leur demander une levée de deniers. Le Saint, sachant la pauvreté du peuple et le peu de nécessité de cette guerre, s'y opposa généreusement et protesta que, quand tous les autres y consentiraient, lui seul n'y consentirait jamais. Le roi fut fort offensé de cette action et envoya des soldats pour l'outrager et pour piller les biens de son évêché ; mais l'excommunication qu'il fulmina contre eux, s'ils touchaient à la moindre chose qui appartînt à l'Eglise, les intimida tellement dans la crainte d'être saisis du démon, qu'ils se retirèrent sans rien faire. Lui-même vint trouver le roi en Normandie, l'obligea de l'embrasser, de lui envoyer la paix pendant la messe avant de le baiser, et de l'honorer au-dessus de tous les évêques qui étaient à sa cour. Ensuite, ayant pris le roi en particulier, il lui demanda avec une grande douceur en quel état était sa conscience : « Car », dit-il, « puisque vous êtes un de mes domestiques, je dois rendre compte de votre âme au terrible jugement de Dieu ». — « Elle va assez bien », lui répondit le roi, « excepté que je me sens toujours fort animé contre les ennemis de mon Etat ». — « Qu'est-

ce donc que j'apprends? » ajouta le saint Pasteur, « n'est-ce pas vous qui opprimez les pauvres, qui affligez les innocents, qui ne vous faites point scrupule de mettre des impositions insupportables sur votre peuple? Et ne court-il pas un bruit que vous vous êtes engagé à des affections illicites au préjudice de la foi conjugale? Ces choses vous paraissent-elles de petits péchés? »

Ces paroles du saint évêque, ou plutôt du Saint-Esprit qui parlait par sa bouche, étonnèrent extrêmement le roi. Il avoua une partie de ses fautes, il en demanda pardon, et promit de s'en corriger; depuis, il disait que si tous les évêques ressemblaient à celui de Lincoln, ils se rendraient redoutables aux plus grands monarques. Cela fit qu'on appela saint Hugues, *le Marteau des rois*. Quelques-uns de ses amis le pressèrent un jour d'accorder à ce prince quelque chose qui était véritablement contraire au droit de son église, mais de fort peu d'importance : « Nos prédécesseurs », dit-il, « ont relevé l'honneur et accru les libertés de l'Eglise; ne serait-ce pas un grand sujet de honte pour nous, si, au lieu de les accroître, nous les laissions s'affaiblir et diminuer par notre lâcheté? » Ce courage admirable venait de la confiance qu'il avait en Dieu. Elle était si grande, qu'il s'accusait comme d'un péché considérable d'avoir été touché de crainte dans des occasions qui eussent fait trembler tous les autres. On l'a vu demeurer ferme au milieu des épées nues, et ne laissait pas de reprendre, de menacer et d'excommunier ceux qui avaient la témérité de l'attaquer : ce qui leur faisait tomber les armes des mains ou attirait sur eux de terribles châtiments de Dieu.

Il conserva toujours dans les plus grandes affaires l'esprit d'un véritable religieux. Il ne parlait des choses d'Etat que quand il était obligé d'en parler pour pacifier les troubles et pour réconcilier les rois et les seigneurs ensemble; hors de ces occasions il n'en parlait plus et ne voulait pas que les religieux s'en entretinssent. Il était si recueilli en lui-même, que dans ses voyages il fallait que quelqu'un allât devant lui pour empêcher qu'il se détournât. Il faisait tous les ans plusieurs jours de retraite au monastère de Witham, afin de remplir son âme des biens spirituels qu'il devait distribuer à son peuple. En quelque lieu qu'il fût, il avait soin de réciter les heures de l'office divin aux temps marqués par l'Eglise, sans qu'on pût jamais les lui faire avancer ni reculer.

Son humilité était si parfaite, qu'il ne se distinguait jamais, par l'habit, des Pères de son Ordre, et qu'il n'avait aucune marque d'évêque que l'anneau qu'il portait au doigt. Il fit toute sa vie de grandes instances auprès des Papes pour être déchargé de son évêché, mais ce fut inutilement; au contraire, ils lui commirent souvent les plus grandes affaires de l'Angleterre pour les juger et les décider; ce qu'il fit toujours avec un jugement merveilleux. D'ailleurs, en faisant bâtir une église à Lincoln, il prenait plaisir à porter lui-même les matériaux pour cet édifice; et Dieu montra par un miracle que cette action lui était agréable, la hotte dont il s'était servi ayant guéri un boiteux qui se la fit mettre sur le dos. Comme sa dévotion envers le Saint-Sacrement de l'autel était admirable, Notre-Seigneur l'y a souvent consolé de sa présence sensible, lui apparaissant à la messe sous la figure d'un enfant d'un incomparable beauté; ce que d'autres personnes dévotes virent aussi en même temps. Sa foi pour la vérité de ce mystère était si parfaite, qu'il ne voulut pas voir du sang miraculeux qui avait coulé de la sainte Hostie sur le corporal, disant qu'il n'avait pas besoin de miracle pour être persuadé que Notre-Seigneur est réellement au Saint-Sacrement.

Enfin il tomba malade à Londres d'une fièvre aiguë qui l'avertit que sa mort n'était pas éloignée. On lui demanda s'il ne voulait pas faire un testament ; mais tout le testament qu'il voulut faire, fut de distribuer aux pauvres, avant son décès, le peu qui lui restait d'argent et de meubles. Il reçut l'Extrême-Onction le jour de Saint-Matthieu, qui avait été celui de son sacre. L'archevêque de Cantorbéry, qui l'avait persécuté injustement, vint le voir dans sa maladie et lui en demanda pardon. Il eut une joie extrême de cet acte d'humilité, et, d'un visage riant, il lui dit : « Je vous le pardonne de bon cœur. Sachez néanmoins que je n'ai point de regret de vous avoir repris, mais plutôt de ne l'avoir pas fait assez souvent ; car votre négligence et votre attachement aux choses du monde portaient un grand préjudice aux âmes que Dieu a mises sous votre conduite.

Un peu avant sa mort il prédit les grands maux qui arriveraient à tous les Ordres d'Angleterre. Le 17 novembre, à l'heure de Complies, il fit répandre sur le plancher de sa chambre de la cendre bénite, se fit coucher dessus, et pendant le cantique de Siméon, il rendit son esprit à Dieu dans une tranquillité merveilleuse, en 1200, dans la soixantième année de son âge.

Son corps fut embaumé et transporté solennellement de Londres à Lincoln. Les rois d'Angleterre et d'Ecosse accoururent à cette cérémonie, avec un grand nombre d'archevêques, d'évêques, d'abbés et de comtes. Il se fit depuis tant de miracles à son tombeau, que le pape Honoré III fit le décret de sa canonisation. Le 6 octobre 1280, son corps fut trouvé sans aucune corruption, et ses habits tout entiers ; et l'on vit une huile miraculeuse couler de sa tête et de son cercueil pour la guérison des malades. Ensuite on en fit la translation dans des reliquaires convenables en présence du roi et de la reine d'Angleterre et du roi de Navarre.

On représente saint Hugues : 1° faisant cesser par ses prières un orage furieux ; 2° visité par Notre-Seigneur sous la figure d'un enfant, d'une incomparable beauté, pendant qu'il célèbre la messe ; 3° accompagné d'un cygne, qui est le symbole de la solitude et du silence.

Tiré de Surius.

LA BIENHEUREUSE SALOMÉE, REINE DE GALICIE, VIERGE,

RELIGIEUSE CLARISSE (1201-1268).

Cette illustre princesse était fille de Lescon, duc de Cracovie et de Sandomir. Dès sa première enfance, toute radieuse de beauté, d'innocence et de candeur, elle était l'orgueil de sa famille et l'ornement de la cour de Pologne. A peine avait-elle trois ans, que le roi de Hongrie, André II, père de sainte Elisabeth, la demanda pour son plus jeune fils, le prince Colman, âgé de six ans. On les fiança, malgré leur jeunesse ; et Salomée devant être, selon l'usage du temps, élevée avec son futur époux, fut arrachée aux caresses de ses augustes parents et conduite à la cour de Hongrie.

La petite princesse ne tarda pas à faire l'admiration de sa nouvelle famille par sa beauté, la vivacité de son esprit, l'amabilité de son caractère et la sagesse qui assaisonnait tous ses discours. Entre autres choses, elle apprenait le latin avec une facilité étonnante, et l'activité de sa mémoire était telle, qu'il lui suffisait d'entendre lire ou chanter une seule fois l'Evangile à la messe pour le retenir et le traduire. Salomée était douce dans ses paroles, pleine d'une tendre compassion pour les malheureux ; elle aimait la solitude et le silence. La meilleure partie de son temps était pour Dieu et pour les pauvres ; le reste était consacré aux bonnes lectures. De bonne heure, elle

fut inspirée de consacrer à Dieu sa virginité ; mais, voyant trop de difficultés à faire accepter son projet à ceux qui avaient autorité sur elle, elle se confia avec un entier abandon à l'amoureuse providence de Dieu, tout en lui recommandant avec larmes le pieux dessein que la grâce avait inspiré à son jeune cœur.

L'époque de ses noces arriva : Salomée avait alors treize ans. Les deux jeunes époux, dès le premier jour de leur union, firent ensemble le vœu de virginité perpétuelle ; et, pendant les douze années qu'ils vécurent ensemble, ils l'observèrent avec la plus scrupuleuse fidélité. Salomée interrompait souvent le repos de ses nuits pendant de longues heures qu'elle donnait à la prière. Dans ses douces communications avec Dieu, elle éprouvait de si vifs transports, qu'il lui arrivait parfois de tomber en défaillance ; et, le matin, on la trouvait étendue sans mouvement sur le parquet de son oratoire. Remplie chaque jour d'un plus profond mépris pour le monde, la Sainte ne songeait qu'à crucifier sa chair par des mortifications de tout genre. Ayant échangé la pourpre contre l'habit du Tiers Ordre, qu'elle reçut des mains de son confesseur le Père Adalbert, Frère Mineur, elle ne porta plus désormais que les livrées de la pauvreté et de la pénitence, sous lesquelles elle cachait un rude cilice. Un si éclatant mépris des vanités du siècle dans une princesse jeune et belle ne pouvait manquer d'être efficace. Une réforme générale s'introduisit à la cour ; les plus nobles dames renoncèrent à la pompe des parures et au luxe des divertissements, pour s'adonner aux pratiques de la piété et aux œuvres de miséricorde.

Devenue princesse souveraine par l'élection de son époux au trône de Galicie, la Bienheureuse ne changea rien à ses habitudes de simplicité et de piété. Elle profita au contraire de l'indépendance plus complète et des ressources plus abondantes que lui assurait sa position pour étendre et multiplier ses bonnes œuvres. Son noble époux, bien loin de s'opposer à ses intentions généreuses, les secondait de tout son pouvoir. Après douze années d'une union plus angélique qu'humaine avec Salomée, le jeune roi Colman alla recevoir de Dieu la récompense due à sa chasteté et à son courage. Il mourut en 1225, en combattant glorieusement contre les Tartares pour la défense de sa patrie et de sa foi.

Dès ce moment, Salomée résolut de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Pour se préparer à la grande action qu'elle projetait, elle fit deux parts de ses immenses richesses : l'une fut distribuée à ceux qui avaient le plus souffert des malheurs de la guerre ; l'autre fut consacrée à réparer et à orner les églises ruinées par les Tartares, et à construire des couvents de Franciscains et de Clarisses. Près de quinze ans s'écoulèrent en ces saintes occupations. Enfin, la pieuse princesse ayant mis la dernière main aux grandes œuvres qu'elle avait entreprises, entra, en 1240, au couvent de Zavichost, où la Règle de Sainte-Claire était observée dans toute sa pureté. Elle y reçut le voile des mains du bienheureux Prandotha, évêque de Cracovie. Plus tard, le monastère de Zavichost étant continuellement menacé par les incursions des Tartares, la bienheureuse princesse le quitta, et vint s'établir avec sa communauté à Scalen, près de Cracovie, où le duc Boleslas, son frère, lui avait fait bâtir un monastère.

En revêtant l'habit religieux, Salomée ne se réserva rien de tout ce qu'elle avait possédé jusqu'alors. De plus, elle demanda comme une grâce la cellule la plus incommode et la plus pauvre du monastère, afin que sa demeure fût en tout conforme à la vie qu'elle désirait mener. Dans cette retraite que son cœur avait choisie, sa ferveur ne connut plus de bornes, et ses austérités effrayaient les plus courageuses. Jour et nuit, elle portait sous ses vêtements divers instruments de pénitence ; ses jeûnes étaient continuels, et elle s'interdit pour toujours l'usage du vin, bien que la Règle ne le défendît pas. Son lit n'était qu'une natte jetée sur de simples ais, et la durée de son sommeil ne dépassait jamais trois ou quatre heures. La Bienheureuse passa vingt-huit années dans la pratique de l'humilité la plus profonde, de la pauvreté la plus absolue, de l'obéissance la plus entière, attendant patiemment qu'il plût à Dieu de la retirer de ce monde, ce qui arriva le samedi 17 novembre 1268. Salomée avait vécu soixante-sept ans, dont vingt-huit s'étaient écoulés dans la vie religieuse.

Le corps de la Sainte fut, selon ses désirs, enseveli dans l'église des Frères Mineurs de Cracovie, auprès des restes du roi Colman. Le pape Clément X, informé de la haute sainteté de la bienheureuse Salomée et des grands et nombreux miracles opérés par son intercession, autorisa solennellement le culte que les Polonais lui rendaient depuis quatre siècles, et permit à tout l'Ordre de Saint-François de célébrer sa fête, sous le rit double, au jour anniversaire de sa mort.

Extrait des *Annales franciscaines*.

XVIIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont la première, ayant été agrandie et ornée, fut solennellement consacrée en ce jour par le pape Urbain VIII [1]. 1626. — A Antioche, la naissance au ciel de saint Romain [2], martyr, qui, du temps de l'empereur Galère, voyant le préfet Asclépiade entrer de force dans une église avec la volonté de la détruire, exhorta les chrétiens à s'opposer à ses desseins ; après des tourments horribles, il eut la langue coupée, sans cesser toutefois de louer Dieu ; enfin, il fut étranglé dans sa prison et honoré de la couronne du martyre. Avant lui fut aussi martyrisé un petit enfant, nommé Barulas (ou Barallah), qui, interrogé par saint Romain sur ce qui était le mieux d'adorer un seul Dieu ou plusieurs dieux, répondit qu'il fallait croire en un seul Dieu adoré par les chrétiens, et pour cela fut battu de verges et décapité. 303. — Encore à Antioche, saint Hésyque, martyr, qui, étant soldat, et entendant publier un édit par lequel il était ordonné que quiconque ne voudrait pas sacrifier aux idoles, quittât la ceinture militaire, déposa aussitôt la sienne, et pour cela fut jeté dans la rivière avec une grosse pierre attachée au bras droit. Vers 304. — Le même jour, saint Oricle et ses bienheureux compagnons, qui souffrirent la mort pour la foi catholique durant la persécution des Vandales [3]. Ve s. — A Mayence, saint Maxime, évêque, qui, ayant enduré beaucoup de maux de la part des Ariens, au temps de l'empereur Constantin, mourut ensuite paisiblement avec la qualité de confesseur. — A Tours, le décès de saint Odon, abbé de Cluny. 942. — A Antioche, saint Thomas, moine ; le peuple de cette ville célébrait tous les ans sa fête, en reconnaissance de ce qu'il avait été délivré de la peste par ses prières. Vers 782. — A Lucques, en Toscane, la translation de saint Frigdien, évêque et confesseur. 800.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Ajaccio, Albi, Autun, Bayeux, Laval, Le Mans, Le Puy, Limoges, Meaux et Montpellier, fête de la Dédicace des églises Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome, indiquée au martyrologe romain de ce jour. 1626. — Aux diocèses d'Auch et du Puy, saint Odon, abbé de Cluny, cité au martyrologe romain de ce jour. 942. — Au diocèse de Lyon, saint Romain, martyr à Antioche, cité aujourd'hui à la même source. 303. — Aux diocèses de Meaux et de Paris, sainte Alde ou Aude (*Alda*, *Auda*), vierge, disciple de sainte Geneviève. Elle remplit ces deux diocèses du parfum de ses vertus. Quand elle se fut endormie dans le Seigneur, son corps fut déposé près de celui de sainte Geneviève, dans la basilique des saints Apôtres [4]. VIe s. — Au diocèse de

1. La seconde (Saint-Paul), réduite en cendres (1823) par un violent incendie, a été reconstruite sous les règnes de Léon XII, de Pie VIII, de Grégoire XVI et de Pie IX. Ce dernier a consacré solennellement le nouvel édifice (10 décembre 1854), en présence de la plupart des cardinaux et des évêques qui avaient assisté, le 8 décembre, à la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

Nous avons donné d'assez amples détails sur la basilique de Saint-Pierre, dans la vie de ce saint Apôtre (tome VII, pages 422-460), et sur celle de Saint-Paul, dans la vie de cet autre Apôtre (tome VII, pages 461-512). Nous ne les répéterons donc pas ici.

2. Saint Romain est honoré à pareil jour dans tout le diocèse de Lyon ; dans le diocèse de Nevers, il est patron des paroisses de Château-Chinon, de Lucenay-les-Aix et de Poil. — *Notes locales*.

3. Il s'agit très-probablement de saint Oricle, disciple de saint Nicaise de Reims, martyrisé à Sennc (Ardennes), par les Vandales, avec ses deux sœurs Oricule et Basilisse. Yolande de Cassel, comtesse de Bar (Meuse), fonda, en 1368, au château de Clermont-en-Argonne, une chapelle de Saint-Oricle, lui assigna de grands biens et la donna aux religieux de Béchamp ou Beauchamp (*Bellus Campus*, dans le diocèse de Verdun), à condition qu'ils diraient quatre messes par semaine dans cette chapelle. — Cf. *Martyrologe de France*, au 16 novembre ; et *Histoire de Verdun*, par Roussel.

4. Les Chanoines de Sainte-Geneviève possédaient jadis les reliques de sainte Aude ; nous l'apprenons d'un détail de la vie de saint Louis Ce prince ayant enjoint aux collèges de Chanoines et aux monastères

Soissons, saint MOMBLE (*Mummolus, Mombolenus, Mumbolenus*), abbé du monastère bénédictin de Saint-Pierre de Lagny-sur-Marne (*Latigniacum ad Matronam*), au diocèse actuel de Meaux. VIIe s. — A Coutances, le décès de saint Romphaire ou Réphaire, évêque de ce siége, dont nous parlerons au 26 novembre, jour où il est honoré dans tout le diocèse. 728. — Dans l'ancienne et célèbre abbaye bénédictine de Saint-Honorat de Lérins (*Lerinus*), au diocèse actuel de Fréjus, les saints abbés Nazaire (28 juillet 450), Vincent (24 mai 450), et Amand (18 novembre 700), qui se sont rendus célèbres par le sage gouvernement de cette florissante communauté. — En Bretagne, saint MANDÉ, solitaire. VIIe s. — A Saint-Pol-de-Léon (Finistère), au diocèse de Quimper, saint Tanguy ou Tanneguy, abbé [1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Rome, la Dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont la première, ayant été reconstruite et agrandie, fut solennellement consacrée de nouveau, en ce jour, par le pape Urbain VIII. 1626. — A Tours, le décès de saint Odon, abbé de Cluny, qui rétablit l'ancienne discipline et la propagea au loin. 942.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Au Japon, le martyre des bienheureux Léonard Kimura, frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, japonais; André Tocuan, japonais; Cosme Toquea, coréen; Jean Xoum, japonais; Dominique Georgi, portugais, tous quatre membres de la Confrérie du Saint-Rosaire. 1619. — Chez les Frères-Prêcheurs, le bienheureux Laurent Mendez, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Après une jeunesse orageuse, il se convertit et prit l'habit des Frères-Prêcheurs au couvent de Guimaraëns, en Portugal (province de Minho). Il devint dès lors un autre homme. Sa vie fut un tissu de mortifications et de prières. Il aimait la solitude; il en sortait pourtant à propos, afin d'exercer le ministère des Frères-Prêcheurs, dans lequel il fit un grand bien aux âmes. La pureté du cœur qu'il avait reconquise lui mérita la familiarité des anges. Un jour qu'il faisait une mission, un de ces esprits célestes se présenta à lui, portant une châsse d'argent pleine de reliques : « Prenez », lui dit-il, « j'ai apporté ces objets précieux d'une ville qui va être bientôt saccagée par les infidèles ». Le compagnon du Bienheureux fut témoin de ce prodige. Après sa mort, Dieu opéra tant de miracles à son tombeau, qu'on dressa un autel en son honneur. Il est représenté, comme le sont d'ordinaire les saints missionnaires, le crucifix d'une main et le livre des Evangiles de l'autre. 1280.

SAINT MOMBLE D'IRLANDE, ABBÉ DE LAGNY

Fin du VIIe siècle.

Rien ne pourra séparer ceux que la charité divine a associés. *Saint Augustin.*

Ce saint était Irlandais et il s'attacha à saint Foursy pour être instruit dans son école des saints exercices de la vie religieuse. Il vint avec lui en

de venir vénérer la sainte Couronne d'épines, en apportant chacun les reliques de leurs saints patrons, les Chanoines de Sainte-Geneviève lui firent savoir qu'ils ne sortiraient de leur église la châsse de leur patronne qu'à la condition expresse que tout le clergé de Paris viendrait à leur rencontre avec le corps du bienheureux Marcel. Saint Louis prit leur démarche en considération et leur permit de substituer la châsse de sainte Aude à celle de sainte Geneviève. De nos jours encore, quelques ossements de notre Sainte se conservent religieusement dans l'église paroissiale de Sainte-Aulde (Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux, canton de La Ferté-sous-Jouarre). — *Propre de Meaux.*

1. Il est peut-être le même que saint Tudin ou Tudy, abbé, compagnon des travaux de saint Corentin (9 et 11 mai); ou que saint Tanneguy, abbé de Saint-Mahé du Finistère (12 mars 600).

France, où il travailla généreusement, tant à la propagation de l'Evangile, qu'à l'instruction des fidèles et à l'établissement des monastères. Le principal fut celui de Lagny, à six lieues au-dessus de Paris, sur la Marne. Momble y passa plusieurs années dans la pratique des plus éminentes vertus. Il joignait l'oraison avec le jeûne, et l'étude assidue des saintes Ecritures avec les pratiques les plus humiliantes de la religion. Sa douceur, sa modestie, sa patience, sa charité envers le prochain, et le mépris qu'il faisait de toutes les choses du monde étaient admirables. Comme beaucoup de nobles s'étaient retirés dans ce monastère, pour gagner le ciel, en faisant une violence continuelle à la nature, il leur servait de lumière et d'exemple, les instruisant plus par sa dévotion et par sa ferveur, qui semblait se renouveler tous les jours, que par les discours animés de l'esprit de Dieu qui sortaient de sa bouche.

Saint Eloi, informé des mérites incomparables de notre bienheureux confesseur, voulut l'avoir dans son diocèse de Noyon, pour y répandre la semence de l'Evangile ; il l'ordonna prêtre et lui commanda de travailler de tous côtés à défricher le champ du Seigneur. Momble, pour s'acquitter de cette mission, se bâtit un petit ermitage à Condren, à deux lieues de Chauny, d'où il allait de village en village combattre le vice, expliquer la loi de Dieu, éclairer les ignorants et réconcilier les pénitents. Les miracles qu'il faisait sans cesse donnaient un grand poids à sa prédication et faisaient que les pécheurs étaient obligés de se rendre à la force de ses remontrances.

Cependant, après la mort de l'abbé de Lagny, tous les religieux de cette maison, qui se souvenaient de la vie édifiante de saint Momble, l'élurent unanimement pour leur abbé et l'envoyèrent enlever de sa solitude pour le mettre dans la chaire de saint Foursy. Ce ne fut qu'après de grandes résistances qu'il se rendit à leurs désirs. Cette nouvelle dignité ne le changea point. Il conserva la même pauvreté dans ses habits, la même abstinence dans son vivre, la même assiduité à la prière et le mépris de toutes les choses de la terre. Il travailla aussi dans ce monastère avec un courage intrépide à y maintenir l'observance régulière que saint Foursy y avait établie et dont quelques jeunes religieux, qui aimaient trop leur liberté, ne pouvaient supporter le joug. Cette fermeté lui attira des plaintes et des murmures. Obligé de quitter sa prélature et de s'en retourner dans l'ermitage de Condren qu'il avait déjà sanctifié par ses prières et par ses larmes, il y fut suivi de quelques religieux, passionnés d'amour pour la solitude, et il y assembla encore un petit nombre d'autres disciples avec lesquels il vécut dans une ferveur merveilleuse. Son temps était partagé entre les exercices de la vie contemplative et les devoirs de la charité chrétienne. Il conversait avec Dieu comme Moïse, et il combattait comme Josué les ennemis de son peuple ; il passait la nuit au pied des autels et il consacrait le jour à la prédication, aux conférences spirituelles et à l'œuvre importante de la sanctification des âmes.

D'ailleurs, il avait une charité extrême pour les pauvres et pour toutes sortes d'affligés. Il recevait les pèlerins, vêtissait ceux qui étaient nus, donnait du pain à ceux qui avaient faim, consolait ceux qu'il voyait dans la désolation, en un mot, se faisait tout à tous, afin de les gagner tous. Dieu releva cette charité par plusieurs miracles. Momble guérit une infinité de malades, soit par le signe de la croix, soit en les oignant d'huile bénite, soit en leur conférant le sacrement de l'Extrême-Onction. Il rendit aussi la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage des membres aux estropiés

et aux paralytiques, la netteté du corps aux lépreux et la vie aux morts. Dans toutes ces merveilles, qui lui attiraient continuellement les louanges et l'applaudissement du peuple, il conservait toujours une humilité très-profonde. Plus il paraissait grand aux yeux des hommes, plus il s'anéantissait en lui-même et désirait d'être caché. Ses occupations continuelles ne lui faisaient point perdre l'amour de la retraite et du silence, et, dans les fatigues de ses voyages et de ses sermons, il n'était pas moins austère et pénitent que dans le repos de sa cellule.

Enfin il plut à Dieu de récompenser ses travaux par une mort précieuse, qui ne fut qu'un passage au bonheur de l'éternité. Ce fut le 18 novembre, vers la fin du VIIe siècle.

CULTE ET RELIQUES.

Ses disciples enterrèrent son corps dans son oratoire de Condren, et non pas à Lagny, comme l'a écrit Du Saussay dans son martyrologe ; les leçons anciennes de son office et les vieux manuscrits de sa vie ne laissent aucun doute à ce sujet. Il se fit tant de miracles à son tombeau, que, comme ce lieu était trop étroit pour recevoir les fidèles qui y accouraient, il fut résolu qu'on le transporterait dans la paroisse du village, dédiée sous le nom de Saint-Pierre. Cette translation se fit au temps de l'empereur Louis le Débonnaire, par Ekart ou Fricard, évêque de Noyon, accompagné d'Alithgaire, que quelques-uns font curé de Chauny, et d'autres évêque de Cambrai et seigneur de Condren. A l'ouverture du sépulcre, ils trouvèrent le saint corps tout entier, quoiqu'il y eut environ cent cinquante ans qu'il était mort. Depuis, une partie de cette précieuse relique ayant été donnée aux religieux de Saint-Eloi-Fontaine, en Picardie, l'autre fut transférée à Chauny, dans la principale église, dédiée en l'honneur de Notre-Dame, qui prit pour cela saint Momble pour patron. Aussi, elle en fait l'office en ce jour avec octave ; et, le 29 août, elle fait la solennité de sa translation. Les Calvinistes, s'étant rendus maîtres de Chauny en 1567, tirèrent ces dépouilles sacrées de leurs châsses et les réduisirent en poussière, qu'ils jetèrent au vent, excepté le chef, qui est demeuré à cette église comme un grand trésor.

Cette vie a été tirée des leçons de l'office de saint Momble et des manuscrits de Saint-Corneille, de Compiègne, de Lagny en Brie, et de Saint-Eloi-Fontaine. Le R. P. Mabillon en parle aussi dans son tome II des *Saints de l'Ordre de Saint-Benoît*.

SAINT ODON OU EUDES, ABBÉ DE CLUNY

942. — Pape : Etienne VIII. — Roi de France : Louis IV, *d'Outre-Mer*.

> C'est par le mépris et l'abnégation de soi-même que commence la vie du bon religieux.
>
> *Saint Bonaventure.*

Saint Odon vint au monde, selon une tradition respectable, dans un manoir qu'habitait son père près du château du Loir. Il était d'une noble famille franque dont la piété n'était pas moindre que la noblesse. Son père, nommé Abbon, était fort versé dans l'histoire et savait par cœur les *Novelles* de Justinien ; sa conversation était très-chrétienne ; et s'il naissait quelques démêlés entre ses parents, on le priait d'en être l'arbitre et on suivait ses décisions comme des arrêts ; mais, se voyant sans enfants, il pria, un jour de Noël, Notre-Seigneur, par la vertu de sa naissance temporelle et de la fécondité de sa sainte Mère, de lui donner un fils, et ses

vœux furent heureusement accomplis, sa femme ayant, bientôt après, mis le petit Odon au monde ; enfin, s'étant un jour approché du berceau de cet enfant, il le prit entre ses bras et l'élevant, il l'offrit à saint Martin, en disant : « Martin, qui êtes la perle des prélats, recevez, je vous prie, cet enfant, et soyez son protecteur et son père ».

Dès qu'il fut sevré, Abbon le confia aux soins d'un prêtre sage et vertueux, qui lui donna une éducation toute sainte ; mais quand il le vit en état de paraître dans le monde, il le retira de cette école de vertu pour le mettre à la cour de Foulques le Bon, comte d'Anjou, où il séjourna quelque temps. De là, il passa au service de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine. Comme ce lieu est toujours contagieux, Odon s'y relâcha extrêmement de ses premiers exercices, et, ne pensant plus guère qu'au jeu, à la chasse et à faire des armes, il négligea ses prières ordinaires et ses autres pratiques de dévotion. Cependant Dieu ne permit pas qu'il trouvât du goût dans ces vains divertissements ; au contraire, plus il s'y enfonçait, plus ils lui semblaient amers, et il n'en sortait qu'avec une tristesse et une mélancolie dont il ne connaissait pas la cause. D'ailleurs il était effrayé par des songes qui lui représentaient les dangers d'une vie lâche et déréglée. Dans ce trouble intérieur où il était, il eut recours à la sainte Vierge ; et, une veille de Noël, qu'on allait célébrer l'office de son aimable enfantement, il la supplia d'avoir pitié de lui et de le conduire par les voies droites de la sainteté. Dès le lendemain, s'étant mis à chanter les louanges de Dieu avec les clercs, il fut saisi d'un si violent mal de tête, que, ne pouvant plus se soutenir sur ses pieds, il fut contraint de se tenir aux barreaux pour ne point tomber. Il avait alors seize ans, et ce mal, qui faisait désespérer de sa vie, lui dura pendant trois ans, jusqu'à ce qu'ayant appris de la bouche de son père qu'il l'avait offert à saint Martin, il se consacra à lui volontairement et promit de s'attacher perpétuellement à son service. Alors son mal de tête se dissipa, et il recouvra la même liberté qu'il avait avant quinze ans.

Après une guérison si étonnante, il se retira à Tours, et se consacra au service de Dieu dans l'église de Saint-Martin. Mais Foulques, comte d'Anjou, lui ayant fait bâtir un ermitage à une lieue de la ville, et ayant fondé un canonicat dans la collégiale de Saint-Martin, pour fournir à sa subsistance, il choisit sa demeure en ce lieu, et s'y appliqua entièrement à la prière et à l'étude, pour se rendre plus digne de remplir le ministère sacerdotal ; il ne laissait pas néanmoins de visiter toutes les nuits le tombeau de saint Martin, nonobstant mille embûches que le démon lui dressait pour le détourner de cette dévotion. Plusieurs personnes lui rendaient aussi visite dans ce désert : les unes par curiosité, les autres pour profiter de ses instructions : mais nul n'en revenait sans être touché de ses paroles, et ils avouaient tous qu'elles avaient une onction qui remplissait le cœur d'une douceur toute divine. Son austérité était très-grande : du pain et des fèves ou quelques légumes fort grossiers et en petite quantité faisaient toute sa nourriture. Il n'avait point d'autre lit qu'une natte étendue sur le plancher. Il ne se priva pas d'abord de la lecture des auteurs profanes, et il prenait même un plaisir singulier à lire Virgile ; mais Notre-Seigneur lui fit bientôt quitter cette vaine occupation pour ne s'adonner qu'à la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, en lui faisant voir en songe un vase antique, d'une beauté admirable, mais rempli d'une multitude de serpents. Le Saint comprit l'avertissement céleste, et ne lut plus de livres païens. Il fit un voyage à Paris (901), où il se rendit auditeur et disciple

d'un savant religieux, nommé Remi, qui expliquait publiquement quelques livres de saint Augustin. A son retour, les chanoines de Saint-Martin, ses confrères, le prièrent instamment de leur faire un abrégé des *Morales de saint Grégoire;* il le refusa longtemps avec fermeté, ne se croyant pas capable de toucher aux ouvrages d'un si grand docteur. Mais il lui apparut lui-même dans l'église Saint-Martin où il priait, et lui mit une plume entre les mains, pour lui faire connaître que la volonté de Dieu et la sienne étaient qu'il se rendît aux prières de ces pieux ecclésiastiques : ce qu'il fit avec beaucoup de succès.

L'état qu'il avait embrassé était extrêmement louable ; mais Notre-Seigneur, le destinant à un état encore plus élevé, lui inspira d'entrer dans le monastère de Baume, au diocèse de Besançon. Saint Bernon, qui en était abbé, lui donna l'habit en 909. On l'appliqua à l'instruction des novices et à la conduite des pensionnaires, parce qu'il était homme de lettres et qu'il avait apporté avec lui cent volumes, que le désir de la science lui avait fait préférer à toutes les richesses de la terre. Ce bienheureux professeur s'acquitta de cet emploi avec un zèle et une prudence incomparables, car, en même temps qu'il instruisait ses disciples et qu'il les formait aux lettres humaines, il insinuait dans leur cœur le mépris des choses du monde, l'amour de l'observance régulière et un ardent désir de plaire uniquement à Jésus-Christ. Il ne se contentait pas pour cela de l'onction de ses paroles ; mais il y employait aussi la force de ses exemples, se rendant, nonobstant ses études, le plus exact observateur de tous les règlements de la communauté.

Il suffira, pour juger de son exactitude, de rapporter l'action suivante, qui, quoique peu considérable en apparence, n'a pas laissé d'être approuvée de Dieu par un grand miracle. C'était une ordonnance de ce monastère, que chacun, au temps de la réfection, recueillît les miettes de pain qu'il avait faites et les mangeât avant la fin de la lecture, n'étant point permis de les laisser perdre ni de les manger après que la lecture était achevée. Il arriva un jour qu'Odon ayant déjà ces miettes dans la main et étant prêt à les porter dans sa bouche, l'abbé fit le signe et commanda au lecteur de cesser. Le serviteur de Dieu fut fort en peine de ce qu'il ferait de ces miettes, étant également contre l'obéissance de les laisser sur la table et de les manger. Il les garda donc dans sa main, et, après son action de grâces, il se prosterna devant son abbé et reconnut humblement sa faute de cette transgression. L'abbé, ne comprenant pas bien ce qu'il voulait dire, lui fit ouvrir la main; et alors ces miettes se trouvèrent changées en une espèce de perles précieuses qui furent depuis employées en ornements de l'église.

Odon ayant obtenu la permission de faire un voyage en son pays, pour travailler à la sanctification de son père et de sa mère, il les toucha tellement du désir d'une plus grande perfection, que, tout âgés qu'ils étaient, ils renoncèrent au monde et entrèrent dans un monastère, où ils finirent saintement leurs jours. A son retour, son abbé le présenta à Turpin, évêque de Limoges, pour être ordonné prêtre. Il était si éloigné de désirer un si grand honneur, qu'il fut consacré presque malgré lui (926).

Après la mort de saint Bernon (927), qui gouvernait six monastères, trois furent confiés à la conduite de saint Odon; ce furent les monastères de Cluny (nouvellement fondé, l'an 910, à cinq lieues de Mâcon, sur la Grosne), de Massay (près de Vierzon, aujourd'hui département du Cher), et de Déols du Bourg-Dieu (près de Château-Raoul, aujourd'hui Château-

roux, chef-lieu du département de l'Indre); il s'établit à Cluny, dont beaucoup le nomment fondateur parce qu'il organisa et agrandit cette maison naissante. Sa réputation seule y attira une foule de moines. Il y avait bien déjà à Cluny un oratoire dédié à la vierge Marie; mais il ne suffisait plus. Odon fit construire une nouvelle église dédiée à saint Pierre, et connue depuis sous le nom de Saint-Pierre le Vieux [1]. Cette congrégation, qui avait commencé avec douze moines, selon le commandement de saint Benoît, et quinze métairies, n'avait plus assez de bâtiments pour se loger : notre Saint fit bâtir de nouvelles demeures. La simplicité de ces origines monastiques éclate dans la cérémonie même de la dédicace de l'église nouvelle. Odon y avait invité tous les évêques d'alentour, et d'autres personnages importants. Mais, n'ayant pas de provisions, il était fort inquiet sur la manière de traiter convenablement ses hôtes, lorsqu'un sanglier vint s'offrir de lui-même aux gens de la maison, et servit à festoyer la compagnie de l'abbé.

Les vertus d'Odon ne se démentirent point dans le cours de son gouvernement monastique. Il donnait tout aux pauvres, sans s'inquiéter du lendemain. Les enfants étaient surtout l'objet de sa prédilection particulière. A cette époque, les écoles s'étaient réfugiées dans les cathédrales et dans les monastères. L'abbé de Cluny veillait avec un soin paternel, une douceur de mère, aux mœurs, aux études, au sommeil de ces chers enfants. Les fils des rois, dans le palais de leurs pères, dit la chronique, n'auraient pu être élevés avec plus de soins, de tendresse et de pudeur. Odon lui-même dirigeait les études, instruisait les enfants et les moines. La Règle de Saint-Benoît était suivie avec zèle. Les jeûnes, les abstinences, les chants pieux, les offices multipliés, le silence presque absolu, le travail, remplissaient les journées des Frères. Les restes du pain et du vin distribués au réfectoire étaient donnés aux pauvres pèlerins. On nourrissait de plus dix-huit pauvres par jour, et la charité y était si abondante, surtout dans le Carême, qu'à l'une de ces époques de l'année on fit des distributions de vivres à plus de sept mille indigents.

Le silence était si religieusement observé dans le monastère, que les Frères s'étaient accoutumés à parler par signes, et que deux moines, Archimbald et Adalise, faits prisonniers par les Normands qui ravageaient Poitiers et Tours, gardant la sévérité de la Règle au milieu des coups et des blessures, aimaient mieux se taire, et risquer d'irriter encore le cruel vainqueur par l'opiniâtreté de leur silence. Les rigueurs mêmes de la vie érémitique ne leur étaient pas inconnues; et dans des cellules séparées, disséminées de loin en loin, dans les bois qui entouraient Cluny, vivaient un grand nombre d'anachorètes attirés par le voisinage de la sainteté d'Odon. Ils imitaient, en Occident, les Stylites, et toutes les austérités des solitaires orientaux.

La vigilance d'Odon s'étendait hors de Cluny. Trois fois il visita Rome, où l'appelèrent les papes Léon VII et Etienne VIII. Il réforma dans cette capitale le monastère de Saint-Paul-hors-les-Murs, plus tard celui de Saint-Augustin de Pavie, et plusieurs autres. Il soumit également à la discipline de Cluny les abbayes de Tulle en Limousin, d'Aurillac en Auvergne, de Bourg-Dieu et de Massay en Berri, de Fleury (Saint-Benoît-sur-Loire) dans l'Orléanais, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Allyre de Clermont, de

1. Cette église reçut plusieurs consécrations : la première sous saint Odon : la deuxième le 14 février 981, sous saint Mayeul. C'est alors qu'on renferma dans une colonne, sous l'autel principal, le vase qui contenait les cendres de saint Pierre et de saint Paul, patrons de l'abbaye.

Saint-Julien de Tours, de Sarlat en Périgord, de Roman-Moûtier dans le pays de Vaud, et d'autres encore.

Il adjoignait à son abbaye, sous son autorité abbatiale, et comme autant de dépendances, les communautés nouvelles qu'il érigeait et celles dont il parvenait à réformer l'observance. Point d'abbés particuliers, mais des prieurs seulement pour tous ces monastères : l'abbé de Cluny seul les gouvernait : unité de régime, de statuts, de règlements, de discipline. C'était une aggrégation de monastères autour d'un seul, qui en devenait ainsi la métropole et la tête. Ce système fut bientôt compris et adopté par d'autres, et notamment par Cîteaux, fondé vers la fin du siècle suivant.

Tout dans ce grand Saint avait des proportions étonnantes : son influence, ses bonnes œuvres, son énergie ; à Rome il réconcilia Hugues, roi d'Italie, avec Albéric, patrice de Rome, qui se faisaient une guerre cruelle : Hugues donna sa fille en mariage à Albéric.

Entraînée par ce prestige divin, une jeune fiancée, couverte déjà de ses habits de noces, se jette aux pieds de l'abbé de Cluny et se voue au cloître sur l'heure. Dans ses voyages si difficiles, si périlleux à cette époque, il ne pensait qu'à secourir le prochain. Il descendait de son cheval pour faire monter à sa place les indigents et les vieillards. Dans les Alpes Cottiennes, on le vit porter lui-même le sac d'une pauvre femme. Et pourtant, malgré tant de fatigues, lorsqu'à son dernier voyage à Rome il se promenait avec ses jeunes disciples, Odon les lassait tous par la rapidité de sa marche, étonnés qu'ils étaient qu'après tant d'austérités et de travaux, il eût encore, à soixante-sept ans, conservé tant de force et d'agilité.

Pendant qu'il était au couvent de Saint-Paul, à Rome, l'abbé Baudoin le supplia de faire des corrections et des observations au livre des *Dialogues de la Vie de saint Martin*, composé par Sulpice Sévère. Il acquiesça à sa prière et donna d'abord le volume à corriger à un autre religieux. Tandis qu'il y travaillait, on sonna l'office du soir, et, à l'instant même, pour obéir à la Règle, qui ordonne qu'alors on quitte tout, et même une lettre commencée, pour se rendre au chœur, notre Saint ainsi que celui qui corrigeait sous lui, laissèrent le livre ouvert dans le lieu du travail, pour aller où la cloche les appelait. C'était en hiver, et il plut toute la nuit en telle abondance, que l'endroit où était ce livre en fut tout inondé. Cependant il ne fut mouillé qu'autour des marges, et l'on n'y trouva pas une seule lettre endommagée. On voulut lui attribuer cette merveille ; mais il en référa toute la gloire au glorieux saint Martin, dont la vie était écrite en ce volume.

La tâche providentielle d'Odon était achevée ; il avait mérité le nom de réparateur de la discipline monastique ; « de Bénévent à l'Océan atlantique, les plus importants monastères de l'Italie et des Gaules se félicitaient d'être soumis à son commandement ». Une maladie grave l'avertit que l'heure de la récompense approchait ; il pria saint Martin de lui obtenir de Dieu le pouvoir de visiter encore une fois son sépulcre. Sa prière fut exaucée : il guérit, se mit en chemin et après des fatigues presque insupportables à un vieillard infirme, il arriva à Tours pour la fête de ce glorieux Prélat. Il la célébra avec une ferveur et un tendresse merveilleuse. Il y dit la messe dans l'état d'une victime prête à être immolée par la justice divine. Il y parla des mérites et des vertus de cet homme céleste, qui s'est rendu l'admiration de toute l'Eglise. Au bout de trois jours, il retomba malade selon son attente et son désir. Ce ne fut plus alors qu'une oraison continuelle, accompagnée d'un torrent de larmes, qu'une offrande pure et

fervente de sa vie à la divine Majesté, et qu'une ardeur inexplicable de quitter la terre pour aller jouir de la présence de son Dieu. Il reçut la sainte Eucharistie dans cette excellente disposition et après avoir exhorté à l'observance les religieux qui étaient accourus de toutes parts pour le voir, et leur avoir donné sa bénédiction, il rendit son âme à Dieu entre les mains de Théotolon, archevêque de Tours, son disciple et son ami.

On l'a représenté : 1° assailli par une troupe de loups, à l'instigation du démon : le Saint les met en fuite par un signe de croix; 2° tenant un livre ouvert sur lequel est écrit : *Statuta Cluniacensis ;* une crosse est à sa main. Il regarde saint Martin de Tours et saint Benoît qui lui apparaissent dans le ciel ; 3° debout, sans attribut particulier ; 4° encore debout, tenant deux poissons.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS.

Saint Odon fut inhumé à Tours, dans l'église de Saint-Julien. Au XVe siècle, Jean, archevêque de Tours, fit la translation de ses reliques, qui furent placées dans une châsse nouvelle. Son chef fut transporté à l'Ile-Jourdain, ville du diocèse d'Auch, où on le garde encore aujourd'hui. Quant au reste de ses reliques, elles furent brûlées en grande partie par les Huguenots. Son culte fut établi peu de temps après sa mort, et sa fête y avait le même rang que celles des Apôtres et de saint Martin.

On conserve encore aujourd'hui une partie du crucifix miraculeux de saint Odon, dont nous allons faire l'historique : un jour que, prosterné devant le crucifix placé au milieu de l'église, l'homme de Dieu, dans un saint ravissement, tenait les mains étendues et les yeux levés vers le ciel, plusieurs moines qui étaient restés là pour être témoins de sa prière, le virent s'élever au-dessus du sol, à la hauteur d'environ trois coudées, et demeurer ainsi pendant une heure, immobile, suspendu dans l'espace par une force invisible, le visage rayonnant d'une joie surhumaine, qui semblait produite par un objet enchanteur et divin, placé hors de la sphère terrestre. Dans le même moment, l'image du Christ s'inclina profondément vers Odon. « Ce crucifix miraculeux », disent les manuscrits de Saint-Martin d'Autun, « est d'une pierre aussi dure que le marbre. La croix est en bois, et au-dessus de la tête du Christ, une main sortant du nuage, tient suspendue une couronne de pierreries. On a remarqué que depuis le moment où le miraculeux crucifix s'inclina vers saint Odon, la posture du Christ est celle d'un corps animé, quoique le divin Sauveur soit représenté ayant le côté ouvert ». Cette auguste image ne cessa d'attirer à Saint-Martin d'Autun, jusqu'à la destruction de l'abbaye, un grand concours de fidèles; de nombreux miracles accordés à leurs prières, justifièrent leur foi et récompensèrent leur confiance. Dans le courant du XVIIe siècle, plusieurs Papes accordèrent consécutivement une indulgence plénière, durant sept années, à tous les prêtres du monastère qui diraient la messe à l'autel du Crucifix de Saint-Odon, la veille et la semaine des Morts. Mutilé par les Calvinistes, ce crucifix fut réparé en 1640. En 1664, on le reproduisit sur toile, et le tableau en fut placé à la cathédrale d'Autun, dans la chapelle dite du Grand-Crucifix. L'église collégiale de Beaune voulut en avoir une copie, et bientôt après on en fit des milliers de gravures. Le crucifix resta dans l'église de Saint-Martin jusque vers l'an 1795, époque à laquelle elle fut transformée en une fabrique d'affûts de canons ; alors l'église fut dévastée, et au moment où l'on voulait retirer le crucifix de son autel, le Christ en pierre se détacha de la croix, dont le bois était vermoulu, et se brisa en tombant à terre. Il est aujourd'hui exposé à la vénération publique dans l'église de Saint-Pantaléon, récemment édifiée sous le vocable de Saint-Symphorien ; on voit aussi, dans la chapelle dédiée au saint crucifix, l'ancien tableau de la chapelle de la cathédrale, qui représente le crucifix et a été remplacé par un autre peint sur un fond d'or semé de croix et représentant aussi le miraculeux crucifix.

Saint Odon composa des *Hymnes* et des *Antiennes* en l'honneur de saint Martin, et elles furent en peu de temps adoptées dans toute la Gaule ; un abrégé des *Morales* de saint Grégoire sur Job, des *Collations* ou Conférences sur la dignité du sacerdoce, dans lesquelles on remarque une connaissance profonde de l'Ecriture et de la théologie morale ; la *Vie de saint Gérauld*, comte d'Aurillac, des *Sermons* ou homélies qui lui attirèrent la réputation de premier prédicateur de son temps ; des *Hymnes* en l'honneur de sainte Marie-Madeleine ; un poëme en quatre chants intitulé *Occupations* ; un *Commentaire* sur les livres des Rois, et un *Traité* en forme de dialogue sur la musique ; car à tous ses autres titres de célébrité, saint Odon joignait celui d'être le plus savant musicien du Xe siècle. Il composa encore un grand nombre d'autres ouvrages perdus depuis longtemps.

Nous nous sommes servi, pour compléter le P. Giry, de l'*Histoire de l'abbaye de Cluny*, par M. Lorain;

de l'*Histoire de l'Eglise du Mans*, par le R. P. Dom Paul Piolin, bénédictin de la Congrégation de France; des *Vies des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon; de l'*Histoire de saint Symphorien*, par M. l'abbé Dinet.

SAINT MAUDEZ OU MANDÉ, ABBÉ EN BRETAGNE (VIIe siècle).

Un roi d'Irlande, nommé Eréléus, eut un grand nombre d'enfants de son épouse Gentuse : Maudez fut le dixième, et, pour cette raison même, consacré à Dieu dès avant sa naissance, comme la dîme de sa famille. Il soutint avec une fidélité inviolable une si glorieuse destinée; car, ses neuf frères étant morts et les grands du royaume demandant qu'il se mariât, il pria Dieu de lui envoyer quelque infirmité; sa prière fut exaucée, il en eut une à souffrir qui répandait une odeur si mauvaise que personne n'osait approcher de lui. Il s'en trouva délivré dès qu'il ne fut plus question de son mariage. Ayant été élevé au sacerdoce, après avoir étudié dans le dessein de se sanctifier, il prêcha dans les Etats et à la cour de son père avec zèle et succès. Depuis, il quitta tout pour venir se cacher dans l'Armorique, et débarqua dans un port voisin de Dol (Ille-et-Vilaine). Son premier soin fut de visiter les saintes et nombreuses communautés qui s'y trouvaient; il se rendit à Tréguier (Côtes-du-Nord), où saint Tugduald (30 novembre) l'accueillit avec bienveillance, l'admit dans son monastère et le chargea du soin d'annoncer aux peuples la parole de Dieu, fonction dont Maudez s'acquitta avec zèle. Après avoir parcouru le pays, il revint à Tréguier et se mit sous la conduite de saint Ruellin (28 février) qui gouvernait alors le monastère. Il y passa quelque temps, mais son attrait pour la vie solitaire le détermina à se retirer dans un ermitage. Il se fixa dans un lieu très-isolé qu'on appelle de son nom « Lanmodez » (Côtes-du-Nord, arrondissement de Lannion, canton de Lezardieux), c'est-à-dire « territoire de Maudez ». Il y mena une vie tout angélique, toujours occupé de Dieu et oubliant presque qu'il avait un corps. Enfin, voulant fuir les applaudissements et éviter l'importunité des peuples qui, de toutes parts, recouraient à sa charité féconde en miracles pour la guérison de leurs maladies, il passa le bras de mer qui est entre la terre ferme et l'île qu'on nomme aujourd'hui Saint-Maudez, et rendit cette île habitable par sa prière, d'inhabitable qu'on dit qu'elle était auparavant, à cause d'une multitude innombrable de reptiles qui l'infestaient. Ce ne fut pas la seule grâce extraordinaire qu'il obtint du ciel. Le seigneur, qui lui avait donné cette île, avait deux fils, dont l'un tua l'autre en jouant. Le Saint, s'étant mis en prières, obtint la résurrection de ce jeune homme, qu'il rendit vivant à son père. Il bâtit un oratoire près d'une grotte, qui lui servit de demeure, et l'on montre encore une grande pierre qu'on nomme *Guele-san-Maudez*, « lit de saint Maudez ». Ce fut dans ce lieu qu'il passa le reste de ses jours et qu'il termina sa sainte carrière (VIIe siècle).

Le culte de saint Maudez était jadis fort populaire dans les diocèses de Tréguier, de Dol, de Léon, de Quimper, de Bourges, d'Orléans.

Pour ce qui est de ses reliques, les Normands ravageant les environs de Tréguier, en 878, le corps de saint Maudez, inhumé d'abord dans son oratoire par ses deux disciples Bothmaël et Tudy, fut emporté hors de Bretagne, et déposé dans l'église de Bourges, où il est resté, pour la plus grande partie, jusqu'à l'époque des ravages des Calvinistes. Le comte de Penthièvre, fondateur de l'abbaye de Beauport (de l'Ordre de Prémontré, au diocèse de Saint-Brieuc), obtint, dans la suite, de l'Eglise de Bourges, le chef de ce Saint, et en enrichit une nouvelle abbaye, d'où il a été porté dans l'église de Plouezec (Côtes-du-Nord) qui le conserve maintenant. Il y a eu encore d'autres églises qui possédaient de ses reliques, et entre autres celle de l'abbaye de Sainte-Marie de Pain-Pont (*Panis Pons*, Ordre de Saint-Augustin), au diocèse actuel de Rennes. L'ancienne cathédrale de Tréguier en a aussi une portion assez considérable. Outre le lit de saint Maudez, on montre encore, dans l'île de son nom, sa cellule, bâtie en rond comme une tour, à deux étages, que l'on appelle *Forn-Maudez*. Il y avait jadis dans le pays de Dinan (Côtes-du-Nord), assez près de Corseul, une assez belle église dédiée à ce Saint. On voit auprès quelques vestiges de cloître, et les figures en bas-relief qui sont autour de la croix du cimetière, nous font juger qu'il y eut en ce lieu une commanderie de chevaliers du Temple.

Dans le IXe ou le Xe siècle, des religieux bretons portèrent à Paris quelques-unes des reliques de saint Maudez, et ils y bâtirent, très-près de Vincennes, sous son invocation, une chapelle, qui, dans la suite, devint un prieuré dépendant de l'abbaye bénédictine de Saint-Magloire de Paris. On conserve encore dans cette chapelle, devenue église succursale depuis la Révolution, un os d'un

bras de saint Maudez. Il s'y faisait autrefois un grand concours le 14 mai, jour où l'on célébrait la translation de cette relique. Cette dévotion envers le Saint n'a pas entièrement cessé : on va à Saint-Mandé (Seine), pour obtenir la guérison des enfants qui sont en chartre ; la fête patronale se célèbre solennellement dans cette église le dimanche le plus prochain du 18 novembre.

En s'inspirant des circonstances de sa vie, on peut représenter saint Maudez : 1° avec une couronne à ses pieds, pour marquer qu'il a su mépriser les honneurs de la cour ; 2° sur une barque qui le conduit d'Irlande en Armorique ; 3° ayant à ses côtés les reptiles malfaisants dont il a su débarrasser la contrée ; 4° ressuscitant un mort.

Tiré de la *Vie des Saints de Bretagne,* par Dom Lobineau et Tresvaux.

XIXe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Marbourg *(Marpurgum)*, en Allemagne (Hesse-Electorale), le décès de sainte Elisabeth, veuve, fille d'André, roi de Hongrie, du Tiers Ordre de Saint-François : après avoir passé sa vie dans un exercice continuel des bonnes œuvres, elle s'en alla au ciel tout éclatante de la gloire de ses miracles. Vers 1231. — Le même jour, la naissance au ciel de saint Pontien, pape et martyr, qui, mené en Sardaigne avec le prêtre Hippolyte, par l'ordre de l'empereur Alexandre, y fut assommé à coups de bâton, et y consomma son martyre. Son corps fut depuis transporté à Rome par le pape saint Fabien, et enterré dans le cimetière de Calliste. 235. — A Samarie, saint Abdias, prophète [1]. IXe s. avant Jésus-Christ. — A Rome, sur la voie Appienne, la naissance au ciel de saint Maxime, prêtre et martyr, qui fut mis à mort durant la persécution de Valérien, et enterré auprès de saint Xyste. — A Césarée, en Cappadoce, saint Barlaam, martyr, homme de campagne et grossier selon le monde, qui, rempli de la sagesse de Jésus-Christ, vainquit le tyran, et surmonta le feu même par la constance de sa foi. Saint Basile le Grand prononça un très-beau discours le jour de sa fête [2]. Vers 304. — A Ecija, saint Crispin, évêque, qui gagna le martyre en perdant la tête. — A Vienne, en Dauphiné, les saints martyrs Séverin, Exupère et Félicien, dont les corps, par la révélation qu'ils en firent eux-mêmes, furent trouvés plusieurs années après leur mort ; levés de terre, ils furent enterrés avec honneur par l'évêque, le clergé et le peuple de cette ville. 189. — Le même jour, saint Fauste, diacre d'Alexandrie, qui fut d'abord envoyé en exil avec saint Denis, durant la persécution de Valérien ; depuis, étant devenu fort vieux, il eut la tête tranchée sous Dioclétien et consomma ainsi son martyre. Vers 304. — En Isaurie, saint Azas et cent cinquante soldats, ses compagnons, qui endurèrent la mort au temps de Dioclétien, sous le tribun Aquilin. IVe s.

1. La personne d'Abdias, son pays, sa vie et le temps de ses prédictions nous sont inconnus. Cependant, comme sa prophétie ne regarde guère que les Iduméens, qu'il menace d'une perte totale, parce qu'ils avaient traité inhumainement les Juifs et qu'ils s'étaient joints aux Chaldéens pour faire le siége de Jérusalem, on conjecture de là que ce Prophète vivait après la prise de Jérusalem. Ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'Abdias prêchait clairement le retour des Juifs et des Israélites de leur captivité. Saint Jérôme remarque qu'une grande partie de sa prophétie se trouve dans celle de Jérémie; mais il n'est pas extraordinaire que les deux Prophètes, ayant prophétisé contre les Iduméens, se soient exprimés à peu près dans les mêmes termes sur un même sujet. — Dom Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques.*

Une *cruche* à la main et un *pain* de l'autre, telles sont les caractéristiques du prophète Abdias : c'est pour rappeler qu'il se fit le pourvoyeur des Prophètes pendant que Jézabel les persécutait. — Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

2. On vante surtout sa constance. Le juge l'ayant tiré de sa prison, on le plaça devant un autel où étaient des charbons allumés pour brûler l'encens destiné au sacrifice. On lui étendit la main sur le feu, après l'avoir couverte d'encens et de charbons enflammés : on imaginait que la douleur lui ferait secouer la main, et que l'encens venant à tomber dans le feu, on pourrait dire qu'il avait sacrifié. Le Saint, auquel l'ombre seule du crime faisait horreur, et qui craignait de donner le moindre scandale, se laissa brûler la main sans vouloir la remuer. — Godescard.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Carcassonne, saint Pontien, pape et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 235. — Aux diocèses de Paris et de Tours, sainte Elisabeth, veuve, citée aujourd'hui au même martyrologe. 1231. — Au diocèse de Tours, saint Mandé de Bretagne, reclus, dont nous avons donné la vie au jour précédent. VIIe s. — Au diocèse de Viviers, les saints martyrs Séverin, Exupère et Félicien, cités au martyrologe romain de ce jour. 189. — Au diocèse de Nantes, saint Félix de Valois, dont nous donnerons la vie au jour suivant. 1212. — A Dol (Ille-et-Vilaine), au diocèse de Rennes, saint Budoc (Buzeu, Buzy, Buzot, *Budocus)*, évêque de ce siége et confesseur, successeur de saint Magloire. Vers 600. — A Saint-Pol-de-Léon (Finistère), au diocèse de Quimper, saint Houardon (Ouardon, Wardon, Hoarzon, *Huardo)*, évêque de cet ancien siége (créé au VIe siècle, supprimé en 1790), successeur de saint Ténenan. Vers 652. — En Auvergne, saint PATROCLE, reclus en Berri. Vers 577. — Dans l'ancienne abbaye bénédictine de Micy ou Saint-Mesmin *(Miciocum)*, au diocèse d'Orléans, saint Théodemir ou Théodomire, abbé de ce monastère qu'il édifia par ses vertus pendant cinquante-cinq ans. 585. — Dans l'ancienne abbaye de Saint-Chaffre *(Calminiacum)*, au diocèse du Puy, saint Eudes ou Eudon, premier abbé de ce monastère [1]. 700. — A Loudun (Vienne), au diocèse de Poitiers, saint Citroine ou Cistron *(Citronius)*, confesseur. Vers 580. — A La Chapelle-d'Angillon (Cher, arrondissement de Sancerre), au diocèse de Bourges, saint JACQUES DE SASSEAU *(Jacobus de Saxiaco)*, moine, de l'Ordre de Saint-Basile. Vers 865. — A Dinan (Côtes-du-Nord), au diocèse de Saint-Brieuc, le bienheureux Pierre Cerca, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce fut un religieux fort exemplaire, extrêmement mortifié et surtout appliqué aux saintes veilles. Après l'office des Matines, il ne retournait jamais prendre de repos dans sa cellule, mais il passait le reste de la nuit à l'église, devant le très-saint Sacrement. 1241.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Théodore Studite, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, par ses combats, soutint fortement la foi catholique contre les Iconoclastes, et rendit son nom célèbre par toute l'Eglise. Sa fête se fait le 12 novembre [2]. 826.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Chez les Chanoines de Latran : A Lucques, en Toscane, saint Frigdien ou Frigidin, fils d'un roi d'Ultonie (Irlande), qui introduisit dans son pays l'institut des Chanoines Réguliers, dont il faisait partie. Devenu ensuite évêque de Lucques, il fonda un grand nombre de paroisses, et fut inhumé dans l'église Saint-Vincent, plus tard dédiée sous son nom. Vers 800.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — La vigile de notre Père saint Félix de Valois. 1212.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Marbourg, en Allemagne, le décès de sainte Elisabeth, veuve, fille d'André, roi de Hongrie, qui, sous l'habit du Tiers Ordre de notre Père saint François, adonnée assidûment aux œuvres de piété, célèbre par ses miracles, émigra vers le Seigneur, et que le souverain pontife Grégoire IX a placée au nombre des Saints. Les sœurs et les religieuses du Tiers Ordre la vénérent comme leur principale patronne. Vers 1231.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Au monastère bénédictin d'Ottenburem ou Ottenbeuern, en Allemagne, le bienheureux Tuto ou Totto, abbé. Né en Germanie, d'une famille patricienne, il quitta sa patrie et se consacra dans

1. Né à Orange d'une famille patricienne, Eudes s'engagea dans l'état religieux et se forma à la piété dans le monastère de Saint-Honorat de Lérins (diocèse actuel de Fréjus). A cette époque, saint Calmine (19 août), duc d'Aquitaine, ayant fait bâtir, au pied du Monsencius, le monastère de Saint-Chaffre, demanda à l'abbé de Lérins un homme qui fût capable de gouverner cette maison : Eudes fut choisi comme le plus vertueux et le plus accompli. Ayant donc quitté Lérins, il prit le gouvernement de Saint-Chaffre et y établit une forte discipline, s'appliquant lui-même et appliquant les autres aux exercices de la piété, soumettant le corps à l'esprit, et écartant le loup de la bergerie avec les armes du jeûne, du silence et des austérités. Sa renommée de sainteté lui attira de nombreux disciples, parmi lesquels on remarque son neveu Théoffroy, qui lui succéda, et saint Ménelé de Précigné (22 juillet), qui fut plus trrd restaurateur et abbé du monastère de Menat (diocèse de Clermont). — *Propre du Puy.*

2. Voir, au martyrologe romain du 12 novembre (tome XIII, page 342), une note (note 4) qui le concerne.

l'église de Vienne, en Dauphiné, au ministère de l'autel. Ses pieux parents ayant fondé (764) le couvent d'Ottenbeuern, il résolut de se dévouer entièrement au Seigneur dans cette paisible solitude. Elu abbé (767), il montra, par sa douceur et son affabilité, qu'il était né pour gouverner et faire fleurir cette jeune pépinière. Ses biographes vantent surtout son assiduité au service divin et sa charité douce et prévenante envers les pauvres. Quand il se fut endormit dans le Seigneur, ses disciples enterrèrent son corps dans la partie de l'église appelée *Langhaus*, d'où il fut transféré (1163) sous le maître-autel [1]. 815. — A Césarée de Cappadoce, les saints Maxime, Mutien, Zophore et plusieurs autres martyrs. 303. — En Bithynie, le martyre des quarante veuves héracléotes. IVe s. — A Gethrabbi, près du mont Sinaï (Arabie), le martyre de douze moines et de vingt-six habitants des environs, massacrés par les Sarrasins. — En Angleterre, sainte Ermenburge, abbesse, au diocèse de Cantorbéry. Vers 689. — A Munster (Westphalie), saint Souèdre (*Suederus*), évêque de ce siége et confesseur. XIe s.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, VEUVE

1207 - 1231. — Pape : Grégoire IX.

> *Hæc erat plena operibus bonis et eleemosynis quas faciebat.*
>
> Les aumônes, les bonnes œuvres de toute sorte ont marqué tous les moments de sa vie.
>
> *Act.* IX, 36.

Il semble que Dieu ait donné au monde cette glorieuse princesse pour faire voir jusqu'où peut aller la force de l'humilité chrétienne et l'amour de la croix, du détachement des choses de la terre, de l'esprit de pauvreté dans le bonheur d'une illustre naissance, et du désir de se dépouiller pour revêtir les pauvres de Jésus-Christ. Elisabeth était fille d'André II, roi de Hongrie, qui s'est rendu illustre par sa piété et par sa justice, et de Gertrude de Méranie ou d'Andechs, son épouse, qui avait eu pour père le grand-duc de Carinthie. Elle était aussi, par sa mère, nièce de sainte Hedwige, duchesse de Silésie et de Pologne, et elle eut pour frère Béla IV, roi de Hongrie, lequel, outre ses rares qualités qui en ont fait un très-grand et très-saint monarque, eut le bonheur d'être père de sainte Cunégonde, qui conserva la virginité dans le mariage avec Ladislas, duc de Pologne, et, ayant depuis embrassé l'Ordre de Sainte-Claire, y fit un nombre infini de miracles ; et de sainte Marguerite de Hongrie, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique. Enfin elle eut pour second frère Coloman, roi de Galicie et prince de Russie, qui garda une continence perpétuelle avec la bienheureuse Salomée de Pologne son épouse, et mena une vie tout angélique dans les embarras des affaires du monde et dans les troubles continuels de la guerre.

Elisabeth n'était encore âgée que de quatre ans, lorsque Hermann, landgrave de Thuringe, prince de Hesse et de Saxe et comte palatin, l'envoya demander en mariage pour le prince Louis son fils, héritier présomptif de tous ses Etas, qui n'était aussi qu'un enfant. Il obtint ce qu'il demandait, et la jeune princesse fut transportée à Thuringe pour y être élevée à la cour selon les mœurs du pays. On dit qu'elle avait déjà fait paraître en Hon

1. Au XVIe siècle, l'abbé Léonard réunit les restes mortels de Totto aux autres saintes reliques qui furent enfermées plus tard dans une châsse de l'église du couvent, laquelle se trouve à côté de l'autel de Saint-Martin. — Continuateurs de Godescard.

grie une inclination merveilleuse pour l'assistance des pauvres. A mesure qu'elle avançait en âge, Notre-Seigneur opérait plus puissamment dans son âme. Les délices et les ornements du corps lui étaient insupportables. Elle ne se plaisait ni au jeu ni au bal, ni au vains amusements de la cour, mais seulement à l'oraison. Elle se retranchait tout ce qu'elle pouvait des joyaux dont on la parait, et elle avait mille industries pour pourvoir à la nécessité des mendiants. Elle prit saint Jean l'Évangéliste pour son patron et pour protecteur de sa chasteté, et elle lui porta toute sa vie une singulière dévotion.

Après la mort du landgrave (1216), Elisabeth, qui n'avait alors que neuf ans, fit encore paraître plus d'humilité, de piété et de miséricorde. Lorsqu'elle entrait dans l'église, elle ôtait toujours la couronne de pierreries qu'elle avait sur la tête, disant qu'il n'était pas raisonnable qu'elle parût en cet état devant Dieu couronné d'épines. Elle se plaisait mieux avec les jeunes et nobles demoiselles qui furent mises à son service, que dans le tumulte fastueux de la cour. Tout son plaisir était d'être à l'église ou à son oratoire, et elle ne pouvait rien avoir à sa disposition qu'elle ne le distribuât aussitôt aux nécessiteux. Sophie, mère du jeune landgrave, Agnès sa sœur, et la plupart des grands de la cour qui n'avaient que l'esprit du monde, furent fort mécontents de cette conduite ; ils lui en firent souvent des railleries fort piquantes qu'elle souffrait avec une patience invincible : ils tâchèrent d'empêcher l'accomplissement de son mariage, disant qu'elle était plus propre pour le cloître que pour régner. Mais le jeune prince, dont Dieu avait touché le cœur par ses prières, protesta, en montrant une grande montagne, que, quand on lui offrirait de l'or de la grosseur de cette masse, il ne quitterait pas la résolution qu'il avait prise d'épouser Elisabeth.

Après son mariage, qui eut lieu en 1220, ayant pris pour son directeur le bienheureux Conrad, de Marbourg, prêtre d'une sainteté très-éminente, elle fit des progrès incroyables dans le détachement de cœur de toutes les choses de la terre et dans l'union avec Dieu. La considération de Jésus-Christ pauvre, souffrant et couvert d'opprobres, la toucha tellement qu'elle n'avait plus d'autre désir que de lui ressembler. Elle regardait le faste de sa dignité souveraine et tous les ornements qui l'accompagnaient avec un mépris que l'on ne peut exprimer. Comme elle voyait en son mari l'image du Sauveur, époux de l'Eglise, elle l'aimait parfaitement, le suivait dans ses voyages, quelque difficiles qu'ils fussent, mangeait toujours avec lui et et ne s'en séparait ni jour ni nuit. Cependant elle passait presque toute la nuit en prières, les larmes aux yeux, prosternée contre terre, et quelquefois tout abîmée dans la contemplation des grandeurs de Dieu et des perfections ineffables de Jésus-Christ. S'il arrivait que le landgrave, en sortant de ses Etats, fût obligé de la laisser, elle quittait aussitôt ses habits magnifiques et en prenait de simples jusqu'à son retour. Son abstinence et ses austérités étaient extrêmes, et il ne semblait pas qu'un corps aussi délicat que le sien pût les supporter. Les douze maximes suivantes, que lui avait données son confesseur, étaient comme le résumé de sa règle de conduite : « 1° Souffrez patiemment les mépris au sein de la pauvreté volontaire ; — 2° Donnez à l'humilité la première place dans votre cœur ; — 3° Renoncez aux consolations humaines et aux voluptés de la chair ; — 4° Soyez miséricordieuse en tout envers le prochain ; — 5° Ayez toujours la mémoire de Dieu au fond de votre cœur ; — 6° Rendez grâces à Dieu de ce que, par sa mort, il vous a rachetée de l'enfer et de la mort éternelle ; — 7° Puisque Dieu a tant souffert pour vous, portez aussi patiemment la

croix ; — 8° Consacrez-vous tout entière, corps et âme, à Dieu ; — 9° Rappelez-vous souvent que vous êtes l'œuvre des mains de Dieu, et agissez, par conséquent, de manière à être éternellement avec lui ; — 10° Pardonnez et remettez à votre prochain tout ce que vous désirez qu'il vous remette ou pardonne ; faites pour lui tout ce que vous désirez qu'il fasse pour vous ; — 11° Pensez toujours comme la vie est courte, et que les jeunes meurent comme les vieux ; aspirez toujours à la vie éternelle ; — 12° Déplorez sans cesse vos péchés, et priez Dieu de vous les pardonner ».

Sa miséricorde envers les pauvres n'avait point de bornes, et il faudrait un volume entier pour en décrire les merveilles. Elle en recevait et en traitait tous les jours un très-grand nombre en son palais, et elle leur fit bâtir plusieurs hôpitaux dont elle était la mère, la protectrice et la nourricière. Tout sales qu'ils étaient, elle les nettoyait de ses propres mains, leur lavait les pieds, leur portait le morceau à la bouche et les pansait avec une charité insurmontable. La difficulté des chemins, la malpropreté des rues, la mauvaise odeur et l'infection des lieux ne l'ont jamais empêchée de visiter à pied les femmes accouchées, les malades, les pauvres honteux et les prisonniers. Un jour qu'on la pressait extrêmement de venir à table, où le landgrave traitait les plus grands seigneurs de son Etat, étant importunée par un pauvre, elle lui donna son propre manteau ducal en aumône ; mais un ange le rapporta aussitôt, et peut-être était-ce lui-même qui l'avait reçu. Une autre fois, les ambassadeurs du roi son père étant venus vers son mari, quoiqu'elle fût simplement vêtue, elle parut toute couverte d'une robe d'hyacinthe relevée d'or, de pierreries et de perles précieuses. Mais aucun des miracles dont Dieu honora notre Sainte n'est plus populaire que le suivant. Un jour qu'elle descendait accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très-rude que l'on montre encore, portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari, qui revenait de la chasse. Etonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez » ; et en même temps il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine ; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie ; cela le surprit d'autant plus que ce n'était pas la saison des fleurs. S'apercevant du trouble d'Elisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses ; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de croix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses merveilleuses, qu'il garda toute sa vie.

On ne peut dignement représenter sa dévotion à la messe, son attention et sa révérence en entendant le sermon, ses manières humbles au jour du vendredi saint et aux principales fêtes de l'année. Alors il n'y avait point de distinction entre elle et le peuple, et tout son plaisir était de s'humilier devant Dieu pour honorer les anéantissements de son Sauveur.

Pour mieux suivre les inclinations de son humilité, elle embrassa le Tiers Ordre de Saint-François et elle en reçut le cordon des mains du vénérable Conrad, alors gardien de Marbourg et depuis provincial d'Allemagne, qui est différent du bienheureux Conrad dont nous avons déjà parlé. Cependant Dieu, qui voulait consommer sa sainteté par les exercices les plus

héroïques de l'humilité et de la patience, lui enleva le landgrave son époux, qui mourut en Sicile en allant à la Terre-Sainte avec l'empereur Frédéric, pour retirer les saints lieux des mains des infidèles. Dès que cette nouvelle fut venue en Thuringe, le prince Henri, son beau-frère, qui se porta pour régent de l'Etat, sans avoir égard à la douleur dont une perte si sensible lui perçait le cœur, la chassa de son palais et la dépouilla de tous ses biens; à peine put-elle trouver une place dans une hôtellerie de la ville pour se retirer avec ses enfants qu'on lui amena. Ceux qui lui avaient le plus d'obligation pour sa protection et ses charités immenses l'abandonnèrent et lui refusèrent un asile, et une vieille femme qu'elle avait nourrie de ses aumônes, la fit tomber dans la boue pour passer un ruisseau tout fangeux avant elle. Elle reçut ces accidents comme des présents inestimables du ciel.

Lorsque l'évêque de Bamberg, son oncle maternel, et quelques grands du royaume qui avaient ramené le corps de son mari, l'eurent fait retourner dans le palais et eurent obligé le prince Henri à lui demander pardon du mauvais traitement qu'il lui avait fait, elle renonça d'elle-même à toutes les grandeurs du monde, et se fit construire une petite maison de terre et de planches dans la ville de Marbourg. Pendant qu'on la bâtissait, elle se logea dans un village, dans une misérable chaumière à demi couverte, où rien ne la garantissait des vents, de la pluie et des autres injures de l'air. Nous n'avons point de paroles pour représenter ni l'état de pauvreté où elle se réduisit, ni les austérités qu'elle pratiqua, ni ce qu'elle fit pour l'assistance des pauvres. Ses habits n'étaient que de laine, et, lorsqu'ils étaient usés, elle les raccommodait elle-même avec de mauvais morceaux d'étoffe, sans même qu'elle se mît en peine qu'ils fussent de même couleur que le vêtement qu'elle raccommodait. Du pain bis et quelques légumes, le plus souvent cuits seulement avec de l'eau, faisaient toute sa nourriture. Elle gardait exactement les jeûnes de sa Règle et beaucoup d'autres, que son directeur lui permettait.

Dans sa plus grande pauvreté, elle s'ôtait le pain de la bouche pour le donner aux pauvres, et lorsqu'elle ne pouvait plus rien leur donner, elle se donnait elle-même à eux, en leur rendant des assistances que les moindres servantes aurait eu en horreur de leur rendre. Lorsque, par les soins du pape Grégoire IX, d'un grand seigneur nommé Rodolphe, et du prêtre Conrad, son directeur, à qui Sa Sainteté l'avait particulièrement recommandée, on lui rendit sa dot, qu'elle aima mieux avoir en argent qu'en fonds, elle assembla une multitude de pauvres à jour nommé, et leur distribua pour cette fois jusqu'à neuf mille livres. Ses profusions eussent encore été plus excessives et l'eussent réduite à la dernière mendicité, comme elle le souhaitait passionnément, si son directeur n'eût arrêté sa ferveur. D'ailleurs ce sage ecclésiastique contribuait beaucoup, par sa conduite sévère, à la faire mourir à elle-même et à rompre en toutes choses sa propre volonté : il lui défendait ce qu'elle souhaitait ardemment, il lui commandait ce qu'il voyait de plus contraire, non-seulement aux inclinations de sa nature, mais aussi aux mouvements surnaturels qu'elle voulait suivre. Un jour qu'elle avait différé d'obéir, il la renvoya sévèrement, et lui dit qu'il ne voulait plus se mêler de sa conduite; de sorte qu'elle n'obtint la continuation de ses soins que par ses larmes et une mort parfaite à son propre jugement. Il lui ôta deux saintes femmes qui avaient toujours été auprès d'elle, et dont la conversation lui était d'un soulagement et d'une consolation extraordinaires ; à leur place il lui

donna des femmes rudes et sévères, qui la reprenaient sans respect et la venaient accuser sans qu'elle eût manqué.

La douceur de notre princesse était admirable en toutes ces occasions. Jamais de dégoût, jamais d'impatience, jamais de tristesse, mais on voyait toujours la paix et la tranquillité de son cœur peintes sur son visage. Elle était la servante de ses propres servantes, elle les faisait manger avec elle, et, comme une d'entre elles ne pouvait souffrir cet acte héroïque d'humilité, elle lui dit qu'il fallait qu'elle mangeât sur son propre sein. Dieu fit souvent des miracles pour donner de l'éclat à toutes ses vertus. Elle délivra sa mère du purgatoire par ses prières. Un malade de l'hôpital, souhaitant de manger du poisson, elle en tira un d'un puits où il n'y en avait point. Son oraison fut si efficace pour un jeune libertin, qu'à mesure qu'elle priait il sentait son cœur s'embraser des flammes de l'amour divin, et son corps devenir tout en sueur. Par tous ces exercices, elle fut élevée à une très-haute contemplation, et Notre-Seigneur se communiqua à elle d'une manière ineffable. Elle gagnait une partie du jour sa vie du travail de ses mains ; mais hors cela et les emplois de la charité, elle était tellement absorbée en Dieu que son esprit et ses sens ne vivaient plus qu'en lui et pour lui.

Enfin, son époux céleste, pour l'amour duquel elle avait refusé les secondes noces que ses illustres parents lui offrirent, l'appela à lui par ces aimables paroles qu'il lui dit dans une apparition : « Venez, ma bien-aimée, et entrez dans le bienheureux séjour que je vous ai préparé avant tous les siècles ». Trois jours avant sa mort, elle pria que personne n'entrât dans sa chambre, excepté ceux qui pouvaient l'aider à bien mourir. Elle fit les pauvres ses héritiers. Elle reçut les sacrements avec une componction de cœur et une dévotion merveilleuses. Elle dit des choses si ravissantes sur nos saints mystères, qu'on croyait entendre un ange parler. Enfin, elle rendit son esprit à Dieu le 19 novembre 1231, dans la vingt-quatrième année de son âge.

Sainte Elisabeth est représentée : 1° portant aux pauvres, dans sa robe, des pains qui sont changés en roses ; 2° tenant un livre, sur lequel sont posées deux couronnes ; 3° en costume du Tiers Ordre de Saint-François ; 4° pansant les malades ; 5° tenant un oiseau sur sa main, et un vase ; 6° distribuant des vivres aux indigents ; 7° portant des pains, et près d'elle une couronne ; 8° assise et travaillant au milieu des filles de son palais ; 9° au milieu des pauvres et des infirmes ; 10° morte, les mains en croix, couchée dans son cercueil ouvert ; Notre-Seigneur, ayant à ses côtés Notre-Dame, est debout près du cercueil ; l'âme d'Elisabeth, sous la figure d'une petite fille nouvellement née, mais déjà couronnée de gloire, est présentée par son ange gardien au Christ qui lève la main pour la bénir ; un autre ange l'encense ; la sainte Vierge regarde avec amour son humble et docile élève ; à côté d'elle, un homme barbu, la lance à la main et portant la croix des croisades.

CULTE ET RELIQUES.

Le corps de sainte Elisabeth fut transporté par les religieux franciscains dans l'humble chapelle de l'hôpital de Saint-François, où il resta exposé pendant quatre jours entiers ; il s'en exhalait un suave et délicieux parfum. Le quatrième jour après sa mort, elle fut inhumée dans la chapelle même, en présence des abbés et des religieux de plusieurs monastères voisins et d'une multitude immense de fidèles. Dès les premiers jours qui suivirent ces funérailles, de grands prodiges eurent lieu près de sa tombe : des sourds, des boiteux, des aveugles, des lépreux, des paralytiques et des

malheureux atteints de diverses infirmités, s'en retournèrent entièrement guéris, après avoir prié dans la chapelle où elle reposait. On voyait accourir des malades des diocèses de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Brême, de Magdebourg.

Le souverain pontife Grégoire IX, apprenant les merveilles dont la puissance divine entourait le tombeau de la glorieuse défunte, et la vénération toujours croissante du peuple envers elle, ordonna à l'archevêque de Mayence de faire une enquête sur la vie et les miracles de la Sainte et de les envoyer à Rome. Cependant, l'archevêque Sigefroi, de Mayence, se rendit à Marbourg et y consacra solennellement, le jour de la fête de saint Laurent (10 août 1232), deux autels que les fidèles avaient construits en l'honneur d'Elisabeth, dans l'église même où elle était enterrée. Grégoire IX fit le décret de sa canonisation le jour de la Pentecôte (26 mai 1235), et accorda à tous les fidèles vraiment pénitents et confessés qui visiteraient son tombeau à pareil jour, une indulgence d'une année et quarante jours. On éleva en l'honneur de la Sainte, dans le couvent des Dominicains de Pérouse, un autel, que le Pape dota d'une indulgence de trente jours pour tous ceux qui viendraient y prier. La bulle de canonisation fut publiée le 1er juin 1235, et envoyée aux princes et aux évêques de toute l'Eglise. L'archevêque de Mayence fixa au 1er mai 1236 pour l'exaltation et la translation du corps de la Sainte [1]. Le corps fut trouvé tout entier, sans apparence de corruption, et exhalant un délicieux parfum. On le retira ensuite de son cercueil, et après l'avoir enveloppé d'une draperie de pourpre, on le déposa dans un cercueil de plomb, que l'on transporta solennellement au lieu où il devait être exposé à la vénération publique. La châsse qui renfermait le saint corps ayant été ouverte le lendemain, on la trouva inondée d'une huile qui répandait un parfum semblable à celui du nard le plus précieux. Cette huile précieuse fut recueillie avec un soin religieux, et beaucoup de guérisons furent obtenues par son emploi dans de graves maladies ou pour des blessures dangereuses. Tant de faveurs célestes ne firent qu'accroître le nombre et la ferveur des fidèles. La gloire de sainte Elisabeth se répandit bientôt dans tout l'univers catholique, et attira à Marbourg une grande foule de pèlerins.

Le corps de sainte Elisabeth reposa pendant trois siècles sous les voûtes de la magnifique église qui lui fut dédiée, et sous la garde des chevaliers de l'Ordre teutonique ; mais son cœur fut accordé à l'évêque de Cambrai, transporté solennellement par lui dans sa ville épiscopale et déposé sur un autel de sa cathédrale qui fut détruite pendant la Terreur. Des églises nombreuses s'élevèrent sous son invocation : à Trèves, à Strasbourg, à Cassel, à Winchester, à Prague, dans toute la Belgique, des couvents, des hôpitaux la prirent pour patronne. L'abbé de Saint-Gall lui consacra un autel et une chapelle dans une des cours intérieures de son monastère. En Hongrie, une splendide église s'éleva en son honneur à Kaschau, et elle fut enrichie, au XVe siècle, d'un tabernacle admirable. Le pape Innocent IV, par une bulle du 2 des ides de février 1244, accorda un an et quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient l'église et le tombeau de Marbourg dans les trois derniers jours de la semaine sainte. Sixte IV, par une bulle de 1479, accorda cinquante années et autant de quarantaines d'indulgence à tous les fidèles, pénitents et confessés, qui visiteraient les églises de l'Ordre de Saint-François, en l'honneur d'Elisabeth, le jour de sa fête. En ce même jour, il y a encore aujourd'hui à Rome cent ans d'indulgence à gagner dans une des sept basiliques de la ville éternelle, à Sainte-Croix de Jérusalem et à l'église Sainte-Marie des Anges ; en outre, indulgence plénière à l'église du Tiers Ordre, dite des Saints-Côme-et-Damien, au Forum. Les Ordres de Saint-François, de Saint-Dominique, de Citeaux et de Prémontré, lui consacrèrent chacun un office spécial, et sa fête fut introduite au bréviaire romain, avec le rang de double mineur, par le pape Clément X.

On voit encore près de Marbourg, sur la route qui conduit au village de Wehrda, une fontaine à triple jet, appelée *Elisabethsbrunn.* C'est là qu'elle lavait elle-même le linge des malades ; une large pierre bleue, sur laquelle elle s'agenouillait pendant ce rude travail, a été transportée dans l'église et s'y voit encore. Le 18 mai 1539, le landgrave Philippe de Hesse, descendant en ligne directe de sainte Elisabeth, fit célébrer pour la première fois, dans l'église dédiée à son aïeule, le culte évangélique ; puis, s'emparant de la châsse qui renfermait le corps de la Sainte, il la fit transporter à son château. Les ossements de la Sainte furent enterrés, peu après, dans un lieu inconnu de tous, excepté du landgrave et de deux de ses confidents. En 1546, il fit déposer la châsse au château de Ziegenhayn ; mais deux ans après, fait prisonnier par l'empereur Charles-Quint, celui-ci l'obligea de faire rapporter à Marbourg cette propriété sacrée, et de restituer à l'église les reliques de sainte Elisabeth ; mais il en manquait dès lors une grande partie, et à dater de cette époque, on en perd la trace certaine.

Vers la fin du XVIe siècle, l'infante d'Espagne, Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, acquit le crâne avec plusieurs ossements, et les fit transporter à Bruxelles et déposer chez les Carmélites, dont le couvent a disparu avec tant d'autres sous les coups du vandalisme révolutionnaire : le crâne fut plus tard envoyé au château de la Roche-Guyon, d'où il a été, vers 1830, transféré à Besançon par le cardinal duc de Rohan. On le vénère aujourd'hui à l'hôpital Saint-

1. Le bréviaire franciscain fixe cependant la fête de cette translation au 18 avril ; et Cæsarius dit qu'elle n'était célébrée de son temps que le 2 mai, parce que la veille était celle des apôtres saint Philippe et saint Jacques.

Jacques de cette ville. Une portion en a été envoyée jusqu'à Bogota, dans l'Amérique méridionale. Un de ses bras fut envoyé en Hongrie; d'autres portions de ses reliques se voyaient encore à Hanovre, à Vienne, à Cologne et surtout à Breslau, dans une belle chapelle, où l'on conserve aussi le bâton qui lui servit d'appui lors de son expulsion de la Wartbourg. On conserve encore son verre à Erfurt; sa robe de noces à Andechs; sa bague d'alliance à Braunfels, avec son livre d'heures, sa table et sa chaise de paille; son voile à Tongres; et une chemise, qu'elle avait teinte de son sang en se donnant la discipline, au couvent des sœurs de Saint-Charles à Coblentz. Un des bras de la Sainte, provenant de l'abbaye d'Altenberg, et que possédait M. le comte de Booss-Waldeck, qui l'avait offert en vente à plusieurs souverains qui la comptent parmi leurs aïeux, mais sans trouver d'acheteurs, est aujourd'hui dans la chapelle du château de Sayn.

A Marbourg, on ne montre d'elle aujourd'hui qu'une grande tapisserie à laquelle on dit qu'elle a travaillé, et dont on se sert pour la cérémonie de la communion, selon le rite luthérien. Sa châsse, vide depuis trois siècles, fut emportée à Cassel par l'ordre de Jérôme Napoléon, puis ramenée à Marbourg en 1814, et replacée dans la sacristie. La magnifique église qui lui a été consacrée est vouée depuis 1539 au culte protestant. Depuis 1811, le culte catholique est autorisé dans cette ville qui, ainsi que tout le pays qu'habitait la Sainte, a renié sa foi; on y voit une petite église catholique, mais on n'y dit même pas une messe le jour de la fête de sainte Elisabeth! A Eisenach, il y a maintenant une chapelle sous le vocable de la Sainte.

Nous avons conservé le récit du Père Giry, que nous avons revu et complété avec l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe,* par le comte de Montalembert.

SAINT PONTIEN, PAPE ET MARTYR (235).

Pontien, romain de naissance, était fils de Calpurnius. Il siégea cinq ans, deux mois et deux jours, sous le règne d'Alexandre Sévère, depuis le consulat de Pompéien et Pelignianus (230-231).

Le système suivi sous le règne d'Alexandre Sévère, à l'égard des souverains Pontifes, ne tarda pas d'être appliqué à Pontien. Ce saint Pape eut à souffrir la persécution pour la liberté de son ministère; il ne fut cependant pas mis à mort, mais un ordre émané de la cour impériale l'exila avec le saint prêtre Hippolyte, différent de l'évêque de Porto, dans l'île Buccina [1], l'une des plus sauvages de la côte méridionale de Sardaigne.

Alexandre Sévère avait entrepris une expédition contre les Germains. Les légions, mécontentes de la sévérité avec laquelle il travaillait au rétablissement de la discipline militaire, et soulevées par Maximin de Thrace, l'assassinèrent près de Mayence, dans la vingt-huitième année de sa vie (235). Maximin se hâta de recueillir le fruit du crime. Le nouvel empereur, ancien pâtre dans les montagnes de la Thrace, était un géant, haut de huit pieds et demi, grossier et sans lettres, parlant à peine la langue latine, se faisant un jeu de la vie des hommes, d'un caractère sauvage et féroce. Son premier soin fut de publier des édits de mort contre les chrétiens. Ce fut la sixième persécution générale qui éclata contre l'Eglise. Les décrets de Maximin étaient spécialement dirigés contre ceux qui enseignaient dans les églises et qui les gouvernaient. L'impossibilité matérielle d'étendre la proscription à toute la multitude des fidèles sans dépeupler l'empire, non moins que l'espérance de réussir à éteindre la religion dans le sang de ses chefs et de ses pasteurs, avait commandé cette réserve. L'ordre fut immédiatement expédié de mettre à mort, dans l'île même où Alexandre l'avait exilé, le saint pape Pontien (novembre 235). Son corps fut depuis transporté à Rome, et déposé, sous le pontificat de saint Fabien, dans le cimetière de Calliste.

L'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise.*

SAINT PATROCLE, RECLUS EN BERRI (vers 577).

Saint Patrocle, né dans le Berry, d'une famille médiocre, garda dans sa jeunesse les troupeaux de son père qui se nommait Ethère. S'étant appliqué à l'étude, il y fit de grands progrès. Il acheva

1. Aujourd'hui *Isola del Tavolato,* sur la côte orientale de Sardaigne, en face du village de *Terra nuova*, l'antique Phannasia. Cet îlot a cinq milles de long sur deux de large.

de se former auprès d'un seigneur attaché à la cour de Childebert, roi de Paris. Sa mère, devenue veuve, le rappela et lui proposa de se marier. Mais il lui répondit qu'il avait d'autres vues, sans les lui expliquer. Il alla demander la tonsure cléricale à Arcade, évêque de Bourges. Le prélat, qui connaissait ses vertus et ses lumières, acquiesça à sa demande, et quelque temps après, il l'ordonna diacre. Patrocle vécut d'abord dans la communauté des clercs. Il s'appliquait beaucoup aux veilles, aux jeûnes, à l'oraison et à la lecture de l'Ecriture sainte, et déjà il avait soif de la solitude. Elevé au sacerdoce, et se sentant le désir de mener une vie plus parfaite, il se retira auprès du bourg de Néris (Allier), où il bâtit un oratoire en l'honneur de saint Martin, et s'occupa de l'instruction des enfants. Sa sainteté le fit bientôt connaître, et on lui amenait de tous côtés des énergumènes qu'il délivrait. Résolu de quitter ce lieu pour retrouver la solitude dont il ne jouissait plus, il établit une communauté de religieuses près de son oratoire, et partit de Néris sans emporter autre chose que les instruments dont il avait besoin pour se construire une cellule dans le fond de quelque forêt. Il bâtit dans la suite le monastère de Colombier *(Columberiense)*, environ à cinq lieues de sa nouvelle habitation, mais il en donna le gouvernement à un autre, afin de n'être pas obligé d'abandonner sa retraite. Il portait continuellement le cilice, et ne buvait jamais de vin. Il ne vivait que de pain trempé dans l'eau avec un peu de sel, et n'interrompait l'exercice de son oraison que pour lire l'Ecriture sainte, ou s'occuper à quelque travail. Il fut un jour tenté par le démon ; alors il eut une vision, et, monté au faite d'une colonne élevée qu'un ange lui indiqua, il vit se dérouler à ses yeux le monde tel qu'il était, avec ses homicides, ses vols, ses guerres, ses adultères et toutes ses hontes ; alors il s'écria : « Je vous en prie, Seigneur, que je ne retourne jamais dans ce milieu de perversités que j'ai oubliées depuis que je suis à votre service ». Il mourut à l'âge d'environ quatre-vingts ans, vers l'an 577. Il fut enterré à Colombiers (Cher), et il s'opéra des miracles à son tombeau.

On conserve à Colombiers une planche ancienne qui sert à reproduire l'image du Saint. Elle représente un abbé chassant le démon d'une possédée. Le Saint met ses doigts dans la bouche de la malade, et le démon s'en échappe sous la forme d'un monstre entouré de fumée. Un ange monté sur une haute colonne tient dans sa main gauche un livre, et de la droite il montre une banderolle où se lisent ces mots : *Desine ergo mundum quærere, ne pereas cum eo.*

Sous l'une de ces images, on a placé une histoire abrégée du pieux solitaire ; la voici : « Saint Patrocle était du Berri ; il fut ordonné prêtre par saint Arcade, archevêque de Bourges ; il florissait dans le VIe siècle ; il a demeuré à Néris, puis à La Celle, dix-huit ans ; il mourut âgé de quatre-vingts ans, le 18 novembre, vers l'an 577. Richard Ier, archevêque de Bourges, fit tirer son corps du sépulcre, le 9 octobre de l'année 1076 ; les peuples accoururent de toutes parts à son tombeau ».

Une circonstance qui ne se trouve point là, mais qui est mentionnée dans une *Histoire des Pères du désert*, c'est que Patrocle a été en honneur à la cour du roi de France. Il s'est dérobé à toutes ces grandeurs pour en éviter les vices. Ce fut alors que sa mère voulut le marier, mais il refusa, pour se donner entièrement à Dieu. L'endroit où il mourut, *Mediocantus*, en français Lachamp, est de la paroisse de La Celle, dont l'église est placée sous le vocable de saint Patrocle.

Patrocle avait manifesté le désir d'être enterré à Colombiers dont il avait bâti l'église. Quand ses disciples se mirent en devoir de transporter son corps de La Celle à Colombiers, les habitants de Néris, qui avaient conservé son souvenir, se mirent en devoir de l'enlever ; mais un miracle du ciel vint trancher la question. Les vêtements qui recouvraient le saint corps brillèrent tout à coup d'une lumière extraordinaire. L'archiprêtre de Néris en fut tellement surpris, qu'il révoqua immédiatement son projet, et mêlant sa voix à celle des assistants, tous ensemble allèrent déposer le Saint dans le monastère même de Colombiers. Une tradition populaire parle d'une véritable bataille qui eut lieu à cette occasion, entre les habitants de Néris ou de La Celle et ceux de Colombiers. Tout porte à croire que la bataille, dont sont fiers encore les enfants de saint Patrocle, résidant à Colombiers, se produisit, non le jour de l'enterrement, puisqu'il n'en est pas fait mention dans la légende du Saint, mais cinq siècles plus tard, lors de l'exhumation des reliques du vertueux solitaire. Nombre de cadavres, trouvés à diverses reprises près de l'église, seraient, dit-on, le résultat de cette croisade qui avait pour but d'enlever un corps que défendirent à outrance les fidèles de Colombiers.

Les restes du bienheureux solitaire reposent aujourd'hui dans l'église de Colombiers. Ils sont placés dans une double châsse de plomb et de chêne. Deux fêtes ont lieu chaque année en l'honneur de saint Patrocle : la principale, le 18 novembre, jour de sa mort, l'autre, le 9 octobre, jour de la translation de ses reliques. Ces deux solennités sont encore imposantes ; non-seule-

ment les gens du pays, mais des pèlerins de la Marche et du Berri viennent vénérer ces restes précieux.

Il n'existe plus rien à Colombiers du monastère bâti par saint Patrocle : il a été détruit par des brigands qui, au moyen âge, dévastaient le Bourbonnais. Il fut remplacé par un prieuré dont les titulaires étaient à la nomination du prieur de Souvigny. Les prieurs n'exerçaient pas, le prieuré était desservi par des prêtres à la portion congiaire.

L'église de Colombiers a été reconstruite au XII[e] siècle ; c'est un des beaux monuments de la province. Elle a trois nefs. Dédiée primitivement à saint Pierre, elle est maintenant sous le titre de Saint-Patrocle. Une piété toute particulière règne à Colombiers ; on l'attribue à saint Patrocle, qui est regardé comme un ancêtre et un modèle. Son souvenir est encore vivant dans le pays.

Ancien Propre de Bourges, complété au moyen de *notes* dues à l'extrême obligeance de feu M. l'abbé Boudant, curé de Chantelle.

SAINT JACQUES DE SASSEAU, ERMITE EN BERRI (865).

Fils de Félix et d'Harména, saint Jacques naquit en Grèce, au commencement du IX[e] siècle, et servit d'abord comme soldat sous les ordres de Léon l'Arménien. Plus tard, à l'exemple et sur les conseils d'Herpillinus, son frère aîné, déjà voué au Seigneur, il se fit clerc et partit pour les Gaules. Après une courte relâche à Gênes, où il guérit une femme aveugle, nommée Pétronille, et préserva les champs de la grêle, il quitta secrètement cette ville, révolté de l'ingratitude des habitants, traversa Lyon et se rendit auprès de Frédégise, célèbre évêque de Clermont, qui se prit pour lui d'une ardente affection, l'ordonna prêtre et voulut l'attacher à sa personne. Mais, obéissant à des ordres supérieurs, Jacques continua son pèlerinage, parvint à Bourges, et commença par visiter les églises et les sépultures des Saints.

Il eut un instant la pensée de se fixer au monastère de la Nef ; mais son amour de la vie contemplative l'emportant, il s'établit en ermite, à douze milles de la métropole du Berri, sur les bords de la Sauldre, dans un lieu boisé nommé *Saxiacus* [1], du consentement de Robert, haut et puissant seigneur de cette contrée, issu de sang royal et gendre de Wilfred, comte de Bourges. Il y construisit d'abord une étroite cabane pour lui et son disciple Jean ; puis, à l'aide d'aumônes, il y éleva de ses mains une modeste chapelle.

Robert et sa pieuse femme Agane, qui avaient leur demeure dans le voisinage, le visitaient fréquemment et lui faisaient porter par un serviteur les mets de leur table. Jacques vécut longtemps ainsi, dans les prières et les macérations, et, quand il sentit venir sa fin, il commanda à son disciple de creuser une fosse à l'intérieur de la chapelle, s'y étendit et rendit le dernier soupir, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel. Quelques jours auparavant, il avait, dit-on, annoncé la mort de Raoul de Turenne, archevêque de Bourges, une grande famine et une nouvelle invasion des Normands qui devait être funeste au monastère de la Nef et désoler l'Aquitaine.

Comme les cellules d'Eusice et de Patrocle, le sanctuaire où reposait la dépouille mortelle de saint Jacques donna la vie au désert. Des habitations s'y groupèrent et formèrent bientôt un village qui prit le nom de La Chapelle, auquel l'usage ajouta celui de Gillon de Sully, un des plus anciens seigneurs du pays.

Les annales bénédictines ajoutent qu'on montrait jadis, à une lieue de Bourges, du côté de Vierzon, dans une église également dédiée à saint Jacques, une cellule obscure dont la tradition veut que l'illustre solitaire ait fait sa demeure avant de se fixer sur les bords de la Sauldre.

Extrait des *Pieuses légendes du Berry,* par M. Veillat.

1. Plusieurs personnes ont confondu *Saxiacus*, comme le Château-Gordon, avec la ville même de Sancerre, tandis qu'il n'est en réalité que l'ancien Sasseau, aujourd'hui La Chapelle-d'Angillon ou Dam-Gillon.

XXe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint FELIX DE VALOIS, confesseur. 1212. — A Messine, en Sicile, les saints martyrs Ampèle et Caïus. — A Turin, les saints martyrs Octave, Soluteur et Adventeur, soldats de la légion thébaine, qui combattirent vaillamment pour la foi et furent couronnés du martyre sous l'empereur Maximien. Vers 286. — A Césarée, en Palestine, saint Agape, martyr, qui fut condamné aux bêtes sous l'empereur Galère Maximien ; mais, n'en ayant reçu aucune blessure, il fut jeté dans la mer avec des pierres aux pieds. Vers 306. — En Perse, le supplice de saint Nersès, évêque, et de ses compagnons. — A Dorostore, en Mysie, saint Dase, évêque, qui fut décapité sous le président Bassus, pour n'avoir pas voulu consentir aux impudicités de la fête de Saturne. — A Nicée, en Bithynie, les saints martyrs Eustache, Thespèse et Anatole, exécutés durant la persécution de Maximien. — A Héraclée, en Thrace, les saints martyrs Bassus, Denis, Agapet et quarante autres. — En Angleterre, saint EDMOND, roi et martyr. 870. — A Constantinople, saint Grégoire de Décapolis, qui souffrit beaucoup pour le culte des saintes Images. — A Milan, saint Bénigne, évêque, qui gouverna avec beaucoup de constance et de piété, durant les irruptions et les vexations des barbares, l'Eglise que la divine Providence lui avait confiée. 477. — A Châlon-sur-Saône, saint Sylvestre, évêque, qui mourut plein de jours et de vertus, dans la quarante-deuxième année de son épiscopat [1]. VIe s. — A Vérone, saint Simplice, évêque et confesseur. Vers 535.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Amiens, Arras, Le Puy et Saint-Dié, saint Félix de Valois, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 1212. — Au diocèse d'Amiens, mémoire de l'invention et de la translation des corps des saints confesseurs Warlois (Vuarlois, Warlais, Ouarlux, Warlus, Waloy, Urloux, Warlut, *Wuarlesius*, *Warlesius*, *Walesius*, *Warlusius*, *Valerius*, *Waclesius)*, et Luxor (Lussor, Lusor, *Luxoenus*) [2]. — Aux diocèses d'Arras et de Soissons, saint Autbode (Aubode, Obode), missionnaire irlandais, qui quitta sa patrie vers l'an 650, et vint prêcher la foi dans l'Ar-

1. Sylvestre succéda, vers l'an 490, au bienheureux Jean, évêque de Châlon-sur-Saône ; ce fut sous sa conduite que saint Césaire d'Arles passa ses premières années. Il s'appliqua à détruire parmi son peuple les derniers restes de l'idolâtrie, et il eut le bonheur de voir tout son troupeau réuni dans le bercail du bon Pasteur. En 517, il assista au concile d'Epaone ; son nom se trouve dans les souscriptions après ceux des métropolitains, saint Avite de Vienne et saint Viventiole de Lyon, ce qui fait juger qu'il était des plus anciens évêques. Il mourut en paix, suivant Grégoire de Tours, après avoir gouverné saintement son Eglise pendant quarante-deux ans. Après sa mort, on conserva longtemps comme une relique le hamac qui formait sa couche, et les malades, en passant sous ce lit tissu de cordes qui avait servi à un Saint, recouvraient la santé. Le culte public, en l'honneur de ce saint évêque, fut autorisé par le pape Jean VIII, en 870.

On ignora longtemps où son corps avait été enterré. Girbold, évêque de Châlon, le découvrit dans l'église de Saint-Marcel, avec celui de saint Agricole, vers l'an 878, et il en fit la translation. Il prit seulement une partie des reliques de saint Sylvestre, qu'il plaça sur l'autel de Saint-Pierre avec le corps entier de saint Agricole, et il laissa le reste dans le tombeau de marbre qu'il avait trouvé.

On fait la fête de saint Sylvestre le 28 novembre dans le diocèse d'Autun. — Godescard et *Propre d'Autun*.

2. Les corps des saints Luxor et Warlois étaient renfermés jadis à Notre-Dame d'Amiens dans une châsse de vermeil. Ce que la Révolution nous a laissé de leurs reliques est renfermé aujourd'hui dans la châsse de saint Honoré ; on en conserve aussi quelques-unes au Carmel d'Amiens. L'église de Saint-Jean-Baptiste de Picquigny et celle des Chartreux d'Abbeville en étaient autrefois pourvues.

Les noms de Warlois et de Luxor sont inscrits dans les litanies amiénoises des XIIIe et XIVe siècles, dans les additions de quelques manuscrits d'Usuard, dans les anciens martyrologes d'Amiens et de Saint-Riquier, et dans les plus vieux bréviaires amiénois. — M. l'abbé Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens.*

tois, le Hainaut, la Picardie et les pays adjacents. Il se rendit ensuite à Laon, où il passa le reste de sa vie dans l'exercice des plus sublimes vertus; c'est là qu'il s'endormit dans le Seigneur [1]. 690. — Au diocèse d'Angers, saint Apothème, évêque de ce siége et confesseur. Grec d'origine, il était sans doute venu dans la Gaule dans le but de se sanctifier dans la solitude sous la conduite de saint Martin. Le temps a détruit jusqu'au dernier souvenir de la vie de ce pontife [2]. Vers 389. — Au diocèse de Beauvais, sainte MAXENCE, vierge et martyre, citée au martyrologe de France du 24 octobre. ve s. — Au diocèse du Puy, saint Eudes ou Eudon, abbé de Saint-Chaffre (*Calminiacum*), dont nous avons parlé au jour précédent. 700. — Au diocèse de Mayence, saint Maxime, évêque de ce siége et confesseur. Tous les instants de sa précieuse vie furent marqués par les persécutions à outrance que les Ariens dirigèrent contre lui. Son corps, déposé dans l'église Saint-Hilaire de Mayence, fut, dans la suite, transféré à Halle, en Saxe. IVe s. — Au diocèse de Poitiers, fête de la Dédicace des églises Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome. Cette fête est marquée au martyrologe romain du 18 de ce mois. 1626. — Au diocèse de Toulouse, mémoire de saint Edmond, roi d'Angleterre et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 870. — En Franche-Comté, saint HIPPOLYTE, évêque de Belley. 769. — A Autun, le décès de saint Pragmace, évêque de ce siége, dont nous parlerons au 22 novembre. Vers 520.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Chez les Chanoines de Latran : A Rome, saint Gélase, pape et confesseur, célèbre par sa sainteté et par sa doctrine, à qui l'Ordre des Chanoines Réguliers, qu'il avait embrassé en Afrique sous la Règle de notre Père saint Augustin, et établi dans l'église de Latran, doit sa réforme et son augmentation. Il émigra au ciel le 21 novembre [3]. 496.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — Au monastère de Cerfroid, dans le diocèse de Meaux, notre Père saint Félix de Valois, confesseur, fondateur de l'Ordre de la très-sainte Trinité de la Rédemption des Captifs. 1212.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Rome, saint Gélase, pape, qui, élevé à l'école et au monastère de notre Père saint Augustin, quitta l'Afrique à cause de la persécution des Vandales, vint en Italie, près de Naples, en Campanie, pour y mener la vie monastique ; mais, élu au souverain pontificat par le clergé romain, à cause de sa grande sainteté et de l'excellence de sa doctrine, il occupa la chaire de saint Pierre avec une grande sagesse et une grande intégrité. 496.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Bonvisius de Plaisance, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Docteur fort célèbre avant d'entrer en religion, il reçut l'habit des mains mêmes de saint Dominique. Ce grand patriarche le prenait souvent pour son compagnon, à cause du plaisir qu'il trouvait à sa conversation aussi vertueuse que savante. Encore novice dans le couvent de Bologne, il fut chargé d'aller fonder une maison de son Ordre dans sa ville natale. Son humilité fut blessée, mais l'esprit d'obéissance le contraignit d'accepter une pareille entreprise : elle réussit au-delà de toute espérance. A quelque temps de là, comme il exerçait au couvent de Bologne les fonctions de procureur, le pain vint à manquer complétement pour le dîner de la communauté : « Faites néanmoins rassembler les frères », lui dit saint Dominique à qui il alla exposer cette position fâcheuse ; « il est bon que les enfants d'un Dieu pauvre sentent la misère ».

1. Saint Autbodo est le patron du village de Wancourt (entre Arras et Cambrai). On y voit une petite fontaine qui porte son nom, et dont les eaux sont très-salutaires aux malades et aux infirmes. Aujourd'hui encore, ceux qui sont attaqués de la fièvre en boivent et sont souvent guéris par les mérites du saint patron.

Les peintres représentent ordinairement saint Autbodo sous l'habit d'un ermite, tenant d'une main un bâton et de l'autre un chapelet, pour exprimer sans doute sa qualité de religieux missionnaire. — M. l'abbé Destombes, *Saints de Cambrai et d'Arras.*

2. Des miracles nombreux ayant confirmé la confiance des peuples en sa puissante protection, un temple s'éleva bientôt sous son patronage dans un faubourg de la ville d'Angers. Vers 848, par suite d'un pieux larcin, les reliques du saint évêque furent dérobées à son église et transférées dans celle de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, au diocèse de Rennes. Des prodiges sans nombre vinrent illustrer le nouveau tombeau du Saint. Le 20 novembre 1284, on remplaça la modeste châsse dans laquelle les ossements de l'apôtre d'Angers avaient été contenus jusqu'alors, par un reliquaire beaucoup plus précieux : il existe encore; mais comme les sceaux en ont été brisés à la Révolution, les restes de saint Apothème ont cessé d'être exposés à la vénération du peuple. — *Saints d'Anjou,* par le révérend Père Dom Chamard.

3. Voir la notice de saint Gélase au jour suivant.

Quand tous les Frères furent assis, on vit deux anges entrer au réfectoire, portant une corbeille de beaux pains blancs qu'ils distribuèrent. Le bienheureux Bonvisius fut promptement mûr pour le ciel : il mourut presque en même temps que saint Dominique. 1221. — A Hildesheim *(Hennepolis)*, ville de Hanovre, saint Bernward ou Bernard, évêque de ce siége et confesseur. Son exactitude à remplir tous les devoirs de l'épiscopat le fit chérir et respecter de ses diocésains. Après avoir donné le jour à l'exercice des fonctions pastorales, il employait une partie de la nuit à la prière et à la lecture. Il rétablit la discipline ecclésiastique et fit fleurir les lois, les sciences et les arts. Les pauvres étaient sûrs de trouver en lui un père et un protecteur. Pendant que le saint évêque était occupé à bâtir ou à réparer des églises et des monastères, et qu'il cherchait tous les moyens de procurer la gloire de Dieu, il fut attaqué d'une maladie qui le fit beaucoup souffrir pendant cinq ans. Il la reçut comme une épreuve que Dieu lui envoyait pour purifier son âme, et, donnant les biens qui lui venaient de son patrimoine au monastère de Saint-Michel qu'il avait fondé, il y prit l'habit la dernière année de sa vie. Son corps fut déposé dans l'église de ce monastère. Le pape Célestin III le canonisa en 1194. 1021.

SAINT HIPPOLYTE, ÉVÊQUE DE BELLEY

769. — Pape : Etienne III. — Roi de France : Carloman.

> Dieu seul est notre trésor, un chrétien ne doit pas fixer son cœur vers un autre objet.
>
> *Maxime du Saint.*

Saint Hippolyte naquit, vers l'an 686, dans la Bourgogne transjurane. Ses parents furent si attentifs à le former de bonne heure à la vertu, qu'on ne remarqua jamais en lui les défauts presque toujours inséparables de la jeunesse ; mais ce fut surtout à l'école intérieure de la grâce qu'il apprit la science du salut, dans laquelle il fit de rapides progrès ; dès lors il fut facile de voir qu'il préludait à cette sublime sainteté qui lui valut après sa mort les honneurs des autels. Une piété solide, une douce candeur, une sage et prudente circonspection dans ses paroles et ses actions, une connaissance des lettres sacrées et profanes bien supérieure à celle qu'on acquérait à cette époque, prévenaient en sa faveur tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Ces heureux commencements d'une vie si parfaite lui attirèrent les applaudissements du monde qui lui décernait une place honorable, mais le jeune Hyppolite avait déjà médité sur les dangers qu'il offre à la vertu ; dès lors il résolut de le quitter pour embrasser l'état religieux.

Il fut reçu au monastère de Condat (appelé depuis Saint-Claude), qui n'était pas éloigné du lieu de sa naissance. Les instructions et les exemples des fervents cénobites qui l'habitaient ne firent qu'exciter de plus en plus les ardeurs de la charité dont le jeune novice était embrasé. Jamais on n'en vit de plus fervent, de plus recueilli, de plus modeste, de plus humble et de plus soumis. Non content d'avoir renoncé au monde par la profession religieuse, il s'efforçait, autant que la règle du couvent le lui permettait, de suivre l'exemple des plus austères anachorètes; sa cellule ne lui paraissait même pas assez solitaire pour prier en secret, c'est au pied des autels qu'il passait une partie des nuits dans l'oraison et la méditation ; la prière commune néanmoins avait pour lui de grands attraits, et son bonheur était de chanter au chœur les louanges de Dieu. L'obéissance qu'il pratiqua toujours avec cette perfection tant recommandée par les premiers instituteurs de la vie monastique, put seule mettre des bornes à ses excessives macérations. Affaibli par les

coups multipliés d'une cruelle discipline, prêt à succomber à la suite de jeûnes continuels et de veilles prolongées, il en modéra la rigueur par ordre de son abbé; mais jamais il ne traita son corps autrement que comme un ennemi qu'il faut tenir par la pénitence sous la dépendance de l'esprit.

Sa profonde humilité ne le cédait en rien à son obéissance et à ses austérités. Elevé au sacerdoce malgré sa résistance, on ne s'apercevait qu'à l'autel de son changement d'état; partout ailleurs on l'eût pris pour le dernier des frères, à voir l'empressement avec lequel il choisissait les offices les plus bas du monastère. Il ne cherchait pas moins à s'abaisser par ses paroles que par ses actions. A l'entendre parler de lui, c'était le plus grand de tous les pécheurs; mais il était seul à le dire, et jamais le mépris qu'il faisait de sa personne ne put réussir à lui dérober les justes louanges que lui prodiguaient les autres religieux.

Tous tendaient comme Hippolyte à la perfection; chacun cependant s'estimait heureux de le suivre de loin dans la carrière des plus sublimes vertus, et celui qui se croyait le dernier d'entre eux fut mis à la tête du monastère par la réunion de tous les suffrages. Les voix qui l'appelèrent à la place de saint Aufrède, quatorzième abbé de Condat, que la mort venait de ravir à l'amour de ses habitants, étaient trop unanimes pour qu'il pût s'opposer à cette élection; mais il ne l'accepta qu'en tremblant, et pour faire une espèce de contre-poids aux déférences que les moines avaient pour lui, il redoubla d'humilité et de ferveur; il les servait avec tant d'affection que souvent il les attendrissait jusqu'aux larmes. S'il fallait faire quelque réprimande, il leur parlait non-seulement avec douceur, mais avec respect, et comme le recommande saint Benoît aux abbés, il les gouvernait plus par ses exemples que par ses avis.

Sous la conduite d'un tel chef, le monastère de Condat acquit un nouveau degré de célébrité. La réputation d'Hippolyte s'accrut avec elle, et la renommée l'ayant publiée au loin, on ne doit pas s'étonner si plusieurs Eglises souhaitèrent d'avoir pour pasteur un religieux si digne de l'épiscopat.

Ce fut par un effet visible de la Providence que celle de Belley jeta les yeux sur notre Saint, et le choisit pour succéder à Ansemonde. Livré tout entier à la retraite et à l'étude, ne croyant être connu que de Dieu seul, Hippolyte, comme autrefois les Chrysostome, les Basile, les Ambroise et les Augustin, tomba dans les angoisses et les alarmes, à la vue de la charge qu'on voulait lui imposer; mais les difficultés qu'il opposa à son élection ne lui réussirent pas mieux que celles qu'il avait faites lorsqu'on voulut le mettre à la tête de son monastère; le clergé et le peuple le réclamaient avec tant d'instances, le souverain Pontife le pressa si vivement, qu'Hippolyte crut enfin reconnaître la voix de Dieu dans le concours de tant de volontés respectables. On ne peut dire quelle fut l'affliction générale de tous les moines qui ne voulurent laisser sortir leur abbé sans avoir obtenu qu'il continuerait à gouverner le monastère de Condat.

Ainsi, toutes les difficultés étant levées, Hippolyte fut sacré vers l'an 755, et fit son entrée à Belley au milieu de l'allégresse publique. La haute opinion qu'on avait conçue de sa sainteté fut bientôt confirmée par sa présence: sa modestie, son humilité, sa douceur et sa piété lui gagnèrent tous les cœurs, et quelque prévenu qu'on fut en sa faveur, l'estime et la vénération augmentèrent rapidement par l'éclat frappant de ses exemples. On vit paraître alors dans tout son jour cette éminente sainteté qu'il avait acquise dans la solitude, et toutes les vertus que saint Paul exige d'un

évêque, brillèrent dans la personne de ce prélat. Sa charité pour les pauvres qu'on avait admirée en lui dès son enfance, se répandit avec profusion sur tous les malheureux de son diocèse ; les hôpitaux, les ladreries, les prisons étaient des lieux qu'il se plaisait à visiter, et toujours les pauvres furent bien reçus chez lui, tellement que son palais semblait être leur maison. Il parcourait avec soin son diocèse, et partout il réconciliait les ennemis et soulageait les nécessiteux. Sous un tel évêque, on vit fleurir la piété et la religion, tant la sainteté d'un pasteur a d'empire sur toutes ses ouailles! Le rétablissement de la discipline ecclésiastique fut un de ses premiers soins et le premier fruit de sa sollicitude pastorale ; il forma un clergé pieux et zélé qui favorisa le développement de la civilisation parmi nos ancêtres, plongés encore alors dans l'ignorance et disputant aux bêtes féroces les forêts dont une partie du Bugey était couverte à cette époque, et qu'ils conquirent à l'agriculture, aidés par la main puissante et féconde de la religion.

Quoique environné d'honneurs, saint Hippolyte conserva ses goûts pour la simplicité. Il vivait dans son palais à Belley comme il avait vécu dans sa cellule à Condat : mêmes jeûnes, mêmes veilles, mêmes pénitences, même dureté pour sa personne, réservant toute son indulgence pour son troupeau. Il assistait au chœur avec ses chanoines, et leur donna constamment l'exemple de l'assiduité. Sa modestie respectueuse dans le lieu saint était une éloquente prédication qui inspirait le respect pour la religion à tout le peuple. Son goût pour la pauvreté lui fournit des ressources pour faire des réparations considérables à sa cathédrale et pour secourir d'autres églises.

Les occupations de l'épiscopat, une vie laborieuse et austère ne le détournaient pas des soins qu'il devait à Condat. Semblable au feu qui active ses flammes à proportion des aliments qu'on lui fournit, le zèle de saint Hippolyte sembla prendre une nouvelle ardeur pour donner plus d'extension à son abbaye en faisant de nouvelles fondations. Il savait que les maisons religieuses sont un refuge non-seulement pour la vertu, mais encore pour les grandes passions qui, après s'être tourmentées dans le bruit du monde, ont besoin de la solitude pour se consoler des vanités de la terre par le souvenir du ciel. Aussi en bâtit-il un grand nombre dans diverses provinces de la France.

Pépin le Bref se plut à combler notre Saint de ses libéralités. Il l'honorait de sa confiance, le consultait souvent dans les affaires de l'Etat, et parmi les beaux priviléges qu'il lui avait accordés, on voit figurer celui de battre monnaie à Condat. Charlemagne, fils et successeur de Pépin, marcha sur les traces de son père, et fit don à saint Hippolyte de plusieurs propriétés considérables en Champagne, en Bourgogne, en Bretagne où il établit des abbayes. C'est là l'origine des nombreux prieurés que le monastère de Saint-Claude possédait encore avant 1792 dans ces provinces, ainsi que dans le Bugey, la Bresse et le pays de Gex. Ces richesses ne changèrent rien à l'austérité des religieux : saint Hippolyte les fit tourner au profit des pauvres et de la religion, en les employant à multiplier les maisons de son Ordre. Il fit de très-fortes dépenses encore pour bâtir le grand cloître qui servait de communication entre l'église de Saint-Pierre et celle de son monastère.

On ne sait pas précisément au juste combien de temps saint Hippolyte fut évêque de Belley ; quelques historiens prétendent qu'il ne gouverna cette Eglise que depuis 755 jusqu'en 765. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en

cette même année il assista au synode d'Attigny, dans lequel les évêques et les abbés, assemblés en grand nombre, décidèrent des questions importantes relatives au bien de la religion et au salut des âmes; ils convinrent dans cette assemblée que dès que l'un d'eux viendrait à mourir, les autres prieraient Dieu pour lui, et ils spécifièrent même les prières que devraient faire les évêques et les abbés. Saint Hippolyte, en souscrivant aux actes de ce synode, signe au rang des évêques sans prendre d'autre qualité que celle d'abbé de Condat; d'où il faut conclure qu'en 765 il avait déjà abdiqué l'épiscopat pour rentrer dans la solitude. C'est sur ce monument que fondent leurs conjectures ceux qui disent qu'il ne fut à la tête du diocèse de Belley que l'espace de dix ans.

La détermination que prit saint Hippolyte de quitter son siége, répandit la consternation parmi son troupeau. La douleur qu'il ressentait lui-même de cette séparation l'aurait retenu à Belley, si depuis longtemps il n'eût résolu d'aller mourir dans la solitude. La diminution de ses forces, venue encore plus de ses grandes austérités que de la vieillesse, n'avait point affaibli la vigueur de sa tendre piété; il se sentit consumé peu à peu sans rien relâcher de ses pratiques de dévotion. Les douleurs inséparables d'un âge très-avancé, n'altérèrent jamais sa tranquillité, ni sa douceur. Il avait eu toute sa vie une dévotion affectueuse envers la sainte Vierge; cette dévotion prit un nouvel accroissement; ses oraisons devinrent aussi plus longues et plus ferventes. Il parlait sans cesse à ses religieux du mépris qu'on doit faire de la vie qui est semée de misères et qui aboutit au tombeau. « Heureux », leur disait-il, « ceux qui se regardent comme étrangers sur la terre, et qui d'un œil serein envisagent la mort comme la fin de leur exil ! » — « Dieu seul est notre trésor », se plaisait-il à répéter, « un chrétien ne doit pas fixer son cœur vers un autre objet. Ne vous laissez pas éblouir par rien de ce qui brille en cette vie, parce que la mort nous dépouille de tout, excepté des mérites que l'on a acquis devant Dieu loin du monde ». Ses forces diminuaient chaque jour, et voyant que sa fin approchait, il demanda les derniers sacrements qu'il reçut avec une ferveur nouvelle; il entra dès lors dans une douce contemplation des miséricordes du Seigneur, dans laquelle il expira le 20 novembre 769, au milieu de ses disciples en pleurs qu'il bénissait de sa main défaillante et paternelle. Il était plus qu'octogénaire, et gouvernait l'abbaye de Condat depuis plus de vingt ans.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut enterré avec pompe dans l'église de l'abbaye près de ceux de saint Oyend et de saint Claude, ses glorieux prédécesseurs. Son tombeau devint célèbre par le grand nombre de miracles qui s'y opérèrent. Il fut mis au nombre des Saints, et sa fête fut ensuite célébrée tous les ans avec solennité le 20 novembre. Aujourd'hui on en fait l'office, dans le diocèse de Saint-Claude, le 28 novembre. On en faisait aussi l'office dans celui de Belley avant la Révolution de 1790. L'ancien Missel (1527) et l'ancien Bréviaire (1518) de Belley, imprimés sous Mgr Claude de Stavayé, contenaient l'office de saint Hippolyte. La cathédrale possédait une côte de ce saint évêque de Belley, que Mgr de Passelaigue avait obtenue des moines de Saint-Claude, et qu'il avait solennellement transportée dans la cathédrale, assisté de tout son clergé, le 31 mai 1645. Des mains sacriléges la livrèrent aux flammes le 6 décembre 1793. Cette même année, le corps de saint Hippolyte, qui existait dans la cathédrale de Saint-Claude, fut profané par les impies. Depuis cette fatale époque, la fête de saint Hippolyte fut interrompue dans le diocèse de Belley, que le concordat de 1802 réunit à celui de Lyon. Il était réservé au zèle et à la piété de Mgr Devie, l'un de ses illustres successeurs et le fidèle imitateur de ses vertus, de faire revivre le culte d'un si grand

protecteur de son Eglise. L'office de saint Hippolyte est fixé au rit de semi-double mineur, dans le calendrier que ce savant évêque a publié en 1831 dans le tome III de son Rituel.

Extrait de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Belley,* par Mgr Depéry.

SAINT FÉLIX DE VALOIS,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ POUR LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS

1212. — Pape : Innocent III. — Roi de France : Philippe II, Auguste.

Mementote vinctorum.
Souvenez-vous de ceux qui gémissent dans les fers.
Hebr., XIII, 3.

Félix était fils de Raoul Ier, comte de Vermandois et de Valois, et de Eléonore de Champagne, sœur de Thibaud, comte de Champagne et de Blois. Il naquit au château d'Amiens, le 11 avril de l'année 1127. Il fut nommé Hugues au baptême, mais il changea ce nom en celui de Félix, comme nous le dirons, quand il quitta le monde pour se donner entièrement à Dieu dans le secret d'une vie retirée.

La comtesse Eléonore, qui avait eu quelques visions extraordinaires, pendant sa grossesse, sur l'heureuse destinée de celui qu'elle devait mettre au monde, le porta à saint Bernard, abbé de Clairvaux, pour être offert à Dieu. Ce saint abbé reçut, à l'entrée du monastère, la comtesse de Valois, qui tenait dans ses bras son enfant âgé de trois ans; il la conduisit avec tous ses religieux chantant des psaumes jusqu'au grand autel de l'église où il célébra la messe, après laquelle il offrit l'enfant à Dieu et le voua au service de la sainte Vierge. Après la cérémonie, les religieux chantèrent le *Te Deum;* le saint abbé dit ensuite le saint Evangile sur la mère et sur l'enfant, priant Dieu qu'il comblât l'une et l'autre de ses bénédictions.

La comtesse, avant de partir, conféra quelque temps avec saint Bernard sur les moyens les plus convenables à sa perfection ; puis elle retourna avec son fils au château de Crépy. Elle eut un soin tout particulier de l'enfant qu'elle regarda comme un dépôt sacré que le ciel lui avait confié. Elle s'appliquait à toutes sortes de bonnes œuvres, et spécialement à faire des aumônes aux pauvres qui souffraient alors d'extrêmes nécessités; lorsque ses domestiques leur distribuaient des vivres, on remarquait une joie indicible sur le visage du petit Hugues, qui prenait d'entre les mains des valets les morceaux de pain pour les distribuer lui-même, quoiqu'il ne fût pas dans un âge capable de discerner le prix des actions de charité; on n'apaisait jamais plus efficacement ses cris enfantins, qu'en lui mettant entre les mains quelque chose qu'il pût donner aux pauvres.

Le pape Innocent II, chassé de Rome par la faction qui soutenait son compétiteur Anaclet, était venu chercher un asile en France. Raoul Ier, comte de Valois, offrit son château de Crépy pour résidence au Pontife exilé : Innocent II usa pendant quelque temps de cette généreuse hospitalité, et, en reconnaissance, appela les bénédictions du ciel sur le jeune enfant que sa mère dirigeait avec tant de sollicitude dans les voies de la vertu.

Cet aimable enfant avançait en vertus à mesure qu'il avançait en âge. Il n'avait des soins et des pensées que pour secourir les pauvres; il se privait de tout ce qu'on lui donnait pour leur en faire part; il leur portait les douceurs qu'on lui présentait; étant à table, il amassait sur son assiette tous les morceaux qu'il pouvait avoir, et, quittant la compagnie, sans avoir aucune vue humaine, il allait causer avec les pauvres et leur distribuer, avec une grande prudence et une grande bonté, tous les bons mets qu'il leur avait apportés. Il disait qu'il fallait préférer à tous ses devoirs ceux qu'on est obligé de rendre à Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

Le pieux jeune homme, dans un âge plus avancé, ayant reconnu que son oncle, le comte Thibaud, aimait aussi à faire du bien à ceux qui étaient dans la nécessité, savait sagement tirer de lui de grosses sommes pour les assister : ce qui fit dire un jour à cet oncle qu'il croyait que le comte de Valois, son neveu, avait formé le dessein de le rendre pauvre pour rendre les pauvres riches. Il donnait souvent ses habits à ceux qu'il voyait dans le besoin, et il répondait à ceux qui lui disaient qu'il fallait user d'un peu de discrétion, que c'était le propre de la prudence de la chair de prendre toutes ces mesures, mais que la sagesse de l'esprit évangélique n'avait point toutes ces vues. Plus les pauvres étaient méprisables et dégoûtants, chargés d'ulcères et de plaies, plus il approchait d'eux et plus il les estimait. Un jour, un pauvre, couvert d'ulcères, vint implorer sa charité. Félix se déroba aux regards des gens de sa suite, conduisit le mendiant à l'écart et le revêtit de ses propres habits; mais Dieu permit que ces mêmes vêtements se trouvassent miraculeusement, le lendemain, sous le chevet du lit du jeune comte : ce qui le remplit d'étonnement et de reconnaissance envers la bonté divine, qui lui faisait connaître par là qu'on ne perd pas ce qu'on donne aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ.

Sa charité ne se bornait pas seulement à secourir ceux qui étaient privés des biens temporels; elle s'étendait aussi sur toutes les autres personnes affligées, qu'il tâchait de consoler par tous les moyens qui lui étaient possibles; il avait tant de compassion pour les criminels, qu'il lui semblait être lui-même chargé des chaînes dont il les voyait accablés, et l'on eût dit, à le voir gémir avec eux, qu'il en ressentait la pesanteur. Il travaillait avec de grands soins à obtenir leur grâce; il se rendait même leur caution. Il en délivra un d'une manière admirable, que l'Eglise raconte en son office. N'ayant encore que dix ans, il sut qu'on allait condamner un criminel à la mort pour des assassinats et des meurtres. Il se sentit intérieurement poussé à demander sa grâce, connaissant, par une lumière secrète, qu'il ferait pénitence et qu'il deviendrait un Saint. Il alla visiter ce malheureux dans son cachot et le convertit. Ensuite, il se mit en oraison, versa une très-grande abondance de larmes, et promit à Dieu de satisfaire autant qu'il le pourrait pour les crimes de celui en faveur duquel il priait. Cette action fut si agréable à Dieu, que le jeune comte mérita de recevoir une révélation dans laquelle il connut clairement que ce grand pécheur deviendrait un grand Saint. Plein de confiance en Dieu, il fit toutes sortes de démarches auprès des juges et de Thibaud, son oncle, dont le condamné était sujet; il fit tant qu'il obtint sa grâce. Ce pécheur se retira dans une affreuse solitude; il y fit une pénitence très-austère et y termina enfin heureusement ses jours.

Cependant, la réputation que ces vertus et ces prodiges firent à saint Félix le décida à s'éloigner pour chercher le calme et la solitude. Le divorce qui arriva entre Raoul, son père, et la comtesse Eléonore, sa mère, qu'il

répudia pour épouser à son préjudice la princesse Alix-Pétronille, seconde fille du duc d'Aquitaine, ne fut pas un petit motif pour le confirmer dans son dessein; cette action injuste de Raoul, qui causa tant de douleur à Eléonore, attira les foudres de l'excommunication sur la personne du comte, son époux, obligea les légats envoyés exprès de Rome de soumettre à l'interdit toutes ses terres et tous ses domaines, et fit naître des guerres cruelles dans l'Etat. Ces tristes événements, ces troubles, ces divisions et tant d'intérêts humains de tous côtés, ne contribuèrent pas peu à faire résoudre le saint jeune homme à abandonner le siècle et tout ce qu'il y pouvait prétendre pour aller chercher un lieu d'asile où il ne pensât uniquement qu'à l'affaire de son salut; il abandonna donc à Thibaud, comte de Champagne, son oncle et frère d'Eléonore, le soin de la réunion qu'il fallait ménager entre son père et sa mère, et quitta, suivant le conseil du Saint-Esprit, son peuple, sa patrie et la maison de son père pour se mettre dans le chemin du ciel.

Se souvenant qu'on lui avait dit plusieurs fois qu'il avait été offert à Dieu à Clairvaux, par les mains de saint Bernard, il alla en cette abbaye pour y renouveler et ratifier cette première consécration. Dès qu'il fut dans cette sainte communauté, il oublia en un moment toutes les affaires du monde; il croyait être dans le ciel en se voyant dans une maison où l'on vivait comme des anges. Rien ne lui parut difficile; il copiait facilement tout ce qu'il voyait d'édifiant dans les autres : les austérités, les jeûnes, les pénitences, les veilles, le travail, tout lui semblait facile; le pain de millet et d'avoine qu'on lui présentait, les feuilles de hêtre bouillies qu'on lui donnait pour ragoût, les légumes, les racines sauvages et toutes les autres choses semblables étaient pour lui des mets délicieux. Il y trouva Henri, fils de Louis le Gros et d'Alix de Savoie, qui devait un jour gouverner l'Eglise de Beauvais et plus tard celle de Reims. Les exemples de ce prince, comme ceux de saint Bernard, excitèrent son admiration et alimentèrent son zèle.

Quand Félix s'aperçut de l'estime dont il était l'objet, il voulut échapper aux tentations de l'amour-propre et se retirer dans une solitude inaccessible à la louange, où sa vie, son nom, sa mémoire resteraient ensevelis dans un éternel oubli. Il s'ouvrit de ses projets à saint Bernard, qui les approuva.

Pour mieux cacher son dessein, Félix se rendit à la cour de son oncle Thibaud, comte de Champagne. Il y fut reçu avec les honneurs qu'on devait à son rang, et, après un court séjour, il manifesta le dessein de visiter l'Italie. Thibaud ne vit là qu'un moyen de perfectionner l'éducation de son neveu, et lui fournit une escorte pour accomplir son excursion.

Dès que Félix eut traversé les Alpes, il songea à réaliser le projet qui avait guidé ses pas. Partout il s'enquérait du genre de vie qu'on menait dans les monastères, de la régularité qui y florissait, des saints personnages qui les édifiaient par leurs vertus. Ayant appris qu'un pieux anachorète avait confiné son existence au milieu des Alpes et pratiquait dans cette solitude une perfection surhumaine, il sentit soudain dans son âme un attrait mystérieux pour ce genre de vie, et résolut de se faire le disciple du saint anachorète, sans qu'on pût soupçonner le lieu de son exil volontaire. Il profita d'une excursion pour se dérober aux regards de sa suite et s'enfoncer dans la forêt. Lorsque ses serviteurs eurent remarqué son absence, ils se mirent à sa recherche; leurs tentatives prolongées restant infructueuses, ils crurent que leur maître avait péri dans quelque ravin et publièrent le bruit de sa mort.

Le jeune comte de Valois étant parvenu à trouver la grotte du solitaire, lui exposa son dessein d'ensevelir dans l'oubli son nom et son existence. Encouragé par le saint homme à réaliser ses humbles projets, le fils de Raoul et d'Eléonore changea son nom d'Hugues en celui de Félix, qu'il choisit pour exprimer le bonheur qu'il ressentait de se consacrer désormais tout entier au service du Seigneur.

A l'exemple du modèle qu'il s'était choisi, Félix prolongeait pendant la nuit ses prières et ses méditations, et s'adonnait à des austérités qui faisaient revivre en lui les traditions de la Thébaïde; il mortifiait son esprit encore plus que sa chair et soumettait toutes ses inclinations à la volonté divine. Il obéissait avec la docilité d'un enfant à son compagnon qui l'éprouvait parfois par des ordres inexécutables. Rien ne pouvait altérer la patience et la douceur de Félix; une paix délicieuse devenait le prix de son abnégation et de son immolation perpétuelle.

De si grandes vertus, soutenues avec tant de fidélité, engagèrent le vénérable solitaire à faire prendre les ordres sacrés à son disciple. Lorsque Félix eut reçu le caractère du sacerdoce, il recommença à affliger son corps par de nouvelles mortifications; il ne prenait presque point de nourriture; son obéissance à son supérieur était si grande que celui-ci, plein d'admiration, traitait Félix comme son frère et lui demandait souvent des conseils touchant la vie intérieure. Ce saint vieillard, sachant qu'il allait mourir, fit part de cette nouvelle à son cher disciple, et lui donna ses derniers avis pour suivre avec fidélité sa vocation; il lui laissa pour héritage sa cellule et son désert, et enfin il expira entre ses bras.

Quelque temps après, suivant l'attrait de la grâce, notre Saint revint en France, où sa longue absence, l'altération de ses traits, le changement d'habits l'empêchèrent d'être reconnu. Il se bâtit une petite cellule dans le diocèse de Meaux, au milieu d'une forêt qui était alors affreuse et impraticable, remplie de bêtes féroces et presque inaccessible aux hommes par sa situation; il y construisit un petit oratoire. Ce lieu, qu'on appela depuis Cerfroid [1], était fort incommode, il fallait aller chercher de l'eau à une demi-lieue de là; cette difficulté n'étonna point ce pieux solitaire accoutumé au travail, et ce repaire des bêtes féroces devint pour lui un paradis; il y mena une vie tout angélique; il semblait ne vivre que par miracle; il passait quelquefois les semaines sans rien prendre; quelques racines sauvages ou quelques morceaux de pain bis qu'on lui apportait des villages, faisaient toute sa nourriture. Il passait les nuits et les jours en oraison et dans la contemplation de nos plus saints mystères.

Ce fut dans le secret du profond silence de cette aimable solitude que Dieu donna à Félix les premières idées de l'Ordre de la Rédemption des Captifs, dont il voulait le faire fondateur avec saint Jean de Matha [2]; il eut, à cette occasion, une vision qui le prépara à ce grand dessein. Etant près de la fontaine [3] où il allait prendre tous les jours sa petite réfection, il aperçut un cerf qui venait se rafraîchir dans le courant de ses eaux et qui portait entre ses branches une croix rouge et bleue; il ne put pénétrer ce mystère dans ce moment, et il n'en connut le secret que dans la suite.

1. Cerfroid fait aujourd'hui partie du diocèse de Soissons; c'est un hameau dépendant de Brumetz, canton de Neuilly-Saint-Front.

2. Voir, sur l'Ordre de la Rédemption des Captifs, la vie de saint Jean de Matha, au 8 février.

3. Cette fontaine fut désignée plus tard sous le nom de *Fontaine de la Trinité*, à cause d'une sculpture représentant les trois personnes divines. Elle est comprise aujourd'hui dans l'enceinte du monastère de Cerfroid.

Lorsque Dieu commençait à découvrir ses desseins à Félix dans sa solitude, il en instruisit aussi Jean de Matha, lequel, obéissant à une voix secrète, vint chercher Félix dans son désert. Comme ils avaient reçu du ciel les mêmes impressions sur l'institution de l'Ordre de la Rédemption des Captifs, ils ne doutèrent plus que Dieu ne fût l'auteur de ce dessein et qu'ils ne dussent demeurer ensemble pour jeter les premiers fondements de cet institut.

Ils jugèrent d'abord à propos de se tracer par écrit des Règles qu'ils pussent suivre avec fidélité : ils chantaient ensemble l'office divin avec une modestie angélique ; ils ne prenaient presque point de repos pendant la nuit ; ils ne faisaient qu'un repas le jour ; leur nourriture était un morceau de pain qu'ils allaient manger sur le bord de la fontaine dont nous avons parlé. Ils demeurèrent trois années en ce lieu dans l'exercice des vertus les plus héroïques et les plus austères, guérissant miraculeusement tous les malades d'alentour ; ils prièrent néanmoins Notre-Seigneur, avec une grande abondance de larmes, de transporter à d'autres ce don insigne qui leur attirait trop de monde et de réputation : ils préféraient la vie inconnue et cachée à ces grandes actions d'éclat. C'était une chose digne d'admiration et d'une grande édification, que de voir ces deux saints anachorètes se rapporter l'un à l'autre ce grand pouvoir de guérir les malades.

La divine Providence leur adressa plusieurs disciples qui, abandonnant généreusement biens, parents, patrie, plaisirs, honneurs, fortune, vinrent se ranger sous la discipline de ces vénérables maîtres dans la voie du salut. Ils reconnurent si bien la vanité des grandeurs et des délices du monde, en les comparant à la solidité et aux véritables plaisirs qu'ils trouvaient par leur propre expérience dans le silence des forêts, qu'ils s'affermirent en très-peu de temps dans leur sainte vocation. Les règles et l'exemple que leur donnèrent les deux saints anachorètes furent les deux plus puissants moyens qui les conduisirent à la perfection à laquelle ils aspiraient.

Dieu inspira à ces deux célèbres solitaires d'aller à Rome pour consulter le souverain Pontife sur leur dessein. Dociles à la voix du ciel, ils abandonnèrent leurs disciples aux soins de la divine Sagesse, et partirent, quoique la saison commençât à être fâcheuse. Quelques jours après leur arrivée à Rome, le Pape approuva leur institut, ainsi que nous l'avons dit dans la vie de saint Jean de Matha, au 8 février.

Après de si heureux succès, ils revinrent en France et allèrent consoler les chers disciples qu'ils avaient laissés à Cerfroid, aux soins de la seule Providence. Ils travaillèrent aussitôt à perfectionner les règles et les constitutions qu'ils avaient déjà commencées. Jean de Matha retourna peu de temps après à Rome pour faire confirmer la Règle, après l'avoir entièrement perfectionnée, de sorte que Félix de Valois demeura seul supérieur de Cerfroid ; ce fut alors qu'il travailla à donner un grand accroissement à l'Ordre, dont il avait été déclaré Patriarche par le vicaire de Jésus-Christ. Un grand nombre de bons sujets vinrent se présenter pour être sous sa sage conduite ; plusieurs personnes de qualité et de ses proches parents lui donnaient tout ce dont il avait besoin pour la construction des bâtiments nécessaires. Il était le conseil de tout le pays et le médecin corporel et spirituel de tous les affligés ; il guérissait miraculeusement tous les malades et donnait des avis consolants et salutaires à tous ceux qui le consultaient sur leurs peines.

Tout l'enfer s'éleva contre cet Ordre naissant. Les démons attaquèrent

d'abord le saint Patriarche par une infinité d'assauts qu'ils lui livrèrent; tantôt en lui inspirant des sentiments de vaine gloire et de complaisance sur les grands progrès qu'il faisait dans son Ordre ; et d'autres fois, ils le voulaient surmonter à force ouverte, en le chargeant, même extérieurement, d'une infinité de coups, et en inquiétant ses disciples et ses nouveaux religieux par une infinité de mauvaises impressions et de suggestions malicieuses et diaboliques qui tendaient toutes à faire quitter le désert à ces innocents solitaires, et à leur persuader de retourner dans le monde; mais Félix, toujours heureux dans les assauts, et toujours victorieux dans les rudes combats, ne perdit aucun de ceux que le ciel lui avait confiés, et se conserva toujours lui-même jusqu'à la mort le plus humble de tous les hommes.

Quoique ce saint Patriarche fût obligé de se jeter par nécessité, et contre toutes ses inclinations, dans une infinité de soins et de travaux extérieurs auxquels les batiments de ses monastères l'engageaient tous les jours, c'était néanmoins un spectable digne de grande admiration, de voir la modestie continuelle et le recueillement tout angélique dans lequel il savait se conserver. Il suffisait de le voir pour être touché de dévotion, et plusieurs ont avoué que son seul maintien extérieur et le regard seul de sa face vénérable avaient opéré en eux de grands sentiments de conversion. Rien ne pouvait lui faire perdre ses heures d'oraison; et si la nécessité mettait pendant le jour de l'interruption à ce doux exercice qui faisait toutes ses délices, il savait se dédommager amplement pendant la nuit; il passait assez souvent le temps, depuis le soir jusqu'à Matines, à adorer, à prier et à gémir devant le Christ au pied du grand autel de l'église où le saint Sacrement reposait, et, après les Matines, il se retirait dans une chapelle de la sainte Vierge, pour y passer le reste de la nuit dans d'autres semblables exercices de piété et de pénitence.

Il avait une dévotion très-singulière pour la Mère de Dieu; il la faisait honorer sous le titre de Notre-Dame du Remède, pour indiquer que nous devons nous adresser à elle pour obtenir la guérison de nos maux : on érigea, depuis, sous ce nom, une Confrérie de Notre-Dame qui a été unie à celle de la Sainte-Trinité.

Saint Félix ayant appris par révélation que sa mort approchait, en fit part à ses disciples. Il avait un seul désir sur la terre : c'était de voir encore une fois, avant de mourir, le Père Jean de Matha. Dieu ne désapprouva pas cet innocent souhait; il lui fit même connaître qu'il le verrait, et Félix déclara par avance, à ses disciples, que le Père Jean de Matha allait bientôt arriver : l'événement prouva sa prédiction : le Père de Matha, contre toute apparence, arriva et apporta une joie indicible aux maisons de l'Ordre déjà établies en France. Félix conféra avec lui pour la dernière fois de toutes les affaires de l'Ordre. Jean de Matha lui fit le récit de toutes les bénédictions que Dieu avait données sur les maisons qu'il avait établies en Espagne, en Italie, et il lui raconta avec quels heureux succès il avait fait plusieurs rédemptions sur les côtes de Barbarie, à Tunis, à Alger et dans le royaume de Valence. Félix, de son côté, fit part à Jean de Matha des progrès de l'Ordre en France, des monastères qui avaient été fondés, des dispositions prochaines qu'il y avait pour en établir d'autres nouveaux, et des aumônes qu'il avait en dépôt pour aller faire des rédemptions aux pays des infidèles, de l'observance régulière et des autres choses nécessaires pour maintenir l'Ordre et lui donner de l'accroissement.

Son saint ami étant reparti pour l'Italie, Félix fut attaqué d'une fièvre

qui fit juger que son heure n'était pas loin, étant aussi âgé et aussi consumé de travaux et d'austérités qu'il l'était. Il fut favorisé de plusieurs extases pendant sa maladie ; il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec des sentiments d'une dévotion tout angélique, et il entra dans un ravissement après avoir reçu ces derniers secours de l'Eglise ; en étant revenu, il prononça encore quelques paroles animées du feu d'un amour tout séraphique, qui faisaient voir l'ardeur dont son cœur venait d'être embrasé ; enfin, sa voix s'éteignit, et, en levant les yeux au ciel, où était déjà son cœur, il rendit son esprit à Dieu en donnant un baiser d'amour à l'image de Jésus-Christ en croix. C'était le 4 novembre de l'année 1212. Son visage parut aussitôt tout environné de lumière. Son corps exhala une odeur si suave, qu'elle surpassait celle des parfums les plus exquis. La mort de ce grand serviteur de Dieu ne fut pas inconnue à saint Jean de Matha : Félix de Valois ne fut pas plus tôt décédé, qu'il lui apparut tout environné de gloire et de lumière.

On représente saint Félix de Valois un crucifix à la main, pour rappeler son attachement à la mortification et aussi peut-être la dernière circonstance de sa vie. On lui donne encore pour attribut une bourse et un cerf crucifère.

Giacinto Calendrucio l'a peint tenant un étendard aux armes de Valois et ayant à ses côtés un captif délivré de ses chaînes.

Une médaille octogone, frappée à Rome au XVIIe siècle, représente, d'un côté, saint Félix de Valois et saint Jean de Matha auxquels apparaît un ange entouré de deux esclaves, et de l'autre, la Vierge se montrant à saint Félix, revêtue des habits de son Ordre, chantant l'office avec lui et une foule d'anges qui s'étaient placés dans les stalles de l'église de Cerfroid.

Les Trinitaires avaient pour armes l'ancien écu de France aux fleurs de lis sans nombre, avec la croix rouge et bleue en abyme. Deux cerfs servaient de support. On voit que ces armoiries rappelaient tout à la fois la naissance princière de saint Félix et l'origine miraculeuse de l'Ordre.

CULTE ET RELIQUES.

Félix fut inhumé dans l'église de Cerfroid, localité qui faisait partie du diocèse de Meaux, et qui, depuis le Concordat, appartient à l'Eglise de Soissons. Son tombeau devint un lieu de pèlerinage très-fréquenté. On l'invoquait surtout pour les enfants atteints de langueur ; il était spécialement honoré par l'Eglise de Meaux dès l'an 1219. Sauf cette exception, le culte de saint Félix de Valois ne fut longtemps qu'une prérogative de l'Ordre des Trinitaires. Ce n'est qu'au 1er mai 1262 que les honneurs de la canonisation solennelle lui furent rendus par Urbain IV, dont la bulle originale, datée du 4 octobre 1263, fut égarée dans le cours des âges suivants. Aussi, quand les Trinitaires, au XVIIe siècle, sollicitèrent l'inscription du nom de leurs fondateurs dans le Bréviaire romain, ils ne purent que produire des preuves équivalentes, en montrant que Jean de Matha et Félix de Valois jouissaient de temps immémorial des honneurs du culte, et qu'ils avaient été qualifiés de saints par plusieurs papes, notamment dans une bulle d'Urbain VIII. Louis XIV fit intervenir sa puissante sollicitation, et la sacrée Congrégation des Rites, en 1671, inscrivit le nom de saint Félix au 4 novembre dans le martyrologe romain.

Plus tard, on s'aperçut que la fête de saint Félix de Valois était toujours primée par celle de saint Charles Borromée, qui coïncidait avec elle ; et en 1679, elle fut rejetée au 20 novembre.

On a fait de vaines recherches à Cerfroid en 1705 pour retrouver la sépulture de saint Félix de Valois. Une petite relique est conservée dans le monastère actuel.

Les Trinitaires de Saint-Quentin quittèrent cette ville au milieu du XIIIe siècle, pour s'établir à Templeux-la-Fosse, dans le doyenné actuel de Roisel. Leur charte de fondation, donnée par Vermand, évêque de Noyon, est datée du 29 janvier 1254. Ce furent ces religieux qui, en 1665, prirent la direction du collége de Péronne.

En 1866, M. l'abbé Capella, curé d'Authie, vicaire général de Mgr Massaia, vicaire apostolique

des Gallas (Abyssinie du sud), a fondé, dans le diocèse d'Amiens, l'œuvre du rachat des esclaves, qui est annexée à l'Ordre de la Sainte-Trinité et adoptée par celui de Notre-Dame de la Merci.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de la *Vie des Saints Jean de Matha et Félix de Valois*, par le R. P. Ignace Dilloud ; et de l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINTE MAXENCE [1], VIERGE ET MARTYRE EN BEAUVAISIS

(ve siècle).

Maxence eut pour père Malcolm, roi des Scots, récemment converti à la foi chrétienne par l'illustre saint Patrice, apôtre de l'Hibernie. Elevée suivant les préceptes de l'Evangile, dès ses premières années, elle craignit le Seigneur et observa ses commandements. Bientôt, les saintes délices de la vertu lui offrirent un attrait si puissant, qu'elle renonça aux joies de la terre, et fit à Jésus-Christ le généreux sacrifice de sa virginité. Pour se préserver du souffle corrupteur du monde, Maxence résolut d'en fuir les approches ; retirée dans la partie la plus secrète de ses appartements, elle y vécut unie à Dieu, et dérobant à tous les regards sa jeunesse et sa beauté. Par l'humilité, la prière, la vigilance sur elle-même, elle devenait tous les jours plus agréable au céleste Epoux qu'elle avait choisi pour son partage ; mais, elle eut beau cacher ses mérites, ils n'en éclatèrent que davantage. Un prince païen du voisinage, ayant entendu vanter sa sagesse et ses charmes, vint demander sa main ; et Malcolm la lui accorda, craignant la colère et la vengeance de ce noble prétendant.

Dès que Maxence connut les dangers auxquels ses pieuses résolutions étaient exposées, elle se prosterna au pied des autels, et conjura le Seigneur de défendre un cœur qui lui appartenait. La prière rendit le calme à son âme, et lui inspira la pensée et le courage de chercher son salut dans la fuite. Ayant confié ses desseins à un ancien et fidèle serviteur du roi son père, nommé Brabance, et à Rosébie, une de ses plus dévouées suivantes, elle leur persuada de s'associer à son exil. Avec eux, elle quitta en secret sa famille et sa patrie, et vint, conduite par la main du Seigneur, réjouir le Beauvaisis du spectacle de ses vertus.

Après les fatigues d'un long et pénible voyage, endurées avec patience, à l'exemple et pour l'amour d'un Dieu mort sur la croix, Maxence s'arrêta sur les bords de la rivière d'Oise, non loin de la ville qui porte aujourd'hui son nom, et qui s'appelait alors Litanobriga. Là, aidée du vieillard Brabance, et de Rosébie, sa compagne, elle construisit près d'une fontaine une petite cabane, dans laquelle elle mena une vie obscure et pénitente.

Cependant, la fuite de Maxence ne tarda pas à être connue du prince qui avait obtenu sa main. Persuadé qu'il avait été trompé par le roi et par sa fille, ce fier prétendant se rendit en toute hâte auprès de Malcolm, et le pressa, avec menaces, de lui livrer celle qui devait être son épouse. Malcolm, aussi affligé que le prince était irrité, essaya de le calmer par des paroles douces et affectueuses. Il prit le ciel à témoin que sa fille avait fui à son insu, et se montra disposé à exécuter sa promesse, dès que Maxence lui serait rendue. « Allez vous-même », ajouta-t-il, « à sa recherche ; et, si vous parvenez à la ramener dans mon palais, je consens à ce qu'aussitôt elle devienne votre épouse ». Sans perdre un instant, le prince, suivi d'une nombreuse escorte, courut sur les traces de Maxence avec l'acharnement d'un chasseur qui poursuit sa proie. Ayant appris qu'elle avait passé dans les Gaules, il traversa la mer et réussit à découvrir l'asile où elle cachait ses vertus. Surprise tout à coup dans sa solitude, Maxence puisa, dans sa foi et dans son amour pour Jésus-Christ, la force de surmonter une si difficile épreuve. Son courage ne faiblit point devant les flatteries et les promesses. « Fuis ma présence », dit-elle au prince, avec une admirable fermeté. « Eloigne-toi, ministre de Satan, et n'espère pas qu'il y ait jamais entre nous rien de commun. Je voue au même mépris tes flatteries et tes trésors. Tu ne parviendras ni à m'ébranler, ni à me séduire, car j'ai le Sauveur pour soutien et pour guide ». Ces paroles changèrent l'amour du prince en une aveugle fureur. Ayant essayé en vain d'amener Maxence à ses desseins, par la crainte des supplices et de la mort, il la prit par les cheveux, et lui trancha la tête. Ce monstre ôta également la vie à Brabance et à Rosébie, et regagna sa patrie, la conscience souillée

1. *Alias* : Maissence, Messence, *Maxentia*.

de trois horribles forfaits, tandis que ses nobles victimes faisaient leur entrée triomphante dans le royaume des cieux.

Ce fut le 20 novembre, au v[e] siècle de l'ère chrétienne, que Maxence reçut la double couronne de la virginité et du martyre. Les habitants de Litanobriga recueillirent le corps de la Sainte, et l'ensevelirent avec honneur. Plus tard, ils élevèrent une chapelle et un prieuré au lieu de son supplice, et l'adoptèrent pour patronne. Son culte devint si populaire à Litanobriga, qu'à partir du VII[e] siècle, cette ville cessa de porter son nom, pour prendre celui de Pont-Sainte-Maxence. Sa mémoire fut fort célèbre dans les églises des trois royaumes des Iles-Britanniques, jusqu'à l'époque de leur rupture avec Rome. En Irlande, la fête de sainte Maxence avait lieu le 24 octobre ; en Angleterre, le 6 avril, et en Ecosse, le 20 novembre. Quoique la chapelle et le prieuré élevés en son honneur aient été détruits à la fin du XVIII[e] siècle, ainsi que ses précieuses reliques, la ville de Pont n'a pas cessé de l'invoquer, et, chaque année, au temps de la Pentecôte, une multitude de fidèles vont encore vénérer les lieux où la vierge martyre a répandu son sang.

On la représente : 1° décapitée par un jeune débauché ; 2° sur un pont ou près d'un pont, comme patronne de Pont-Saint-Maxence.

Vies des Saints du diocèse de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier.

SAINT EDMOND, ROI D'ANGLETERRE, MARTYR (870).

Offa (757-796) régnait sur les Est-Angles. Voulant finir ses jours à Rome dans les exercices de la piété et de la pénitence, il remit sa couronne à Edmond, qui n'avait encore que quinze ans, mais qui annonçait les plus heureuses inclinations pour la vertu, et qui descendait des anciens rois anglo-saxons de la Grande-Bretagne. Edmond, suivant les historiens de sa vie, fut placé sur le trône de ses ancêtres et couronné le jour de Noël 855, au château de Burum (aujourd'hui Bures ou Buers), sur le Stour. Ses qualités morales et religieuses en firent le modèle des bons rois. On admirait dans un prince si jeune l'aversion la plus décidée pour les flatteurs; il voulait voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles, tant il craignait la surprise dans ses jugements, l'infidélité des rapports et les manœuvres des passions humaines; toute son ambition était de maintenir la paix et d'assurer le bonheur de ses sujets. De là ce zèle pour faire administrer la justice avec intégrité et pour faire fleurir la religion et les bonnes mœurs dans ses Etats. Il fut le père de ses sujets, et surtout des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins, le soutien et l'appui des faibles. Sa ferveur dans le service de Dieu rehaussait l'éclat de ses autres vertus. A l'exemple des moines et de plusieurs autres personnes pieuses, il apprit le psautier par cœur. Le livre dont il se servait s'est gardé religieusement à l'abbaye de Bury-Saint-Edmunds (comté de Suffolk), jusqu'à la destruction des monastères en Angleterre.

Il y avait quinze ans que saint Edmond régnait, lorsqu'il fut attaqué par les Danois. Hinguar et Hubba, deux princes de cette nation, qui surpassaient en barbarie tous les pirates, débarquèrent en Angleterre et passèrent l'hiver au milieu des Est-Angles. Ayant fait une trêve avec cette nation, ils partirent dans l'été pour le Nord. Ils mirent à feu et à sang tout le Northumberland et la Mercie, en dirigeant leur marche par les provinces de Lincoln, de Northampton et de Cambridge. Edmond, comptant sur la foi des traités, avait cru ses sujets en sûreté, et ne s'était point préparé à la guerre. Mais, comme il vit qu'il n'y avait rien de sacré pour les barbares, il rassembla ce qu'il put de troupes, et marcha contre eux. Il battit une partie de leur armée près de Thetford (comté de Suffolk). Cette perte fut bientôt réparée ; l'armée des infidèles fut même renforcée par de nouvelles troupes. Edmond, qui était trop faible pour tenir la campagne, et qui ne voulait pas prodiguer en pure perte le sang de ses sujets, se retira vers son château de Framlingham. Les barbares lui firent diverses propositions qu'il refusa d'accepter, parce qu'elles étaient opposées à la religion et à la justice qu'il devait à son peuple. Il aima mieux s'exposer à la mort que de trahir sa conscience. Pendant qu'il fuyait, les infidèles l'investirent à Hoxon, sur la Waveney. Il voulut inutilement se cacher ; sa retraite fut découverte : on le chargea de chaînes pesantes, et on le conduisit à la tente du général. Là, on lui fit de nouvelles propositions ; mais il répondit avec fermeté que la religion lui était plus chère que la vie, et qu'il ne consentirait jamais à offenser le Dieu qu'il adorait. Hinguar, furieux de cette réponse, le fit battre cruellement ; après quoi, ayant ordonné de l'attacher

à un arbre, il le fit déchirer à coups de fouet. Le saint roi souffrit ce barbare traitement avec une patience invincible et en invoquant le nom sacré de Jésus. Les infidèles le laissèrent attaché à l'arbre, et lui décochèrent une grêle de flèches dont son corps fut bientôt tout hérissé. Enfin, il fut condamné par Hinguar à être décapité. Le Saint finit ainsi son martyre (20 novembre 870).

Les infidèles portèrent la tête d'Edmond dans un bois et la jetèrent dans les broussailles; mais on la retrouva miraculeusement et on l'enterra avec le corps à Hoxon. Peu de temps après, on transféra ces saintes reliques à Boedrik-Worth, appelé depuis Bury-Saint-Edmunds. La sainteté du serviteur de Dieu fut attestée par divers miracles. En 920, la crainte des barbares fit porter ses reliques à Londres ; elles y restèrent trois ans déposées dans l'église de Saint-Grégoire. On les reporta ensuite à Bury-Saint-Edmunds. L'église de bois, que l'on bâtit en cet endroit en l'honneur de saint Edmond, subsista jusqu'au temps du roi Canut, qui, pour réparer les outrages faits par son père Suénon à ce lieu et aux reliques de saint Edmond, fonda (1020) une nouvelle église et une abbaye en l'honneur du saint Martyr, et les fit bâtir avec la plus grande magnificence.

On représente saint Edmond : 1° attaché à un arbre et percé de flèches ; 2° décapité, ayant à ses côtés un loup qui défend sa tête de l'approche d'animaux carnassiers.

Le Père Giry complété avec les *Caractéristiques des Saints* du Père Cahier.

XXIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Jérusalem, la PRÉSENTATION de la glorieuse vierge Marie, Mère de Dieu, dans le Temple. — Le même jour, la naissance au ciel de saint Ruf ou Roux, dont l'apôtre saint Paul fait mention dans son Epître aux Romains [1]. Ier s. — A Rome, le supplice des saints Celse et Clément. — A Ostie, les saints martyrs Démétrius et Honorius. — A Reims, saint ALBERT, évêque de Liége et martyr, qui fut mis à mort pour la défense des libertés de l'Eglise. 1192. — En Espagne, les saints martyrs Honorius, Eutyche et Etienne (ou Estève). — En Pamphylie, saint Héliodore, martyr, qui fut exécuté durant la persécution d'Aurélien, sous le président Aétius. Ses bourreaux se convertirent par l'exemple de sa constance et furent jetés dans la mer. IIIe s. — A Rome, saint GÉLASE, pape, remarquable par sa science et sa sainteté. Vers 496. — A Vérone, saint Maur, évêque et confesseur. — Au monastère de Bobbio, le décès de saint COLOMBAN, abbé, qui fonda plusieurs monastères, fut le père d'un grand nombre de religieux, et, après avoir brillé par ses vertus, mourut dans une heureuse vieillesse. 615.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Autun, saint Colomban, fondateur et abbé de Luxeuil, cité au martyrologe romain de ce jour. 615. — Aux diocèses d'Avignon, Châlons, Limoges, Meaux, Paris et Saint-Dié, fête de la Présentation de la très-sainte Vierge, indiquée aujourd'hui à la même source. — A Metz, saint Pappole, évêque de ce siége et confesseur [2]. 624. — A Waucourt, entre Arras et Cambrai, saint

1. Nous avons donné, au 22 mars (tome III, page 604), la notice de saint Ruf, fondateur de l'Eglise d'Avignon.

2. Pappole n'occupa le siége de Metz que trois ans (607-610). Il fonda hors des murs de la ville l'abbaye des Saints-Innocents, qui prit, au Xe siècle, le nom de Saint-Symphorien, quand le bienheureux Adalbéron II la rebâtit et y mit des reliques du saint Martyr d'Autun. Saint Pappole donna, au monastère des Innocents, de grands biens, et en particulier la terre de Plappeville *(Pappoli Villa)*, près de Metz. Il y fut inhumé, et, après lui, plusieurs évêques ses successeurs. L'abbaye de Saint-Symphorien fut depuis

Autbode (Aubode, Obode), missionnaire irlandais, dont nous avons parlé au jour précédent, où il est honoré dans les diocèses d'Arras et de Soissons. 690. — A Brive-la-Gaillarde, au diocèse de Tulle, saint Libéral, confesseur. Natif de Brive, il forma la résolution de se retirer dans la solitude, et, quittant son pays, il s'avança du côté des Alpes, et arriva ainsi dans la ville d'Embrun (Hautes-Alpes). Il aurait désiré y vivre inconnu ; mais l'éclat de ses vertus trahit son humilité, et le clergé et les fidèles le choisirent pour évêque. Libéral se montra en tout fidèle à sa divine mission et se livra sans réserve aux travaux de son saint ministère. Son corps fut déposé dans l'église de Brive. Vers 940. — Dans l'église Saint-Etienne de Bar-le-Duc, au diocèse de Verdun, le dimanche qui suit le 21 novembre, fête de Notre-Dame du Guet [1]. — A Sainte-Croix, au diocèse de Nantes, fête de Notre-Dame de Bon-Secours. Le sanctuaire primitif, bâti dans la petite île de la Saulzaie, datait de 1443 : reconstruit en 1778, il est devenu une maison particulière depuis la Révolution de 93. Sainte-Croix éleva alors dans son sein un autel destiné à remplacer l'ancienne chapelle. On y vint en pèlerinage et Pie IX y a attaché (1854) une indulgence plénière, avec une indulgence de sept ans et sept quarantaines pour chaque visite à l'autel.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Romée, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il naquit à Livia, près de Puycerda, en Catalogne ; aussi l'appelle-t-on souvent Romée de Livia ou Romée le Catalan. Il exerça les charges de prieur au couvent de Lyon et de Bordeaux ; il eut aussi pendant quelques années le gouvernement de la province de Toulouse. Il fut accompli en toutes sortes de vertus. Le grave historien Bernard Guidonis, qui avait entendu parler de ses qualités par des témoins oculaires, s'étend avec complaisance sur son éloge : « On ne pouvait voir un religieux plus observant, plus mortifié, plus modeste, plus doux et plus humble ». Le secret de cette haute sainteté était la dévotion envers la Mère de Dieu. Dès son enfance, il s'était consacré à son service ; il embrassa pour l'amour d'elle l'Ordre de Saint-Dominique, où elle était grandement honorée. Sans cesse il avait l'*Ave, Maria*, sur les lèvres. Il disait au moins mille fois par jour la salutation angélique, se servant d'une corde à nœuds, en forme de rosaire, pour les compter. Le mystère de l'Incarnation était l'objet de sa contemplation assidue ; il ne pouvait se passer de parler du Fils de Dieu fait homme et de la Vierge, sa Mère, soit dans ses sermons, soit dans ses entretiens. Son bienheureux trépas arriva le jour de la Présentation de la Vierge au temple : jour fortuné pour lui, puisqu'il se présenta à Jésus et à Marie chargé de mérites. Vingt-quatre ans après sa mort, les nombreux miracles qui se faisaient à son tombeau engagèrent les religieux à faire la translation de son corps. On le trouva dans un état de parfaite conservation, et il reçut une sépulture très-honorable. On l'a conservé avec une grande vénération à Carcassonne, où il mourut. A la Révolution, ses reliques furent profanées et dispersées. On le représente volontiers tenant entre ses mains une couronne de roses, au milieu de laquelle brille le chiffre de l'*Ave*, *Maria*. 1261.

transférée dans la ville, et les religieux bénédictins succédèrent aux Jésuites dans la direction du grand collége. Le tombeau de saint Pappole fut découvert en 1513 ; il était en marbre incrusté de mosaïques précieuses. — *Notes locales.*

1. Au XIIe siècle, sous Renaut Ier, comte de Bar, cette ville fut assiégée par des gens de guerre venus du côté de Verdun. Après s'être rendus maîtres de la ville basse, les assiégeants, s'étant avancés jusqu'à la Porte-au-Bois (ville haute), allaient envahir cette partie de la cité.

Or, au-dessus de la Porte-au-Bois, la piété des habitants de Bar avait placé une statue qui représentait la Mère de Dieu tenant sur l'un de ses bras le Sauveur du monde. Un soldat, ramassant sur son chemin un éclat de tuile, le jeta à la statue en criant : « Prends garde à toi ». Aussitôt la Vierge, recevant le tuileau dans sa main, le donna à l'Enfant Jésus. Cependant le soldat blasphémateur tomba raide mort et la Vierge cria : « Au guet ! la ville est prise ». Ce cri sauveur perça jusqu'au poste qui faisait le guet, et qui, profitant de cet avertissement surnaturel, fondit avec impétuosité sur les assiégeants et les poursuivit jusque dans la plaine, où ils disparurent.

Notre-Dame du Guet devint dès lors célèbre ; au XVe siècle, la statue échangea sa modeste niche contre une chapelle, où affluèrent de nombreux pèlerins. Tous les jours on y célébrait les saints Mystères ; de fréquents miracles payaient de retour la piété des fidèles. Vinrent les jours néfastes de la Révolution : en 1791, la chapelle fut rasée, la statue brisée en morceaux. Grâce au zèle de MM. Rollet et Gouget, anciens curés de Saint-Etienne de Bar, la statue miraculeuse a été remise en état : elle se trouve, depuis 1806, dans l'église paroissiale, où une chapelle a été érigée (1855) en son honneur. — *Tradition locale.*

LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

AU TEMPLE DE JÉRUSALEM

Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis!
Que vos démarches sont belles, fille du Roi des rois!
Cantique des Cantiques, VII, 1.

Les parents religieux ne manquent jamais de consacrer leurs enfants au Seigneur, avant et après leur naissance. Parmi les Juifs, on ne se contentait pas toujours de cette consécration générale. Quelques-uns offraient leurs enfants à Dieu lorsqu'ils étaient nés ; ces enfants logeaient dans les bâtiments dépendant du temple, et servaient les prêtres et les lévites dans les fonctions saintes de leur ministère. Nous avons un exemple de cette consécration spéciale dans la personne de Samuel et de quelques autres Juifs. Il y avait aussi des appartements pour les femmes qui se dévouaient au service divin dans les temples. Du nombre de ces femmes, furent Josabeth, de Joïada, et Anne, fille de Phanuel.

C'est une ancienne tradition que la sainte Vierge, dans son enfance, fut solennellement offerte à Dieu dans le temple ; c'est ce qui a donné naissance à la fête qu'on célèbre aujourd'hui. On l'appelle Présentation, et les Grecs lui donnent souvent le nom d'*Entrée de la sainte Vierge dans le temple*. Il en est fait mention dans les plus anciens martyrologes, ainsi que dans une constitution de l'empereur Emmanuel, rapportée par Balsamon. Nous avons plusieurs discours sur cette fête, lesquels ont pour auteurs : Germain, patriarche de Constantinople, dans le XIIIe siècle ; saint Thuribe, patriarche de la même Eglise ; l'empereur Léon le Philosophe ; Georges qui était, non archevêque de Nicomédie, comme l'avance Surius, mais chancelier de l'église de Constantinople, etc. Elle passa des Grecs en Occident, et on la célébrait à Avignon en 1372. Trois ans après, elle est nommée dans une lettre de Charles V, roi de France. Sixte-Quint ordonna en 1585, qu'on en récitât l'office dans toute l'Eglise. Suivant Molanus, Pie II et Paul III l'avaient publié et y avaient attaché des indulgences.

Qui pourrait dire avec quelles saintes dispositions Marie fit cette offrande d'elle-même à Dieu ? Elle se dédia et se consacra au fond de son cœur d'une manière si pure et si éminente, que jamais ni ange ni homme ne s'était dédié à Dieu avec tant de pureté et tant d'amour.

Des esprits célestes, en la voyant monter courageusement les degrés du temple et approcher du sanctuaire avec une innocence, une gravité, une modestie et une ferveur toute céleste, durent s'écrier avec l'Epoux du Cantique : « Que vos démarches sont charmantes et que votre chaussure est agréable, ô fille de prince ! Que vous êtes belle, que vous avez d'attraits et de grâces, et que les délices dont vous êtes comblée et que vous donnez à ceux qui vous regardent sont merveilleuses ! »

En cette auguste cérémonie, Marie se sépara de ce qu'elle avait de plus cher sur la terre et qui méritait le plus ses affections, et, pour obéir à la voix de Dieu dans le psaume XLIVe, elle oublia son peuple et la maison de son père. Joachim et Anne, de leur part, donnèrent à Dieu ce qu'ils avaient

de plus précieux et qui valait plus que tous les trésors du monde, et on vit alors dans le temple la plus excellente hostie qui eût jamais été offerte devant le trône de la divine Majesté. Mais quels furent les emplois de cette incomparable vierge dans les douze ans qu'elle y demeura renfermée ? Nous dirons en quatre mots qu'elle s'y comporta comme une humble esclave dévouée au service de son Seigneur, comme une disciple soigneuse et intelligente, appliquée aux leçons de son maître, comme une épouse fidèle, prévenue des caresses de son Epoux, et comme une très-pure victime s'immolant sur l'autel de son Dieu. Elle disait sans cesse ce qu'elle a dit depuis avec tant de bonheur : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » et, dans ce sentiment, elle était la première au travail, la plus fervente aux offices du temple, la plus obéissante aux prêtres, qui lui représentaient l'autorité de Dieu, et la plus anéantie et humiliée dans la considération de son adorable présence.

Epiphane, prêtre de Constantinople, pense qu'elle y apprit la langue hébraïque, afin de pouvoir lire les livres sacrés dans leur langue originaire, et qu'on lui montra aussi à travailler la laine, le fil, la soie et l'or, afin qu'elle fabriquât ou enrichît les ornements sacerdotaux.

Ses douceurs et ses consolations en qualité d'épouse ne furent pas moindres. Saint Jean Chrysostome, expliquant ces paroles de l'ange Gabriel au premier chapitre de saint Matthieu : « Ne craignez point, Joseph, fils de David de prendre Marie pour votre épouse », dit que c'était la coutume parmi les Juifs, que, lorsqu'un homme avait épousé une jeune fille qui n'était pas encore nubile, il la menait en son propre logis pour être lui-même le témoin et le gardien de sa pudicité ; les lois romaines ont depuis ordonné la même chose. Il semble que le saint-Esprit ait voulu aujourd'hui avoir égard à cette coutume. Marie était son épouse, mais elle était encore toute petite ; que fait-il ? Il la mène en sa maison qui est le temple, afin d'y être élevée dans une innocence et une sainteté dignes de sa divine vocation. On distinguait trois parties dans le temple : le Parvis, où tout le monde entrait ; le Saint, où les prêtres offraient les sacrifices, et le Saint des Saints, où le seul grand prêtre avait pouvoir d'entrer pour les plus augustes cérémonies. Saint Evode, patriarche d'Antioche, et saint Germain de Constantinople, disent sans hésiter et comme une chose connue par une tradition indubitable, que Marie n'avait pas seulement permission de faire ses prières dans le lieu secret destiné pour les vierges, mais que par un privilége spécial, elle avait aussi entrée dans la partie la plus sainte du temple, au pied de l'Arche d'alliance. C'était là que, retirée toute seule, elle répandait son cœur devant Dieu ; c'était là qu'elle s'entretenait tendrement avec lui.

Cette qualité d'épouse ne l'empêchait pas d'être, dans le temple, l'hostie et la victime de son Dieu ; elle s'immolait continuellement à sa gloire ; elle y faisait tous les jours un sacrifice du matin et un sacrifice du soir : un sacrifice du matin, par des actes de foi, de confiance, de pur amour, d'adoration et de louanges ; un sacrifice du soir, par des œuvres de mortification et de pénitence. Rien ne manquait à ces sacrifices ; ils étaient entiers et sans réserve ; car Marie n'eut jamais aucune affection déréglée ni aucun attachement à la créature : son renoncement était général, et rien ne lui pouvait plaire que Dieu seul. Ils étaient volontaires et elle les faisait avec joie, car on peut dire d'elle ce que le prophète Isaïe dit de son fils : *Oblata est quia ipsa voluit;* « Elle a été offerte, parce qu'elle l'a bien voulu ». Enfin, ils étaient accompagnés de stabilité et de persévérance, car plusieurs

tiennent que ce fut en ce temps qu'elle fit vœu perpétuel de virginité, et il y a même des docteurs qui croient qu'elle l'avait fait avant sa présentation. Saint Ambroise et saint Jérôme considèrent encore ici sa modestie, son silence, son recueillement, son assiduité à la prière, sa charité pour ses compagnes, le soin qu'elle avait de leur inspirer le bien et de les porter aux sublimes vertus, et sa fidélité à rendre perpétuellement des actions de grâces à son souverain bienfaiteur.

Nous laissons au lecteur à faire de plus profondes méditations sur toute la suite de ce mystère, nous contentant de remarquer que nous en devons tirer deux grandes instructions : la première, de ne point différer de nous donner à Dieu par une parfaite conversion, comme Marie se présenta au temple dès sa plus tendre enfance. En effet, nous ne lui devons pas seulement notre âge avancé et notre vieillesse, mais nous lui devons toutes nos années, toutes nos heures et tous nos moments, puisque, les recevant tous de lui, il est juste que nous ne les employions que pour son service. La seconde est de nous acquitter fidèlement de nos vœux et de nos promesses envers Dieu, comme Marie s'acquitta avec tant de religion du vœu que ses parents avaient fait pour sa naissance, suivant cette parole du Roi-Prophète : *Vovete et reddite ;* « il ne suffit pas de faire des vœux, il faut les accomplir ». Le vœu est un contrat que nous passons avec Dieu, dans lequel nous lui promettons et il nous promet ; il ne manquera pas de fidélité à nous donner ce qu'il nous a promis ; ne manquons pas non plus d'exactitude à lui rendre ce que nous lui avons promis. Si nous voulons que nos offrandes lui soient parfaitement agréables, unissons-les à celles de notre auguste reine ; faisons-les avec innocence, cette pureté d'intention et cette ferveur qui parurent en sa présentation, et implorons son secours, afin que, comme elle ne s'est jamais relâchée de ses premières résolutions, ainsi nous demeurions fermes, constants et inébranlables dans l'amour de notre souverain Seigneur.

L'art populaire a traité le sujet de la Présentation au temple : Marie est représentée reçue par le grand prêtre au pied de l'autel. Derrière elle saint Joachim et sainte Anne. Dans le sanctuaire, derrière l'autel, la jeune Vierge, posée comme sur un massif de pierre, est nourrie par un ange jusqu'à l'âge de douze ans.

Nous avons conservé le récit du P. Giry.

S. COLOMBAN, FONDATEUR ET ABBÉ DE LUXEUIL

615. — Pape : Saint Deusdedit. — Roi de France : Clotaire II.

> La vraie piété ne consiste point dans l'humiliation du corps, mais dans l'humilité du cœur.
>
> *Maxime du Saint.*

Le rival de saint Benoît, saint Colomban, naquit en l'année même où mourut le patriarche du Mont-Cassin. Initié dès son enfance aux lettres et aux arts libéraux, il eut aussi de bonne heure à lutter contre les tentations de la chair. Sa beauté, qui fixait tous les regards, l'exposait aux provocations effrontées des belles Irlandaises. C'est en vain qu'il se plonge dans l'étude

de la grammaire, de la rhétorique, de la géométrie, de l'Ecriture sainte. L'aiguillon de la volupté le pressait toujours. Il vient frapper à la cellule qu'habitait une pieuse recluse et la consulte : « Il y a douze ans », lui répond-elle, « que je suis moi-même sortie de chez moi pour entrer en guerre contre le mal. Enflammé par les feux de l'adolescence, tu essayeras en vain d'échapper à ta fragilité, tant que tu resteras sur le sol natal. As-tu oublié Adam, Samson, David, Salomon, tous perdus par les séductions de la beauté et de l'amour ? Jeune homme, pour te sauver, il faut fuir ». Il l'écoute, la croit, se décide à partir. Sa mère essaie de l'arrêter, se prosterne devant lui sur le seuil de sa porte ; il franchit ce cher obstacle, quitte la province de Leinster où il était né, et après quelque temps passé auprès d'un savant docteur qui lui fait composer un commentaire sur les Psaumes, il va se réfugier à Bangor, au sein de ces milliers de moines encore imbus de la première ferveur qui les y avait assemblés sous la crosse du saint abbé Comgall.

Mais ce premier apprentissage de la guerre sainte ne lui suffit pas. L'humeur vagabonde de sa race, la passion du pèlerinage et de la prédication, l'entraîne au-delà des mers. Il entend sans cesse retentir à ses oreilles la voix qui avait dit à Abraham : « Sors de ta patrie, de ta famille et de la maison de ton père, et va dans la terre que je te montrerai ». Cette terre était la nôtre. L'abbé cherche en vain à le retenir. Colomban, alors âgé de trente ans, sort de Bangor avec douze autres moines, traverse la Grande-Bretagne, et vient débarquer dans la Gaule. Il y trouve la foi catholique debout, mais la vertu chrétienne et la discipline ecclésiastique outragées ou inconnues, grâce à la fureur des guerres et à la négligence des évêques. Il s'attache, pendant plusieurs années, à parcourir le pays, à y prêcher l'Evangile, et surtout à donner l'exemple de l'humilité et de la charité qu'il enseignait à tous. Arrivé dans le cours de ses pérégrinations apostoliques en Bourgogne, il y fut accueilli par le roi Gontran. Son éloquence enchanta le roi et ses leudes. Craignant de le voir aller plus loin, Gontran lui offrit tout ce qu'il voudrait afin de le retenir, et comme l'Irlandais répondait qu'il n'avait pas quitté son pays pour chercher des richesses, mais pour suivre le Christ en portant sa croix, le roi insista et lui dit qu'il y avait dans ses Etats assez de lieux sauvages et solitaires où il pourrait trouver la croix et gagner le ciel, mais qu'il ne fallait à aucun prix quitter la Gaule ni songer à convertir d'autres nations avant d'avoir assuré le salut des Francs et des Bourguignons.

Colomban se rendit à ce désir et choisit pour sa demeure le vieux château romain d'Annegray [1]. Il y menait, avec ses compagnons, la vie la plus rude. Il y passait des semaines entières sans autre nourriture que l'herbe des champs, l'écorce des arbres et les baies de myrte qu'on trouve dans nos bois de sapin ; il ne recevait d'autres provisions que de la charité des voisins. Souvent il se séparait de ses disciples pour s'enfoncer tout seul dans les bois, et pour y vivre en communauté avec les bêtes. Là, comme plus tard, dans sa longue et intime communion avec la nature âpre et sauvage de ces lieux déserts, rien ne l'effrayait, et lui ne faisait peur à personne. Tout obéissait à sa voix. Les oiseaux venaient recevoir ses caresses, et les écureuils descendaient du haut des sapins pour se cacher dans les plis de sa coule. Il avait chassé un ours de la caverne qui lui servait de cellule ; il avait arraché à un autre un cerf mort dont la peau

1. Aujourd'hui hameau de la commune de Faucogney (Haute-Saône).

devait servir de chaussure à ses frères. Un jour qu'il errait dans le plus épais du bois, portant sur l'épaule un volume de l'Ecriture sainte, et réfléchissant si la férocité des bêtes qui ne péchaient point ne valait pas mieux que la rage des hommes qui perdent leurs âmes, il voit venir à lui douze loups qui l'entourent à droite et à gauche. Il reste immobile en récitant le verset : *Deus in adjutorium.* Les loups, après avoir touché ses vêtements de leur gueule, le voyant sans peur, passent leur chemin. Il continue le sien, et au bout de quelques pas, il entend un grand bruit de voix humaines qu'il reconnaît pour être celles d'une bande de brigands germains, de la nation Suève, qui ravageaient alors cette contrée. Il ne les vit pas ; mais il dut remercier Dieu de l'avoir préservé de ce double danger où l'on peut voir un double symbole de la lutte constante qu'avaient à livrer les moines dans leur laborieuse carrière contre les forces sauvages de la nature et la barbarie plus sauvage encore des hommes.

Au bout de quelques années, le nombre croissant de ses disciples l'obligea à se transporter ailleurs, et par la protection d'un des principaux ministres du roi Franc, Agnoald, marié à une femme Burgonde, de très-noble race, il obtint de Gontran l'emplacement d'un autre château-fort, nommé Luxeuil, où il y avait eu des eaux thermales magnifiquement ornées par les Romains et où l'on voyait encore, dans les forêts voisines, les idoles que les Gaulois avaient adorées. Ce fut sur les ruines de ces deux civilisations que vint s'implanter la grande métropole monastique de l'Austrasie et de la Bourgogne (590).

Luxeuil était situé sur les confins de ces deux royaumes, au pied des Vosges et au nord de cette Séquanie dont l'abbaye de Condat avait déjà, depuis plus d'un siècle, illuminé la région méridionale. Toute cette contrée, qui s'étendait sur les flancs des Vosges et du Jura, depuis si illustre et si bénie sous le nom de Franche-Comté, n'offrait alors, sur une longueur de soixante lieues et une largeur moyenne de dix à quinze, que des chaînes parallèles de défilés inaccessibles, entrecoupés par des forêts impénétrables, hérissés d'immenses sapinières qui descendaient du sommet des plus hautes montagnes et venaient ombrager le cours des eaux rapides et pures du Doubs, du Dessoubre et de la Loue. Les invasions des barbares, celle d'Attila surtout, avaient réduit en cendres les villes romaines, anéanti toute culture et toute population. La végétation et les bêtes fauves avaient repris possession de cette solitude, qu'il était réservé aux disciples de Colomban et de Benoît de transformer en champs et en pâturages.

Les disciples affluaient autour du colonisateur irlandais. Bientôt il en compta plusieurs centaines dans les trois monastères qu'il avait successivement construits [1] et qu'il gouvernait à la fois. Les nobles Francs et Bourguignons, dominés par le spectacle de ces grandeurs du travail et de la prière, lui amenaient leurs fils, lui prodiguaient leurs donations, et souvent venaient lui demander de couper leur longue chevelure, insigne de noblesse et de liberté, et de les admettre eux-mêmes dans les rangs de son armée. Le travail et la prière y avaient pris, sous la forte main de Colomban, des proportions inouïes jusqu'alors. La foule des pauvres serfs et des riches seigneurs y devint si grande qu'il put y organiser cet office perpétuel, appelé *Laus perennis*, qui existait déjà à Agauno, de l'autre côté du Jura et du lac Léman, et où jour et nuit les voix des moines, « aussi infatigables que celles des anges », se relevaient pour célébrer les louanges de

1. Annegray, Luxeuil et Fontaines. — Le biographe de saint Valery donne le chiffre de deux cent vingt; d'autres auteurs disent six cents.

Dieu par un cantique sans fin [1]. Tous, riches et pauvres, y étaient également astreints aux travaux de défrichement que Colomban dirigeait lui-même. Avec l'impétuosité qui lui était naturelle, il ne ménageait aucune faiblesse. Il exigeait que les malades eux-mêmes allassent battre le blé sur l'aire. Un article de sa Règle prescrit au moine de se mettre au lit si fatigué qu'il dorme déjà en y allant, et de se lever avant d'avoir dormi suffisamment. C'est au prix de ce labeur perpétuel et excessif que la moitié de notre pays et de l'ingrate Europe a été rendue à la culture et à la vie.

Vingt années se passèrent ainsi pendant lesquelles la réputation de Colomban grandit et s'étendit au loin. Mais son influence ne fut pas incontestée. Il mécontenta une portion du clergé gallo-franc, d'abord par les singularités irlandaises de son costume et de sa tonsure, peut-être aussi par le zèle intempérant qu'il mettait dans ses épîtres à rappeler aux évêques leurs devoirs, et plus sûrement par son obstination à faire célébrer la Pâque, selon l'usage irlandais, le quatorzième jour de la lune, quand ce jour tombait un dimanche, au lieu de la célébrer avec toute l'Eglise le dimanche après le quatorzième jour. Cette prétention, à la fois minutieuse et oppressive, troubla toute sa vie et affaiblit toute son autorité, car il poussa l'entêtement sur ce point jusqu'à essayer plus d'une fois de ramener le Saint-Siége lui-même à son avis.

Il est toutefois douteux que cette attitude n'ait pas ébranlé l'ascendant que les vertus et la sainteté de Colomban lui avaient conquis parmi les Gallo-Francs. Mais il le retrouva bientôt tout entier dans le conflit qu'il engagea, pour l'honneur des mœurs chrétiennes, contre la reine Brunehaut et son petit-fils. La soif de régner seule égarait cette reine au point de la déterminer, elle dont la jeunesse avait été sans reproche, à encourager chez ses petits-fils cette polygamie qui semble avoir été le triste privilége des princes germaniques, et surtout des Mérovingiens. De peur d'avoir une rivale de crédit et de puissance auprès du jeune roi Thierry, elle s'opposa de tout son pouvoir à ce qu'il remplaçât ses concubines par une reine légitime, et lorsqu'enfin il se détermina à épouser une princesse visigothe, Brunehaut, quoique fille elle-même d'un roi visigoth, vint à bout d'en dégoûter son petit-fils et de la faire répudier au bout d'un an. L'évêque de Vienne, saint Didier, qui avait conseillé au roi de se marier, fut assommé par des sicaires que la reine-mère avait apostés.

Cependant le jeune Thierry avait des instincts religieux. Il se réjouissait de posséder dans son royaume un saint homme tel que Colomban. Il allait souvent le visiter. Le zélé Irlandais en profita pour lui reprocher ses désordres et pour l'exhorter à chercher la douceur d'une épouse légitime, de telle sorte que la race royale pût sortir d'une reine honorable, et non d'un lieu de prostitution. Le jeune roi promit de s'amender : mais Brunehaut le détourna facilement de ces bonnes inspirations. Colomban étant venu la voir au manoir de Bourcheresse, elle lui présenta les quatre fils qu'avait déjà Thierry de ses concubines. « Que me veulent ces enfants ? » dit le moine. — « Ce sont les fils du roi », dit la reine ; « fortifie-les par ta bénédiction ». — « Non ! » répondit Colomban, « ils ne régneront pas, car ils sortent d'un mauvais lieu ». A partir de ce moment, Brunehaut lui jura une guerre à mort. Elle fit d'abord défendre aux religieux des monastères gouvernés par Colomban d'en sortir, et à qui que ce fût de les recevoir ou

1. Cet office perpétuel, appelé *Laus perennis*, fut longtemps usité à Saint-Maurice, à Remiremont, à Saint-Denis et ailleurs. On en voit déjà la trace dans les premiers monastères de l'Egypte et de la Palestine.

de leur fournir le moindre secours. Colomban voulut essayer d'éclairer et de ramener Thierry. Il alla le trouver à sa villa royale d'Epoisses. En apprenant que l'abbé était arrivé, mais ne voulait pas entrer dans le palais, le roi lui fit porter un repas somptueusement apprêté. Colomban refusa de rien accepter de la main de celui qui interdisait aux serviteurs de Dieu l'accès et la demeure des autres hommes, et sous le coup de sa malédiction tous les vases qui contenaient les divers mets furent miraculeusement brisés. Le roi, effrayé par ce prodige, et son aïeule, vinrent alors lui demander pardon, et promirent de se corriger. Colomban apaisé retourna à son monastère, où il apprit bientôt que Thierry était retombé dans ses débauches habituelles. Alors il écrivit au roi une lettre pleine de reproches véhéments, et qui le menaçait d'une excommunication prochaine.

Brunehaut n'eut pas de peine à soulever contre cette audace inaccoutumée les principaux leudes de la cour de Thierry ; elle entreprit même de persuader aux évêques d'intervenir afin de blâmer la Règle du nouvel institut. Excité par tout ce qu'il entendait dire autour de lui, Thierry résolut de prendre l'offensive, se présenta lui-même à Luxeuil et demanda compte à l'abbé de ce qu'il s'écartait des usages du pays et de ce que l'intérieur du couvent n'était pas ouvert à tous les chrétiens et même aux femmes, car c'était encore un des griefs de Brunehaut contre Colomban, qu'il lui avait interdit à elle, quoique reine, de franchir le seuil de son monastère. Le jeune roi pénétra de sa personne jusqu'au réfectoire en disant qu'il fallait laisser entrer tout le monde partout ou bien renoncer à tout don royal. Colomban, avec son audace accoutumée, dit au roi : « Si vous voulez violer la rigueur de nos Règles, nous n'avons que faire de vos dons ; et si vous venez ici pour détruire notre monastère, sachez que votre royaume sera détruit avec toute votre race ».

Le roi eut peur, et sortit ; mais il reprit bientôt : « Tu espères peut-être que je te procurerai la couronne du martyre ; mais je ne suis pas assez fou pour cela : seulement, puisqu'il te plaît de vivre en dehors de toute relation avec les séculiers, tu n'as qu'à t'en aller par où tu es venu, et jusque dans ton pays ». Tous les seigneurs du cortége royal s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas non plus tolérer dans leur pays des gens qui s'isolaient ainsi de tout le monde. Colomban dit qu'il ne sortirait de son monastère que s'il en était arraché par la force. Alors on le prit, et on le conduisit à Besançon pour y attendre les ordres ultérieurs du roi (610). Après quoi, l'on établit une sorte de blocus autour de Luxeuil pour empêcher qui que ce fût d'en sortir. Colomban, entouré à Besançon du respect de tous, et jouissant de sa liberté dans l'intérieur de la ville, en profita pour gravir un matin le sommet du rocher où est aujourd'hui située la citadelle, et qu'enserre le Doubs de ses flots tortueux. De cette hauteur il promène ses regards sur la route qui conduit à Luxeuil : il semble y chercher les obstacles qui pourraient empêcher son retour. Son parti est pris : il descend, sort de la ville, et se dirige vers Luxeuil. A la nouvelle de son retour, Thierry et Brunehaut envoient un comte avec une cohorte de soldats pour le reconduire en exil. Alors eut lieu cette scène, tant de fois renouvelée pendant douze siècles, et de nos jours encore, entre les persécuteurs et les victimes. Les ministres de la volonté royale le trouvèrent au chœur, chantant l'office avec toute sa communauté. « Homme de Dieu », lui dit-on, « nous vous prions d'obéir aux ordres du roi et aux nôtres, et de vous en aller là d'où vous êtes venu ». — « Non », répondit Colomban, « après avoir quitté une fois ma patrie pour le service de Jésus-Christ, je pense que mon Créa-

teur ne veut pas que j'y retourne ». A ces mots, le comte se retira, laissant aux plus féroces d'entre ses soldats le soin d'accomplir le reste. Domptés par la fermeté de l'abbé qui répétait qu'il ne céderait qu'à la force, ils s'agenouillèrent devant lui, et le conjurèrent en pleurant de leur pardonner, et de ne pas les réduire à une violence qui leur était imposée sous peine de la vie. A cette pensée d'un danger qui ne lui était plus personnel, l'intrépide Irlandais céda, et sortit du sanctuaire qu'il avait fondé, qu'il avait habité pendant vingt ans, qu'il ne devait plus revoir. Ses religieux l'entouraient en gémissant comme s'ils eussent marché à ses funérailles. Il les consolait en leur disant que cette persécution, loin d'être une ruine pour eux, ne servirait qu'à la multiplication « du peuple monastique ». Tous voulaient le suivre dans son exil ; mais un ordre royal interdit cette consolation aux moines qui n'étaient pas d'origine irlandaise ou britannique. Brunehaut voulait bien se débarrasser de ces insulaires audacieux et indépendants comme leur chef, mais elle ne tenait pas à ruiner le grand établissement dont la Bourgogne était déjà fière. Le Saint, accompagné de ses frères irlandais, prit le chemin de l'exil.

On le fit passer une seconde fois à Besançon, puis à Autun, à Avallon, le long de la Cure et de l'Yonne jusqu'à Auxerre, et de là à Nevers, où on l'embarqua sur la Loire. Il marquait chacune de ses étapes par des guérisons miraculeuses ou d'autres prodiges qui, néanmoins, n'atténuaient pas les rancunes qu'il avait excitées. Sur le chemin d'Avallon, il rencontra un écuyer du roi Thierry qui essaya de le percer de sa lance. A Nevers, au moment de s'embarquer, un grossier satellite de l'escorte des proscrits prit une rame et en frappa Lua, l'un des plus pieux parmi les compagnons de Colomban, pour le faire entrer plus vite dans le bateau. Le Saint se récria : « Cruel, de quel droit viens-tu aggraver ma peine ? De quel droit oses-tu frapper les membres fatigués du Christ ? Souviens-toi que la vengeance divine t'atteindra ici même où ta fureur a atteint le serviteur de Dieu ». Et en effet, au retour, le misérable tomba dans l'eau et se noya à l'endroit même où il avait frappé Lua.

Arrivé à Orléans, il envoie deux de ses frères dans la ville pour se procurer des vivres : mais on ne veut leur rien vendre ni donner pour ne pas contrevenir aux défenses royales. On les traitait comme des gens mis hors la loi, hors la paix du roi, et qu'il était défendu par la loi salique d'accueillir, sous peine d'encourir l'amende énorme alors de six cents deniers. Les églises mêmes leur étaient fermées par ordre du roi. Mais en revenant sur leurs pas, ils rencontrent une femme syrienne, qui leur demande d'où ils viennent, et l'ayant su leur offre l'hospitalité, et leur donne tout ce qu'il leur fallait. « Moi aussi, » dit-elle, « je suis comme vous étrangère, et je viens du lointain soleil d'Orient ». Elle avait un mari aveugle à qui Colomban rendit la vue. Le peuple d'Orléans en fut ému ; mais on n'osait témoigner qu'en secret sa vénération au proscrit.

En passant devant la ville de Tours, Colomban demande qu'on lui permette d'aller prier sur la tombe du grand saint Martin, toujours également vénéré par les Celtes, les Romains et les Francs. Mais ses sauvages gardiens ordonnent aux matelots de faire force de rames et de passer au milieu du fleuve. Cependant, une force invisible arrête la barque : elle se dirige d'elle-même vers le port. Il descend à terre et passe la nuit auprès du saint tombeau. L'évêque de Tours vient le trouver et le mène dîner chez lui. A table, on lui demande pourquoi il va regagner son pays. Il répond : « Ce chien de Thierry m'a chassé de chez mes frères ». Alors un convive, qui était un des

leudes ou fidèles du roi, dit tout bas : « Ne vaut-il pas mieux abreuver les gens de lait que d'absinthe ? » — « Je vois », reprit Colomban, « que tu veux garder ton serment au roi Thierry. Eh bien ! va dire à ton ami et à ton seigneur que d'ici à trois ans lui et ses enfants seront anéantis, et que toute sa race sera extirpée par Dieu ». — « Pourquoi parler ainsi, serviteur de Dieu ? » dit le leude. « Je ne saurais taire, » répliqua le Saint, « ce que le Seigneur me charge de dire ».

Arrivé à Nantes, et à la veille de quitter le sol de la Gaule, sa pensée se tourne vers Luxeuil, et il se met à écrire une lettre où son cœur s'épanche tout entier. Il prescrit les dispositions les plus propres, selon lui, à garantir les destinées de sa chère communauté de Luxeuil, par la pureté des élections et l'harmonie intérieure. Il recommande à ses religieux la confiance, la force d'âme, la patience, mais par-dessus tout la paix et l'union. L'évêque et le comte de Nantes pressèrent le départ ; mais le navire irlandais sur lequel étaient embarqués les effets et les compagnons de Colomban, et qu'il devait rejoindre dans une chaloupe, s'étant présenté à l'embouchure de la Loire, fut rejeté par les vagues et resta trois jours à sec sur la plage. Alors le capitaine fit décharger les moines et tout ce qui leur appartenait, et continua sa route. On laissa à Colomban la liberté d'aller où il voulait.

Il se dirigea vers la cour du roi de Soissons et de Neustrie, Clotaire II. Ce fils de Frédégonde, fidèle à la haine de a mère pour Brunehaut et sa progéniture, fit l'accueil le plus empressé à la victime de son ennemie, essaya de le retenir auprès de lui, reçut de bonne grâce les remontrances que l'indomptable apôtre, toujours fidèle à son métier de censeur, lui adressa sur les désordres de sa cour, et promit de s'amender. Il le consulta sur le différend qui venait d'éclater entre les deux frères Thierry et Théodebert, qui lui demandaient l'un et l'autre des secours. Colomban lui conseilla de ne se mêler de rien, parce que dans trois ans leurs deux royaumes tomberaient en son pouvoir. Il demanda ensuite une escorte pour le conduire auprès de Théodebert, roi de Metz ou d'Austrasie, dont il voulait traverser les Etats pour se rendre en Italie. En passant par Paris, Meaux et la Champagne, il vit les chefs de la noblesse franque lui amener leurs enfants, et il en bénit plusieurs, destinés à hériter de son esprit et à propager son œuvre. Théodebert, en guerre avec son frère Thierry, fit au proscrit le même accueil que Clotaire II, mais ne réussit pas mieux à le retenir.

A la cour du roi d'Austrasie il n'était pas loin de la Bourgogne, et il eut la consolation de revoir plusieurs de ses frères de Luxeuil, qui s'échappèrent pour le rejoindre. A leur tête et encouragé par les promesses et la protection empressée de Théodebert, il veut essayer de prêcher la foi chez les nations encore païennes, soumises à la domination austrasienne et qui habitaient les régions voisines du Rhin. Ç'avait toujours été là son ambition, son goût et son œuvre de prédilection. Après soixante ans de travaux consacrés à la réforme des rois et des peuples déjà chrétiens, il commence la seconde phase de sa vie, celle de la prédication aux infidèles.

Il s'embarque donc sur le Rhin, au-dessous de Mayence, remonte successivement ce fleuve et ses affluents jusqu'au lac de Zurich, séjourne quelque temps à Tuggen, à Arbon, trouvant çà et là quelques traces du christianisme que la domination romaine ou franque y avait semées, et se fixe enfin à Bregentz, sur le lac de Constance, au milieu des ruines d'une ancienne ville romaine.

Pendant son séjour à Bregentz, notre Saint alla revoir, on ne sait à quelle occasion, le roi Théodebert, toujours en guerre avec son frère le roi

de Bourgogne. Eclairé par un pressentiment et inspiré par la reconnaissance qu'il devait à ce jeune prince, il lui conseilla de céder et de se réfugier dans le giron de l'Eglise en se faisant moine, au lieu de risquer à la fois son royaume et son salut. Le conseil de Colomban fit rire le roi et tous les Francs qui l'entouraient : « Jamais », disaient-ils, « on n'a entendu dire qu'un roi mérovingien soit devenu moine de son plein gré ». — « Eh bien ! » dit Colomban au milieu de leurs exécrations, « puisqu'il ne veut pas l'être de plein droit, il le sera de force ». Cela dit, le Saint regagne sa cellule, aux bords du lac de Constance. Bientôt il y apprend que son persécuteur Thierry a envahi de nouveau les Etats de son protecteur Théodebert, l'a mis en déroute et poursuivi jusqu'aux portes de Cologne (612). La bataille décisive se livra dans les champs de Tolbiac, où Théodebert fut vaincu et pris : Thierry l'envoya à l'implacable Brunehaut, qui lui fit raser la tête, puis revêtir de l'habit monastique, et peu après mettre à mort.

Forcé de quitter Bregentz, Colomban ne garde avec lui qu'un seul disciple, Attale, et poursuit son voyage à travers les Alpes. C'est l'image ou le souvenir de cette course qui lui a inspiré ce début d'une des instructions adressées à ses moines, où l'infatigable voyageur compare la vie à un voyage : « O vie mortelle ! combien tu en as trompé, séduit, aveuglé ! Tu fuis et tu n'es rien ; tu apparais et tu n'es qu'une ombre ; tu montes et tu n'es qu'une fumée ; tu fuis chaque jour et chaque jour tu viens ; tu fuis en venant et tu viens en fuyant, semblable au point de départ, différente au terme ; douce aux insensés, amère aux sages : ceux qui t'aiment ne te connaissent pas, et ceux-là seuls te connaissent qui te méprisent. Qu'es-tu donc, ô vie humaine ? Tu es la voie des mortels et non leur vie ; tu commences au péché et tu finis à la mort. Tu es donc la voie de la vie et non la vie. Tu n'es qu'un chemin, et inégal encore, long pour les uns, court pour les autres ; large pour ceux-ci, étroit pour ceux-là ; joyeux pour quelques-uns, triste pour d'autres, mais pour tous également rapide et sans retour. Il faut donc, ô misérable vie humaine ! te sonder, t'interroger, mais ne pas se fier à toi. Il faut te traverser sans séjourner. Nul ne demeure sur un grand chemin : on ne doit qu'y marcher, afin d'atteindre la patrie ». Le roi des Lombards, Agilulfe, reçut le vénérable exilé avec respect et confiance ; et Colomban, à peine arrivé à Milan, se mit aussitôt à écrire contre les Ariens, car cette funeste hérésie dominait encore parmi les Lombards ; ceux qui n'étaient pas restés païens, les nobles surtout, demeuraient en proie à l'arianisme. L'Apôtre irlandais trouvait donc un nouvel aliment pour son zèle de missionnaire, et put s'y livrer avec succès sans renoncer à son amour de la solitude. Agilulfe lui fit don d'un territoire du nom de Bobbio, situé dans une gorge reculée de l'Apennin, entre Gênes et Milan, non loin de ces bords fameux de la Trebbia, où Annibal avait campé et vaincu les Romains. Il y avait là une vieille église dédiée à saint Pierre ; Colomban se chargea de la restaurer et d'y adjoindre un monastère. Malgré son âge, il voulut partager les travaux des ouvriers, et courba ses vieilles épaules sous le poids d'énormes poutres de sapin qu'il semblait impossible de transporter à travers les précipices et les sentiers à pic de ces montagnes. Cette abbaye de Bobbio fut sa dernière étape. Il en fit la citadelle de l'orthodoxie contre les Ariens, et y alluma un foyer de science et d'enseignement qui en fit pendant longtemps le flambeau de l'Italie septentrionale [1].

1. L'école et la bibliothèque de Bobbio comptèrent parmi les plus célèbres du moyen âge. Muratori a donné le catalogue des sept cents manuscrits qu'on y possédait au xe siècle. C'est de là que vinrent les

Pendant que l'infatigable missionnaire recommençait ainsi en Italie sa carrière de prédicateur et de fondateur monastique, tout avait changé de face chez ces Francs auxquels il avait consacré la moitié de sa vie : le roi Thierry était mort subitement à vingt-six ans. Brunehaut et les quatre fils de Thierry furent livrés à Clotaire. Il fit égorger les deux aînés, et se montra le digne fils de Frédégonde par l'atroce supplice qu'il infligea à Brunehaut. Clotaire II, devenu par tous ces crimes le seul roi des Francs et maître de l'Austrasie et de la Bourgogne comme de la Neustrie, se rappela la prédiction que lui avait faite Colomban et désira revoir le Saint qui avait si bien prophétisé. Il chargea donc Eustaise, qui l'avait remplacé comme abbé à Luxeuil, d'aller chercher son père spirituel et de mener avec lui une députation de nobles destinés à servir de caution aux bonnes intentions du roi. Colomban reçut Eustaise avec bonheur et le garda quelque temps auprès de lui pour le bien pénétrer de l'esprit de la Règle qu'il lui fallait faire prévaloir sur « le peuple monastique » à Luxeuil. Mais il refusa de se rendre à l'appel de Clotaire ; il se borna à lui écrire une lettre pleine d'avis salutaires, et à lui recommander sa chère abbaye de Luxeuil, que le roi combla en effet de dons et de faveurs.

Quant à Colomban, il finit comme il avait commencé, en recherchant une solitude plus étroite encore que celle du monastère qu'il venait de fonder à Bobbio. Il avait trouvé sur la rive opposée de la Trebbia, et dans le flanc d'un immense rocher, une caverne qu'il avait transformée en chapelle dédiée à la sainte Vierge : c'est là qu'il passa ses derniers jours dans le jeûne et l'oraison, ne revenant au monastère que pour les dimanches et les jours de fête. Sa mort arriva le 21 novembre 615.

Saint Colomban est représenté : 1° bénissant des animaux sauvages ; sur sa poitrine est figuré un soleil ; 2° au moment où il chassa un ours de sa caverne et s'y établit ; 3° debout, tenant une croix et une crosse ; sur la poitrine est représenté un soleil ; 4° faisant sortir de l'eau d'un rocher.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Après sa mort, la chapelle où il avait passé ses derniers jours fut longtemps vénérée et fréquentée par les âmes affligées, et trois siècles plus tard, les annales du monastère rapportaient que ceux qui y entraient tristes et abattus en sortaient réjouis et consolés par la douce protection de Marie et de Colomban. Le Saint fut enseveli à Bobbio, où son corps fut conservé jusqu'à ces derniers temps, renfermé dans un coffre de pierre, sur l'autel principal d'une crypte souterraine, avec ceux de ses successeurs saint Bertulfe et saint Attale, si l'on en croit des auteurs dignes de foi. La petite ville de Locminé, au diocèse de Vannes, possède aussi quelques reliques du Saint, qu'elle honore pour son patron.

Il nous reste de saint Colomban : 1° sept pièces de vers, qui n'offrent d'intérêt que comme spécimen de la poésie de ces temps ; 2° seize *Instructions* à ses moines ; elles sont remarquables à plusieurs titres. On y trouve une grande connaissance de l'Ecriture sainte, une onction particulière, une beauté d'images et une élégance de style dont le VIe et le VIIe siècle offriraient peut-être peu d'exemples. Quelquefois l'antithèse y est portée jusqu'à l'abus : c'était le défaut du temps. Ces précieux restes doivent nous faire regretter ce qui a été perdu ; 3° des *Lettres* ; 4° sa *Règle* et son *Pénitentiel*, traité complet de la vie monastique. La Règle est divisée en dix chapitres : le premier traite de l'obéissance ; le deuxième, du silence ; le troisième, de la nourriture convenable à un moine ; le quatrième, de la pauvreté et du désintéressement ; le cinquième, du mépris qu'on doit faire de la vanité ; le sixième, de la chasteté ; le septième, de l'ordre des psaumes ; le huitième, de la discrétion ; le neuvième, de la mortification ; le dixième, de la perfection d'un moine. Sous ces titres divers, le Saint range tous les avis qui peuvent former le bon religieux. Il pose, et avec raison, l'obéissance comme le fondement de la vertu monastique ; sans

fameux Palimpseptes d'où le cardinal Maï a tiré le *De Republicâ* de Cicéron. — Le monastère ne fut supprimé que sous la domination française, en 1803 : l'église subsiste encore et sert de paroisse.

l'obéissance, en effet, l'esprit religieux disparait. Tout doit s'appuyer sur les deux grands préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, qui sont comme les colonnes de l'édifice spirituel. Le temps doit être partagé entre la prière et le travail; pas un seul instant ne doit être laissé à l'oisiveté : le Saint suit à la lettre le précepte de saint Jérôme : « Faites toujours quelque chose, afin que le démon vous trouve toujours occupé ». Les offices divins étaient d'une longueur qui paraîtrait aujourd'hui excessive, mais que supportait facilement la ferveur de ces hommes célestes. Du reste, elle était en rapport avec la solennité de la fête, et même avec la saison. Les Matines les plus courtes renferment vingt-quatre psaumes et huit antiennes; les plus longues, soixante-quinze psaumes et vingt-cinq antiennes; les moyennes, trente-six psaumes et douze antiennes. Depuis la nativité de saint Jean-Baptiste jusqu'aux calendes de novembre, les Matines du samedi et du dimanche doivent contenir le psautier en entier. Il en était de même pour tout l'hiver, et les jours fériés on récitait les Matines moyennes. Au printemps, on diminuait chaque semaine de trois psaumes les Matines du samedi et du dimanche et celles des fériés, jusqu'à ce que les premières fussent ramenées à trente-six, et les secondes à vingt-quatre psaumes : phase qui durait pour les fériés jusqu'à l'équinoxe d'automne. La raison de cette différence était sans doute prise dans les travaux de la saison. Quant à l'office de jour, qui doit être interrompu par le travail corporel, il se composait de trois psaumes par chaque heure, suivis de prières pour les pécheurs, pour toute la chrétienté, pour les prêtres et tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, pour les bienfaiteurs, pour la paix entre les rois, et pour les ennemis. A la fin de chaque psaume, on fléchissait le genoux. Outre les prières du chœur, chaque religieux en avait encore de particulières à dire dans sa cellule.

L'obéissance était principalement recommandée par le saint fondateur. Selon lui, le religieux doit obéir même dans ce qui répugne le plus à sa volonté : il doit, comme le divin Maître, obéir jusqu'à la mort. Il lui est défendu de rien faire, de rien entreprendre sans le conseil de l'abbé. C'est en cette abnégation de sa volonté propre que Colomban fait consister surtout la mortification chrétienne; sans elle, la mortification des sens ne serait qu'une déception. Cependant, celle-ci n'est point négligée. Le silence doit être gardé continuellement : on ne peut le rompre que pour raison de nécessité et d'utilité. La nourriture se compose d'herbes, de légumes, de farine détrempée d'eau et d'un peu de pain. Toutefois, elle devait être proportionnée au travail. La cervoise était l'unique boisson. On appelait ainsi une espèce de bière faite avec de l'orge ou des fruits, et fort en usage à cette époque. Le vin était à peu près inconnu chez les moines, hormis pour le saint sacrifice, pour quelques cas de maladie ou l'usage des étrangers. On devait manger tous les jours afin de conserver les forces nécessaires au travail. Le repas se prenait vers le soir. Le travail occupait le temps qui n'était point donné aux exercices de piété. Il consistait principalement dans le défrichement de la culture des terres. Les moines labouraient, récoltaient, battaient le grain : les monastères étaient de vastes écoles d'agriculture. Quand Colomban vint à Luxeuil, le sol était couvert de ronces et d'épines; c'est lui qui a créé les belles campagnes qu'on admire aujourd'hui autour de cette ville.

C'était aussi une règle à Luxeuil, comme dans tous les monastères de cette époque, qu'il y eût une bibliothèque au service des moines; la Règle de Saint-Colomban fixe même le temps que l'on doit chaque jour consacrer à la lecture. Ce fut par là que la science et le goût des lettres se maintinrent dans les monastères. La Règle de Saint-Benoît, d'un siècle et demi plus ancienne, exigeait déjà qu'on ne choisit pour abbés que des hommes versés dans les lettres. Souvent les travaux corporels étaient suspendus pour copier les manuscrits. Chacun sait jusqu'à quel point d'élégance l'art de l'écriture fut porté en ces temps. Les religieuses elles-mêmes s'occupaient à copier les livres. Certains monastères de femmes, et en particulier ceux d'Eika, en Belgique, de Bischoffsheim, en Allemagne, etc., avaient porté à une perfection merveilleuse le talent de copier et d'enluminer les manuscrits. Sans ces travaux assidus, persévérants, sans ce soin de perpétuer les ouvrages de l'antiquité, les noms même les plus chers à la littérature ne seraient point parvenus jusqu'à nous. Tout serait tombé dans la nuit de l'ignorance et de la barbarie.

Le Saint recommande particulièrement à ses religieux la chasteté; il interdit aux femmes l'entrée de son monastère. Ce fut là en partie la cause des persécutions qu'il éprouva. En 856, nous retrouvons encore cette défense en vigueur à Luxeuil. Dans son *Pénitentiel*, Colomban inflige de graves punitions à ceux qui auront violé leur vœu de chasteté. Il poursuit aussi avec vigueur la cupidité dans les moines. « Elle est », dit-il, « une lèpre pour eux, puisque non-seulement la possession, mais le seul désir du superflu leur est interdit ». Le détachement des biens terrestres est à ses yeux le premier degré de la perfection, comme le second consiste dans l'extirpation des vices, et le troisième dans le parfait amour de Dieu et du prochain, et par suite dans le goût des choses célestes, qui doit succéder au goût des biens de la terre.

Comme la nature humaine est toujours disposée au relâchement, afin de maintenir l'efficacité de ses règles si sages, Colomban établit un code pénitentiaire, dont les dispositions paraîtraient aujourd'hui exagérées ou ridicules, mais qui étaient en rapport avec la Règle elle-même et les mœurs de l'époque, et de crainte que le contact du monde ne fût pour ses moines une occasion de dissipation ou de scandale, l'entrée de l'intérieur du monastère était interdite aux laïques : la prohibition ne fut pas même levée pour le roi Thierry.

Tels furent les moyens que saint Colomban employa pour maintenir dans ses monastères la ferveur qu'il y avait lui-même inspirée. Son âme dut éprouver une grande joie en voyant tant de généreux disciples rivaliser d'ardeur dans les voies de Dieu. Tant qu'il vécut, il eut la consolation de jouir de ce beau spectacle. Au reste, sa *Règle* a été de tout temps considérée comme un vrai code de perfection monastique. De son vivant, il la vit établie dans plusieurs monastères ; et un plus grand nombre encore l'adoptèrent après sa mort. Vers le milieu du siècle suivant, elle fut absorbée par celle de saint Benoît, avec laquelle elle avait plus d'un trait de ressemblance.

Le soin de la piété ne fit point négliger à Colomban l'étude des lettres. Littérateur lui-même et fort instruit pour son temps, il mit une attention particulière à faire de Luxeuil une école, un centre d'études, dont l'action pût se répandre au loin.

L'Ecriture sainte et les Pères faisaient le principal, ou plutôt l'unique objet des études des moines. C'était là, dit le savant Mabillon, la seule théologie de ces temps. Des maîtres habiles et instruits expliquaient, commentaient ces inépuisables sources d'instruction et de lumière. Les humanités et les arts libéraux, la géométrie, la rhétorique, la poétique, les mathématiques, la grammaire, etc., n'étaient cependant point exclus des monastères, mais toutes ces sciences devaient converger vers le but principal : l'Ecriture sainte et les Pères. Les guerres suspendaient quelquefois ces études ; mais elles reprenaient aussitôt avec la paix. La lecture des auteurs profanes était tolérée, mais de ceux-là seulement qui étaient purs de toute obscénité.

On met au nombre des ouvrages de saint Colomban qui sont perdus : 1° un *Commentaire sur les Psaumes ;* 2° ses écrits contre les Ariens ; 3° deux *Lettres* adressées, l'une au roi Thierry et l'autre au roi Clotaire ; 4° des lettres et écrits sur la Pâque et sur les Trois-Chapitres.

Les œuvres complètes de saint Colomban se trouvent dans le tome LXXX de la *Patrologie latine.*

Les Moines d'Occident, par de Montalembert. — Cf. Surius, Mabillon, Dom Rivet, Dom Ceillier et Hélyot.

SAINT GÉLASE Ier, PAPE (496).

Gélase, originaire d'Afrique, fils de Valère, successeur du pape saint Félix III (483-492), occupa le siége de saint Pierre quatre ans, huit mois et dix-huit jours (1er mars 492-19 novembre 496). En deux ordinations faites à Rome aux mois de février et de décembre, il créa deux diacres, trente-deux prêtres et soixante-dix-sept évêques. C'était un homme d'un zèle très-ardent pour la propagation de la foi, très-instruit surtout dans la littérature sacrée et d'un courage intrépide pour résister aux envahisseurs des droits de l'Eglise et abaisser l'orgueil des schismatiques. Pendant que Théodoric, auquel l'histoire devait donner le nom de Grand, imposait par la double force de la diplomatie et des armes, sa domination en Occident et fondait le royaume des Ostrogoths, le souverain Pontife, sans autres armes que le droit, la charité, la prière, établissait sur des fondements immuables la discipline religieuse, destinée à courber tous les barbares sous le joug de l'Evangile. Les guerres incessantes, les révolutions politiques, l'agitation du monde entier ne le détournaient point de cette œuvre, modeste en apparence et toute de perfectionnement intérieur, qui devait avoir des résultats non moins utiles à l'Eglise elle-même qu'aux Etats naissants de l'Europe chrétienne. Ce fut par la charité que Gélase commença sa mission apostolique. Durant une famine qui désola la ville de Rome, il sut pourvoir largement à sa subsistance. Les lupercales et d'autres fêtes païennes subsistaient encore, malgré les édits des empereurs, malgré le zèle des Pontifes. Saint Gélase les abolit enfin pour toujours, en dépit du sénateur Andromaque et de plusieurs autres notables de Rome. Il fit brûler publiquement, sur la place Sainte-Marie-Majeure, les livres des Manichéens de Rome. Il réprima également les Pélagiens et d'autres sectaires encore, il condamna les partisans d'Acace, et, en particulier, Euphémius de Constantinople.

Malgré la courte durée d'un pontificat qui n'atteignit pas cinq années, le nom de Gélase Ier, avec ceux de saint Léon et de saint Grégoire le Grand, a laissé l'empreinte la plus profonde dans la liturgie, le droit et la discipline ecclésiastiques. Outre une vingtaine de *lettres* intégralement conservées, soixante *canons* de Gélase ont pris place dans le *corpus juris.* Nous lui devons la fixation du canon de l'Ecriture et le premier *index* des œuvres reconnues comme authentiques par le Saint-Siége. Enfin le *Sacramentaire* qui porte son nom nous offre le plus ancien recueil des formules liturgiques de l'Eglise latine, publié depuis les constitutions dites des Apôtres. Saint Gélase composa aussi un *Traité des deux natures en Jésus-Christ,* contre les erreurs nesto-

riennes; ce grand ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Il commençait, à propos du schisme d'Eutychès, le traité de l'*Anathème*, que la mort ne lui permit point d'achever.

Les mœurs de Gélase Ier répondaient à sa doctrine, qui était toute sainte. Il regardait la dignité dont il était revêtu, non pas comme un moyen de domination, mais comme une véritable servitude. Son occupation continuelle était la prière et la méditation des saintes Ecritures. Il se plaisait en la compagnie des serviteurs de Dieu ; il aimait à s'entretenir avec eux dans des choses spirituelles. Il pratiquait les mortifications et le jeûne des plus austères anachorètes ; pauvre lui-même, il nourrissait les pauvres. Sa conduite, dans les circonstances difficiles où se rencontra son pontificat, fut pleine de prudence, de modération et de douceur. Saint Gélase s'endormit dans le Seigneur le 21 novembre 496 et fut enseveli au Vatican.

M. l'abbé Darras, *Histoire générale de l'Eglise*, t. XIII, p. 547-612.

SAINT ALBERT, ÉVÊQUE DE LIÉGE ET MARTYR (1192).

Albert naquit à Louvain, ville de Belgique (Brabant), au milieu du XIIe siècle ; il était fils de Godefroy III, comte de Louvain, et de Marguerite de Limbourg. Son frère, Henri Ier, était duc de Lorraine et de Brabant. Aussi pieux que noble, dès son enfance il craignait Dieu, qu'il choisit pour la part de son héritage en entrant parmi les clercs de la cathédrale de Liége. Comme il brillait par la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie, il fut élevé d'abord à la dignité d'archidiacre. Sa simplicité, son ingénuité, sa douceur, sa mansuétude, son angélique pureté et sa grande charité envers le prochain ayant attiré sur lui tous les regards, après la mort de l'évêque Radulphe, la voix publique le désigna hautement pour lui succéder.

Cependant Dieu lui montra combien il lui faudrait souffrir pour son nom. Son élection était légitime ; toutefois Baudoin, comte de Hainaut et de Namur, entreprit de la casser ; il entra dans Liége à main armée, dans le dessein d'introniser un de ses parents dans la chaire de cette Eglise. Albert n'avait pas l'appui de Henri VI, empereur d'Allemagne ; ce prince simoniaque avait adjugé l'épiscopat à Lothaire de Harstad. Albert eut recours au Pontife romain. Il sortit de Liége sous un déguisement pour n'être pas arrêté par ses ennemis, et, après un voyage des plus périlleux, parvint à Rome, où il fut reçu par le pape Célestin III. Le Pontife, ayant mûrement examiné l'affaire selon la règle canonique, prononça qu'Albert avait été légitimement désigné évêque de Liége, et, pour récompenser ses éminentes vertus, il le nomma cardinal. A son retour de Rome, il fut sacré par l'archevêque de Reims. Cependant, par amour de la paix, il demeura dans cette ville en attendant qu'il plût à Dieu de mettre un terme aux entreprises des méchants. Pendant qu'il vivait paisiblement dans cet asile, des misérables, gagnés et soudoyés par l'empereur, se rendirent à Reims, feignant de fuir aussi la vengeance du prince. Ne soupçonnant pas leur perfidie, Albert les admit dans son logement comme des compagnons d'infortune, victimes comme lui de l'injustice de Henri, et partagea avec eux ses faibles ressources. Un jour, ils l'attirèrent hors de la ville sous un prétexte spécieux, et le massacrèrent le 21 novembre 1192. Son corps fut déposé dans le sépulcre des archevêques de Reims ; en 1612, l'archiduc Albert le transféra de Reims à Bruxelles. Il en fit présent au couvent des Carmélites qu'il venait de fonder, et le porta lui-même sur ses épaules, accompagné du nonce apostolique et d'un grand nombre de prélats et de seigneurs. Ces précieuses reliques furent transportées, en 1783, au couvent des Carmélites de Saint-Denis, près de Paris, et reportées à Bruxelles sept ans après. En 1822, elles furent partagées, avec l'autorisation de Pie VII (décret du 11 septembre 1821), entre la cathédrale de Liége et Saint-Pierre de Louvain.

On le représente percé d'une épée ou poignard.

Propre de Reims.

XXIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sainte CÉCILE, vierge et martyre, qui persuada à Valérien, son fiancé, et à Tiburce, frère de Valérien, de croire en Jésus-Christ, et les anima au martyre. Almachius, préfet de la ville, l'envoya arrêter elle-même après leur exécution ; et comme elle surmonta la rigueur du feu, il la fit achever par l'épée ; son martyre, qui est resté célèbre, arriva sous l'empereur Marc-Aurèle-Sévère-Alexandre. 230. — A Colosses, en Phrygie, saint Philémon et sainte Appie, disciples de saint Paul, qui, sous l'empereur Néron, un jour que les païens célébrant la fête de Diane envahirent l'église, furent arrêtés seuls pendant que les autres chrétiens s'enfuyaient, et flagellés par l'ordre du président Artoclès, puis enterrés jusqu'à la ceinture, et enfin accablés de pierres [1]. Ier s. — A Rome, saint Maur, martyr, qui, étant venu d'Afrique visiter le tombeau des saints Apôtres, combattit pour la foi et fut exécuté sous l'empereur Numérien et sous Célerin, préfet de la ville. 284. — A Antioche de Pisidie, le martyre des saints Marc et Etienne, sous l'empereur Dioclétien. IVe s. — A Autun, saint PRAGMACE, évêque et confesseur. 520.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Albi et de Paris, sainte Cécile, vierge et martyre, citée au martyrologe romain de ce jour. 230. — En Auvergne, saint Calminius ou Calmine, duc d'Aquitaine et ermite, fondateur de l'abbaye de Saint-Chaffre (*Calminiacum*), au diocèse du Puy [2]. VIe s. — En Velay, saint Savinien ou Savinian, religieux de Saint-Chaffre, puis abbé du monastère bénédictin de Menat (*Bracum*), au diocèse de Clermont. VIIIe s. — Au diocèse de Soissons, sainte Marême ou Médricine (*Mederasma*), vierge. Epoque incertaine. — Dans l'Autunois, sainte Magnence, vierge, une des cinq jeunes filles qui, à la mort de saint Germain, évêque d'Auxerre (mort à Ravenne), suivirent son convoi de Ravenne à Auxerre [3]. 448.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Benoît du Pont, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il donna chez les Tartares des missions qui sont demeurées célèbres dans les annales dominicaines. Le bienheureux Humbert de Romans, cinquième général de l'Ordre, l'avait envoyé avec plusieurs compagnons prêcher la foi aux infidèles ; ayant appris l'heure de sa mort par une

1. Philémon était un riche bourgeois de Colosses (Phrygie) : il avait été converti soit par saint Paul, quand cet Apôtre prêcha à Ephèse, soit par Epaphras, disciple de saint Paul, lequel annonça le premier l'Evangile dans la cité païenne de Colosses. Il fit en peu de temps les plus grands progrès dans la vertu; sa maison devint comme une église par la piété de ceux qui la composaient et par les exercices de la religion qui s'y faisaient Il paraît même que c'était là que se tenait l'assemblée des fidèles.

Tout le monde connaît la belle épître de saint Paul à Philémon, au sujet d'Onésime, son serviteur. Dans cette lettre, l'Apôtre loue la foi du pieux Colossien, il loue sa charité, sa libéralité pour tous les fidèles; il lui témoigne son affection, en l'assurant qu'il se souvient toujours de lui et qu'il le recommande à Dieu dans toutes ses prières. Il lui donne le titre de frère, et lui dit qu'il a été le consolateur et le bienfaiteur de tous les Saints qui se sont trouvés dans l'affliction. — Godescard.

2. Nous avons donné, au 19 août (tome X, pages 20-24), la vie de saint Calmine d'Auvergne.

3. Un village de l'ancien diocèse d'Autun, situé entre Saulieu et Avallon, et appelé autrefois Saint-Pierre-sous-Cordois *(vicus Cordubensis)*, a reçu le nom de Sainte-Magnence (Yonne, arrondissement d'Avallon, canton de Quarré-les-Tombes). Elle mourut en ce lieu, et fut inhumée dans le cimetière commun, d'où ses ossements ont été transférés dans l'église au XIIIe siècle : on y voit son tombeau fort ancien. Avant la Révolution, son chef était renfermé dans un buste d'argent. — M. l'abbé Pequegnot, *Légendaire d'Autun.*

révélation divine, il expira pour ainsi dire les armes à la main, après un sermon, aussitôt qu'il eut reçu les derniers sacrements. XIII[e] s. — A Césarée de Cappadoce (aujourd'hui Kaïsarieh, sur l'Halys, près du mont Argée), saint Vérocien, martyr. — Au diocèse de Burgos (*Bravum Burgi*), en Espagne, la bienheureuse Tygride, vierge et abbesse, fille de Sanche, comte de Castille. XI[e] s. — Chez les Grecs, saint Zet, martyr.

SAINTE CÉCILE DE ROME, VIERGE ET MARTYRE

230. — Pape : Saint Pontien. — Empereur romain : Alexandre Sévère.

> *Plurima cum sponso generavit pignora virgo.*
> Vierge avec un époux vierge, elle a enfanté à l'Eglise une famille nombreuse.
> Hugues Vaillant. *Fasti Sacri.*

Cécile avait vu le jour dans Rome, et sa famille y jouissait des premiers honneurs du patriciat. La race des Cæcilius, dont une des branches adopta de bonne heure et rendit célèbre le surnom de Métellus, se glorifiait d'avoir pour aïeule Caïa Cæcilia Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, et l'un des personnages les plus célèbres de l'époque des Rois. Rome, dans son admiration pour cette matrone, lui avait érigé une statue au Capitole. Cette noble famille n'avait cessé de recueillir, dans le cours des siècles, tous les genres d'illustration. Dès le temps de la République, sa splendeur était montée au comble. Sans parler des dictatures, des censures, des pontificats, possédés tour à tour par les Cæcilius, et dont les annalistes de Rome et les marbres eux-mêmes rendent encore témoignage, nous trouvons jusqu'à dix-huit fois leur nom sur les Fastes Consulaires, avant l'avénement d'Auguste à l'empire. Les monnaies frappées dans Rome par la famille Cæcilia se rencontrent encore de nos jours en assez grand nombre, pour qu'on ait pu en publier une série de quarante-quatre, se rapportant toutes au temps de la République. Quant aux triomphes décernés aux membres de cette maison, ils furent nombreux et splendides, et ajoutèrent à la gloire des anciens Cæcilius les titres de *Macédonique*, de *Baléarique*, de *Numidique*, de *Dalmatique*, de *Crétique*, en souvenir des plus éclatantes victoires.

Sous les empereurs, la famille Cæcilia reçut plusieurs fois les faisceaux du consulat de la main des maîtres du monde, et, dans les temps qui précédèrent plus immédiatement l'époque où elle eut la gloire de produire l'heureuse fille qui l'a plus illustrée à elle seule que tous les grands généraux dont elle était si fière, les Fastes nous offrent les noms de Cæcilius Silanus, de Cæcilius Rufus, de Cæcilius Simplex, de Cæcilius Classicus, et de Cæcilius Balbinus, comme revêtus de cette magistrature.

Parmi les femmes de cette illustre race qui ont laissé un nom dans l'histoire, nous remarquons Cæcilia, fille de Métellus le *Baléarique*, sur laquelle Cicéron rapporte plusieurs particularités merveilleuses; Cæcilia, fille de Métellus le *Dalmatique*, d'abord mariée à Æmilius Scaurus, puis devenue l'épouse du dictateur L. Sylla, et cette autre Cæcilia, fille de Q. Métellus le *Crétique* et femme du romain Crassus, qui lui fit élever un élégant et magnifique tombeau, aujourd'hui encore le principal monu-

ment de la voie Appienne. Les fondements de cet édifice célèbre plongent dans le sol même sous lequel s'étendent les cryptes mystérieuses qui servirent de retraite au pontife Urbain, et à l'ombre desquelles la dépouille de la Cécile chrétienne reposa durant six siècles.

Une ancienne tradition de Rome chrétienne place au Champ de Mars la maison où fut élevée Cécile, et où elle passa ses années jusqu'à l'âge nubile. Au sein de cette demeure opulente et décorée de toute la pompe romaine, au milieu des trophées et des couronnes de ses aïeux, Cécile, étrangère au faste et aux attraits du siècle, pratiquait, avec une entière fidélité, la loi divine que le Christ est venu apporter aux hommes. L'histoire ne nous apprend rien sur les moyens dont se servit l'Esprit divin pour la gagner à cette doctrine céleste ; mais nous savons que dès sa première enfance, Cécile fut initiée aux mystères du christianisme. Peut-être une aïeule éclairée de la vraie lumière, une nourrice fidèle, avait inoculé à la jeune fille cette foi dont la profession était alors aussi funeste au bonheur terrestre qu'elle est féconde, en tous les temps, pour l'éternelle félicité de ceux qui l'ont acceptée.

Le père et la mère de Cécile étaient restés dans les ténèbres de l'infidélité ; mais ils ne paraissent pas avoir contrarié dans leur fille cet attachement pour une religion qui prenait, de jour en jour, une plus grande considération dans Rome, et qui comptait des sectateurs jusque dans le palais impérial. Soit tendresse, soit indifférence, ils ne la gênaient pas dans la profession de son culte, et lui laissaient suivre les assemblées des chrétiens. Cécile pouvait aller prier avec les fidèles dans les églises où les mystères de notre foi se célébraient avec une sorte de publicité, dans les jours de calme précurseurs de la tempête. Elle fréquentait les cryptes des martyrs, où souvent l'anniversaire du triomphe de ces héros de la société chrétienne appelait les fidèles de Rome ; et les pauvres qui gardaient le secret de la retraite du pape Urbain, la connaissaient et faisaient droit à ses messages.

Les chrétiens de cette époque vivaient avec la pensée du martyre; cette attente si formidable pour la nature ne faisait point fléchir l'âme de Cécile; elle y trouvait, au contraire, un repos plein de délices. Le martyre la réunirait pour jamais au Christ, qui avait daigné la choisir au sein d'une famille païenne, et se révéler à elle. En attendant cet appel fortuné, elle vivait au fond de son cœur en la compagnie de ce Maître divin, et ses entretiens avec lui ne cessaient ni le jour ni la nuit. Ravie par le charme de sa parole intérieure, elle le cherchait à toute heure dans les saints oracles, et le livre des Evangiles, caché sous ses vêtements, reposait continuellement sur sa poitrine. Cécile recevait de ce contact sacré une force qui l'élevait au-dessus de la faible nature, et la vertu des paroles qui sont *esprit* et *vie* se communiquait à elle.

La main de l'Epoux céleste pouvait seule prétendre à cueillir cette fleur qui s'élevait si fraîche et si suave du milieu des épines de la gentilité, et il inspira au cœur de Cécile un amour digne de Celui qui l'avait aimée sur la croix. La vierge répondit pour jamais aux avances d'un Dieu, et jura dans son cœur qu'elle n'admettrait jamais un époux mortel. Son céleste époux prend soin d'elle et le lui fait savoir. Son ange gardien a reçu l'ordre de se montrer à elle ; il l'a assurée et pour toujours de sa protection ; il la défendra contre le monde et ses sens. Toujours elle le sentira près d'elle ; il est prêt à frapper de son bras vengeur le téméraire qui oserait convoiter le trésor du ciel.

Cependant l'âge du mariage approche : malgré son vœu de virginité, Cécile, pour obéir à la volonté de ses parents, est obligée de se fiancer à un jeune païen, nommé Valérien. La noblesse de ce jeune patricien, sa beauté, les qualités de son âme, semblaient le rendre digne d'un tel honneur, et il aspirait avec ardeur au jour où il posséderait enfin celle que tant d'autres jeunes patriciens lui enviaient. L'heureux fiancé avait un frère nommé Tiburce, qu'il aimait de cette affection franche et dévouée qui formait un des principaux traits de son caractère. Il pensait avec bonheur que son union avec Cécile resserrerait encore ces liens si chers, en associant à leur amitié mutuelle la tendresse d'une sœur si accomplie.

Cécile n'avait donc pas été libre de repousser les témoignages de l'affection de Valérien. Remplie d'estime pour les qualités de ce jeune païen, elle l'eût aimé comme un frère ; mais elle était sa fiancée, et le jour des noces allait arriver avec toutes ses alarmes. Qui pourrait dépeindre les angoisses de la vierge ? Le commandement irrésistible de ses parents, la fougue du jeune homme la glaçaient de crainte, et elle ne pouvait que refouler au fond de son âme le chaste secret de cet amour qui avait obtenu l'irrévocable empire de son cœur. Elle savait que son ange veillait près d'elle ; mais bientôt elle allait avoir à lutter elle-même ; il était temps de se préparer au combat. Sous les broderies d'or d'une robe somptueuse, un cilice meurtrissait sa chair innocente. Cette armure sévère assujétissait les sens à la loi de l'esprit ; la chair serait moins rebelle au sacrifice, si bientôt, victime de l'amour du Christ, Cécile devait payer de son sang l'honneur d'avoir été préférée par cet Epoux divin. Condamnée à vivre au sein de la mollesse patricienne, elle prenait ses sûretés contre elle-même ; elle émoussait par la souffrance volontaire l'attrait du plaisir qui tyrannise les enfants d'Eve, et qui révèle trop souvent à l'âme imprudente et inattentive les abîmes du cœur de l'homme.

Si, à l'exemple de la veuve de Béthulie, Cécile dissimulait sous ses habits l'instrument de sa pénitence, comme David elle affaiblissait encore sa chair par des jeûnes rigoureux. Selon l'usage des premiers chrétiens, lorsqu'ils voulaient fléchir le ciel ou obtenir quelque grâce signalée, elle s'abstenait de nourriture pendant deux jours, quelquefois pendant trois jours, ne prenant que le soir le repas qui devait soutenir sa vie. Ces avances courageuses, par lesquelles elle cherchait à assurer sa victoire, étaient rendues plus efficaces encore par la prière ardente et continuelle qui s'échappait de son cœur. Avec quelles instances elle recommandait au Seigneur l'heure pour laquelle elle tremblait ! Avec combien de larmes et de soupirs elle implorait les Esprits célestes qui coopèrent au salut de nos âmes, les saints Apôtres, patrons et fondateurs de Rome chrétienne, les bienheureux habitants du ciel qui protégent nos combats !

Enfin le jour est arrivé où Valérien va recevoir la main de Cécile. Tout s'ébranle dans le palais des Cæcilius ; le cœur du jeune homme tressaille de bonheur, et les deux familles, fières de s'unir dans leurs nobles rejetons, saluent l'espoir d'une postérité digne des aïeux. Cécile est amenée ; elle s'avance dans la parure nuptiale des patriciennes. Une tunique de laine blanche, unie, ornée de bandelettes et serrée d'une ceinture aussi de laine blanche, forme son vêtement et figure la candeur de son âme. Les cheveux de la vierge, partagés en six tresses, imitent la coiffure des Vestales, touchant symbole de la consécration de Cécile. Un voile couleur de flamme dérobe ses traits pudiques aux regards des profanes, sans les ravir à l'admiration des anges. En ce moment solennel, le cœur de la vierge est cependant

ferme et sans trouble ; elle appuie sa faiblesse sur le secours de l'ange qui la protége. Etrangère jusqu'alors aux rites païens, Cécile est contrainte d'en subir le spectacle. L'offrande du vin et du lait s'accomplit en présence de la vierge, qui détourne les yeux. Le gâteau, symbole de l'alliance, est rompu, et la timide main de Cécile, ornée de l'invisible anneau des fiancées du Christ, est placée dans celle de Valérien. Tout est consommé aux yeux des hommes, et la vierge sur qui veille le ciel a fait un pas de plus vers le péril.

A la chute du jour, selon l'usage antique, la nouvelle épouse est conduite à la demeure de son époux. La maison de Valérien était située dans la région Transtibérine, près de la voie *Salutaris,* à peu de distance du pont Cestius, qui rattache l'île du Tibre au quartier du Janicule. Cette demeure, qui allait recevoir Cécile, devait bientôt surpasser en gloire les palais, les thermes, les temples qui l'avoisinaient, et dont l'antiquaire a peine aujourd'hui à retrouver la trace. Sanctuaire consacré par le sang de la vierge, il devait survivre à tous les désastres de Rome, et proclamer dans le cours des siècles la fidélité de celle qui se reposa quelques jours sous son toit.

Les torches nuptiales précédaient le cortége qui conduisait Cécile à son époux. La foule applaudissait aux grâces de la jeune vierge qui conversait dans son cœur avec Dieu. On est arrivé au seuil du palais. Sous le portique orné de blanches tentures sur lesquelles se dessinent en festons des guirlandes de fleurs et de verdure, Valérien attendait Cécile. Selon l'usage antique, l'époux préludait par cette interrogation : « Qui es-tu ? » disait-il. L'épouse répondait : « Là où tu seras Caïus, je serai Caïa ». L'allusion était plus touchante encore au mariage d'une fille des Cæcilius ; car cette formule était aussi un souvenir de Caïa Cæcilia, vénérée par les Romains comme le type de la femme vouée aux soins du ménage. Cécile franchit le seuil de la maison. Il y a lieu de croire que sa qualité de chrétienne fit qu'on lui épargna les rites superstitieux dont les Romains accompagnaient le moment où l'épouse entrait sous le toit conjugal. Les usages qui s'accomplissaient ensuite avaient plus de convenance. On présentait de l'eau à l'épouse, en signe de la pureté dont elle devait être ornée ; on lui remettait ensuite une clef, symbole de l'administration intérieure qui lui était confiée désormais ; enfin elle s'asseyait un instant sur une toison de laine, qui devait lui rappeler les travaux domestiques auxquels elle ne devait pas craindre de se livrer. Les époux passèrent ensuite dans le *Triclinium,* où le souper des noces était servi. Durant le festin on chanta l'épithalame qui célébrait l'union de Valérien et de Cécile, et un chœur de musiciens fit retentir la salle du son harmonieux des instruments. Au milieu de ces profanes concerts, Cécile chantait aussi, mais dans son cœur, et sa mélodie s'unissait à celle des anges. Elle redisait au Seigneur cette strophe du Psalmiste, qu'elle adaptait à sa situation : « Que mon cœur, que mes sens demeurent toujours purs, ô mon Dieu, et que ma pudeur ne souffre point d'atteinte ! » La chrétienté, qui chaque année redit ces paroles de la vierge, au jour de son triomphe, en a gardé fidèle mémoire, et, pour honorer le sublime concert que Cécile exécutait avec les esprits célestes, bien au-delà des mélodies de la terre, elle l'a saluée à jamais reine de l'harmonie.

Après le festin, des matrones guidèrent les pas tremblants de Cécile jusqu'aux portes de l'appartement nuptial, décoré de tout le luxe romain, mais rendu plus imposant encore par le silence et l'obscurité. Valérien suivait les traces de la vierge. Lorsqu'ils furent seuls, tout à coup Cécile, remplie de la vertu d'en haut, adressa à son époux ces douces et naïves

paroles : « Jeune et tendre ami, j'ai un secret à te confier, mais jure-moi que tu sauras le respecter ». Valérien jure avec ardeur qu'il gardera le secret de Cécile, et que rien au monde ne pourra forcer sa bouche à le révéler. « Ecoute », reprend la vierge, « j'ai pour ami un ange de Dieu qui veille sur mon corps avec sollicitude. S'il voit que, dans la moindre chose, tu oses agir avec moi par l'entraînement d'un amour sensuel, soudain sa fureur s'allumera contre toi, et sous les coups de sa vengeance tu succomberas dans la fleur de ta brillante jeunesse. Si, au contraire, il voit que tu m'aimes d'un cœur sincère et d'un amour sans tache, si tu gardes entière et inviolable ma virginité, il t'aimera comme il m'aime et te prodiguera ses faveurs ». Troublé jusqu'au fond de son âme, le jeune homme que la grâce maîtrise déjà à son insu, répond à la vierge : « Cécile, si tu veux que je croie à ta parole, fais-moi voir cet ange. Lorsque je l'aurai vu, si je le reconnais pour l'ange de Dieu, je ferai ce à quoi tu m'exhortes ; mais si tu aimes un autre homme, sache que je vous percerai de mon glaive l'un et l'autre ».

La vierge reprend avec une ineffable autorité : « Valérien, si tu veux suivre mes conseils, si tu consens à être purifié dans les eaux de la fontaine qui jaillit éternellement, si tu veux croire au Dieu unique. vivant et véritable qui règne dans les cieux, ton œil pourra voir l'ange qui veille à ma garde ». — « Et quel est celui qui me purifiera, afin que je voie ton ange ? » reprit Valérien. Cécile répondit : « Il existe un vieillard qui purifie les hommes, après quoi ils peuvent voir l'ange de Dieu ». — « Ce vieillard, où le trouverai-je ? » dit Valérien. — « Sors de la ville par la voie Appienne, répondit Cécile ; va jusqu'à la troisième colonne militaire. Là, tu trouveras des pauvres qui demandent l'aumône à ceux qui passent. Ces pauvres sont l'objet de ma constante sollicitude et mon secret leur est connu. Quand tu seras auprès d'eux, tu leur donneras mon salut de bénédiction ; tu leur diras : « Cécile m'envoie vers vous, afin que vous me fassiez voir le saint vieillard Urbain ; j'ai un message secret à lui transmettre ». Arrivé en présence du vieillard, tu lui rediras les paroles que je te dis en ce moment ; il te purifiera et te revêtira d'habits nouveaux et blancs. A ton retour, en entrant dans cette chambre où je te parle, tu verras le saint ange devenu aussi ton ami et tu obtiendras de lui tout ce que tu lui demanderas ».

Poussé par une force inconnue, le jeune Romain, naguère si bouillant, quitte sans effort la vierge dont les accents si doux ont changé son cœur. Il se met en marche et, aux premiers feux du jour, il arrive près d'Urbain, ayant trouvé toutes choses comme Cécile lui avait annoncé. Il raconte au Pontife l'entretien de la chambre nuptiale, qui seul peut expliquer la présence de Valérien dans ces lieux. Le vieillard est ravi de joie, il tombe à genoux et, levant ses bras vers le ciel, il s'écrie les yeux pleins de larmes : « Seigneur Jésus-Christ, auteur des chastes résolutions, recevez le fruit de la divine semence que vous avez déposée au cœur de Cécile. Bon Pasteur, Cécile, votre servante, comme une éloquente brebis, a rempli la mission que vous lui aviez confiée. Cet époux qu'elle avait reçu semblable à un lion impétueux, elle en a fait en un instant le plus doux des agneaux. Si Valérien ne croyait pas déjà, il ne serait pas venu jusqu'ici. Ouvrez, Seigneur, la porte de son cœur à vos paroles, afin qu'il reconnaisse que vous êtes son Créateur et qu'il renonce au démon, à ses pompes et à ses idoles ! » Urbain pria longtemps et Valérien était ému dans toutes les puissances de son âme. Tout à coup apparaît aux regards du jeune homme et du Pontife un vieillard vénérable couvert de vêtements blancs comme la neige et tenant

à la main un livre écrit en lettres d'or. C'était le grand Paul, l'apôtre des gentils, la seconde colonne de l'Église romaine. A cette vue imposante, Valérien, saisi de terreur, tombe comme mort, la face contre terre. L'auguste vieillard le relève avec bonté et lui dit : « Lis les paroles de ce livre et crois ; tu mériteras d'être purifié et de contempler l'ange dont la très-fidèle vierge Cécile t'a promis la vue ». Valérien lève les yeux et commence à lire sans prononcer de paroles. Le passage était ainsi conçu : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême : un seul Dieu, Père de toutes choses, qui est au-dessus de tout et en nous tous ». Quand il eut achevé de lire, le vieillard lui dit : « Crois-tu qu'il en est ainsi ? » Valérien s'écria avec force : « Rien de plus vrai sous le ciel ; rien qui doive être cru plus fermement ». Comme il achevait ces paroles, le vieillard disparut, et laissa Valérien seul avec le Pontife. Urbain ne tarda pas à conduire le jeune homme à la fontaine du salut, et quand il l'eut admis aux mystères les plus augustes de la foi du Christ, il lui dit de retourner auprès de son épouse.

Cécile avait vaincu, et le premier trophée de sa victoire était le cœur de Valérien offert à jamais au Sauveur des hommes. Durant l'absence de son époux, elle n'avait pas quitté la chambre nuptiale toute retentissante encore du sublime entretien de la nuit, tout embaumée du céleste parfum de la virginité. Elle avait prié sans relâche pour la consommation du grand œuvre que sa parole avait commencé et elle attendait avec confiance le retour d'un époux qui lui serait plus cher que jamais.

Valérien, couvert encore de la tunique blanche des néophytes qu'il venait à peine de revêtir, est arrivé à la porte de la chambre. Il entre, et ses regards respectueux rencontrent Cécile prosternée dans la prière, et près d'elle l'ange du Seigneur, au visage éclatant de mille feux, aux ailes brillantes des plus riches couleurs. L'esprit bienheureux tenait dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lis. Il en pose une sur la tête de Cécile, l'autre sur celle de Valérien, et laissant entendre les accents du ciel, il dit aux deux époux : « Méritez de conserver ces couronnes par la pureté de vos cœurs et par la sainteté de vos corps ; c'est du jardin du ciel que je vous les apporte. Ces fleurs ne se faneront jamais, leur parfum sera toujours aussi suave ; mais personne ne pourra les voir qu'il n'ait mérité comme vous, par sa pureté, les complaisances du ciel. Maintenant, ô Valérien, parce que tu as acquiescé au désir pudique de Cécile, le Christ, Fils de Dieu, m'a envoyé vers toi pour recevoir toute demande que tu aurais à lui adresser ».

Le jeune homme, saisi de reconnaissance, se prosterne aux pieds du divin messager, et ose ainsi exprimer son désir : « Rien en cette vie ne m'est plus doux que l'affection de mon frère ; il serait cruel à moi, qui suis maintenant affranchi du péril, de laisser ce frère bien-aimé en danger de se perdre. Je réduirai donc toutes mes demandes à une seule : je supplie le Christ de délivrer mon frère Tiburce, comme il m'a délivré moi-même, et de nous rendre tous les deux parfaits dans la confession de son nom ». Alors l'ange tournant vers Valérien un visage rayonnant de cette joie dont tressaillent au ciel les Esprits bienheureux, lorsque le pécheur revient à Dieu, lui répondit : « Parce que tu as demandé une grâce que le Christ est encore plus empressé de t'accorder que tu ne l'es toi-même à la désirer, de même qu'il a gagné ton cœur par Cécile sa servante, ainsi toi-même tu gagneras le cœur de ton frère, et tous deux vous arriverez à la palme du martyre ».

L'ange remonta aux cieux, et laissa les deux époux dans la plénitude

de leur bonheur. Cécile glorifiait le Maître des cœurs qui avait déployé avec tant d'éclat les richesses de sa miséricorde ; elle tressaillait à la vue des roses mêlées aux lis sur la couronne de Valérien comme sur la sienne, pour annoncer que lui aussi aurait part aux honneurs du martyre. Tiburce partagerait la palme avec son frère ; mais la prédiction fortunée ne s'était pas étendue jusqu'à elle. La vierge devait donc survivre aux deux frères et les assister dans le combat ; jusque-là, le ciel n'avait point manifesté plus avant ses décrets. Les deux époux s'épanchèrent dans un entretien délicieux qui durait encore lorsqu'entra Tiburce, impatient de revoir son frère. Épouse de son frère chéri, Cécile était devenue sa sœur ; Tiburce l'aborda par un baiser fraternel ; mais quelle fut sa surprise de sentir émaner des cheveux de la vierge un parfum qui rappelait celui des fleurs les plus fraîches du printemps ! On était dans le mois où l'hiver tempère ses rigueurs, sans permettre encore à la nature de reprendre sa vie et son éclat. « D'où vient, Cécile, cette odeur de roses et de lis, en la saison où nous sommes ? » s'écrie Tiburce. « Quand je tiendrais en ce moment dans mes mains le plus odorant faisceau de ces fleurs, il ne répandrait pas un parfum égal à celui que je respire. Cette merveilleuse senteur me transporte ; il me semble qu'elle renouvelle tout mon être ». — « C'est moi, ô Tiburce ! » répond Valérien, « c'est moi qui ai obtenu pour toi la faveur de sentir cette suave odeur ; si tu veux croire, tu mériteras même de voir les fleurs dont elle émane. C'est alors que tu connaîtras celui dont le sang est vermeil comme les roses, et dont la chair est blanche comme le lis. Cécile et moi nous portons des couronnes que tes yeux ne peuvent voir encore ; les fleurs qui les composent ont l'éclat de la pourpre, et la pureté de la neige ». — « Est-ce un songe, ô Valérien ! » s'écria Tiburce, « ou parles-tu selon la vérité ? » — « Jusqu'ici », répond l'époux de Cécile, « notre vie n'a été qu'un songe ; maintenant nous sommes dans la vérité, et il n'y a point en nous de mensonge ; car les dieux que nous adorions ne sont que des démons ». — « Comment... comment le sais-tu ? » répondit Tiburce. — Valérien répondit : « L'Ange de Dieu m'a instruit, et tu pourras voir toi-même cet Esprit bienfaisant, si tu veux te purifier de la souillure des idoles ». — « Et combien de temps », répliqua Tiburce, « devrai-je attendre cette purification qui me rendra digne de voir l'Ange de Dieu ? » — « Elle sera prompte », reprit Valérien, « jure-moi seulement que tu renonces aux idoles, et qu'il n'est qu'un seul Dieu dans les cieux ». — « Je ne comprends pas », dit Tiburce, « à quelle fin tu exiges de moi cette promesse ».

Cécile avait gardé le silence pendant ce dialogue des deux frères ; elle avait dû laisser la parole au néophyte, dans l'ardeur du zèle qui le pressait. D'ailleurs, il était juste que Valérien parlât le premier à Tiburce ; mais la vierge, nourrie dès ses plus jeunes années dans la doctrine évangélique, possédait mieux que son époux le langage qu'il fallait tenir à un gentil pour le détacher des idoles. Empruntant donc les arguments des anciens Prophètes, des apologistes chrétiens, et des martyrs devant leurs juges, elle parla sur la vanité des idoles et l'impiété du culte païen, avec toute la force et les charmes de l'éloquence.

Tiburce, frappé par l'évidence de ses raisonnements et touché par la grâce, s'écria vivement : « Oui, il en est ainsi, et qui ne le comprend pas est descendu jusqu'à la brute ». A cette réponse, Cécile, transportée de joie, se lève et serre dans ses bras ce païen qui commence à goûter la lumière ; « C'est aujourd'hui », lui dit-elle, « que je te reconnais pour mon frère. L'amour du Seigneur a fait de ton frère mon époux ; le mépris que

tu professes pour les idoles fait de moi ta véritable sœur. Le moment est venu où tu vas croire ; va donc avec ton frère pour recevoir la régénération. C'est alors que tu verras les anges, et que tu obtiendras le pardon de toutes tes fautes ». Alors Tiburce, s'adressant à Valérien : « Quel est l'homme vers lequel tu vas me conduire ? » — « Un grand personnage », reprend Valérien ; « il se nomme Urbain, vieillard en cheveux blancs, au visage angélique, aux discours véritables et remplis de sagesse ». — « Ne serait-ce pas », dit Tiburce, « cet Urbain que les chrétiens appellent leur Pape ? J'ai entendu dire qu'il a déjà été condamné deux fois, et qu'il se tient retiré dans je ne sais quels souterrains. S'il est découvert, il sera livré aux flammes, et nous, si l'on nous trouve avec lui, nous partagerons son sort. Ainsi, pour avoir voulu chercher une divinité qui se cache dans les cieux, nous rencontrerons sur la terre un supplice cruel ».

Pour avoir appris à dédaigner les idoles, Tiburce n'en était pas encore à mépriser les souffrances d'ici-bas ; Cécile vint à son secours. « En effet », lui dit-elle, « si cette vie était la seule, s'il n'en était pas une autre, ce serait avec raison que nous craindrions de la perdre ; mais s'il est une autre vie qui ne finira jamais, faut-il donc redouter de perdre celle qui passe, quand, au prix de ce sacrifice, nous nous assurons celle qui durera toujours ? »

Un tel langage était bien nouveau à un jeune homme élevé dans cette société romaine du IIIe siècle, où régnaient à la fois les plus humiliantes superstitions, une corruption de mœurs qui s'était trouvée au niveau d'Héliogabale, et toutes les aberrations d'une philosophie sceptique ; il répondit donc à la vierge : « Jamais je n'ai rien entendu de semblable ; y aurait-il donc une autre vie après celle-ci ? » — « Mais », reprit Cécile, « peut-on même appeler vie celle que nous passons en ce monde ? Jouet de toutes les douleurs du corps et de l'âme, elle aboutit à la mort qui met fin aux plaisirs comme aux angoisses. Quand elle est terminée, on dirait qu'elle n'a pas même été ; car ce qui n'est plus est comme rien. Quant à la seconde vie qui succède à la première, elle a des joies sans fin pour les justes et des supplices éternels pour les pécheurs ». — « Mais », répliqua Tiburce, « qui est allé dans cette vie ; qui en est revenu pour nous apprendre ce qui s'y passe ; sur quel témoignage pouvons-nous y croire ? »

Alors Cécile, se levant avec la majesté d'un apôtre, fit entendre ces imposantes paroles : « Le Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent a engendré un Fils de sa propre substance, avant tous les êtres, et il a produit par sa vertu divine l'Esprit-Saint ; le Fils, afin de créer par lui toutes choses, l'Esprit-Saint pour les vivifier. Tout ce qui existe, le Fils de Dieu, engendré du Père, l'a créé ; tout ce qui est créé, l'Esprit-Saint, qui procède du Père, l'a animé ». — « Comment ! » s'écria Tiburce, « tout à l'heure tu disais, ô Cécile ! que l'on ne doit croire qu'un seul Dieu, qui est dans le ciel, et maintenant tu parles de trois Dieux ! » — Cécile répondit : « Il n'est qu'un seul Dieu dans sa majesté, et si tu veux concevoir comment il existe dans une Trinité sainte, écoute cette comparaison. Un homme possède la sagesse : par sagesse, nous entendons le génie, la mémoire et l'intelligence ; le génie qui découvre les vérités, la mémoire qui les conserve, l'intelligence qui les explore. Reconnaîtrons-nous pour cela plusieurs sagesses dans le même homme ? Si donc un mortel possède trois facultés dans une seule sagesse, devrons-nous hésiter à reconnaître une Trinité majestueuse dans l'unique essence du Dieu tout-puissant ? » Tiburce, ébloui de l'éclat d'un si haut mystère, s'écria : « O Cécile ! la langue humaine ne saurait s'élever à de si lumineuses explica-

tions; c'est l'Ange de Dieu qui parle par ta bouche ». Tant était vive la reconnaissance du jeune homme envers cette divine lumière dont les rayons commençaient à descendre jusqu'à lui, qu'il n'osait plus s'adresser à la vierge, interprète du ciel; mais se tournant vers son frère : « Valérien », lui dit-il, « je le confesse, le mystère d'un seul Dieu n'a plus rien qui m'arrête; je ne désire qu'une chose, c'est d'entendre la suite de ce discours qui doit satisfaire à mes doutes ». — « C'est à moi, Tiburce, que tu dois t'adresser », reprit Cécile. « Ton frère, encore revêtu de la robe blanche, n'est point en mesure de répondre à toutes tes demandes; mais moi, instruite dès le berceau dans la sagesse du Christ, tu me trouveras prête sur toutes les questions qu'il te plaira de proposer ». — « Eh bien ! » dit Tiburce, « je demande quel est celui qui vous a fait connaître cette autre vie que vous m'annoncez l'un et l'autre ? »

La vierge, reprenant son discours avec un enthousiasme tout divin, retraça dans un magnifique tableau la vie de Jésus-Christ et la fondation de l'Eglise. Elle termina ainsi : « Maintenant, ô Tiburce ! je pense n'avoir rien omis pour satisfaire à ta demande; vois donc s'il n'est pas à propos de mépriser du fond de son cœur cette vie présente et de rechercher avec ardeur et courage celle qui doit la suivre. Celui qui a foi dans le Fils de Dieu et qui s'attache à ses commandements, ne sera pas même touché par la mort, quand il déposera ce corps périssable; mais il sera reçu par les saints anges et conduit dans l'heureuse région du paradis. Mais la mort s'unit au démon pour enchaîner les hommes par mille distractions et préoccupe leur imprudence d'une foule de nécessités qu'elle leur suggère. Tantôt c'est un malheur à venir qui les intimide, tantôt un gain à saisir qui les captive; c'est la beauté sensuelle qui les charme, c'est l'intempérance qui les entraîne; enfin, par tous genres d'appâts, la mort fait en sorte que, pour leur malheur, ils ne songent qu'à la vie présente, afin que leurs âmes, à la sortie des corps, soient trouvées entièrement nues et n'ayant sur elles que le poids de leurs péchés. Je le sens, ô Tiburce ! je n'ai fait que toucher quelques points d'un si vaste sujet; si tu veux m'entendre davantage, je suis prête ».

Mais le jeune païen avait tout compris, et le discours rapide de Cécile renouvelait son âme tout entière. Ses larmes coulaient avec abondance et il éclatait en sanglots. Son âme encore neuve n'avait point cette écorce impénétrable que le vice forme et entretient chez les hommes blasés par les plaisirs ou par la cupidité. « Oh ! si jamais », s'écria-t-il, en se jetant aux pieds de Cécile, « mon cœur et mes pensées s'attachent à la vie présente, je consens à ne plus jouir de celle qui doit lui succéder. Que les insensés recueillent, s'il leur convient, les avantages du temps; jusqu'à cette heure, j'ai vécu sans but, je ne veux plus qu'il en soit ainsi ». Après cette promesse faite entre les mains de la vierge dont le cœur d'apôtre tressaillit de bonheur, Tiburce se tourna vers Valérien : « Frère chéri », lui dit-il, « prends pitié de moi. Plus de délais; tout retard m'effraie et je ne puis plus supporter le poids qui m'accable. Conduis-moi de suite devant l'homme de Dieu, je t'en supplie, afin qu'il me purifie et me rende participant de cette vie dont le désir me consume ». Deux jours à peine s'étaient écoulés depuis ces noces dont l'approche avait causé tant d'alarmes à Cécile, et déjà la virginité chrétienne, toujours féconde dans les âmes, avait produit de si glorieux fruits. La femme fidèle, comme parle l'Apôtre, avait sanctifié le mari infidèle, et celui-ci, par le mérite de sa foi, avait obtenu l'âme de son frère.

Valérien et Tiburce prirent congé de Cécile. Arrivés aux pieds du Pontife, ils racontèrent ce qui s'était passé depuis le retour du néophyte auprès de son épouse, et le vieillard rendit grâces au Seigneur qui avait ménagé de si doux triomphes à sa fidèle servante. Il reçut Tiburce avec allégresse, et le jeune homme descendit bientôt dans la piscine du salut, d'où il remonta purifié, allégé et respirant avec délices l'air pur de cette nouvelle vie qu'il avait si ardemment ambitionnée. Après avoir régénéré Valérien et Tiburce dans les eaux du baptême, le saint pape Urbain les consacra, par l'onction du Saint-Esprit, soldats du Christ. Ils sont prêts pour le combat : le combat s'engagera bientôt. En l'absence de l'empereur Alexandre, qui était favorable aux chrétiens, le préfet de Rome, Turcius Almachius, les persécuta cruellement. Ses violences s'étendirent d'abord sur cette partie de la nombreuse chrétienté de Rome qui appartenait à la classe du peuple. Le carnage fut considérable, et d'autant plus que le préfet redoutait moins de ce côté les réclamations. Non content de déchirer par toutes sortes de tortures les membres des fidèles, Almachius voulait que leurs corps demeurassent sans sépulture. On sait le zèle que montraient les premiers chrétiens pour ensevelir leurs frères martyrs, et combien d'entre eux rencontrèrent la couronne immortelle, en rendant ce pieux devoir à ceux qui déjà l'avaient obtenue.

Valérien et Tiburce se distinguèrent entre tous les chrétiens de Rome par leur empressement à rechercher les corps immolés de leurs frères. On les vit consacrer leurs trésors à préparer des sépultures pour ces généreux athlètes, pauvres selon la chair, mais déjà rois dans les palais du ciel. Jaloux de témoigner leur respect envers ces glorieuses dépouilles, il n'épargnèrent pas même les plus précieux parfums, en même temps qu'ils subvenaient par d'abondantes aumônes, et par toutes les œuvres de la miséricorde, aux familles chrétiennes que la perte de leurs chefs ou de leurs principaux membres avait laissées dépourvues des ressources nécessaires à la vie. Les deux frères ne tardèrent pas à être dénoncés au préfet Almachius. Ils furent donc arrêtés l'un et l'autre et conduits devant le tribunal du préfet. Il n'avait pas l'intention de sévir contre ces deux patriciens qu'il avait fait mander à sa barre ; il voulait simplement les intimider, et obtenir une satisfaction pour la violation publique qu'ils avaient osé faire de ses ordres.

« Comment ! » leur dit-il, « vous, les rejetons d'une si noble famille, pouvez-vous avoir dégénéré de votre sang jusqu'à vous associer à la plus superstitieuse des sectes ? J'apprends que vous dissipez votre fortune en profusions sur des gens de condition infime, et que vous descendez jusqu'à ensevelir avec toutes sortes d'honneurs des misérables qui ont été punis pour leurs crimes. En faut-il conclure qu'ils sont vos complices, et que c'est le motif qui vous porte à leur donner une sépulture d'honneur ? » On voyait aisément à ce langage du préfet qu'il avait agi sans ordres du prince dans les violences exercées contre les chrétiens ; il n'invoquait aucun édit, et préférait imputer à des crimes imaginaires la mort cruelle que tant de fidèles avaient soufferte par l'effet de ses sentences.

Le plus jeune des deux frères prit la parole : « Plût au ciel ! » s'écria Tiburce, « qu'ils daignassent nous admettre au nombre de leurs serviteurs, ceux que tu appelles nos complices ! Ils ont eu le bonheur de mépriser ce qui paraît être quelque chose, et cependant n'est rien ; en mourant ils ont obtenu ce qui ne paraît pas encore, et qui néanmoins est la seule réalité. Puissions-nous imiter leur vie sainte, et marcher un jour

sur leurs traces ! » — « Eh bien », dit Almachius, « dis-moi ce que c'est que ce qui paraît être quelque chose, et n'est rien ». — « Tout ce qui est en ce monde », repartit vivement Tiburce, « tout ce qui entraîne les âmes dans la mort éternelle à laquelle aboutissent les félicités du temps ». — « Maintenant, dis-moi », reprit Almachius, « qu'est-ce qui ne paraît pas encore, et est néanmoins la seule réalité ? » — « C'est », dit Tiburce, « la vie future pour les justes, et le supplice à venir pour les injustes. L'un et l'autre approchent, et par une triste illusion, nous détournons les yeux de notre cœur, afin de ne pas voir cet inévitable avenir. Les yeux de notre corps s'arrêtent aux objets du temps, et mentant à notre propre conscience, nous osons employer pour flétrir ce qui est bien les termes qui ne conviennent qu'au mal, et décorer le mal lui-même par les qualifications qui servent à désigner le bien ».

Valérien, en discutant avec Almachius, appuya comme son frère sur l'inanité des plaisirs terrestres et l'éternelle réalité des biens célestes. « J'ai vu », dit-il, « au temps de l'hiver des hommes traverser la campagne, au milieu des jeux et des ris, et se livrant à tous les plaisirs. En même temps, j'apercevais dans les champs plusieurs villageois qui remuaient la terre avec ardeur, plantaient la vigne et écussonnaient les roses sur les églantiers ; d'autres greffaient des arbres fruitiers ou écartaient avec le fer les arbustes qui pouvaient nuire à leurs plantations ; tous enfin se livraient avec vigueur aux travaux de la culture ». Les hommes de plaisir, ayant considéré ces villageois, se mirent à tourner en dérision leurs travaux pénibles, et ils disaient : Misérables que vous êtes, laissez ces labeurs superflus ; venez vous réjouir avec nous, et partager nos amusements et nos transports. Pourquoi se fatiguer ainsi dans de si rudes travaux ? Pourquoi user le temps de la vie à des occupations si tristes ? Ils accompagnaient ces paroles d'éclats de rire, de battements de mains, et d'insultantes provocations. A la saison des pluies et de la froidure succédèrent les jours sereins, et voilà que les campagnes cultivées par tant d'efforts, s'étaient couvertes de feuillages touffus, les buissons étalaient leurs roses fleuries, la grappe descendait en festons le long du sarment, et aux arbres pendaient de toutes parts des fruits délicieux. Ces villageois, dont les fatigues avaient paru insensées, étaient dans l'allégresse ; mais les frivoles habitants de la ville qui s'étaient vantés d'être les plus sages, se trouvèrent dans une affreuse disette, et regrettant, mais trop tard, leur molle oisiveté, ils se lamentèrent bientôt, et se disaient entre eux : Voilà pourtant ceux que nous poursuivions de nos railleries. Les travaux auxquels ils se livraient nous semblaient une honte ; leur genre de vie nous faisait horreur, tant il nous paraissait misérable. Leurs personnes nous semblaient viles et leur société sans honneur. Le fait cependant a prouvé qu'ils étaient sages en même temps qu'il démontre combien nous fûmes malheureux, vains et insensés. Nous n'avons pas travaillé ; loin de venir à leur aide, du sein de nos délices nous les avons bafoués et les voilà maintenant environnés de fleurs et couronnés de gloire ».

C'est ainsi que le jeune patricien, dont le caractère grave et doux formait un si aimable contraste avec le naturel impétueux de son frère, imitait le langage de Salomon, et flétrissait les vanités du monde au sein même de la plus vaine et de la plus voluptueuse des cités. Almachius avait écouté jusqu'au bout le discours de Valérien ; reprenant à son tour la parole, il lui dit : « Tu as parlé avec éloquence, je le reconnais ; mais je ne vois pas que tu aies répondu à mon interrogation ». — « Laisse-moi ache-

ver », reprit Valérien. « Tu nous a traités de fous et d'insensés, sous le prétexte que nous répandons nos richesses dans le sein des pauvres, que nous donnons l'hospitalité aux étrangers, que nous secourons les veuves et les orphelins, enfin que nous recueillons les corps des martyrs, et leur faisons d'honorables sépultures. Selon toi, notre folie consiste en ce que nous refusons de nous plonger dans les voluptés, en ce que nous dédaignons de nous prévaloir aux yeux du peuple des avantages de notre naissance. Un temps viendra où nous recueillerons le fruit de nos privations. Nous nous réjouirons alors ; mais ils pleureront ceux qui tressaillent maintenant dans leurs plaisirs. Le temps présent nous est donné pour semer ; or, ceux qui sèment dans la joie en cette vie, recueilleront dans l'autre le deuil et les gémissements, tandis que ceux qui sèment aujourd'hui des larmes passagères moissonneront dans l'avenir une allégresse sans fin ».

Almachius, pour en finir, dit aux deux frères : « Assez de discours inutiles ; plus de ces longueurs qui font perdre le temps. Offrez des libations aux dieux, et vous vous retirerez sans avoir à subir aucune peine ». Il ne s'agissait ni de brûler de l'encens aux idoles, ni de prendre part à un sacrifice ; une simple libation, à peine aperçue des assistants, dégageait les deux frères de toutes poursuites, et mettait à couvert la dignité du magistrat. Valérien et Tiburce répondirent à la fois : « Tous les jours nous offrons nos sacrifices à Dieu, mais non pas aux dieux ». — « Quel est le Dieu », demanda le Préfet, « auquel vous rendez ainsi vos hommages ? » Les deux frères répondirent : « Y en a-t-il donc un autre, que tu nous fais une pareille question à propos de Dieu ? En est-il donc plus d'un ? » Puis Valérien montra que la pluralité des dieux était une doctrine absurde. « Ainsi », reprit Almachius, « l'univers entier est dans l'erreur ; ton frère et toi vous êtes les seuls à connaître le vrai Dieu ! » A ces paroles du Préfet, une noble et sainte fierté s'émut au cœur de Valérien, et proclamant devant ce magistrat superbe les immenses progrès de la foi chrétienne, que Tertullien avait naguère dénoncés au Sénat romain, dans son Apologétique, il dit : « Ne te fais pas illusion, Almachius ; les chrétiens, ceux qui ont embrassé cette doctrine sainte, ne peuvent déjà plus se compter dans l'empire. C'est vous qui formez bientôt la minorité ; vous êtes ces planches qui flottent sur la mer après un naufrage, et qui n'ont plus d'autre destination que d'être mises au feu ».

Almachius, irrité de la généreuse audace de Valérien, commanda qu'il fût battu de verges ; il hésitait encore à prononcer contre lui la peine de mort. Les licteurs dépouillèrent aussitôt le jeune homme, et sa joie de souffrir pour le nom de Jésus-Christ éclata par ces courageuses paroles : « Voici donc arrivée l'heure que j'attendais avec tant d'ardeur ; voici le jour qui m'est plus doux que toutes les fêtes du monde ». Pendant qu'on frappait cruellement l'époux de Cécile, la voix d'un héraut faisait retentir ces paroles : « Gardez-vous de blasphémer les dieux et les déesses ». En même temps et à travers le bruit des coups de verges, on entendait la voix énergique de Valérien qui s'adressait à la multitude. « Citoyens de Rome », s'écriait-il, « que le spectacle de ces tourments ne vous empêche pas de confesser la vérité. Soyez fermes dans votre foi ; croyez au Seigneur, qui seul est saint. Détruisez les dieux de bois et de pierre auxquels Almachius brûle son encens ; réduisez-les en poudre et sachez que ceux qui les adorent seront punis par les supplices éternels ».

Durant cette exécution, Almachius hésitait sur le sort des deux frères. Tarquinius, son assesseur, pour fixer ses incertitudes, lui dit en particulier :

« Condamnez-les à mort, l'occasion est favorable. Si vous mettez du retard, ils continueront de distribuer leurs richesses aux pauvres, et quand ils auront été enfin punis de la peine capitale, vous ne trouverez plus rien. Almachius comprit ce langage. Ses intérêts pouvaient être communs avec ceux du fisc; il résolut donc de ne pas laisser échapper sa proie. Les deux frères furent de nouveau amenés devant lui; Valérien, le corps ensanglanté par les verges, et Tiburce, saintement jaloux que son frère lui eût été préféré dans l'honneur de souffrir pour Jésus-Christ. La sentence fut immédiatement rendue ; elle était commune aux deux jeunes patriciens et portait qu'ils seraient conduits au *Pagus Triopius*, sur la voie Appienne, vers la quatrième colonne militaire. Au bord de la route s'élevait un temple de Jupiter qui servait comme d'entrée au *pagus*. Valérien et Tiburce seraient invités à brûler de l'encens devant l'idole, et, s'ils refusaient de le faire, ils auraient la tête tranchée.

C'en était fait; les deux frères, entraînés par la soldatesque, se mirent en marche pour le lieu de leur martyre. Maxime, greffier d'Almachius, avait été choisi pour les accompagner. C'était à lui de rendre compte au préfet de l'issue de ce drame redoutable. Il devait ramener libres Tiburce et Valérien, s'ils sacrifiaient aux dieux, ou constater leur exécution, s'ils persistaient dans la profession du christianisme. A la vue de ces deux jeunes patriciens qui marchaient d'un pas si léger vers le supplice et s'entretenaient ensemble avec une joie tranquille et une ineffable tendresse, Maxime ne put retenir ses larmes, et leur adressant la parole : « O noble et brillante fleur de la jeunesse romaine! ô frères unis par un amour si tendre! vous vous obstinez donc dans le mépris des dieux, et, au moment de perdre toutes choses, vous courez à la mort comme à un festin! » Tiburce lui répondit : « Si nous n'étions pas assurés que la vie qui doit succéder à celle-ci durera toujours, penses-tu donc que nous montrerions tant d'allégresse à cette heure? » — « Et quelle peut être cette autre vie? » dit Maxime. — « Comme le corps est recouvert par les vêtements », reprit Tiburce, « ainsi l'âme est revêtue du corps, et de même que l'on dépouille le corps de ses vêtements, ainsi en sera-t-il de l'âme à l'égard du corps. Le corps, dont l'origine grossière est la terre, sera rendu à la terre; il sera réduit en poussière pour ressusciter, comme le phénix, à la lumière qui se doit lever. Quant à l'âme, si elle est pure, elle sera transportée dans les délices du paradis, pour y attendre, au sein des plus enivrantes félicités, la résurrection de son corps ».

Ce discours inattendu fit une vive impression sur Maxime; c'était la première fois qu'il entendait un langage opposé au matérialisme dans lequel l'ignorance païenne avait plongé sa vie tout entière. Il fit un mouvement vers cette lumière nouvelle qui se révélait à lui. « Si j'avais la certitude de cette vie future dont tu me parles », répondit-il à Tiburce, « je sens que moi aussi je serais disposé à mépriser la vie présente ». Alors Valérien, plein d'une sainte ardeur que lui communiquait l'Esprit divin, s'adressa ainsi à Maxime : « Puisqu'il ne te faut plus que la preuve de la vérité que nous t'avons annoncée, reçois la promesse que je te fais en ce moment. A l'heure où le Seigneur va nous faire la grâce de déposer le vêtement de notre corps pour la confession de son nom, il daignera t'ouvrir les yeux, afin que tu voies la gloire dans laquelle nous entrerons. Une seule condition est mise à cette faveur, c'est que tu te repentes de tes erreurs passées ». — « J'accepte », dit Maxime, « et je me dévoue aux foudres du ciel, si dès l'heure même je ne confesse pas le Dieu unique qui fait succéder

une autre vie à celle-ci. C'est maintenant à vous de tenir votre promesse et de m'en faire voir l'effet ».

Par cette réponse, Maxime offrait déjà son nom à la milice de Jésus-Christ; mais les deux frères ne voulurent pas quitter la terre avant qu'il n'eût obtenu, sous leurs yeux, le bienfait de la régénération. Ils lui dirent donc : « Persuade aux gens qui doivent nous immoler de nous conduire à ta maison; ils nous garderont à vue. Ce n'est que le retard d'un jour. Nous ferons venir celui qui doit te purifier et, dès cette nuit, tu verras déjà ce que nous t'avons promis ». Maxime ne balança pas un instant. Tous les calculs de la vie présente, ses craintes et ses espérances, n'étaient déjà plus rien à ses yeux. Il conduisit à sa maison les martyrs avec l'escorte qui les accompagnait et, tout aussitôt, Valérien et Tiburce commencèrent à lui expliquer la doctrine chrétienne. La famille du greffier, les soldats eux-mêmes assistaient à la prédication des deux apôtres, et tous, divinement frappés de leur langage si vrai et si solennel, voulurent croire en Jésus-Christ.

Cécile avait été avertie de ce qui se passait par un message de Valérien. Ses ferventes prières avaient sans doute contribué à obtenir une si grande effusion de grâces, mais il fallait consommer l'œuvre divine dans ces hommes si rapidement conquis à la foi du Christ. Cécile disposa toutes choses avec zèle et sagesse, et, quand la nuit fut arrivée, elle entra dans la maison de Maxime, suivie de plusieurs prêtres qu'elle amenait avec elle. Les prêtres baptisèrent les nouveaux convertis.

Le lendemain devait être le jour du martyre pour Valérien et pour Tiburce. Dès l'aurore, la voix de Cécile donna, par ces paroles du grand Paul, le signal du départ : « Allons », s'écria-t-elle, « soldats du Christ, rejetez les œuvres de ténèbres et revêtez-vous des armes de la lumière. Vous avez dignement combattu, vous avez achevé votre course, vous avez conservé la foi. Marchez à la couronne de vie que vous donnera le juste Juge à vous et à tous ceux qui aiment son avénement ». La troupe héroïque se mit en marche aux accents inspirés de la jeune vierge. Les deux confesseurs étaient conduits par le nouveau chrétien Maxime, escortés par des soldats dont le front était encore humide de la rosée baptismale. Les actes ne nous disent pas si Cécile suivit son époux et son frère jusqu'au lieu du triomphe.

Les martyrs et leur pieuse escorte s'acheminèrent vers la voie Appienne. Le long des tombeaux qui la bordaient, leur marche se dirigeait vers le *Pagus Triopius*. Le souvenir de Pierre rencontrant, en ces mêmes lieux, le Sauveur chargé de sa croix, redoubla le courage des deux frères. A droite et à gauche, les cryptes étendaient silencieusement leurs vastes et profondes galeries, et les martyrs purent saluer en passant le lit de leur glorieux repos. Le vallon mystérieux où dormaient les saints Apôtres attira sans doute leurs regards et leur pensée, en ce moment où ils s'apprêtaient à les rejoindre dans l'éternelle félicité. En face était la retraite d'Urbain, au sein de laquelle ils avaient puisé naguère l'immortelle espérance, à laquelle ils sacrifiaient aujourd'hui si généreusement les joies de la vie présente. Vers le sommet de la dernière colline, ils passèrent près du tombeau de Métella, et Valérien put y lire le nom de Cécile, de cette épouse que le ciel lui avait donnée, et à laquelle il devait bien plus que le bonheur d'ici-bas. Il la devançait de quelques jours seulement, et bientôt leurs deux âmes seraient unies pour jamais dans leur unique patrie. Les fureurs d'Almachius faisaient assez pressentir que l'heure approchait pour la noble vierge.

Le seul désir de Valérien devait être désormais de reposer près d'elle, sous les voûtes de la cité des martyrs, loin du faste profane de leurs aïeux.

On arriva au *Pagus*. Les prêtres de Jupiter attendaient avec l'encens. Tiburce et Valérien furent invités à rendre leurs hommages à la fausse divinité; ils refusèrent, se mirent à genoux et tendirent le cou aux bourreaux. Les soldats chrétiens ne pouvant tirer le glaive sur des martyrs, d'autres bras s'offrirent, et ces deux têtes glorieuses reçurent du même coup la mort et la couronne de vie. A ce moment, le ciel s'ouvrit aux yeux de Maxime, et il entrevit un instant la félicité des Saints.

Le zèle des fidèles parvint à soustraire les corps des deux héros, et Cécile fut mise en possession de ces chères et saintes dépouilles. Elle ensevelit elle-même le corps de son époux et de son frère, et rien ne manqua à cette sépulture chrétienne, ni les larmes d'adieu et d'espérance, ni les parfums, ni la pierre triomphale sur laquelle les fidèles aimaient à graver la palme et la couronne, symboles de la plus éclatante victoire. Le cimetière de Prétextat, sur la gauche de la voie Appienne, après le deuxième mille, reçut les deux martyrs.

Les heureux témoins du martyre de Valérien et de Tiburce étaient rentrés dans Rome, pleins d'admiration pour le courage de ceux qui avaient été leurs initiateurs aux secrets de la vie éternelle, et tous aspiraient à les suivre au plus tôt. Maxime surtout se sentait brûler d'un feu divin, et il ne cessait de répéter qu'il avait entrevu l'aurore du jour éternel. « Au moment où le glaive frappait les martyrs », disait-il en l'affirmant avec serment, « j'ai vu les anges de Dieu resplendissants comme des soleils. J'ai vu l'âme de Valérien et celle de Tiburce sortir de leurs corps, semblables à de jeunes épouses parées pour la fête nuptiale. Les anges les recevaient dans leurs bras, et les portaient au ciel sur leurs ailes ». En disant ces paroles, il versait des larmes de joie et de désir. Beaucoup de païens se convertirent après l'avoir entendu; ils renoncèrent aux idoles, et se soumirent, avec une foi sincère, au Dieu unique, créateur de toutes choses.

La conversion du greffier Maxime parvint aux oreilles d'Almachius; il en fut d'autant plus irrité que cette défection courageuse avait eu de nombreux imitateurs, non-seulement dans la famille de Maxime, mais encore au dehors. Le sort de cet officier de la justice romaine fut bientôt fixé. Il n'eut pas la tête tranchée comme les deux patriciens; le Préfet ordonna qu'il fût assommé avec des fouets armés de balles de plomb, ce qui était le supplice des personnes d'un rang inférieur.

Le martyr rendit généreusement à Dieu l'âme dont Valérien et Tiburce lui avaient révélé le prix et les destinées. Cécile voulut elle-même l'ensevelir de ses mains. Elle lui choisit un sépulcre près de ceux où reposaient son époux et son frère, et par une recherche touchante, l'emblème qu'elle fit graver sur la pierre du tombeau fut celui du phénix, en souvenir de l'allusion que Tiburce avait empruntée de cet oiseau merveilleux, pour donner à Maxime l'idée de la résurrection de nos corps.

Cependant Almachius faisait appliquer la sentence de confiscation qui, selon la loi romaine, avait été la suite de l'exécution des deux patriciens. Par ses ordres on recherchait les biens qui formaient leur apanage, l'argent et les meubles précieux qu'ils avaient laissés en quittant la vie. Mais la prévoyante et charitable épouse de Valérien avait prévenu les exactions du fisc en distribuant aux pauvres tout ce qui restait de cette riche succession. A la veille du départ pour son unique patrie, la vierge envoyait devant elle tous ses trésors.

Cécile était trop connue dans Rome par la noblesse de sa condition ; la mort de son mari et celle de son frère avaient eu trop d'éclat, et sa profession du christianisme était devenue trop publique pour que le préfet de Rome pût s'abstenir longtemps d'exiger de sa part une satisfaction envers les dieux de l'empire. Toutefois, Almachius montra d'abord quelque hésitation. Il eût désiré s'arrêter dans la voie cruelle où ses passions l'avaient entraîné et ne pas se couvrir encore du sang de cette jeune dame dont la vertu, la pudeur et les grâces faisaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. Désirant, autant qu'il lui serait possible, éviter l'éclat d'un procès qui pourrait finir d'une manière tragique, et qui compromettrait de plus en plus la responsabilité d'un magistrat agissant en l'absence de l'empereur, et sans ordres exprès, il envoya des officiers de justice au domicile de la vierge pour lui proposer de sacrifier aux idoles, espérant obtenir, sans démonstration publique, un résultat suffisant pour mettre son honneur de juge à couvert.

Les gens d'Almachius se transportèrent à la demeure de Cécile, et lui présentèrent la proposition du préfet. La vierge démêla aisément l'émotion que leur causa d'abord sa contenance pleine de douceur et de dignité. Le respect, la déférence, l'embarras d'avoir à remplir près d'elle une telle mission, paraissaient dans leurs paroles et jusque dans leur attitude. Cécile leur répondit avec un calme céleste : « Concitoyens et frères, écoutez-moi. Vous êtes les officiers de votre magistrat, et, au fond de vos cœurs, vous avez horreur de sa conduite impie. Pour moi, il m'est glorieux et désirable de souffrir tous les tourments pour confesser Jésus-Christ ; car je n'ai jamais eu la moindre attache à cette vie. Mais je vous plains, vous qui me paraissez encore dans l'âge de la jeunesse, du malheur que vous avez d'être ainsi aux ordres d'un juge rempli d'injustice ». A ce discours, les officiers d'Almachius ne purent retenir leurs larmes, et ils se lamentaient de voir une jeune patricienne si noble, si belle et si sage, courir à la mort avec un tel empressement ; ils la suppliaient de ne pas permettre que tant de charmes et tant de gloire devinssent la proie du trépas.

La vierge les interrompit par ces paroles : « Mourir pour le Christ, ce n'est pas sacrifier sa jeunesse, mais la renouveler ; c'est donner un peu de boue pour recevoir de l'or ; échanger une demeure étroite et vile contre un palais magnifique ; offrir une chose périssable et recevoir en retour un bien immortel. Si aujourd'hui quelqu'un mettait à votre disposition des pièces d'or, à la seule condition de lui donner en retour autant de pièces d'une vile monnaie de même poids, ne vous montreriez-vous pas empressés pour un échange si avantageux ? N'engageriez-vous pas vos parents, vos alliés, vos amis, à prendre part comme vous à cette bonne fortune ? Ceux qui voudraient vous en détourner, en viendraient-ils jusqu'aux larmes, vous les réputeriez fous et malavisés. Cependant, tout votre empressement n'aurait abouti qu'à vous procurer un métal précieux, mais terrestre, en échange d'un autre métal plus grossier, et à poids égal. Jésus-Christ, notre Dieu, ne se contente pas de donner ainsi poids pour poids ; mais ce qu'on lui offre, il le rend au centuple, en ajoutant encore la vie éternelle ».

Subjugués par ce discours, les assistants ne pouvaient plus contenir leur émotion. Dans le transport de son zèle d'apôtre, Cécile monte sur un marbre qui se trouvait auprès d'elle, et d'une voix inspirée, elle s'écrie : « Croyez-vous ce que je viens de vous dire ? » Tous répondent à la fois : « Oui, nous croyons que le Christ fils de Dieu, qui possède une telle ser-

vante, est le Dieu véritable ». — « Allez donc », reprit Cécile, « et dites au malheureux Almachius que je demande un délai; qu'il veuille bien retarder un peu mon martyre. Dans cet intervalle, vous reviendrez ici, et vous y trouverez celui qui vous rendra participants de la vie éternelle ». Les officiers d'Almachius, déjà chrétiens dans le cœur, portèrent au préfet la réclamation de Cécile, et, par une disposition secrète de la divine Providence, Almachius s'abstint de donner l'ordre d'amener immédiatement la vierge devant son tribunal.

Incontinent le pontife Urbain reçut un message de Cécile qui l'instruisait de son prochain martyre, et des nouvelles conquêtes qui se préparaient pour la foi de Jésus-Christ. Non-seulement les officiers d'Almachius, mais un grand nombre d'autres personnes de tout âge, de tout sexe et de toute condition, principalement de la région transtibérine, avaient ressenti l'ébranlement de la grâce divine et aspiraient au baptême.

Urbain voulut venir lui-même recueillir une si riche moisson, et bénir une dernière fois la vierge héroïque qui, dans peu de jours, tendrait du haut des cieux sa palme au saint vieillard. La présence du Pontife fut une vive consolation pour Cécile. Le baptême fut célébré avec splendeur, et plus de quatre cents personnes reçurent la grâce de la régénération. Un des néophytes était Gordien, noble personnage, auquel Cécile, profitant de ses dernières heures, et voulant éviter les atteintes du fisc, céda tous ses droits sur sa maison, afin que désormais elle servît aux assemblées chrétiennes et accrût, sous le nom de ce patricien, le nombre des Titres de Rome.

Urbain fixa sa demeure, malgré les périls, sous le toit de Cécile, et cette maison fut, pendant quelques jours, le centre d'où partaient les rayons de la grâce que le Seigneur répandait dans Rome, pour l'avancement de l'Eglise et la destruction de l'empire de Satan.

Enfin, Cécile reçut l'ordre formel de comparaître au tribunal d'Almachius. La vierge, tout éclatante de mérites, parut avec assurance devant le juge qui l'appelait à confesser sa foi. Elle se trouvait en face de l'homme dont les mains étaient teintes du sang de son époux et de son frère, au milieu d'un prétoire où l'on voyait de toutes parts les images impures et sacriléges des faux dieux; mais la fiancée du Christ, qui tenait le monde sous ses pieds, n'avait jamais paru plus imposante par la dignité et par l'ineffable modestie de sa contenance. Ravie en celui qui possédait tout son cœur, et qui l'appelait enfin aux noces de l'éternité, ses regards ne s'abaissaient sur la terre qu'avec un dédain sublime. Elle allait ouvrir la bouche pour répondre; mais sa parole ne serait qu'une protestation contre cette force brutale qui cherchait à arrêter les âmes dans leur essor vers le bien infini. Sa mission d'apôtre était accomplie; les martyrs qu'elle avait formés l'avaient précédée au ciel; d'autres la suivraient bientôt; il ne lui restait plus qu'à rendre le dernier témoignage dont le prix était la palme.

Almachius frémit à la vue d'une victime si douce et si fière, et feignant de ne pas reconnaître la fille de Cæcilius, il osa ouvrir ainsi l'interrogatoire : « Jeune fille, quel est ton nom ? » — « Devant les hommes, je m'appelle Cécile », répondit la vierge, « mais chrétienne est mon plus beau nom ». — « Quelle est ta condition ? » — « Citoyenne de Rome, de race illustre et noble ». — « C'est sur ta religion que je t'interroge; nous connaissons la noblesse de ta famille ». — « Ton interrogation n'était donc pas exacte, puisqu'elle exigeait deux réponses ». — « D'où vient cette assurance devant moi ? » — « D'une conscience pure et d'une foi sincère ».

— « Ignores-tu donc quel est mon pouvoir ? » — « Et toi ignores-tu quel est mon fiancé ? » — « Quel est-il ? » — « Le Seigneur Jésus-Christ ». — « Tu étais l'épouse de Valérien : voilà ce que je sais ».

La vierge ne devait pas exposer les mystères du ciel à des oreilles profanes ; elle ne releva donc pas les paroles d'Almachius, mais revenant sur la manière insolente avec laquelle il avait vanté son pouvoir : « Préfet », lui dit-elle, « tu parlais tout à l'heure de ta puissance ; tu n'en as pas même l'idée ; mais si tu m'interrogeais sur cette matière, je pourrais te montrer la vérité avec évidence ». — « Eh bien ! parle », reprit Almachius, « j'aimerais à t'entendre ». — « Tu n'écoutes guère que les choses qui te sont agréables », dit Cécile ; « écoute cependant : La puissance de l'homme est semblable à une outre remplie de vent. Qu'une simple aiguille vienne à percer l'outre, soudain elle s'affaisse, et tout ce qu'elle avait de consistance a disparu ». — « Tu as commencé par l'injure », répondit le préfet, « et tu continues sur le même ton ». — « Il y a injure », repartit la vierge, « quand on allègue des choses qui n'ont pas de fondement. Démontre que j'ai dit une fausseté, alors je conviendrai de l'injure : autrement le reproche que tu me fais est calomnieux ».

Almachius changea de discours : « Ne sais-tu pas », dit-il à Cécile, « que nos maîtres les invincibles empereurs ont ordonné que ceux qui ne voudront pas nier qu'ils sont chrétiens soient punis, et que ceux qui consentiront à le nier soient acquittés ? » — Cécile répondit : « Vos empereurs sont dans l'erreur, tout aussi bien que ton Excellence. La loi dont tu t'appuies prouve une seule chose, c'est que vous êtes cruels, et nous innocents. En effet, si le nom de Chrétien est un crime, ce serait à nous de le nier, et à vous de nous obliger par les tourments à le confesser ». — « Mais », dit le Préfet, « c'est dans leur clémence que les empereurs ont statué cette disposition ; ils ont voulu vous assurer un moyen de sauver votre vie ». — La vierge répondit : « Est-il une conduite plus impie et plus funeste aux innocents que la vôtre ? Vous employez les tortures pour faire avouer aux malfaiteurs la qualité de leur délit, le lieu, le temps, les complices ; s'agit-il de nous, tout notre crime est dans notre nom, et il nous suffit de renier ce nom pour trouver grâce devant vous. Mais nous connaissons toute la grandeur de ce nom sacré, et nous ne pouvons pas le renier. Mieux vaut mourir pour être heureux, que vivre pour être misérables. Vous voudriez entendre de notre bouche un mensonge ; mais en proclamant la vérité, nous vous infligeons une plus cruelle torture que celles que vous nous faites subir ». — « Finissons-en », dit Almachius ; « choisis l'un de ces deux partis : ou sacrifie aux dieux, ou nie simplement que tu sois chrétienne, et tu te retireras en paix ».

A cette proposition, un sourire de compassion parut sur les lèvres de Cécile : « Quelle humiliante situation pour un magistrat ! » dit-elle ; « il veut que je renie le titre qui témoigne de mon innocence, et que je me rende coupable d'un mensonge. Il consent à m'épargner ; mais c'est pour se montrer plus cruel encore. Si tu admets l'accusation, que signifient ces efforts pour me contraindre à nier ce dont on me charge ? Si ton intention est de m'absoudre, que n'ordonnes-tu du moins l'enquête ? » — « Mais voici les accusateurs », reprit Almachius ; « ils déposent que tu es chrétienne. Nie-le seulement, et toute l'accusation est mise au néant ; mais si tu persistes à ne pas vouloir le nier, tu reconnaîtras ta folie quand tu auras à subir la sentence ». Cécile répondit : « L'accusation est mon triomphe, le supplice sera ma victoire. Ne me taxe pas de folie ; fais-toi plutôt

ce reproche, pour avoir pu croire que tu me ferais renier le Christ ».

Pressée de sacrifier aux dieux, Cécile refusa avec indignation. Almachius résolut de la faire mourir. Néanmoins, il répugnait à ordonner l'exécution publique de cette jeune femme qui joignait à tant de grâces le don d'attirer à elle tous les nobles cœurs. Il craignait d'ailleurs les reproches de l'empereur à son retour; car un si odieux spectacle donné au sein de Rome pouvait exciter le murmure des patriciens.

Il ordonna que l'on reconduisît Cécile à sa maison, afin qu'elle y reçût la mort sans éclat et sans tumulte. Les ordres d'Almachius portaient qu'elle serait enfermée dans la salle des bains de son palais, que les Romains appelaient le *Caldarium*. On allumerait un feu violent et continu dans l'hypocauste, et la vierge, laissée sans air sous la voûte ardente, aspirerait la mort avec la vapeur embrasée, sans qu'il fût besoin de faire venir un licteur pour l'immoler.

Ce lâche expédient n'obtint pas son effet. Cécile, entrée avec joie dans le lieu de son martyre, y passa tout le reste du jour et la nuit suivante, sans que l'atmosphère enflammée qu'elle respirait eût seulement fait distiller de ses membres la plus légère moiteur. Une rosée céleste, semblable à celle qui rafraîchit les trois enfants de la fournaise de Babylone, tempérait délicieusement les feux de cet ardent séjour. En vain les ministres de la cruauté d'Almachius attisaient l'incendie par le bois qu'ils jetaient sans cesse sur le brasier : en vain un souffle dévorant s'échappait continuellement par les bouches de chaleur et versait dans l'étroite enceinte les bouillantes vapeurs du bassin; Cécile était invulnérable et attendait avec calme qu'il plût à l'Epoux divin de lui ouvrir une autre route pour monter jusqu'à lui.

Ce prodige, rapporté à Almachius, renversa l'espoir qu'il avait conçu de ne pas en venir jusqu'à verser le sang d'une dame romaine. Il sentit qu'il ne lui était plus possible de s'arrêter dans la voie funeste où il était engagé. Un licteur reçut l'ordre d'aller trancher la tête de Cécile, dans ce lieu même où elle se jouait de la mort. Le bourreau se présenta armé de l'instrument du supplice. La vierge le vit entrer avec allégresse, comme celui qui venait lui apporter la couronne nuptiale. Elle s'offrit au martyre avec l'empressement qu'on pouvait attendre de celle qui jusqu'alors avait triomphé de tout ce qui effraie et de tout ce qui séduit la nature humaine. Le licteur brandit son glaive avec vigueur, mais son bras mal assuré n'a pu, après trois coups, abattre entièrement la tête de Cécile. Il laisse étendue à terre et baignée dans son sang la vierge sur laquelle la mort semble craindre d'exercer son empire et il se retire avec terreur. Une loi défendait au bourreau qui, après trois coups, n'avait pas achevé sa victime, de la frapper davantage.

Les portes de la salle du bain étaient demeurées ouvertes après le départ du licteur; la foule des chrétiens qui attendait au dehors la consommation du sacrifice s'y précipite avec respect. Un spectacle sublime et lamentable s'offre à leurs regards : Cécile, aux prises avec le trépas, et souriant encore à ces pauvres qu'elle aimait, à ces néophytes auxquels sa parole avait ouvert le chemin de la véritable vie. On s'empresse de recueillir sur des linges le sang virginal qui s'échappe de ses blessures mortelles ; tous lui prodiguent les marques de leur vénération et de leur amour. D'un instant à l'autre ils s'attendent à voir s'exhaler cette âme si pure, brisant les faibles et derniers liens qui la retiennent encore. La couronne est suspendue au-dessus de la tête de Cécile; elle n'a plus qu'à étendre la main pour la sai-

sir, et cependant elle tarde. Les fidèles ignoraient encore le délai qu'elle avait sollicité et obtenu.

Durant trois jours entiers, ils environnèrent sa couche sanglante, continuellement suspendus entre l'espoir et la crainte, mais pleins de respect pour les mystérieuses volontés du Seigneur sur sa servante. La voix de Cécile ne cessait de les exhorter à demeurer fermes dans la foi. De temps en temps, la vierge faisait approcher les pauvres; elle leur prodiguait les marques les plus touchantes de son affection et veillait à ce qu'on leur partageât ce qui pouvait lui rester encore. Les gens du fisc ne s'étaient pas présentés; ils savaient que la victime avait été manquée par l'exécuteur, et d'ailleurs cette maison ensanglantée devait paraître aussi redoutable aux païens qu'elle semblait auguste aux fidèles qui la vénéraient comme la glorieuse arène où Cécile avait conquis la couronne.

Il y eut un moment où le flot du peuple s'écoula. La vierge mourante allait recevoir la visite d'Urbain, qui, depuis quelques jours, comme nous l'avons dit, abritait son exil dans la maison de Cécile. Jusqu'à cette heure désirée, la prudence n'avait pas permis d'approcher de la martyre qui l'attendait avec ardeur pour monter au ciel. Cécile voulait recevoir les bénédictions du Père des fidèles, et consigner entre ses mains le seul héritage qu'elle laissât après elle. Le Pontife entra dans la salle du bain, et ses regards attendris aperçurent sa fille bien-aimée étendue comme l'agneau du sacrifice sur l'autel inondé de son sang.

Cécile tourna vers lui ses regards pleins de douceur et de consolation : « Père », lui dit-elle, « j'ai demandé au Seigneur ce délai de trois jours, pour remettre aux mains de Votre Béatitude mon dernier trésor; ce sont les pauvres que je nourrissais, et auxquels je vais manquer. Je vous lègue aussi cette maison que j'habitais, afin qu'elle soit par vous consacrée comme église, et qu'elle devienne un temple au Seigneur à jamais ».

Après ces paroles, la vierge se recueillit en elle-même, et ne songea plus qu'à la félicité de l'Epouse qui va se rendre auprès de son Epoux. Elle remercia le Christ de ce qu'il avait daigné l'associer à la gloire de ses athlètes, et réunir sur sa tête les roses du martyre aux lis de la virginité. Les cieux s'ouvraient déjà à son œil mourant, et une dernière défaillance annonça les approches du trépas. Elle était couchée sur le côté droit, les genoux réunis avec modestie. Au moment suprême, ses bras s'affaissèrent l'un sur l'autre; et comme si elle eût voulu garder le secret du dernier soupir qu'elle envoyait au divin objet de son unique amour, elle tourna contre terre sa tête sillonnée par le glaive, et son âme se détacha doucement de son corps.

Sainte Cécile est représentée : 1° dans la même attitude qu'elle avait en mourant, savoir : étendue, dans une attitude pleine de modestie, reposant sur le côté droit, les bras affaissés en avant du corps, le cou marqué des trois incisions faites par le glaive du bourreau, et la tête, par une inflexion mystérieuse et touchante, retournée vers le fond du cercueil; — 2° placée devant une table où sont divers instruments de musique : deux anges accompagnent la Sainte; — 3° assise, vue de face, la main droite placée au-dessus des touches d'un jeu d'orgue, et s'arrêtant comme en extase en entendant un concert que les anges exécutent dans le ciel; — 4° entourée de chrétiens qui la contemplent : deux femmes sont occupées à étancher le sang qui sort de ses blessures, et à le recueillir dans un vase; — 5° étendue morte et gardée par deux anges, dont un tient la palme du martyre.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS.

Une si grande Martyre ne pouvait être ensevelie que par les mains les plus augustes. Urbain, aidé du ministère des diacres, présida aux funérailles de Cécile. On ne toucha pas aux vêtements de la vierge, plus riches encore par la pourpre du martyre dont ils étaient couverts que par l'or dont ils étaient tissus ; on respecta jusqu'à l'attitude qu'elle gardait au moment où elle avait expiré. Le corps, réduit par la souffrance, fut déposé dans un cercueil formé de planches de cyprès, et l'on plaça aux pieds les linges et les voiles dans lesquels les fidèles avaient recueilli le sang de la vierge.

La nuit suivante, le précieux dépôt fut porté sur la voie Appienne, au cimetière de Calliste, avant le troisième mille. Valérien, Tiburce et Maxime reposaient à peu de distance ; mais l'entrée de leurs tombeaux était sur la gauche de l'Appienne. Afin d'honorer l'apostolat que Cécile avait exercé, Urbain voulut qu'elle eût sa sépulture dans l'enceinte que Calliste avait préparée pour les Pontifes, et où il avait déposé le corps de Zéphyrin, son prédécesseur.

Peu de temps après le martyre de sainte Cécile, le pape Anteros (235) fit faire une relation authentique (actes) de ce glorieux martyre. Ces actes servirent à la rédaction définitive qui se fit au ve siècle. Son nom fut inséré au dyptique du canon de la messe : le 22 novembre fut le jour fixé pour sa fête, précédée d'une vigile de préparation.

Le palais de sainte Cécile ayant été érigé en église, le pape Pascal, en 821, fit reconstruire l'ancienne basilique dont les murs menaçaient de tomber en ruines. Il désirait vivement y déposer les reliques de la vierge ; mais on les avait déjà cherchées dans toutes les cryptes de la voie Appienne. On crut que les Lombards, qui assiégèrent Rome en 755 et enlevèrent les corps de plusieurs Martyrs, avaient découvert celui de sainte Cécile.

Mais le Pape, assistant un dimanche à Matines dans l'église de Saint-Pierre, s'endormit, et eut un songe dans lequel il apprit de sainte Cécile elle-même que les Lombards avaient inutilement cherché son corps et qu'ils n'avaient pu le trouver. On le découvrit donc dans le cimetière qui portait le nom de la Sainte. Il était enveloppé dans une robe d'un tissu d'or, et on trouva aux pieds des linges teints de sang. Le corps de Valérien était près de celui de sainte Cécile. Le Pape les transféra dans la nouvelle église avec ceux de saint Tiburce, de saint Maxime et des saints papes Urbain et Lucius, qui reposaient dans le cimetière de Prétextat, attenant à celui de notre Sainte et également situé sur la voie Appienne. Cette translation se fit en 821.

Le pape Pascal fonda, en l'honneur de ces Saints, un monastère près de l'église de Sainte-Cécile, afin que l'office divin pût s'y célébrer jour et nuit. Il orna cette église avec beaucoup de magnificence et lui fit de riches présents. Sur un des ornements était représenté un ange couronnant saint Valérien et saint Tiburce. Cette église est un titre de cardinal-prêtre. Elle fut rebâtie par le cardinal Paul-Emile Sfondrate, neveu du pape Grégoire XIV ; en 1599, on ouvrit le tombeau de sainte Cécile et l'on constata la complète intégrité de son corps ; il repose toujours au même endroit. L'église de Sainte-Cécile fut rebâtie, au siècle dernier, par la munificence de Benoît XIII, et une inscription, qui provient de l'ancienne église, et qui est gravée en caractères de la fin du moyen âge sur un cippe antique, porte ces mots : *Hæc est domus in qua orabat sancta Cæcilia;* « c'est ici la maison où priait sainte Cécile ». Cette inscription a été transportée dans la sacristie. Entre les monuments chrétiens si nombreux à Rome, un des plus gracieux est le tombeau de sainte Cécile, placé sous le maître-autel de l'église qui lui est dédiée, et adossé à la chambre dans laquelle eut lieu son martyre. Le tombeau est orné d'albâtre, de lapis-lazuli, de jaspe, d'agates et de riches sculptures en bronze doré. Un grand nombre de lampes brûlent continuellement autour de ce tombeau. La tombe de la Sainte, placée dans une ancienne chapelle de la catacombe de saint Calixte, sur les murs de laquelle on distingue encore de vieilles et vénérables peintures, est illuminée et ornée, pour la fête, de buis et de fleurs ; toutes les galeries ou corridors de cette catacombe sont aussi illuminés.

En 1282 fut commencée, et terminée en 1512, à Albi, une église sous le nom de Sainte-Cécile. C'est une des plus intéressantes productions de l'architecture ogivale en France. Sombre et terrible à l'extérieur, avec ses briques noircies par le temps, sa tour qui s'élève sur quatre galeries à quatre cents pieds au-dessus des eaux du Tarn, ses murs de cent quinze pieds de hauteur, elle offre à l'intérieur un respect plein de richesse et de grâce ; une vaste nef, sans piliers, laquelle lance l'ogive de ses voûtes à la hauteur de quatre-vingt-douze pieds au-dessus du pavé ; vingt-neuf chapelles qui rayonnent autour ; un très-beau jubé ; un nombre prodigieux de statues dans le chœur ; partout la peinture qui offre les scènes du Vieux et du Nouveau Testament, de la vie des Saints et de l'histoire de l'Eglise.

Sainte Cécile est devenue un type de prédilection pour beaucoup de peintres, Raphaël, le Dominiquin, etc. ; mais il est un art qui la reconnaît pour sa patronne spéciale ; elle est la reine de l'harmonie. Il y a de ses reliques aux Louvencourt d'Amiens, à Wailly et au Mont-Saint-Quentin.

Cette biographie est extraite de l'*Histoire de sainte Cécile*, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes, laquelle nous avons tantôt abrégée, tantôt reproduite textuellement.

SAINT PRAGMACE, ÉVÊQUE D'AUTUN (520).

Comme saint Euphrone, Pragmace honora le siége d'Autun par ses lumières et par ses vertus : comme lui aussi, il était entouré de la plus haute estime et consulté par ses collègues dans l'épiscopat. Saint Sidoine Apollinaire, qui voyait dans Euphrone un maltre, un guide et un père, et avait entretenu avec lui un commerce de lettres, continua, dit-on, les mêmes rapports avec Pragmace.

Saint Avite, évêque de Vienne, qui avait eu la consolation de voir Sigismond, roi de Bourgogne, renoncer à l'arianisme, convoqua, sans doute de concert avec ce prince, tous les évêques du royaume à Epaons, le 15 septembre 517, pour délibérer sur les moyens d'extirper entièrement l'arianisme et d'achever, en faisant disparaître les dernières traces de l'opiniâtre hérésie, l'œuvre si bien commencée par la conversion du prince. Pragmace, heureux de trouver cette occasion de contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes, se rendit avec empressement à l'appel qui lui était fait. Il signa les décrets du concile en ces termes : « Moi, Pragmace, au nom du Christ, évêque de la cité d'*Augustodunum*, j'ai lu et souscrit, au jour et sous le consulat ci-dessus énoncés, le 17 des calendes du huitième mois, sous le consulat du clarissime Agapit ».

Revenu au milieu de son troupeau, le saint évêque se livra aux travaux ordinaires de son zèle, plein de la joie que lui avait causée la conversion des Bourguignons. Hélas ! de grands chagrins allaient bientôt empoisonner sa vieillesse et déchirer son cœur. Pendant la guerre des fils de Clovis avec les rois de Bourgogne, la malheureuse cité d'Autun, assiégée et prise par les vainqueurs, eut beaucoup à souffrir. Le bon pasteur ne put tenir longtemps au spectacle d'une telle désolation, et bientôt, délivré des misères de cette vie, il alla prendre possession de la gloire des Bienheureux.

Son corps fut inhumé dans l'antique église de Saint-Etienne, voisine de celle de Saint-Pierre-l'Etrier. L'église Saint-Andoche d'Autun possédait jadis un ossement d'un de ses bras. Nul ne sait ce qu'est devenue cette précieuse relique : la tombe de saint Pragmace a disparu avec l'église qui la renfermait.

M. l'abbé Dinet, *Saint Symphorien et son culte.*

XXIIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint Clément, pape, qui, le troisième après l'apôtre saint Pierre, fut élevé au souverain pontificat ; relégué en Chersonèse durant la persécution de Trajan, il fut précipité dans la mer avec une ancre attachée au cou et mérita la palme du martyre. Son corps fut porté à Rome, sous le pape Nicolas Ier, et déposé avec grand honneur dans l'église que l'on avait déjà fait bâtir sous son nom. 100. — A Rome, sainte Félicité, mère de sept martyrs, laquelle, après leur exécution, fut décapitée pour Jésus-Christ par le commandement de l'empereur Marc-Antonin [1]. 150. — A Mérida, en Espagne, sainte Lucrèce, vierge, qui consomma son martyre durant la persécution de Dioclétien, sous le président Dacien. Vers 304. — A Cyzique, dans l'Hellespont, saint Sisine, martyr, qui eut la tête tranchée après plusieurs autres tourments, durant la

1. Voir, au 10 juillet (tome VIII, page 227), la vie de sainte Félicité, avec celle de ses sept fils.

même persécution. IVe s. — A Iconium, en Lycaonie, saint Amphiloque, évêque, compagnon de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze dans le désert, et leur collègue dans l'épiscopat : il soutint beaucoup de combats pour la défense de la foi catholique, et se reposa ensuite en paix avec une grande réputation de sainteté et de doctrine [1]. Vers 394. — A Girgenti, en Sicile, le décès de saint Grégoire, évêque. Vers 600. — Dans le pays d'Hasbain, saint TROND, prêtre et confesseur. 693. — A Mantoue, le bienheureux Jean le Bon, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, dont la vie, pleine de belles actions, a été écrite par l'évêque saint Antonin [2]. 1222.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Dijon, Metz, Nancy et Paris, saint Clément, pape et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 101. — Au diocèse de Nancy, mémoire de saint Clément, premier évêque de Metz [3]. Ier s. — A Chabris (Indre, arrondissement d'Issoudun, canton de Saint-Christophe), au diocèse de Bourges, saint Phalier, de Limoges (*Phaletrus*, *Phalerius*), prêtre et confesseur, reclus dans les solitudes de Chabris. Sa légende nous le montre « sanctifiant le désert, voué aux plus austères pratiques de la vie d'ermite, mangeant à peine tous les cinq jours un pain d'orge et des racines arrosées de l'eau pure des fontaines; bâtissant en l'honneur de Notre-Dame de Pitié une chapelle où il dépose, entre autres reliques apportées de Terre Sainte, où il était allé en pèlerinage, le mouchoir avec lequel la Vierge s'essuya les yeux pendant l'agonie de son Fils; formant une Congrégation des fidèles qui veulent se ranger sous sa loi; guérissant les malades, soulageant la misère et donnant l'exemple des plus rares vertus jusqu'au moment où il rend le dernier soupir et reçoit des mains d'un de ses disciples une sépulture féconde en miracles, qui attirent chaque jour, des plus lointaines contrées, les affligés de corps et d'esprit [4] ». Vers l'an 525. — Au diocèse de Reims, saint Gobert (*Gothbertus*), confesseur. Il a donné son nom à une paroisse du diocèse de Soissons (Saint-Gobert, Aisne, arrondissement de Vervins, canton de Sains [5]). 1263. — Dans l'abbaye bénédictine de Nivelle (Brabant méridional), sainte Wulfétrude (Wilfétrude, Wolfétrude), vierge, deuxième abbesse (659) de ce monastère, fondé en 645 par sainte Gertrude, sa tante. 670. — A Zeelem, la bienheureuse Adèle, mère de saint Trond. VIIe s. — En Franche-Comté, saint

1. Saint Amphiloque a beaucoup écrit contre les hérétiques de son temps (Ariens, Macédoniens, Messaliens); mais la plupart de ses ouvrages sont perdus : ceux qui nous restent se trouvent dans le tome XXXIX de la *Patrologie grecque*.

Nous apprenons de Théodoret (*Hist.*, v, 16) que saint Amphiloque, étant à Constantinople, pria Théodose de porter une loi qui défendit aux Ariens de tenir leurs assemblées et de blasphémer le Fils de Dieu : l'empereur refusa. Or, Amphiloque alla quelque temps après au palais; ayant trouvé Théodose avec son fils Arcade, proclamé auguste depuis peu, il salua le père et parut ne pas faire attention au fils. Théodose témoigna sa surprise et son mécontentement. « Eh quoi! » dit Amphiloque, « vous ne pouvez souffrir une injure faite à votre fils, et vous souffrez ceux qui déshonorent le Fils de Dieu! » L'empereur, frappé de cette réponse, porta une loi que nous avons encore, et qui proscrivait les assemblées des Ariens, des Eunomiens, des Macédoniens, des Manichéens et des Apollinaristes. — Dom Ceillier et Godescard.

2. Nous avons donné, au 23 octobre (tome XII, page 552), la vie du bienheureux Jean le Bon.

3. Saint Clément fut envoyé dans les Gaules par saint Pierre lui-même; il prêcha l'Evangile à Metz et aux environs pendant plus de vingt ans, et il fonda cette église, après quoi, comblé de mérites, il dépouilla sa mortalité le 23 novembre. Voilà ce que rapportent les plus anciennes traditions. Son corps fut levé de terre, en 1090, par Hermann, évêque de Metz, qui le plaça honorablement dans l'église de Saint-Félix, laquelle prit ensuite le nom de Saint-Clément. Ses reliques furent, au milieu du XVIe siècle, transférées dans l'intérieur de la ville. Elles ont péri pendant la Révolution, sauf quelques ossements donnés longtemps auparavant à l'église Saint-Martin de Pont-à-Mousson, qui les garde encore aujourd'hui précieusement. Une partie a été obtenue par Mgr Du Pont des Loges, évêque de Metz, qui en a enrichi la cathédrale de cette ville en 1846. Aujourd'hui, le diocèse de Metz fait la fête de saint Clément le dernier dimanche après la Pentecôte. — *Propre de Metz*.

4. Son corps fut inhumé à Chabris : il se fit à ses obsèques un grand nombre de miracles, et il s'en opère encore à son tombeau, tout vide qu'il est depuis que les Huguenots brûlèrent ses reliques durant les guerres de religion, et incendièrent son église. On raconte que le son des cloches de cette basilique était formidable aux puissances infernales.

Chabris était jadis un but très-fréquenté de pèlerinage. Le roi Louis XI y vint invoquer saint Phalier et y fut guéri d'une fièvre lente qui le minait sourdement et semblait le menacer d'éthisie. En actions de grâces de cette faveur miraculeuse, il accorda à la paroisse de Chabris une exemption générale de toute sorte de tailles et d'impositions, et lui fit présent, entre autres objets précieux, d'une statue d'or représentant saint Phalier, et d'une châsse magnifique destinée à renfermer ses reliques. Toutes ces richesses tombèrent au pouvoir des Calvinistes : toutefois on put sauver du pillage une petite partie du crâne du Saint et quelques menus ossements du corps dont une portion est demeurée dans l'église de Chabris, et l'autre a été distribuée à différentes églises.

On trouve, dans les diocèses de Bourges et d'Orléans, un grand nombre d'églises, de chapelles et d'autels dédiés sous le vocable de saint Phalier : on l'invoque spécialement pour être guéri du mal de rate. — Veillat, *Légendes du Berri*; De Reignefort, *Saints du Limousin*.

5. Voir le martyrologe de France du 20 août (tome x, page 37).

Lamain (*Lamanus*), moine, martyrisé par les Sarrasins ou les Normands, près de Poligny, dans le lieu même où s'est formé le village de son nom (Saint-Lamain, Jura, arrondissement de Lons-le-Saunier, canton de Sellières [1]). VIII[e] ou IX[e] s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — Dans le pays d'Hasbain (ou Hesbaye, partie de l'ancienne principauté de Liége), saint Trond, prêtre et confesseur, qui fonda un monastère avec son patrimoine, et vécut avec les Clercs réguliers. Il prit soin du salut des peuples et brilla par ses miracles. 693.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Saint-Gall, ville de Suisse, sainte Rachilde, vierge et recluse, dont nous avons donné la vie avec celle de sa compagne sainte Guiborat ou Viborade, au 2 mai. 946. — Au pays de Galles, en Angleterre, saint Daniel, premier évêque de Bangor. Il fut enseveli dans l'île de Bersey. La cathédrale de Bangor est dédiée sous son invocation. 545. — Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Diéthèse de Nassau, évêque et confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce fut un religieux d'une grande piété et d'une charité excessive. Il occupa le siége de Trèves. XIII[e] s. — En Grèce, saint Isquyrion (*Ischyrion*), évêque et confesseur. — A Spolète, en Italie, sur la Maroggia, saint Spé (*Speus*), évêque de ce siége et confesseur. Vers 420. — A Chieti, ville du royaume de Naples (Abruzze citérieure), saint Urbain, confesseur. — En Egypte, les saints Teclahawarjat et Gabrajoanne, confesseurs. — A Pescara (Abruzze citérieure), saint Guyon, abbé de Casaure, 1045.

SAINT CLÉMENT DE ROME, PAPE ET MARTYR

100. — Empereur romain : Trajan.

> *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.*
> Vos amis, ô mon Dieu, vous les avez comme accablés d'honneurs.
> *Psaume* CXXXVIII, 17.

Si les Anglais reconnaissent saint Grégoire le Grand pour leur apôtre, parce qu'il leur a envoyé saint Augustin, religieux de Rome, pour leur annoncer les vérités de l'Evangile, n'est-il pas juste que nous reconnaissions aussi saint Clément pour notre apôtre, puisque c'est par sa sage providence que saint Denis et ses illustres compagnons sont venus dans les Gaules et à Paris y apporter la lumière de la foi et la connaissance de Jésus-Christ? Mais il s'est rendu recommandable à l'Eglise par tant d'autres actions héroïques et dignes d'une éternelle mémoire, que nous ne pouvons lui donner d'éloge qui ne soit infiniment au-dessous de ses mérites.

Il était romain et fils du sénateur Faustinien, allié des empereurs Vespasien, Tite et Domitien. Il naquit dans le quartier du Mont-Cœlius, et fut tout d'abord disciple de saint Paul : aussi cet Apôtre, dans son Epître aux Philippiens (chapitre IV), assure qu'il a travaillé avec lui au ministère de l'Evangile, et que son nom est écrit dans le *Livre de vie*. Depuis, il aida

1. Son culte existait dans les abbayes de Saint-Claude, d'Autun et de Saint-Marcel de Châlon; le village près duquel il fut immolé est mentionné sous le nom d'*Eglise de Saint-Lamain* dans plusieurs diplômes du XII[e] siècle. On ne possède aucun fragment de ses reliques. — *Saints de Franche-Comté.*

saint Pierre dans le gouvernement de l'Eglise romaine, et il s'acquit une très-haute réputation par sa prudence et par sa vertu. Tertullien (*Prescriptions*, livre II, chapitre XXXII), saint Epiphane (*Hérés*. XXVII et Rufin (Préface sur le livre des *Récognitions* de ce saint Pape) disent que ce Prince des Apôtres, en mourant, le nomma son successeur; mais, comme il est certain qu'il ne lui succéda pas immédiatement, mais seulement après saint Lin, ils ajoutent qu'il ne voulut accepter cette charge qu'après ce bienheureux Pontife, qui avait été le coadjuteur de saint Pierre; et il en usa de la sorte, ou par humilité, s'estimant indigne d'un si grand honneur, ou par prudence et par précaution, ne voulant pas donner lieu de croire que les charges ecclésiastiques pussent devenir héréditaires.

« Clément », dit le *Liber pontificalis*, « siégea neuf ans, deux mois et dix jours (67-76), sous les règnes de Galba et Vespasien, depuis le consulat de Trachalus et Italicus jusqu'à celui de Vespasien et Titus. Ce fut lui qui, le premier, répartit les sept régions de l'Eglise romaine entre un pareil nombre de notaires fidèles, chargés, chacun dans sa circonscription, de rédiger scrupuleusement et en détail les actes des martyrs ».

La sainteté de Clément fut cause que plusieurs païens quittèrent leurs superstitions pour embrasser la religion chrétienne, et que nombre de fidèles entrèrent dans les voies étroites de la perfection. Clément donna le voile de virginité à sainte Flavie Domitille, cette illustre vierge dont nous avons donné les actes au 12 mai. Il baptisa Sisine, l'un des premiers de Rome, qui, étant venu par curiosité étudier ce qui se faisait dans les assemblées des chrétiens, avait perdu la vue du corps pour mériter par sa conversion de recevoir celle de l'âme. Clément lui conféra en même temps toutes les deux, et il fut depuis très-zélé, aussi bien que Théodore, sa femme, pour la propagation de l'Evangile. Enfin, ce généreux Pontife, digne héritier du zèle aussi bien que de la chaire de saint Pierre, envoya de tous côtés des prédicateurs évangéliques pour combattre l'idolâtrie et répandre dans le monde la connaissance du vrai Dieu.

Lorsqu'il s'appliquait avec tant de courage au salut des âmes, il s'éleva tout à coup une furieuse persécution contre le troupeau de Jésus-Christ. Torcutien, comte des offices, gagna tellement les préfets subalternes, qu'ils excitèrent une sédition parmi le peuple, pour demander la ruine et le massacre de cette troupe innocente. Ils s'attaquèrent principalement au saint Pasteur, l'accusant de sacrilége, d'impiété, de désobéissance aux édits des empereurs et de blasphèmes contre les dieux. Quelques citoyens prirent au contraire son parti, louant hautement sa conduite, sa bonne foi, son détachement des biens de la terre, sa miséricorde envers les pauvres et sa charité pour les malades et pour toutes sortes d'affligés. Ces sentiments si différents obligèrent Mamertin, qui avait la première préfecture de Rome, de faire comparaître le saint Pontife devant son tribunal; mais, après l'avoir examiné lui-même, ne le trouvant coupable d'aucun crime, il informa l'empereur Trajan de tout ce qui se passait.

Trajan répondit que Clément eût à sacrifier aux dieux, ou que, sans délai, il fût banni dans une île déserte et barbare, au-delà du Pont-Euxin. Sur cet arrêt, Mamertin fit ce qu'il put pour persuader au bienheureux Pontife d'obéir aux ordres du prince; mais ce généreux confesseur de Jésus-Christ répondit constamment que ni l'exil ni la mort ne lui feraient jamais commettre une impiété si détestable. Il tâcha aussi de gagner Mamertin et de le faire renoncer aux idoles, et, s'il n'y réussit pas complétement, il lui inspira du moins des sentiments de douceur pour les chré-

tiens. En effet, ce ne fut qu'à regret qu'il bannit notre Saint dans la Chersonèse Taurique (la Crimée actuelle). Il lui fit même préparer un vaisseau commode pour le voyage, et, lorsqu'il prit congé de lui, il versa des larmes et lui dit ces paroles : « J'espère que le Dieu que vous honorez ne vous abandonnera pas dans votre disgrâce, et qu'il sera votre consolation et votre secours dans ce bannissement que vous allez endurer pour sa gloire ». Plusieurs chrétiens s'exilèrent volontairement avec lui et renoncèrent à leur pays pour ne point quitter un maître si accompli et dont ils recevaient de si saintes instructions.

Clément trouva dans cette péninsule plus de deux mille fidèles déportés pour la même cause et condamnés à tirer des marbres des carrières. Il leur dit en arrivant que Notre-Seigneur ne l'avait pas envoyé vers eux pour ses propres mérites, mais pour le rendre participant de leurs souffrances et pour les encourager à demeurer fermes dans la foi. Une de leurs plus grandes peines était qu'ils fussent obligés d'aller chercher de l'eau à deux grandes lieues de la carrière où ils travaillaient et de l'apporter sur leurs épaules. Le Saint en fut touché de compassion : il les fit mettre en prières, pria lui-même pour eux, et à peine eut-il achevé son oraison, qu'il vit sur la montagne un agneau qui marquait du pied droit l'endroit d'une fontaine. Il alla à l'heure même sur le lieu indiqué, y donna un coup de bêche, et aussitôt il en jaillit une source qui servit au soulagement de toute cette armée de confesseurs. Le bruit de cette merveille s'étant répandu dans la province, le peuple accourut en foule pour voir saint Clément. Celui-ci profita de cette occasion ; il prêcha Jésus-Christ à ces Barbares, en convertit un très-grand nombre et leur conféra le sacrement de Baptême. On dit qu'il n'y avait point de jour qu'il n'en baptisât jusqu'à cinq cents. Les idoles furent renversées, leurs temples abattus, leurs bocages coupés, et, dans l'espace d'un an, l'on y bâtit soixante-quinze églises en l'honneur du vrai Dieu.

Trajan, apprenant ces admirables progrès du Christianisme, envoya en diligence un président, nommé Ausidien, pour les arrêter par la rigueur des supplices. Ce tyran ne manqua pas d'employer pour cela contre les fidèles tout ce que la rage put lui inspirer de plus cruel ; mais, voyant que, bien loin d'en être intimidés, ils venaient eux-mêmes par troupes avec une joie indicible se présenter au martyre, il se lassa de les faire mourir et déchargea toute sa fureur contre le saint Pontife qui les fortifiait dans la foi. Après avoir tenté inutilement de le faire sacrifier aux idoles, il le condamna à être jeté dans la mer avec une ancre au cou, afin que, mourant au milieu des flots, il fût privé des honneurs que les chrétiens avaient coutume de rendre aux Martyrs. On ne peut exprimer quelle fut l'affliction de ce qui restait de fidèles, lorsqu'ils surent la sentence que l'on avait dictée contre leur saint pasteur. Ils l'accompagnèrent jusqu'au rivage, le suivirent des yeux jusqu'en haute mer, et remplirent les airs de leurs cris et de leurs soupirs. Ils dirent tous à Dieu : « Seigneur, sauvez-le ». Clément, de son côté, recommanda son esprit à son divin Maître, et, jeté dans les eaux, il y finit sa vie, le 23 novembre de l'année 100. Peu de temps après sa mort, Corneille et Phœbus, deux de ces disciples, conseillèrent aux autres chrétiens de se mettre tous en oraison pour demander unanimement à Dieu qu'il leur fît connaître où était le corps de leur saint pasteur. Chose prodigieuse ! pendant leur prière la mer se retira d'une lieue et demie. Ils suivirent à pied sec le mouvement de ses eaux, et ils trouvèrent dans ce lieu, couvrant auparavant des abîmes, une petite chapelle de marbre d'une

structure admirable, bâtie par la main des anges, où était le corps du saint Martyr, et à côté l'ancre qui avait été l'instrument de son supplice. Ils lui prodiguèrent en ce lieu les marques du plus profond respect : ses disciples furent ensuite avertis par révélation de laisser cette précieuse relique en ce même endroit, parce que tous les ans, au jour anniversaire du martyre du saint Pape, et les sept jours suivants, la mer se retirerait jusque-là, et donnerait un libre accès à tous les fidèles qui voudraient y aller faire leurs dévotions.

En effet, ce miracle a continué pendant plusieurs siècles, et en ce temps-là les aveugles étaient éclairés, les sourds recouvraient l'ouïe, les muets la parole, les fiévreux étaient guéris, les énergumènes délivrés, ceux qui souffraient de la néphrétique ou de la pierre étaient soulagés, et toutes sortes de malades obtenaient une parfaite santé : d'où il arriva que tout le pays fut si parfaitement converti, qu'il ne s'y trouvait plus ni juif ni païen, ni hérétique. Saint Ephrem, martyr, évêque de la ville de Géorgie, dans la Chersonèse, rapporte un grand miracle qui arriva entre l'un de ces pèlerinages : un des principaux citoyens de la même ville et sa femme, ayant laissé sans y penser leur petit enfant endormi dans cette admirable chapelle de saint Clément, il y demeura en vie toute l'année au milieu des eaux, et ils le retrouvèrent au bout de ce temps sain et sauf, sans avoir eu d'autre aliment que celui que la divine providence lui avait fourni. Saint Grégoire de Tours rapporte aussi ce prodige; et le cardinal Baronius, dans ses *Annales*, dit que les preuves en sont si constantes dans l'antiquité, qu'il n'y a nul sujet de le révoquer en doute.

On représente saint Clément : 1° faisant sourdre, au lieu indiqué par un agneau qui lui apparaît, une source destinée à désaltérer les chrétiens condamnés aux carrières ; 2° tenant à la main une ancre marine, instrument de son supplice ; 3° ayant près de lui ou sous ses pieds une petite chapelle entourée par les eaux : nous avons donné la clé de ce symbole.

Saint Clément est patron de la Crimée, de Velletri, de Séville (parce que cette ville fut conquise par Ferdinand (1248), le 23 novembre, jour de la fête du saint Pape). A Bruges, les bateliers l'ont choisi pour leur patron (sans doute à cause de l'ancre qui le caractérise). On l'invoque contre les maladies des enfants : nous en avons insinué le motif dans sa légende.

CULTE ET RELIQUES. — MONUMENTS. — ÉCRITS.

Le corps du saint Pontife fut transféré de la Chersonèse à Rome, sous le pontificat de saint Nicolas Ier (858-867), par saint Cyrille, apôtre des Slaves, et déposé dans une église qui avait été bâtie en son honneur plusieurs siècles auparavant. On détacha quelques parties de ce précieux trésor pour en enrichir la France : avant 1793, l'abbaye de Cluny montrait son chef sacré dans un reliquaire d'argent; de nos jours encore, les églises de Saint-Clément de Clermont et de Saint-Marcel de Paris ont le bonheur de posséder quelques ossements du saint Pape. Ajoutons qu'une relique de saint Clément, venue de Rome en 1840, repose à Bordeaux, près de la châsse de saint Fort, dans l'église de Saint-Seurin.

L'église primitive de Saint-Clément, dont nous venons de parler, était bâtie sur l'emplacement même de la demeure paternelle de ce saint Pape, non loin de l'amphithéâtre Flavien (maintenant le Colysée), où tant de chrétiens furent livrés aux bêtes et où saint Ignace d'Antioche, broyé sous la dent des lions, put enfin assouvir sa soif du martyre. Saint Clément lui-même avait érigé une chapelle dans sa propre maison ; plus tard, lorsque l'ère des persécutions fut passée, les fidèles construisirent une église dans les dépendances de laquelle se trouvait enclavée la maison du Saint.

Il est fort probable que cette basilique primitive de Saint-Clément fut entièrement détruite, ou à peu près, lors de l'invasion des Normands, commandés par Robert Guiscard, en 1084. Le pape

Pascal II (1099-1118) la fit rebâtir au commencement du siècle suivant. Après sa reconstruction elle fut desservie par différents Ordres religieux, et en dernier lieu par les religieux de Saint-Ambroise *ad nemus* (fondés et établis autrefois par saint Ambroise, aux environs de Milan). Mais ceux-ci furent supprimés sous Eugène IV (1431-1447), de sorte qu'un peu plus tard Innocent X (1644-1655) put y appeler les Dominicains irlandais qui la desservent encore aujourd'hui.

La basilique primitive ayant été comblée de décombres, l'église actuelle s'élève perpendiculairement au-dessus de la première. Or, en 1857, le très-révérend Père Joseph Mullooly, prieur du couvent de Saint-Clément, eut l'heureuse idée de faire commencer des fouilles sous la basilique actuelle. Il découvrit bientôt trois belles colonnes de marbre et quelques fresques. Encouragé par ce résultat, mais se trouvant dans l'impossibilité de continuer, à cause des ressources bornées du couvent, il eut recours à la commission d'archéologie sacrée : celle-ci agréa son projet, et, en juin 1858, il put faire continuer les travaux ; ils n'ont été terminés qu'en 1868.

Nous n'énumérerons pas tous les trésors archéologiques que ces fouilles intelligentes ont tirés du sein de la terre. Disons seulement que, grâce à la persévérance du savant Père Mullooly, la basilique souterraine est déblayée en entier. Un magnifique escalier conduit de l'église moderne à l'ancienne, dont les nefs sont éclairées par des soupiraux et des lampes : le maître-autel a été relevé à la place même qu'il occupait autrefois ; les colonnes sont affermies, les fresques nettoyées. La consécration de l'autel a eu lieu le 23 novembre 1867. Le 30 janvier 1868 s'est faite la translation solennelle, de l'antique basilique souterraine à l'autel majeur de l'église actuelle, des reliques de saint Clément, de saint Ignace d'Antioche et de plusieurs autres Saints, dont les ossements précieux étaient engloutis dans la terre depuis mille ans.

Saint Clément est l'auteur de plusieurs écrits théologiques ; mais aussi, on lui en a attribué qu'il n'a pas composés. Les écrits authentiques de ce saint Pape sont :

1° Sa *Première Epitre aux Corinthiens.* Dans la deuxième moitié du premier siècle, l'Eglise fondée par saint Paul dans la capitale de l'Achaïe avait vu sa paix troublée par une sédition. Quelques esprits infatués de leur vaine science s'étaient élevés contre les dépositaires du pouvoir spirituel, dont plusieurs furent violemment expulsés de leurs siéges. Déchirée par ces discordes, l'Eglise de Corinthe s'était tournée vers celle de Rome, centre de l'unité chrétienne, pour solliciter son intervention contre les auteurs du schisme qui avait éclaté dans son sein. De là l'origine de cette première épître de saint Clément. C'est un des monuments les plus remarquables de l'éloquence sacrée dans les Pères apostoliques. D'abord cette intervention du Pontife romain dans les affaires intérieures d'une Eglise lointaine fournit par elle-même un argument presque décisif en faveur de la suprématie du siége de Rome. De plus, en signalant dans l'orgueil la cause morale du schisme et dans l'humilité le principe conservateur de l'unité, Clément fait ressortir le rapport intime qui relie entre eux l'ordre moral et l'ordre social, dont l'un sert de fondement à l'autre. Le soin qu'il prend d'inculquer aux Corinthiens l'obéissance à la hiérarchie comme condition essentielle de l'ordre, prouve qu'aux yeux de l'Eglise primitive l'unité de doctrine était inséparable de l'unité de gouvernement. En rattachant au Christ et aux Apôtres l'établissement de la hiérarchie et de ses divers degrés, le disciple de saint Paul détruit à l'avance les systèmes rationalistes sur la constitution de l'Eglise primitive. Enfin l'esprit de mansuétude que respire la lettre, le ton d'autorité paternelle qui s'y révèle d'un bout à l'autre, indiquent le véritable caractère du pouvoir ecclésiastique, qui consiste à être basé sur l'humilité et tempéré par l'amour.

L'authenticité de cette épître est nettement établie par les nombreuses citations que les Pères en ont faites, et qui toutes sont conformes au texte actuel ; son autorité dans l'Eglise est affirmée, et par saint Denys de Corinthe qui la faisait lire chaque dimanche dans l'assemblée des fidèles ; et par saint Irénée qui l'appelle « un monument auguste », et par Eusèbe qui la nomme « la grande et admirable Epître ». En dehors des Ecritures canoniques, nous ne possédons pas de document dont l'origine soit plus certaine, et l'école rationaliste de Tubingue a été forcée d'en convenir par l'organe de Baur, son représentant le plus accrédité.

2° Les fragments de sa *Seconde Epitre aux Corinthiens* (car elle ne nous est parvenue que mutilée : la suscription manque, et le texte s'arrête brusquement au milieu d'une phrase interrompue). Saint Clément se propose d'y réfuter les hérétiques de son temps (Naassènes ou Ophites, Séthiens, Pérates, Ebionites). Aussi, insiste-t-il plus particulièrement sur la divinité du Sauveur, la réalité de sa passion, la magnifique économie de l'œuvre rédemptrice, les réalités de la vie future, l'impossibilité du salut en dehors de la loi chrétienne et la certitude de la résurrection de la chair.

3° Deux *Lettres sur la virginité* récemment découvertes dans un manuscrit syriaque et traduites en latin par le cardinal Villecourt. A l'époque de saint Clément, comme à la nôtre, deux sortes de personnes faisaient profession d'embrasser la chasteté : les ministres des autels et les âmes appelées à la perfection des conseils évangéliques. Aux uns le Pontife rappelle la sublimité de leurs fonctions saintes et l'obligation d'y rester fidèles ; aux autres il trace des règles de conduite pour les maintenir dans la sainteté de leur vocation spéciale. Ainsi le célibat ecclésiastique, qu'on disait un joug arbitrairement imposé aux prêtres par l'ambition des Papes ; la profession de la virginité qu'on décriait comme l'invention récente d'un fanatisme absurde ; ces deux grandes institutions se retrouvent debout au temps apostolique, exactement comme elles le sont sous nos

yeux, et la vérité se donne la main à travers les âges, pour confondre tous les sophismes de l'hérésie ancienne et moderne.

Disons un mot des œuvres apocryphes de saint Clément. Un des ouvrages les plus curieux, les plus intéressants, les plus originaux que possède la littérature de l'Eglise, c'est le roman théologique des *Clémentines*. On comprend sous ce nom toute cette classe ou famille d'écrits semblables qui se rattachent à saint Clément, dont ils entremêlent la biographie des discussions théologiques de son temps. A part quelques divergences assez sensibles dans les doctrines et dans les faits, leur thème est identique au fond, et consiste à broder sur un canevas vrai ou faux, emprunté à la vie de saint Clément, un tissu doctrinal plus ou moins lié. Ce sont d'abord vingt *homélies* ou entretiens, précédées de deux *épîtres* de saint Pierre et de saint Clément à saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem ; puis les dix livres des *Reconnaissances*, ainsi appelées parce que les divers membres de la famille de saint Clément se retrouvent successivement après s'être perdus de vue ; enfin un *Epitome* ou abrégé des deux ouvrages précédents, adressé comme eux à saint Jacques de Jérusalem.

Les *Clémentines*, sous la forme dans laquelle nous les possédons, ne peuvent être l'ouvrage de saint Clément. Sans parler du reste, on y trouve la réfutation d'hérésies qui n'ont paru qu'à la fin du IIe siècle, comme celle des Marcionites. Leur origine ou leur caractère apocryphe est un fait acquis à la science et admis par tout le monde. Elles sont l'œuvre d'un gnostique ébionite de la fin du IIe siècle.

Nous avons complété la biographie de saint Clément avec les *Caractéristiques des Saints* du R. P. Cahier. Les détails sur la basilique de Saint-Clément de Rome nous ont été fournis par l'*Année dominicaine;* quant à l'exposition et à l'analyse des ouvrages du saint pape, nous les avons puisées dans les *Pères apostoliques* de Mgr Freppel, et l'*Histoire générale de l'Eglise*, par M. l'abbé Darras.

SAINT TROND OU TRUDON [1], PRÊTRE BELGE (693).

La même année (660) que saint Théodard montait sur le siége épiscopal de Maëstricht, saint Trudon, plus connu sous le nom de saint Trond, jetait les fondements d'un monastère dans la Hesbaye (partie de l'ancienne principauté de Liége). Ses parents étaient de riches seigneurs de cette contrée, et, ce qui l'emporte encore sur la noblesse, ils étaient d'excellents chrétiens. Dès sa plus tendre enfance, il n'aspirait qu'au ciel et ne faisait aucun cas des biens de ce monde que la Providence lui avait si largement distribués. Il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait sur lui, même ses habits. Les jeunes gens de son âge et de son rang l'invitaient-ils à la chasse ou à d'autres divertissements, il répondait que ses plaisirs étaient plus élevés. Il aimait la science, mais la mettait au service de la piété. Ayant perdu ses parents fort jeune encore, il vint trouver saint Remacle, alors évêque de Maëstricht, comme celui-ci faisait la visite pastorale à Zepperen, tout près de son domaine, et lui demanda fort humblement ce qu'il avait à faire pour plaire à Dieu. Le saint évêque lui répondit de se rendre auprès de saint Cloud, évêque de Metz, et d'y consacrer ses biens à saint Etienne. Trudon se hâta de suivre ce conseil. A peine était-il parti, que quelques-uns de ceux qui accompagnaient l'évêque se mirent à rire du pauvre accoutrement dans lequel le Saint s'était présenté devant eux. Remacle les réprimanda de ce qu'ils étaient si peu clairvoyants, et jugeaient d'un homme d'après son extérieur. « Ce jeune homme », dit-il, « est plus grand que nous aux yeux de Dieu. Priez le Seigneur que, par les mérites de Trudon, il vous fasse miséricorde ».

Saint Cloud ne montra pas moins d'estime pour le jeune Saint. Après l'avoir fait instruire dans la théologie, il lui donna tous les Ordres jusqu'à la prêtrise. Puis il le renvoya dans sa patrie pour qu'il sanctifiât, par son zèle, les terres qu'il venait d'offrir au premier des Martyrs. Trudon fit construire à Sarcing, sur la petite rivière de Cisindre, une église sous l'invocation de saint Etienne et de l'apôtre des Francs, saint Remi. Puis il se mit à prêcher Dieu par sa parole et par ses exemples, avec une telle efficacité que l'on eût dit que ses anciens sujets étaient devenus des anges dans un corps mortel. Cependant les jeunes gens de la plus haute noblesse venaient apprendre sous sa direction à mépriser le monde et ses pompes pour s'attacher à Jésus-Christ. Bientôt il eut un grand nombre de disciples, et ainsi naquit le monastère de Saint-Trond. On ne sait pas au juste s'il leur donna la Règle des religieux ou celle des Chanoines Réguliers. Il mourut le 23 novembre de l'an 693, et son tombeau devint aussitôt fameux par ses miracles. Peu de temps après,

1. *Alias :* Troyen, Truyen, *Truao.*

on déposait, auprès de ses précieux restes, une partie des reliques d'Adèle, sa mère, qu'on avait enterrée à Zeelem et qui ne faisait pas moins de prodiges après sa mort que son bienheureux fils. Saint-Trond devint bientôt une célèbre école de jeunes gens, tandis que Nivelle servait d'école aux jeunes filles nobles, sous la conduite de sainte Wulfétrude.

On le représente : 1° portant une petite église sur la main, comme fondateur de monastère ; 2° faisant sourdre une fontaine en enfonçant son bâton dans le sol : c'est sans doute pour indiquer qu'il fut l'apôtre de la Hesbaye et qu'il y fit jaillir les sources vives de la foi.

Le Père Smet, *Saints de Belgique;* le Père Cahier, *Caractéristiques des Saints.*

XXIVe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint JEAN DE LA CROIX, dont le décès est rapporté le 14 décembre. 1591. — La naissance au ciel de saint Chrysogone, martyr, qui, après avoir longtemps souffert les chaînes et les prisons pour avoir confessé avec constance le nom de Jésus-Christ, fut, par l'ordre de Dioclétien, conduit à Aquilée, où, ayant été décapité et jeté à la mer, il consomma son martyre [1]. 304. — A Rome, saint Crescentien, martyr, dont il est parlé dans les Actes du martyre du pape saint Marcel. — A Amélia, ville du duché de Spolète, sainte Firmine, vierge et martyre, qui, durant la persécution de Dioclétien, entre autres tourments qu'elle endura, fut suspendue en l'air, puis brûlée avec des torches ardentes, et rendit l'esprit dans ce supplice. 303. — A Corinthe, saint Alexandre, martyr, qui combattit jusqu'à la mort pour la foi de Jésus-Christ, sous Julien l'Apostat et le président Salluste. IVe s. — A Cordoue, les saintes vierges et martyres Flore et Marie, qui, après une longue prison, moururent par le glaive durant la persécution des Arabes. 851. — A Pérouse, saint Félicissime, martyr. — A Milan, saint Protais, évêque, qui, dans le concile de Sardique, défendit la cause de saint Athanase auprès de l'empereur Constance, et qui, après avoir beaucoup travaillé pour son Eglise et pour toute la chrétienté, alla jouir en paix de la compagnie de Notre-Seigneur. 352. — A Blaye, sur la Garonne, saint Romain, prêtre. Les éclatants miracles qu'il a opérés sont une preuve et un éloge de sa sainteté [2]. 385. — En Auvergne, saint POURÇAIN, abbé, qui brilla par ses miracles du temps du roi Thierry. VIe siècle.

1. Nous parlerons de saint Chrysogone au 25 décembre, dans la vie de sainte Anastasie qu'il forma à la vertu. Disons seulement que, après que Dioclétien lui eut fait trancher la tête, son corps fut jeté à la mer, mais qu'un saint prêtre, nommé Zoïle, l'ayant trouvé sur le rivage, l'ensevelit religieusement dans sa maison.

Aujourd'hui, la majeure partie du corps de saint Chrysogone se conserve à Venise; son chef, enfermé dans une belle châsse, enrichit la basilique de Saint-Chrysogone de Rome (Transtevère). Cette église est de l'époque constantinienne; vingt-deux colonnes en granit séparent ses trois nefs; quatre colonnes en albâtre oriental supportent le baldaquin qui couronne le maître-autel; de magnifiques peintures ornent ses voûtes et ses chapelles. Cette église est maintenant desservie par des religieux trinitaires.

2. Romain fut ordonné prêtre par saint Martin de Tours, et envoyé à Blaye (Gironde) pour annoncer l'Evangile. Il se construisit une cellule sur le bord de la Garonne, dans la banlieue de Blaye, et, tant par ses prédications que par ses miracles, il convertit tous les habitants du pays. Un temple païen fameux qui s'y trouvait fut changé en église. Saint Romain eut la joie de mourir dans les bras de saint Martin, son maître, qui lui donna la sépulture. Une église et un monastère furent bâtis par Charlemagne, sur l'emplacement de la cellule de saint Romain; ils furent détruits pendant les guerres du XIVe siècle. Quant aux reliques de saint Romain, l'église de Saint-Denis, près de Paris, se glorifie de les posséder.

Au livre de la *Gloire des Confesseurs* (chapitre XLVI), saint Grégoire de Tours rapporte le fait suivant : « Au territoire de Bordeaux se trouvent les reliques de saint Romain. Son tombeau est sur les bords de la Garonne, non loin du château de Blaye; ceux qui sont en danger de périr dans les flots ne manquent pas d'invoquer le Saint et de dire : « Ayez pitié de nous, saint Romain, confesseur de Dieu », et leur prière ne reste pas sans être exaucée; car la tempête s'apaise miraculeusement, et ils abordent bientôt au rivage. Quiconque peut, du milieu des flots, apercevoir seulement la basilique du Saint est sauvé. Nous avons

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Bordeaux, de Rodez et de Tours, saint Romain, prêtre et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 385. — Aux diocèses de Clermont et de Tours, saint Jean de la Croix, cité aujourd'hui à la même source. 1591. — Au diocèse de Dijon, fête de l'invention du corps de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne [1]. — Au diocèse de Paris, saint Séverin, moine [2]. Vers 540. — Au diocèse de Soissons, saint Gobert, moine à Villiers, en Brabant, dont nous avons parlé au martyrologe de France du 20 août. 1263. — Au diocèse de Vannes, saint Colomban, abbé, dont nous avons donné la vie au 21 novembre. 615. — Au diocèse de Clermont, saint Pourçain et saint LÉOPARDIN, son frère, confesseurs. VIe s. — A Cambrai, saint SARRE, prêtre, patron de Lambres, près de Douai. VIIe s. — A Saint-Jean de Maurienne (Savoie), saint MARIN, solitaire. 731. — En Bretagne, saint Bieuzy, prêtre et martyr. On rapporte qu'il était disciple de saint Gildas de Rhuys ; qu'il demeura après lui dans son ermitage de Blavet ; qu'il fut demandé par tous les habitants du canton pour être leur pasteur ; qu'il avait la vertu particulière de guérir les hommes et les bêtes de la rage, et que ce fut ce qui causa sa mort, parce qu'ayant été mandé un jour de fête pour guérir la meute d'un seigneur voisin, brutal et emporté, il ne voulut pas, pour une cause pareille, manquer de célébrer le service divin en faveur de son peuple. Irrité de ce délai, cet homme violent vint en fureur à l'église, et porta à Bieuzy un coup d'épée qui le laissa mort sur la place. On conservait son chef dans l'église de Pluvigner (Morbihan). VIe s. — En Auvergne, saint Protais, ermite. On raconte qu'ayant eu révélation des attaques incessantes dont le démon poursuivait saint Pourçain, il lui députa un de ses disciples chargé de le fortifier dans ses luttes, et de l'avertir que pour déjouer tous les efforts de Satan, il devait se servir de l'oraison fréquente et du signe de la croix. VIe s. — En Maurienne, saint Edolard ou Odilard, évêque de Saint-Jean de Maurienne, martyrisé par les Sarrasins à Embrun (Hautes-Alpes), où il s'était réfugié auprès de saint Benoît, évêque de ce dernier siége. Xe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Reggio, dans l'Emilie, la translation de saint Prosper d'Aquitaine, disciple de notre Père saint Augustin, et évêque de cette même ville ; il fut remarquable par son érudition et sa piété, et combattit avec courage les erreurs des Pélagiens [3]. Ve s.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Au monastère de Bobbio, saint Colomban, abbé, dont la naissance au ciel se célèbre le 21 novembre [4]. 605. — A Ubéda, en Espagne, saint Jean de la Croix, confesseur, dont la naissance au ciel se célèbre le 14 décembre ; mais sa fête, par l'ordre du pape Clément XII, se fait en ce jour. 1591.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — A Tours, saint Odon, abbé de Cluny, de l'Ordre de Saint-Benoît, qui, après une longue vie pleine de vertus, émigra vers le Seigneur le 18 novembre [5]. 942.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Chanoines réguliers.

nous-même éprouvé l'assistance du Bienheureux dans un très-grave péril. Nous étions embarqué sur le fleuve de la Garonne dont le vent soulevait violemment les flots, et nous allions être submergé, lorsque le saint Confesseur, invoqué par nous, nous vint en aide, apaisa la tempête, et nous conduisit sain et sauf au rivage ». — *Propre de Bordeaux.*

1. Voir l'article *Culte et Reliques* dans la vie de saint Bénigne (tome XIII, pages 80-85).

2. Touché du désir de mener la vie contemplative, il s'enferma dans une petite cellule, près de Paris, où il vécut dans une admirable sainteté. Il eut pour disciple saint Cloud, fils de Clodomir, roi d'Orléans, et petit-fils de Clovis. Ses vertus et ses austérités le mirent en grande vénération, et les Parisiens allaient en foule lui demander des avis et se recommander à ses prières. Il fut enseveli dans la chapelle de son ermitage (plus tard paroisse Saint-Séverin); dans la suite des temps, ses reliques furent transférées à la cathédrale de Paris. — *Propre de Paris.*

3. Le martyrologe des Ordres Religieux confond ici saint Prosper d'Aquitaine avec saint Prosper de Reggio. Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit à ce sujet dans un volume précédent (tome VII, page 324, note 2 au martyrologe romain ; et pages 344-350, *Vie de saint Prosper d'Aquitaine*).

4. Voir la vie de saint Colomban au 21 novembre.

5. Voir la vie de saint Odon de Cluny au 18 novembre

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Bénédictins.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Conrad de Frisach, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Sa vocation fut bien extraordinaire : c'était un docteur célèbre de l'Université de Bologne ; saint Dominique l'attira à l'Ordre par une seule prière humblement adressée au souverain Maître des cœurs. Conrad évangélisa l'Allemagne ; étant à Magdebourg (Saxe), il y apprit par révélation l'heure de sa mort. Jésus, Marie et les anges le visitèrent au moment suprême, et il rendit son âme en chantant le psaume : *Cantate Domino canticum novum.* 1239. — A Jérusalem, saint Juste, évêque. IIe s. — En Orient, saint Carion, anachorète. — A Milan, saint Audence, confesseur. — En Ethiopie, saint Lican ou Abeblicane, abbé. Ve s. — En Irlande, saint Kennain, confesseur. 450. — A Panzano, en Toscane, saint Liolin (*Leoninus*), évêque de Padoue.

SAINT MARIN, MARTYR EN MAURIENNE

731. — Pape : Grégoire II. — Roi de France : — Thierry II.

> De même que l'orgueil est l'hôte ordinaire des intelligences étroites, l'humilité est la compagne des esprits élevés et des cœurs chrétiens.
>
> *Eloge du Saint.*

Saint Marin naquit très-probablement en Italie, vers la fin du VIIe siècle. Il fut un de ces vases de prédilection dans lesquels le Seigneur dépose, en les formant, le germe des plus douces et des plus sublimes vertus. Né d'une famille distinguée par sa noblesse et sa fortune, il sut, dès l'âge le plus tendre, estimer à leur juste valeur ces périssables vanités dont le monde fait tant de cas ; et, convaincu de leur néant, il s'appliqua à acquérir une noblesse plus réelle et des richesses plus solides. L'angélique pureté de ses mœurs, sa piété sincère, son attention à éviter les fautes les plus légères, ravissaient d'admiration tous ceux qui le voyaient. Doué d'une intelligence vive et précoce, il retenait merveilleusement ce qu'on lui enseignait et surtout les exemples des Saints, qu'il était avide de connaître et qu'il s'efforçait d'imiter, selon les forces de son jeune âge et les exigences de sa position. Dans la crainte de dépasser la ligne souvent peu marquée du devoir, il se privait de bien des choses permises et mortifia son corps, avant d'avoir souillé la robe d'innocence dont il avait été revêtu à son baptême. C'est que la pénitence n'est pas seulement l'expiation nécessaire des fautes commises ; elle est encore la meilleure sauvegarde contre les piéges du démon et les excitations de la concupiscence.

Le VIIe siècle était témoin en Orient de beaucoup de malheurs dont gémissait la religion. C'était l'époque où les Mahométans y persécutaient le christianisme, et l'Occident se sentait menacé par eux : l'Italie, de son côté, n'était guère plus tranquille : les Lombards y portaient sans cesse la guerre aux petites principautés qui les entouraient ; quelques-uns de leurs rois encore imbus de l'arianisme ne ménageaient pas les catholiques et faisaient de tristes ravages dans les pays trop faibles pour leur résister.

Mais la Providence tire toujours du bien des maux qu'éprouvent ses enfants, et en présence de ces dangers les peuples comme leurs guides spirituels comprenaient le besoin de se rendre Dieu favorable. La piété florissait; de toutes parts des écoles étaient formées dans les monastères, et Rome, capitale du monde catholique, donnait l'élan à ces dispositions civilisatrices. C'était là surtout qu'en dépit des nombreux malheurs causés par la convoitise et les assauts des barbares, restait le foyer de la science et le rendez-vous de ceux qui la recherchaient. Ce fut là aussi que les parents du jeune Marin voulurent conduire leur fils pour développer dans son cœur et dans son esprit les précieuses qualités qu'ils y admiraient.

Arrivés dans la ville éternelle, ils eurent le bonheur de trouver pour le jeune homme un précepteur qu'ils n'auraient osé espérer. C'était un saint évêque, nommé Elydius, qui vivait à Rome, s'étant vu sans doute obligé de fuir devant les barbares qui dévastaient son diocèse : là, il attendait près du successeur de saint Pierre le moment où Dieu lui permettrait d'aller consoler et recueillir son troupeau dispersé. Quoi qu'il en soit, l'homme de Dieu utilisait de grands talents à l'éducation de la jeunesse. Il adopta son nouvel élève, et, séduit bientôt par l'étonnante aptitude qu'il découvrit en lui pour la science, et non moins par ses penchants vertueux, il n'épargna rien pour tirer de cette mine le trésor qu'elle pouvait donner. Sous un tel maître, tout répondait des progrès d'un tel disciple : on vit Marin se former en peu de temps à la sainteté et aux connaissances humaines, si bien que n'ayant encore que vingt ans, et nonobstant la règle déjà observée dans l'Eglise qui n'admettait un clerc au sacerdoce qu'après sa vingt-cinquième année, celui-ci reçut le caractère sacerdotal. Il s'y refusait, il est vrai; sa conscience, éclairée sur les redoutables devoirs de cette grande charge, semblait l'autoriser à la craindre. Mais personne n'est bon juge de ces décisions pour soi-même, et il fallut céder aux douces exigences du prélat qui songeait de loin à procurer à son diocèse un sujet si capable d'édification et de dévouement.

La grâce du sacerdoce produisit dans le Saint comme un surcroît de sainteté nouvelle. Instruit par les exemples des confesseurs et des vierges, que la solide vertu ne s'entretient que par la mortification des sens, il redoubla ses jeûnes et ses macérations. Il passait des nuits en prière, et se privait même du nécessaire pour rapprocher plus parfaitement sa vie de la vie pénitente de l'Homme-Dieu. Ne fréquentant le monde que par devoir, il y paraissait d'autant plus utilement pour le salut des âmes; il y portait l'édification qui y suit toujours un bon prêtre, et s'attirait le respect et la confiance de tous.

Ainsi, il s'adonnait à toutes les vertus de son saint état lorsque son pieux protecteur Elydius fut appelé à une vie meilleure. Tout laisse croire que le prélat avait profité, pour revenir dans son diocèse, des jours plus calmes que Dieu lui avait rendus, et qu'il y avait été suivi par Marin; car les auteurs de sa vie nous apprennent qu'après le digne pontife qui s'était fait comme son second père, on ne crut pas possible de lui donner un autre successeur que l'homme de sa droite, celui qui avait si bien profité de ses leçons. Ces projets du clergé et du peuple furent connus de Marin qui, effrayé d'une perspective à laquelle son humilité ne pouvait condescendre, se hâta de quitter la ville et de prendre la route de la Bourgogne, après avoir disposé de tous ses biens en faveur des pauvres. Ce départ réalisait un plan dès longtemps arrêté par lui dans son cœur : il s'était promis de se cacher un jour dans l'obscurité paisible de la vie solitaire. Dieu semblait

l'y inviter, et il se serait cru coupable de résistance à la grâce s'il n'eût profité de l'occasion qui lui était offerte.

Dieu le conduisit en Maurienne à un monastère consacré à la sainte Vierge, sous la Règle de Saint-Benoît. Une multitude de moines y menaient la vie des anges. L'un d'entre eux principalement, le bienheureux Eusippius, était vénéré des habitants du pays comme leur bienfaiteur et leur modèle. C'était bien le lieu le plus solitaire que l'on pût trouver et le plus propre à porter l'âme aux grandes et saintes pensées : au-dessus du monastère, une montagne abrupte et sauvage; derrière, un plateau défriché par les moines et le long duquel s'échelonnent aujourd'hui les hameaux de deux communes; au dessous, un rocher taillé à pic; en face, une montagne aux flancs nus et tout semés de blocs de rochers arrachés par la tempête; entre les deux montagnes, au fond d'une étroite et profonde vallée, la rivière d'Arc, tantôt petite et paisible comme un ruisseau, tantôt large comme un fleuve, ou bruyante et furieuse comme un torrent; puis, au midi, les montagnes s'écartant pour faire place à la ville de Maurienne et à la cathédrale de Saint-Jean-Baptiste. Ce lieu s'appelait Chandor *(monasterium Candorense)*. Le monastère était situé tout à fait au pied du mamelon sur lequel, trois siècles plus tard, si l'on en croit la tradition, Bérold de Saxe fit bâtir la tour qui porte encore son nom, afin d'arrêter les incursions du marquis de Suse. On changea alors le nom de Chandor en celui de *château d'Hermillon (castrum Hermelionis)*, du nom de la commune qui est au bas de la montagne, de l'autre côté du mamelon. Aujourd'hui, la commune qui s'est formée auprès du château de Bérold et de l'antique monastère de Chandor, s'appelle simplement *Le Châtel*.

L'abbé de Chandor était un saint homme et se nommait Erilius. Ayant appris de notre Saint pour quels motifs il avait quitté le diocèse où la Providence l'avait d'abord conduit, il le pria instamment de rester dans son monastère. Marin y consentit d'autant plus volontiers que, dès son arrivée, il avait été touché du recueillement et des grandes austérités que l'on y pratiquait. Devenu l'humble frère de ces fervents religieux, il en fut bientôt le modèle; si bien qu'Erilius, qui, dans ses entretiens avec lui, n'avait pas tardé à découvrir quels trésors de science étaient cachés sous cette profonde humilité, le chargea de l'enseignement de l'Ecriture Sainte et de la théologie. Marin remplit cette charge importante pendant une année, avec le plus grand succès; car il joignait à de vastes connaissances le talent de s'adapter à la capacité de ses élèves, de mesurer à chacun la part d'instruction qu'il pouvait saisir et de donner à la vérité l'aspect qui lui convenait. En même temps, il se regardait comme le dernier de tous et affligeait son corps par un redoublement de prières et de macérations.

Cependant sa réputation toujours croissante lui inspirait des alarmes. Son nom était connu au loin ; on ne parlait dans le pays que de la sainteté et du savoir du bénédictin de Chandor; on venait à lui de toutes parts pour le consulter comme un oracle et l'admirer comme un Saint. Tant d'honneurs fatiguaient, épouvantaient son humilité; il craignait l'écueil funeste de la vaine gloire et sentait chaque jour s'accroître le désir de la solitude. « Quoi ! » se disait-il à lui-même, « j'ai abandonné les pompes du siècle, et le siècle m'a abandonné; faut-il que maintenant il me poursuive de son vain bruit et que je sois exposé à me laisser prendre à ses illusions que j'ai tant méprisées ! »

Un soir qu'absorbé par ces pensées il avait été surpris par le sommeil, la sainte Vierge, accompagnée des Apôtres, lui apparut et lui dit : « Marin,

Marin, ce que vous voulez faire, faites-le promptement ; car bientôt vous aurez beaucoup à souffrir pour le nom du Seigneur ». Aussitôt que le matin fut venu, il alla trouver Erilius et le pria de lui permettre de se retirer en quelque endroit de la montagne, où, séparé des hommes, il pût vaquer uniquement à la prière et à la méditation des vérités éternelles. Cette demande jeta l'abbé dans une grande perplexité. D'une part, il ne voulait pas s'opposer à la volonté de Dieu ; de l'autre, la pensée de se séparer du Saint l'affligeait vivement. La journée se passa dans cette incertitude. Mais, la nuit suivante, il eut une vision dans laquelle saint Benoît lui ordonna de laisser Marin faire ce qu'il désirait, parce que le temps n'était pas éloigné où il aurait beaucoup à souffrir pour Jésus-Christ. Erilius se soumit ; il fit appeler notre Saint et lui donna toute permission de suivre l'attrait de la grâce.

Marin se construisit une cellule sur une saillie de rocher, à mi-côte du mamelon que couronne la tour de Bérold. Il la sanctifia par un jeûne rigoureux de trois jours, qu'il aurait prolongé davantage si Dieu n'avait renouvelé en sa faveur le miracle qu'il opéra autrefois dans le désert pour saint Paul, patriarche des solitaires. Deux ours arrivèrent, portant chacun une ruche pleine de miel, qu'ils déposèrent devant le serviteur de Dieu ; puis, se couchant à ses pieds, ils se mirent à les lécher, comme pour l'inviter à goûter de la nourriture que le Seigneur lui envoyait. Il rendit grâces à Dieu et, après avoir restauré ses forces affaiblies par une si longue abstinence, il ordonna aux messagers de la Providence de se retirer et de revenir chaque jour avec les bienfaits du ciel. Les deux ours obéirent et, depuis, ils ne manquèrent pas un jour d'apporter deux petits pains au saint ermite. Chaque fois, avant de s'en aller, ces bêtes féroces, devenues aussi douces que des agneaux, lui léchaient les pieds, en témoignage de leur respect et de leur soumission. Absorbé dans la contemplation des choses célestes, Marin semblait n'appartenir plus à la terre ; sa vie n'était plus celle d'un homme, c'était un ange revêtu d'un corps humain. Il n'avait qu'un désir, celui de donner sa vie pour l'amour de Jésus-Christ, qui a donné la sienne pour le salut des hommes, et, quoique son humilité lui persuadât qu'il était indigne d'une telle grâce, la plus grande que Dieu puisse accorder à ses serviteurs, il ne cessait cependant pas de la demander et de s'y préparer par un redoublement de ferveur et d'austérités. Une voix intérieure lui disait que ses prières seraient exaucées, comme la sainte Vierge le lui avait prédit.

Il y avait quatre ans que Marin vivait entièrement séparé du monde, n'ayant de commerce qu'avec le ciel, quand les Sarrasins envahirent les provinces qui formaient le royaume de Bourgogne, pillant, brûlant, massacrant tout ce qui se trouvait sur leur passage, poursuivant surtout les prêtres et les religieux. Ils arrivèrent au monastère de Chandor, dont tous les religieux s'étaient enfuis dans les montagnes et qu'ils voulurent incendier ; mais Dieu ne le permit pas. Ils détruisirent tout ce qui leur tomba sous la main et se dirigèrent vers la ville de Maurienne, pour lui faire subir le même sort qu'à tant de villes et de villages dont il ne restait plus que des ruines fumantes. Le chemin qu'ils suivaient pour descendre dans la plaine et traverser l'Arc les conduisit tout près de l'ermitage de saint Marin.

Alors un ange lui apparaît et lui ordonne, de la part de Dieu, d'aller au-devant des barbares et de leur prêcher Jésus-Christ. Le Saint, transporté de joie en voyant que ses plus ardents désirs vont être accomplis,

sort de sa cellule ; il s'avance à la rencontre des Sarrasins, leur reproche hardiment leur cruauté et leur annonce qu'il ne peut y avoir de salut pour eux s'ils ne croient en un seul Dieu en trois personnes, et en Jésus-Christ son fils unique. Ceux-ci s'arrêtent, étonnés de tant d'audace ; puis, revenus de leur surprise, ils s'emparent de Marin, lui lient les mains et le conduisent à leur chef, que les légendes nomment Requerem ou Acquirinus. A peine le serviteur de Dieu est-il arrivé en présence du tyran, que ses liens se rompent et que ses gardes sont renversés à terre. A la vue de ce miracle, Requerem s'écrie : « Que prétends-tu faire ? T'imagines-tu me vaincre par tes arts magiques ? Renonce à ton Dieu, adore le mien, et tu éprouveras les effets de la munificence d'Engald, mon roi ; il te fera grand parmi nous et te donnera l'autorité sur les provinces de son empire ». — « Je n'ai que faire de vos trésors », répond le martyr ; « j'en ai de plus précieux et de plus assurés, que la rouille et les vers ne dévorent pas ». — « Prends garde à ce que tu fais », réplique le Sarrasin, rendu furieux par le courage du confesseur de Jésus-Christ ; « renonce à ton Dieu, sans quoi je châtierai ton obstination par les plus cruels supplices et tu périras d'une mort affreuse ». Mais Marin ne s'émeut pas de ces menaces. « Notre roi », dit-il, « sait adoucir les souffrances de ses soldats et changer leurs tourments en une gloire éternelle ».

Requerem fait jeter le Saint dans une fournaise ardente. Mais le Seigneur, qui sauva Daniel de la gueule des lions et les trois enfants des flammes de la fournaise, y descend avec le martyr ; on entend celui-ci chanter tranquillement, au milieu des flammes, les louanges de Dieu. Requerem le condamna à être décapité, ce qui fut exécuté à l'instant. Marin présenta lui-même sa tête au bourreau et alla recevoir au ciel la double couronne de la pénitence et du martyre, le 24 novembre 731.

CULTE ET RELIQUES.

Les religieux de Chandor recueillirent le corps du saint Martyr et le déposèrent dans leur église, où Dieu manifesta par de nombreux miracles la gloire de son serviteur. Mais, à la fin du VIIIe siècle, Charlemagne, ayant fait bâtir le monastère de Saint-Savin dans le Poitou, l'enrichit d'un grand nombre de reliques et, entre autres, de celles de saint Marin. A Saint-Savin, comme en Maurienne, notre Saint récompensa la dévotion des peuples par des témoignages multipliés de son crédit auprès de Dieu. Puis vinrent, au IXe siècle, les invasions des Normands, qui, descendus sur les côtes de France, s'avancèrent dans l'intérieur et dévastèrent le Poitou. Les religieux durent alors songer à soustraire les reliques de leurs églises à d'irréparables profanations. Ceux de Saint-Savin portèrent à Bourges le corps de saint Marin. Forcés plus tard de le soustraire à un nouveau danger, ils le cachèrent sous le pavé de leur église, en ayant soin de ne laisser aucun indice qui pût le faire découvrir. Il resta ainsi entièrement oublié jusqu'en 1020, où Odon, prieur du monastère, ayant obtenu la permission de l'abbé Gongaud et reçu une somme considérable d'Aymone, comtesse de Poitou, fit réparer et agrandir l'église. En enlevant les fondations de l'ancien édifice, on trouva les saintes reliques, qui furent de nouveau exposées à la vénération des fidèles.

Mais vinrent les guerres des Anglais aux XIVe et XVe siècles ; après elles, au XVIe, les Protestants déchirèrent le sein de l'Eglise par des excès non moins lamentables. Les raisons ne manquèrent pas de craindre les uns et les autres et de garder contre leurs attaques le saint dépôt : il fallut donc le protéger encore en le faisant disparaître. Les infortunes de l'abbaye, la dispersion des moines dans les malheureuses années 1562 et 1563 laissèrent longtemps la basilique privée de son culte et de ses Saints. Enfin, Dieu permit qu'on retrouvât le tombeau de saint Marin en 1670, recouvert d'une maçonnerie qui l'avait dérobé à tous les regards. Le saint corps reposait dans un cercueil de pierre sur lequel était gravée cette inscription en latin : *Ici repose Marin, l'illustre martyr*. Le tombeau était entouré de chaînes de fer. Etait-ce une simple précaution qui avait dû garder le pieux monument contre toute ouverture illégitime, lorsqu'il était exposé dans l'église abbatiale ? Ne seraient-ce pas aussi peut-être ces chaînes à jamais vénérables dont les mains du Bienheureux avaient été chargées par les Sarrasins ? Il y a peu de temps encore, une portion de

cette chaîne était conservée dans la sacristie de l'église devenue paroissiale ; elle a disparu tout à coup.

L'inscription apposée sur le cercueil de saint Marin est d'autant plus remarquable qu'elle est conçue dans les mêmes termes que celle qu'on lit encore sur la tranche d'une table d'autel placé dans l'abside orientale, appelée de temps immémorial Chapelle de Saint-Marin. Tout porte à croire que cet autel date ou de l'arrivée du saint corps à l'abbaye vers l'an 800, ou de la première découverte qu'on en fit en 1020, et après laquelle on dut lui restituer tous les honneurs d'un culte solennel.

Le 16 juin 1671, après que l'heureuse découverte, faite l'année précédente, eut été authentiquement constatée d'après les règles ecclésiastiques, les ossements sacrés furent solennellement retirés du sépulcre et placés sur le vieil autel dont nous venons de parler, dans une châsse dorée qu'on y peut voir encore. Mais comme tant d'autres, cette châsse, d'un joli travail de sculpture en bois qui indique bien le siècle de Louis XIV, est vide aujourd'hui des moindres restes de ce trésor. La Révolution de 1792 ne les a pas plus épargnés que tant d'autres, et la petite ville, dépouillée alors, regrettera toujours de n'avoir pas compris assez tôt que l'impiété est aussi une espèce de barbarie.

En 1857, Mgr Pie, après un mûr examen des faits que nous venons de rapporter, a voulu que l'église de Poitiers, en retrouvant la trace de ce puissant protecteur, lui rendît les mêmes honneurs que nos pères, et que son culte fût maintenu dans l'église de Saint-Savin.

Plus heureuse que l'église de Saint-Savin, celle du monastère de Chandor, devenue église paroissiale du Châtel, a conservé un petit os de saint Marin. Elle célèbre aussi sa fête le 24 novembre, jour anniversaire de son martyre.

Sur l'emplacement de la cellule du Saint, s'élève depuis des siècles une petite chapelle qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est de nombreux témoignages de la reconnaissance des malades qui y vont recourir à l'intercession du Saint.

Tiré de la *Vie des Saints du diocèse de Poitiers,* par M. l'abbé Auber, et de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne,* par M. l'abbé Truchet. Chambéry, 1867.

SAINT JEAN DE LA CROIX, RELIGIEUX ESPAGNOL

1591. — Pape : Innocent IX. — Roi d'Espagne : Philippe II.

> Quand l'âme n'attend sa consolation que de Dieu, il est toujours prêt à la lui donner.
>
> *Maxime du Saint.*

Si les personnes de qualité prennent avec raison le nom des domaines et des seigneuries qui leur appartiennent, on ne pouvait donner à cet excellent religieux de l'Ordre du Mont-Carmel un nom qui lui fût plus convenable que celui de la Croix, puisqu'il n'a jamais voulu avoir pendant sa vie d'autre héritage que la croix, les opprobres et les humiliations de Jésus-Christ. C'est en la croix qu'il mettait toutes ses espérances ; c'est de la croix qu'il tirait toute sa gloire, c'est à la croix qu'il donnait toutes ses affections, et jamais voluptueux n'a eu tant d'ardeur pour les délices et les satisfactions du corps, que ce grand serviteur de Dieu en avait pour être méprisé, humilié et affligé avec son Sauveur.

Il naquit à Fontibère, village près d'Avila, en Espagne, l'an de grâce 1542. Il eut pour père Gonzalès d'Yepez, et pour mère Catherine Alvarez, personnes sages et vertueuses. Cette pieuse mère lui inspira de bonne heure une tendre dévotion pour la sainte Vierge, aussi mérita-t-il d'être délivré de plusieurs dangers par une protection visible de celle qu'il invoquait avec tant de ferveur.

Sa mère, devenue veuve, resta sans secours, chargée de trois enfants

en bas âge; elle se retira avec eux à Médina. Jean fut envoyé au collége pour y apprendre les premiers éléments de la grammaire. Peu de temps après, l'administrateur de l'hôpital, qui avait été témoin de sa piété extraordinaire, le prit avec lui, dans le but de l'employer au service des malades. Jean s'acquitta de cet emploi avec un zèle beaucoup au-dessus de son âge : sa charité éclatait surtout dans les exhortations qu'il faisait aux malades pour leur inspirer les sentiments dont ils devaient être pénétrés. Il pratiquait en secret des austérités incroyables, et continuait en même temps ses études dans le collége des Jésuites.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt et unième année, il prit l'habit chez les Carmes, à Médina (1563); et ce fut sa dévotion pour la sainte Vierge qui le détermina de préférence pour cet Ordre religieux. Jamais novice ne montra plus de soumission, d'humilité, de ferveur et d'amour de la croix. Son zèle, loin de diminuer après le noviciat, ne cessa de prendre de nouveaux accroissements. Ayant été envoyé à Salamanque pour faire sa théologie, il continua d'y pratiquer des austérités extraordinaires. Il voulut loger dans une cellule étroite et obscure qui était au fond du dortoir. Un ais creusé, qui ressemblait à un cercueil, lui servait de lit. Il portait un cilice si rude que le moindre mouvement mettait son corps tout en sang. Ses jeûnes et autres mortifications avaient quelque chose d'incroyable. Tels furent les moyens qu'il employa pour mourir au monde et à lui-même. Mais en même temps l'exercice continuel de la prière, auquel il se livrait dans le silence et la retraite, faisait prendre l'essor à son âme. La maxime fondamentale de perfection, dont il faisait la règle de sa conduite, et qu'il établit depuis dans ses écrits, était que celui qui veut être parfait doit commencer par faire toutes ses actions en union avec celles de Jésus-Christ, désirant l'imiter et se revêtir de son esprit; qu'il doit, en second lieu, mortifier ses sens en toutes choses, et leur refuser tout ce qui ne peut point être rapporté à la gloire de Dieu. Il aurait voulu n'être que frère convers; mais ses supérieurs refusèrent d'y consentir.

Son cours de théologie, qu'il avait fait avec succès, étant achevé, il fut ordonné prêtre. Il avait alors vingt-cinq ans. Il se prépara à la célébration de sa première messe par de nouvelles mortifications, par de ferventes prières et par de longues méditations sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'imprimer dans son cœur les plaies précieuses du Sauveur, et d'unir au sacrifice de l'Homme-Dieu celui de sa volonté, de ses actions et de toute sa personne. Les grâces qu'il reçut de cette première célébration des saints mystères augmentèrent en lui l'amour de la solitude. Il délibéra sur la pensée qui lui était venue d'entrer dans l'Ordre des Chartreux.

Sainte Thérèse, qui travaillait alors à la réforme du Carmel, eut occasion de faire un voyage à Médina del Campo. Ce qu'elle avait entendu dire de notre saint religieux lui inspira le désir de le voir et de s'entretenir avec lui. Elle lui dit que Dieu l'avait appelé à se sanctifier dans l'Ordre de Notre-Dame du Carmel; qu'elle était autorisée par le général à établir deux maisons réformées pour les hommes, et qu'il devait être le premier instrument que le ciel emploierait à cet important ouvrage. Peu de temps après, elle fonda son premier monastère d'hommes dans une maison pauvre du village de Durvelle. Jean de la Croix s'y retira. Deux mois s'étaient à peine écoulés, que quelques autres religieux vinrent l'y joindre. Ils renouvelèrent tous leur profession, le premier dimanche de l'Avent, en 1568. Telle fut l'origine des Carmes Déchaussés, dont l'Institut fut approuvé par Pie V, et confirmé en 1580 par Grégoire XIII. Les austérités de ces premiers

Carmes réformés étaient portées si loin, que sainte Thérèse crut nécessaire de leur prescrire une mitigation. L'odeur de leur sainteté se répandit bientôt dans toute l'Espagne. Sainte Thérèse fut obligée de fonder trois autres monastères, le premier à Pastrane, le second à Manrèse, le troisième à Alcala. Elle transféra celui de Durvelle à Manrèse.

L'exemple et les exhortations de Jean inspiraient aux autres religieux l'esprit de retraite, d'humilité et de mortification. Son amour pour la croix éclatait dans toutes ses actions, et il l'augmentait tous les jours en méditant sur les souffrances de Jésus-Christ. Il travaillait sans cesse à former une ressemblance parfaite avec Jésus-Christ crucifié. Pour purifier entièrement son cœur, Dieu le fit passer par les plus rigoureuses épreuves, tant intérieures qu'extérieures.

Après avoir goûté les douceurs de la contemplation, il se vit privé de toute dévotion sensible. Cette sécheresse spirituelle fut suivie du trouble intérieur de l'âme, de scrupules, et du dégoût des exercices de piété, que le serviteur de Dieu n'abandonna cependant jamais. En même temps, les démons l'assaillirent par les plus violentes tentations, et les hommes le persécutèrent par la calomnie ; mais le scrupule et la désolation intérieure furent les plus terribles de toutes ses peines. Il semblait au Saint voir l'enfer ouvert et prêt à l'engloutir. On trouve dans son livre, intitulé la *Nuit obscure*, une description admirable des angoisses que cet état fait éprouver. Elles sont connues plus ou moins des âmes contemplatives : cette épreuve a coutume de précéder la communication des grâces spéciales que Dieu leur accorde. Ce fut par là que Jean de la Croix parvint à ce dénûment, à cette pauvreté d'esprit, à ce renoncement à toutes les affections terrestres, à cette conformité à la volonté de Dieu, qui est fondée sur la destruction de la volonté propre, à cette patience héroïque, à cette courageuse persévérance. Les rayons de la lumière divine percèrent enfin les ténèbres dont le saint religieux était environné, et il se trouva comme transporté dans un paradis de délices. Mais de nouvelles ténèbres succédèrent aux premières ; les peines intérieures et les tentations qui les accompagnèrent furent si violentes que Dieu parut avoir abandonné son serviteur, et être devenu insensible à ses soupirs et à ses larmes. Il tomba dans une tristesse si profonde qu'il serait mort de douleur si la grâce ne l'eût soutenu. Le calme revint et fut suivi de consolations. Jean de la Croix sentit alors tout l'avantage des souffrances et surtout des épreuves intérieures ; il comprit combien elles servaient à purifier l'âme de ses imperfections ; toujours recueilli, parce qu'il était toujours en présence de Dieu, son cœur brûlait du feu de la divine charité ; il était enflammé d'un ardent désir d'imiter Jésus souffrant, de porter sa croix, de partager ses humiliations, de servir le prochain pour l'amour de lui ; rien ne lui paraissait devoir résister à son courage ; il jouissait d'une paix inaltérable, et souvent il était élevé dans les transports d'amour à l'union divine, ce qui est le plus sublime degré de la contemplation. Quelquefois les douceurs de cet amour faisaient sur son âme une impression si vive qu'elle était comme plongée dans un torrent de délices, sans cesser cependant d'éprouver la peine qu'il appelle la blessure de l'amour. Il explique ceci lui-même, en disant qu'il paraît à l'âme dans cet état, qu'elle est blessée par des traits de feu qui la laissent se consumer tout entière d'amour ; et elle est si enflammée qu'il lui semble qu'elle sort d'elle-même et qu'elle commence à devenir une nouvelle créature.

La vie de Jean de la Croix offre une vicissitude continuelle de croix et

de privations, de visites et de faveurs célestes. Jamais il n'en reçut d'extraordinaire qu'elle n'eût été précédée de quelque grande tribulation. Telle est au reste la conduite que tient la Providence à l'égard de ceux qui doivent parvenir à une éminente sainteté. Dieu, par les visites sensibles de sa grâce, excite une âme à courir dans les voies de son amour, comme il perfectionne sa vertu par les tribulations. C'est ainsi que le diamant reçoit son lustre et son éclat du marteau et du ciseau de celui qui le travaille.

Sainte Thérèse se servit utilement de Jean de la Croix pour le succès de la réforme qu'elle établissait. Elle éprouvait de grandes difficultés de la part du couvent d'Avila, où elle avait fait sa première profession. L'évêque de cette ville crut qu'il était nécessaire qu'elle en fût prieure, du moins pour retrancher les fréquentes visites des séculiers. Il y envoya Jean de la Croix et l'en fit directeur en 1576. Il eut bientôt engagé les religieuses à renoncer au parloir et à corriger tous les abus que doit proscrire une vie de retraite et de pénitence. Il prêchait avec tant d'onction qu'on venait de toutes parts l'entendre avec empressement. Plusieurs personnes du monde lui confièrent la direction de leur conscience.

Mais Dieu l'affligea par de nouvelles peines, en permettant qu'il trouvât des persécuteurs dans ses propres frères. Les anciens Carmes s'opposaient à la réforme, et, quoiqu'elle eût été entreprise par sainte Thérèse, de l'agrément et avec l'approbation du général, ils la traitaient de rébellion contre l'Ordre. Aussi, dans leur chapitre tenu à Placentia, condamnèrent-ils Jean de la Croix comme un fugitif et un apostat. Des officiers de justice venus de leur part l'enlevèrent tumultueusement du couvent et le traînèrent en prison. Mais, connaissant la vénération dont le peuple d'Avila était pénétré pour lui, ils le firent conduire à Tolède, où il fut renfermé dans une cellule qui ne recevait le jour que par une ouverture très-étroite. Pendant les neuf mois qu'il y resta, on ne lui donna pour nourriture que du pain, de l'eau et quelques petits poissons. Il recouvra cependant la liberté par le crédit de sainte Thérèse et par une protection visible de la Mère de Dieu. Il fut favorisé, durant sa captivité, des plus abondantes consolations du ciel, ce qui lui faisait dire depuis : « Ne soyez point étonnés, si je montre tant d'amour pour les souffrances ; Dieu m'a donné une haute idée de leur mérite et de leur valeur, lorsque j'étais en prison à Tolède ».

A peine eut-il été mis en liberté qu'il fut établi supérieur du petit couvent du Calvaire, situé dans un désert. En 1579, il fonda celui de Baéza. Deux ans après, on lui confia la conduite du couvent de Grenade. On l'élut, en 1585, vicaire provincial d'Andalousie, et premier définiteur de l'Ordre, en 1588. Ce fut en même temps qu'il fonda le couvent de Ségovie. Les divers emplois qu'il exerça ne lui firent jamais rien diminuer de ses austérités. Il ne dormait que deux ou trois heures chaque nuit et passait le reste en prière devant le saint Sacrement. On ne se lassait point d'admirer son humilité, son amour pour l'abjection, sa ferveur et son zèle dans tous ses exercices et son désir insatiable de souffrir. « Nous voyons », disait-il ordinairement, « par l'exemple de Jésus-Christ et des martyrs, que souffrir pour Dieu est le caractère distinctif de l'amour divin. Les persécutions sont des moyens pour parvenir à la connaissance du mystère de la croix, une condition nécessaire pour comprendre la sagesse de Dieu et son amour ». Ayant un jour entendu Jésus-Christ lui demander quelle récompense il désirait de ses travaux. « Seigneur », répondit-il, « je n'en veux point

d'autre que de souffrir et d'être méprisé pour votre amour ». Le nom seul de la croix le fit tomber en extase en présence de la mère Anne de Jésus. Il y avait trois choses qu'il demandait souvent à Dieu : le première, de ne passer aucun jour de sa vie sans souffrir quelque chose ; la seconde, de ne point mourir supérieur ; la troisième, de finir sa vie dans l'humiliation, la disgrâce et le mépris. La vue seule d'un crucifix suffisait pour lui donner des ravissements d'amour et le faire fondre en larmes. La Passion du Sauveur était le sujet ordinaire de ses méditations, et il recommande fortement cette pratique dans ses écrits. Sa confiance en Dieu lui fit donner plusieurs fois aux pauvres ce qui lui était nécessaire à lui-même, et il en fut récompensé par des grâces miraculeuses. Il appelait cette confiance en Dieu le patrimoine des pauvres et surtout des personnes religieuses. Le feu de l'amour divin brûlait tellement son cœur que ses paroles embrasaient ceux qui l'écoutaient. Tout absorbé en Dieu, il fallait qu'il se fît violence pour s'entretenir d'affaires temporelles, et quelquefois il était incapable de le faire, lorsqu'il venait de prier. Alors il s'écriait comme hors de lui-même : « Prenons l'essor, élevons-nous en haut ; que faisons-nous ici, mes chers frères ? Allons à la vie éternelle ». Son amour pour Dieu se manifestait en certaines occasions par des traits de lumière qui éclataient sur son visage. Une personne de distinction en fut un jour si frappée qu'elle prit sur-le-champ la résolution de quitter le monde pour entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique. Une dame qui se confessait à lui éprouva la même impression pour la même cause ; elle renonça tout à coup aux parures mondaines et se consacra à Dieu dans la retraite, au grand étonnement de toute la ville de Ségovie. Son cœur était comme une immense fournaise d'amour qu'il ne pouvait contenir en lui-même et qui éclatait au dehors par des signes extérieurs dont il n'était pas le maître. On n'admirait pas moins son amour pour le prochain, surtout pour les pauvres, les malades et les pécheurs ; il était rempli d'affection et de tendresse pour ses ennemis et il leur rendait toujours le bien pour le mal ; il était rigide observateur de la pauvreté, afin de se préserver de tout attachement aux choses terrestres. Tout l'ameublement de sa cellule consistait en une image de papier, une croix faite de jonc et un lit très-grossier. Il choisissait le bréviaire et l'habit les plus usés. Le profond sentiment pour la religion dont il était pénétré lui inspirait un respect extrême pour tout ce qui appartenait au culte divin. Par le même motif, il tâchait de sanctifier toutes ses actions. Il passait la plus grande partie du jour et de la nuit en prières et souvent devant le saint Sacrement. Enfin, il pratiquait la vraie dévotion dont il a lui-même tracé le caractère, en disant qu'elle est humble et ennemie de l'éclat, qu'elle aime le silence et fuit l'activité ; qu'elle se défait de tout attachement ; qu'elle hait la singularité ou la présomption ; qu'elle se défie d'elle-même ; qu'elle suit avec ardeur les règles saintes et communes. L'expérience dans les choses spirituelles et plus encore la lumière du Saint-Esprit lui avait communiqué le don de discerner les esprits, et il n'aurait pas été facile de lui en imposer sur ce qui venait ou ne venait pas de Dieu. Il découvrit plus d'une fois que de prétendues visions sur lesquelles on l'avait consulté n'étaient que des illusions.

Dans le Chapitre de l'Ordre, tenu à Madrid, en 1591, Jean de la Croix dit avec liberté son avis contre les abus que quelques-uns des chefs toléraient ou voulaient introduire ; il n'en fallut pas davantage pour réveiller les mauvaises dispositions où l'on était à son égard. On le dépouilla de tous les emplois qu'il avait dans l'Ordre. Le Saint se vit avec joie réduit à

l'état de simple religieux. Il se retira dans le couvent de Pegnuela, situé dans les montagnes de Sierra-Morena, et fort salutaire.

Il plut à Dieu de consommer la vertu de son serviteur par une seconde épreuve qui lui vint encore de la part de ses propres frères. Jean de la Croix regardait comme un bonheur son exil à Pegnuela. Il excusait les auteurs de sa disgrâce, et il empêchait ses amis d'écrire au Père vicaire général pour lui faire connaître les injustices dont il était la victime. Il avait pour principaux ennemis deux religieux de l'Ordre qui avaient un grand crédit, et qui étaient d'autant plus redoutables, qu'ils cachaient leurs mauvaises dispositions sous l'apparence du zèle. Enflés d'orgueil à cause de leur savoir et des applaudissements qu'ils s'attiraient par leurs sermons, ils avaient secoué le joug de la Règle, et ne remplissaient plus leurs devoirs. Jean de la Croix, étant provincial d'Andalousie, les reprit souvent de ce désordre. Voyant l'inutilité de ses représentations, il usa de son autorité ; il leur défendit de prêcher et de sortir de leur couvent. Mais, au lieu de se soumettre avec docilité, ils conçurent une haine implacable contre leur supérieur. Ils regardèrent le traitement qu'ils subissaient à juste titre, comme l'effet de l'injustice. Ils se plaignirent hautement des entraves qu'on mettait à leur zèle, affectant d'ignorer que Dieu ne bénit les fonctions du saint ministère qu'autant qu'elles sont accompagnées de la défiance de soi-même et d'une humilité profonde. Cette présomption les précipita dans d'autres excès plus criminels encore, qu'ils tâchaient de pallier sous le nom de vertu.

Un d'entre eux, profitant de la disgrâce actuelle du Saint, publia dans toute la province qu'il avait des raisons suffisantes pour le faire chasser de l'Ordre, et il peignit sa conduite sous les couleurs les plus odieuses. Jean de la Croix ne répondit rien autre chose aux accusations intentées contre lui, sinon qu'il souffrirait avec joie les peines qu'on lui infligerait. On l'abandonna bientôt. Tous craignaient de paraître avoir quelque commerce avec lui, pour ne pas être enveloppés dans la même disgrâce : il n'avait d'autre consolation que la prière, où il puisait les grâces qui lui faisaient supporter ses souffrances avec patience et même avec joie. La vérité cependant se fit jour, et l'innocence triompha. Le Saint, pendant cette épreuve, reçut du ciel les faveurs les plus signalées : il comprit par sa propre expérience, qu'une âme qui sert Dieu est toujours dans la joie, et qu'elle ne cesse de chanter avec une nouvelle ardeur et un nouveau plaisir de nouveaux cantiques d'amour et de jubilation.

Il se livra tout entier dans sa retraite à la pratique des austérités et à l'exercice de la contemplation. Enfin il tomba malade, et il ne put longtemps cacher son état. Comme il ne trouvait point de secours à Pegnuela, son provincial lui proposa de quitter cette maison, et lui laissa la liberté de se retirer soit à Baeza, soit à Ubéda. Il semblait naturel qu'il choisît le couvent de Baeza, et parce qu'il y aurait été fort commodément, et parce que le prieur était son ami intime. Il préféra cependant celui d'Ubéda, qui était pauvre et que gouvernait un des deux religieux dont nous avons parlé. Ce fut l'amour des souffrances qui détermina son choix. La fatigue du voyage augmenta considérablement l'inflammation qu'il avait à une jambe et qui fut bientôt accompagnée d'ulcères. Il fallut en venir à des opérations douloureuses qu'il supporta sans se plaindre et même sans pousser un soupir. La fièvre d'ailleurs ne lui permettait pas de goûter un moment de repos ; au milieu de ses peines, il baisait son crucifix et le pressait sur son cœur. Le prieur, oubliant à son égard tout sentiment d'hu-

manité, le traitait de la manière la plus indigne. Il défendait aux autres religieux d'aller le voir, changea l'infirmier, parce qu'il le servait avec charité, le renferma dans une petite cellule, et ne lui parlait que pour l'accabler de reproches outrageants. Il ne lui fournissait que ce qui était absolument nécessaire pour ne pas mourir, et lui refusait les adoucissements qu'on lui envoyait du dehors. Jean de la Croix souffrit ce barbare traitement avec joie. Pour perfectionner son sacrifice, Dieu l'abandonna quelque temps à cet état de désolation intérieure qu'il avait autrefois éprouvé ; et son amour et sa patience n'en devinrent que plus héroïques.

Le provincial étant venu au couvent d'Ubéda, apprit avec indignation ce qui se passait. Il fit ouvrir la porte de la cellule où était le serviteur de Dieu, en disant qu'un pareil modèle de vertus ne devait pas seulement être connu de ses frères, mais du monde entier. Le prieur d'Ubéda reconnut l'indignité de sa conduite, demanda pardon au Saint, reçut avec docilité ses instructions, et ne cessa de déplorer jusqu'à la mort ses égarements et sa cruauté envers le serviteur de Dieu.

Quant à Jean de la Croix, nous ne pouvons mieux peindre ce qu'il éprouva dans ses derniers moments, qu'en rapportant ce qu'il dit de la mort d'un Saint : « Le parfait amour de Dieu rend la mort agréable et y fait trouver les plus grandes douceurs. Ceux qui aiment ainsi, meurent avec de brûlantes ardeurs, et quittent ce monde avec un vol impétueux, par la véhémence du désir qu'ils ont de se réunir à leur bien-aimé. Les fleuves d'amour qui sont dans leur cœur sont prêts à se déborder pour entrer dans l'océan d'amour. Ils sont si vastes et si tranquilles qu'ils paraissent être alors des mers calmes. L'âme est inondée d'un torrent de délices, à l'approche du moment où elle va jouir de la pleine possession de Dieu. Sur le point d'être affranchie de la prison du corps presque entièrement brisé, il lui semble qu'elle contemple déjà la gloire céleste, et que tout ce qui est en elle se transforme en amour ». Deux heures avant sa mort, notre Saint récita tout haut le psaume *Miserere* avec ses frères. Il se fit lire ensuite une partie du livre du Cantique des cantiques ; et pendant cette lecture il ressentait les plus vifs transports de joie. A la fin il s'écria : « Gloire de Dieu ! » puis, pressant le crucifix sur son cœur, il dit : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ! » et expira tranquillement, le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans, après en avoir passé vingt-huit dans la vie religieuse.

Sainte Thérèse dit, en parlant de lui dans ses lettres et dans ses autres ouvrages, qu'il était un Saint même avant d'avoir embrassé la réforme ; que c'était une des âmes les plus pures de l'Eglise, que Dieu lui avait communiqué de grands trésors de lumières, et que son entendement fut rempli de la science des Saints.

Saint Jean de la Croix est représenté : 1° à genoux et voyant Jésus-Christ qui lui apparaît ; 2° ayant près de lui une branche de lis et des livres ; 3° enlevé au ciel dans une espèce d'extase, ayant la main gauche appuyée sur un aigle volant (lequel tient dans son bec la plume du Saint). Une croix sur laquelle est cette inscription : *Pati et contemni*, est dans sa main droite. Au-dessus de sa tête cette légende : *His sublimior alis ;* 4° à genoux devant la sainte Vierge et lui demandant de souffrir ; 5° étant jeune, retiré par la sainte Vierge d'un puits où il était tombé ; 6° une intéressante gravure sert de titre à ses ouvrages : sur une montagne est un arbre dans lequel est enfoncé un couteau servant à en faire sortir la sève parfumée, ainsi que l'indique cette inscription : *Vadam ad montem myrrhæ.* Sur une

autre montagne, à gauche du Saint, se voit un cèdre dont la tige porte cette inscription : *Tulit medullam cedri.* En pendant du cartouche où est le titre, sont deux anges, tenant l'un la plume et l'autre les œuvres du Saint. Dans le fond un ermitage. Au pied de l'arbre un encensoir ouvert qui exhale son parfum.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Après sa mort, son corps exhala une odeur si agréable, qu'elle l'emportait sur toutes celles de la terre. Pour contenter la dévotion de la multitude qui avait déjà enlevé la plus grande partie des vêtements du Saint, on fut obligé de distribuer tous les linges qui avaient servi à l'homme de Dieu pendant le cours de sa maladie, et qui furent l'instrument d'un grand nombre de miracles. En 1593, son corps fut enlevé secrètement et transporté au couvent de Ségovie, à l'exception d'une jambe, que conserva le prieur d'Ubéda, et d'un bras, qu'obtint Anne de Pénalosa, chez laquelle le saint corps avait été porté à Madrid. Les reliques furent placées dans une châsse, que l'on déposa dans la sacristie, puis dans la grande chapelle de l'église. La ville d'Ubéda, privée de son plus précieux trésor, envoya des députés à Rome pour obtenir du pape Clément VIII la restitution du bien qui leur avait été enlevé. Le souverain Pontife prononça en faveur de la ville d'Ubéda ; mais comme les habitants de Ségovie étaient disposés à en venir aux dernières extrémités plutôt que de perdre leur trésor, on en vint à un accommodement : Ubéda obtint un bras et une jambe du Saint. Ces précieuses reliques furent mises dans une châsse richement parée, qu'on plaça sous un dais de damas, orné de broderie. La ville de Ségovie lui éleva dans une chapelle un très-beau sépulcre, devant lequel on mit trois grandes lampes d'argent.

Le pape Clément X le mit, par son décret du 25 janvier 1675, au nombre des Bienheureux, et il fut canonisé par Benoît XIII le 27 décembre 1726. Le même Pontife accorda, le 4 avril de l'année suivante, une indulgence plénière à tous ceux qui, vraiment contrits, et après avoir reçu les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, visiteraient, le jour de la fête du Saint, depuis les premières Vêpres jusqu'au soir du jour suivant, quelque église des Carmes ou des Carmélites de la Réforme, et y prieraient dévotement le Seigneur pour les fins ordinaires. Cette indulgence est perpétuelle.

Les ouvrages de saint Jean de la Croix sont : 1° *La Montée du Carmel.* Ce traité est divisé en trois livres ; notre Saint se propose d'élever les âmes qui suivront sa doctrine jusque sur le haut de la montagne de la perfection. Or, la voie qu'il trace pour y monter est celle-ci : le *tout* de Dieu ; le néant, le *rien* de la créature ; l'union intime de l'âme avec Dieu et la nuit obscure où il faut entrer pour s'unir intimement avec Dieu. Cette sublime doctrine se trouve renfermée dans douze vers, dont voici la traduction : 1° Pour goûter tout, n'ayez du goût pour aucune chose ; — 2° pour savoir tout, désirez de ne rien savoir ; — 3° pour posséder tout, souhaitez de ne rien posséder ; — 4° pour être tout, ayez la bonté de n'être rien en toutes choses ; — 5° pour parvenir à ce que vous ne goûtez pas, vous devez passer par ce qui ne frappe point votre goût ; — 6° pour arriver à ce que vous ne savez pas, il faut passer par ce que vous ignorez ; — 7° pour avoir ce que vous ne possédez pas, il est nécessaire que vous passiez par ce que vous n'avez pas ; — 8° pour devenir ce que vous n'êtes pas, vous devez passer par ce que vous n'êtes pas ; — 9° lorsque vous vous arrêtez à quelque chose, vous cessez de vous jeter dans le tout ; — 10° car pour venir du tout au tout, vous devez renoncer du tout au tout ; — 11° et quand vous serez arrivé à la possession du tout, vous devez le retenir en ne voulant rien ; — 12° car si vous voulez avoir quelque chose dans le tout, vous n'avez pas votre trésor tout pur en Dieu.

2° *La Nuit obscure de l'âme.* Ce livre n'offre qu'une continuation et comme le complément de celui de la Montée du Carmel ; c'est la nuit des sens et la nuit de l'esprit. Ce sont les défauts dans lesquels tombent les commençants et que notre Saint compare aux péchés capitaux en leur prêtant une analogie spirituelle. Par exemple, l'orgueil spirituel qui leur fait concevoir de la joie de leur ferveur, qui leur fait souhaiter que leurs maîtres spirituels estiment et approuvent leur état, la passion de se faire connaître aux autres, de faire entrevoir leurs perfections intérieures, de faire des mouvements de tête, des gestes, etc. ; l'avarice spirituelle, qui fait qu'ils ne sont jamais contents de Dieu, qu'ils se désolent et se plaignent de n'avoir point assez de consolations spirituelles, etc., etc. ; la luxure et la gourmandise spirituelle, ou les charmes, les tendresses délicieuses, les satisfactions que l'on cherche dans la dévotion ; l'envie spirituelle qui les rend chagrins et les afflige sensiblement à cause du bien des autres qui les surpassent en spiritualité : or, il veut qu'on renonce à tous ces défauts en entrant dans la nuit obscure des sens, en s'expropriant de tous ces goûts, de toutes ces passions naturelles pour entrer dans la seule voie droite de l'union avec Dieu par un dénûment absolu de tout ce qui ne peut que lui déplaire. Il passe ensuite à la nuit de l'esprit : ici les sécheresses, les aridités, les privations, les ténèbres doivent trouver aussi leur

direction ou plutôt leur immolation : il faut que l'esprit consente à tout perdre pour gagner Dieu, à se séparer de tout pour s'unir à lui seul ; il faut que l'âme souffre comme un malade qu'on traite, et que, par son abandon entre les mains de Dieu, elle soit délivrée de ses défauts, qu'elle pratique les vraies vertus et devienne capable de recevoir les impressions du divin amour. Cette nuit offre, entre autres avantages, celui-ci, qu'elle l'humilie et lui ôte les imperfections de l'orgueil spirituel, de l'avarice spirituelle, de la gourmandise du même genre et des autres vices spirituels; alors l'âme se souvient presque continuellement de Dieu et craint beaucoup de reculer dans les voies de la perfection, en même temps qu'elle s'exerce dans toutes les vertus, s'excite aux bonnes œuvres, s'élève aux sublimes hauteurs de la contemplation, et reçoit sans s'en apercevoir de grandes douceurs d'esprit, un amour très-pur, des connaissances spirituelles fort subtiles et triomphe de la violence de ses ennemis, du monde, de la chair et du démon.

3° *La vive flamme de l'amour*. Quoique notre Saint ait parlé dans les deux livres précédents du plus éminent degré de perfection qu'on puisse acquérir en cette vie et qui est la transformation de l'âme en Dieu, ici cependant il traite d'un amour encore plus consommé et plus parfait dans le même état de transformation. C'est l'âme qui se concentre de plus en plus en l'amour de Dieu, telle que le bois que le feu brûle d'abord, qui se l'unit ensuite, qui le change en lui-même, qui l'enflamme avec plus d'ardeur, qui le réduit, enfin, en étincelles et en cendres. Ainsi pénétrée du feu divin, dévorée par lui, unie à lui, l'âme se change aussi en une flamme vive ; il en jaillit des étincelles, elle est comme en cendres au milieu de l'ardent brasier d'amour qui la fait passer tout entière dans l'amour de Dieu.

4° *Les Cantiques spirituels*, qui sont au nombre de quarante, sont une vive expression des plus beaux sentiments d'une âme qui est embrasée du feu de la charité.

Nous nous sommes servi, pour compléter cette biographie, tirée de Godescard, de la *Vie du Saint*, par Collet, prêtre de la Congrégation de la Mission; et de l'*Esprit des Saints*, par M. l'abbé Grimes.

SAINT POURÇAIN, ABBÉ, AU DIOCÈSE DE CLERMONT (527).

Né dans la Basse-Auvergne, saint Portien (vulgairement saint Pourçain) n'eut rien de grand que sa vertu ; mais elle le rendit plus élevé que tout ce qu'il y a de plus considérable dans le monde. Il était serviteur et esclave, et, dans un état aussi abject aux yeux des hommes, il avait su cultiver dès son enfance une pureté d'ange avec l'amour le plus ardent envers Notre-Seigneur. Sa patience fut aussi singulièrement éprouvée par la brutalité d'un maître très-violent. Mais la religion lui avait appris à voir dans ses supérieurs l'autorité même de Dieu, et rien ne put diminuer ni sa douceur ni son obéissance. Un jour que le maître s'était livré à ses emportements ordinaires, l'esclave maltraité se vit obligé d'avoir recours à l'abbé du monastère voisin (celui de Mirande), comme au seul homme capable d'arrêter l'orage et de lui ménager une réconciliation. Le maître, toujours plus furieux, le poursuivit et l'accabla d'outrages, sans épargner son généreux protecteur. Mais bientôt, frappé tout à coup d'aveuglement et forcé de rentrer en lui-même, il ne dut le recouvrement de la vue qu'à la piété de son charitable serviteur, qui, sur le commandement de l'abbé, se hâta de lui imposer les mains. Dès ce moment, affranchi par son maître, saint Pourçain se retira dans le monastère et y fit voir une vertu si éminente qu'ensuite il en fut abbé. C'est alors que sa sainteté parut dans tout son éclat.

Les jeûnes, les austérités, les exercices de pénitence les plus pénibles n'avaient rien pour lui de rebutant. Le zèle de notre Saint, et surtout ses exemples, apprenaient à respecter et à remplir exactement toutes les obligations du chrétien ; rien n'était si édifiant que sa piété dans nos saints temples ; sa vue seule suffisait pour commander le respect et la dévotion envers Notre-Seigneur qui s'y rend présent, et envers les augustes mystères qui s'y célèbrent. A tant de vertus il joignait l'humilité la plus profonde ; mais il ne put se cacher longtemps au monde et sa sainteté fut bientôt célèbre dans tout le royaume. Thierry, roi de Metz, s'était jeté dans l'Auvergne à main armée et emmenait captifs la plupart des habitants. Saint Pourçain l'alla trouver ; sa réputation l'avait devancé, elle fut justifiée par ses miracles, et au moment où il se présentait en suppliant, il devint malgré lui l'objet de la vénération de toute l'armée et du roi Thierry lui-même, qui s'empressa de lui accorder la grâce des captifs. De retour dans son monastère, le saint abbé redoubla de ferveur et d'austérité. Quoique fort avancé dans la perfection, il eut beaucoup à souffrir des tentations du démon, mais il en triompha toujours avec le secours de la grâce et par le moyen de la prière.

La mort de saint Pourçain fut aussi édifiante que sa vie. Après avoir reçu les secours de

l'Eglise, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur (527), laissant dans cette ville, où il avait passé sa vie, un grand souvenir de ses vertus, joint à la plus profonde vénération. Il se fit des miracles si éclatants à son tombeau qu'il fut mis solennellement au nombre des Saints ; il eut aussi la gloire de donner son nom au pays qui le vénère, et ses restes précieux furent exposés dans une châsse à la vénération publique. La translation qui se fit de ses reliques dans le mois d'août 970 et l'anniversaire qui en fut longtemps célébré ont sans doute donné lieu dans l'origine au concours extraordinaire qui s'est fait depuis dans ce pays.

Ces reliques furent conservées dans la ville de Saint-Pourçain (Allier) jusqu'à la Révolution de 93, malgré les ravages de la guerre et l'invasion des Normands. Nous savons que jusqu'à cette époque elles avaient toujours été l'objet du culte le plus religieux ; mais dans cette occasion même le zèle des habitants de cette ville ne se démentit point. Tandis que partout les temples étaient profanés, les autels abolis, les images et les reliques des Saints livrées aux flammes, les restes du glorieux saint Pourçain furent transférés à l'hôtel de ville où ils demeurèrent pendant les mauvais jours de la Terreur. Lorsque la tranquillité fut rétablie et que la religion put se montrer avec confiance, ces mêmes reliques furent solennellement rendues à l'église du lieu, et un acte public, signé par les anciens du pays, atteste encore aujourd'hui son authenticité. Depuis ce temps, la dévotion des fidèles ne s'est point ralentie, leur confiance dans le patron de leur ville a toujours été justifiée par des grâces abondantes et, de nos jours même, plusieurs familles publient avec reconnaissance des faveurs tout à fait miraculeuses obtenues par son intercession.

Une *coupe* brisée d'où sort un serpent, telle est la caractéristique de saint Pourçain. Le roi Thierry Ier ravageant l'Auvergne et le saint abbé désirant intercéder auprès du prince pour le peuple, il se présenta lorsque le roi dormait encore ; et le principal officier offrit à boire au serviteur de Dieu qui refusait, prétextant qu'il n'avait encore ni vu le roi ni célébré l'office. Pressé pourtant, il bénit le vase qu'on lui apportait, et celui-ci, se brisant aussitôt, laissa échapper avec le vin un serpent énorme. Toute la cour se regarda comme redevable au saint homme d'avoir évité un empoisonnement.

Le Père Giry complété avec des *Notes locales,* et les *Caractéristiques des Saints* du R. P. Cahier.

SAINT LÉOPARDIN, ABBÉ DE SAINT-SYMPHORIEN DE VIVARIS ET MARTYR (VIe siècle).

Frère de saint Pourçain, Léopardin passa quelques années avec lui au monastère de Mirande, puis, sur un avis du ciel, il se dirigea vers la ville de Bourges dans le dessein d'y fonder un nouveau monastère. Après avoir reçu la bénédiction épiscopale de la main de saint Sulpice, il courut à la recherche d'un établissement convenable. Or, il y avait à Aubigny (Allier), non loin de Bourbon-l'Archambaud, un lieu charmant et tout à fait propre à la réalisation de son projet : ce lieu s'appelait Vivaris. C'est là qu'il planta son bâton de voyageur et crut devoir dresser sa tente. Il ne pouvait mieux choisir, d'autant plus que cette terre appartenait à un prince nommé Ardée, grand devant Dieu aussi bien que devant les hommes, bon, doux et pieux, toujours disposé aux bonnes œuvres. Léopardin, plein de confiance, alla donc trouver cet excellent homme et le pria de vouloir bien lui permettre de résider sur sa terre de Vivaris, en lui exprimant l'intention qu'il avait de s'y établir, afin de payer à Dieu, dans la chapelle qui s'y trouvait, le tribut quotidien des chants sacrés. Le pieux Ardée accéda à sa demande, et Léopardin, se mettant aussitôt à l'œuvre, parvint, aidé de quelques compagnons, à bâtir le monastère, objet de ses vœux. Le nouvel établissement prospéra d'une manière admirable sous la direction de l'homme de Dieu et le patronage de saint Symphorien, car la chapelle était dédiée sous le vocable de cet illustre martyr d'Autun.

Cependant Blichilde, l'indigne épouse d'Ardée, la plus méchante des femmes, était envieuse de la prospérité des bons religieux. Ayant gagné à sa cause un certain Placide, disciple indigne de Léopardin, elle parvint à aposter quatre sicaires sur la route que devait traverser le saint abbé pour rendre visite à ses frères de Colombier. Les bourreaux, s'étant précipités sur le serviteur de Dieu, lui assénèrent sur la tête un vigoureux coup de hache et le laissèrent pour mort. Mais le Saint, miraculeusement guéri, se releva bientôt du sol ensanglanté où il gisait et continua sa route. Déçue dans son espoir, l'infâme Blichilde nourrit dès lors un nouveau projet d'homicide, et,

à quelque temps de là, comme notre Saint se rendait dans le Nivernais où il avait été mandé pour guérir un malade, il fut assailli par une troupe de furieux qui, l'ayant entraîné dans un grand bois, le torturèrent à plaisir et finirent par lui trancher la tête. Puis, ayant creusé une fosse profonde, ils y jetèrent le saint corps. De peur qu'on ne le découvrît, Blichilde le fit bientôt exhumer et jeter dans l'étang d'Hiaure, voisin de l'Allier ; plus tard, elle l'en fit retirer encore et précipiter au plus profond du fleuve.

Cependant un religieux de Saint-Symphorien connut par révélation l'endroit précis où gisait la sainte dépouille. Le corps fut retiré du fleuve et déposé dans l'église de l'abbaye. Au XIe siècle, Aymon, archevêque de Bourges, le leva de terre, et le monastère de Saint-Symphorien de Vivaris, prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Sulpice de Bourges, prit le nom de Saint-Léopardin.

Le culte de notre saint abbé remonte aux siècles les plus reculés; dès les premières années du VIIe siècle, il était déjà répandu sur un grand nombre de points de l'Eglise des Gaules, des rives du Rhône, de l'Allier, du Cher et de la Loire, aux rives de la Seine et au delà ; des monts de l'Auvergne, aux bords de la Moselle et jusqu'en Germanie.

La vie de saint Léopardin se trouve tout au long dans l'ouvrage de M. l'abbé Dinet : *Saint Symphorien et son culte;* nous n'avons fait que l'analyser.

SAINT SARRE DE LAMBRES, PRÊTRE ET CONFESSEUR (VIIe siècle).

Saint Sarre naquit au village de Lambres, près de Douai, de parents riches et puissants : un privilége très-ancien, donné par Radulphe, évêque d'Arras, en 1213, suppose et confirme cette opinion dans ce qu'il dit « des terres et des propriétés de saint Sarre, que les échevins et habitants de Lambres avaient divisées sous la foi du serment... »

Il paraît, qu'étant encore jeune, il témoigna à ses parents le désir de se consacrer au service de Dieu, et foula généreusement aux pieds tous les biens et les plaisirs du siècle pour entrer dans la cléricature. Ordonné prêtre dans la suite, il fut attaché à l'église Notre-Dame à Cambrai, et plus tard, ce semble, à la paroisse même de Lambres, en qualité de pasteur.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'époque où il a vécu : quelques-uns supposent que ce fut au VIe siècle, parce que, disent-ils, le corps de Sigebert, roi d'Austrasie, assassiné à Vitry, près de Douai, fut transporté au village de Lambres qui avait déjà peut-être saint Sarre pour patron. On voit facilement combien cette raison est faible et hasardée. D'autres supposent qu'il vivait au XIe siècle; mais leur opinion est également fausse, puisque ses reliques furent transportées, en 1025, de l'église de Notre-Dame de Cambrai, dans celle de Saint-André du Cateau (Nord), et que Balderic, auteur de la *Chronique de Cambrai et d'Arras,* qui vivait à cette époque, ne fait pas mention de lui. Nous préférons suivre le sentiment des savants auteurs des *Actes des Saints de Belgique*, et supposer que saint Sarre vivait au VIIe siècle, époque si féconde en Saints dans ce pays. Cette opinion, sans preuves positives en sa faveur, mais aussi sans raison qui la contredise directement, paraît être la plus probable.

Depuis le moment où Gérard de Florines, évêque de Cambrai, eut transporté dans son monastère de Saint-André, au Cateau, les reliques de saint Sarre, les religieux le regardèrent comme un de leurs principaux patrons : ils célébraient sa fête solennellement le 24 novembre, et non le 23 comme à Cambrai, à Lambres, à Vred, à Estrées et à Courchelettes, toutes paroisses du diocèse actuel de Cambrai. Cet office était tiré en entier du commun des confesseurs non pontifes.

Il est très-douteux si les reliques de saint Sarre ont été conservées au Cateau : tout porte à croire qu'elles ont péri en 1133, quand Gérard Maufilastre incendia la ville. Cette opinion paraît d'autant plus fondée qu'en 1631, Paul Boudot, évêque d'Arras, donna, du consentement du pasteur et des habitants de Lambres, à Antoine de Montmorency, abbé du monastère de Saint-André, une partie de son chef conservé de temps immémorial dans ce village.

Saint Sarre est représenté de différentes manières dans les tableaux : à Lambres, on le voit sous un habit d'ermite, avec un scapulaire, et portant dans la main droite un instrument tranchant; peut-être veut-on exprimer de cette manière que, comme les Apôtres, il travailla de ses mains pour vivre, et faire l'aumône aux pauvres. Dans l'abbaye de Saint-André, il était représenté revêtu des habits sacerdotaux et tenant un livre en main.

Vie des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

XXV[e] JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de sainte CATHERINE, vierge et martyre, qui fut d'abord jetée en prison, à Alexandrie, sous l'empereur Maximin, pour la confession de la foi chrétienne ; ensuite, ayant été longtemps frappée avec des fouets garnis de pointes de fer, elle eut la tête tranchée et acheva par ce supplice le cours de son martyre. Son corps fut porté par les anges sur le mont Sinaï, et il y est honoré par un grand concours de chrétiens. IV[e] s. — A Rome, saint Moïse, prêtre et martyr, qui fut souvent consolé dans sa prison par des lettres que saint Cyprien lui écrivit. Cet excellent prêtre, s'étant opposé avec un courage intrépide, non-seulement aux païens, mais aussi aux Novatiens schismatiques, fut enfin honoré d'un glorieux et admirable martyre durant la persécution de Dèce, ainsi que l'écrit le pape saint Corneille. Vers 251. — A Antioche, saint Erasme, martyr. — A Césarée, en Cappadoce, le martyre de saint Mercure, soldat, qui vainquit les barbares et surmonta la cruauté de Dèce par le secours de l'ange qui le gardait. Enfin, ayant acquis beaucoup de gloire par le grand nombre de tourments qu'on lui fit endurer, il s'en alla régner dans le ciel avec la couronne du martyre. Vers 259. — Dans l'Emilie, province d'Italie, sainte Juconde, vierge.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Dijon, Meaux et Paris, sainte Catherine, vierge et martyre, citée au martyrologe romain de ce jour. IV[e] s. — A Metz, saint Livaire ou Livier, martyr à Marsal, au diocèse de Nancy, dont nous avons esquissé la notice au 17 juillet. V[e] s. — A Agen, saint Maurin, diacre et martyr, dont nous parlerons au jour suivant. VI[e] s. — A Moutier-Roseille (Creuse, arrondissement d'Aubusson, canton de Felletin), au diocèse de Limoges, saint Barbary, abbé, dont le chef se conserve à Aubusson. Epoque incertaine. — A Reims, saint Réol ou Rieul, archevêque de ce siége et confesseur. D'abord religieux à Hautvillers *(Altum Villare*, Ordre de Saint-Benoît, diocèse de Châlons), il en devint le deuxième abbé à la mort de saint Bercaire. La haute réputation de sagesse et de vertu dont il jouissait le fit, après la mort (672) de saint Nivard, monter sur le siége métropolitain de Reims. Avec l'agrément d'Ebroïn, maire du palais, il fonda l'abbaye d'Orbais (*Orbacum*, Ordre de Saint-Benoît, diocèse actuel de Châlons) où il plaça six religieux qu'il tira de celle de Rebais. Saint Rieul assista en 689 au concile tenu à Rouen par saint Ansbert, et, la même année, accorda à Bercaire, alors abbé de Montiérender, la terre de Gaugiac ou Vêque-Ville, au diocèse de Châlons, pour y construire un monastère de religieuses. Après un pontificat de 26 ans, le saint évêque s'endormit dans le Seigneur, laissant de grands biens à son église et aux maisons religieuses de son diocèse [1]. 698. — En Bretagne, saint Teliaus (Theliau, Eliud, Tielau, Teilau, Theylo, Deilo, *Thelianus*, *Chelianus*), évêque de Landaff, au pays de Galles [2]. Vers 580. — Encore en Bretagne, saint Hermeland ou Erbland, abbé, dont nous avons donné la vie au 25 mars. 718. — A Lavaur (Tarn), au diocèse actuel d'Albi, saint Elan ou Alain, évêque et confesseur [3]. VII[e] s. — A Castres (Tarn), au diocèse d'Albi, le décès du bienheureux Jean

1. Saint Rieul fut inhumé à Orbais, d'après la vie de saint Gombert, quoique une histoire manuscrite de ce prélat assure qu'il fut enseveli à Reims, dans l'église Saint-Remi. Dans ce dernier cas, il faut que ses reliques aient été transférées plus tard à Orbais, puisque Nivelon de Chérisy, évêque de Soissons, en fit en 1180 la reconnaissance authentique et qu'on les y conserve encore. — *Gallia christiana nova.*

2. On l'honore en Angleterre le 9 février ; à Dol, sa fête se faisait le 29 novembre, sous le rite double. Il fut inhumé à Landaff, mais il est à présumer qu'on a apporté quelque portion de ses reliques en Bretagne, car on en conservait à Landeleau (Finistère), et on en montre encore dans l'église de Saint-Thélo (Côtes-du-Nord) où on l'honore comme patron et où sa fête se célèbre le 9 février. — Dom Lobineau et Tresvaux, *Saints de Bretagne.*

3. On ne sait rien de précis des actes de saint Alain. Des hagiographes le confondent avec saint Amand de Maëstricht ; d'autres veulent qu'il soit un personnage différent. Nous n'avons pas réussi à élucider la

Scalarius, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. C'est un grand modèle de conscience délicate ; s'il lui échappait une pensée, une parole ou une action où il aperçût le moindre mal, il courait s'en accuser au tribunal de la pénitence, pour en recevoir l'absolution. Lorsqu'il fit sa confession générale, avant de mourir, non-seulement son directeur n'y trouva pas de péché mortel, mais encore il eut bien de la peine à y découvrir quelque faute vénielle. On le représente un miroir à la main, symbole de sa vigilance continuelle à examiner rigoureusement sa vie. 1292.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — La naissance au ciel de sainte Catherine, vierge et martyre, seconde patronne de notre Ordre, qui fut d'abord jetée en prison à Alexandrie, sous l'empereur Maximin, pour la confession de la foi chrétienne ; ensuite, ayant été longtemps frappée avec des fouets garnis de pointes de fer, elle eut la tête tranchée et acheva par ce supplice le cours de son martyre. Son corps fut porté par les anges sur le mont Sinaï, où il y est honoré par un grand concours de chrétiens. IVe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Dans l'abbaye bénédictine de Rheinau, près de Schaffouse (Suisse), saint Fintan, religieux et ermite. Né d'une famille noble en Irlande (800), les Normands le firent captif, mais il leur échappa et parvint à atteindre les côtes de l'Ecosse. Ayant rencontré un vaisseau qui faisait voile pour les Gaules, il s'y embarqua, se rendit à Tours, au tombeau de saint Martin, traversa une partie de la France et de l'Allemagne, la Lombardie et l'Italie, revint par les Alpes rhénanes, arriva au couvent de Pfeffers (Suisse) où il s'arrêta pendant quelque temps et gagna enfin l'abbaye de Rheinau où il se fixa. Pendant cinq ans, il offrit à toute la communauté un modèle d'obéissance, d'humilité et de pureté. La discipline était alors quelque peu affaiblie à Rheinau ; mais la présence du Saint suffit pour tout ranimer. Epris d'un ardent désir de s'unir entièrement à Dieu, il eut la pensée de s'enfermer dans une cellule, et il en demanda la permission à son abbé. Celui-ci se rendit à ses désirs et lui fit bâtir une cellule sur la gauche du couvent. Fintan passa vingt-deux ans dans cette nouvelle habitation, partagé entre le jeûne, la veille, la prière, et les exercices de la charité [1]. 878.

SAINTE CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE

A ALEXANDRIE, PATRONNE DES JEUNES FILLES ET DES PHILOSOPHES

IVe siècle.

> Nous vous saluons, ô Catherine, perle des vierges ; nous vous saluons, glorieuse épouse du Roi des rois. Nous vous saluons, hostie vivante du Christ; ne refusez pas vos suffrages à ceux qui implorent votre protection.
>
> *Antienne de la liturgie dominicaine.*

Cette illustre vierge, qui est si célèbre parmi les Grecs, sous le nom d'Æcathérie et que le cardinal Baronius croit avoir été cette Amazone

question. L'ancienne cathédrale de Saint-Alain de Lavaur le reconnaît pour son fondateur. — Cf. *Monographie de l'ancienne cathédrale de Saint-Alain de Lavaur*, par M. Hippolyte Crozes. Toulouse, chez Chauvin, 1865.

1. Son corps fut déposé dans l'église abbatiale de Rheinau, où ses reliques se conservent encore aujourd'hui avec vénération. Immédiatement après sa mort, il fut honoré comme un Saint. Lorsqu'en 925 le monastère fut réduit en cendres par suite des ravages des Hongrois, ce culte fut interrompu pendant quelque temps ; saint Conrad, évêque de Constance, le rétablit en 934. Au XIe siècle, l'abbaye de Rheinau avait acquis un grand éclat, et Fintan fut canonisé à la même époque. On composa alors en son honneur un office particulier que l'on récite encore aujourd'hui. — Continuateurs de Godescard.

chrétienne qu'Eusèbe de Césarée appelle Æchaté, et dont il loue si hautement la constance et la chasteté, naquit à Alexandrie d'une famille noble et illustre, que Siméon Métaphraste nomme royale.

Pierre de Natalibus rapporte qu'avant son baptême elle eut en songe une vision mystérieuse, où la sainte Vierge tenant Jésus-Christ entre ses bras, la présentait à ce divin enfant, afin qu'il la reçût au nombre de ses servantes, et l'enfant, au contraire, la repoussait et tournait la tête d'un autre côté pour ne point la voir, disant pour raison que cette enfant n'était pas encore régénérée dans les fonts du baptême. A son réveil, faisant réflexion sur ce qui lui manquait pour plaire à cet aimable Sauveur, elle prit la résolution de ne point différer davantage de recevoir ce sacrement, et elle le reçut en effet. Après cette action, Jésus-Christ lui apparut encore et lui donna pour lors mille témoignages d'amitié et de bienveillance, jusqu'à la prendre pour son épouse, en présence de sa très-sainte Mère et d'une multitude d'esprits célestes; il lui mit au doigt un anneau miraculeux, qu'elle trouva effectivement à son réveil et qui lui fit connaître la vérité de cette divine alliance.

Ayant un esprit vif et propre à toutes choses, elle s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la philosophie et de la théologie; ce qui lui fut d'autant plus facile, qu'il y avait alors à Alexandrie des hommes savants qui tenaient de saintes écoles pour l'instruction des chrétiens; et elle y réussit si admirablement, que, nonobstant la faiblesse de son sexe, elle devint capable de soutenir les vérités de notre religion contre les sophistes les plus subtils. En ce temps, qui était vers 307, Maximin II, originaire de Dacie et neveu de Maximien Galère, gendre de Dioclétien, partageait l'empire avec Constantin le Grand et Licinius; et, comme l'Egypte était de son district, il faisait plus ordinairement sa résidence à Alexandrie, capitale de cette province. C'était un prince cruel et barbare, qui n'avait pas moins hérité de Dioclétien et de Galère la haine impitoyable contre les chrétiens que la puissance impériale. Il fit donc publier un édit, par lequel il ordonnait à tous ses sujets de sacrifier aux dieux, et condamnait à de grands supplices et à la mort ceux qui refuseraient d'obéir. Il voulut lui-même donner un exemple éclatant de cette impiété, en faisant faire dans Alexandrie le plus fameux sacrifice que l'on y eût vu jusqu'alors. Toute la ville était pleine de taureaux et de béliers, que l'on amenait pour immoler sur les autels. Ni les temples, ni les places publiques n'étaient assez amples pour contenir le monde qui accourait à cette cérémonie. L'air même était obscurci de la fumée des victimes que l'on brûlait en holocauste ou que l'on faisait rôtir pour traiter cette multitude innombrable.

Dans cette fête sacrilége, Catherine travaillait de toutes ses forces à confirmer les chrétiens, leur faisant voir clairement que les oracles, si vantés dans le paganisme, n'étaient que de pures illusions; que ceux que l'on appelait des dieux n'étaient que des hommes mortels qui s'étaient rendus fameux par une infinité de crimes; que les démons, ennemis de la vérité, étaient auteurs de cette superstition, et que l'on ne pouvait pas obéir aux ordres de l'empereur, sans attirer sur soi l'indignation et les châtiments éternels de Celui qui a fait le ciel et la terre, et qui seul mérite d'être adoré. Ses paroles, pleines de grâce et d'onction, servirent admirablement à soutenir les esprits faibles que la vue de cette éclatante cérémonie pouvait ébranler. Mais cette incomparable fille n'en demeura pas là; car, voyant bien que la ville, après avoir nagé dans le sang des victimes, nagerait dans le sang des chrétiens, que l'on n'aurait pas vus assister aux

sacrifices, elle prit la résolution d'aborder elle-même l'empereur au milieu du temple de Sérapis où il faisait son infâme cérémonie avec toute sa cour, et de lui remontrer son impiété ; elle demanda donc à lui parler, et, comme elle avait un port majestueux, une beauté singulière et un air de grandeur qui paraissait sur son visage et en toutes ses actions, elle n'eut pas de peine à obtenir audience.

Elle dit donc à ce prince avec une fermeté surprenante : « qu'il devait avoir reconnu par lui-même que cette multitude de dieux qu'il adorait était une erreur insoutenable, vu que la lumière naturelle nous montre qu'il ne peut y avoir qu'un souverain Etre et un premier principe de toutes choses ; mais, puisque sa raison n'était pas assez développée pour pénétrer une vérité si évidente, au moins devait-il se rendre au témoignage des plus savants d'entre ses docteurs, qui avaient eux-mêmes enseigné distinctement qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, et avaient écrit la cause et l'origine de cette horrible multiplication des divinités, comme Diodore de Sicile, Plutarque et quelques autres ; que c'était une chose étrange qu'il attirât, par son exemple, tant de peuples à un culte si abominable, lui qui était au contraire obligé, par sa qualité d'empereur, de les en détourner ; et elle le priait de faire cesser un si grand désordre en rendant au vrai Dieu l'honneur qui lui est dû, de peur que, lassé de tant de sacriléges, il ne le punît enfin d'une manière terrible, en lui ôtant le sceptre et la vie ».

On ne peut exprimer l'étonnement dont l'empereur fut saisi en entendant ce discours. Il se retint néanmoins, et, ne voulant pas paraître ému, il dit à la vierge que ses remontrances ne lui feraient pas interrompre son sacrifice, mais qu'il l'entendrait ensuite tout à loisir. Dès qu'il fut rentré dans son palais, il la fit venir en sa présence, et lui demanda qui elle était et d'où lui venait cette hardiesse qu'elle avait fait paraître au milieu d'une assemblée si auguste et si vénérable. « Ma naissance », répondit la Sainte, « est assez connue dans Alexandrie ; je m'appelle Catherine ; et mes parents ont été des plus illustres du pays. J'ai employé tout mon temps à la connaissance de la vérité, et plus j'ai étudié, plus j'ai reconnu la vanité des idoles que vous adorez. Je mets toute ma gloire et toute ma richesse à être chrétienne et épouse de Jésus-Christ ; et mon unique souhait, c'est que vous le connaissiez aussi avec tout votre empire, et que vous renonciez aux superstitions où vous êtes engagé. C'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse d'aller au temple pour vous en faire de très-humbles remontrances ». Elle ajouta ensuite plusieurs raisons, pour montrer que Jupiter, Mars, Mercure, n'étaient pas des dieux, mais des rois anciens semblables aux autres hommes, que leurs seuls vices avaient rendus célèbres dans le monde.

L'empereur, ne s'estimant pas assez savant pour lui répondre, lui dit que, n'étant pas docteur, il n'entreprenait pas de satisfaire à ces difficultés ; mais qu'il ferait venir les plus sages philosophes de son Etat, et qu'il était certain qu'ils lui fermeraient la bouche et la convaincraient de blasphème. Catherine convint d'entrer en discussion avec eux, s'assurant sur la bonté de sa cause et sur le secours extraordinaire du ciel. Cinquante des plus habiles sophistes furent appelés, et on leur dit que c'était pour entrer en conférence avec Catherine et pour la faire revenir de ses erreurs. Le premier d'entre eux, qui avait la réputation d'être le plus capable, dit à l'empereur qu'il n'était point nécessaire d'assembler une si grande compagnie pour confondre cette jeune fille, et que le moindre de ses écoliers en serait venu à bout ; que néanmoins ils donneraient volontiers eux-mêmes ce plaisir à sa majesté impériale, si elle voulait bien être présente. Le jour et

l'heure furent donnés; l'orgueil et la présomption animaient ces philosophes et ne leur faisaient regarder cette discussion que comme une victoire assurée; Catherine, au contraire, sachant que nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu, tâchait de le mériter en s'humiliant devant sa divine majesté par le sacrifice de ses jeûnes, de ses prières et de ses larmes. Le temps du combat était venu; l'empereur entra dans la salle avec toute sa cour et s'assit sur son trône, dissimulant la rage et la fureur dont son âme était remplie. Catherine y fut amenée, et toute cette compagnie de sophistes y parut, témoignant assez par leurs gestes le mépris qu'ils faisaient de leur adversaire.

Dès que l'huissier eut imposé silence, Catherine, adressant la parole à l'empereur, lui dit que « c'était une chose surprenante que Sa Majesté l'obligeât à un combat si inégal, voulant qu'elle soutînt elle seule l'effort de cinquante orateurs et philosophes; qu'elle l'acceptait néanmoins très-volontiers, mais qu'elle lui demandait pour grâce que, si le vrai Dieu qu'elle adorait la rendait victorieuse, il embrassât sa religion et renonçât au culte des démons ». Cette liberté ne plut pas au prince, et il lui dit que ce n'était pas à elle à poser des conditions à la discussion. Le chef des sophistes ouvrit la bouche et commença à reprendre sévèrement Catherine de ce qu'elle s'opposait à l'autorité des plus éclairés d'entre les poëtes, les orateurs et les philosophes, qui tous unanimement avaient révéré Jupiter, Junon, Neptune, Minerve et les autres divinités. Il rapporta là-dessus leurs passages, et conclut que, sa religion étant appuyée sur des témoignages si authentiques, elle devait prévaloir sur le christianisme qui avait été inconnu à toute l'antiquité.

Catherine écouta patiemment son discours, se tenant bien certaine de la victoire, dont un ange était venu l'assurer de la part de Dieu. Lorsqu'il eut achevé, s'étant d'abord concilié l'estime et l'amour de ses auditeurs, par un exorde plein d'esprit et d'éloquence, elle entreprit de montrer trois choses : premièrement, que l'histoire des dieux, dont le sophiste avait parlé, n'était qu'une pure fable que nul homme d'esprit ne pouvait approuver; secondement, qu'en bonne philosophie on ne devait reconnaître qu'un seul Dieu, créateur et gouverneur de tout l'univers; troisièmement, qu'il fallait sans préjudice de l'unité de Dieu, reconnaître Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, qui était venu racheter le monde. Elle montra le premier en découvrant les contes ridicules qu'Homère, Orphée et les autres poëtes font de leurs propres divinités, les crimes abominables qu'ils leur attribuent, l'origine de quelques siècles seulement qu'ils en marquent, et l'aveu que font quelques-uns d'entre eux que ces dieux ne le sont que dans l'opinion du vulgaire. Elle fit voir le second par des raisons démonstratives tirées des livres de Socrate, de Platon et d'Aristote, qui concluent évidemment qu'il ne peut y avoir qu'un seul gouverneur de l'univers, un seul principe de tous les mouvements, et un seul être infini indépendant et nécessaire. Enfin, elle prouva le troisième par l'accomplissement des prophéties de l'ancien Testament et surtout par le témoignage des sibylles, auxquelles les païens déféraient extrêmement, qui avaient annoncé très-clairement et le temps et les autres circonstances de la venue du Messie.

Un discours si puissant et si énergique remplit toute l'assemblée d'admiration et d'étonnement; le chef des philosophes, qui avait le premier ouvert la dispute, en fut si touché, que Catherine lui demandant s'il avait quelque chose à y répondre, il avoua qu'il était vaincu et qu'il se rendait bien volontiers aux vérités que le Saint-Esprit lui avait annoncées par sa

bouche. Maximin, transporté de colère, ordonna aux autres de prendre la parole et de réfuter tout ce que la Sainte avait dit. La grâce avait aussi opéré dans leur cœur et les avait fait entièrement souscrire à tout ce que cette maîtresse céleste leur avait dit. Ils répondirent donc que, « leur chef se rendant à la doctrine de Catherine, ils n'avaient garde d'y rien répliquer; qu'ils la jugeaient fort raisonnable, et que c'était par ignorance qu'ils l'avaient combattue jusqu'alors ». Ils protestèrent en même temps à la vierge que nulle considération ni violence ne leur ferait renoncer à cette doctrine, et, la remerciant de la grâce qu'elle leur avait faite de les faire passer de l'obscurité à la lumière, de l'erreur à la vérité et de la mort à la vie, ils la supplièrent instamment de les secourir de ses prières. Maximin, plus furieux que jamais, les fit tous arrêter par ses gardes et commanda à son officier de justice que, s'ils persistaient dans leurs sentiments, il les fît tous passer par le feu. L'officier les pressa de revenir à eux ; mais, ne pouvant rien gagner sur leur constance, il exécuta enfin contre eux le cruel arrêt du prince. Ainsi, ces cinquante victimes furent immolées en l'honneur de Jésus-Christ, et ne pouvant être baptisées du baptême de l'eau, elles furent baptisées de celui du sang et du feu. Leurs corps ne furent point consumés par les flammes, et ce grand miracle, joint à la victoire insigne que Catherine venait de remporter sur la subtilité de la fausse philosophie, servit à la conversion d'un grand nombre d'idolâtres.

L'empereur, tout farouche qu'il était, ne laissa pas d'être épris de la beauté et des autres qualités incomparables de Catherine. Il conçut un amour violent pour elle, et cette sagesse qu'elle avait fait paraître dans toute la querelle augmenta encore son feu et lui inspira le dessein de l'épouser, quoiqu'il fût déjà marié. La passion lui fit croire que Catherine se rendrait aisément à ses volontés par le désir de régner. Il savait que les femmes sont ambitieuses et que c'est une grande tentation pour elles que la puissance souveraine ; mais il fut trompé dans son attente ; Catherine se moqua de ses propositions et de ses promesses. Elle lui dit qu'elle était également attachée au christianisme et à la chasteté, dont elle avait fait vœu ; qu'elle n'aurait jamais ni d'autre Dieu ni d'autre époux que Jésus-Christ et qu'elle aimait mieux vivre misérable avec les pauvres que d'être élevée sur un trône au préjudice de ces glorieuses qualités de servante et d'épouse de son Sauveur. Ce refus irrita tellement Maximin qu'il commanda que la vierge fût étendue sur le chevalet, qu'on lui disloquât les membres, qu'on lui déchirât le corps à coups de fouet et qu'on lui fît sentir par ces supplices ce que c'est que de mépriser la bienveillance d'un aussi grand prince que lui. Sa sentence fut exécutée pendant deux heures avec toute la cruauté qu'il souhaitait. Après quoi il ordonna qu'on jetât la Sainte dans une basse fosse et que, sans panser ses plaies ni étancher le sang qui en coulait de tous côtés, on l'y laissât mourir de faim.

Pendant qu'elle y était, ce monstre d'inhumanité fit un voyage vers l'embouchure du Nil, pour voir la frontière d'Egypte et surtout la ville de Capone, qui en était la première forteresse. Dans cet intervalle, Faustine, sa femme, vit en songe la bienheureuse Catherine, toute brillante de lumière, laquelle la faisant asseoir à son côté, lui mettait une couronne sur la tête et lui disait ces paroles : « Auguste, c'est mon époux qui vous donne cette couronne ». Cette vision, jointe aux grandes merveilles qu'elle avait entendu dire de Catherine, lui fit souhaiter de l'entretenir. Elle pria Porphyre, l'un des principaux capitaines de l'empereur, de lui procurer cette consolation, et elle fut à la prison avec lui pour jouir d'une conver-

sation si charmante. Ils trouvèrent Catherine guérie de toutes ses plaies et remise de toutes les violences que l'on avait faites à son corps, et ayant un embonpoint aussi parfait que si on l'avait nourrie des viandes les plus délicates; aussi son Epoux l'avait visitée et avait eu soin de la nourrir, non pas de viandes corporelles, qui n'engendrent que de la corruption, mais de ces douceurs célestes qui portent avec elles la santé et la vie. Catherine leur parla avec tant de force et d'onction de la nécessité de croire en Jésus-Christ, pour éviter les peines éternelles et pour mériter la véritable béatitude, qu'ils se rendirent à ses raisons et protestèrent de ne se séparer jamais de cette foi. Elle leur prédit que dans trois jours ils seraient martyrisés et les assura que Dieu les fortifierait d'une grâce si puissante, qu'ils se moqueraient de la violence des tourments.

Dès que Maximin fut de retour, il fit venir devant lui sa prisonnière, et il fut tellement surpris de la voir plus saine et plus belle que jamais, qu'il eût fait mourir ses gardes comme violateurs des ordres qu'il leur avait donnés, si elle n'eût découvert que c'était un miracle d'en haut, et non par leur condescendance qu'elle avait été guérie de tous ses maux. Il la sollicita de nouveau de se rendre à ses volontés et de vouloir bien monter sur son trône pour n'avoir plus qu'un même lit et une même puissance avec lui; mais la trouvant plus inflexible que jamais, il commanda qu'on fît une machine composée de trois ou quatre roues et armée de tous côtés de rasoirs et de pointes de fer, afin que son corps y étant attaché, fût aussitôt coupé en pièces par le mouvement artificiel de ces roues. L'on travailla en diligence à cette machine, et durant ce temps, Catherine fut encore reconduite en prison. Au bout de trois jours, Maximin la fit ramener devant lui, et, ne pouvant rien gagner sur la fermeté invincible de son cœur, il la fit attacher à ces roues. Cet instrument terrible faisait trembler tout le monde; mais, dès le premier mouvement, il fut miraculeusement mis en pièces, sans que la vierge en reçût aucune plaie; les éclats volèrent de tous côtés avec tant de force qu'ils blessèrent et tuèrent plusieurs personnes; les autres spectateurs, reconnaissant en cela la main du Tout-Puissant, s'écrièrent que le Dieu des chrétiens était grand.

Ce fut là un étrange sujet de confusion pour l'empereur. Cependant il ne diminua rien de sa barbarie; au contraire, sa femme lui étant venue démontrer qu'il devait enfin reconnaître, par tant de miracles, que la religion chrétienne était la seule qu'il fallait embrasser, il lui fit trancher la tête, et en fit de même au capitaine Porphyre, qui s'offrit volontiers à la mort avec deux cents de ses soldats, dont après sa conversion il s'était fait l'apôtre et l'évangéliste. On met la mort de Faustine au 23 novembre, et celle de Porphyre au 24. Ces exécutions donnèrent sujet à l'empereur de solliciter encore plus puissamment Catherine de vouloir bien être son épouse; car puisque sa femme n'était plus, il lui semblait que la principale difficulté de ce mariage était levée. Il lui dit donc qu'elle ne devait plus craindre qu'une autre partageât avec elle la qualité d'impératrice et la puissance souveraine; qu'elle seule aurait toutes ses affections, et serait la maîtresse de tous ses biens; que son bonheur surpasserait celui des Ptolémée et de Cléopâtre, et que jamais princesse n'aurait été si heureuse qu'elle le deviendrait en l'épousant; que si elle refusait ces offres par une vaine espérance de la béatitude de l'autre vie, elle passerait devant tout le monde pour une folle, et qu'elle perdrait sans doute toute cette haute estime de sagesse et de discrétion qu'elle s'était acquise.

La Sainte n'entendit ce discours qu'avec horreur. Elle prit alors un ton

méprisant et sévère, et, répondant au fou selon sa folie, elle lui dit qu'il était indigne de la vie dont il jouissait, puisque, après tant de miracles de la puissance de Dieu, il refusait encore de l'adorer et voulait lui arracher une épouse qui lui était consacrée. Alors toute la fureur de Maximin se réveilla, et il ordonna sur l'heure que Catherine fût ôtée de sa présence et menée sur la place publique pour y être décapitée. En chemin, elle demanda deux choses à Notre-Seigneur : la première, qu'il ne permît pas que son corps vierge fût vu et touché après sa mort par les bourreaux; la seconde, qu'il mît enfin un terme aux persécutions contre l'Eglise et qu'il bannît entièrement du monde les ténèbres de l'idolâtrie, pour y faire reluire la lumière admirable de l'Evangile. L'une et l'autre de ses demandes furent exaucées et elle en reçut des assurances par une voix qui les apporta du ciel. Quand on allait lui trancher la tête, tous les assistants pleuraient : elle seule avait la face riante d'un séraphin. Enfin, elle tendit le cou au bourreau qui lui abattit la tête le 25 novembre 307.

Sainte Catherine est représentée : 1° tenant une petite croix et une roue; 2° debout, tenant une palme : près d'elle sa roue de supplice brisée; 3° assise et tenant les instruments de son supplice; 4° vêtue d'une robe blanche, tenant un livre et recevant des papiers écrits que lui présentent diverses figures à genoux; 5° adorant l'enfant Jésus; 6° ensevelie par des anges; 7° debout, tenant une épée. — L'église de Cideville, dans l'arrondissement d'Yvetot, possède une charmante image du XVIe siècle représentant la Sainte. C'est une statue de pierre, découpée avec talent, drapée avec grâce et posée avec un esprit infini. La jeune vierge d'Alexandrie est habillée, non à la grecque, mais à la française, du temps de Marie Stuart. Sa robe, serrant sa taille et boutonnant coquettement sur sa poitrine, est ornée de manchettes en dentelles, comme une demoiselle du grand monde. Sa figure est pleine de modestie et de dignité tout à la fois, ses cheveux sont simplement rejetés en arrière, et sa tête est couverte d'une couronne de marquise ou de duchesse. De la main gauche elle tient un livre ouvert, et de la droite un glaive renversé la pointe en bas. On dirait que cette innocente victime joue avec l'instrument de son supplice. Sous ses pieds elle foule la roue symbolique et la tête de Maximin, son persécuteur. L'artiste a été si habile, qu'il a su donner de l'expression à cette tête philosophique, et le genre d'esprit qui convient à un séducteur dépisté. Maximin, en effet, a une barbe épaisse comme nos lions d'aujourd'hui, il porte au cou la fraise des Valois et au dessous un collier, symbole des passions qui l'enchaînent. Un chapeau de ligueur, posé sur sa tête avec beaucoup de prétention, est ombragé par un panache blanc à la Henri IV. Mais la plus grande signification est dans la bouche de cet homme ambitieux, qui enrage de se voir humilié depuis des siècles sous les pieds d'une jeune fille.

CULTE ET RELIQUES.

Au IXe siècle, des chrétiens trouvèrent sur le Sinaï le corps d'une jeune fille de dix-huit ans; ses linceuls et sa robe, encore teints de son sang, portaient la vétusté de plusieurs siècles; mais la corruption avait épargné ce corps qui exhalait, ainsi que ceux des prédestinés et des martyrs, comme un parfum céleste; ses cheveux blonds, tombant sur son col presque saignant encore, la couvraient de leur soie ondulée, et sur son front pur resplendissait comme une auréole de sainteté, ce sceau d'élection que le Dieu des chrétiens persécutés attachait aux reliques de ses serviteurs et de ses martyrs. A tous ces signes les pèlerins reconnurent le corps d'une jeune vierge, dont la touchante histoire avait autrefois retenti dans Alexandrie, et dont les restes précieux avaient été dérobés à la vénération du peuple chrétien. C'était en effet ce corps précieux. On ne sait

comment il avait été transporté d'Alexandrie, la seconde capitale des pompes païennes, au milieu des sables solitaires de l'Arabie, sur cette colline sainte de Sinaï, encore frémissante des foudres divines et des terreurs d'Israël humilié. Les chrétiens lui donnèrent le nom de Catherine, c'est-à-dire « pure et sans tache », et depuis ce temps-là, cette Sainte reçut dans la catholicité le culte d'honneur et de prière que nous rendons à nos Saints, comme aux bien-aimés du Seigneur.

L'Eglise, dans la collecte de sa fête, rend témoignage de ce transport merveilleux de son corps, ce qui lui donne sujet de demander au Père éternel de pouvoir arriver, par les mérites de cette excellente vierge, à la véritable montagne, qui est Jésus-Christ. Depuis ce temps-là, les religieux de Sinaï y entendaient quelquefois une admirable mélodie des esprits célestes ; d'où l'empereur Justinien Ier prit la résolution d'y bâtir une église magnifique en l'honneur de la Sainte, et d'y multiplier le nombre des cénobites. Dans le XIe siècle, Siméon, moine de Sinaï, vint à Rouen pour recevoir l'aumône annuelle de Richard, duc de Normandie. Il apporta avec lui une portion des reliques de sainte Catherine, qu'il laissa dans cette ville. Son chef est conservé à Rome.

Sa mémoire a toujours été fort célèbre chez les Grecs, et elle l'est devenue en Orient par les secours miraculeux que les princes et les seigneurs d'Europe, étant passés en Orient pour la délivrance de la Terre Sainte, ont reçus de sa puissante protection. Saint Louis, à son retour d'outre-mer, fit construire à Paris, en reconnaissance de ses bienfaits, la célèbre église de Sainte-Catherine du Val.

Une main en chair et en os de sainte Catherine fut rapportée du mont Sinaï par le père d'Henri V, comte de Champagne, et donnée à l'église de Saint-Jean de Vertus. Le reliquaire d'argent doré qui renfermait cette précieuse relique fut mis en sûreté à Châlons pendant les ravages des Anglais dans la Champagne, et déposé dans l'abbaye de Toussaints, située hors des murs de la ville. En 1450, le reliquaire fut rapporté et déposé dans l'église Notre-Dame de Vertus, puis transporté solennellement le 25 novembre, jour de la fête de la Sainte, à l'église de Saint-Jean. Cette église ayant été détruite à la Révolution, on ignore ce que sont devenues les reliques de sainte Catherine qu'elle possédait. Aucune dévotion populaire en l'honneur de la Sainte ne fleurit aujourd'hui (1873) dans cette paroisse, et sainte Catherine n'y est guère honorée que par les petites filles des classes. Il y a de ses reliques à Saint-Maurice d'Amiens et à Mailly.

Nous avons conservé le récit du Père Giry que nous avons complété au moyen de *Notes locales*, dues à l'obligeance de M. Thibault, chanoine honoraire, doyen de Vertus (lettre du 13 juillet 1873); des *Beautés de l'Histoire de la Champagne*, par l'abbé Boitel, etc.

XXVIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, la naissance au ciel de saint PIERRE, évêque de cette ville, qui, orné de toutes les vertus, fut décapité par le commandement de Galère-Maximien. 310. — A Alexandrie encore, et durant la même persécution, souffrirent les saints martyrs Fauste, prêtre, Didius et Ammonius, ainsi que Philéas, Hésyque, Pacôme et Théodore, évêques égyptiens, avec six cent soixante autres chrétiens auxquels le glaive de la persécution ouvrit l'entrée du ciel. 311. — A Nicomédie, saint Marcel, prêtre, qui fut précipité du haut d'un rocher par les Ariens, au temps de l'empereur Constance, et mourut ainsi martyr. 349. — A Padoue, saint Bellin, évêque et martyr. 1149. — A Rome, saint SIRICE, pape et confesseur, illustre par sa science, sa piété et son zèle pour la religion. Il condamna divers hérétiques, et rétablit, par des règlements très-utiles, la discipline ecclésiastique. 398. — A Autun, saint Amateur, évêque [1]. IIIe s. — A Constance, saint Conrad,

1. Saint Amateur, citoyen d'Autun, inaugure l'époque de la formation et de la constitution hiérarchique de l'église éduenne. Saint Andoche et saint Bénigne avaient déposé dans ces contrées les premiers germes de la foi ; saint Amateur vint pour recueillir la moisson, défricher de nouvelles terres, reculer les limites de l'héritage de Jésus-Christ, constituer et organiser. Après avoir dépensé ses forces et sa vie dans cette triple sollicitude du ministère épiscopal, la prédication, le culte divin et le gouvernement des âmes, l'excellent ouvrier s'endormit en paix au milieu des fruits de ses pieux labeurs.

Il fut inhumé à Autun, dans le cimetière de la *Via Strata*, près de l'église dédiée par lui, et non loin du lieu où reposaient les restes du martyr saint Symphorien. — M. l'abbé Dinet, chanoine d'Autun.

évêque. 976. — A Fabriano, dans la Marche d'Ancône, saint SYLVESTRE, abbé, instituteur de la Congrégation des moines Sylvestrins. 1267. — Au territoire de Reims, la naissance au ciel de saint BASLE, confesseur. 620. — A Adrianopolis, en Paphlagonie, saint Stylien ou Alype le Cyonite, anachorète, illustre par ses miracles. — En Arménie, saint Nicon le Métanoïte, moine. 998.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Agen, saint MAURIN, diacre et martyr. VIe s. — Aux diocèses d'Ajaccio, Carcassonne et La Rochelle, saint Sylvestre, abbé, cité au martyrologe romain de ce jour. 1267. — Aux diocèses d'Angers, Beauvais et Poitiers, saint Félix de Valois, confesseur, dont nous avons donné la vie au 20 novembre. 1212. — Au diocèse d'Auch, fête de la dédicace des églises Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome [1]. 1626 et 1854. — A Autun, saint Martin, évêque, successeur de saint Amateur. Son nom seul et sa réputation de sainteté sont parvenus jusqu'à nous ; sa vie et ses œuvres sont restés ensevelis dans la nuit des âges. IIIe s. — Aux diocèses d'Avignon et de Digne, sainte DELPHINE, vierge. 1360. — Au diocèse de Cahors, saint DIDIER *(Desiderius)*, évêque de ce siége et confesseur. 654. — Aux diocèses de Bordeaux et de Dijon, saint Jean de la Croix, confesseur, dont nous avons donné la vie au 24 novembre. 1591. — Aux diocèses de Châlons et de Reims, saint Basle, confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 620. — Au diocèse de Clermont, saint Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus, dont nous avons donné la vie au 13 novembre. 1568. — Au diocèse de Cologne, fête anniversaire de l'élévation, dans l'église Saint-Géréon de cette ville, des corps de plusieurs Martyrs de l'illustre légion thébéenne. 1121. — Au diocèse de Coutances, saint Romphaire ou Rephaire, évêque et confesseur [2]. 728. — Au diocèse de Limoges, saint Just, prêtre et confesseur, disciple de saint Hilaire, qui le fit son compagnon de voyage, son ami et le confident intime de tous ses secrets. A la mort du grand évêque de Poitiers, Just fut élu à l'unanimité pour lui succéder ; mais, par humilité, il s'enfuit secrètement de la ville et gagna Limoges, où il acheva ses jours dans les exercices de la piété et de la mortification [3]. Vers 372. — Au diocèse de Meaux, saint Colomban, abbé, dont nous avons donné la vie au 21 novembre. 615. — Au diocèse de Mayence, saint Mercure, martyr, cité au martyrologe romain du jour précédent. Vers 259. — Au diocèse de Metz, saint Trond, prêtre, dont nous avons esquissé la notice au 23 novembre. 693. — Au diocèse de Moulins, saint Pourçain, abbé, dont nous avons parlé au 24 novembre. 527. — Aux diocèses de Nantes et de Paris, sainte Geneviève, vierge, dont nous avons donné la vie au 3 janvier [4]. 512. — Aux diocèses d'Ajaccio, Cologne, Châlons, Metz, Perpignan, Reims et Saint-Flour, saint Pierre d'Alexandrie, évêque et martyr, cité au martyrologe romain de ce jour. 310. — Au diocèse de Saint-Flour, saint Mennas, soldat égyptien et martyr à Cotyée, en Phrygie, cité au martyrologe romain du 11 novembre [5]. 303. — Au diocèse de Tours, saint Odon, abbé de Cluny,

1. Voir la note 1 au martyrologe romain du 18 novembre (tome XIII, page 483).

2. Romphaire, anglais de nation, s'appliqua dès l'enfance à l'étude des lettres et à la pratique de la piété. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, il résolut de visiter les Gaules pour jouir de la vue et de l'entretien des saints solitaires qui florissaient alors en Aquitaine. Il s'embarqua donc, mais une tempête qui faillit perdre le vaisseau le poussa dans le port de Barfleur (Manche, arrondissement de Valognes), où il rendit à la santé trois infirmes atteints de maladies désespérées.

Romphaire alla visiter saint Lô qui gouvernait alors l'église de Coutances. Le saint évêque reçut avec une grande bonté le jeune étranger, le retint près de lui, et, voyant ses grandes vertus, l'éleva au sacerdoce. Romphaire retourna à Barfleur où il réconcilia tous les cœurs par la sainteté de sa vie. Il acquit une si grande réputation de vertu, que saint Lô étant mort, il fut à l'unanimité choisi pour lui succéder.

Dans ces hautes fonctions, Romphaire se fit remarquer plus que jamais par sa patience, son humilité, sa vie laborieuse, et par son assiduité à lire les divines Ecritures. Il donna une honorable sépulture à saint Prétextat de Rouen, mis à mort injustement l'an 568. Il sortit de ce monde le 18 novembre. On a consacré à saint Romphaire un autel dans l'église cathédrale de Coutances, ainsi qu'une église paroissiale dans ce même diocèse. Les reliques de saint Lô et de saint Romphaire, transférées en même temps, sont maintenant conservées avec un égal honneur à Rouen et à Angers ; une partie a été rendue à l'église de Coutances. — *Propre de Coutances.*

3. Son corps fut inhumé à quelque distance de la ville de Limoges; son tombeau, qui fut longtemps un but de pèlerinage, est devenu le noyau du bourg actuel de Saint-Just (Haute-Vienne). Vers l'an 1217, ses reliques furent transférées dans la cathédrale de Limoges, et l'on célébrait cette translation le 27 juillet. Avant la Révolution, on conservait, dans l'église paroissiale de Couzeix (vulgairement le Petit-Limoges), une relique de notre Saint bien précieuse et très-authentique. C'était un os d'une de ses jambes, d'environ neuf pouces de long, renfermé dans une petite châsse de bois doré au dos de laquelle étaient quatre sceaux sur cire rouge d'Espagne, aux armes de Mgr de Coetlosquet, évêque de Limoges. — De Reignefort, *Saints du Limousin.*

4. Voir, sur l'origine de cette fête particulière de sainte Geneviève, ce que nous avons dit dans sa vie (tome Ier, pages 92-104, et spécialement page 100.

5. Quelques-unes de ses reliques furent apportées à Gourdièges (Cantal, arrondissement de Saint-Flour, canton de Pierrefort) et à Jaleyrac (Cantal, arrondissement et canton de Mauriac), où elles sont encore aujourd'hui (1873) en très-grand honneur, et que les malades viennent vénérer dans l'espoir de recouvrer

dont nous avons donné la vie au 18 novembre. 942. — Au diocèse de Viviers, sainte Elisabeth, veuve, dont nous avons donné la vie au 19 novembre. 1231. — Au diocèse de Versailles, sainte Gertrude, vierge, dont nous avons donné la vie au 15 novembre. 1334. — A Trèves, saint Sébaud (*Sebaldus*), évêque de ce siége et confesseur. Vers 662. — A Saint-Priest-sous-Aixe (Haute-Vienne), au diocèse de Limoges, saint Martin des Arades, moine de Corbie (Somme), chapelain et confesseur de Charles-Martel [1]. 726. — En Savoie, le bienheureux Ponce de Faucigny, chanoine régulier, puis abbé de Sainte-Marie d'Abondance, fondateur et abbé de Notre-Dame de Sixte. On l'invoquait surtout en faveur des fébricitants [2]. 1178.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Alexandrie, la naissance au ciel de saint Pierre, clerc régulier, puis évêque de cette ville. 310.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — A Fabriano, dans la Marche d'Ancône, saint Sylvestre, abbé, instituteur de la Congrégation des moines Sylvestrins, sous la Règle de Saint-Benoît. 1267.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Saint-Sylvestre. — A Fabriano, dans l'ermitage du mont Fano, notre Père saint Sylvestre, abbé, qui, issu de la noble famille de Guzolina, surmonta, par la grâce de Dieu et de la sainte Vierge, la disgrâce de son père, les délices du siècle, les tentations du démon et les terreurs, et échappa à tous les dangers. De fils il devint ensuite Père, en instituant, sous la Règle et l'habit qui lui avaient été montrés dans une vision par notre patriarche le très-saint Benoît, la Congrégation monastique des Sylvestrins. Enfin, ayant rempli tous ses travaux, brisé par la vieillesse et désireux de plus en plus de jouir de la vue de Dieu, il rendit son âme bienheureuse que les anges du Seigneur emportèrent joyeux au ciel. 1267.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Naples, en Campanie, la naissance au ciel de saint André Avellin, clerc régulier, très-célèbre par sa sainteté et son zèle pour le salut des âmes; Clément XI l'a fait inscrire au catalogue des Saints [3]. 1608.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Rome, le bienheureux LÉONARD DE PORT-MAURICE, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs de la stricte observance, missionnaire apostolique, qui, pendant quarante-quatre ans, se rendit célèbre en Italie et dans tout le pays soumis au Pape, par les fruits abondants de ses prédications, par ses vertus et ses miracles. Le 19 juin 1796, le souverain pontife Pie VI l'a inscrit solennellement au nombre des Bienheureux. 1751.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — A Apt, en Provence, la bienheureuse Delphine, vierge, du Tiers Ordre de Saint-François, très-célèbre par la noblesse de sa naissance, la gloire de la virginité qu'elle conserva dans le mariage, et la renommée de ses miracles. Son corps, avec celui de son époux saint Elzéar, repose dans l'église de Saint-François des Frères Mineurs, où il est entouré de la pieuse vénération des fidèles. 1360. — Chez les sœurs et les religieux du Tiers Ordre, l'octave de sainte Elisabeth de Hongrie, veuve, du Tiers Ordre de Saint-François [4]. 1231.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Bénédictins.

la santé. — *Propre de Saint-Flour; Cf. Martyrologe romain* du 11 novembre, et note 1 à ce martyrologe (tome XIII, page 310).

1. Saint Martin fut enseveli dans l'église paroissiale de Saint-Priest-sous-Aixe; son chef, longtemps conservé chez les Dominicains de Limoges, retourna plus tard à Saint-Priest, dont l'église devint un lieu de pèlerinage. On invoquait surtout saint Martin des Arades contre la goutte, les catharres, les paralysies. — M. l'abbé Corblet, *Hagiographie d'Amiens;* De Reignefort, *Saints du Limousin.*

2. Il fut enseveli dans l'église de Notre-Dame de Sixte. Le 14 novembre 1620, saint François de Sales, qui avait une grande dévotion pour le Bienheureux, fit l'ouverture de son tombeau et en enleva les os d'un doigt afin de pouvoir vénérer à loisir cette précieuse relique. A Sixte, il se fait encore de nos jours un grand concours de peuple au tombeau du bienheureux Ponce; les pèlerins boivent avec dévotion de l'eau de la fontaine qui porte son nom (c'est une source à quelques pas de l'église). — M. l'abbé Grobel, *Notre-Dame de Savoie.*

3. Nous avons donné la vie de saint André Avellin au 10 novembre (tome XIII, page 302).

4. Voir sa vie au 19 novembre.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.
Martyrologe de l'Ordre des Carmes Déchaussés. — De même que chez les Bénédictins.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, la bienheureuse Béatrix de Ferrare, de l'Ordre de Saint-Dominique. Elle fut une des premières religieuses du monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Ferrare. Sa grande dévotion à sainte Catherine d'Alexandrie, martyre, lui mérita plusieurs faveurs de la part de cette Bienheureuse. Quoique la plus jeune de ses compagnes (à peine avait-elle vingt ans), elle prédit qu'elle mourrait la première. En effet, quelques jours avant la fin de son noviciat, elle s'envola vers le séjour de la gloire. Après sa mort, elle apparut à une de ses sœurs et lui dit : « O ma sœur, aimez bien Dieu ; en cela consiste la vie éternelle ». Plusieurs miracles rendirent sa mémoire célèbre, et son tombeau est toujours l'objet d'une grande vénération. Il ne faut pas la confondre avec une autre bienheureuse Béatrix de Ferrare, qui était de l'Ordre de Saint-Benoît. 1505. — En Afrique, sainte Victorine, martyre. — A Milan, saint Audence, sénateur. Vers 435. — En Syrie, saint Jacques l'Hypètre, solitaire. ve s.

S. PIERRE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, MARTYR

310. — Pape : Saint Eusèbe. — Empereur romain : Maximin II.

L'église d'Alexandrie, fondée par l'évangéliste saint Marc, au nom de l'apôtre saint Pierre, et métropolitaine de l'Egypte et de plusieurs autres provinces, étant devenue vacante par le décès de saint Thomas, saint Pierre, qui en était prêtre, fut mis en sa place vers la fin du IIIe siècle. Son zèle pour gagner des idolâtres à Jésus-Christ, et sa vigilance à conserver dans la pureté de la foi les ouailles que la divine Providence lui avait commises, firent bientôt connaître qu'on ne pouvait faire un meilleur choix. La grande persécution de Dioclétien et de Maximien étant survenue, il prit un soin particulier de fortifier son peuple contre la cruauté des tyrans. Mais il fut bientôt contraint de sortir d'Alexandrie, et de se retirer à Tyr en Phénicie, en Palestine et en d'autres lieux, où il n'était pas connu ; partout il exhortait les confesseurs, qui étaient prêts à céder à la violence de cette tempête, et il relevait ceux qui étaient déjà tombés.

En son absence, il n'oublia pas son cher troupeau d'Alexandrie. Il lui envoya des lettres pastorales pour l'instruire de ses devoirs et pour l'animer à la ferveur et à la persévérance, et il prit surtout un soin particulier d'encourager les évêques Hésychius et Théodore, avec plus de six cents prisonniers qui étaient dans les fers et à la veille d'être exposés aux supplices. Lorsqu'il apprenait que quelques-uns des siens avaient remporté la couronne du martyre, il en ressentait une allégresse indicible, et il demandait sans cesse à la divine bonté d'accorder aux autres cette grâce, qui est la plus importante et la plus précieuse de toutes les grâces.

Quand il put retourner à son église, il s'y rendit aussitôt, et comme, nonobstant sa sollicitude, plusieurs ne laissaient pas de renoncer à la foi pour éviter les rigueurs des supplices, et qu'ensuite, se repentant de leur lâcheté, ils demandaient miséricorde et qu'on les reçût à la communion de l'Eglise, il fit, en 305, des Canons pénitentiels pour taxer les satisfac-

tions que chacun de ces apostats devait faire selon la gravité de ses fautes, avant d'être admis à la participation des saints mystères. Entre autres, il priva des exercices de leurs Ordres les ecclésiastiques qui, au lieu de donner aux laïques l'exemple d'une constance et d'une fidélité inviolable, leur auraient donné, au contraire, celui de la lâcheté et de la perfidie. A la fin de ces Canons, il montre que c'est avec raison que les chrétiens jeûnent le mercredi et le vendredi, parce qu'en l'un de ces jours les Juifs prirent la résolution, avec Judas, de se saisir du Fils de Dieu, et, qu'en l'autre, cet aimable Sauveur a souffert la mort de la croix pour le salut de tout le genre humain.

L'année suivante, ayant assemblé un Synode, il y déposa Mélèce, évêque de Licopolis, qui fut juridiquement convaincu d'avoir présenté de l'encens aux idoles dans la persécution, et de plusieurs autres crimes détestables. Mais cette action de religion et de justice attira d'étranges persécutions à notre Saint. Mélèce, au lieu de recourir au remède de la pénitence, se révolta contre son juge et se sépara de l'Eglise ; il forma un schisme dans le troupeau de Jésus-Christ, y engagea Arius, qui depuis fut l'auteur de la fameuse hérésie des Ariens, et se rendit un des principaux instruments de Maximin II, qui était alors empereur, pour persécuter les orthodoxes. Il anima principalement ce tyran contre saint Pierre, et ses poursuites furent si violentes, que ce glorieux confesseur de Jésus-Christ ne put encore refuser à la multitude des chrétiens de se soustraire à la mort.

Son absence néanmoins ne dura pas longtemps ; le pasteur ne pouvait demeurer éloigné de ses ouailles, le père de ses enfants, l'époux de son épouse et le chef de ses membres. Il rentra au plus tôt dans la ville, et un tribun se saisit de lui et le fit jeter chargé de fers dans une prison. Son emploi, dans ce lieu, fut d'encourager les confesseurs qui étaient prisonniers avec lui, de chanter les louanges de Dieu et de s'entretenir avec sa divine Majesté dans le secret de l'oraison. Un jour, qu'il priait avec plus de ferveur, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un enfant tout éclatant de lumière, lequel, ayant une tunique de lin d'une blancheur céleste, mais déchirée du haut en bas, la tenait à deux mains et la serrait contre sa poitrine, comme pour en cacher la nudité. Pierre, tout saisi de frayeur, lui demanda avec une profonde humilité, qui l'avait mis en cet état : « C'est Arius », répliqua-t-il ; « car c'est cet hypocrite qui a divisé l'Eglise et qui m'a ravi une partie des âmes que j'ai rachetées de mon sang ». Il l'avertit ensuite que des ecclésiastiques viendraient le supplier de lui pardonner ses fautes passées et de le réconcilier à l'Eglise ; mais qu'il se gardât bien de le faire, d'autant plus que c'était un homme mort aux yeux de son Père céleste et rejeté de sa face pour toute l'éternité. Enfin, il lui dit qu'il aurait pour successeurs ses prêtres Achillas et Alexandre, et qu'il ne manquât pas de leur recommander qu'ils n'eussent jamais à le recevoir à leur communion.

Le jour suivant, quantité d'ecclésiastiques, entre lesquels étaient les mêmes Achillas et Alexandre, avec les plus honorables laïques d'entre les chrétiens, vinrent à la prison, à la requête du même Arius, et, se jetant aux pieds du saint confesseur, ils le supplièrent, les larmes aux yeux, de faire grâce à ce misérable qu'ils croyaient véritablement pénitent. Mais le bienheureux évêque leur répondit que cela lui était impossible, qu'il avait déjà une fois absous Arius, après son union schismatique avec Mélèce, parce qu'il l'avait cru converti, et que, depuis, il l'avait fait diacre ; mais

qu'ayant reconnu qu'il adhérait toujours aux schismatiques, qu'il avait un esprit turbulent et factieux, qu'il était dans des sentiments très-impies sur le mystère de la très-sainte Trinité, dont il n'avait jamais pu le faire revenir par ses remontrances, il avait été obligé de l'excommunier pour une seconde fois ; qu'il savait qu'il persistait dans les mêmes sentiments, et que, à cause de cela, il était maudit de Dieu et pour le temps et pour l'éternité ; qu'ainsi il n'avait garde de l'admettre dans le bercail de Jésus-Christ dont il voulait égorger les ouailles. Ensuite il prit à part Achillas et Alexandre, et, leur ayant découvert qu'ils lui succéderaient l'un après l'autre, il les adjura de la part de Dieu de ne jamais déférer aux prières de ce blasphémateur. Chacun se tut après cela et nul n'osa plus lui faire d'instances sur ce sujet. Pour lui, il leur dit que le jour de son martyre était proche, et que c'était pour la dernière fois qu'il leur parlait ; mais qu'il les suppliait de se souvenir du zèle, de la constance et de la piété de tant de saints personnages qui avaient été avant eux dans Alexandrie, et de ne point dégénérer de leur vertu.

Cependant, comme le bruit courut dans la ville que l'on voulait le faire mourir, les fidèles, qui étaient déjà en fort grand nombre, accoururent en foule à la prison, avec quantité de solitaires que la charité avait fait sortir des déserts, pour assister les confesseurs, et se mirent en mesure d'empêcher par la force qu'on le menât au supplice. L'empereur, néanmoins, rendit contre lui une sentence de mort et chargea un tribun de la faire exécuter. Celui-ci, ne croyant pas le pouvoir faire de jour, à cause de cette grande multitude, attendit la nuit pour le faire, croyant qu'alors tout le monde se disperserait ; mais l'amour pour le saint prélat était tellement gravé dans tous les cœurs, qu'il n'y eut personne qui ne voulût veiller et faire bonne garde toute la nuit pour sa conservation. Le Saint s'aperçut bien que c'étaient ses ouailles qui retardaient son bonheur ; aussi, pour tromper toute leur diligence et éviter une sédition, il donna l'idée de faire un trou à la muraille de la prison du côté où il n'y avait personne, et de le faire sortir par là. Le trou fut fait, et il se mit lui-même entre les mains des bourreaux. On le mena au lieu du martyre de saint Marc l'Evangéliste, premier évêque d'Alexandrie, et, avant de monter sur l'échafaud, il entra dans une chapelle voisine, qui lui était dédiée, où il fit une assez longue prière pour demander à Dieu la fin de la persécution. On dit qu'alors une vierge entendit une voix du ciel qui disait : « Pierre, le premier des Apôtres ; Pierre, le dernier des évêques martyrs d'Alexandrie » ; ce qui s'est trouvé véritable, car, depuis saint Pierre, nul des évêques d'Alexandrie n'a été mis à mort pour la foi par les païens. Après son oraison, il se mit entre les mains des soldats ; mais il parut si éclatant et si plein de majesté, que nul n'osait le frapper. Un seul, à qui l'on donna pour cela cinq pièces d'or, prit enfin son épée et lui abattit la tête. Ce fut à la pointe du jour, le 26 novembre 310.

Les chrétiens, accourus au bruit de cette exécution, recueillirent son sang et portèrent son corps au cimetière des martyrs, où il y avait une chapelle bâtie en l'honneur de Notre-Dame. Avant de le mettre en terre, ils le portèrent dans sa principale basilique ; après l'avoir revêtu de ses habits pontificaux, ils le placèrent dans la chaire de saint Marc, où, par une profonde humilité et une révérence extrême pour ce bienheureux Evangéliste, il n'avait jamais voulu s'asseoir pendant sa vie, se mettant seulement sur les degrés. Enfin, nonobstant la persécution, ils le portèrent solennellement à son sépulcre, avec des palmes et d'autres branches à la

main, chantant des cantiques de joie, comme s'ils eussent célébré un grand triomphe.

Godeau dit que l'église de Grasse possède la plus grande partie de ses reliques, qui furent apportées d'Egypte par un évêque nommé Bertrand, lorsque le siége était encore à Antibes. Son peuple a souvent ressenti à son tombeau le pouvoir de son intercession, et sa mémoire a toujours été vénérable aux fidèles.

Baronius: Sarius.

SAINT BASLE, ERMITE EN CHAMPAGNE

620. — Pape : Boniface V. — Roi de France : Clotaire II.

> La vie solitaire est comme un bain où l'âme se plonge; les vices y périssent, l'âme s'y purifie de ses souillures. *Saint Pierre Damien.*

Basle ou Basole, naquit à Limoges vers l'an 555. Ses parents, aussi distingués par leur noblesse que par leurs vertus, lui firent sucer la piété avec le lait. Elevé dans la crainte de Dieu, on vit se développer en lui, dès ses plus tendres années, le germe de toutes les vertus. Parvenu à l'adolescence, le souffle des passions ne put ternir la candeur de son âme, et il sut conserver pure et sans tache la belle vertu de chasteté, en évitant avec soin tout ce qui aurait pu y porter la moindre atteinte.

Basle embrassa d'abord le métier des armes, où il donna des preuves de sa valeur et de son zèle pour le service de son prince. La noblesse de son origine et son courage à la guerre pouvaient le faire prétendre aux honneurs et aux dignités, et déjà ses parents formaient sur son avenir les plus belles espérances ; mais lui, ne trouvant pas son bonheur dans la vanité et les joies du monde, voulut se donner tout entier à son Dieu et le servir librement loin du bruit et des agitations du siècle. Il entendait au fond de son cœur une voix secrète qui l'appelait à un genre de vie plus parfait. Basle ne résiste pas à cet ordre du ciel : il lui en coûte de s'éloigner de ses parents qu'il aime beaucoup, mais Dieu a parlé, le cri de la chair et du sang doit être étouffé, et Basle fait le sacrifice de ses affections, dit un dernier adieu aux personnes, aux lieux les plus chers à son cœur, et, un bâton à la main, il se met à la recherche de la solitude que Dieu lui destine. Il dirige ses pas vers la ville de Reims, pour y vénérer les reliques de l'illustre saint Remi. Le bruit de son arrivée se répandit dans la ville; l'archevêque Gilles, qui connaît les vertus de ce pieux personnage, se porte à sa rencontre avec une grande multitude de peuple et le reçoit avec beaucoup d'honneur et de bonté. Le pèlerin, n'oubliant pas le but de son voyage, va se prosterner devant le tombeau de saint Remi, et là il prie le Seigneur de vouloir bien l'éclairer. Ses vœux étant exaucés, il manifeste à l'archevêque le désir de mener la vie cénobitique ; celui-ci le conduit au monastère de Verzy, près de Reims. Basle n'hésite pas un instant, c'est là qu'il fixera le lieu de son repos ; il est admis avec joie par les bons religieux et bientôt sa ferveur le fait proposer comme le modèle de la com-

munauté, comme la règle vivante. Basle n'est point encore satisfait, il croit que Dieu demande de lui un détachement plus parfait et veut imiter la vie sainte et mortifiée des solitaires d'Orient ; dans cette pensée et avec la permission de son abbé, il quitte entièrement la société des hommes, se retire sur le sommet de la montagne appelée aujourd'hui Saint-Basle, et se bâtit une petite cellule dans un endroit écarté de la forêt. Là, sous l'œil de Dieu seul, il mène pendant quarante ans une vie tout angélique ; mort au monde, les pratiques de la plus rigoureuse pénitence, les jeûnes, les veilles, la prière, la récitation des psaumes font ses délices. Le salut de son âme ne lui faisait pas oublier celui de ses frères ; on le vit souvent sortir de sa chère retraite et descendre dans la vallée pour y répandre les richesses du ciel qu'il avait puisées dans ses sublimes et ravissantes contemplations. Dieu ne tarda pas à montrer au grand jour la sainteté de son serviteur.

Non content de subvenir aux nécessités spirituelles de ceux qu'il appelait ses chers enfants, le saint anachorète leur vint encore en aide dans leurs besoins temporels. En effet, comme au temps d'Elie, le ciel était d'airain ; Dieu, justement irrité, refusait à la terre sa rosée et ses eaux, la plupart des ruisseaux avaient arrêté leur cours, les hommes languissaient, tourmentés par la soif la plus ardente. Dans une si grande nécessité, les habitants de Verzy et des environs ont recours à leur bienfaiteur ordinaire. A la vue d'une telle misère, Basle est touché de compassion ; il conjure le Seigneur avec larmes de venir au secours de sa famille, et tout à coup une eau claire et limpide jaillit du sein d'une roche et permet au peuple de se désaltérer. Cette fontaine reçut le nom de *Legit ossa*, parce que ses eaux avaient la vertu de fortifier les membres du corps, et plusieurs malades, en ayant bu, recouvrèrent la santé. Annégisel, aveugle depuis douze ans, plein de confiance aux mérites du Saint, s'approche de l'ermitage et conjure le Bienheureux de lui rendre la vue. Basle prie le Seigneur d'exaucer ses vœux, et l'aveugle guéri peut voir et bénir son bienfaiteur. Les hommes n'étaient pas seuls à trouver dans ce pieux anachorète un puissant protecteur. Un jour qu'Attila, comte de Champagne, chassait aux alentours de l'ermitage, Basle était alors en oraison devant sa cellule, quand soudain un sanglier d'une grosseur énorme, déposant sa férocité, accourut se réfugier sous sa robe et, par une prière muette, implorer son secours ; les chiens qui le poursuivaient furent, pour ainsi dire, cloués sur le sol, sans pouvoir avancer. A cette vue, Attila reconnaît le doigt de Dieu et, pour témoigner son affection et son respect envers saint Basle, il lui donne une grande partie de la forêt, des terres à Bouzy et le village de Sept-Saulx. Mais cet ange de la terre n'usa de ses biens que pour le soulagement des pauvres.

Basle, mûr pour le ciel et consumé par les souffrances, apprit avec joie le jour de sa mort que le Seigneur voulut bien lui révéler. Alors il fit venir de Limoges son neveu Balsème et lui déclara que c'était la volonté de Dieu qu'il habitât sa cellule après sa mort. Puis il lui donna avec une douce et paternelle bonté ses derniers avis ; Balsème sut en profiter, car il se montra dans la suite le digne imitateur des vertus de son saint oncle. Basle se renferma de nouveau dans sa cellule, pour ne plus s'entretenir qu'avec Dieu, et vécut encore quelque temps soupirant après la béatitude éternelle, et cette âme si belle et si pure qui avait été comme une brillante étoile s'élevant sur l'horizon de notre pays pour l'éclairer et le protéger, s'élança dans le sein du Très-Haut le 26 novembre 620. C'est en ce jour qu'on célèbre sa fête dans le diocèse de Reims.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Basle fut inhumé par saint Balsème sur le sommet de la montagne qui porte son nom. Les nombreux miracles qui s'opéraient par l'intercession de ce glorieux confesseur engagèrent saint Nivard, archevêque de Reims, à rebâtir le monastère de Verzy sur le tombeau du Saint, et ce fut la première fois qu'on l'honora d'un culte public. Vers l'an 879, Hincmar, archevêque de Reims, fit l'ouverture du tombeau de saint Basle, et déposa son corps dans une châsse d'argent pour l'exposer à la vénération des peuples.

Lors de l'invasion des Hongrois, sous Charles le Simple, en 926, les habitants de Verzy, pour éviter la mort, voulurent se réfugier à Reims, et ils n'oublièrent pas leur plus précieux trésor, la châsse du Bienheureux. Déjà ils étaient arrivés à moitié chemin, lorsqu'ils s'arrêtèrent pour conjurer le Saint d'éloigner les ennemis. Dès lors la châsse s'attacha tellement à la terre, qu'il leur fut impossible de s'avancer plus loin. La nuit se passa en prières, et le lendemain, pleins de confiance dans l'intercession de leur protecteur, ils reprirent le chemin du monastère, et bientôt après, on apprit que les barbares avaient effectué leur retraite. Dans une nouvelle irruption de Hongrois, en 936, l'un d'eux avait osé porter une main sacrilége sur l'autel où, la veille encore, reposait le corps du Saint; mais elle y demeura si fortement attachée, qu'il ne put l'en retirer; on fut obligé de tailler dans la pierre, et ce malheureux porta le reste de sa vie la pierre pour ainsi dire incrustée dans sa main. Des miracles sans nombre s'opérèrent au tombeau du saint ermite, et les peuples avaient une grande vénération pour ses reliques. Chaque année, on portait processionnellement, et au chant des cantiques, la châsse du Bienheureux jusqu'aux portes de Reims. Là, l'archevêque, tous les dignitaires de l'église, le clergé et une multitude de fidèles, venaient recevoir la châsse et la portaient en triomphe dans l'église Notre-Dame. Il arriva une fois qu'en suivant la procession, un esprit fort du temps déprécia les vertus de saint Basle, et se riait de ceux qui l'invoquaient. Mais, frappé par un juste châtiment du ciel, il fut soudain perclus de tous ses membres, jusqu'à ce qu'enfin, vaincu par le mal et la grâce de Dieu, il se fit porter aux pieds de l'abbé de Verzy, confessant sa faute et demandant sa guérison; ce qu'il obtint en effet par la puissante intercession de celui qu'il avait méprisé.

Quand on vit les fureurs de la révolution s'abattre jusqu'au plus petit village, les habitants de Verzy comprirent bien que les restes vénérés de leur saint protecteur ne pourraient être respectés. Quatre d'entre eux, remplis de religion et armés d'un saint courage, gravissent la montagne le 8 avril 1791, et enlèvent les précieuses reliques; mais en 1793, les réduits les plus obscurs ne mettant plus à l'abri des recherches coupables, il fallut confier à la terre les ossements sacrés que la rage des impies voulait livrer aux flammes. La châsse fut exhumée le 4 avril 1795, et en 1853, le 28 juin, Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims, à la demande de M. l'abbé Misset, doyen de Verzy, procéda à la quatrième translation solennelle des reliques de notre Saint, au milieu d'une multitude innombrable de fidèles accourus de tous côtés à cette imposante cérémonie. Elles comprennent le corps presque tout entier; elles reposent dans une magnifique châsse en forme de tombeau. Sur les côtés sont figurés les principaux traits de la vie de saint Basle, en huit tableaux différents, et le couvercle porte, en relief très-bien sculpté, un de ces arbres si remarquables et si connus sous le nom de *Faux Saint-Basle*.

Le monastère de Verzy, à quatre lieues de Reims, remonte à une très-haute antiquité; l'auteur de la *Vie de saint Basle*, fixe son origine à la fin des persécutions, et d'après Dom Marlot, il ne céderait à aucun monastère du diocèse sous ce rapport. Saint Colomban y introduisit sa Règle; plus tard celle de Saint-Benoît, avec les constitutions de Cîteaux, prévalut. Cette abbaye possédait une école d'une grande réputation; saint Basle lui-même y fit de grands progrès sous Comart. Dans la suite, saint Nivard transféra sur la montagne ce célèbre monastère, où se tinrent plusieurs conciles, entre autres celui où le savant Gerbert, plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, fut élevé sur le siége de Reims... Après bien des vicissitudes, les Bénédictins le possédaient encore quand il tomba sous les coups du vandalisme révolutionnaire. Le temps et le propriétaire achevèrent ce que la tourmente de 93 avait épargné. Aussi, deux pans de muraille, l'un de la bibliothèque, l'autre de la grosse tour, étaient-ils seuls demeurés debout, le reste était enseveli sous les décombres, lorsqu'en 1860 des fouilles furent faites, et bientôt ce qui restait de ces immenses matériaux alla servir aux constructions du camp de Châlons. Aujourd'hui on ne voit plus pierre sur pierre.

Une croix, connue sous le nom de *Croix de l'Ermitage*, indique encore aujourd'hui l'emplacement de la cellule de saint Basle, à une petite distance de celui du monastère. Elle a été renouvelée en 1852.

Nous nous sommes servi, pour composer cette biographie, de Flodoard, de Dom Marlot, de Soret, et de *Notes* dues à l'obligeance de M. l'abbé Philémon Denis, du diocèse de Reims.

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE,

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

1751. — Pape : Benoît XIV. — Roi de France : Louis XV.

Pour ne pas se laisser aller à l'impatience ou à d'autres défauts, il faut marcher constamment en la présence de Dieu. *Maxime du Saint.*

Port-Maurice, ville du diocèse d'Albenga, sur la rivière de Gênes, se glorifie d'être la patrie du bienheureux Léonard. Il naquit le 20 décembre de l'année 1676, de parents assez riches des biens de la terre, mais bien plus de ceux du ciel : la piété et la vertu. Son père perdit sa première femme, qui était mère de notre Bienheureux, lorsque celui-ci n'avait encore que deux ans, et en épousa une seconde, dont il eut quatre enfants. Il les porta tous à l'amour de Dieu par ses exemples encore plus que par ses paroles ; il prit un soin particulier de notre Bienheureux, qui s'appelait Paul-Jérôme, parce qu'on remarquait en lui tous les indices d'une âme privilégiée et née pour le ciel.

En effet, Paul-Jérôme montra, dès l'âge le plus tendre, un grand éloignement pour les divertissements et les jeux de l'enfance ; son plus grand plaisir était de construire de petits autels et de faire des processions auxquelles il invitait ses camarades : et, après avoir récité avec eux diverses prières ou chanté des cantiques, il leur faisait souvent de petits sermons, à la façon d'un prédicateur. On était émerveillé de voir ce jeune enfant réciter soir et matin, avec une ferveur extraordinaire, son rosaire et d'autres prières, pour rendre à la très-sainte Vierge son tribut d'hommage et de vénération.

Il faisait en outre, pieds nus, en compagnie de ses jeunes camarades, de fréquents pèlerinages à l'église de Notre-Dame de la Plaine, située à deux milles environ de Port-Maurice ; là, il donnait un libre cours à sa dévotion ; c'est là surtout que, dans le temps où les tremblements de terre affligeaient la ville de Naples et portaient partout la frayeur, il allait conjurer ardemment la puissante Mère de Dieu de délivrer son pays de ce terrible fléau. Il visitait encore d'autres églises, toujours accompagné de ces mêmes condisciples ; il excitait leur dévotion envers la sainte Vierge, récitait avec eux diverses prières, les instruisait le mieux qu'il pouvait de la doctrine chrétienne, et tâchait, de cette façon, de les tenir éloignés des occasions du péché.

A l'âge de dix ans, un capitaine de navire, l'attirant à lui ainsi que ses jeunes compagnons, essaya, par des caresses et de petits présents, de les porter au mal : ces faibles agneaux se recommandent à Dieu et prennent aussitôt la fuite pour échapper à la dent du loup qui les poursuivait. Dès que notre Bienheureux fut hors de danger, il se rendit à l'église pour remercier Dieu d'avoir sauvé son innocence ; puis il fit un pèlerinage, nu-pieds, à Notre-Dame de la Plaine, pour témoigner sa reconnaissance à sa bonne Mère. Après avoir étudié avec le plus grand succès dans sa ville

natale, il alla à Rome chez un oncle paternel, nommé Augustin; cet homme, sage et vertueux, le confia à un maître habile et lui trouva un pieux confesseur dans la personne du Père Grifonelli, et, charmé de ses progrès dans les sciences et de sa conduite édifiante, il le traita avec autant d'affection que ses propres enfants. Au bout de trois ans, il lui fit suivre les leçons publiques du collége romain. Notre Bienheureux eut pour maître le Père Toloméi, que son savoir ainsi que ses vertus ont rendu célèbre et qui fut depuis cardinal. Ses progrès n'étaient pas moindres dans la piété que dans la science. Il s'adonna d'une manière toute spéciale à une vie tout intérieure et spirituelle; il s'approchait des Sacrements dans les oratoires, tous les jours de fête, et il prit l'habitude de recommander chaque jour son âme à Dieu, soir et matin, comme s'il eût dû mourir le jour même ou la nuit suivante. Il était modeste, humble, pieux, studieux et vigilant sur lui-même, au point que jamais il ne dit une parole, ni ne fit la moindre action qu'on pût regarder comme un péché, ou qui fût de nature à causer du scandale et de l'étonnement; tous ses entretiens avec ses compagnons roulaient sur des sujets de piété ou d'étude, si bien que sa vertu et sa vie exemplaire en faisaient le miroir de toute la jeunesse qui fréquentait le collége romain; il était pour chacun un objet d'édification et un modèle accompli.

Ami de la solitude et de la retraite, il eut peu d'amis, mais il n'en eut que de vertueux, comme cela doit être. Il aimait surtout l'un d'eux, parce qu'il en avait appris la grande maxime que, pour ne pas se laisser aller à l'impatience ou à d'autres défauts, il faut marcher constamment en la présence de Dieu. Ce précieux compagnon, lui ayant proposé un jour de le mener au sermon, le conduisit sur une place où l'on voyait encore suspendu au gibet le corps d'un criminel, et, se tournant vers lui : « Mon cher », dit-il, « voilà le sermon : quiconque vit mal, est tôt ou tard atteint par la justice divine; car lorsqu'un homme n'a pas la crainte de Dieu, il est capable de commettre tous les crimes ». Ces paroles et ce spectacle émurent vivement le serviteur de Dieu, qui en conçut encore une plus grande horreur du péché.

Tout jeune encore, il se fit inscrire dans de pieuses congrégations, qui se réunissaient, l'une à l'oratoire du Père Caravita, jésuite, l'autre à celui de saint Philippe de Néri, à la Chiesa Nuova; il s'exerçait déjà à remplir la mission d'apôtre, allant par les rues et les places publiques de Rome les jours de fête, et exhortant tout le monde à se rendre aux sermons : les paroles inconvenantes, les dédains, les injures qu'il avait souvent à essuyer de la part des libertins et des personnes irréligieuses ne pouvaient ralentir son zèle.

Il faisait assidûment sa lecture spirituelle, particulièrement dans l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, qu'il portait toujours sur lui, professant pour le saint auteur une dévotion spéciale. Il s'approchait souvent des sacrements et trouvait ses délices à visiter les églises et à entendre des sermons; il les retenait en partie de mémoire et les débitait ensuite aux personnes de sa maison. Il racontait lui-même, dans un âge plus avancé, qu'ayant fait, lorsqu'il était encore séculier, sa confession générale au Père Grifonelli, dans la cellule même jadis occupée par saint Philippe de Néri, Dieu daigna lui donner une si vive contrition, que, changé en un autre homme, il sentit s'accroître dans son cœur l'amour des austérités et des pénitences; il ajoutait ensuite, par humilité, qu'alors il avait un peu de ferveur, mais que depuis il l'avait totalement perdue.

Prêchant à Rome, en 1749, et exhortant les fidèles à conserver et à accroître en eux la grâce de Dieu, entre autres moyens qu'il leur indiqua pour obtenir ce résultat, il leur conseilla de s'affilier à quelque pieuse congrégation, les assurant qu'il parlait d'expérience et ajoutant que, s'il avait fait quelque bien, et surtout évité le mal dans sa jeunesse, il s'en croyait redevable à la faveur qu'il avait eue d'être agrégé à l'oratoire du Père Caravita et à celui de la Chiesa Nuova.

Dans les pieuses réunions de ces congrégations, il s'enflammait d'un tel amour pour la vertu, d'un tel désir de souffrir et de mortifier son corps, qu'en rentrant chez son oncle, il ne pouvait s'empêcher de laisser transpirer la ferveur dont il était rempli; il ne parlait que des choses de Dieu, racontait la vie des Saints dont on faisait mémoire ce jour-là, ou débitait les sermons et les instructions qu'il avait entendus, soit dans les oratoires, soit dans les églises. Il se livrait souvent à ces pieux cours le soir, pendant le souper, et il était si préoccupé de son sujet, qu'il oubliait même de manger. Son oncle, s'apercevant parfois que le repas allait finir sans qu'il eût pris la moindre chose, lui ordonnait de se taire et de manger, ajoutant que ses auditeurs auraient soin d'imiter la vie des Saints dont il avait parlé. Cependant, quelques-uns auguraient de là que ce vertueux jeune homme deviendrait un jour un grand prédicateur; d'autres remarquèrent qu'il passait à dessein l'heure du souper dans ces pieux entretiens, afin qu'entre temps, les mets dont il voulait se priver se refroidissant, il eût un prétexte de s'en passer et pût dissimuler ainsi son esprit de mortification. Il usait de mille industries pour cacher de même les autres pénitences par lesquelles il châtiait son corps afin de l'assujétir à l'esprit; toutefois il ne put empêcher que diverses personnes de la maison s'aperçussent clairement qu'il laissait son lit la nuit, pour se coucher sur le pavé nu de sa chambre, reposant sa tête sur une planche, ou sur une pierre qu'il tenait cachée dans sa chambre même; on trouva encore d'autres instruments de pénitence, tels que disciplines et cilices, dont on remarqua très-bien qu'il faisait usage.

Quoiqu'il vécût dans le monde comme n'étant pas du monde, il résolut de mieux assurer son salut et de servir Dieu plus parfaitement en suivant la voix intérieure qui l'appelait à l'état religieux. Il en parla à son confesseur qui voulut d'abord le préparer à une si sainte vocation par les plus humiliantes épreuves. Un jour, il lui ordonna de passer chez les libraires de Rome, pour acheter un livre qui renfermât, réunies en un seul volume bien relié, les fables d'Esope, de Bertoldo et de Bertoldino. Quoique le jeune homme prévît à l'instant même l'impossibilité de trouver un pareil livre, et les moqueries auxquelles ses démarches allaient l'exposer, il se mit aussitôt en course pour exécuter cet ordre singulier, et il fit le tour des librairies, sans se rebuter, quoiqu'il ne recueillît de ses recherches que ce qu'il avait prévu. Enfin, comme si de rien n'était, il revint gaiement à la Chiesa Nuova, pour dire au Père Grifonelli qu'il n'avait pu trouver le livre en question, mais qu'il était disposé à recommencer et à faire de plus diligentes recherches, s'il le jugeait bon; celui-ci lui répondit qu'il était persuadé que sa stupidité ne lui permettrait pas de trouver une chose aussi facile; le jeune homme se tut et ne dit pas un mot pour se défendre et se disculper.

Pendant que Paul-Jérôme, multipliant ses oraisons et ses pénitences, demandait à Notre-Seigneur de lui faire connaître définitivement sa sainte volonté, il vit, en traversant la place du Gésu, deux religieux d'un exté-

rieur pauvre et d'un maintien fort modeste ; il fut édifié et frappé à leur aspect, et, comme il le racontait dans la suite en parlant de sa vocation, il lui sembla voir deux anges descendus du ciel ; en même temps il se sentit enflammé du désir d'embrasser leur genre de vie. Mais, ne sachant pas à quel Ordre ils appartenaient, ni quel couvent ils habitaient, il se mit à les suivre jusqu'à ce qu'il les vit entrer dans le couvent ou retraite de Saint-Bonaventure, situé sur le Palatin, et habité par les Frères Mineurs, qui sont la plus pauvre des diverses branches de l'Ordre. Il entra dans l'église du couvent au moment où les religieux commençaient la récitation des Complies, et il entendit les premiers mots : *Converte nos*, *Deus*, *salutaris noster :* « Convertissez-nous, ô mon Dieu , notre Sauveur ! » Il se sentit incontinent frappé au cœur par ces paroles, et, éclairé d'une lumière d'en haut, il se détermina sur-le-champ à embrasser ce rigoureux institut, se disant à lui-même : *Hæc requies mea :* « C'est ici le lieu de mon repos ». En effet, il se présenta à cette maison, après avoir consulté son confesseur et d'autres pieux personnages, malgré la résistance de son oncle, le 2 octobre 1697, et reçut en même temps le nom de Léonard. Son humilité nous a fait connaître avec quelle ferveur il fit son noviciat : car, dans un âge plus avancé, quand il lui arrivait de parler de cette heureuse époque, il appelait le jour où il avait reçu l'habit religieux le jour de sa conversion, et l'année de son noviciat l'année sainte : il se plaignait d'avoir perdu la dévotion qu'il avait alors, et de n'avoir fait que reculer au lieu d'avancer dans le chemin de la perfection. On prévoyait dès lors qu'il serait un jour la gloire de l'Ordre. On l'admit tout d'une voix à la profession solennelle, le 2 octobre 1698. Dès qu'il eut prononcé ses vœux, il fut appliqué à l'étude de la théologie. On admira bientôt, non-seulement ses succès dans cette science, mais aussi sa grande régularité. Il exhortait ses compagnons à être fidèles jusque dans les plus petites choses, et exacts à garder les pieuses pratiques de l'Ordre, par la raison qu'il ne faut pas regarder comme peu de chose ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu. « Si, pendant que nous sommes jeunes », ajoutait-il quelquefois, « nous ne faisons pas cas des petites choses et si nous y manquons avec advertance, nous nous permettrons de manquer aux points les plus importants, lorsque nous serons plus avancés en âge et que nous aurons plus de liberté ». Si, par sa conduite, il servait de modèle, par de tels discours il animait les autres religieux à la pratique de toutes les vertus ; aussi la communauté était-elle émerveillée de voir avec quelle rapidité il tendait à la sainteté la plus sublime. Cette pensée le suivait même pendant les heures de récréation, lorsqu'il se promenait au jardin avec ses confrères : « Espérons en Dieu », avait-il coutume de dire, « et avec le secours de sa grâce, qui ne manque jamais, nous pouvons non-seulement être bons, mais même devenir des Saints ». Il les porta à se choisir chaque semaine une vertu, dont chacun devait produire entre ce temps le plus d'actes possible ; cette vertu et les moyens de l'acquérir devaient faire le sujet des conversations. Il établit encore que, si quelqu'un venait à commettre une faute, il serait obligé, dans la conférence qu'ils avaient entre eux, de se mettre à genoux devant un de ses condisciples, de le prier d'avoir la charité de l'avertir des manquements qu'on avait remarqués en lui, et de promettre, avec l'aide de Dieu, de s'amender.

Embrasé d'amour pour Dieu et de zèle pour le salut du prochain, il nourrissait le plus vif désir d'aller parmi les infidèles, et fut sur le point d'accompagner en Chine M. de Tournon, qui fut depuis cardinal ; mais le

Seigneur, qui voulait qu'il évangélisât les peuples d'Italie, ne permit pas que ce projet pût se réaliser : il répéta souvent depuis qu'il n'avait pas été jugé digne de verser son sang pour Jésus-Christ. Quand il apprenait la persécution qui envoyait au ciel tant de martyrs dans ce pays lointain : « Moi aussi », s'écriait-il, « je devrais en être, mais mes péchés ont été la cause que je n'y suis pas allé ». Lorsqu'il fut ordonné prêtre, il prit l'habitude de se confesser chaque matin avant de monter à l'autel : souvent même il se confessait le soir et le matin. Il termina le cours de ses études avec un succès merveilleux, qui n'était pas moins dû à son application qu'à ses talents naturels. Dans ses conférences aux religieux, il revint toute sa vie sur la nécessité d'acquérir de nouvelles connaissances pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes ; ce qui ne peut se faire que par l'étude. Il ajoutait quelquefois qu'il avait toujours étudié et qu'il étudiait encore continuellement dans ce but. Aussi sut-il unir la réputation de savant à celle de Saint : c'est pourquoi on le nomma professeur de philosophie. Mais la Providence, qui en voulait faire, non un Thomas d'Aquin, mais un Vincent Ferrier, permit qu'il tombât malade : sa constitution délicate, ses rigoureuses pénitences, son application à l'étude firent bientôt désespérer de sa santé : il devint comme un squelette n'ayant plus que la peau et les os. On l'obligea d'aller à Naples, puis à Port-Maurice, son pays natal, pour se rétablir.

Là, après avoir expérimenté l'impuissance des remèdes humains, il s'adressa à la sainte Vierge, la suppliant de lui obtenir de son divin Fils une santé qu'il consacrerait à gagner des âmes pour le ciel. Sa prière fut exaucée ; l'infirmité dont il souffrait depuis cinq ans disparut si complétement qu'il put entreprendre et continuer sans relâche des travaux plus nombreux, plus difficiles et plus glorieux que ceux d'Hercule, puisqu'il terrassa des monstres bien autrement terribles, nous voulons dire ceux qui dévorent les âmes. Il commença par faire connaître le pieux exercice du chemin de la croix et le trésor incomparable des indulgences que l'on peut gagner en le pratiquant ; il s'employa même auprès des souverains pontifes Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV, pour que ces indulgences fussent étendues à tous les lieux. Ce fut dans le diocèse d'Albenga qu'il fit sa première mission, à Artallo, distant de deux milles de Port-Maurice. Il partait chaque matin de cette résidence, et y revenait le soir, nu-pieds, quoiqu'on fût en plein hiver, pratique qu'il continua, malgré ses fatigues, jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie, lorsque Benoît XIV l'obligea de porter des sandales. Deux traits suffiront à montrer les fruits que notre Bienheureux dut recueillir dans cette mission.

Un jour qu'il revenait assez tard, selon sa coutume, au couvent des Mineurs Observantins, où il séjournait, il s'aperçut qu'un homme le suivait en poussant de profonds soupirs ; il se retourne, l'attend, engage la conversation avec lui sur un sujet spirituel, et lui demande s'il pouvait lui être utile en quelque chose, l'assurant qu'il était prêt à l'aider. Le pauvre homme, se mettant à genoux, lui dit en pleurant : « Mon père, vous avez à vos pieds le plus grand pécheur qui soit sur la terre ». Le Bienheureux, attendri par ses paroles et par ses larmes, lui répond aussitôt : « Et vous, mon fils, vous avez trouvé en moi, tout misérable que je suis, un père qui sera pour vous plein de tendresse ». Il encourage ce pécheur à se réconcilier avec Dieu, le conduit au couvent, entend sa longue confession, et le congédie plein de joie de se voir déchargé d'un fardeau de péchés dont il n'avait pu jusque-là se déterminer à faire l'aveu.

A l'occasion de la fête de saint Barthélemy, apôtre, qui devait se célébrer à Caramagna, il fut invité à y faire un sermon : ayant été averti d'un abus qui se reproduisait chaque année à pareil jour, et qui consistait en ce que les hommes et les femmes dansaient ensemble publiquement, et faisaient d'un jour de fête un véritable carnaval, il s'éleva avec force contre un tel désordre, montrant par les plus fortes raisons que le démon a tout à gagner dans les bals. Malgré cela, la plupart de ses auditeurs, à peine sortis de l'église, se rendirent, comme les autres années, au lieu où l'on dansait. Léonard en étant informé, prend en main un crucifix, et, accompagné de deux hommes qui portaient des cierges allumés, il se transporte lui-même sur les lieux. A son aspect, les joueurs d'instruments et les autres prennent la fuite, mais il les invite à s'arrêter, leur adresse la parole, et fait une si vive impression sur les assistants, que toute la foule, fondant en larmes, offre le spectacle du repentir le plus sincère et le plus universel. Il arriva que, tandis qu'il parlait, un bras du crucifix se détacha la croix ; le peuple, à cette vue plus ému que jamais, poussait des cris en demandant à Dieu miséricorde ; l'homme de Dieu profita de cette circonstance pour condamner avec plus d'énergie l'usage coupable de profaner par des bals les fêtes consacrées aux Saints ; ajoutant que le Seigneur avait voulu faire comprendre par ce signe qu'il était prêt à lancer sa foudre s'ils ne promettaient pas de ne plus commettre ces sortes de profanations. Le peuple, saisi d'une sainte frayeur, le promit sur-le-champ, et tint depuis fidèlement sa promesse. Le nouveau missionnaire, voyant que le ciel bénissait ses travaux, en fut encouragé à la prédication, au bien spirituel du prochain ; en sorte qu'il courait partout où il était appelé, sans s'inquiéter des fatigues ou des difficultés.

On ne peut dire combien de pécheurs il retira de leurs égarements ; presque toute l'Italie fut successivement témoin de ses travaux et de ses victoires sur le péché. Le grand-duc de Toscane, Cosme III, l'appela pour réformer les mœurs de ses Etats, et il allait souvent lui faire visite pour apprendre à gouverner les autres et surtout, ce qui est bien plus difficile, à se gouverner soi-même. Afin d'étendre le plus possible les fruits du zèle de notre apôtre, il le pria de donner des missions dans tout le grand-duché, lui offrant assistance et protection, tant pour lui-même que pour ses compagnons. Le serviteur de Dieu remercia ce bon prince de sa générosité, et lui dit avec une sainte liberté qu'il se chargeait bien volontiers de travailler à la vigne du Seigneur, mais que, pour ce qui est de son entretien, il avait un Maître plus riche que Son Altesse, qui y avait toujours pourvu par le passé, et ne manquerait certainement pas de le faire à l'avenir. Le grand-duc lui demanda quel était ce maître, et il répondit que c'était Dieu même, sur la providence duquel il se reposait, ne voulant vivre que d'aumônes, persuadé que ce divin Maître ne l'oublierait pas, tandis qu'il travaillerait pour sa gloire. On conçoit combien ce prince, qui était très-religieux, fut édifié d'une telle réponse. Il nomma quelqu'un pour avoir soin du missionnaire, et voici en quels termes cette personne rend compte, dans une lettre, des résultats de la mission de Pitigliano : « Je ne puis m'empêcher de vous donner avis, dans les sentiments de la joie la plus vive, du bonheur qu'a eu Pitigliano de posséder ce grand serviteur de Dieu, qui y termine sa mission, pour aller ensuite à Sorano, et sanctifier cet endroit-là à son tour ; car ce n'est pas seulement convertir, c'est *sanctifier*, qu'il fait. Le Père Léonard est un instrument de l'Esprit-Saint, qui, par ses bonnes manières, attire à lui tous ceux qui l'entendent, même les plus endurcis. J'ai l'hon-

neur d'avoir été chargé par Son Altesse Royale de le servir et de lui faire apprêter tout ce dont il a besoin ; mais j'ai eu peu d'occasions de lui être utile, ainsi qu'à ses compagnons ; car le peu qu'ils prennent pour leur nourriture, ils vont le quêter. Je lui avais fait préparer un petit appartement composé de cinq chambres, avec un lit pour lui, fourni de matelas et de tout ce qui convient ; à peine arrivé, il fit tout emporter pour mettre à la place quelques planches sur lesquelles il prend son repos la nuit. Je crois que Dieu lui conserve la vie par une assistance spéciale, car il n'est pas possible de se soutenir naturellement au milieu de si grandes fatigues, avec de si rudes pénitences ».

On ne saurait se faire une idée des multitudes qui se pressaient autour de notre Bienheureux, comme autrefois sur les pas du Fils de Dieu, pour recevoir le pain de la divine parole. Un jour, que l'on portait en procession une image miraculeuse de la sainte Vierge, pour remercier cette bonne Mère d'avoir délivré la Toscane de la peste, le nombre des fidèles qui assistaient à cette touchante cérémonie se montait à plus de cent mille. Lorsque la procession fut arrivée au sommet de la colline de Sainte-Marie, le saint missionnaire prononça un discours chaleureux qui fut clairement entendu par toute la multitude, sans que les plus éloignés, qui étaient bien à un mille de distance du prédicateur, perdissent une seule parole. Ce discours fut suivi de la bénédiction ; et en même temps des canons, placés à dessein sur des lieux élevés, de distance en distance, dans toute l'étendue du pays, firent une décharge générale, afin qu'on fût averti par toute la Toscane du moment précis de la bénédiction, et que chacun, en quelque lieu qu'il se trouvât, pût se prosterner pour la recevoir. L'émotion était à son comble, tout le peuple fondait en larmes.

Tous les diocèses auraient voulu posséder le serviteur de Dieu ; il parcourut ceux de Massa, d'Arezzo, de Volterra et les campagnes de Sienne, recueillant partout d'abondantes moissons pour le ciel. On ne savait lequel admirer le plus de son zèle, de son éloquence ou de ses austérités. L'évêque de San-Miniato, remerciant dans une lettre le Père gardien de Saint-François du Mont, de lui avoir envoyé un apôtre si saint et si zélé, s'exprime ainsi : « Le Père Léonard rentre dans sa sainte retraite chargé de mérites ; il a travaillé avec un zèle admirable pendant quinze jours, et je pourrais dire aussi pendant quinze nuits, au salut de mon bien-aimé troupeau. Rien ne surpasse son dévouement, si ce n'est, j'ose l'espérer, les fruits qu'il produit. Pour moi, je dis que la grâce divine triomphe en lui, car il ne me semble pas possible que, sans un secours tout spécial de Dieu, un homme puisse faire tant ».

Voici maintenant ce qu'écrivit le curé de Saint-Roch, près Pistoie, lorsque notre Bienheureux y eut terminé la mission : « Bénie soit l'heure où me vint la pensée de vous importuner, mon révérend Père, pour obtenir le Père Léonard. Tout ce que Dieu a daigné opérer par le moyen de son serviteur, Dieu seul pourrait le faire connaître, parce que Dieu seul le sait. Toute la ville vénère le Père Léonard comme un Saint, comme un prédicateur savant, comme un fervent missionnaire, et toutes les âmes ont été comme enchaînées à sa parole de feu. Il brise les cœurs, même les plus indifférents, qui ne prêtent l'oreille qu'à ce qui les flatte, et la ferment à la vérité. Nul n'a pu résister que celui qui n'est pas venu l'entendre. Son auditoire a été des plus nombreux ; à la seconde procession de pénitence on juge qu'il y avait bien quinze mille personnes, et à la bénédiction papale environ vingt mille. Tous les confesseurs de la ville ont eu beaucoup à faire,

et l'on remarquait chez tous les pénitents des dispositions extraordinaires, une préoccupation très-vive des besoins de leur âme et un profond oubli de tout autre chose. Il a emporté avec lui les regrets universels manifestés par les larmes des fidèles qui ne le laissaient point partir. Aussi, la ville tout spécialement attend-elle avec anxiété le bonheur de le posséder de nouveau. Les habitants les plus notables de Pistoie, hommes et femmes, venaient à Saint-Roch à des heures très-incommodes et au fort de la chaleur, pour pouvoir l'entendre et se confesser à lui. Beaucoup de personnes passaient la nuit sous le portique de l'église. Dieu soit béni, qui daigne visiter son Eglise en lui envoyant de tels serviteurs ! On peut juger du fruit de la mission, rien qu'à voir la dévotion avec laquelle se pratique l'exercice du Chemin de la Croix. C'est une chose tout à fait étrange que de voir les hommes et les dames de qualité de Pistoie, si ennemis des démonstrations extérieures de piété, faire le Chemin de la Croix avec tant de recueillement et de ferveur, qu'ils ne rougissent pas de baiser la terre, et cela même depuis que la mission est terminée ».

En 1715, tandis qu'il travaillait de la sorte en Toscane, et précisément après les missions que nous venons de décrire, il fut nommé gardien et directeur du couvent de Saint-François du Mont, à Florence. Il y établit la plus grande régularité par ses exhortations et par ses exemples. Il parlait avec tant de chaleur et d'onction qu'on se sentait, en l'écoutant, porté non-seulement à être bon, mais à devenir un Saint. Non content d'observer avec une grande exactitude tout ce qui était prescrit, il se livrait en outre à de grandes austérités ; il ne prenait qu'un court repos sur des planches nues et n'avait pour oreiller qu'un morceau de bois ; il ne prenait qu'une seule nourriture le jour, et c'était un simple légume : il marchait nu-pieds, même par les froids les plus rigoureux ; il ne portait en toute saison qu'un seul vêtement tout déchiré et rapiécé, sans parler de bien d'autres mortifications qu'on aura occasion de mentionner dans la suite. On ne pouvait assez admirer la charité qu'il mettait en toute rencontre à aider ses religieux ainsi que les personnes séculières, ne s'épargnant aucune fatigue pour amener les uns à une parfaite observance, et pour secourir les autres dans leurs besoins quelconques.

Mais la solitude d'un couvent ordinaire ne suffisait pas à notre Bienheureux ; il cherchait, comme le séraphique saint François, un lieu écarté où il pût, du moins de temps en temps, vivre seul avec son Dieu, et réchauffer à ce foyer de l'éternelle chaleur, une âme qui se refroidit à mesure qu'elle s'en éloigne. Notre-Seigneur exauça ses prières et lui procura un ermitage situé sur une montagne, à six milles de Florence, et appelée Sainte-Marie de l'Incontro. Avec l'agrément des supérieurs de son Ordre, Léonard y établit une solitude en faveur des religieux que Dieu, par une inspiration particulière, y appellerait de temps en temps. Il dressa des constitutions qui furent approuvées, et le jour de l'Annonciation, il partit nu-pieds sur la neige avec quelques religieux, et en chantant des psaumes et des cantiques. Il veilla à ce qu'on observât les règles de la plus stricte pauvreté. La cellule de chaque solitaire était si petite, qu'en étendant les bras, on pouvait facilement atteindre les deux extrémités, et en les élevant toucher la voûte, formée de simples roseaux.

Quant à la nourriture, il établit qu'on ne mangerait ni viande, ni œufs, ni laitage, ni poissons, et qu'on y observerait les neuf Carêmes, à l'exemple de saint François ; de sorte qu'excepté quinze ou seize jours par an, où il était permis de faire usage d'œufs et de laitage, on observait un jeûne si

rigoureux, que la nourriture pouvait être regardée comme une pénitence continuelle ; on n'avait à midi qu'un plat d'herbes et un plat de légumes, avec quelques fruits, et le soir, la simple collation qui est permise les jours de jeûne prescrits par l'Eglise. Il ordonna de plus qu'on se coucherait sur la dure, et que chacun s'exercerait encore à d'autres mortifications. Les pieux solitaires embrassaient toutes ses austérités avec tant de joie et d'empressement, qu'ils étaient l'un pour l'autre l'objet d'une sainte émulation et qu'ils aspiraient toujours à faire davantage.

Le bienheureux Léonard, en sa qualité de fondateur de cette solitude, pour donner l'exemple aux siens, voulut être le premier à s'y retirer et à exécuter rigoureusement tous les points de sa Règle, faisant de plus tout ce que son amour des souffrances et la ferveur de son esprit pouvait lui suggérer. Il observait ce continuel et rigoureux silence qui était prescrit ; il assistait de jour et de nuit, sans jamais y manquer, à l'oraison vocale et mentale que l'on faisait en commun ; il pratiquait cette sévère retraite, qui ne permettait à personne, excepté au supérieur, d'administrer les sacrements, ni d'écrire, ni de recevoir des lettres, si ce n'est de personnages haut placés ; il se donnait la discipline, comme la Règle l'indiquait, chaque nuit, après Matines, et le jour, après Vêpres ; il s'appliquait comme les autres, pendant une heure, à des travaux manuels.

Il aurait voulu ne jamais sortir de cette solitude : il l'appelait le lieu de ses délices, et, en s'y rendant, il disait qu'il allait faire le noviciat du paradis. L'obéissance et son zèle ardent pour la conversion des pécheurs pouvaient seuls l'en arracher. Aussi s'y rendait-il régulièrement deux fois l'an ; il y passait même des mois pour faire les exercices spirituels ; il y allait en outre à l'approche d'une solennité, pour se mieux préparer à la célébrer, et quand il revenait des missions auxquelles, par ordre de Clément XI, il dut s'employer, même pendant le temps qu'il était gardien, son repos, après une vie d'apostolat et de fatigues, était une vie plus mortifiée et plus pénitente dans ce désert. Lorsqu'il était sur le point de quitter le couvent pour se rendre à cette chère solitude, la veille de son départ, au soir, il se prosternait au milieu du réfectoire, une pierre suspendue au cou, et s'accusant d'être un homme d'une vie tiède et négligente, ayant besoin de l'assistance de Dieu pour ranimer sa ferveur et s'amender ; il demandait pardon en conséquence à la communauté religieuse et la suppliait de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce de changer de vie. C'est dans ces sentiments qu'il se retirait pour travailler à sa sanctification, et il sortait de sa retraite plein d'une ferveur qu'on ne saurait rendre.

La bonne odeur de la vie tout angélique qu'on menait dans ce sanctuaire se répandit au dehors. Des réguliers de divers instituts demandèrent d'y être admis pour y faire les exercices spirituels, et, après y avoir séjourné quelques jours, ils s'en retournaient profondément touchés et édifiés. Beaucoup d'hommes du monde même, mus par le désir de s'amender, regardaient comme une faveur singulière de pouvoir y passer une semaine avec ces solitaires ; ils prenaient part à leurs pieux et austères exercices de jour et de nuit, et voulaient même revêtir leur grossière tunique durant ces jours de retraite ; et, quand le moment du départ arrivait, ils protestaient en versant des larmes qu'ils quittaient un paradis. D'autres personnages distingués, tant ecclésiastiques que séculiers, voulurent visiter ce saint lieu, et en remarquant la pauvreté et l'austérité qui y régnaient, ainsi que la ferveur avec laquelle on se livrait à l'exercice de la perfection chrétienne, ils s'en retournaient pleins d'étonnement et d'édification, en louant Dieu,

qui ne manque pas d'envoyer à son Eglise des serviteurs fidèles, uniquement attentifs à le servir et à le glorifier. Le grand-duc lui-même, Cosme III, ayant entendu qu'on parlait beaucoup à Florence de cette solitude et des religieux qui l'habitaient, s'y rendit en personne avec sa cour, et en visita en détail les moindres parties; plus tard, elle reçut la visite de la sérénissime princesse électrice, sa fille, en compagnie de Mgr Conti della Gherardesca, archevêque de Florence; tout le monde fut émerveillé et saisi d'une sainte horreur à l'aspect du lieu, autant que d'admiration pour ses habitants. Le souverain Pontife, Clément XI, en lisant les constitutions et ce qu'elles prescrivaient, ne put retenir ses larmes et s'écria qu'elles réalisaient l'idée la plus parfaite d'un Frère Mineur, et qu'il répandait les flammes dont son cœur brûlait dans presque toute l'Italie. Aussi il serait difficile de dire jusqu'où allait la vénération publique pour ce grand serviteur de Dieu.

A sa prière, Cosme III, grand-duc de Toscane, fit réviser le procès d'une jeune fille condamnée à mort et sur le point d'être exécutée : elle fut trouvée innocente et dut la vie à la charité et au crédit de Léonard. Dans une ville du diocèse de Pise, il produisit une émotion extraordinaire sur son auditoire, en prêchant sur le scandale; tandis qu'il se donnait publiquement la discipline, selon l'usage qui se pratique en Italie pendant les missions, le curé du lieu, montant sur l'estrade, saisit l'instrument de pénitence et commença à se flageller rudement les épaules nues, en confessant à haute voix qu'il était lui-même le scandaleux; le peuple, qui déjà fondait en larmes, fut encore plus ému en voyant son digne pasteur, prêtre vertueux et édifiant, lui donner cette marque éclatante d'humilité. Mgr Frosini, archevêque de Pise, ayant entendu parler des merveilles que cet ouvrier évangélique opérait dans son diocèse, voulut l'entendre en personne. Il se rendit par conséquent à Pontédéra, à six milles de Pise, où se trouvait alors l'homme de Dieu; il arriva au milieu du sermon sur le jugement dernier, et, en voyant l'émotion du peuple qui sanglotait et demandait miséricorde à grands cris, au point d'interrompre souvent le prédicateur, il avoua qu'il n'avait jamais vu tant de larmes et de sanglots. La ville de Livourne semblait être la sentine de tous les vices : le ministre de Dieu entreprit de la convertir aux approches du carnaval : on versa bientôt des larmes à ses sermons, on donna publiquement les signes les plus manifestes du repentir ; on ne parla plus de carnaval, et, quoiqu'on eût fait de grands préparatifs et de grands frais, les mascarades, d'un commun accord, furent prohibées ; quant aux théâtres, ils restèrent fermés faute de spectateurs, et des multitudes de repentants assiégeaient jour et nuit les saints tribunaux de la pénitence. Plus de quarante personnes de mauvaise vie s'étant rendues au sermon par curiosité, sans avoir le moindre dessein de changer de vie, furent effrayées de leur état en entendant les menaces terribles du prédicateur contre ceux qui haïssent leur âme jusqu'à lui préférer un vil plaisir, et qui craignent si peu de la perdre éternellement : elles conçurent une telle douleur de leurs péchés, que toutes ensemble éclatèrent en sanglots et se mirent à crier miséricorde et à demander pardon à Dieu et à la ville du scandale qu'elles avaient fait jusqu'alors. Le pieux missionnaire les recueillit et les plaça dans une maison particulière, d'où, les jours suivants, on les voyait sortir, vêtues d'un habit de pénitence, pour se rendre à l'église; Dieu leur accorda ainsi la grâce d'édifier la ville qu'elles avaient scandalisée. Les églises de Rome furent trop petites pour la foule, qui était avide d'entendre notre Bienheureux, lorsqu'il y commença ses travaux

apostoliques, le 28 octobre 1730. Tout le monde était frappé de la force et de la sainte liberté avec laquelle il reprenait le vice, en faisait ressortir la laideur, exhortait tout le monde à le détester. Pouvait-on retenir ses larmes en le voyant accompagner ses paroles d'une rude discipline qu'il se donnait sur les épaules nues avec un instrument de fer, jusqu'à faire jaillir le sang en abondance? Le peuple n'était pas moins édifié de le voir marcher nu-pieds et vêtu pauvrement. Il avait assez l'habitude, dans ses missions, de faire un sermon sur les âmes du purgatoire, suivi d'une quête dont le produit était employé en leur faveur. Voyant donc le concours prodigieux de personnes de tout rang, de toute condition, qui se pressaient à Saint-Charles, il se décida à y faire ce sermon. Son auditoire, en l'entendant, fut touché d'une si vive compassion pour les âmes du purgatoire, qu'on recueillit ce soir-là dans l'église seule au-delà de sept cents écus romains (près de quatre mille francs); il y en eut qui déposèrent leurs bagues et même leur épée. Il ne voulut, en cette circonstance, non plus qu'en aucune autre, se charger lui-même de l'emploi de cet argent; il laissa à d'autres le soin de le distribuer entre les différentes églises de Rome, pour y faire dire des messes en faveur des âmes des trépassés.

Il prêcha la pénitence dans la ville de Velletri avec un merveilleux succès ; afin d'extirper le blasphème qui régnait alors et de faire concevoir toute l'horreur que cet affreux péché doit inspirer, il porta les habitants à tracer au-dessus de leurs portes le monogramme du très-saint nom de Jésus ; il recommandait partout cette pieuse pratique, à l'exemple de saint Bernardin de Sienne.

Le grand-duc de Toscane et la princesse Violante ne pouvaient supporter l'absence de notre Bienheureux ; ils le rappelèrent dans leurs Etats, où il fut reçu au milieu des transports d'une joie universelle. En faisant l'ouverture de la mission dans le diocèse de Lucques, il déclara à l'auditoire avec une assurance extraordinaire qu'il y avait là un peuple obstiné, décidé à persévérer dans ses désordres et à ne pas changer de vie ; que si sa voix et ses forces n'étaient pas capables de l'ébranler, il priait Dieu de faire éclater sa foudre pour briser sa dureté. A peine eut-il proféré ces paroles, qu'un coup de tonnerre épouvantable se fit entendre par un ciel serein, tandis que des éclairs sillonnaient l'église en tous sens, et sans toucher les corps, portaient la frayeur et la consternation dans les âmes. Le peuple, ému au-delà de toute expression, en voyant que Dieu confirmait par des signes aussi éclatants les efforts de son ministre pour la conversion des pécheurs, répondit avec l'empressement le plus unanime à l'appel de la grâce.

Voici encore quelques exemples des signes frappants dont Dieu prenait soin d'accompagner la parole de son serviteur. A Sezze, il s'éleva avec force contre l'infernale habitude du blasphème qui dominait en cet endroit. Un jeune débauché, grand blasphémateur, se riait de ses menaces : un jour, qu'il traversait la ville à cheval, au moment du sermon, il tomba subitement par terre et mourut misérablement, la langue pendant hors de la bouche d'une manière affreuse et noire comme un charbon. Ce fait fut envisagé par tout le monde comme un châtiment manifeste du ciel, et fit concevoir une salutaire frayeur des jugements de Dieu, qui a un temps pour punir ceux qui, au lieu d'ouvrir l'oreille à ses avertissements, les méprisent et s'en moquent.

C'est ce que l'on vit au diocèse de Velletri pendant le carnaval de 1732. Léonard avait fortement exhorté le peuple à s'abstenir de bals et de

mascarades. Quelques personnes, qui étaient venues l'écouter d'un village voisin, à peine de retour chez elles, acceptèrent une invitation pour une fête, sans tenir compte des exhortations pressantes du missionnaire ; elles s'y rendirent en effet, mais bientôt la joie se changea en deuil ; car, au beau milieu du bal, le plancher de la salle où l'on s'était réuni s'écroula tout à coup, et tout le monde fut plus ou moins grièvement blessé ; on remarqua même que ceux qui avaient été les promoteurs de la fête furent tous réduits à l'extrémité. Le seigneur du lieu voulait les punir sévèrement ; mais, réflexion faite, il jugea bon de leur infliger un châtiment qui devînt salutaire pour leurs âmes : ce fut de les obliger tous à se rendre processionnellement aux exercices de la mission que le Père Léonard donnait à Segni. Ils obéirent dans les sentiments d'un vrai repentir et furent un sujet d'édification générale.

La ville de Viterbe fut témoin d'un châtiment bien plus terrible. Notre Bienheureux avait menacé de la colère de Dieu ceux qui oseraient profaner les jours de fête par le travail : une jeune fille, étant allée, malgré ses menaces, travailler dans les champs, se sentit prise de douleurs d'entrailles violentes, comme si un feu invisible l'eût consumée intérieurement, et elle se mit à crier : « Je brûle, je brûle ! » Ses compagnes la portèrent sous un arbre, et l'y ayant laissée un instant seule pour aller reprendre les objets qui étaient restés au milieu du champ, elles furent effrayées en revenant de la trouver noire comme un charbon et sans vie. Tout le monde vit là un châtiment de Dieu ; on conçut une plus haute idée de Léonard et on résolut d'observer fidèlement tout ce qu'il commandait. Pour lui, il était loin de se glorifier de ces prodiges : il se croyait indigne de son ministère ; aussi regarda-t-il comme une rude épreuve ce qui lui arriva dans le diocèse d'Orte, où était évêque le vénérable Tenderini. Après son sermon pour l'ouverture de la mission qu'il devait donner à Orte, l'homme de Dieu fut conduit avec ses compagnons au palais épiscopal, qui lui était assigné pour logement. En y entrant, il trouva, préparé dans une salle, un siége, un bassin rempli d'eau chaude, et tout ce qu'il fallait pour se laver les pieds. Notre Bienheureux fut étonné d'abord de tous ces apprêts ; mais il fut bien plus confus et humilié quand ce vénérable évêque l'invita à s'asseoir, voulant lui-même lui laver les pieds. Après une sainte contestation, le pieux prélat, voyant qu'il ne pouvait rien gagner par ses prières, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de souffrir qu'il lui rendît cet office. Au seul mot d'obéissance, le bienheureux Léonard s'assit, tout couvert de confusion, et l'humble prélat, les genoux en terre, s'acquitta religieusement de son office, lavant les pieds d'abord au serviteur de Dieu, puis successivement à ses compagnons. Ce fait, qui ne tarda pas à être connu, augmenta parmi le peuple la vénération qu'il professait pour son évêque, et le disposa à recevoir avec plus d'empressement la semence de la parole de Dieu.

Il nous est impossible de le suivre dans toutes ses missions, de peindre toutes ses souffrances, de raconter tous ses mérites. Il allait toujours nu-pieds, comme nous l'avons dit, quelle que fût la rigueur de la saison et l'état de sa santé. On s'étonnait qu'il pût résister à ses austérités et à ses travaux. Le cardinal Corradini, le voyant exténué, l'invita à se reposer. « Mon repos », répondit-il, « je ne le désire ni le veux sur la terre, mais je le désire et je le veux en paradis ». Un zèle si ardent était d'ailleurs soutenu par de nombreux miracles. Un jour, qu'il prêchait sur le saint nom de Jésus, tout le monde vit une colombe passer plusieurs fois, en voltigeant, au-dessus et au-dessous de l'abat-voix de l'estrade, et disparaître,

sans qu'on pût dire comment, dès que le sermon fut terminé. On jugea de là que le Saint-Esprit, sous ce symbole, avait voulu faire comprendre qu'il assistait lui-même son ministre et donnait à ses paroles leur force et leur vertu. Pendant un autre sermon, trois colonnes de marbre qui ornaient la façade de l'église, sous laquelle se trouvait beaucoup de monde, se détachèrent de leurs chapiteaux ; elles auraient dû, en tombant, en écraser plusieurs ; mais elles restèrent comme suspendues en l'air, au grand étonnement de tout le monde, et partant ne causèrent aucun dommage.

Parmi les pieuses industries qu'il avait coutume d'employer pour secourir les pécheurs, il en est une qui consistait tout simplement à faire sonner la grosse cloche le soir, tous les jours que durait la mission : il voulait qu'en même temps on recitât trois *Pater* et trois *Ave* pour les plus endurcis. Il arriva un soir, comme on avait refusé d'exécuter cet ordre, que la cloche se mit à sonner d'elle-même. Dans une autre mission, une pauvre femme désirant vivement aller écouter le catéchisme que faisaient les missionnaires, laissa au lit son enfant à peine âgé de deux ans, et, après l'avoir recommandé à la sainte Vierge, se rendit à l'église. Rentrée chez elle, et ne voyant plus le petit, elle commença à le chercher tout en pleurs, et elle reconnut qu'il s'était précipité par une ouverture de la hauteur de deux étages, et qu'il était resté suspendu en l'air par ses vêtements, sans se faire aucun mal ; ce qui étonna tous ceux qui furent témoins du fait ou qui en eurent connaissance.

A Gaëte, prêchant sur le pécheur obstiné, le Bienheureux, d'un ton extraordinairement animé, prononça, contre sa coutume, ces paroles : « Mon cœur me dit qu'il y a ici un pécheur obstiné. S'il ne rentre pas en lui-même, c'en est fait de lui ; cette nuit même il recevra son châtiment ». En effet, il s'en trouvait un dans l'auditoire, qui entretenait une liaison scandaleuse, dont ni les admonitions, ni les menaces de son évêque n'avaient pu le détourner, et qu'il continuait même pendant le temps de la mission. Ce malheureux soupait, le soir même, avec deux ecclésiastiques ; tandis qu'il mangeait un œuf, il fut subitement atteint d'un accident violent et tomba raide mort, sans qu'aucun des deux prêtres eût le temps de proférer la formule de l'absolution. Il devint noir, contrefait, hideux et effrayant à voir. Toute la ville fut vivement émue de ce funeste accident ; elle en conçut une plus haute idée du missionnaire et prit plus que jamais ses paroles pour autant d'oracles. Dans le sermon sur la sainte Vierge, il recommanda à ses auditeurs de pardonner les offenses reçues et de se réconcilier avec ses ennemis ; le major de la place qui, depuis longtemps, ne saluait même plus son évêque, touché en entendant l'exhortation du serviteur de Dieu, se détacha immédiatement du corps des officiers, et, en présence de tout le monde, alla baiser la main du prélat sur son trône, ce qui arracha des larmes d'attendrissement des yeux de l'évêque et de la majeure partie des assistants.

Il lui arrivait quelquefois de succomber d'épuisement, de s'évanouir au milieu du sermon et de rester à demi mort ; mais il ne tenait aucun compte de ces faiblesses : « Mon âne s'est jeté par terre », disait-il, « mais j'aurai soin de le châtier pour qu'il ne s'avise plus de recommencer et qu'il tienne ferme sur ses pieds ». Il se mettait alors une chaîne au cou, sur la tête une couronne d'épines, prenait sa discipline et se frappait souvent jusqu'à ce qu'on se jetât sur lui pour le retenir. Gênes, Lucques, l'île de Corse ressentirent les effets de ce zèle infatigable. A Gênes, on croit que son auditoire dépassait parfois le nombre de cent mille personnes. Après

la mission, on éleva un monticule de pierres blanches et noires surmonté de trois croix et portant pour inscription ces paroles, souvent répétées par le serviteur de Dieu : « Mon doux Jésus, miséricorde ! » Et comme il avait recommandé de mettre les noms de Jésus et de Marie sur les portes des maisons, on mit ces noms sacrés en lettres de bronze doré, plaquées sur marbre, à la porte de Monte-Reale, avec grande pompe, au bruit du canon du port et au son de toutes les cloches de la ville. Dans la Corse, sujette aux animosités et aux rancunes, plusieurs familles étaient divisées par des haines invétérées, qui les tenaient constamment sous les armes ; mais en entendant les touchantes exhortations du missionnaire, on renonça à toute hostilité, on mit bas les armes et on conclut la paix. Il y eut une scène des plus attendrissantes : tous pleuraient à chaudes larmes, se demandaient mutuellement pardon et s'embrassaient comme des frères. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que tout cela arriva comme subitement ; ceux qui avaient nourri des inimitiés mortelles pendant bien des années, non-seulement se réconcilièrent publiquement, à la voix du Bienheureux, mais, de plus, voulurent ratifier la paix conclue par un acte authentique.

Notre Saint parcourut ensuite l'Italie jusqu'à Rome où il prêcha pour le Jubilé ; il se retira lui-même au couvent de Saint-Bonaventure. Là, comme si, en s'épuisant au service des autres, il se fût négligé lui-même, il voulut vaquer à son tour aux exercices spirituels. Le soir qui précédait sa retraite, il se jeta aux genoux de son supérieur, dans le réfectoire commun, pour demander sa permission et sa bénédiction ; et tout en protestant à la face de ses confrères qu'il n'avait de religieux que l'habit, et en se recommandant aux prières de la communauté, il se mit à pleurer tellement que les sanglots étouffaient sa voix.

Qu'on juge par là avec quel recueillement et quel profit pour son âme il s'adonna à ses saints exercices ; aussi, étant allé ensuite se présenter au Pape et étant interrogé sur le fruit qu'il en avait retiré, il répondit que ce fruit consistait en un désir ardent de mourir bientôt pour aller jouir de son Dieu.

Dans le cours des missions qu'il fit depuis, il dit plusieurs fois à ses compagnons que c'étaient les dernières. Il laissa plusieurs fois entendre que sa mort approchait. Le Pape lui ayant écrit une lettre très-affectueuse, pour le rappeler à Rome, il se mit en route pour lui obéir. Ce voyage fut pour lui très-pénible. En partant de Tolentino, comme les montagnes qu'il fallait traverser étaient couvertes de neige, il endura un froid si intense que, toute la chaleur se retirant de ses membres, il présentait l'aspect d'un cadavre. Son compagnon lui ayant demandé comment il se trouvait, il répondit par deux fois : « Je suis mal ». Aucune souffrance n'avait pu lui arracher cette plainte depuis vingt-cinq ans. Arrivé à Foligno, il voulut dire la messe ; et, comme le bon frère le priait de s'en abstenir pour cette fois, attendu qu'il ne tenait plus sur ses jambes, il lui répondit d'un ton très-pénétré : « Mon frère, une messe vaut plus que tous les trésors du monde ». Dès qu'il eut franchi la porte de Rome, il dit à son compagnon : « Entonnez le *Te Deum*, et je répondrai ». Il le fit en effet, et c'est en récitant ce chant d'actions de grâces qu'il arriva au couvent de Saint-Bonaventure, le 26 novembre après le coucher du soleil.

On le descendit avec peine de la voiture : car il était si faible qu'on ne lui sentait plus de pouls : aussi fallut-il le porter à bras jusqu'à l'infirmerie. A peine y fut-il entré qu'il se confessa et demanda le saint Viatique, qui

lui fut administré environ une heure après son arrivée, en présence de toute la communauté. Lorsque son divin Sauveur entra dans la chambre, il lui adressa un colloque si affectueux, si expressif, il prononça ses actes de foi, d'espérance et de charité avec tant d'énergie et de sentiment, que tous les assistants furent émus jusqu'aux larmes. Après être resté pendant quelque temps recueilli en Dieu, il reçut la visite du médecin, qu'il pria de ne pas lui ordonner de manger de la viande, tant il était jaloux d'observer, jusqu'à son dernier soupir, l'abstinence qu'il gardait depuis tant d'années. Le docteur le trouva tout à fait sans pouls, lui ordonna de prendre une boisson fortifiante ; il la reçut des mains de l'infirmier en le remerciant de sa charité, et il ajouta : « Oh ! si l'on en faisait autant pour l'âme que pour le corps ! » Après avoir bu, il dit encore : « Mon frère, je n'ai pas de termes suffisants pour remercier Dieu de la grâce qu'il m'accorde de mourir au milieu de mes confrères ». Le Bienheureux, désirant demeurer dans le recueillement, congédia les religieux, en leur disant d'aller se reposer ; il ne resta près de lui que l'infirmier pour l'assister au besoin. Celui-ci, se tenant en dehors de la chambre, dont la porte était ouverte, était édifié d'entendre le malade faire les actes d'amour les plus fervents, invoquer la sainte Vierge et s'entretenir avec elle comme s'il l'avait eue présente. S'étant ensuite approché du lit, il vit qu'il avait le visage tout enflammé ; il le toucha, et il lui trouva la chair brûlante. On lui donna aussitôt l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec les sentiments de la dévotion la plus parfaite ; peu après, ayant conservé jusqu'à la fin toute sa présence d'esprit, il parut comme surpris d'un doux sommeil ; et, sans faire aucun mouvement, il s'endormit dans le Seigneur.

Ce fut le vendredi, 26 novembre 1751, un peu avant minuit, qu'il alla recevoir la récompense de tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain : il était âgé de soixante-quatorze ans, onze mois et six jours ; il avait passé cinquante-trois ans en religion et il en avait consacré quarante-quatre aux missions. Le matin, de bonne heure, conformément aux instructions reçues, on en fit donner avis au Saint-Père, qui, en apprenant la mort du Père Léonard, dit avec un profond sentiment de douleur : « Nous avons beaucoup perdu ; mais nous avons gagné un protecteur dans le ciel », et l'on vit couler des larmes de ses yeux.

On le représente portant une bannière de la sainte Vierge, afin d'exprimer le zèle qu'il mettait à propager le culte de la Mère de Dieu.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Les funérailles du serviteur de Dieu eurent lieu le 28 novembre 1751 : le concours du peuple était si grand qu'on résolut de ne point l'exposer dans l'église, de crainte de désordres ; mais pendant le temps de la messe seulement il fut placé devant le grand autel. On le transporta ensuite de l'église dans la chapelle du couvent, et on le déposa en grande pompe dans une bière scellée avec de la cire d'Espagne par ordre de Sa Sainteté ; il fut enseveli en face de la chapelle de Saint-François. Ce tombeau est devenu très-célèbre en Italie, à cause du grand nombre de miracles qui s'y opèrent. Le corps a échappé à la corruption et est parfaitement conservé : on dirait qu'il vient de mourir ; il repose à découvert sous le maître-autel. On peut voir dans la cellule où il mourut, et qui a été transformée en chapelle, sa discipline de fer, sa ceinture de corde, son crucifix et cinq lettres écrites de sa main : la cellule vénérée est ouverte tout le jour de la fête du Saint à l'affluence et à la piété des visiteurs. En 1796, le pape Pie VI l'a mis au rang des Bienheureux, et, en 1867, à l'occasion du Centenaire de saint Pierre, il a été solennellement canonisé par le pape Pie IX.

Nous avons de saint Léonard : un *Carême;* des *Méditations* ou exercices *pour une Retraite;*

un *Directoire* et le *Chemin de l'éternité*. Ce dernier n'offre que quelques méditations et pratiques de piété très-simples. Tous ses écrits se font remarquer par une grande chaleur de sentiment, par beaucoup d'abondance et d'onction de parole, enfin par une force de persuasion et une simplicité qu'on a appelée dorée, qui ravissent le lecteur.

Extrait de la *Vie du Saint*, par le R. P. Salvator d'Orméa, de l'Ordre de Saint-François.

SAINT SIRICE DE ROME, PAPE (398).

Saint Sirice, romain, fils de Tiburce, prêtre-cardinal du titre de Sainte-Pudentienne *in pastore*, ou, comme disent d'autres auteurs, diacre-cardinal créé par Damase, fut élu pontife en 384. On assure qu'il est l'auteur du *Communicantes* dans la messe. Par une décrétale écrite à Himérius, évêque de Tarragone, la première des pontifes qui, suivant beaucoup d'écrivains, soit légitime, il permit aux moines de recevoir l'ordre sacerdotal, ce qui, jusqu'alors, ne leur avait pas été permis. Il défendit d'ordonner les bigames et ceux qui avaient épousé des veuves. Il prescrivit le célibat aux prêtres et aux diacres. A cette époque, dit Novaes, on n'avait publié aucune loi ni aucun canon qui forçât, avec menace d'une peine canonique, les clercs majeurs au célibat. Saint Sirice ordonna aussi que le baptême, à moins qu'il n'y eût nécessité, ne pût être administré qu'à Pâques et à la Pentecôte. Il condamna les Manichéens, ces sectateurs obstinés de Manès, esclave persan, qui avait répandu ses erreurs en 273. Ils soutenaient, entre autres délires, que le corps de Jésus-Christ était fantastique ; qu'il y avait deux principes, un bon et un mauvais, et que de ce dernier provenait l'antique loi. Ils n'admettaient pas l'obéissance aux princes, et la trouvaient dangereuse. Suivant Manès, tous les prophètes étaient damnés. Le dogme absurde de la métempsycose ; la défense de tuer un animal quelconque, et l'abstinence absolue de toute espèce de viande, formaient les autres points de sa religion ; il dogmatisait publiquement, et il envoya prêcher sa doctrine, d'abord dans les provinces les plus voisines de la Perse, ensuite dans l'Inde et en Egypte, et à la Chine, par douze disciples, à l'exemple des douze apôtres de Jésus-Christ, parmi lesquels on cite Thomas, Hermas et Buldas. Saint Sirice condamna encore les Priscillianistes, sectateurs de Priscillien, évêque d'Avila. Celui-ci suivait quelques erreurs des Manichéens, et il y ajoutait que les hommes étaient soumis à des étoiles fatales. Jovinien, moine de Milan, fut aussi condamné. Il niait la virginité de la sainte Mère de Dieu.

Des auteurs attaquent la sainteté de Sirice, parce qu'il n'aurait pas repoussé promptement le venin des erreurs que Rufin, moine d'Aquilée, tint longtemps cachées, et qui furent découvertes par sainte Marcelle, dame romaine, et par Pammachius, sénateur de Rome. Benoît XIV excuse le pontife, surtout dans une lettre à Jean V, roi de Portugal. Du reste, le même Benoît XIV ordonna que le nom de saint Sirice fût placé dans le martyrologe romain. Baronius, précédemment, l'avait accusé de s'être montré froid dans ses relations avec saint Jérôme, et de ne lui avoir pas continué la confiance que lui témoignait Damase ; ces circonstances n'influèrent pas sur la décision de Benoît XIV, qui a aujourd'hui force de loi. Ce qui aura frappé ce savant législateur catholique du XVIIIe siècle, c'est que les ouvrages de Sirice manifestent un grand courage. Dans ses lettres, l'autorité pontificale brille de toute sa dignité. On y reconnaît le Prince de l'Eglise, *le lieutenant de Dieu*, puisqu'il commande que ses décrets soient publiés dans toutes les provinces, et que les primats ecclésiastiques veillent à l'exécution des dispositions, sous peine de déposition immédiate ; le pontife y déclare expressément que quiconque refusera d'observer ces injonctions, sera retranché de la communion des fidèles et passible des peines de l'enfer.

Saint Sirice, dans cinq ordinations, en décembre, créa trente-deux évêques, vingt-sept ou trente et un prêtres, seize ou dix-neuf diacres. Il fut le premier qui se fit appeler *pape* [1].

Sirice gouverna l'Eglise pendant quatorze années. Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, en 398, et fut enterré dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, et de là transporté par Pascal Ier dans l'église de Sainte-Praxède.

Histoire des souverains pontifes romains, par Artaud de Montor.

1. Ce nom est dérivé du titre de *PAter PAtriæ;* d'autres le font dériver de *PAter PAtrum*, ou de *PAter PAstorum*. Quelques-uns disent que ce nom est dérivé des lettres initiales *Petri Apostoli Potestatem Accipiens*. Toutes ces interprétations conviennent à un nom aussi mystérieux.

SAINT MAURIN D'AGEN, MARTYR A LECTOURE (VIe siècle).

La naissance de Maurin fut une faveur signalée du ciel ; elle arriva en effet après dix-huit ans de prières, et quand ses parents avaient perdu toute espérance de postérité. Son père, Eutychius, et sa mère, Alabanna, n'étaient pas moins distingués par leur piété que par leur noblesse ; ils donnèrent à leur enfant l'éducation la plus chrétienne, et le jeune Maurin ne se distingua pas moins par une brillante intelligence que par une tendre piété. Mais il fallait, avant tout, le préserver du contact de l'hérésie, et Agen, comme la plupart des autres Eglises d'Aquitaine, était sans pasteur depuis l'arrêt porté contre les siéges épiscopaux par l'impie Evaric. Maurin fut alors envoyé à Germain, évêque de Capoue, dont la renommée publiait au loin la sainteté et la doctrine. Le jeune chrétien fit tant de progrès sous son nouveau maître, que Germain lui donna le baptême et l'ordre du diaconat. Après l'avoir gardé sept ans auprès de lui, il le renvoya auprès de ses parents, dans l'espérance qu'il pourrait désormais lutter avantageusement contre l'erreur qui désolait sa patrie.

Or, la ville de Lectoure, alors gouvernée par Walduan, l'un des plus fanatiques ministres d'Alaric, était en proie aux déchirements de l'hérésie ; le gouverneur en écartait soigneusement tous les prédicateurs de la foi catholique. C'est là que Maurin, bouillonnant de zèle, vole avec intrépidité ; il traverse la cité, prêchant l'Evangile dans les carrefours, dans les rues, dans les places publiques. Irrité de tant d'audace, Walduan le fait saisir et le condamne à la torture s'il ne renie sa foi. On l'attache à un poteau, et trois licteurs dirigent contre lui une grêle de traits. Armé de la prière, Maurin est invincible, et les traits se brisent d'abord sur sa poitrine. Bientôt la colère de Dieu a soufflé; elle retourne les dards contre les bourreaux et les blesse mortellement. Présent à ce spectacle, le gouverneur s'enflamme et fait jeter le Saint dans une prison. Lui seul n'a pas compris ce prodige ; mais la foule, moins impie, a reconnu la puissance de Maurin. Elle se précipite sur ses pas et dépose sur le seuil de la prison les trois licteurs miraculeusement blessés ; le Saint se met en prières et les licteurs sont guéris. Alors descend du ciel un ange envoyé de Dieu, dont l'éclatante lumière dissipe les ténèbres de la prison : Walduan ferme les yeux à ce nouveau prodige ; il fait enchaîner Maurin sur un bûcher funèbre ; mais les flammes qui le dévorent respectent le corps du Saint. Cependant le fer, plus puissant que les flammes, va terminer son supplice. Le gouverneur fait un signe, et la tête du confesseur tombe sous la hache du bourreau. Son corps mutilé la reçoit dans ses mains et la porte jusques auprès de la fontaine Militane.

Sur la frontière de l'Agenais et du Quercy, entre Puymirol (Lot-et-Garonne) et Bourg-de-Visa (Tarn-et-Garonne), au milieu des ruines de l'antique abbaye de Saint-Maurin, deux colonnes sont encore debout, couronnées de chapiteaux historiés. Sur le premier, on voit un ange aux larges draperies, déployant ses ailes, tenant le Saint d'une main et de l'autre lui montrant le ciel pour l'encourager au martyre. Debout, à côté, on voit le corps mutilé de saint Maurin, portant sa tête dans ses deux bras ; à ses pieds, une femme chrétienne est à genoux, lui tendant les mains pour recevoir le chef vénéré. Sur l'autre chapiteau, c'est le vieillard Eutychius appuyé sur son bâton et recevant la mort de la main du bourreau, qui lui tranche la tête : Dieu lui envoie un ange qui le soutient dans cet instant suprême.

M. l'abbé Barrère, *Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen.*

SAINT DIDIER OU GÉRY, ÉVÊQUE DE CAHORS (654).

Didier, fils de Salvius et d'Archénéfrède, naquit à Obrègue, ville située aux confins de l'Aquitaine et de la Narbonnaise. Il fut élevé avec ses deux frères, Rustique et Siagrius, à la cour de Clotaire II. Rustique, ayant embrassé l'état ecclésiastique, fut fait diacre de l'Eglise de Rodez, puis abbé ou maître de la chapelle du roi, et enfin évêque de Cahors. Siagrius fut comte d'Albi et premier magistrat de Marseille.

Didier fit de grands progrès dans les lettres et s'acquit beaucoup de célébrité par son éloquence. Il fut fait trésorier de l'épargne ou garde du trésor royal, et il remplit cette charge avec une grande

capacité et un désintéressement admirable. Il vivait à la cour comme les religieux les plus exemplaires. Il s'animait de plus en plus à la vertu par les conseils et les exemples de plusieurs saints personnages qui étaient alors à la cour, comme saint Arnoux, saint Ouen, saint Eloi. Il se sentait alors fortifié par les instructions contenues dans les lettres que lui écrivait la pieuse Archénéfrède, sa mère.

Le roi Dagobert eut, comme Clotaire, son père, une grande confiance en Didier; il le combla même de nouveaux honneurs. Il le donna pour successeur à son frère Siagrius, que la mort avait enlevé, à condition toutefois qu'il continuerait de rester à la cour. Peu de temps après, Rustique, l'autre frère de Didier, fut assassiné par quelques scélérats de Cahors. Un tel attentat fut puni comme il méritait de l'être. Lorsqu'on sut à Cahors que le roi verrait avec plaisir Didier succéder à Rustique, le clergé et le peuple s'empressèrent de le lui demander pour pasteur.

Voici le remarquable brevet donné par le roi en cette occasion : « Dagobert, roi des Français, aux évêques, aux ducs et à tout le peuple des Gaules. Nous devons apporter nos soins à ce que notre choix soit agréable à Dieu et aux hommes ; et, puisque le Seigneur nous a confié le gouvernement des royaumes, nous ne devons donner les dignités qu'à ceux qui sont recommandables par la sagesse de leur conduite, par la probité de leurs mœurs, et par la noblesse de leur extraction. C'est pourquoi, ayant reconnu que Didier, notre trésorier, s'est distingué par sa piété depuis sa jeunesse, comme un véritable soldat de Jésus-Christ, sous la livrée du monde ; et que la bonne odeur de ses vertus angéliques, et la conduite vraiment sacerdotale qu'il a tenue, s'est répandue jusque dans les provinces éloignées, nous accordons aux suffrages des citoyens et des abbés de Cahors qu'il soit leur évêque. Nous croyons que c'est le choix et la volonté de Dieu que nous suivons, puisque nous nous faisons violence à nous-même, en nous privant d'un officier si nécessaire. Mais, quelque chose qui puisse nous en coûter, nous devons procurer aux églises des pasteurs qui conduisent, selon Dieu, les peuples que nous confions à leurs soins. C'est pourquoi, suivant la demande des citoyens et notre propre volonté qui s'accorde avec la leur, nous voulons et ordonnons que Didier soit sacré évêque de Cahors, afin qu'il prie pour nous et pour tous les Ordres de l'Eglise; et nous espérons que, par le mérite des prières d'un si saint pontife, Dieu nous prolongera la vie ». Cet acte est du mois d'avril 629.

Revêtu de la dignité épiscopale, il brilla, plus encore qu'il n'avait fait jusque-là, de l'éclat de toutes les vertus. Il construisit plusieurs églises au dedans comme au dehors de la ville, ainsi que plusieurs monastères sous la Règle de Saint-Colomban et de Saint-Benoît. Mais, comme il le disait lui-même, ce n'était rien de bâtir des maisons à Jésus-Christ si l'on ne sauvait les âmes qui sont les vrais temples de Dieu. C'est pourquoi il nourrissait très-assidûment son peuple du pain des âmes, qui est la parole de Dieu. Il s'était lié avec saint Eloi, saint Ouen, saint Radulphe et saint Paul, d'une étroite amitié qu'il entretint par des lettres qui respirent une piété céleste. Voici ce qu'il écrit, par exemple, à saint Paul, évêque de Verdun : « Vous avez sans doute entendu parler du monastère que j'ai entrepris de fonder, et de la basilique que je viens d'achever par la grâce de Dieu. C'est pourquoi je prie et invite votre dignité apostolique qu'elle veuille bien assister à la dédicace de cette église ; et, lorsque nous nous serons vus à cette solennité, je désire que nous puissions, durant quelques jours, nous entretenir familièrement de cette vie éternelle et désirable après laquelle nous soupirions autrefois ensemble. Je ferai en sorte d'obtenir l'assistance de plusieurs évêques, dont les exemples et les exhortations nous seront utiles, et la société très-agréable ». Son grand âge et ses infirmités l'avertissant qu'il approchait de sa fin, il fit son testament, et légua tous ses biens à son église, à la condition de pourvoir à la subsistance des pauvres qu'il avait nourris. Il mourut en 654, dans le territoire d'Albi, à l'âge de soixante-quinze ans, comme il revenait de la terre où il avait vu le jour. Son corps fut rapporté à Cahors, et enterré dans l'église de Saint-Amand. Une femme, tourmentée par l'esprit malin, ayant suivi le corps pendant la translation, fut guérie au lieu nommé Milliarque. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Dans la suite, ses reliques furent transférées dans la grande église : elles y demeurèrent jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, où elles furent complétement détruites par les Calvinistes.

Propre de Cahors et Godescard.

S. SYLVESTRE GOZZOLINI, FONDATEUR DES SYLVESTRINS (1267).

Sylvestre naquit (1177) de parents nobles, à Osimo, dans la Marche d'Ancône. Dès son enfance, il se fit remarquer par ses succès dans les lettres et par la pureté de ses mœurs. Quand il fut arrivé à l'âge de l'adolescence, son père l'envoya étudier le droit à Bologne, mais il donna son principal soin à la théologie, et par là encourut la disgrâce paternelle. Son rare mérite le fit admettre parmi les chanoines d'Osimo, fonction dans laquelle il se rendit utile au peuple par ses prières, ses exemples et ses prédications.

A la vue du cadavre d'un homme naguère renommé pour sa beauté, il fit cette réflexion : « Je suis ce qu'a été celui-ci ; ce qu'il est maintenant je le serai ». Puis se rappelant cette parole du Seigneur : « Que celui qui veut venir après moi se renonce, prenne sa croix et me suive », il partit secrètement d'Osimo et se retira dans un désert situé à trente milles de cette ville. Il avait alors quarante ans. La vie qu'il menait était fort austère ; toujours dans les jeûnes et les veilles, il ne se nourrissait que d'herbes crues. Différentes fois il changea de retraite pour mieux se dérober aux regards des hommes ; enfin il s'arrêta à Monte-Fano, lieu alors désert, quoique voisin de Fabriano. Il y bâtit un monastère en 1231, le soumit à la Règle de Saint-Benoît et donna à ses disciples l'habit qui lui fut montré dans une vision. Telle fut l'origine de la Congrégation des religieux Sylvestrins. Le saint abbé éprouva la jalousie de Satan qui se mit à effrayer les habitants du monastère en secouant violemment les portes pendant la nuit. Mais l'homme de Dieu, ayant repoussé les attaques de l'ennemi, acquit une renommée de sainteté qui confirma plus que jamais ses disciples dans leur sainte vocation. Le pape Innocent IV approuva le nouvel institut en 1248. L'Ordre des Sylvestrins se propagea rapidement, et il avait vingt-cinq maisons en Italie lorsqu'il perdit son bienheureux Père. Saint Sylvestre mourut le 26 novembre 1267, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau.

Voici les constitutions de l'Ordre. Les religieux se lèvent la nuit pour dire Matines, mais à divers temps, selon les différentes saisons. Les jours de féries et de fêtes simples, outre le grand office, ils disent encore au chœur le petit office de la Vierge ; après Prime les litanies des Saints ; la messe conventuelle se chante après Tierce. Elle est suivie de Sexte. None se dit après dîner. Ils font une conférence spirituelle après Vêpres, et après Complies une heure d'oraison, laquelle étant finie, ils se retirent au dortoir. Ils se trouvent tous les jours au chapitre, prennent un jour de la semaine la discipline en leur particulier, et tous les vendredis en commun ; pendant l'Avent et le Carême ils la prennent deux fois la semaine en particulier et les mercredis et vendredis en commun. L'usage de la viande leur est interdit, à moins qu'ils ne soient malades. Ils mangent deux fois le jour depuis Pâques jusqu'à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, et depuis Noël jusqu'au mercredi des Cendres. Les œufs et le laitage leur sont alors permis, excepté le vendredi et les jeûnes ordonnés par l'Eglise. Ils jeûnent encore tous les jours depuis la fête de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques, excepté le jour de Noël et la fête de saint Sylvestre ; le supérieur peut en dispenser les fêtes solennelles, hors le temps de l'Avent et du Carême. Il ne leur est pas permis de manger des œufs et du laitage les jours qu'ils jeûnent : ils sont même obligés en voyage aux jeûnes de la Règle, si ce n'est pour raison d'infirmité ou de longs voyages.

Quant à l'habillement de ces religieux, il consiste en une robe et un scapulaire assez large, auquel est attaché un capuce. Au chœur et par la ville, ils portent une grande coule à la manière des autres Bénédictins, le tout couleur de bleu turquin ; et quand il fait mauvais temps ou qu'ils sortent seuls, on leur permet quelquefois de porter un grand manteau à la manière des ecclésiastiques. Ils n'ont que des chemises de serge, leur collet et leurs manchettes ne sont aussi que de serge blanche. Le général est habillé de violet. Il porte le mantelet et la mosette à la manière des prélats de Rome. Il se sert d'ornements pontificaux, et peut conférer les ordres mineurs à ses religieux. Les autres abbés peuvent aussi officier pontificalement dans leurs monastères trois fois l'an. Ils sont perpétuels, mais ils ne peuvent être supérieurs dans un même monastère que pendant quatre ans. Outre le chapitre général, on tient encore tous les deux ans une diète générale, dans laquelle on change les supérieurs qui ont fini le temps de leur office, et on pourvoit au bien de la Congrégation.

L'Ordre des Sylvestrins a pour armes d'azur à trois montagnes de sinople, surmontée d'une crosse d'or, accostée de deux branches de rosier avec leurs fleurs.

Propre d'Ajaccio complété avec le *Dictionnaire des Ordres religieux*, par le P. Hélyot.

S[e] DELPHINE DE SIGNE, DU TIERS ORDRE DE S.-FRANÇOIS (1360).

Fille de Guillaume de Signe, seigneur de Puimichel et autres fiefs en Provence, et de Delphine de Barras, elle perdit son père et sa mère à l'âge de sept ans (1291), et demeura sous la tutelle de ses oncles et sous la conduite de sa tante Cécile du Puget, abbesse de Sainte-Catherine de Sorbs (diocèse de Riez). Elle se plut tellement aux pratiques du monastère, qu'elle paraissait destinée à ne plus en sortir. Mais les grâces de sa figure, l'illustration et l'opulence de sa maison, la firent remarquer de Charles II, roi de Naples et comte de Provence, qui voulut la fiancer à Elzéar de Sabran [1]. Peu disposée d'abord à se prêter à ce projet, elle se décida, dit-on, à suivre à cet égard la volonté de ses parents, dans la conviction que l'état de mariage n'était pas incompatible avec celui de continence. Les deux époux reçurent, en 1299, la bénédiction nuptiale. On rapporte qu'après le festin des noces, Delphine prit son mari en particulier et lui déclara son intention bien arrêtée de demeurer vierge, ce à quoi le jeune baron promit de ne point s'opposer: ils vécurent donc comme frère et sœur, et, pour ne point faiblir dans leur résolution, ils appelèrent à leur secours la prière, le jeûne et les mortifications. Elzéar, que des affaires appelèrent en Italie, resta quatre ans séparé de Delphine, puis, après qu'il fut revenu passer une année en Provence avec elle, ils se rendirent l'un et l'autre à Naples; la jeune comtesse quitta avec regret sa retraite d'Ansouis; les entretiens frivoles de la cour lui parurent devoir être expiés par un redoublement de privations et d'austérités. Lorsque son mari la conduisit dans le comté d'Arian, elle parvint à étouffer toutes les dissensions qui y divisaient les gentilshommes et les bourgeois. Elle obtint bientôt la confiance des personnes de son sexe et de sa condition qui voulaient se donner à Dieu. Sancie, qui depuis fut reine de Naples, s'associa à Delphine pour de bonnes œuvres; unies par leurs goûts et leur amitié, elles visitaient ensemble les pauvres, les hôpitaux, et s'encourageaient mutuellement dans les voies de la perfection. A l'occasion du deuil que prit la cour à la mort de Charles II, en 1309, Delphine représenta aux dames de la reine, d'une manière si énergique, la fragilité des choses humaines, que la plupart résolurent de commencer incontinent une vie plus chrétienne.

Vers 1321, Elzéar ayant suivi le roi de Naples à Avignon, laissa son épouse dans cette ville, et continua sa route vers Paris, où il était envoyé pour une négociation et où il mourut (1325). Delphine, qui lui survécut trente-cinq ans, quitta dès lors définitivement la cour pour se retirer à Cabrières, près d'Ansouis. Etant allée en Sicile, pour remplir de pieux desseins, elle y prononça, dans une chapelle de village, le vœu de pauvreté perpétuelle. C'est à Palerme qu'on la vit, pour la première fois, faisant la quête, demandant son pain de porte en porte, et donnant aux pauvres ce qu'elle avait de reste; elle en fit autant à Naples, où elle ne vécut que d'aumônes, au grand étonnement du roi et de la reine. Arrivée en Provence, elle ne voulut plus loger dans ses châteaux ni même jouir du produit de ses rentes. La vente qu'elle fit faire de ses biens produisit des sommes considérables, avec lesquelles elle dota et maria un grand nombre de filles orphelines, répara et orna plusieurs églises et soulagea bien des familles. Les couvents ne furent point oubliés: sept cents florins d'or furent donnés au seul monastère de Sainte-Croix d'Apt. Delphine ne se réserva, de tant de richesses, que quarante-cinq onces d'or, encore voulut-elle les partager entre ses domestiques par un motif de justice et de charité; après quoi elle se vit obligée de les congédier, les priant de ne plus l'appeler que du nom de Servante de Jésus-Christ, qu'elle préférait à tous les autres. Ayant fait ensuite quelque séjour à Apt, elle vint à Cabrières et s'y logea dans une chétive maison qui tombait presque en ruines; mais son beau-frère, Guillaume de Sabran, l'obligea d'accepter une chambre dans le vieux château, n'ayant pu la faire consentir à prendre ailleurs un logement plus commode; elle y vécut dans un parfait recueillement, vêtue d'une robe de burat gris, ceinte d'une corde, voilée, cachant ses mains sous les plis de ses larges manches, couchant sur la paille, observant le silence le plus absolu, et ne demandant sa nourriture qu'à l'aide d'une sonnette qu'elle agitait pour appeler sa servante Barthélemie qui avait désiré de ne pas se séparer d'elle et de l'imiter dans sa dévotion. Delphine passa à Apt les quinze dernières années de sa vie; la maison qu'elle y habitait et qui subsistait encore en 1820, touchait à l'ancien pont qui aboutissait devant l'église des Cordeliers et tenait à l'enclos de leur couvent. Elle avait choisi ce lieu comme étant à portée du tombeau de son époux.

1. Voir sa vie au 27 septembre (tome XI, page 446).

Elle mourut à Apt le 26 novembre 1360, à l'âge de soixante-seize ans. Deux heures après, son corps fut porté, revêtu de l'habit de Saint-François, dans l'église de Sainte-Catherine, pour y être exposé à la vénération publique ; le lendemain il fut transféré en pompe à l'église des Cordeliers, où Philippe de Cabassole prononça son oraison funèbre : elle fut inhumée à côté de son époux, dans le même tombeau. En 1363, à la requête du peuple d'Apt, de la noblesse de Provence et des Etats du pays, relative à la canonisation de Delphine, Urbain V nomma des commissaires pour instruire sur les lieux la procédure préalable. Ceux-ci séjournèrent à Apt du 13 mai 1363 au 5 juillet suivant, et tinrent leurs séances publiques dans l'église des Frères Mineurs. Ils allèrent ensuite à Avignon pour y présenter au Pontife le résultat de leurs perquisitions. Mais Urbain V étant mort en 1370, avant que cette affaire fût terminée, les troubles qui survinrent dans le pays empêchèrent de la poursuivre. En 1410, le corps de la Sainte, ayant été exhumé, fut placé dans un coffre de bois revêtu de lames d'argent sur lesquelles étaient représentés les douze plus grands miracles de la comtesse. Cette châsse ayant été dépouillée de ses ornements lors du siége d'Apt par des Adrets, les reliques furent mises dans un coffre doré, où elles restèrent jusqu'en 1642, époque à laquelle il paraît qu'on commença de faire l'office de la Sainte, et où son chef fut séparé du reste de son corps, par ordre de l'évêque Modeste de Villeneuve, pour être enfermé dans un buste semblable à celui de saint Elzéar. En 1669, il fut décidé que les châsses des deux Saints seraient scellées avec des bandes de fer, pour éviter que les reliques en fussent distraites. Le clergé constitutionnel les transféra, en 1791, de l'église des Cordeliers, qui allait être vendue, dans la cathédrale où elles reposent encore aujourd'hui.

Barjavel, *Dictionnaire biographique du département de Vaucluse.*

XXVII[e] JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Antioche, les saints martyrs Basilée, évêque, Auxile et Saturnin. — En Perse, saint JACQUES L'INTERCIS, martyr très-illustre qui, du temps de Théodose le Jeune, renia d'abord sa foi pour complaire au roi Isdegerde ; mais sa mère avec sa femme s'étant pour cela retirées de sa compagnie, il rentra en lui-même, et, touché de regret, il alla retrouver le roi, devant lequel il confessa Jésus-Christ : ce prince, irrité, commanda qu'on lui coupât tous les membres l'un après l'autre, et qu'enfin on lui tranchât la tête. Une multitude innombrable de martyrs endurèrent la mort en même temps, pour le soutien de la foi. Vers 421. — A Sébaste, en Arménie, les saints martyrs Hirénarque, Acace, prêtre, et sept femmes. La constance de celles-ci toucha tellement Hirénarque, qu'il se convertit à Jésus-Christ ; c'est pourquoi le président Maxime le condamna à avoir la tête tranchée avec Acace, sous l'empereur Dioclétien. 303. — En Galice, sur la rivière de Cée, saint Facond et saint Primitif, qui furent exécutés sous le président Attique. — A Aquilée, saint Valérien, évêque. 388. — A Riez, en Provence, saint MAXIME, évêque et confesseur, qui, orné dès sa jeunesse de toutes les vertus, fut d'abord abbé du monastère de Lérins, puis évêque de Riez, et brilla sur ce siége par les grands miracles qu'il opéra. 460. — A Salzbourg, en Bavière, saint Virgile, apôtre de la Carinthie, mis au rang des Saints par le pape Grégoire IX [1]. 780. — Dans la partie des Indes voisine de la Perse, saint BARLAAM et saint JOSAPHAT, dont les actions

1. Virgile, né en Irlande, s'y fit universellement respecter par sa vertu et son savoir. Ayant passé en France sous le règne de Pépin le Bref (741-768), ce prince lui donna de grandes marques de vénération et le retint deux ans auprès de sa personne. Il ne consentit à son départ que quand il l'eut fait placer sur le siége de Salzbourg (746). Virgile fit reconstruire avec magnificence l'église du monastère de Saint-Pierre de cette ville, dont il avait été quelque temps abbé, et y transféra le corps de saint Rupert, fondateur de son siége : cette église devint depuis cathédrale. — Continuateurs de Godescard.

admirables ont été écrites par saint Jean Damascène. — A Paris, le décès de saint Séverin [1]. Vers 540.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Ajaccio, Cahors, Meaux et Versailles, saint Léonard de Port-Maurice, confesseur, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1751. — Au diocèse d'Alger, les saints martyrs Papinien et Mansuet, évêques de ce siége, qui périrent par le feu durant la persécution des Vandales. ve s. — Aux diocèses d'Arras, Digne et Fréjus, saint Maxime, évêque de l'ancien siége de Riez, cité au martyrologe romain de ce jour. 460. — Aux diocèses d'Autun et de Saint-Flour, saint Odon, abbé de Cluny, dont nous avons donné la vie au 18 novembre. 942. — Aux diocèses d'Avignon et de Nîmes, saint SYFFROY ou SIFFREIN (*Siffredus*), évêque de l'ancien siége de Carpentras (supprimé en 1801). Vers 659. — Au diocèse de Beauvais, saint ACAIRE ou ACHAIRE (*Acarius*), évêque de l'ancien siége de Noyon et confesseur. 639. — Au diocèse de Blois, saint EUSICE, fondateur et abbé du monastère de Celle, qui fut l'origine de la ville de Selles-sur-Cher, au diocèse actuel de Blois. 542. — Au diocèse de Carcassonne, sainte Elisabeth de Hongrie, veuve, dont nous avons donné la vie au 19 novembre. 1231. — Au diocèse de Nantes, saint Hermeland, abbé, dont nous avons donné la vie au 25 mars. 718. — Aux diocèses de Nice et de Chambéry, la bienheureuse MARGUERITE DE SAVOIE, marquise de Montferrat, religieuse de l'Ordre de Saint-Dominique. 1464. — Au diocèse de Paris, saint Lin, pape et martyr, dont nous avons donné la vie au 23 septembre. 67. — Aux diocèses de Perpignan et de Rennes, saint Grégoire Thaumaturge, dont nous avons donné la vie au 17 novembre. 270. — Aux diocèses de Périgueux et de Poitiers, saint Just, prêtre et confesseur, dont nous avons parlé au jour précédent. Vers 372. — Au diocèse de Reims, saint Albert de Liége, évêque et martyr, dont nous avons exquissé la notice au 21 novembre. 1192. — Aux diocèses de Saint-Claude et de Strasbourg, saint Colomban, abbé, dont nous avons donné la vie au 21 de ce mois. 615. — Au diocèse de Tours, fête de la Dédicace des églises Saint-Pierre et Saint-Paul de Rome [2]. 1626. — Au diocèse de Viviers, saint Didace, confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 novembre. 1463. — A Maillezais (Vendée), au diocèse de Luçon, saint Goustans (*Gustanus*), religieux de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys (Ordre de Saint-Benoit, au diocèse de Vannes). Vers 1009. — Au diocèse de Bois-le-Duc, en Hollande (Brabant septentrional), sainte Ode, vierge [3]. Vers 726.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — A Lyon, saint Eucher, évêque et confesseur, homme d'une doctrine et d'une foi admirables, qui, appartenant à l'ordre très-noble des sénateurs, prit l'habit et embrassa la vie des Chanoines réguliers. Après avoir été de son plein gré enfermé longtemps dans une caverne, où il rendait gloire à Dieu par ses prières et ses jeûnes, il administra avec beaucoup de soin et de sollicitude l'église qui lui était confiée [4]. 530. — Chez les Chanoines de Vienne. A Lucques, en Toscane, saint Frigdien, fils d'un roi d'Ultonie, qui introduisit dans son pays l'institut des Chanoines réguliers dont il faisait partie. Devenu ensuite évêque de Lucques, il fonda un grand nombre de paroisses et fut inhumé dans l'église Saint-Vincent, plus tard dédiée sous son nom. Vers 800.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint Odon, abbé de Cluny, dont il est fait mention le 18 novembre [5]. 942.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — La fête de tous les Saints de l'Ordre de Cîteaux.

Martyrologe de l'Ordre des Déchaussés de la très-sainte Trinité. — L'Octave de notre Père saint Félix de Valois, confesseur [6]. 1212.

1. Voir le martyrologe de France du 24 novembre.

2. Voir la note 1 au martyrologe romain du 18 novembre (t. XIII, p. 488); la vie de saint Pierre (t. VII, p. 422-460) et celle de saint Paul (t. VII, p. 461-512).

3. Fille d'un prince écossais, elle vint par dévotion (vers 710), visiter le tombeau de saint Lambert, à Liége, où, d'après d'anciennes chroniques, elle recouvra la vue d'une manière miraculeuse. Elle passa le reste de sa vie à Rode (village du diocèse de Bois-le-Duc) dans la plus grande sainteté. On bâtit sur son tombeau d'abord une chapelle de bois, puis une belle église collégiale qui fut détruite en 1583 par les protestants hollandais. Les restes de sainte Ode furent levés de terre en 1099 et exposés à la vénération des fidèles par Albert, évêque de Liége. — Continuateurs de Godescard.

4. Voir, sur saint Eucher le Jeune, la note 1 au martyrologe romain du 16 novembre (t. XIII, p. 437).

5. Nous avons donné la vie de saint Odon de Cluny au 18 novembre. — 6. Voir la vie de saint Félix de Valois au 20 novembre.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Turin, la bienheureuse Marguerite de Savoie, veuve, femme de race royale, qui, méprisant la souveraineté et refusant les plus splendides mariages, embrassa l'Ordre de Saint-Dominique, supporta courageusement les calomnies, les amertumes, les persécutions qui lui avaient été montrées d'avance sous la figure de trois lances, et alla au paradis par le sentier étroit de la patience. 1464. — A Bologne, les saints martyrs Vital et Agricole ; le premier, qui était esclave du second, partagea son sort et devint son compagnon dans le martyre. Les persécuteurs employèrent contre lui tous les genres de tortures, de manière qu'aucune partie de son corps n'était sans blessure ; mais il les souffrit avec beaucoup de constance, et il rendit ensuite son esprit à Dieu dans la ferveur de sa prière. Pour saint Agricole, on l'attacha à une croix avec plusieurs clous, et il mourut dans ce supplice. Saint Ambroise, qui fut présent à leur translation, rapporte qu'il recueillit les clous du martyr, son sang et le bois de sa croix, et qu'il les mit sous les saints autels [1]. 304.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Apt, dans la Gaule narbonnaise, la bienheureuse Delphine, du Tiers Ordre, très-célèbre par la noblesse de sa naissance, la gloire de sa virginité qu'elle conserva dans le mariage, et l'éclat de ses vertus et de ses miracles [2]. 1360.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — Saint Grégoire Thaumaturge, évêque et confesseur, qui mourut le 17 novembre [3]. 270.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — A Ubéda, en Espagne, saint Jean de la Croix, confesseur, compagnon de sainte Thérèse pour la réforme des Carmélites, et dont la fête se célèbre le 24 novembre, et chez nous en ce jour [4]. 1591.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Au Japon, les bienheureux martyrs Barthélemy Xequi, Antoine Kimura, Jean Juananga, Alexis Nacamura, Léon Nacanisci, Michel Tascita, Mathias Cozoka, Romain Matevoca, Mathias Nacano, Jean Motaiana, Thomas Cotenda, tous japonais et membres de la Confrérie du Saint-Rosaire. 1619. — Au diocèse de Mayence, sainte Bilhilt ou Biléhilt (*Bilhildis*), fondatrice du monastère d'Altmunster. Elle fut élevée dans la piété chez une de ses cousines, à Wurtzbourg (Bavière). Revenue chez ses parents, à Hochheim, sur le Mein, elle fut demandée en mariage par un duc nommé Hettan ; pressée de toute part, elle consentit à cette union. Cependant, le ciel lui ayant ravi son époux et son fils, notre pieuse veuve résolut de se consacrer entièrement au service du Seigneur. Elle fonda, dans cette vue, le couvent d'Altmunster (*Altum monasterium*), à Mayence, où elle termina ses jours [5]. VIIe s. — En Perse, saint Mahársapor, martyr. C'était un prince de Perse, que ses vertus rendaient encore plus recommandable que son illustre naissance. Arrêté pendant la persécution du roi Isdegerde, il subit plusieurs interrogatoires et fut appliqué à la question. On le laissa languir trois ans dans une prison infecte, où il souffrit toutes les rigueurs de la faim. Ce terme expiré, on le conduisit de nouveau devant le juge qui, le trouvant inébranlable dans la confession de Jésus-Christ, ordonna de le jeter dans une fosse obscure et d'en fermer l'ouverture. Quelques jours après, des soldats ouvrirent cette fosse ; ils trouvèrent le corps du martyr sans vie, mais environné de lumière et à genoux, comme s'il eût été en prières. C'était dans cette posture que Maharsapor avait consommé son sacrifice. 421. — En Ethiopie, sainte More de Benbor, martyre. — A Bologne, en Italie, saint Pinuphe, confesseur. — En Irlande, saint Secondin, prêtre de l'Eglise d'Armagh. Vers 459. — A Saponaro, au royaume de Naples, saint Lavier (*Laberius*), martyr. — A Antioche, saint Romain de Cilicie, solitaire. Ve s. — A Cracovie, ville de l'ancienne Pologne (Galicie actuelle), sainte Salomée, duchesse de Sandomir. 1268.

1. Voir la note 1 au martyrologe romain du 4 novembre (tome XIII, page 153). — 2. Voir la vie de sainte Delphine au jour précédent. — 3. Nous avons donné sa vie au 17 novembre. — 4. Voir la vie de saint Jean de la Croix au 24 novembre.

5. On possède encore un testament de sainte Bilhilt, mais il porte beaucoup de traces de falsification. On rapporte aussi qu'une reine, peut-être Imnechilde, épouse de Sigebert, lui fit présent d'un suaire. Les religieuses d'Altmunster prétendaient être en possession de la moitié, qui passa, après la suppression de ce couvent, à l'église Saint-Emmeran de Mayence où on la montre encore. L'autre moitié s'est gardée jusqu'à la Révolution française dans la cathédrale de Mayence, et on ignore ce qu'elle est devenue depuis. — Continuateurs de Godescard.

SAINT MAXIME, ÉVÊQUE DE RIEZ

460. — Pape : Saint Léon le Grand. — Roi de France : Childéric Ier.

Heureuse la terre qui a donné le jour à un homme si illustre, plus heureuse encore celle qui l'a formé! que celle qui l'a donné, soit sanctifiée; que celle qui l'a rendu, soit bénite.
Saint Fauste, *Homélie de saint Maxime.*

Saint Maxime naquit dans le diocèse de Riez, vers l'an 388, dans son propre château de Comer ou Décomer, village alors considérable et connu dans les siècles suivants sous le nom de Cornette, *Castrum de Corneto*, et enfin sous celui de Château-Redon. Ses parents, qui joignaient à la noblesse de leur origine la pratique des vertus chrétiennes, le firent baptiser de suite après sa naissance, nonobstant la coutume alors reçue de différer le baptême jusqu'à l'âge viril ou même à un âge plus avancé. Ils apportèrent un soin tout particulier à son éducation : leurs paroles, soutenues de leurs exemples, inspirèrent ainsi à notre jeune Saint une humilité profonde et une solide piété qui le rendirent digne du nom glorieux de Maxime, qui signifie très-grand. Il le fut en effet devant Dieu et devant les hommes.

Ce qui le rendit encore un parfait chrétien, ce fut le zèle qu'il eut depuis sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, d'acquérir toujours quelque nouvelle vertu, comme si chaque jour il n'eût fait que commencer à servir Dieu Appliqué à se rendre maître de ses passions dans un âge où il semble que l'on n'est pas libre de ne pas les suivre, il conserva avec une fidélité constante, dans les occasions même les plus délicates, la pureté de ses mœurs et son innocence baptismale. Trésor inestimable, pour la conservation duquel les jeunes gens ne sauraient prendre trop de précautions.

A l'âge d'environ dix-huit ans, il voua généreusement à Dieu sa virginité. Fermement résolu d'être fidèle à ce vœu, il rejeta avec horreur les moindres plaisirs séduisants, et se fit un devoir journalier d'affaiblir, par l'abstinence et par des jeûnes réitérés, les forces du corps qui deviennent souvent si préjudiciables au salut. Tout cela ne suffisant point à son zèle, il se revêtit d'un cilice qu'il ne quitta plus, et prit plus de soin encore qu'auparavant de combattre ses passions, de prévenir même avant leur naissance les vices les plus dangereux, par tant d'austérités et de mortification qu'il semble que, pour acquérir la gloire du martyre, rien ne lui ait manqué, si ce n'est un tyran qui le persécutât.

Une conduite si édifiante lui attira aisément le cœur et l'admiration de tous ceux avec qui il avait à vivre. Son regard obligeant, la douceur de ses paroles, la tranquillité de son esprit, et sa modestie qui paraissait jusque dans ses habits, le rendaient vénérable à tous ceux qui le voyaient. Affable, officieux à l'égard de tout le monde, entièrement détaché des choses de la terre, libéral envers les pauvres, plein de tendresse et de compassion pour les malheureux, doué d'une patience inaltérable, d'un courage à toute épreuve, d'une grandeur d'âme qui le rendait supérieur à tout événement fâcheux, il réunissait en un mot dans sa personne toutes les qualités que le monde recherche et admire.

Maxime ne mit pas moins d'ardeur à orner son esprit de toutes les connaissances utiles, qu'à orner son cœur de toutes les vertus chrétiennes. Comme il avait du génie et qu'il aimait la lecture, il s'appliqua avec tant de soin à l'étude des belles-lettres, qu'il surpassa l'attente de ses maîtres. Il fut bientôt en état de chercher dans les saintes Ecritures la nourriture céleste après laquelle il soupirait. C'est ainsi qu'il fit servir la louable passion qu'il avait pour l'étude, et les talents de son esprit au profit de son âme par la méditation sérieuse des vérités du salut. Il était en effet persuadé qu'un homme distingué par sa naissance doit être mieux instruit de ses devoirs et de sa religion que le commun des hommes. Avec une telle conduite et des sentiments pareils, le jeune seigneur devint la bonne odeur de Jésus-Christ, non-seulement à Décomer où, selon toute apparence, il fit ses études ; mais encore dans tout le diocèse et les autres contrées du voisinage.

Ce fervent soldat de Jésus-Christ, ne se croyant point assez fort contre les dangers auxquels est exposé le salut dans le monde, forma le projet d'embrasser l'état religieux. Toutefois, il voulut, avant de l'exécuter, s'assurer si Dieu l'appelait réellement à cet état. Il fit de longues et sérieuses épreuves sous l'habit séculier, et passa ainsi plusieurs années dans son pays et au sein de sa famille, dans la pratique des vertus chrétiennes et dans toute l'austérité de la vie solitaire. Enfin, après s'être longtemps éprouvé et s'être bien instruit des grandes bénédictions que le Seigneur répandait sur le monastère que saint Honorat avait fondé dans l'île de Lérins, entre Antibes et Fréjus, il quitta généreusement sa famille, ses amis et les grandes richesses qui lui étaient destinées, pour aller s'enfermer dans cette bienheureuse solitude. C'est ainsi que Maxime apprend par son exemple aux personnes qui veulent embrasser l'état religieux, à se bien éprouver auparavant, à connaître à loisir l'étendue des devoirs qu'ils vont contracter, à rechercher la maison où la règle est le mieux observée, à surmonter enfin avec courage et promptitude les obstacles qui s'opposent à leur vocation.

Saint Honorat, ayant reconnu les heureuses dispositions de Maxime et la certitude de sa vocation, le reçut avec joie au nombre de ses disciples. Maxime, de son côté, fut rempli d'allégresse en se voyant admis dans la société de tant de saints religieux accourus des provinces même les plus reculées de l'empire romain pour se ranger sous la conduite du saint fondateur. On admira son exactitude à observer la règle et la discipline du monastère ; aussi, après sa profession publique, il ne commença pas tant à être ce qu'il n'était pas auparavant, qu'à découvrir ce qu'il avait été toujours. Son humilité, sa douceur, son amour pour la pauvreté évangélique, son recueillement perpétuel, son esprit de mortification, sa ferveur, son application à la prière et son détachement général des choses de la terre, furent un sujet continuel d'édification pour ses frères. Il s'éleva enfin à un si haut point de perfection, que tous les religieux dont il s'estimait être le dernier, le regardaient presque déjà comme leur maître.

Maxime passa ainsi sept ans dans l'obéissance et l'état de simple moine, quand sur la fin de l'an 426, saint Honorat, élu évêque d'Arles, voulut l'établir abbé en sa place. Ce choix reçut l'approbation de toute sa sainte et nombreuse communauté, et notre Saint fut contraint de se soumettre à la volonté de Dieu manifestée par une élection si unanime. Il accepta, mais en tremblant, la charge qu'on lui imposait, et la remplit sept ans entiers en bon père et en vigilant abbé. Prenant en toutes choses son prédécesseur

pour modèle, il s'appliqua à maintenir le bel ordre qu'il avait établi à Lérins. Ce ne fut point en procurant à ses religieux les richesses et les autres commodités de la vie, que Maxime rendit son monastère heureux et célèbre. Ses instructions journalières, soutenues de ses bons exemples, y formèrent de parfaits religieux ; et sous lui, la solide piété et la pénitence fleurirent autant que les bonnes études qu'il y établit et dirigea lui-même.

Le saint abbé ne se bornait point à instruire ses religieux et à les occuper saintement pendant le jour, il veillait encore sur eux pendant la nuit. Tandis qu'ils reposaient, Maxime faisait ordinairement chaque soir la visite du monastère et de toute l'île qui est fort petite, pour s'assurer si partout régnait l'ordre convenable. Cette sollicitude irrita si fort l'ennemi commun des hommes, qu'il mit tout en œuvres pour le détourner de cette sainte préoccupation. A chacune de ses ruses, le Saint, qui mettait toute sa confiance dans Jésus crucifié, opposait les armes de la foi, et dissipait ses faux prestiges par le signe de la croix : nous enseignant par là à nous munir du même signe dans les tentations et les périls, car c'est un signe efficace qui rappelle les principaux mystères de la foi.

Un soir que notre Saint faisait sa visite ordinaire, accompagné d'un jeune moine qui, par curiosité où par affection pour lui, avait demandé à le suivre, le démon se présenta tout à coup à eux sous la forme d'un géant d'une figure énorme et terrible. Le Saint n'en fut point épouvanté, mais son compagnon fut atteint à l'instant même d'une fièvre si violente qu'il lui fallut retourner au monastère d'un pas tremblant. Le démon, voyant le saint abbé tout seul, se promit de le vaincre plus facilement et de l'intimider pour toujours. Il lui apparut alors sous la forme d'un dragon furieux et menaçant ; mais à peine Maxime eut-il fait le signe de la croix, que ce dragon menaçant, épouvanté à son tour, disparut et s'évanouit. Le pieux abbé acheva paisiblement sa visite, rentre dans le monastère où il trouva le jeune moine à demi mort et accablé par la fièvre. Tombant alors à genoux auprès du lit du malade, il adresse à Dieu une prière si fervente, qu'il en obtient une entière et parfaite guérison. Ainsi, dans la même soirée, il triompha par trois fois de l'esprit infernal, et procura au Seigneur de solennelles actions de grâces, tant de la part du moine guéri miraculeusement, que de toute la communauté instruite de ce prodige.

Une autre fois cet excellent pasteur, faisant pareillement sa visite ordinaire, s'approcha du rivage, à l'endroit où était un petit port appelé *Môle*. Il y aperçut un navire chargé et plusieurs matelots qui manœuvraient à grande force, rangeant tout l'attirail et tous les agrès du bâtiment. A mesure qu'ils débarquaient, deux d'entre eux, se détachant de la troupe, s'approchèrent du saint abbé, et lui dirent qu'attirés en ce lieu pour affaires de négoce, ils espéraient réaliser un gain énorme ; qu'ayant ouï parler d'un homme de bien, nommé Maxime, aussi illustre par sa sainteté que par sa réputation connues dans les pays d'outre-mer, et tellement désiré en Syrie et en Palestine, que s'ils étaient assez heureux que de le trouver et de l'emmener avec eux à Jérusalem, ils estimeraient cet avantage au-dessus de tous les gains qu'ils pussent faire dans leur commerce ; que ce voyage du reste ne pouvait être que fort avantageux pour Maxime, puisqu'il arriverait dans un pays où l'appelaient les vœux de chacun, et où il pourrait gagner bien des âmes au Seigneur.

L'homme de Dieu, que ce langage insidieux blessait si fort dans son humilité, soupçonnant aussitôt une nouvelle ruse, un nouveau combat

livré par l'ennemi du salut, s'arme du signe de la croix, implore le secours du ciel et répond avec autorité : « La malice de l'imposteur ne peut tromper les soldats de Jésus-Christ ; et le malin esprit par ses artifices ne saurait faire illusion à ceux à qui Dieu donne la grâce de connaître sa méchanceté et de prévoir tout ce qu'il invente pour les perdre. Quant à cette île, elle a été si bien munie par les prières du bienheureux Honorat, que le démon n'y a plus aucune entrée, ni aucun pouvoir de lui nuire ». A ces mots, navire et matelots disparaissent ; et le Saint, retournant promptement à l'église du monastère, convoque ses religieux avant l'heure ordinaire, fait chanter l'office, et rend de solennelles actions de grâces à celui par le secours duquel il avait remporté une si glorieuse victoire.

La réputation de Maxime s'étendant de jour en jour, diverses villes souhaitèrent avec ardeur de l'avoir pour évêque. Celle d'Antibes, la plus rapprochée de Lérins, fut la première à le demander. Notre Saint refusa généreusement une dignité qui toujours parut formidable aux vrais serviteurs de Dieu, et protesta par son refus contre son élection. Ce fut alors qu'on choisit à sa place saint Armentaire, l'un de ses disciples, en l'an 430.

Deux ans après, l'église de Fréjus, dont Lérins faisait partie, perdit son pontife, saint Léonce. Le choix du clergé et du peuple désigna pour son successeur l'humble abbé de Lérins. Des députés furent en conséquence envoyés à cette île pour obtenir le consentement de l'élu et l'y contraindre par tous les moyens de persuasion possibles. Maxime ayant eu connaissance de cette détermination, et voyant d'un autre côté plusieurs bateaux s'approcher de l'île, se jeta à la hâte dans un autre bateau qui, par une route opposée, le conduisit sur la terre ferme. Accompagné dans sa fuite de son bien-aimé disciple Fauste, il s'enfonça dans les terres et les bois voisins : là, pendant trois jours et trois nuits, il essuya l'intempérie d'une pluie rude et continuelle, et conjura avec larmes et prières le Seigneur de changer les dispositions des habitants de Fréjus. Les députés, après avoir vainement cherché le serviteur de Dieu, retournèrent dans leur ville où l'on fut contraint de procéder à une nouvelle élection. Théodore, abbé des moines des îles Stécades, ou d'Hyères, fut élu en la place de Maxime.

Plus Maxime repoussait et fuyait la dignité épiscopale, plus les peuples montraient d'empressement à la lui offrir, tant on avait de l'estime pour sa personne et de la vénération pour ses vertus. L'église de Riez était veuve de son pontife : elle avait perdu un Saint sur la terre, mais elle avait acquis un protecteur de plus dans le ciel. Dans sa douleur, elle ne crut pas pouvoir mieux réparer cette perte qu'en lui donnant pour successeur le saint abbé de Lérins. Elle résolut donc de le demander à sa communauté comme un dépôt qu'elle lui avait confié, et sur lequel elle avait plus de droit qu'aucune autre Eglise, puisqu'il appartenait à son diocèse.

Tous les évêques comprovinciaux, saint Hilaire à leur tête, réunirent leurs suffrages aux vœux du peuple et du clergé de Riez. On envoya donc des députés pour le supplier de consentir à son élection. Sur le premier avis qu'il en reçut, notre Saint se jeta de nouveau à la hâte dans un petit bateau conduit par un homme affidé et instruit de son dessein, et s'enfuit au loin hors des Gaules, et sur les côtes de l'Italie alors toutes peuplées de solitaires. Sa fuite, qui faisait mieux connaître encore combien il était digne de l'épiscopat, ne servit qu'à redoubler l'ardeur de son peuple. Les députés, bien que très-affligés de n'avoir pu le retrouver soit à Lérins, soit dans le voisinage, eurent ordre de le chercher partout. Leur perquisition fut si exacte et si heureuse, qu'ils le trouvèrent enfin ; mais il leur fallut

user de violence, se saisir de sa personne, l'emmener à Riez, où les évêques de la province et le clergé de cette ville réunis, eurent toutes sortes de peine pour vaincre sa répugnance. Forcé enfin de se soumettre à la volonté du Seigneur si hautement manifestée, l'humble Maxime consentit en tremblant à accepter l'épiscopat. A peine eut-il exprimé son consentement, qu'il reçut l'onction sacrée des mains de saint Hilaire, son métropolitain, vers le commencement de l'an 434.

Maxime gouverna son diocèse, comme il avait gouverné son monastère, en pasteur charitable, vigilant et zélé. Toutes les vertus montèrent avec lui sur le siége épiscopal; et la vue de ses actions le fit connaître plus grand encore que la renommée ne l'avait publié. Il s'appliqua soigneusement à enseigner à son peuple la loi de Dieu, et à la faire pratiquer en la rendant aimable. Sachant parfaitement tempérer par la douceur cet air grave et sérieux que donne la vertu, il se fit aimer, craindre et respecter. Il fut le père des pauvres, le protecteur des veuves, le consolateur des affligés, donnant à tous un accès facile et bienveillant.

L'épiscopat ne changea rien à ses mœurs : toujours également ennemi du plaisir et de l'oisiveté, il aimait le travail. Rien ne lui était plus à cœur que de parler de Dieu dans ses conversations, et de s'entretenir avec lui dans l'oraison. Il était alors si pénétré de sa présence qu'on eût dit qu'il le voyait face à face : et dans le désir d'être à jamais uni à lui, il versait des larmes en abondance. Jamais il ne prenait de nourriture sans dire avec le Prophète : « Quand est-ce que je paraîtrai et que je serai devant la face de mon Dieu ? » Il n'avait que faim et soif de la justice et de la vie éternelle. Regardant les choses présentes comme vaines et déjà passées, il s'excita à conquérir les biens à venir, disant avec l'Apôtre : « Ne nous lassons jamais de faire le bien, puisque si nous ne perdons point courage, nous en recueillerons le fruit en son temps ».

Maxime, tout en se dévouant à ses ouailles et leur distribuant le pain de la parole dans ses nombreuses visites, voulut faire fleurir dans son diocèse la perfection qui régnait à Lérins. Il y transporta, nous dit Fauste, cette île bienheureuse par l'établissement qu'il y fit des mêmes études, et de quelques colonies de ses moines qu'il plaça principalement dans une espèce de monastère creusé par la nature dans des grottes de tuf (sur lesquelles est actuellement bâtie la ville de Moustiers), et dans quelques autres montagnes du voisinage. Ce fut là qu'il plaça ses religieux ; et c'est là que souvent il se rendait pour instruire ses disciples et les animer à conserver l'esprit de leur état, esprit qu'il avait soin de conserver lui-même. Car si, étant abbé, il avait mené une vie laborieuse, étant évêque, il continua l'austère vie de moine.

Tout en travaillant à élever des temples au Seigneur dans les cœurs de ses ouailles, le saint pontife ne négligea point la construction des temples matériels. La ville de Riez, fort importante et fort peuplée alors, était divisée en ville basse ou cité, et en ville haute ou château, en latin *castrum*. Elle n'avait néanmoins encore qu'une seule église sous le titre de Notre-Dame du Siége, bâtie tout à fait au bas de la cité dans le quartier appelé *Champ-de-Foire*. C'est là que le siége épiscopal resta fixé pendant plusieurs siècles.

Maxime, voulant faciliter la piété des fidèles, fit construire deux autres églises, à l'ornement desquelles il employa les restes d'architecture des anciens temples païens. La première, sous le vocable des saints Apôtres et notamment de saint Pierre, fut construite sur le versant du côteau auquel

Riez est adossé, entre la ville haute et la ville basse. C'est dans cette même église que notre Saint fut déposé de suite après sa mort, comme nous le dirons plus tard. La seconde, dédiée à saint Alban, martyr, fut construite sur la plate-forme du mont Saint-Maxime, au haut de la ville haute. En dédiant cette église à saint Alban, notre Saint voulut perpétuer parmi nous le culte et la dévotion qu'il avait voués au plus ancien et au plus célèbre martyr de l'Angleterre. Cette église, que tous les plus anciens titres qualifient du nom de basilique, était un vrai monument d'architecture. Les belles colonnes de granit dont elle était ornée, y furent transportées de la ville basse, et avaient appartenu probablement à quelqu'un des temples païens. Ces lourdes pièces furent traînées sur le haut de la colline par des bœufs, et notre Saint assistait ordinairement à cette opération. Un jour qu'il n'avait pu se rendre sur les lieux, les bœufs demeurèrent immobiles, et il fut impossible de les faire avancer ; on ajouta d'abord plusieurs autres bœufs aux premiers, dans l'espoir qu'aiguillonnés tous ensemble, le charroi s'effectuerait facilement. Vain espoir ! ces animaux furent immobiles et comme insensibles aux cris et aux coups qu'on déchargeait sur eux. On se hâta alors d'en avertir notre Saint ; il arriva plein de confiance en Dieu, et après avoir examiné d'un air fort tranquille ce qui se passait : « C'est en vain », dit-il aux assistants, « que vous tourmentez ces pauvres animaux privés de la raison. Ne voyez-vous point que c'est le démon notre ennemi, qui, par malice, les empêche d'avancer ? Pour moi, je l'aperçois sous la forme et la figure d'un Ethiopien se placer devant eux et les arrêter ». Puis, se mettant à genoux, il pria Dieu de dissiper tous les artifices de ce malin esprit. Le démon ne put tenir contre la puissance d'une prière faite avec autant de foi que de ferveur et d'humilité. Le Saint fit dételer alors les bœufs qu'on avait joints aux premiers, et ceux-ci traînèrent sans empêchement les colonnes jusqu'au lieu destiné à la construction de la basilique.

Maxime assista au premier concile de Riez, tenu en 439 ; à celui d'Orange, en 441 ; de Vaison, en 442 ; d'Arles, en 451 et 453. Après avoir formé dans le cloître de Lérins un grand nombre de serviteurs de Dieu jugés dignes de l'épiscopat, il fut encore destiné sur la fin de sa vie à en former un pour l'Eglise de Valence, en Dauphiné. Apollinaire, alors jeune seigneur, fils de saint Isique qui, de sénateur de Vienne en devint évêque, connaissant la réputation de sainteté de Maxime, vint à Riez le visiter et s'entretenir avec lui des moyens d'assurer son salut. Le pieux évêque se prêta volontiers à sa demande, et lui inspira bientôt le désir d'une vie plus parfaite et d'un renoncement absolu aux choses de ce bas monde. Les liens d'une étroite amitié se formèrent ainsi entre le disciple et son maître. Apollinaire fit donc de fréquents voyages à Riez pour se fortifier de plus en plus dans ses résolutions généreuses. Pour converser avec lui avec plus de loisir et faire fructifier ses leçons par la solitude et le silence, Maxime avait placé son disciple dans un lieu isolé, à une heure de distance et au nord-est de la ville, où se trouvait un oratoire, et où il se rendait lui-même aussi souvent que ses fonctions pastorales le lui permettaient. Apollinaire profita si bien de ses avis qu'il renonça enfin au monde, et embrassa l'état religieux à Lérins, comme nous l'apprennent les chroniques de cette illustre abbaye. Il fut obligé dans la suite de quitter le cloître pour monter sur le siége épiscopal de Valence qu'il illustra par ses vertus.

Le lieu où nos deux Saints se réunissaient pour converser des choses divines, prit dans la suite et conserve encore aujourd'hui le nom de Saint-

Apollinaire, vulgairement *Sant-Poulénar*, entre Riez et Puimoisson, et à peu de distance de la route départementale. Ce lieu, dit alors *Lacunus*, fut demandé et concédé à l'Eglise de Valence par Charlemagne. Cette donation fut confirmée par Frédéric Ier, empereur et roi de Bourgogne, par acte donné à Vienne, le 15 des calendes de septembre de l'an 1178, Henri étant évêque de Riez. La chapelle qu'on y voyait encore dans le dernier siècle avait été construite et entretenue par l'Eglise de Valence, comme un lieu sanctifié par la naissance d'Apollinaire à la vie religieuse. Dans des temps déjà reculés, on s'y rendait annuellement en procession de la paroisse de Puimoisson. C'est à ce titre encore que la fête de Saint-Apollinaire était notée dans les anciens calendriers de l'Eglise de Riez.

Quoique notre saint évêque fût déjà si recommandable par ses miracles et par ses vertus, il ne crut pas néanmoins avoir encore fait assez pour être agréable au Seigneur. Ses forces, épuisées par tant d'austérités, lui rappelaient chaque jour que bientôt il serait réuni à son Créateur. Il conçut dès lors un tel mépris de lui-même et de si grands sentiments de pénitence qu'il semblait à peine entré dans cette voie, et que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors ne fût qu'un essai. Il se renouvela dans sa ferveur et dans l'esprit de mortification : le zèle qu'il eut toute sa vie, ne fut preque rien à l'égard de celui qu'il déploya dans sa vieillesse. Il augmenta ses bonnes œuvres ordinaires; sa sollicitude pastorale devint plus vigilante, ses prières plus ferventes, ses aumônes plus abondantes, son recueillement plus profond, son ardeur pour le ciel plus vive. Pénétré plus que jamais de la crainte de Dieu, il repassait sans cesse dans son esprit ces paroles de Job : « Je craignais la colère du Seigneur comme des flots suspendus sur ma tête et prêts à m'engloutir ». Il tremblait en pensant qu'il allait bientôt paraître devant celui qui juge les justices mêmes : mais il s'encourageait en même temps par la considération de la bonté de Dieu dont la miséricorde est infinie.

Telles étaient les dispositions du bienheureux Maxime, lorsque célébrant un jour la sainte messe dans son église cathédrale, il eut révélation du jour de sa mort. Le saint sacrifice terminé, il demanda publiquement et avec beaucoup d'humilité, à son clergé et à son peuple, la permission d'aller visiter encore une fois sa famille à Châteauredon. Il partit peu de temps après pour les lieux qui l'avaient vu naître, et où il devait mourir, Dieu voulant ainsi que le pays déjà sanctifié par sa naissance et par les vertus de sa jeunesse, le fût encore par le spectacle de ses derniers moments.

La famille de notre Saint se livra à la joie la plus vive en le voyant arriver; mais cette joie fut de courte durée : Maxime lui ayant annoncé qu'il ne lui restait plus que quelques jours à passer sur cette terre d'exil. Les évêques du voisinage, avertis du sujet de sa venue, accoururent promptement pour l'assister et s'édifier du spectacle de sa mort. Après avoir reçu avec la foi la plus vive les sacrements de l'Eglise, et avoir recommandé qu'on l'ensevelît avec le cilice qu'il n'avait jamais quitté, Maxime consentit à être placé sur son lit; puis s'endormant paisiblement au chant des psaumes sacrés, il rendit sa belle âme à Dieu le 27 novembre 460. Tout à coup l'appartement fut rempli d'une odeur très-agréable, comme si l'on y eût apporté les parfums les plus exquis, les fleurs les plus suaves. Ce fut pour tous les assistants un juste sujet d'admiration et d'actions de grâces à Dieu qui semblait vouloir les consoler par un événement si peu attendu, et leur faire comprendre qu'ils devaient plutôt se réjouir que s'affliger de la glorieuse naissance de Maxime dans le ciel.

On représente saint Maxime : 1° aux pieds de Marie, pour rappeler qu'il en avait soutenu la dignité de Mère de Dieu avec tous les religieux qui furent par lui formés aux saintes lettres et à la vertu ; 2° caché dans un bois pour éviter d'être évêque. Il est découvert et sacré malgré lui.

CULTE ET RELIQUES.

La nouvelle de la mort de Maxime fut bientôt portée à Riez et dans les pays circonvoisins. Les populations se portèrent en foule au-devant du convoi funèbre qui se dirigeait sur la ville épiscopale. C'étaient des cris, des pleurs, des exclamations de joie et de tristesse : on publiait ses vertus, on rapportait ses miracles, on répétait ses paroles et ses instructions, on regrettait un père, on invoquait un Saint.

Le Seigneur, qui s'était plu à manifester au monde la haute sainteté de son serviteur par le don des miracles pendant sa vie, voulut encore la faire reconnaître de suite après sa mort. Decimes, en latin *Decimæ*, village détruit depuis bien des siècles, était situé en vue du chemin par où devait passer le convoi. Plusieurs habitants de ce village en étaient sortis pour donner la sépulture à une fille déjà âgée : ils n'avaient plus qu'à descendre le cadavre dans la fosse, quand ils aperçurent le cortége funèbre de notre Saint, et entendirent le chant des psaumes répété par un clergé nombreux et par un peuple innombrable. Ces pauvres villageois, mus par une inspiration du ciel, abandonnent tout à coup leur dessein, et se dirigent en toute hâte avec le cadavre de cette fille vers le convoi du saint évêque. Là, ils demandent avec les instances les plus vives et avec une confiance des plus ardentes, qu'il leur soit permis de faire toucher le brancard du Saint au cadavre de la fille. On accéda volontiers au désir de ces braves villageois, espérant que le don des miracles serait donné, même après sa mort, au bienheureux évêque. Tous les assistants, s'étant donc prosternés avec beaucoup de dévotion, prièrent longtemps et chantèrent par sept fois le *Kyrie eleison*. La prière était à peine terminée que cette fille revint à la vie, sortit de son cercueil, et, jetant loin d'elle ses habits funéraires, en prit d'autres ; puis, se mêlant au convoi, elle fit retentir les airs de ses exclamations et de ses louanges jusqu'à Riez. Ce spectacle saisit tout à la fois les assistants d'étonnement et de frayeur, de crainte et de joie. Il fut pour tous un signe évident de la puissance du saint Confesseur auprès de Dieu et de son introduction dans la béatitude éternelle.

Le convoi étant arrivé à Riez au milieu des acclamations rendues encore plus vives et plus générales par la vue et du miracle récemment opéré, et de la personne sur qui il avait été opéré, le corps du saint prélat fut exposé, suivant la coutume, dans la cathédrale de Notre-Dame du Siége. L'affluence des fidèles fut nombreuse et continue : on venait contempler avec respect les restes précieux de ce pasteur bien-aimé ; on lui adressait des vœux et des supplications ; on versait de douces larmes ; déjà on lui rendait tous les honneurs accordés aux Saints. De l'église cathédrale, le corps fut porté dans l'église des Apôtres ou de Saint-Pierre, qu'il avait fait bâtir dans la cité, mais seulement pour y rester en dépôt. On le transféra enfin dans la basilique de Saint-Alban, où un tombeau décent et convenable, qui fut ensuite entouré d'une balustrade de fer, lui avait été élevé. C'est de cette époque que cette basilique prit le vocable de Saint-Maxime, son fondateur, nom qu'elle a toujours conservé. Elle servit longtemps d'église cathédrale et s'ensevelit sous ses ruines au commencement du XVIIe siècle. Ce fut sur les ruines de cet antique monument qu'on éleva la chapelle actuelle de Saint-Maxime, sous l'épiscopat de Nicolas de Valavoire, en 1662.

Le culte de notre Saint date de sa mort ; et, depuis cette époque, la solennité de sa fête a été célébrée sans interruption le 27 novembre, jour de son décès. Dynamc, qui écrivit l'histoire de notre Saint, cent ans environ après sa mort, et à la prière d'Urbicus, évêque de Riez, atteste : 1° que c'était déjà une ancienne coutume de faire en cette fête le récit des actions et des vertus de Maxime ; 2° que l'on continuait à aller prier à son tombeau dans la basilique qu'il avait fait construire et qui portait son nom ; et que toutes sortes de personnes y recevaient plusieurs grâces par son intercession : ce qui le rendit célèbre par toute la France. Saint Grégoire, évêque de Tours, rend le même témoignage.

En 1230, l'évêque de Riez, Rostaing de Sabran, voulant ranimer dans le cœur de ses diocésains la tendre dévotion dont il était lui-même animé, convoqua le clergé et les fidèles pour le 21 du mois de mai. Là, en présence d'une foule immense et recueillie, il visita et fit la reconnaissance des restes de saint Maxime. Il enferma le haut du crâne et l'os d'un bras dans deux belles châsses d'argent surdorées qu'il avait fait faire à ses frais. Ces précieuses reliques furent ensuite portées en triomphe, et avec toute la solennité possible, par toutes les rues de la ville et les confins de son territoire. Nous ne rapporterons point ici en détail les divers prodiges qui s'opérèrent pendant cette translation sur un grand nombre de personnes. Le souvenir en est constaté : 1° par une fête particulière qui a été célébrée sans interruption depuis cette époque jusqu'à nos jours, sous la date du 21 mai et sous le vocable de *Triomphe de saint Maxime* ; 2° par le plus ancien calendrier de l'Eglise de Riez ; 3° par la procession annuelle et la messe chantée dans la chapelle du Saint, la

troisième fête de la Pentecôte, qui, en 1230, concourait avec le 21 mai, jour de la translation des reliques.

Une portion considérable du crâne en fut séparée, en 1354, avec quelques fragments des habits du Saint, à la sollicitation de Jeanne Ire, reine des Deux-Siciles, comtesse de Provence et du Piémont, qui voulut par là récompenser un seigneur de sa cour. Celui-ci les fit porter dans son château de Saint-Martin d'Aglie, près d'Yvraie, en Piémont, où elles sont conservées dans un chef d'argent pur, sur doré, enrichi de pierreries sur un buste aussi d'argent.

Les autres reliques du Saint avaient déjà été dispersées depuis quelques siècles en différents endroits ; mais la majeure partie se conservait dans l'abbaye de Grasse, diocèse de Carcassonne. Elles furent visitées et vérifiées le 5 novembre 1701, et, le lendemain, transférées du vieux coffre où elles étaient déposées. On trouvait pareillement des portions de ces reliques en d'autres lieux, tels que Lérins, où l'on conservait deux de ses dents ; à Nantua, dans la Bresse ; à Beaufort, diocèse de Moutiers, en Savoie, où l'on a tant de dévotion pour lui que le lieu s'appelle indifféremment Beaufort de Saint-Maxime, et Saint-Maxime de Beaufort ; à La Ferrière et à Saint-Maximin, diocèse de Grenoble, vers Pancharra et le fort de Barraux ; à Eyragues, près Saint-Remi, diocèse d'Aix ; à Vernon-sur-Seine, diocèse d'Evreux ; à Vienne, en Dauphiné ; à Saint-Maime, diocèse de Digne, etc.

Saint Maxime est également honoré comme patron par les Eglises de Riez, de Vernon-sur-Seine, de Saint-Maime, de Châteauredon, d'Eyragues, de Beaufort, de La Ferrière et de Saint-Maximin de Grenoble. Une société entre l'église cathédrale de Riez et la collégiale de Vernon fut faite, en 1232, le 7 mai, et renouvelée le 5 mars 1632. Les deux églises s'engagèrent à reconnaître et à vénérer les mêmes Saints pour leurs patrons respectifs, à réciter le même office et à accorder aux chanoines et aux dignitaires de l'un et de l'autre Chapitre, les mêmes droits, honneurs et prérogatives quand ils se visiteraient.

Saint Maxime était encore le premier et le plus ancien patron de la paroisse de Valensole. Son église paroissiale était sous le vocable de notre Saint, quand les moines de Cluny en furent mis en possession par l'évêque Alméralde, dans le commencement du XIe siècle. Le Père Columbi nous apprend, dans sa *Vierge de Romigier*, qu'il existait, dans le territoire de Manosque, sa patrie, deux chapelles construites, l'une en l'honneur de saint Maxime, l'autre en l'honneur du saint martyr Alban, tous les deux honorés d'un culte spécial.

L'Eglise de Thérouanne l'honore aussi comme son patron principal et comme l'apôtre de toute la province des Alpes moriniennes. Celles de Boulogne et d'Ypres le vénèrent pareillement comme patron. Ces deux dernières prétendent posséder les reliques de notre Saint. Ce point historique est fort controversé, et l'on croit communément que les reliques qu'elles possèdent et qu'on retrouve aussi en partie dans celles de Saint-Omer et de Saint-Wulfran d'Abbeville, sont celles d'un autre évêque de Riez, nommé aussi Maxime, mais beaucoup postérieur à celui dont nous écrivons la vie.

Saints de l'Eglise de Riez, par M. l'abbé Feraud, curé de Sièyes.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE SAVOIE,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1464. — Pape : Paul II. — Roi de France : Louis XI.

> Celui qui suit la volonté de Dieu a le cœur droit.
> *Saint Augustin.*

La bienheureuse Marguerite était issue de la famille royale des ducs de Savoie, et dès son enfance elle donna des gages de sa sainteté future. Son éducation fut digne d'une personne de son rang, et elle y répondit admirablement par des vertus qui passaient beaucoup la portée de son âge. En effet, elle n'avait de l'enfance que la petitesse, l'innocence et la grâce ; son obéissance, sa modestie et son recueillement ravissaient tous ceux qui l'approchaient, et elle avait tant d'honneur et de pudeur, qu'elle paraissait plus

un ange qu'une fille sujette aux passions de notre nature corrompue. Elle eut dès lors le bonheur d'entendre les sermons de saint Vincent Ferrier, et elle jouit même quelquefois de sa conversation, où elle goûta si bien les choses célestes, qu'elle ne pouvait regarder celles d'ici-bas qu'avec un mépris et une aversion extrêmes. La mort de son père fut pour elle un coup terrible; mais elle le reçut avec une patience et une résignation admirables à la volonté de Dieu. Elle trouva un autre père en la personne de Louis, son oncle, qui était un prince vertueux, magnanime, attaché aux intérêts de Dieu et de l'Eglise, et qui, n'ayant point d'enfants, regarda plutôt Marguerite comme sa fille que comme sa nièce et sa pupille.

Elle souhaitait de garder perpétuellement sa virginité, sachant bien qu'il n'y a point d'époux comparable à Jésus-Christ, qui est le souverain Epoux des vierges; mais elle fut obligée de sacrifier ce désir aux intérêts du bien public, et d'épouser Théodore, marquis de Montferrat, pour assoupir une guerre cruelle et souvent réitérée entre ce marquis et les princes du Piémont. Dans ce mariage, elle remplit parfaitement tous les devoirs d'une chrétienne à l'égard de Dieu et de ses ministres, d'une femme à l'égard de son mari, d'une mère de famille à l'égard de ses domestiques, et d'une souveraine à l'égard de ses sujets. Elle était extrêmement exacte à garder et à faire garder les commandements de Dieu et de l'Eglise, assidue à l'oraison et rigoureuse pour l'observance de l'abstinence et des jeûnes. Elle approchait souvent des sacrements, et toutes ses délices étaient d'être aux pieds des autels, d'entendre le sermon et d'assister à toutes les cérémonies religieuses qui se faisaient dans la ville. Son respect et sa soumission pour le marquis, son époux, ne pouvaient être plus grands; elle n'avait qu'un même esprit et une même volonté avec lui, elle le chérissait tendrement, et cet amour n'était que pour l'engager doucement dans les pratiques de la plus solide piété. Elle n'avait pas moins de soin et d'affection pour ses enfants du premier lit, que s'ils eussent été les siens propres; elle se regardait comme subrogée en la place de Jeanne de Bar, leur mère, afin de les élever dans la crainte de Dieu et de leur inspirer les sentiments que doivent avoir les princes chrétiens, et elle ne cessait point de les détourner du mal, de les porter au bien et de leur donner toutes les instructions nécessaires pour vivre selon les maximes de l'Evangile.

Sa maison était réglée comme un monastère. Elle n'y souffrait point le jurement, le blasphème, la débauche ni le vice d'incontinence; et, lorsqu'elle s'apercevait qu'un domestique était sujet à ces déréglements, elle le chassait aussitôt, de peur que sa compagnie et son exemple devinssent contagieux. Elle y faisait faire la prière et avait soin que chacun fréquentât les églises et s'acquittât de son devoir de chrétien dans les principales solennités de l'année. Enfin, comme Dieu ne lui donna point d'enfants, elle prit les pauvres pour ses enfants. Elle se faisait faire un fidèle rapport de tous ceux qui étaient dans le besoin, et elle ne manquait pas d'y pourvoir aussitôt par l'étendue et l'industrie de sa miséricorde. Que de veuves elle a préservées de la dernière misère par ses charités et sa protection ! Que de filles elle a empêchées de prostituer leur pudicité, en leur procurant, par ses aumônes, un légitime mariage ! Que d'orphelins elle a entretenus jusqu'à ce qu'ils fussent en état de gagner leur vie ! Que de vieillards elle a assistés jusqu'à la mort, afin qu'ils ne succombassent pas sous les misères de leur âge ! Enfin, que d'assemblées de charité elle a fait faire pour unir plusieurs personnes et les plus grandes dames de son Etat dans ce pieux devoir de l'assistance des misérables !

On ne peut assez louer sa modération, lorsque le marquis, son mari, ayant été fait gouverneur de la ville et de la république de Gênes, elle fut obligée d'y faire une entrée solennelle avec une pompe et une magnificence vraiment royales. Tout l'appareil de cette grande fête n'avait rien de comparable à l'humilité et à la modestie qui paraissaient sur son visage, et il semblait que Dieu n'eût permis qu'on lui déférât un si grand honneur, qu'afin qu'elle eût le mérite d'en mépriser le faste et d'être humble au milieu de l'éclat et de la gloire. Mais la divine Providence la fit encore aller à Gênes pour un autre dessein; ce fut pour entendre une seconde fois saint Vincent Ferrier, qui y vint animer les peuples et demander instamment à Dieu la cessation du schisme qui affligeait alors toute l'Eglise.

Elle assista parmi le peuple à toutes les prières et à toutes les processions qu'il fit faire, et elle fut tellement touchée de ses sermons et de ses exhortations toutes de feu, principalement sur ces paroles de saint Paul aux Romains : « Je vous prie, par la miséricorde de Dieu, de rendre vos corps une hostie sainte, vivante et agréable à Dieu », que, comme si elle n'avait rien fait jusqu'alors, elle prit la résolution de commencer une vie pénitente et humiliée, et de mourir entièrement au monde et à toutes ses délicatesses. En effet, elle se revêtit d'un cilice sous ses habits d'or et de soie, elle s'adonna avec une nouvelle ferveur au jeûne, à l'abstinence et aux autres mortifications du corps, qu'elle accompagnait de larmes, de sanglots et de soupirs, et la grâce opéra dans son âme une si grande mort à l'égard de tout ce qui est caduc et périssable, que son rang de princesse et de souveraine lui étant à dégoût, elle ne désirait que d'être réduite à la condition des pauvres, ou d'être renfermée dans l'obscurité d'un cloître, pour y converser seule à seule avec son Maître céleste qui possédait toutes ses affections.

Peu de temps après, la divine Providence, qui voulait accomplir en elle les saints désirs qu'elle lui inspirait, permit que le marquis, son mari, mourût dans un âge encore robuste et dans le plus haut point de sa gloire. Elle ressentit dans son âme toute la rigueur de cette perte, qui était d'autant plus grande, qu'en quinze ans qu'ils avaient vécu ensemble, ils n'avaient jamais eu un moment de différend. Mais elle la supporta avec une force admirable et sans jamais donner nulle marque d'impatience. Comme elle ne s'était mariée que contre ses inclinations, elle ne se vit pas plus tôt dégagée de ce lien, qu'elle fit vœu de continence et de demeurer toujours veuve, et en même temps elle s'appliqua sérieusement à tous les devoirs que l'apôtre saint Paul exige des femmes qui veulent demeurer dans cet état, c'est-à-dire de bien gouverner leurs familles, d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, d'espérer uniquement en lui, d'être assidues à la méditation et à la prière, de vivre sans reproche et de s'adonner à toutes sortes de bonnes œuvres, surtout à l'hospitalité et à la miséricorde.

Son palais était comme un sanctuaire, où le vice et le déréglement n'osaient paraître. Ayant d'abord la régence de l'Etat, jusqu'à ce que son beau-fils fût en âge de le gouverner, elle ne composa son conseil que des plus sages et des plus vertueux vieillards du marquisat. Elle prit un soin particulier d'y faire fleurir partout la paix, la justice et la religion. Elle y fit réparer les églises, orner les autels, augmenter et multiplier les hôpitaux et les lieux de charité, et accroître le service divin. Elle y travailla avec un courage au-dessus de son sexe à la police des villes, au soulagement du peuple, à la sûreté du commerce et à l'affermissement de la tranquillité

publique. On ne pouvait rien ajouter à son application pour bien élever le marquis, son beau-fils, et en faire un grand prince, afin de lui remettre au plus tôt la conduite des affaires entre les mains. Non-seulement elle lui donna un gouverneur et des précepteurs d'une prudence et d'une probité singulières, qui, avec l'exercice des lettres et des armes, lui faisaient pratiquer la piété ; mais elle le fit assister à tous les conseils, pour y former son jugement sur les sages délibérations de ses conseillers, et elle prit la peine elle-même de l'instruire de tous ses devoirs et de le former selon les saintes maximes de l'Evangile. Dieu était tout son appui, et elle ne mettait point sa confiance, ni dans son crédit, ni dans ses richesses, ni dans ses grandes alliances, ni dans la force d'esprit qu'elle avait reçue du ciel ; mais seulement dans la protection de ce souverain Seigneur qui s'appelle lui-même le Père des orphelins et le Juge qui soutient la cause des veuves. Aussi, elle avait continuellement recours à lui par la prière, et, outre la messe et les autres dévotions publiques, elle était tous les jours deux heures en oraison dans son oratoire, souvent baignée de larmes dans la considération des douleurs de son Sauveur crucifié.

Sa vie, bien loin d'être sujette à quelque reproche, était un modèle de toutes les vertus. Rien n'était plus chaste que ses regards, plus doux et plus prudent que ses paroles, plus modéré que ses repas et plus réglé que toute sa conduite. Elle savait ce que dit l'Apôtre, qu'une veuve qui vit dans les délices est déjà morte ; aussi elle se sevrait pour l'amour de son Dieu, des plaisirs les plus innocents que sa condition lui présentait, et elle s'affligeait déjà par des pénitences très-rudes et dont une princesse, élevée délicatement comme elle, ne paraissait guère capable. Elle s'ensanglantait par des disciplines, elle observait des jeûnes très-rigoureux, et, quoiqu'elle eût passé la journée à expédier des affaires très-épineuses, elle ne prenait la nuit que fort peu de repos. Un de ses principaux soins était de secourir les pauvres et de pourvoir aux besoins des malades. Elle ne garda presque point en cela de mesure, et sa charité croissait d'autant plus que ses aumônes semblaient l'épuiser. Les monastères avaient aussi beaucoup de part à sa miséricorde, et elle ne les laissait manquer de rien, afin de participer davantage à leurs larmes, à leurs prières et à leurs pénitences.

Il était à souhaiter qu'une si sainte régente retînt longtemps le gouvernement ; mais son cœur, soupirant sans cesse après le dégagement des affaires du monde et la tranquillité d'une vie solitaire, dès qu'elle vit le marquis en état de prendre lui-même le fardeau du gouvernement, ce qu'elle avait extrêmement avancé par son assiduité à le bien instruire, elle s'en déchargea sur ses épaules, et, sans avoir égard à ses instances ni à celles des grands de l'Etat, qui voulaient qu'elle demeurât toujours auprès de lui pour l'aider de ses conseils, elle quitta la cour, foula aux pieds ses couronnes, renonça à toutes les grandeurs de la terre et se retira en la ville d'Albe, pour y vivre dans le silence et dans le seul exercice des œuvres de piété. Ce fut alors que le prince Philippe-Marie, duc de Milan, qui fut informé, aussi bien que toute l'Italie, des qualités incomparables de cette illustre marquise, la rechercha instamment en mariage et lui en fit faire la proposition par ses ambassadeurs. Comme elle répondait qu'ayant fait vœu de chasteté, elle n'était plus en état d'être mariée, il écrivit à Rome et obtint du pape Eugène IV la dispense de son vœu, afin que rien ne l'empêchât de consentir à son alliance ; mais cette généreuse veuve la refusa avec une constance invincible, disant qu'elle n'avait pas fait ce vœu

par précipitation et par légèreté, mais dans une volonté entièrement déterminée de n'avoir plus de commerce avec la chair et le monde. Elle s'excusa donc auprès de Sa Sainteté de se servir de son bref, et le Pape, qui ne l'avait donné que par condescendance aux prières du duc de Milan, eut sa résistance et sa fermeté fort agréables, et lui écrivit même pour lui en témoigner sa satisfaction.

Cependant, cette résolution lui attira bien des calomnies de la part de ceux qui prenaient les intérêts du duc, et ils firent ce qu'ils purent par leurs langues médisantes pour noircir sa réputation et la faire passer pour une opiniâtre, ou pour une dévote sans esprit, ou pour une femme qui aimait sa liberté, qui avait d'ailleurs des engagements criminels. Marguerite souffrit généreusement cette persécution, sans se défendre, ni permettre qu'on la défendît; puis ne voulant point d'autre justification que ses bonnes œuvres, elle embrassa, par l'ordre de saint Vincent Ferrier, qui lui apparut, le Tiers Ordre de Saint-Dominique. Elle y attira en même temps un grand nombre de dames des plus nobles familles d'Italie, et elle les reçut dans son palais pour y vivre en communauté avec elle. Ce palais, se trouvant bientôt trop petit pour toutes les personnes pieuses qui désiraient y entrer, elle obtint du pape Eugène IV l'union de la prévôté des Humiliés, appelée Sainte-Madeleine du Bourget, pour y pratiquer les mêmes exercices. L'église de cette prévôté fut son église, et les bâtiments servirent à loger ces saintes tierçaires, qui voulaient marcher sur les pas de la grande sainte Catherine de Sienne.

Sa charité la porta ensuite à demander aussi pour elle et pour ses sœurs l'hôpital de Sainte-Marie des Anges, et on ne peut assez dignement représenter les actes d'humilité, de patience et de mortification qu'elle y fit paraître dans l'assistance des malades. Les emplois les plus bas étaient ceux qui lui agréaient davantage. Elle soignait toujours les plaies les plus hideuses et les ulcères les plus corrompus.

En ce temps-là, notre Bienheureuse eut une affliction extrême par l'apparition d'une sœur de sa congrégation ; cette malheureuse lui déclara qu'elle était damnée pour avoir fait toutes ses actions dans un esprit de vanité et par une pure hypocrisie; puis, prenant de la poussière, elle la dispersa dans l'air, pour montrer que la vie des âmes vaines et orgueilleuses n'est qu'un peu de poussière qu'un vent emporte et réduit au néant. La Sainte fut tellement effrayée de cette vision, que, craignant elle-même d'être du nombre des réprouvés, elle passa plusieurs jours en des jeûnes, des mortifications et des larmes continuels pour s'attirer la miséricorde de Dieu et arrêter le bras de sa colère, qu'elle croyait tout prêt à s'appesantir sur elle.

Alors Notre-Seigneur la visita, accompagné d'un grand nombre d'esprits bienheureux, et lui présenta trois lances, dont l'une s'appelait *Calomnie*, l'autre *Infirmité* et la troisième *Persécution,* comme des voies assurées du salut. Il lui permit de choisir celle qui lui convenait le plus. Les anges l'avertirent de ne rien choisir, mais de s'abandonner à la providence de son divin Maître, qui savait bien mieux qu'elle ce qui lui était utile. Elle s'y abandonna entièrement, et s'offrit même à être percée de ces trois lances quelque piquantes et quelque douloureuses qu'elles fussent, si c'était son bon plaisir. Une résignation si héroïque eut incontinent son effet : Marguerite fut exposée aux médisances et aux calomnies des libertins, lesquels, ne pouvant souffrir l'éclat incomparable de ses vertus, tâchèrent de les obscurcir par des accusations injustes et des impostures pleines de malice.

Marguerite fut tourmentée jusqu'à la mort des douleurs de la goutte et de plusieurs autres maladies, qui furent si cuisantes qu'elle eut besoin d'un courage surhumain pour les supporter avec patience. Aussi, comme elles s'augmentaient de jour en jour et mettaient la nature presque à bout, la sainte Vierge lui apparut et lui inspira une force et une vigueur toutes célestes. Enfin, Marguerite fut persécutée en sa personne par diverses insultes qu'on lui fit, et elle le fut principalement en celle de son directeur, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, que l'on mit deux fois en prison sur de fausses accusations, pour avoir soutenu l'intérêt de la religion et de la justice contre les entreprises d'une politique mondaine. Jésus-Christ, son cher Maître, prenait un singulier plaisir à la voir souffrir à cause de la résignation et de la joie qu'elle faisait paraître au milieu de ses croix, et il la consolait néanmoins dans les temps où elle était le plus accablée, pour lui faire sentir qu'il ne l'abandonnait pas et qu'il était toujours avec elle. Ce fut alors, qu'à sa seule parole, un muid de vin particulier, qu'on lui avait fait venir pour la soulager dans la violence de sa goutte, ayant été distribué à d'autres malades, selon les inclinations de sa charité, il se trouva tout plein, de même que si jamais l'on en avait rien tiré.

Ce qu'il y avait de plus admirable en Marguerite, c'est qu'elle croyait toujours n'avoir encore rien fait pour le service de Dieu, et qu'elle vivait dans des frayeurs et des appréhensions continuelles. Cette disposition fit que, ne se contentant pas des pratiques de pénitence et de dévotion du Tiers Ordre de Saint-Dominique, qu'elle avait embrassé depuis plus de trente ans, elle persuada à ses compagnes de se faire religieuses du même institut, en prenant le voile et en changeant leur maison en un monastère. Elle obtint pour cela l'agrément du Pape et toutes les permissions nécessaires du général de l'Ordre. Elle fit bâtir un couvent régulier qu'elle dota de ce que ses grandes aumônes et ses profusions envers les pauvres lui avaient laissé de biens, et auquel elle fit unir, par bulle de Sa Sainteté, l'abbaye de Notre-Dame des Grâces, fondée en 1016 par Aliprand, duc de Milan. Elle y entra avec toutes les sœurs de sa congrégation, et y ayant reçu l'habit religieux, elle y fit profession, s'engageant par un vœu solennel à la Règle de Saint-Augustin et aux constitutions de saint Dominique.

Dans ce nouvel état, elle renouvela pour ainsi dire toutes ses vertus. Elle avait renoncé à quatre ou à cinq couronnes, savoir : à celles d'Achaïe, de Morée et de Piémont, qui étaient l'héritage de son père ; à celle de Genève, qu'elle pouvait prétendre du côté de sa mère, et à celle de Montferrat, qu'elle portait comme douairière du marquis Théodore, son mari. Elle s'était aussi dépouillée de tous ses revenus en faveur de l'établissement de son monastère ; mais, ce qui est plus étonnant, c'est que, toute grande princesse qu'elle était, elle se fit la plus pauvre de sa maison. Les habits les plus usés, les viandes les plus grossières et les meubles de chambre les moins commodes étaient toujours ceux qui lui agréaient le plus. Elle avait un si grand soin de la pureté de son corps et de son âme, qu'elle faisait des choses tout à fait extraordinaires pour la conserver. Ses maladies aiguës et presque insupportables ne l'empêchaient pas de se tourmenter elle-même par des supplices volontaires. Le cilice était sa chemise, le jeûne son meilleur repas, et l'oraison presque tout le repos qu'elle prenait après ses plus grandes fatigues. Elle ne souffrait pas sur sa conscience la moindre imperfection, sans l'aller incontinent déposer aux pieds de son confesseur. Quelque parfaite qu'elle fût, on ne laissa pas de l'éprouver comme une novice par des commandements très-difficiles. On l'obligea à renoncer à des

satisfactions innocentes qui servaient à la récréer un peu dans les grandes souffrances dont elle était accablée : on lui ôta ce qu'elle avait de plus cher au monde et qui semblait attacher son cœur par un fil à la créature ; mais jamais on ne trouva en elle un moment de résistance. La volonté de ses directeurs était la sienne, et son obéissance était si entière, qu'elle ne croyait pas même qu'il lui fût permis de raisonner sur ce qu'on lui commandait.

On la fit souvent prieure de son couvent, et, quelque éloignement qu'elle eût de cet honneur, nous ne lisons pas néanmoins qu'elle ait jamais résisté à son élection, parce qu'elle était tellement morte à son propre jugement, qu'elle se laissait conduire aveuglément par où la divine Providence et ses supérieures la voulaient conduire. Nous n'avons point de paroles pour exprimer ni son exactitude à l'observance de toutes ses règles, ni l'étendue et la profondeur de son humilité. Dans l'office même de prieure, elle se faisait la plus petite des sœurs. S'il fallait balayer les dortoirs, laver la vaisselle, nettoyer les endroits les plus sales de la maison, rendre aux malades les secours les plus dégoûtants, elle y mettait la main la première et ne le faisait pas seulement pour animer la communauté par son exemple, mais aussi par un humble sentiment de sa bassesse et de son indignité. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit de sa grande patience ; comme la goutte la tourmenta cruellement jusqu'à sa mort, elle fit jusqu'à ce moment une infinité d'actes héroïques de cette vertu ; et depuis l'apparition de la sainte Vierge, elle portait ce mal avec tant de joie, qu'elle n'en laissait point deviner la violence.

Notre-Seigneur, en récompense de tant de vertus, lui conféra le don de prophétie et la grâce des miracles et des guérisons surnaturelles. Elle apaisa par ses prières une horrible tempête de vent, de pluie, de feux, d'éclairs et de tonnerre, qui avait commencé d'arracher les arbres et de renverser les maisons, et qui menaçait la ville d'Albe d'une ruine générale, et l'on entendit alors, au milieu de l'air, les démons qui criaient : « Maudite Marguerite, qui nous a empêchés d'achever ce que nous avions commencé ! » Elle releva les blés, qu'une grêle furieuse avait renversés et hachés, et fit naître dans le champ même qui avait été si maltraité, une moisson une fois plus abondante que celle que l'on en espérait. Elle rappela à la santé, par ses prières, sa nièce Amédée de Savoie, qui, étant tombée malade en son monastère, était abandonnée des médecins.

Enfin, il plut à Dieu de couronner ses travaux par une sainte mort, qui la mit dans la jouissance des biens éternels. Neuf signes différents firent voir la grandeur de son mérite et l'éminence de la gloire qu'elle allait posséder dans le ciel : il parut une comète sur sa chambre plusieurs nuits avant qu'elle décédât; la surveille, Notre-Seigneur l'honora de sa visite, et elle fit de grands efforts sur son lit pour aller se mettre entre ses bras; vers le même temps, une grande lumière remplit tout le lieu où elle était, comme pour faire voir qu'elle avait toujours été une fille de lumière; les religieuses entendaient au même lieu comme des troupes de passants, qui étaient sans doute des esprits bienheureux qui venaient l'inviter aux noces de l'Agneau; le jour de Sainte-Cécile, toute sa chambre retentit d'une musique admirable, qui n'était composée que de voix célestes; lorsqu'on lui donna l'Extrême-Onction, le confesseur, le médecin et toute la compagnie virent auprès d'eux une religieuse inconnue d'une grâce et d'une majesté extraordinaires, revêtue de l'habit de Saint-Dominique, qui assista à toute la cérémonie, et qui disparut ensuite, sans que personne osât lui

demander qui elle était; à l'heure de son décès, les sœurs qui étaient présentes entendirent autour de son lit deux chœurs de vierges qui chantaient avec une douceur merveilleuse les louanges du Tout-Puissant; à la même heure, qui était minuit, toutes les rues d'Albe furent remplies de cette mélodie qui venait d'une procession de filles du ciel marchant avec des cierges à la main vers le monastère de cette Bienheureuse. Plusieurs bourgeois en furent témoins de vue et d'ouïe, et la suivirent même jusqu'à la porte de son monastère où elle disparut.

Elle mourut le 23 novembre 1464, âgée de plus de quatre-vingts ans, dont elle avait passé la quatrième partie en Savoie, chez les princes ses parents, quinze avec le marquis de Montferrat, son mari, trente-un dans la profession du Tiers Ordre de Saint-Dominique, et le reste dans la clôture religieuse. Son corps fut enterré dans la crypte commune, aux pieds des autres sœurs, comme elle l'avait demandé par humilité; mais le tombeau n'ayant pas été fermé, parce qu'on y voulait mettre une pierre, on le trouva dix-huit jours après sans nulle corruption, flexible comme si elle eût été encore en vie et exhalant une odeur fort agréable. Depuis, on en a fait diverses translations, dans lesquelles il s'est fait de très-grands miracles, pour rendre témoignage de sa gloire. Le pape Clément X la mit au nombre des Bienheureuses.

On l'a représentée : 1° recevant de Jésus-Christ, trois lances portant chacune une légende, savoir : l'une *Calomnie*, l'autre *Infirmité*, la troisième *Persécution;* 2° marchant à l'aide d'un bâton, attendu l'infirmité dont elle était affligée, et que la sainte Vierge l'engageait à supporter patiemment, ce à quoi elle se résigna. La sainte Vierge semble montrer à la Sainte la place qu'elle doit occuper dans le ciel.

Ce récit est du Père Giry. — Cf. *Année dominicaine*, t. Ier; et *Vie de la bienheureuse Marguerite de Savoie*, par le R. P. Regnault.

SAINT JACQUES L'INTERCIS, MARTYR EN PERSE (421).

Jacques habitait Beth-Lapéta (Perse). Sa naissance, ses richesses, ses rares qualités, les places qu'il occupait, les grâces qu'il tenait du roi (Isdegerde), avaient rendu son nom célèbre. Tous ces avantages devinrent pour lui une tentation dangereuse, et il y succomba. En effet, le prince ayant déclaré la guerre au christianisme, il eut la lâcheté de sacrifier à la faveur de son maître la vraie religion qu'il avait jusqu'alors professée. Sa mère et sa femme ressentirent une vive douleur de sa chute ; elles sollicitèrent sa conversion avec ferveur, et lui écrivirent une lettre de reproches qui fit sur Jacques la plus forte impression. Il ne parut plus à la cour, s'éloigna de tous ceux qui auraient pu le séduire, et renonça pour toujours aux avantages qui avaient occasionné sa perte. Le roi (Vararanes, successeur d'Isdegerde), informé de son changement, le fit venir. Jacques confessa généreusement qu'il était chrétien. Vararanes, ne se possédant plus de colère, fit appeler ses ministres et les juges de l'empire pour délibérer sur le nouveau genre de mort qu'on ferait souffrir à un homme qu'il disait offenser les divinités du pays. Il fut arrêté que si le prétendu criminel n'abjurait le christianisme, on l'attacherait au chevalet et qu'on lui couperait les membres les uns après les autres. La sentence n'eut pas plus tôt été publiée, que toute la ville accourut pour voir une exécution si extraordinaire. Les chrétiens offrirent à Dieu de ferventes prières pour qu'il daignât donner à son serviteur la grâce de la persévérance.

Lorsque Jacques fut arrivé au lieu du supplice, les bourreaux s'approchèrent de lui et déployèrent devant ses yeux les instruments qui devaient servir à le torturer. Ils lui saisirent ensuite la main et lui étendirent le bras avec violence. Mais avant de le frapper, ils l'exhortèrent à obéir au roi pour se délivrer des tourments cruels qu'il était sur le point de souffrir. Mais le soldat de

Jésus-Christ tenait ferme. Les bourreaux lui ayant coupé le pouce droit, il fit cette prière : « Sauveur des chrétiens, recevez cette branche de l'arbre. Il est vrai que cet arbre pourrira ; mais il reprendra sa verdure, et je suis assuré qu'il sera couronné de gloire ! » Le juge désigné par le roi pour assister à l'exécution ne put retenir ses larmes. Il se mit à crier au Martyr avec les autres spectateurs : « Vous en avez assez fait pour votre religion ; ne laissez pas mettre en pièces un corps délicat comme le vôtre. Vous avez des richesses : donnez-en une partie aux pauvres pour le salut de votre âme ; mais ne mourez pas de cette manière ». — « La vigne », répondit le Saint, « est dans un état de mort pendant l'hiver, mais elle revit au printemps. Comment le corps de l'homme, quoique mis en pièces, ne revivrait-il pas? » Lorsque les bourreaux lui eurent coupé l'index, il s'écria : « Mon cœur s'est réjoui dans le Seigneur, et mon âme a été transportée dans le salut qu'il m'a procuré. Recevez, Seigneur, cette autre branche ».

On s'aperçut alors de la joie dont son âme était inondée et qui se manifestait jusque sur son visage. A chaque doigt qu'on lui coupait, il rendait grâces à Dieu. Les bourreaux passèrent de la main droite à la gauche. Cependant les juges le conjuraient d'avoir pitié de lui-même et de sauver sa vie. « Vous ne savez donc pas », leur répondit le Saint avec douceur, « que celui-là n'est pas digne de Dieu, qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière ». Les bourreaux lui coupèrent successivement les doigts des deux pieds. Il louait le Seigneur à chaque amputation et faisait paraître une nouvelle joie. Voyant qu'il n'avait plus de doigts ni aux mains ni aux pieds, il dit tranquillement aux bourreaux : « Maintenant que les branches sont tombées, abattez le tronc. Ne vous laissez point toucher de compassion pour moi ; car mon cœur s'est réjoui dans le Seigneur, et mon âme s'est élevée vers Celui qui aime les petits et les humbles ». On lui coupa ensuite les pieds, les mains, les bras, les jambes et les cuisses. Son tronc, privé de tous ses membres, vivait encore et continuait à bénir le Seigneur. Enfin, un des gardes lui abattit la tête et finit par là son martyre. Le genre de supplice qu'il souffrit lui a fait donner le nom d'*Intercis* (c'est-à-dire *haché*).

Les chrétiens recueillirent ses membres épars et les renfermèrent avec le tronc dans une urne, qu'ils enterrèrent en un lieu que ne connurent point les païens.

La *hache*, instrument présumé du martyre de saint Jacques, est sa caractéristique ordinaire.

Godescard, complété avec les *Caractéristiques des Saints* du Père Cahier.

SAINT EUSICE DE CHALUSSET, ABBÉ DE CELLE, EN BERRI (542).

Saint Eusice naquit à Chalusset (Dordogne), près de Jumilhac-le-Grand, sur les frontières du Limousin et du Périgord. Il appartenait à une famille pauvre, que la famine obligea à quitter le pays pour aller dans le Berri. Les parents d'Eusice se virent dans la nécessité de vendre leur enfant ; mais il fut recueilli par un généreux abbé (*Abbas loci Patriciaci*), qui fit son éducation et l'introduisit dans la cléricature. Eusice, devenu prêtre, obtint de son supérieur la permission de mener la vie solitaire et de se retirer dans une épaisse forêt, près de la rivière du Cher. Il était vêtu d'un cilice, vivant d'orge, d'herbes et d'eau, couchant sur la dure et élevant des abeilles. Un voleur vint lui dérober du miel dans sa cellule ; le Saint le convertit et lui dit : « N'y revenez plus, car le vol est l'argent de Satan ». On venait à lui de tous les côtés pour obtenir ses prières et des guérisons ; on lui amenait des malades et des enfants tourmentés par des maux de gorge, et il les guérissait par le signe de la croix ou en leur faisant boire de l'eau bénite. Le roi Childebert lui offrit cinquante pièces d'or ; Eusice les refusa et lui prédit sa victoire sur Amalaric. Après la victoire, le roi, reconnaissant, lui accorda la liberté de plusieurs prisonniers de guerre, et lui fit bâtir une église. Telle est l'origine de la petite ville de Selles, en Berri (*Cella sancti Eusitii*), qui posséda jusqu'à la Révolution une abbaye dont saint Eusice fut le fondateur et le premier abbé. C'est là qu'il fut enseveli.

Il y a encore de nos jours (1873), à Selles-sur-Cher, au diocèse de Blois, des reliques insignes de saint Eusice et de plusieurs saints ermites, ses compagnons. En 1767, Mgr de Phelippeaux, archevêque de Bourges, accorda une relique du Saint à Madame de Menou, marquise de Jumilhac, en faveur de Chalusset, lieu natal du Saint, dont l'église venait d'être érigée en paroisse. Cette relique consistait en deux os fracturés de la mâchoire inférieure, auxquels adhéraient neuf dents, huit molaires et une incisive (Aujourd'hui il n'en reste plus que six). En 1768, Mgr de Prémcaux,

évêque de Périgueux, confirma l'authenticité de la relique, et la plaça lui-même dans le reliquaire qu'on avait préparé. Le 1er août 1869, l'église de Chalusset menaçant ruine, la relique a été transportée solennellement dans une chapelle de l'église de Jumilhac-le-Grand.

Nous avons composé cette notice, inexacte dans le Père Giry, au moyen de notes manuscrites qu'ont bien voulu nous fournir le R. P. Carles, de Toulouse, et M. l'abbé Damourette. — *Cf. Propre de Sarlat* de 1677.

SAINT ACHAIRE OU ACAIRE, ÉVÊQUE DE NOYON (639).

Achaire, né en Bourgogne, quitta de bonne heure la noble famille dont il était issu, pour entrer dans le monastère de Luxeuil ; là, il put méditer sur le néant des choses de la terre, et se préparer à la haute mission que le Seigneur lui réservait. L'esprit de saint Colomban, qui venait de fonder ce monastère, y était encore dans toute sa vigueur primitive, sous le sage gouvernement du bienheureux Eustaise : la sainteté et la science y marchaient sur la même ligne. Achaire, mettant à profit les leçons qu'il recueillait de la bouche de ses maîtres, et les exemples de vertu qu'il avait sous les yeux, devint bientôt un religieux accompli. Sa piété ne le cédait en rien à celle d'Omer, de Vaubert, et de ses autres condisciples, dont plusieurs furent dans la suite de grands évêques, d'éloquents prédicateurs, des chefs d'abbayes, la gloire de l'Eglise, les modèles et les soutiens des fidèles.

Rien n'était cher au Saint comme la solitude de Luxeuil ; il n'en sortait que pour aller exercer, au sein des populations voisines, un ministère de charité, de paix et de salut. Dans son humilité, Achaire voulait vivre ignoré des hommes, et attendre dans le silence, la prière et la mortification, le grand jour de l'éternité ; mais Dieu ne permit pas qu'une si brillante lumière restât cachée sous le boisseau : il l'appela à éclairer l'Eglise de ses bienfaisants rayons. Trahi par la réputation de ses vertus, Achaire fut élevé malgré lui à l'épiscopat, et placé à la tête du vaste diocèse de Noyon et de Tournai. En même temps, comme si l'administration de deux importantes Eglises ne suffisait pas à son active sollicitude, Clotaire II l'appela dans ses conseils. Le Bienheureux usa de l'influence que la sainteté de sa vie lui donnait sur l'esprit du roi et des grands, pour la prospérité de l'Etat, et surtout pour l'extension du royaume de Jésus-Christ. Ce divin Maître était encore ignoré dans plusieurs parties du diocèse de Tournai, où le démon avait réussi à maintenir le culte des idoles. Achaire, dans l'impossibilité de pourvoir par lui-même aux besoins spirituels d'un si nombreux troupeau, eut recours au zèle apostolique de saint Amand, que ses instances, unies à celles de saint Ouen et de saint Eloi, venaient de réconcilier avec Dagobert Ier : il le chargea donc d'aller évangéliser ces contrées. Tandis qu'Amand travaillait à dissiper les pratiques superstitieuses, au souffle de la parole évangélique, Achaire consacra tous ses soins au diocèse de Noyon. Il se fit humble et petit pour instruire et gagner au Sauveur les habitants des campagnes ; il parut surtout au milieu des pauvres et des affligés, dont il se plaisait à soulager les nécessités et à calmer les souffrances ; les pécheurs ne l'entendaient jamais sans être émus, et il fut assez heureux pour en convertir un grand nombre. Considérant les monastères comme un refuge contre les dangers du monde, un asile pour la piété, la vertu et la science, un lieu d'expiation où la prière et les saintes austérités désarment la justice divine, il en édifia plusieurs, tant par ses libéralités propres qu'avec les aumônes des fidèles.

La sollicitude d'Achaire pour ses ouailles ne le rendait point étranger aux besoins généraux de l'Eglise ; il siégea au concile tenu à Reims, en 630, avec Marin de Beauvais, Agomare de Senlis, et environ quarante autres prélats. Il travailla, de concert avec ses vénérés collègues, à déraciner les abus et les erreurs du temps, à restaurer la discipline, à faire disparaître la simonie, et à effacer les maux causés par les discordes civiles.

Achaire aimait à faire connaître à ses enfants les vertus, la gloire et la puissance des élus du Seigneur : comme, dans son diocèse, plusieurs miracles avaient éclaté au tombeau d'un humble serviteur de Dieu, appelé Momble, il fit solennellement lever de terre le corps du Bienheureux qui avait été préservé de la corruption, et inscrivit son nom au catalogue des Saints. Par ces actes, et tant d'autres semblables que nous ne pouvons rapporter ici, ayant comme préparé les voies à l'illustre saint Eloi, qui devait lui succéder sur le siége de Noyon, il termina sa carrière mortelle le 27 novembre de l'an 639, à l'âge de soixante-dix ans, et alla recueillir au ciel le prix de ses tra-

vaux. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, appelée aujourd'hui Sainte-Godeberte, auprès de Noyon.

Saints de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier.

SAINT SIFFREIN OU SYFFROY, ÉVÊQUE DE CARPENTRAS (659).

Siffrein, issu d'une noble race et originaire d'Albano (Terre de Labour), se retira au monastère de Lérins avec son père, pieux chevalier, qui s'endormit dans le Seigneur après quelques années passées dans la profession monastique. Quant à Siffrein, il fit sous saint Césaire, alors abbé, puis évêque d'Arles, de tels progrès dans la pratique des vertus et dans l'étude des lettres, et s'acquit en même temps une telle renommée de sainteté, que, même avant d'être initié aux saints ordres, il fut élu évêque par le peuple et le clergé venaissin. Il refusa longtemps d'accepter une charge qu'il regardait comme au-dessus de ses forces; enfin, contraint d'accepter, il se laissa conduire à saint Césaire, qui lui conféra les ordres et le sacra évêque. Il conserva dans l'épiscopat toutes les habitudes de la vie monastique. Ses austérités étaient grandes; il macérait sa chair par les jeûnes, par les veilles et le cilice, et pour toute nourriture ne prenait que du pain et de l'eau avec des lentilles. Souvent il passait les nuits en prières, retenu par la contemplation des choses célestes. Père des pauvres et des infirmes, il portait souvent ses pas vers leurs humbles demeures, qu'il réjouissait doublement et par de bonnes paroles et par d'abondantes aumônes. Il érigea des basiliques en l'honneur de la très-sainte Trinité, de la bienheureuse vierge Marie et de saint Jean-Baptiste; il en bâtit aussi une à Carpentras en l'honneur de saint Antoine, dans laquelle, fuyant le commerce du monde, il allait se recueillir en présence de Dieu, pour en sortir ensuite avec de nouvelles forces et un zèle plus ardent.

Dieu fit éclater la sainteté de son serviteur par des miracles. Un clerc, qu'il affectionnait à cause de la pureté de ses mœurs, étant mort, il le rappela à la vie. Les malades venaient à lui en foule et s'en allaient guéris. Il pénétrait les secrets des cœurs ainsi que ceux de l'avenir. Sur la fin de sa vie, il se construisit lui-même une maisonnette près de la basilique de la Mère de Dieu, où, sans cesser de remplir ses devoirs de pasteur, il attendit, dans le recueillement et la méditation, que son heure fût venue de passer de ce monde à un meilleur. Il mourut le 27 novembre, et fut enseveli dans la basilique de la très-sainte Trinité à Vénasque (Vaucluse). Aujourd'hui, ses reliques sont religieusement conservées à Carpentras, dans une église de son nom.

La dédicace de l'église de Saint-Siffrein, qui se célébrait le quatrième dimanche après Pâques, a été, depuis le Concordat de 1801, renvoyée au premier dimanche après l'Octave de la Toussaint. Raymond de Mazan, évêque de Carpentras, donna en 1285 une châsse d'argent doré, enrichie de pierreries, ayant la forme d'une cathédrale, laquelle est mentionnée dans l'inventaire qui fut dressé sous Othon, en 1322, époque où un des bras du Saint avait été déposé à part dans un bras d'argent. En 1447, Guillaume Soyberti plaça le chef dans un buste du même métal, exécuté à ses frais. Ces trois reliquaires ayant été anéantis en 1793, ceux que l'église paroissiale de Carpentras possède actuellement ont été exécutés, lors de la réhabilitation du culte, à peu près dans la forme des anciens, mais en cuivre argenté et non en argent.

Le culte de saint Siffrein se répandit dans plusieurs lieux du diocèse d'Arles, et même d'autres métropoles, notamment à Uzès (Gard) et au bourg de Séguret (Vaucluse). On invoquait principalement saint Siffrein contre les esprits malins.

Propre d'Avignon et *Dictionnaire biographique du département de Vaucluse*, par Barjavel.

SAINT BARLAAM ET SAINT JOSAPHAT, ERMITES,

AU DÉSERT DE SENNAAR, EN MÉSOPOTAMIE (époque incertaine).

Fils d'un roi de l'Inde orientale, nommé Abenner, Josaphat était d'une beauté extraordinaire : parmi les astrologues consultés sur sa destinée, un d'eux ayant dit qu'il serait chrétien, son père,

partisan acharné de l'idolâtrie, afin d'empêcher l'accomplissement de cette prédiction, le fit élever dans un château séparé, où on lui donna des officiers et des domestiques, sur la fidélité desquels il se reposait entièrement. Cette prudence humaine fut inutile ; Josaphat sortit de l'enfance, et commença à faire des réflexions judicieuses sur tout ce qu'il voyait. Il en faisait particulièrement sur l'état de contrainte dans lequel on le tenait, et, voulant en savoir le sujet, il s'adressa à l'un de ses précepteurs qu'il aimait plus que les autres et lui demanda pourquoi le roi, son père, le laissait ainsi prisonnier. Celui-ci lui avoua tout. Ses paroles touchèrent le cœur de Josaphat, et le Saint-Esprit, les accompagnant de sa grâce, lui inspira le désir de connaître la vérité.

Dieu révéla quelle était la disposition de son cœur à un saint ermite appelé Barlaam, afin qu'il allât l'instruire. Le solitaire obéit à cet ordre du ciel, et, quittant le désert de Sennaar, où il demeurait, il monta sur un vaisseau et se rendit en habit de marchand au château de Josaphat. Là, il fit connaissance avec le précepteur dont nous avons parlé, et lui dit qu'il avait une importante communication à faire au jeune prince. Celui-ci désira voir le solitaire. Barlaam lui fit une belle et touchante explication de tous les mystères de la religion chrétienne, des maximes de l'Evangile, de la nécessité des sacrements, de l'inconstance de toutes les choses de la terre, de la récompense des justes dans le ciel, des épouvantables châtiments des pécheurs dans les enfers, et enfin de toutes les vérités du salut. A mesure qu'il parlait, Notre-Seigneur versait sa grâce dans le cœur du jeune prince ; de sorte qu'après plusieurs conférences, il reçut le saint baptême sans craindre l'indignation du roi, son père. Le saint solitaire l'exhorta ensuite à la pratique des bonnes œuvres, au mépris de la vanité, à la persévérance dans l'état qu'il venait d'embrasser et à l'étude de la perfection chrétienne.

Le père de Josaphat conçut le plus violent désespoir lorsqu'il apprit la conversion de son fils au christianisme ; il employa néanmoins tous les moyens pour le ramener à la religion de ses pères. Mais tous ses efforts furent inutiles ; le jeune néophyte quitta le monde et s'en alla dans le désert à la recherche de son cher Barlaam. Il souffrit des fatigues incroyables ; car, comme il n'avait emporté aucune provision, il ne vivait que d'herbes sauvages, manquait souvent d'eau, et se trouvait, presque à tous moments, réduit à un état digne de compassion. Mais l'amour divin lui faisait surmonter avec joie toutes ces difficultés. Après avoir cherché deux ans entiers ce qu'il désirait, il trouva enfin Barlaam dans le désert de Sennaar. Il le pria de le recevoir comme son disciple et lui promit une parfaite obéissance. Sa vie fut dès lors tout angélique, et il entreprit les exercices de la solitude avec tant de zèle, que son maître, qui y était accoutumé, admirait de se voir surpasser par un jeune prince élevé dans toutes sortes de délicatesses.

Comme ils jouissaient ainsi l'un et l'autre des douceurs des solitaires, il plut à la bonté divine d'appeler Barlaam de ce monde pour le récompenser de ses travaux. Il eut révélation du temps de son décès, et il en donna avis à son cher disciple, afin de le disposer à cette séparation. Il employa le peu de vie qui lui restait à l'encourager à la persévérance au service de Jésus-Christ. Voyant son heure proche, il célébra les divins mystères, auxquels il le fit participer, et, après lui avoir fait un adieu avec des paroles pleines de tendresse, il mourut dans la joie du Seigneur en faisant le signe de la croix au milieu de la ferveur de sa prière. Dès qu'il eut les yeux fermés, Josaphat embrassa son corps, l'arrosa de ses larmes, et, l'ayant enseveli dans le cilice qu'il avait reçu de lui au temps de sa conversion, il passa un jour et une nuit à chanter des psaumes et l'enterra, avec beaucoup de respect, dans une fosse auprès de sa caverne. A la fin de cette sainte cérémonie il se laissa aller au sommeil, durant lequel il eut une vision, où le bienheureux défunt lui apparut pour lui faire connaître la gloire dont il jouissait dans le ciel, et l'assurer qu'il en recevrait une pareille s'il persévérait jusqu'à la mort dans sa bonne résolution. Cette espérance le combla de joie et lui inspira de nouvelles forces pour pratiquer avec une fidélité inviolable tous les exercices dignes de sa vocation. Il le fit jusqu'à l'âge de soixante ans, dont il en passa trente-cinq dans les déserts. Un ermite, qui lui avait enseigné la grotte de Barlaam, eut révélation de sa mort et prit soin d'enterrer son corps avec celui de son maître.

Ce récit est du Père Giry.

XXVIIIe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint Ruf, que Dioclétien fit martyriser avec toute sa famille. Vers 304. — A Corinthe, la naissance au ciel de saint Sosthène, disciple de l'apôtre saint Paul, qui en fait mention dans son épître aux Corinthiens. D'abord prince de la synagogue des Juifs, il se convertit ensuite à Jésus-Christ, et, peu de temps après, ayant été battu avec violence en présence du proconsul Gallion, pour la cause de la foi, il consacra les prémices de sa conversion par un très-beau commencement. Ier s. — En Afrique, les saints martyrs Papinien et Mansuet, évêques, qui, durant la persécution des Vandales et sous Genséric, roi arien, furent brûlés par tout le corps avec des lames ardentes et terminèrent ainsi leurs glorieux combats. 430. — Au même temps, d'autres saints évêques, savoir : Valérien, Urbain, Crescent, Eustache, Cresconius, Crescentien, Félix, Hortulan et Florentien, furent envoyés en exil et y moururent. ve s. — A Constantinople, les saints martyrs ETIENNE LE JEUNE, Basile, Pierre et André, avec trois cent soixante-neuf religieux de leur compagnie, qui furent diversement tourmentés sous Constantin Copronyme, pour le culte des saintes Images, et confirmèrent, par l'effusion de leur sang, la vérité catholique. 756. — A Rome, saint GRÉGOIRE III, pape, qui passa de cette vie à l'éternité bienheureuse, après avoir brillé par sa sainteté et ses mérites. 741. — A Naples, le décès de saint JACQUES DE LA MARCHE, confesseur, de l'Ordre de Saint-François, célèbre par l'austérité de sa vie, par le succès de ses prédications et par ses ambassades pour les intérêts de l'Eglise. Il fut mis au rang des Saints par le pape Benoît XIII. 1476.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse d'Alger, saint Honorat, martyr. — Au diocèse d'Autun, saint Sylvestre, évêque de l'ancien siége de Châlon-sur-Saône [1]. vie s. — Au diocèse de Nantes, saint Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus, dont nous avons donné la vie au 13 novembre. 1568. — Au diocèse d'Avignon, saint Maxime, évêque de l'ancien siége de Riez, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 460. — Aux diocèses de Cahors, Reims et Saint-Flour, saint Didace ou Diégo, confesseur, dont nous avons donné la vie au 13 novembre. 1463. — Aux diocèses de Carcassonne, Châlons et Nice, saint Grégoire III, pape et confesseur, cité au martyrologe romain de ce jour. 741. — Au diocèse de Périgueux, saint Eusice, abbé, dont nous avons esquissé la notice au jour précédent. 542. — Au diocèse de Laval, saint Aignan, évêque d'Orléans, dont nous avons donné la vie au 17 novembre. 453. — Au diocèse de Mayence, saint Conrad, évêque de Constance, cité au martyrologe romain du 26 de ce mois. 976. — Au diocèse de Poitiers, saint Grégoire Thaumaturge, dont nous avons donné la vie au 17 novembre. 270. — Au diocèse de Saint-Claude, saint Hippolyte, évêque de Belley, dont nous avons donné la vie au 20 novembre. 769. — Au diocèse de Tarbes, saint Brice, archevêque de Tours, dont nous avons esquissé la notice au 13 novembre. 444. — Au diocèse de Tours, saint Clair, prêtre et confesseur [2]. ive s. — A Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, saint Maxime de Wismes (Mans, Masse), patron de cette Eglise [3]. Epoque incertaine. — A Dijon, saint Hilaire, sénateur, et sainte Quiéta, son épouse. Unis par une tendre

1. Voir la note 1 au martyrologe romain du 20 novembre (tome XIII, page 509).

2. Saint Clair est cité au martyrologe romain du 8 novembre. Nous renvoyons nos lecteurs à la note 1 de ce martyrologe (tome XIII, page 250), et à la biographie de saint Sulpice-Sévère (tome II, page 108).

3. Il y avait dans l'église Saint-Wulfran d'Abbeville une belle châsse qui renfermait une partie considérable de ses reliques. Son chef et quelques-uns de ses ossements étaient gardés à Ypres (Flandre Occidentale). L'église d'Antoing, près de Tournai (Hainaut), en possédait aussi plusieurs parcelles. On découvrit les reliques de saint Maxime à Wismes (Pas-de-Calais, arrondissement de Saint-Omer, canton de Lumbres), le 13 décembre 953. Elles furent visitées en 1065, par Milon II, de Thérouanne, accompagné des évêques d'Amiens et de Noyon. — M. l'abbé Destombes, *Saints de Cambrai et Arras.*

affection et par le lien plus fort d'une vertu solide, ils furent le modèle des époux chrétiens, s'entr'aidant avec une patience infatigable, élevant dans la science et la piété leurs nombreux enfants, parmi lesquels brille saint Jean, abbé de Réome, et distribuant leurs revenus aux églises, aux abbayes et aux pauvres [1]. Vers 450. — A Vienne, en Dauphiné, saint Philippe, évêque de ce siége et confesseur. Il présida au quatrième concile de Paris, tenu à Saint-Pierre du Mont (aujourd'hui Sainte-Geneviève du Mont). Vers 580.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Constantinople, les saints martyrs Etienne le Jeune, Basile, Pierre, André, et trois cent soixante-neuf religieux, de l'Ordre de Saint-Basile, leurs compagnons, qui, sous Constantin Copronyme, furent cruellement tourmentés par divers supplices pour le culte des saintes Images, et confirmèrent, par l'effusion de leur sang, la vérité catholique. 766.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — Saint Grégoire Thaumaturge, évêque et confesseur, dont il est fait mention le 17 novembre [2]. 270.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — Au monastère de Bobbio, saint Colomban, abbé de Luxeuil, propagateur infatigable de l'Ordre de Saint-Benoît et homme apostolique, qui, le 21 de ce mois, s'envola au ciel [3]. 615.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Naples, le décès de saint Jacques de la Marche, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, célèbre par l'austérité de sa vie, ses prédications apostoliques et le succès de ses légations dans l'intérêt de l'Eglise. Le souverain pontife Benoît XIII l'a placé au nombre des Saints. 1476.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs. — De même que ci-dessus.

Martyrologe de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel. — L'octave de la Présentation de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — Saint Félix de Valois, confesseur, dont la mémoire se fait le 20 novembre, et est transférée pour nous en ce jour [4]. 1212.

Martyrologe de l'Ordre des Servites de la bienheureuse Vierge Marie. — De même que chez les Carmélites.

Martyrologe des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que chez les Frères Mineurs.

Martyrologe de l'Ordre des Carmes déchaussés. — De même que chez les Carmélites.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

Chez les Frères Prêcheurs, le bienheureux Calimer de Montechiero, confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce saint religieux fut un prédicateur infatigable de la parole divine ; il en exerça le ministère jusqu'à la dernière vieillesse. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, ne pouvant plus monter en chaire lui-même, il s'y faisait porter. Il ne voulut jamais accepter aucune charge importante, afin de pouvoir s'appliquer uniquement à l'œuvre de l'apostolat. Le Seigneur a manifesté sa gloire par les miracles innombrables opérés à son tombeau. 1521. — En Syrie, les saints Théodule, Trophime et plusieurs autres, martyrs. — A Antioche, saint Théodorit, martyr. 663.

1. Hilaire fut enseveli à l'église Saint-Jean, dans un magnifique tombeau en marbre de Paros. Quand on déposa le corps de Quiéta à côté de celui de son époux, on vit saint Hilaire élever la main droite, la passer autour du cou de sainte Quiéta et l'attirer sur son cœur. A ce prodige, l'assistance ravie d'admiration, poussa des cris de joie, disant : « Voyez combien ils s'aimaient en ce monde, puisqu'ils s'embrassent jusque dans la tombe ». Leurs reliques, honorées comme celles des Saints, furent transférées, avant le IXe siècle, dans la crypte de Saint-Bénigne de Dijon, et mises dans deux sépulcres distincts. — M. l'abbé Duplus : *Saints de Dijon*.

2. Voir la vie de saint Grégoire Thaumaturge au 17 novembre. — 3. Nous avons donné la vie de saint Colomban au 21 novembre. — 4. Voir la vie de saint Félix de Valois au 20 novembre.

S. ÉTIENNE LE JEUNE, MARTYR A CONSTANTINOPLE

756. — Pape : Etienne II. — Empereur d'Orient : Constantin IV *Copronyme.*

Mes frères, demeurez fermes et conservez les traditions que vous avez apprises.
II Thess., II, 14.

Etienne naquit à Constantinople, sous l'empire d'Anastase II (713-719). Jean, son père, et Anne, sa mère, étaient riches ; mais ils n'avaient pas encore assez de biens pour contenter leur libéralité envers les églises et les pauvres. Dieu leur ayant donné deux filles, ils souhaitèrent d'avoir un garçon ; ils l'obtinrent par un vœu qu'ils firent de le consacrer à la sainte Vierge. Anne, étant enceinte de lui, pria saint Germain, patriarche de Constantinople, à son entrée dans l'église de Sainte-Sophie, de le bénir dans son sein. Il connut aussitôt, par un esprit prophétique, quel serait cet enfant, et il lui donna sa bénédiction, disant : « Que Notre-Seigneur bénisse ce fruit par l'intercession du premier des Martyrs ». Cette pieuse femme vit alors une flamme sortir de la bouche de ce glorieux prélat, et elle le supplia, dès que l'enfant fut né, de prendre lui-même la peine de le baptiser. Il le fit, et lui donna le nom d'Etienne. Aussitôt après son baptême, ses parents le portèrent à l'église des Blaquernes et l'offrirent à la sainte Vierge devant une de ses images, et Anne protesta à son mari que celle qui était représentée par cette image lui était apparue avant qu'elle conçût, et lui avait promis l'enfant dont elle avait le bonheur d'être mère.

Notre Saint s'appliqua à l'étude avec beaucoup de soin ; mais il aimait par-dessus tout la lecture de l'Ecriture sainte, qu'il apprit si parfaitement par cœur, que sa mémoire lui servait de livre. Il prenait aussi un singulier plaisir aux ouvrages de saint Jean Chrysostome, pour qui il avait une affection presque incroyable ; mais il faisait encore plus de progrès dans la vertu que dans la science. Il aimait à entendre la parole de Dieu ; il méprisait les richesses et les grandeurs de ce monde périssable, et il n'avait point d'autre vue que de se rendre digne des biens immortels que l'on acquiert par une vie pure et innocente. Il travaillait incessamment à bien régler sa langue et à soumettre ses passions à l'empire de la raison ; et, comme il évitait la conversation avec les hommes, il se rendit assidu à la prière, à la visite des églises et à toutes sortes d'exercices spirituels.

En ce temps-là, Léon l'Isaurien, ayant usurpé l'empire, commença une guerre acharnée contre les saintes images et contre les fidèles qui avaient fait profession de les honorer. Il chassa le patriarche saint Germain de son siége, fit mourir quantité de chrétiens, et, s'acharnant surtout contre les religieux, en confina dans les prisons et les basses-fosses, en envoya en exil, et en condamna plusieurs à mort. Cette persécution n'empêcha pas le père et la mère de notre Saint, dès qu'ils le virent âgé de seize ans, de le mener sur le mont Auxence, qui est vis-à-vis de Constantinople, vers la province de Bithynie, pour le dédier à Dieu, selon le vœu qu'ils avaient fait pour l'obtenir. Saint Auxent était le premier qui l'avait habité, et c'est de lui qu'il avait pris le nom d'Auxence. Serge, son disciple, avait été l'héri-

tier de sa grotte aussi bien que de ses vertus. Bendien, qui était un homme d'un admirable sainteté, lui avait succédé. Grégoire en était demeuré possesseur après lui. Enfin, c'était Jean, personnage d'un mérite incomparable et doué de l'esprit de prophétie, qui l'occupait lorsque Etienne y fut conduit. Ce bienheureux vieillard reconnut d'abord les desseins de la divine Providence sur cet enfant, et qu'il serait une colonne inébranlable qui soutiendrait l'Eglise contre les attaques des hérétiques. Ayant donc dit à ses parents qu'il paraissait bien que l'Esprit de Dieu reposait sur lui, il le retint en sa compagnie ; puis, après les prières de la nuit, et après lui avoir donné de saintes instructions sur l'état qu'il allait embrasser, il lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit religieux.

Etienne entreprit ce genre de vie avec beaucoup de ferveur, et n'omit aucun des exercices qui pouvaient l'avancer dans la piété. Outre les veilles et les jeûnes qu'il employait pour mortifier sa chair, il pratiqua toutes les vertus monastiques dans un très-haut degré de perfection. Il se faisait surtout remarquer par l'humilité et l'obéissance ; il recherchait avec empressement les ministères les plus vils et les plus laborieux. On remarque qu'il allait tous les jours chercher de l'eau et les autres choses nécessaires en un lieu fort éloigné et de difficile accès ; ce qui, dans les chaleurs de l'été et les glaces de l'hiver, lui causait des peines incroyables. Mais ce travail, quelque rude qu'il fût, ne tira jamais de sa bouche une parole d'impatience, ni ne lui fit manquer à aucune des observances, et il mérita par cette ferveur de si grandes grâces, que les animaux les plus farouches lui devinrent obéissants, et s'offraient d'eux-mêmes à lui rendre service.

Un jour qu'il venait de s'acquitter de quelques-uns de ces offices, il trouva le saint vieillard qui avait la tête appuyée sur sa fenêtre et pleurait amèrement. Après avoir été fort longtemps prosterné en terre, selon sa coutume, pour recevoir sa bénédiction, voyant qu'il ne la lui donnait point, il ne savait d'où cela pouvait venir. Enfin ce saint homme leva la tête et lui dit : « C'est à cause de vous, mon très-cher fils, que je pleure de la sorte, parce que je sais certainement qu'après que le service de Dieu se sera accru en ce lieu sous votre conduite, il sera ruiné par ces impies ennemis des saintes images ». Ces paroles firent soupirer Etienne au fond de son cœur, et il répondit : « Quoi, mon père, prévoyez-vous aussi que je serai assez lâche pour me laisser empoisonner de cette fausse doctrine ? » — « Dieu me garde, mon fils », répliqua le saint vieillard, « d'avoir une telle pensée de vous ! Il ne permettra jamais que cela arrive ; mais rendez-vous digne de cette grâce par une profonde humilité et une attention continuelle sur vous-même ». Il lui prédit ensuite plus clairement toutes les persécutions qu'il devait endurer.

Cependant le père d'Etienne mourut, et celui-ci s'en alla, par l'ordre de son supérieur, à Constantinople, pour lui rendre les derniers devoirs. Il y vendit tous ses biens et en donna le prix aux pauvres ; laissant dans la ville une de ses sœurs, nommée Théodote, qui était déjà religieuse, il amena l'autre avec sa mère recevoir la bénédiction du saint vieillard ; puis il les mit dans un monastère de femmes fondé par saint Auxent, où elles se firent aussi religieuses, et ainsi, de fils et de frère, qu'il leur était auparavant, il devint leur père spirituel. Peu de temps après, son admirable conducteur passa de cette vie à l'immortalité, et tous les solitaires d'alentour, en étant avertis, vinrent baiser son corps et le mettre en terre. Ils ne pouvaient assez déplorer leur perte, mais ils trouvèrent dans Etienne comme un autre Josué, successeur de Moïse, ou comme un autre Elisée qui n'hérita

pas seulement du manteau d'Elie, mais encore de son double esprit. Il était alors âgé d'un peu plus de trente ans, et il s'enferma dans cette petite grotte, où, selon le conseil de l'Apôtre, il joignait le travail à la prière, soit en faisant des filets pour des pêcheurs, soit en copiant des livres, afin que non-seulement il ne fût à charge à personne, mais qu'il eût même de quoi faire l'aumône aux nécessiteux.

L'éclat de ses vertus lui attira bientôt des disciples, et les moines n'eurent pas de peine à quitter les vallées pour aller sur ce rocher se mettre sous sa conduite. D'abord il en reçut douze, parmi lesquels les plus considérables furent Marin, Jean, Christophe et Zacharie ; mais le nombre s'étant accru jusqu'à vingt, il nomma le premier de ces quatre pour leur supérieur et il résolut de mener une vie plus cachée et plus austère. Il se retira sur la cime de la montagne, où il s'était préparé une nouvelle grotte d'une structure extraordinaire. Elle n'avait que deux coudées de long et une demie-coudée de large, et si peu de hauteur, qu'à peine y pouvait-il tenir debout, même en se courbant. Elle était à moitié découverte, de sorte que l'ardeur du soleil pouvait l'y brûler pendant l'été, et la rigueur du froid l'y transir pendant l'hiver. Il n'avait pour vêtement qu'une simple peau de mouton fort petite, et cette austérité ne le satisfaisant pas entièrement, il se ceignit tout le corps avec une chaîne de fer. Il s'accoutumait ainsi aux tourments du martyre qui lui étaient préparés. Ses disciples, qui ne savaient pas encore sa retraite, allèrent, après Matines, se prosterner à l'entrée de sa grotte ordinaire, pour recevoir sa bénédiction ; mais, ne l'y trouvant plus, ils le cherchèrent de tous côtés, et enfin ils le découvrirent dans sa nouvelle cellule. Surpris de le voir en cet état, ils lui dirent, les larmes aux yeux : « Eh quoi ! notre père, voulez-vous vous faire mourir par cette austérité ? voulez-vous nous rendre orphelins par une mort précipitée ? » — « Ne savez-vous pas, mes enfants », leur répondit-il, « qu'il est écrit que la voie du ciel est étroite ? » Ils n'osèrent rien répondre à ces paroles, mais ils le prièrent de couvrir au moins sa cellule. « Cela n'est point nécessaire », dit-il, « le ciel me tiendra lieu de couverture ».

Cependant, quelque désir qu'il eût de se tenir caché, il ne put empêcher que la réputation de sa sainteté ne se répandît de tous côtés et qu'elle n'attirât auprès de lui une infinité de personnes, qui venaient lui demander conseil dans la persécution dont l'Eglise d'Orient était agitée par la fureur des Iconoclastes. Car c'était en ce temps que le détestable empereur Constantin Copronyme, fils et successeur de Léon, voulant enchérir sur les crimes de son père, désolait et ravageait les églises comme une bête farouche ; et parce que des solitaires, pleins du zèle de Dieu et de l'honneur dû aux saintes images, l'avaient repris de son impiété, il leur déclarait une guerre plus cruelle. Il avait fait faire, à une grande multitude de peuple ignorant, un serment solennel et public sur la croix de Jésus-Christ, sur l'Evangile et sur la sainte Eucharistie, qu'ils briseraient les images comme des idoles et qu'ils fuiraient la communion de tous ceux qui les honoraient, et principalement des solitaires, qui en soutenaient vigoureusement le culte sacré. Ceux-ci donc, qui étaient persécutés à outrance par ce misérable empereur, n'avaient point de plus fort refuge que de recourir à notre Saint, pour apprendre de lui ce qu'ils devaient faire dans une affliction si générale. Il les reçut avec beaucoup de charité, et, après les avoir puissamment exhortés et encouragés à défendre la vraie foi jusqu'à la mort, il leur conseilla de se retirer néanmoins dans les endroits qui n'étaient pas encore infectés du poison de l'hérésie, les assurant que Dieu serait leur

protecteur, et qu'ils auraient enfin la joie de voir l'Eglise vengée de toutes ces injures et la paix rendue aux fidèles.

Constantin, qui connaissait la vertu d'Etienne, entreprit de le gagner à son parti, se flattant que, s'il pouvait l'y engager, il n'y aurait pas d'anachorète qui pût lui faire aucune résistance. Il envoya pour cela vers lui un sénateur nommé Calixte, qui était très-instruit de son hérésie et parlait parfaitement bien, et qui lui fit des présents pour l'obliger de souscrire à un faux concile, ou, pour mieux dire, à un brigandage qu'il avait fait tenir dans l'église des Blaquernes, où, par la lâcheté et la trahison de trois cent trente-huit évêques, l'impiété des Iconoclastes avait été approuvée, et la doctrine catholique sur la vénération des images condamnée. Mais Etienne, qui ne cédait point en constance au premier des martyrs, dont il portait le nom, répondit généreusement : « Je ne souscrirai point à ce faux Synode, qui s'est raidi contre la doctrine des Pères et la tradition de l'Eglise ; je ne dirai point que ce qui est amer est doux, et que les ténèbres sont la lumière. Je suis prêt à mourir pour le culte dû aux figures de Jésus-Christ et des Saints, et, quand je n'aurais plus de sang que plein le creux de ma main, je le répandrais volontiers pour la confession de cette doctrine ». Calixte, tout couvert de honte, retourna vers l'empereur lui porter cette réponse.

Alors ce tyran plein de furie envoya des soldats sur le mont Auxence, pour arracher Etienne de sa cellule et le mener prisonnier dans le monastère qui était au dessous. Ses austérités l'avait réduit en un état si pitoyable, qu'il donna même de la compassion à ces barbares; car ses nerfs s'étaient tellement retirés à force d'être continuellement sur ses genoux ou assis contre terre, qu'il ne pouvait plus les étendre ni se tenir debout. Ils le portèrent donc sur leurs bras, et, l'ayant enfermé avec les solitaires qui étaient à la grotte de Saint-Auxence, ils firent garde à l'entrée, en attendant de nouveaux ordres du prince. Six jours se passèrent sans que le Saint prît aucune nourriture, et, pendant ce temps, Constantin ayant appris que les Scythes venaient en armes contre lui, il manda qu'on le reconduisît dans sa cellule.

A peine y fut-il, que Calixte, ce sénateur impie qui l'avait inutilement sollicité de se rendre au sentiment de son prince, ne doutant point qu'il ne fît quelque chose d'agréable à ce tyran, s'il pouvait ruiner la réputation d'un si saint homme, gagna par argent et par promesse le nommé Serge, un des douze premiers solitaires qui s'étaient donnés à lui, pour déposer contre son innocence et l'accuser de crimes détestables. Celui-ci donc, imitant le traître Judas, composa un libelle diffamatoire plein d'horribles calomnies contre lui, l'accusant, entre autres choses, d'avoir traité l'empereur de tyran, d'hérétique, et d'un autre Vitellius; et d'avoir eu un commerce impudique avec une dame nommée Anne, à qui il avait donné l'habit de religieuse, dans le monastère proche de sa cellule. Calixte, pour autoriser ces impostures, gagna aussi une esclave de cette dame, en lui promettant la liberté et un mariage avantageux, pour dire que ce commerce sacrilége d'Etienne avec sa maîtresse était véritable, et qu'elle-même en était témoin. Il fit tenir toutes ces écritures à l'empereur, en Scythie, lequel en eut une joie extrême et manda aussitôt à Anthète, préfet de Constantinople, de se transporter dans ce monastère de filles, d'en tirer Anne par force et de la lui envoyer au camp; elle y alla généreusement, et ce monstre d'iniquité n'épargna rien pour l'obliger de déchirer l'honneur d'Etienne, en avouant ces crimes dont il était innocent; mais ses efforts

furent inutiles : et, ni les menaces qu'il lui fit au camp, ni les supplices auxquels il la condamna à son retour, ne purent jamais arracher de sa bouche la calomnie et le faux témoignage qu'on lui demandait.

L'empereur, après la guerre, voyant que ce stratagème n'avait pas réussi pour perdre le bienheureux solitaire, s'avisa d'un autre artifice : ce fut de donner charge à un de ses favoris, nommé Georges, de faire semblant de vouloir se convertir et d'aller demander l'habit de moine à cet homme céleste dont la charité s'étendait sur tous les pécheurs qui voulaient faire pénitence. Georges y fut effectivement, et il fit si bien l'hypocrite, que le Saint, le croyant touché de Dieu, ne différa point de le recevoir au nombre de ses disciples et de le revêtir de l'habit d'obéissance. Il persista trois jours en cet état, pour mieux couvrir son imposture, et au bout de ce temps il vint retrouver l'empereur, lequel, ayant assemblé dans l'amphithéâtre une grande multitude de peuple, se plaignit hautement que les solitaires lui enlevaient ceux de sa cour, et, pour preuve, il produisit ce fourbe, encore couvert de la cucule religieuse; ensuite, il le dépouilla de cet habit, qu'il jeta dans l'assemblée, afin qu'on le foulât aux pieds, et il le fit laver depuis les pieds jusqu'à la tête, comme pour le purifier de la tache qu'il avait contractée en portant ce vêtement. Enfin, tout écumant de rage, il envoya des gens sur le mont Auxence, qui en brûlèrent l'église et le monastère, dispersèrent les solitaires, et, ayant arraché une seconde fois le Saint de sa cellule, le traînèrent comme un voleur, avec toute la cruauté et les outrages imaginables, au bas de la montagne, et jusqu'à Chalcédoine.

Lorsqu'il y fut, ils l'embarquèrent, tout brisé qu'il était, dans un vaisseau et le transportèrent au monastère de Philippique, de la ville de Chrysopolis. L'empereur témoigna beaucoup de joie des mauvais traitements que l'on avait faits au saint martyr ; et il fit aussitôt publier un ordre par lequel il défendait, sous peine de mort, de demeurer sur le mont Auxence et même d'en approcher, de peur que les disciples du Saint n'y retournassent. Il députa ensuite vers lui plusieurs évêques iconoclastes, avec son secrétaire d'Etat et un autre officier, pour lui faire subir un interrogatoire. Etienne souffrit de grands outrages de la part de ces évêques, dont l'un lui donna des coups sur le visage, et les autres le laissèrent maltraiter et fouler aux pieds par un soldat. Mais, d'autre part, il les couvrit de confusion, leur faisant voir clairement que le Concile de Constantinople, qu'ils appelaient saint, œcuménique et septième Concile général de l'Eglise, n'avait aucune de ces qualités ; qu'il n'était point *saint*, parce qu'il avait aboli les choses saintes, savoir : les saintes images et les vases sacrés, où l'histoire de l'Eglise était gravée ; qu'il n'était point *œcuménique*, parce qu'il n'avait point été convoqué ni approuvé par le souverain Pontife, sans lequel on ne peut établir aucun dogme de foi ; et que les patriarches même d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem n'y avaient point consenti ; enfin, qu'il ne pouvait pas être appelé le septième *concile*, parce qu'il n'avait pas suivi les six autres ; puisqu'au lieu que ces six avaient honoré les saintes images qui étaient dans les églises où ils avaient tenu leur Synode, au contraire, ils les avaient déchirées, rompues et condamnées au feu. Il leur demanda ensuite si ce qu'il disait n'était pas véritable ; et, comme ils ne pouvaient pas le nier, levant les yeux et les mains au ciel, et jetant un profond soupir, il dit à haute voix : « Quiconque ne révère pas l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon son humanité, qu'il soit anathème et mis au nombre de ceux qui crièrent autrefois : Faites mourir cet homme, crucifiez-le, crucifiez-le ! »

Cette généreuse liberté étonna tellement tous ces Prélats, qu'ils s'en revinrent tout confus vers l'empereur. Il leur demanda l'issue de leur conférence ; mais, comme ils s'efforçaient de cacher leur honte, Calixte lui dit : « Nous avons été vaincus, seigneur, nous avons été vaincus. La doctrine de cet homme est profonde ; il est puissant dans la discussion, sa vertu est incomparable et son âme est intrépide. Non-seulement il méprise les menaces, mais il ne craint pas la mort ». Ce rapport fidèle ayant irrité l'empereur, il ordonna qu'Etienne fût conduit en exil dans le Proconèse, qui est une île de l'Hellespont. Il demeura néanmoins encore dix-sept jours dans le monastère de Philippique et passa tout ce temps sans rien manger ; avant d'en sortir, il rendit miraculeusement la santé au supérieur de cette maison, qui était à l'extrémité. Lorsqu'il fut au lieu de son bannissement, il y rencontra une caverne que les gens du pays nommaient Cissade, où il y avait une chapelle consacrée à sainte Anne, mère de la glorieuse Vierge. Il en eut une joie extrême, et, ne doutant point que la Providence divine ne lui eût préparé cette demeure, il s'y établit, ne vivant que des racines des herbes qui croissaient à l'entour.

Ses disciples l'y vinrent trouver, excepté Serge, dont nous avons parlé, et un autre, nommé Etienne, qui renonça à sa profession et à son sacerdoce pour se donner au service de l'empereur impie et sacrilége. Sa mère et sa sœur, qu'il avait faites religieuses sur le mont Auxence, y vinrent aussi et y moururent au bout de quelque temps, à sept jours l'une de l'autre. Il avait alors quarante-neuf ans, et, comme s'il n'eût fait que commencer une vie pénitente, il bâtit une colonne sur laquelle il édifia une petite cellule où il se renferma et pratiqua de jour en jour de nouvelles austérités. Dieu le récompensa dès ce monde par la grâce des miracles : car il donna la vue à un aveugle-né, il délivra le fils unique d'une grande dame de Cyzique, possédé du démon, et il rendit la santé à une femme d'Héraclée travaillée depuis sept ans d'un flux de sang. Lorsqu'il voyait la mer en tempête, il se mettait en prières pour les passagers, et ils l'ont vu souvent, tantôt soulever le vaisseau, tantôt travailler à la manœuvre, tantôt conduire lui-même le gouvernail : ce qui les préservait du naufrage.

Ces merveilles devaient sans doute confondre ses ennemis et les faire rentrer en eux-mêmes ; mais il en arriva tout le contraire, et elles furent cause qu'on lui suscita une nouvelle persécution. Car l'empereur ayant su qu'il avait guéri un paralytique en lui faisant révérer les saintes images de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, il envoya prendre saint Etienne dans le désert où il était exilé, et, l'ayant fait revenir à Constantinople, il le fit renfermer dans l'obscure prison de Phiale, les fers aux mains et les pieds étroitement serrés entre deux morceaux de bois. Quelques jours après, il le fit amener au lieu appelé le Phare, où il le traita avec la dernière indignité. Le Saint, ne perdant rien de sa douceur ordinaire, lui prouva solidement la sainteté du culte des images et lui fit voir, par des arguments invincibles, que le lecteur trouvera dans l'histoire entière de sa vie, que ce culte n'avait rien de l'idolâtrie ; et, pour le confondre entièrement, il tira de son capuce une pièce d'or qu'il avait demandée sur le chemin à un homme de piété, et sur laquelle la figure de ce prince était gravée ; puis il lui dit, comme Jésus-Christ l'avait dit autrefois aux Juifs : « De qui est cette inscription ? » Copronyme, étonné de cette demande, lui répondit fièrement : « De qui serait-elle, sinon de l'empereur ? » — « Et si quelqu'un », ajouta Etienne, « la jetait par terre avec mépris et la foulait aux pieds, lui ferait-on souffrir quelque châtiment ? » — « Oui, sans doute », répliquèrent ceux qui

étaient présents, « et ce serait avec beaucoup de justice, puisqu'il aurait traité outrageusement la figure du prince ». L'homme de Dieu jeta sur lui un profond soupir, et, ayant le cœur pénétré de douleur, il s'écria : « O aveuglement déplorable ! vous dites qu'il faudrait châtier celui qui aurait foulé aux pieds la figure de l'empereur, qui n'est qu'un homme mortel ; et quelle peine ne méritent donc pas ceux qui ont foulé aux pieds et jeté dans le feu les images du Fils de Dieu et de sa très-sainte Mère ? » Et, en achevant ces paroles, il jeta à terre cette pièce d'or et marcha dessus. A l'heure même, on se jeta sur lui pour l'aller précipiter dans la mer ; mais l'empereur, dissimulant sa fureur, voulut seulement qu'on le menât dans la prison du prétoire, la corde au cou et les mains liées, afin d'être puni de ce prétendu attentat dans une justice réglée et selon l'ordonnance des lois.

Dès que le Saint vit la prison, il connut par un mouvement de l'Esprit de Dieu qu'il y finirait ses jours. Il y trouva aussi trois cent quarante-deux solitaires d'une éminente vertu, qui y avaient été amenés de divers endroits. On avait coupé le nez à quelques-uns, à d'autres les oreilles, à d'autres les mains, et plusieurs avaient eu les yeux crevés ou arrachés pour avoir défendu de bouche ou par écrit le culte des saintes images. Ils portaient encore les marques de mille autres indignités qu'on leur avait fait souffrir. Le Saint, à la vue de tant de tourments qu'ils avaient endurés, ne pouvait se lasser de relever leur bonheur et de se plaindre lui-même de n'avoir pas encore perdu un seul membre pour une si juste cause. D'autre part, ces solitaires vinrent à lui comme à leur maître, afin de recevoir de sa bouche de salutaires instructions. Il les encouragea à persévérer dans les souffrances et leur enseigna à pratiquer dans la prison même tous les exercices de la vie régulière ; de sorte que le prétoire fut bientôt changé en un monastère.

Les geôliers étaient si édifiés de sa conduite, qu'ils le considéraient comme un ange venu du ciel ; l'un d'eux l'ayant témoigné à sa femme, celle-ci, qui était fort sage, vint se jeter à ses pieds et le pria d'intercéder pour elle auprès de Dieu, et d'agréer qu'elle le nourrit pendant sa captivité. Il lui refusa d'abord le second point, croyant qu'elle était hérétique iconoclaste ; mais il apprit de sa bouche qu'elle honorait les images ; elle lui en apporta même trois : l'une de la sainte Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras, et les deux autres des Apôtres saint Pierre et saint Paul, qu'elle avait gardées dans sa cassette ; il consentit alors à recevoir d'elle les aliments qui lui étaient nécessaires. Ce n'était que six onces de pain et un peu d'eau par semaine.

Après neuf mois, le moment de son triomphe et de sa récompense approchant, il voulut passer quarante jours sans aucune nourriture corporelle. Il appela donc sa geôlière, la remercia de sa charité, et lui dit de ne plus rien lui apporter, parce qu'il voulait passer les quarante jours qui lui restaient de vie dans une pénitence continuelle. Il accomplit heureusement son projet, et néanmoins, durant tout ce temps, il ne laissa pas de chanter les louanges de Dieu et de s'occuper de la méditation de ses bontés. Il s'entretenait aussi quelquefois avec les solitaires de la constance des martyrs qui avaient déjà souffert la mort pour la vénération des saintes images ; et leurs colloques étaient si saints et si spirituels, que les séculiers même se procuraient à l'envi l'entrée de la prison pour en être témoins. Le trente-huitième jour, il donna de nouvelles bénédictions à sa pieuse nourricière, et lui rendit les trois images qu'elle lui avait prêtées,

l'assurant qu'elles la préserveraient de toutes sortes de maux et seraient un gage de son respect et de son amour envers Dieu ; puis, jetant un profond soupir, il dit : « J'irai demain dans un autre monde et voir un autre empereur ».

En effet, le lendemain, il se fit ôter son habit, de peur qu'il ne fût déshonoré par les hérétiques impies et sacriléges ; deux misérables frères, pour complaire à Copronyme qui se plaignait de ce que personne ne le défaisait de ce malheureux Etienne, entrèrent avec une troupe de soldats dans la prison et commandèrent au geôlier de le leur mettre entre les mains. Il vint lui-même au-devant d'eux, et, disant comme Jésus-Christ aux Juifs, qu'il était celui qu'ils cherchaient, il s'abandonna à leur cruauté. Ils le jetèrent par terre et l'entraînèrent par les rues et les ruisseaux de la ville, l'accablant de coups de pied, de pierres et de bâtons, comme un abominable scélérat qui aurait causé la ruine de toute la République. Lorsqu'il fut devant l'église de Saint-Théodore, qui n'était pas loin du prétoire, il s'appuya de ses deux mains sur la terre, et, levant la tête, il rendit un dernier témoignage de vénération à ce glorieux martyr. Alors Philomace, l'un de ses bourreaux, lui déchargea un grand coup sur la tête, qui lui ôta la vie temporelle, pour le mettre en jouissance du bonheur de l'immortalité. Ce fut le 28 novembre 756.

Son corps fut ensuite traité avec toutes les indignités que l'on aurait pu faire à celui d'un incendiaire et d'un parricide. On continua de le traîner dans la boue ; on lui perça le ventre et on en fit sortir les entrailles ; on lui brisa le crâne et on en fit jaillir le cerveau. Les femmes et les enfants étaient tellement acharnés contre lui, par complaisance pour l'empereur, que chacun tâchait de le frapper. On voulait même forcer sa sœur, religieuse, en passant devant son monastère, de lui jeter des pierres ; mais elle évita cette violence en sa cachant dans l'obscurité d'un sépulcre. Enfin on enterra ce qui en restait, après tant de cruautés, dans la fosse où l'on jetait les païens que l'on avait exécutés publiquement pour leurs crimes. C'était là qu'était auparavant l'église de saint Pélage, martyr ; mais l'impie Copronyme, qui avait ôté à tous les bienheureux, soit martyrs, soit confesseurs, le titre de Saints, l'avait fait détruire et en avait souillé le lieu par cet usage profane.

Dieu fit aussitôt paraître qu'il voulait être le vengeur d'un massacre si barbare ; car celui qui donna au Saint le coup de la mort fut à l'heure même saisi, tourmenté et étranglé par le démon ; toute la ville de Constantinople fut couverte d'un nuage si épais, quoiqu'il fît très-serein auparavant, que le jour était devenu semblable à la nuit ; et, après un horrible tourbillon de vent, il tomba autour du palais une grêle d'une grosseur si excessive que plusieurs pensèrent en être écrasés. Le cerveau du Saint et quelques autres parties de son corps furent recueillis par un saint homme nommé Théodore, qui les porta au monastère de Die, où on les mit sous l'autel de la chapelle de saint Etienne, premier martyr. Les bienheureux Basile, Pierre et André, avec tous les autres saints solitaires prisonniers dont nous avons parlé, endurèrent aussi en même temps la mort pour l'honneur des saintes images.

Saint Etienne est représenté : 1° traîné par les pieds et ayant la tête fendue ; 2° en prison : une femme lui présente des images saintes.

Baronius : *Annales ;* saint Jean Damascène ; Surius ; De Vence : *Histoire de l'Eglise.*

SAINT JACQUES DE LA MARCHE, FRANCISCAIN

1476. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

> Le trésor des vertus doit être enfermé dans l'arche du cœur avec la clef de l'humilité.
> *Saint Bonaventure.*

Ce Saint naquit en 1391, dans un bourg de la Marche d'Ancône. On le nomma Dominique au baptême, parce que le jour de sa naissance fut un dimanche. Ses parents, quoique pauvres, eurent grand soin de l'élever dans la crainte de Dieu et de le faire instruire. Après avoir appris les premiers éléments de la langue latine à Offide, sous la discipline d'un vertueux ecclésiastique, et les humanités à Ascoli, il étudia le droit civil dans l'université de Pérouse, qui était alors très-florissante. Son père et sa mère étant morts, il se fit précepteur des enfants d'un homme de condition de la même ville. De là il passa à Florence avec ce seigneur, pour l'aider dans l'administration d'une charge de judicature dont il s'était fait pourvoir; mais, reconnaissant par cet emploi l'iniquité du monde et le danger qu'il y a de s'y perdre, il prit la résolution de se retirer dans un cloître.

Sa première pensée fut de se faire Chartreux; mais, dans un voyage qu'il fit à Bibbiena, en Toscane, il fut tellement édifié des fréquentes conversations qu'il eut avec les religieux de Saint-François, qu'il résolut d'embrasser leur institut. Il en reçut l'habit avec le nom de Jacques, au couvent de Notre-Dame des Anges, près d'Assise ; puis, ayant fait son noviciat dans celui que l'on appelle la prison de Saint-François, qui n'en est pas éloigné, il retourna faire profession dans le premier. Il avait vingt et un ans, et il était tout rempli des flammes de l'amour divin et du zèle de l'observance, qu'il avait allumé dans son cœur pendant son année de probation. Bien loin de se relâcher, il ne fit toute sa vie, tant avant qu'après sa promotion au sacerdoce, que croître en pureté et en ferveur. Sachant combien le temps est précieux, il s'efforçait de ne pas en passer un seul moment sans l'employer fidèlement et en tirer quelque profit spirituel. De là vient qu'il fuyait le plus qu'il lui était possible toutes sortes de conversations avec les hommes, et qu'il se tenait retiré dans sa cellule pour s'entretenir avec Notre-Seigneur.

Il ne donnait ordinairement que trois heures au sommeil ; il passait le reste de la nuit dans la méditation des choses célestes, et cet exercice, où il recevait une plénitude de douceurs et de consolations spirituelles, épuisait tellement son corps qu'il lui était quelquefois presque impossible de se relever du lieu où il avait fait sa prière. Il ajoutait à ces veilles une abstinence rigoureuse et une continuelle mortification de l'esprit et des sens. Il ne mangeait jamais de chair, jeûnait inviolablement les sept Carêmes de Saint-François, et prenait en tout autre temps si peu de nourriture qu'il ne semblait pas y avoir touché. Il ne quittait jamais le cilice, et il porta pendant dix-huit ans une cotte de mailles sur sa chair nue. Il ne manqua pas un seul jour, pendant quarante ans, de prendre la discipline avec une rigueur extrême. Ces austérités lui ruinèrent tellement la

santé qu'il se vit atteint de quatorze différentes maladies, toutes très-douloureuses, comme de la pierre, de la goutte, du mal d'estomac et d'un flux de sang qui dura trente ans entiers sans discontinuer et qui fut suivi d'une fièvre étique ; mais il endurait tous ces maux avec une patience héroïque, sans s'exempter pour cela ni de dire la messe, ni d'assister au chœur, ni de réciter la couronne de Notre-Dame, ni de faire ses autres exercices de dévotion et même de pratiquer les pénitences qui les lui avaient causés. La seule peine qu'il ressentait, c'était de ne pouvoir s'appliquer à la prédication, qui était l'unique emploi qu'il désirait dans son Ordre. Il alla pour cela à Notre-Dame de Lorette, y célébra les saints Mystères, et, après la consécration, cette puissante Avocate lui apparut et l'assura que sa prière avait été exaucée.

En effet, il prêcha depuis avec tant de ferveur et d'onction, qu'il ne montait jamais en chaire sans toucher les cœurs les plus endurcis et sans faire des conversions insignes et toutes miraculeuses. Prêchant un jour à Milan sur sainte Madeleine, il parla si fortement contre le vice de l'impureté, qu'à la fin de son sermon trente-six courtisanes renoncèrent à leur infâme commerce et résolurent de mener une vie pénitente. Il fut associé à saint Jean de Capistran pour prêcher la croisade contre les Turcs, qui, étant devenus les maîtres de Constantinople, remplissaient de terreur toute la chrétienté. Il se comporta avec tant de zèle en cette occasion, qu'on peut lui attribuer en partie le succès de cette glorieuse entreprise. Il s'était acquis un empire si absolu sur les cœurs, qu'il semblait les tenir à sa disposition. A Bude, il arrêta une furieuse sédition par sa présence et en montrant seulement le crucifix au peuple; ce qui fit que les séditieux, ne pensant plus à piller et à tuer, le prirent sur leurs épaules et le conduisirent en triomphe par toutes les rues de la ville. A Prague, capitale de la Bohême, il ramena à l'Eglise une infinité de personnes séduites par les hérétiques; puis, ayant bu courageusement le poison que ces impies lui présentèrent, il monta à l'heure même en chaire, et, sans ressentir aucun mal de ce venin, il prêcha avec tant de force sur la vérité de nos mystères, qu'il fit des milliers de conversions. Un magicien, enchanteur insigne, voulut entrer en discussion avec lui; mais, ayant fait sa prière devant tout le peuple, il le rendit muet et l'obligea par ce moyen à se retirer plein de confusion. A Châteauneuf, il se fit amener un démoniaque très-furieux sans autre chaîne que son chapelet, et il le délivra de la puissance du malin esprit par son commandement.

Il consacra près de treize ans à parcourir les provinces du Nord, en trois différents voyages qu'il y fit par les ordres d'Eugène IV, de Nicolas V et de Calliste III. Il alla en Allemagne, en Dalmatie, en Hongrie, en Pologne, en Norwége, en Danemark et en quantité d'autres lieux, et partout il recueillit des fruits prodigieux par la ferveur de ses prédications, par l'éclat de ses miracles et par l'exemple admirable de sa vie. Dans tous ces voyages, quoique si longs et si pénibles, et où il ne devait pas attendre de grandes assistances des peuples farouches qu'il visitait, il ne portait point d'autre provision que la pauvreté et la confiance en Dieu. C'était un fonds qui ne lui manquait jamais au besoin ; et cependant, si Notre-Seigneur permettait qu'il ne trouvât ni un logement, ni une nourriture suffisante, il en avait une joie extrême, se voyant par là dans la pratique actuelle de la pauvreté dont il avait fait profession.

Il travaillait avec un succès merveilleux dans les confins de l'Allemagne à la conversion des âmes et à la réduction des hérétiques, et se préparait

même à passer chez les Turcs, pour leur prêcher l'Evangile, dans l'espérance d'y trouver la couronne du martyre, lorsqu'il reçut des lettres de Calliste III. Ce Pape le rappelait en Italie pour y faire la fonction d'inquisiteur général contre les hérétiques, et en particulier contre ceux qu'on appelait Frérots, qui, sous un masque de piété, enseignaient une doctrine très-perverse. Il obéit aussitôt et s'acquitta de cet emploi avec tout le profit que l'on pouvait souhaiter. Une infinité de personnes, touchées de ses paroles, convaincues par ses miracles, épouvantées par les menaces terribles du jugement de Dieu qu'il avait sans cesse à la bouche, détestèrent leurs erreurs et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Ce zèle apostolique et ce grand progrès de ses prédications lui attirèrent de nouvelles persécutions de la part des hérétiques. Ils tentèrent toutes sortes de moyens pour le mettre à mort ; ils lui dressèrent des embûches dans les lieux où il devait passer ; ils firent mettre du poison dans les viandes qu'on devait lui servir ; ils tâchèrent, par leurs calomnies, d'exciter les séditions contre lui. Mais Dieu le délivra de tous ces dangers et le conserva au milieu des conspirations les plus furieuses et les plus adroitement concertées.

Les impies et les libertins, dont il reprenait fortement les débauches, se firent aussi ses persécuteurs. L'un d'eux l'ayant ouï prêcher contre l'impureté dont son corps et son âme étaient souillés, se persuada que c'était de lui qu'il avait voulu parler ; et, dans sa rage, il alla l'attendre sur le chemin pour le massacrer ; mais, comme il entra dans une chapelle, qui était près de là, et où il y avait une image de la sainte Vierge, il sortit de la bouche de cette image une voix terrible qui lui dit : « Quoi donc, misérable, tu veux faire mourir mon serviteur ! » A ces paroles, les armes lui tombèrent des mains, et lui-même tomba demi mort et dans l'impuissance d'exécuter son dessein. Il revint ensuite à lui ; mais, reconnaissant sa faute, il l'avoua à notre Saint et lui déclara comment la sainte Vierge l'avait empêché de commettre ce crime. Un autre, indigné de ce qu'il avait converti son frère, le fut trouver pour le tuer ; mais comme il levait le bras pour le frapper, le fer de la hache qu'il tenait sortit du manche et le blessa lui-même ; ce qui lui fit ouvrir les yeux pour reconnaître son crime.

Les catholiques eux-mêmes traversèrent le serviteur de Dieu ; quelques prédicateurs envieux, qui ne purent voir sans jalousie que tout le monde le suivait et l'écoutait comme un oracle, non-seulement le décrièrent et le diffamèrent dans leurs sermons, mais ils eurent aussi la méchanceté de le déférer à l'Inquisition, comme un homme qui semait une mauvaise doctrine. Cependant, rien de tout cela ne fut capable de lui nuire. Tout le monde reconnut son innocence et sa sainteté, et lui-même ne se laissa jamais troubler par la violence de la persécution ; sa patience le rendit toujours possesseur tranquille de son âme, non moins victorieux de ses ennemis invisibles, dont le dessein était de lui faire perdre la paix intérieure, que des ennemis visibles, qui voulaient ruiner sa réputation et arrêter le cours de ses glorieuses conquêtes. Il exhortait particulièrement dans ses sermons à la dévotion au saint nom de Jésus, imitant en cela saint Bernardin de Sienne, qui avait répandu cette dévotion dans toute l'Italie. Il guérit plusieurs malades en leur envoyant seulement ce nom vénérable, écrit sur du papier, et c'est de là qu'est venue la coutume des religieux de Saint-François, et enfin de tous les religieux, de donner des noms de Jésus pour la guérison des infirmes et pour la protection de ceux qui sont en santé.

Après avoir parcouru une partie de l'Italie, il arriva enfin à Rome, où il

fut honorablement reçu par le pape Paul II, qui avait succédé à Calliste III et à Pie II. Dans une visite qu'il rendit au cardinal de Savone, qui avait été général de son Ordre, comme il parlait d'un traité qu'il avait fait sur la Conception de Jésus-Christ, une image de la Vierge Mère baissa la tête à la vûe de tous les assistants, pour témoignage de la vérité de tout ce qu'il avait écrit sur ce sujet. Il avait éminemment le don de prophétie, et il prédit à ce cardinal qu'il serait élevé au souverain Pontificat; ce qui arriva bientôt après, car François de Savone succéda à Paul II, sous le nom de Sixte IV.

La réputation d'un si saint homme fit que Ferdinand, roi de Naples, souhaita de le posséder dans ses Etats. Il le fit donc prier par le duc de Calabre, son fils, de s'y transporter; et, sur ce qu'il s'en excusa, à cause de son âge et de ses infirmités, il eut recours au Pape, à qui il savait bien que notre Saint ne manquerait pas d'obéir. Sa Sainteté lui ordonna de donner cette satisfaction au roi, et aussitôt il se mit en chemin, avec une joie extrême de sacrifier sa santé et sa vie au devoir de l'obéissance. Lorsqu'il fut à Naples, il eut révélation qu'il y finirait ses jours. Il ne se retira pas au couvent de l'Observance de la ville, appelé Notre-Dame la Neuve, de peur d'y être accablé de visites, mais à celui qui est hors de la ville, où il espérait trouver plus de solitude. Il n'en sortait que pour aller travailler au salut des âmes par la prédication et par les autres fonctions évangéliques. Il fit plusieurs miracles dans ce royaume. On dit même qu'il délivra le roi de la mort et qu'il guérit le duc de Calabre d'une maladie dangereuse.

Enfin, étant âgé de quatre-vingt-dix ans, dont il avait passé soixante-dix dans l'observance inviolable de sa Règle, il fut violemment attaqué d'une maladie à laquelle il était sujet, et, après en avoir souffert quelques jours les douleurs aiguës avec une patience invincible, et s'être muni d'une manière très-édifiante des sacrements de l'Eglise, il perdit tout à coup ses forces dans des transports d'amour, par lesquels tout son corps semblait se vouloir élancer vers le ciel. Ce fut au milieu de ces efforts, dignes d'une âme déjà toute céleste, qu'il rendit son esprit à Dieu le 28 novembre 1476.

Outre ses travaux immenses pour l'Eglise, que l'on peut comparer à ceux des hommes apostoliques, il brilla dans son Ordre par toutes les vertus religieuses. Nous avons déjà assez parlé de ses austérités, et elles sont incroyables dans un Saint obligé d'ailleurs à tant de voyages et de fatigues. Il fit assez paraître sa très-profonde humilité lorsque, élu archevêque de Milan, qui est une des premières prélatures de l'Italie, il s'enfuit et se cacha pour ne la pas accepter; découvert par les soins du duc de Milan, il apporta tant de raisons, afin qu'on lui laissât la liberté de travailler de tous côtés au salut des âmes, sans le lier à un diocèse, qu'il se délivra enfin de cette charge. Il faisait paraître son esprit de pauvreté dans les choses mêmes qui semblaient nécessaires à son ministère, se contentant de fort peu de livres et n'en ayant guère qui ne fussent écrits de sa propre main. Il demeura vierge toute sa vie, et il mérita cette grâce en évitant et fuyant autant qu'il lui était possible la vue et la conversation des femmes. L'ennemi de la pureté ne manqua pas de lui livrer plusieurs combats pour lui faire perdre ce grand trésor; mais il en sortit toujours victorieux, et il assujétit tellement, par la pénitence, sa chair à son esprit, qu'elle n'avait plus la force de lui faire la guerre. L'obéissance lui fut toujours infiniment chère, et il aurait quitté un mot à demi, un sermon dans la plus grande véhémence de son discours et une entreprise de la plus grande importance au salut des âmes, pour accomplir l'obéissance et se rendre au lieu où on l'appelait.

Enfin, ses travaux continuels ne diminuaient rien de sa ferveur et de sa dévotion dans ses exercices spirituels, et surtout dans la célébration des divins mystères et dans l'oraison mentale et vocale.

Saint Jacques est représenté : 1° tenant un calice où se voit un serpent ou dragon, pour indiquer qu'il fut préservé des atteintes d'un breuvage empoisonné; 2° discutant avec un cardinal sur le mystère de l'Incarnation.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps, qui était demeuré plusieurs jours aussi beau, aussi éclatant et aussi vermeil que s'il avait été peint, fut enfin enterré à Naples, dans l'église Sainte-Marie la Neuve ; mais, quelque temps après, il fut levé de terre et exposé à la vénération des fidèles par la permission du pape Sixte IV. La ville de Naples l'a mis au nombre de ses patrons, et Urbain VIII a accordé à tout l'Ordre de Saint-François d'en faire l'office comme d'un bienheureux confesseur. Il s'est fait beaucoup de miracles, non-seulement à son tombeau, mais aussi en divers lieux, par le mérite de son intercession. Des possédés ont été délivrés, des malades guéris, des aveugles illuminés, et même des morts ressuscités. L'an 1631, le mont Vésuve ayant jeté des flammes qui menaçaient la ville de Naples d'un incendie général, on vit en l'air, par deux fois, ce bienheureux vieillard repousser ce feu dévorant et protéger la ville d'un si grand danger. Il fut canonisé en 1726 par Benoît XIII, qui avait été témoin oculaire d'un miracle opéré par son intercession.

Le R. P. Arthur du Moustier a composé la vie du Saint, et, dans son martyrologe franciscain, il marque un grand nombre d'auteurs qui ont parlé de lui, dont le principal est Wadding, dans les *Annales* de son Ordre.

SAINT GRÉGOIRE III, PAPE (741).

Grégoire III, syrien de nation, fils de Jean, succéda sur le siége de Rome à Grégoire II, ayant été élu par les suffrages unanimes du clergé et du peuple, l'an 731. Homme d'une rare doctrine et d'une éminente vertu, il était très-instruit dans les langues grecque et latine, doué d'une admirable éloquence et d'une mémoire si heureuse, qu'il récitait tout le psautier par cœur, enfin comparable par sa science et par sa prudence à son illustre prédécesseur.

Défenseur intrépide de la foi catholique, il chercha d'abord, par de paternels avis, à ramener à de meilleurs sentiments l'empereur iconoclaste Léon l'Isaurien. Mais, comme il ne gagnait rien par la douceur, ayant convoqué un synode auquel assistèrent quatre-vingt-treize évêques d'Occident, il confirma le culte des saintes images par un décret apostolique, et fulmina un sévère anathème contre les Iconoclastes. A cette nouvelle, Léon se mit à rugir avec une nouvelle force. Il envoya contre le Pape une flotte puissante, mais que Dieu fit périr par les tempêtes dans l'Adriatique.

Grégoire eut aussi beaucoup à souffrir de la part de Luitprand, roi des Lombards, qui assiégea Rome et pilla la basilique de Saint-Pierre. Dans cette extrémité, le Pontife, suivant en cela l'exemple de son prédécesseur, implora le secours de Charles-Martel, à qui il envoya une ambassade et des présents. Il fortifia Rome, répandit des aumônes abondantes, érigea de nouvelles basiliques, orna et restaura les anciennes, la Vaticane particulièrement, dans l'enceinte de laquelle il fit faire une chapelle tout étincelante d'or, d'argent, de pierres précieuses, et riche en objets d'art de toutes sortes, mais surtout en reliques des Apôtres et des Martyrs qu'il faisait rechercher avec d'autant plus de soin par tout l'univers que d'autres en mettaient davantage à les détruire. Il restaura beaucoup d'anciens monastères, il établit que les prêtres et les religieux chanteraient alternativement jour et nuit les louanges de Dieu. Il mourut la onzième année de son pontificat (28 novembre 741), et fut enseveli dans la chapelle construite par lui, dans la basilique Vaticane.

Propre de Rome. — Cf. Darras, *Histoire de l'Eglise,* tome XVII, p. 3-189.

XXIXe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Vigile de saint André, apôtre. — A Rome, sur la voie Salaria, la naissance au ciel des saints martyrs SATURNIN, vieillard, et SISINE, diacre, qui furent longtemps tourmentés en prison sous l'empereur Maximien ; après quoi ils furent, par l'ordre du préfet de la ville, étendus sur le chevalet, tirés avec violence, meurtris de coups de bâtons et de fouets garnis de pointes de fer, brûlés avec des torches ; enfin on les descendit du chevalet pour leur trancher la tête. Vers 305. — A Toulouse, saint SATURNIN, évêque, qui, du temps de l'empereur Dèce, ayant été saisi par les païens dans le Capitole de cette ville, fut précipité du haut des degrés jusqu'en bas. Ayant eu la tête brisée, la cervelle répandue et tout le corps déchiré et rompu, il rendit à Jésus-Christ son âme digne des récompenses éternelles. Ier s. — De plus, le martyre de saint Paramon et de trois cent soixante-quinze compagnons, qui moururent sous l'empereur Dèce et le président Aquilin. 250. — A Ancyre, saint Philomène, martyr, qui, durant la persécution d'Aurélien, et sous le président Félix, fut éprouvé par le feu, eut les mains, les pieds et enfin la tête percés de clous, et consomma ainsi son martyre. Vers 274. — A Véroli, les saints martyrs Blaise et Démétrius. — A Todi, sainte Illuminée ou Illuminate, vierge. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses d'Agen, Auch, Autun, Angers, Blois, Chartres, Carcassonne, La Rochelle, Mende, Montauban, Montpellier, Nîmes, Pamiers, Paris, Poitiers, Rodez, Saint-Flour, Tarbes, Toulouse, Tours, Verdun et Viviers, saint Saturnin, apôtre de Toulouse et confesseur. Ier s. — Aux diocèses d'Ajaccio et de Nice, saint Gélase Ier, pape et confesseur, dont nous avons donné la vie au 21 novembre. 496. — Au diocèse d'Avignon, saint Grégoire de Nysse, évêque, dont nous avons donné la vie au 9 mars. 396. — Au diocèse de Bayeux, la Vigile de saint André, apôtre. — Au diocèse de Quimper, saint Huardon (Ouardon, Wardon, Hoarzon, *Huardo)*, évêque de l'ancien siége de Saint-Pol de Léon (Finistère), cité déjà au martyrologe de France du 19 novembre. Vers 652. — A Utrecht, ville du royaume de Hollande, saint Radbod (Rathbod, Ratbode), évêque de ce siége et confesseur. Il passa sa première jeunesse à Cologne et alla achever ses études en France, dans l'école du palais, sous Charles le Chauve et Louis le Bègue. Mammon, un des premiers philosophes de son temps, était alors à la tête de cette école. Radbod s'acquit une haute réputation ; son mérite était si connu à Utrecht, qu'à la mort d'Egilbolde (25 novembre 899), on le choisit pour évêque de cette ville. Il gouverna son église pendant environ dix-neuf ans, remplissant avec le plus grand zèle les fonctions épiscopales [1]. 918. — A Namur, ville de Belgique, la bienheureuse Ide de Nivelle, de l'Ordre de Cîteaux, citée au martyrologe de France du 16 décembre. XIIe s. — Dans le Gévaudan *(Gabalitanus pagus)*, la bienheureuse Rosade *(Rosala)*, poignardée pour la foi avec un de ses enfants âgé de dix ans, par deux hérétiques ses cousins ; son mari, le bienheureux Chélirs du Masel, fut, peu après, trouvé égorgé et à demi écorché, entre Pradal et Saint-Germain (Hérault). 1702. — A Notre-Dame d'Aynes (Aveyron), au diocèse de Rodez, saint Brandan le Jeune (Brendan, Brandon), fondateur et abbé du monastère de Birre, dans le comté de King (Irlande) [2]. VIe s.

1. Saint Radbod mourut à Othmarsen le 15 novembre 918 ; son corps fut inhumé solennellement dans l'église de Saint-Lebwin, à Deventer, où il avait momentanément transféré son siége après la dévastation d'Utrecht par les Danois. — Continuateurs de Godescard.

2. Saint Brandan le Jeune (qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme du martyrologe romain du 16 mai), est patron titulaire de la cathédrale d'Ardfert, dans le comté de Kerry, son pays natal. Par suite, apparemment, de quelque translation de reliques, il est fort connu en Rouergue, et M. l'abbé Ber-

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Agrigente (aujourd'hui Girgenti Vecchio, en Sicile), saint Grégoire, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile, dont la naissance au ciel se célèbre le 33 novembre. Vers 600.

Martyrologe des Chanoines Réguliers. — La Vigile de saint André, apôtre. — Saint Romain, clerc régulier de l'Eglise de Césarée et diacre, qui fut couronné par un martyre célèbre le 18 novembre. 303.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — La Vigile de saint André, apôtre. — Le même jour, saint Jean de la Croix, confesseur, dont il est fait mention le 24 novembre et le 14 décembre [1]. 1591.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe de l'Ordre des Cisterciens. — De même que chez les Bénédictins.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — La Vigile de saint André, apôtre. — Le même jour, la fête de tous les Saints des trois Ordres de notre Père saint François. Cette fête est célébrée solennellement en ce jour, qui est celui où notre Père séraphique a obtenu d'Honorius III la confirmation de la Règle de l'Ordre des Frères Mineurs. Le souverain pontife Clément XII (1730-1740) a accordé une indulgence plénière à tous les membres de l'Ordre Séraphique qui, en ce jour, renouvellent leurs vœux de profession.

Martyrologe de l'Ordre des Mineurs Capucins de Saint-François. — De même que ci-dessus.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

A Mantoue, le bienheureux Jacques *de Benefactis*, évêque de ce siége et confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ayant rempli parfaitement tous les devoirs d'un bon pasteur, avec l'amour de son troupeau il mérita le surnom de Père des pauvres. Pendant qu'il gouvernait l'Ordre dont il avait été général, le bienheureux Benoît XI, de l'Ordre de Saint-Dominique, avait apprécié le mérite éminent de notre saint religieux, et il ne manqua pas, lorsqu'il monta sur le siége de Pierre, de l'utiliser pour le bien de l'Eglise, en l'appelant à l'épiscopat. Le ciel s'est plu à faire éclater la sainteté de l'humble prélat après sa mort : on fit deux fois, dans la cathédrale de Mantoue (en 1483 et en 1604), la translation solennelle de ses reliques ; chaque fois on trouva son corps tout entier et sans corruption. Les miracles obtenus par ceux qui invoquent son intercession ont rendu son culte populaire. 1332. — Au diocèse de Naples, saint Emygde de Trèves, évêque d'Ascoli Piceno, dans la Marche d'Ancône, dont nous avons esquissé la notice au 5 août. 303 ou 304. — A Milan, le décès de saint Miroclès, évêque de ce siége et confesseur. Vers 318.

thier, curé de Notre-Dame d'Aynes (Aveyron, canton de Conques), nous écrivait, le 25 avril 1873 :

« Mon église possède un os assez considérable du corps de saint Brandan. De là à Notre-Dame la dévotion à ce Saint : elle s'accroît chaque jour davantage à cause des nombreux miracles qui s'opèrent par son intercession. Si je ne craignais d'être trop long, je pourrais vous parler de trois guérisons miraculeuses dont j'ai été le témoin depuis que je suis curé à Notre-Dame (1856) : la première, opérée sur une jeune fille de la paroisse de Cassaniouse (Cantal); la deuxième, sur un jeune homme de Montsalvy (Cantal); et la troisième sur un ouvrier des environs de Figeac (Lot).

« Les pèlerins qui arrivent dans mon église sont nombreux. Il en vient surtout du Cantal et du Lot ; et nombre de personnes reveuues en action de grâces m'ont avoué avoir été guéries ou tout au moins soulagées dans leurs souffrances par la protection du Saint.

« Saint Brandan obtient la guérison de toute espèce de maladies cutanées, mais principalement du mal que le paysan désigne sous le nom de *mal de saint Brandan*. La chapelle qui, dans mon église, est dédiée à saint Brandan, se trouve à gauche, en face de celle de la Vierge. Elle possède une très-belle statue du Saint tenant à sa main gauche la crosse et bénissant de sa main droite. Elle vient d'être richement décorée ».

1. Nous avons donné la vie de saint Jean de la Croix au 24 novembre.

S. SATURNIN, ÉVÊQUE DE TOULOUSE ET MARTYR

Ier siècle.

Celui qui a goûté véritablement les biens célestes,
ne trouve plus rien à aimer sur la terre.
Saint Jean Chrysostome.

Saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, était fils d'Egée, roi d'Achaïe, en Grèce, et de Cassandre, femme de race arabe et fille de Ptolémée, roi des Ninivites. Il naquit à Patras, ville célèbre dans l'antiquité, et que saint André illustra encore en y consommant son glorieux martyre. Les auteurs qui ont écrit la vie de notre bienheureux apôtre ne nous apprennent rien ni sur son enfance ni sur sa jeunesse. Ils rapportent seulement qu'à cette même époque, saint Jean-Baptiste vivait en Palestine. La renommée de la sainteté du saint Précurseur franchissant les bornes de la Judée, arriva en Grèce et en d'autres contrées lointaines. Saturnin, touché du récit des prodiges qu'opérait ce saint personnage, résolut de passer en Judée afin de voir et d'entendre ce grand oracle. Dès qu'il eut été témoin de sa sainteté et de son austérité dans la manière de vivre et de se vêtir, il conçut un désir si vif de le suivre, que distribuant aux pauvres ses biens et ses richesses, il se fit l'humble disciple de saint Jean en la vie spirituelle, afin d'apprendre de lui la perfection que le monde ne pouvait lui enseigner. Saint Jean-Baptiste parlait souvent à ses disciples des merveilles et des grandeurs du Messie, attendu avec tant d'impatience par les Juifs. Ses paroles faisaient naître en Saturnin un désir extrême de voir le Messie. Peu de temps après, Jésus vint de Galilée sur les bords du Jourdain pour recevoir le baptême de Jean. A peine Jean-Baptiste aperçut-il Jésus se dirigeant vers lui que, le montrant de la main à la foule, il s'écria : « Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde. Voilà celui dont je vous disais naguère : Celui qui va venir après moi, est avant moi, car il est plus ancien que moi ». Jésus fut donc baptisé de la main de Jean, et Saturnin reçut la même faveur. Il était alors âgé de trente ans.

Saint Saturnin fut tellement touché au cœur depuis le baptême de Notre-Seigneur, que se sentant appelé à quelque chose de plus grand, il résolut de quitter saint Jean pour se mettre au service de Jésus-Christ. Il donna donc le baiser d'adieu au saint Précurseur, et ayant reçu sa bénédiction, il devint le disciple du divin Sauveur. Dans la suite, il se tint toujours auprès de sa personne adorable et fut le témoin oculaire de toutes ses actions merveilleuses. Le Fils de Dieu le comprit au nombre des soixante-douze disciples, qu'il nomma après avoir choisi les douze Apôtres.

Après l'Ascension glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ au ciel, saint Saturnin, qui n'avait pas abandonné son divin Maître pendant sa vie mortelle, ne quitta pas les Apôtres. Il entra avec eux dans le cénacle, y resta jusqu'à la Pentecôte, et comme les autres disciples, il reçut le Saint-Esprit en ce jour. Et lorsque les Apôtres, qui devaient porter le flambeau de la foi dans toutes les parties du monde, se furent partagé les contrées de la terre, saint Saturnin devint le disciple de saint Pierre. Ayant appris

à l'école du Sauveur qu'une récompense magnifique lui était réservée au terme de sa course, et qu'il serait couronné d'une gloire immortelle, s'il savait vaillamment combattre, il entreprit avec joie la prédication de l'Evangile. Le Prince des Apôtres l'associa d'abord à ses travaux et, après l'avoir amené avec lui à Antioche, il lui donna la mission de s'avancer vers l'Orient et d'y annoncer Jésus-Christ. Afin de remplir le mandat qui lui était confié, Saturnin se dirigea vers la Pentapole, contrée de la Palestine, et de là il alla à Hiérapolis, ville d'Asie. Le zèle qui l'enflammait était tellement ardent, qu'il ne craignait aucune fatigue et ne redoutait aucun danger pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Conduit par ce zèle que rien n'arrêtait, il arriva jusque dans le pays des Perses et des Mèdes, et pénétra aussi dans les provinces qui les avoisinent. Partout où il passait, il répandait avec bonheur la semence évangélique, et Dieu accordant la bénédiction à ses travaux, opérait par lui divers miracles, en confirmation de la doctrine qu'il prêchait. Il guérissait les malades, purifiait les lépreux, rendait l'usage de leurs membres aux paralytiques, et délivrait les possédés du démon. Et, afin qu'après son départ les peuples n'oubliassent pas les saintes vérités de la foi qu'il leur avait enseignées, il leur laissait par écrit ce qu'ils devaient croire et pratiquer.

Saint Saturnin avait un visage d'une admirable beauté : la vérité s'exprimait par sa bouche et la prudence dictait ses conseils. Sa vie entière était un parfait modèle de sainteté, et de ses lèvres les paroles coulaient douces comme du miel. Ayant suivi à Rome le bienheureux apôtre Pierre, celui-ci reçut l'ordre de Notre-Seigneur de choisir des disciples et de leur confier la mission de dissiper les ténèbres du paganisme qui enveloppaient l'Occident, et de chasser la nuit obscure dans laquelle la Gaule entière était plongée, en faisant briller sur elle les rayons éclatants de la foi et de la vérité. Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, choisit donc plusieurs de ses disciples, et leur confiant le soin de prêcher l'Evangile, il leur ordonna d'aller conquérir à Jésus-Christ les divers peuples des Gaules et indiqua à chacun les provinces et les villes qui leur étaient assignées.

Alors ce bienheureux Apôtre dit à saint Saturnin : « O mon très-doux frère Saturnin, souvenez-vous que la moisson est abondante et que les moissonneurs sont en petit nombre. Allez dans l'Aquitaine et dans les Gaules, dans l'Espagne et dans la Galice, allez prêcher dans ces contrées la parole du salut et l'auguste mystère de la Très-Sainte Trinité. Ne craignez point d'annoncer l'Evangile dans ces lointaines régions, où ont été réservées à vos labeurs des brebis dispersées qui reconnaîtront en vous le pasteur de leurs âmes, et qui, dociles à la voix de votre prédication, ne suivront pas en mercenaire. Partez donc, vous ramasserez de nombreux et féconds épis dans le grenier de votre Maître ».

Plein de respect pour le Prince des Apôtres, le bienheureux Saturnin répondit : « O mon très-doux Maître et Père, je suis prêt à faire ce que vous demandez de moi, je ne crains rien et je garderai tous vos commandements ». Et comblé d'une douce et véritable joie, le bienheureux Pierre ajouta : « Sachez, ô mon très-doux frère, que vous répandrez une semence abondante qui vous donnera des fruits merveilleux, et que grande sera votre récompense ».

Quoique saint Saturnin eût rempli en Orient les fonctions d'Apôtre et prêché l'Evangile en plusieurs contrées, il n'avait cependant pas encore reçu la consécration épiscopale. Le bienheureux Pierre, avant de l'envoyer à Toulouse, l'éleva à la dignité d'évêque, afin qu'il pût fonder le siége de

cette ville et établir des pasteurs dans le reste de l'Aquitaine et dans le nord de l'Espagne. Agissant à l'égard de saint Saturnin comme il avait coutume de faire avec les missionnaires qu'il envoyait dans les pays éloignés de Rome, le Prince des Apôtres lui donna un compagnon d'apostolat. Son choix tomba sur un de ses disciples bien-aimés, nommé Papoul. Ils quittèrent donc Rome pendant que Claude régnait encore. Au moment de leur départ, ils dirent un cordial adieu à leurs frères qu'ils ne devaient plus revoir, donnèrent à tous le baiser de paix et reçurent avec joie la bénédiction de saint Pierre. L'âme remplie de bonheur, Saturnin se dirigea en toute hâte vers l'Occident, répandant sur son chemin la semence de l'Evangile et prêchant Jésus-Christ dans toutes les villes qu'il traversait. Comme l'idolâtrie de toutes parts florissait et que la superstition de cette religion exécrable dominait partout, il s'avançait intrépide et armé seulement de la vertu divine, vers les lieux où son règne était le plus prospère et où la férocité des païens se déchaînait plus violente. Il entr'ouvrait avec la charrue de la prédication ces terres désolées et incultes, et il en arrachait jusqu'à la racine tout ce qui s'opposait à la vérité. Son voyage fut une véritable moisson. Partout où un assez grand nombre de païens se convertissaient et embrassaient le christianisme, Saturnin construisait des églises, les bénissait, les dédiait au Seigneur et ordonnait, pour y remplir les fonctions du saint ministère, des prêtres et des diacres. C'est ainsi qu'il arriva à Arles, en Provence.

Saturnin s'arrêta quelque temps dans cette ville, et y annonça l'Evangile de Jésus-Christ. Ses paroles, puissamment aidées par les miracles qu'il opérait, ne tombèrent pas sur des cœurs endurcis. Beaucoup de païens ouvrant les yeux à la véritable lumière, abandonnèrent le culte des idoles, et recevant le baptême des mains de saint Saturnin, devinrent chrétiens. D'Arles il alla à Nîmes, et là comme à Arles, par ses prédications et ses prodiges, il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Un jour qu'il avait quitté la ville pour aller dans la campagne, il aperçut un jeune homme nommé Honeste, fils d'Hémélius et d'Honesta, dont la candeur et la modestie qui rayonnaient sur son visage lui plurent. Notre apôtre jeta sur lui un regard de complaisance et lui dit comme Notre-Seigneur à saint Matthieu : « Suis-moi ». Honeste abandonna aussitôt ses richesses et sa famille, marcha dans les sentiers de la foi apostolique, et imita d'une manière parfaite le bienheureux Saturnin qui venait de lui ouvrir les voies du vrai bonheur.

De Nîmes, le bienheureux Saturnin, traversant le reste de la Septimanie ou Languedoc, s'avança vers Toulouse, accompagné de saint Papoul et de saint Honeste, son jeune disciple que, nouvel Elie, il avait enlevé à sa charrue et à ses bœufs, afin de l'appliquer aux divines opérations de la grâce ; vocation sublime à laquelle Dieu, dans sa miséricorde, l'avait appelé. Dès qu'ils furent entrés à Carcassonne, ils annoncèrent au peuple le nom de Jésus-Christ et prêchèrent publiquement sa doctrine. Ruffin, préfet de la ville, irrité de leur hardiesse, les fit saisir et enfermer dans un cachot ténébreux et humide, où ils eurent à souffrir les tourments de la faim. Mais Dieu n'abandonna pas ses fidèles serviteurs, il leur envoya peu après un de ses anges qui, ouvrant les portes de la prison, les rendit à la liberté. Après avoir été ainsi délivrés, les trois hérauts de l'Evangile arrivèrent enfin à Toulouse, ville aux nombreux habitants et opulente en richesses.

Dieu fit connaître aussitôt le crédit dont le vénérable Pontife jouissait auprès de lui, et sa vertu se manifesta d'une manière bien éclatante. Les

démons, qui habitaient les idoles nombreuses devant lesquelles se prosternait le peuple, ne purent supporter sa présence ; elles devinrent muettes, et quoique fréquemment consultées, elles ne donnèrent plus aucune réponse à leurs adorateurs. Cette merveille causa un grand étonnement dans la ville, et on cherchait la cause de cet événement extraordinaire, lorsqu'un nouveau prodige vint la rendre évidente. Il y avait alors à Toulouse une femme nommée Cyriaque, dont le mari, appelé Agathon, était un des principaux chefs de la ville. Cette femme était riche, mais couverte de lèpre; saint Saturnin se présenta devant elle et commença à parler du Maître souverain qu'il adorait. Cyriaque écoutait ses paroles avec avidité, et à mesure que le bienheureux Pontife parlait, la lumière se faisait dans son esprit, et le désir d'embrasser la religion qu'il prêchait, gagnait son cœur. Elle demanda donc à être instruite de la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et lorsqu'elle eut une connaissance assez exacte de notre foi, elle reçut le baptême. Dès qu'elle fut entrée dans la piscine sainte, où, selon l'usage établi par les Apôtres, elle devait être plongée trois fois, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, sa chair devint comme la chair d'un petit enfant et elle se trouva guérie. Ce miracle produisit une vive impression sur tous ceux qui en furent les témoins, et les remplit d'admiration pour le Dieu des chrétiens, au nom et par la puissance duquel il avait été opéré. Non-seulement les membres de la famille de Cyriaque firent profession de la foi de Jésus-Christ, mais encore la moitié de la ville de Toulouse embrassa le christianisme. Quelques historiens prétendent que Cyriaque était la même personne qu'Austris, fille de Marcellus, chef ou roi de Toulouse; mais il est vraisemblable que c'étaient deux personnes différentes qui, toutes les deux, furent purifiées de leur lèpre.

Saturnin, élevé à la dignité épiscopale, était donc très-puissant par l'éclat de ses vertus et de ses prodiges; et de son âme, instruite dans les sciences humaines et divines, sortaient des flots abondants d'éloquence. Dès qu'il eut établi son siége à Toulouse, il s'appliqua à instruire les habitants des préceptes évangéliques, et s'efforça de les éclairer de la lumière immuable et éternelle de la vérité. Rempli en même temps, jusqu'au plus profond des entrailles, des trésors de la charité, il compatissait aux douleurs des affligés, et, riche de secours pour leur double vie, il leur donnait aussi des remèdes utiles à leur santé. C'est pourquoi il arriva que la réputation de son admirable sainteté, se répandant bien loin à l'entour, les peuples accouraient en foule de diverses contrées, désireux de trouver auprès de lui un soulagement à leurs différents maux. Ce saint pontife faisant sur eux, par l'inspiration divine, le signe sacré de la croix, guérissait ceux qui étaient malades dans leur âme et dans leur corps, et les délivrait de cette double infirmité, en les purifiant dans le bain de la sainte régénération.

La foi de Jésus-Christ fit donc d'abord des progrès assez considérables à Toulouse. Heureux de ce succès, saint Saturnin résolut de quitter pour un peu de temps cette ville, et d'aller porter le bienfait de l'Evangile dans les villes voisines. Il laissa le gouvernement de la chrétienté de Toulouse à ses disciples Papoul et Honeste, et se dirigea vers un lieu appelé alors *Villa-Clara*, où depuis a été bâtie la ville d'Auch. Il travaillait à établir la religion chrétienne dans cette contrée païenne, lorsqu'il apprit la nouvelle du martyre de son cher maître et père saint Pierre, que la cruauté de Néron avait fait mourir. Il était tellement persuadé de la sainteté de cet illustre

Apôtre, qu'il fit bâtir une petite église en son honneur, sur les bords du Gers, rivière qui baigne les murailles d'Auch. Après avoir évangélisé *Villa-Clara*, saint Saturnin alla dans la ville d'Eauze [1], où par ses prédications fréquentes il amena les habitants à renoncer à leurs fausses idoles, à croire en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à recevoir le saint baptême. En prêchant aux habitants d'Eauze, il alluma dans leur cœur une affection si vive pour Marie, Mère de Dieu, qu'à sa persuasion ils construisirent un oratoire en l'honneur de cette Vierge bénie.

Pendant que saint Saturnin évangélisait la ville d'Eauze, la bonne odeur de ses vertus franchissait les Pyrénées, et le bruit de ses actions glorieuses arrivait en Espagne. Attiré par cette renommée, un habitant de Tolède, nommé Paterne, vint trouver Saturnin à Eauze. Il s'attacha à notre bienheureux Pontife, se fit son disciple, et avança si rapidement dans le chemin de la vertu, que Saturnin jetant les yeux sur lui pour consolider le bien qui était déjà commencé et achever celui qui restait encore à faire, l'ordonna premier évêque de cette ville. Il fit encore davantage : il érigea le siége d'Eauze en métropole, et fixa les villes sur lesquelles elle étendrait sa juridiction. Ayant ainsi réglé toutes ces choses, il revint à Toulouse, afin de fortifier la foi des nouveaux chrétiens, qui vivaient mêlés à une population idolâtre. Son apostolat dans la Novempopulanie avait duré sept ans.

De retour à Toulouse, le bienheureux Saturnin, désireux d'étendre toujours davantage le nom chrétien et voulant faire pénétrer aussi dans l'Espagne la lumière de l'Evangile, choisit saint Honeste pour aller y prêcher le culte du vrai Dieu. Comme son maître, Honeste avait un grand désir de gagner des âmes à la religion. Obéissant donc avec bonheur à l'ordre qu'il avait reçu, il s'empressa de franchir les Pyrénées et arriva à Pampelune, où il commença immédiatement à annoncer l'Evangile. Peu de temps après il retourna à Toulouse pour raconter au bienheureux Saturnin tout le bien qu'il avait fait, et le conjurer de venir terminer ce qui n'était pas encore fini et cueillir les premiers épis de cette moisson nouvelle.

Honeste détermina sans peine le très-saint pontife Saturnin à quitter pendant quelque temps sa ville épiscopale, pour aller travailler à cette nouvelle mission. Le récit des bonnes dispositions qui animaient les habitants de Pampelune le remplit de joie ; il partagea l'allégresse d'Honeste, et soudain il prit la résolution de partir pour cultiver le champ bien préparé qui s'ouvrait à son zèle ardent pour le salut des âmes. En quittant Toulouse, le bienheureux Saturnin laissa le soin de ses ouailles à saint Papoul. Pendant deux ans, ce fidèle disciple gouverna le troupeau qui lui était confié. Il prêcha avec fruit la parole de Dieu à Toulouse et dans les villes voisines, et pasteur vigilant, il ne perdit aucune des brebis à la garde desquelles il avait été préposé.

Accompagné du vénérable prêtre Honeste, saint Saturnin se dirigea aussi rapidement qu'il put vers Pampelune. Les deux apôtres marchaient avec tant de vitesse, que le septième jour après leur départ ils arrivèrent dans cette ville. Fatigué du voyage, Saturnin se plaça sous un térébinthe, dans un bois sacré de cyprès, qui était près de Pampelune, et au milieu duquel se trouvait un temple de Diane, très-ancien et très-fréquenté par

1. Eauze, autrefois Eluza, a été pendant longtemps le siége d'un archevêché. Cette ville, ayant été presque détruite vers le IXe siècle, le siége archiépiscopal fut transféré à Auch. Eauze, ancienne capitale de la Novempopulanie, est aujourd'hui un simple chef-lieu de canton (Gers).

le peuple. Or, comme il se reposait, il aperçut quelques païens qui se prosternaient devant la statue de cette déesse. La vue de cette superstition toucha sensiblement le cœur du bienheureux évêque. Il leva les yeux et les mains au ciel, et supplia très-humblement la divine Bonté d'avoir pitié de ces âmes rachetées au prix du sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dieu écouta la prière de son serviteur bien-aimé, et lui fit miraculeusement entendre qu'elle était exaucée. Le bienheureux Saturnin, réjoui de cette révélation, adressa alors la parole aux païens qui adoraient l'idole de Diane, et d'une voix pleine de compassion, leur démontra que la divinité devant laquelle ils se prosternaient n'était autre chose que néant. Instruisant ensuite ces païens de la doctrine évangélique, il les exhortait à abandonner le culte des fausses divinités, à croire au seul vrai Dieu, et à devenir de véritables chrétiens. Il leur révélait les fondements de notre foi, et leur apprenant le mystère de la sainte Trinité, il leur disait qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes, de qui toutes les créatures visibles et invisibles ont tiré leur origine. Il leur enseignait enfin, en s'appuyant sur des preuves solides, comment, par un dessein secret et insondable de la miséricorde divine, le Fils de Dieu s'était fait homme dans le sein virginal de Marie et était né d'une Mère Vierge ; comment l'homme avait péché, et quels moyens Dieu avait employés pour le racheter. Le bienheureux Saturnin resta dans le même lieu pendant trois jours, distribuant au peuple la parole du salut et la confirmant par des œuvres miraculeuses. Dieu donna tant d'efficacité à ses discours, que les idolâtres comprirent la vérité de la doctrine qu'il leur prêchait et se convertirent en grand nombre. Plus la renommée de ces événements se répandait, plus l'arbre vénérable de la nouvelle foi prenait de l'accroissement, et plus aussi faiblissait la détestable et cruelle persécution du paganisme trompeur. Bientôt les habitants de la ville apprirent les choses merveilleuses qui s'étaient opérées, et le peuple, altéré de vérité, vint en foule trouver le saint évêque et lui demanda de lui faire connaître la parole de vie. Le serviteur fidèle distribua à tous le talent que le Seigneur lui avait confié ; il imprima le cachet du Créateur sur ce peuple dont le rusé démon s'était emparé, et brisant, par la grâce purifiante du baptême, le joug du péché sous lequel le tyran infernal le tenait asservi, il le rendit à Dieu et à la liberté que le péché lui avait fait perdre. Quarante mille personnes de l'un et de l'autre sexe renoncèrent aux fictions diaboliques, et furent retirées de l'erreur et du culte profane des idoles. Le bienheureux Saturnin leur fit connaître le vrai Dieu et Jésus-Christ son Fils unique, et les baptisa au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La main divine effaça la souillure des péchés que ces païens avaient commis, et ils sortirent purs et sans tache de la fontaine du saint baptême [1]. Et ces lieux témoins depuis tant d'années des turpitudes affreuses du paganisme, sanctifiés par sa présence, ne retentirent plus que des divins enseignements du christianisme.

Après toutes ces conversions, le bienheureux Saturnin voyant que la moisson nouvelle, fertilisée par la rosée céleste, prenait toujours de nouveaux accroissements, exhorta les chrétiens à conserver bien vives leurs espérances, et leur laissa le prêtre Honeste pour leur dispenser le pain de la parole divine. Son désir de conquérir des âmes à Notre-Seigneur ne

1. Vasée, dans sa *Chronique d'Espagne*, le Bréviaire de Pampelune, et tous les anciens auteurs, fixent à 40,000 le nombre de personnes converties par saint Saturnin. On montre encore à Pampelune, à l'entrée de la rue Majeure, en face l'église Saint-Saturnin, un puits couvert, placé, selon la tradition, à l'endroit où saint Saturnin se reposa, et dont les eaux servirent à baptiser les 40,000 convertis.

pouvant le laisser en repos, il alla répandre la semence évangélique dans les terres environnantes, parcourut la Galice, et annonça la foi à Tolède. Ses missions furent partout couronnées par le succès. A sa voix les cœurs s'ébranlèrent, la conviction pénétra dans les esprits, et la moisson que le bienheureux Evêque recueillit, fut des plus abondantes. Après avoir ordonné, pour la conserver, des prêtres, des diacres et autres ministres ecclésiastiques, il désigna les pasteurs des Eglises qui devaient se rendre au Concile de Tolède, à savoir, ceux de Pampelune, de Najare et de quelques autres villes. Quant à ceux qui étaient plus voisins des Pyrénées, il ordonna qu'ils se rendraient à Eauze pour la tenue du Concile.

Ayant ainsi évangélisé l'Espagne, le bienheureux évêque Saturnin passa de nouveau les Pyrénées et vint annoncer la foi chrétienne aux peuples de la Gascogne et des pays des Convènes (Comminges), qu'il conquit presque en entier à Jésus-Christ. Il érigea un autel à la Vierge Marie à *Lugdunum* (Saint-Bertrand), et bâtit une église, en l'honneur de saint Pierre, dans un lieu appelé le Mas. Cette église, démolie dans la suite par le goth Melet, roi des Convènes, fut reconstruite plus tard à l'endroit où le jeune martyr Gaudens eut la tête tranchée. Depuis cette époque, le *Mas-Saint-Pierre* porta le nom de Saint-Gaudens. Pendant que saint Saturnin étendait ainsi le royaume de Dieu, les païens suscitèrent une persécution contre les chrétiens de Toulouse. Ils se saisirent de saint Papoul, et après l'avoir accablé d'outrages, lui procurèrent la gloire du martyre par une mort violente. Dès que le saint évêque de Toulouse eut appris ce triste événement, il rentra en toute hâte dans sa ville épiscopale, pour veiller avec soin sur son troupeau et recevoir à son tour la couronne du martyre. Son absence de Toulouse avait duré deux ans.

Revenu à Toulouse, le bienheureux Saturnin se retira dans une petite maison de la ville, où il consumait ses jours dans les exercices de la sainteté la plus parfaite. Quoique caché, il combattait sans cesse le démon, et lui enlevait un grand nombre d'âmes qui embrassaient la religion chrétienne. Grâce à son zèle et aux miracles qu'il opérait, l'Eglise de Toulouse se multipliait de jour en jour et se fortifiait dans le Seigneur. Bientôt la grande vertu du saint évêque imposa silence aux démons, fit cesser leurs oracles, dévoila leurs mensonges et leurs ruses, et la foi des chrétiens s'établit sur les ruines de la religion païenne. Il y avait alors à Toulouse un superbe palais appelé *Capitole*. On arrivait au sommet de cet édifice par un large escalier placé en dehors. C'était là que les païens se réunissaient pour sacrifier aux fausses divinités que la ville adorait. Or, le fervent apôtre était obligé, pour aller à la petite église qu'il avait bâtie, de passer devant ce Capitole. Les démons s'enfuirent, ne pouvant souffrir la présence de l'homme de Dieu, et les vains simulacres, reprenant leur nature matérielle, devinrent sourds aux vœux et aux prières de leurs adorateurs et ne leur rendirent plus aucune réponse.

Les prêtres de cette superstition sacrilége, étonnés d'un fait si extraordinaire, restent confondus : ils se demandent les uns aux autres d'où peut venir un silence si peu habituel à leurs dieux : « Qui a fermé », disent-ils, « leurs bouches autrefois si promptes à répondre ? D'où vient qu'ils sont insensibles aux prières qu'on leur adresse ? En vain on leur immole des victimes, en vain le sang des taureaux coule à grands flots devant leurs autels, ils demeurent sourds et muets. Sont-ils en colère ou absents ? » Alors un ennemi de notre religion, un apostat peut-être, leur dit que saint Saturnin était la cause du silence de leurs dieux. « Le chef de la religion

chrétienne, de cette religion qui a juré la ruine des dieux immortels, passe souvent devant le Capitole. C'est sa vue qui, effrayant les dieux, occasionne leur silence. Il n'y a plus qu'un seul moyen de les faire parler, c'est de mettre à mort l'évêque Saturnin ». Plein de rage contre le saint évêque de Jésus-Christ, les païens s'informent du lieu où on pourra le trouver pour lui faire subir le dernier supplice.

Pendant que les habitants sont ainsi agités de divers mouvements, que les uns sont surpris de ce qui arrive et que les autres regrettent l'éloignement de leurs dieux, la multitude devient plus nombreuse. On prépare avec soin toutes choses pour un sacrifice ; un magnifique taureau est choisi, et on espère que, charmés de la beauté de la victime, les dieux rentreront dans leur temple et rompront leur opiniâtre silence. Tout était prêt et l'on allait commencer, lorsqu'un de ces impies idolâtres aperçut le bienheureux Saturnin qui, selon sa coutume, se dirigeait vers sa petite église pour célébrer les saints mystères. Dès qu'il l'eut vu, il s'écria aussitôt : « Le voilà, le sacrilége ! Voilà l'ennemi de nos dieux, l'adorateur du Christ ! Voilà celui qui prêche partout qu'il faut abattre nos temples et qui ose appeler nos dieux des démons ! C'est sa présence qui impose silence à nos oracles. Puisqu'il se présente à nous si à propos, pour être traité comme il le mérite, vengeons notre injure et celle des dieux ; forçons-le à leur donner de l'encens pour les apaiser ou sa vie pour les réjouir ». Excitée par cette voix sacrilége, toute cette foule entoure le bienheureux Saturnin, elle s'empare de lui et le pousse dans tous les sens avec une extrême violence. On frappe de mille coups et on accable d'injures ce doux serviteur de Jésus-Christ.

Saint Saturnin avait appris par une révélation du ciel qu'il devait finir sa vie par le martyre. Loin de l'effrayer, la pensée de la mort l'avait comblé de joie, car il souhaitait ardemment de mourir, afin que son âme se réunît à Jésus-Christ et restât avec lui pour toujours. Mais, quoique la vue du martyre fût plutôt pour le saint évêque un motif d'encouragement que d'effroi, il avait cependant recommandé à un prêtre et à deux diacres qui l'accompagnaient de ne le point abandonner. Puisqu'ils l'assistaient à l'autel, il voulait qu'ils fussent témoins de sa mort et de sa victoire. Il leur avait donc dit en partant de sa maison : « Voilà que je vais être immolé et que le moment de ma mort approche. Ne me quittez pas, je vous prie, jusqu'au terme de ma course ». Mais le courage des trois compagnons de notre bienheureux évêque faiblit à la vue de tout le peuple qui se précipitait sur lui ; ils l'abandonnèrent et prirent la fuite. Saint Saturnin reste ferme et inébranlable au milieu de ses bourreaux. Il est entraîné, chargé de chaînes, jusqu'au sommet du Capitole, et on lui intime l'ordre de sacrifier aux idoles, d'adorer les dieux, d'abandonner la foi du Christ et de cesser la prédication de l'Evangile. Le vaillant soldat de Jésus-Christ, ayant pour armes la foi, pour appui l'espérance, et tout brûlant de charité, méprisait les menaces de ces impies. Il priait Jésus, pour qui il voulait mourir, de lui accorder le secours de sa grâce, afin qu'il pût souffrir généreusement le martyre. « Mon Dieu », disait-il, « c'est maintenant qu'il faut que votre bonté me tende une main secourable. Donnez-moi la force nécessaire pour résister courageusement à tous les supplices que la rage de mes ennemis et des vôtres va inventer ».

Cette vive et ardente prière du bienheureux Saturnin était à peine achevée, qu'un ange du Seigneur lui apparut sous la forme d'un beau jeune homme et lui dit pour le fortifier : « O Saturnin, très-généreux

athlète de Jésus-Christ, courage; accomplissez virilement ce que vous avez si heureusement commencé. Déjà est prêt pour vous un double diadème composé de pierres précieuses; déjà est prête la blanche robe de la vie immortelle ». Ayant dit ces paroles, le héraut céleste disparut, et saint Saturnin sentit son âme si merveilleusement fortifiée et son cœur si hardi, qu'il ne redouta plus aucune sorte de tourments.

On apporte donc de l'encens et différentes libations, et la foule impie commande à l'homme de Dieu de sacrifier aux démons. Immobile et semblable à un roc inébranlable au milieu d'une mer agitée, le bienheureux Saturnin compte pour rien les excitations de Satan. Alors recommence pour lui la série des tortures. Le saint et doux pontife est mis à nu, et sous les coups de verge sa chair vole en lambeaux. On le frappe avec les pieds et on le souille de crachats; enfin, on lui ordonne de nouveau d'offrir de l'encens aux idoles. Quoique toujours chargé de chaînes, Saturnin ne cède pas à ces menaces. Elevant la voix, au contraire, il reproche aux païens leur folie, et leur faisant entendre la divine prédication, il les exhorte à rejeter les ténèbres de leurs erreurs et à faire pénitence, afin d'obtenir la rémission de leurs péchés. D'une voix forte et claire il s'écriait : « Non, non, jamais je n'immolerai aux démons. Je ne connais qu'un Dieu, qui est le seul véritable; à lui seul j'offrirai un sacrifice sur l'autel de mon cœur. Pour vos dieux, ce ne sont que des démons; vous les honorez bien plus, mais en vain, par la perte de vos âmes que par les victimes de vos troupeaux. Au reste, comment voulez-vous que je craigne ces dieux, qui, d'après vous, tremblent devant moi ? »

A ces paroles du saint évêque, la fureur de cette multitude sacrilége s'exalte encore et ne connaît plus de bornes. Les païens portent sur lui leurs mains cruelles, le déchirant et le jetant de tous côtés avec violence. Pendant qu'ils tourmentent ainsi le bienheureux pontife, Saturnin, l'âme toujours élevée à Dieu, répétait sans cesse : « Ces supplices finiront bientôt et je les endure volontiers. Je vous rends grâces, Seigneur; je regrette seulement d'être impuissant à vous témoigner toute ma reconnaissance. Mon doux Jésus, donnez-moi la patience; à vous est due la louange, et à vous appartient la gloire ». Dieu ne laissa pas son fidèle serviteur sans consolation. Comme on le torturait avec la dernière cruauté, voilà qu'un prodige surprenant s'opère. Toutes les idoles des païens s'écroulèrent et vinrent rouler aux pieds de l'invincible martyr brisées et réduites en poudre. Loin de convertir les idolâtres, ce spectacle enflamma leur rage et redoubla leur colère contre le bienheureux Saturnin. Le pontife, lui, est dans la joie; car le soldat de Jésus-Christ n'est pas vaincu, il triomphe, au contraire.

Cependant la cité tout entière, voyant dans la poussière les idoles de ses dieux, est plongée dans le deuil. Pendant ce temps, Saturnin était comme plongé dans l'extase de la prière. Son cœur et ses yeux étaient élevés vers le ciel. Les prêtres de Satan prennent le taureau destiné pour le sacrifice, et lui passent autour des flancs une corde dont ils laissent pendre un bout qui s'étend assez loin. Ils attachent à cette corde les pieds sacrés du bienheureux Saturnin, faisant ainsi servir un féroce taureau d'instrument à leur cruauté sacrilége. Pressé par l'aiguillon, le taureau se précipite du haut du Capitole et entraîne après lui, dans sa course impétueuse, la sainte victime. Mais, dès la première secousse et sur les premiers degrés, la tête se brise, le cerveau se répand sur le sol, le corps est mis en pièces, et dans le ciel Jésus-Christ reçoit cette âme digne de Dieu, pour la couronner de lauriers après la victoire. Cependant le taureau furieux traîna le corps du mar-

tyr privé de vie, jusqu'au lieu où les cordes s'étant rompues, il reçut bientôt après la sépulture.

Saint Saturnin est représenté : 1° traîné sur une montagne attaché à la queue d'un taureau furieux ; 2° debout, tenant sa crosse, ayant près de lui un bœuf couché ; 3° dans un vitrail du XVIIe siècle à l'abbaye de Molsheim (Alsace), debout, crossé et mitré, tenant un livre, ayant près de lui un bœuf ou taureau.

CULTE ET RELIQUES. — TRÉSOR SACRÉ DE TOULOUSE.

L'histoire des reliques de saint Saturnin commence au jour de son martyre. Deux jeunes filles, généralement connues sous le nom de *saintes Puelles*, recueillent son cadavre ensanglanté, le déposent dans un cercueil de bois et l'ensevelissent dans un lieu voisin de son martyre. Une tradition constante conserva le souvenir du lieu où reposaient ses ossements ; les fidèles allaient y prier en secret, et après leur mort, ils voulaient reposer en paix à l'ombre et comme sous la protection de ces reliques. Ce fut pour distinguer et reconnaître son tombeau que saint Hilaire, troisième évêque de Toulouse, fit jeter au dessus une voûte et y joignit un *sacellum* de bois pour servir d'oratoire. Mais au IVe siècle, lorsque la paix fut rendue à l'Eglise par Constantin, saint Sylve, évêque de Toulouse, pour rendre un éclatant hommage à la mémoire et aux ossements de saint Saturnin, fit jeter les fondements et commença les constructions d'un grand et somptueux édifice ; mais la mort ne lui permit pas de terminer son ouvrage. Saint Exupère, qui lui succéda, eut le bonheur de l'achever. Dieu voulut que cet illustre pontife, dont la charité et les vertus émouvaient le génie de saint Jérôme, présidât à cette translation solennelle. Saint Exupère sollicita la permission de l'empereur. On rapporte que le respect que lui inspirait la mémoire de saint Saturnin lui faisait craindre de toucher à ses reliques ; mais il fut averti par un songe mystérieux de continuer son entreprise. Le sépulcre du martyr fut ouvert, et ses ossements, exposés aux regards des fidèles, furent extraits du cercueil de bois qui les contenait depuis plus d'un siècle, et placés dans un tombeau de marbre. Ce tombeau fut déposé dans un souterrain, à l'entrée du chœur des chanoines.

L'auteur du célèbre ouvrage qui a pour titre *Gallia christiana*, place la ruine de cette première basilique, bâtie par saint Exupère, en l'an 721. « Nous croyons », dit-il, « qu'à cette époque les Sarrasins assiégèrent la ville, et que l'église de Saint-Saturnin fut renversée de fond en comble ».

L'on croit généralement qu'elle fut reconstruite par l'un des fils de Charlemagne, roi de Toulouse. Louis le Pieux ou le Débonnaire s'identifia avec ses sujets, et, partageant leur vénération pour celui qui fut leur apôtre et leur premier évêque, il fit bâtir une église plus spacieuse, plus splendide que celle dont saint Exupère avait terminé la construction au commencement du Ve siècle.

La basilique bâtie par Louis le Débonnaire fut détruite comme la première. La charte authentique que Guillaume, comte de Poitiers, dressa l'an 1098, ne laisse aucun doute sur les causes de cette destruction. Dans cette charte, il offre de grands biens à l'église de Saint-Saturnin et il dit : « Des hommes impies, répandus dans cette province, se sont levés en notre siècle pour détruire cette basilique ». C'étaient les précurseurs de l'hérésie des Albigeois.

La troisième basilique qui subsiste de nos jours fut commencée par Pierre Royer, évêque de Toulouse, et terminée par saint Raymond, chanoine et abbé de Saint-Sernin. Urbain II la consacra après la prédication de la première croisade. Durant ces diverses époques de ruines et de reconstructions, les reliques de saint Saturnin étaient restées dans leur tombeau de marbre, dans le souterrain où on les avait primitivement déposées, elles n'avaient pas encore été élevées de terre et avaient pu ainsi être conservées à la postérité et à la religion des fidèles.

Mais en 1258, sous Raymond de Falgar, ancien provincial de l'Ordre de Saint-Dominique et alors évêque de Toulouse, et Bernard de Gentiac, abbé de Saint-Sernin, eut lieu l'élévation des reliques de saint Saturnin. Voici le procès-verbal de cette élévation :

« L'an 1258, et le 6 du mois de septembre, le corps de saint Saturnin fut cherché et trouvé dans la partie supérieure de l'église, devant le chœur des chanoines. Ce corps était renfermé sous terre dans un tombeau de marbre auprès des corps de beaucoup d'autres saints. On le plaça ensuite avec son tombeau de marbre sur un lieu élevé. Plus tard, on fit une châsse d'argent. Cette élévation se fit avec beaucoup de solennité. On monte à ce tombeau par degrés ».

Ce mausolée était situé derrière l'autel principal, au-dessus des cryptes actuelles. Il avait vingt-deux pieds de haut et présentait la figure d'un hexagone. Chacune de ses faces était composée d'un arc ogive dont le tympan était découpé par des trèfles à jour ; ces faces se terminaient par un clocheton au sommet duquel étaient placées des statues d'anges. A chaque angle on voyait

encore des statues d'évêques ayant six pieds de haut. D'un angle à l'autre étaient fixées des grilles dorées, et quatre autels étaient placés sur quatre de ces faces.

Ce mausolée n'existe plus. En 1736, il fut remplacé par un baldaquin avec formes modernes. Il est formé par six colonnes de marbre griotte, surmontées de vases à jets de flammes et de génies portant le bâton pastoral et la palme du martyre. Au milieu du baldaquin est un socle de marbre sur lequel repose la châsse du martyr. Au-dessus de la châsse, on aperçoit l'apothéose du Saint, sculpté par Rossat en 1759. Cette châsse est en bois doré et renferme le corps du saint martyr.

Derrière le baldaquin se trouve un petit autel, et dans une niche pratiquée au dessus on voit le buste de saint Saturnin. Dans le socle du buste est une capsule d'argent doré, sur laquelle on voit représenté, d'un côté, le martyre de saint Saturnin, de l'autre, la translation de ses reliques par saint Exupère. Cette capsule renferme le crâne du Saint.

L'insigne basilique de Saint-Saturnin possède les reliques suivantes : 1° une petite partie du corps de sainte Agathe, vierge et martyre ; — 2° une parcelle du corps de sainte Apollonie, vierge et martyre ; — 3° une grande partie des corps de saint Asciscle et de sainte Victoire, frère et sœur, originaires de Cordoue en Espagne, où ils souffrirent le martyre sous Dioclétien. Leurs ossements, recueillis avec soin dans une caisse de bois dur peint avec art, et déposés dans un *sacellum* pratiqué dans le mur du chevet de la basilique, près de la chapelle dédiée à sainte Suzanne, furent vérifiés et reconnus authentiques en 1807. Depuis cette époque, on a extrait de la châsse quelques ossements qui ont été mis dans deux bustes, pour être portes aux processions des Corps-Saints; — 4° les reliques de saint Barnabé, apôtre, placées dans un buste de bois doré; — 5° la tête et quelques ossements de saint Barthélemy, apôtre ; — 6° le gros os de la jambe de saint Benoît, fondateur de l'Ordre des Bénédictins. Cette relique, autrefois vénérée dans le couvent des religieuses bénédictines, situé sur la paroisse de Saint-Sernin, fut transférée dans la basilique à l'époque de la suppression des Ordres religieux, en 1791. Elle est renfermée dans un même reliquaire, avec les reliques de saint Crescent et de saint Serein, martyrs ; — 7° des ossements de sainte Blande, martyre; — 8° une petite portion du corps de saint Blaise, évêque. Avant la Révolution, elle était vénérée dans la chapelle de Saint-Julien. Lors de la fermeture de cette chapelle, elle fut portée à Saint-Sernin. En 1807, cette relique fut trouvée, accompagnée de ses authentiques, enveloppée dans un tissu de soie rouge; elle fut renfermée dans une petite boîte scellée ; — 9° un reliquaire contenant des ossements de saint Boniface, de saint Caste et de saint Clément, martyrs ; — 10° un reliquaire renfermant des ossements de saint Félicien, de saint Gaudiose ou Gaudence et de sainte Victoire, martyrs; — 11° les reliques des saints Claude, Nicostrate, Symphorien, Castor, frères, et de Simplice, martyrs, apportées de Rome à Toulouse. Les ossements furent divisés dans deux châsses en bois doré, pareilles de forme. Les têtes furent mises dans des bustes en bois doré. Ces reliques et leurs authentiques ont été vérifiés et reconnus en 1807 ; — 12° un reliquaire renfermant une petite partie du corps de sainte Catherine, vierge et martyre ; — 13° une relique de saint Christophe ou Christophore, martyr; — 14° des reliques de saint Cyr ou Quiric, et de sainte Julitte, sa mère, martyrs. En 1814, elles ont été placées dans les deux bustes jumeaux qui les renferment aujourd'hui et qui sont portés en procession ; — 15° les reliques de saint Edmond, roi d'Angleterre, martyr. La châsse d'argent qui les contenait fut prise en 1794, et les ossements restèrent dans une caisse en bois où ils furent vérifiés et reconnus en 1807. La tête de saint Edmond fut mise, en 1834, dans un reliquaire en bois doré, que l'on porte aux processions des Corps-Saints ; — 16° une petite parcelle du corps de saint Elidore ou Alidore, martyr; — 17° une parcelle des reliques de saint Etienne, diacre, premier martyr, patron du diocèse et de la métropole de Toulouse. Elle est déposée dans le trésor des reliques de Saint-Sernin, où elle est toujours conservée, ainsi qu'une pierre qui servit à la lapidation du saint Martyr, et qui est teinte de son sang ; — 18° les reliques de saint Exupère, évêque de Toulouse. La tête de ce saint évêque fut mise, en 1817, dans un buste de bois doré, pour être portée aux processions. La châsse qui renferme le corps fut restaurée en 1834, et placée sur l'autel de la chapelle du Saint-Esprit ; — 19° une relique de saint Fiolent, martyr; — 20° la calotte et une écuelle ou coupe de saint François de Paule, confesseur, religieux minime ; — 21° le corps de saint Georges, martyr. Ses reliques furent vérifiées en 1807 et on scella la caisse qui les contenait et où elles restèrent jusqu'en 1816. A cette époque, on renouvela le reliquaire en y introduisant l'ancienne caisse. On porte à la procession la relique de saint Georges, enfermée dans une tour, sur le sommet de laquelle on a représenté le Saint en costume de guerrier ; — 22° un doigt de sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac, mis dans un beau reliquaire d'argent et déposé dans la basilique. Ce reliquaire est exposé à la vénération des fidèles dans le tabernacle de la chapelle de la Sainte-Croix, en face des fonts baptismaux ; — 23° des reliques de saint Gilbert, fondateur de l'Ordre des Gilbertins ; — 24° les reliques de saint Gilles, abbé. En 1794, les reliquaires furent pris, mais les reliques furent respectées ; — 25° un ossement de saint Grégoire le Grand, pape ; — 26° une relique de saint Guillaume, duc d'Aquitaine ; elle est renfermée dans un reliquaire scellé, qui est porte aux processions des Corps-Saints ; — 27° le corps de saint Hilaire, évêque de Toulouse. En 1794, ses reliques subirent les rigueurs de la loi : on prit la matière vénale, mais on respecta les ossements ; — 28° la tête et quelques ossements de saint Honeste, disciple de saint Saturnin. En 1627, tous les ossements et la tête furent réunis

dans un même reliquaire, qui fut pris en 1794, comme tant d'autres. Les ossements ayant été retrouvés intacts en 1807, ils furent mis, en 1816, dans un buste en bois doré, pour être exposés à la vénération des fidèles et pour être portés aux processions des Corps-Saints; — 29° le corps de saint Honorat, évêque de Toulouse. Le crâne et quelques ossements de ce saint évêque furent, en 1644, mis dans un buste d'argent pour être portés aux processions. Ce reliquaire ayant été pris en 1794 pour être envoyé à la Monnaie, les ossements restèrent dans une caisse scellée, et ceux du buste dans la capsule qui les renfermait. Ils furent vérifiés et reconnus en 1807, et placés en 1823, dans le buste en bois doré qui les renferme actuellement. On remarque toujours, dans les cryptes de Saint-Sernin, la sépulture de saint Honorat; — 30° le reliquaire des saints Innocents, contenant plusieurs petits ossements ayant appartenu à de jeunes enfants. Les reliques et leurs authentiques furent vérifiées et reconnues en 1807. Avant la Révolution, les ossements étaient renfermés dans un coffre d'ivoire sculpté, garni en argent. On le portait aux processions des Corps-Saints; — 31° une partie du crâne et quelques ossements de saint Jacques le Majeur; — 32° quelques ossements de saint Jacques le Mineur et de saint Philippe, apôtres. Quelques fragments de la tête des deux Saints furent extraits de la châsse et mis dans un reliquaire d'argent, qui disparut à la Révolution; mais les ossements renfermés dans une boîte scellée furent respectés. Quelques ossements de ces saints Apôtres furent mis, en 1826, dans deux bustes en bois doré, pour être exposés les jours de fête à la vénération des fidèles et pour figurer aux processions des Corps-Saints. L'ancienne châsse renfermant quelques ossements de saint Jacques et de saint Philippe, apôtres, existe encore dans les cryptes de la basilique; — 33° un ossement de saint Jucond, martyr; — 34° des reliques de saint Jude et de saint Simon, apôtres. On plaça les têtes des deux Apôtres dans deux bustes d'argent, en 1621. Ces reliques furent de nouveau vérifiées et reconnues en 1624 et en 1807. Quelques ossements de ces Saints ont été mis, en 1829, dans des bustes en bois doré pour être portés aux processions; — 35° une relique de saint Julien l'hospitalier; — 36° un os du haut de la cuisse (le fémur) de saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse; son corps repose dans la cathédrale de Valence, en Espagne; — 37° une petite parcelle du corps de sainte Luce ou Lucie, et une pierre de son tombeau. Ces reliques furent vérifiées et reconnues en 1807. Les ossements de cette vierge ont été mis dans un buste pour être portés aux processions des Corps-Saints; — 38° un buste renfermant une petite partie du corps de sainte Marguerite, vierge et martyre; — 39° quelques reliques de saint Martial, évêque de Limoges; elles y furent déposées en 1526; — 40° un ossement de saint Maurice, premier abbé de Caruoët, en Bretagne; — 41° une relique de saint Nicolas, évêque; — 42° une relique de saint Orens, évêque d'Auch. Possédée par l'église de Saint-Orens ou des Croisiers, elle fut transportée en 1771 dans la basilique. Elle a été déposée dans un buste en bois doré pour être portée aux processions; — 43° les reliques de saint Papoul, disciple de saint Saturnin, martyr. Son corps fut retrouvé enterré dans les cryptes de la basilique le 4 octobre 1265. On procéda à l'élévation solennelle du corps du Saint le 24 mars 1517; il fut mis dans un tombeau en pierre, où il resta jusqu'en 1623. Le 7 avril de cette année, on fit la translation des ossements, en les mettant dans une châsse de bois recouverte de lames ou plaques de cuivre argenté; la tête fut placée dans un buste d'argent. Toutes ces reliques ont été vérifiées et reconnues le 11 juin 1807. Actuellement, la tête de ce Saint est portée aux processions dans un buste en bois doré; — 44° une bien minime partie des corps de saint Pierre et de saint Paul, due au pape Calixte II. Avant la Révolution, ces saintes reliques étaient conservées dans un riche reliquaire d'argent ayant la forme d'une tour; aujourd'hui, elles sont renfermées dans un superbe reliquaire d'argent; — 45° une relique de saint Pie V, pape. En 1861, elle fut portée pour la première fois à la procession des Corps-Saints, dans un grand buste en bois doré; — 46° des ossements de saint Raymond, abbé de Saint-Sernin, évêque de Barbastro, en Espagne; — 47° des ossements de saint Raymond, chanoine de Saint-Sernin. Placés dans une magnifique châsse d'argent qui fut prise par les révolutionnaires en 1794, ils furent mis dans une autre châsse qui fut restaurée en 1834. Le buste du Saint, renfermant quelques ossements, est porté aux processions des Corps-Saints; — 48° *Reliquiæ plurium sanctorum.* Ces ossements, aujourd'hui déposés dans une belle châsse, étaient renfermés, avant la Révolution, dans une statue de Notre-Dame la Noire de la Daurade. En 1794, cette image vénérée fut apportée dans une des cours du Capitole et dépouillée des matières précieuses dont elle était ornée, pour être ensuite livrée aux flammes. Mais on eut soin toutefois d'extraire auparavant de l'intérieur du buste dans lequel elles étaient enfermées, les vénérables reliques de plusieurs Saints. Les ossements et leurs authentiques sont demeurés ensuite quelques années au Capitole, dans une petite caisse, puis portés dans les cryptes de la basilique. On garde aussi dans l'église Saint-Sernin un petit coffret en marbre ou en agate, renfermant les ossements de divers Saints; — 49° un reliquaire renfermant des ossements de saint Valentin, de saint Victrice et de saint Servat, martyrs; — 50° un petit ossement de saint Simplicien, martyr; — 51° le corps de sainte Suzanne, de Babylone. Sa tête fut mise dans un buste pour être portée aux processions; — 52° le corps de saint Sylve, évêque de Toulouse. La nouvelle église construite au faubourg de la Colonne, fut placée sous le patronage du Saint en 1862; — 53° des reliques de saint Thomas d'Aquin, docteur, de l'Ordre de Saint-Dominique. Elles furent apportées à la basilique de Saint-Sernin en 1791, à la fermeture de l'église des Jacobins, où elles étaient vénérées. En

1794, la châsse fut dépouillée des plaques d'argent qui la recouvraient, et la caisse déposée religieusement dans les cryptes. En 1825, les reliques furent mises dans une châsse en bois doré et exposées sur l'autel de la chapelle du Saint-Esprit, où on les voit encore aujourd'hui. La tête fut mise dans un buste en bois doré, où elle resta jusqu'au 17 juillet 1852 ; le lendemain, le chef du Saint fut enveloppé dans une étoffe d'argent et déposé dans un magnifique reliquaire aussi d'argent ; — 54° un buste en bois doré renfermant une petite portion du corps de saint Vincent de Paule, l'apôtre de la charité ; — 55° la sainte Epine de la couronne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, teinte de son sang. Conservée dans un beau reliquaire en argent formant le baldaquin, sous lequel elle est placée, dans un tube de cristal de roche, elle est déposée sur l'autel de la chapelle qui lui est dédiée dans les cryptes de la basilique de Saint-Sernin, et une lampe brûle constamment près d'elle ; — 56° un morceau de la vraie Croix. Il a été renfermé dans un reliquaire que l'on porte aux processions sous un magnifique pavillon, précédant immédiatement celui de la sainte Epine ; — 57° un morceau de la robe de la Sainte Vierge, apportée de Constantinople par l'armée des Croisés. Avant la Révolution, elle était renfermée dans un superbe buste d'argent représentant la Sainte Vierge. Le reliquaire ayant été pris en 1794, la capsule qui renfermait la relique fut déposée avec les autres en lieu sûr, et officiellement reconnue en 1807. Aujourd'hui, cette relique est conservée dans une statue d'argent, représentant la Sainte Vierge portant son Fils. Elle figure aux processions ; — 58° un morceau de bois de la Crèche dans laquelle la Sainte Vierge coucha son divin Enfant. Elle fut, dit-on, apportée de Bethléem par les Croisés. En 1807, elle fut reconnue et renfermée dans une boite scellée ; — 59° une pierre du saint Sépulcre de Notre-Seigneur ; — 60° le Christ des Croisés ; — 61° le Christ de saint Dominique. Il est conservé religieusement, encadré et sous verre, au-dessus de l'autel de la chapelle dédiée à saint Georges. Il fut transporté de l'église des Jacobins dans la basilique de Saint-Sernin, le 12 juin 1791 ; — 62° une chasuble de saint Dominique, qui était conservée autrefois dans l'église des Jacobins de Toulouse ; — 63° un froc de saint Pierre, martyr, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui fut transporté, en 1791, de l'église des Jacobins dans la basilique ; — 64° le portrait de saint Thomas d'Aquin. Il est exposé dans une des sacristies de la basilique ; — 65° la chaine de saint Orens. Cette relique consiste en une petite chaîne d'argent, fixée par l'un des bouts à un reliquaire renfermant une parcelle du corps de saint Orens. Les religieux de Saint-Orens possédaient autrefois cette chaîne, qui a la vertu de guérir les personnes atteintes de maladies provoquées par des frayeurs. On la passe autour du corps du malade en récitant une invocation au saint évêque. Cette cérémonie se continue dans la basilique de Saint-Sernin, devant l'autel dédié à saint Sylve, plus particulièrement le 1er mai et le jour de la fête de saint Orens.

Nous allons maintenant faire connaître toutes les saintes reliques vénérées dans les églises et chapelles de la ville de Toulouse. Ces reliques consistent en de petites parcelles, sauf lorsque nous indiquerons la nature de la relique.

Eglise métropolitaine de Saint-Etienne : 1° saint Joseph, époux de la sainte Vierge ; — 2° saint Jacques le Majeur, apôtre ; — 3° saint André, apôtre ; — 4° saint Jean-Baptiste ; — 5° saint Etienne, diacre, premier martyr, patron de la métropole ; — 6° saint Clément, pape, martyr ; — 7° saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, martyr ; — 8° saint Vincent, martyr ; — 9° saint Laurent, martyr ; — 10° saint Aventin, martyr ; — 11° saint Antonin, martyr ; — 12° saint Pierre, martyr ; — 13° saint Marcellin, martyr ; — 14° saint Calixte, pape, martyr ; — 15° saint Sylvestre, pape, martyr ; — 16° saint Jules, martyr ; — 17° saint Josippe, martyr ; — 18° saint Victor, martyr ; — 19° saint Cyriaque, martyr ; — 20° saint Juste, martyr ; — 21° saint Palmas, martyr ; — 22° saint Tiburce, martyr ; — 23° saint Béatrix, martyr ; — 24° saint Bénigne, martyr ; — 25° saint Pontien, martyr ; — 26° saint Honeste, martyr ; — 27° saint Léon, martyr ; — 28° saint Benoit, martyr ; — 29° saint Sévère, martyr ; — 30° saint Pacifique, martyr ; — 31° saint Fortunat, martyr ; — 32° saint Prim, martyr ; — 33° saint Chrysanthe, martyr ; — 34° saint Pie, pape, martyr ; — 35° saint Quirin, martyr ; — 36° saint Magne, martyr ; — 37° saint Firme, martyr ; — 38° saint Austère, martyr ; — 39° saint Donat, martyr ; — 40° saint Ly, martyr ; — 41° saint Prosper, martyr ; — 42° saint Libérat, martyr ; — 43° saint Vital, martyr ; — 44° saint Agapit, martyr ; — 45° saint Urbain, martyr ; — 46° saint Crépin et saint Crépinien, martyrs ; — 47° saint Fulgence, martyr ; — 48° saint Victorien, martyr ; — 49° saint Innocent, martyr ; — 50° saint Fructueux, martyr ; — 51° saint Eusèbe, martyr ; — 52° saint Hilaire, martyr ; — 53° saint Julien, martyr ; — 54° saint Lucide, martyr ; — 55° saint Augustin, martyr ; — 56° saint Justin, martyr ; — 57° saint Pérégrin, martyr ; — 58° saint Sauveur, martyr ; — 59° saint Faustin, martyr ; — 60° saint Désiré, martyr ; — 61° saint Paulin, martyr ; — 62° saint Félix, martyr ; — 63° saint Christian, martyr ; — 64° saint Sévère, martyr ; — 65° saint Aucte, martyr ; — 66° saint Modeste, martyr ; — 67° saint Pantaléon, martyr ; — 68° saint Valentin, martyr ; — 69° saint Boniface, martyr ; — 70° saint Béat de Valcabrère ; — 71° saint Déodat *(Deodatus)* ; — 72° sainte Aurèle, dont une grande partie du corps est à Toulouse, dans la chapelle de la Visitation ; — 73° saint Amateur, évêque d'Auxerre ; — 74° saint Alidore ou Elidore ; — 75° saint Amans de Rodez ; — 76° saint Bon, évêque de Clermont ; — 77° saint Amance, prêtre ; — 78° saint Cyprien, évêque de Carthage ; — 79° saint Grégoire le Grand, pape ; — 80° saint Germier, évêque de Toulouse, dont le corps repose à Muret ; — 81° saint François de Sales, évêque ; — 82° saint Aubin,

évêque d'Angers; — 83° saint Thomas d'Aquin, docteur; — 84° saint Vincent de Paule; — 85° saint Antoine, moine; — 86° saint Bruno, fondateur des Chartreux; — 87° saint Louis, roi de France; — 88° saint Roch de Montpellier; — 89° saint Louis de Gonzague; — 90° saint Stanislas Kostka; — 91° saint Alexis; — 92° saint François Xavier; — 93° sainte Anne, mère de la sainte Vierge; — 94° sainte Thècle, vierge et martyre; — 95° sainte Apollonie, vierge et martyre; — 96° sainte Ursule et ses compagnes; — 97° sainte Victoire, vierge et martyre; — 98° sainte Marguerite; — 99° sainte Barbe, vierge et martyre; — 100° sainte Pétronille, vierge; — 101° sainte Célestine, vierge et martyre; — 102° sainte Martine, vierge et martyre; — 103° sainte Quitterie, vierge et martyre; — 104° sainte Candide, martyre; — 105° sainte Beata, martyre; — 106° sainte Adéodate, martyre; — 107° sainte Blande, vierge et martyre; — 108° sainte Amance, vierge et martyre; — 109° sainte Anastasie, martyre; — 110° sainte Fortunat, martyre; — 111° sainte Théodore, impératrice; — 112° sainte Aurélie, vierge et martyre; — 113° sainte Julie, vierge et martyre; — 114° sainte Brigitte, veuve; — 115° sainte Bonne, vierge et martyre; — 116° sainte Claudie, martyre; — 117° sainte Carina, martyre; — 118° sainte Aurée ou Aure, martyre; — 119° sainte Boniface, martyre; — 120° sainte Domitille, vierge et martyre; — 121° sainte Juste, vierge et martyre; — 122° sainte Clémence, vierge et martyre; — 123° sainte Praxède, vierge; — 124° sainte Justine, martyre; — 125° sainte Innocence, vierge et martyre; — 126° sainte Catherine de Sienne; — 127° sainte Françoise de Chantal; — 128° sainte Germaine Cousin de Pibrac; — 129° de la vraie Croix; — 130° un petit fragment de la Couronne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Notre-Dame de la Daurade : 1° un ossement de saint Benoît, abbé, patron secondaire de l'ancienne église de la Daurade; — 2° saint Déodat *(Deodatus)*, évêque de Mâcon : plusieurs gros ossements ou insignes reliques; — 3° sainte Concorde, martyre : plusieurs gros ossements; — 4° sainte Claire, abbesse : un gros ossement; — 5° sainte Benoîte, martyre : un gros ossement; — 6° dans le buste de Notre-Dame la Noire, il y a plusieurs parcelles d'ossements de Saints et de Saintes; — 7° une Epine de la Couronne de Notre-Seigneur Jésus-Christ; — 8° de la vraie Croix.

Notre-Dame de la Dalbade : 1° saint Germier, évêque de Toulouse, patron secondaire de la paroisse, dont le corps repose dans l'église de Muret; — 2° saint Joseph, époux de la sainte Vierge; — 3° saint Vincent de Paule; — 4° saint Louis de Gonzague; — 5° saint Stanislas Kostka; — 6° saint Jean-Baptiste; — 7° sainte Elisabeth, cousine de la sainte Vierge; — 8° sainte Barbe, vierge et martyre; — 9° sainte Apollonie, vierge et martyre; — 10° de la vraie Croix; — 11° une parcelle de la Robe de la sainte Vierge.

Saint-Nicolas : 1° saint Nicolas, évêque, patron de l'église. La fête de la translation se célèbre le 11 mai; — 2° saint Cyprien, évêque de Carthage; — 3° saint Roch de Montpellier; — 4° sainte Philomène, vierge et martyre; — 5° sainte Germaine Cousin de Pibrac; — 6° Le corps de la vénérable Germaine d'Armaing, religieuse de Sainte-Claire; — 7° de la vraie Croix.

Saint-Jérôme (anciens Pénitents-Bleus) : 1° saint Jérôme, patron de l'église. La réception solennelle de cette sainte relique eut lieu le 9 mai 1756; — 2° saint Louis, roi de France; — 3° sainte Madeleine, pénitente; — 4° sainte Hélène, donnée à l'église Saint-Jérôme en 1827; — 5° de la vraie Croix.

Notre-Dame du Taur : 1° saint Jean-Baptiste; — 2° saint Georges, martyr; — 3° sainte Anne; — 4° saint Vincent, martyr. Provenant des Pénitents-Gris.

Saint-Aubin : 1° saint Aubin, évêque, patron; — 2° de la vraie Croix; — 3° sainte Germaine Cousin.

Saint-Pierre : 1° saint Félix, martyr : la tête et une grande partie du corps; — 2° saint Pierre, patron de la paroisse; — 3° de la vraie Croix.

Saint-Exupère : 1° une relique insigne de saint Exupère, évêque de Toulouse, patron de la paroisse; — 2° le corps de saint Théodore; — 3° une grande caisse d'ossements qui provient de l'ancienne église des Carmes Déchaussés. Les reliquaires ayant été enlevés à l'époque de la Révolution, ces saintes reliques furent réunies pêle-mêle dans cette caisse; — 4° saint Pierre et saint Paul; — 5° saint Vincent de Paule; — 6° saint Roch de Montpellier; — 7° saint Joseph, époux de la Vierge; — 8° saint Louis de Gonzague; — 9° sainte Anne, mère de la sainte Vierge; — 10° sainte Thérèse; — 11° sainte Germaine Cousin; — 12° de la vraie Croix; — 13° une pierre du sépulcre de la sainte Vierge.

Eglise du Jesu : 1° une parcelle du corps des Saints, des Bienheureux et des Vénérables de la Compagnie de Jésus; — 2° sainte Germaine Cousin.

Calvaire (ancienne église des Récollets) : 1° saint Roch de Montpellier; — 2° saints Innocents; — 3° de la vraie Croix; — 4° sainte Germaine Cousin.

Notre-Dame de Nazareth : 1° saint Joseph, époux de la sainte Vierge; — 2° de la vraie Croix.

Hôtel-Dieu Saint-Jacques : 1° saint Vincent de Paule; — 2° saint Jacques le Mineur, apôtre; 3° saint Narcisse, martyr; — 4° saint Pie V, pape (1825); — 5° saint Quirin, martyr; — 6° saint Jean-Baptiste; — 7° saint Innocent, martyr; — 8° saint Martin, évêque (1825); — 9° saint Benoît, martyr; — 10° saint Victor, martyr; — 11° saint Vincent, martyr; — 12° saint Paul, apôtre; — 13° saint François de Sales; — 14° saint Théophile, martyr; — 15° sainte Colombe, vierge et

martyre ; — 16° sainte Amale ; — 17° sainte Venuste ; — 18° sainte Juste, vierge et martyre ; — 19° de la vraie Croix ; — 20° bois du cercueil de saint Vincent de Paule ; — 21° un fragment du voile de sainte Madeleine.

Saint-Joseph de la Grave : Un grand nombre de petites parcelles de reliques de Saints et de Saintes.

Noviciat des frères des écoles chrétiennes : dans plusieurs reliquaires sont renfermées plus de cent parcelles d'ossements d'autant de Saints et de Saintes, dont l'énumération serait trop longue. Nous citerons seulement les suivantes : 1° saint Henri, empereur ; — 2° saint Adancte, martyr ; — 3° saint Loup, évêque ; — 4° saint Nicolas, patron des écoliers ; — 5° saint Louis de Gonzague ; — 6° saint Etienne, premier martyr ; — 7° saint Bernard, abbé ; — 8° saint Jean de la Croix ; — 9° saint Firmin, évêque ; — 10° saint Philippe, martyr ; — 11° saint Pierre et saint Paul, apôtres ; — 12° sainte Thérèse et sainte Philomène ; — 13° bienheureux Benoît-Joseph Labre, Jean-Baptiste Ros, Jean Sare ; — 14° sainte Germaine Cousin ; — 15° vénérable Jean-Baptiste de la Sale ; — 16° de la vraie Croix ; — 17° un morceau du manteau de saint Joseph ; — 18° un morceau du manteau du vénérable Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères ; — 19° une petite parcelle d'un voile de la très-sainte Vierge.

Grand séminaire diocésain : cet établissement ecclésiastique possède plusieurs insignes reliques, notamment le corps de saint Pie, martyr, qui lui fut donné par Notre Saint-Père le pape Pie VII, pour prouver sa reconnaissance de l'affection que lui avaient témoignée les ecclésiastiques du diocèse de Toulouse lors de son passage près de ses murs. La cérémonie de la translation eut lieu le 2 février 1816.

Notre-Dame (du Salin) : 1° saint Joseph, époux de la sainte Vierge ; — 2° sainte Germaine Cousin ; — 3° de la vraie Croix ; — 4° une caisse d'ossements provenant de l'ancien couvent des Cordeliers, dits du Salin.

La Visitation (Chapelle des religieuses de) : 1° une grande partie du corps de saint Aurèle ; — 2° le corps de sainte Ursie, vierge et martyre, donné par le Pape à ce couvent, en 1843. La ville de Toulouse possède encore dans les églises et chapelles un grand nombre de saintes reliques qui, quoique dépourvues, quelques-unes du moins, de leurs actes authentiques, n'en sont pas moins respectables par les traditions qui indiquent leur origine, ou par leur présence dans des lieux où ne se trouvent d'ordinaire que des objets pieux et vénérés.

A la place de la prison, où saint Saturnin fut enfermé à Carcassonne, fut bâtie plus tard une église dédiée à saint Saturnin. On voit encore, à la *Cité* ou vieille ville de Carcassonne, une tour appelée le *Sacraire de Saint-Sernin.* Elle formait l'abside de l'église démolie en 1793.

Au diocèse de Nevers, les paroisses de Vandenesse et d'Alligny-sous-Cosne honorent saint Saturnin comme leur patron. Une ancienne chapelle érigée en l'honneur de ce Saint, dans la paroisse de Coulanges-les-Nevers, attirait autrefois beaucoup de pèlerins.

Extrait de la *Vie de saint Saturnin,* par M. l'abbé Latou, prêtre du diocèse de Toulouse ; de l'*Histoire des saintes reliques conservées dans la basilique de Saint-Saturnin,* par Alphonse Bremond ; de l'*Hagiologie nivernaise,* par Mgr Crosnier ; des *Origines de la foi chrétienne dans les Gaules,* par M. l'abbé Corblet ; et de *Notes locales* dues à l'obligeance de M. l'abbé Crépel, vicaire de Saint-Saturnin.

SAINT SATURNIN ET SAINT SISINE, MARTYRS A ROME (305).

Saturnin était un serviteur de Dieu qui avait consumé ses années à Rome dans les exercices de la véritable piété, lorsque l'empereur Maximien (286-305), acharné contre les chrétiens, les condamna à travailler aux ouvrages des bains qu'il faisait faire dans la même ville, en faveur de Dioclétien, qui l'avait associé à l'empire, et il fut du nombre des confesseurs que l'on obligea à ce travail. Son âge le rendait incapable d'un emploi si pénible, d'autant plus qu'il n'y était nullement accoutumé, et que les intendants des ouvrages prenaient plaisir à surcharger les chrétiens, sans user envers eux d'aucune miséricorde ; cependant il soutint avec une vigueur admirable une si grande persécution, et, ne se permettant jamais une parole d'impatience, il persista constamment dans sa fidélité envers Jésus-Christ.

Ce bon Maître, de sa part, lui envoya du soulagement par le moyen d'un saint diacre de l'Eglise de Rome. Il se nommait Sisine. Touché de l'état de misère du vénérable vieillard, il lui portait des vivres et lui prodiguait ses consolations. Maximien apprit tout ce qui se passait. Saturnin et Sisine, et avec eux une phalange de généreux chrétiens furent jetés dans un obscur cachot.

Nos pieux captifs changèrent bientôt ce lieu d'ignominie en un temple d'honneur et en une école de piété. Ils y prêchèrent Jésus-Christ, non-seulement aux autres prisonniers, mais aussi à beaucoup de païens du dehors qui y accoururent pour avoir part à leurs divines leçons ; et leurs

prédications furent si éloquentes, qu'elles convertirent une partie de leurs auditeurs, qu'ils baptisèrent.

On peut juger la fureur où entra le président Candide lorsqu'il apprit ce merveilleux progrès du christianisme ; il fit incontinent venir devant lui Saturnin et Sisine, les pieds nus et le corps chargé de chaînes, et, les regardant d'un œil irrité, il leur commanda d'adorer sur-le-champ la majesté des dieux, s'ils ne voulaient éprouver la rigueur des plus horribles supplices : « Nous n'adorons point », dit Sisine, « des dieux de pierre et de bois. C'est à Jésus-Christ seul, Fils du Dieu vivant, que nous présentons nos adorations et nos hommages ». Saturnin dit la même chose, et comme le juge, nonobstant leur résolution, fit venir un trépied d'airain pour les obliger d'y jeter de l'encens devant les idoles, le saint vieillard ajouta : « Que le Seigneur brise les dieux des nations ! » et à l'instant même le trépied se brisa, comme s'il eût été de terre. Deux soldats, Papias et Maur, touchés de ce spectacle, reconnurent la vérité du christianisme et s'écrièrent devant tout le monde qu'il n'y avait point d'autre divinité que celle que Saturnin et Sisine adoraient. Pour le président, il demeura dans son endurcissement, et, pour satisfaire sa malice, il fit étendre les Martyrs sur le chevalet et commanda qu'on leur romplt les membres à coups de bâton, de nerfs de bœuf et de scorpions, qui étaient des fouets armés de crochets de fer.

Dans ces supplices, les soldats de Jésus-Christ ne faisaient autre chose que bénir leur divin Maître, qui avait la bonté de les associer à la compagnie de ses Confesseurs et de ses Martyrs. Pour les deux soldats néophytes, ils eurent la hardiesse de reprendre le président de sa barbarie et de lui dire qu'il n'y avait que le démon qui pût la lui inspirer ; cela fut cause que ce méchant homme leur fit casser les dents avec des cailloux, et les envoya ensuite en prison, d'où ils furent tirés quelques jours après pour être massacrés à coups de plombeaux. Quant à saint Saturnin et à saint Sisine, qui étaient attachés sur le chevalet, il leur fit encore brûler les flancs avec des flambeaux ardents. Enfin, ne pouvant rien gagner sur leur constance, il les condamna à avoir la tête tranchée. Ils furent donc conduits à deux milles de Rome, près de la porte Viminale (porte Sainte-Agnès), et ils y reçurent la palme d'un glorieux martyre. Un chrétien zélé, appelé Trason, enleva leurs corps avec un saint prêtre nommé Jean, et les enterra dans son héritage, sur la voie Salaria.

Baronius, dans ses *Notes sur le martyrologe,* parle d'une église en leur honneur sur la même voie Salaria, laquelle, au rapport du pape Félix IV, fut ruinée par un incendie. Il y parle aussi d'une translation de leurs reliques dans l'enceinte de Rome, dans les églises de Saint-Pierre-ès-Liens et de Saint-Martin-des-Monts. Les religieuses du Charme, de l'Ordre de Fontevrault, au diocèse de Soissons (1685), possédaient un ossement considérable de saint Sisine, dans une châsse d'ébène enrichie de figures d'argent.

Ce récit est du Père Giry.

XXXe JOUR DE NOVEMBRE

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Patras, en Achaïe, la naissance au ciel de saint ANDRÉ, apôtre, qui prêcha l'Evangile en Thrace et en Scythie. Arrêté par l'ordre du proconsul Egée, il fut d'abord mis en prison, ensuite fustigé très-cruellement ; enfin, on l'attacha à une croix, où il vécut deux jours sans cesser d'instruire le peuple ; mais, ayant prié Notre-Seigneur de ne point permettre qu'on le détachât de la croix, il y fut environné d'une grande lumière qui vint du ciel, et cette lumière disparaissant, il rendit son âme à Dieu. 62. — A Rome, le supplice des saints martyrs Castule et Euprépite. — A Constantinople, sainte Maure, vierge et martyre. — De plus, sainte Justine, vierge et martyre. — A Saintes, saint TROJAN, évêque, homme de grande sainteté, qui fait voir, par le grand nombre de ses miracles, qu'il est vivant dans le ciel, tandis que nous avons son corps sur la terre. — A

Rome, saint Constance, qui, pour la généreuse résistance qu'il fit aux Pélagiens, souffrit beaucoup de maux par leurs intrigues, et mérita par ce moyen d'être du nombre des confesseurs de Jésus-Christ. Vers 418. — En Palestine, saint Zozime, confesseur, qui, sous l'empereur Justin, se distingua par sa sainteté et ses miracles. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux diocèses de Bordeaux, Coutances, Dijon, Meaux, Paris et Verdun, saint André, apôtre, cité au martyrologe romain de ce jour. 62. — Au diocèse de Chartres, saint TUGDUALD, évêque de l'ancien siége de Tréguier (Côtes-du-Nord). Vers 564. — A Belley, le décès du bienheureux Raynald, religieux de Portes, puis évêque de Belley après la mort de saint Anthelme. Il marcha sur les traces de son pieux prédécesseur et fit revivre son zèle, sa fermeté et ses vertus. 1184. — A Saint-Omer (Pas-de-Calais), au diocèse d'Arras, le bienheureux Joscio, religieux du monastère de Saint-Bertin. Très-dévot à la Sainte Vierge, il ne manquait jamais de chanter chaque jour, après Matines, les cinq psaumes *Magnificat*, *Ad Dominum cum tribularer*, *Retribue*, *In convertendo*, *Ad te levavi*, qui commencent par une des lettres du nom de Marie, et de faire précéder chacun de ces psaumes d'un *Ave*, *Maria*. Une nuit, vers la fête de saint André, le sous-prieur n'ayant point trouvé frère Joscio au chœur, se rendit au dortoir : il était mort. Cinq roses toutes fleuries s'épanouissaient sur son visage, et le mot *Maria* était écrit sur celle qui sortait de sa bouche. En 1614, ce miracle se voyait encore sculpté derrière le chœur, et la chapelle de l'Assomption fut nommée « Chapelle du bienheureux Joscio », depuis la fête qu'on institua en 1619 en son honneur. 1163. — A Déols ou Bourg-Dieu (Indre), au diocèse de Bourges, le bienheureux Josbert, religieux bénédictin [1]. 1186. — A Annecy, en Savoie, le bienheureux André, chanoine du Saint-Sépulcre de Jérusalem [2]. 1347. — A Castres, au diocèse d'Albi, le bienheureux Pierre Guillot et ses compagnons, martyrs, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. En 1568, le couvent des Dominicains de Castres, où plus de quatre cents catholiques s'étaient réfugiés, fut envahi par une troupe de Calvinistes. Ces forcenés, après avoir assommé tous les religieux et ceux auxquels ils avaient donné un abri, saisirent le bienheureux Pierre, qui était prieur, l'assirent sur un âne, le visage tourné en arrière, un mors dans la bouche, et le promenèrent par tous les quartiers de la ville, en l'accablant d'injures et de coups de pierres. Enfin, après lui avoir fait subir les plus indignes traitements, ils le poignardèrent et le jetèrent dans la rivière. Il revint sur l'eau pendant qu'on lui tirait des coups d'arquebuse, et levant les bras ensanglantés, il cria par trois fois : *Credo*, *Credo*, *Credo*, et rendit l'esprit. 1568.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS DIVERS HAGIOGRAPHES.

En Perse, le martyre de saint Narsès, évêque de Sciaharcadat (province de Beth-Germa), et de saint Joseph, son disciple. Avec eux souffrirent un grand nombre d'autres chrétiens : Jean, évêque de Beth-Séleucie ; Isaac, prêtre de Hulsar ; Papa, prêtre d'Helmine ; Uhanam, jeune ecclésiastique ; Guhsciatazades, eunuque du palais d'Ardascirus ; Sazanes, Marés, Timée et Zaron ; Bahuta, veuve ; Tècle et Danacha, Tatona, Mama, Mazachia et Anne, vierges de Beth-Séleucie ; Abiata, Hatès et Mamlacha, vierges de la province de Beth-Germa. Vers 343. — Encore en Perse, les saints martyrs Sapor, évêque de Beth-Nictor ; Isaac, évêque de Charcha ; Mahanès, Abraham et Siméon. 339. — Dans la Frise occidentale (Hollande), saint Accas ou Acca, l'un des prédicateurs apostoliques qui y répandirent la semence de l'Evangile. Il mourut évêque de Hagulstad (aujourd'hui Hexham, dans le Northumberland). 740.

1. Nous ne reproduisons qu'à titre de mémoire cette mention de l'ancien martyrologe de l'abbaye de Déols. La légende du bienheureux Joscio de Saint-Bertin est absolument la même que celle du bienheureux Josbert de Déols ; seuls les lieux, les temps et les noms diffèrent. Evidemment il faut conclure à l'identité des personnages.

2. Avant la Révolution, les chanoines séculiers (autrefois réguliers) du Saint-Sépulcre de Jérusalem, établis dès la fin du XIIe siècle à Annecy, où leur église subsiste encore, mais affectée à des usages profanes, fêtaient solennellement, le 30 novembre, le bienheureux André, descendant de la famille Robert Guiscard. Nommé d'abord clavaire (administrateur des revenus temporels) du Saint-Sépulcre de Jérusalem, il fut envoyé en Europe comme visiteur des maisons de l'Ordre. Arrivé à Annecy, il y fit, en qualité de clavaire, plusieurs acquisitions, et y mourut en grande réputation de sainteté.

Jacquemette, veuve de Gervais de Faucigny, vendit à Annecy une maison dont le prix devait être employé aux frais du tombeau du Père André (27 mars 1360). Mgr de Rossillon de Bernex, évêque de Genève, résidant à Annecy, montra lui-même ce tombeau à deux religieux de Saint-Maur, Dom Martenne et Dom Durand, qui passaient dans cette ville en 1709, pour leurs recherches ; le monument avait été réparé en 1655 par le chapitre d'Annecy, ainsi qu'il conste d'une inscription où le Père André est qualifié de Bienheureux. — Note de M. l'abbé Ducis, archiviste du département de la Haute-Savoie. Mars 1872.

SAINT ANDRÉ DE BETHSAIDE, APOTRE,

MARTYR A PATRAS, EN ACHAIE.

62. — Pape : Saint Pierre. — Empereur romain : Néron.

Petro etsi cedit ordine, præmio tamen non cedit et labore.

A part la préséance hiérarchique, André n'a rien à envier à Pierre : semblables furent leurs travaux, semblable fut leur triomphe.

Saint Jean Chrysostome, *Sermons.*

Saint André est le premier des Apôtres qui se soit joint à Jésus-Christ, et il a été comme la source de la vocation des autres. Il était, ainsi que saint Pierre, son frère puîné, de la petite ville de Bethsaïde, en Galilée (tribu de Nephtali), devenue depuis si fameuse par les prédications et les miracles du Fils de Dieu, et par cette malédiction qu'il lui donna pour n'avoir point voulu obéir à sa parole : *Væ tibi, Corozaïn, væ tibi, Bethsaïda;* « Malheur à vous, Corozaïn, malheur à vous, Bethsaïde ». Son emploi, aussi bien que celui de son père, de son frère et de toute sa parenté, était de pêcher dans la mer de Galilée.

Entendant parler des prédications admirables que faisait saint Jean-Baptiste dans le désert, il l'alla trouver, et, ayant goûté sa doctrine, qui n'était qu'une doctrine de pénitence et de mortification, il le pria de le recevoir au nombre de ses disciples. Saint Jean lui accorda volontiers cette grâce et commença de jeter dans son cœur des semences de cette éminente sainteté où il est arrivé depuis; mais, comme la fin de ce glorieux précurseur était de faire connaître Jésus-Christ, un jour qu'il le vit dans la compagnie de ceux qui étaient venus le trouver, il dit à André et à ses condisciples : « Voilà l'Agneau de Dieu ». Cette parole entra bien avant dans l'esprit de notre Apôtre, de sorte que, préférant le soleil à l'aurore, le maître au serviteur, et Jésus-Christ à son précurseur, il le suivit avec un autre dont l'Evangile ne dit pas le nom.

Notre-Seigneur, se tournant vers eux, leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Notre Maître, où demeurez-vous ? » — « Venez », répliqua-t-il, « et voyez ». Ils vinrent, et demeurèrent avec lui le reste du jour et toute la nuit suivante. « Qu'ils passèrent heureusement ce jour », s'écrie à ce sujet saint Augustin, « et que cette nuit fut heureuse pour eux ! Qui nous dira ce qu'ils apprirent alors de la bouche du Sauveur ? »

Ce trésor était trop précieux pour n'être possédé que d'eux seuls. André en fit part à son frère, et il le conduisit même à Jésus; de sorte que c'est à lui que nous sommes redevables de ce glorieux Apôtre, que Jésus même, en quittant la terre, établit son vicaire et le pasteur universel de son Eglise.

Après cette entrevue, André fréquentait toujours le Fils de Dieu, et était souvent à sa suite; mais il ne laissait pas de vaquer encore à son métier de la pêche, et il y travaillait avec son frère, lui en laissant néanmoins apparemment tout le gain. Mais, environ quinze mois après, ce

Maître céleste, passant par les bords de la mer de Galilée, où ils étaient ensemble dans leur barque jetant leurs filets à l'eau, leur dit : « Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes ». Et, à l'instant même, ils quittèrent leurs filets, leur barque et leur emploi pour ne plus mener qu'une vie apostolique. Les Evangélistes parlent encore de saint André en d'autres endroits de leur *Histoire sainte*. Dans saint Luc, il est nommé le second dans le dénombrement de tous les Apôtres, et au sujet de leur élection. Dans saint Jean, lorsque Notre-Seigneur voulut donner à manger à cinq mille personnes, au-delà de la mer, André lui dit : « Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux petits poissons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde? » Dans le même Evangéliste, les Gentils s'étant adressés à Philippe pour avoir le bonheur de voir Notre-Seigneur, cet Apôtre ne les lui présenta pas de lui-même, mais il en parla auparavant à saint André, et ensuite l'un et l'autre en parlèrent à leur divin Maître; d'où le vénérable Bède a jugé que c'était un privilége d'André d'être l'introducteur auprès de Jésus-Christ. Enfin, dans saint Marc, saint André est un des quatre disciples qui, étonnés des prédictions de Notre-Seigneur, lui demandèrent en particulier quand ces choses arriveraient, et quel serait le signe qu'elles s'accompliraient bientôt; ce qui montre la grande familiarité qu'il avait avec lui.

Il n'est point nécessaire de dire qu'il fut présent au ministère de la Cène, lorsque le Fils de Dieu donna son corps et son sang à boire, et qu'il consacra ses Apôtres les prêtres du Nouveau Testament ; qu'il eut part à ce discours admirable et si plein d'onction qu'il leur fit avant d'être saisi par les Juifs ; qu'il eut le bonheur, après sa résurrection, de le voir dans la gloire de sa vie nouvelle, et de considérer, sur ses pieds, sur ses mains et sur son côté, les marques des plaies qu'il avait reçues pour notre amour; qu'il le vit aussi dans les autres apparitions, et surtout quand il monta au ciel pour y aller prendre possession de son royaume éternel; qu'il fut rempli, au jour de la Pentecôte, de la plénitude du Saint-Esprit qui le confirma en grâce, alluma dans son cœur un feu inestimable de charité, et lui donna l'intelligence des saintes Ecritures et des plus hauts mystères de notre religion, avec le don des langues pour les expliquer à toutes sortes de nations; qu'il prêcha ensuite avec un zèle merveilleux les vérités de la foi, non-seulement dans Jérusalem, mais aussi dans la Judée, la Galilée, la Syrie et les autres provinces voisines où les Juifs étaient répandus, jusqu'à ce que la porte de l'Evangile eût été ouverte aux Gentils; enfin, qu'il souffrit pour cela beaucoup d'affronts et de tourments, ayant été arrêté, jeté en prison et fouetté ignominieusement par l'ordre du prince des prêtres et du grand conseil de la synagogue.

Dans le partage de toute la terre habitable que firent les Apôtres pour en entreprendre séparément la conquête, la portion qui échut à saint André fut le vaste pays qui s'étend en-deçà du Pont-Euxin et au delà, du côté du Septentrion. Il reçut ce partage de la main de Dieu et comme une disposition de sa divine Providence ; puis, après avoir contribué à la composition du Symbole en prononçant cet article : « Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur », il se rendit au plus tôt en Achaïe, située entre l'Epire, la Macédoine et le Péloponèse, laquelle était une des frontières de son diocèse. Il y fit incontinent une infinité de conversions : ce qui le porta à fonder des églises, à créer des prêtres, à sacrer des évêques et à établir des règlements dans chaque ministère ecclésiastique. Entre autres, il donna pour évêque aux nouveaux fidèles de Patras, capitale de la province, un des soixante-

douze disciples de Notre-Seigneur, nommé Hérodion, dont saint Paul parle admirablement dans son épître aux Romains. De l'Achaïe, il passa dans la Scythie, dont les habitants étaient des plus farouches et des plus barbares qui fussent sous le ciel. L'Evangile y fit néanmoins de grands progrès, et notre Apôtre eut la consolation d'y voir ces esprits qui semblaient indomptables, se soumettre humblement au joug de Jésus-Christ. Il se rendit de là dans l'Epire, dans la Thrace et dans la Grèce, et ses prédications n'y eurent pas un moindre succès ; ce qui fait que saint Grégoire de Nazianze le fait apôtre de l'Epire ; Nicéphore Calixte, de la Thrace, et saint Jean Chrysostome de la Grèce ; et que le martyrologe romain, au 31 octobre, dit de saint Stache, que saint Paul appelle son bien-aimé, qu'il fut établi, par saint André, premier évêque de Constantinople, qui ne portait encore alors que le nom de Byzance.

Baronius, dans ses *Notes*, cite aussi des auteurs qui disent qu'il a parcouru la Cappadoce, la Galatie et la Bithynie jusqu'au Pont-Euxin ; ce qu'il a pu faire, ou avant que les Apôtres se dispersassent dans le monde, et tandis qu'il ne pensait qu'à instruire les Juifs, ou dans sa marche vers le pays qui lui était échu en partage, en prenant son chemin par les provinces de l'Asie. Il en remarque encore d'autres qui témoignent qu'il a prêché chez les Sogdiens et les Secces, qui étaient des peuples voisins de la Scythie et faisant partie des Bactriens ; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que cet homme de feu ne mettait point de bornes à son zèle, et que sa charité embrassait tout l'univers.

L'*Histoire ecclésiastique* ne nous a point fait le détail des actions héroïques et des insignes miracles que fit notre Apôtre dans toutes ces nations barbares, pour leur faire quitter leur superstition et les obliger d'embrasser la doctrine et la morale du christianisme. Sa vie prêchait encore plus éloquemment que sa langue. Il offrait tous les jours, sur le saint autel, l'Agneau immaculé qui ne laisse pas de demeurer entier et vivant, bien que tout le peuple qui assiste aux divins Mystères se nourrisse de sa chair. Il était si pur que la moindre souillure lui était insupportable. Sa compassion pour les pécheurs était extrême, et il n'épargnait rien pour les convertir, les réconcilier avec Dieu et les faire entrer dans les voies d'une parfaite pénitence. Abdias, babylonien, rapporte à ce sujet une histoire qui mérite bien d'être sue : Un vieillard de Corinthe, nommé Nicolas, qui avait passé soixante-quatorze ans dans les plus scandaleux désordres, porta, sans y penser, l'évangile de saint Matthieu dans un lieu infâme où il allait se divertir. Ce livre était dans sa poche et ne paraissait pas au dehors ; mais la femme qu'il aimait ne laissa pas d'en ressentir la vertu, et elle lui dit qu'il se retirât d'elle, parce qu'il avait sur lui quelque chose de divin dont elle ne pouvait supporter la présence. Cet événement lui fit ouvrir les yeux et reconnaître le danger du malheur éternel où il était. Il fut trouver saint André, lui découvrit ce qui se passait et le dessein qu'il avait de se convertir ; le Saint jeûna cinq jours pour lui, et pressa avec beaucoup d'instance la divine Miséricorde de lui faire grâce et de lui octroyer le don de la continence. Au bout de ce temps, il ouït une voix du ciel qui dit que sa prière serait exaucée, pourvu que Nicolas jeunât aussi et qu'il s'appliquât sérieusement aux exercices de la pénitence et de la mortification. Saint André l'exhorta à le faire, et le vieillard, quelque faible et cassé qu'il fût, l'entreprit avec une constance merveilleuse ; car il jeûna plus de six mois au pain et à l'eau ; puis, ayant vendu son bien, il en donna libéralement tout le prix aux pauvres. Enfin, il eut le bonheur de mourir dans la continuation de ces saintes pra-

tiques, et notre Saint apprit, par révélation, que ses péchés lui avaient été pardonnés, et qu'il jouissait dans le ciel de la compagnie des Bienheureux.

André, après une infinité de courses pour porter de tous côtés le flambeau de l'Evangile, étant revenu en Achaïe et dans la ville de Patras, qui en était la capitale, y recommença, avec une ferveur merveilleuse, à déclamer contre les idoles et à persuader aux peuples de reconnaître Jésus-Christ. Egée, qui était proconsul de la province, en étant averti, se rendit en diligence dans cette ville, pour arrêter le progrès de ses prédications et pour maintenir le culte des faux dieux. Dès qu'André sut son arrivée, il n'attendit pas qu'il le mandât; mais, dans le zèle de la gloire de Dieu, dont son cœur était enflammé, il l'alla trouver le premier et lui fit cette sage remontrance : « Ne faudrait-il pas, Egée, que vous, qui avez reçu le pouvoir de juger les autres hommes, connussiez aussi votre Juge qui est dans le ciel; que, le connaissant, vous lui portassiez l'honneur et le respect qui sont dus à sa souveraine majesté; et que, l'honorant, vous abandonnassiez le culte impie et abominable des idoles auquel une folle superstition vous attache ? » — « Es-tu donc cet André », dit le proconsul, « qui fait profession de détruire les temples de nos dieux et de persuader au monde cette nouvelle religion condamnée et proscrite par les édits des empereurs ? » — « Ces édits », repartit André, « n'ont été publiés par les princes que parce qu'ils n'ont pas connu le grand mystère du salut des âmes, et comment le Fils de Dieu est venu désarmer les démons nos ennemis capitaux, et nous tirer de l'esclavage ». — « De semblables discours », répliqua Egée, « n'ont pas empêché votre Jésus d'être saisi par les Juifs et d'être attaché ignominieusement à une croix ». — « Il est vrai », s'écria le saint Apôtre, « qu'il a été attaché à une croix; mais, qu'y a-t-il de plus noble et de plus glorieux que cette croix ? Il y a été attaché pour notre amour et pour la rédemption de tout le genre humain. C'est sa charité immense qui l'y a porté, et j'en suis témoin moi-même, ayant ouï souvent de sa propre bouche les prédictions de sa mort, et les assurances qu'il nous donnait, qu'il était nécessaire qu'il fût immolé pour le salut du monde ». — « Il importe peu », dit Egée, « qu'il ait été crucifié de sa bonne volonté ou malgré lui. C'est assez qu'il ait été crucifié pour ne le pas adorer; car quelle apparence de reconnaître pour Dieu un homme crucifié ? »

Saint André lui expliqua là-dessus trois grands mystères : celui de la ruine de notre nature par le péché originel qui la mettait dans la nécessité d'être réparée; celui de l'incarnation du Verbe éternel, laquelle, sans lui ôter la gloire de sa divinité, l'a rendu un homme comme nous, et celui de la passion de l'Homme-Dieu pour satisfaire à la justice divine outragée et irritée par nos crimes. Egée ne comprit rien à ces trois adorables vérités; mais, fermant de plus en plus l'esprit à la lumière et le cœur aux mouvements de la grâce, il dit au bienheureux prédicateur que, s'il ne cessait de publier la gloire de la croix de Jésus-Christ, qui n'avait été qu'un supplice infâme et s'il ne sacrifiait promptement aux dieux de l'empire, il le ferait fustiger lui-même honteusement et attacher à une croix. Là-dessus André lui découvrit qu'il sacrifiait tous les jours à la majesté de Dieu tout-puissant, non pas des taureaux, des boucs et des béliers, mais l'Agneau sans tache qui, après avoir été mangé par chaque fidèle, demeure toujours entier et vivant : « C'est là », ajouta-t-il, « l'unique sacrifice que je veux offrir; car, pour vos dieux, je ne les reconnais point autrement que comme des démons indignes d'honneur et de respect; et, quant au supplice de la croix dont vous me menacez, sachez que c'est là tout l'objet de mes désirs,

et que je ne serai jamais plus content que lorsque je m'y verrai attaché à l'imitation de mon divin Maître ».

Le proconsul, irrité de ce discours, envoya le Saint en prison, espérant que les châtiments qu'il y endurerait lui feraient changer de sentiment. Mais à peine y fut-il, qu'il s'assembla, non-seulement de la ville, mais aussi des environs, une multitude innombrable de personnes qui voulaient massacrer Egée, rompre les portes de la prison et mettre l'Apôtre en liberté. Ce dessein remplit de douleur cet homme céleste : il demanda à parler à ces chrétiens, et, leur remontrant comment le Sauveur avait enduré patiemment les tourments de sa passion sans se défendre ni permettre qu'on le défendît, il les conjura, par son sang et par sa mort, de ne pas changer la paix qu'il est venu apporter au monde en une sédition diabolique : « Ce que vous devez faire », leur dit-il, « c'est de vous préparer vous-mêmes au martyre. Le chrétien ne devient pas victorieux en se défendant, mais en mourant. Les supplices qui sont à craindre ne sont pas ceux que l'on endure en cette vie, mais ceux qui sont préparés aux impies dans les enfers. Vous devez plutôt avoir de la compassion du malheur d'Egée, qui se rend digne de ces tourments éternels, que de l'indignation pour sa fureur contre lui. Il viendra bientôt un temps où nous serons récompensés de nos peines, et où il sera rigoureusement puni de sa cruauté ».

Ce discours ayant entièrement apaisé ces premiers mouvements de sédition, Egée, dès le lendemain, fit comparaître André devant son tribunal. Lorsqu'il le vit : « Je me persuade », lui dit-il, « que la nuit t'aura donné un bon conseil, et que tu as maintenant changé de sentiment et de résolution ». — « Bien loin d'en changer », répondit André, « je souhaite d'attirer tout le monde à Jésus-Christ et d'abolir entièrement le culte des idoles ; c'est à quoi j'ai travaillé dans cette province, et j'ai cette consolation d'avoir détrompé beaucoup de monde, et de les avoir gagnés à mon Sauveur ». — « C'est de quoi je me plains », répliqua Egée, « et c'est pour cela que je veux que tu renonces à ta superstition, afin que tu répares le mal que tu as fait par tes prédications. Les temples de nos dieux sont maintenant déserts, leur culte est abandonné, leurs solennités sont sans honneur ; il faut qu'étant l'auteur d'un si grand désordre, tu y apportes le remède en leur rendant la vénération qui leur est due, autrement le supplice de la croix t'est assuré, et personne ne pourra jamais t'en exempter ». — « O fils de la mort ! » repartit André, « demeureras-tu toujours dans ton aveuglement et dans ton obstination ? Crois-tu que je craigne les tourments dont tu me menaces ? Sache, au contraire, que je les désire avec ardeur, et que ce qui me fait de la peine, c'est de te voir si éloigné des voies du salut. Plus je souffrirai, plus la couronne que je recevrai des mains de mon Seigneur sera belle et précieuse, et je lui serai d'autant plus agréable, que je lui aurai été plus semblable par l'imitation de ses douleurs ».

Egée ne comprenait rien à cette sage folie de la croix : aussi, traitant le bienheureux Apôtre d'extravagant et d'insensé, il le condamna à être étendu sur le chevalet et à y être fouetté cruellement. Sa sentence fut exécutée avec toutes sortes d'inhumanités : le corps d'André fut tout déchiré, et ce supplice fut encore augmenté par la rigueur du froid qui, entrant dans ses plaies, lui causait une douleur insupportable ; mais, bien loin de diminuer son courage, il lui inspira une nouvelle ardeur de souffrir pour son cher Maître ; de sorte que, étant revenu devant le proconsul, il lui parla avec plus d'éloquence et de force que jamais du bonheur de mourir sur une croix pour Jésus-Christ. « Ce n'est pas cette peine que tu

me prépares qui est à craindre », ajouta-t-il ; « elle ne peut durer qu'un ou deux jours, et elle sera suivie d'une gloire immortelle ; mais celle qui est souverainement terrible, c'est la peine de l'enfer où tu vas te précipiter, laquelle, après des milliers d'années, ne finira point et demeurera toujours la même ».

Egée, voyant bien qu'il ne gagnerait rien sur le cœur inflexible d'André, commanda enfin qu'il fût crucifié ; mais, pour rendre son supplice plus long, il ordonna aux bourreaux de ne point l'attacher avec des clous qui lui auraient fait perdre aussitôt tout son sang, mais seulement avec des cordes, comme si on l'étendait sur le chevalet. Il se fit alors un concours de peuple qui criait : « Qu'a fait ce juste et cet ami de Dieu pour être mis à mort ? Il ne faut point souffrir qu'on exécute sur lui un arrêt si injuste ». Mais André, qui ne se sentait pas de joie en se voyant si près de souffrir pour son cher Maître, éleva la voix de toutes ses forces et conjura cette assemblée de chrétiens de ne point empêcher ni retarder son martyr. Dès qu'il aperçut de loin la croix sur laquelle il devait être attaché, il s'écria avec un merveilleux transport d'allégresse : « Je vous salue, croix vénérable, qui avez été consacrée par l'attouchement du corps de Jésus-Christ et ornée de ses précieux membres, comme d'autant de perles d'une valeur inestimable : avant que cet aimable Sauveur fût mort entre vos bras, on n'avait pour vous que de l'horreur ; mais maintenant vous avez tant de charmes, qu'on n'a plus que des empressements tout célestes à être étendu sur votre bois. Ceux qui ont la foi savent quelles douceurs vous renfermez dans votre sein, et quelles récompenses sont préparées à ceux qui meurent en vous embrassant. C'est donc avec confiance et avec plaisir que je viens à vous ; aussi je vous prie de me recevoir agréablement comme le disciple de Celui qui a racheté le monde par vous. Je vous ai toujours aimée, et les plus ardents désirs de mon cœur ont été de vous embrasser. O charmante croix, qui avez acquis une beauté incomparable par les divins membres de mon Seigneur ! ô croix longtemps désirée ! ô croix aimée avec ardeur ! ô croix que j'ai recherchée sans relâche, et qui êtes préparée pour satisfaire les plus tendres inclinations de mon âme, recevez-moi des mains des hommes, et rendez-moi à mon maître, afin que je passe de vos bras entre ceux de Celui qui m'a racheté étant couché sur vous ! »

Les Pères de l'Eglise font de belles réflexions sur cette admirable apostrophe d'André à la croix. Ils en pèsent avec soin toutes les paroles et les sentiments extatiques, et ils témoignent ne pouvoir assez admirer la force et la constance de son amour dans un temps où tout autre aurait frémi par l'appréhension de la mort. Saint Bernard, entre autres, dit : « Il ne changea point de couleur quand il vit l'instrument de son martyre, comme c'est l'ordinaire de la faiblesse humaine. Les cheveux ne lui dressèrent point sur la tête ; il ne perdit point la voix ; le sang ne lui glaça point dans les veines ; il ne fut pas saisi de la moindre frayeur ; les sens ne perdirent point la conduite de la raison, mais le feu de la charité qui brûlait dans son cœur jetait des flammes ardentes par sa bouche ». Lorsqu'il fut près de la croix, il se dépouilla lui-même, il donna ses vêtements aux bourreaux et se livra entre leurs mains. Saint Pierre Chrysologue dit qu'il monta, sans l'aide de personne, sur ce bois qui lui était préparé, tant était grand le désir qu'il avait de l'embrasser ; et il y fut attaché avec des cordes, suivant l'ordre du proconsul.

Le nombre des assistants était d'environ vingt mille personnes, parmi lesquelles était Stratocle, frère d'Egée, qui disait hautement avec les

autres que c'était une injustice de traiter de la sorte un si saint homme. Il fut deux jours en cet état, pendant lesquels il ne cessa point d'exhorter les fidèles qui l'environnaient à demeurer fermes dans la foi et à mépriser un tourment passager, lorsque l'occasion s'en présenterait, pour mériter un bonheur éternel. Tout le peuple, extrêmement affligé de le voir souffrir si longtemps, alla trouver le proconsul dans son palais, et lui remontra que c'était un impiété de tourmenter de la sorte un homme saint, chaste, pieux et modeste, et qui leur avait enseigné une doctrine très-salutaire ; et qu'il fallait absolument qu'il le fît détacher de la croix. Egée, craignant une sédition, promit qu'il le ferait, et vint effectivement pour cela au lieu du supplice. Dès qu'André l'aperçut, il s'écria : « Que venez-vous faire ici, Egée ? Si c'est pour croire en Jésus-Christ, à la bonne heure, je vous assure qu'il vous fera miséricorde ; mais si c'est pour me faire descendre de la croix, sachez que vous n'en viendrez pas à bout, et que j'aurai la consolation d'y mourir pour mon cher Maître. Je le vois déjà, je l'adore, et sa présence me comble de joie. Je n'ai point d'autre regret que celui de votre damnation qui est inévitable, si vous ne vous convertissez, maintenant que vous le pouvez ; car peut-être ne le pourrez-vous pas lorsque vous le voudrez ». Egée, nonobstant cela, ne laissa pas de commander aux bourreaux de le détacher ; mais il leur fut impossible de le faire, parce que lorsqu'ils s'approchaient de la croix les forces leur manquaient et leurs bras devenaient comme perclus.

Alors le Saint fit cette prière à haute voix : « Ne permettez pas, mon Seigneur, que votre serviteur, qui est attaché à cette croix pour la confession de votre nom, en soit délié ; ne souffrez pas que je reçoive cette humiliation de la part d'Egée, qui n'est qu'un homme corruptible ; mais recevez-moi, s'il vous plaît, entre vos mains, tout plein de connaissance de vos grandeurs que ce supplice m'a données. Vous êtes mon cher Maître, que j'ai connu, que j'ai aimé et que je désire uniquement contempler. C'est en vous que je suis ce que je suis, et il est temps que je me réunisse à vous, comme au centre de tous mes désirs et à l'objet de toutes mes affections ». Comme il achevait ces paroles, il fut, à la vue de tout le monde, environné d'une lumière dont on ne pouvait souffrir l'éclat, et, une demi-heure après, cette lumière se dissipant peu à peu, il envoya son esprit dans le ciel pour y recevoir le salaire de l'immortalité.

Une dame de qualité, nommée Maximille, femme d'un sénateur, ayant remarqué d'une grotte où elle était, qu'il avait rendu l'âme, alla détacher son corps de la croix avec l'aide de ses domestiques ; elle l'embauma avec de précieux parfums, et l'enterra dans un lieu qu'elle avait destiné pour sa propre sépulture. Egée en fut fort irrité contre elle, et, n'osant pas la maltraiter, il résolut de s'en plaindre à l'empereur et d'envoyer des députés vers lui pour l'informer de cette action ; mais comme il entendait des témoins pour dresser sa relation, il fut saisi par un furieux démon, qui l'entraîna au milieu de la place publique et l'y étrangla. Stratocle, son frère, qui avait cru en Jésus-Christ, ne voulut point hériter de ses biens, ni même toucher à rien de ce qui lui avait appartenu, de crainte de participer à son crime ; mais il le fit enterrer au lieu où on enterrait les mort-nés. Tous les habitants de Patras furent tellement épouvantés d'un châtiment si terrible, qu'ils embrassèrent la religion chrétienne sans différer. Le martyre de saint André arriva le trente novembre 62, sous l'empire de Néron.

On représente saint André : 1° déroulant de la main droite un cartouche

sur lequel se lit cet article du symbole des Apôtres : « Qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié et enseveli » ; 2° attaché à une croix : quelquefois cette croix n'est qu'un arbre bifurqué dès la naissance de la souche sur laquelle les deux pieds du Saint sont cloués l'un près de l'autre, pendant que ses mains sont étendues vers les touffes de feuilles qui couronnent les deux tiges secondaires écartées en manière d'Y. Les miniatures du ménologe grec peignent le Saint entièrement vêtu sur une croix presque semblable à celle de Notre-Seigneur. Sur les portes de l'église Saint-Paul-hors-les-Murs, à Rome, le Saint dans la gloire tient une croix qui ne rappelle guère celle de son supplice. Chez nous, le sacramentaire de Metz (exécuté au IXe siècle) montre saint André demi-nu sur une croix à angles droits, comme celle du ménologe grec. Dans les roses qui couronnent les lancettes du chœur de la cathédrale, à Reims, saint André est entièrement vêtu sur la croix, mais l'instrument de son supplice est fiché en terre par le bras droit. D'autre part, le martyrologe métrique paraît supposer comme un fait hors de doute que saint André a été crucifié la tête en bas. On voit donc qu'en Orient et en Occident il y avait plus d'une variation à ce sujet ; mais la croix oblique (ou en X), qui porte aujourd'hui parmi nous le nom de saint André (ou croix de Bourgogne), ne remonte guère au-delà du XIVe siècle ; 3° chassant (d'après une légende apocryphe) les démons sous la forme de serpent ou de dragon : cela se trouve représenté, entre autres lieux, dans une verrière de la cathédrale de Chartres.

Saint André est le patron d'Agde, de l'Autriche, d'Avranches, de Baeza, en Andalousie (parce que cette ville fut arrachée aux Mahométans le 30 novembre 1227), de Bordeaux, de la Bourgogne, du Brabant, de Brunswick, de l'Ecosse, du Holstein, de Lunebourg (Hanovre), de Minden (Westphalie), d'Orange (Vaucluse), de Pesaro (Italie), de Rochester (comté de Kent), de la Russie, du Sleswig, de Wells (comté de Somerset).

Les pêcheurs et les poissonniers le reconnaissent pour leur patron. On l'invoque contre la stérilité des femmes.

CULTE ET RELIQUES.

Saint Grégoire de Tours, dans son livre de la *Gloire des Martyrs*, rapporte que, tous les ans, au jour de sa mort, il coulait une liqueur de son sépulcre qui, selon qu'elle était plus ou moins abondante, marquait la fertilité ou la stérilité de l'année suivante. Il ajoute qu'elle rendait une odeur si agréable, qu'on l'eût prise pour un nectar ou pour une composition des parfums les plus agréables, et que les malades qui en buvaient ou s'en frottaient le corps recouvraient une parfaite santé. Il raconte encore, dans le même livre, plusieurs miracles qui ont été opérés par l'intercession de ce grand Apôtre.

Le martyrologe romain fait mémoire au 9 mai d'une célèbre translation du corps de saint André à Constantinople, dans une église bâtie en l'honneur des Apôtres, et il y a beaucoup d'apparence qu'elle fut faite sous l'empereur Constantin le Grand, puisque saint Jean Chrysostome, dans son traité : *Quod Christus sit Deus*, dit que Constance crut faire beaucoup d'honneur à Constantin, son père, de le faire enterrer dans le vestibule de cette basilique, devant le tombeau du pêcheur ; car, par ce pêcheur, il ne faut pas entendre saint Pierre, dont les reliques sont toujours restées à Rome, mais saint André, qui avait été transféré à Constantinople. On ne sait pas combien de temps ces saintes reliques y sont demeurées : mais il est constant que de là elles ont été transportées à Amalfi, au royaume de Naples, où elles sont encore à présent, à la réserve de quelques parties qui ont été distribuées à d'autres églises ; et il en sort aussi une huile odoriférante, qui sert souvent à la guérison des malades. Saint Grégoire le Grand, faisant l'office d'apocrisiaire du Saint-Siége auprès de Tibère II, empereur d'Orient, obtint de lui, pour présent de sa légation, un bras de saint André qu'il apporta à Rome : ce qui fit qu'il changea sa maison paternelle en un monastère et en une église sous le nom de cet Apôtre, où il mit ce précieux trésor. Le monastère est devenu aujourd'hui la célèbre abbaye de *San-Gregorio-Magno* ; on y voit encore la petite chapelle de

Saint-André. Saint Grégoire témoigne, dans son épître à Rusticienne, qu'André y faisait de grands miracles, et qu'il n'assistait pas moins puissamment les religieux qui la desservaient, que s'il eût été leur propre abbé ; son chef fut aussi apporté à Rome en 1462, ayant été tiré de Patras, lieu de son martyre, par un prince appelé Thomas, frère de Constantin, le dernier empereur latin de Constantinople.

Plusieurs portions de ses ossements furent apportées en France : un os du bras dans l'église cathédrale de Paris ; d'autres parties dans les cathédrales de Bordeaux, d'Agde et d'Avranches, qui reconnaissent saint André pour titulaire ; dans l'abbaye de Saint-Remi, à Reims ; dans l'église collégiale de Saint-Amé et la maison de Cîteaux, à Douai ; dans le monastère de Saint-Bertin, à Saint-Omer ; dans celui de Liessies, près d'Avesnes, et dans l'oratoire archiducal à Bruxelles ; à Aix, en Provence, un des pieds du Saint, lequel s'est toujours conservé entier et sans nulle corruption. L'église de Sainte-Croix d'Orléans avait autrefois part à une si heureuse distribution ; mais elle en fut dépouillée, en 1562, par la fureur des Calvinistes, lesquels, des châsses qu'ils trouvèrent en ce sanctuaire, firent trente-neuf marcs d'or pur et huit mille trente-trois marcs d'argent, pour continuer leur rébellion contre leur prince.

Gundioc, roi de Bourgogne, qui prit le nom d'Etienne à sa conversion, obtint de la ville de Patras la croix de saint André, et la donna au monastère des religieuses de Veaune, près de Marseille, où elle a été honorée jusqu'à l'irruption des Sarrasins, époque à laquelle ces généreuses vierges, qui depuis furent martyrisées pour Jésus-Christ par la cruauté de ces barbares, l'enterrèrent dans un lieu secret de leur monastère, craignant qu'elle ne fût brûlée ou profanée. Le bienheureux Hugues, religieux de Saint-Victor de Marseille, la trouva vers l'an 1250, par révélation de Dieu, ce qui fit qu'elle fut transférée en cette abbaye. Le Père Giry la vit, en 1667, dans l'église souterraine. Elle était de bois d'olivier, et ses deux branches étaient maintenues posées en angles droits, quoiqu'il soit constant, par la tradition et par toutes les peintures anciennes, qu'elle avait la figure de la lettre X lorsque notre Saint y fut attaché ; aussi n'est-elle plus entière : l'église cathédrale de Tournai et le monastère du Parc, de l'Ordre de Prémontré, près de Louvain, avec quelques autres églises, en obtinrent des fragments. Les rois de Bourgogne l'ont prise pour leurs armes.

La fête de saint André, séparée de celle des autres Apôtres, est très-ancienne dans toute la chrétienté, comme il parait dans les martyrologes et dans les auteurs qui ont écrit sur les *Offices ecclésiastiques*. La France la célèbre avec une vénération particulière, par l'ordre du concile de Mayence, tenu en 813, et des rois et empereurs Charlemagne, Louis le Débonnaire et Charles le Chauve. Cet Apôtre a souvent assisté miraculeusement les chrétiens dans les guerres contre les infidèles et les hérétiques. Il était le protecteur spécial de l'empire d'Orient, et il l'est encore des royaumes d'Ecosse, de Hongrie et des provinces de Bourgogne. C'est pour cela que l'archevêché et la ville capitale d'Ecosse portent le nom de Saint-André, et qu'elle avait autrefois une chevalerie de même nom ; que plusieurs rois de Hongrie ont fait gloire de le porter, et qu'enfin Philippe le Bon, duc de Bourgogne, issu de la maison de France, créa l'Ordre de la Toison-d'Or, en 1431, en l'honneur et sous l'invocation de cet admirable disciple de Jésus-Christ.

En 1848, on a découvert la tête de saint André volée sous Pie II. La famille Piccolomini et l'Ecosse ont une dévotion toute particulière à ce Saint. Il est le patron de la paroisse de La Chapelle-Saint-André, de Marzy et de Saint-André-en-Morvan, au diocèse de Nevers. La paroisse de Varzy, au même diocèse, se faisait gloire, avant la Révolution de 1793, de posséder une côte du saint Apôtre.

Nous avons revu et complété le récit du Père Giry.

SAINT TUGDUAL OU TUGDUALD [1], ÉVÊQUE DE TRÉGUIER (564).

Tugdual était de la plus illustre famille de Bretagne, puisqu'il eut pour père Hoël Ier, surnommé le Grand, fils de Budic, roi de ce pays, que Clovis fit mourir, à ce qu'on croit, afin de s'emparer de ses Etats. Hoël avait épousé Pompée, qui lui donna plusieurs enfants. Ce prince, obligé de se retirer dans la Grande-Bretagne auprès du roi Arthur son parent, revint en Armorique en 513, battit les Frisons qui s'étaient emparés d'une partie du pays, chassa les lieutenants de Childebert qui avait depuis peu succédé à Clovis, et recouvra le royaume de son père. Il retourna ensuite dans la Grande-Bretagne pour porter secours au roi Arthur, et il y termina sa carrière. Sa famille était restée dans cette île, et deux de ses fils, Tugdual et Léonor, qui y étaient nés, y furent confiés au célèbre saint Iltut, sous la conduite duquel ils firent leurs études. Tugdual, mé-

1. *Alias :* Tutwal, Tudual, Tugal, Tuald.

prisant généreusement tous les avantages que sa naissance et ses qualités extérieures pouvaient lui offrir, embrassa la vie monastique, après avoir vécu quelque temps dans l'état d'ermite, et devint dans la suite supérieur d'un monastère. Il y donna l'exemple de toutes les vertus, mais surtout d'une tendre compassion envers les malheureux. Hoël étant mort en 545, Tugdual se détermina à passer la mer et à venir habiter l'Armorique. Il était accompagné de Pompée, sa mère, qui avait embrassé la vie religieuse après la mort de son époux, et revenait dans sa patrie, de la bienheureuse Sève sa sœur, de soixante-douze solitaires, qui avaient pratiqué pendant quelques années les exercices de la vie monastique sous le gouvernement de Tugdual dans l'île de Bretagne. Cette sainte troupe aborda auprès du Conquet, à un petit havre de la paroisse de Ploumagoer, dans le pays de Léon. Saint Tugdual, après avoir rendu grâces à Dieu de l'heureux succès de son voyage, chercha d'abord aux environs de la côte un lieu propre à bâtir un monastère. Son frère Hoël, second du nom, surnommé Jona, et qui avait succédé à leur père dans le gouvernement de la Bretagne, lui donna le terrain nécessaire pour s'établir convenablement, et Tugdual ayant construit son monastère, y demeura quelques temps avec ses religieux. L'expérience lui fit connaître le grand besoin qu'avaient les peuples d'être catéchisés et exhortés à vivre d'une manière conforme à la sainteté de leur croyance. Il quitta donc sa solitude, et choisissant dans sa communauté les plus zélés de ses disciples, il parcourut avec eux toute la province, et y fit un si grand fruit par ses prédications, ses miracles et ses exemples, qu'il n'y eut point de contrée de la Bretagne qui ne se ressentît de sa charité, et qui ne souhaitât d'avoir de ses solitaires. En même temps qu'on lui en demandait, on lui donnait des terres et des emplacements, que Tugdual employait à établir de jour en jour de nouveaux monastères.

De tous les asiles que le Saint ouvrit à la piété, le plus considérable fut celui qu'il éleva dans une vallée nommée Trecor, aujourd'hui Tréguier. Il y reçut un grand nombre de disciples auxquels il avait persuadé de quitter le monde ; et il y faisait le plus ordinairement sa demeure pour les instruire et pour les former, occupation à laquelle il donnait tout le temps qui lui restait après ses missions.

Cependant des députés du pays de Tréguier vinrent supplier le roi Childebert de leur donner Tugdual pour évêque, parce que tout le peuple le souhaitait, et le lui demandait par leur intermédiaire. Le roi, répondant à leurs vœux, voulut qu'il fût sacré à Paris. Ce ne fut pas sans peine que le serviteur de Dieu consentit à se charger du fardeau de l'épiscopat (vers 552), et il ne se rendit que lorsqu'il crut que la volonté divine lui était clairement manifestée. Sa nouvelle dignité lui donnant une autorité plus grande, lui inspira en même temps un redoublement de zèle et de ferveur pour rétablir la discipline, le bon ordre et la piété dans son diocèse. Il y employa et les prédications, les exemples et les miracles même. Le pays fut affligé de son temps d'une mortalité qui enleva un nombre prodigieux de personnes. Pour fléchir la colère du ciel, saint Paul, qui gouvernait l'église d'Ocismor, invita saint Tugdual, son voisin, et ordonna une procession générale. Saint Tugdual fit la prédication à l'assemblée, et la mortalité cessa dans le moment. Mais ceux qui avaient admiré et aimé Tugdual, tant qu'il n'avait fait que prêcher et pratiquer l'Evangile, ne purent plus le souffrir, lorsqu'à ses discours et à ses exemples il joignit son autorité, pour rappeler ces mauvais chrétiens à leur devoir. Ils soulevèrent par des calomnies le peuple contre Tugdual, qui fut contraint de céder à l'orage, et de se retirer dans une solitude de son diocèse avec quelques-uns de ses religieux.

Son exil ne dura que deux ans. La disette et la misère avaient ouvert les yeux à ses diocésains pendant son absence. Les calomnies s'étaient toutes dissipées, et il trouva son peuple bien plus soumis et plus docile qu'il ne l'avait laissé. Il sut profiter de ses bonnes dispositions, pour le service de Dieu et l'avancement spirituel de son troupeau, pendant trois ou quatre ans qu'il vécut encore, et après lesquels il alla recevoir au ciel la couronne de gloire, un dimanche, dernier jour de novembre de l'année 564. Son corps fut inhumé dans le monastère de la vallée de Trecor. Pour soustraire ses reliques aux profanations des Normands, l'un de ses successeurs, dans le IXe siècle, les emporta hors de Bretagne en 878. Il voulut les remettre à l'Eglise de Chartres, où elles avaient été déjà conservées pendant d'autres troubles ; mais en passant par Laval, le bon accueil qu'il reçut des habitants de cette ville et les services qu'ils lui rendirent le touchèrent tellement, qu'il leur donna une partie considérable du précieux trésor dont il était dépositaire. Il porta le reste à Chartres, où il fut divisé la même année entre cette Eglise, qui retint son chef et quelques ossements, la collégiale de Saint-Aubin-de-Crépy en Valois, et la ville de Château-Landon. La portion des reliques qui était à Laval fut, en 1406, placée dans l'église de Notre-Dame, où se trouvait un chapitre qui prit le nom de Saint-Tugal et qui a subsisté jusqu'à la Révolution. Les ruines de cette église n'ont entièrement disparu qu'en 1834. Ces reliques, conservées au [illegible] dans une

belle châsse d'argent et qui consistent en fragments de tibias et fémurs, le sont encore maintenant dans une châsse de bois doré, et c'est l'église paroissiale de la Trinité qui les possède. Elles furent visitées par M. de Tressan, évêque du Mans, le 16 juillet 1674, et récemment, le 20 avril 1826, par M. de La Mire Mory, son successeur dans ce siége. Celles de Château-Landon se trouvaient dans une église qui était tout à la fois prieuré et paroisse. Elles consistaient en l'os d'une épaule et deux petits ossements. Renfermées dans une châsse d'argent, elles y furent pendant longtemps l'objet de la vénération des fidèles; mais en 1568, les Calvinistes, s'étant emparés de Château-Landon, prirent ces saintes reliques et les jetèrent au feu. Une femme eut le courage de se mêler parmi eux et d'arracher des flammes l'os de l'épaule, qu'elle sauva et rendit à l'église qui le possédait. L'Eglise de Chartres a perdu dans la Révolution le chef du Saint et les autres ossements qu'elle conservait. Une châsse de vermeil, de petite dimension, mais très-ornée, les renfermait; cette châsse était anciennement placée derrière le maître-autel de la cathédrale. On croit que c'est de Chartres qu'un évêque de Tréguier a obtenu les reliques de saint Tugdual, qu'on voit maintenant dans cette dernière ville, et qui sont des fragments d'os de bras, enchâssés autrefois dans un bras d'argent, cachés pendant la Révolution, et placés depuis dans un beau reliquaire de bronze doré qui a été donné par Mgr de Quélen, archevêque de Paris.

Saints de Bretagne, par Dom Lobineau et Tresvaux.

SAINT TROJAN OU TROYEN, ÉVÊQUE DE SAINTES (532).

On assure que Trojan était né d'un israélite et d'une mauresque. Ses parents le conduisirent fort jeune dans la métropole des Santons, où ils comptaient séjourner quelque temps. L'évêque de Saintes, saint Vivien, fut frappé des heureuses dispositions du jeune étranger qu'il eut occasion de connaître. Il lui donna ses soins, lui procura l'avantage du baptême et l'éleva dans les principes de l'Eglise catholique.

Trojan répondit merveilleusement aux efforts paternels de son évêque. Il fit dans la science et la piété des progrès surprenants. Bientôt il fut admis à la cléricature et ensuite au diaconat. Appelé plus tard au sacerdoce, il fut envoyé à Toulouse pour combattre l'Arianisme comme dans sa source; preuve évidente des lumières et de l'inébranlable fermeté de doctrines du saint prêtre.

Au retour de cette mission et malgré sa résistance, Trojan fut élevé à l'épiscopat et mis à la place du pontife santon qui venait de mourir. Ses qualités et ses vertus éminentes brillèrent alors d'un vif éclat. Partageant tout son temps entre la prière, l'étude, la prédication, et la visite de son diocèse, il se fit une telle réputation de sainteté, qu'on venait de toutes parts visiter et ouïr le prélat, et qu'on s'estimait heureux de pouvoir remporter quelque objet qui lui eût appartenu. La science théologique de cet évêque l'avait aussi rendu très-recommandable, de sorte que des points les plus éloignés on s'empressait de recourir à ses lumineux conseils. C'était un des flambeaux de l'Eglise des Gaules.

Saint Trojan mourut le 30 novembre 532, d'après saint Grégoire de Tours. Il fut inhumé, au rapport du même hagiographe, à côté de saint Vivien, son prédécesseur. Ses reliques ont été profanées et dispersées par les Calvinistes, en 1568. Saint Grégoire rend au digne évêque un hommage que nous aimons à reproduire : « Trojan, pontife de l'Eglise santone, réuni dans le ciel au bienheureux Vivien, à son tombeau peu distant du sien; la renommée célèbre les grandes vertus de ce prélat... On le révérait durant sa vie comme le plus illustre et le plus distingué de la ville. On raconte que, lorsque, pour parcourir son diocèse, il revêtait un ornement neuf, plusieurs d'entre les fidèles se disputaient la frange de ce vêtement, convaincus que tout ce qu'on pouvait ravir au saint évêque était un remède infaillible. Maintenant que son corps est confié à la terre, son âme vit aux cieux d'où elle manifeste son pouvoir par une quantité de miracles. Tous les malades et infirmes qui viennent prier sur son tombeau s'en retournent guéris ».

Une paroisse, sous le vocable du saint évêque, existe dans l'île d'Oléron, dont l'église a été bâtie vers 1070; nous en trouvons une autre du même nom près de Cognac, et une troisième près de Blaye (Gironde); l'église de Rétaud, près de Saintes, est dédiée au même Saint.

M. Rainguet, *Biographie Saintongeaise.*

FIN DU MOIS DE NOVEMBRE.

SUPPLÉMENT

XXXI[e] JOUR D'OCTOBRE

SAINT QUENTIN, MARTYR EN VERMANDOIS

Notre texte de la vie de saint Quentin était stéréotypé quand nous sont parvenues, de la part de quelques membres de l'honorable clergé Saint-Quentinois, des notes critiques et rectificatives, visant spécialement deux points de notre rédaction : l'*apostolat* de saint Quentin, et le *tombeau* du saint martyr. Par esprit d'impartialité et parce que nous entendons ne pas priver nos lecteurs de la moindre richesse hagiographique, nous bénéficions volontiers, pour le cas présent, de la latitude que nous nous sommes ménagée de publier, dans un supplément spécial, affecté à chacun des volumes de notre ouvrage, ce qu'il nous aurait été impossible d'exposer dans le corps de ces mêmes volumes.

I. APOSTOLAT DE SAINT QUENTIN.

Le Vermandois a-t-il été évangélisé par saint Quentin?

Nous avons dit que saint Quentin n'avait nullement illustré le Vermandois par son *apostolat*, mais seulement par son *martyre*. Cette assertion, nous l'avons empruntée à l'ouvrage si estimé de M. l'abbé Corblet d'Amiens[1], et lui-même nous écrivait, postérieurement à notre rédaction :

« Je persévère à penser que c'est à tort que saint Quentin a été qualifié d'*apôtre du Vermandois*. Il n'y a pas même de tradition sérieuse sur ses prédications dans cette province ».

A l'encontre de ces assertions, on nous écrit de Saint-Quentin :

« Il est fort probable que saint Quentin a prêché dans le Vermandois, et en tout cas personne n'est autorisé à prétendre qu'il ne l'a pas fait. Vous dites vous-même d'ailleurs que « partout il publiait le nom de Jésus-Christ, et les prodiges de sa puissance »; or, il est infiniment probable

1. *Hagiographie du diocèse d'Amiens* (4 vol. in-8°, Paris, chez J.-B. Dumoulin, 1869-1873).

que dans ce *partout* il faut comprendre le Vermandois, pays si voisin de l'Amiénois. Aussi bien, la probabilité de l'évangélisation du Vermandois par saint Quentin est soutenue, dans les *Acta Sanctorum*, par le révérend Père Bossue, l'un des Bollandistes de Bruxelles. Enfin, toutes nos traditions, tous nos livres de liturgie sont d'accord sur ce point ».

Que conclure de ces divergences d'opinions ? Il ne nous appartient pas de trancher une question aussi délicate : à nos lecteurs de juger eux-mêmes.

II. TOMBEAU DE SAINT QUENTIN.

Saint Quentin ayant eu plusieurs tombeaux, quel est celui que l'on conserve actuellement dans les cryptes de l'église de Saint-Quentin ?

En 358, sainte Eusébie déposa le corps de saint Quentin dans un sarcophage ; en 641, saint Eloi découvrit le tombeau du saint Martyr. Mais le tombeau, conservé aujourd'hui dans les cryptes de l'église de Saint-Quentin, est-il bien celui dont s'est servi sainte Eusébie, et qu'a découvert saint Eloi ; ou un tombeau postérieur à cette époque, c'est-à-dire celui dans lequel l'abbé Hugues transféra, en 835, le corps de saint Quentin, dans la crypte qu'il lui avait fait bâtir ? Nous avons dit que le sarcophage, conservé de nos jours à Saint-Quentin, était vraisemblablement celui qu'avait préparé sainte Eusébie elle-même. En cela nous nous fondions sur les preuves qu'en a apportées M. Charles Gomart, dans un intéressant travail qu'il a publié à ce sujet, et dont nous détachons ces quelques fragments :

« Il existe, dans la crypte de l'église de Saint-Quentin, un sarcophage de ce saint Martyr. Il a été creusé dans une énorme colonne cannelée, de marbre blanc, dont on a enlevé et usé les cannelures de manière à avoir le pourtour extérieur du couvercle hémicylindrique rond et poli. Les cannelures, dans la partie basse du sarcophage, sont encore entières.

« Si nous consultons les manuscrits de Dom Grenier, ce tombeau serait celui dans lequel l'abbé Hugues transféra, en 835, le corps de saint Quentin dans la crypte qu'il lui avait fait bâtir. Mais ce sarcophage nous paraît beaucoup plus ancien, et nous croyons avec quelque vraisemblance qu'il est celui dans lequel sainte Eusébie a enseveli saint Quentin, au milieu du IVe siècle. Voici nos raisons :

« La forme du tombeau de saint Quentin diffère essentiellement de celle des sarcophages de l'époque mérovingienne. Le tombeau fait par Hugues a dû être décoré, puisqu'il était placé hors de terre, soutenu par des colonnettes ; il a dû porter soit une inscription, soit des symboles chrétiens, puisqu'il était destiné à recevoir les reliques d'un Saint et à être exposé à la vénération des fidèles. Enfin, au VIIIe siècle, on n'aurait pas creusé un tombeau pour un Saint dans une colonne de marbre blanc, provenant sans doute de quelque temple païen ; mais on eût fait un sarcophage en pierre, comme ceux de Clovis et de Clotilde, d'une forme évasée, avec couvercle prismatique, dans le style de ceux de saint Victoric et saint Cassien (IXe siècle), qui indique ce qu'a dû être le tombeau apparent de l'abbé Hugues.

« Les preuves abondent, au contraire, pour démontrer que le tombeau, conservé à Saint-Quentin, est celui préparé par sainte Eusébie. On sait que les sarcophages de la première période chrétienne n'étaient pas décorés ; les ornements, les symboles, n'arrivèrent que sur les tombeaux destinés, soit à être apparents, soit à servir d'autels pour le saint sacrifice de la messe, comme le sarcophage de Moissac et celui qui sert d'autel dans l'église de Saint-Denis.

« Le tombeau de saint Quentin a la forme hémicylindrique des sarcophages chrétiens du IVe siècle. Il est semblable à celui d'Honorius (IVe siècle), qu'on voit à Ravenne. Le tombeau de saint Hilaire, enseveli en 368, est en marbre blanc ; il a la même forme que celui de saint Quentin ; mais, comme il devait être apparent, il a été décoré, à ses extrémités et sur les croisillons, de figures et d'emblèmes.

« Le fût de colonne en marbre blanc, qu'on a choisi pour y creuser le tombeau de saint Quentin, indique qu'on a fait pour cet apôtre ce qui a été pratiqué pour plusieurs Saints, c'est-à-dire qu'on l'a enseveli dans la colonne d'un temple païen dont il avait renversé les idoles. Ce tombeau n'a pas pu être placé sur des colonnettes, comme l'indique l'histoire pour celui de l'abbé Hugues, à cause des cannelures qui sont encore à sa partie inférieure. Enfin, l'absence de tout ornement montre évidemment que ce sarcophage a été destiné, par sainte Eusébie, à être mis en terre ; ajoutons

que la couleur jaune que ce tombeau a revêtue à l'extérieur et qu'il conserve encore, montre qu'il a séjourné dans la terre argileuse qui forme le fond du sol de l'église de Saint-Quentin ».

Ces arguments sont spécieux ; mais ceux qui militent en faveur de l'opinion contraire, celle qui veut que le tombeau conservé à Saint-Quentin ne soit pas celui découvert par saint Eloi en 641, ne sont pas moins péremptoires. Il est dit, en effet, dans la *Vie de saint Eloi*, par saint Ouen :

« A peine saint Eloi avait-il, au fond de la fosse ouverte par les ouvriers occupés aux fouilles, frappé quelques coups sur l'un des côtés, et détaché un peu de terre, qu'il découvrit une tombe dont l'ancienneté ne pouvait être douteuse, et qui devait renfermer quelque corps saint. Alors, transporté de joie, de la bêche qu'il tenait à la main il *frappa* hardiment la pierre du tombeau, et bientôt il y fit une *ouverture*. A l'instant il s'en échappa un parfum suave et une *lumière* éclatante ».

« Or il est à croire », nous écrit-on de Saint-Quentin, « que cette lumière jaillit précisément par l'ouverture que pratiqua saint Eloi ; mais vous chercheriez en vain, sur le sépulcre actuel, trace de cette ouverture, ou même de l'endroit qui fut frappé par saint Eloi ».

On le voit, de part et d'autre les arguments ne sont pas à dédaigner. En attendant que la lumière se fasse, nous n'avons pu nous dispenser, par amour de la vérité, d'en retracer la substance. Aussi bien, nous devions cette démarche aux justes et courtoises réclamations de nos vénérés confrères de Saint-Quentin.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE DES MATIERES

OCTOBRE

NOVEMBRE

Xe JOUR. Pages.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XIVe JOUR.

XVe JOUR.

XVIe JOUR.

XVIIe JOUR.

XVIIIe JOUR.

XIXe JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE

SUPPLÉMENT

FIN DES TABLES DU TOME TREIZIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. Schorderet et Cᵉ.